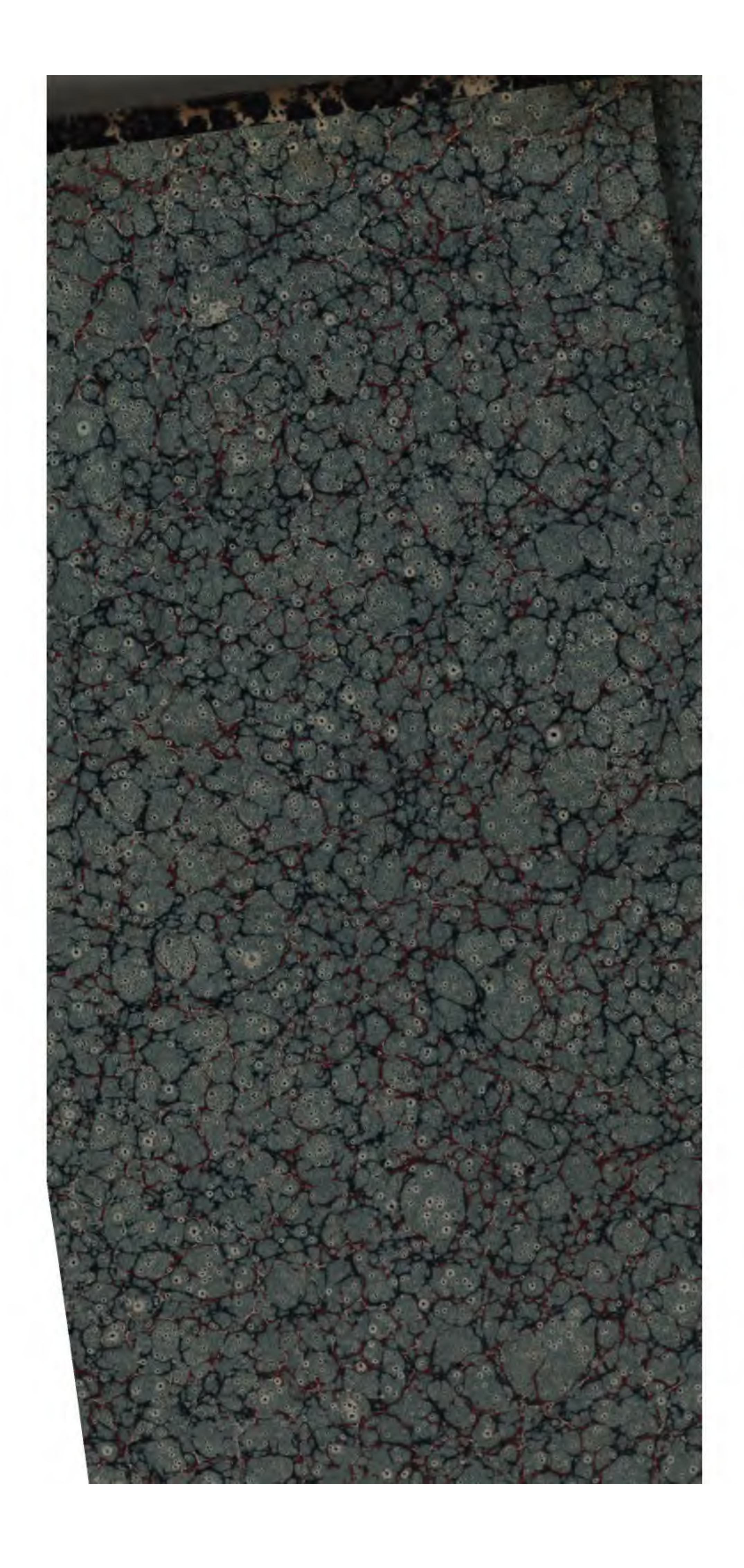







600036904S

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

RIES DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUS

OFFRANT EN FRANÇAIS

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA PREMIÈRE SÉRIE, CEUX

D'ÉCRITURE SAINTE, — DE PHILOLOGIE SACRÉE, — DE LITURGIE, — DE DROIT CANON, —
DES HÉRÉSIES, DES SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, DES PROPOSITIONS ET DES LIVRES CONDAMNÉS,
— DES CONCILES, — DES CÉRÉMONIES ET DES RITES, —
DE CAS DE CONSCIENCE, — DES ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), — DES DIVERSES RELIGIONS, —
DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, — DE THÉOLOGIE MORALE, ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE,
— DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE, CANONIQUE, LITURGIQUE, DISCIPLINAIRE ET POLÉMIQUE,
— DE JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE,
— DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, — D'HAGIOGRAPHIE, — DES PÈLERINAGES RELIGIEUX, —
D'ASTRONOMIE, DE PHYSIQUE ET DE MÉTÉOROLOGIE RELIGIEUSES, —
D'ICONOGRAPHIE CHRÉTIENNE, — DE CHIMIE ET DE MINÉRALOGIE RELIGIEUSES, — DE DIPLOMATIQUE CHRÉTIENNE, —
DES SCIENCES OCCULTES, — DE GÉOLOGIE ET DE CHRONOLOGIE CHRÉTIENNES.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

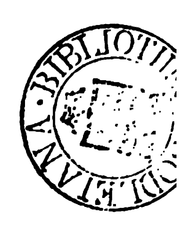
DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

PREMIÈRE SÉRIE.

52 VOLUMES, PRIX : 312 FRANCS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



DICTIONNAIRE DES RELIGIONS.

TOME QUATRIÈME.

Q-Z

4 VOL. PRIX : 32 FRANCS.



VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
ES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
RIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL, HISTORIQUE ET COMPARATIF,

DE TOUTES

LES RELIGIONS
DU MONDE,

COMPRENANT

LE JUDAISME, LE CHRISTIANISME, LE PAGANISME, LE SABÉISME, LE MAGISME,
LE DRUIDISME, LE BRAHMANISME, LE BOUDDHISME, LE CHAMANISME,
L'ISLAMISME, LE FÉTICHISME, ETC., AVEC TOUTES LEURS BRANCHES;

LES HÉRÉSIES ET LES SCHISMES QUI SE SONT INTRODUITS DANS L'ÉGLISE CHRÉTIENNE;
LES SECTES QUI SE SONT ÉLEVÉES DANS LES AUTRES RELIGIONS;
LES ORDRES RELIGIEUX TANT DES CHRÉTIENS QUE DES PEUPLES INFIDÈLES;
LES RITES, USAGES, CÉRÉMONIES RELIGIEUSES, FÊTES, DOGMES, MYSTÈRES, SYMBOLES, SACRIFICES, PRATIQUES
SUPERSTITIEUSES EN USAGE DANS TOUS LES SYSTÈMES DE RELIGION, ETC., ETC.;

RÉDIGÉ

PAR M. L'ABBÉ BERTRAND,

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU
DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME QUATRIÈME.

4 VOL. PRIX : 32 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ M. J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE ET COMPARATIF,

DE TOUTES LES

RELIGIONS DE LA TERRE[1].

Q

[Cherchez par C et par Kou les mots que l'on ne trouve pas ici par Q.]

QUAAYAYP, c'est-à-dire *homme*, un des trois fils de Niparaya, dieu des Pericous méridionaux, peuplade de la Californie, et de sa femme *Anayicoyondi*, qui accoucha de lui sur les montagnes. Quaayayp établit sa demeure dans le sud de la contrée, à dessein d'instruire les indigènes. Il était très-puissant et avait à sa suite un grand nombre de gens qu'il amena avec lui sur la terre. A la fin, les indigènes le tuèrent par animosité, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. Il est mort, mais il conserve encore aujourd'hui toute sa beauté, la corruption n'ayant point eu encore de prise sur lui. Il rend continuellement du sang; il ne parle point, parce qu'il est mort, mais il a une chouette qui parle pour lui. —Nos lecteurs remarqueront que cette légende est une tradition corrompue de la vie et de la mort de Jésus-Christ, ce qui démontre que l'Evangile a été autrefois prêché chez ces peuples.

QUADRAGÉSIME, du latin *quadragesimus*, quarantième; nom que l'on a donné au premier dimanche de Carême, parce qu'il arrive le quarantième jour avant Pâques. Par suite on a appelé du même nom toute la quarantaine. Notre mot *Carême* n'est qu'une corruption de celui de *quadragésime*, qui fut ensuite écrit *quarésime*, puis *quaresme*, *caresme*, et enfin *Carême*.

QUADRIFRONS, c'est-à-dire qui a *quatre faces*: surnom de Janus, considéré comme présidant aux quatre saisons de l'année, ou aux quatre parties du monde, car quelques-uns ont cru que Janus était le symbole du monde. L. Catullus lui éleva sous ce nom un temple sur la roche Tarpéienne.

QUADRISACRAMENTAUX, disciples de Mélanchthon, ainsi appelés parce qu'ils admettaient quatre sacrements : le baptême, la cène, la pénitence, et l'ordination.

QUADRIVES, dieux des Romains qui présidaient aux carrefours.

QUAKERS, ou TREMBLEURS. C'est le nom d'une secte de fanatiques qui s'est élevée en Angleterre, dont l'origine, les progrès, les dogmes, méritent d'être exposés en détail, à cause de leur singularité.

Il y avait, dans le comté de Leicester, en Angleterre, vers le milieu du XVIIe siècle, un cordonnier, nommé George Fox, qui se distinguait de ses pareils par un genre de vie tout particulier. Cet homme, naturellement sérieux et atrabilaire, ne goûtait aucun des amusements qui étaient en usage parmi ses camarades, et même il les condamnait avec aigreur; tout son temps était partagé entre le travail de sa profession et la lecture de l'Ecriture sainte. Ce n'était pas qu'il eût reçu une éducation au-dessus de son état; il était ignorant et grossier, autant qu'aucun de ses pareils : à peine savait-il lire; mais il avait une mémoire fort heureuse, et, à force d'application et de peine, il parvint à apprendre par cœur presque toute l'Ecriture. Les grandes et terribles vérités contenues dans cet auguste livre étaient le sujet continuel de ses profondes méditations; sans cesse il avait devant les yeux l'appareil du jugement dernier, les feux de l'enfer, l'abîme effrayant de l'éternité : Il s'enfonçait avec plaisir dans ces idées si conformes à son humeur noire et mélancolique, s'éloignait avec affectation de tout commerce avec les hommes, et vivait dans une entière solitude. Bientôt son cerveau, échauffé par une application continue, ne lui offrit plus que des chimères et des fantômes : il s'imagina voir autour de lui une troupe de démons occupés à le tenter. Pour triompher de leurs attaques, il redoubla ses prières, ses méditations, ses jeûnes : il ne fit qu'affaiblir de plus en plus son cerveau, et acheva de perdre la raison. Il lui sembla qu'il entendait une voix céleste qui consolait et fortifiait son âme, et lui promettait du secours. Bientôt ce ne furent qu'extases, que visions, que ravissements. Il érigea en révélations tous les écarts de son imagination blessée. Dans le cours de ce commerce intime qu'il croyait entretenir avec le ciel,

(1) Voyez l'*Avis* placé en tête du second volume.

il demanda à Dieu qu'il lui fît connaître le véritable esprit du christianisme; et il ne douta point que sa demande n'eût été exaucée.

Il commença dès lors à quitter sa profession de cordonnier, qui lui semblait incompatible avec sa mission; il voulut jouer le rôle d'apôtre et de prophète, et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer la religion chrétienne, défigurée par les faiblesses et par les passions des hommes. En conséquence, il se mit à courir de village en village, vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, et à dogmatiser dans les places publiques, avec une chaleur et un enthousiasme qui lui tenaient lieu d'éloquence. « Quel est, disait ce nouvel apôtre, le culte que les chrétiens doivent rendre à Dieu? C'est un culte spirituel et intérieur, fondé sur la pratique des vertus et non sur de vaines cérémonies. Quel est le véritable esprit du christianisme? C'est de réprimer ses passions, d'aimer ses frères, et de préférer la mort au péché. Or, je vous le demande, dans quelle société trouverons-nous cette religion pure et intérieure? Sera-ce dans l'Eglise romaine? sera-ce dans les Eglises réformées? Elles ont toutes renouvelé le judaïsme : leurs liturgies, leurs sacrements, leurs rites, sont des restes des cérémonies judaïques, expressément abolies par Jésus-Christ. C'est de ces formalités extérieures qu'elles font dépendre la justice et le salut. Elles chassent de leur sein ceux qui n'observent point ces rites, sans examiner si d'ailleurs ils sont vertueux; mais elles y reçoivent avec honneur les plus grands scélérats, pourvu qu'ils soient fidèles à ces pratiques extérieures. Les ministres du Seigneur, faits pour éclairer les autres, sont les premiers à prêcher la nécessité de ces cérémonies, qui sont la source de leurs revenus. Aucune de ces sociétés n'est donc la véritable Eglise de Jésus-Christ, et ceux qui désirent sincèrement leur salut doivent s'en séparer, pour former entre eux une nouvelle société d'hommes sobres, patients, charitables, mortifiés, chastes, désintéressés. Une pareille association sera la seule véritable Eglise de Jésus-Christ. » Fox accompagnait ce discours de pleurs, de gémissements, et de toutes les grimaces capables de faire impression sur la multitude : les places publiques, les cabarets, les temples, les maisons particulières, retentissaient de ses exhortations pathétiques. Un grand nombre de personnes se laissèrent séduire par cet imposteur, qui, de chétif cordonnier, se vit tout à coup chef de secte. Sa réputation se répandit dans toute l'Angleterre, où les simples le regardèrent comme un homme rare et extraordinaire, envoyé du ciel pour leur apprendre le véritable moyen d'honorer dignement la Divinité. Le nombre de ses disciples grossissait chaque jour, et il devint enfin assez considérable pour former une société. Alors Fox commença à tenir des as[semblée]s régulières, dans lesquelles, confor[mément] à sa doctrine, on ne pratiquait aucune cérémonie religieuse. Le lieu où se te[naient] naient ces assemblées ne différait en rie[n] d'un lieu profane : là, tous ses disciple[s] les bras croisés, la tête baissée, le chapea[u] sur les yeux, méditaient, dans le plus pro[fond] recueillement, les importantes véri[tés] de la religion, et attendaient qu'il plût [à] l'Esprit-Saint de les gratifier de quelque in[s]piration particulière, et d'agir sensiblemen[t] sur leur âme. Celui d'entre eux dont l'imag[i]nation était la plus vive et la plus prompt[e] à s'échauffer ne pouvait manquer de resse[n]tir le premier l'opération de l'Esprit-Saint. [Il] entrait alors dans une espèce d'enthousiasm[e] dont la violence faisait trembler extraord[i]nairement tous ses membres. Dans cet éta[t] il annonçait à ses confrères ce que lui su[g]gérait l'Esprit dont il était agité. Son di[s]cours roulait ordinairement sur le renonc[e]ment à soi-même, sur la nécessité de fair[e] pénitence, d'être sobre, juste et bienfaisan[t]. Les assistants ne tardaient pas à ressent[ir] les effets de l'éloquence pathétique de l'or[a]teur; ils s'échauffaient, et tremblaient à le[ur] tour. L'inspiration devenait générale : tou[s] les disciples de Fox parlaient ensemble, [et] chacun s'efforçait de parler plus haut qu[e] les autres. Ils sortaient de ces assemblée[s] avec une gravité, un recueillement, un si[]lence, dont la multitude était fort édifiée. Ils s[e] regardaient les uns les autres comme de[s] temples vivants du Saint-Esprit. Comme ils s[e] croyaient tous inspirés, il n'y eut personn[e] parmi eux qui ne prétendît s'ériger en apô[]tre, et qui ne se crût destiné à éclairer et [à] réformer l'Angleterre. Ce royaume fut bie[n]tôt inondé d'une foule de fanatiques, qu[i] dogmatisaient de tous côtés avec emporte[]ment, et faisaient, dans tous les états, u[n] grand nombre de prosélytes. Laboureur[s], artisans, soldats, prêtres, magistrats, fem[]mes, filles, en un mot, des gens de tout sex[e] et de toute condition s'empressèrent d'em[]brasser la doctrine des Quakers. On le[s] voyait trembler et prophétiser dans les pl[a]ces publiques. L'ardeur de leur zèle les em[]portait jusqu'à troubler la liturgie et l'ordr[e] du service divin, insulter les ministres, e[t] invectiver contre l'Eglise anglicane. Ce zèl[e] indiscret leur attira une violente persécu[]tion. Les magistrats, après avoir inutile[]ment employé les remontrances, eurent re[]cours aux voies de rigueur, pour arrête[r] l'audace de ces novateurs turbulents. Le[s] Quakers furent battus, emprisonnés, dépouil[]lés de leurs biens; mais ils supportèrent ave[c] une opiniâtreté indomptable tous les mau[]vais traitements qu'on leur fit souffrir. Cett[e] patience les fit regarder comme autant de hé[]ros par les gens peu éclairés, qui formen[t] toujours le grand nombre, et les violence[s] que l'on exerça contre eux ne servirer[t] qu'à donner un nouvel éclat à leur secte.

Cependant Fox n'oubliait rien pour éten[]dre de tous côtés sa doctrine. Il envoya de[s] lettres pastorales dans tous les endroits o[ù] le quakérisme commençait à s'établir : il eu[t] la hardiesse d'écrire au roi de France, à l'em[]pereur, au sultan, en un mot, à tous le[s]

souverains de l'Europe, pour leur ordonner, de la part de Dieu, de se faire quakers. Cromwel, qui venait d'usurper la souveraine puissance en Angleterre, ayant entendu parler de cette secte singulière, fut curieux d'en connaître le chef. Il crut voir dans Fox quelques traits de son caractère, et il conçut de ce fanatique une opinion assez avantageuse. Il publia un édit qui ordonnait aux magistrats de protéger les quakers contre les insultes qu'on voudrait leur faire; mais il défendit en même temps à ces sectaires de tenir aucune assemblée publique. Il ne fut point obéi : les quakers continuèrent leurs assemblées, et l'on ne cessa point de sévir contre eux. Ils furent encore traités avec plus de rigueur sous le règne de Charles II. On les peignit à ce prince comme des hommes dangereux, ennemis de l'Etat et perturbateurs du repos public. En effet, les maximes de cette secte devaient paraître naturellement fort révoltantes. Persuadés que les hommes ne devaient rendre hommage qu'à Dieu, ils auraient cru commettre un crime, s'ils avaient donné à un autre homme quelque marque de respect. Ils ne saluaient personne, ils tutoyaient tout le monde : la naissance, les dignités, les richesses, n'étaient point auprès d'eux des titres de recommandation; ils parlaient à un magistrat, à un prince, aussi librement et aussi familièrement qu'à un simple particulier. Ils se donnaient bien de garde de jamais faire aucun serment, parce que Jésus-Christ l'avait défendu, et ils refusaient avec obstination de prêter serment de fidélité au souverain. Ils disaient que c'était un crime de payer la dîme, parce qu'on entretenait par là, dans leur erreur, les ministres d'une Eglise corrompue. Ils soutenaient qu'il était défendu d'opposer la force à la force, et de plaider pour des intérêts temporels : ainsi ils s'élevaient contre les ministres de la justice et contre les gens de loi. De pareils principes avaient soulevé contre eux tous les ordres de l'Etat. On les poursuivit donc avec la dernière sévérité; on leur défendit de nouveau de tenir des assemblées; le parlement leur ordonna, sous peine de bannissement, de prêter serment de fidélité au roi; mais ce fut en vain : la patience opiniâtre des quakers l'emporta sur la rigueur des lois et sur l'acharnement de leurs ennemis; on ne put ni empêcher leurs assemblées, ni leur arracher le serment de fidélité.

Jusqu'alors les quakers n'avaient paru et n'étaient que des fanatiques ignorants et grossiers, qui prêchaient dans les places publiques et dans les cabarets; qui entraient, comme des enragés, dans les églises, outrageaient les ministres, et se portaient à des excès capables de décréditer leur secte. Cependant il se trouva des hommes éclairés et savants qui se laissèrent tellement aveugler par le fanatisme, qu'ils n'eurent point de honte de se ranger du parti de ces forcenés, qu'ils auraient dû mépriser. Les plus illustres furent Guillaume Penn et Robert Barclay, hommes d'un mérite supérieur, qui employèrent tous leurs talents et toutes leurs lumières pour réduire en système théologique les extravagances et les absurdités du quakérisme, et firent prendre à cette secte une forme nouvelle. Ils passèrent en Hollande et en Allemagne, pour y faire des prosélytes. Penn, fils du vice-amiral d'Angleterre, fut particulièrement utile à sa secte, par son grand crédit dans le royaume. Il ouvrit un asile aux quakers bannis, dans une province d'Amérique qui avait été cédée par le roi à son père, et qui avait été appelée, de son nom, *Pensylvanie*.

Jacques II étant monté sur le trône d'Angleterre, en 1685, les quakers lui présentèrent une adresse qui était conçue en ces termes : « Nous venons te témoigner la douleur que nous ressentons de la mort de notre bon ami Charles, et la joie que tu sois devenu notre gouverneur. Nous avons appris que tu n'es pas dans les sentiments de l'Eglise anglicane, non plus que nous; c'est pourquoi nous te demandons la même liberté que tu prends pour toi-même. En quoi faisant, nous te souhaitons toutes sortes de prospérités. Adieu. » Cette adresse, malgré la liberté familière qui y règne, fut très-bien reçue : Jacques leur permit l'exercice de leur religion, et les dispensa de prêter le serment de fidélité. Le règne de Guillaume III ne fut pas moins favorable aux quakers. Le parlement ayant porté une loi qui accordait le libre exercice de toutes les religions, excepté de la catholique et de la socinienne, les quakers, depuis ce temps, ont vécu assez paisiblement en Angleterre, sous la protection des lois : seulement leur obstination à ne vouloir point prêter de serment leur a quelquefois attiré des mauvais traitements de la part des magistrats.

Barclay a composé une apologie des quakers, qui est sans contredit, le meilleur ouvrage que l'on ait fait en faveur de cette secte. Il la termine par un parallèle des quakers et des autres chrétiens, que nous mettrons sous les yeux du lecteur, parce qu'il est très-propre à lui faire connaître les principes et la morale des quakers.

« Si donner et recevoir des titres de flatterie, desquels on ne se sert point à cause des vertus inhérentes aux personnes, mais qui sont, pour la plupart, employés par des hommes impies à l'égard de ceux qui leur ressemblent; s'incliner, gratter du pied en révérence, et ramper jusqu'à terre l'un devant l'autre; si s'appeler à tout moment l'un l'autre le très-humble serviteur, et cela, le plus fréquemment, sans aucun dessein de réel service : si c'est là l'honneur qui vient de Dieu, et non pas l'honneur qui vient d'en bas : alors, à la vérité, on pourra dire de nos adversaires qu'ils sont fidèles, et que nous sommes condamnés comme des orgueilleux et des opiniâtres, en refusant toutes ces choses. Mais si, avec Mardochée, refuser de s'incliner devant l'orgueilleux Aman, et, avec Elisée, refuser de donner des titres flatteurs aux hommes, de peur que nous ne soyons réprimandés par notre Créateur;

et si, suivant l'exhortation de Pierre et l'avis de l'ange, s'incliner seulement devant Dieu, et non pas devant nos compagnons de service; et si n'appeler personne seigneur ni maître, hormis suivant quelques relations particulières, suivant le commandement de Jésus-Christ : je dis que, si ces choses ne sont à blâmer, donc nous ne sommes pas blâmables d'en agir ainsi.

« Si être vain, extravagant en habits, se farder le visage, s'entortiller et se friser les chéveux ; si être chargé d'or, d'argent et de pierres précieuses ; si être couvert de rubans et de dentelles, c'est être humble doux et mortifié; si ce sont là les ornements du chrétien : alors, à la vérité, nos adversaires sont de bons chrétiens, et nous sommes des orgueilleux, des singuliers et des fantasques, en nous contentant de ce que le nécessaire et la commodité demandent, et en condamnant tout le reste comme superflu.

« Si pratiquer le jeu, les passe-temps, les comédies; si jouer aux cartes, jouer aux dés, danser; si chanter et user des instruments de musique ; si fréquenter les théâtres, mentir, contrefaire, supposer ou dissimuler, et être toujours en crainte, si cela est faire toutes choses à la gloire de Dieu, et si cela est passer notre séjour ici en crainte, et user de ce monde comme si nous n'en usions pas : alors nos adversaires sont de bons chrétiens, et nous sommes condamnables, en nous abstenant de toutes ces choses.

« Si la profanation du saint nom de Dieu ; si exiger le serment l'un de l'autre à chaque occasion ; appeler Dieu à témoin dans des choses pour lesquelles aucun roi de la terre ne se croirait pas honorablement appelé à témoin, sont des devoirs d'un homme chrétien, j'avouerai que nos adversaires sont d'excellents chrétiens, et que nous manquons à notre devoir. Mais si le contraire est véritable, il faut, de nécessité, que notre obéissance à Dieu, dans cette chose-là, lui soit agréable.

« Si nous venger nous-mêmes, ou rendre injure pour injure, mal pour mal; si combattre pour des choses périssables, aller à la guerre l'un contre l'autre, contre des gens que nous n'avons jamais vus, et avec qui nous n'avons jamais eu la moindre contestation ni la moindre querelle, étant de plus tout à fait ignorants de la cause de la guerre, et ne sachant de quel côté est le droit ou le tort; si détruire et saccager tout, afin que ce culte soit aboli et que cet autre soit reçu, c'est accomplir la loi de Jésus-Christ : alors, à la vérité, nos adversaires sont de véritables chrétiens, et nous ne sommes que de misérables hérétiques, nous qui souffrons d'être pris, emprisonnés, bannis, battus et maltraités sans aucune résistance, mettant notre confiance en Dieu seul, afin qu'il nous défende, et nous conduise en son royaume par le chemin de la croix. »

Le nom de *quakers* est un sobriquet qu'on leur a donné, du verbe anglais *quake*, trembler ; on les appelle aussi quelquefois *shakers*, ce qui signifie la même chose. Cette dénomination populaire leur vient, dit-on, d ce que celui qui se sent inspiré de prendr la parole dans leurs assemblées, est commu nément agité d'un *tremblement* convulsif, c qui arrive presque toujours à quelqu'un qu n'est pas habitué à parler en public. Cett qualification cependant paraît avoir une au tre origine : c'est que les quakers engagen sans cesse leurs adversaires à tremble devant la parole du Seigneur. Lorsque Geor ges Fox comparut à Derby devant ses juges il les prêcha si fort sur la nécessité d *trembler* devant le Seigneur, que le commis saire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait af faire à un *quaker*, c'est-à-dire à un *trem bleur*, nom que l'on a depuis donné à cett secte. Leur patriarche leur avait donné d'a bord le nom d'*Enfants de la lumière ;* pui ils prirent celui de *seekers*, chercheurs, parc qu'ils *cherchaient* la vérité. Enfin ils préfé rent maintenant la dénomination de *Friend* ou *Amis*, et c'est le titre qu'ils se donnen toujours entre eux.

Nous ne saurions mieux faire, pour expo ser leur doctrine et leur discipline, que d donner ici le sommaire qu'ils en ont publi à Londres, en 1800, et qui a été sanctionn par les quakers anglais.

Doctrine. « Nous professons, comme le autres chrétiens, la croyance en un seu Dieu éternel, créateur et conservateur d l'univers; et en Jésus-Christ son Fils, l Messie, et le médiateur de la nouvelle al liance.

« Lorsque nous parlons des grâces don Dieu a gratifié les hommes, dans son amou par les merveilles de la conception, de l naissance, de la vie, des miracles, de l mort, de la résurrection et de l'ascension d notre Sauveur, nous préférons nous servi des termes employés par l'Ecriture; et nou contentant des connaissances que la divin Sagesse a bien voulu nous révéler, nous n cherchons point à expliquer les mystère qui restent sous le voile. Néamoins nou reconnaissons et attestons la divinité d Christ, qui est la sagesse et la puissance d Dieu pour notre salut.

« Nous donnons au Christ seul et non au Ecritures, le titre de Parole de Dieu, quoi que nous ayons le plus profond respect pou ces écrits sacrés ; mais nous les subordon nons à l'Esprit, de qui elles sont émanées et nous tenons avec l'apôtre Paul qu'ils son propres à rendre sages pour le salut, par l foi qui est en Jésus-Christ.

« Nous respectons les très-excellents pré ceptes qui sont consignés dans l'Ecriture comme ayant été donnés par notre souverai Seigneur ; nous croyons fermement qu'il sont praticables, et qu'ils regardent tous le chrétiens; et que dans la vie à venir, tou homme sera récompensé suivant ses œuvres De plus nous croyons que, pour rendre l genre humain capable de mettre en prati que ces préceptes sacrés dont plusieurs con trarient la volonté qui n'a pas été régéné rée, tout homme qui vient en ce monde e

doué d'une certaine mesure de la lumière, de la grâce et de l'esprit du Christ, qui le rendent apte à distinguer le bien du mal, à corriger le désordre de ses passions, et la propension corrompue de sa nature, dont la raison seule est impuissante à triompher; car tout ce qui appartient à l'homme est faillible et est sujet aux atteintes de la tentation; mais la grâce divine, qui vient de celui qui a triomphé du monde, est pour ceux qui la cherchent sincèrement et humblement, un secours puissant et efficace dans le temps de la nécessité. C'est par elle que l'on découvre les embûches de l'ennemi, que l'on évite ses piéges, et que l'on parvient à la délivrance au moyen de la foi en son opération efficace; par là l'âme est transportée hors du royaume des ténèbres et du pouvoir de Satan, et amenée dans la lumière merveilleuse et le royaume du Fils de Dieu.

« Etant ensuite persuadés que, sans l'esprit du Christ révélé intérieurement, l'homme ne peut rien faire pour la gloire de Dieu et pour son propre salut, nous croyons que cette influence est spécialement nécessaire pour l'accomplissement du plus grand acte dont l'esprit humain soit capable, c'est-à-dire pour adorer en esprit et en vérité le Père des lumières et des esprits. C'est pourquoi nous considérons comme un obstacle à l'adoration pure toutes les formes qui détournent l'attention de l'esprit de la secrète influence de cette onction opérée par le seul *Saint. Toutefois*, bien que l'adoration ne *soit pas bornée* à un temps ou à un lieu déterminé, nous pensons que c'est une obligation pour les chrétiens de se réunir, en témoignage de leur dépendance du Père céleste, et pour renouveler leurs forces spirituelles. Cependant, pour effectuer cette adoration, nous ne croyons pas devoir user de formules composées par d'autres, ni accepter des prières rédigées d'avance; mais nous pensons qu'il est de notre devoir de laisser de côté l'activité de l'imagination, et d'attendre en silence que nous ayons une vue claire de la condition où nous sommes, persuadés que la seule considération de notre infirmité et du besoin que nous avons du secours divin, est plus agréable à Dieu que toutes les conceptions de l'esprit humain, quelque spécieuses qu'elles soient.

« De ce que nous venons de dire par rapport au culte, il s'ensuit que le ministère que nous approuvons doit tirer son origine de la même source; parce que ce qui est nécessaire à l'homme pour sa propre direction, et pour le rendre agréable à Dieu doit l'être encore bien davantage pour le rendre propre à diriger les autres. En conséquence, nous croyons qu'une nouvelle assistance de la lumière et de la puissance du Christ est d'une nécessité indispensable pour tout véritable ministère; mais que cette divine influence n'est pas à nos ordres; que nous ne pouvons pas l'obtenir par l'étude, mais qu'elle est un don gratuit que Dieu fait à ses serviteurs choisis et dévoués. C'est pourquoi nous élevons notre témoignage contre les prédicateurs salariés, qui sont en contradiction positive avec le commandement du Christ : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement; » de là notre refus de supporter un ministère entretenu par la dîme ou par d'autres moyens semblables.

« Comme nous n'encourageons aucun ministère, sinon celui que nous croyons venir de l'influence du Saint-Esprit, nous n'avons garde de restreindre cette influence à des personnes de telle ou telle condition, ou aux hommes seulement; mais comme l'homme et la femme sont tout un en Jésus-Christ, nous autorisons les personnes du sexe féminin que nous croyons douées des qualités nécessaires pour le ministère, à exercer leurs dons pour l'édification générale de l'Eglise; nous regardons cette liberté comme une marque spéciale de la dispensation de l'Evangile, ainsi que cela a été prédit par le prophète Joël et déclaré par l'apôtre Pierre.

« Il y a deux cérémonies pratiquées par tous ceux qui professent la religion chrétienne, savoir : l'eau du baptême et ce que l'on appelle la cène. La première est généralement considérée comme un mode essentiel d'initiation à l'Eglise du Christ, et le second comme entretenant la communion avec lui. Mais nous sommes convaincus qu'il n'y a sur la terre aucune fraction du pouvoir rédempteur, capable de délivrer l'âme de l'esclavage du péché, et que le salut ne peut être opéré que par ce pouvoir seul. Nous tenons que comme il n'y a qu'un Seigneur et une foi, il n'y a aussi qu'un baptême, en nature et en opération; qu'aucun abrégé du baptême ne peut nous rendre les membres vivants du corps mystique du Christ, et que le baptême de l'eau, administré par son précurseur Jean, appartenait, comme celui-ci l'a confessé, à une dispensation inférieure et moins élevée.

« Tout en respectant un rite différent, nous croyons que la communion entre le Christ et son Eglise n'est pas entretenue par la cène, ni par aucune autre pratique extérieure, mais seulement par une participation réelle de sa nature divine au moyen de la foi; que c'est là la cène à laquelle il est fait allusion dans la révélation : « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai avec lui, je souperai avec lui et lui avec moi; » et que, quand on a obtenu la subtance, il est inutile de rechercher l'ombre, qui ne saurait conférer la grâce, et qui a été l'occasion d'opinions différentes, et de violentes animosités.

« Or, comme nous croyons que la grâce de Dieu, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est seule suffisante pour le salut, nous ne pouvons admettre qu'elle soit conférée à quelques-uns seulement, tandis que les autres en sont privés; et comme nous affirmons son universalité, nous ne pouvons limiter son opération à une purification partielle de l'âme, même en cette vie. Nous concevons des idées plus nobles tant de la puissance que de la bonté de notre Père céleste, et nous

croyons qu'il daigne assister les âmes fidèles en excitant leur volonté naturelle à se laisser entièrement diriger par son esprit infaillible. Par cette assistance les fidèles deviennent capables de porter des fruits de sainteté, et d'être parfaits autant que le comporte l'état présent.

« Parmi nos points de dogmes il y en a peu de plus connus que notre horreur pour les serments et pour la guerre. Tout en respectant les serments, nous nous en tenons littéralement à l'injonction positive du Christ, dans son sermon sur la montagne : « Ne jurez pas du tout. » Les excellents préceptes de cette collection sacrée, l'exemple de Notre-Seigneur lui-même, et les convictions analogues que son Esprit a mises dans nos cœurs, nous ont confirmés dans la croyance que les guerres et les combats sont, dans leurs causes et leurs effets, tout à fait contraires à l'Evangile, qui ne respire que la paix et la bienveillance. Nous sommes également d'avis, que si la douceur recommandée par l'Evangile régnait généralement dans l'esprit des hommes, elle les empêcherait efficacement d'opprimer, et de rendre esclaves des frères, qui, quelle que soit leur couleur, n'en ont pas moins été rachetés par la mort du Christ. La même influence les dirigerait dans le traitement des animaux, qui n'auraient plus à gémir, tristes victimes de l'avarice des hommes ou de leurs fausses idées de plaisir.

« On sait que, dans les premiers temps, quelques-uns de nos principes ont attiré à nos amis de grandes persécutions de la part du gouvernement, bien que ces principes soient pour le gouvernement même une garantie de sécurité ; car ils inculquent la soumission aux lois, dans tous les cas où la conscience n'est pas violentée. Cependant nous tenons que, comme le royaume du Christ n'est pas de ce monde, les magistrats civils ne doivent pas s'immiscer dans les affaires de religion, mais se contenter de maintenir dans la communauté l'ordre et la paix extérieure. Nous regardons comme injustifiable toute persécution, quelque légère qu'elle soit. Nous avons soin de veiller à ce que les membres de notre communauté ne se livrent à aucun genre de commerce illicite, et qu'ils ne fassent aucun tort aux revenus publics.

« On sait que, dès sa première apparition, cette société a rejeté les dénominations des mois et des jours, qui leur ont été données en l'honneur des héros et des faux dieux du paganisme, et qui, en conséquence, ont leur origine dans la flatterie ou la superstition ; ainsi que la coutume de se servir du nombre pluriel en parlant à une seule personne, comme procédant d'un motif d'adulation. Nous estimons que les compliments, la superfluité dans les habits et dans les meubles, l'appareil extérieur des fêtes et du deuil, l'observance des jours et des temps, sont incompatibles avec la simplicité et la sincérité de la vie chrétienne ; et nous ne pouvons que condamner les divertissements publics, les jeux et les autres vains amusements du monde ; c'est une perte certaine d'un temps qui nous est donné pour un pl noble usage ; ils détournent l'attention d l'esprit des graves devoirs de la vie et d l'instruction qui doit nous guider à l'hérita éternel.

« Pour conclure : quoique nous avons e posé les principaux points de doctrine, q distinguent notre société religieuse, comn objet de notre croyance, nous sommes néa moins convaincus qu'une foi véritable et v vante ne peut être produite dans l'esprit d l'homme par ses propres efforts ; mais qu'el est un don gratuit de Dieu en Jésus-Chris nourri et accru par l'opération progressi de son Esprit dans nos cœurs, et par not obéissance. C'est pourquoi, bien que, pour conservation des témoignages que nous avo reçus, ainsi que pour la paix et le bon ord de notre société, nous croyions qu'il est n cessaire que ceux qui veulent s'unir av nous soient d'abord convaincus de ces do trines que nous regardons comme essenti les, cependant nous n'exigeons pas que l' souscrive formellement à aucun de ces ar cles, soit comme condition pour entrer da notre société, soit comme preuve de soumi sion à l'Eglise. Nous préférons juger l hommes par leurs fruits, et nous en rappo ter à celui qui a promis par son prophè d'être *un esprit de jugement pour celui q est assis en justice*. Autrement nous cou rions le risque d'avoir un grand nombre d membres dans notre communion extérieur sans pour cela avoir augmenté ce berc spirituel dont Notre-Seigneur s'est décla la porte et le berger, et qui ne se compo que de ceux qui connaissent sa voix et qui suivent dans les sentiers de l'obéissance.

DISCIPLINE. — « Les points que notre dis pline a principalement en vue sont de so lager les pauvres, de maintenir le bon d dre, de soutenir les témoignages qu'il est notre devoir de porter devant le monde, secourir et de guérir ceux qui ont comn des fautes.

« Dans la pratique de la discipline, no pensons qu'il est indispensable d'observ invariablement l'ordre recommandé par Christ lui-même : « Si ton frère a péché co « tre toi, va et reprends-le entre toi et l « seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frèr « mais s'il ne t'écoute point, prends enco « avec toi une ou deux personnes, afin qu' « la bouche de deux ou trois témoins tou « parole soit établie ; et s'il néglige de l « écouter, dis-le à l'Eglise. »

« Pour donner de l'efficacité aux vues s lutaires de la discipline, il y eut des asse blées fixées au commencement de chaq saison, et qui sont appelées conséquemme *quaterly meetings* (assemblées trimestrielle Dans la suite on trouva plus convenable d diviser ces assemblées et de se réunir plus fr quemment ; il y eut dès lors des assemblé mensuelles (*monthly meetings*), subordonné aux trimestrielles. Enfin, on établit, en 166 une assemblée annuelle pour surveiller tou la communauté, l'aider, et faire les règleme

nécessaires ; avant cette époque, on avait quelquefois tenu des assemblées générales.

« L'assemblée mensuelle est pour l'ordinaire composée de plusieurs congrégations particulières rapprochées les unes des autres. Son objet est de pourvoir à la subsistance des pauvres et à l'éducation de leurs enfants ; de juger de la sincérité et de la convenance des principes de ceux qui désirent être admis dans la société ; d'exciter l'attention nécessaire pour l'accomplissement des devoirs religieux et moraux, et de prendre des mesures à l'égard des membres qui se comporteraient d'une manière irrégulière. Les assemblées mensuelles délivrent aussi, à ceux de leurs membres qui passent dans une autre, des certificats de communauté et de conduite, sans lesquels ils ne pourraient être agrégés dans les autres assemblées. Chaque assemblée mensuelle doit commissionner certaines personnes, sous le nom de surveillants, pour veiller à ce que les règlements disciplinaires soient mis en pratique ; et lorsque des plaintes ou des désordres parviennent à leur connaissance, ceux-ci doivent veiller à ce que l'admonition soit d'abord faite en particulier, conformément à la règle de l'Evangile mentionnée ci-dessus, avant que le cas ne soit déféré à l'assemblée mensuelle.

« Lorsqu'il s'agit d'un crime, il est d'usage de désigner un petit comité chargé de se rendre auprès du délinquant, de s'efforcer *de le convaincre* de son erreur, et de l'engager *à y renoncer* et à la condamner. S'ils réussissent, on dresse une minute constatant que le coupable a donné satisfaction ; sinon, il n'est plus regardé comme membre de la société.

« Quant aux disputes entre particuliers, il a été décidé depuis longtemps par la société, que ses membres ne se poursuivraient pas les uns les autres en justice. C'est pourquoi il est enjoint à tous de terminer leurs différends par un arbitrage prompt et impartial, conformément aux règles posées ci-dessus. Si quelqu'un refuse d'adopter ce moyen, ou, après l'avoir accepté, ne veut pas se soumettre à la décision des arbitres, c'est à l'assemblée annuelle qu'il appartient de prononcer l'exclusion de ce membre.

« C'est aussi aux assemblées mensuelles qu'il appartient d'autoriser les mariages, car notre société s'est toujours refusée à reconnaître l'autorité exclusive des prêtres dans la célébration du mariage. Ceux qui veulent se marier comparaissent ensemble et exposent leur intention à l'assemblée mensuelle ; et s'ils ne sont pas accompagnés de leurs parents ou de leurs tuteurs, ils produisent un écrit certifiant de leur consentement et signé en présence de témoins. Alors l'assemblée nomme un comité pour examiner s'ils sont libres de tout autre engagement relativement au mariage ; et si aucune opposition n'est portée à l'assemblée suivante, à laquelle les parties doivent encore se trouver et déclarer qu'ils persévèrent dans le même dessein, ils obtiennent le consentement de l'assemblée pour célébrer leur mariage. Cette célébration a lieu dans une réunion publique du culte, vers la fin de laquelle les parties se lèvent, et déclarent solennellement qu'ils se prennent pour mari et femme. On dresse publiquement un certificat du tout, lequel est signé par les parties, et ensuite par leurs parents et par d'autres, en qualité de témoins. L'assemblée mensuelle tient registre des mariages, aussi bien que des naissances et des décès de ses membres. Le registre des naissances doit contenir la date, le nom de l'enfant, celui de ses parents, et l'acte est signé par ceux qui étaient présents à la naissance ; celui des sépultures est signé par le fossoyeur. On donne le nom aux enfants sans aucune cérémonie. Les enterrements se font de la manière la plus simple. Souvent, avant d'être inhumé, le corps est porté à l'assemblée, suivi de ses parents et de ses amis, puis on fait une pause sur la fosse ; dans l'une et l'autre occasion, il arrive souvent qu'un ou plusieurs des Amis présents disent quelques mots pour l'édification des assistants ; mais aucun rite religieux n'est considéré comme faisant une partie essentielle de l'enterrement.

« Les assemblées trimestrielles se composent de plusieurs assemblées mensuelles. On y produit les réponses écrites des assemblées mensuelles à certaines questions sur la conduite de leurs membres et sur le soin qu'on leur a porté. Les mémoires ainsi reçus sont réduits en un seul, qui est de même envoyé à l'assemblée annuelle, sous forme de réponses à des questions faites par des individus qui la représentent. L'appel des jugements de l'assemblée mensuelle est porté à l'assemblée trimestrielle, dont l'œuvre est aussi de connaître des affaires difficiles, et de la négligence que les assemblées mensuelles ont pu apporter dans les soins qu'elles doivent aux membres qui les composent.

« L'assemblée annuelle a la surintendance générale de la société dans la contrée où elle est établie. En conséquence, d'après les mémoires qu'elle reçoit et qui lui découvrent l'état des assemblées inférieures, ou suivant que l'exigent les occasions particulières, ou bien selon que cette assemblée se trouve impressionnée par le sentiment du devoir, elle donne ses avis, fait les règlements qui lui paraissent convenables, ou excite à l'observance de ceux qui ont déjà été établis. Souvent aussi elle nomme des comités pour visiter les assemblées trimestrielles qui paraissent avoir besoin de recevoir immédiatement des avis. Les appels des assemblées trimestrielles sont portés à l'assemblée annuelle, et jugés définitivement ; enfin, celle-ci entretient une correspondance fraternelle, par lettres, avec les autres assemblées annuelles.

« Il est à propos d'ajouter ici que, comme nous croyons que les femmes sont appelées à juste titre à l'œuvre du ministère, nous pensons aussi qu'elles doivent avoir une part dans le maintien de la discipline chrétienne ; les affaires surtout qui concernent leur

sexe leur appartiennent de droit. En conséquence elles ont aussi leurs assemblées mensuelles, trimestrielles et annuelles, qui se tiennent en même temps et dans le même endroit que celles des hommes; mais séparément, et sans le pouvoir de faire des règlements; et il est à remarquer que, durant les persécutions, dans lesquelles tant d'hommes furent emprisonnés, pendant le siècle dernier, le soin des pauvres tomba souvent sur les femmes, et qu'elles s'acquittèrent de cette fonction de la manière la plus satisfaisante.

« Afin que ceux qui remplissent les fonctions de ministres puissent jouir des conseils et de la tendre sympathie des personnes de l'autre sexe, à qui leur expérience dans les choses de la religion a donné qualité pour cet emploi, les assemblées mensuelles sont prévenues d'en choisir quelques-uns sous le nom d'anciens. Ceux-ci ont, avec les ministres approuvés par leurs assemblées mensuelles, des assemblées particulières entre eux, appelées assemblées des ministres et des anciens, dans lesquelles ils ont l'occasion de s'exciter les uns les autres à accomplir leurs devoirs respectifs, et de donner des avis à ceux qui paraissent faibles, sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait des plaintes formées. Ces réunions se tiennent généralement dans l'intervalle de chaque assemblée mensuelle, trimestrielle et annuelle, et sont régies par les règles prescrites par l'assemblée annuelle, sans pouvoir y rien changer ni ajouter. Les membres se réunissent avec leurs frères dans les assemblées pour la discipline, et sont également devant celles-ci responsables de leur conduite. »

La communauté des Quakers est très-florissante dans les Etats-Unis, où leur nombre se monte à environ 150,000; d'autres statisticiens le portent à 200 et même à 300,000. Ils sont répandus principalement dans la Pensylvanie, comme nous l'avons observé plus haut. Leurs dépenses ecclésiastiques se bornent à entretenir les maisons d'assemblées, dont la simplicité est extrême, et à réparer les cimetières. Quant aux aumônes, la société n'en fait pas; car, dans son sein, il n'y a point d'indigents. Dans plusieurs Etats, les Amis possèdent d'anciennes donations, qui ont pour but de subvenir aux frais d'éducation des enfants pauvres; mais l'aisance générale dont jouit cette secte rend l'exécution de cette clause à peu près impossible; il en résulte que, pour rester fidèles aux intentions des donateurs, les Amis se voient forcés de consacrer ces fonds à l'entretien d'enfants pauvres, choisis dans les autres sociétés chrétiennes des Etats-Unis.

Depuis quelques années cependant, un schisme s'est déclaré dans la secte; la masse de la congrégation a rejeté le dogme de la Trinité et s'est déclarée unitaire. Ce changement fut la conséquence des prédications d'Elias Hicks, éloquent ministre de la société, qui mourut à Jéricho, New-York, en 1830; de là les Amis trinitaires sont conn[us] sous la dénomination d'*Orthodoxes*, et l[es] Unitaires sont appelés *Hicksites*. En que[l]ques endroits, ces deux communions s'a[s]semblent dans des maisons séparées; ma[is] il en est d'autres où ils se réunissent dans [le] même temple.

On peut se faire une idée des opinio[ns] d'Hicks sur la Trinité, par le passage su[i]vant d'un de ses sermons : « Celui qui [a] donné sa vie et qui a souffert que son cor[ps] fût crucifié par les Juifs hors des portes d[e] Jérusalem, est le Christ, fils unique de Die[u] tout-puissant. Mais que *le personnage cor[porel] qui souffrit* fût proprement le Fils d[e] Dieu, c'est ce que nous nions formellemen[t]. La chair et le sang ne peuvent entrer da[ns] le ciel. Par analogie de raison, l'esprit n[e] peut produire un corps matériel, parce qu[e] la chose produite doit être de même natu[re] que celle dont elle émane. L'esprit ne sau[rait] produire autre chose qu'un esprit; il n[e] peut produire ni chair ni sang. *Tu m'as pr[é]paré un corps*, dit le Fils; donc le Fils n'é[tait] pas le corps, quoique le corps était celu[i] du Fils. »

Il n'y a de quakers proprement dit qu'en Angleterre et dans l'Union américaine cependant il en existe un très-petit nombre en France, dans le département du Gard, à Congéniès, à Saint-Ambroise, à Saint-Gilles et dans quelques autres villages de la Vau[n]age.

Il y a, en Russie, une secte dont les opi[]nions et la discipline ressemblent beaucou[p] à celle des quakers anglais. *Voy.* DOUKHO[]BORTSES.

QUALIFICATEURS. C'est le nom que l'o[n] donnait aux membres ecclésiastiques de l'in[]quisition. Ils étaient chargés de prononce[r] sur les discours de ceux qui avaient été dé[]férés à ce tribunal; de juger si ces discou[rs] étaient hérétiques ou approchaient de l'hé[]résie; s'ils étaient mal sonnants et offen[]saient les oreilles pieuses; s'ils étaient in[]considérés, schismatiques, blasphémateur[s], séditieux, etc.; enfin, si la défense de l'ac[]cusé était valable et solide. Les qualificateu[rs] étaient ordinairement consultés par les in[]quisiteurs, lorsque ces derniers hésitaien[t] s'ils devaient faire emprisonner une per[]sonne : les qualificateurs donnaient leur ré[]ponse par écrit, et on la joignait aux autre[s] pièces du procès. *Voy.* INQUISITION.

QUANGACHUGO, un des neuf guacas o[u] idoles principales adorées par les ancien[s] Péruviens à Cusco.

QUAN-SAT, démon redouté des Cochin[]chinois, parce qu'il passe pour faire péri[r] les enfants.

QUARANTE-HEURES. On donne le nom de *Prières des Quarante-Heures* à une céré[]monie religieuse instituée, ou plutôt renou[]velée par les papes Pie IV et Clément VIII, dont le but principal est d'apaiser la colèr[e] céleste ou d'implorer la divine miséricorde. Le saint-sacrement est exposé pendant trois jours, même en dehors des offices, et tou[s] les fidèles sont invités à venir prier Jésus

Christ et à lui rendre de profondes adorations. La journée se termine par un salut solennel. On célèbre principalement les Quarante-Heures pendant les trois jours qui précèdent le carême, afin de faire une espèce d'amende honorable de toutes les infamies qui se commettent dans les joies tumultueuses et trop souvent obscènes du carnaval. En outre, les évêques ordonnent quelquefois les prières des Quarante-Heures, soit pour détourner une calamité publique, soit pour obtenir une grâce spéciale. A Rome, les Quarante-Heures sont pour ainsi dire perpétuelles, car le saint-sacrement est exposé successivement, pendant trois jours, dans chacune des églises de la ville.

QUARTO-DÉCIMANS ou **QUATUOR-DÉCIMANS**. On appela ainsi, dans le IVe siècle, ceux qui s'obstinaient à célébrer la fête de Pâques le quatorzième jour de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'arrivât son incidence.

Avant que l'Eglise eût déterminé, par un décret authentique, le jour auquel on devait solenniser la Pâque, cette fête n'était pas célébrée le même jour dans tous les pays chrétiens. La province de l'Asie Mineure, et quelques autres contrées voisines, célébraient la Pâque le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le 14 de la lune de mars, suivant en cela, à ce qu'il paraît, l'exemple des apôtres saint Jean et saint Philippe; ce qui avait été également pratiqué par saint Polycarpe, saint Méliton et plusieurs autres illustres personnages. Mais, dans tout le reste de l'Eglise, cette fête avait été constamment solennisée le dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune, suivant l'usage établi par saint Pierre et par les autres apôtres, sans doute parce que le dimanche était spécialement le jour du Seigneur. Cette diversité d'usage n'avait point encore altéré la paix de l'Eglise, quand, sous le pontificat de Victor III, il s'éleva une querelle assez vive à ce sujet. Il se tint plusieurs conciles, dans lesquels il fut décidé unanimement qu'on ne devait solenniser la résurrection que le dimanche. Polycrate, évêque d'Ephèse, le plus considérable des prélats de l'Asie Mineure, refusa de souscrire à cette décision malgré les instances du pape Victor. Il assembla dans sa ville épiscopale un grand nombre d'évêques, et il fut conclu, dans cette assemblée, que l'on continuerait à célébrer la Pâque selon la pratique de l'Asie. Victor, irrité de l'obstination des Asiatiques, menaça de les excommunier, et, s'il faut en croire quelques écrivains, les menaces furent suivies de l'effet; ce qui n'empêcha pas que l'Eglise d'Asie ne conservât encore longtemps son usage particulier. Cependant elle y renonça dans la suite; il n'y eut que les Eglises de Syrie et de Mésopotamie qui s'opiniâtrèrent à ne rien changer à leur ancienne coutume. Constantin étant devenu maître de l'empire en 323, désira établir dans l'Eglise une uniformité parfaite au sujet de la fête de Pâques, afin que la joie d'une si grande solennité fût universelle parmi tous les chrétiens, et confia au célèbre Osius le soin de ramener la Syrie à l'usage des autres Eglises. Mais celui-ci ne put réussir, et cette affaire ne fut terminée qu'au concile de Nicée, qui ordonna que la fête de Pâques serait célébrée dans toute l'Eglise le même jour, c'est-à-dire le dimanche après la pleine lune de mars. Cette décision leva tous les doutes, établit l'uniformité et mit fin à toutes les querelles. Les Eglises se soumirent au décret du concile. Cependant quelques particuliers persévérèrent à vouloir faire la Pâque simultanément avec les Juifs; le concile d'Antioche les excommunia, et ils furent dès lors traités d'hérétiques, sous le nom de *quarto-décimans* ou observateurs du quatorzième jour.

QUASIMODO. On donne ce nom au dimanche qui suit immédiatement la fête de Pâques; il est tiré des premières paroles de l'Introït de la messe : *Quasi modo geniti infantes*, « Comme des enfants nouvellement nés. » Autrefois presque tous les dimanches de l'année tiraient leur dénomination des premiers mots de l'Introït du jour. Cette coutume ne subsiste plus que pour le dimanche que nous venons de citer, et pour ceux du Carême, qui sont ainsi appelés dans les calendriers.

QUATERNAIRE. Le quarternaire ou le nombre quatre était révéré des Pythagoriciens, parce que, réuni au nombre trois, il formait celui de sept, auquel ils attachaient une infinité de vertus. Le nombre quatre était consacré à Mercure, parce que ce dieu était né le quatrième jour du mois.

QUATERNAIRES, secte qui s'est élevée, en Abyssinie, il y a une trentaine d'années. Un prêtre fanatique prétendit que la sainte Vierge, étant mère d'un Dieu, était aussi un être divin, et que lui contester ce titre était une espèce de sacrilége. En conséquence, il proposa de faire de la Trinité une quaternité. Cette idée bizarre, reçue avec enthousiasme dans l'Abyssinie, s'y propagea avec rapidité, et le patriarche s'étant opposé sans succès à cette hérésie, fut contraint de résigner sa charge.

QUATERNITÉ. Quelques peuplades de l'Amérique croient une quaternité, c'est-à-dire une essence divine en quatre personnes, savoir : Dieu, qui est le père, le fils, la mère et le soleil. C'est cette mère qui est le principe du mal.

QUATRE-TEMPS. On appelle ainsi, dans l'Eglise latine, un jeûne solennel, établi dans chacune des *quatre saisons* de l'année et qui dure trois jours. Celui du printemps se confond avec le jeûne du Carême; celui de l'été a été fixé à la semaine de la Pentecôte; celui de l'automne, à la semaine qui suit l'Exaltation de la sainte croix, et celui de l'hiver, à la troisième semaine de l'Avent. Ces jeûnes paraissent avoir été institués pour célébrer par la pénitence les quatre saisons de l'année, et pour attirer la bénédiction de Dieu sur les biens et les fruits de la terre. On y fait aussi des prières pour ceux qui sont appelés à recevoir les ordres sacrés; car c'est le samedi des Quatre-Temps que

l'on fait l'ordination des ministres de l'autel. Les trois jours déterminés pour le jeûne sont le mercredi, le vendredi et le samedi. Plusieurs croient que l'institution des Quatre-Temps ne remonte pas au delà du VIᵉ ou du Vᵉ siècle; mais nous la regardons comme beaucoup plus ancienne.; car nous pensons que le jeûne des Quatre-Temps est un reste des quatre carêmes observés autrefois dans presque toute l'Eglise, et que pratique encore toute l'Eglise orientale. C'est donc bien à tort que l'on avance que les Quatre-Temps sont inconnus chez les Orientaux: seulement les moins longs sont, chez eux, de quinze jours au moins.

QUEBLA, QUIBLA, KEBLA ou KIBLA. On appelle ainsi le point vers lequel les musulmans doivent se tourner pour faire leurs prières. Ce point n'est autre que la ville sainte de la Mecque, et principalement le temple sacré qu'elle renferme. Cette direction est regardée comme si importante, que toute prière faite vers une direction contraire est absolument nulle et doit être recommencée. Dans toute les mosquées, la direction de la Mecque est marquée par une espèce de niche ou d'enfoncement pratiqué dans le mur, vers lequel l'imam et les fidèles doivent se tourner pour prier. (*Voy.* MIHRAB.) Dans les places publiques, les grands chemins et autres lieux fréquentés, il y a également des poteaux ou des monuments de pierre qui indiquent la position de la ville sainte. Si, en voyage, on ne trouve pas de ces jalons, il faut s'orienter au moyen du soleil ou des autres signes célestes; enfin, s'il était absolument impossible de s'orienter, il faudrait faire sa prière en se tournant successivement vers les quatre parties du monde. Les malades mêmes qui ne peuvent se remuer, doivent au moins tourner la tête vers le quibla.

QUECHOUEZ, plaque de cuivre, de forme ronde, supportée par un manche et garnie de sonnettes, que les diacres de l'Eglise d'Arménie tiennent à la main pendant les offices. Cet instrument étant agité rend un son assez harmonieux, et sert à accompagner et à régler le chant. Le disque est quelquefois orné d'une figure d'ange, et le manche est accompagné d'une flamme ou petit drapeau de soie.

QUERQUÉTULANES, nymphes qui présidaient à la conservation des chênes (*quercus*). C'étaient les mêmes que les Dryades.

QUESSONO, idole adorée par les nègres de Benguela en Afrique, qui lui offraient des libations d'un mélange de vin de palmier et de sang de chèvre.

QUÊTEURS. Dans les ordres mendiants, on donne le nom de *quêteurs* aux frères chargés d'aller recueillir les aumônes en argent ou en nature pour le compte de la communauté. On a donné le même nom, dans le moyen âge, à des gens envoyés par le pape et par les évêques, pour prêcher les indulgences et recueillir les aumônes des fidèles, soit afin de contribuer aux frais des croisades, soit pour fournir à la réparation des églises ou des hôpitaux, soit enfin p[illegible] d'autres bonnes œuvres; mais cette mes[illegible] engendra bien des abus, et le concile [illegible] Trente abolit les quêteurs.

Dans presque toutes les paroisses, c' la coutume de faire des quêtes durant [illegible] offices, soit pour l'entretien du culte, [illegible] pour les pauvres. Mais c'est, suivant no[illegible] un grave abus de souffrir que cette foncti[illegible] soit remplie par des dames ou des dem[illegible] selles, environnées de toute la pompe mo[illegible] daine, et souvent costumées d'une mani[illegible] immodeste. Les pauvres peuvent y gagn[illegible] mais la religion et le recueillement en so[illegible] frent beaucoup.

QUETZALCOATL ou QUETZALCOHUAT[illegible] dieu des Mexicains; son nom signifie s[illegible] pent revêtu de plumes vertes (de *coatl*, s[illegible] pent, et *quetzalli*, plume verte). C'est l'ê[illegible] le plus mystérieux de toute la mytholo[illegible] mexicaine; c'était un homme blanc et bar[illegible] comme le Bochica des Muyscas, le Manc[illegible] Capac des Péruviens; comme eux il fut législateur de son peuple, et de plus il ét[illegible] le chef d'une secte religieuse qui s'impos[illegible] les pénitences les plus cruelles.

Quetzalcoatl régnait d'abord sur les To[illegible] tèques, peuple d'Anahuac, chez lesquels fit régner l'âge d'or. Alors tous les animau[illegible] les hommes même, vivaient en paix; la ter[illegible] produisait sans culture les plus riches moi[illegible] sons; le maïs était si gros qu'un seul é[illegible] suffisait pour faire une charge; les cal[illegible] basses étaient de la taille d'un homme, et était inutile de teindre le coton, parce qu[illegible] croissait naturellement de toutes couleur[illegible] l'air était rempli d'une multitude d'o[illegible] seaux admirables par la mélodie de le[illegible] chant et l'éclat de leur plumage. Tout monde vivait dans l'abondance, et Quetza[illegible] coatl était si riche qu'il avait des palais d'[illegible] et d'argent. Il était aussi très-habile, et p[illegible] sait pour avoir inventé l'art de fondre l[illegible] métaux et de tailler les pierres précieus[illegible] Il possédait de plus une grande sages[illegible] comme il le montra par sa conduite et [illegible] les lois qu'il avait données aux homm[illegible] On raconte que, quand il voulait prom[illegible] guer une loi, il ordonnait à un homme [illegible] monter sur le Tzatzitepec (montagne d[illegible] cris), et que de là on entendait sa voix à distance de 300 lieues.

Le dieu Tezcatlipoca, soit jalousie de prospérité qui régnait chez les Toltèqu[illegible] soit désir d'en faire jouir les autres peupl[illegible] crut que le meilleur moyen était de chass[illegible] Quetzalcoalt du pays qu'il avait régéné[illegible] Ayant appris qu'il était malade, il prit forme d'un vieillard, et annonça qu'il [illegible] apportait un moyen de guérison. Admis [illegible] sa présence, il lui offrit un breuvage q[illegible] en le rendant immortel, devait lui inspir[illegible] le goût des voyages, et lui annonça q[illegible] c'était la volonté des dieux qu'il visitât royaume de Huehue-Tlapallan, d'où la n[illegible] tion toltèque tirait son origine. A pei[illegible] Quetzalcoatl l'eut-il goûté, qu'il se sen[illegible] une nouvelle vigueur, et éprouva un viole[illegible] désir de se rendre au but de sa missio[illegible]

mais avant de se mettre en route, il détruisit tous ses palais, changea les arbres fruitiers en plantes sauvages, et ordonna à tous les oiseaux chanteurs de l'accompagner pour le divertir pendant la route.

Quetzalcoatl se dirigea vers Cholula. S'étant trouvé fatigué pendant la route, il s'appuya contre un rocher, et l'on montrait encore, du temps des Espagnols, la marque de sa main qui y était restée imprimée. Quand il fut arrivé à Cholula, il céda aux instances des habitants, qui lui offrirent les rênes du gouvernement. Il s'y fit aimer par sa douceur et son amour pour la paix, et leur enseigna l'art de fondre les métaux; il ordonna les grands jeûnes de 80 jours, régla les intercallations de l'année toltèque, et ne voulut pas qu'on fît d'autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons. Après avoir passé 20 ans à Cholula, Quetzalcoatl se remit en route, emmenant avec lui quatre de ses principaux disciples. Mais quand il fut arrivé à l'embouchure de la rivière de Coatzacoalco, il leur ordonna de retourner à Cholula, et d'annoncer aux Cholulains qu'il reviendrait dans quelque temps pour les gouverner et renouveler leur bonheur. Par respect pour sa mémoire, les habitants choisirent pour chefs de leur république les disciples de Quetzalcoatl, et ce furent eux qui devinrent les chefs des quatre familles qui restèrent à la tête des affaires jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

On n'est pas d'accord sur le reste de l'histoire de Quetzalcoatl : les uns disent qu'il disparut sur les bords de la mer; d'autres, qu'il se rendit au Yucatan, où il est connu sous le nom de *Cuculcan*; d'autres enfin, que des serpents enlacés lui formèrent un radeau, et le transportèrent dans le royaume de Tlapallan.

Le malheureux Montézuma crut reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez les descendants de ce saint législateur. « Nous savons par nos livres, dit-il au général espagnol, que moi et tous ceux qui habitent ce pays ne sommes pas indigènes, mais que nous sommes des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que le chef qui conduisit nos ancêtres retourna pour quelque temps dans sa première patrie, et qu'il revint ici pour chercher ceux qui s'y étaient établis; il les trouva mariés avec les femmes de cette terre, ayant une postérité nombreuse, et vivant dans les villes qu'ils avaient construites : les nôtres ne voulurent pas obéir à leur ancien maître, et il s'en retourna seul. Nous avons toujours cru que ses descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays. Considérant que vous venez de cette partie où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel. »

Cette histoire de Quetzalcoatl a beaucoup occupé les auteurs qui ont écrit sur l'ancien Mexique. Les uns, le confondant avec le dieu de l'air dont il portait le nom, ont relégué le tout au rang des fables; d'autres ont voulu voir en lui l'apôtre saint Thomas qui, après avoir converti les Indes, vint par la Chine et le Japon prêcher l'Evangile au Mexique, parut ensuite à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de *Bochica*, et au Pérou, sous celui de *Manco-Capac* ou de *Viracocha*. D'autres ont pensé que c'était un prêtre chamaniste ou bouddhiste, venu de la Tartarie ou du Japon; il y avait en effet au Mexique un certain nombre de statues qui rappelaient Gautama-Bouddha d'une manière frappante. M. Ternaux-Compans est porté à croire que Quetzalcoatl était simplement un grand prêtre de la ville de Tollan, située vers le nord-ouest, qui vint s'établir dans la ville de Cholula et la civilisa, ainsi que les régions environnantes. Cependant toutes ces suppositions s'éloignent des idées des Mexicains qui attendaient Quetzalcoatl du côté où le soleil se lève, c'est-à-dire de l'Europe ou plutôt de l'Afrique; en effet, les monuments mexicains paraissent se lier, sous bien des rapports, avec ceux de l'ancienne Egypte. Nous ne déciderons rien sur cette importante question qui se rattache au mode de population du nouveau continent.

Quoi qu'il en soit, Quetzalcoatl avait à Cholula un temple fort élevé qui était l'objet d'un pèlerinage célèbre. Sa statue était environnée de tas d'or et d'argent, de plumes rares et de marchandises d'un grand prix; ce qui le fit prendre par les Espagnols pour le dieu du commerce. Sa taille était celle d'un homme, avec une tête d'oiseau qui avait le bec rouge, et sur ce bec une crête et des verrues, avec plusieurs rangées de dents et la langue pendante en dehors. Sa tête était couverte d'une espèce de mitre terminée en pointe, et sa main était armée d'une faux. Il avait les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or et d'argent. Quetzalcoatl avait aussi à Mexico des temples de forme ronde, et dont la porte ressemblait à la gueule ouverte d'un serpent.

Les marchands célébraient en son honneur une fête annuelle. Quarante jours auparavant, ils achetaient un captif de belle taille et le paraient des habits de l'idole. Durant l'intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs et de délicatesse. La nuit on le tenait enfermé dans une cage; et pendant le jour, on le conduisait par la ville, avec accompagnement de chants et de danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission. S'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, et les prêtres pratiquaient diverses cérémonies, par lesquelles on supposait que ses dispositions étaient changées. Le sacrifice avait lieu à minuit, et le cœur du captif était offert à la lune. On portait le corps chez le principal marchand, où il était rôti et préparé avec divers assaisonnements. Les convives dansaient en attendant le fes-

tin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer l'idole au lever du soleil ; et continuant leurs réjouissances pendant le reste du jour, ils se déguisaient sous diverses formes ; les uns représentaient des oiseaux, des papillons, des grenouilles, des guêpes et d'autres insectes ; les autres simulaient des boiteux, des manchots, des estropiés. Ils faisaient des récits agréables de leurs accidents ou de leurs métamorphoses, et la fête se terminait par des danses.

QUIAONG, couvent ou maison des prêtres bouddhistes, chez les Birmans.

QUIES, déesse du repos chez les Romains. Elle était adorée à Rome, où elle avait un temple près de la porte Colline, et un autre hors de la ville, sur la voie Lavicane. Il y a toute apparence que c'était une déesse des morts. En effet Pluton était surnommé *quietalis*, et on donnait le nom de *quietorium* à l'urne où reposaient les cendres des défunts. Les prêtres de la déesse *Quies* étaient appelés *silencieux*.

QUIÉTISME. « Ce mot exprime l'état de repos ou d'impassibilité auquel une espèce de mystiques contemplatifs croyaient arriver, en s'unissant à Dieu par la méditation ou par l'oraison mentale. » L'auteur (1) dont nous empruntons cette définition l'explique en ces termes : « Nous nous unissons en quelque sorte aux objets par la pensée, et un objet qui absorbe toute notre attention semble s'identifier avec nous. On a donc regardé la méditation, ou la contemplation des perfections divines, comme un moyen de s'unir à Dieu. On s'est efforcé de se détacher de tous les objets, pour se livrer sans distraction à la contemplation des perfections divines. On a imaginé des méthodes, et l'on a cru que l'âme pouvait contempler l'essence divine sans distraction, et s'unir à elle intimement ; qu'une vue si parfaite de l'essence divine était jointe à l'amour le plus ardent ; que les facultés de l'âme étaient absorbées par son union avec Dieu ; qu'elle ne reçoit plus aucune impression des objets terrestres. Cet état de l'âme est ce qu'on appelle *quiétude* ou le *quiétisme*. On voit aisément tous les excès auxquels l'esprit humain peut se porter en partant de ces principes. »

Le quiétisme commença à paraître dans l'Eglise grecque, au XIVe siècle. Le prieur d'un couvent près du mont Athos, nommé *Siméon*, secondé de Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique, homme éloquent et instruit, forma une secte de mystiques, qui furent appelés *Hésychastes*, terme qui répond à celui de *Quiétistes*, et dont le système était singulier par son extravagance. Ils prétendaient qu'en contemplant attentivement et sans distraction leur nombril, ils parvenaient à se procurer des extases, et à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces moines s'accrédita tellement, que la ville de Constantinople se trouva remplie de dévots qui passaient les journées entières, immobiles sur un siége, les yeux attachés sur leur nombril, attendant la céleste vision. Barlaam, moine de l'ordre de saint Basile, combattit vigoureusement cette secte, qui, malgré son absurdité, fut favorisée et protégée hautement par les empereurs Jean Cantacuzène et Jean Paléologue.

Dans l'Eglise latine, on aperçoit aussi des traces du quiétisme dès le XIVe siècle. Jean Rusbroc est regardé comme le premier qui ait paru donner dans ces mysticités dangereuses, quoique lui-même se soit élevé contre les faux spirituels de son temps, dans son traité des Noces spirituelles. Rusbroc prétendait que tout ce qu'il avait écrit lui avait été inspiré par le Saint-Esprit. Lorsqu'il croyait sentir le mouvement de la grâce, il se retirait dans une forêt près du lieu de sa demeure, et là il écrivait ce qui lui était inspiré ; ce qui n'empêche pas que le célèbre Gerson n'ait regardé la plupart des ouvrages de Rusbroc comme le fruit d'une imagination échauffée, qui s'égare dans ses visions. Cependant c'est un des Quiétistes les plus modérés. Marie Dagréda, Jean Labadie, mademoiselle Bourignon, le ministre Poiret, et surtout Michel Molinos, ont été bien plus avant. Molinos, le plus fameux de tous les Quiétistes, et qui en est regardé comme le chef, prétendait qu'il fallait s'anéantir pour s'unir à Dieu, et demeurer ensuite en repos, sans s'inquiéter de ce qui arriverait au corps. Il enseignait qu'aucun acte n'était méritoire ni criminel dans cet état d'anéantissement, parce qu'alors l'âme et ses puissances, absorbées en Dieu, n'y prenaient aucune part. Il répandit longtemps dans Rome cette doctrine détestable, qui ouvrait la porte aux désordres les plus honteux. *Voy.* MOLINOSISME.

La doctrine du quiétisme fit aussi de grands progrès en France. Un Provençal, nommé *Malaval*, la publia dans un livre intitulé : *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, dans lequel il avait recueilli la plupart des sentiments de Molinos. Ce livre, dont on ne connut pas d'abord tout le danger, eut un grand cours, et fit illusion à un très-grand nombre de personnes. Parmi celles qu'il séduisit on distingue particulièrement l'abbé d'Estival, de l'ordre des Prémontrés, en Lorraine. Cet abbé goûta tellement la doctrine de Malaval, qu'il vint à Paris pour l'enseigner, et tint dans cette ville des conférences où il donnait publiquement des leçons de quiétisme. Malaval et l'abbé son apôtre ne firent que préparer les voies à un Quiétiste beaucoup plus célèbre. Ce Quiétiste fut madame La Mothe-Guyon, si connue par la fameuse querelle que sa doctrine suscita entre deux illustres prélats.

L'histoire de cette querelle est assez intéressante pour mériter un détail circons-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoires des Egarements de l'esprit humain, par rapport à la religion.

dont nous prendrons la plus grande
ans les *Mémoires de madame de Main-*
par M. de la Baumelle, et dans la *Re-*
u Quiétisme, par M. Phelipaux, doc-
Sorbonne. Jeanne-Marie Bouvières
otbe, née à Montargis, de parents
fut mariée à dix-huit ans au fils du
Guyon, qui devait sa noblesse et sa
à la belle entreprise du canal de
Elle avait beaucoup de noblesse dans
, de la douceur dans les yeux, une
ormée pour la persuasion, l'humeur
insinuante et l'éloquence la plus
n imagination tendre et flexible se
le bonne heure vers les choses du
goût naissant de spiritualité fut
r son directeur. Dom François La-
eligieux barnabite, s'empara de sa
et mit ses erreurs en système. La-
ait un homme d'un esprit subtil et
, d'une taille assez grande, com-
son extérieur, affectant un air de
et de sainteté, quoiqu'on remar-
son visage je ne sais quoi de si-
avait été fort débauché dans sa
ayant éprouvé des remords, il
dans la doctrine du quiétisme des
ur les étouffer. Depuis plusieurs
couvrait du voile de la spiritualité
tion de son âme, lorsque madame
choisit pour son directeur. Cette
des progrès rapides sous un tel maî-
eurée veuve à vingt-deux ans, maî-
e grands biens, elle résolut, par l'a-
Lacombe, de travailler au salut de
hain, c'est-à-dire à la propagation
isme. Les malheurs de Molinos ne
ent point; cependant son mari,
mourir, lui avait en quelque sorte
destinée en lui disant : « Je crains
vos singularités ne vous attirent
affaires. » Elle était très-propre à
ne secte : de la beauté, de l'esprit,
uence, des richesses, c'était plus
fallait pour faire bien des prosé-
eine de ce zèle qu'on a toujours
opinions, quand on les croit nou-
à soi, elle alla les répandre dans le
Gex, dans le Dauphiné et le Pié-
ais elle fut priée de sortir de tous
its où l'on s'aperçut qu'elle dogma-
ndant le cours de ses voyages, elle
un livre intitulé : *Moyen court et*
faire oraison; un autre, qui avait
e *les Torrents;* une interprétation
du Cantique de Salomon. Ces ou-
ont curieux par un galimatias sin-
lle eut beaucoup de disciples : sa
flattait l'orgueil et soulageait la
On allait à la plus sublime
n par un chemin semé de fleurs.
le acte de la vue de Dieu en
e suffisait. Les ecclésiastiques se
t dispensés du bréviaire, les fidè-
e vie active; les vieux pécheurs
t de plein vol dans la chambre de
: il ne fallait qu'aimer. Madame
tant à Grenoble l'an 1683, le jour de
cation, elle eut un songe merveil-
leux, où elle vit la persécution que l'enfer susciterait contre la nouvelle spiritualité qu'elle prêchait, et la victoire signalée que remporterait l'esprit d'oraison. Le 28 février, elle écrivit à ce sujet une grande lettre à son directeur, dans laquelle elle lui faisait le récit de ce songe. C'est ainsi qu'elle s'exprime dans un endroit de cette lettre : « La femme sera enceinte, c'est-à-dire pleine de l'esprit intérieur, et le dragon se tiendra debout devant elle, sans pourtant lui nuire, parce qu'elle est environnée du soleil de justice, qu'elle a la lune sous ses pieds, qui est la malice et l'inconstance, et que les vertus de Dieu lui serviront de couronne. Mais il ne laissera pas de se tenir toujours debout devant elle, et de la persécuter de cette manière. Mais, quoiqu'elle souffre longtemps de terribles douleurs de l'enfantement spirituel, Dieu protégera son fruit; et, lorsqu'il sera véritablement produit et non connu, il sera caché en Dieu jusqu'au jour de la manifestation, jusqu'à ce que la paix soit sur la terre. La femme sera dans le désert, sans soutien humain, cachée et inconnue : on vomira contre elle les fleuves de la calomnie et de la persécution; mais elle sera aidée des ailes de la colombe, et, ne touchant pas à la terre, le fleuve sera englouti, durant qu'elle demeurera intérieurement libre, qu'elle volera comme la colombe, et qu'elle se reposera véritablement sans crainte, sans soins et sans soucis. Il est dit qu'elle y sera nourrie, et non qu'elle s'y nourrira; sa perte ne lui permettant pas de faire réflexion sur ce qu'elle deviendra, et de penser, pour peu que ce soit, à elle, Dieu en aura soin. Je prie Dieu, si c'est sa gloire, de vous donner l'intelligence de tout ceci. »

Il est vrai qu'il était besoin d'une lumière plus que naturelle, pour comprendre un pareil galimatias. Au reste, on sera moins surpris que madame Guyon ait fait un songe si extraordinaire, lorsqu'on saura qu'elle avait eu pendant vingt-deux jours une fièvre continue; mais ce qui doit étonner, c'est que ses partisans, sur la foi d'un tel songe, aient pu se persuader qu'elle était une véritable prophétesse.

Madame Guyon et Lacombe résolurent de venir à Paris, persuadés que dans cette grande ville ils pourraient dogmatiser plus aisément, et seraient moins en vue : ils se trompaient. A peine arrivée à Paris, madame Guyon fut enfermée dans le couvent des filles de la Visitation de la rue Saint-Antoine, par un ordre du roi que l'archevêque de Paris avait obtenu. Lacombe, son directeur, fut mis à la Bastille : on l'accusa d'avoir séduit sa pénitente, et d'avoir profité de ses moments de folie pour attenter à sa vertu. Madame Guyon fut examinée par Chéron, official de l'archevêque. Elle édifia les religieuses, en attira quelques-unes à son parti, et les attendrit toutes. Dans le monde, elle avait des partisans, à la cour des protecteurs; cependant madame de la Maison-Fort, sa cousine, fut la seule qui osa parler pour elle. La Maison-Fort était d'une ancienne famille de Berri :

dès l'âge de douze ans, elle fut reçue parmi les chanoinesses de Poussay, abbaye ouverte à la seule noblesse. Bien faite, aimable, pleine d'imagination et de candeur, persécutée par une injuste marâtre, elle fut présentée à madame de Maintenon par l'abbé Gobelin, et admise à Saint-Cyr, pour en perfectionner l'éducation. Elle fit éclater dans cette maison un zèle ardent, qui lui mérita la confiance de l'institutrice. Trop dissipée pour songer à faire des vœux, trop orgueilleuse pour obéir à une femme, elle goûtait madame Guyon, et ne pouvait se résoudre à suivre ses conseils et à renoncer au monde; aussi madame Guyon lui disait-elle : « Pour vous gouverner, ma cousine, il faut un bonnet carré. »

Madame de la Maison-Fort, à la prière de M. de Lassau, prêtre de la Mission, dit à madame de Maintenon que madame Guyon n'était coupable que d'un excès d'amour pour Dieu; que toutes les calomnies débitées contre elle étaient inventées par des parents avides de son bien. Madame de Maintenon en parla au roi, qu'elle trouva fort prévenu par le P. de la Chaise. Madame de Maintenon fut prévenue elle-même contre sa protégée par le P. de la Mothe, barnabite, beau-frère de madame Guyon. Madame de Miramion voulut voir par ses yeux si madame Guyon était aussi coupable ou aussi folle qu'on le disait : elle alla au couvent, interrogea la supérieure, entendit l'éloge de la prisonnière, fit un rapport favorable à madame de Maintenon, qui, ravie de s'être trompée, et fâchée de l'avoir été, promit de parler encore au roi. Madame de la Maison-Fort fit agir les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemar, dont la piété n'était pas suspecte. Madame Guyon eut à la cour un parti dont elle ne se doutait pas dans sa retraite. Pressé par madame de Maintenon, à demi-instruit par les murmures des courtisans, le roi dit qu'on présentât un placet. Sur l'exposé, il ordonna qu'on relâchât la prisonnière. Avant d'élargir madame Guyon, l'archevêque de Paris voulut lui faire passer un acte qui prouvait qu'elle avait débité une doctrine répréhensible : elle refusa de le signer, soutenant qu'il n'y avait point d'hérésies dans ses livres; mais madame de Maintenon lui fit dire de signer : elle obéit à sa protectrice, et fut élargie. Les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, la princesse d'Harcourt, la marquise de Mont-Chevreuil, madame de Miramion, témoignèrent à madame Guyon la joie qu'elles avaient de son élargissement, et l'invitèrent d'aller à Versailles. M. de Charost lui prêta son appartement : le duc de Béthune, son père, enveloppé dans la disgrâce de Fouquet, dont il avait épousé la sœur, exilé à Montargis, avait logé chez le père de madame Guyon, et transmis à ses enfants la reconnaissance qu'il devait à la famille qui l'avait secouru dans l'adversité. La doctrine de madame Guyon fut goûtée à la cour. Madame de Maintenon fut curieuse d'entretenir une personne si extraordinaire : les duchesses s'empressèrent d'accompagner madame Guyon à cette visite. Ses charmes son esprit, ses malheurs, je ne sais quoi qu persuade : sa douceur, sa patience, tout s réunit pour convaincre madame de Mainte non qu'elle n'avait jamais mieux employ son crédit ; elle lui donna des marques d'es time, et sa confiance crut de jour en jou Les visites de la nouvelle sainte furent fré quentes : ce n'étaient plus des heures rapi des, c'étaient des jours entiers passés ave elle ; et plus on la voyait, plus on en éta charmé. Était-on accablé de chagrin et d fatigue, madame Guyon était appelée, et s conversation était également propre à dé lasser et à consoler. Madame de Miramion reçut dans sa communauté. Madame Guyo en sortait quelquefois pour aller voir ma dame de Charost à Benne, d'où elle passa à Saint-Cyr. Elle y séjournait quelques jour elle y distribuait ses livres ; les dames d Saint-Louis se passionnaient pour elle p imitation et par goût, et, tandis que madan de Maintenon bénissait le ciel du succès d ses soins, l'erreur s'y glissait sous le ma que de la piété.

Chaque jour voyait grossir le nombre d disciples de la visionnaire : bientôt elle e eut un qui en valait des milliers; ce fu l'abbé de Fénelon. « Un jour elle l'ouït nom mer. Elle en fut tout occupée avec une ex trême force et douceur ; il lui sembla qu l'*Amour* (c'est ainsi que madame Guyo appelait Jésus-Christ) le lui unissait intim ment, et qu'il se faisait de lui à elle comme u filiation spirituelle. J'eus occasion, dit-ell de le voir le lendemain. Je sentais intérie rement qu'il ne me goûtait point, et j'épro vai pourtant un je ne sais quoi, qui me fa sait tendre de verser mon cœur dans le sie Mais je ne trouvai pas que son cœur m'e tendît, et Dieu sait ce que je souffris la nu Le jour je le revis ; nous restâmes quelq temps en silence, et le nuage s'éclaircit peu ; mais qu'il était encore loin de ce q je le souhaitais ! Je souffris huit jours entie et je me trouvai unie à lui sans obstacle ; depuis, notre union augmente sans cess toujours plus pure, toujours plus vive, to jours ineffable ; il me semble que mon âm un rapport entier avec la sienne. O mon fil mon cœur est collé au cœur de Jonathas. mourrais, s'il y avait le moindre entre-de entre toi et moi, entre nous et Dieu. O m fils ! » De pareils sentiments étaient bien c pables de faire impression sur le cœur tend et affectueux de l'auteur du Télémaque.

L'abbé de Fénelon, né dans le Périgor de parents nobles, élevé par l'évêque de Sa lat, son oncle, dirigé au séminaire de Sain Sulpice par l'abbé Tronson, plus appliq dès sa jeunesse à l'étude de l'Écriture sain qu'à celle des Pères, employé avec succès la conversion des protestants, supérieur d Nouvelles-Catholiques, exclu jusqu'alors d dignités ecclésiastiques, parce qu'il éta soupçonné de jansénisme ; Fénelon ven enfin de dissiper tous les soupçons form contre lui, et de recueillir le fruit de s études et de sa patience. Ses sermons avai

commencé sa réputation ; la mort chrétienne du vieux duc de Mortemar, qu'il avait préparé à ce terrible passage, l'avait achevée.

Le roi avait nommé le duc de Beauvilliers gouverneur de M. le duc de Bourgogne. Le préceptorat était fort brigué ; le choix en fut abandonné au gouverneur. Beauvilliers jeta les yeux sur l'abbé de Fénelon, qu'il connaissait depuis longtemps. Il fallait écarter les soupçons de jansénisme. Il recourut à madame de Maintenon, et lui fit le portrait le plus avantageux et le plus naturel de l'abbé. Madame de Maintenon consulta séparément l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice ; l'abbé Hébert, curé de Versailles ; le P. Valois, jésuite ; Bossuet, évêque de Meaux : tous se réunirent à parler en faveur de Fénelon. Elle dit au roi que le duc de Bourgogne ne pouvait être mieux instruit que par un homme qui avait su se concilier les suffrages de gens d'un caractère si opposé. Fénelon fut nommé précepteur, et le choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle distribuait toutes les années. Tout à la fois l'homme à la mode et le saint de la cour, il était souhaité partout, et ne se montrait qu'à quelques amis utiles et choisis. Il réunissait tout l'enjouement, toute la complaisance que demande le commerce des femmes, avec toute la modestie qu'exigeait son état. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il avait des manières pleines de grâces, une imagination vive, une éloquence touchante, un style plein de vérité et de goût, une théologie affectueuse, un visage doux, un air riant. Le feu de ses yeux annonçait les plus impérieuses passions, et sa conduite la plus étonnante victoire. Voilà le prosélyte que madame Guyon met à la tête du quiétisme. Jamais hérésie ne s'était insinuée plus agréablement.

L'abbé de Fénelon n'adopta pas tout d'un coup le système de madame Guyon. Il fit ses objections ; elle y répondit. « Mon fils, lui disait-elle, êtes-vous satisfait ? La doctrine de l'oraison entre-t-elle dans votre tête ? — Oui, madame, repartait l'abbé, et même par la porte cochère. » Fénelon se livra tout entier à l'étude des livres mystiques. Son imagination s'enflamma. Il ne vit en madame Guyon qu'une âme brûlante de l'amour divin, âme simple et sans fard, dont les erreurs mêmes étaient respectables, puisquelles tiraient leur origine des principes les plus sublimes et les plus saints. D'ailleurs elle était persécutée ; et Fénelon avait ce penchant, cette sensibilité pour les malheureux, vertu si inutile dans le monde, et si funeste à la cour.

Le quiétisme, soutenu par un homme d'un si grand mérite et si bien à la cour, fit à Paris des progrès rapides. Dans cette grande ville, on ne parlait plus que le jargon des mystiques, si commode pour les esprits qui n'ont nulle précision dans les idées. Quelques dames de Saint-Cyr témoignèrent à madame de Maintenon qu'elles trouvaient dans les entretiens de madame Guyon quelque chose qui les portait à Dieu. Sans trop approfondir ce que c'était, peut-être même trompée par sa piété, madame de Maintenon leur permit de prendre confiance en elle. Toutes les fois que madame Guyon allait à Saint-Cyr, elle était écoutée comme un oracle, et reconduite comme une sainte. Les dames qui n'avaient pas de dévotion en acquirent; celles qui en avaient en eurent davantage. Il n'est pas étonnant qu'elle trouvât des disciples parmi tant d'esprits tendres et accessibles à tous les sentiments de la piété. Pendant quatre années madame de Maintenon combla de bontés madame Guyon ; elle l'avait souvent à sa table, et s'en servait pour inspirer le goût de la piété à quelques jeunes dames, dont l'exemple pouvait influer sur le reste de la cour. On tenait trois fois la semaine des assemblées aux hôtels de Chevreuse et de Beauvilliers, où l'on avait pratiqué de petits appartements. Là, après un repas frugal, où nul domestique n'était admis, on faisait des conférences sur des matières spirituelles, on agitait plusieurs affaires qui tendaient à l'avancement du règne de Dieu. L'abbé de Fénelon présidait à ces mystères. Les courtisans murmuraient de ces assemblées, dont ils ne pénétraient pas le secret. Madame Guyon prêchait quelquefois dans ces assemblées : elle exigeait de ses auditeurs qu'ils lui rendissent compte de leurs plus secrètes pensées. Madame la duchesse de Guiche ayant éclaté de rire à l'endroit le plus pathétique, madame Guyon exigea qu'elle prononçât tout haut le sujet de sa distraction. Après s'être un peu défendue : « Eh bien ! dit la duchesse, je pensais que vous étiez folle, et que nous ne l'étions guère moins. » Cependant plusieurs ecclésiastiques prirent ombrage de ces conférences où ils n'étaient point admis. L'archevêque de Paris, qui voulait perdre Fénelon, fit proposer à la Sorbonne un cas de conscience. On demandait si un prince pouvait souffrir auprès de ses enfants un précepteur soupçonné de quiétisme. M. Bossuet empêcha la solution du problème : Fénelon était son ami. On représenta à madame de Maintenon que madame Guyon troublait l'ordre de Saint-Cyr ; qu'elle y introduisait une méthode particulière, et que ses élèves avaient plus de déférence pour les décisions d'une femme que pour les ordres d'un évêque. Ces plaintes étaient vraies en partie. Les écrits de madame Guyon étaient lus avec avidité à Saint-Cyr; et madame Du Péron, alors maîtresse des novices, était presque la seule qui ne donnât point dans la nouvelle spiritualité. Ses novices n'obéissaient plus : on avait des extases ; le goût pour l'oraison devenait si vif, si incommode, que les devoirs les plus essentiels étaient négligés. L'une, au lieu de balayer, restait nonchalamment appuyée sur son balai ; l'autre, au lieu de vaquer à l'instruction des demoiselles, entrait en inspiration, et s'abandonnait à l'esprit. La sous-maîtresse menait furtivement les illuminées dans quelque réduit secret, où l'on se nourrissait de la doctrine de madame Guyon. Sous prétexte de tendre

à la perfection, on négligeait la règle commune qui y conduit. L'évêque de Chartres accourut à la vue du danger : il parla en particulier à toutes les dames, et les persuada toutes ; mais la Maison-Fort se souleva contre lui, critiqua quelques nouveaux règlements, et se moqua des confesseurs. Monsieur de Chartres exigea qu'on lui remît tous les livres de madame Guyon, imprimés ou manuscrits. Madame de Maintenon tira de sa poche, sans hésiter, le *Moyen court*, et toutes les dames l'imitèrent, quoiqu'à regret. Fénelon engagea la Maison-Fort à se soumettre à son évêque, et la détermina à faire des vœux solennels, pour lesquels elle avait témoigné beaucoup d'aversion. Madame Guyon fut priée de ne plus aller à Saint-Cyr; mais on toléra un commerce de lettres entre elle et les dames de Saint-Cyr. Elle leur en écrivait de très-édifiantes, qui passaient toutes par les mains de madame de Maintenon, dont la vigilance ne dédaignait pas les détails les moins importants. Une copie échappée aux recherches de l'évêque de Chartres, multiplia les exemplaires du *Moyen court* et des *Torrents*. La nuit on lisait ces livres, le jour on les mettait en pratique; et madame Guyon, quoique absente, régnait à Saint-Cyr, comme si elle eût été la supérieure.

Cependant il se formait contre elle un terrible orage. M. l'évêque de Châlons, MM. Tiberge et Brisacier, M. Jolly, le P. Bourdaloue, M. Tronson, se réunirent tous à désapprouver par écrit le *Moyen court* de madame Guyon. Madame de Maintenon, docile à la voix des pasteurs, incertaine des suites qu'auraient les accusations intentées contre madame Guyon, lui persuada de conjurer l'orage par la retraite. Madame Guyon quitta le monde, et se réfugia dans la solitude. Ce fut en vain : on l'accusa de répandre de loin le poison du quiétisme. Les confesseurs ne parlaient que de crimes qu'on s'accusait d'avoir commis d'après ses principes. On disait ouvertement qu'elle perdait tout le monde, et qu'il fallait l'enfermer. Madame de Maintenon ne l'abandonna point encore; mais elle lui défendit absolument tout commerce avec Saint-Cyr, et pria l'évêque supérieur de cette maison d'y supprimer tous les écrits de cette dame. Cette conduite n'empêcha pas qu'elle ne se joignît aux Beauvilliers, aux Colbert et aux Chevreuse, pour défendre madame Guyon. Elle promit d'appuyer un mémoire apologétique qu'on avait fait en sa faveur; mais madame Guyon dédaigna d'être justifiée, remercia ses protecteurs, les pria de retirer le mémoire, qui était déjà donné, et se jeta dans les bras de l'*Amour*. Elle était si persuadée de son innocence et de la droiture de ses sentiments, qu'elle demanda des commissaires pour juger de sa doctrine et de ses mœurs. Elle n'en obtint que pour juger de sa doctrine. Madame de Maintenon crut que, le fond une fois décidé, toutes les calomnies tomberaient d'elles-mêmes. La commission fut nommée, et formée par M. de Meaux, par M. de Châlons, et par M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Tous les livres et manuscrits de madame Guyon furent confiés à M. de Meaux. Ce savant prélat les lut avec attention. Il fut particulièrement choqué des extravagances qu'il rencontra dans la Vie de cette dame, composée par elle-même. Il était dit, dans cette Vie, que Dieu donnait à madame Guyon une surabondance de grâces dont elle crevait, au pied de la lettre. Il la fallait délacer : dans cet état, on la mettait souvent sur son lit; on venait recevoir la grâce dont elle était pleine, et c'était le seul moyen de la soulager. Pour participer à cette abondance de grâce, il suffisait d'être assis auprès d'elle, cette communication se faisait en silence, sans aucune prière, sans aucune invocation de Dieu. Au reste, elle disait très-expressément que ces grâces n'étaient point pour elle; qu'elle n'en avait aucun besoin, étant pleine par ailleurs, et que cette surabondance était pour les autres. Il faut entendre madame Guyon s'expliquer elle-même sur cette matière : « Ceux, dit-elle, que Notre-Seigneur m'a donnés, mes véritables enfants, ont une tendance à demeurer en silence auprès de moi; je découvre leurs besoins, et leur communique en Dieu ce qui leur manque. A mesure qu'on reçoit la grâce autour de moi, je me sens peu à peu vider et soulager: chacun reçoit sa grâce, selon son degré d'oraison, et éprouve auprès de moi cette plénitude de grâces apportée par Jésus-Christ. C'est comme une écluse qui se décharge avec profusion. » Ce qu'elle raconte avec plus de soin, c'est qu'il n'y avait rien pour elle dans cette plénitude; partout elle répète qu'il n'y avait dans elle rien de vide. « Je suis, dit-elle, depuis bien des années, dans un état également nu et vide en apparence; je ne laisse pas d'être très-pleine. Une eau qui remplirait un bassin, tant qu'elle se trouve dans les bornes de ce qu'il peut contenir, ne fait rien distinguer de sa plénitude; mais, qu'on lui verse une surabondance, il faut qu'il se décharge ou qu'il crève. Je ne sens jamais pour moi-même; mais, lorsqu'on remue par quelque chose ce fond intimement plein et tranquille, cela fait sentir la plénitude avec tant d'excès qu'elle rejaillit sur les sens; c'est un regorgement de plénitude, un rejaillissement d'un fond comblé, et toujours plein pour toutes les âmes qui ont besoin de puiser les eaux de cette plénitude; c'est le réservoir divin où les enfants de la sagesse puisent incessamment ce qui leur faut. »

M. de Meaux, étonné de ces superbes communications de grâces, et de ces regorgements inouïs, écrivit de Meaux à Paris, qu'il lui en défendait l'usage jusqu'à ce que la chose eût été plus examinée. Ce ne fut pas la seule extravagance qui le choqua dans la Vie de madame Guyon; il y trouva encore : 1° que, par un état et une destination apostolique, non-seulement elle voyait clair dans le fond des âmes, « mais encore, qu'elle recevait une autorité miraculeuse sur les âmes et sur les corps de ceux que Notre-Seigneur lui avait donnés. Leur état intérieur sem-

elle, être en ma main, sans qu'ils
mment, ni pourquoi. Ils ne pou-
mpêcher de m'appeler leur mère;
ils avaient goûté ma direction,
re conduite leur était à charge. »
ce fondement qu'elle se mêlait de
c une autorité étonnante. 2° Qu'elle
t pour prophétesse, et qu'elle se
faire des prédictions. 3° Il y trouva
nerveilleux qu'elle donnait comme
mystère, et comme le fondement
ection. Elle fut, dit-elle, transpor-
ige dans une chambre à deux lits.
i bon ces lits, demanda madame
En voilà un, répondit Jésus-Christ,
nère; l'autre est pour vous, ma
use. Elle était persuadée que ce
use l'avait mise dans un état où
vait plus prier les saints, ni même
: « Car ce n'est pas, dit-elle, à l'é-
ais aux domestiques, à prier les
prier pour eux. » Aussi l'erreur
andue dans ses écrits, était l'ex-
tout désir et de toute demande
ême.
aux, après avoir exactement lu tous
e madame Guyon, revint à Paris,
janvier 1694. Madame Guyon,
son arrivée, lui écrivit pour le
i faire savoir le temps et le lieu
urrait avoir l'honneur de le voir.
ent qu'ils se rendraient aux Filles
crement du faubourg Saint-Ger-
ue de là ils iraient dans une mai-
e. M. de Meaux rapporte lui-même
assa dans cette conférence. Après
tré à madame Guyon l'absurdité
endue communication de grâces,
fortement à combattre le fond de
. Il lui montra dans ses écrits, il
ter plusieurs fois, que toute de-
r soi est intéressée, contraire au
et à la conformité de la volonté
t enfin, très-précisément, qu'elle
rien demander pour elle. — Quoi!
l, vous ne pouvez rien demander
? — Non, répondit-elle, je ne le
s'embarrassa beaucoup sur les
particulières de l'oraison domi-
prélat lui disait: Quoi! vous ne
s demander à Dieu la rémission de
s? — Non, répartit-elle. — Eh
rit aussitôt le prélat, moi, que
dez l'arbitre de votre oraison, je
onne, et Dieu par ma bouche, de
moi: Mon Dieu, je vous prie de
nner mes péchés. — Je puis bien,
épéter ces paroles; mais d'en faire
sentiment dans mon cœur, c'est
n oraison. Ce fut là que le prélat
a qu'avec une telle doctrine, il ne
lus lui permettre l'usage des sacre-
que sa proposition était hérétique.
Guyon, intimidée, promit plus de
t témoigna qu'elle était disposée à
ttre.
ant les trois commissaires nommés
écision de cette affaire s'assemblè-
sy, maison du séminaire de Saint-
Sulpice, où M. Tronson était retenu par ses infirmités; et ils y tinrent plusieurs conférences. L'archevêque de Paris, l'ayant appris, se plaignit hautement qu'on empiétait sur ses droits, en lui ôtant la connaissance d'une hérésie née dans son diocèse. Il se hâta de s'en venger, en précipitant une censure publique des livres que l'on examinait. Cet acte d'autorité fut mal reçu. L'archevêque se rendit à la cour et demanda audience au roi. Il lui dit que les évêques de Meaux et de Châlons tenaient des conférences secrètes à Issy. — Je le sais, répondit le roi. — Ces assemblées, reprit l'archevêque, peuvent couvrir quelque complot. — Je connais ces prélats, repartit le roi. — Ils jugent madame Guyon, répliqua l'archevêque; elle est dans mon diocèse, c'est à moi à prononcer, et je l'ai fait. — Ce qu'ils feront, dit le roi, vaudra encore mieux. Bossuet sut cet entretien par madame de Maintenon. Pour ôter tout ombrage à son métropolitain, il alla le féliciter sur sa censure, et lui promit que celle d'Issy condamnerait les mêmes erreurs, d'après les mêmes principes. Les prélats n'interrompirent donc point leurs conférences d'Issy. Après de mûres délibérations, ils dressèrent trente-quatre articles qui contenaient tout ce que l'on devait croire sur la matière qui était en contestation. Ces articles étaient une véritable condamnation de la doctrine de madame Guyon, dont les principes étaient fort différents. M. de Fénelon, nouvellement nommé à l'archevêché de Cambrai, signa cependant ces articles; mais il déclara qu'il ne les signait pas par persuasion, mais par déférence. Madame Guyon y souscrivit aussi, sentant combien la résistance serait dangereuse pour elle. Elle était alors au monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux. Quelque temps après, feignant une indisposition, elle demanda permission d'aller aux eaux de Bourbon; et, afin de mieux cacher son dessein, elle pria d'être reçue, au retour des eaux, dans le même monastère, où elle retint son appartement. L'évêque de Meaux lui dit qu'il allait incessamment à Versailles, qu'il rendrait au roi un compte exact de sa soumission, et qu'il ne doutait point que le roi n'accordât la permission qu'elle demandait. Il partit ensuite pour Versailles, le 11 juillet 1695. Le même jour, il rencontra, sur le chemin de Paris, la duchesse de Mortemar et la comtesse de Guiche qui allaient à Meaux. Le lendemain elles amenèrent madame Guyon à Paris. Alors on connut son mauvais dessein: elle n'alla point aux eaux de Bourbon; elle demeura cachée à Paris, au faubourg Saint-Antoine, dans une petite maison, vers la Roquette, où elle n'était visitée qu'en secret, et de ses plus intimes amis. Le roi, indigné de sa mauvaise foi, donna ordre au fameux Desgrès de la chercher et de l'arrêter. Desgrès se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre. Sa diligence et son adresse furent longtemps inutiles; enfin, informé par un de ses espions, que tous ceux qui entraient dans une certaine maison en avaient la clef,

et n'étaient point obligés de frapper à la porte, il entra dans cette maison, et y arrêta, au mois de décembre de la même année, madame Guyon, avec deux demoiselles et un espèce d'abbé, nommé Couturier, qu'il conduisit séparément au bois de Vincennes.

Pendant que madame Guyon était à Vincennes, Fénelon travaillait, à Cambrai, à la justifier, à se justifier lui-même, à prouver l'orthodoxie des mystiques; et Bossuet déclamait, à Saint-Cyr, contre le quiétisme, dans des conférences où les dames lui proposaient leurs doutes, qu'ils dissipait avec l'éloquence la plus solide. La Maison-Fort, le bel esprit de la communauté, ne se rendit point aux premières instructions de M. de Meaux; elle écrivit ses difficultés. On a encore cet écrit, où l'on voit une décomposition d'idées et de sentiments, une métaphysique, une sagacité, qui étonneraient dans un homme. L'évêque y répondit, et la Maison-Fort parut satisfaite de ses réponses.

Le livre de Fénelon parut enfin, sous le titre d'*Explication des Maximes des saints*. Le style en était pur, élégant, tendre; les principes présentés avec art, les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait un homme qui tantôt donnait trop à la charité, tantôt ne donnait pas assez à l'espérance. Parmi ces propositions, les unes établissaient la réalité d'un état dans lequel on aime Dieu ici-bas uniquement pour lui-même, les autres voulaient qu'une âme peinée pût, dans le temps de ce que les mystiques appellent les dernières épreuves, faire à Dieu un sacrifice absolu du paradis et de son salut. M. de Fénelon lut son livre à M. de Noailles, qui venait de passer de l'évêché de Châlons à l'archevêché de Paris, qui lui conseilla de le supprimer; mais l'abbé Pirot, chancelier de l'Eglise de Paris et professeur de Sorbonne, et les Jésuites du collége de Clermont n'en portèrent pas le même jugement. Le premier dit que c'était un *livre d'or*, et les seconds promirent de le soutenir de tout leur crédit. Les quiétistes conçurent de grandes espérances : ils répandirent une estampe pour annoncer l'accomplissement de la prophétie de madame Guyon, qui avait prédit que l'oraison revivrait sous un enfant, c'est à dire, sous M. le duc de Bourgogne. Ce tableau, proposé par Fénelon, dessiné par Sylvestre, gravé par Leclerc, représentait le duc de Bourgogne en habit de berger, une houlette à la main, au milieu d'un troupeau d'animaux de toute espèce, avec ces paroles du onzième chapitre d'Isaïe : *Puer parvulus illuminabit eos.* M. le duc d'Anjou était dans un coin, représenté sous la figure d'un enfant nu, qui tirait un serpent de son trou; et M. le duc de Berri, encore à la mamelle, entre les bras de sa nourrice, se jouait avec un aspic qu'il tenait à la main. L'on prétendait représenter par ces emblèmes tous les états et toutes les passions calmées et vaincues par l'esprit d'oraison que madame Guyon avait introduit.

Fénelon étant à Cambrai, le duc de Beauvilliers fit les honneurs du livre qu'il avait fait imprimer, en présenta un au roi à Marly, et en envoya un à Bossuet. Pontchartrain alors contrôleur-général, depuis chancelier, dénonça le livre au roi, et lui dit qu'il n'était approuvé que par des fripons ou par des dupes. Maurice le Tellier, archevêque de Reims, écrivit sur le même ton à sa majesté. Le roi manda Bossuet, qui lui jura que le ministre et l'évêque ne lui avaient dit que trop vrai. Le roi lui reprocha son silence sur une affaire si grave, et ses liaisons avec Fénelon. « Je charge, lui dit-il, votre conscience de tous les malheurs que je prévois. Dieu m'est témoin que le moindre soupçon aurait fermé pour jamais à Fénelon l'entrée aux dignités ecclésiastiques. » Ce prince fut indigné que l'hérésie eût osé se glisser dans sa cour et s'approcher de son trône. Il haïssait tous les sectaires; il avait détruit les huguenots; il poursuivait les jansénistes, et il apprenait que la foi de sa famille et de ses héritiers était en péril. Il fit des reproches amers à madame de Maintenon, sur ce qu'elle lui avait caché l'amitié déjà si ancienne de M. de Cambrai pour madame Guyon, sur ses importunités pour le faire archevêque, et sur les conférences secrètes qu'elle avait eues avec lui.

Les Jésuites furent partagés au sujet du livre de M. de Fénelon : plusieurs, à la tête desquels était le P. de la Chaise, l'approuvèrent comme très-édifiant; les autres, parmi lesquels on distinguait les PP. de la Rue et Bourdaloue, le rejetèrent comme fort dangereux. Fénelon s'étant rendu à Paris, vivement alarmé des bruits désavantageux qui se répandaient sur sa personne et sur son livre, proposa des moyens d'arrêter le scandale, offrit de retoucher son ouvrage, d'expliquer ce qui était obscur, et de supprimer ce qui était dangereux. Il alla chez madame de Maintenon, qu'il trouva occupée à lire son livre. « Voilà, lui dit-elle, un chapitre que j'ai lu neuf fois, et que je ne comprends pas encore. (C'était le chapitre sur le mariage de l'âme.) — Madame, lui répondit l'archevêque, vous le liriez cent fois, et vous ne le comprendriez pas davantage : tous les livres mystiques sont obscurs, et ce n'est point à la cour qu'on apprend à les entendre. — C'est sans doute de là, lui dit madame de Maintenon, que viennent tant de bruits effrayants contre votre livre. Quand je pense que c'est vous qui l'avez fait, je me rassure contre cet éclat. » L'amitié que cette dame avait pour l'archevêque la porta à chercher quelques voies d'accommodement : elle proposa des conférences; l'archevêque de Paris témoigna les désirer extrêmement. Fénelon y consentit, mais à condition que M. de Meaux en serait exclu. Cette condition fut cause que les conférences n'eurent point lieu. L'archevêque de Cambrai proposa de plus amples explications de son livre; mais Bossuet soutint que des explications n'étaient que des faux-fuyants, et qu'il fallait une rétractation formelle. Les deux prélats écrivirent l'un pour défendre son livre, l'autre pour l'attaquer. Enfin M. de Cambrai résolut de pren-

dre le pape pour juge, se flattant de trouver une puissante protection à Rome, où ses adversaires n'avaient aucun crédit. Le P. de la Chaise écrivit, comme de la part du roi, au cardinal de Janson, pour le prier de protéger le livre *des Maximes des Saints*. Le cardinal répondit au roi qu'il obéirait. A la lecture de cette dépêche, le roi, également surpris et indigné, manda le P. de la Chaise, lui reprocha vivement d'abuser de son nom, et donna ordre à Torcy de désavouer promptement le jésuite.

Cependant on procédait à Rome à l'examen du livre de Fénelon. La congrégation du saint-office nomma pour examinateurs sept religieux. Le cardinal de Bouillon, qui fut envoyé dans le même temps à Rome en qualité d'ambassadeur de France, soutint les intérêts de M. de Cambrai avec une chaleur et un emportement qui furent plus nuisibles qu'utiles à Fénelon : sa hauteur, son arrogance, ses manières brusques et violentes à l'égard des autres cardinaux, aigrirent et aliénèrent leurs esprits. Dans presque toutes les congrégations qui se tinrent au sujet de cette affaire, l'impétueux Bouillon donna quelques scènes scandaleuses, qui décréditaient la cause qu'il défendait. Dans les dernières séances, voyant que son protégé allait être condamné, il s'avisa de menacer les cardinaux. « Qui pensez-vous condamner, dit-il au sacré collége? un théologien couvert de la poussière de l'école? un particulier sans aveu, sans appui? Détrompez-vous; c'est un archevêque, le plus bel esprit du royaume, un homme saint dans ses mœurs, sage dans le gouvernement de son diocèse; un homme qui vous fait l'honneur de vous porter son affaire en première instance, qui a recours à l'autorité du saint-siége, méprisée et affaiblie par ses ennemis; un théologien dont la doctrine est approuvée par toutes les âmes pieuses. Réfléchissez sur les suites de votre condamnation : mille livres imprimés contrediront votre jugement : vous ne pouvez pas plus empêcher d'enseigner l'amour pur, que de le ressentir. Condamnez M. de Cambrai; il a des ressources dans son génie et dans ses amis. Vous l'opprimerez, ils ne s'abandonnera pas lui-même; vous l'abattrez, ses amis le relèveront. » Ces menaces déplurent aux cardinaux. Un d'eux lui répondit : « Seigneur cardinal, nous sommes juges, et non pas des écoliers. » Le pape, outré des hauteurs de Bouillon, qui lui baisait les pieds en le menaçant, disait quelquefois : « Cet homme ne me vient voir que pour me quereller; il a toujours l'air d'un sanglier blessé. » Ce pape était Innocent XII, homme pieux et droit, mais faible. Il dit, pendant le cours des procédures : « Fénelon pèche par excès d'amour divin, et Bossuet par défaut d'amour pour le prochain. » Entendant un jour les cardinaux s'échauffer sur ce que Fénelon détruisait l'espérance, et Bossuet la charité : « C'est la foi qui se perd, leur dit-il, et nul de vous n'y pense. »

Enfin, après des discussions, le cardinal Cazanata dressa, le 13 mars 1699, un bref qui condamnait la doctrine contenue dans le livre *des Maximes des saints*. Fénelon n'eut point pour ce bref l'indifférence qu'on l'avait accusé de prêcher contre le salut : il avait supporté avec une fermeté stoïque sa disgrâce à la cour, son exil dans son archevêché, et la perte de sa place de précepteur des princes; mais la condamnation de son livre le remplit de la plus vive douleur, comme il l'avoue lui-même dans la lettre qu'il écrivit au pape à ce sujet. Cependant l'humilité, ou, si l'on veut, un amour-propre généreux et éclairé fit taire les conseils spécieux de l'orgueil : il avait promis de se soumettre, et il se soumit. Il se soumit sans restriction, sans réserve; il fit un mandement contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa propre condamnation. Le lecteur verra peut-être avec plaisir ce monument de la soumission d'un illustre prélat; c'est pourquoi nous allons rapporter ici ce mandement de l'archevêque de Cambrai.

« FRANÇOIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque duc de Cambrai, prince du saint Empire, comte de Cambrésis, etc., au clergé séculier et régulier de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

« Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-chers frères, puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié : *Nos autem servos vestros per Jesum*. C'est dans cet esprit que nous nous sentons obligés de vous ouvrir ici notre cœur, et de continuer à vous faire part de ce qui nous touche sur le livre intitulé *Explications des Maximes des saints*.

« Enfin N. S. P. le pape a condamné ce livre, avec les vingt-trois propositions qui en ont été extraites, par un bref daté du 12 mars, qui est maintenant répandu partout, et que vous avez déjà vu. Nous adhérons à ce bref, M. T.-C. F., tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument et sans ombre de restriction. Ainsi, nous condamnons, tant le livre que les vingt-trois propositions, précisément dans la même forme et avec les mêmes qualifications, simplement, absolument et sans aucune restriction. De plus, nous défendons, sous la même peine, aux fidèles de ce diocèse, de lire et de garder ce livre.

« Nous nous consolerons, M. T.-C. F., de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâces devant Dieu.

« C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance au saint-siége, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie.

« A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la

dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission.

« Je souhaite, M. T.-C. F., que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit demeurent avec vous tous. Donné à Cambrai, le 9 avril 1699. »

Fénelon ne crut pas sa faute assez réparée par ce mandement : il fit faire, pour l'exposition du saint-sacrement, un soleil dont un des anges qui en étaient les supports foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien. Un triomphe complet sur ses ennemis n'eût pas acquis tant de gloire à l'archevêque de Cambrai que cette admirable modestie; et l'on peut dire qu'il fut en quelque sorte avantageux à ce grand prélat de s'être trompé.

Nous ne pouvons terminer cet article, sans instruire le lecteur en peu de mots, du sort de madame Guyon, que nous avons laissée renfermée à Vincennes. De ce château, elle fut transférée dans le couvent des Filles de Saint-Thomas, à Vaugirard. Quelques temps après, elle fut mise à la Bastille, parce que Lacombe, son directeur, avoua, selon quelques-uns, qu'il avait eu avec elle un commerce criminel; mais il est certain que c'était une infâme calomnie. Après que le saint-siége eut condamné le livre de Fénelon, madame Guyon recouvra sa liberté et se retira à Blois, où elle termina, dans les pratiques de la piété, sa vie agitée pendant si longtemps. Elle mourut le 9 juin 1717.

Nous croyons devoir passer sous silence les quelques autres Quiétistes qui se sont, de temps à autre, élevés dans l'Eglise; les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur la phase la plus célèbre de cette extravagance, doit suffire pour donner une idée du quiétisme.

Nous ajouterons seulement que cette espèce d'illuminisme n'est pas particulier au catholicisme : on le retrouve dans les communions hétérodoxes ; plusieurs sectes protestantes tendent au quiétisme, entre autres les frères Moraves. On le retrouve encore dans plusieurs sectes musulmanes. Le *yoga* des Hindous fournit un assez bon nombre de quiétistes. Enfin le bouddhisme n'est, sous un certain point de vue, que le quiétisme résumé en dogme et réduit en pratique.

QUILATZLI, la femme au serpent, ou l'Eve des Mexicains. *Voy*. CIHUACOHUATL.

QUILLA, nom de la lune chez les Péruviens ; elle est regardée comme la sœur et la femme d'Inti, le soleil; quoiqu'aucun temple ne lui fût consacré, on avait pour elle beaucoup de vénération, et on l'appelait la mère de toutes choses. On retrouve chez les Péruviens, au sujet de cet astre, les idées superstitieuses des Grecs et des Romains. Si la lune commençait à s'éclipser, ou si l'éclipse était partielle, c'est qu'elle était malade. Dans les éclipses totales, la lune était morte ou mourante, et l'on appréhendait que, dans sa chute, elle n'écrasât tous les humains. On criait alors : *Mama Quilla!* ou mère lune, tu te meurs ; reviens à la vie. A l'époque des conjonctions de la lune, les Péruviens jeûnaient et s'abstenaient du commerce des femmes.

QUINCTILIENS. Les Luperces étaient divisés en trois colléges, savoir : les Fabiens, les Quinctiliens et les Juliens. Celui des *Quinctiliens* avait tiré son nom de *P. Quinctilius*, qui le premier fut mis à la tête de ce collége.

QUINDÉCEMVIRS, nom des quinze magistrats ou prêtres chargés de garder les livres sibyllins, de les lire et d'en interpréter le sens. Ces livres où l'on croyait consignées les destinées du peuple romain, ayant été brûlés, l'an 670, avec le Capitole où ils étaient gardés, on envoya de tous côtés des commissaires faire la recherche des oracles des sibylles, et les quindécemvirs en composèrent d'autres livres, qu'Auguste fit cacher sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin. Ces prêtres n'avaient été d'abord établis par Tarquin qu'au nombre de deux, puis ils furent portés à dix, et enfin à quinze par Sylla. On les créait de la même manière que les pontifes. Ils étaient, de plus, chargés de la célébration des jeux séculaires et des jeux Apollinaires. Le nombre en monta dans la suite jusqu'à 40 ou 60, et enfin, ce sacerdoce fut aboli sous Théodose, par l'ordre duquel Stilicon brûla les livres sibyllins, l'an de Jésus-Christ 389. Les filles des Quindécemvirs étaient exemptes d'être prises pour Vestales. Ces prêtres étaient proprement ceux d'Apollon, et, par cette raison, ils gardaient chez eux la *cortina* ou le trépied sacré. Sur les médailles, quand un dauphin est joint à un trépied, il marque le sacerdoce des Quindécemvirs, qui, pour annoncer par la ville leurs sacrifices solennels, portaient au bout d'une perche un dauphin, poisson consacré à Apollon.

QUINQUAGÉSIME, nom que l'on donne au dimanche qui précède immédiatement le jeûne du carême ; il veut dire *cinquantième*. Ce dimanche en effet arrive environ cinquante jours avant Pâques.

QUINQUATRES ou QUINQUATRIES. 1° Nom donné à deux fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Minerve. La première avait lieu le 19 mars, et durait cinq jours. Le premier était le jour anniversaire de la naissance de Minerve ; il était défendu d'y faire usage de fer et de livrer des combats. Mais, durant les quatre autres, on donnait dans le cirque ou dans l'amphithéâtre, des combats de gladiateurs pour honorer la divinité qui préside à la guerre.

La seconde fête, nommée *Quinquatria minora*, se célébrait le 13 du mois de juin : elle était particulière aux joueurs de flûtes, qui, ce jour-là, couraient la ville masqués et en habits de femmes. Cette seconde fête ne durait qu'un jour, ou trois, selon quelques auteurs. La fête des *Quinquatries* prit ce nom, soit parce qu'elle commençait le cinquième jour après les ides et qu'elle durait cinq jours, soit parce qu'elle se terminait par la purification des instruments de musique qui servaient aux sacrifices, car les anciens Latins disaient *quinquare* pour *lustrare*, purifier.

articulièrement la fête des jeunes et les écoliers faisaient ce jour-là nts à leurs maîtres.

ionna aussi le nom de *quinquatries* x institués par Domitien en l'hon-Minerve. On les renouvelait chaque on les célébrait sur la montagne y avait des chasses extraordinaires, ssions, des spectacles, et des com-oëtes et d'orateurs. Le prix de poé-me couronne ornée de bandelettes illes d'or.

UENNAUX, *Quinquennales*. 1° Jeux omains célébraient tous les ans en des empereurs. Ce fut Auguste stitua ; ils avaient quelque analo-es jeux Olympiques des Grecs. ppelait aussi à Rome *vœux quin-*ceux qui consistaient en certaines qu'on promettait aux dieux si, cinq , la république continuait à être .

IEVIRS, collége de prêtres romains nction consistait à faire des sacri-les âmes des morts. Une inscription end qu'ils tiraient leur nom des it des sacrifices de l'Erèbe.

-MONARCHISTES, ou partisans uième monarchie, secte qui prit en Angleterre, du temps de . Ils prétendaient que les quatre monarchies des Assyriens, des Per-Grecs et des Romains étant détruites, t s'attendre à voir bientôt une cin-monarchie, qui était le règne de Jé-sur la terre. Pour préparer les voies l événement, ils prétendaient qu'il paravant renverser Babylone, c'est-monarchie, dans toutes les contrées. qu'ils étaient tous invulnérables, nt qu'un seul d'entre eux pourrait fuite mille ennemis. En 1660, ils brent à Londres, au nombre d'en-ante, sous la direction d'un nommé pour se concerter sur le jour de l'ar-Sauveur, et sur le cérémonial de nisation. Leurs bannières étaient devises, et ils s'étaient munis d'ar-s au jour désigné pour cet avéne-un phénomène précurseur ne vint eurs espérances ; alors la plupart se ; les autres parcoururent les rues : *Point d'autre roi que le Christ !* et crèrent un homme qui se déclarait u et le roi Charles ; mais bientôt, par une force supérieure, les uns is, les autres punis du dernier sup-nner, condamné à mort, protesta t été dirigé par Jésus-Christ-même. re fanatique d'Amsterdam, nommé , qui, dans plusieurs écrits publiés 1691, annonçait la cinquième mo-se croyait destiné à rassembler les ersés, et à détruire les rois impies. nme, Marie-Angélique, il attendait i, par ses miracles, devait établir e. Il avait préparé un étendard au au, et, dans une lettre latine qu'il primée, il invitait tous les monar-ques européens à quitter leurs sceptres et leurs couronnes pour ne reconnaître que Jésus-Christ pour roi universel.

L'opinion d'une cinquième monarchie ne fut point particulière à l'Angleterre ; quelques millénaires l'ont adoptée, et on la retrouve chez les sébastianistes de Portugal.

QUIOCCOS, nom générique que les Virginiens donnaient à leurs idoles, ou aux génies qu'ils adoraient. On ne peut dire presque rien de certain sur ces quioccos, ni sur le culte qu'on leur rendait, parce que les temples des indigènes de la Virginie étaient inaccessibles aux étrangers, et que ces peuples regardaient comme un sacrilége de révéler à ceux qui n'étaient pas de leur nation les mystères de leur religion. Leur principal quioccos était leur grand dieu, nommé *Kiwasa* ou *Okée*. *Voy.* KIWASA.

QUIOCCOSAN, temple des anciens habitants de la Virginie. Voici la description qu'en donne un témoin oculaire, qui le visita pendant l'absence des indigènes : « Après avoir ôté de la porte de ce temple douze ou quinze troncs de bois, dont elle était barricadée, nous y entrâmes, et nous n'aperçumes d'abord que les murailles toutes nues et un foyer au milieu. Cette maison avait environ 18 pieds de large et 30 de long, avec une ouverture au toit pour donner passage à la fumée. La porte du temple était à l'une des extrémités. En dehors et à quelque distance du bâtiment, il y avait une rangée circulaire de pieux, dont le sommet était peint et représentait en relief des visages humains. Nous ne découvrîmes aucune fenêtre en tout ce temple, ni d'autre endroit par où la lumière pût pénétrer, que la porte et le trou de la cheminée. D'ailleurs nous remarquâmes qu'à l'extrémité opposée à la porte, il y avait une séparation faite de nattes très-serrées, qui renfermait un espace d'environ dix pieds de longueur, et où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Nous eûmes d'abord quelque répugnance à nous engager dans ces ténèbres ; mais enfin nous y entrâmes, et trouvâmes, vers le milieu de l'enclos, des pieux sur le sommet desquels il y avait de grandes planches. Nous tirâmes de là trois nattes roulées et cousues, dont l'une contenait quelques ossements, l'autre un coutelas à l'indienne, que les Virginiens nomment *tomahawk*. On avait attaché à l'un de ces *tomahawk* la barbe d'un coq d'Inde peinte en rouge ; et les deux plus longues plumes de ses ailes pendaient au bout, retenues avec un cordon de cinq ou six pouces. La troisième de ces nattes renfermait quelques pièces de rapport que nous prîmes pour l'idole des Indiens. Le détail de ces pièces de rapport consistait en une planche de trois pieds et demi de long, où l'on voyait par le haut une entaillure pour y enchâsser la tête, et des demi-cercles vers le milieu, qui étaient cloués à quatre pouces du bord, et servaient à représenter la poitrine et le ventre de cette statue. Au dessous, il y avait une autre planche plus courte de moitié que la précédente, et que l'on y joignait avec

des morceaux de bois, qui, enchâssés de part et d'autre s'étendaient à quatorze ou quinze pouces du corps, et servaient, à ce que nous crûmes, à former la courbure des genoux, lorsqu'on ajustait cette image. Nous trouvâmes encore dans la natte des pièces de toile de coton rouge et blanc, et des rouleaux faits pour les bras, pour les cuisses et les jambes, qui pliaient au genou..... Nous mîmes les habits de cette image sur les cercles pour en former le corps ; nous y fixâmes les bras et les jambes pour nous en former une idée; mais la tête et les bracelets magnifiques dont on la pare ordinairement n'y étaient pas, ou du moins nous ne pûmes les trouver. Lorsque cette image est revêtue de ses ornements, elle doit paraître fort vénérable dans ce lieu obscur, où le jour n'est introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on relève, et de cette lumière sombre qui vient de la porte et du trou de la cheminée. Ces ténèbres servent à exciter la dévotion du peuple ignorant; mais ce qui contribue à maintenir l'imposture, c'est que d'un côté le principal des magiciens y entre tout seul, et qu'il peut remuer l'image sans que personne s'en aperçoive, et que de l'autre, un prêtre se tient avec le peuple, pour l'empêcher de pousser trop loin la curiosité, sous peine d'encourir les censures et l'indignation de la divinité. »

QUIRINAL, flamine ou grand pontife de Quirinus. Il devait être tiré du corps des patriciens.

QUIRINALES, fête romaine, instituée par Numa en l'honneur de Quirinus. On la célébrait le 13 avant les calendes de mars. On l'appelait la fête des fous, parce que ceux qui n'avaient pu solenniser les Fornacales, ou qui en avaient ignoré le jour, sacrifiaient à Quirinus pour expier leur faute ou leur folie.

QUIRINUS, dieu des anciens Sabins, qui le représentaient sous la forme d'une hache ou pique, appelée en leur langue *quiris*. C'était sans doute le même que Mars, adoré aussi par les Scythes sous l'emblème d'une épée nue, fichée sur un tertre. Les Sabins, réunis aux Romains, donnèrent ce nom à Romulus, mis après sa mort au rang des dieux, parce qu'il avait été un grand guerrier, et pour soutenir et accréditer la fable qui le faisait fils de Mars. Numa, son successeur, lui assigna un culte particulier. On lui éleva un temple sur un monticule appelé de son nom *Quirinal*. Quelques-uns pensent que le titre de *quirites*, que l'on donnait aux citoyens romains, a la même origine. Mais d'autres disent qu'il vient de la ville de *Cures ;* et que Romulus ayant fait alliance avec Tatius, roi des Sabins, et ne voulant faire qu'un peuple de ceux-ci et des Romains, donna à cette population mélangée le nom de *Quirites*, de la ville de Cures dans la Sabine, pour flatter les Sabins. Mais ne serait-ce pas plutôt un nom honorifique, qui aurait d'abord signifié tout simplement des *guerriers* ou des *gens d'épée?* Dans la suite, cependant, on ne le donnait jamais aux soldats.

QUIRIS ou QUIRITE, divinité romaine, la même que Junon, ainsi nommée par les femmes mariées, lorsqu'elles se mettaient sous sa protection. Une des cérémonies du mariage était de peigner la nouvelle épouse avec une pique tirée du corps d'un gladiateur terrassé et tué : or une pique s'appelait *quiris* en langue sabine, et tout ce qui concernait les noces était attribué à Junon, qui y présidait comme déesse tutélaire des femmes enceintes et des accouchements. D'autres veulent que ce surnom soit tiré de ce que, tous les ans, on préparait à Junon un repas public dans chaque *curie*.

R

RAB ou RAF, RABBI, RABBAN, titres honorifiques que les Juifs donnent à leurs docteurs, à leurs rabbins, et en général aux personnes constituées en dignité. Ces titres étaient inconnus dans l'antiquité, et ils ne commencèrent à être en usage que vers le temps de Jésus-Christ; les pharisiens et les docteurs se firent alors appeler *rabbi*, comme le Sauveur le remarque dans l'Evangile, en recommandant à ses disciples de ne point prendre cette qualification. Les Juifs modernes observent également que ces dénominations étaient encore inusitées du temps du fameux Hillel, qui mourut quelques années avant la naissance de Jésus-Christ.

Tous ces titres signifient également *maître, seigneur ;* mais les Juifs établissent une différence entre eux :

Rab (prononcé aussi *Rav*, *Raf*, *Rabba*, et dans la Babylonie : *Rof*, *Rovo*), est la dénomination la plus ordinaire, et correspond au titre de *monsieur ;* on la donne à tous les docteurs en général.

Rabbi (dans la Palestine on prononçait *Ribbi*, et vulgairement on dit *Rebbi*) exprime une dignité plus éminente, et peut se traduire par *monseigneur*. Ainsi le docteur Zira avait été appelé *Raf*, tant qu'il avait enseigné dans la Babylonie; mais ayant été appelé à Jérusalem pour être promu solennellement au doctorat par l'imposition des mains, il fut dès lors qualifié de *Rabbi* ou *Ribbi*.

Enfin le titre de *Rabban* est le plus honorable de tous, et signifie *prince*, mais on entend toujours, par cette dénomination, les princes de la science et de la doctrine ; elle n'a été donné qu'à sept docteurs de la famille d'Hillel, entre lesquels nous remarquons Siméon, fils d'Hillel, qui paraît être le saint vieillard qui reçut dans ses bras Jésus enfant; et Gamaliel l'ancien le même sans

ıi instruisit saint Paul dans le ju-

ANITES. On donne ce nom aux ı ont adopté les traditions du Thalles Rabbins (*rabbanim*), par opposi- Caraïtes qui s'attachent principaletexte de l'Ecriture. Les Rabbanites nt la très-grande majorité de la na-*y*. CARAÏTES.

INS, docteurs des Juifs. Leur prinnction est de prêcher dans la synal'y faire les prières publiques, d'y er la loi; ils ont le pouvoir de lier lier, c'est-à-dire de déclarer ce qui is ou défendu. Ce sont eux qui préıx mariages, qui prononcent le diıi fulminent les excommunications, gent toutes les matières de religion. la synagogue est pauvre et petite, il ın rabbin qui remplit en même temps ons de juge et de docteur; mais quand sont nombreux et puissants dans un y établissent trois pasteurs et une le jugement, où se décident toutes es civiles; alors l'instruction seule ·vée au rabbin, à moins qu'on ne ·opos de le faire entrer dans le conavoir son avis; auquel cas il y prend tre place.

bbins ont aussi l'autorité de créer aux rabbins; ils enseignent qu'annt tout docteur avait droit de donner à son disciple; mais, depuis le temps . ils se dépouillèrent de ce pouvoir onsidération, et se restreignirent à ır pour cela la permission du chef ptivité, du moins en Orient. Les x rabbins étaient reçus par l'impos mains, et quelquefois par la tra-ı la loi et d'une clef. A présent on rabbins sans beaucoup de cérémoıi qui doit installer le nouveau rabnce tout haut à l'assemblée, le jour ıt ou quelque autre jour solennel, l est digne d'être reçu dans le corps ins, à cause de son savoir et de sa exhorte le peuple à le reconnaître ɜspecter comme tel, et dénonce l'exication à tout contrevenant. L'insdonne alors au nouvel élu un cermérite et de capacité; puis le khazan tout haut, en le nommant rabbi un l'un tel, et l'invite à s'approcher des rres de la loi. En Allemagne, on crée ins par une simple parole, et soules créant, on borne leur pouvoir à s fonctions, par exemple à enseigner mais non à juger, et encore ne -ils exercer les fonctions auxquelles estine qu'en l'absence de leurs maî-

XIPE-VELITZLI, c'est-à-dire *écor-d'hommes*, sorte de sacrifice en hez les Mexicains. On prenait pluıptifs que les prêtres écorchaient, et peaux ils revêtaient autant de miubalternes, qui se distribuaient dans quartiers de la ville, en chantant et à la porte des maisons. Chacun devait leur faire quelque libéralité; et ceux qui ne leur offraient rien étaient frappés au visage, d'un coin de la peau qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissait que lorsque la peau commençait à se corrompre, donnait aux prêtres le temps d'amasser de grandes richesses.

RACHAT DES PREMIERS-NÉS. La loi des Juifs leur ordonnait d'offrir au sacrificateur le premier enfant que leur femme mettait au monde, ainsi que les premiers-nés de leurs troupeaux; mais elle permettait au père de l'enfant de le racheter, en donnant au prêtre cinq sicles d'argent. Quoique les Juifs modernes n'aient plus ni prêtres, ni sacrificateurs, cet usage subsiste cependant encore parmi eux. Lorsque l'enfant a trente jours accomplis, le père fait venir un Juif d'entre ceux qui se disent descendants d'Aaron, et apporte dans une tasse, ou dans un bassin, plusieurs pièces d'or et d'argent. On met l'enfant entre les bras du sacrificateur, qui dit tout haut à la mère : « Madame, cet enfant est-il à vous ? A quoi elle répond : Oui. — N'avez-vous jamais eu, continue-t-il, d'autre enfant soit mâle ou femelle, ne fût-ce que de fausse couche? — Elle répond : Non. — Cela étant ainsi, ajoute le sacrificateur, cet enfant comme premier-né m'appartient. Puis se tournant du côté du père, il lui dit : Si vous désirez le garder, il faut que vous le rachetiez. — Cet or et cet argent, répond le père, ne vous sont présentés que pour cela. — Vous voulez donc le racheter, répond le sacrificateur? — Oui, je le veux, dit le père. — Hé bien! dit tout haut le sacrificateur, en se tournant vers l'assemblée, cet enfant est à moi en qualité de premier-né, ainsi qu'il est dit dans le livre des Nombres : « Tu rachèteras ceux qui doivent être rachetés, à l'âge d'un mois, suivant l'estimation de cinq sicles d'argent, etc.; » mais je me contente de ceci en échange. » En même temps il prend une ou deux pièces d'or ou d'argent, suivant la fortune de la famille, et rend l'enfant à ses parents. En Allemagne, le prix ordinaire du rachat est de 7 florins et demi.

Lorsque le père du premier-né vient à mourir avant que son fils ait atteint le trentième jour, la mère n'est pas obligée de le racheter. Elle lui attache au cou une petite lame d'argent, sur laquelle on a gravé des paroles qui indiquent que cet enfant n'a pas été racheté, et qu'il appartient au sacrificateur. Alors il se rachète lui-même lorsqu'il est devenu majeur.

RADAMAS, dieu des anciens Slaves. Ses fonctions, comme son nom, rappellent le Rhadamante des Grecs. C'était l'assesseur de Nia, juge des morts.

RADEGAST, idole que les Slavons Varaiges honoraient comme le dieu de la guerre. Il tenait de la main droite un bouclier dont il se couvrait la poitrine, et sur lequel était représentée la tête d'un taureau. Sa main gauche était armée d'une pique; et son casque était surmonté d'un coq aux ailes éployées.

C'était le dieu protecteur de la ville de Rhétra. On lui offrait, ainsi qu'à Prono et à Séva, des chrétiens prisonniers de guerre. Le sacrificateur les immolait, et buvait de leur sang, croyant par là s'inspirer plus efficacement pour prédire l'avenir. Après ces sacrifices, on faisait un grand repas accompagné de musique et de danses. On croit que Radégast était le même que Swétovith.

RADHA, déité indienne. C'était une des maîtresses de Krichna; aussi est-elle l'objet des chants des poëtes érotiques, célébrant les premières amours de ce dieu. C'était l'épouse d'Ayanagocha, berger de Gokoula, où habita Krichna dans sa jeunesse. Il la séduisit et l'entraîna dans la forêt qui était sur les bords de la Yamounâ, jusqu'au moment où le guerrier Ardjouna vint l'en arracher pour le mener aux combats. Râdhâ a été déifiée avec son amant, et elle est honorée aux fêtes de Krichna, principalement par la secte des *Radha-Vallabhis*. Voyez l'article suivant.

RADHA-VALLABHIS. Il y a dans l'Inde une classe de Saktas qui font profession d'adorer spécialement Rhada, épouse de Krichna. Suivant eux, l'être primordial se divisa en deux parts : le côté droit devint Krichna, et le côté gauche Radha; leur union produisit l'air vital et l'œuf du monde. Radha est ainsi considérée comme le désir ou la volonté de la divinité, dont la manifestation fut l'univers. Radha continua à résider avec Krichna à Goloka, où elle donna naissance aux Gopis ses compagnes, et reçut l'hommage de toutes les divinités. Les Gopas ou pasteurs qui suivaient Krichna avaient été en quelque sorte produits par ce dieu. La grossièreté de ces personnifications indiennes assigne au Krichna du Goloka céleste, les défauts des vachers terrestres, et la Radha de cette région divine n'est pas plus exempte des causes et des effets de la jalousie, que les nymphes terrestres de Vrindavan. Un jour qu'elle était fâchée contre Krichna, à cause de l'infidélité de celui-ci, elle lui refusa la porte de son palais, ce qui lui attira une sévère réprimande de Soudâmâ, confident et conseiller de Krichna. C'est pourquoi elle maudit Soudâmâ et le condamna à naître sur la terre en qualité d'asoura ou démon; en conséquence, celui-ci apparut sous le nom de Sankhasoura. Il lança contre elle une semblable imprécation, en conséquence de laquelle Radha fut obligée de quitter son séjour céleste, et de renaître sur la terre à Vrindavan, en qualité de fille d'un vaisya ou laboureur, nommé Vrichabhânou, et dont la femme s'appelait Kalâvati. Krichna s'étant incarné vers la même époque, se maria avec elle à Vrindavan; le dieu avait quatorze ans, et la bergère douze. Mais, par l'effet de l'imprécation qui avait été prononcée contre elle, elle se sépara de lui dès qu'elle fut parvenue à l'âge mûr, et cette séparation dura jusqu'à la fin de sa carrière terrestre. Ils se réunirent enfin dans le Goloka céleste.

Ces légendes ridicules ne scandalisent en aucune manière les Hindous. Pour donner une idée de la manière dont les Radha-Vallabhis considèrent Radha en tant que puissance divine, nous croyons devoir consigner ici quelques passages de la prière que lui adresse Ganésa; elle est extraite du *Brahma Vaivartta Pourana*.

« Mère de l'univers, les adorations que tu as rendues fournissent une leçon à tous les hommes. Tu ne fais qu'un avec Brahm, et tu reposes sur le sein de Krichna. Tu es la déesse qui préside à sa vie, et tu es plus chère que sa propre vie, à celui sur le lotus des pieds duquel méditent les dieux Brahmâ, Siva, Sécha et les autres divinités, Sanaka et les autres grands mounis, les chefs des sages, les saints hommes et tous les fidèles. Radha est le côté gauche qui a été créé, Madhava (c'est-à-dire Krichna) le côté droit: la grande déesse Lakchmi, mère du monde, fut faite de ton côté gauche. Tu es la grande déesse, la mère des richesses, des Védas et du monde. La Prakriti primordiale, la Prakriti universelle (la nature), et toutes les productions de l'énergie divine ne sont que tes formes. Tu es la cause et l'effet de tout ce qui existe. Que le sage Yogui qui prononce ton nom et ensuite celui de Krichna, aille dans ton séjour céleste; mais que celui qui renverse cet ordre, encoure le même anathème que s'il avait tué un Brahmane (1). Tu es la mère du monde. Le paramatma (âme suprême) Hari est ton père. Le gourou (directeur spirituel) est plus vénérable que le père, et la mère, plus vénérable que le père. Bien qu'il adore un autre dieu, serait-ce Krichna lui-même, cause universelle, l'insensé qui, dans ta sainte contrée, injurie ton adorateur, souffrira des chagrins et des douleurs en cette vie, et sera condamné à l'enfer, tant que dureront le soleil et la lune. Le directeur spirituel enseigne la sagesse, et la sagesse consiste en rites mystiques et prières secrètes, mais celles-là seules sont les prières de la sagesse qui inculquent la foi en Krichna et en toi. Celui qui garde les *mantras* (prière d'initiation) des dieux dans leurs naissances successives, obtient la foi en Dourga, qui est d'une acquisition difficile; en gardant le mantra de Dourga, il obtient le Sambhou, qui est le bonheur et la sagesse éternelle; en gardant le mantra de Sambhou, cause de l'univers, il obtient vos pieds de lotus, la plus difficile de toutes les acquisitions. Ayant trouvé un asile à vos pieds, l'homme pieux ne les quittera jamais un seul instant, et n'en sera pas même séparé par le destin. Celui qui aura reçu avec une ferme foi, d'un vaichnava, votre mantra, dans la sainte contrée de Bharata, et qui y ajoutera vos louanges ou vos enchantements qui tranchent la racine des œuvres, se délivrera lui-même avec des milliers de parents. Celui qui aura adoré son gourou en lui offrant des étoffes, des ornements, du sandal, et qui aura pris le *kavatcha* (charme ou prière que l'on porte sur soi renfermée dans une petite boîte d'or

(1) En effet la formule usitée par les Radha-Vallabhis n'est point *Krichna-Radha*, mais *Radha-Krichna*.

ou d'argent), deviendra égal à Vichnoû lui-même. »

La secte des Radha-Vallabhis n'est pas très-ancienne ; elle tire son nom de Krichna qu'elle adore sous le titre de *Radha-Vallabha*, c'est-à-dire le bien-aimé de Radha. Elle considère comme son fondateur Hari-Vans, qui vivait dans le XVIe siècle. Il s'établit à Vrindavan, dans le pays de Vradj, et fonda un couvent qui, en 1822, contenait encore quarante à cinquante religieux résidents. On lui attribue aussi un livre intitulé *Radha Soudha Nidhi*, qui n'est qu'un recueil de vers sanscrits à la louange de Radha.

RADIÉE ou RADIALE (*couronne*) ; les Romains la donnaient aux princes, lorsqu'ils étaient mis au rang des dieux, parce qu'elle n'était propre qu'à une déité. Aucun empereur vivant ne la prit avant Néron, qui la méritait le moins de tous, Auguste même n'en ayant été honoré qu'après sa mort.

RADIEN ou RADIEN-ATZHIÉ, le plus grand des dieux que les Lapons plaçaient dans le ciel des étoiles. Le mot *Radien*, suivant Jessens, signifie la force souveraine et la suprême puissance. Les Lapons lui attribuaient une vertu et une puissance universelle et productrice ; ils le regardaient comme le bon principe, gouverneur et conservateur de toutes choses ; c'était lui qui faisait croître les arbres et les plantes. L'épithète *Atzhié*, désignait la source et le principe universel ; aussi les Lapons devenus chrétiens donnèrent-ils à Dieu le père le nom de *Radien-Atzhié*. On le représentait sur le tambour magique sous la figure d'une croix simple ; on ne lui égalait aucun dieu, et il n'était point permis de lui donner un autre nom.

RADIEN-KIEDDÉ, dieu des Lapons qui le disaient fils de *Radien-Atzhié*. On le représentait sur le tambour runique par l'emblème d'un grand édifice, dont les colonnes disposées à la file de chaque côté, figuraient ses mains avec lesquelles il pouvait tout faire. Radien-Atzhié, son père, tout-puissant qu'il était, ne créait rien par lui-même ; c'était le fils qui, par la vertu et la puissance qu'il en recevait, produisait tout ce qui devait être créé. De ces deux divinités suprêmes émanaient et dépendaient toutes les autres. Quand on leur offrait des sacrifices, le tronc d'arbre qui les représentait était planté sur sa racine, ce qui leur mettait la tête en bas, car la racine de ces simulacres était toujours sculptée en forme de tête. C'était le contraire quand il s'agissait de sacrifier aux autres dieux ; le tronc qui les représentait était planté la racine en haut. La seconde personne de la trinité chrétienne fut désignée par les Lapons, sous le nom de *Radien-Kieddé*. Mais il est très-probable que les rapports que l'on peut trouver entre ces deux divinités laponnes et les deux premières personnes de la sainte Trinité, et même la conception d'un dieu père et d'un dieu fils, ont été empruntés par les Lapons aux chrétiens de la Norwége.

RADJA-POURSON, c'est-à-dire *roi des prêtres*, nom que l'on donne au chef suprême de tous les talapoins ou prêtres du royaume de Camboge. Il réside à Sandapoura ; son vicaire ou substitut porte le titre de *Tirinia* ; il a de plus un conseil sacerdotal auquel il préside, et qui décide souverainement de toutes les matières de sa compétence ; elles sont fort étendues, car, dans ce pays-là, les prêtres ont autorité même sur les choses civiles.

RADJAS, nom de la seconde caste des Hindous, tirée des épaules du dieu *Brahmâ* ; c'est la plus excellente après celle des Brahmanes ; c'est d'elle que l'on tire les rois et les guerriers. *Voy.* KCHATRIYA. La tribu des *Radjpoutes*, (*Radja-poutras*, fils de *Radja*), prétend descendre des anciens Kchatriyas, comme l'indique son nom.

RADJASOUMÉDHA, le grand sacrifice des Hindous ; il ne peut être offert que par le monarque universel ; et il assure à celui qui l'offre la rémission de ses péchés. Réitéré cent fois, il donne droit à devenir roi du ciel à la place d'Indra. Il y a bien des siècles qu'il n'a pu être effectué ; les rois ne sont plus assez puissants pour cela. Il consistait à immoler un homme, ou un éléphant, ou une vache, ou un cheval. Il n'est pas sûr que les trois premiers aient jamais eu lieu. Le sacrifice du cheval est seul attesté par des monuments historiques. *Voy.* ASWAMÉDHA. On le remplace maintenant par le sacrifice du bélier. *Voy.* EKYAM.

RAÉ-APOUA, dieu de la mer, adoré à Ranaï, l'une des îles Sandwich. Il recevait principalement les hommages des pêcheurs.

RAFAIL, ange qui, suivant les musulmans, gouverne le septième ciel. C'est le *Raphaël* du livre de Tobie.

RAFAZIS ou RAFÉDHIS, sectaires musulmans, qui enseignent que la succession au khalifat appartenait de droit à Ali, gendre de Mahomet. On les nomma ainsi du verbe *rafadha*, abandonner, rejeter, parce que Zéid, fils d'Ali, le petit-fils du khalife Ali, ayant refusé de maudire Abou-Bekr et Omar, sous prétexte qu'ils avaient été l'un et l'autre vizirs de Mahomet, ils *rejetèrent* son opinion et se *séparèrent* de lui. Il y a des écrivains qui font remonter plus haut l'origine de ce nom, et disent qu'il fut donné à ceux qui s'opposèrent à l'avis des autres compagnons du prophète, lorsque ceux-ci déférèrent le khalifat à Abou-Bekr et ensuite à Omar.

Les rafédhis sont divisés en une multitude de sectes, qui se partagent sur la nature des droits d'Ali à l'imamat ; mais il y a encore bien plus de partage entre eux sur la succession des imams après Ali et ses enfants. Les musulmans de la Perse et de l'Inde, sont en général rafédhis, et conséquemment il existe entre eux et les Turcs, qui sont réputés orthodoxes, une antipathie plus grande que celle qu'ils ont pour les chrétiens. *Voy.* SCHIITES, IMAMIS, ISMAÉLIENS, KHATABIS, etc.

RAFFINÉS, nom que l'on a donné à une secte de mennonites de la Frise et de l'Allemagne, qui affectaient plus de rigorisme que les autres, appelés *grossiers* ou *modérés*.

RAGAINA, déité des Slaves ; c'est un des

lieutenants de Puschot ou Zuttibor qui préside aux forêts.

RAGAS, ou les passions, personnifiées par les Hindous, qui en ont fait des génies ou des demi-dieux. Ce sont en même temps des modes musicaux. Cette doctrine a donné lieu à d'ingénieuses allégories.

RAGHINIS ou RAGUINIS; 1° les passions femelles, selon les Hindous. Ce sont des nymphes au nombre de trente, qui président à la musique, comme les Ragas, leurs époux; elles veillent aussi sur les saisons de l'année. Leurs fonctions et leurs propriétés sont décrites au long dans les poëmes mythologiques.

2° Les Kalmouks et les Mongols donnent ce nom à des divinités femelles, qui habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Dans les invocations qu'on leur adresse elles sont confondues sous le nom général de Bourkhans. Cependant elles ne sont pas toutes bonnes; car l'une d'elles, la seule furie des Kalmouks, est au nombre des huit divinités terribles.

RAGHOUNATH, surnom de Rama, descendant de Raghou, prince de la dynastie solaire. Ce nom signifie *seigneur de la famille de Raghou.*

RAGNARAUK, la fin du monde, suivant la mythologie scandinave. Ce nom signifie *le crépuscule des dieux*. Le ragnarauk sera précédé par trois années sans été, et par trois autres durant lesquelles les hommes s'entre-tueront, les frères s'égorgeront les uns les autres, le fils s'armera contre son père, et les malheurs se succéderont sans interruption. La septième année, le lien qui, depuis le commencement des temps, retenait les forces de la nature sera enfin rompu, le monde sera incendié, le soleil et la lune seront dévorés par les loups qui les poursuivent, les étoiles tomberont du ciel; la mer soulevée par le serpent couché dans ses abîmes, inondera la terre. Le loup Fenris, allié à Loke et suivi de tous les esprits de l'abîme, s'avancera dans une plaine immense; les dieux et les héros iront à sa rencontre pour lui livrer une bataille dont ils savent, depuis le commencement des temps, quelle sera l'issue désastreuse. Tous les combattants y périront, et la terre sera consumée par le feu. Mais une nouvelle terre plus belle que celle qui sera disparue, sortira du sein des eaux, les meilleurs d'entre les hommes et d'entre les dieux seront ranimés, et les champs produiront le blé sans culture.

RAHANS, dénomination des prêtres de Gautama-Bouddha dans la presqu'île au delà du Gange. Elle signifie *pauvre*, *mendiant*, parce qu'un prêtre de Bouddha ne doit subsister que d'aumônes. D'autres cependant veulent, avec plus de probabilité, que ce mot soit identique avec le sanscrit *Arhat*, vénérable, saint. Dans l'empire Birman, ce nom est donné en général à tous les religieux bouddhistes. Leur habillement est jaune, et un long manteau leur couvre tout le corps. Voués au célibat, ils s'abstiennent de tous les plaisirs sensuels. Un rahan qui se permet la moindre incontinence est chassé de son couvent et publiquement déshonoré. On le fait monter sur un âne, on lui barbouille le visage de noir et de blanc, on le promène dans les rues au son du tambour, après quoi on le chasse: mais est il fort rare que ces prêtres s'exposent à une pareille punition. Les rahans, et surtout les jeunes, ne vont pas se promener à leur fantaisie: le chef du couvent ne leur permet de sortir que quand il le juge convenable.

Ils ne préparent jamais leur nourriture, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction sociale; ils croiraient que ce serait perdre une partie de leur temps, qu'ils consacrent tout entier à la contemplation de l'essence divine. Ils reçoivent du public des aliments tout apprêtés, et les mangent froids plutôt que chauds. Chaque matin, aussitôt qu'ils peuvent distinguer les veines de leurs mains, ils sortent de leurs couvents, portant chacun sous le bras leur vêtement jaune; ils se dispersent dans toutes les rues de la ville et dans les villages voisins, et en passant s'arrêtent un peu aux différentes portes, sans prononcer un seul mot, pour recevoir les aumônes volontaires, qui consistent ordinairement en riz bouilli et assaisonné d'huile, en poisson sec, en confitures et en fruits. Ces aumônes sont déposées dans une tasse ou boîte vernissée de bleu qu'ils portent toujours avec eux. Pendant la quête, leurs regards, loin d'errer de côté et d'autres, sont constamment attachés à la terre; ils ne portent pas même les yeux sur ceux qui leur font l'aumône, et qui paraissent toujours bien plus empressés de leur donner, qu'eux de recevoir. Ils ne mangent ces aliments qu'à midi, et c'est leur seul repas. Si les rahans vivent d'aumônes, il faut dire aussi qu'ils en distribuent beaucoup. Comme ils reçoivent plus qu'il ne leur faut pour leur nourriture, ils donnent chaque jour leur superflu aux pauvres, aux étrangers indigents, aux voyageurs, et à des écoliers auxquels ils enseignent à lire, à écrire, ainsi que les principes de la morale et de la religion. A défaut de pauvres, ils nourrissent les animaux de ce superflu.

Leurs couvents sont tous dans le voisinage des villes, et toujours en proportion du nombre et de l'opulence des habitants. Les fondateurs de ces établissements ont presque toujours bâti, dans le voisinage, des maisons pour y recevoir ceux qui ont besoin d'asile.

RAHOU. 1° C'est, dans la mythologie hindoue, la personnification du nœud ascendant ou de la tête du dragon. On lit dans le Mahabharata que Rahou était un asoura ou démon, fils de Sinhika, qui, lorsque la mer fut barattée, se mêla parmi les dieux qui buvaient l'amrita, et, par surprise, eut sa part de l'ambroisie. Déjà il buvait la liqueur d'immortalité, quand le soleil et la lune l'ayant découvert, le dénoncèrent à Vichnou. Ce dieu lui trancha aussitôt la tête du tranchant de son disque. Mais comme

l'amrita était déjà parvenu à la gorge du monstre, sa tête ne pouvait périr; elle s'élança jusqu'au ciel, avec un bruit épouvantable, et semblable à un rocher énorme. Le tronc du géant, en tombant, ébranla la terre, les rochers, les forêts et les îles; c'est lui qui forme le nœud descendant sous le nom de Kétou. Depuis ce temps, le monstre garde une haine irréconciliable contre le soleil et la lune; il les poursuit sans cesse, et lorsqu'il peut les atteindre, il souille leurs corps, qui alors deviennent minces et noirs; c'est ce que nous appelons une éclipse partielle. Quelquefois il les engloutit tout entiers et les revomit ensuite; c'est ce qui produit les éclipses totales. On représente Rahou de couleur noire, avec quatre bras, et porté sur un lion. En astronomie, on en fait une planète. Celui qui naît sous cet aspect perdra sa raison, ses richesses, ses enfants; il sera exposé à mille afflictions et aux injures de ses ennemis.

2° Les Birmans font également de Rahou une huitième planète qui est invisible et opaque. Ils lui donnent la forme d'un monstre, dont la taille a 2,400 lieues de hauteur, 1,200 de largeur. Sa poitrine est large de 36 lieues, et son énorme tête de 2,700; son front et son nez ont une dimension de 1,500 lieues; la grosseur de ses pieds et de ses mains est de 600 lieues, et ses doigts sont longs de 150 lieues. Quand cette monstrueuse planète est transportée de jalousie contre le soleil ou la lune, sans doute à cause de leur splendeur et de leur éclat, elle descend dans leur chemin respectif, ouvre sa gueule immense et les dévore; mais, si elle voulait les garder trop longtemps, sa tête se romprait, car ces deux astres ont une tendance continuelle à poursuivre leur carrière; c'est pourquoi elle les rejette au bout de quelques moments. Parfois elle met les autres planètes sous son menton, d'autrefois elle les lèche avec sa langue, ou bien elle les recouvre avec ces mains. C'est ainsi que s'expliquent les éclipses totales ou partielles du soleil et de la lune. De trois ans en trois ans, Rahou va de cette manière à la rencontre du soleil, et tous les six mois il va au devant de la lune.

RA-HOUNA, nom que les Madécasses prétendent avoir été donné par Adam à son épouse, qu'ils font en même temps sa fille.

RAISON (Déesse de la), conception extravagante, impie et idolâtrique de l'athéisme de la révolution française. *Voy.* au mot Déesse.

RAISON (Sectateurs de la), société philosophique et religieuse, qui compte en Chine un grand nombre d'adhérents. *Voy.* Tao.

RAK-APOUA, dieu de la mer dans l'île d'Hawaï (Sandwich); les pêcheurs lui faisaient des offrandes.

RAKCHASAS. 1° Mauvais génies de la mythologie hindoue; ils sont fils de Kasyapa, et les ennemis des dieux, qui les ont exclus du ciel et les ont privés de la portion d'amrita, qui leur eût procuré l'immortalité. Ils forment une race de géants cruels et redoutables. Quelques-uns ont cent têtes; d'autres cent bras; ils atteignent, dès leur naissance, à l'apogée de leurs forces, et ils ont le privilége de se transformer à leur gré en lions, en tigres et en d'autres animaux doués d'une vigueur supérieure et d'instincts féroces. Quelquefois ils prennent de belles formes pour mieux séduire les hommes et les faire tomber dans leurs piéges. Sans cesse en guerre avec les dévas et les mortels, ils dévorent leurs ennemis quand ils les ont vaincus. On leur attribue une gloutonnerie prodigieuse, égale à leur grandeur démesurée. Koumbliya-Karna, l'un d'entre eux, absorbait dans un seul repas 10,000 moutons, autant de chèvres, 6,000 vaches, 5,000 buffles et autant de daims. Les rakchasas se font un malin plaisir de troubler les sacrifices des pieux ermites, qui, pour repousser leurs attaques, furent contraints plusieurs fois d'appeler à leur secours les princes les plus renommés par leur valeur. C'est pour éviter d'en venir à cette extrémité que, dans les sacrifices, on leur jette une portion de riz, qu'ils viennent chercher sous la forme d'oiseaux. Tous les Rakchasas, cependant, ne descendent pas de Kasyapa; le tyran Ravana, roi de l'île de Ceylan, était un rakchasa, et descendait, ainsi que plusieurs autres, de Poulastya, fils de Brahmâ. Nairrita, un des huit régents du monde, celui qui préside au sud-ouest, est également un Rakchasa, de la race des Brahmanes.

Dans les Védas, ce n'est point contre les solitaires et les ascètes que les rakchasas réunissent leurs efforts pour les troubler dans leurs sacrifices et dans leurs pieuses méditations; c'est à la richesse matérielle des pasteurs qu'ils portent envie; dans leurs rapides incursions du jour et de la nuit, ils les dépouillent de leurs troupeaux, ou bien frappent les hommes et les animaux de maladies mortelles; enfin ils produisent sur la terre presque toutes les perturbations qu'on y observe. Agni, le dieu du feu, est un de leurs ennemis les plus redoutables; c'est lui qui, quand les familles humaines se réunissent pour sacrifier, décoche les traits acérés de ses flammes contre ces génies pervers et impies, qui sont consumés à l'instant.

2° Les bouddhistes connaissent aussi les rakchasas, esprits malfaisants, aux formes terribles, qui fréquentent principalement les lieux déserts et éloignés; vampires dégoûtants, qui hantent les cimetières, se nourrissent de la chair des cadavres, et quelquefois de celle des vivants. Leur nombre est incalculable et ne cesse de se renouveler; car les âmes criminelles sont souvent condamnées à entrer et à demeurer plus ou moins longtemps dans le corps d'un rakchasa, suivant la gravité de leur faute.

Les Hindous appellent mariage à la rakchasa, celui qui consiste à enlever de vive force de la maison paternelle, une jeune fille qui crie au secours et qui pleure, après

avoir tué ou blessé ceux qui veulent la défendre, ou après avoir fait brèche aux murs.

RAKCHASI, génies femelles de la mythologie hindoue; ce sont les épouses ou les filles des rakchasas.

RAKHI-DJATRA, ou *fête du Bracelet*, ainsi appelée d'un anneau que les Hindous portent alors autour de leur bras en guise d'amulette, pour être préservés de toute adversité. Cette fête a lieu à la pleine lune du mois de sravan (juillet-août), en l'honneur de Krichna. Les brahmanes se baignent dans une rivière, et font avec leurs mains trois libations d'eau à la mémoire de leurs ancêtres. Cette solennité donne lieu à de grandes réjouissances : on se fait mutuellement de petits cadeaux, principalement en confitures et en sucreries; chacun revêt ses plus beaux vêtements; les femmes surtout affectent une mise recherchée, et se parent de leurs plus beaux bijoux.

RAKTAVIDJA, démon hindou qui combattit contre les dieux; il osa s'attaquer à la déesse Dourgâ; ayant reçu des blessures nombreuses, son sang, comme une semence féconde, produisait de nouveaux asouras dès qu'il touchait la terre. La déesse, pour le vaincre, ordonna à Kali de boire le sang qui coulait de ses blessures; accablé de traits, le démon tomba sur la terre, privé du sang qui faisait sa force.

RAM ou Rama, ou Rama-Tchandra. Il y a trois incarnations de Vichnou sous le nom de Rama. La première eut lieu pour le châtiment des Kchatriyas, dont la tribu fut détruite presque tout entière. Nous en donnons l'historique à l'article Parasou-Rama. Mais toute glorieuse qu'elle ait été, elle ne fut point cependant la principale incarnation du dieu en Rama; il en est une autre beaucoup plus célèbre, beaucoup plus importante, qui avait été prédite 60,000 ans avant son accomplissement. Si l'avatar de *Parasou-Rama* avait pour but la délivrance des Brahmanes, il ne s'agissait de rien moins, dans celui de *Rama-Tchandra*, que du salut des dieux. Voici ce qui lui donna occasion :

A Lankâ, capitale de l'île de Ceylan, régnait Ravana. Quoique fils du vertueux mouni Viswasrava, il n'en était pas moins un rakchasa ou mauvais démon; cette malheureuse destinée tenait à une existence précédente et à l'extraction de sa mère. Ce prince ambitieux aspirait à la conquête du Swarga (ciel), et pour y parvenir, il avait consacré cent années de sa longue vie en dévotions à Siva, et avait obtenu de ce dieu, en lui sacrifiant sa tête, non-seulement la récompense de dix autres têtes et de vingt bras, mais encore la prérogative de ne pouvoir être mis à mort qu'après qu'on lui aurait abattu un million de têtes, c'est-à-dire que les têtes qui lui seraient coupées, pussent être successivement remplacées jusqu'à concurrence de ce nombre. Il obtint encore de Brahmâ un filet et un javelot mystérieux, que cette divinité ne lui abandonna qu'en tremblant, prévoyant le mauvais usage qu'il en ferait. Il était au reste d'une force prodigieuse, tellement qu'un jour, voulant réveiller Siva de son sommeil extatique, il transporta d'une seule main ce dieu et son palais sur le sommet du mont Himalaya. L'orgueil de Ravana croissant en proportion de sa force et de ses prérogatives, il ne songea plus qu'à se rendre maître de tout l'univers. Déjà il avait subjugué la terre et les swargas, il envahit encore les patalas ou enfers, et exerça une tyrannie telle, qu'il s'attira la haine de tous les êtres vivants. Brahmâ et Siva, regrettant les funestes présents qu'ils lui avaient faits, tremblaient pour eux-mêmes et attendaient impatiemment le moment déterminé pour la nouvelle incarnation de Vichnou. Il arriva enfin, et cet avatar eut lieu vers la fin du second âge.

Le dieu s'incarna dans la personne de Rama-Tchandra, fils de Dasaratha, roi d'Ayodhya (Aoude) et de Kausalya, une de ses femmes. Le premier qui reconnut cette divine incarnation, fut le sage Viswamitra. Comme l'impie Ravana avait interdit tout culte dans l'étendue de son empire et dans les royaumes tributaires, et que ses émissaires persécutaient sans pitié les brahmanes et les hommes religieux, ce richi méditait sur les moyens qu'il pourrait mettre en œuvre pour lutter contre l'intolérance des daityas et des rakchasas, qui depuis longtemps l'empêchaient de terminer un sacrifice qu'il avait commencé. Une révélation divine lui apprend qu'il n'y avait que Rama-Tchandra, fils de Dasaratha, qui fût capable d'appliquer un remède à de si grands maux. Il se rend alors à Ayodhya, et obtient du roi, à force de prières et de menaces, qu'il lui confie son jeune fils. Rama-Tchandra se met en marche avec le richi, triomphe des embûches que les daityas lui tendent dans le chemin, et arrive au lieu où doit s'effectuer le sacrifice. C'est en vain que les rakchasas veulent, comme d'habitude, renverser les autels, et enlever les victimes, un enfant se rit de leurs efforts. Ils rassemblent une armée nombreuse, et assiégent pendant deux jours et deux nuits la demeure de Viswamitra; le jeune Rama-Tchandra en défend l'entrée, taille en pièces une partie des assaillants, et tue un des chefs; l'autre s'enfuit à Lanka pour porter la nouvelle de la défaite. Le sacrifice peut enfin s'achever.

Viswamitra conduisit alors son libérateur à la cour de Djanaka, roi de Mithila. Ce radja avait reçu en présent de Siva un arc, qui avait la propriété, une fois fixé dans un lieu, de ne pouvoir être déplacé que par une incarnation de Vichnou ou de son épouse Lakchmi, toujours incarnée avec lui sur la terre. C'est à la présence de cet arc mystérieux que Djanaka dut d'être le seul prince capable de résister aux entreprises impies de Ravana, bien qu'avec des forces très-inférieures. Ravana, rongé de dépit, se vengea de cet échec sur les saints richis retirés dans les forêts, et exigea d'eux un tribut que leur pauvreté les rendait incapables de payer. Le barbare leur envoya alors un vase, en leur

enjoignant de le remplir à eux tous de leur sang, puisqu'ils ne possédaient que cela en propre. Les richis, incapables de résister, se soumirent à cette dure nécessité, mais en maudissant Ravana et en prédisant que ce sang serait la cause de sa perte. En effet, à peine ce honteux tribut fut-il apporté à Lankâ, que la sécheresse, la famine, la mortalité se répandirent sur la ville avec tant de furie, que tout autre que Ravana eût reconnu la vengeance céleste. Toutefois ayant appris que le vase plein de sang était la cause de ces calamités, il le fit porter sur les terres de son ennemi, et enfouir dans le territoire de Mithila. En conséquence, cette ville ne tarda pas à gémir sous le poids des maux qui avaient affligé Lankâ. Son pieux roi se livre en vain aux austérités et aux œuvres de pénitence les plus sévères; rien ne peut désarmer le courroux du ciel. Les brahmanes consultés répondent que, dans des cas pareils, il n'y a qu'un remède : c'est que le radja lui-même laboure la terre, et que la reine sème le grain derrière lui. Il se met à l'œuvre sans balancer, et en labourant il sent de la résistance sous le soc de la charrue; il creuse plus avant, trouve le vase fatal, l'ouvre et en voit sortir une jeune fille d'une beauté ravissante; en même temps une pluie vivifiante tombe sur la contrée, tous les fléaux cessent. Djanaka et sa femme emmènent aussitôt la petite fille dans leur palais, l'adoptent pour leur enfant, lui donnent le nom de Sitâ, et la placent dans l'appartement où était l'arc de Siva. Le lendemain, ils trouvent l'arc changé de place, observent avec attention, et s'aperçoivent que la jeune Sitâ le manie avec la plus grande aisance. Se rappelant alors les instructions du dieu, ils ne doutent pas que cette fille merveilleuse ne soit une incarnation de Lakchmi, épouse de Vichnou. Djanaka résolut alors de ne la donner en mariage qu'à celui qui serait capable de bander l'arc céleste.

Il convoqua donc tous les radjas voisins à un swayambara solennel, en annonçant que la main de Sitâ sera le prix de celui qui pourrait bander l'arc de Siva. La réputation de beauté de la jeune fille avait attiré une foule immense de princes et de rois, et Ravana lui-même, qui, surmontant à cette occasion l'aversion qu'il éprouvait pour toute sorte d'acte religieux, avait consenti à assister au sacrifice qui précédait la cérémonie, dans l'espoir, ou plutôt dans l'assurance de l'emporter sur tous les prétendants. En effet, le sacrifice terminé, Ravana s'avance pour bander l'arc, se croyant déjà l'époux de Sitâ; mais ses efforts sont vains, il ne peut pas même soulever l'arme merveilleuse; il s'en retourne avec confusion, se consolant de cette mortification par la certitude qu'aucun radja ne pourra satisfaire à la condition exigée. Cependant Sitâ avait distingué dans la foule un jeune homme d'une beauté céleste, et son cœur faisait tout bas des vœux pour qu'il pût remporter la victoire. Ce jeune homme était Rama-Tchandra, qui venait d'arriver avec Viswamitra. Personne n'ayant osé renouveler la tentative, après l'échec de Ravana, Rama-Tchandra s'avance, soulève d'une main vigoureuse et légère l'arc sacré, le manie avec aisance, le bande sans efforts, et le brise. Sitâ lui appartient. Ravana prend le chemin de ses Etats, la rage dans le cœur, et jure de se venger du jeune prince.

Rama-Tchandra retourne avec son épouse à Ayodhya. Un jour qu'il s'amusait à tirer des flèches, il en décocha une avec tant de force, que le bruit qu'elle produisit en partant fit avorter la femme d'un brahmane qui était non loin de là. Le mari, transporté de colère, lança sur lui cette malédiction : « Puisse-tu ne posséder jamais que les connaissances inhérentes à la nature humaine! » Cette malédiction eut son effet : et dès lors Rama fut privé des lumières inhérentes à la divinité.

Bientôt après, l'abdication de son père, son droit d'aînesse, le consentement de ses frères, les vœux de la population, ses propres vertus, tout se réunit pour l'appeler au trône; mais Kaikéyi, une des épouses du vieux roi qu'elle avait guéri d'une blessure fort dangereuse, profitant de la promesse indiscrète que Dasaratha lui avait faite avec serment de lui accorder la grâce qu'elle solliciterait, obtint que son fils Bharata succédât à la couronne, et que Rama-Tchandra fût exilé pendant douze ans. Rien ne put fléchir cette mère jalouse; Rama-Tchandra fut obligé de partir avec Sitâ et son frère Lakchmana. Si Vichnou consentit à cet exil, c'est qu'il entrait dans les vues de la providence et dans le dessein de l'incarnation.

Les trois fugitifs prennent les habits d'anachorètes et parcourent les forêts, en se livrant à toutes les pratiques de la pénitence la plus rigoureuse, ne vivant que de fruits sauvages et d'aumônes, à l'exception toutefois de Lakchmana qui passa ces douze années sans boire, sans manger et sans dormir.

Vers la fin de leur exil, ils arrivèrent dans le Dékhan, et s'arrêtèrent dans les Etats de Sourpanakhâ, sœur de Ravana, et comme lui de la race maudite des rakchasas. Cette malheureuse, ayant vu les deux frères, mit tout en œuvre pour les séduire. Se voyant méprisée, elle envoya contre eux une armée nombreuse, sous la conduite de deux daityas; mais les deux mounis n'eurent besoin que de six heures pour mettre en déroute les troupes de Sourpanakhâ. Ravana, apprenant la défaite de sa sœur, lui promet de ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il ait accompli le serment qu'il avait fait autrefois de se venger de Rama-Tchandra. Il se rend sur la terre ferme, se déguise en pénitent, et, à force de ruses et d'adresse, il parvient à tromper la vigilance des deux frères, enlève Sitâ, et la transporte à travers les airs dans sa capitale. Inutile de raconter le désespoir de Rama; il cherche de tous côtés sa femme et son ravisseur; de légers indices le dirigent vers le midi; il parvient dans l'empire de Sougriva, roi des singes, fait alliance avec lui, après lui avoir donné des preuves de sa puissance, et lui demande son secours

pour la délivrance de Sitâ. Le prince n'a pas de ministre plus intelligent que le singe Hanouman : on le charge de la mission délicate de découvrir la retraite de Sitâ. Hanouman fait un saut et se trouve au bord de la mer; là, il rencontre un milan qui lui donne quelques renseignements sur Sitâ et son ravisseur; il les suppose à Lankâ, et l'officieux oiseau donne au singe la mesure précise du saut qu'il a à effectuer pour franchir le détroit et tomber juste sur la capitale. Mais le maladroit Hanouman calcule mal son élan ; car il se trouve transporté à l'extrémité opposée de l'île de Ceylan, et fort loin au delà de la capitale. Un peu déconcerté, il craint de hasarder un autre saut, et se résout à longer pédestrement les côtes de l'île, pour pénétrer dans les Etats de Ravana ; mais à chaque pas il rencontre des rakchasas en sentinelle; il en terrasse plusieurs. Craignant cependant d'éveiller l'attention, il se transforme en mouche, et parvient non-seulement à voir l'épouse de Rama, mais encore à recueillir des témoignages de la fidélité qu'elle avait constamment gardée à son époux. Il lui remet alors une bague qu'elle avait laissé tomber dans son rapt, et que Rama avait trouvée plus tard, ce qui avait commencé à le mettre sur ses traces, et il en reçoit en retour un bracelet. Le devoir d'Hanouman était de porter de suite ces bonnes nouvelles à son maître; mais ce singe malicieux ne put résister à la tentation de jouer quelque tour aux daityas et aux rakchasas : il se mit donc à cueillir des fruits, à casser des branches, à déraciner les arbres, en un mot, à commettre de telles dévastations, qu'on le poursuivit à outrance. Comme son agilité le faisait échapper à tous les efforts, Ravana fit apporter le filet qu'il avait reçu de Siva, et qui avait la propriété d'enlacer infailliblement sa proie. Hanouman est pris; Ravana ordonne de lui envelopper la queue de coton imbibé d'huile, et d'y mettre le feu. Le rusé singe saute alors de maison en maison, introduisant partout l'incendie; le palais de Ravana et la ville entière deviennent la proie des flammes, à l'exception du palais de Vibhichana, frère de Ravana, prince aussi pieux que son frère était cruel. C'était dans sa maison que Sitâ était détenue prisonnière. Hanouman revient auprès de Rama, et lui rend compte du succès de sa mission.

Ce prince se mit donc en marche avec Sougriva, roi des singes, et Djambavanta, roi des ours, à la tête de deux armées nombreuses; ils arrivèrent à l'endroit de la côte de Coromandel, opposé à l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan. La difficulté était de passer le détroit; car tout le monde n'était pas doué, comme Hanouman, de la propriété de franchir les airs. Bientôt, avec des efforts surhumains, on parvient à jeter sur la mer un pont de rochers, dont il reste encore aujourd'hui des débris gigantesques redoutés des navigateurs. Les armées pénètrent dans Ceylan, et marchent sur Lankâ sans éprouver de résistance. Arrivé dans la place, Rama-Tchandra somme le tyran de lui remettre son épouse, lui offrant la paix à cette condition. Les ministres de Ravana le pressent d'accueillir ces offres ; son frère Vibhichana insiste fortement ; mais Ravana persiste dans son refus. Vibhichana court se ranger du côté de Rama, qui le proclame roi de Lankâ. Le combat s'engage. Nous nous tairons sur ses vicissitudes infinies; nous ne dirons rien du filet de serpents, du javelot enchanté, des montagnes transportées, des soldats tués ou écrasés par millions, puis ressuscités, de Rama lui-même précipité dans le Patala ; mais, grâce à Hanouman, qui paraît être le héros de l'aventure, les désastres les plus terribles et les plus inattendus tournent au profit de la bonne cause. Après des phases innombrables de succès et de revers, Rama-Tchandra lutte corps à corps avec Ravana ; il faut nécessairement n'être rien moins qu'une divinité pour se défendre contre ces vingt bras, contre ces vingt pieds, pour abattre cette multitude prodigieuse de têtes qui se succèdent avec une rapidité effrayante. Enfin, chacune des dix têtes du monstre étant tombée pour la cent millième fois, le combat est terminé par la mort de Ravana. Sitâ est délivrée ; Rama triomphant l'emmène, après que sa vertu a été constatée par les épreuves qu'il lui fait subir. Il laisse à Vibhichana la souveraineté de Lankâ, rend par sa vertu puissante la vie à tous ceux qui l'avaient perdue pour lui, et retourne à Ayodhya, où son frère se démet volontairement de l'empire entre ses mains.

Qui croirait qu'après tant de travaux endurés pour l'amour de Sitâ, la jalousie vint ulcérer le cœur de son royal époux? Ce sentiment odieux était l'effet de la malédiction prononcée contre lui. Il prêta l'oreille à des paroles soupçonneuses qui accusaient Sitâ, à cause de son séjour chez Ravana. Il donna donc à Lakchmana, son frère, l'ordre de la conduire, malgré sa grossesse, dans un désert et de l'y abandonner. La malheureuse femme fut recueillie par un bûcheron, dans la cabane duquel elle accoucha de deux jumeaux, Kousa et Lava. Mais Rama-Tchandra ayant reconnu plus tard l'injustice de ses soupçons, retrouva sa fidèle épouse, qu'il croyait perdue pour jamais, et la ramena à son palais. Les auteurs varient sur la fin de ce Rama. Les uns racontent que Sitâ, en butte à de nouveaux accès de jalousie de la part de son mari, pria la terre de l'engloutir pour lui procurer le repos, ce qui eut lieu sur-le-champ. Rama, poussé par un tardif repentir, disparut de la même manière, et rejoignit la tendre Sitâ dans l'heureux séjour du Vaikounta. Suivant une autre version, Lakchmana, maltraité par son frère, se serait précipité dans le fleuve Sarayou, et Rama l'aurait imité pour se punir de son injustice. Il y a aussi des variantes sur la reconnaissance de Sitâ et de ses deux fils; mais ces derniers faits ne tiennent point particulièrement à l'incarnation.

Il est encore une troisième incarnation de Vichnou en Rama : c'est celle où il est appelé *Bala-Rama*. Nous en parlons à l'article Bala-

Déva. Cet avatar est moins célèbre que les autres; il est même des auteurs qui ne le comptent point au nombre des dix incarnations principales. En effet, ce Bala-Rama était frère de Krichna, et le compagnon inséparable de ses travaux. Or, Krichna est généralement regardé comme l'avatar le plus complet de Vichnou. On peut donc considérer Bala-Rama comme une doublure de l'incarnation divine.

Au reste, ce ne serait pas la seule fois que Vichnou aurait animé simultanément différents corps. Il y a même un fait bien plus curieux : c'est de voir en même temps deux incarnations du même dieu opposées l'une à l'autre. Ceci eut lieu précisément entre Parasou-Rama et Rama-Tchandra. Lorsque ce dernier revenait à Ayodhya, après avoir rompu l'arc sacré de Siva, Parasou-Rama, qui, ainsi que nous l'avons dit à l'article qui lui est consacré, était retourné auprès de cette divinité, apprit avec courroux qu'un kchatriya avait été assez hardi pour briser une arme consacrée à son maître; il descendit aussitôt sur la terre, afin de punir Rama-Tchandra de sa témérité. Parasou-Rama, brahmane d'extraction, était né pour la ruine et la destruction des kchatriyas : aussi, en abordant Rama-Tchandra, qui avait pris naissance dans cette caste, ne manqua-t-il pas de lui reprocher son extraction et de lui demander de quel droit un vil Kchatriya avait osé porter les mains sur l'arc de son maître. En vain Rama-Tchandra répondait-il avec douceur et cherchait-il à s'excuser, ses réponses ne faisaient qu'aigrir son adversaire, et la scène menaçait de devenir sanglante, lorsque Lakchmana, ne pouvant plus contenir son indignation, s'écria en s'adressant au Brahmane : « Oses-tu bien provoquer ainsi une incarnation de Vichnou? Ne sais-tu pas que, d'une seule de ses flèches, il peut te détruire, toi et tous les Brahmanes? que, d'un seul de ses regards, il peut te plonger dans le néant ? » Parasou-Rama se rappela alors que Siva lui avait prédit que Vichnou s'incarnerait en Kchatriya, vers la fin du second âge, et, pour éprouver si Rama-Tchandra était en effet cet avatar, il lui dit qu'il était prêt à lui rendre hommage si, en preuve de sa divinité, il voulait bander l'arc que lui, Parasou, avait reçu de Siva. Rama prit l'arme, la banda et la brisa avec la même facilité qu'il avait rompu l'arc de Djanaka. A cette preuve de sa puissance, Parasou se jeta à ses pieds, en demandant pardon de sa faute. Rama-Tchandra lui pardonna en considération de sa qualité de brahmane; mais, en expiation de tout le sang des kchatriyas qu'il avait répandu, il lui enjoignit de faire une pénitence rigoureuse sur le mont Mahendra.

C'est en effet une chose fort remarquable que de voir une incarnation supérieure blâmer ce qui a été exécuté par le même dieu dans une incarnation précédente. Mais on peut suivre dans les incarnations successives de Vichnou les différentes phases d'un système politique et les variations que subit le gouvernement. Les quatre premiers avatars, qui n'avaient que des intérêts généraux, sont censés n'avoir qu'un degré d'intensité. On peut supposer qu'alors ces degrés de plénitude n'étaient point calculés; la divinité s'incarnait sous forme d'animaux ou d'êtres imaginaires. Les diverses castes vivaient en paix ; les brahmanes étaient les dépositaires de l'autorité temporelle, aussi bien que du pouvoir spirituel. C'est sans doute pour affermir la première, qui peut-être avait déjà reçu quelques atteintes de la part des kchatriyas, qu'ils imaginèrent une cinquième incarnation, dans laquelle Vichnou vient sur la terre sous la forme d'un nain d'extraction brahmanique; et cet avatar a deux degrés de plénitude. Mais les kchatriyas poursuivant leurs empiétements, et ayant tout à fait usurpé le pouvoir temporel, les brahmanes leur opposèrent un sixième avatar, celui de Parasou-Rama, où le dieu s'incarne encore dans leur tribu, tout exprès pour exterminer les usurpateurs; et cette terrible incarnation a trois degrés de plénitude, un de plus que la précédente ; l'autorité échappe aux kchatriyas. Mais essentiellement belliqueux et avides, ces derniers ne tardent pas à la reprendre : c'est ce qu'exprime la septième incarnation, de Rama-Tchandra, où le dieu, pour la première fois, se fait kchatriya ; et cet avatar augmente de suite de quatre degrés sur le précédent, et en compte sept. Dans le huitième, celui de Krichna, Vichnou est encore kchatriya, et cette incarnation est la plus complète de toutes : elle a les seize degrés requis d'intensité; il ne peut y en avoir de plus parfaite. Aussi les kchatriyas furent si bien établis dans la plénitude du pouvoir temporel, qu'ils l'ont toujours conservé jusqu'à nos jours. Quelques-uns comptent Bala-Rama pour le huitième avatar, et Krichna pour le neuvième; or, Bala-Rama est encore une incarnation en kchatriya. Il est digne de remarque que, dans les deux principaux avatars, celui de Rama-Tchandra et celui de Krichna, Vichnou se fait kchatriya et non point brahmane, ce qui, suivant Gibbon, indique un changement dans le système mythologique. On peut même, dans ces avatars, observer des changements de mœurs et des modifications dans la religion. Ainsi, dans l'histoire de Parasou-Rama, nous voyons les kchatriyas admis pour la première fois à la table des brahmanes; dans celle de Rama-Tchandra, les brahmanes sont blâmés d'avoir exterminé les kchatriyas, et il se passe une sorte de convention dans laquelle les brahmanes renoncent au pouvoir et les kchatriyas à la doctrine : ce qui autorise à regarder Vichnou comme le réformateur du système primitif établi par Brahmâ.

L'histoire des trois Ramas fournit des données historiques non moins importantes. La tradition attribue au premier, ***Parasou-Rama***, ou le Rama à la hache, la formation de la côte malabare. Du haut du promontoire de Dilly, il décochait ses flèches vers le sud ; l'endroit où elles tombèrent devint la limite de la mer, qui se retira ainsi du pays de Kérala. Parasou purgea des serpents la nou-

velle plage, et y établit des colons venus du nord. — Le second Rama, surnommé *Tchandra*, ou de la lune, s'allia avec les peuples sauvages de l'Inde méridionale, connus alors sous le nom de singes et d'ours, et avec leur secours conquit l'île de Ceylan. — Enfin le troisième Rama avait pour surnom un vocable fort expressif : c'est celui de *Langala-Dhwadja*, qui a une charrue pour étendard, ce qui nous induit à reconnaître, avec M. Troyer, trois grands événements : 1° le défrichement et la colonisation de la côte malabare; 2° l'extension d'une domination du nord au sud; 3° l'introduction de l'agriculture.

De savants Anglais ont regardé les trois Ramas comme un seul et même personnage, qui, d'après W. Jones et Wilford, ne serait autre que le *Rama* de la Bible (רעמה, le *Regma* de la Vulgate), de même que Bali, chef de la nation des singes ou des montagnards, serait le *Bal* (*Bélus*) de la Bible, fils de Chus ainsi que Rama. L'un des deux frères aurait fondé un empire au sud de l'Inde, tandis que l'autre se serait établi sur les frontières occidentales de la Perse. M. Troyer au contraire considère, avec plus de vraisemblance, les trois Ramas comme les représentants de trois grandes époques de l'histoire indienne. Mais en quel temps vécut Rama-Tchandra? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. M. Seiffarth, ayant calculé le thème natal de ce prince, inséré dans une rédaction du Ramayana, a trouvé que cette position des astres avait eu lieu 1578 ans avant notre ère, le 17 avril, et ne peut revenir qu'une fois en 128,000 ans; mais cet horoscope ne se trouve pas dans toutes les rédactions du poëme, et on le suppose interpolé. D'après W. Jones, Rama vécut 2029 ans avant Jésus-Christ; d'après Tod, 1100 ans seulement; d'après M. Gorresio, dans le XIII° siècle avant l'ère chrétienne; M. Troyer ne croit pas pouvoir placer son règne moins de 4102 ans avant Jésus-Christ. Il y a encore loin de tous ces calculs à ceux des Indiens, d'après lesquels Rama aurait paru il y a plus de 869,000 ans.

Les Hindous célèbrent la mémoire de la défaite de Ravana par Rama-Tchandra le dixième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Kouar (septembre-octobre). *Voy.* DACHAHARA.

RAMADHAN ou RAMAZAN, nom du neuvième mois de l'année musulmane et du grand jeûne que les mahométans sont obligés d'observer pendant toute sa durée. Cette obligation est fondée sur ces paroles du Coran : « O vous qui croyez! le jeûne est obligatoire pour vous, comme il l'a été pour vos prédécesseurs; craignez Dieu! La lune de Ramadhan, pendant laquelle le Coran est descendu du ciel pour guider les hommes dans la voie du salut, est le temps destiné au jeûne. Celui qui l'aperçoit dans le ciel doit se disposer à l'abstinence. Il vous est permis de manger et de boire jusqu'au moment où, à la lueur du crépuscule, vous pouvez distinguer un fil blanc d'un fil noir. Alors commence le temps d'abstinence, jusqu'au coucher du soleil; et pendant ce temps n'approchez pas de vos femmes, mais livrez-vous à des œuvres de dévotion dans les mosquées. Le malade ou le voyageur compenseront plus tard le jeûne qu'ils ne peuvent accomplir par un nombre de jours égal à celui pendant lequel ils en auront négligé l'observance. »

Le jeûne commence dès l'apparition de la nouvelle lune de Ramadhan, et dure sans interruption pendant les trente jours. Durant ce temps-là, il n'est pas permis aux musulmans de manger ou de mettre quoi que ce soit dans leur bouche tant que le soleil est sur l'horizon, mais seulement après qu'il est couché et que les lampes qui sont autour des minarets sont allumées. Ce n'est qu'alors qu'on peut prendre son repas; et on peut le prolonger autant qu'on le veut, pourvu qu'on ne mange plus au moment de l'aurore. Il est même permis de se livrer pendant toute la nuit à la joie et à la bonne chère; et c'est ce que font en effet tous les musulmans tant soit peu aisés. Ils font d'ailleurs presque toutes leurs affaires la nuit, et passent le jour à dormir et à se reposer : de sorte qu'à proprement parler, leur jeûne n'est autre chose qu'un changement du jour à la nuit. Tout mahométan de l'un et de l'autre sexe est soumis à cette loi dès qu'il a atteint sa majorité; personne n'en est excepté, pas même les malades, les infirmes et les voyageurs; car s'ils ne peuvent satisfaire à cette obligation pendant la lune de Ramadhan, ils doivent y suppléer entièrement dès que la maladie, l'indisposition ou l'obstacle auront disparu. Comme les mois des mahométans sont lunaires, le Ramadhan vient chaque année onze jours plus tôt que l'année précédente : de sorte qu'en 33 ans, environ, ce jeûne a parcouru toutes les saisons de l'année. Cette disposition de la loi rendrait impossible l'observance de l'islamisme sous les latitudes élevées, en Suède, par exemple, où il y a des jours de 22 et 23 heures : aussi s'est-on servi de cet argument lorsqu'il s'agit d'implanter la religion de Mahomet dans certaines contrées.

Aussitôt que les nègres mahométans de la Guinée et du Sénégal aperçoivent la nouvelle lune de Ramadhan, ils crachent dans leurs mains et les élèvent vers le ciel; ils les tournent ensuite plusieurs fois autour de leur tête : c'est par cette cérémonie, répétée trois ou quatre fois, qu'ils saluent le commencement du jeûne. Du reste, ils le pratiquent avec une rigueur et une austérité particulière : non-seulement ils demeurent sans rien boire ni manger depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, mais ceux qui se piquent d'une plus grande régularité se font même scrupule d'avaler leur salive, et croiraient avoir rompu le jeûne si par hasard un moucheron entrait dans leur bouche : c'est pourquoi ils se la couvrent avec le plus grand soin. Il est interdit à tous, en général, de fumer pendant la journée; et quoiqu'ils aiment le tabac à la fureur, ils s'en abstiennent cependant très-exactement. Mais, dès que le

soleil est couché, ils se dédommagent d'une gêne si rigoureuse, et passent la nuit tout entière dans la débauche; les grands et les riches dorment ensuite pendant tout le jour. Mais les pauvres, condamnés au travail pour gagner leur vie, après avoir consacré une partie de la nuit à leurs repas et même à la débauche, sont obligés de travailler tout le jour sans rien manger, et sont punis de la bastonnade si l'on s'aperçoit qu'ils se relâchent en la moindre chose de la sévérité du jeûne.

RAMALES, fêtes romaines célébrées en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. On y portait en procession des ceps de vignes (*ramos*) chargés de leurs fruits.

RAMANANDIS, ou RAMAWATS, religieux hindous, sectateurs de Ramanand, qui vivait dans le XIVe ou XVe siècle. Ce Ramanand appartenait à la secte des *Ramanoudjas*, et on dit qu'il se sépara d'eux en conséquence d'un affront qu'il reçut de ses condisciples et qui fut appuyé par son maître. Il avait passé quelque temps à voyager dans les différentes contrées de l'Inde, et lorsqu'il revint à son couvent, ses confrères lui objectèrent que, dans le cours de ses voyages, il était impossible qu'il eût observé exactement dans ses repas les abstinences prescrites par la secte et dont elle fait un point capital; et comme son supérieur admettait la validité de cette objection, Ramanand fut condamné à prendre ses repas dans un lieu séparé des autres disciples. Irrité de cette mesure disciplinaire, il se sépara entièrement de cette société, provoqua un schisme et fonda une nouvelle secte, dont le chef-lieu était un couvent de Bénarès.

L'objet spécial du culte des Ramanandis est l'incarnation de Vichnou en Rama Tchandra; cependant ils honorent aussi les autres incarnations de ce dieu; mais ils soutiennent la supériorité de Rama sur toutes les autres; c'est pourquoi on les distingue communément sous la dénomination de *Ramawats*. Ils vénèrent également les autres manifestations divines qui ont concouru à l'avatar de Rama, comme celles de Sita, de Lakchmana et du singe Hanouman. Comme les autres sectes des Vaichnavas, ils ont un grand respect pour la pierre *Salagrama* et pour la plante *Toulasi*. Les formes de leur culte sont analogues à celles des Hindous en général; cependant quelques religieux mendiants de la secte, connus sous le nom de *Vairaguis* ou *Viraktas*, considèrent toute forme d'adoration comme superflue, excepté l'invocation incessante du nom de Krichna et de Rama.

Les pratiques de cette secte sont d'une nature moins précise que celles des Ramanoudjas; car le but avoué du fondateur était de délivrer ses disciples des entraves qu'il trouvait incommodes; c'est pourquoi on leur donne aussi le nom d'*Avadhoutas* ou les Libérés. Ils ne sont point soumis à des observances particulières relativement à la nourriture et au bain, mais ils suivent leur propre inclination, ou se conforment à la pratique généralement reçue. On dit que leur Mantra initiatoire est *Sri-Rama* (saint Rama); leur salutation consiste dans ces paroles : *Djaya-Sri-Rama* (victoire au seigneur Rama), *Djaya-Râm*, ou *Sitâ-Ram*. Leurs marques particulières sont les mêmes que celles des Ramanoudjas, seulement la raie rouge qu'ils portent perpendiculairement sur le front varie en longueur et en largeur, selon le bon plaisir de l'individu, et elle est généralement plus étroite que celle des Ramanoudjas.

Solvyns dit qu'ils portent les cheveux extrêmement longs et épais, et qu'ils les couvrent d'une poudre rougeâtre mêlée de terre et de boue; il est persuadé qu'ils augmentent le volume de leur chevelure par l'addition d'une grande quantité de cheveux étrangers. Il ajoute qu'ils laissent croître au milieu de leur barbe une mèche qui descend jusqu'à terre, même quand ils sont debout. Ils portent communément dans la main un tas de feuilles sèches, au milieu desquelles se trouve de la cendre, qu'ils distribuent aux pieux Hindous qu'ils rencontrent ou qui viennent les trouver. Ces religieux, dit le même voyageur, se montrent plutôt à la campagne que dans les villes, et dans les pays plats de l'Hindoustan, particulièrement dans le Bengale. On les rencontre plus fréquemment en hiver qu'en été; mais ils ne sont pas plus vêtus pendant le froid que dans les plus grandes chaleurs. Ils portent trois figures sur le front, sur la poitrine et sur le haut des bras; souvent aussi ils se couvrent tout le corps de cendre ou de craie blanche, ce qui, avec leur perruque énorme, leur donne un air vraiment hideux. Ils tiennent constamment sous le bras un morceau de toile mouillée, qui leur sert à se rafraîchir la figure, et à se frotter les différentes parties du corps. *Voy.* RAMANOUDJAS.

RAMANATHA-SWAMI, c'est-à-dire *le dieu seigneur de Rama*. Les Saivas donnent ce nom à un Linga adoré à Rameswar près du cap Comorin. Ils disent que ce Linga est celui que le singe Hanouman rapporta du Gange par ordre de Rama; que ce dernier voulut lui rendre ses hommages après avoir détruit le géant Ravana, et que l'étang qui est dans ce temple, a été creusé par les mains du dieu incarné. Pour accréditer ce lieu de dévotion, les Brahmanes affirment que ceux qui s'y baignent sont purifiés de leurs péchés. Les Hindous y viennent en pèlerinage, et apportent des offrandes des pays les plus éloignés; mais l'acte est bien plus méritoire quand le pèlerin s'est préalablement rendu sur les bords du Gange, qu'il a couché sur la terre, qu'il a jeûné pendant la route, et qu'il a rapporté de l'eau de ce fleuve pour baigner le Linga qu'il vient adorer.

RAMANDJOGUIS, nom que l'on donne dans l'Inde aux religieux adorateurs de Vichnou, incarné en Rama.

RAMANOUDJAS, une des principales sectes des Vaichnavas ou adorateurs de Vichnou; elle tire son nom d'un réformateur nommé Ramanoudja-Atcharya, qui vi-

vait dans le milieu du XIIe siècle. Il passe pour avoir été une incarnation du serpent Sécha, de même que ses compagnons ou ses principaux disciples sont donnés pour des manifestations du disque, de la massue, du lotus et des autres attributs de Vichnou.

Le culte des Ramanoudjas a pour objet Vichnou, sa femme Lakchmi et leurs incarnations respectives; il n'est pas très-populaire dans le nord de l'Inde, car il est d'une nature plutôt spéculative que pratique, bien que ceux qui sont chargés de prêcher cette doctrine ne soient pas obligés de quitter le monde; les chefs sont tirés ordinairement de la caste des Brahmanes, mais les disciples peuvent appartenir aux autres tribus inférieures. Outre les temples consacrés à Vichnou et à son épouse, les membres de cette secte ont dans leurs maisons des images de métal ou de pierre auxquelles ils offrent chaque jour leurs adorations; et les maisons, aussi bien que les temples, sont ornées avec la pierre *Salagrama* et l'herbe *Toulasi*.

Les particularités les plus frappantes des pratiques des Ramanoudjas sont le soin qu'ils apportent à la préparation de leurs repas, et le secret scrupuleux dans lequel ils les prennent. Ils ne doivent pas manger avec des habits de coton; mais après s'être baignés, ils mettent des vêtements de laine ou de soie. Les chefs permettent à leurs disciples choisis de les assister, mais en général tout Ramanoudja prépare lui-même ses aliments, et si, pendant cette opération ou tandis qu'ils mangent, il vient à être aperçu par un étranger, il s'arrête tout court, et les aliments sont enterrés dans le sable. Le mantra d'initiation à cette secte, c'est-à-dire l'invocation à la divinité que le directeur prononce comme un mot d'ordre à l'oreille du disciple, et qui ne doit pas être communiqué aux profanes, consiste, dit-on, en ces six syllabes : *Om! Ramaya nama!* Om! salutation à Rama! Leur formule de salutation est *Das-osmi* ou *Das-oham*; je suis votre esclave, paroles que l'on prononce en inclinant légèrement la tête, et en joignant les mains sur le front. Devant les Atcharyas, ou suprêmes directeurs, on fait une prostration de tout le corps.

Les marques distinctives des Ramanoudjas sont deux lignes blanches perpendiculaires tirées depuis la racine des cheveux jusqu'au bord supérieur des yeux, avec une ligne transversale qui les réunit sur la racine du nez : dans le centre est une ligne rouge perpendiculaire faite avec du bois de sandal rouge, ou une préparation de glu et de safran des Indes. Ils ont aussi la poitrine et les bras enduits d'une espèce de terre blanche avec une ligne rouge au milieu; ces marques sont censées représenter la conque, le disque, la massue et le lotus que Vichnou tient de ses quatre mains, et la ligne centrale est Sri ou Lakchmi, l'épouse du dieu. Quelques-uns ont ces attributs gravés sur des coins en bois, qui leur servent à les imprimer sur leurs corps; d'autres poussent la dévotion jusqu'à stigmatiser ces emblèmes sur leur chair avec un fer rouge. Outre ces marques, ils portent un collier de bois de toulasi, et un rosaire de graines de la même plante ou de lotus.

Le principal dogme des Ramanoudjas est la croyance que Vichnou est Brahme ou le dieu suprême, qu'il était avant tous les mondes, et qu'il fut le principe et le créateur de tous les êtres. Bien qu'ils soutiennent que Vichnou et l'univers ne font qu'un, ils s'écartent cependant de la doctrine du Védanta en niant que cette divinité soit privée de formes ou de qualités; ils la considèrent comme douée de toutes les bonnes qualités et d'une double forme ; l'une subtile, qui est la cause, c'est Paramatma, l'esprit suprême; l'autre grossière, qui est l'effet, c'est l'univers ou la matière. De là cette doctrine est appelée *Visichthadwaita*, ou doctrine de l'unité avec les attributs. La création eut sa source dans la volonté qu'eut Vichnou, qui était seul, de se multiplier; il dit : Je veux devenir plusieurs, et il se manifesta personnellement sous forme de lumière visible et éthérée. Ensuite, comme une boule d'argile qui peut recevoir différentes formes, la substance la plus grossière de ce dieu se manifesta dans les éléments et leurs combinaisons. Les formes dans lesquelles la matière divine se divisa ainsi, furent pénétrées par une portion de la vitalité qui appartient au principe suprême, mais qui est distincte de son essence spirituelle et éthérée. Ici les Ramanoudjas sont encore en opposition avec les Védantins, qui identifient le *Paramatma* et le *Djivatma*, c'est-à-dire l'esprit éthéré et l'esprit vital. Cette vitalité, bien qu'indéfiniment diffusible, est impérissable et éternelle, et la matière de l'univers, étant de même substance que l'Etre suprême, est comme lui sans commencement et sans fin.

Après avoir créé l'homme et les animaux, par l'intermédiaire des agents subordonnés dont il avait décrété l'existence dans ce dessein, Vichnou garda la suprême autorité sur l'univers. Ainsi les Ramanoudjas reconnaissent trois prédicats de l'univers qui constituent la divinité, savoir *Tchit*, l'esprit, *Atchit*, la matière, et *Iswara*, dieu ; ou le possesseur, la chose possédée, et le gouverneur ou contrôleur de l'un et de l'autre.

Outre ces formes primaires et secondaires comme créateur et création, la divinité a pris en différents temps des formes ou apparences particulières, pour l'avantage de ses créatures; ce dieu est ou a été présent visiblement parmi les hommes, sous cinq modifications; savoir : 1° dans les objets proposés à l'adoration, comme ses images, etc.; 2° dans ses avatars ou incarnations, comme en poisson, en cochon, etc. ; 3° dans certaines formes appelées *Vyouhas*, qui sont les quatre suivantes : Vasoudéva ou Krichna, Bala-Rama, Pradyoumna et Anirouddha; 4° dans la forme *Soukchma* ou subtile qui, quand elle est parfaite, comprend six qualités; savoir, l'absence des passions humaines, l'immortalité, l'exemption de soins et de peines, l'absence de besoins naturels, l'amour de la vé-

rite et enfin la pratique de la vérité ; 5° comme *Antaratma*, c'est-à-dire en qualité d'âme humaine, ou d'esprit individualisé. Toutes ces manifestations doivent être adorées les unes après les autres comme autant d'échelons ascendants dans l'échelle de la perfection ; c'est pourquoi l'adoration est quintuple, et consiste 1° à nettoyer et à purifier les temples, les images, etc. ; 2° à fournir des fleurs et des parfums pour les cérémonies religieuses ; 3° à présenter ces objets en offrandes, car l'offrande du sang est totalement interdite parmi tous les Vaichnavas ; 4° à réciter le rosaire et à répéter les noms de la divinité, ou d'une de ses formes ; 5° à s'efforcer de s'unir à la divinité. En récompense de ces actes religieux, l'homme sera élevé jusqu'au trône de Vichnou, et jouira d'un état semblable au sien, interprété par une perpétuelle résidence dans le Vaikounta, ou ciel de Vichnou, au sein d'une pure extase et d'un ravissement éternel.

Les Ramanoudjas sont très-nombreux dans le nord de l'Inde, où on les connaît sous le nom de *Sri Vaichnavas*, ou *Sri Sampradayis*. Ils sont les ennemis déclarés des Saivas ou adorateurs de Siva, et ne sont pas même en fort bons termes avec les modernes sectateurs de Krichna, bien que ceux-ci adorent cette divinité comme une incarnation de Vichnou.

RAMASITOA, grande fête des anciens Péruviens, dans laquelle on mangeait des gâteaux bénis et consacrés par les prêtres, et qui avaient été pétris la veille par les vierges du Soleil. Les Incas buvaient ensuite une portion de la liqueur sacrée, nommée *Aca*.

RAMA-TCHANDRA, une des plus célèbres incarnations du dieu Vichnou. *Voy.* Ram, Rama.

RAMATI-RAMS, religieux hindous, qui appartiennent à la grande secte des Vaichnavas ou adorateurs de Vichnou.

RAMAWATS, sectaires hindous qui adorent Vichnou, sous la forme de Rama-Tchandra, l'une de ses incarnations.

RAMAYANA, grande épopée, qui, avec le Mahabharata forme ce qu'on appelle les *Itihasas*, livres sacrés des Hindous : ce poëme contient, en 25,000 slokas ou distiques, les aventures et les exploits de Rama-Tchandra. Il en existe deux rédactions principales, celle du nord et celle du sud, qui, bien qu'identiques pour le fond, comptent un assez grand nombre de variantes importantes dans les détails. La composition en est attribuée à Valmiki, que les Hindous font contemporain de Rama lui-même ; c'est la narration que ce poëte est censé faire à Kousa et à Lava des exploits de leur père, afin que ces enfants puissent se faire reconnaître de ce héros. Mais il en est de Valmiki comme de Vyasa, compilateur des Védas et du Mahabharata ; ces deux noms ne sont que la personnification de la compilation.

Le Ramayana est, ainsi que le Mahabharata, le livre sacré des Kchatriyas. Sa lecture ou son audition sont on ne peut plus efficaces pour la rémission des péchés. Son efficacité est telle qu'un homme changé en serpent par la puissante malédiction d'un brahmane reprendrait sa forme primitive après l'avoir écouté tout entier pendant un jour. Aussi ce poëme est-il appelé un *adikavyam*, poëme primitif, principal, poëme par excellence. On peut en voir l'analyse à l'article Rama.

RAMBHA, Apsara ou nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle devint l'épouse de Nalakouvéra, fils de Kouvéra, dieu des richesses, et n'en fut pas moins enlevée par Ravana, son oncle. Kouvéra maudit son frère, et fit sortir le feu de ses dix têtes à la fois. A la prière de Brahmâ, son supplice fut adouci, mais il lui fut déclaré que s'il attentait encore à la vertu d'une femme, il perdrait toute sa puissance. Il oublia cette menace, enleva encore Sitâ, épouse de Rama, et fut alors puni de tous ses crimes.

RAMEAUX. Les rameaux verts faisaient anciennement partie de la décoration des temples païens, surtout dans les jours de fête. On en offrait de chêne à Jupiter, de laurier à Apollon, d'olivier à Minerve, de myrte à Vénus, de lierre ou de vigne à Bacchus, de pin à Pan, de cyprès à Pluton, etc.

RAMEAUX ou des Palmes (*Dimanche des*). On donne ce nom au dimanche qui précède immédiatement la fête de Pâques, à cause d'une cérémonie particulière à ce jour-là, qui rappelle l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, six jours avant sa mort, lorsque les habitants de la ville vinrent à sa rencontre, en tenant à leurs mains des rameaux d'oliviers, et en jonchant la terre de branchages et de leurs vêtements en guise de tapis. Ce jour-là donc, avant l'office du matin, le célébrant bénit des palmes, ou des branches d'oliviers ou des rameaux de buis, suivant les productions de la contrée, puis on les distribue au clergé et à tous les fidèles. On sort processionnellement de l'église et l'on se rend à un lieu déterminé pour la station ; là, on chante l'Evangile commémoratif du mystère, à moins que, suivant l'usage romain, on ne l'ait chanté à la bénédiction des rameaux et avant le départ ; on fait ensuite l'adoration de la croix, sur laquelle on jette de petites branches. On revient en ordre à l'église en chantant des antiennes. A l'entrée de la ville, si la station a eu lieu dans la campagne, autrement en arrivant à l'église, le clergé et son cortége trouvent la porte fermée. Des enfants qui sont à l'intérieur des portes entonnent alors la fameuse hymne *Gloria, laus et honor*, etc., dont le chœur répète le refrain. Puis le célébrant frappe à la porte avec sa crosse, ou avec le bâton de la croix, s'il est simple prêtre, en prononçant un verset des psaumes qui invite à ouvrir les portes devant le roi de gloire ; les enfants demandent de l'intérieur quel est le roi de gloire ; le célébrant répond que c'est le Seigneur des armées, le Seigneur des vertus. Cette cérémonie se répète trois fois ; les portes s'ouvrent, le clergé entre suivi de la foule des fidèles, en chantant des versets analogues à

la circonstance. Ce cérémonial est celui de plupart des églises de France, mais il y a quelques différences dans le rit romain et dans celui de plusieurs autres diocèses.

Jusque-là le dimanche des Rameaux a eu un aspect de joie et de triomphe; mais dès que la messe commence, on reprend les accents de tristesse et les chants lugubres; tout retrace le mystère douloureux que l'on célèbre dans cette sainte semaine; et pour évangile on chante sur une modulation étrange et dramatique, à une ou à trois voix, toute l'histoire de la passion, c'est-à-dire des souffrances et de la mort du Fils de Dieu. Après la messe, chacun emporte chez soi son rameau bénit et le garde jusqu'à l'année suivante, comme un préservatif contre les dangers temporels et spirituels; ou bien on s'en sert comme de goupillon pour faire des aspersions d'eau bénite, soit quand il tonne, soit dans l'administration des sacrements aux malades, soit sur les personnes qui viennent à trépasser dans la maison.

RAMÉNO-KHASTRÉHÉ ou **Rameschné**, ange ou bon génie de la mythologie persane; c'est un des assesseurs de Mithra, et il est chargé de veiller au plaisir et au bien-être de l'homme.

RAMIRIQUI. Les Muyscas de Tunja et de Sogamoso racontaient qu'au commencement du monde, tout était plongé dans l'obscurité la plus complète, parce qu'il n'y avait ni soleil ni lune. Il n'existait alors que deux hommes, le cacique de Sogamoso et celui de Ramiriqui ou Tunja; ces deux caciques firent des hommes avec de l'argile jaune, et des femmes avec des paquets d'herbes. Mais comme il était nécessaire d'éclairer le monde, Sogamoso ordonna à Ramiriqui, qui était son neveu, de monter au ciel, et il en fit le soleil. Puis trouvant que cela était insuffisant, il y monta à son tour et devint la lune.

RAMNAWAMI, fête que les Hindous célèbrent le neuvième jour de la lune de Tchait, en l'honneur de Rama-Tchandra, qui, disent-ils, naquit ce jour-là à midi. Beaucoup d'Indiens font à cette intention des aumônes, de bonnes œuvres et d'autres actes méritoires, ne prenant aucune part aux affaires du monde. En plusieurs endroits on tient à cette occasion un grand *méla*, ou foire, qui attire un grand concours de monde.

RAMONOU, un des dieux adorés par les peuples du Tonquin.

RAM-RAYIS, sectaires hindous, qui sont une branche des Sikhs; mais leur schisme est plutôt politique que religieux; ils tirent leur nom de Rama-Raya, qui disputa la succession au pontificat à Hari-Krichna, fils d'Hari-Raya, sans cependant pouvoir l'emporter sur lui. Il vivait vers l'an 1660 de notre ère. Ses partisans, peu nombreux dans l'Inde, soutiennent la légitimité de ses prétentions, et rapportent plusieurs miracles opérés par lui, en preuve de sa sainteté.

RAM-TIRTH, lieu célèbre de pèlerinage, établi à Onore, port de mer de la province de Kanara. On y adore le singe Hanouman, qui rendit de si grands services à Rama-Tchandra, dans son expédition contre Ravana. On promène quelquefois son image dans les rues de la ville sur un charriot semblable à une tour, de la hauteur d'environ 15 pieds, et monté sur quatre roues; on le traîne avec de grosses cordes. Quelques Brahmanes montent sur le chariot pour accompagner l'idole, et chanter des prières pendant la procession.

RANA, déesse de la mer, chez les Scandinaves; c'est l'épouse d'Æger, dieu de l'Océan.

RANAIL, nom d'un ange du premier ordre chez les Madécasses.

RANA-NIEIDE, déesse des Lapons, qui la disaient fille du grand dieu Radien. C'était à elle qu'ils se croyaient redevables de la pousse de l'herbe et des bourgeons, parce qu'ils se figuraient le dieu, son père, comme un être oisif et trop insoucieux pour s'occuper des choses d'ici-bas.

RANGUZEMAPAT, esprit domestique des anciens Slaves; c'était lui qui les favorisait dans la fabrication de la bière et de l'hydromel; on l'invoquait en buvant ces liqueurs, et on lui en offrait des libations.

RANH, ou **Ranh-Rap**, démon redouté par les Cochinchinois, parce qu'ils s'imaginent qu'il cherche à nuire aux petits enfants.

RANHIL, grand prêtre de Bhadrinath, divinité hindoue, adorée dans la ville de même nom, sur les bords de l'Alcananda, au nord de l'Hindoustan. Il a un pouvoir souverain sur les 700 villages qui, dit-on, sont la propriété du temple de Bhadrinath.

RANIKAIL, nom d'un ange du premier ordre, chez les Madécasses.

RANTERS ou **Extravagants.** Les Episcopaux d'Angleterre ont donné ce nom à des fanatiques, sortis des Indépendants, dont l'extravagance démagogique admettait toutes sortes d'excès. Leur fureur s'exerçait principalement contre le clergé.

RAPITAN, un des cinq Gahs ou Izeds surnuméraires qui, suivant les Parsis, président aux cinq jours épagomènes.

RAS, c'est-à-dire la *tête*, objet du culte des Harraniens, Sabéens de la Chaldée. S'il faut en croire les écrivains arabes, lorsque les Sabéens rencontrent un homme, dont la tête leur paraît formée sous l'influence de Mercure, ils le font asseoir pendant longtemps dans de l'huile et dans du borax, jusqu'à ce que ses jointures s'amollissent au point qu'on lui détache la tête du corps, rien qu'en la tirant. Ils font ce sacrifice tous les ans, et gardent cette tête. Ils s'imaginent que l'âme de la planète de Mercure vient se placer dans cette tête, parle par sa langue, et donne des avis et des réponses aux questions qui lui sont adressées. C'est pourquoi ils honorent cette tête et la révèrent avant qu'elle soit détachée du corps, et après; ils rendent aussi des honneurs au corps qui a été privé de sa tête.

RASDI, divinité vivante, qui recevait autrefois les adorations des peuples de la Hongrie. Ce fut un Janus, fils de Vatha, qui, le

premier, l'honora comme une déesse. Cette Rasdi était une femme qui, prise par Béla, roi chrétien, et enfermée dans une prison, y mourut en se rongeant les pieds de désespoir. Un autre écrivain la nomme *Varasolo*.

RASIL, nom d'un ange du premier ordre, chez les Madécasses.

RASKOLNIKS ou **ROSKOLNIKS**, dissidents de l'Eglise russe, dont l'origine remonte à l'an 1659, époque où le patriarche Nicon fit pour la première fois imprimer la liturgie slavone, en prenant pour base la liturgie de Constantinople, sauf quelques additions et modifications jugées nécessaires. Une foule de gens commencèrent à crier au sacrilége, soutenant qu'il n'était pas permis de rien changer aux livres anciens, ni de réformer les pratiques de l'Eglise, accusant Nicon d'avoir corrompu les livres et dénaturé la tradition. Bientôt le schisme éclata, et ils firent une Eglise à part.

Le nom de *Raskolnik* dérive du mot russe *raskolo*, scission; ce sont donc les schismatiques ou séparatistes de l'Eglise russe. Mais comme cette qualification est injurieuse, ils s'appellent eux-mêmes *Staroi-vertsi* (*starowertzi*), c'est-à-dire les anciens croyants, les orthodoxes. Ils sont peu répandus dans la Russie proprement dite; mais ils sont en grand nombre à Astracan, à Kasan, sur le Volga, à Staradub (gouvernement de Tchernigor), à Elisabethgrad (gouvernement de Kherson), à Arkhangel et en Sibérie, tant dans les villes que dans les campagnes. On en trouve qui vivent dispersés dans les forêts; une grande partie des Cosaques du Don et de Semeinov appartiennent à cette secte. Leur nombre pourtant a décru progressivement depuis plusieurs années. On l'évalue à 300,000.

Les Raskolniks professent à peu près les mêmes dogmes que l'Eglise gréco-russe; aussi les différences se réduisent à des objets extérieurs et de peu d'importance, à une discipline plus sévère, et à certaines coutumes et cérémonies superstitieuses. Ainsi, par exemple, ils font le signe de la croix d'une autre manière que les Russes: ceux-ci se signent de la droite à la gauche avec les trois premiers doigts de la main, comme emblème de la Trinité, en abaissant les deux autres, comme symbole des deux natures en Jésus-Christ. Les Raskolniks, au contraire, font le signe de la croix de la gauche à la droite, comme les Latins, et observent scrupuleusement de ne se servir que de l'index et du doigt du milieu, d'autres des deux derniers doigts, parce que, disent-ils, Jésus-Christ a fait passer les hommes par la rédemption de la gauche à la droite, et que trois doigts sont le symbole de l'antechrist.

Ils révèrent les images, mais seulement celles qui ont un caractère d'antériorité à la réforme de Nicon, ou celles qui ont été faites par des artistes de leur secte.

La croix russe n'a qu'une traverse. Les Raskolniks lui en donnent trois, celle du milieu excède un peu la longueur des autres. Ils reprochent à l'Eglise russe de faire trois syllabes du nom de Jésus (*I-i-sus*), qu'ils syncopent en parlant et en écrivant de la manière suivante: *I-sus*; de mettre cinq pains au lieu de sept pour la consécration eucharistique; de faire les processions autour de l'autel et du baptistère, en allant de droite à gauche; pour eux ils les font en marchant en sens inverse.

Plus rigides observateurs du carême que les orthodoxes, ils refusent de manger, de boire avec eux, et même d'employer les vases dont ils se seraient servis, s'ils n'ont été purifiés par leurs prêtres, quand ils en ont, car souvent ils en manquent. Dans tous les détails de la vie, usages, langage, régime diététique, costume, ils manifestent une prédilection pour ce qui est ancien, et une aversion profonde pour ce qui est nouveau, surtout s'il est adopté par l'Eglise dominante.

Ils proscrivent impitoyablement l'usage du tabac. Ils ne se contentent pas de s'en abstenir eux-mêmes, mais ils s'enfuient devant toute pipe et toute tabatière, comme s'ils voyaient le diable. Ils regardent le tabac comme une plante que Dieu a maudite. Cette singulière idée repose sur une tradition absurde, qui s'est conservée parmi eux jusqu'à nos jours, et qui, à ce qu'on assure, est écrite dans un des livres religieux des anciens Grecs ou Slaves. Après que Dieu eut commandé à Noé de construire l'arche pour prévenir l'entière destruction du genre humain, le diable se présentait souvent dans sa maison, et sous divers déguisements, pour apprendre de lui de quelle manière et en quel lieu il construirait l'arche. Mais Noé, se souvenant de la défense que Dieu lui avait faite de divulguer les révélations qu'il avait reçues, gardait le silence. Le diable, voyant qu'il ne réussirait pas à séduire Noé par ses paroles, résolut de l'enivrer en lui faisant fumer du tabac. Cette ruse eut le succès qu'il en attendait, et Noé, dans cette espèce d'ivresse, laissa échapper le secret qu'il avait auparavant si bien gardé. Son indiscrétion mit le diable à même d'entraver la construction de l'arche, si bien que Noé trouvait défait tous les matins ce qu'il avait fait la veille. C'est là, suivant les Raskolniks, la raison pour laquelle il resta si longtemps à construire l'arche. Depuis ce temps, le tabac a été maudit de Dieu, et mérite d'être appelé l'herbe du diable. Quand Jésus-Christ, dans l'Evangile, censure les plaisirs charnels, cela doit s'entendre particulièrement du tabac, dont l'usage est criminel, comme celui du thé, du café et même des pommes de terre; car tout cela était inconnu à leurs ancêtres. Ils font rebénir les chambres où quelqu'un a fumé; ils les lavent ainsi que les vêtements sur lesquels serait tombé du tabac. Si l'on vient à placer une tabatière sur une table, ils ne peuvent s'en servir avant d'avoir raboté la place où elle a été déposée.

Un auteur anglais dit que le baptême ne leur est administré qu'au moment de la mort, d'après ce principe adopté par eux, qu'une faute, commise après sa réception, prive ce-

lui qui s'en rend coupable de toute espérance de salut.

Les Raskolniks eurent de grandes persécutions à soutenir, principalement sous Pierre le Grand, qui déploya contre eux toute la sévérité d'un despote; il est vrai que plusieurs fois ils fomentèrent des troubles et prirent part à des révoltes. Maintenant on est plus tolérant à leur égard; les anciennes lois portées contre eux subsistent encore, mais on les laisse sans exécution; et s'ils sont encore exclus de toute espèce de places et d'emplois, on s'abstient du moins de les persécuter. Un grand nombre se sont réunis à l'Eglise russe dans ces derniers temps. Parmi ceux qui persévèrent dans le schisme, on en trouve qui commencent à s'accommoder de sucre, de café et de thé; quelques-uns même ont été surpris une pipe à la bouche; c'étaient sans doute des gens sur le point de se convertir, car la secte conserve toujours beaucoup d'aversion pour cet usage.

RAS-YATRA, fête que les Hindous célèbrent en mémoire des danses que le dieu Krichna exécutait avec les Gopis, ou laitières; elle est très-populaire. Une foule immense, revêtue de ses habits les plus beaux, s'assemble dans une place voisine de la ville, et célèbre cet événement par la musique, les chants et les représentations dramatiques des divertissements de Krichna. Tous les chanteurs et les danseurs publics prêtent généreusement leur concours, et s'en rapportent, pour leur salaire, à la générosité du public. A Bénarès, le Ras-Yatra se célèbre dans le village de Sivapour, et les chefs des danseurs et des musiciens, se rangeant sous les bannières des gens les plus renommés de leur profession, défilent processionnellement. On élève des tentes et des cabanes; la foule se divertit avec des balançoires et des chevaux de bois mus circulairement; elle y fait une énorme consommation de fruits et de friandises; tout, en un mot, y offre le caractère des foires de l'Europe. La même fête a lieu à Brindaban, le jour de la pleine lune de kouar (septembre-octobre).

RAT. Les Phrygiens avaient déifié les rats. Chez les Egyptiens, cet animal rongeur était le symbole d'une entière destruction, et exprimait le monde dans l'opinion de ceux qui lui donnaient un commencement et une fin. Ils le regardaient encore comme le symbole du jugement, parce que, de différents pains, il choisit le meilleur. Plusieurs peuples de l'Asie se feraient encore aujourd'hui un cas de conscience de nuire à ces animaux. Les Romains tiraient des présages de la vue des rats. Pline nous apprend que, de son temps, la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers qui étaient à Lanuvium, ayant été rongés par les rats, présagèrent un événement funeste; et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, accrédita cette superstition.

RATAINIKZA, esprit domestique des anciens Slaves. On croyait qu'il présidait aux chevaux, et les protégeait.

RATANTI-TCHATOURDASI, fête que les Hindous célèbrent le 14e jour de la quinzaine obscure de la lune de Magh (janvier). Elle est ainsi appelée du mot *Ratanti*, ils parlent, par lequel commence ce texte sacré: « Les « Eaux disent: Nous purifions le pécheur qui « se baigne au lever du soleil, dans le mois « de Magh, quand bien même il serait un « Tchandala, ou qu'il aurait tué un Brah- « mane. » En conséquence on va, ce jour-là, se baigner dans une rivière sacrée ou dans un bassin, avant l'aurore, et lorsque les étoiles paraissent encore; ce qui ne laisse pas d'être fort pénible à cette heure-là, dans le nord de l'Inde, où le froid est encore assez vif dans le mois de janvier. On fait aussi des offrandes à Yama, juge des enfers; parce que, dit-on, celui qui rend alors un culte à Yama ne verra pas la mort. On fait également des offrandes et des libations aux mânes des ancêtres; on donne aux Brahmanes et à sa famille du riz mêlé avec des légumes. Dans le Bengale, on prend le bain après le coucher du soleil; et les offrandes sont présentées, non à Yama, mais à Moundamalini, une des formes terribles de la déesse Dévi.

RATHA-DJATRA, ou *fête du char;* elle a lieu, dans les Indes, le deuxième jour de la quinzaine lumineuse du mois d'Asarh (mai). On élève la statue de Djagad-natha ou Vichnou sur un char immense, véritable édifice ambulant, et on la promène pendant plusieurs jours avec beaucoup de pompe et d'appareil. Cette énorme voiture est traînée par des milliers d'individus qui se font un honneur de s'atteler aux cordes. Plusieurs fanatiques se précipitent sous les roues pour se faire écraser, et offrir ainsi au dieu le sacrifice de leur vie. Nous donnons un récit détaillé de cette fête à l'article DJAGAD-NATHA.

RATHA-SAPTAMI, autre fête que les Hindous célèbrent le septième jour du mois de Magh. Elle n'a lieu que dans l'intérieur des maisons On y fait les cérémonies du Pongol en l'honneur du char du soleil.

RATI, déité hindoue, épouse de Kamadéva, dieu de l'amour. Son nom signifie *inclination, volupté.*

RATIONAL, un des ornements du grand prêtre chez les Juifs; il serait mieux nommé *pectoral;* il faisait partie de l'Ephod, et c'était par son moyen que le pontife connaissait la volonté de Dieu. C'était une pièce de broderie d'or de la hauteur de la main et carrée; elle était cousue à l'Ephod que le grand prêtre portait sur sa poitrine, et chargée de quatre rangs de pierres précieuses d'une très-grande valeur. Chaque rang était de trois pierres, sur lesquelles on avait gravé les noms des douze tribus d'Israël, selon l'ordre de la naissance des enfants de Jacob. Il y avait à chaque angle du Rational une chaîne d'or; à l'extrémité des deux d'en haut, il y avait un anneau, et aux deux d'en bas un crochet pour agrafer ces chaînes avec l'Ephod et les joindre ensemble, afin qu'elles pussent mieux le soutenir et l'empêcher de tomber. Au milieu du Rational, il y avait, en caractères de broderie d'or, ces deux mots

hébreux אורים ותמים *Ourim* et *Thoummim*, traduits dans la Vulgate par Doctrine et Vérité. On l'appelait aussi *Rational de jugement*, ou simplement *jugement*, parce que le grand prêtre en était revêtu, soit pour rendre la justice dans les affaires importantes, soit pour consulter Dieu, et déclarer aux hommes ses jugements.

RATIONALISME, système philosophique qui consiste à subordonner aux lumières de la raison humaine, la foi, la tradition et la révélation. Le rationalisme n'est pas aussi moderne qu'on serait tenté de le croire; il prit naissance au milieu du paganisme oriental. Les mythes grossiers et les fables absurdes proposées à la croyance générale ne pouvaient satisfaire les esprits d'élite qui surgissaient de temps en temps au milieu de la gentilité. Ces sages comprirent que les traditions anciennes avaient été viciées; mais au lieu de remonter aux sources, d'interroger les dépositaires de la vérité, ils voulurent tirer de leur propre raison les principes qui devaient servir de base à la religion et à la morale. De là la doctrine isotérique des prêtres égyptiens, la théologie secrète des Orientaux, les mystères de la Grèce, les systèmes de plusieurs philosophes. Le christianisme parut; il apporta la vérité, la fit briller à tous les yeux, rappela le genre humain dans ses voies, ruina le règne du rationalisme, et fonda une longue période de foi.

Mais, après un long sommeil, le rationalisme se réveilla. Faible et timide dans ses premiers essais, il marcha d'abord parallèlement à la foi, s'appuyant sur elle avec confiance; puis il se hasarda à la perdre de vue, se réservant à revenir promptement à elle, enfin il s'en sépara tout à fait et devint son ennemi. Cette séparation une fois consommée, la raison altière, impérieuse, s'est rendue l'arbitre de tout; elle cita la religion à sa barre, pour avoir à rendre compte de ses croyances, élaguant, de son autorité privée, tout ce qui dépassait sa conception. Après avoir étendu sa domination sur les sciences morales et politiques, elle s'attaqua aux faits, et le rationalisme envahit le domaine de l'histoire. On avait fait de la religion *a priori*, de la morale *a priori*, de la société *a priori;* il ne restait plus qu'à faire de l'histoire *a priori;* c'est ce qu'a tenté le rationalisme, qui dès lors a dépassé son terme, aussi nous paraît-il être entré maintenant dans une période décroissante.

Les premiers germes du rationalisme se trouvent dans la réforme de Luther et de Calvin; Descartes ensuite n'a peut-être pas peu contribué à les développer, tout en voulant le subordonner à la foi. Mais c'est surtout dans le siècle dernier que, se posant décidément en adversaire de la religion, le rationalisme forma une école à part, dont les principaux apôtres furent Bâcon, Locke, Condillac, Diderot, Hume, Condorcet, Reid et une multitude d'autres écrivains et philosophes. Le XIXᵉ siècle s'est efforcé de le réduire en théorie et de formuler son symbole; et le rationalisme envahit les écoles de l'Allemagne et de la France: MM. Cousin, Jouffroy et Lherminier peuvent être considérés comme les apôtres et les champions de ce système dans notre pays. Malgré les nombreuses erreurs qui fermentent et qui pullulent dans la société à l'heure où nous écrivons, nous croyons apercevoir une tendance marquée pour revenir à la foi; le malaise général qui règne dans presque tous les esprits nous paraît présager une crise favorable à la religion et à la saine doctrine.

RATNA-CHACHTI ou *fête du Joyau*. Les Hindous la célèbrent le sixième jour de la quinzaine lunaire; on donne alors à son Gourou en cadeau une parure de bijoux. On fait de *Chachti*, qui veut dire sixième jour, une déesse que l'on représente en jaune, assise sur un chat, et nourrissant un enfant. On la regarde comme la protectrice des enfants, et on l'invoque tous les ans dans six fêtes solennelles.

RATNAGUERBHA, un des Bouddhas ou anciens sages adorés par les Bouddhistes du Népâl.

RATNAPANI, un des Dhyani-Bodhisatwas, vénérés par les Bouddhistes du Népâl, qui le disent fils du Bouddha-Ratnasambhava.

RATNASAMBHAVA, un des cinq Bouddhas célestes adorés dans le Népâl. Son royaume est au sud; on le représente de couleur bleue et revêtu d'un manteau rouge. Il est le père spirituel de Ratnapani et de Kchitiguerbha.

RAUDRAS, sectateurs de Roudra ou Siva, troisième dieu de la triade indienne. *Voy.* SAIVAS.

RAULINS, prêtres de la province d'Aracan, dans la presqu'île Transgangétique. Ils sont partagés en trois ordres distingués par différents noms. Tous sont habillés de jaune et rasés; mais ceux qu'on appelle *Pingrins* portent une espèce de mitre, avec une pointe retombant par derrière. Ils font vœu de garder le célibat, et ils y sont obligés sous peine d'être dégradés et réduits à l'état laïque. Il y en a qui vivent dans des monastères fondés par des rois et de grands seigneurs; ils mènent alors une vie analogue à celle des religieux. C'est à ces Raulins que l'on confie l'éducation des enfants. Ils ont un chef qui règle la religion dans toute la province, qui en maintient l'ordre et la discipline, et qui fait reconnaître au peuple les Bouddhas et les Bodhisatwas qui ont droit aux hommages et à la vénération publique. Ce chef des prêtres est universellement respecté; le roi lui-même ne lui parlait qu'en lui faisant une révérence profonde. Les Raulins sont aussi les médecins du pays.

RAUTA-REKHI, dieu du fer, dans la mythologie finnoise; il habite dans l'Hijen-Pesät, au sein des montagnes.

RAVANA, célèbre Rakchasa ou démon de la mythologie hindoue. Il descendait de Brahmâ, par Poulastya, père de la race des Rakchasas. Son père était le mouni Viswasrava ou Visravas; et il était frère de Kouvéra, dieu des richesses, qu'il déposséda de son royaume de Lankâ. On le représente avec

dix têtes. Nous donnons de nombreux détails sur sa vie, ses crimes et sa mort dans l'article RAMA.

RAVI, un des noms indiens du soleil, considéré comme planète, d'où le dimanche est nommé *ravivara*, jour de Ravi. Ceux qui naissent sous son influence ont l'âme inquiète, sont exposés aux souffrances, à l'exil, à la prison, à des chagrins de la part de leur femme et de leurs enfants. *Voy.* SOURYA.

RAWENDIS, sectaires musulmans, zélés partisans de la maison d'Abbas. Ils croyaient à la métempsycose et disaient que l'esprit ou l'âme de Mahomet était passé dans la personne d'Abou-Djafar al-Manzour, second khalife de la race des Abbassides; et pour cette raison, ils voulaient lui rendre des honneurs divins, en faisant, autour de son palais, des processions semblables à celles qui se pratiquent autour du sanctuaire de la Mecque. Cette secte dégénéra enfin en une faction séditieuse et dangereuse que ce même khalife fut obligé d'exterminer. M. S. de Sacy pense que les Rawendis tiraient leur nom d'un lieu nommé *Rawend*, dans le Khorasan.

RAYA-DASIS ou RAÏ-DASIS, branche des Vaichnavas, qui tirent leur nom de Raï-Das, un des disciples de Ramanand. Mais il paraît que les Raya-Dasis ne se recrutent que parmi les *Tchamars*, ouvriers en cuirs et en peaux, et parmi les plus basses tribus des Hindous. Quelques-unes des compositions de leur fondateur se trouvent dans l'Adi-Granth des Sikhs. Voici la légende que ses sectateurs racontent à son sujet; elle a été traduite du *Bhakta-Mal*, par M. Garcin de Tassy, et insérée dans le second volume de l'*Histoire de la littérature Hindoui et Hindoustani*.

« Il y avait un Brahmatchari qui était disciple de Ramanand. Il se procurait des aliments, les préparait, puis les plaçait devant la statue. Il y avait à la porte du temple un banyan qui était lié d'affaires avec un boucher. Cet homme demandait sans cesse au Brahmatchari la faveur de lui laisser un jour faire une offrande à la divinité; mais le brahmatchari ne tenait aucun compte de sa demande. Un jour la pluie empêcha le Brahmatchari de sortir du temple; il accepta alors l'offrande du banyan, et la prépara pour le dieu. Lorsque Ramanand, ayant placé la nourriture, se mit à méditer sur Raghounath (Rama), son attention ne put se fixer. Il demanda à son élève de qui il tenait, ce jour-là, la nourriture du dieu. Celui-ci répondit qu'il l'avait reçue du banyan. Alors le Swami fit entendre ces mots : *Fi du Tchamar !* En conséquence de cette malédiction, Raïdas mourut et naquit de nouveau dans la maison d'un homme de la caste des Tchamars. Comme il refusait le sein de sa mère, une voix du ciel se fit entendre à Ramanand. C'était Bhagavat (Vichnou) qui lui dit : « Allez à la maison du Tchamar, où Raïdas a pris une nouvelle naissance. » L'ascète se leva et se dirigea vers la maison qui lui avait été indiquée. Le père et la mère de Raïdas, affligés comme ils l'étaient, s'empressèrent d'accourir, et se jetèrent aux pieds du saint. Ramanand n'eut pas plutôt fait entendre le mantra d'initiation à l'oreille de Raïdas, que ce dernier ne refusa plus de se nourrir du lait de sa mère.

« Lorsqu'il fut grand, il s'occupait à faire des souliers. Quand des Sadhs venaient lui demander l'aumône, il leur donnait; et au soir il portait à son père et à sa mère les deux ou trois pièces de monnaie qui lui restaient. Ceux-ci s'étant fâchés contre lui à ce sujet, le chassèrent de leur maison. Le Seigneur vint le visiter sous l'apparence d'un Vaichnava, et il lui donna un fragment de la pierre philosophale, lui ayant montré comment il fallait s'en servir pour changer le fer en or. Mais Raïdas lui dit : « Ma richesse c'est Rama... Mettez ce morceau de pierre sur le toit. »

« Le Seigneur laissa passer treize mois, puis il vint encore, et trouva Raïdas dans la même détresse. La pierre était encore dans le même endroit. Alors Raïdas s'étant assis pour faire le service divin, il vit cinq pièces d'or sous le trône de Dieu, et n'osa pas continuer les cérémonies sacrées. Mais le Seigneur lui envoya un songe, et lui dit : « O Raïdas! me céderas-tu, ou dois-je te céder? » D'après ces paroles, il se décida à prendre les pièces d'or, et il en bâtit un nouveau temple, où il plaça un Mahant (supérieur). Pendant tout le jour, il distribuait les vivres offerts à l'idole. Sa réputation s'étendit dans la ville. Grands et petits venaient et obtenaient la nourriture consacrée. Puis le Seigneur voulut le rendre célèbre. Il pensa que les méchants étaient la clef propre à ouvrir la chambre de la grandeur des Sadhs. Il changea donc l'esprit des Brahmanes au sujet de Raïdas; aussi allèrent-ils se plaindre au roi en ces termes : « Un Tchamar fait le poudja du Salagrama, et distribue ensuite la nourriture sacrée aux hommes et aux femmes de la ville. Ainsi il les dépouille de leur caste et l'anéantit. » Le roi ayant entendu ces plaintes, fit appeler Raïdas, et lui dit : « Livrez le Salagrama aux Brahmanes. » Il répondit : « C'est très-bien, je ne demande pas mieux; mais si à la nuit l'idole vient encore me trouver, les Brahmanes crieront ensuite que je l'ai volée. Ainsi ne la leur livrez qu'après avoir fait une épreuve. » En effet le roi fit placer le trône de l'idole au milieu de l'assemblée royale. Il dit aux Brahmanes d'appeler l'idole. Ceux-ci se fatiguèrent à force de réciter le Véda, mais l'idole ne bougea pas. Alors Raïdas fit entendre un chant tellement tendre, que l'idole avec son coussin alla se mettre sur les genoux de Raïdas. Les Brahmanes se retirèrent en rougissant, et le roi traita Raïdas avec beaucoup de respect.

« Djhali, reine de Tchitor, était allée auprès de Kabir pour être son disciple. A son arrivée, elle trouva Kabir assis sur un tapis, sur lequel il avait laissé tomber de la mélasse, et qui était couvert de plusieurs milliers de mouches. A cette vue, sa foi ne put se développer; mais ayant contemplé la beauté de l'idole de Raïdas, cette reine devint disciple de ce dernier. Lorsque les Brahmanes qui étaient avec elle eurent appris

cela, leur corps fut brûlé par le feu de la colère, et ils allèrent réclamer auprès du roi. Celui-ci leur dit que déjà on avait fait subir une épreuve à Raïdas. Les Brahmanes insistèrent, et le roi se décida à faire de nouveau venir le saint, et à lui faire subir la même épreuve que la première fois. Les Brahmanes se fatiguèrent en vain à force de lire le Véda; quant à Raïdas, il récita ces vers de sa composition en l'honneur du dieu qui justifie le coupable : « O dieu des dieux! « vous êtes déjà venu à mon secours. Vous « êtes la racine du bonheur suprême, qui « n'a pas d'égale. J'ai trouvé cette racine en « embrassant vos pieds. J'ai habité dans le « sein de plusieurs femmes (1), sans pou- « voir éviter la crainte de la mort. Tant que « je ne me suis pas livré à votre culte, j'ai « erré çà et là dans l'irrésolution. J'ai nagé « dans la douleur infranchissable du charme « de l'illusion et du goût erroné pour les « *choses* visibles. Aujourd'hui, à cause de la « *foi* en votre nom, je dois m'abstenir de « penser à toute autre chose, et ne pas me « mettre en peine de la justice du monde. « Agréez, ô Dieu! l'adoration de votre ser- « viteur Raïdas. Rendez son nom célèbre, « vous qui purifiez le pécheur. » Alors le Seigneur se mit en mouvement de la même manière que la première fois, et alla s'asseoir sur les genoux du saint.

« Lorsque la reine prit congé de Raïdas, ce dernier lui recommanda de lui écrire, s'il venait à se passer quelque chose qu'elle voulût lui faire savoir. Quand elle arriva dans son pays, les Brahmanes l'insultèrent, lui reprochèrent d'être devenue disciple d'un Tchamar. La reine fut en grand souci, et elle écrivit une lettre à son Gourou. Celui-ci accourut. La reine le reçut avec beaucoup d'honneur, et le fit entrer dans son palais. Tous les Brahmanes vinrent; la reine leur distribua des vivres. Après les avoir apprêtés à leur manière, ils s'assirent pour manger; mais voilà qu'entre chaque couple de Brahmanes il parut un Raïdas. Les Brahmanes ayant vu ce miracle deux à quatre fois, s'inclinèrent devant Raïdas, et tombèrent à ses pieds. Alors le saint ayant découvert sa poitrine, leur montra le cordon d'or qui annonçait sa caste véritable. »

RAYMI, fête solennelle, que les Incas célébraient à Cusco en l'honneur du soleil. Cette solennité arrivait au mois de juin après le solstice. Tous les généraux et tous les capitaines, les Curacas et les grands seigneurs assistaient à cette fête. Le roi s'y trouvait également, à moins qu'il ne fût à la tête de son armée ou qu'il ne fît la visite de ses Etats. Il en commençait les cérémonies par une procession, et se mettait le premier en marche comme souverain prêtre; tous les chefs et les grands de l'Etat venaient après lui, vêtus magnifiquement, ou portant divers déguisements symboliques. Après la procession tous les Péruviens se préparaient au Raymi par un jeûne fort austère de trois jours, pendant lequel ils ne mangeaient qu'un peu de maïs blanc cru, avec une petite quantité d'herbe, et ne buvaient que de l'eau. Les prêtres qui devaient faire les sacrifices, préparaient, la veille de la fête, les moutons et les agneaux qui devaient y servir, ainsi que les vivres et le breuvage qu'il fallait présenter à Inti. Les prêtresses pétrissaient pendant la nuit de petits gâteaux avec une pâte nommée Cancou.

Le jour de la fête étant arrivé, le roi sortait accompagné de tous ses parents, et se rendait processionnellement avec eux dans une grande place, où ils attendaient, nu-pieds et les yeux tournés vers l'orient, que le soleil parût. Dès qu'ils l'apercevaient, ils se mettaient à genoux pour l'adorer, et le saluaient avec le plus profond respect. Le roi se levait ensuite, prenait deux grands vases pleins de son breuvage ordinaire, et, en qualité de fils aîné du Soleil, il l'invitait à boire dans le vase qu'il tenait de la main droite. Après cette invitation, il répandait la liqueur de ce vase dans une cuvette d'or, d'où, par le moyen d'un tuyau, elle se rendait au temple d'Inti. Il buvait ensuite un peu de la liqueur du vase qu'il tenait de la main gauche, et partageait le reste entre tous les princes du sang, en versant quelques parties de cette liqueur dans de petites coupes d'or ou d'argent qu'ils apportaient à cet effet. Après cette cérémonie, ils se rendaient tous en ordre au temple d'Inti. A deux cents pas de cet édifice, chacun se déchaussait à l'exception du roi. Ce prince et tous ceux de son sang entraient et se prosternaient devant l'image du dieu. Aussitôt que le roi avait offert à Inti le vase d'or qu'il tenait, tous les princes du sang remettaient les leurs aux prêtres de leur famille. Les sacrificateurs offraient ces vases d'abord, et allaient ensuite prendre ceux des Curacas, qui s'avançaient suivant leur rang. En donnant leurs vases, ils faisaient présent à Inti de petits animaux d'or et d'argent de toutes les espèces qui se trouvaient dans leur pays. Cette offrande finie, chacun retournait en silence à sa place.

Les sacrificateurs s'avançaient à leur tour avec une grande quantité d'agneaux et de brebis brehaignes de différentes couleurs, et offraient d'abord un agneau noir qu'ils immolaient pour en tirer des présages. Lorsque les présages tirés de l'agneau n'étaient pas favorables, ils immolaient un mouton; si le présage n'était pas plus satisfaisant, ils sacrifiaient une brebis brehaigne; enfin s'ils n'avaient pas lieu d'être contents de ce dernier sacrifice, ils ne laissaient pas de célébrer le Raymi, mais avec douleur, dans la persuasion qu'Inti était courroucé contre eux. Ils immolaient ensuite une grande quantité d'autres agneaux, de moutons et de brebis, mais sans examiner leurs entrailles. Après les avoir égorgés, on les écorchait et on n'en gardait que le sang et le cœur pour l'offrir à Inti, avec le sang et le cœur du premier agneau. Les sacrificateurs réduisaient le tout en cendres, avec un feu qu'ils

(1) Allusion à la métempsycose.

croyaient recevoir du soleil, parce qu'ils l'allumaient à ses rayons. Le grand prêtre présentait aux rayons de cet astre un vase concave très-poli et très-luisant, gros comme la moitié d'une orange, et en allumait un peu de charpie de coton. Ce feu, qui était regardé comme sacré, servait à consumer les offrandes, et à rôtir toute la viande qu'on mangeait ce jour-là. On le conservait ensuite pendant toute l'année dans la maison des vierges élues, et c'était un fort mauvais présage s'il venait à s'éteindre. Ce feu était allumé la veille de la fête; mais s'il n'y avait pas de soleil ce jour-là, le feu était allumé par le frottement de deux bâtons. Cependant lorsqu'ils étaient contraints de recourir à ce moyen, ils s'en affligeaient, disant qu'il fallait bien que le soleil fût irrité contre eux, puisqu'il refusait de leur donner du feu de sa main.

La chair des animaux sacrifiés était cuite dans les deux principales places de la ville, et on la distribuait à tous ceux qui se trouvaient à cette solennité, selon leur dignité et leur rang. Le roi, assis dans une chaise d'or massif, posée sur une table de même métal, envoyait dire aux bourgeois de la haute et basse ville, comme à ses bons sujets, de donner à boire de sa part aux principaux personnages des nations étrangères qui se trouvaient à cette cérémonie. Après cette première invitation, il en faisait une semblable aux Curacas des environs de Cusco. Le seigneur chargé de cette commission disait à celui auquel il était envoyé : « Le Capac Inca t'envoie inviter à boire, et je viens pour te faire raison de sa part. » Le capitaine ou le Curaca prenait le vase avec beaucoup de respect, et levait les yeux du côté du Soleil, pour lui rendre grâces de la faveur que son fils lui faisait, et dont il s'avouait indigne. Lorsqu'il avait bu, il rendait le vase au roi sans aucun compliment, et donnait plusieurs baisers à l'air, comme une marque d'adoration. Les capitaines et les Curacas s'avançaient alors respectueusement en présence du roi et lui demandaient raison à leur tour; ce que le roi leur accordait en portant à ses lèvres chacun des vases qui lui étaient présentés, et les faisait vider par les Incas privilégiés. Chacun reprenait ensuite sa place. Des troupes de baladins venaient danser aux chansons; ils étaient suivis de gens masqués qui portaient des devises et des blasons.

La fête du Raymi durait neuf jours, pendant lesquels les festins, les jeux, les danses se succédaient sans interruption; car on ne faisait attention aux augures fâcheux que les premiers jours. Après la neuvaine, les Curacas s'en retournaient chez eux avec la permission du roi, très-satisfaits d'avoir assisté à la principale fête de leur dieu. Le roi la célébrait partout où il se trouvait, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il visitât son royaume; mais nulle part elle ne se faisait avec autant de solennité qu'à Cusco.

RAZÉCA, idole des Adites, ancienne tribu arabe détruite au temps du patriarche Héber. Ces idolâtres l'invoquaient pour obtenir les choses nécessaires à l'entretien de la vie

RAZIEL, ange qui, suivant les cabalistes, fut le précepteur d'Adam, et qui le fit dépositaire du grand livre où se trouvait la connaissance de tous les secrets de la nature, la puissance de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, de renverser les villes, d'exciter des tremblements de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes, et de prédire tous les événements. Ce livre passa dans la suite entre les mains de Salomon, et lui enseigna la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra, dans tout l'Orient, des choses si étonnantes qu'elles le rendirent le prince le plus sage de l'univers, et que tous les savants de l'Inde et de la Perse s'empressèrent de le consulter. Les cabalistes donnent aussi un ange pour précepteur à chacun des patriarches. Sem, par exemple, eut pour maître *Japhiel;* Abraham, *Tsedekiel;* Isaac, *Raphaël;* Jacob, *Peliel;* Joseph, *Gabriel;* Moïse, *Métatron*, etc.

RÉ, nom du dieu Soleil chez les Egyptiens; il est communément accompagné de l'article : *Phré*. *Voy*. PHRÉ, SOLEIL.

Les anciens Irlandais donnaient le nom de *Ré* à la lune, honorée par eux conjointement avec le soleil.

RÉALISTES, secte philosophique du XVe siècle. Depuis longtemps déjà, les maîtres et les étudiants en philosophie s'étaient partagés en deux camps, dont les uns mettaient des distinctions partout; on les appelait les *réalistes;* tandis que les autres n'en voulaient reconnaître que dans les termes; c'étaient les *nominaux*. Les premiers se piquaient de juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, et les seconds par le nom qu'elles portent. Ces disputes métaphysiques, conséquence d'une scolastique frivole, étaient dans le fond bien oiseuses et même absurdes; mais elles préoccupaient vivement les esprits, et chacun prenait parti pour les uns ou pour les autres. Bientôt on s'élança hors du domaine de la philosophie et la querelle envahit le terrain théologique. Alors il y eut plusieurs énoncés de part et d'autre, et les disputes éclatèrent avec plus de scandale.

Mais les propositions qui firent le plus de bruit furent celles que l'on signala dans les écrits de Pierre de Rieu, licencié de Louvain et réaliste fameux. Il avait d'abord avancé en thèse générale que *les propositions sur les futurs contingents ne sont point vraies, parce qu'autrement il n'y aurait plus de liberté, et que tout arriverait nécessairement*. Puis, comme cela était assez naturel, il voulut appliquer cette *vérité scolastique* aux paroles de la Bible, et crut pouvoir dire qu'il n'y avait *aucune vérité* dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : *Vous me renierez trois fois;* ni dans celles de l'ange à la sainte Vierge : *Vous concevrez et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus;* ni dans celles du Symbole : *Jésus-Christ vien-*

dra juger les vivants et les morts ; il y aura une résurrection des morts, etc. Le scandale de ces conséquences aurait dû faire renoncer aux principes d'où elles découlaient ; mais alors, comme aujourd'hui, dit M Bonnetty (*Annales de Philosophie chrétienne*, t. VI), on distinguait deux sortes de vérités : les vérités naturelles ou philosophiques, et les verités révélées ou évangéliques. Des chrétiens croyaient pouvoir garder une foi égale aux unes et autres ; on commençait par se contenter soi-même et contenter ses adversaires, en déclarant qu'on ne voulait pas appliquer la vérité philosophique à la vérité évangélique ; que l'on croyait et que l'on respectait toujours celle-ci, sans cependant abandonner l'autre. Ce sont deux ordres de vérité distincts et séparés, disait-on, malgré les décisions des conciles et du pape, qui avaient déclaré que ces prétentions étaient inadmissibles.

Comme la doctrine de Pierre de Rieu était blâmée de tous côtés, il prétendit que nonobstant la persuasion où il était que les propositions des futurs contingents n'ont aucune vérité, cependant il croyait vraies les propositions de l'Ecriture et celles du Symbole, parce que Dieu en connaît et en a révélé la vérité. Il ajoutait qu'il avait voulu simplement exclure de ces propositions sur les futurs contingents la nécessité et l'immutabilité, et soutenir seulement que leur vérité n'était pas du même ordre que celle des propositions qui ont pour objet le passé et le présent. Cette explication parut suffisante à la faculté de théologie de Louvain, à l'Université de Cologne et à vingt-quatre docteurs de Paris, tous attachés aux Réalistes ; mais il n'en fut pas ainsi à Rome, où le pape Sixte IV condamna ce qu'il avait dit des propositions de l'Ecriture et du Symbole.

REBAPTISANTS. Ce nom fut donné à ceux qui soutenaient que le baptême conféré par les hérétiques était nul, et par conséquent qu'il fallait rebaptiser ceux d'entre les hérétiques qui abjuraient leurs erreurs et rentraient dans le sein de l'Eglise. Cette opinion fut adoptée, en 255, par les évêques d'Afrique, qui avaient à leur tête saint Cyprien. Un nommé *Magnus*, voyant que les hérétiques Novatiens conféraient de nouveau le baptême à ceux qui abandonnaient l'Eglise pour passer dans leur parti, consulta saint Cyprien, pour savoir s'il fallait aussi rebaptiser les Novatiens qui revenaient à l'Eglise. Le saint docteur répondit qu'il le fallait, et il en apporta plusieurs raisons, dont voici les principales 1° les hérétiques n'ont point le Saint-Esprit : ils ne peuvent donc pas le conférer à ceux qu'ils baptisent ; 2° hors de la véritable Eglise, il n'y a point de salut ; donc il n'y a point de vrai baptême parmi les hérétiques. Ces deux principes étaient la base de tout ce que saint Cyprien dit et écrivit sur cette matière pendant le cours de la dispute. Son sentiment fut confirmé dans un concile des évêques d'Afrique, qu'il jugea à propos de convoquer à ce sujet dans sa ville de Carthage. Quelque temps après, un second concile, plus nombreux encore, renouvela et ratifia les décisions du premier. En même temps, il fit informer le pape Etienne de ce qu'il avait prononcé sur le baptême des hérétiques. Etienne désapprouva ce jugement, et il en écrivit aux Pères du concile, leur représentant que la pratique constante et universelle de l'Eglise était contraire à cette doctrine, et que le plus sûr était de ne rien innover. Saint Cyprien ne se rendit point à ces raisons ; il assembla un troisième concile, auquel assistèrent quatre-vingt-sept évêques africains, numides et maures. Ce concile décida, comme les deux précédents, que le baptême des hérétiques était invalide. Le pape Etienne, de son côté, combattit vivement cette opinion, et menaça même d'excommunier ceux qui la soutenaient ; mais il s'en tint toujours aux simples menaces, et l'on ne trouve point de preuve qu'il ait en effet excommunié saint Cyprien, comme plusieurs l'ont prétendu. Le pape Etienne étant mort avant la fin de la contestation, Xiste, son successeur, la termina, et fit décider, dans un concile plénier, que le baptême des hérétiques était valide. On dispute pour savoir si ce concile est celui de Nicée ou celui d'Arles. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien et les évêques de son parti se soumirent à ce jugement. Les deux grandes raisons sur lesquelles s'appuyait saint Cyprien étaient plus spécieuses que solides : les hérétiques n'ont ni le Saint-Esprit ni la grâce, donc ils ne peuvent conférer ni l'un ni l'autre par le baptême. Cette conséquence serait bonne, si le baptême tirait son efficacité de l'état du ministre qui le confère ; mais, comme il ne la tire que de l'institution de Jésus-Christ, il a toujours son effet, par quelque personne qu'il soit administré.

L'autre raison n'est pas mieux fondée. Il n'y a point de salut hors de la vraie Eglise ; mais les enfants qui naissent parmi les hérétiques ne sont pas hors de l'Eglise, puisqu'ils ne participent point à cet esprit de révolte contre l'Eglise, qui constitue l'hérésie.

La doctrine des Rebaptisants fut adoptée, dans la suite, par les Donatistes ; mais saint Augustin les réfuta vivement dans son livre *du Baptême*.

Il s'était élevé dans l'Eglise des hérétiques qui avaient altéré la forme du baptême. On avait jugé que leur baptême était nul, et qu'il fallait rebaptiser ceux d'entre eux qui se convertissaient. Ce fut peut-être cet usage qui occasionna la querelle des Rebaptisants ; cependant il ne leur était aucunement favorable. Ce n'était pas parce que les Valentiniens étaient hérétiques qu'on regardait leur baptême comme nul, mais parce qu'ils en changeaient la formule essentielle.

Dans les sectes modernes, les Anabaptistes, qui nient la validité de ce sacrement conféré aux enfants qui n'ont pas atteint l'âge de la raison, le réitèrent à ceux-ci quand ils sont devenus adultes. Vers l'an 1639, aux

Etats-Unis, la rebaptisation était fréquente; car, à cette époque, les divagations de tout genre, en matière religieuse, avaient aussi introduit l'usage de réordonner. Celui de rebaptiser eut lieu dans le midi de la France, où cinquante à soixante protestants reçurent un second baptême. *Voy.* ANABAPTISTES.

RÉBI, fêtes solennelles des Japonais qui suivent la religion du Sin-to ou des Esprits; ceux même qui appartiennent à un autre culte y prennent part. Elles sont destinées à honorer les Kamis ou Génies, ou bien à rappeler le souvenir des antiques usages de leurs pères. Les unes sont mensuelles, et arrivent à des jours déterminés de chaque mois; les autres, au nombre de cinq, sont annuelles et se célèbrent le premier, le troisième, le cinquième, le septième et le neuvième mois, au quantième du mois qui correspond à son ordre numérique. On peut voir l'ordre et le nom des Rébi dans le CALENDRIER JAPONAIS, inséré dans notre premier volume; et nous donnons à leur ordre alphabétique la description détaillée des cinq fêtes annuelles. Ces fêtes se passent plutôt en plaisirs, promenades, visites mutuelles, et repas de famille, qu'en visite des temples et en exercices religieux, les Japonais étant persuadés que les Kamis se plaisent infiniment à voir prendre aux hommes des plaisirs et des divertissements innocents. Quelques-uns cependant se rendent aux Miyas ou temples pour y prier ou pour les visiter; mais le plus grand nombre terminent leur journée dans les cabarets ou les lieux de prostitution.

RÉCHABITES, (prononcez *Rekhabites*); congrégation dont il est parlé dans plusieurs passages de l'Ecriture sainte. On n'est pas d'accord sur son origine; cependant ils faisaient remonter la constitution de leur société à Jonadab, fils de Rechab, qui vivait du temps de Jéhu, roi d'Israël, et descendait de la famille de Jéthro, beau-père de Moïse. Ainsi les Réchabites n'étaient pas d'origine juive. Cependant Jéthro, ayant embrassé la religion de Jéhova, vint auprès des Israélites à la prière de son gendre; on y conduisit plus tard sa famille. Sa postérité se joignit aux Israélites et forma deux branches: les uns résidèrent à Cadès, auprès de la tribu de Nephthali, et les autres auprès de la tribu de Juda, et se répandirent jusque sur le territoire des Amalécites. C'est de ceux-là que vinrent les Réchabites dont il est ici question.

Quoi qu'il en soit, cette tribu avait conservé ses usages anciens, et tout en professant la même foi que les Juifs, et étant unis d'amitié avec eux, ils faisaient corps à part, fuyant les villes, ne bâtissant point de maisons, mais habitant sous des tentes, comme font encore les Arabes scénites. Dans la suite des temps, il est probable que plusieurs d'entre eux se mêlèrent, soit avec les Juifs, soit avec les autres nations voisines; et ce fut sans doute pour prévenir une défection générale que Jonadab, fils de Réchab, un des principaux d'entre eux, fit ce commandement à sa famille: « Ne buvez jamais de « vin, ni vous, ni vos enfants; ne bâtissez « pas de maisons, ne semez point de grains, « ne plantez point de vignes, et n'en possé- « dez point; mais demeurez sous des tentes « toute votre vie, afin que vous viviez long- « temps sur la terre où vous êtes étrangers. »

Les Réchabites obéirent ponctuellement aux ordres de Jonadab leur père; mais l'invasion de la Palestine, par Nabuchodonosor, les força de quitter leurs demeures champêtres, et de se réfugier à Jérusalem, où ils demeuraient sous des tentes. Ils y étaient encore, quand le prophète Jérémie, reprochant aux Israélites leur désobéissance aux ordres de Dieu, leur proposait pour exemple la soumission admirable des Réchabites aux injonctions de leur aïeul; et pour les convaincre par leurs propres yeux, il fit venir ces étrangers dans le temple, ordonna de leur présenter des coupes pleines de vin et de les inviter à boire; mais ceux-ci refusèrent cette invitation en se retranchant derrière les prohibitions de leur ancêtre, qu'ils rapportèrent publiquement. Alors Jérémie leur dit: « Parce que vous avez obéi au commandement de Jonadab, votre aïeul, et que vous avez gardé ses préceptes, voici ce que dit le Seigneur des armées, Dieu d'Israël: La race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point de produire des hommes qui se tiendront toujours en ma présence. » Ces dernières paroles peuvent s'entendre d'un emploi dans le temple que le Seigneur leur réservait à perpétuité; mais il en est qui supposent qu'il s'agit ici de la perpétuité de leur race. Benjamin de Tudèle, qui voyageait au XII[e] siècle, prétend avoir trouvé, en Orient, une population nombreuse de Réchabites qui occupaient un vaste territoire couvert de villes et de villages. Si ce voyageur n'en a pas imposé, il aura pris pour des descendants des Réchabites des Arabes nomades, qui, comme on le sait, s'abstiennent de vin et vivent sous des tentes. Il peut se faire qu'il ait aussi trouvé dans les mêmes régions des familles juives forcées par la nécessité d'observer le même genre de vie.

RECHAHOUILENG, personnage mythologique des Carolins occidentaux, qui le disent fils adoptif d'Elieulep. Il était né dans l'île de Lamourek; mais, dégoûté de la terre, il monta au ciel pour y jouir de la félicité de son père. Cependant il est redescendu dans la moyenne région de l'air, pour y entretenir sa mère qui vit encore à Lamourek dans un âge décrépit, et lui faire part des mystères célestes.

RECLUS, RECLUSES. On appelait ainsi autrefois des personnes qui, voulant se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, se faisaient construire une petite chambre joignant le mur de quelque église, et y demeuraient sans sortir jusqu'à la fin de leur vie. C'étaient surtout des filles ou des veuves qui se livraient à ce genre de dévotion. La cérémonie de leur réclusion se faisait avec grand appareil; l'église était tapissée; l'évê-

que célébrait la messe pontificalement, prêchait et allait ensuite lui-même sceller la porte de la petite chambre, après l'avoir aspergée d'eau bénite. On n'y laissait qu'une petite fenêtre, par où la pieuse solitaire entendait l'office divin et recevait les choses nécessaires à la vie. A Paris, il y eut plusieurs recluses de ce genre. Le 5 octobre 1473, une femme appelée Philippe du Rochier, fille d'un riche marchand de la rue Thibautodé, se fit recluse à l'âge de dix-huit ans, à l'église Sainte-Opportune, et mourut dans sa cellule à 98 ans. On cite encore Jeanne la Vodrière, Alix-la-Bourgotte et Jeanne Panoncelle, à l'église des Saints-Innocents; dame Flore à Saint-Séverin; Hermensende à Saint-Médard; Marguerite à Saint-Paul, etc.

RECLUSOIR, petite cellule attenant au mur d'une église, dans laquelle résidait une recluse. Elle n'avait d'autre ouverture qu'une petite fenêtre donnant dans l'église et par laquelle elle entendait l'office divin. La porte en était murée. *Voy.* RECLUS.

RÉCOLLETS. On appelait ainsi, en France, les religieux réformés de l'ordre de Saint-François, connus aussi sous le nom de *Frères Mineurs de l'étroite observance*. Cette réforme fut établie en Espagne et en Portugal, dans l'année 1500, par le P. Jean de Guadalupe, où ces religieux sont appelés *Déchaussés*. Ils s'introduisirent, en 1525, en Italie où ils portent le nom de *Réformés*. En 1592, Louis de Gonzague, duc de Nevers, fit venir quelques-uns de ces religieux dans sa ville capitale, et leur donna un couvent qui fut le premier de leur ordre en France. On leur donna, dans ce royaume, le nom de *Récollets*, qui signifie *recueillis*, parce qu'ils faisaient profession de mener une vie plus austère et plus recueillie que les autres religieux de l'ordre de Saint-François. Les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV rendirent plusieurs ordonnances favorables à la propagation de cette réforme, qui, par ce moyen, s'étendit prodigieusement en France, et y forma dix provinces. Louis XIV fut si content de leurs services au camp de Saint-Sébastien, au bout de la forêt de Saint-Germain-en-Laye, où ils avaient servi d'aumôniers, qu'il voulut qu'à l'avenir ils continuassent à exercer la même fonction dans ses armées. Les Récollets vont les jambes nues, et ont pour chaussure des espèces de soques ou de sandales fort hautes.

RECTEUR. Dans quelques provinces de France, particulièrement en Bretagne, on donne ce nom au curé qui gouverne une paroisse. Dans plusieurs communautés, couvents et hôpitaux, on appelle *recteur* le supérieur de la maison. Le chef de la confrérie des pénitents blancs ou bleus porte aussi le nom de *recteur*, et sa charge se nomme *rectorat* ou *rectorerie*.

REDARATOR, dieu des Romains, qui présidait à la seconde façon que les laboureurs donnaient à la terre.

REDDITION, troisième partie du sacrifice chez les Romains; elle consistait à replacer sur l'autel les entrailles de la victime, après qu'on les avait examinées.

RÉDEMPTEUR; 1° c'est le titre que les chrétiens donnent à Jésus-Christ, qui nous a rachetés au prix de son sang. *Voy.* RÉDEMPTION.

2° Dans l'ordre des Mathurins, on donnait quelquefois le nom de *Rédempteurs* aux religieux qui se rendaient chez les infidèles pour racheter les captifs.

RÉDEMPTION, le troisième des mystères fondamentaux de la religion chrétienne. C'est celui par lequel Jésus-Christ, fils unique de Dieu, un même Dieu avec son père, homme semblable à nous, a pris sur lui la peine due à nos péchés, est mort sur la croix pour les expier, et a reconquis, par sa résurrection, les droits à l'héritage céleste que nous avions perdus par la faute du premier homme.

Le péché étant tout à la fois une *dette* par laquelle l'homme est engagé envers la justice divine, un sujet d'*inimitié* entre Dieu et l'homme, un *crime* qui rend l'homme coupable et digne de la mort éternelle, il s'ensuit qu'à ces différents égards, Dieu est par rapport aux hommes pécheurs un *créancier* auquel ils sont redevables, une *partie lésée* qu'il faut satisfaire, un *juge* qui doit les punir. La satisfaction, pour être vraie et réelle, exigeait le payement de la dette contractée, le moyen d'apaiser la justice divine, l'expiation du crime. L'homme pécheur, étant par lui-même incapable de remplir ces conditions, avait besoin auprès de Dieu d'un garant et d'une caution qui se chargeât de sa dette et qui l'acquittât pour lui; d'un médiateur qui le réconciliât avec Dieu; d'un prêtre et d'une victime qui se substituât à sa place, et qui expiât ses péchés en se soumettant aux peines qu'il méritait. C'est ce qu'a pleinement et surabondamment accompli JÉSUS-CHRIST. Dès son entrée dans le monde par son incarnation, il s'est présenté à son Père céleste comme une caution et un garant qui venait acquitter la dette des hommes pécheurs; il s'est mis entre son père et eux, comme un médiateur; et, comme pontife, mais pontife séparé des pécheurs, sans tache et sans souillure, innocent, saint et plus élevé que les cieux, il s'est offert lui-même, pour souffrir dans son corps, en qualité de victime, les peines auxquelles les hommes pécheurs étaient condamnés; peines qu'il a endurées pendant toute sa vie mortelle, qu'il a souffertes surtout dans le temps de sa passion et sur l'autel de la croix où il a été attaché, où il est mort et a répandu tout son sang. Ce sang, d'un prix infini, a donc été le prix non-seulement équivalent, mais encore surabondant, qu'il a payé à son père pour la dette des hommes pécheurs; par le mérite et l'efficacité de sa mort, il a donc apaisé son père et l'a réconcilié avec les hommes pécheurs, et par une véritable substitution aux hommes coupables. Mais c'est Dieu le Père qui a donné lui-même son Fils aux hommes pécheurs et coupables, pour être leur garant, leur médiateur, leur pontife

et leur victime; et par ce don ineffable il a concilié les droits de sa justice, de sa sainteté, de sa majesté offensée, avec l'indulgence que sa clémence et sa miséricorde infinie demandaient de lui.

Par cette satisfaction que Jésus-Christ a offerte à son Père, il a mérité d'abord aux hommes pécheurs un double droit : celui *premièrement* d'être ou plutôt de pouvoir être délivrés des peines que le péché leur avait justement attirées; conséquemment de la captivité du démon, à laquelle ils étaient assujettis, et de la mort et de la malédiction éternelle qu'ils avaient encourue; et *ensuite* celui de rentrer en grâce avec Dieu, ou d'avoir accès au trône de ses bienfaits et de ses faveurs ; de rentrer aussi dans le ciel d'où ils avaient été bannis pour jamais, et d'y participer à la félicité et au bonheur éternel des bons anges : deux droits fondés l'un et l'autre sur l'obligation que Dieu s'est imposée lui-même en acceptant la satisfaction de son Fils, et en lui promettant ces effets de sa miséricorde que le Fils sollicitait. C'est-à-dire donc, que le péché ayant ôté aux hommes toute espérance de briser jamais les chaînes qui les tenaient assujettis au démon, de rompre les liens qui les soumettaient aux lois de la mort et à tous les effets de la malédiction divine ; d'avoir jamais part aux bontés et aux faveurs de Dieu, et de jouir un jour de sa vie bienheureuse; la satisfaction de Jésus-Christ les a rétablis dans toutes les espérances qu'ils avaient perdues.

Cependant elle n'a pas effacé par elle-même leurs péchés, et ils ne peuvent néanmoins jouir de l'objet de leurs espérances qu'à cette condition. Qu'a-t-elle donc opéré à cet égard? Elle a mérité que Dieu établît des *moyens* capables d'effacer les péchés des hommes, et leur donnât ensuite les secours nécessaires, suffisants et propres à les maintenir dans l'état de justice, d'innocence et de sainteté qu'ils auraient recouvré par le *bon* usage de ces moyens; car leur usage même est assujetti à des conditions et à des lois. L'effet de ces moyens est de leur communiquer le Saint-Esprit qui répand ou qui augmente la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, dans leurs cœurs, qui l'y établit, qui l'y fixe d'une manière stable et permanente, quoique non immuable, invariable et inaltérable. Et c'est cette charité qui efface leurs péchés, et qui les rétablit dans l'état d'innocence, de justice et de sainteté, en un mot dans l'état où le premier homme fut créé ; si ce n'est que les combats intérieurs qu'ils éprouvent, et qu'Adam n'éprouvait pas, leur rendent la pratique du bien tout autrement difficile. Aussi ne pourraient-ils se maintenir dans l'état où ils ont été rétablis par l'infusion de la charité, qu'on appelle *grâce sanctifiante et habituelle*, si l'Esprit-Saint n'opérait encore sur leurs âmes par les lumières dont il éclaire leur esprit, et par les sentiments qui les portent vers le bien; et ce sont les unes et les autres qu'on nomme *grâces actuelles*. Rétablis une fois dans l'état d'innocence et de sainteté, les hommes sont amis de Dieu; ils sont même ses enfants, conséquemment ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ. Ainsi ils ont droit, s'ils conservent cet état jusqu'à la mort, d'être reçus dans le ciel, d'y avoir une place, d'y être mis en possession du bonheur dont on y jouit et que les bons anges y goûtent. Et, comme l'humanité ressuscitée et immortelle de Jésus-Christ y est montée, ils ont également droit à la bienheureuse résurrection de leurs corps qui, les réunissant pour jamais à leurs âmes, les fera jouir en leur manière de la gloire et de la félicité céleste : telle est la vie éternelle dont les chrétiens font profession dans leur symbole; telle est aussi la manière dont Jésus-Christ, par la satisfaction dont il a payé le tribut à son Père, a triomphé de la mort : il n'a pas mérité que les hommes fussent immortels sur la terre, mais que l'immortalité leur fût assurée dans le ciel.

Cependant tous les hommes n'ont point une part égale aux fruits de la satisfaction de Jésus-Christ, quoiqu'il l'ait offerte et payée en faveur de tous. Les moyens établis pour les sanctifier sont préparés pour tous, sont offerts à tous, et les sanctifieraient tous, s'ils en usaient comme il convient. Mais Dieu ne met pas également tous les hommes à portée d'en profiter; et entre ceux que ces moyens ont sanctifiés, il y en a à qui Dieu départit des secours plus abondants et plus puissants pour conserver l'état de justice et de sainteté jusqu'au moment de la mort, qui est celui où Dieu consomme le bienfait de la rédemption, opérée par la satisfaction de son Fils à la rédemption près.

Le principal moyen de satisfaction consiste dans la réception des sacrements, dont les uns, comme le baptême et la pénitence, procurent la rémission des péchés et la grâce sanctifiante, et les autres cultivent et entretiennent cette grâce une fois qu'on l'a reçue.

RÉDEMPTION DES CAPTIFS (ORDRE DE LA), ordre religieux fondé par saint Jean de Matha et le bienheureux Félix de Valois, pour le rachat des chrétiens captifs chez les Maures. *Voy.* MATHURINS, TRINITAIRES.

On donne le même nom à un autre ordre religieux fondé en Espagne par saint Pierre Nolasque et saint Raymond de Pennafort. Les membres de cet institut, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, chasteté et obéissance, en font un quatrième, de s'employer à délivrer les esclaves chrétiens détenus chez les Infidèles. Les papes ont approuvé cet ordre et lui ont accordé divers priviléges.

RÉDEMPTORISTES, congrégation de prêtres fondée, vers l'an 1732, par le bienheureux Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Il les établit à Scala, dans le royaume de Naples, sous le nom du *Très-saint Rédempteur*, et destina cet institut à fournir des prédicateurs pour l'instruction des paysans. Cette congrégation fut approuvée par le pape Clément XIII. Elle n'est pas bornée à l'Italie : il y a des Rédemptoristes en Angleterre et en Amérique, où ils se livrent aux travaux des missions.

REDICULE, dieu en l'honneur duquel les

ıs avaient bâti un *fanum* ou chapelle, Rome, sur le chemin de la porte Ca- l'occasion que l'on va lire. Pendant s de la seconde guerre Punique, An- quelque temps après la bataille de , s'avança vers Rome, résolu de dé- cette ville, et s'approcha de la porte . Mais, effrayé par des spectres et des ›s qu'il s'imagina voir voltiger en l'air des murs de Rome, il se retira promt. Les Romains attribuèrent à la pro- de quelque divinité tutélaire cette soudaine dont Annibal avait été frap- dans l'endroit même d'où le général inois était retourné sur ses pas, ils t un temple au dieu *Rédicule*, ainsi du verbe *redire*, s'en retourner. s croient que ce n'est qu'un surnom ı Tutanus, adoré dans le même en-

)RMATION ou **Réforme.** C'est le nom ınèrent à leur schisme toutes les sec- se séparèrent de l'Eglise catholique, première partie du XVIᵉ siècle, sous ıion de Luther, de Zwingle, de Mé- on, de Calvin et de plusieurs autres ; ı'elles avaient la prétention de réfor- nplétement la religion et l'Eglise, ou, ils disaient, le dogme et la morale. éforme du dogme, ils se faisaient fort er clairement tous les mystères et mettre à la portée de tout le monde ; levait plus y avoir d'ambiguïté, plus urités, plus de doutes. La Bible était le ıché, trop longtemps dérobé au peu- enfin allait y lire clairement et dis- ent, et par conséquent *unanimement* ı croyance. Par la réforme de la mo- ıs les scandales de la cour romaine disparaître de l'assemblée des saints forme ; plus de prêtres oisifs ou am- dévorant la substance du pauvre ; le llait enfin avoir de bons pasteurs, des s connaissant leurs brebis et connus des pasteurs donnant leur vie pour upeau. Telles furent les deux idées es qui précipitèrent des peuples en- ıs le schisme et dans l'hérésie. Ce ne assez des déchirements de l'esprit et ›nscience ; l'ordre matériel des socié- bouleversé de fond en comble, les ırent en feu, le sang coula à flots, les et les rois disparurent dans des tem- rolongées ; enfin la Réforme prévalut usieurs Etats, et assise sur le trône, par le peuple, sanctionnée par les e régna en souveraine.

e n'est pas ainsi que procède la vérité. ›us en conviendrons, l'Eglise, à cette , avait besoin de réforme, non pas foi qui est immuable, mais dans les de ses chefs et de ses membres. Or éforme appelée de tous les vœux, le de Trente l'opéra, sans secousse, uit, sans révolution, sans effusion de es abus disparurent peu à peu ; il ne ıe ceux qui sont inhérents à la nature e et que l'Eglise doit toujours com- battre, sans espoir cependant de les empêcher de renaître à jamais.

Mais voyons ce qu'a produit la réforme protestante opérée au prix de tant de bouleversements, de tant de sang répandu ; à quoi elle a abouti au bout de trois siècles. Les grandes choses demandent du temps, et les grands résultats ne se font bien sentir qu'après avoir passé par l'épreuve des âges. Quant au dogme, les protestants eux-mêmes l'avouent, et, à leur défaut, les incrédules, c'est-à-dire cette masse d'intelligences qui sont suspendues, ne sachant que penser et que croire, le disent assez ; en donnant à la raison de chaque individu le droit et le devoir de chercher dans la Bible et d'y trouver sa croyance, de s'y former sa foi, on est arrivé à perdre tout à fait le dogme. Ceux qui entrent de bonne foi et de grand cœur dans cette recherche, prennent pour la vérité, comme ils en ont le droit, la première idée qui leur vient à l'esprit, le premier sens qui se présente à leur entendement, et s'y attachent : ceux-ci, quelque absurde que soit parfois leur croyance, sont encore ceux qui sont le plus chrétiens. Mais un plus grand nombre, trouvant la recherche trop difficile et se tournant vers les affaires ou les plaisirs de la vie, abandonnent tout dogme et toute croyance. D'autres, les savants et les sages, après de longues recherches, après de consciencieux examens, ont élagué peu à peu tous les dogmes propres à l'Evangile, et, retranchant la révélation du Christ, se sont tenus à l'ancienne révélation faite d'abord au genre humain, et qui consiste à peu près seulement en la croyance en l'unité de Dieu, gens moitié juifs, moitié païens, qui n'ont que le tort de n'être pas venus au monde trois ou quatre mille ans plus tôt. De là les mille sectes dans lesquelles se subdivise incessamment la Réforme, presque toutes s'anathématisant mutuellement, mais se réunissant et faisant cause commune toutes les fois qu'il s'agit de combattre le catholicisme. Voilà ce qu'est devenu le dogme et ce que les protestants ont fait de l'Evangile, que la Réforme prétendait réédifier à neuf, et rétablir dans ce qu'elle appelait son antique splendeur.

Quant à la morale et à la discipline, les protestants eux-mêmes conviennent qu'elle est plus relâchée, puisqu'ils taxent les vrais catholiques de rigorisme ; plus d'austérités, plus de pénitences, plus de fuite du monde, plus de soumission ni d'obéissance. Quant aux mauvais catholiques, nous ne voyons pas ce que les prétendus réformés pourraient leur reprocher qui ne se trouve pas chez eux. Les pays protestants ne sont pas plus rigides observateurs de la charité, de la probité, du désintéressement, du détachement des biens de la terre ; la sainteté du mariage n'y est pas plus respectée. On se rappelle l'autorisation accordée par les docteurs luthériens de Wittemberg au landgrave de Hesse, de prendre une seconde femme simultanément avec la première ; et les protestants en général, habitués à interpréter l'Ecriture sainte d'après leur propre sens,

ne trouvent pas que leur concubinage soit plus criminel que celui d'Abraham et des anciens patriarches. Si l'on poussait le parallèle entre les mœurs des catholiques et celles des protestants, nous ne pensons pas que l'avantage restât à ces derniers.

Si nous passons aux abus du clergé, prétexte mis tant de fois en avant par la Réforme, nous trouvons d'abord que plusieurs communions protestantes ont aboli le clergé; d'autres l'ont *laïcisé*, s'il est permis d'user de ce terme; et nous ne voyons pas ce qu'ils ont pu gagner à avoir des prêtres qui ont femmes et enfants, qui ne paraissent au temple que les dimanches, que l'on ne voit presque jamais dans le réduit du pauvre, ou auprès du lit des mourants; mais qu'en revanche on trouve dans les danses et dans les bals publics, dans les spectacles et dans les assemblées mondaines. D'autres enfin ont conservé un clergé proprement dit, comme l'Église anglicane; mais cette Église ne se soutient que par les abus, les priviléges, et la levée d'odieux tributs sur les peuples confiés à ses soins. C'est précisément ce que la Réforme reprochait au clergé catholique du XVI[e] siècle. Les anglicans eux-mêmes se plaignent d'avoir un clergé fainéant et corrompu; ils lui reprochent sa honte, son avarice, sa soif de l'or, sa nullité pour le bien, son entêtement dans le mal; et sans remplir aucun des devoirs imposés aux pasteurs des peuples, les évêques et les prêtres anglicans prélèvent sur ceux qui sont confiés à leurs soins une somme d'argent plus forte que celle qui sert à entretenir le clergé de tous les autres peuples chrétiens de l'Europe. Voy. Clergé.

Il est donc certain que le protestantisme est resté stationnaire depuis la mort de ses fondateurs, qu'il a même perdu de sa première [illegible]

[illegible]

que; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse: il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans les réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas.

«..... Il y a trois siècles que le protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué par des millions d'hommes: qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. »

On appelle aussi *réforme* le rétablissement de la discipline dans un ordre religieux ou dans une communauté où le relâchement s'était introduit.

RÉFORMÉS, nom par lequel on désigne généralement tous les protestants de l'Europe et de l'Amérique, tant luthériens que calvinistes, indépendants, quakers, baptistes, etc; en un mot tous ceux qui, depuis le XVI[e] siècle, se sont séparés de l'Église de Rome. Cependant on emploie maintenant cette dénomination pour distinguer plus particulièrement les calvinistes des luthériens. Les catholiques les appellent *prétendus réformés*.

REFUGE (VILLES DE). C'étaient, chez les Hébreux, les villes où ceux qui avaient involontairement tué un homme pouvaient se retirer en attendant qu'ils fussent en état de produire les preuves de leur justification. Ce droit d'asile était fondé sur le texte même de la loi. Le Deutéronome porte en effet: « Si quelqu'un frappe un homme dans l'intention de le tuer, qu'il soit puni de mort. Quant à celui qui ne lui aura pas dressé [illegible], mais entre les mains duquel Dieu l'aura fait tomber par une rencontre [illegible] *marquerai un lieu où il* [illegible]. Il est également dit dans [illegible] les villes qui devront [illegible] qui auront ré[illegible] le sang d'un [illegible] mort ne puisse [illegible] s'y sera retiré, jus[illegible] devant le peuple, [illegible] etc. »

[illegible] fut fixé à six, [illegible] en deçà du Jour[illegible] *Bosor, Gaulon* [illegible] autres. *Cédès de* [illegible]. Elles servaient [illegible] Hébreux, mais [illegible] trouvaient dans [illegible] prétendent que [illegible] ce privilége

[illegible] les anciennes [illegible] villes assi[illegible] pour leur [illegible] *de refuge*, avec [illegible] des six [illegible] terres de re-

: loger gratuitement ceux qui s'y
tandis que dans les quarante-
, ces derniers ne pouvaient exi-
s logeât.
devaient être d'un accès facile ;
its étaient même astreints à faire
l'inspection des chemins qui y
it, pour en surveiller l'entretien.
as permis d'y fabriquer des ar-
ır que les parents du mort ne
étexte d'y en venir acheter, afin
e ensuite leur vengeance. Lors-
ésentaient, on envoyait au-devant
personnes sages et modérées,
leur inspirer des sentiments de
it de les engager à attendre la dé-
uges.
;, ce droit d'asile ne dérobait pas
ıux poursuites de la justice : on
ontre lui, on le citait devant les
vant le peuple, afin qu'il se justi-
nît la preuve que le meurtre avait
lu hasard et tout à fait involon-
était reconnu innocent, il pouvait
sûreté dans la ville qu'il avait
ır refuge ; dans le cas contraire,
ait à mort suivant la rigueur des

remarquer que l'absolution pro-
ar les juges ne rendait pas la li-
l'accusé ; telle était alors l'horreur
ttre, que l'homme qui s'en était
coupable, même involontairement,
bligé de subir une espèce d'exil, en
dans la ville *de refuge* jusqu'à la mort
d prêtre ; s'il en sortait auparavant,
nts de celui qu'il avait tué pouvaient
cher impunément la vie à lui-même.
mot Asile.

GE (Charité du). On donne ce nom
mmunautés de religieuses établies
irer du vice les femmes et les filles
tes.

LE, droit dont les rois de France
t autrefois sur les archevêchés et
du royaume. En vertu de ce droit
appartenait comme fondateurs et
e la plupart des églises du royau-
mme gardiens et protecteurs des
qu'ils exerçaient aussi sur plu-
ayes d'hommes et de filles, ils pou-
cevoir les fruits des archevêchés
, et conférer tous les bénéfices
pendaient, pendant la vacance du
copal. Ces bénéfices, tant que la
ait, étaient réputés du patronage
pape ne pouvait jouir sur eux
s droits dont il usait à l'égard de
épendaient des collateurs ecclé-
Non-seulement la mort d'un
archevêque donnait ouverture à
ns son diocèse, mais aussi sa
au cardinalat, ou sa translation
un autre : elle durait jusqu'à ce
vel évêque ou archevêque, eût
au roi le serment de fidélité en
it qu'il l'eût présenté et fait en-
a chambre des comptes. Suivant
ien, le nouveau pourvu ne pou-
vait jouir d'aucun fruit de son bénéfice, ni même exercer aucune fonction, qu'il n'eût satisfait à ce devoir. En 1583, le lieutenant général de Condom fit défense à Jean Duchemin, évêque de ce diocèse, de faire aucune fonction de son ministère avant qu'il eût fait apparaître du serment de fidélité qu'il devait faire au roi, en qualité d'évêque, à peine de mille écus d'amende Toutes les causes concernant la régale devaient être portées au parlement de Paris, qui, à l'exclusion de tout autre, était particulièrement chargé de veiller à la conservation de ce privilége royal.

RÉGÉNÉRATION. Les théologiens se servent de ce terme pour désigner l'effet du sacrement de baptême, qui donne à ceux qui le reçoivent une nouvelle naissance, et les rend enfants de Dieu.

RÉGEWITH, dieu adoré dans l'île de Rugen, conjointement avec Porewith et Porénuce ; cependant ils avaient chacun un temple séparé. Régewith avait sept visages à une seule tête ; sept épées dans leurs fourreaux, attachées à un seul baudrier, et une épée nue à la main droite.

RÉGIFUGE, fête que les Romains célébraient le sixième jour avant les calendes de mars. Les anciens ne conviennent pas de l'origine de cette fête : les uns disent que c'était en mémoire de la fuite de Tarquin le Superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté et se constitua en république ; d'autres sont d'avis qu'elle était ainsi nommée, parce que le roi des choses sacrées s'enfuyait après qu'il avait sacrifié. Le premier sentiment, fondé sur l'autorité d'Ovide, de Festus et d'Ausone, paraît plus vraisemblable que le second, qui est de Plutarque, à moins qu'on ne dise, pour les concilier, que le roi des choses sacrées fuyait ce jour-là, pour rappeler la mémoire de la fuite du dernier des rois de Rome.

RÉGIONNAIRE. On appelait autrefois évêques *régionnaires* ceux qui, ayant le caractère épiscopal, n'étaient pas cependant attachés à un siége particulier, mais exerçaient le saint ministère dans différentes contrées où les appelait le zèle de la gloire de Dieu. Ils correspondaient à peu près à ceux que l'on appelle maintenant évêques *in partibus*, ou vicaires apostoliques dans les missions étrangères. Il y avait aussi des diacres régionnaires.

RÉGULIERS. On appelle ainsi, dans l'Eglise catholique, ceux qui se sont engagés par des vœux à vivre dans le cloître, sous la direction d'une règle, c'est-à-dire les moines et les religieux. Ils composent ce que l'on appelle le *clergé régulier*, par opposition au *clergé séculier*, c'est-à-dire, aux ecclésiastiques qui vivent dans le monde, et dont les actions ne sont pas assujetties à une règle particulière.

Un *bénéfice régulier* est celui qui ne peut être possédé que par un religieux ou un moine : tels sont par exemple les abbayes chefs d'ordre. Les cardinaux jouissent de cette prérogative, qu'ils peuvent posséder

des bénéfices réguliers, quoiqu'ils appartiennent au clergé séculier.

Dans les monastères, on appelle *lieux réguliers* ceux qui sont compris dans la clôture du couvent, comme le cloître, le dortoir, le chapitre, le réfectoire, pour les distinguer de ceux qui sont destinés pour les hôtes ou pour le service de la maison, lesquels sont réputés hors de la clôture.

RÉICHIS, secte religieuse du Kachmire, la plus respectable du pays, qui, sans admettre les traditions, n'en est pas moins composée de vrais adorateurs de Dieu, n'insulte pas les autres sectes, et ne demande rien à personne. Ils ont soin de planter des arbres fruitiers sur les grands chemins pour la commodité des voyageurs, s'abstiennent de viande, et n'ont point de communication avec l'autre sexe. Forster dit qu'il y a dans le Kachmire à peu près 2,000 hommes de cette secte. *Voy.* RICHIS.

REINGA, l'enfer des Néo-Zélandais. *Voy.* ENFER, n° 27.

REIRO, un des dieux subalternes de l'archipel Viti, dans l'Océanie.

REIS UL-MESCHAIKH, nom que l'on donne dans l'empire ottoman, aux généraux des différents ordres religieux ; c'est à eux qu'appartient la nomination des scheikhs ou supérieurs des couvents. Ce titre signifie *chef des scheikhs*.

REJOUIS, secte d'anabaptistes qui établissaient pour principe, que la joie et la bonne chère étaient l'hommage le plus parfait qu'on pût rendre à l'auteur de la nature. Ce principe est encore professé par la moderne école sensualiste.

RELAPS (du latin *relapsus*, retombé) ; on donne ce nom à ceux qui, après avoir abjuré une hérésie, y retombent de nouveau, ou qui, après avoir reçu l'absolution d'un crime, s'en rendent une seconde fois coupables.

RELEVAILLES ; 1° cérémonie pieuse qui se pratique dans l'Eglise catholique, à l'égard d'une femme qui relève de couches. Lorsqu'elle est en état de sortir, elle se présente à l'église de sa paroisse, où le prêtre récite sur elle l'évangile de la Purification de la sainte Vierge, avec quelques prières pour elle et pour son enfant. Dans plusieurs diocèses, il bénit du pain qu'il lui donne à manger. Au reste chaque diocèse a ses usages particuliers. Cette cérémonie n'est point d'obligation, elle est seulement de conseil ; c'est une action de grâces que la nouvelle accouchée rend à Dieu de son heureuse délivrance.

2° Les Anglicans ont conservé la coutume des relevailles ; le prêtre y récite deux psaumes, l'oraison dominicale et une courte prière.

RELIEVERS, ou *Presbytériens du Secours*, secte écossaise. *Voy.* SECOUREURS.

RELIGIEUSES ; 1° filles ou veuves qui se sont engagées par vœu à observer dans un couvent ou dans un monastère, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, en suivant une des règles monastiques approuvées par l'Eglise. « L'origine des religieuses, dit M. l'abbé André, dans son *Dictionnaire du Droit Canon*, n'est pas différente de celle des religieux. A l'imitation de ceux-ci, la sœur de saint Basile, et principalement sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, fondèrent des communautés de filles, dont l'état n'était point encore tel que nous le voyons, soit par rapport aux vœux, soit par rapport à la clôture, car, dans ces premiers temps, les vierges, même consacrées solennellement par l'évêque, ne laissaient pas de vivre dans des maisons particulières. Dans la suite, les religieuses ont suivi la police et le gouvernement des religieux dont elles ont embrassé la règle, autant que la diversité du sexe le leur a permis. Les principales différences sont la clôture et la nécessité d'être gouvernées par des hommes. »

La clôture des religieuses est beaucoup plus sévère que celle des religieux ; ceux-ci sont en demeure de sortir fréquemment de leurs couvents, soit pour les intérêts de leur ordre, soit pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; car ceux d'entre eux qui sont honorés du sacerdoce, remplissent les différentes fonctions du ministère ecclésiastique auprès des peuples ; tandis que les religieuses, n'ayant pas les mêmes motifs et *étant* en outre beaucoup plus exposées au milieu du monde, à raison de leur sexe, ne peuvent franchir les limites du cloître, sous peine d'excommunication, à moins de raisons majeures et d'une autorisation spéciale. Les étrangers ne peuvent pénétrer dans la clôture ; et s'ils veulent parler aux personnes de l'intérieur, ils ne le peuvent faire qu'au parloir et à travers une grille. *Voy.* CLÔTURE.

La nécessité d'être gouvernées par des hommes ne regarde que le spirituel et n'a rapport qu'aux fonctions qui ne peuvent être remplies par des femmes, comme celle de confesseur et les autres actes du ministère ecclésiastique. Quant au temporel et à la discipline intérieure du cloître, les abbesses et les supérieures jouissent en général d'une autorité semblable à celle des supérieurs de religieux.

Presque tous les ordres religieux fondés originairement pour les hommes, ont leur analogue pour les personnes du sexe ; ainsi à côté des bénédictins, des capucins, des bernardins, des dominicains, etc., on trouve des bénédictines, des capucines, des bernardines, des dominicaines, etc. Ces dernières ont adopté la règle établie pour les hommes, l'appropriant à l'usage des femmes.

Avant d'entrer dans l'état religieux, une femme ou fille doit faire un noviciat, et recevoir l'habit de la communauté des mains de l'évêque, ou d'un prêtre commis expressément par le pontife ; c'est ce que l'on appelle *prendre le voile*. C'est également l'évêque seul qui peut les admettre à faire profession, et à prononcer leurs vœux.

Il y eut des temps où l'on donnait le voile à des jeunes filles de sept ou huit ans, mais elles ne prononçaient leurs vœux que lors-

aient atteint leur seizième ou leur année. Les règlements de l'Eglise nt pendant longtemps à ce que à la profession des sujets au-dessngt ans : cette mesure était très- comme il y avait des ordres reù l'on devançait de beaucoup cet ncile de Trente fixa l'âge de seize le l'extrême limite, tout en laisdifférents instituts la faculté de r un âge plus avancé.

mmunautés de religieuses n'ont pas même fin et le même objet; dans on n'est occupé qu'à la prière, à la ation et aux pratiques de piété; utres, on se voue au service de l'husoit pour prendre soin des malades, r retirer du vice les femmes et les i ont failli, ou qui sont exposées à oit pour élever des jeunes filles au et au dehors, c'est-à-dire des filles pensionnaires et d'autres qui ne le s.

et au nombre des religieuses les difcommunautés des Filles de la Charité, es depuis plusieurs siècles pour teécoles dans les villes et dans les cam, et pour soigner les malades dans les x; celles-ci ne sont pas astreintes à re; elles mènent une vie très-active dent de grands services à la société; sont-elles généralement fort estimées. Quant aux religieuses chez les Grecs s l'Eglise orientale, *Voy.* CALOYÈRE.

La religion bouddhiste est à peu près de parmi les nations infidèles, qui ait mmes vivant en communauté comme igieuses; elles ont la tête rasée, et ent à garder un célibat perpétuel. Ces uses bouddhistes ne sont pas à beaurès aussi nombreuses que les bonzes, as et les autres communautés d'homn en trouve cependant des couvents t, dans l'empire Birman, dans la lle au delà du Gange, dans la Tartaorée, la Chine et le Japon.

Vestales des Romains peuvent être ées comme une sorte de religieuses. TALES.

Mexicains avaient une communauté s, qui portaient le nom de *Filles de* Elles entraient en religion à l'âge ou treize ans. Ces filles devaient te rasée, à l'exception de certains il leur était permis de laisser croicheveux. Ces religieuses étaient diune abbesse; leurs fonctions contenir les temples propres, à apviandes sacrées ou plutôt les pains résentait aux idoles, et qui seruite à la nourriture des ministres Ces pains avaient ordinairement e pieds et de mains. Elles s'occusi à faire des couvertures, et d'aunents semblables pour les temples es. A minuit, elles se levaient r les dieux, et pratiquer certaines auxquelles leur règle les obligeait. onnaient des coups de lancette aux oreilles et en d'autres parties du corps, et du sang qui coulait de ces plaies elles se frottaient le visage. Elles étaient obligées, sous peine de mort, de garder une inviolable virginité. Il est vrai que cette chasteté ne devait pas durer toute leur vie, puisque la clôture des filles n'était que la conséquence d'un vœu fait aux dieux par leurs parents, et qu'elles pouvaient en sortir au bout d'un certain temps. Il y a même toute apparence que la matrone qui dirigeait cette espèce de séminaire, avait pour mission d'élever des jeunes filles de famille, puisque celles-ci ne sortaient de ses mains que pour être établies avec la permission de leurs parents.

6° Enfin, il y avait à Cusco, chez les Péruviens, une communauté de filles consacrées au soleil et dont les devoirs et les attributions se rapprochaient beaucoup de ceux des Vestales; c'est pourquoi nous en parlerons à l'article VESTALES.

RELIGIEUX. 1° On appelle de ce nom ceux qui se sont engagés à pratiquer la vie monastique, suivant une règle approuvée par l'Eglise, et qui font une profession solennelle de garder pendant toute leur vie les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Avant d'être admis à prononcer ces vœux, ils subissent une épreuve qui dure au moins un an, et que l'on appelle *noviciat*. Ce temps leur est accordé pour qu'ils puissent examiner de plus en plus leur vocation et s'exercer dans la pratique des vertus religieuses.

Il ne faut pas confondre les religieux avec les moines; ceux-ci ont été fondés dans les temps anciens pour vivre dans la solitude et loin du commerce du monde, pour ne s'occuper que de leur propre salut, comme les moines de saint Antoine, de saint Pacôme et de saint Basile en Orient, ceux de saint Benoît en Occident. Dans l'origine, ils n'étaient guère composés que de laïques, et il fallait que des prêtres se rendissent dans leurs monastères pour leur administrer les sacrements. Les religieux au contraire sont, pour la plupart, des ecclésiastiques réunis en communauté sous une règle assez semblable à celle des moines, mais pour rendre à l'Eglise des services actifs et pour travailler à l'instruction et à la sanctification des fidèles. Depuis bien des siècles cependant, les moines et les religieux concourent au même but par des moyens analogues, et tous se sont mis en devoir de rendre à l'Eglise des services extérieurs; c'est pourquoi on les comprend tous, en général, sous le nom d'ordres religieux, et les religieux proprement dits ont été quelquefois désignés, mais à tort, par le nom de moines.

Les trois vœux solennels de religion engagent, d'une manière irrévocable, ceux qui les ont une fois prononcés; en vertu du vœu de chasteté, ils ne peuvent plus se marier, et, dans les pays catholiques, le mariage qu'ils auraient contracté serait regardé comme nul, même quant à l'effet civil. Par le vœu de pauvreté, ils renoncent à tout droit de propriété personnelle et à celui

d'hériter *ab intestat* ou autrement ; le vœu d'obéissance les assujettit à un supérieur qui peut disposer de leur personne pour tout ce qui n'est point mauvais ni défendu par aucune loi.

Ces sortes de sociétés sont très-multipliées dans le christianisme, et il y en a de quantité d'espèces différentes. On les distingue généralement en ordres de religieux mendiants et ordres de religieux rentés. Il y a ainsi des religieux qui ne possèdent aucun fonds de terre, que la maison qu'ils habitent et le jardin qui y est attenant, qui ne peuvent par conséquent vivre que d'aumônes ; et il y en a qui jouissent de fonds de terre et de revenus dont ils tirent leur subsistance. Parmi ceux-ci, au moins, il est des religieux qui ont renoncé à l'exercice de toute fonction extérieure et publique, et sont entièrement dévoués à la contemplation ; mais il en est aussi, soit parmi les mendiants, soit parmi les rentés, qui sont consacrés aux fonctions publiques du culte, comme d'annoncer la parole de Dieu, etc.; et au service du prochain, comme à instruire la jeunesse dans les langues savantes et dans les sciences divines et humaines ; à prendre soin des malades, à racheter les captifs, à tenir des écoles primaires, et même à protéger et à défendre par la force les chrétiens contre les infidèles, car il y eut aussi des ordres religieux militaires. Les différents ordres se distinguent par la forme, la couleur de l'habit, par tout le costume, par des constitutions particulières, etc.

Dans un grand nombre de communautés, les religieux sont distingués en pères et en frères ; ou en frères et frères lais ou convers ; ces derniers ne sont jamais dans les ordres ; ce sont des laïques, comme l'indique leur nom, qui sont chargés du gros travail de la maison et qui remplissent à peu près les fonctions de domestiques. Les religieux prêtres ont ordinairement le titre de Pères. Cependant il y a plusieurs communautés religieuses qui ne sont composées que de laïques, comme les frères des écoles Chrétiennes, ceux de Saint-Jean-de-Dieu, etc.

Plusieurs ordres religieux ont obtenu le privilége d'être exemptés de la juridiction de l'ordinaire, c'est-à-dire du prélat diocésain ; ce privilége, qui a été dans l'Eglise une source de conflits déplorables, a été aboli en France par la révolution du siècle dernier, qui a supprimé les ordres religieux. Ceux-ci tendent maintenant à se rétablir dans notre pays, avec la tolérance du gouvernement. Voyez l'article ORDRES RELIGIEUX, et ce que nous disons des différents ordres à leur article respectif.

2° On trouve, chez plusieurs peuples infidèles, des espèces de religieux qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la religion chrétienne, et qui, comme ceux-ci, sont assujettis à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance. *Voy.* pour les Musulmans : DERWISCH, FAQUIRS, SANTONS, etc. ; pour les Brahmanistes : DJOGUIS, SANNYASIS, MOUNIS, VANAPRASTHAS, etc. ; pour les Bouddhistes : BONZES, TALAPOINS, LAMAS, HO-CHANG, YAMABOTSI, PADZING, etc., et une multitude d'ordres particuliers rangés à leur ordre alphabétique.

RELIGION. La Religion, comme l'indique son étymologie latine, est le lien qui unit l'homme avec Dieu ; elle comprend la somme des devoirs, tant intérieurs qu'extérieurs, auxquels la créature raisonnable est tenue envers son créateur.

Il n'y a qu'une seule religion véritable, comme il n'y a qu'un Dieu. Elle doit subsister depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps, parce que, dans tous les temps, l'homme doit à son auteur le tribut de ses hommages et de son adoration. Elle doit être appropriée à toutes les classes de la société, parce que toutes ont des devoirs à remplir envers Dieu. Enfin elle doit être toujours la même quant à la substance, parce que Dieu est toujours le même. Cependant la religion véritable peut subir plusieurs phases dans sa forme, suivant les différents rapports qui peuvent s'établir entre Dieu et les hommes.

Ordinairement on admet trois phases dans la religion véritable, que l'on divise en religion naturelle, religion judaïque et religion chrétienne. Mais nous ne saurions accueillir cette division. Nous ne reconnaissons pas de religion naturelle, car nous croyons l'esprit humain, abandonné aux seules forces de la nature, ou, si l'on veut, de sa raison, impuissant à parvenir à la connaissance de la divinité et des rapports qui l'unissent avec les hommes. Dieu seul a pu se faire lui-même connaître à l'homme, et les notions théologiques répandues parmi tous les peuples de la terre, qu'elles soient plus ou moins claires, plus ou moins confuses, n'ont pas d'autre origine que la révélation. Si par religion naturelle on entend seulement la forme de culte ou l'ensemble des croyances qui ont précédé la révélation mosaïque, nous préférerions lui donner le nom de religion ou de culte patriarcal. Nous ne ferons pas plus de grâce à l'expression de religion mosaïque ou judaïque, car Moïse n'a point apporté une religion nouvelle, il n'y a point eu de nouveaux dogmes révélés par son ministère ; les rapports généraux des hommes avec Dieu n'ont point été changés. Moïse a donné au peuple hébreu, non point une *religion*, mais une *loi* ; il est vrai que cette loi était essentiellement conservatrice de la religion, et qu'elle réglementait les cérémonies du culte ; mais cette loi ne regardait que le seul peuple d'Israël : elle avait pour objet spécial de préparer la grande phase religieuse qui devait se manifester plus tard, en séparant les Israélites des autres nations et en les forçant, pour ainsi dire, de conserver le dépôt de la promesse qui allait s'oblitérant dans presque tous les autres peuples. Mais cette loi, bien loin de renfermer un symbole, faisait à peine allusion aux grandes vérités religieuses, telles que l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, les peines et les récom-

es, dogmes qui étaient professés
peuples ; et si le législateur hé-
avec tant de force sur l'unité de
ue cette vérité était précisément
ait donné lieu aux plus mon-
résies. Dieu, en donnant la loi
'abolissait point le culte patriar-
uoi le salut eût été impossible
tions étrangères. Les livres des
avec éloge de saints personna-
s à leur culte, comme de Job et
amis ; et lorsque Naaman le Sy-
embrasser le culte du vrai Dieu,
la religion véritable, le prophète
ligea qu'à renoncer à l'adoration
sans lui imposer aucune des
ns judaïques. *Voy.* Judaïsme.

nous, nous n'admettons que d ux
ns la religion véritable : c'est la
la promesse et celle de l'accom-
t.

nière a duré depuis l'expulsion du
rrestre jusqu'à l'établissement de
; son symbole peut se résumer en
ce à l'unité de Dieu, créateur et
eur de tous les êtres, à l'immorta-
me, aux peines et aux récompenses
à la nécessité de rendre à Dieu le
lui est dû, de faire le bien, d'éviter
à la chute de l'homme et à l'attente
édempteur ou du moins d'une ré-
n future. Mais il y a toute apparence
avait fait à l'homme une révélation
us explicite, et qu'il lui avait même
a manière dont il voulait être servi
; car, dès l'origine même de la so-
s voyons les sacrifices établis ; les
miers enfants d'Adam sont repré-
mme offrant à Dieu, l'un, des ani-
estiques ; l'autre, des fruits de la
e sacrifice suppose non-seulement
le dette contractée par le genre
ais encore une sorte de compro-
quel le maître offensé veut bien
ter d'une victime substituée au
t dont l'effusion du sang était en
ps un symbole et une prophétie.
un symbole, en ce qu'elle rappe-
mme la peine qu'il avait méritée
elle était une prophétie, en ce
réparait au suprême sacrifice qui
er sa régénération. Ces sacrifices
t non sanglants se sont perpétués
es âges et chez tous les peuples ;
é, Melchisédech, Abraham, Job,
utes les nations païennes ; ce qui
la grande vérité de la chute de
toujours été crue et professée.
us la trouvons consignée dans
mbre d'écrits anciens des diffé-
es, bien que la plupart aient
dition du fait historique ; et tout
re que les anciens avaient, sur
comme sur beaucoup d'autres,
ances bien plus positives qu'on
suppose communément ; mais
de innombrable de leurs livres
à jamais ; et le petit nombre de
théologiques qui ont survécu à
ce grand naufrage littéraire nous a été transmis par les écrivains grecs, qui les ont façonnés et adaptés à leur philosophie : or les Grecs sont précisément de tous le peuples ceux qui se sont le plus éloignés des traditions primitives. Bien loin de jouer le rôle de conservateurs, ils ont au contraire ruiné et anéanti tout ce qui leur a passé par les mains, soit en s'assimilant les doctrines étrangères et en les habillant à leur mode, soit en les rejetant tout à fait comme une œuvre de barbarie ; nous en disons à peu près autant des Latins. Qu'ont-ils fait des livres et des doctrines des Egyptiens, des Phéniciens, des Syriens, des Carthaginois, et de tant d'autres peuples ? Pas un seul n'est resté ; et à leur place ils nous ont gratifiés de leurs propres élucubrations et de leurs systèmes, qui sont un véritable chaos ; tandis que les nations qui n'avaient pas subi leur influence, nous ont transmis des livres antiques qui nous ramènent à la croyance des premiers âges. Aussi les doctrines antiques des Chinois et des Indiens, par exemple, nous sont bien plus accessibles et bien plus connues, malgré la prodigieuse distance de ces peuples, que celles des Egyptiens et des Syriens qui demeuraient pour ainsi dire à nos portes ; et il se trouve que ces doctrines renferment de précieux monuments des traditions primitives.

On pourrait peut-être encore rapporter à la révélation première le dogme trinitaire que nous retrouvons, plus ou moins altéré, chez les Hindous, les Egyptiens, les Persans, les Syriens, les Grecs, les Romains, et jusque dans les îles les plus reculées de l'Océan ; mais presque partout il s'est résolu en trithéisme et en polythéisme ; c'est sans doute la raison pour laquelle nous n'en voyons presque aucune trace dans les livres hébreux ; le penchant naturel des hommes au polythéisme, à cette époque reculée, a dû rendre les législateurs inspirés et les prophètes très-circonspects sur cet article délicat, et les empêcher de l'exprimer d'une manière claire et explicite, dans la crainte de voir les Israélites prendre le change et donner, comme les autres, dans le trithéisme. Nous ferons à peu près la même observation sur le mode de la rédemption. Où les Indiens ont-ils pris que la seconde personne de la Trinité était celle qui devait sauver les hommes, et qu'elle les sauverait en s'incarnant au milieu d'eux ? Comment les Grecs ont-ils pu attendre le salut des souffrances d'un homme solidaire de l'humanité tout entière, comme il résulte du mythe de Prométhée ? D'où vient que toute l'Europe tournait ses regards vers l'Orient, tandis que les Chinois attendaient le Saint de l'Occident ? D'où vient cette idée d'une vierge mère que nous trouvons dans plusieurs théogonies ? Toutes ces questions, et bien d'autres encore, peuvent être résolues par cette seule réponse : Ce sont autant de précieux monuments des traditions primitives, qui ont traversé les siècles en se modifiant, en se corrompant quelquefois, mais qui cependant

rappellent encore d'une manière frappante la révélation faite aux premiers hommes. C'est là encore qu'il faut chercher l'origine de ces noms propres encore fort reconnaissables soit dans leur articulation, soit dans leur traduction, et qui ont une coïncidence frappante avec ceux qui nous ont été transmis dans la Genèse.

Mais, nous l'avons déjà dit, ces traditions, quelque pure qu'en fût la source, ne pouvaient se conserver parmi les hommes dans leur intégrité et dans leur vérité, sans une autorité universellement reconnue, sans un tribunal ayant la mission spéciale d'en conserver le dépôt intact. L'autorité patriarcale dut suffire pendant longtemps; mais lorsque les différentes tribus de la race humaine commencèrent à s'isoler les unes des autres et à vivre ensemble dans un état d'hostilité, l'unité de foi fut rompue; les erreurs surgirent de tous côtés, elles grossirent, elles prirent une proportion effrayante; la pure tradition, sans se perdre tout d'abord, alla s'affaiblissant; elle dut céder peu à peu à l'empire des passions, des préjugés; en vain quelques sages voulurent-ils s'opposer au torrent et rappeler les peuples à la vérité; comme ils n'avaient point de mission surnaturelle et divine, leurs paroles restèrent sans effet, ou du moins elles ne purent entièrement comprimer l'erreur; souvent même le torrent les entraîna; voyant qu'ils ne pouvaient l'arrêter, ils cherchèrent à le diriger; et leurs ouvrages portent des traces frappantes de la lutte que la vérité eut à soutenir contre l'erreur.

Si la totalité du genre humain eût persévéré dans cette voie, tout était perdu; il ne serait plus resté aucun moyen de rattacher la nouvelle société à l'ancien monde; ou bien l'on n'aurait procédé que par tâtonnements, comme des aveugles, sans jamais être assuré d'être parvenu à la vérité. C'est pour éviter ce malheur irréparable que la divine Providence se trouva en quelque sorte nécessitée de se choisir un peuple à part pour le rendre dépositaire des promesses. Or il fallait d'abord l'isoler des autres nations, et l'empêcher de se fondre avec elles, d'embrasser leurs erreurs d'une manière permanente. De là tant de soins et de préparatifs pour fonder ce peuple, tant de merveilles pour constater l'intervention divine, tant de lois particulières, de règlements minutieux, de prohibitions rigoureuses pour empêcher sa fusion avec les nations voisines; tant d'inspirations et de révélations successives, qui, tout en se corroborant mutuellement, étaient proportionnées à la capacité des générations; tant de prédictions ayant le même fait pour objet, et qui, assez vagues dans le principe, devenaient plus précises à mesure qu'on approchait de l'époque où ce grand fait allait s'accomplir. La nation judaïque a donc joué dans l'ancien monde un rôle d'une immense importance.

Mais pendant que la divine Providence semblait concentrer sur les Juifs seuls les intérêts de tout le genre humain, elle n'abandonnait pas cependant les au
leur corruption et à leur s
sans leur fournir le moyen de
la révélation primitive, de rev
doctrine, et de ne pas perdre c
œuvre de la régénération qui d
plir. C'est à quoi ont concour
nations incessantes des patria
du peuple juif, les longues
nombreuses stations des Israé
différentes contrées de l'Orie
toires sur les nations voisine
glorieux empire de Salomon, s
lointaines à travers les terr
la dispersion des dix tribus,
Babylone, qui porta l'émigrat
extrémités de la terre; de
juives établies de toute antiq
térieur de l'Afrique, dans l'
jusque dans la Chine; con
faits importants ont dû se pa
nous en ayons eu connaissanc
peuple juif était admirablem
les vues de la Providence;
monde connu, à la porte de
frique et de l'Europe, tout
convergeaient vers lui. A m
s'éloignait des premiers âge
bres de la nation juive se di
plus en plus parmi toutes le
des monuments authentiques
n'étaient alors guère moins rép
le sont aujourd'hui. Aussi tout
il préoccupé d'un grand événe
était l'objet des raisonnement
phes, des oracles des dieux, d
des sibylles, peut-être aussi
mystères.

Mais une ère nouvelle étai
de briller, un grand mystère
plir, la lumière allait se faire
nivers; il fallait préparer le
événement solennel, faciliter
génératrice. Les peuples s'él
heurtent, les empires s'écro
terre est dans l'enfantement
l'Occident, un petit peuple, nag
se lève, s'annonce fièrement
vance à pas de géants, et mar
quêtes en conquêtes, s'étend,
vahit toute la terre, et réu
nations sous le même sceptre
mes lois et leur impose la
Après des siècles de luttes e
l'univers jouit enfin d'une paix p
paraît le *Grand Prophète*, le S
de Dieu, le *Désiré des nations*,
paix, le *Christ*, l'*Emmanuel*.
abolir la religion; il vient au
l'accomplir, la sanctionner, la
déterminer immuablement les
dre vraiment universelle. Le
est révélé: l'homme a péché
l'homme soit puni; le sang in
maux ne saurait laver sa soui
de l'homme lui-même, vicié d
n'eût pas été une satisfactic
d'ailleurs l'homme ne s'appar
satisfaction offerte par un ange

nature humaine. Mais le person-
gé de la rédemption était en même
mme et Dieu ; comme homme il
aire du péché ; comme Dieu, la
n avait un mérite infini. Il opéra
œuvre en remplissant en même
double fonction de pontife et de

nde phase religieuse est commen-
la phase de l'accomplissement et
ité ; toutes les vérités premières
ntenues ; mais de nouveaux dog-
révélés ; et ce qui autrefois n'était
qu'en figures et n'exigeait qu'une
ite, est proposé explicitement à la
; parce que le monde était passé
nce à l'âge adulte. En effet il était
olythéisme, de l'idolâtrie et de tous
strueux systèmes enfantés par l'or-
par les passions ; il est en effet à re-
que, depuis le Christ, aucun nou-
lte idolâtrique ne tenta de s'établir,
es anciens allèrent en déclinant.
onde tourna donc les yeux vers les
teurs de la vérité, il les écouta avec
; il trouva dans les révélations de la
Nouvelle la solution des problèmes
vait cherchée si longtemps. La conduite
providence dans l'ordre matériel et
l'ordre moral, la cause et l'origine du
et du mal, la véritable fin de l'homme,
moyens de connaître Dieu et de parve-
sa possession, tous ces grands mystè-
ui l'avaient si longtemps préoccupé lui
urent sans nuages et sans voiles, ou du
il ne resta plus que ceux qui sont in-
s à l'imperfection de notre nature.
dant il ne suffisait pas à l'Homme-Dieu
r fait briller la vérité, il lui fallut en-
iger un tribunal conservateur de la
ion nouvelle, et juge des discussions
vaient s'élever parmi les hommes,
qu'il fit par l'établissement de l'E-
nfin il entrait dans ses vues provi-
es de fournir à l'homme des moyens
rels de profiter des fruits de la ré-
n et de parvenir au salut ; ces moyens
sacrements.
igion ainsi accomplie, perfectionnée,
ur des bases solides, devait né-
nent faire d'immenses progrès et
de triomphes en triomphes ; c'est
it lieu en effet, mais ce ne fut pas
luttes sanglantes ; car les vieilles
ne s'avouèrent pas sitôt vaincues ;
la mollesse, les préjugés, les pas-
trouvaient pas leur compte à se
à une religion qui préconisait
, le renoncement à soi-même, la
ion de la chair, la lutte perpétuelle
s propres penchants. Elles s'insur-
ec une violence inouïe contre le
culte, et répandirent pendant trois
s flots de sang chrétien. Mais ce
age, qui aurait anéanti une œuvre
semblait au contraire propager
e Dieu. Enfin l'Evangile triompha,
gion chrétienne s'assit sur le trône
reurs. Elle eut aussitôt à subir un autre genre de combats ; et ceux-ci lui furent suscités par ses propres enfants ; car si jusque-là elle avait eu à lutter contre les erreurs du dehors, c'est-à-dire du paganisme, il lui fallut alors soutenir cette lutte au dedans, c'est-à-dire contre les erreurs nées dans le christianisme même. Elle en triompha comme des premières ; mais il est de sa destinée de les voir perpétuellement se renouveler, selon que le lui a prédit son divin auteur ; car en apportant la lumière au monde, le Christ n'a point changé la nature humaine, et les passions doivent exercer leur ravage jusqu'à la fin des temps, qui est la limite de la seconde phase religieuse.

La religion aura une troisième phase, mais elle n'entre pas dans notre plan : c'est la phase de la plénitude et de la jouissance ; celle-ci n'aura lieu que dans le ciel, but et terme de la religion véritable.

Maintenant comment devons-nous envisager les autres systèmes religieux qui se sont partagé ou qui se partagent encore les différents peuples du monde ? tout simplement comme des hérésies émanées de la religion véritable ; comme des branches coupées et séparées du tronc. Or, comme nous avons trouvé deux phases dans la religion, il y a aussi deux classes d'hérésies : les unes sont sorties de la première phase ; ce sont celles que l'on est convenu d'appeler, assez improprement, religions *païennes*, et qui seraient mieux nommées *infidèles* ; et leurs erreurs roulent à peu près uniquement sur le premier article du symbole antique, c'est-à-dire la nature de Dieu : les autres sont émanées de la seconde phase, ou du christianisme, et on leur donne proprement le nom d'*hérésies*. Nous allons dire quelques mots des unes et des autres, sans prétendre cependant que l'ordre que nous allons assigner aux hérésies de la première période soit précisément celui dans lequel elles ont paru ; car il règne beaucoup d'obscurité sur les époques reculées où elles ont pris naissance. On pourrait même avancer avec assez de vraisemblance, que toutes se sont manifestées à peu près simultanément, dans une époque très-voisine de la dispersion des peuples après la construction de la tour de Babel.

1° *Hérésies de l'ancien monde.* — Nous pouvons d'abord poser hardiment en principe qu'aucun peuple ne perdit l'idée de l'existence de Dieu. Les erreurs ne roulèrent que sur la nature et sur les attributs de l'Etre souverain. Tant que les hommes étaient demeurés réunis, ils avaient conservé assez intact le dépôt des traditions primitives : régis par les patriarches contemporains du déluge ou qui avaient reçu le dépôt de la tradition de Noé et de ses enfants, leur foi était restée pure ; mais la famille humaine grossissant considérablement, il lui fallut se séparer ; les tribus se dispersèrent, on fonda des colonies au loin ; les relations furent interrompues ; les liens de l'autorité patriarcale furent brisés. Cependant le sentiment religieux dominait toujours ; et dans toutes les

émigrations il y avait toujours des individus revêtus d'un caractère sacré qui étaient chargés de présider aux cérémonies du culte, quand ce n'était pas le chef lui-même de la colonie qui remplissait les fonctions de pontife, comme cela arrivait très-fréquemment. Mais à mesure qu'on s'éloignait du temps et des lieux de la révélation, les cérémonies et les institutions durent se modifier, selon les climats, les mœurs, le caractère et les coutumes des peuples. Ceux qui demeurèrent sous le beau ciel de l'Orient n'avaient qu'à lever les yeux pour apercevoir des merveilles sans nombre. Pendant le jour, un astre étincelant de splendeur les inondait sans cesse d'un océan de lumière; c'était lui qui semblait vivifier et féconder la nature, qui faisait germer les grains, mûrir les fruits, qui dorait les moissons, qui pompait les vapeurs de la terre et les répandait ensuite en bienfaisantes rosées. Durant la nuit, un spectacle non moins solennel frappait leurs regards : un autre astre d'un aspect mélancolique, à la lumière douce et paisible, semblait rafraîchir la terre, et provoquer tous les êtres au repos; des myriades de feux scintillaient dans la voûte azurée, de fréquents météores sillonnaient l'espace et semblaient mettre la terre en communication avec le ciel. Cette majesté du firmament les frappait d'étonnement et d'admiration. Le soleil fut pour eux l'image du Dieu véritable; ils se tournèrent vers lui pour prier, afin de rendre grâces au Seigneur de la plus brillante de ses œuvres; jusque-là le culte était encore pur. Mais bientôt ils adorèrent Dieu dans son symbole; puis leurs hommages n'allèrent pas au delà du symbole. Ils supposèrent qu'un astre si régulier dans son cours, si bienfaisant dans ses effets, si constamment le même, devait être mû et dirigé par une intelligence supérieure, ou qu'il avait la vie en lui-même; ce devait être la divinité la plus proche des hommes, celle qui avait été chargée spécialement par le Très-Haut des intérêts de notre monde sublunaire; c'était donc une sorte de médiateur entre lui et les hommes. En conséquence ils l'adorèrent d'une manière explicite. La lune et les étoiles ne pouvaient être que les ministres du soleil; c'étaient des génies secondaires, qui avaient chacun leur mission et leur spécialité; ils eurent en conséquence leur part du culte et des hommages des hommes; et le *Sabéisme* fut organisé : il régna dans l'Asie presque tout entière, mais principalement dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans l'Arabie, la Perse, les Indes, le Pérou, etc.

Cette hérésie en enfanta une autre. Comme les astres du firmament n'étaient pas toujours visibles, et qu'ils se dérobaient périodiquement aux regards de leurs adorateurs, on chercha un symbole de ces prétendues divinités; le feu parut l'emblème le plus frappant; de plus, on le croyait émané du soleil; on alluma donc un feu sacré aux rayons de cet astre; on l'entretint avec un superstitieux scrupule; et on lui rendit les mêmes hommages qu au soleil; c'est ce pelle la *Pyrolâtrie*. Plusieurs écr dernes soutiennent que le feu n'a expressément adoré; mais ils sont par les auteurs anciens, contempc culte, et qui, par conséquent, deva ce qu'il en était. Si le feu n'était qu symbole, pourquoi regardait-on crime irrémissible et digne de mort avec de l'eau même le feu domestiq fler dessus, d'y jeter des matièr impures, etc.? Il est bien difficile que les Indiens ne regardaient une divinité un élément auquel saient cet hymne : « Avec des h toi, dieu magnifique, avec des ch et des offrandes, source de lum de majesté, nous t'adorons, ô feu; rons, ô feu, avec des holocaustes; norons avec des louanges, ô toi, di honneur; nous t'honorons avec liquide, ô sacrificateur; nous t'ad du beurre, dieu, source de lumi visite notre offrande avec les die les-en la présentation avec bo ô dieu, nous sommes dévoué maintenez-nous dans la voie du s

Du culte du feu on passa à cel ments, et l'on arriva ainsi au *natu* terre est la mère commune de tou stances animées et inanimées; c'est qu'elles sortent, ou de ses produc les se nourrissent; c'est par elle subsiste : on la regarda donc principe. Mais que ferait la terre cours de l'eau? Sans les rosées, les fleuves qui viennent développ mes de sa fertilité, elle demeure et se trouverait bientôt dénuée C'est l'eau qui féconde, conserve et tout ce qui a vie, tout ce qui vég encore un principe. Le feu, en p deux autres éléments, leur co une partie de sa vigueur, déve propriétés, et amène tout, dans l cet état de maturité et de perfecti rien ne saurait parvenir sans lui; troisième principe. Enfin l'air o phère est nécessaire à l'entretien c'est lui qui transmet la chale dité, la lumière, qui entretient piration la fluidité du sang; il est première nécessité à tout ce q que l'animal en soit privé un seu périt infailliblement; ce fut un principe; et ces principes furent j d'adoration. Une fois entrés dans les hommes n'avaient point de mot rêter. On divinisa le ciel, les astr ges, les phénomènes célestes, les les mers, les fleuves, les fontai chers, les arbres, les animaux, e insensiblement au *panthéisme*.

L'allégorie et le symbolisme autre cause d'hérésie et d'erre époque où les traditions primiti encore assez familières, on usa nouveaux pour raconter la réelle : ainsi la terre fut représen

ayant été longtemps, dans son principe, sous l'*empire* ou le règne du *chaos;* vint ensuite l'empire de l'eau ou de l'Océan, qui avait tenu le globe terrestre englouti pendant de longues années, puis celui du feu qui l'avait peu à peu desséché; celui du Soleil qui l'avait enfin inondé de ses rayons. On voulut consigner ces vérités sous des emblèmes et des figures, faute de caractères graphiques qui n'étaient pas encore inventés. On les symbolisa sous la forme humaine accompagnée d'attributs de convention. Peu à peu on s'accoutuma à envisager comme des personnalités le chaos, l'océan, le feu, la lumière, le soleil, etc. Les langues étant venues à se modifier ou à changer complétement, on garda les dénominations de la langue antique, et comme on ne les entendait plus, on en fit des noms propres. Dès lors les divers phénomènes cosmogoniques devinrent des individus doués d'une vie immensément longue, et comme tels, différents de la nature humaine; c'étaient donc des dieux, ou du moins des êtres surnaturels, soumis à la divinité suprême, mais supérieurs aux hommes; on chercha à déterminer les années de leur règne; on leur composa des légendes toujours basées sur l'allégorie. D'autres les considérèrent comme les ancêtres de la race actuelle, bien dégénérée de ce qu'elle était autrefois.

C'est d'après le même système qu'on symbolisa les principes fécondant et fécondé de la nature, la nature elle-même et tous ses phénomènes, les semailles, la floraison, la fructification, la moisson, la crue des fleuves, les travaux de la campagne, le cours du soleil, celui de la lune, des planètes, la succession des saisons, celle du jour et de la nuit, etc., etc. Ces symboles finirent par être acceptés comme des réalités, et le panthéon s'élargissait de jour en jour. Ces allégories étaient en grand honneur chez plusieurs peuples anciens, et particulièrement chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Indiens, etc.

Les Assyriens, les Chaldéens et les Babyloniens basèrent leur symbolisme sur l'astronomie; ils divisèrent le temps, l'espace et le lieu en trois zones rapportées à autant de dieux avec lesquels elles se confondirent. La première était le *Temps sans bornes*, identifié avec la divinité suprême, invisible, incompréhensible, éternelle; le *Temps long et borné*, qui est la révolution du firmament, ou du ciel des étoiles fixes; et le *Temps périodique*, qui est la révolution du ciel mobile. Le premier représente l'éternité, et prend les noms de *Zérouané Akéréné, Chronos, Saturne;* le second représente le temps assigné par le dieu suprême à la durée du monde créé, exprimé symboliquement par un grand cycle de douze millénaires répondant aux douze signes du zodiaque; on l'appelle *Ormuzd, Bélus, Jupiter;* le troisième exprime la durée du mouvement du soleil et de la lune, ou la durée des douze mois de l'année; elle reçoit le nom de *Mithra, Mylitta, Vénus-Uranie.*

La reconnaissance, l'adulation, la flatterie, l'orgueil, la servitude, produisirent l'apothéose, nouvelle source d'erreurs. On garda le souvenir des grands hommes qui avaient colonisé les contrées sauvages, bâti des villes, fondé des empires, doté l'humanité de nouvelles découvertes, ou qui s'étaient signalés dans les combats; on leur érigea des monuments, des statues; on institua en leur honneur des fêtes anniversaires qui attiraient un grand concours de peuples. On les honora comme des héros, comme des bienfaiteurs de l'humanité, des demi-dieux; on les préconisa comme envoyés par les dieux, fils des dieux; on finit par les identifier avec les divinités antiques; on leur éleva des temples et des autels, on leur offrit des sacrifices. Plusieurs despotes, se considérant dans leur orgueil comme étant d'une nature supérieure à ceux qui leur étaient soumis, voulurent se faire rendre ces honneurs même pendant leur vie; ils se firent appeler dieux, et décerner les honneurs divins.

Toutes ces erreurs enfantèrent l'*idolâtrie*, honte éternelle de l'esprit humain, qui s'avilit jusqu'à prodiguer ses adorations et son culte à des objets inanimés, fabriqués par la main des hommes. C'est en vain que certains écrivains modernes voudraient soutenir que jamais l'idolâtrie proprement dite n'a été pratiquée, et que les peuples regardaient les idoles comme des images ou des emblèmes, et non point comme une divinité digne par elle-même de recevoir les hommages des mortels. L'histoire est là pour les démentir; elle fournit la preuve que, si quelques-uns savaient se reporter au delà de l'image, le plus grand nombre s'y arrêtait et rendait son adoration au bois et à la pierre. *Voy.* les preuves que nous en apportons à l'article IDOLATRIE.

Comment ne pas convenir que les peuples anciens aient été réellement idolâtres, quand nous voyons, encore aujourd'hui, de nombreuses tribus trembler devant un animal vivant ou mort, devant une pierre brute, une tuile, une plume, un colifichet, etc., leur offrir des adorations et des sacrifices? Le *fétichisme*, qui est le degré le plus infime de l'idolâtrie, est encore pratiqué de nos jours par un grand nombre de peuplades de l'ancien et du nouveau continent. *Voy.* FÉTICHISME.

D'autres peuples, sans être descendus si bas, n'en étaient pas moins tombés dans l'erreur. A mesure que l'on perdait le souvenir de l'histoire réelle de la chute de l'homme, l'origine du bien et du mal devenait un mystère. On se souvenait cependant qu'un être mauvais avait corrompu l'œuvre de Dieu, qu'il avait infecté la race humaine de son poison, et qu'il exerçait toujours des ravages dans les domaines du Créateur. On en fit un être puissant, presque l'égal de Dieu, et qui après avoir commencé avec celui-ci, dans le ciel, une lutte formidable, la continuait encore sur la terre. Il était survenu entre les deux parties belligérantes une sorte de pacte ou de compromis qui, tout en les tenant sans cesse en présence, avait cependant précisé leurs droits mu-

tuels, et ce pacte devait durer pendant un temps déterminé. Cette conception est la base du ***Mazdéisme*** ou ***Magisme*** professé par les Perses.

La plupart des nations païennes professaient la croyance en un Dieu suprême, immense, infini, incorporel, éternel, tout-puissant; mais elles supposaient que, trop grand pour s'occuper explicitement de ce monde, il s'était reposé sur des divinités subalternes du soin de le créer, de le régir et de gouverner les hommes; et c'était toujours à ces dernières que l'on rendait un culte, que l'on offrait des adorations et des sacrifices. Or, parmi ces dieux secondaires, il y en avait toujours un qui représentait la divinité suprême et qui en avait les attributs, bien qu'il en fût une production; tels étaient le Brahmâ des Indiens, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Ormuzd des Perses, le Baal des Syriens, le Zeus des Grecs, le Jupiter des Latins, l'Odin des Scandinaves, etc.

Cependant, à côté de ces aberrations presque générales, il y avait, au fond de l'Asie orientale, un grand peuple qui avait conservé des traditions plus pures et des notions plus saines sur la nature de Dieu et ses attributs. Ce sont les anciens Chinois. Chez eux point d'images, ni d'idoles; point d'apothéose des grands hommes, point d'adoration des astres. Ils croyaient en un Dieu unique, spirituel, infiniment élevé au-dessus du ciel, et néanmoins environnant les hommes de sa providence universelle. Ils enseignaient que ce Dieu voyait tout, même les plus secrètes pensées des cœurs; qu'il fallait le craindre, le respecter et l'adorer; les sacrifices publics lui étaient offerts par la nation tout entière, et c'était le souverain qui remplissait alors les hautes fonctions de sacrificateur et de grand pontife; enfin ils attendaient le Saint qui devait apparaître aux extrémités de l'Asie occidentale. C'est pourtant ce peuple qu'on a accusé d'athéisme; on a prétendu qu'il n'avait pas la moindre notion de Dieu, qu'il manquait même, dans sa langue, de mot pour exprimer la divinité; que, quand il voulait se conformer aux locutions des autres peuples, il était obligé de se servir du mot *ciel* pour désigner l'être souverain; que le ciel matériel était l'unique objet de son culte et de ses hommages. Quant à nous, nous sommes plus portés à croire que le mot ***Thien*** a, au contraire, signifié Dieu, avant de désigner le ciel matériel (*Voy.* Dieu n° xxxi); et nous mettons une grande différence entre la doctrine des anciens Chinois et celles qui ont été émises par Lao-tseu et Confucius. Ces théosophes, tout en cherchant à moraliser les hommes, ont affaibli malheureusement en eux le sentiment de la divinité, et ont par la suite provoqué la secte rationnelle du ***Ju-Kiao***, dans laquelle on se passe totalement de Dieu; en voulant faire aimer et pratiquer la vertu pour elle-même, ils n'ont abouti qu'à faire prendre pour des vertus des pratiques cérémonieuses et maniérées, et à rendre les Chinois le peuple du monde le plus rempli de suffisance et de mauvaise foi.

Nous ne prétendons pas toutefois que les doctrines anciennes aient été exemptes de tout blâme; car, à côté du culte de Dieu, on vit bientôt s'élever celui des génies; on en fit autant de puissances secondaires, qui commandaient aux éléments, concouraient au gouvernement du monde, et se partageaient les adorations des hommes. Plusieurs personnages des temps héroïques reçurent ensuite une sorte d'apothéose et furent honorés comme des génies. — L'ancienne religion du Japon a cela de particulier, que les hommages sont adressés aux ***kamis*** tout seuls, sans que les Japonais aient paru admettre de divinité supérieure.

Mille ans environ avant notre ère, il s'éleva, dans l'Asie centrale, l'hérésie la plus singulière et la plus monstrueuse qui ait jamais paru : le ***bouddhisme***. A la vue de tous les systèmes absurdes qui se disputaient alors les croyances, et de tous les désordres qui affligeaient la société, les fondateurs de ce système crurent qu'il fallait établir de nouvelles bases de la morale. Dieu fut dès lors tout à fait retranché; on posa même en principe qu'il n'existait pas, non pas toutefois pour pouvoir s'abandonner librement à la fougue de ses passions, comme les athées modernes, car on insista avec encore plus de force peut-être sur la nécessité de faire des bonnes œuvres, d'éviter le mal, de combattre la concupiscence, de se vaincre soi-même; on établit un culte étrangement sévère; on dénonça aux prévaricateurs de terribles châtiments dans l'autre vie. Mais l'ordre moral et matériel de l'univers, le bien et le mal, la vertu et le vice, la jouissance et la souffrance, la vie et la mort, furent considérés comme le résultat nécessaire d'un ordre de choses immuable et inflexible. Tous les êtres depuis l'ange jusqu'à l'homme, au démon, à la brute, à la matière inerte, ont une origine et une fin commune; tous volutent dans un cercle immense de mérites ou de démérites, dans lequel ils sont appelés à s'élever sans cesse, et à se spiritualiser de plus en plus en passant successivement dans les diverses conditions des êtres suivant leur degré de perfection, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la béatitude suprême, qui consiste à être perdu dans l'immensité, exempt de toute espèce d'affection, insensible au plaisir et à la peine, à n'avoir plus même conscience de sa personalité et de son existence; état très-voisin de l'anéantissement, s'il n'est pas le néant même. Cependant nous ne taxons pas ce système d'athéisme; nous le considérons au contraire comme un véritable ***panthéisme***, dans lequel l'âme suprême est confondue avec la matière, et en subit nécessairement toutes ses phases et ses accidents.

Le paganisme des Grecs et des Romains, tel qu'il était professé vers l'époque de la rédemption, avait cela de particulier (et de commun cependant avec celui des Indiens), qu'il réunissait toutes les erreurs que nous

venons de mentionner succinctement et beaucoup d'autres encore; on dirait que ces peuples, qui se vantaient à bon droit d'être les plus avancés en civilisation, en sagesse et en science, avaient pris à tâche d'accueillir toutes les absurdités et les erreurs qui avaient pu éclore dans l'esprit humain. Le culte des esprits, le sabéisme, le panthéisme, l'apothéose, l'idolâtrie proprement dite, le fétichisme le plus grossier, les doctrines les plus étranges et les plus opposées avaient été accueillies par eux; il en était résulté parmi eux une absence de foi à peu près universelle; le culte était devenu chez eux une affaire de forme, et une institution purement civile; conséquemment il était incapable de satisfaire le cœur, de morigéner l'homme et de le rendre vertueux. Aussi le libertinage le plus éhonté régnait avec empire et ne prenait pas même la peine de se cacher; les devoirs mutuels des hommes les uns à l'égard des autres étaient méconnus et foulés aux pieds; on faisait couler des flots de sang humain pour amuser le peuple dans le cirque et dans les amphithéâtres; les esclaves, les vaincus n'étaient plus regardés comme faisant partie de l'espèce humaine, et on ne se faisait pas le moindre scrupule de les jeter dans les viviers pour engraisser les murènes.

La société, une fois arrivée à cet excès de dépravation jointe à un si haut degré de science et de culture intellectuelle, ne pouvait que tomber dans une complète barbarie et périr. Le Christ vint et la sauva; il jeta les fondements d'un nouvel ordre moral qui, dès son apparition, exerça sa bienfaisante influence; car, il ne faut pas se le dissimuler, bien longtemps avant que l'univers embrassât officiellement le christianisme, et lorsqu'on le persécutait encore, son esprit s'était déjà plus ou moins infiltré dans les mœurs et dans la législation païenne; et, un fait bien remarquable, c'est qu'à dater de cette époque le principe du polythéisme fut aboli pour toujours; car, depuis lors, il ne s'éleva plus aucune hérésie païenne. Mais l'esprit, quoique plus éclairé, n'en était pas moins sujet à l'orgueil, aux préjugés, aux passions; il ne chercha plus guère la vérité en dehors de la religion chrétienne, mais il prétendit l'interpréter et la modifier pour la faire cadrer avec ses idées et ses systèmes, avec son amour propre et ses prétendues lumières; de là une nouvelle série d'hérésies, qui se sont élevées depuis l'établissement du christianisme, en revêtant successivement des formes diverses, en rapport avec les passions, les intérêts et les préjugés du siècle qui les voyait naître.

2° *Hérésies du monde moderne.* — On peut les diviser en différentes périodes. Celles de la première furent l'effet du principe païen que l'on voulut introduire dans la révélation nouvelle. On les comprend toutes sous le nom général de *Gnosticisme*. C'était un mélange confus de la philosophie platonicienne, des mystères de l'Orient, de la magie chaldéenne, de la cabale juive, de la théurgie égyptienne et de l'éclectisme alexandrin. Dans ce monstrueux système, la révélation divine ne se montrait qu'au second plan; elle était subordonnée aux conceptions fantastiques de la Gnose ou de la connaissance humaine, dont elle devenait seulement une conséquence. Le Gnosticisme était le dernier soupir du paganisme; plusieurs philosophes, en embrassant la religion chrétienne, y apportèrent leurs idées et leurs systèmes, et prétendirent les autoriser par l'Evangile. Les uns crurent y trouver la conception des deux principes; d'autres, leur théorie de la formation du monde spirituel et matériel; d'autres, la doctrine des Eons et des Génies : pour tous, le Christ n'était guère qu'une incarnation, un *avatar*, à la manière des Hindous, d'une puissance céleste, mais secondaire et distincte de Dieu; plusieurs même ne lui prêtaient qu'une existence fantastique. Ces erreurs et toutes celles qui en furent la conséquence subsistèrent, avec de nombreuses modifications, pendant près de trois siècles. Les Manichéens en recueillirent les débris, et préparèrent les hérésies qui s'élevèrent plusieurs siècles après dans l'Asie et dans l'Europe

Vinrent ensuite les erreurs touchant la nature du Verbe incarné. Le principe païen avait disparu à peu près complétement au commencement du IV° siècle; et les hérésies gnostiques n'avaient fait que peu de ravages dans l'Eglise chrétienne, parce qu'elles n'y touchaient que par un point, et qu'elles étaient venues du dehors. Mais les hérésies touchant l'Incarnation naquirent au sein du christianisme, y prirent des proportions considérables, causèrent d'immenses ravages, et mirent l'Eglise à deux doigts de sa perte; elle serait même tombée complétement si elle n'eût été soutenue par son divin auteur; cependant ces erreurs étaient encore émanées des anciennes doctrines philosophiques. Ce furent d'abord les Ariens qui enseignèrent que le Verbe était une créature, produite cependant avant tous les siècles, et dont Dieu s'était servi pour créer le monde; ensuite les Nestoriens qui soutenaient qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, l'une divine et l'autre humaine; puis les Eutychiens qui prétendaient qu'il n'y avait en lui qu'une seule nature, comme une seule personne; les Monothélites, qui voulaient qu'il n'y eût dans l'Homme-Dieu qu'une seule volonté; enfin une multitude d'autres hérétiques qui attaquèrent successivement les dogmes fondamentaux du christianisme.

A peu près dans le même temps s'élevèrent les erreurs sur la grâce et le libre arbitre. Les uns, comme les Pélagiens, nièrent le péché originel et la nécessité de la grâce; les autres, comme les semi-pélagiens, firent encore une part plus large au libre arbitre; d'autres au contraire soutenaient, avec les Prédestinatiens, qu'il n'y avait pas de libre arbitre, et que Dieu n'avait pas voulu sauver tous les hommes. Ces différentes erreurs fu-

rent renouvelées dans des temps plus rapprochés de nous.

Le VIIe siècle vit naître une hérésie formidable, qui se retrancha de la grande communauté chrétienne, en répudia même le nom et fit bande à part; c'est le Mahométisme. Ce système se rattache cependant au christianisme, car il a accepté les livres et la tradition des juifs et des chrétiens; il professe un égal respect pour Moïse et pour Jésus; et il peut être considéré comme la conséquence des doctrines professées par les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens et les Prédestinatiens; mais son fondateur rejeta les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, la doctrine du péché originel, l'efficacité des sacrements, etc.; soumit la femme à un servage perpétuel, changea les bases de la morale, et fonda un culte, un symbole et une législation absolument nouveaux.

Cependant un grand schisme se préparait dans le sein du christianisme; l'Eglise orientale supportait impatiemment la primatie du souverain pontife établie à Rome; il finit par la secouer tout à fait et à rompre le lien de l'unité. Dès lors, il demeura stationnaire, et s'il ne donna plus occasion à de nouvelles erreurs, il ne fit plus aucun progrès; la science et la piété allèrent s'affaiblissant de jour en jour, et avec elles les vertus morales et civiles, la bonne foi, l'énergie, la véritable valeur. Séparés volontairement du reste de la famille chrétienne, les chrétiens orientaux ne purent se soutenir; partout ils succombèrent sous l'autorité musulmane; et depuis dix siècles ils gémissent sous le joug de la tyrannie la plus despotique.

La saine doctrine et les vertus évangéliques s'étaient refugiées en Occident: c'est pourquoi les apôtres de l'erreur convergèrent autour du catholicisme pour lui porter des coups funestes. Les hérésies du moyen âge revêtirent un caractère différent de celui des siècles précédents. Ce fut principalement contre l'autorité de l'Eglise qu'on s'insurgea; on attaqua la hiérarchie ecclésiastique, et l'on chercha à renouveler les erreurs manichéennes. Les Albigeois, les Vaudois, les Pauvres de Lyon et mille autres sectes troublèrent fréquemment la paix de l'Eglise, mais ne lui portèrent pas des coups aussi terribles à beaucoup près que les Sacramentaires des derniers siècles.

Ceux-ci, qui avaient eu pour précurseurs Jean Hus, Jérôme de Prague, Wiclef, etc., regardent comme leurs principaux coryphées Luther, Calvin, Zwingle, Mélancthon et plusieurs autres, qui tous ensemble organisèrent contre l'autorité de l'Eglise une immense insurrection. Sous prétexte de réforme, ils secouèrent le joug de l'autorité; et tout en prétendant ramener les peuples à la foi des apôtres, ils abolirent une grande partie des cérémonies religieuses, retranchèrent une portion notable des croyances et des dogmes, rejetèrent presque tous les sacrements, établirent une nouvelle discipline, et appelèrent tout le monde individuellement à se constituer juge de la foi et de la parole de Dieu. Sous le nom de *Protestants*, ils levèrent l'étendard de la révolte, et entraînèrent dans leur défection plusieurs nations puissantes de l'Europe. Mais le principe d'indépendance qu'ils avaient posé ne tarda pas à porter ses fruits, et, depuis trois siècles, les Protestants n ont cessé de se fractionner en une multitude innombrable de sectes, qui se condamnent mutuellement, mais qui ne manquent pas de se réunir et de faire cause commune, lorsqu'il s'agit de combattre l'Eglise romaine. Ajoutons que l'on trouve dans les différentes communions protestantes la réunion de *toutes* les erreurs sans exception, qui ont affligé l'Eglise depuis l'origine du christianisme.

Le même principe d'indépendance produisit dans le siècle dernier une secte philosophique, qui ne prit point de dénomination particulière, mais que l'on peut nommer la secte des *Incrédules*. Elle se rattache au christianisme, parce que, tout en jouissant de ses bienfaits et de ses lumières, elle avait pour but avoué de le combattre, de l'anéantir et de ramener les hommes à un prétendu culte de la raison et de la vertu, en dehors de tout symbole et de toute révélation. Le règne de cette école impie a passé, mais elle a été remplacée par d'autres erreurs, entre lesquelles on remarque la doctrine du *sensualisme* ou la glorification des sens et des passions, l'école phalanstérienne, celle du *communisme* et du *socialisme*, qui toutes procèdent d'un libéralisme illimité.

Nous croyons devoir faire suivre ce rapide exposé de la statistique religieuse du globe; il serait fort important d'avoir sur ce sujet un travail exact, et nous espérons que, d'ici à peu d'années, on pourra obtenir des données à peu près certaines. En attendant, nous allons reproduire ici les évaluations des principaux statisticiens du siècle actuel, après lesquelles nous hasarderons la nôtre. On comprend qu'il ne peut être ici question que des religions principales.

Christianisme dans toutes les communions.	220,000,000	236,000,000	235,000,000	251,000,000	260,000,000	234,495,000	232,000,000	260,000,000
Judaïsme.	5,000,000	5,000,000	5,000,000	5,950,000	4,000,000	2,650,000		5,000,000
Islamisme.	110,000,000	120,000,000	120,000,000	120,000,000	96,000,000	115,120,000	122,000,000	120,000,000
Brahmanisme.	60,000,000	60,000,000	60,000,000	141,353,000	60,000,000	125,000,000	120,000,000	112,000,000
Sikhs.								3,000,000
Parsis.								52,000
Bouddhisme.	150,000,000	150,000,000	180,000,000	315,977,000	170,000,000	169,000,000	240,000,000	269,000,000
Chinois de la secte de Confucius.						5,000,000		5,000,000
Fétichistes.						115,000,000		30,000,000
Toutes les autres religions.	100,000,000	115,000,000	100,000,000	134,490,000	147,000,000	62,780,000		90,000,000
Total général :	645,000,000	686,000,000	700,000,000	967,770,000	737,000,000	829,045,000		845,052,000

t par ce simple aperçu que le christia-
t la plus étendue de toutes les reli-
la terre ; le bouddhisme seul pourrait
er un nombre d'adhérents à peu près
t-être même supérieur ; mais ce der-
ème est loin d'avoir l'universalité
our la vraie religion, puisqu'il ne
pas les bornes de l'Asie orientale.

Nous voudrions pouvoir ajouter que ces 260 millions de chrétiens appartiennent tous à la véritable Eglise de Jésus-Christ, mais une partie notable est malheureusement tombée dans le schisme et l'hérésie. L'Eglise latine compte 139,000,000 d'adhérents ; les Eglises orientales 62,000,000 ; et les communions protestantes 59,000,000. Le catholicisme l'emporte donc encore de beaucoup sur les autres sectes chrétiennes ; il faut encore y ajouter plusieurs communions orientales unies à l'Eglise romaine.

Le mot religion est pris quelquefois improprement pour désigner l'état religieux ; c'est en ce sens que l'on dit *entrer en religion* pour embrasser la vie monastique ou religieuse; *les diverses religions*, pour les divers ordres religieux.

RELIGION (Guerres de). Cette expression s'emploie particulièrement dans l'histoire de France, pour désigner les trois guerres que se firent au XVI[e] siècle les Catholiques et les Protestants, et qui furent terminées, la première par la paix de Saint-Germain en 1570 (elle avait commencé en 1562) : la seconde par la paix de Beaulieu, en 1576 ; et la troisième par la soumission de Paris, en 1594, et par l'Edit de Nantes, en 1698. Pendant ces guerres, avaient eu lieu plusieurs trèves, savoir : pour la première, l'édit d'Amboise en 1563, et l'édit de Lonjumeau en 1568 ; pour la seconde, la trève de la Rochelle en 1574 ; et pour la troisième, la trève de Poitiers en 1577, et la trève de Fleix, en 1580. — On étend encore le nom de guerres de religion aux guerres de 1621 et de 1625-29, sous Louis XIII, ainsi qu'à la guerre des Cévennes, après la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685.

RELIQUAIRES, châsses dans lesquelles sont renfermées des reliques. Les églises étaient riches autrefois de ces sortes d'ornements. Il y avait les grands et les petits reliquaires. Les énumérer serait impossible; nous nous bornerons à signaler, d'après M. Guénebault, les plus célèbres. La châsse de Saint-Pierre, exécutée par Jean de Balduccio, pour l'église de Saint-Eustorge à Milan ; celle du maître autel de Saint-Jean de Latran, à Rome ; c'est un présent du pape Urbain V ; la châsse de sainte Ursule, au grand hôpital de Saint-Jean de Bruges, est renommée, et ornée de peintures exquises d'Emmeling, qui y a représenté la légende si célèbre des onze mille vierges ; celle de la cathédrale d'Orviette, toute couverte d'émail ; celle de saint Taurin d'Evreux ; de saint Spire à Corbeil ; de saint Sébald, dans l'église cathédrale de Nuremberg ; de saint Berchaire, dans l'ancien couvent de Montier-en-Der ; celle de l'église Saint-Pierre, à Lille, sont les plus célèbres et les plus considérables parmi tant d'autres, qui prouvaient ce que le christianisme savait inspirer dans les beaux arts. Les Vandales de 93 ont presque tout détruit au nom de la liberté. Parmi les tombeaux renfermant des reliques, celui de saint Remi, dans l'église de ce nom, celui de saint Thomas de Cantorbéry, en Angleterre, sont

célèbres. On sait ce que Saint-Denis, la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-des-Prés, les cryptes d'Auxerre, etc., renfermaient de richesses en ce genre. Nos musées nous en offrent çà et là quelques débris échappés à l'avidité des spoliateurs. Cependant le goût pour ces sortes de monuments, si intéressants sous le double point de vue de l'art et de la religion, n'est point totalement perdu; et, bien que l'Eglise ne dispose pas aujourd'hui des mêmes ressources qu'autrefois, on a déjà fait plusieurs essais de ce genre en France; nous citerons entre autres la châsse d'argent de saint Vincent de Paul, et la châsse en style gothique de la sainte Robe à Argenteuil, qui ont reçu l'approbation des gens de l'art, quoiqu'elles soient encore fort loin de la richesse des anciens reliquaires.

RELIQUES. 1° On appelle ainsi tout ce qui reste, soit du corps des saints, soit des choses qui ont servi à leur usage. Saint Paul dit que les membres des saints sont les temples du Saint-Esprit; et par conséquent, ces précieux restes conservent quelque chose de la vertu et de la sainteté de ceux à qui ils ont appartenu. Cette idée est le fondement de la vénération que les peuples vraiment chrétiens ont toujours eue pour les restes des saints personnages. L'Ecriture nous apprend aussi que les Israélites, en sortant de l'Egypte, emportèrent les os du patriarche Joseph. Cette dévotion, si naturelle et si raisonnable, est accréditée particulièrement dans l'Eglise catholique. Elle n'est pas moins ancienne que l'établissement du christianisme. Les premiers fidèles s'approchaient des martyrs, tandis qu'on les tourmentait, pour recueillir, avec des linges ou des éponges, le sang qui coulait de leurs plaies, et le conserver dans des fioles qu'ils mettaient dans les sépulcres. L'histoire ecclésiastique rapporte que l'on fit mourir sept femmes qui avaient ainsi ramassé les gouttes du sang de saint Blaise; et quand saint Cyprien eut la tête tranchée, les fidèles avaient étendu des linges autour de lui, pour recevoir son sang. Ils n'étaient pas moins curieux d'enlever les corps des martyrs, ou d'en recueillir les restes; car souvent il ne demeurait que des os ou des cendres, comme quand ils avaient été brûlés ou dévorés par les bêtes; et de là est venu le nom de *reliques*. Ils n'épargnaient point la dépense pour les racheter des mains des bourreaux et les ensevelir honorablement, souvent au risque de leur propre vie; car il y en a qui ont, à leur tour, souffert le martyre pour avoir baisé le corps des martyrs, pour avoir empêché qu'on ne leur insultât après leur mort, pour les avoir cherchés, pour les avoir ensevelis. Il y en eut de jetés dans les cloaques d'où ils avaient tiré les corps saints. On fit mourir Théodore l'Hôtelier, pour avoir retiré le corps de sept vierges d'un étang où on les avait noyées. Les disciples de saint Ignace reportèrent ses reliques de Rome jusqu'à Antioche. Ce soin des reliques était la cause de l'acharnement des païens à dissiper les corps des martyrs après leur mort; joint à cela qu'ils croyaient diminuer par là l'espérance de la résurrection. «Vous vous flattez, disaient-ils, que vos corps demeureront jusqu'au jour où vous croyez les reprendre, et vous espérez qu'ils seront embaumés et conservés dans des étoffes précieuses, par les femmes que vous avez infatuées de vos rêveries; mais nous y donnerons bon ordre.» Ils les faisaient donc manger aux bêtes; ils les mêlaient avec des corps de gladiateurs ou de criminels suppliciés; ils les précipitaient dans l'eau attachés à de grosses pierres; ils les brûlaient et jetaient leurs cendres au vent. Mais, malgré toutes leurs précautions, la plupart des reliques étaient conservées, soit par le zèle ardent des fidèles, soit par les miracles que Dieu opérait souvent en ces occasions. On honorait les tombeaux des martyrs, sitôt qu'ils y reposaient. Plusieurs saints ont souffert le martyre pour avoir été pris veillant et priant aux sépultures des martyrs, ou célébrant leurs fêtes.

Cependant la vénération que les catholiques ont pour les reliques est un sujet de railleries indécentes de la part des hérétiques et des incrédules. Et les hérétiques et les incrédules sont précisément ceux qui recherchent avec le plus d'avidité et achètent à un plus haut prix les objets qui ont appartenu à des personnages célèbres, c'est-à-dire leurs reliques. Ils montrent avec orgueil la canne de Frédéric ou de Voltaire, une plume dont Napoléon a signé une fois son nom, une rose cueillie au rosier planté par Jean-Jacques, un fragment de leurs habits ou de leur mobilier, un autographe d'un littérateur, un objet quelconque qui a appartenu à un voleur ou à un assassin célèbre, et ils se vantent de l'avoir acquis à un prix exorbitant. Or relique pour relique, nous croyons les chaînes de saint Pierre non moins curieuses, en fait de souvenir historique, mais beaucoup plus vénérables que l'épée de Pierre le Grand; nous préférons les ossements de sainte Geneviève à la moustache d'Henri IV, un fragment des vêtements de saint Vincent de Paul à la tabatière du régent, ou au gilet de Nelson.

Toutefois nous conviendrons que la dévotion aux reliques a provoqué plusieurs abus. La race trompeuse des spéculateurs, qui a subsisté de tout temps, à la vue de l'empressement que l'on mettait à les rechercher, s'est mise à en supposer de fausses; et bien qu'il ait été toujours défendu d'en faire trafic, ils n'en savaient pas moins tirer de bons profits des églises auxquelles ils étaient censés en faire présent. Joignons à cela les fraudes, que nous n'appelerons pas pieuses mais coupables, par lesquelles on venait à bout de dérober une relique universellement vénérée, en lui substituant celle d'un autre saint, ou même des débris quelconques. De là le même corps ou le même membre honoré quelquefois dans plusieurs églises différentes, dont chacune croyait posséder la relique réelle et authentique. C'est pour éviter ces abus et d'autres semblables que les conciles et les souverains pontifes ont sagement défendu d'exposer au-

à la vénération publique, avant
té diocésaine ait bien constaté
icité.
nformer autant que possible à
en de bâtir les autels sur les
s martyrs, il est passé en règle
e latine, de mettre des reliques
itels, et dans les pierres consa-
n tenir lieu. C'était autrefois un
un de porter sur soi des reli-
sieurs saints l'ont pratiqué, en-
int Charles Borromée, qui por-
ne dent de sainte Sabine. Les
néraux les faisaient aussi por-
les armées, et plusieurs se sont
les de la victoire à ces saintes
is c'était principalement dans
publiques qu'on implorait leur
les portait alors en procession,
up de solennité ; et cette coutu-
encore aujourd'hui.
mains donnaient le nom de *reli-*
ndres ou ossements des morts
illaient fort religieusement dans
après que les corps avaient été
u'ils enfermaient ensuite dans
ux. Quelquefois on les transpor-
fallait une permission des pon-
l'empereur, auquel on présentait
en sa qualité de grand pon-

théniens recueillirent avec un
ne les os de Thésée, leur ancien
rendirent les honneurs héroïques.
usulmans ont un respect profond
choses qui ont appartenu à leur
rophète, et dont la plupart se con-
sérail comme des reliques pré-
sont l'oriflamme sacrée, le pre-
apeaux de Mahomet ; le manteau,
une partie de la barbe du même
et plusieurs autres objets. Ils
lement plusieurs choses qui ont
ses disciples. Cependant ils ne
nt aucune vertu miraculeuse ;
tent de les baiser et de leur
onneurs publics, les jours où on
leur vénération.
usieurs temples de l'Hindoustan
s dents de singe conservées avec
d respect, et que l'on prétend
du singe Hanouman, ministre
a, lorsque celui-ci marcha à la
l'île de Ceylan. Dom Constantin
vice-roi de Goa, s'étant emparé
n, ville de l'île de Ceylan, y
lique de ce genre, qu'il fit piler
tier et jeter au feu, malgré les
du roi du Pégu, qui lui en of-
ducats.
ddhistes conservent avec une
on moins profonde des dents
objets qu'ils prétendent avoir
Gautama ou Chakya Mouni,
ur et leur dieu. Ils entrepren-
e longs et dangereux pèlerina-
rer l'empreinte de ses pieds,
sur le roc, dans l'île de Cey-
continent.

7° On voit sur la route de Yédo, dans le Japon, auprès du lac Fakone, un petit temple où l'on conserve un grand nombre de reliques. Ce sont des sabres, des épées, des cimeterres, qui passent pour avoir appartenu aux Kamis et aux anciens héros du Japon. On y remarque l'habit miraculeux d'un génie qui s'en servait pour s'élever dans les airs avec la rapidité d'un oiseau. Le peigne de Yori-Tomo, premier Seogoun de l'empire, a aussi trouvé place parmi ces reliques.

RELLYANS ou Rellyanistes, secte d'Universalistes anglais qui suivent le sentiment de James Relly. Celui-ci avait d'abord exercé le ministère sous la direction de Whitefield, dont il partageait les sentiments ; mais ensuite, révolté par le dogmatisme de son maître, qui admettait, comme Calvin, la réprobation positive, il parcourut les extrêmes et professa le dogme du salut universel. C'est en effet le sentiment de ceux qu'on appelle Universalistes ou Latitudinaires, que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes seront sauvés. Les Rellyans étendent même aux démons le bénéfice de la rédemption, et pensent qu'ils seront un jour réconciliés avec le ciel. Relly étant allé aux États-Unis, y forma une congrégation qui, après sa mort, fut dirigée par Murray, autre Universaliste venu d'Angleterre. Vers le commencement de ce siècle, les Rellyans avaient cent vingt prédicateurs dans l'Union américaine, et comptaient un certain nombre d'adhérents en Devonshire et en quelques autres comtés d'Angleterre ; ils avaient même une chapelle à Londres. *Voy.* Consistants, Universalistes, Restaurationistes.

REMBHA ou Rambha, apsara ou nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle naquit de l'écume de la mer barattée par les dieux, et est un des plus beaux ornements de cour d'Indra.

REMEL, cérémonie religieuse des Musulmans qui font le pèlerinage de la Mecque Elle consiste à faire les sept tournées autour du sanctuaire en se dandinant. *Voy.* Herwélé.

REMONTRANTS, surnom donné aux Arminiens, à cause d'une requête ou remontrance qu'ils présentèrent, en 1610, aux Etats de Hollande. Ces hérétiques préfèrent le nom de *Remontrants* à celui d'*Arminiens*. Les Gomaristes, qui leur étaient opposés, furent appelés *Contre-Remontrants*. *Voy.* Arminiens, Gomaristes.

REMPHAN, Réphan ou Romphan, nom d'une idole que l'on prétend avoir été adorée par les Hébreux dans le désert. Mais il se pourrait que ce nom ne reposât que sur une transcription fautive d'un terme obscur du prophète Amos ; chap. v, vers. 26. « Vous avez porté la châsse (סכות) de votre roi, l'image (כיון) de vos idoles, l'étoile (כוכב) de votre Dieu. » Or plusieurs interprètes considèrent les mots hébreux *Sicouth*, châsse ; *Kioun* ou *Kéwan*, image ; *Kaukab*, étoile, comme des noms propres d'idoles. Et c'est le mot *Kéwan* que les Septante ont lu *Réphan*. Il est cer-

tain que Kéwan était le Saturne des Arabes et des Syriens. Grotius pense que Remphan est le même dieu que *Rimmon*, dont le nom en hébreu (רמון) pourrait se lire *Remvan* (רֶמְוָן). Kircher, Hammond et d'autres écrivains pensent que c'est le nom d'un roi égyptien déifié après sa mort et confondu avec la planète de Saturne.

REMURIES, fête que les Romains célébraient en l'honneur des Mânes, et pendant lesquelles ils portaient des mets sur les tombeaux des morts. Cette fête fut ensuite appelée *Lémuries* par le changement de la première lettre. Elle fut d'abord instituée en l'honneur de Rémus, mis à mort par Romulus, son frère, suivant Tite-Live, ou par le tribun Céler, suivant Ovide. Une peste s'étant déclarée après ce meurtre, l'oracle ordonna d'apaiser les mânes de Rémus; c'est pourquoi, toutes les fois que Romulus promulguait des lois ou prononçait une sentence, on plaçait auprès de lui une chaise curule avec le sceptre, le diadème et les autres insignes de la royauté, pour représenter son frère. De plus on institua une fête qui se célébrait le 9 mai, et qu'Ovide décrit ainsi : « Déjà, dans ce temps-là (c'est-à-dire avant le règne de Numa Pompilius), on faisait des présents aux cendres éteintes; déjà le petit-fils purifiait les bustes de ses aïeux embaumés. C'était au mois de mai, qui prend son nom des ancêtres, et qui offre encore des vestiges de cet ancien usage. A minuit, lorsque tout est plongé dans le silence, que les chiens et les oiseaux ne troublent plus le repos des mortels, le petit-fils, plein de respect pour les anciens rites, et craignant de déplaire aux dieux, se lève : ses pieds sont sans gêne, ses doigts joints avec le pouce au milieu, afin qu'aucune ombre ne vienne à la traverse. Il lave ensuite ses mains dans une eau vive, et, prenant des fèves noires, il les met dans sa bouche et il les jette ensuite derrière lui en disant : Par ces fèves que je jette, je me rachète moi et les miens. Il prononce ces paroles neuf fois de suite sans regarder en arrière, car on suppose que l'ombre ramasse les fèves, et qu'elle ne veut pas qu'on cherche à la voir. Il lave de nouveau ses mains et il frappe sur des vases d'airain, demandant que l'ombre abandonne sa maison. Lorsqu'il a dit neuf fois : Sortez d'ici, mânes paternels, il regarde autour de lui et il se flatte d'avoir rempli tout ce qu'exige la religion. » Le même poëte ajoute que, pendant les Rémuries, les anciens fermaient les temples, comme ils faisaient encore de son temps au mois de février, dans les jours destinés à la fête des morts.

RENARD, animal fort révéré et redouté des Japonais, qui sont persuadés que les corps de ces animaux sont animés par des génies ou démons. Il y en a de deux espèces au Japon, le renard blanc et le renard ordinaire : on considère le premier comme très-intelligent, aussi est-il consulté sur toutes les affaires épineuses; dans toutes les maisons de gens de qualité, ainsi que dans plusieurs de personnes d'une classe inférieure, on voit un petit temple qui lui est consacré, tandis que l'on chasse le renard ordinaire comme un animal pernicieux.

Un Japonais, ayant quelque demande à faire ou se trouvant dans une situation embarrassante, offre à son renard un sacrifice, composé de riz rouge mêlé de fèves. Trouve-t-il, le jour d'après, que tant soit peu en a été mangé, c'est un signe favorable; si, au contraire, il n'a point été touché, il lui reste peu d'espoir. Voici une anecdote sur le pouvoir miraculeux du renard au Japon.

Un ancien trésorier impérial de Nangasaki, *Takaki Saghemon*, grand-père de celui qui y remplissait le même emploi en 1782, dépêcha, dit-on, un courrier à Yédo, avec des lettres pour les conseillers d'Etat. Peu de jours après, il s'aperçut qu'il avait négligé d'enfermer une des lettres dans le paquet, oubli qui l'exposait à la plus grande disgrâce. Dans son désespoir, il eut recours à son renard et lui offrit un sacrifice : le lendemain matin il vit, à sa grande satisfaction, qu'une partie en avait été mangée; et, rentrant dans son cabinet, il n'y vit plus la lettre. Il en fut fort inquiet jusqu'à ce qu'il en reçût une de son commissaire de Yédo, qui lui fit part qu'ouvrant la boîte, la serrure paraissait avoir été forcée en dehors par une lettre passée entre la boîte et le couvercle; c'était la lettre même qui était restée à Nangasaki. Cette histoire fit naturellement beaucoup de bruit et donna une grande réputation au renard du trésorier. Comme au Japon les renards sont honorés de titres, suivant le degré de leur intelligence et selon les miracles qu'ils opèrent, il obtint pour le sien, à force d'argent, à la cour du Daïri, le titre de *Ziô-itsi-i* ou de grand du premier rang de la première classe. Les gens d'esprit se moquent de cette superstition, mais le peuple, par les inspirations des prêtres de Siaka, a une confiance illimitée dans les renards.

Les âmes des renards deviennent à leur tour des démons malfaisants. Quand un Japonais est attaqué d'une maladie noire, il prétend que le renard l'a assailli. Un missionnaire raconte qu'une princesse d'Osakka se prétendant possédée du démon, on tua tous les chiens de la ville pour effrayer le renard renfermé dans son ventre. Mais cette boucherie de chiens ne fut pas plus efficace contre l'épilepsie de la princesse, que le dévouement de plusieurs yama-botsi qui s'étaient sacrifiés pour elle.

RENÉGATS. On donne ce nom à ceux qui ont renoncé à la foi de Jésus-Christ pour embrasser une autre religion. On l'affecte particulièrement aux chrétiens qui se font musulmans.

RENOMMÉE, divinité allégorique, dont les anciens faisaient la messagère de Jupiter. Les Athéniens lui avaient érigé un temple et l'honoraient d'un culte réglé. Furius Camillus, chez les Romains, lui fit également bâtir un temple. Virgile, dans son Enéide, en donne la description suivante :

« La Renommée, de tous les maux le plus

meut avec une inconcevable
e, et acquiert dans sa course des
ours croissantes. Elle rampe d'a-
et craintive; mais bientôt elle
s les airs, et tandis que ses pieds
terre, elle cache sa tête dans les
onstre horrible, immense, le der-
produit la terre irritée contre les
s pieds extrêmement agiles et des
es. Autant elle a de plumes sur
utant, chose prodigieuse! elle a
d'yeux qui veillent, de bouches
les qui parlent, d'oreilles qui se
our saisir les sons. La nuit, elle
les cieux et la terre, bruissant
re, sans que jamais le doux som-
sa paupière : le jour elle se tient
lle, ou sur le sommet des toits,
late-forme d'une tour; c'est de là
ivante les grandes cités, en répan-
ment le bien et le mal, la vérité
songe dont elle a acquis la con-

A, épouse de Djamadagni et
ieu incarné Parasou-Rama. *Voy.*
AMA.

FUNÉRAIRES. C'était, chez les
cérémonie religieuse, instituée
rer la mémoire d'une personne
en rappeler le souvenir à ses
epas avait lieu chez l'un des pa-
mort, et l'on s'embrassait en sor-
me si l'on n'eût dû jamais se

s Romains, il y en avait de deux
s premiers se faisaient dans la
mort, au retour du convoi; les
aient lieu sur son tombeau. On
manger pour les âmes errantes;
it qu'Hécate, qui présidait aux
us le nom de Trivia, venait s'em-
mets qu'on y laissait, pour les
s âmes. Mais c'étaient en effet les
ui venaient à la faveur des ténè-
er tout ce qui se trouvait sur le

s peuples anciens avaient des cou-
eu près semblables, que l'on re-
ore dans plusieurs nations in-

, pièce de chant en usage dans
in, et qui se compose d'un pas-
criture ou de paroles sanction-
Eglise; et d'une autre partie ap-
et, chantée en *solo*, après lequel
l en chœur une portion du pre-
. Souvent on y ajoute la doxolo-
me nouvelle reprise du chœur.
se chantent après les leçons des
endant les processions, et dans
rconstances. On admire les ré-
réviaire de Paris, dont les deux
it tirées invariablement l'une de
t l'autre du Nouveau Testament,
nt une concordance presque per-
ouvent même il se trouve que la
artie renferme la prophétie ou la
l'un mystère, d'un événement, et
contient le récit de son accom-
plissement. Les petites heures ont aussi des *Répons brefs*, qui ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus courts. Enfin on appelle aussi *Répons*, la fin d'un passage des psaumes, chanté par tout le chœur, et dont la première partie a été chantée par le célébrant ou par les enfants de chœur.

REPOSOIR, autel que l'on élève dans les rues et dans les places publiques, le jour de la Fête-Dieu, et que l'on pare avec le plus grand soin. Lorsque la procession passe devant, on s'y arrête, et le saint sacrement y repose, pendant que l'on chante un motet ou une antienne; puis le célébrant y donne la bénédiction à la foule. On donne aussi le même nom à l'autel préparé le jeudi saint pour y réserver le saint sacrement, jusqu'au lendemain. Dans le langage populaire ces deux sortes de reposoirs sont appelés *Paradis*, à cause de la quantité de lumières, de fleurs et d'ornements qui les accompagnent.

RÉPROBATION, un des dogmes de la religion chrétienne; c'est le jugement que Dieu a rendu de toute éternité contre les pécheurs qui meurent dans l'impénitence, par lequel il les a rejetés de devant sa face, et les a condamnés aux peines de l'enfer. La réprobation est un mystère profond et impénétrable, aussi bien que la prédestination : celle-ci fait éclater la miséricorde de Dieu, celle-là sa justice. « Si quelqu'un, dit saint Augustin, veut savoir pourquoi l'un est prédestiné, tandis que l'autre est réprouvé, qu'il sonde, s'il le peut, l'abîme des jugements de Dieu; mais qu'il se donne de garde du précipice : car il n'y a point d'injustice en Dieu..... Dieu, dit encore ce saint docteur dans un autre endroit, peut sauver quelques-uns sans qu'ils le méritent, parce qu'il est bon; mais il ne peut damner aucune créature, qu'elle ne l'ait mérité, parce qu'il est souverainement juste. »

RÉSIDENCE, obligation imposée aux bénéficiers de résider dans le lieu de leur bénéfice, afin de pouvoir le desservir. Tout bénéfice à charge d'âmes, comme les évêchés et les cures, exige résidence. La plupart des Pères du concile de Trente, considérant que les devoirs d'un évêque étaient commandés de droit divin, opinèrent que la résidence l'était aussi, puisqu'elle est nécessaire pour bien remplir ces devoirs; et, quoique le concile n'ait pas expressément décidé cette question, il fit cependant connaître ouvertement ce qu'il en pensait. Il déclara que les évêques qui ne résidaient pas dans leur diocèse, commettaient un péché mortel, et qu'ils étaient obligés de restituer les fruits de leurs évêchés, à proportion de leur absence.

Le même concile exhorte les évêques à contraindre les autres bénéficiers à la résidence, par censures ecclésiastiques, et même par saisie de leurs revenus. Il déclare qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques qui possèdent des dignités dans les cathédrales ou collégiales, ni aux chanoines, de s'ab-

senter pendant plus de trois mois par chaque année.

Ces règlements n'empêchent pas qu'il n'y ait des causes légitimes de s'absenter d'un bénéfice, telles que celles de la charité chrétienne, de la nécessité urgente, de l'obéissance due aux supérieurs, de l'utilité évidente de l'Eglise et de l'Etat.

RÉSIGNATION. On appelle ainsi, en matière bénéficiale, la démission d'un bénéfice. La résignation, lorsqu'elle est pure et simple, se nomme proprement *démission*.

On appelle *résignation en faveur* ou *conditionnelle*, celle qui ne se fait qu'à la charge que telle personne sera pourvue du bénéfice que l'on résigne. Il n'y a que le pape qui puisse l'admettre. « Les résignations en faveur, et les collations qui s'ensuivent, dit l'auteur du *Traité sur les libertés de l'Eglise gallicane*, sont censées illicites, parce qu'en matière spirituelle, telle que les bénéfices, tout pacte est jugé rendre les conventions simoniaques. On souffre cependant que le pape admette ces résignations, et qu'il confère les bénéfices à ceux en faveur de qui elles sont faites. Mais dans la collation faite par le pape, il ne doit pas y avoir la clause, que *foi sera ajoutée au contenu des bulles*, sans qu'on soit tenu d'exhiber les procurations en vertu desquelles les résignations ont été faites. Il faut nécessairement produire les titres sur lesquels le pape fonde de pareilles grâces.

RESPONSORIAUX, livres d'église qui renferment la suite des répons en usage dans les différentes parties de l'office divin. Ces livres notés portent maintenant le nom *d'Antiphonaires*.

RESTAURATIONISTES. On donne ce nom aux hérétiques qui croient que tous les hommes, bons et mauvais, deviendront finalement saints et bienheureux. Ils soutiennent que Dieu n'a créé les hommes que pour les rendre heureux, et qu'en conséquence de ce dessein il a envoyé son Fils pour opérer le salut jusqu'aux extrémités de la terre; que le royaume du Christ est moral de sa nature, et s'étend aux êtres moraux dans tous les états ou modes d'existence; que l'épreuve de l'homme n'est pas réduite à la vie présente, mais qu'elle se continuera dans le règne de la médiation; et que, comme le Christ est mort pour tous, ainsi, avant qu'il abandonne le royaume à son Père, tous seront amenés à la connaissance et à la jouissance de la vérité, qui a affranchi des liens du péché et de la mort. Ils croient à une résurrection et à un jugement général; alors ceux qui auront profité de leur épreuve en cette vie seront ressuscités pour une félicité plus parfaite, tandis que ceux qui n'auront pas rempli leurs devoirs ressusciteront pour leur honte et leur condamnation, laquelle durera jusqu'à ce qu'ils soient devenus sincèrement pénitents. Ils disent que le châtiment lui-même est une œuvre de médiation, une discipline parfaitement d'accord avec la miséricorde; que c'est un moyen employé par le Christ pour humilier et soumettre l'obstination de la volonté, et préparer l'esprit à recevoir une manifestation de la bonté de Dieu qui amène le pécheur à un repentir sincère.

Ils prétendent que cette doctrine peut non-seulement être appuyée par des textes particuliers de l'Ecriture, mais qu'elle résulte nécessairement de quelques-uns des premiers principes de la révélation, et qu'elle est liée intimement avec les perfections de Dieu. Quant aux termes bibliques traduits communément par *éternel*, *à toujours*, *à jamais*, et qui sont quelquefois appliqués à la peine des méchants, ils soutiennent qu'ils ne prouvent pas que cette peine sera sans fin, parce que ces expressions ont un sens vague et indéterminé, et que souvent on les emploie dans un sens limité, et que les termes originaux étant fréquemment mis au pluriel, cela démontre clairement que cette période, bien qu'indéfinie, est cependant limitée de sa propre nature.

Cette doctrine avait déjà été professée par différents personnages et ministres protestants d'Angleterre, tels que Jérémie White, du collége de la Trinité, le docteur Burnet, le docteur Cheyne, le chevalier Ramsay, le docteur Hartley, l'évêque Newton, Stonehouse, Petitpierre, Cogan, Lindsay, Priestley, Jebb, Relly, Kenrick, Belsham, Southworth, Smith, etc., lorsqu'elle fut érigée en secte, dans les Etats-Unis, vers le milieu du XVIII[e] siècle. Cependant elle n'avait pas fait de grands progrès jusqu'en 1775 ou 1780, lorsque John Murray et Elhanan Winchester s'en constituèrent publiquement les avocats, et la propagèrent de tous côtés. Lorsqu'ils se furent assurés d'un certain nombre de partisans, ils organisèrent, en 1785, une réunion à Oxford, dans le Massachussetts. Alors tous ceux qui faisaient profession de croire à une restauration universelle, c'est-à-dire que les effets du péché et les moyens de salut s'étendaient dans la vie future, employèrent les termes de *Restaurationistes* et d'*Universalistes* comme synonymes, et prirent la dernière dénomination. Durant les vingt-cinq premières années, les membres de la convention universaliste admirent le dogme de la rétribution future; mais, vers l'an 1818, Hosea Ballou avança que toute la rétribution est bornée à ce monde. Ce sentiment est fondé, comme le premier, sur l'ancienne idée gnostique, que tout péché vient de la chair, et que la mort délivre l'âme de toute espèce d'impureté. Plusieurs partisans de ce dernier système adoptèrent subséquemment la doctrine du matérialisme, et soutinrent que l'âme était mortelle, que l'homme tout entier subissait une mort temporaire, et que la résurrection était le grand événement qui introduirait tous les hommes dans la félicité céleste.

Ceux qui depuis ont pris pour eux la dénomination de Restaurationistes, regardèrent ces innovations comme une corruption de l'Evangile, et les combattirent de toutes leurs forces. Cependant, comme la majorité de la convention embrassa ces sentiments,

ent opérer la réforme à laquelle
aient parmi les Congrégationa-
es uns et les autres appartenaient
munauté. Ils se séparèrent donc
salistes et formèrent une associa-
endante. En conséquence, ils se
nt en secte distincte, sous le nom
rationistes universels, dans une
qui eut lieu à Mendon, dans le
setts, le 17 août 1831.
rence entre les Restaurationistes
versalistes, concerne principale-
ode de la rétribution future. Les
stes croient que la rétribution
ntière a lieu dès ce monde même,
conduite ici-bas ne saurait influer
condition future, et que du mo-
n homme existe après sa mort, il
ssi pur et aussi heureux que les
s Restaurationistes diffèrent de sen-
vec eux. Ils soutiennent qu'une
ribution ne peut avoir lieu en ce
ue la conscience du pécheur s'en-
, et que ses remords ne croîtraient
proportion de ses péchés; que les
sont invités à agir en vue de la vie
que si tous devenaient parfaitement
dès le commencement de leur exis-
s l'autre vie, ils ne seraient point
sés suivant leurs œuvres; que si
les introduisait par elle-même dans
seraient sauvés par la mort et non
Christ; que s'ils devenaient heureux
même qu'ils seraient ressuscités des
ils seraient sauvés par un moyen
et non par un moyen moral, et par-
ient à la félicité sans leur coopéra-
leur consentement; qu'un pareil sen-
affaiblit les motifs qui doivent porter
, et ne peut que donner plus de
a tentation; enfin qu'il est déraison-
lui-même et opposé à plusieurs
de l'Ecriture sainte. *Voy.* UNIVER-

RRECTION. Nous n'avons point à
ter ici sur le mystère de la résur-
e Jésus-Christ, bien qu'il soit en
ps et le dogme fondamental et la
u christianisme, selon ce que dit
aint Paul: « Si Jésus-Christ n'est
uscité, notre prédication est vaine,
oi est vaine aussi. » Toutes les
ns chrétiennes célèbrent ce grand
, qui a complété la rédemption
humain, par la plus grande de
solennités, que l'on appelle le jour
Nous considérons seulement ici
tion générale des morts qui doit
la fin des temps, et qui est un
fessé dans plusieurs religions.
surrection des morts ou de la
n des principaux articles de la
ne, et en cette qualité il est in-
e symbole. Il porte qu'à la fin du
s les hommes, bons et mauvais,
t les corps qu'ils ont eus sur la
raîtront au jugement de Dieu. Ce
jà professé dans l'ancienne loi, et
rouve d'assez nombreux vestiges
dans les prophètes et dans quelques autres livres, est clairement consigné dans le Nouveau Testament; et Jésus-Christ l'a énoncé formellement. La raison même vient à l'appui de la foi. Elle nous dit que le corps ayant été sur la terre l'instrument des bonnes ou des mauvaises actions de l'âme, il est juste qu'il partage ses récompenses ou ses peines; que l'âme à elle seule ne constitue pas l'homme tout entier; que si l'âme seule était récompensée ou punie, ce ne serait qu'une portion de l'individu qui serait récompensée ou punie pour l'individu tout entier. La résurrection de la chair est un dogme qui ennoblit la nature humaine, et qui relève l'être de l'homme; elle n'a rien d'ailleurs de contraire aux principes généraux de la physique qui nous apprennent que la matière ne périt point; qu'il n'y a pas dans le monde un atome de moins qu'il y en avait au commencement des siècles; que toutes les parties du corps, que la corruption n'a fait que séparer, subsistent dispersées dans le globe terrestre. Dieu peut donc rassembler ces parties quand il voudra, et les réunir aux âmes qui les ont autrefois animées. Les saints Pères, d'après l'Ecriture sainte, se servent d'une comparaison propre à faire sentir cette vérité. Les arbres, disent-ils, perdent tous les ans leur verdure, et la reprennent ensuite comme s'ils commençaient à revivre. Les semences meurent, pourrissent et ressuscitent pour ainsi dire en germant et en se reproduisant. Dieu, à qui rien n'est impossible, Dieu, qui a formé toutes les parties de notre corps, pourra user d'un moyen analogue pour les ressusciter.

2° La résurrection des morts fait aussi partie du symbole judaïque dressé par Moïse Maïemonide; mais les Juifs qui s'en rapportent aux rêveries des rabbins, pensent que Dieu ressuscitera les corps au moyen d'un petit os ou vertèbre, appelé *loux*, et qu'ils prétendent demeurer intact après la putréfaction du corps. (*Voy.* LOUZ.) Ils prouvent cette assertion par ces paroles de la Bible: *Dieu conserve les os du juste, et il n'en sera pas cassé un seul*, ou comme on pourrait traduire, *il y en a un qui ne sera pas cassé*. Plusieurs ajoutent que les Israélites ne pourront ressusciter que dans la terre d'Israël; et qu'en conséquence ceux d'entre eux qui auront été inhumés dans des contrées étrangères, seront roulés par des conduits souterrains pratiqués à dessein jusqu'à la terre de Chanaan, où ils ressusciteront. C'est pour éviter les désagréments de ce pénible voyage que plusieurs vont mourir dans la Judée, ou recommandent d'y faire transporter leurs corps après leur mort. Mais nous croyons que ces dernières dispositions sont devenues fort rares, ce qui prouve que les Juifs n'ajoutent plus foi aux fables rabbiniques. (*Voy.* GUILGOUL, n° 1.) On lit encore dans les livres des rabbins qu'un jour la reine Cléopâtre demanda à Rabbi-Méir si les morts ressusciteraient nus ou habillés. Celui-ci répondit par l'exemple du froment que l'on

jette nu dans le sein de la terre, et qui en sort avec plusieurs enveloppes, d'où il concluait que les morts ressusciteraient avec des vêtements.

3° Les anciens Perses croyaient aussi à la résurrection des corps, et telle est encore la croyance des Guèbres modernes; cette vérité est consignée dans le Zend-Avesta, œuvre de Zoroastre. Voici quelques passages du Boundehesch où il en est parlé : « Les veines seront de nouveau rendues au corps...; de la terre céleste viendront les os; de l'eau, le sang; des arbres, le poil; du feu, la vie, comme à la création des êtres..... En 57 ans, tous les morts ressusciteront..... leurs âmes d'abord, et leurs corps ensuite, de la même manière qu'ils ont été donnés d'abord..... L'âme reconnaîtra les corps et dira : C'est là mon père, c'est là ma mère, c'est là mon frère, c'est là ma femme, ce sont là mes proches, tous mes parents. Ensuite paraîtra sur la terre l'assemblée de tous les êtres du monde avec l'homme. Dans cette assemblée, chacun verra le bien ou le mal qu'il aura fait, etc. »

4° La résurrection est encore un article de foi chez les Musulmans, et il est énoncé dans le Coran. Voici différents passages où cette croyance est consignée : « Nous vous avons créés de terre; vous y retournerez, et nous vous en ferons sortir une seconde fois... Vous étiez morts, Dieu vous a donné la vie; il éteindra vos jours, et il en rallumera le flambeau. Vous retournerez à lui... Vous reparaîtrez devant le Très-Haut, et il vous montrera vos œuvres... Il vous rassemblera tous au jour de la résurrection... Dieu fait jaillir la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la vie. Il fait éclore au sein de la terre les germes de la fécondité. C'est ainsi que vous sortirez de vos tombeaux... Il a formé toutes les créatures, il ranimera leurs cendres... Dieu a créé tout le genre humain dans un seul homme; la résurrection universelle ne lui coûtera pas davantage... L'heure viendra, on ne peut en douter; Dieu ranimera les cendres qui sont dans les tombeaux... L'homme ignore-t-il que nous l'avons créé de boue? Cependant il dispute opiniâtrément. Il propose des arguments, et, oubliant sa création, il s'écrie: qui pourra ranimer des os réduits en poussière? Réponds : celui qui leur a donné l'être, la première fois, les ranimera... Ignorent-ils que Dieu, qui a créé le ciel et la terre sans effort, peut aussi faire revivre les morts?... Malheur à ceux qui nient la résurrection! L'impie et le scélérat rejettent seuls cette vérité... Au jour du jugement Dieu les précipitera dans l'enfer, etc. »

5° « Les Incas, dit Garcilasso de la Véga, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils disaient que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté leurs ongles et les cheveux qu'ils se coupaient, ou qu'ils s'arrachaient avec le peigne, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous des murailles. Si par hasard ces cheveux et ces ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Péruvien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever d'abord, et de les serrer de nouveau. Cette superstition me donnait souvent la curiosité de leur demander le but qu'ils se proposaient par là; et ils m'en alléguaient tous la même cause. « Savez-vous bien, me disaient ils, que tout ce que nous sommes de gens, qui avons pris naissance ici-bas, devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leur corps. Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux, car il y aura ce jour-là bien de la presse et bien du tumulte, nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement; et même, s'il était possible, nous cracherions toujours dans un même lieu. » Francisco Lopez de Gomara, parlant de l'inhumation des rois et des grands seigneurs du Pérou, s'exprime en ces termes : « Quand les Espagnols ouvraient ces tombeaux, et en jetaient les ossements çà et là, les Péruviens les priaient de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvassent ensemble, lorsqu'il faudrait ressusciter. Par où l'on peut voir qu'ils croyaient la résurrection du corps et l'immortalité de l'âme. »

6° Plusieurs autres peuples païens ont également le dogme de la résurrection. Nous avons lu quelque part que, dans un pays dont nous ne pouvons nous rappeler le nom, les habitants sont dans l'usage d'enterrer les morts la tête en bas, afin qu'ils puissent sortir de leurs tombeaux plus facilement; car ils s'imaginent que la terre est plate, et qu'à la fin du monde elle sera retournée sens dessus dessous.

RETRAITE. On donne ce nom à une pratique de piété en usage dans l'Eglise catholique. Elle signifie, dans le sens le plus général et le plus étendu, une séparation volontaire d'avec le monde, pour vaquer plus librement au soin de son salut dans la solitude et dans le silence. Chacun pourrait, à la rigueur, pratiquer cette sorte de retraite dans sa propre maison; mais comme les couvents et les séminaires sont bien moins exposés au bruit et au tumulte que les maisons particulières, on entend spécialement par le mot de *retraite* le séjour qu'une personne va faire, pour un certain temps, dans un couvent ou dans un séminaire, pour s'y adonner aux exercices de piété, sous la conduite de quelque directeur éclairé.

— Il y a en France des communautés de religieuses qui portent le nom de *Filles de la retraite*.

RÉVÉLATION. On entend par ce mot les marques extérieures et sensibles, par lesquelles Dieu a manifesté aux hommes ses lois, ses mystères et ses volontés. La révélation a commencé au premier homme, et s'est perpétuée jusqu'à Jésus-Christ et aux Apôtres. Pendant cet espace de temps, qui embrasse une période de quatre à six mille ans,

n a été presque non interrompue. ur nous en tenir aux témoignages consignés dans les livres voyons la révélation divine coms le paradis terrestre, continuée mières générations, comme l'inièse, renouvelée à Noé, puis pasam, à Isaac, à Jacob, aux douze ce dernier, puis reparaître, au oïse, sous une forme nouvelle, et d'une manière presque perma- n'à la consommation de la ré- : à l'établissement de l'Eglise. Ce rreur de croire que la révélation que pour la seule postérité de s doute les Israélites, en qualité le la promesse, et de conservateurs ion, ont dû être l'objet spécial nces du Très-Haut, et cela dans toutes les nations; mais les autres idèles n'avaient pas pour cela été ent abandonnées; ou du moins, oraient les vérités fondamentales, avaient en accuser qu'elles-mêles enfants de Noé avaient porté tions primitives dans toutes les la terre, et elles y avaient été enpar la dispersion des Juifs et de , comme la science moderne en que jour des traces indélébiles. tion était nécessaire, parce que , abandonné aux lumières et s de la raison, est incapable Dieu et les moyens de parvenir comme l'expérience le démontre, en conviennent les philosophes, qui accordent le plus à la raison cette nécessité est admise dans tous es religieux; car tous les peuples les dogmes erronés qu'ils profesl'intervention divine et une rémière.

si que les Egyptiens avaient leur *Hermès*, les Grecs leur *Orphée*, et de d'hommes prétendus inspirés; eur *Numa*, les Persans leur *Zo*- Musulmans ont leur *Mahomet*, leur *Vyasa-Déva*, regardé comme leur volumineuse compilation , instruit par Brahmâ ou plutôt de Brahmâ lui-même; cent peuie ont leur *Bouddha*, perpétuel les destinées de l'homme; les r *Fo-hi* et leur *Confucius*. Les èmes de l'Amérique rapportaient ion et leurs doctrines à des hompar la divinité, et honorés comme es Mexicains à *Quetzalcoatl*, les *ochica*, les Péruviens à *Manco*- Tant il est vrai que tous les peunis ce grand principe, que les peuvent être instruits de la reli- la divinité elle-même.

us disons que la révélation di- ine à l'établissement de l'Eglise nous ne prétendons pas pour le pouvoir ou la volonté du ous voulons dire seulement que n de la religion est complète, et que nous ne devons plus attendre ni changement, ni modification, ni dogmatisme nouveau, comme le prétendent certains esprits inquiets; mais cela n'empêche pas que Dieu ne puisse favoriser ses élus de grâces particulières, telles que de visions, d'inspirations, etc., par lesquelles il leur découvre quelques-uns de ses desseins sur eux-mêmes ou sur les autres.

RÉVÉRENCE. 1° Divinité romaine qui est, suivant Ovide, fille de l'Honneur et de la Majesté.

2° On donne communément le titre de *Révérence* aux religieux ou religieuses quand on veut les traiter honorifiquement. On leur dit: *Votre Révérence*; comme au pape, *Votre Sainteté*; aux cardinaux, *Votre Eminence*; aux évêques, *Votre Grandeur*. — Les prêtres ou ministres de la religion anglicane prennent également le titre de *Révérends*.

RÉZAMIS, sectaires musulmans, branche des Schiites; ils disent que l'imamat passa d'Ali à Mohammed, fils de Hanifiya, de lui à son fils Abdallah, puis à Ali, fils d'Abdallah, puis à Abbas et à ses enfants jusqu'à Mansour. Quelques-uns d'entre eux croient la divinité incorporée dans Abou-Moslem, et d'autres dans Mokanna. *Voy.* IMAM.

RHABDOMANCIE, divination par les baguettes. Le prophète Osée parle, au chapitre IV, de celle qui était en usage chez les Hébreux de son temps, et que Rabbi Moïse Samson décrit ainsi: « On écorçait, seulement d'un côté, et dans toute sa longueur, une baguette, qu'on lançait en l'air; si, en retombant, elle présentait à la vue la partie écorcée, et qu'en la jetant une deuxième fois elle montrât le côté non dépouillé d'écorce, on en tirait un heureux présage. Au contraire, il passait pour funeste, quand, à la première chute, la baguette laissait voir le côté non écorcé; mais quand, à chaque fois, elle présentait la même face, soit couverte, soit dépouillée, on en augurait que le succès serait mêlé de bonheur et de malheur. »

Les Scythes et les Alains devinaient par le moyen de certaines branches de saule ou de myrte.

Les Germains coupaient en plusieurs pièces une branche d'arbre fruitier, et, les marquant de certains caractères, les jetaient au hasard sur un drap blanc. Alors le père de famille levait ces branches les unes après les autres, et en tirait des augures pour l'avenir, par l'inspection des caractères. Cette divination a quelque affinité avec la Belomancie. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux nymphes nourrices d'Apollon. Les insulaires de Mételin se servaient d'une baguette de tamarix, et croyaient qu'Apollon avait donné à cette plante la vertu de deviner.

Ce genre de divination était fort répandu dans l'Europe chrétienne du moyen âge, qui l'avait sans doute reçu des Germains. Le titre 14 de la loi des Frisons porte que, pour découvrir l'auteur d'un homicide, l'épreuve des baguettes se ferait dans l'église, et que, auprès de l'autel même et des saintes reliques,

ou demanderait à Dieu un signe évident, qui ferait discerner le vrai coupable d'avec ceux qu'on accusait faussement. Cela s'appelait le sort de la baguette, *Tan-ten* ou *teenen*.

Plus tard, on se servit de la baguette pour découvrir les choses cachées, les trésors, les voleurs, les sources d'eau, etc. Communément on prend une baguette de coudrier ou d'amandier ; quelque-uns ont l'attention de la couper pendant la nuit, à une certaine saison et pendant un certain quartier de la lune ; les uns la choisissent fourchue, la tiennent des deux mains par les deux branches, et prétendent qu'elle fait malgré eux un mouvement de rotation lorsqu'ils sont sur la trace des objets cherchés ; d'autres se servent d'une baguette droite, et cueillie indifféremment à toute espèce d'arbres. Quoique ce genre de superstition soit tombé maintenant dans un grand discrédit, on trouve cependant encore des gens qui se font fort de découvrir les sources au moyen de la baguette.

On peut encore rapporter à la rhabdomancie l'usage du *Lituus* chez les Romains. *Voy.* LITUUS.

RHADAMANTHE, un des juges des enfers selon la mythologie gréco-latine. On le disait fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Après avoir tué son frère, il se réfugia à Calée en Béotie, où il épousa Alcmène, veuve d'Amphitryon. Il s'acquit la réputation du prince le plus vertueux et le plus modeste de son temps. Il alla s'établir, suivant les uns, en Lycie, et, suivant d'autres, dans quelqu'une des îles de l'Archipel, sur la côte d'Asie, où il fit plusieurs conquêtes, moins par la force des armes que par la sagesse de son gouvernement. Ce fut cette équité et cet amour pour la justice, qui le firent mettre au nombre des juges de l'enfer, où il juge les peuples d'Asie et d'Afrique. On avait une si haute opinion de son équité, que, lorsque les anciens voulaient exprimer un jugement juste, quoique sévère, on l'appelait, suivant Erasme, *un jugement de Rhadamanthe*. C'est lui, dit Virgile, qui préside au Tartare, où il exerce un pouvoir formidable : c'est lui qui informe les crimes et les punit ; il force les coupables de révéler eux-mêmes les erreurs de leur vie, d'avouer les crimes qui ne leur ont procuré que de vaines jouissances, et dont ils ont différé l'expiation jusqu'à l'heure du trépas. C'est du nom de Rhadamanthe qu'on appela *jugements Rhadamanthéens* les serments qu'on faisait en prenant à témoin des animaux ou des choses inanimées. Ainsi Socrate avait l'habitude de jurer par le chien et l'oison ; et Zénon, par la chèvre. Rhadamanthe apprit à Hercule à tirer de l'arc. Il est ordinairement représenté tenant un sceptre et assis sur un trône près de Saturne, à la porte des Champs Élysées.

Le nom de Rhadamanthe pourrait venir de l'oriental [illegible], *radé*, dominer sur, et [illegible], *moth*, la mort, ou [illegible], *methim*, les morts : il est fils d'Europe, dont le nom oriental est [illegible], *ereb*, le couchant ou l'enfer.

RHAPSODES. Les anciens Grecs donnaient ce nom à ceux qui allaient de ville en ville, chantant des hymnes en l'honneur des dieux, dans les cérémonies religieuses et dans les fêtes publiques. Homère avait sans doute la même profession ; et ses poëmes immortels sont probablement le recueil coordonné des différents morceaux qu'il avait ainsi composés. Dans la suite on appela Rhapsodes ceux qui chantaient en public des fragments détachés des poëmes d'Homère et d'Hésiode. Ils étaient habillés de rouge, quand ils chantaient l'Iliade, et de bleu, en chantant l'Odyssée.

La *fête des Rhapsodes* faisait partie des Dionysies ou fêtes de Bacchus. On y récitait des *rhapsodies* ou tirades de vers, en passant devant la statue de ce dieu.

RHÉA, divinité grecque, la même que Cybèle, femme de Saturne et mère de Jupiter. Hésiode la dit fille du Ciel et de la Terre et sœur des Titans. Orphée l'appelle fille de Protogone, c'est-à-dire du premier père. Saturne son époux, pour éluder l'oracle, qui avait annoncé qu'il serait détrôné par l'un de ses fils, dévorait ses enfants dès que Rhéa les mettait au monde ; mais celle-ci, étant accouchée de Jupiter, présenta à son mari une pierre emmaillotée qu'il engloutit sur-le-champ. Apollodore dit que pour sauver son enfant dont elle était enceinte, elle se retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appelé Dicté, et donna l'enfant à nourrir aux Curètes et aux nymphes Adrastée et Ida. Les habitants de Crète, au rapport de Diodore, racontent que de son temps on voyait encore la maison de Rhéa entourée d'un bois sacré de cyprès, très-ancien, dans le territoire de Gnosse, où les Titans avaient habité.

Voici la fable que les prêtres égyptiens racontaient à son sujet, pour faire agréer au peuple les changements qu'ils durent faire à leur année :

Rhéa, ayant eu un commerce secret avec Saturne, devint grosse : le Soleil, qui s'en aperçut, la chargea de malédictions, et prononça qu'elle ne pourrait accoucher dans aucun mois de l'année. Mercure, qui, de son côté, était amoureux de Rhéa, parvint aussi à gagner ses bonnes grâces. Elle lui fit part de l'embarras où elle se trouvait. En reconnaissance des faveurs qu'il en avait obtenues, Mercure entreprit de garantir cette déesse de la malédiction du Soleil. La subtilité d'esprit qui le caractérise lui fournit pour y parvenir un expédient très-singulier. Un jour qu'il jouait aux dés avec la Lune, il lui proposa de jouer la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année. Mercure gagna, et pendant de son gain, il en composa cinq jours qu'il ajouta aux douze mois de l'année. Ce fut pendant ces cinq jours que Rhéa accoucha ; elle mit au monde Isis, Osiris, Orus, Typhon et Nephté. C'est ainsi que l'année égyptienne, qui n'était d'abord que de 360 jours, reçut les cinq jours complémentaires qui lui manquaient.

RHEMOBOTHES, anciens moines de l'Orient, qui, sous prétexte de retraite et de séparation d'avec les cénobites, fréquentaient la [illegible] des plus [illegible] gens par des renu

nvectives et de calomnies, en-
mônes des vrais pauvres par des
euses et injustes, et sous un ex-
et dévot, sous un habit sale et
npaient les véritables fidèles.
NS, hérétiques d'Egypte, dis-
torius, qui enseignait que les
e trompaient jamais et qu'ils
iison ; qu'aucun d'eux ne serait
ır ses sentiments, parce qu'ils
ensé ce qu'ils devaient penser.
e que les anciens Gaulois ho-
ne une divinité ; ils croyaient
qui les animait au combat, qui
le courage et la force pour
rives : aussi l'invoquaient-ils
nilieu des dangers. Lorsqu'ils
it la fidélité de leurs femmes,
aient d'exposer sur le Rhin les
ils ne se croyaient pas les pères,
allait au fond de l'eau, la femme
adultère ; si au contraire il sur-
revenait à sa mère, le mari, per-
chasteté de son épouse, lui ren-
ance et son amour. L'empereur
nous apprend ce fait, ajoute que
engeait, par son discernement,
a la pureté du lit conjugal.
URGEOIS, secte de protestants
qui tirent leur nom du village de
situé à peu de distance de Leyde
; ils regardent ce village comme
lieu, à cause de la facilité qu'ils y
conférer le baptême dans une eau
selon les principes de leur secte.
emblent deux fois l'année, savoir,
côte et le dernier dimanche du
t, pour célébrer fraternellement
our y être admis, il suffit de vivre
ent, selon les devoirs prescrits
e, quelque opinion qu'on ait d'ail-
n suivant le préjugé de sa secte,
ssence et la nature de ce sacre-
cte des Rhinsbourgeois, connue
nom de *Collégiens*, s'est éteinte
siècle dernier. *Voy.* Collégiens.
fille de Neptune et de Vénus,
l'île de Rhodes, dont le mythe
ns Pindare. Lorsque les dieux
nt la terre, Apollon, qui était
n'eut point de dividende. A son
l'Olympe, il s'en plaignit à Ju-
demanda l'île de Rhodes qu'il
le fond de la mer. Jupiter la lui
Apollon l'ayant élevée à la sur-
es en fit son domaine. Il y ren-
ie Rhodé mère de sept fils, que
elle Héliades, et dont il cite les
: Ochime, Cercaphe, Macarès,
ès, Triopas et Candale. L'aîné
de Camère, Jalyse et Linde. Ils
entre eux le patrimoine de leur
n ordonna à ses fils de sacrifier
rant toutes les autres divinités.
nse, Jupiter couvrit toute l'île
l'or, d'où il fit pleuvoir sur les
s richesses infinies : allégorie
prend que ceux qui honorent la
comblés de biens.

RHOMBE, instrument magique des Grecs. C'était une espèce de toupie de métal ou de bois, dont on se servait dans les sortiléges ; On l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on la faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie magique avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'ils voulaient leur inspirer. Quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un contraire, le magicien la reprenait, l'entourait en un autre sens, de sa bandelette, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru. Les amants malheureux la faisaient tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour, dont ils étaient dédaignés.

RIBHAVAS, personnages de la mythologie hindoue, les premiers mortels qui aient reçu les honneurs de l'apothéose, qu'ils durent à l'ascendant de leur vertu, à l'efficacité de leurs prières, de leurs chants, de leurs sacrifices et de leurs œuvres. Ils vivaient à une époque bien antérieure à la distinction des castes parmi les Indiens. C'étaient trois frères, fils de Soudhanvan, membre d'une famille patriarcale célèbre parmi les antiques familles des Aryas de l'Inde ; la tige de leur race était le fameux Angiras, un des personnages les plus vénérés dont la tradition des Védas ait conservé le souvenir. Ces livres sacrés représentent les Ribhavas comme des hommes justes et probes, accomplissant au sein de leur tribu les fonctions inhérentes au sacrifice, se livrant au travail des mains, exerçant la pratique des arts utiles. Fils pieux et reconnaissants, ils rendirent la jeunesse à leurs parents déjà épuisés et brisés par l'âge ; charitables même envers les étrangers, ils ressuscitèrent une vache qui était la possession d'un Richi ; à peine le richi eut-il imploré le secours de l'aîné des trois frères, que celui-ci forma une vache nouvelle, semblable à celle qui était morte, en la recouvrant de la même peau, et la rendit à son veau qui était resté seul. Zélés pour les dieux, ils mirent leur art à leur service, et formèrent pour les Aswinas un char roulant bien et tournant rapidement ; par un prodige plus grand encore, ce char, pourvu de trois roues, avançait sans rênes et sans chevaux. Enfin, par leurs actions méritoires, ils finirent par obtenir des dieux, avec le don divin de l'immortalité, la jouissance des libations présentées par les races des mortels aux maîtres de la vie et de la lumière, et ils furent en effet invoqués eux-mêmes sous le titre de Dévas. M. Nève, dans son *Essai sur le mythe des Ribhavas*, d'où nous avons tiré ce que nous venons de dire, trouve, dans les prodiges que signale leur légende, le souvenir de différentes modifications apportées par eux dans l'agriculture et dans le culte religieux, à moins qu'on n'aime mieux y voir la trace de certains phénomènes observés par eux.

Les noms des trois frères sont *Ribhou*, *Vi-*

bhavân et *Vâdja*, mais on les appelle collectivement *Ribhavas* du nom de l'aîné. MM. Nève et Lassen rapprochent le nom de *Ribhous* ou *Ribhavas* de celui d'Orphée, 'Ορφεύς (1). Les Ribhavas sont, comme Orphée, des chantres divins, des prophètes, des théologiens; comme lui, ils sont antérieurs à l'établissement d'un culte régulier, mais plus corrompu que celui de leurs temps; comme lui enfin, ils ont préparé parmi les tribus dispersées le règne des idées religieuses et des lois civiles.

Les Ribhavas sont pris aussi comme personnification des rayons solaires.

RICHIS, nom générique que les Hindous donnent à d'anciens personnages sanctifiés. On les regarde communément comme nés de l'union de Manou-Swayambhouva et de Sataroupa son épouse. On en compte sept classes différentes, qui sont: 1° les *Dévarchis*, ou les Richis célestes; 2° les *Brahmarchis*, ou Richis de l'ordre brahmanique; 3° les *Maharchis*, ou grands Richis; 4° les *Paramarchis*, ou premiers Richis; 5° les *Radjarchis*, ou Richis de race royale; 6° les *Kandarchis*, ou Richis qui expliquent les védas; 7° les *Sroutarchis*, ou Richis à qui l'Écriture sainte est révélée. Les Richis proprement dits, ou *Saptarchis*, sont les sept grands saints qui président aux sept étoiles de la Grande-Ourse (*septem-triones*). Leurs noms sont Maritchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou et Vasichtha. D'autres les nomment Kasyapa, Atri, Vasischtha, Viswamitra, Gotama, Djamadagni et Bharadwadja. Au reste, il règne beaucoup de vague sur les individus qui font partie de ce collége sacré; souvent même les différents ordres de Richis sont confondus et réduits à un seul. Plusieurs de ceux qui composent ces différentes classes sont l'objet d'une légende merveilleuse, qui est rapportée à leur article respectif. *Voy.* aussi KRITTIKA, AROUNDHATI, et RIKCHA.

RICHYASRINGA, personnage de la mythologie bindoue, dont M. Langlois raconte ainsi la légende: « Richyasringa était un solitaire, fils de Vibhândaka et d'une daine: aussi portait-il une petite corne sur le front; de là son nom (qui signifie le *Richi à la corne*). Une sécheresse désolait les États du roi Lomapâda. La cessation de ce fléau était attachée à la présence du jeune Richyasringa, élevé par son père dans une profonde solitude, loin de tout être humain. Pour le séduire, on lui envoie des bayadères vêtues en mounis. Elles s'approchent peu à peu de lui, attirent son attention par leurs jeux, puis, rejetant leur vêtement emprunté, elles se montrent dans tout l'éclat de leur beauté à Richyasringa, qui, surpris de ce spectacle nouveau, vient causer avec elles. Elles lui parlent de leur ermitage où elles l'invitent à venir. Lui-même, il les reçoit dans le

(1) En effet la première syllabe, qui constitue une voyelle simple en sanscrit, peut se prononcer ar, [illegible], or, le o grec est l'équivalent du [illegible] sanscrit, et personne ne contestera l'identité du suffixe grec [illegible] avec le suffixe sanscrit ou, av.

sien, leur présente des fruits. Elles répondent à cette politesse en lui donnant des fruits confits et une liqueur enivrante. Elles l'embrassent, le charment par leurs caresses, et bientôt après se retirent par la crainte du père qui survient. Son fils lui raconte l'arrivée de ces hôtes; il lui en fait la description. Ce sont des Rakchasis (démons femelles), dit Vibhândaka, il faut s'en méfier. Mais, malgré sa défense, Richyasringa veut les revoir; elles finissent par le séduire et l'emmener avec elles. A son arrivée, la pluie tomba du ciel, et le roi Lomapâda lui donna Santâ, sa fille, en mariage.

RIGVÉDA, le premier des quatre védas, les plus anciens des livres sacrés des Hindous. Il contient environ 250,000 slokas ou distiques. Dans la compilation de Véda-Vyasa, c'est Péla qui fut chargé du soin d'enseigner le Rigvéda. Ce livre est une collection d'hymnes et de chants religieux d'une haute portée philosophique, théologique, historique et morale. *Voy.* VÉDA.

RIKA ou RIKAT, partie de la prière canonique des mulsulmans; elle consiste dans les différentes postures que doit prendre tout fidèle qui satisfait à ce devoir religieux, c'est-à-dire en stations, inclinations, prostrations, sessions, accompagnées de formules liturgiques, et de la récitation de passages du Coran. Les cinq Namaz du jour contiennent ensemble vingt-neuf Rikats, dont dix-sept passent pour être de précepte divin, et les autres d'obligation imitative. Tous les musulmans s'en acquittent avec fidélité; les dévots en font même davantage. Nous donnons la formule du Rikat à l'article NAMAZ.

RIKCHA, personnification indienne de la constellation de la Grande-Ourse. C'est sans doute l'analogie phonique qui existe entre ce nom et celui des *Richis*, qui a porté les anciens Hindous à faire des sept principales étoiles de cet astérisme (*septem-triones*) les sept Richis ou sages. Ce nom signifie *la brillante* ou *les brillantes*. Comme on le prononce encore en sanscrit *Arkcha* et *Archa*, c'est de là sans doute que les Grecs en ont fait ἄρκτος et les Latins *Crsa*, noms qui dans ces dernières langues signifient *Ourse*. Il est à remarquer que le nom hébreu de la même constellation est [illegible], *asch*. Tous ces vocables paraissent avoir la même origine.

RIMAC, idole adorée par les anciens Péruviens. Elle avait la figure d'un homme, et elle répondait aux questions qu'on lui faisait, à la manière des anciens oracles de la Grèce. *Rimac* veut dire *celui qui parle*. Cette idole résidait dans un temple magnifique, situé dans une vallée de même nom, dans laquelle s'est elevée depuis la ville de *Lima*.

RIMFAX, coursier qui mène le char de la nuit, suivant la mythologie scandinave. L'écume qui tombe de sa bouche produit la rosée. Le coursier du soleil porte le nom de *Skin-fax*.

RIMMON, idole des Syriens, adorée à Damas. Elle n'est connue que par un seul passage de la Bible. C'est lorsque Naaman le

ıse devant le prophète Elisée, qui guérir de sa lèpre, d'être obligé ppui de son bras à son souve- celui-ci se prosternait dans le ıınmon. Ce nom signifie en hé- ', ce qui a fait penser à quelques ırs que Rimmon pouvait être ə que ce fruit lui était consacré. t Selden le font dériver de *ram* i signifie élevé, et supposent que ıe qu'Elion, le plus grand dieu ns. Suivant Grotius ce serait le

ıSAR, mauvais génies de la my- ıdinave, fils ou petit-fils du géant aient nourris par la génisse Au- ıi elle-même paissait la glace sur ; c'est pourquoi les Rimthursar ; les géants de la glace.

léesse des Scandinaves ; elle fut ale, qu'elle eut d'Odin. Ailleurs nné pour le fils de Loke, le mau-

mauvais génies de la cosmogo- hique du Tibet. Ce sont les Rak- Hindous.

UTS, secte de Sintoïstes japonais, ment une espèce de syncrétisme, ils prétendent concilier la doc- hique avec celle de leurs ancêtres. ils prétendent que l'âme d'Amida, vinité des bouddhistes, a passé migration dans Ten sio daï Sin, ité suprême. La plupart des sin- tuels se déclarent de cette secte ; our même du Daïri paraît avoir du pour ce syncrétisme, et elle a en té un bon nombre de coutumes et nies de la religion de Bouddha.

, dieu marin des Japonais ; c'est uscite les tempêtes.

Grecs en avaient fait un dieu qui u rire et à la gaieté ; et il était ho- ulièrement par les Lacédémoniens, e plus sévère du Péloponèse. Ils statue auprès de celle de Vénus, ces et les Amours. Lycurgue le avait consacré une statue, pour a gaieté dans les repas et dans les comme un assaisonnement qui s citoyens de leurs travaux, et ait la sévérité de leur discipline. aliens célébraient sa fête avec une onvenait parfaitement à ce dieu.

AIWA, fête de l'Exaltation de la , célébrée autrefois par les Fin- rétiens et demi-païens. Ce jour- t des croix sur les murs des éta- ı portait avec de grandes céré- ns la forêt, la pierre qui devait en sacrifice.

ITE, règle à laquelle on doit se lans l'accomplissement d'un acte ı civil; mais ce terme est employé ıce pour tout ce qui concerne le ue religion a ses rites et son ri- lier, et la plupart des cérémonies s dans ce *Dictionnaire* sont assu- formulaire fixe et déterminé. Il ne nous reste que quelques observations à faire sur les rites de différents cultes.

1° Dans l'Eglise chrétienne, le mot *rit* est quelquefois synonyme de celui de *liturgie ;* et en ce sens on peut dire le rit grec et le rit latin, le rit arménien, copte, abyssin, etc., ou le rit gallican, mozarabe, ambrosien, etc. Ces rites diffèrent d'une manière assez nota- ble, tant dans le saint sacrifice de la messe que dans la célébration de l'office divin, et dans l'administration des sacrements. Mais les Eglises mêmes, qui suivent une liturgie uniforme quant au fond, ont souvent aussi des rites particuliers qui varient suivant les provinces, les diocèses et les ordres reli- gieux. Ce sont surtout les Eglises de France qui offrent une plus grande variété de rites ; c'est ainsi que l'on dit le rit parisien, le rit lyonnais, le rit de Sens, de Rouen, de Vienne, etc. Ces différents rites n'intéressent point au fond l'unité catholique ; cependant nous ne saurions trop déplorer l'abus qui s'est glissé en France, depuis le commence- ment du siècle dernier, d'introduire de nou- veaux rites dans la liturgie ; mais il y en a d'anciens , et qui remontent jusqu'aux hom- mes apostoliques qui ont planté la foi et fondé les Eglises; ces derniers doivent être conservés avec respect, car ils sont pour ces Eglises un titre précieux de gloire et d'an- tiquité.

Cependant il y a des rites fondamentaux et universels, auxquels toutes les Eglises sont tenues de se conformer; et c'est pour empêcher qu'il se glisse de nouveaux abus sur cette matière délicate, aussi bien que pour lever les doutes et expliquer les diffi- cultés, que le pape Sixte V a établi à Rome un tribunal ecclésiastique sous le nom de *Congrégation des Rites*. *Voy.* CONGRÉGATIONS DES CARDINAUX, n° 7.

2° Les Musulmans ont quatre rites diffé- rents qu'ils considèrent comme orthodoxes ; ce sont ceux de Hanifa, de Malik, de Schafi et de Hanbal. Ces quatre Imams, quoique divisés sur plusieurs points du culte, de la morale et de la législation, sont absolument d'accord sur les dogmes et sur tous les arti- cles de foi; c'est pourquoi chacun peut les suivre en sûreté de conscience, ou plutôt il doit se conformer à celui d'entre eux qui est en usage dans son pays. Bien qu'ils soient tous réputés canoniques, celui de l'Imam Hanifa est le plus généralement suivi. *Voy.* HANÉFITES, MALÉKITES, SCHAFEITES, et HAN BALITES.

3° On pourrait dire que les rites sont la seule religion des lettrés de la Chine, et en quelque sorte leur seul dieu. Ils ne disent pas : *Pratiquez la vertu*, mais, *observez les rites*. Si l'on offre des sacrifices au ciel, si l'on se prosterne devant les ancêtres, si l'on révère son père et sa mère, si l'on se conduit selon les préceptes de la morale, ce n'est point pour plaire à la divinité, pour acquérir des mérites, pour satisfaire sa conscience : c'est pour se conformer aux rites. Aussi tout Chinois est-il obligé de faire une étude spé- ciale des rites et d'y conformer toute sa con-

duite ; y manquer est un scandale et un crime. Ainsi on ne s'inquiétera point si tel individu laisse mourir de faim son père ou sa mère, mais s'il fait devant eux les inclinations déterminées ; tel autre peut être impunément fripon ou voleur, personne n'y fera attention ; mais qu'il fasse une salutation les bras pendants au lieu de les avoir croisés dans ses manches, ou qu'il s'incline à huit pouces de terre au lieu de six pouces, ou qu'il mange son riz avec une cuiller au lieu de bâtonnets, c'est un homme perdu de réputation, et même passible de peines plus ou moins graves. C'est pourquoi les manières de ce grand peuple sont toutes compassées et soumises à un rituel qui serait très-fatigant pour un Européen ; mais les Chinois y sont rompus dès la plus tendre enfance, et ils l'observent en vertu du même principe qui porte les Français à se conformer au code civil. Les rites nationaux sont consignés dans le *Li-Ki*, livre classique et qui est réputé sacré. Il y a de plus un tribunal ou congrégation des rites, chargé expressément de veiller à leur conservation, et d'empêcher qu'il ne s'y glisse des innovations et des abus. Il connaît aussi des cérémonies religieuses, et c'est à lui sans doute que les Chinois doivent d'avoir conservé si longtemps plusieurs des institutions de leur premier empereur *Fo-Hi*.

4° Les Bouddhistes du Japon sont partagés en huit rites ou observances principales, savoir : le *San-ron sio*, le *Fots-sioo sio*, le *Kou-sia sio*, le *Zio-zits sio*, le *Rits sio*, le *Ke-gon sio*, le *Ten-daï sio*, et le *Sin-gon sio*. Outre ces huit observances anciennes, il en existe encore plusieurs autres. On trouve les unes et les autres dans ce *Dictionnaire*, à leur article respectif.

RITHO, déesse égyptienne, qui avec Mandou, son mari, et Harphré, son fils, formait une triade adorée dans le nome d'Hermonthis.

RITOUS, personnifications du temps, divinisées par les Hindous. Ils étaient d'abord au nombre de trois, et présidaient soit aux trois parties du jour, soit aux trois saisons de l'année indienne. Mais depuis que les Indiens ont partagé l'année en six saisons, les Ritous ont été portés au même nombre. Dans une des hymnes du Rig[illegible], nous voyons les Ritous [illegible] avec Indra, Agni et [illegible]

RIT[illegible] bet ; [illegible] des montagn[illegible] instituteur Ou[illegible] doustan. Ce [illegible] magi[illegible] les [illegible] lait. [illegible] hinois

Ghan-Sin, qui vint, en 754, à la [illegible] cependant elle ne fut répandu[illegible] Japon que par le maître de la [illegible] fo-si. Il n'est pas permis au[illegible] cette observance d'avoir auc[illegible] commerce avec les femmes, et [illegible] d'observer cinq commandem[illegible] liers. — Kæmpfer appelle cette [illegible] et dit que de son temps, en 16[illegible] tait 9998 adhérents dans la vi[illegible] seulement.

RITUEL ; 1° livre à l'usage d[illegible] ques, qui contient l'ordre et la [illegible] cérémonies que l'on doit obs[illegible] célébration de l'office divin e[illegible] nistration des sacrements. Ch[illegible] et même chaque ordre religieu[illegible] particulier. Les rituels de plu[illegible] de France ont reçu une grande [illegible] sont devenus une espèce de s[illegible] gique, dogmatique et liturgiqu[illegible]

2° Presque toutes les autres [illegible] aussi leur rituel. Les rituels d[illegible] mains enseignaient la manière [illegible] et de consacrer les villes, les te[illegible] tels, les murs, les portes prin[illegible] milles, les tribus, les camps, e[illegible] des Chinois, le *Rigvéda* des Hi[illegible] *didad-Sadé* des Persans, etc., [illegible] considérés comme autant de [illegible]

RITWIDJ ou RITWIK, brahm[illegible] remplit les fonctions de prêtr[illegible] milles ; c'est lui qui préside a[illegible] du culte domestique, et qui acc[illegible] des sacrifices.

RIVIÈRES. Le respect relig[illegible] eaux courantes est de toute [illegible] mère nous dépeint Pélée cons[illegible] chius la chevelure de son fi[illegible] siode met au nombre des pr[illegible] de ne jamais passer une rivièr[illegible] les mains. Achille parle des ta[illegible] lés au Xanthe. Xerxès, avant [illegible] Strymon, lui sacrifie des chev[illegible] en offre un à l'Euphrate, tandis [illegible] qui l'accompagnait, fait la [illegible] Taurobole en son honneur. L[illegible] suivant Tymnès, offre des taur[illegible] fleuve. Enfin la jeunesse grec[illegible] sa chevelure au Néda, et les [illegible] mains ne traversaient jamais [illegible] vières qui coulaient près du C[illegible] sans avoir consulté les augure[illegible] VES, EAU, RHIN, etc.

RIYADHAT ou RIYAZAT, ex[illegible] usité chez les Musulmans ; i[illegible] mortifier le corps dans la r[illegible] jeûnes, des insomnies, des cri[illegible] qu'au point de tomber en syn[illegible] qu'ils appellent en style ascéti[illegible] extase.

RIZA, surnom du huitième [illegible] de Moussa. Il était né à la Me[illegible] de l'hégire. Le titre de *Riza* o[illegible] lequel il est généralement c[illegible] celui en qui Dieu a mis sa con[illegible] khalife Mamoun le nomma so[illegible] il sembla dès lors que la famil[illegible] rentrer dans ses droits mécon[illegible]

nais cette déclaration suscita ao
dres dans l'Etat, auxquels mit
le cet Imam, qui arriva fort à
03 de l'hégire; aussi est-elle re-
ne le résultat du poison admi-
alheureux prince. Les Schiites
omme un martyr, et vont en pè-
s la ville de Tous pour visiter

mot arabe qui signifie la bonne
bienveillance que Dieu a pour
. Les Musulmans en ont fait le
ge préposé à la garde de la porte
ui, pour cette raison, est appelé
les bosquets de Rizwan. Cet
duit les bienheureux, après
des eaux de l'étang de vie.

LES ou ROBIGALIES, fête que les
lébraient, le 25 avril, en l'hon-
u Robigus. Elle avait été insti-
ma Pompilius pour préserver les
elle. On offrait alors en sacrifice
et un chien, ou bien un jeune
du vin et de l'encens. L'Église
a substitué à ces cérémonies
procession des petites litanies,
le même jour pour attirer la bé-
le Dieu sur les fruits de la terre.
, dieu, et ROBIGO ou RUBIGO,
les Romains invoquaient pour la
des blés, afin qu'ils fussent
la rouille et de la nielle, appe-
rubigo. Robigus avait à Rome
la cinquième région, et un
la voie Numentane.

la *Force*; les Romains en avaient
té allégorique, fille de Pallas

NS, prières publiques en usage
e romaine, pendant les trois
récèdent l'Ascension; elles ont
vers l'an 468, par saint Mamert,
ienne, à l'occasion de plusieurs
i désolaient sa province. Outre
divers autres fléaux, il y avait
tremblements de terre, des in-
bruits extraordinaires qui re-
endant la nuit; des bêtes sau-
saient en plein jour dans les
ues et épouvantaient les habi-
rrible incendie avait déjà me-
de Vienne d'un embrasement
la veille de Pâques, tandis que
it dans la cathédrale, le feu prit
maison publique, qui était au
lle; chacun craignant pour sa
n courut porter secours, et le
demeura seul priant devant
andant des larmes. Ce fut en
u'il forma le dessein d'établir
tions publiques pour apaiser
u Seigneur et implorer sa mi-
ut le peuple et même le sénat
projet, et l'on arrêta qu'elles
pendant les trois jours qui
Ascension. Ces supplications
dans une procession publique
on chantait des psaumes; elles
pagnées de la confession des
péchés, du jeûne, des larmes et de la componction du cœur. Les Viennois en ayant ressenti les heureux effets, quelques églises des Gaules imitèrent cet exemple; celle de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, adopta la première les Rogations, et bientôt elles devinrent une pratique universelle dans l'Eglise d'Occident.

Le rit ordinaire des Rogations est de se rendre processionnellement à une église plus ou moins éloignée, en chantant les psaumes de la pénitence ou les psaumes graduels. Lorsqu'on est arrivé au lieu de la station, on y chante une messe de pénitence; puis on prend une collation, car le jeûne n'est plus d'obligation, mais seulement l'abstinence. Puis on revient dans sa paroisse en chantant les litanies des saints, entremêlées de prières et de supplications. On fait en sorte de se rendre chaque jour en des lieux différents, et de suivre divers chemins dans la campagne, car ces processions ont actuellement pour but principal d'attirer la bénédiction de Dieu sur les biens de la terre.

ROGÉRIENS, sectaires américains qui prennent le nom de ***Baptistes du septième jour***; ils s'élevèrent dans la nouvelle Angleterre vers l'an 1674; et ils ont eu pour fondateurs John et James Rogers. Ils affectent la plus grande singularité dans leur langage, leurs vêtements et leurs manières, et ne veulent entendre parler ni de médecins ni de médecine. Ils observent le sabbat comme les Juifs, n'ont aucun respect pour le dimanche; ils troublent même et persécutent ceux qui sanctifient ce jour. Ces sectaires ont presque disparu, mais on dit qu'il en reste encore quelques-uns. *Voy.* BAPTISTES *du septième jour*.

ROHINI, déité hindoue, l'une des vingt-sept nymphes qui représentent les vingt-sept astérismes lunaires, et que le dieu Lune est censé avoir épousées. « Elles sont toutes filles du patriarche Dakcha; mais Rohini était la favorite du dieu, qui négligeait les autres pour elle. Elles adressèrent leurs plaintes à leur père, qui plusieurs fois intervint dans ces querelles de ménage, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant ses remontrances vaines, il lança une imprécation contre son gendre. La conséquence fut qu'il n'avait pas d'enfants, et qu'il tomba en phthisie. Les femmes du dieu intercédèrent alors pour lui auprès de leur père. L'imprécation était prononcée et ne pouvait être rappelée; mais Dakcha la modifia, et arrêta que le dépérissement du dieu Lune ne serait que périodique et non permanent, et que tour à tour il reprendrait son embonpoint pour le perdre ensuite. Rohini est, en astronomie, la quatrième mansion lunaire; elle contient cinq étoiles, dont la principale est Aldebaran. Ce sont les étoiles α, β, γ, δ, ε, du Taureau; elle est figurée par un char avec des roues. — La mère de Bala-Rama se nomme également *Rohini*. (Langlois, *Théâtre indien*.)

ROHOUTO-NOANOA, Champs Elysées des anciens Taïtiens. C'était une contrée

délicieuse où se trouvaient des tables somptueusement servies, des fruits appétissants, des jeunes gens et des jeunes filles rivalisant de beauté; en un mot toutes les jouissances des sens. C'était là qu'allaient habiter, après la mort, les âmes des Aréoïs. *Voy.* Mira.

ROI DES SACRIFICES. 1° Le second magistrat d'Athènes, ou le second archonte, s'appelait *roi*, dit M. Noël; mais il n'avait d'autres fonctions que celles de présider aux mystères et aux sacrifices, de même que sa femme, qui portait le nom de *reine*, remplissait des fonctions analogues. L'origine de ce sacerdoce venait, suivant Démosthènes, de ce qu'anciennement le roi exerçait à Athènes les fonctions du sacerdoce, et la reine entrait dans le plus secret des mystères. Après que Thésée eut donné la liberté à Athènes, et mis l'Etat en forme de démocratie, le peuple continua d'élire d'entre les principaux citoyens et les plus gens de bien, un roi sacrificateur, dont la femme, suivant une loi de ce même peuple, devait toujours être de la ville d'Athènes, et vierge quand il l'épousait, de manière que les choses sacrées pussent être administrées avec toute la pureté et la piété convenables; et, afin qu'on ne changeât rien aux dispositions de cette loi, il fut arrêté qu'on la graverait sur une colonne de pierre. Ce roi présidait donc aux mystères; il jugeait les affaires concernant la violation des choses sacrées; dans le cas de meurtre, il rapportait l'affaire au sénat de l'Aréopage, et, déposant sa couronne, il s'asseyait pour juger avec eux. Le roi et la reine avaient plusieurs ministres qui servaient sous eux, tels que les épimélètes, les hiérophantes, les gérères et les céryces.

2° Les Romains établirent de même un *Roi des sacrifices* pour présider aux cérémonies, et remplir les fonctions que les anciens rois de Rome s'étaient réservées dans la religion. Il était patricien et élu par les comices; mais de peur que son titre ne lui inspirât trop d'ambition, il était soumis au pontife; de plus, il ne pouvait exercer aucune fonction civile ou militaire, ni assembler le peuple. Il habitait une maison publique appelée *regia*, nommait à quelques charges religieuses, annonçait les féries de chaque mois, et faisait quelques sacrifices, ensuite desquels il quittait l'assemblée avec précipitation comme un fugitif. Sa femme portait le titre de *reine*, et était chargée d'immoler chaque mois une truie à Junon.

ROIS (Les), titre que portent quatre livres canoniques de l'Ancien Testament, qui contiennent l'histoire de l'établissement de la dignité royale chez les Juifs, et la suite des événements qui se sont passés sous les rois de Juda et d'Israël. Les deux premiers portent le nom de *Samuel*, dans le canon des Juifs, suivi par les Protestants, parce que l'histoire de ce juge précède celle des Rois, et qu'elle se trouve mêlée au récit des événements qui se sont passés au commencement du règne des deux premiers rois sacrés par lui.

Le premier livre des Rois contient la judicature de Samuel, l'établissement de la monarchie et le règne de Saül. Le second renferme le règne de David. Le troisième, le règne de Salomon et le partage de la nation en deux monarchies, dont il rapporte l'histoire détaillée. Le quatrième poursuit le récit des événements jusqu'à la ruine des deux royaumes. Le royaume d'Israël se termine à la dispersion des dix tribus, arrivée l'an 720 avant l'ère chrétienne; et celui de Juda, à la captivité de Babylone, l'an 588. On ignore par qui ces livres ont été écrits; cependant les deux premiers sont communément attribués aux prophètes Samuel, Nathan et Gad

ROKOUFARAMIT. Ce sont les *six pratiques vertueuses* que les religieux japonais exigent des novices. Elles consistent dans 1° *tsi-ye*, le savoir; 2° *yen-gio*, la contemplation; 3° *fou-re*, l'aumône; 4° *nin-ni-kou*, la patience; 5° *so-yin*, la pureté; 6° *so-re*, l'observation de la loi, ou *gi-kai*, l'observance de la règle.

ROMAINS (Jeux), ou les Grands Jeux. C'étaient les plus célèbres de tous; on dit qu'ils avaient été institués par Tarquin l'ancien, en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve. Ils commençaient toujours le 4 septembre et duraient quatre jours, du moins au temps de Cicéron; car dans la suite leur durée fut angmentée sous les empereurs.

ROME. 1° Cette ville, autrefois la reine du monde, et le centre du paganisme, de la superstition et de l'erreur, est devenue la capitale de l'univers chrétien, et le chef-lieu du catholicisme. Saint Pierre, le premier des apôtres, établi par Jésus-Christ lui-même chef de son Eglise, y établit son siége, et, depuis cette époque, elle a été constamment régie par ses successeurs, qui, sous le nom de papes ou de souverains pontifes, ont toujours conservé intact le dépôt de la foi. Elle a été constamment le but des pieux pèlerinages des chrétiens, qui y viennent sans cesse de toutes les contrées de l'univers pour y vénérer les reliques de saint Pierre et de saint Paul, les deux plus puissants propagateurs de la religion chrétienne. Cette ville a encore enfanté un nombre presque infini de martyrs, à tel point que le sol même de la ville passe pour être une précieuse relique, imbibé qu'il a été du sang de tant de confesseurs de la foi; les catacombes, les anciennes voies qui conduisaient à la ville, les cimetières, sont remplis de leurs glorieux débris. C'est surtout vers la fête de Pâques et à l'époque des Jubilés universels que l'on y voit affluer la foule des pèlerins.

2° Les anciens Romains avaient une telle vénération pour leur ville, qu'ils en avaient fait une déesse; et il n'y a point de ville dont le culte ait été aussi étendu. On lui bâtissait des temples; on lui élevait des autels, non-seulement dans Rome, mais aussi dans d'autres villes de l'Empire, telles que Nicée, Ephèse, Alabande, Mélasse, Pola, ville d'Is-

avait plusieurs à Rome, où le
› déesse était aussi célèbre que
ıe autre divinité. On la peignait
ıt très-ressemblante à Minerve,
ı roc, ayant à ses pieds des tro-
ıs, la tête couverte d'un casque,
main une pique, ou la statuette
:. On la représentait encore avec
ı de Cybèle, et accompagnée de
ributs.
ıvinité allégorique des Grecs.
e et la bravoure personnifiée.
.esbos l'appelle fille de Mars,
à la guerre, reine à la ceinture
ıite l'Olympe. Moira, ou la Par-
ıa le pouvoir de gouverner à son
t la mer. Elle seule donne nais-
uerriers vaillants, et fait qu'on
ir les fruits de la victoire.
fêtes instituées en l'honneur de
ome divinisée.
T. Vers l'an 727, Ina, roi de
des sept royaumes qui parta-
ı l'Angleterre, étant allé en pèle-
me, y fonda un collége anglais,
our son entretien un denier par
ue maison de son royaume. Cette
elée *romesco* ou *romescot*. Offa,
ie, étant aussi allé à Rome, pour
u pape des indulgences et l'ab-
meurtre qu'il avait commis sur
roi d'Estanglie, crut ne pouvoir
rendre digne des bienfaits du
en étendant sur toutes les mai-
ercie et d'Estanglie la taxe impo-
; et comme l'argent qu'elle pro-
it délivré à Rome le jour de la
nt Pierre-ès-Liens, cette taxe fut
ée le *denier de Saint-Pierre*.
S. Nous n'avons pas ici à racon-
ı de cet illustre fondateur de la
le. Il nous suffira de dire que,
ondateurs des anciens empires,
honneurs de l'apothéose. L'au-
avait acquise excita la jalousie
s, ses anciens compagnons d'ar-
ıt de brigandage, qui, profitant
: excité contre lui, d'autres di-
olent orage, le mirent en pièces
oitement disparaître ses mem-
in d'éloigner d'eux le soupçon
ttentat, ils subornèrent un cer-
, qui jura qu'il avait vu monter
ılus, et que ce prince avait or-
lui rendît les honneurs divins.
âtit un temple en son honneur,
ur lui un prêtre particulier, ap-
Quirinal, et des fêtes du nom de
parce que dès lors on l'identifia
u *quirinus*, le dieu de la guerre
des Etrusques.
ılors sur ce prince un grand
gendes fabuleuses, qui ont jeté
ire beaucoup de doutes et d'in-
tel point que quelques moder-
Romulus comme un person-
ıent fabuleux. Les Romains,
merveilleux sur leur origine,
que la mère de leur fondateur avait été séduite par le dieu Mars, aimant mieux devoir la naissance de leur premier roi aux larcins amoureux de ce dieu, que de ne pas tenir à la divinité par quelque endroit, persuadés que cette parenté avec le dieu de la guerre les rendrait plus formidables. Ils ajoutent que Romulus, ayant été exposé sur les rives du Tibre, avec Rémus, son frère jumeau, les deux enfants furent allaités par une louve, et nourris par une pie, animaux consacrés à Mars, jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par un berger. Cette légende fut représentée par un monument d'airain que l'on voit encore aujourd'hui à Rome.

RONA, divinité des Néo-Zélandais, fille de la déesse Hina; c'est elle que l'on voit sur le disque de la lune avec sa batterie de cuisine. *Voy.* cette légende à l'article Hina.

RONDÉLISTES, branche de la petite Eglise, qui tirent leur dénomination d'un nommé Rondel, vicaire de Bures-sur-la-Vire, en Normandie. Ils refusèrent d'abord de se soumettre à la constitution civile du clergé, et ce n'est pas en cela qu'ils avaient tort; mais ils en vinrent jusqu'à résister à toute espèce de puissance, à fomenter des troubles, à prêcher l'anarchie, à résister aux lois, et à décliner la compétence des tribunaux. Lors du concordat, ils refusèrent également de s'y soumettre, et enveloppèrent dans les mêmes anathèmes le pape et l'empereur. Après avoir ainsi consommé leur schisme, ils se vantaient d'être du petit nombre des élus dont parle l'Evangile, et refusaient de communiquer avec ceux qui avaient accepté le concordat, les regardant comme des réprouvés. Ils invoquaient des martyrs et de saints personnages de leur secte, dont ils citaient des résurrections et des miracles.

RONGISTES, hérétiques qui ont fait beaucoup de bruit en Allemagne pendant ces dernières années; ils sont ainsi appelés de Johann Ronge, auteur de leur schisme. *Voy.* Catholico-Germanique (*Eglise*).

RO-NGO, dieu de l'île Mangaréva, dans l'Océanie orientale; c'est lui qui entr'ouvre les nuages, et verse des flots de pluie sur les champs altérés.

RONGOTEUS, dieu des anciens Finnois: on l'invoquait pour la parfaite croissance du seigle.

RONSDORFIENS, hérétiques protestants du duché de Berg, qui tirent leur nom du village de Ronsdorf, dont ils ont fait leur chef-lieu, et qui maintenant est devenu une petite ville. *Voy.* Ellériens.

ROO-SI, chef de secte dans le Japon. C'est le même que *Lao-tseu* des Chinois, dont le nom est ainsi prononcé à la japonaise. *Voy.* Lao-Kiun.

RORAVA, un des vingt et un enfers des Indiens brahmanistes; c'est le séjour des larmes, ainsi que l'indique son nom.

ROSAIRE, pratique de dévotion en usage chez les catholiques; elle consiste à réciter cent cinquante fois la salutation angélique ou l'*Ave Maria*. Ces *Ave Maria* sont partagés en quinze dizaines, précédées chacune de l'O-

raison dominicale, et suivies de la doxologie. Cette dévotion paraît avoir tiré son origine première de l'usage où étaient autrefois bon nombre de religieux et même de simples fidèles de réciter chaque jour les 150 psaumes; ceux qui n'en avaient pas le temps ou qui ne savaient pas lire les remplaçaient par le *Pater* récité 150 fois. Vers le XIIe siècle plusieurs personnes commencèrent à réciter de même la salutation angélique, pour honorer la bienheureuse Vierge Marie; de là cette pratique de piété fut appelée le *Psautier de la sainte Vierge*.

Saint Dominique propagea cette dévotion dans ses prédications contre l'hérésie des Albigeois, et s'en fit une arme spirituelle pour combattre l'erreur. Comme, à cette époque, la plus grande partie du peuple ne savait pas lire, il trouva que la pratique du Rosaire pouvait fournir un nouvel aliment à la piété, et tenir lieu aux ignorants des heures canoniales qu'ils ne pouvaient réciter. Mais afin de prévenir l'ennui qui pouvait résulter de la fréquente répétition de la même formule, il voulut en faire comme la somme de tous les mystères de la religion. Ce fut lui probablement qui divisa le Rosaire en quinze dizaines, partagées chacune en trois classes: chaque dizaine est consacrée à célébrer un mystère que l'on doit méditer pendant qu'on la récite. En voici l'ordre et la disposition.

I. Mystères Joyeux :

1. L'Annonciation.
2. La Visitation de la sainte Vierge
3. La Nativité de Notre-Seigneur.
4. La Présentation au temple.
5. Le Recouvrement de l'enfant Jésus dans le temple.

Mystères Douloureux :

6. L'Agonie de Jésus au Jardin des oliviers.
7. La Flagellation.
8. Le Couronnement d'épines.
9. Le Portement de la croix.
10. Le Crucifiement et la mort de Jésus.

III. Mystères Glorieux

11. La Résurrection du Sauveur.
12. L'Ascension de Jésus-Christ.
13. La Descente du Saint-Esprit.
14. L'Assomption de la sainte Vierge.
15. Le Couronnement de la sainte Vierge.

Avant la première dizaine, on récite le Symbole des Apôtres, ensuite l'Oraison Dominicale et trois *Ave Maria*, pour honorer Marie dans ses rapports avec les trois personnes de la Sainte-Trinité, c'est-à-dire comme fille privilégiée du Père, mère temporelle du Fils, et épouse spirituelle du Saint-Esprit. Puis on dit le *Gloria Patri*, et on récite les dizaines, comme nous l'avons marqué plus haut, en se pénétrant de chacun des mystères successivement; à cet effet on les rappelle à la mémoire soit mentalement, ou mieux par un petit préambule récité tout haut. On voit par cet exposé que le Rosaire n'est pas une institution si ridicule que le prétendent les hérétiques mauvais catholiques.

Pour satisfaire à cette pieuse p se préoccuper du nombre de pri tes ou à dire, il devint nécessair instrument qui servît à régler le *Pater* et des *Ave*. C'est cet ins l'on nomme proprement *Rosair* en 150 petits grains enfilés ou en représentent les *Ave Maria*, sé en dix par des grains plus gros on récite le *Pater*. Les deux ext chaîne ou du cordon sont réunies former comme une couronne, et à la jonction se trouvent encore tro tits grains, un gros, et enfin un est comme le diamant de la co grains sont ordinairement de verre, quelquefois d'or ou d'a des Rosaires montés très-riche coûtent fort cher. Ces instrumen sont en matière solide, peuvent genciés par le pape ou par ceux autorisés par lui à le faire; c'est-à récitant sur un rosaire indulgenc et les *Ave*, on gagne des indulg minées. Mais ces indulgences être gagnées que par la person quelle le rosaire a été indulgenci

Le nom de *Rosaire* vient du parce que ces prières sont comm lande ou une couronne de roses d hommage à Marie. Communémen le Rosaire en trois parties com cinq dizaines; c'est ce que l'on a *ronne* ou *chapelet*. Ce dernier n également *chapeau* ou *couronne*.

Il existe différentes *confréri* *Rosaire*. Dans celle du *Rosaire or* confrères et consœurs s'obligen toutes les semaines les quinze di confesser et à communier tous l dimanches du mois, à assister sions et aux exercices de la con celle du *Rosaire perpétuel*, il fau nombreux pour qu'à toutes les jour et de la nuit, il se trouve to qu'un occupé à satisfaire à cett Enfin, depuis quelques années o dévotion du *Rosaire vivant*; c'est tion de quinze personnes qui à le réciter chaque jour en entie chacune en particulier une di ment. Chaque mois on tire mystère du Rosaire que chacun d doit spécialement honorer et m dant le courant du mois. La fêt ces confréries se solennise le pre che d'octobre; elle a été établie Grégoire XIII, en 1593. Clément à toutes les églises de la domin gnole, et Clément XII la rendit cependant plusieurs églises de F célèbrent pas encore.

ROSALIES, cérémonie pieus chez les Romains; elle consistait roses sur le tombeau des défunts tume est encore en usage en plu trées, et entre autres dans les In

ırantième jour après le décès.
ɔciété de), ou *Collége Rosien;*
ssez semblable à celle des frè-
se-Croix. Elle tirait son nom
aire qui essaya de la former en
du Dauphiné, vers l'an 1630.
était que de trois personnes. Un
ius, qui se donna beaucoup de
n être le quatrième fut rejeté.
ur qu'il put obtenir fut d'être
lité de serviteur. Les trois se-
x de la petite confrérie étaient
t perpétuel, l'art de transmuer
t la médecine universelle.
SCHANA, c'est-à-dire *commen-*
née. Fête du nouvel an chez les
es; ils la célèbrent le premier
de Tisri, qui coïncide à peu
équinoxe d'automne. Ce mois
e premier de leur année civile,
pensent que le monde a com-
te époque de l'année, d'accord
plusieurs peuples anciens et
Plusieurs d'entre eux cependant
que la création a dû avoir lieu
du printemps, au commence-
ois de Nisan, lequel est en effet
mois de leur année ecclésiasti-
aussi une tradition d'après la-
juge, ce jour-là, les actions opérées
née précédente, et dispose des
qui doivent arriver dans l'année
entrer. C'est pourquoi plusieurs
mois précédent à s'y préparer par
ce, par des ablutions, par des
des confessions. D'autres y con-
moins la semaine qui précède la
veille de ce jour, il en est qui se
trente-neuf coups de fouet par
énitence satisfactoire. *Voy.* Mal-

le *Roch-Hascnana*, le travail et
sout suspendus, comme dans
la Pentecôte et des Tabernacles.
soir, en revenant de la synago-
isent l'un à l'autre : *Sois écrit*
ée! et on répond par le même
ont coutume de servir ce jour-
le, du miel, du pain levé et tout
servir à augurer que l'année
t fertile. Le lendemain au ma-
s-uns se rendent à la synago-
blanc, pour marquer leur pé-
r pureté. Il y en a même parmi
s, qui se parent alors de l'ha-
destiné pour leur sépulture,
ortifier. L'office est plus long
s fêtes, à cause de la bonne an-
mande et du pardon des péchés
e. On ouvre le Pentateuque, et
es y lisent alternativement ce
le sacrifice que l'on faisait ce
it l'*Haphtara* des prophètes, et
bénédiction pour le prince. En-
e trente coups du cor, dont
fort lents et les autres très-
formément à ce qui est marqué
s du Lévitique et des Nombres.
la prière appelée *Moussaph*, et
plusieurs autres formules appropriées à la circonstance. De retour au logis, on mange, et on emploie le reste du jour à entendre des sermons et à faire des actes de dévotion. Le soir on fait l'*Habdala*. Les mêmes cérémonies se répètent le lendemain. *Voy.* Habdala.

ROSCH-HODESCH ou Rosch-Khodesch, c'est-à-dire *tête du mois, néoménie*. Les Juifs donnent ce nom à une fête qu'ils célèbrent le jour de la nouvelle lune, qui est le commencement de leurs mois. Ce jour-là on se rassemble le matin dans la synagogue, et, après les prières ordinaires, on récite plusieurs psaumes, avec différentes prières tirées de l'Ecriture-Sainte, et d'autres formules insérées dans le rituel judaïque. Voici la prière qui a un rapport direct à la circonstance :

« Vous avez donné à votre peuple les premiers des mois, comme un temps d'expiation pour toutes ses générations, lorsqu'ils offraient devant vous des sacrifices volontaires et des boucs d'expiation pour leurs péchés. Que le souvenir de ces sacrifices leur soit favorable, et que leurs âmes soient délivrées de l'ennemi. Daignez élever un nouvel autel à Sion, et nous y immolerons avec joie en holocauste les jeunes boucs du Rosch-Hodesch; nous nous réjouirons tous par le culte du saint temple, et par les chants de votre serviteur David, qui jadis retentissaient dans votre ville, et étaient répétés devant votre autel. Accordez-nous votre amour éternel, et souvenez-vous en faveur des enfants, de l'alliance contractée avec leurs pères. Ramenez-nous à Sion avec des chants d'allégresse; que notre retour à Jérusalem, votre sainte maison, soit signalé par la félicité de toute la terre. Là nous vous offrirons les sacrifices que vous nous avez ordonnés, les holocaustes journaliers dans leur temps, et les sacrifices surérogatoires dans leur ordre; nous vous offrirons aussi avec amour le sacrifice surnuméraire de ce Rosch-Hodesch, selon qu'il vous a plu de nous le commander, tel qu'il est écrit dans votre loi par la main de Moïse, votre serviteur, et tel qu'il a été dicté par votre bouche sacrée, en ces termes : « Et au premier jour de vos mois, vous immolerez en holocauste au Seigneur, deux jeunes taureaux, un bélier et sept agneaux sans défaut âgés d'une année. Leurs offrandes et leurs libations, tel qu'il est prescrit, savoir : trois dixièmes d'épha pour chaque taureau, deux dixièmes pour chaque bélier, et un dixième pour chaque agneau; le vin pour les libations, un bouc pour le sacrifice d'expiation, et les holocaustes journaliers dans leur ordre. »

« Notre Dieu et Dieu de nos pères, renouvelez ce mois-ci pour nous, pour le bonheur, la bénédiction, la joie, l'allégresse, le salut et la consolation, la nourriture, la satisfaction, la vie et la paix, la rémission des péchés, le pardon des fautes; car c'est votre peuple d'Israël que vous avez choisi entre tous les peuples, et c'est pour lui que vous avez établi les lois de la Néoménie. Béni soyez-vous, Seigneur, qui sanctifiez Israël et

les premiers des mois. » *Voyez* NÉOMÉNIE.

ROSE-CROIX. Nous avons donné, à l'article FRÈRES DE LA ROSE-CROIX, l'origine vraie ou prétendue de cette association mystérieuse. Nous ajouterons ici un exposé de la doctrine secrète de la société telle qu'elle était autrefois constituée en Allemagne.

Les conditions de l'association furent de se jurer une foi mutuelle, et de s'engager par serment à garder le secret, à ne parler et écrire que par énigmes et allégories. Le but de la société était de rétablir la discipline et les sciences, surtout la médecine dont ils prétendaient avoir le secret; mais ce secret n'était pas le seul; ils se vantaient d'en avoir un très-grand nombre, dont le moindre était la pierre philosophale. Ils se disaient les successeurs et les restaurateurs de plusieurs sociétés anciennes, qui, comme la leur, avaient eu pour but la recherche de la vérité, et la perfection des sciences. Tels étaient les prêtres et les philosophes mystérieux de l'ancienne Egypte; les Eumolpides, dépositaires des mystères de Cérès dérivés de ceux d'Isis; les Samothraces, dépositaires des moyens de conserver la santé, et du grand œuvre; les Mages, qui passèrent leur vie à étudier la nature; les Chaldéens, les Brachmanes, les Gymnosophistes, etc.

D'abord les frères n'étaient que quatre; ils s'accrurent ensuite au nombre de huit, et même davantage. Ils devaient tous garder la virginité, et ne se faire connaître dans le monde que sous le nom d'*Illuminés de la Rose-Croix*. Selon leurs règles, ils devaient exercer la médecine gratuitement et par principe d'humanité. Il leur était ordonné d'être bienfaisants envers tout le monde, de s'étudier à acquérir la sagesse et la piété, de s'appliquer à réformer la religion, d'en retrancher le superflu, et de défendre constamment la vérité des maximes de leur confrérie, lesquelles devaient, suivant eux, durer jusqu'à la fin du monde. Leur loi les obligeait à assister au moins une fois par an aux assemblées de la société, sinon de justifier la légitimité de leur absence; à porter toujours sur eux le caractère de la Rose-Croix, comme symbole de leur association; à se regarder comme destinés à réformer toutes choses, et comme seuls possesseurs de toutes les grâces que donne la nature. Ils devaient publier hautement que le pape est l'Antechrist, et qu'ils renverseraient un jour sa triple couronne. Ils condamnaient la doctrine du pape et celle de Mahomet, qualifiant l'une et l'aute de blasphème d'Occident et d'Orient. Ils ne reconnaissaient que deux sacrements, et pour cérémonies, que celles de l'Eglise primitive. Ils appelaient leur société la *Confrérie du Saint-Esprit*. Ils prétendaient avoir le droit de se choisir leur successeur, et de pouvoir lui remettre leurs priviléges et leur vertu, avec la qualité de *représentant*. Ils se donnaient pour connaître par révélation ceux qui étaient dignes de devenir membres de leur association. Ils prétendaient avoir la puissance de soumettre les démons et de découvrir les trésors. Leur confrérie, disaient-ils encore, ne pouvait jamais être détruite, ajoutant que Dieu les environnait d'une nuée impénétrable à leurs ennemis. Ni la faim, ni la soif, ni la maladie, ni aucune infirmité ne pouvaient les incommoder. Quand l'un des frères venait à mourir, sa sépulture devait rester inconnue, et les congrégations devaient aussi être fort secrètes pendant cent vingt ans. C'était comme un article de foi de la secte que, la compagnie venant à défaillir, elle pouvait être réparée au monument et au sépulcre de son fondateur. Enfin ils se vantaient d'avoir trouvé un nouveau langage, pour exprimer la nature de toutes choses.

Maintenant le titre de Rose-Croix forme un des grades de la société maçonique.

ROSE D'OR, bijou que le souverain pontife bénit solennellement le quatrième dimanche de Carême, pour en faire présent à quelque personnage de distinction. *Voy.* BÉNÉDICTION DE LA ROSE D'OR.

ROSÉE. Les anciens en avaient fait un dieu, parce que ce mot est masculin dans leur langue. Ils le disaient fils de l'Air et de la Lune. Selon les poëtes, la rosée n'était autre chose que les larmes répandues continuellement par l'Aurore, en pleurant Tithon son époux, ou Memnon son fils.

ROSIENS, secte d'illuminés, qui parut dans le XVIIe siècle. *Voy.* ROSAY (*Société de*).

ROSIÈRE. Saint Médard, qui fut évêque de Noyon en Picardie en l'an 530, avait imaginé de donner tous les ans, à celle des filles de la terre de Salency dont il était seigneur, qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de 25 livres, et une couronne ou chapeau de roses. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs que la voix publique avait nommée pour être *rosière*. Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Saint Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents dont il affecta les revenus au payement des 25 livres et des frais accessoires de la cérémonie de la Rose. Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la Rosière ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles : la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille, doit être un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency était en possession du droit de choisir la Rosière, entre trois filles natives du village, qu'on lui présentait un mois d'avance. Lorsqu'il l'avait nommée, il était obligé de la faire annoncer au prône de la paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, eussent le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se faisait avec l'impartialité la plus sévère; et ce n'était qu'après cette épreuve que le choix du seigneur était confirmé. Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, vers les

deux heures après midi, la Rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles, aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnaient la main, se rendait au château de Salency, au son de divers instruments. Le seigneur, ou son préposé, et son bailli, précédés des mêmes instruments et suivis d'un nombreux cortége, la menaient à la paroisse, où elle entendait les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur. Vêpres finies, le clergé sortait processionnellement avec le peuple, pour aller à la chapelle de saint Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénissait la couronne ou le chapeau de rose qui était sur l'autel. Ce chapeau était entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue à la circonstance, le célébrant posait la couronne sur la tête de la Rosière qui était à genoux, et lui remettait en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La Rosière, ainsi couronnée, était reconduite à la paroisse, où l'on chantait le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village fussent au nombre d'environ cinq ou six cents, on assurait, dans le siècle dernier, qu'il n'y avait pas un seul exemple de crime commis par les habitants originaires du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe.

Cette belle institution a survécu à la révolution, et maintenant encore on couronne chaque année la Rosière de Salency. Quelques autres communes ont fondé un établissement semblable; nous citerons entre autres celle de Suresnes près Paris.

ROSKOLNIKS, schismatiques de l'église gréco-russe. *Voy.* RASKOLNIKS.

ROTE, tribunal ou cour de juridiction établie à Rome, au commencement du XIVe siècle, par le pape Jean XXII, pour juger, en cas d'appel, les contestations en matière bénéficiale et patrimoniale qui s'élèvent dans les pays catholiques où il n'y a point d'indult qui permette que ces affaires soient traitées devant les juges des lieux. Ce tribunal juge également de tous les procès de l'état ecclésiastique, qui montent au delà de 500 écus. Il est composé de douze membres qui portent le titre d'*Auditeurs de Rote* ou *Chapelains du pape*. De ces douze membres, trois sont romains, un toscan ou pérugin à tour de rôle, un milanais, un bolonais, un ferrarais et un vénitien; outre ces huit Italiens, l'Allemagne nomme un auditeur, la France un, et l'Espagne deux, dont l'un arragonais et l'autre castillan. Ces quatre derniers, étant nommés par leur nation, doivent être autorisés et institués par le pape. Le nom de *rote* qui vient de *rota*, roue, a été donné à ce tribunal parce que, selon les uns, les affaires passent devant ces juges à tour de rôle, et, selon d'autres, parce qu'ils s'asseoient en cercle, ou que le pavé de la salle où ils se réunissent représente une mosaïque en forme de cercle.

ROTH, ROTHON, ROTHOU, divinité adorée dans l'ancienne Neustrie; ses fonctions et ses attributs étaient à peu près les mêmes que ceux de Vénus chez les Romains. Quelques étymologistes en font dériver l'ancien nom de Rouen, *Rothomagum*, qui signifierait quelque chose comme *temple de Roth;* ils prétendent qu'en effet cette déesse avait un temple sur l'emplacement de cette ville.

ROUA, personnage mythologique des Néo-Zélandais; ils racontent qu'étant tombé dans un puits, il s'accrocha à un arbre et fut ensuite transporté dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui.

ROUA-HATOU, dieu des eaux, dans l'archipel de Taïti. Il dormait un jour au fond de la mer, sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du dieu. Croyant avoir fait une importante capture, il tira si fort, que le dieu vint à la surface de l'eau; furieux d'avoir été dérangé: « Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. — Pardon, pardon! » cria le pêcheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché, il gracia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Tao-Marama, située à l'orient de Raïatea. Cet homme y alla, dit-on, avec un ami, un cochon, un chien et une couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine, que l'Océan commença à monter; la population des îles fuyait devant lui, mais l'Océan monta toujours, jusqu'à ce qu'elle eût péri toute entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons; il fut le Noé de ce déluge. Ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette tradition qui a cours dans le groupe de l'Ouest, c'est que l'île indiquée comme un mont Ararat est un écueil à fleur d'eau. Quand on pose cette objection aux naturels, ils répondent que cela est ainsi, et que la preuve évidente du déluge sont les blocs madréporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées; ils ajoutent que les eaux de la mer seules ont pu les porter jusque-là.

ROUDRA; 1° un des noms de Siva, troisième dieu de la triade indienne. (On le trouve encore écrit *Routra*, *Routren*, *Rutren*, *Rutrem*, *Rudden*, *Ruddiren*, etc.) *Voy.* SIVA.

2° On donne encore la dénomination de *Roudras* à des divinités inférieures, regardées comme autant de manifestations de Siva. Selon une certaine légende, Brahmâ ayant produit quatre saints personnages doués de la faculté créatrice, leur ordonna de procréer le genre humain; mais ceux-ci, livrés à la contemplation de leur haute naissance, s'y refusèrent. Le dieu irrité fit sortir de son

front Roudra, et lui ordonna de résider dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur et les sons. Roudra se métamorphosa donc sous onze formes, qui sont les onze Roudras secondaires. Ce sont des créatures qui en produisirent une infinité d'autres par la même voie.

Le Harivansa, traduit par M. Langlois, donne aux Roudras pour mère Sourabhi, fille de Dakcha, épouse de Kasyapa et de Brahmâ. « Formée de la même substance que Dharma, l'epouse de Brahmâ, habile à changer de forme, Sourabhi se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la nature; et de ces pleurs (*rodana*), de cette course (*dravana*), leur est venu le nom de *Rou-dras*. Ce sont Nairrita, Sarpiya, Adjaikapad, Mriga-vyadha, Pinakin, Hara, Khara, Ahervradhna, Kapalin, Aparadjita, et le brillant Sénani. » D'autres ouvrages leur assignent des noms différents, savoir : Adjaikapada, Ahivradhna, Viroupakcha, Soureswara, Djayanta, Vahouroupa, Tryambaka, Aparadjita, Savitra et Hara.

Ces Roudras, disent les autres, sont proprement la personnification des dix espèces d'air qui sortent du corps de l'homme, ou mieux des cinq organes de l'intelligence qui sont les cinq sens, et des cinq organes de l'action, qui sont : la voix, les mains, les pieds, les parties sexuelles, et l'orifice inférieur du tube intestinal, auxquels il faut ajouter le *Djivatma*, ou la parcelle de l'âme universelle qui anime le corps humain.

ROUDRAKCHA, chapelet des adorateurs de Siva dans l'Inde. Son nom signifie *œil de Roudra ;* on en verra la raison tout à l'heure. Il est composé ordinairement de 108 grains, sur lesquels on doit prononcer deux ou trois paroles mystérieuses enseignées par le Gourou, et qu'on ne doit révéler à personne. Ceux qui le portent sont obligés de le dire trois fois le jour avant de s'appliquer les cendres sacrées. Il y a des Roudrakchas de différentes sortes : les uns ont des grains avec une face, qui représentent Roudra. Les autres grains, qui sont à trois faces, représentent Roudra transformé en Agni, dieu du feu, qui avait trois visages. D'autres ont des grains à quatre faces, et représentent Brahmâ, qui avait en effet quatre figures, et c'est, disent les Sivaïtes, une grande faveur que Roudra lui a accordée, en permettant qu'il soit ainsi figuré sur le Roudrakcha. D'autres ont des grains à cinq faces, et représentent Roudra avec cinq visages ; les autres enfin ont six faces représentant le fils de Siva, nommé Soubrahmanya, qui avait six visages. Tous les Roudrakchas à plusieurs faces passent pour avoir la vertu de sauver infailliblement ceux qui les portent.

Il faut encore distinguer deux sortes de chapelets : les uns sont tout composés de Roudrakchas, et ceux-là sont les plus vénérables et les plus chers; les autres n'ont qu'un grain de Roudrakcha à la tête, et tous les autres grains sont de cocos ou de bois, auquel on fait autant de faces qu'il y en a sur le premier grain qui est en tête du chapelet; ce chapelet s'appelle aussi Roudrakcha; on le fabrique pour ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter de véritables Roudrakchas. Ceux-ci sont faits avec le bois d'un certain arbre, sur lequel on raconte la légende qui suit :

Siva ayant pris la forme d'un pénitent, se livrait aux pratiques de la dévotion, et passait sa vie dans le célibat et dans la contemplation des choses saintes. Les dieux lui demandèrent un jour ce qu'il fallait que les hommes fissent pour acquérir la sainteté. Il leur répondit qu'il était difficile aux hommes de devenir saints, préoccupés qu'ils étaient des plaisirs et des richesses du monde sans songer à faire pénitence. Sur ces paroles, il se laissa ravir en extase, comme pour marquer les plaisirs ineffables que l'on ressent dans les travaux de la pénitence. Lorsqu'il se fut réveillé, il ressentit tant de joie de son ravissement, qu'il lui tomba des yeux trente-deux larmes, qui furent aussitôt changées en trente-deux arbres fort hauts et tous chargés de fruits. Siva dit alors que, puisque les hommes ne pouvaient être de grands pénitents, ils n'auraient qu'à prendre le fruit de ces arbres, à s'en faire des chapelets et à les porter au cou en union de sa pénitence et en mémoire de ses ravissements ; et que ce serait pour eux un moyen infaillible pour acquérir le salut, quelques péchés qu'ils eussent commis. Les Malabars racontent plusieurs histoires de gens qui ont été sauvés pour être morts avec le Roudrakcha. En voici une des plus remarquables :

Lorsque Siva demeurait dans le royaume de Poutchatra, qui était alors gouverné par le roi Salanga, il raconta cette histoire à son serviteur Nandi. Il y avait autrefois, lui dit-il, dans ce royaume, un brahmane nommé Soubhadripa, lequel avait une dévotion extrême pour le Roudrakcha ; il avait fait vœu de ne donner l'aumône qu'à ceux qui porteraient ce signe de salut. Un jour, un pénitent appelé Yoganga vint lui demander l'aumône, mais le brahmane lui dit que, puisqu'il n'avait pas le Roudrakcha, il ne lui donnerait rien. Quoique je ne porte pas sur moi le Roudrakcha, lui répartit le pénitent, j'en ai la dévotion bien gravée dans le cœur; d'ailleurs comme depuis très-longtemps je fais une austère pénitence, il n'est pas nécessaire que je porte le Roudrakcha pour acquérir la sainteté ; je puis même dès cette heure me transporter dans tel ciel que je voudrai. Malgré cette excellente raison, le brahmane refusa de lui faire l'aumône, et ennuyé de ses importunités, il le mit à la porte de sa maison. Quoi, s'écria le pénitent, vous osez me toucher, moi qui imite de si près la pénitence de Siva, moi qui n'ai ni femme, ni enfants, ni maison, ni biens sur

dis que vous au contraire vous
plaisirs, vous avez femme et en-
onne maison, vous mangez et
il vous plaît ! Il faut que le roi
stice de l'affront que vous me

autre s'en allèrent donc porter
s au roi. Ce prince les écouta
ment; l'un soutenait que celui
e Roudrakcha était plus saint
itre; le religieux assurait que
iitent était beaucoup plus par-
'il ne portât pas le Roudrakcha.
e cette grande affaire, le roi dit
que, s'il était vrai qu'il pût, en
perfection, aller dans celui des
i plairait, il allât donc sur l'heure
de Dévendra, pour en rapporter
l'arbre Kalpavrikcha. Alors le
nt disparu, se transporta incon-
e ciel de Dévendra, exposa au
de sa demande, en reçut aussitôt
ste, et la rapporta au roi peu de
s. Assurément, s'écria le roi, un
ssi puissant ne peut être que très-
je doute fort, dit-il au brahmane,
puissiez faire autant. Le brah-
dit au roi que ce que le péni-
tait peu de chose; que pour
it de se rendre par lui-même
dra, mais qu'il se contente-
son chat. Le brahmane sè
prières et conjura Siva par la
dans son Roudrakcha, de faire
t la fleur qu'il désirait. Il mit
drakcha au cou de son chat et
Dévendra. Ce dieu reçut le chat
les marques d'honneur et de
ibles, et le prit entre ses bras,
mille caresses.
de Dévendra, fort surprise de ce
il, lui demanda pourquoi il fai-
onneur à un chat qu'à un péni-
dra, pour satisfaire la curiosité
, lui raconta l'histoire suivante :
it-il, comme j'étais avec Siva,
, gouverneur des enfers, vint
crétaire se plaindre à Siva de
ses serviteurs lui avaient fait.
rent-ils à ce dieu, un brahmane
itra, qui, toute sa vie, n'a fait
iés ; il vint à mourir en cet état ;
rès avoir examiné ses comptes,
enfer, et l'y faire châtier selon
Mais vos gens, Seigneur, sont
s entrefaites, ils ont maltraité
s, et ont enlevé Samitra dans
ussitôt Siva fit venir ses servi-
uoi, leur dit-il, avez-vous enlevé
s mon ciel, puisqu'il était un
r ? — Seigneur, lui répondirent-
un roi géant étant venue un jour
ans un étang, laissa sur le ri-
idrakcha ; il fut enlevé par un
le prit pour quelque chose de
r ; mais reconnaissant son er-
ha, et le chapelet tomba sur le
Samitra qui était mort depuis
. Alors Siva entra en colère
contre Yama-Radja, de ce que lui et ses serviteurs avaient osé s'opposer au salut d'un homme qui avait porté le Roudrakcha. Mais quoi, Seigneur, reprit Yama, le Roudrakcha touchant seulement un mort de quatre jours, a-t-il encore la vertu de le sauver, lorsqu'il a mérité l'enfer ? — L'eau du Gange a bien la vertu de sanctifier les cendres des morts, répondit Siva, et de leur procurer le salut en effaçant tous leurs péchés. Pourquoi donc mon Roudrakcha n'aurait-il pas la même vertu ? Vous voyez donc, dit Dévendra à sa femme, quelle vénération nous devons avoir pour le Roudrakcha et pour tous ceux qui le portent.

Après cela, Dévendra fit faire au chat un trône de fleurs, le plaça sur ce trône, lui mit dans la patte une branche de Kalpavrikcha toute garnie de fleurs et le renvoya. Le chat vint devant le roi dans cet équipage, et le prince étant tout émerveillé de l'honneur que Dévendra avait fait au chat, en considération du Roudrakcha, reconnut que la cause du brahmane était la meilleure. Le pénitent fut convaincu qu'il n'avait pas le degré de perfection qu'il s'imaginait, et résolut en conséquence de porter toute sa vie le Roudrakcha.

ROUDRA-SAMPRADAYIS, secte d'Hindous Vaïchnavas, qui regarde comme son fondateur Vallabha-Swami, brahmane du Télinga; c'est pourquoi on les appelle aussi *Vallabhatcharis*. Ce religieux Sannyasi prêcha dans le XVI[e] siècle, et résida d'abord à Gokoul, village situé sur le bord de la Djoumna, à trois cos environ à l'est de Mathoura, et qui passe pour avoir été illustré par la présence de Krichna. Après y avoir demeuré quelque temps, il voyagea dans l'Inde en qualité de pèlerin, et fut élu chef des Vaïchnavas. Puis il retourna à Vrindavan, où, en récompense de ses travaux et de sa foi, il fut honoré de la visite de Krichna en personne, qui lui enjoignit d'introduire le culte de *Balagopal*, ou *Gopal-Lal*, c'est-à-dire de Krichna enfant. Enfin il s'établit à Bénarès, et après avoir accompli sa mission, il entra dans le Gange à Hanouman-Ghat, où il se plongea dans l'eau et disparut. Une flamme brillante s'éleva, dit-on, de cet endroit vers le ciel, en présence d'une foule de spectateurs, et se perdit dans le firmament.

La croyance commune des Hindous identifie Krichna avec Vichnou dont il est une incarnation, mais les Vallabhatcharis font profession de le vénérer comme une divinité distincte, et même comme le dieu primordial, suivant en cela la doctrine du Pourana intitulée *Brahma Vaivartta*. Suivant cet ouvrage, le ciel de Krichna s'appelle *Go-loka*, il est fort élevé au-dessus des trois mondes, et les cieux de Vichnou et de Siva sont encore à 500 millions de yodjanas au-dessous de lui. Cette région est indestructible, quoique toutes les autres soient sujettes à être anéanties ; au centre réside Krichna, de la couleur d'un sombre nuage, dans la fleur de la jeunesse, paré de vêtements jaunes, orné splendidement de joyaux célestes, et tenant une flûte. Il est exempt de la Maya, l'illu-

sion, et de toutes les qualités : il est éternel, unique, et le *Paramatma*, ou l'âme suprême de l'univers.

Krichna étant ainsi seul dans le Goloka, et méditant sur la destruction de la création, donna naissance à une forme femelle, douée des trois *gounas* ou qualités, qui fut le premier agent de la création. Cette forme fut *Prakriti* ou *Maya*. La matière inerte et les cinq éléments tirent également leur origine de Krichna, ainsi que tous les êtres divins. Narayana ou Vichnou procède de son côté droit; Mahadéva, de son côté gauche; Brahmâ, de sa main; Dharma, de son haleine; Saraswati, de sa bouche; Lakchmi, de son esprit; Dourga, de son intelligence; Radha, de son côté gauche. 300 millions de Gopis, ou compagnes femelles de Radha, sortirent par exsudation des pores de sa peau, ainsi qu'un nombre égal de Gopas, ou compagnons de Krichna. Les vaches et les veaux du Goloka, destinés à habiter les bocages de Vrindavan, eurent la même origine.

Parmi les articles de la nouvelle croyance, Vallabha en introduisit un qui est assez singulier pour un réformateur indien. Il enseigna que les privations n'étaient pas un moyen de sainteté, et que tous les adorateurs de cette divinité, tant maîtres que disciples, ne devaient point l'honorer par la nudité et par la faim, mais en se revêtant d'habits précieux et en mangeant des mets choisis; non par la solitude et par la mortification, mais par les plaisirs de la société et les jouissances de la vie.

Les pratiques de cette secte ressemblent à celles des autres Vaichnavas; ils ont dans leurs temples et dans leurs maisons des images de Gopala, de Krichna, de Radha, et des autres formes divines dépendantes de cette incarnation; ces images sont principalement en métal, et assez souvent en or. Krichna est représenté sous la forme d'un enfant à grosse tête, de couleur noire; on le décore richement, et il est l'objet d'un culte suivi, car on lui rend des hommages huit fois par jour, excepté à certaines fêtes de l'année où ses temples sont fermés, et la divinité demeure alors invisible. Ces cérémonies journalières sont rigoureusement déterminées, et ont chacune une dénomination particulière. En voici l'ordre :

1° *Mangala*, lever du dieu. On retire l'image du lit où elle est supposée avoir dormi pendant la nuit; on la lave, on l'habille et on la place sur un siége, environ une demi-heure après le lever du soleil. On lui présente quelques rafraîchissements, et du bétel. Des lampes brûlent ordinairement pendant cette cérémonie.

2° *Sringara;* l'image ayant été parfumée avec de l'huile, du camphre et du sandal, et ornée avec magnificence, tient une cour publique; cette cérémonie a lieu une heure et demie après la précédente.

3° *Gwala;* on visite l'image, qui va partir avec les bergers pour visiter ses troupeaux; cette cérémonie a lieu 48 minutes après la dernière.

4° *Radja-Bhoga;* à midi, lorsqu
que Krichna est revenu des pât
dîner, on place devant lui tout
friandises, qui sont ensuite di
tous les adorateurs présents, e
voyées au logis des fidèles de
portance. Le dieu fait ensuite ur

5° *Outthapan;* deux ou trois l
le coucher du soleil, sa sieste e
le réveille.

6° *Bhoga;* une demi-heure a
du dieu.

7° *Sandhya;* vers le coucher
fait à l'idole la toilette du soir
les vêtements du jour et on
des onguents et des parfums no

8° *Sayan*; coucher du dieu;
ou neuf heures du soir, on plac
un lit, on met des rafraîchiss
l'eau dans des vases propres, av
à bétel et ses accessoires; les a
retirent, et le temple est fermé j
demain matin.

Dans toutes ces occasions, le
sont à peu près les mêmes, et
présenter au dieu des fleurs, de
des aliments; les prêtres récit
crit des strophes à la louange
et les interrompent pour faire
tions et remplir d'autres céré
gieuses.

Outre ces cérémonies journali
labhatcharis observent encore
nuelles célébrées par les Vaich
que le *Rath-Djatra*, ou proces
de Djagad-natha; le *Ras-Yatra*,
Bénarès, etc.

La marque distinctive de cet
siste en deux lignes rouges tiré
culairement sur le front, et se r
demi-cercle à la racine du ne
deux lignes, il y a un point rou
dra-Sampradayis portent un ch
grains de toulasi; ils se saluer
Sri-Krichna (saint Krichna !) ou
pal (vive Gopal) !

Les membres de cette secte so
dans l'Inde; la plupart appart
classe aisée; les marchands et l
en font partie, principalement
zerate et de Malwa. Ils ont l
temples et d'établissements da
périeure, particulièrement à M
Brindaban; il y en a encore de
à Bénarès. Ils ont aussi un
célèbre à Sri-Nath-Dwar, da
tous les Vallabhatcharis doiven
au moins une fois dans leur v
siter l'image du dieu.

ROUKHARAS, secte hindou
au culte des Saivas ou adorat
Ils portent un manteau enduit
frottent le corps avec de la c
oreilles sont ornées d'anneau
Leur mot d'ordre est *Alakh*,
expriment que la nature de
refuse à toute description.

ROUKMINI, épouse favorite
elle ne faisait pas cependant p

·es, compagnes de ce dieu. Elle
› Bhichmaka, roi de Koundina ;
voir vu Krichna, elle n'avait pu
le l'aimer ; lui-même l'avait de-
mariage. Mais Roukmi, frère de
loux de la réputation de Krichna
le la mort du tyran Kansa, s'op-
e union, et négociait le mariage
avec Sisoupala, roi de Tchédi,
ticulier de Krichna. Tous les
invités à la cérémonie nuptiale :
rendit comme les autres, et au
Roukmini revenait du temple de
elle s'était rendue pour implorer
ı de la déesse, il l'enleva avec le
son frère Bala-Rama et de ses
n combat violent s'engagea ;
, vaincu, terrassé, et obtint la vie
le sa sœur. Krichna garda le prix
re : le mariage fut célébré à Dwa-
mini eut de lui dix enfants, entre
idyoumna. Quand Krichna eut
lle se brûla sur son bûcher. *Voy.*

L, dieu des Taïtiens. Suivant le roi
, ce dieu était supérieur à tous les
ais M. Nott assure que son nom
it inconnu aux prêtres de l'île.

A, démon redouté dans le nord des
s de Kamaon ; il change fréquem-
sidence, et parcourt les différents
Dans ses voyages il se sert, en guise
al, d'un énorme rocher, sur lequel
ide aussi la nuit, en parcourant les
qui sont aux environs de sa demeure.
il soit invisible aux yeux, son ap-
t signalée par le bruit de son mas-
er. Il moleste les femmes, et ne
mal aux hommes. S'il en rencon-
ans ses excursions, et qu'il se
passion pour elle, son malheur est
e est incessamment hantée par lui
songes, dépérit peu à peu, et finit
victime de l'affreuse passion du
ant l'imagination a d'empire sur
s qui croient avoir été l'objet de

Les Bouddhistes de la Barmanie
nom à des êtres supérieurs aux
aux Naths ; bien que corporels,
pas soumis à la génération. Leur
est sur le mont Mienmo ou Ma-
au-dessus duquel ils occupent
ures, partagées en cinq étages
les uns aux autres. Le premier
é de trois royaumes, séparés de
des Naths par un intervalle de
djanas (le *yodjana* est d'environ
s), et placés au-dessus comme un
a même distance, et encore sous
un trépied, sont trois autres de-
roupas, qui forment le second
oisième est composé de la même
à la même distance. Puis vien-
utres demeures situées au milieu
le plaine ; et enfin les cinq der-
mes planent au-dessus de tous

ENIS, ordre de religieux musul-
mans, fondé dans le commencement du xvie siècle de notre ère par Ibrahim Gulschéni, dont ils ont pris le nom. Mais on les appelle encore *Rouschénis*, du nom de Dedeh Omar Rouschéni, précepteur et consécrateur d'Ibrahim Gulschéni.

ROUSIANA, nom que les Japonais donnent au bouddha Chakya-Mouni. C'est la transcription japonaise du sanscrit *Rotchana*, épithète appliquée par les Hindous à Bouddha, quand il est représenté avec une auréole.

ROUSSALKI, nymphes des eaux et des forêts, dans la mythologie des Slaves. Elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par les charmes de la beauté. Souvent on les voyait se jouer sur les bords des lacs et des rivières ; souvent aussi elles se baignaient dans les eaux limpides et nageaient à leur surface ; d'autres fois elles peignaient sur le rivage leur verte chevelure ; ou bien encore elles se balançaient tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse sur les branches flexibles des arbres, laissant flotter au gré du vent leur draperie légère. Quelquefois elles exécutaient des danses lascives avec les Léchyes ou satyres.

ROUZ-TIGH, c'est-à-dire *jour de l'épée* ou *du meurtre*. C'est le nom que donnent les Persans à la grande fête annuelle qu'ils célèbrent les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort de l'imam Hoséin, tué dans le désert de Kerbéla, par les troupes du kalife Yézid. *Voy.* DÉHA.

RUANA, divinité romaine, invoquée par les moissonneurs afin qu'il ne leur arrivât pas de laisser échapper le grain des épis. On la représentait tenant à la main une tige de blé dont les épis étaient intacts.

RUBEZAHL, prince des gnomes, fort redouté encore à présent par les rustiques habitants des monts Sudètes au frontières de la Prusse, qui racontent mille histoires extravagantes à son sujet ; les savants eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'écrire des volumes sur son compte, et de recueillir les légendes dont il est le héros. Toutefois on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de l'ancienne mythologie slave. Les montagnards soutiennent qu'il apparaît encore de temps en temps dans quelque retraite éloignée de ces montagnes, et mettent sur son compte tous les accidents qui leur arrivent. Voici le portrait qu'en trace M. de Corberon :

« Rubezahl a la forme d'un géant, d'une force et d'une taille colossales ; son corps musculeux est d'une couleur grisâtre comme celle de la terre ; capricieux et vain, immodeste et timide, vif et flegmatique à la fois, son caractère est un assemblage singulier de qualités hétéroclites ; souvent il est brusque et grossier jusqu'à l'excès ; puis, dans le moment qui suit, il est poli, prévenant, attentif ; il se montre bon, sensible et humain, ou laisse sa fureur et sa vengeance éclater tout d'un coup. Aujourd'hui, ami tendre, délicat, empressé ; demain, il sera froid, sévère, repoussant. Presque toujours en contradiction

avec lui-même, il est grave comme un moine, au folâtre comme un enfant. Son inconstance est telle, qu'on ne saurait la définir avec exactitude. En un mot, cet être extraordinaire varie à chaque instant, tombe en une seconde d'un extrême dans un autre, et en esclave soumis et aveugle, il s'abandonne à son humeur changeante et à toutes ses impressions passagères.

« Monté sur son char attelé de deux mammouths immenses, il parcourt presque constamment ses vastes Etats, privés de la lumière du soleil. Il s'occupe à diriger, dans des grottes vierges, des vapeurs métalliques, qui les rendent fécondes; il observe avec soin les progrès croissants des mines déjà formées, auxquelles ses nombreux sujets travaillent incessamment, puis donne les ordres nécessaires pour opposer au feu et à l'eau des digues capables de contenir ou diriger, selon son gré, ces deux éléments terribles. De temps à autre, le roi des gnomes reste inactif dans son palais d'or, d'argent et d'airain. Assis sur son trône, qui étincelle des feux chatoyants de mille pierres précieuses, il laisse aller ses idées fantasques au cours que le moment présent leur donne. Puis enfin, lorsqu'il est las de gouverner et de penser, le prince dépose son sceptre et abandonne son habitation souterraine. Alors il s'élève rapidement aux confins aérés de son royaume et cherche au grand jour, sur le Risengebirge, des distractions nouvelles, que la nature ne manque jamais de lui fournir. »

C'est dans une de ces excursions, qu'ayant aperçu une jeune fille d'une rare beauté, il en devint éperdument amoureux, l'enleva et l'entraîna dans son empire souterrain. Celle-ci, ne sachant comment se débarrasser du gnome, l'envoya compter toutes les carottes semées dans un champ, lui assurant que, s'il lui en rapportait exactement le nombre, elle se rendrait à ses désirs. Mais pendant que le génie était occupé à cette opération difficile, elle trouva le moyen de fuir et de revenir sur la terre des humains. C'est de cette aventure que les montagnards ont donné au roi des gnomes le nom de *Rüben-zaehler*, mot à mot, compteur de carottes, et par abbréviation *Rübezahl*. Mais comme cette dénomination lui rappelle sa honte et sa défaite, les paysans ajoutent qu'il est fort dangereux de prononcer ce mot dans les montagnes.

RUBRIQUES. On appelle ainsi les règles et les cérémonies établies dans l'Eglise latine pour la célébration de l'office divin. Elles se trouvent marquées dans les rituels, missels et bréviaires. On leur donne le nom de *rubriques*, du latin *ruber*, parce qu'elles sont ordinairement écrites ou imprimées en encre *rouge*. Cependant cet usage se perd peu à peu; et les rubriques sont le plus ordinairement imprimées en caractères italiques, pour les distinguer du texte.

RUFAYIS, religieux musulmans fondés dans le XIIe siècle de notre ère par Séid Ahmed Rufayi. Leurs pratiques liturgiques se partagent ordinairement en cinq scènes différentes qui durent plus de trois heures, et qui sont précédées, accompagnées (certaines cérémonies propres à La première commence par les que tous les derwischs ren scheikh, assis dans leur sanctu des plus anciens se présentent l s'approchent du supérieur, l'em après l'autre, et se placent ensu droite et deux à sa gauche. Le re wischs réunis en corps s'avan marche processionnelle, tous ay croisés et la tête baissée. Chacun d'abord par une profonde inclinati qui présente le nom du fondateu portant ensuite les deux mains s et sur la barbe, ils se mettent à vant le scheikh, lui baisent la n tueusement, et vont de là, d'ur prendre place sur l'une des pea ton qui sont rangées en forme de dans l'intérieur de la salle. Aus cercle est formé, les derwischs corps le *tekbir* et le *fatiha*, prem du Coran. Immédiatement après, entonne les paroles : *La Ilah ill'* a d'autre dieu que Dieu), qu'il cesse, et auxquelles les derwisch *Allah!* en se balançant, et en p mains sur le visage, sur la poit les genoux.

On ouvre la seconde scène pa en l'honneur de Mahomet, que l'un des deux anciens placés à scheikh. Pendant ce chant les der tinuent à répéter le mot *Allah*, n geant le mouvement du corps e en arrière. Un quart d'heure a lèvent, se rapprochent, se serre des les uns contre les autres, se droite et à gauche, et ensuite de contraire, le pied droit toujours tre dans un mouvement périodiq à celui du corps, tous observant sion la mesure et la cadence. A cet exercice, on entend tantôt le *lah* (ô Dieu!), et tantôt celui de lui!). Les uns gémissent, les au tent; ceux-ci versent des larm suent à grosses gouttes; et tous fermés, le visage pâle et l'œil mo

Une pause de quelques minut à une troisième scène : elle s'ex lieu d'un cantique spirituel q second des deux anciens placés du scheikh. Les derwischs préc leurs mouvements, et pour emp ne se ralentissent, un des prem eux se place au centre, et les an exemple. Tous remplissent suc cette place d'honneur, en se livr mes agitations.

Après une nouvelle pause, c quatrième scène : ici tous le quittent leur turban, forment puient leurs bras sur les épaule autres, et font, dans cet état, l salle à pas mesurés et en frappa par intervalle, ou en sautant tou Cette danse continue pendant l

t alternativement les deux an- à la gauche du supérieur. Au ce chant, on entend les cris re- *ya Allah* et de *ya hou*, et les hur- reux que poussent à la fois tous ıs danseurs. Au moment où ils éder à la lassitude, le scheikh le les ranimer en passant dans il fait des mouvements encore s. Il est ensuite remplacé par ıs anciens derwischs qui redou- ıe fois le pas et l'agitation du lèvent même de temps à autre, et des efforts étonnants pour sou- ɔse jusqu'à l'entier épuisement ces.

trième scène conduit à la dernière ɔlus effrayante de toutes. L'état ement où se trouvent alors les transforme alors en une espèce 'est au milieu de cet abandon, ou e délire, qu'ils en viennent aux du fer ardent. Plusieurs coutelas ıents de fer terminés en pointe, ndus dans la niche de la salle et rtie du mur. Vers la fin de la qua- ne, deux derwischs enlèvent huit de ces instruments, les font rou- , et les présentent au supérieur. près avoir récité quelques prières le scheikh Ahmed Rufayi, fonda- rdre, fait dessus quelques insuf- porte légèrement à la bouche, à ceux des derwischs qui les t avec le plus d'instance. C'est ces fanatiques, transportés d'allé- ravis jusqu'aux cieux, saisissent fixent leurs regards avec atten- t, les lèchent, les mordent, les ser- leurs dents, et finissent par les ıns leur bouche. Ceux de ces en- qui ne peuvent plus en avoir, se alors sur les coutelas suspendus, nt avec fureur, et s'en percent le ras ou les jambes.

ıx fureurs de cette sainte ivresse, age étonnant dont ils se font un yeux de la divinité, tous suppor- ıement et même avec gaieté la u mal. Si cependant quelques-uns x viennent à succomber sous le ırs souffrances, ils se jettent alors as de leurs confrères, mais sans cun cri, ni donner le moindre si- leur. Quelques moments après, parcourt la salle, visite les pa- uns après les autres, souffle sur ures, y met de la salive, récite , et leur promet une prompte gué- assure que, vingt-quatre heures voit à peine les cicatrices de ces

ıion commune parmi ces rufayis er l'origine de ces pratiques san- fondateur même de l'ordre. Ils qu'un jour, dans les transports de , Ahmed Rufayi mit ses jambes asier ardent, et fut guéri l'instant la vertu du souffle, de la salive et des prières d'Abd-el-Cader Guilani; ils croient que leur instituteur a reçu du ciel la même prérogative, et qu'à sa mort il l'a transmise à tous les scheikhs ses successeurs. C'est pourquoi ils donnent à ces glaives, à ces fers rouges et aux autres instruments qu'ils emploient dans leur frénésie mystique, le nom de *Gul*, qui signifie *rose*, voulant indiquer par là que l'usage qu'ils en font est aussi agréable à l'âme des derwischs élus que l'odeur de cette fleur peut l'être aux voluptueux du siècle.

Ces exercices extraordinaires qui semblent tenir du prodige et qui en imposent au commun des hommes, ne produisent cependant pas le même effet sur les gens sensés et raisonnables. Ceux-ci croient moins à la sainteté de ces prétendus thaumaturges qu'à la vertu de certains secrets qu'ils emploient adroitement, pour entretenir l'illusion et la crédulité dans l'esprit des spectateurs, dans celui même de leurs derwischs. C'est ainsi peut-être que quelques assemblées de fanatiques ont donné, dans le siècle dernier, et au sein de la nation la plus instruite, le spectacle ridicule de ces pieuses et barbares singeries connues sous le nom de *convulsions*. De tout temps et chez tous les peuples de la terre, la faiblesse et la crédulité, l'enthousiasme et la fourberie n'ont que trop souvent profané le culte le plus saint et les objets les plus dignes de la vénération des hommes.

RUGIAWITH ou **RUGIEWITH**, dieu des Vandales et des anciens Germains. On lui donnait pour épouse Yagababa, femme gigantesque, d'une horrible maigreur, assise sur le bord d'un mortier. Quelques-uns pensent que ce dieu est le même que le *Péroun* des Slaves. *Voy.* aussi REGEWITH.

RUGIEM, dieu de l'île de Rugen; il était représenté avec sept visages, et sept épées étaient suspendues à son côté, comme présidant aux sept jours de la semaine. *Voy.* REGEWITH.

RUGNER, géant de la mythologie celtique. Sa lance était de pierre à aiguiser. Dans un duel avec le dieu Thor, celui-ci la lui brisa d'un coup de massue, et en fit sauter si loin les éclats, que de là viennent toutes les pierres à aiguiser que l'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

RUKIIN-JUMALA, dieu des anciens Finnois; il présidait aux grains et aux céréales.

RUMANÉES, déesses mères, adorées à Rumaniem, dans le pays de Juliers.

RUMIE, **RUMILE** ou **RUMINE**, déesse qui, chez les Romains, présidait à l'éducation des enfants à la mamelle. Le sein des femmes et des filles (en latin *ruma*) était sous sa protection. On la représentait sous la forme d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paraissait vouloir allaiter. On lui présentait ordinairement pour offrande du lait et de l'eau mêlée avec du miel. Les bergers l'invoquaient pour la prospérité des jeunes agneaux.

RUMIN, dieu que les Romains honoraient comme le père nourricier de tout l'univers. Son nom vient du mot *ruma*, mamelle. C'était Jupiter qu'ils invoquaient sous ce titre.

RUNBOOM, tambour runique des anciens Lapons. Il était fait en écorce de bouleau, et l'un des côtés était couvert de figures représentant les dieux propices et malfaisants, les signes de malheur et de prospérité. Chaque famille laponne avait son Runboom. Quand un Lapon avait un voyage à entreprendre, un marché à conclure, il jetait un cercle en cuivre sur son tambour, puis le faisait rouler en frappant sur le Runboom, et le signe sur lequel le cercle s'arrêtait, lui indiquait s'il devait réussir ou échouer dans ses projets. *Voy.* MAGICIENS, n° 1, et NOAAIDÉ.

RUNCAIRES ou RUNCARIENS, hérétiques qui avaient adopté la doctrine des Patarins; ils étaient ainsi appelés d'un village du même nom. Ils ajoutaient aux erreurs des Vaudois cette opinion monstrueuse, que de la ceinture en bas il ne se commet point de péché mortel, sous prétexte qu'il est écrit, que la fornication vient du cœur. Bossuet croit que ces *Runcariens* pourraient bien être les mêmes que les *Druncariens* qui, selon Renier, étaient une branche des Cathares ou Manichéens modernes.

RUNCINE, déesse des Romains qui présidait au sarclage, appelé en latin *runcatio*. On l'invoquait, au rapport de saint Augustin, quand on purgeait les moissons des mauvaises herbes.

RUNES. On donne ce nom aux caractères de l'ancienne écriture des Scandinaves; on le fait dériver de *runa*, signe mystérieux; d'autres, du finnois *runo*, vers, poëme; d'autres de l'hébreu רנה *rana*, רנן *ranan*, rendre un son mélodieux. Mais comme, dans ces temps antiques, très-peu de personnes étaient capables de lire les caractères runiques, on s'accoutuma insensiblement à les considérer comme des figures mystérieuses et très-propres aux enchantements, d'autant plus que la plupart de ces caractères portaient le nom d'une divinité. La tradition en rapportait l'invention à Odin; il y a même une partie de l'Edda qui porte le nom de *Runa-Kapitule*, qui renferme le récit des enchantements opérés par Odin à l'aide de ces figures magiques. Ailleurs on met dans la bouche du dieu ces paroles: « Le feu chasse les maladies, le chêne la strangurie, la paille conjure les enchantements, les Runes détruisent les imprécations, la terre absorbe les inondations, et la mort éteint les haines. » Maintenant encore cette superstition n'a pas perdu tout son empire parmi ces peuples devenus chrétiens.

On distinguait plusieurs espèces de Runes: il y en avait de nuisibles, qu'on employait lorsqu'on voulait faire du mal; on les appelait *runes amères*. Les *runes secourables* détournaient les accidents; les *runes victorieuses* procuraient la victoire; les *runes médicinales* guérissaient les maladies. Il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en couches, pour préserver des empoisonnements, pour se rendre favorable le cœur d'une jeune fille, mais dans ce dernier cas surtout, une faute d'orthographe était de la plus grave conséquence; c'était exposer sa maîtresse à une maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvait remédier que par d'autres Runes écrites avec la plus grande exactitude. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la manière dont on disposait les lignes, soit en cercle, soit en spirale, soit en serpentant, soit en triangle, etc.

RUOJUATAR, déité finnoise; on la regardait comme la nourrice du fer.

RUPALO. Les Russes païens célébraient la fête de la déesse des fruits, qu'ils nommaient *Rupalo*, le 24 juin, avant la récolte du foin et du blé. Dans le siècle dernier encore, peut-être même en celui-ci, les Russes chrétiens passaient la nuit qui précédait la fête dans les divertissements et les festins, et allumaient des feux de joie autour desquels ils dansaient. Le peuple donne le nom de *Rupal-Nisa* à la bienheureuse Agrippine dont on célèbre la fête ce jour-là.

RUPITANS, nom donné aux Donatistes, parce que, pour répandre leur doctrine, ils ne craignaient pas de franchir tous les obstacles, et de grimper sur les rochers (*rupes*).

RURINE ou RUSINE, déesse romaine, qui présidait aux campagnes (*rus, ruris*).

RUSOR, dieu romain, que saint Augustin oppose à *Alitor*, nourricier, en faisant dériver son nom de *rursus*, parce qu'il attirait de rechef tout à lui, ce qui paraît devoir le faire confondre avec Pluton. On l'invoquait pour retrouver les objets perdus. Il présidait en général à tout ce qui doit être renouvelé. D'autres donnent à ce dieu la même origine et les mêmes fonctions qu'à Rusine.

RUSTAUX, nom donné à une secte d'Anabaptistes, composée de gens *rustiques* et de bandits sortis de la campagne, qui, sous prétexte de religion, excitaient des séditions dans les villes.

RUSTIQUES (DIEUX). Ils présidaient à l'agriculture chez les Romains. On les distinguait en grands et en petits: les grands étaient Jupiter, la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Flore, Minerve, etc.; les petits étaient Fauna, Palès, Pomone, Sylvain, Vertumne, Priape, et surtout le dieu Pan. Des modernes leur adjoignent les Faunes, les Silènes et les Nymphes.

RUTH, un des livres canoniques de l'Ancien Testament; il contient l'histoire de Ruth la moabite, et son mariage avec Booz, un des ancêtres du roi David. Le but de l'auteur paraît avoir été de montrer l'action bienfaisante de la Providence sur ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur et qui pratiquent les vertus morales, et en même temps de faire connaître la généalogie de David. On ignore le nom de l'écrivain sacré.

RUTU ou RUT-AIMO, divinité malfaisante

Lapcns; c'était l'esprit du mal,
lien-Atzhie. Il présidait au cré-
soir, parce qu'on le regardait
incipe des ténèbres. Les Lapons
int tous les maux dont ils étaient
st pourquoi ils lui adressaient
et lui offraient des sacrifices,
de l'apaiser. Jessens fait déri-
ver son nom de *rut*, mot apon qui signifie *argent*.

RUVNA, dieu des anciens Lapons; c'est lui qui renouvelait au printemps la mousse des montagnes.

RYMER, géant ennemi des dieux, dans la mythologie scandinave. A la fin du monde, il sera le pilote du vaisseau Naglefare.

S

[... les mots qui ne se trouvent pas ici par Scн. — Cherchez par S, par Scн et par Cн les mots qui ne se trouvent pas ici par Sн.]

S, un des dieux des Thraces; le
doute que *Sabasius*.

nom que porte le chef de la re-
l'île de Madagascar; il vient sans
rabe *zabah*, et signifie *sacrifica-*

fête des champs ou des labou-
certaines peuplades de la Tar-

H (en hébreu, *tsabaoth* ou *tse-*
mot signifie proprement *les ar-*
ns l'Écriture sainte il désigne
ent *les armées célestes*, c'est-à-dire
n les anges, peut-être les uns et
n même temps : c'est pourquoi
mment ajouté aux noms qui
la divinité; et on doit le traduire
armées, Jehovah des armées, etc.,
le mot précédent, étant en cons-
tique que *sabaoth* est au génitif.
sieurs endroits des psaumes les
sont à l'état absolu, ce qui paraît
baoth un nom propre de Dieu;
Dieu Sabaoth, Jehovah Dieu Sa-
Cette expression paraît avoir été
Moïse; on ne la trouve pas non
livre de Josué; mais les pro-
nt fait un fréquent usage. Les
chrétiens ont souvent regardé ce
un nom propre, ou au moins
urnom de Dieu. Il n'a pas même
en ce sens aux peuples païens.
S, SABOÈ.

, fêtes instituées en l'honneur
asius. On les célébrait par des
courses, et avec des transports
omme les fêtes de Bacchus.

, et SABAZIOS, dieu dont le
troduit en Grèce d'abord, dans
sez anciens, puisque nous trou-
one qui lui est adressé dans les
ibués à Orphée, et ensuite à
l'an 140 avant Jésus-Christ.
ait ce Sabasius? C'est sur quoi
nciens et modernes ne sont pas
us cependant le disaient étran-
nce : Thrace, Phrygien ou Asia-
disait fils de Jupiter, tel que le
ntal, et Jovis lui-même. La for-
ale d'adoration dans ses fêtes
ns l'acclamation *Evohé Saboè*.
buait l'invention d'avoir attelé
a charrue; et à cause de cela on le représentait, comme Moïse, avec deux cornes sur le front. Aristophane dirigea une comédie entière contre ce dieu, dont il fit interdire le culte à Athènes. Enfin, Plutarque dit que son culte avait une grande conformité avec le *sabbat* des Juifs. Cicéron, s'il faut se fier aux anciennes éditions, aurait parlé des *lois sabazéennes* d'un roi d'Asie : *Eumque regem Asiæ præfuisse dicunt, cujus Sabazia sunt instituta.* Mais dans les nouvelles éditions, sans dire pourquoi, on a changé *cujus* en *cui*, ce qui donne, *à qui on a consacré les fêtes sabazéennes.*

Plusieurs modernes avaient soupçonné que ce Sabasius pouvait bien être le dieu *Sabaoth* des Juifs; et c'est ainsi qu'ils entendaient le passage de Valère Maxime où cet auteur dit que, *l'an de Rome 614* (avant Jésus Christ, 139), *le préteur Cornelius Hispalus chassa de Rome les Chaldéens, et ceux qui voulaient faire entrer dans les mœurs romaines le culte de Jupiter Sabasius* (1). En effet, la ressemblance des deux noms, ce nouveau culte, apporté par des gens désignés immédiatement après les Chaldéens, faisaient conjecturer à ces écrivains qu'il s'agissait sans doute des Juifs. Or ce soupçon est maintenant changé en certitude. Parmi les nombreux écrivains grecs et latins découverts par le savant cardinal Maï, il s'en trouve deux qui rapportent les mêmes faits que Valère Maxime, mais avec plus de développements, et en nommant expressément les Juifs. Après avoir parlé de l'expulsion des Chaldéens, Julius Paris ajoute : *Le même Hispalus renvoya chez eux les Juifs qui voulaient corrompre les mœurs romaines par le culte de Jupiter Sabazi* (ou *Zabazi*) (2); et Januarius Nepotianus dit, en rapportant les mêmes faits : *Le même Hippalus chassa de la ville les Juifs qui s'efforçaient de faire adopter aux Romains leurs rites sacrés, et il fit abattre les autels privés élevés dans les lieux publics* (3).

(1) Idem qui Sabasii Jovis cultu simulato mores Romanos inficere conati sunt. *Val. Max.* l. :, c. 3, n. 2.

(2) Idem Judæos, qui Sabazi (*ou* Zabazi) Jovis cultu Romanos inficere mores conati erant, repetere domos suas coegit. *Scriptores veteres*, t. III III° partie, p. 7.

(3) Judæos quoque qui Romanis tradere sacra sua conati erant, idem Hippalus urbe exterminavit, arasque privatas e publicis locis abjecit. *Ibid.*, p. 98.

Cependant il paraît que, malgré ce bannissement, les Juifs revinrent à Rome et y établirent de nouveau leur culte. Ce fait est constaté par des monuments historiques. Voici d'abord trois inscriptions qui existent encore, et qui prouvent que le culte de Jupiter Sabasius fut dans la suite toléré à Rome, et même dans d'autres parties de l'Italie. La première a été trouvée à Lucques, et est conçue en ces termes :

SP. METTIVS.
ZETVS.
IOVI. SABAZIO.
D. L. D. (1)
L. D. D. D. (2)

Deux autres ont été trouvées à Rome, dans le jardin des Mattei, au delà du Tibre; elles sont conçues en ces termes :

Q. NVNNIVS.	IOVI. SABAZ.
ALEXANDER.	Q. NVNNIVS.
DONVM. DEDIT.	ALEXANDER.
IOVI. SABAZIO.	V. S. L. M. (3)

Ces faits sont incontestables. Ce n'est pas tout : il paraîtrait que, dans un moment où la religion ancienne s'en allait, et où le paganisme, luttant contre le christianisme, recevait tous les dieux qui n'étaient pas le Christ, on honora d'un culte public et solennel ce même *Iove Sabazie* (4), puisque, du temps de Domitien, on fit à Rome, en son honneur, une de ces solennités publiques que l'on appelait *pulvinaria*, et qui consistaient en processions, descente des dieux de leur base, pour être couchés sur des lits préparés exprès.

SABATHAI-TSÉVI. Suivant une croyance populaire qui avait cours en Orient, l'année 1666 devait être signalée par un événement extraordinaire : les chrétiens attendaient l'Antechrist, les Musulmans le Djélal, et les Juifs le Messie. Un Israélite de Smyrne, nommé Sabathaï-Tsévi, profita de cette croyance, et se donna pour le Messie. Cet imposteur, fils d'un courtier de la factorerie anglaise, avait de l'éloquence et un extérieur avantageux; il affectait une grande modestie, parlait en oracle, et disait partout que les temps étaient accomplis. Il se rendit à Jérusalem, d'où il écrivit à tous les Juifs de l'empire ottoman; il prenait dans ses lettres le titre de *premier-né*, de *fils unique de Dieu*, et de *sauveur d'Israël*. Non-seulement presque tous les Juifs de la Turquie, mais encore ceux de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie, furent persuadés, et quittèrent tout pour se disposer au voyage de Jérusalem. Les partisans du nouveau Messie répandirent le bruit qu'il faisait des miracles, et sa réputation s'étendit si rapidement, que le gouverneur de Smyrne voulut le faire arrêter; mais il trouva une protection dans la faveur de la multitude qu'il avait entraînée.

(1) Dedit liberis, ou diis locum dedit.
(2) Locus datus decreto decurionum.
(3) Votum solvit lubens merito.
(4) Il n'est personne qui ne saisisse l'homophonie presque parfaite qui existe entre *Iovi Sabasie* et *Iova Sabaoth*.

Il se fit dresser un trône, en
pour son épouse, et, profitan
des uns et du fanatisme de
prendre le titre de *Roi des r*
donna à Joseph-Tsévi, son
Roi des rois de Juda.

De Smyrne Sabathaï se re
tinople avec un grand nombre
Kupruli Ahmed Pacha, sans
prétendue mission de cet imp
saisir sur le bâtiment qui de
à la capitale, et le fit em
les Juifs, qui regardaient ce
comme une preuve de l'accon
prophéties, sollicitaient vive
sion de lui baiser les pieds; c
dait aisément pour de l'arge
la prison était toujours rempl
teurs. C'est alors qu'arriva u
comique. Un Juif polonais, n
Cohen, savant dans les lang
syriaque, chaldéenne, et aus
la cabale rabbinique que Sab
voulut avoir part à sa gloire,
conférence avec lui. Leur c
d'abord assez paisible; mai
essayé vainement de prendr
ments qui pussent convenir
s'échauffèrent et s'emportèr
coup de violence. « N'est-il
Cohen, que, suivant les Ecr
avoir deux Messies : le pr
méprisé, prédicateur de la l
second et son précurseur; le
puissant et victorieux? Or
d'être Ben-Ephraïm, ou le
Quel préjudice cela fait-il à
serez-vous moins le Messie
Après bien des débats, Tsé
Cohen fût le pauvre Messie
allait être terminée, lorsque
de reprocher à Tsévi de s'ét
se publier le Messie puissan
le pauvre Messie, qui deva
précurseur, se fût fait co
monde. Tsévi trouva mauv
voulût déjà critiquer sa con
casse, lui dit-il; vous n'êtes
mais Ben-Ephraïm. — Et m
hen, je vous casse à mon
promets que je vous empê
vous faire reconnaître pour l
effet, en sortant de là, Cohe
man, afin de perdre Tsévi p
alla révéler au caïmmakam
trigue.

Comme les Juifs commenç
à exciter quelques troubles
nople, Sabathaï fut transféré
Dardanelles, et de là conduit
drinople; car le bruit de ses
grand, que le sultan Mohamm
terroger lui-même cet homm
le roi d'Israël. Amené dev
Seigneur, il répondit en ma
Hautesse. « Tu parles bien
sultan, pour un Messie qui
don des langues. Fais-tu d
Quelquefois, » répondit mo

thaï. Le Grand-Seigneur voulut alors le mettre à l'épreuve : il ordonna de le dépouiller de ses vêtements, et de le faire servir de but aux flèches des itch-oghlans, afin de voir s'il était invulnérable. A cet ordre, le malheureux Messie se jeta à genoux, et dit que ce miracle surpassait son pouvoir. On lui proposa alors d'embrasser l'islamisme ou d'être empalé. Il ne balança point et se fit mahométan ; il poussa même l'humilité jusqu'à accepter, en échange de la royauté d'Israël, une bourse d'argent et un emploi de gardien du sérail. Il chercha alors à pallier la honte de ce dénoûment ridicule, en prêchant qu'il n'avait été envoyé que pour remplacer la religion juive par celle de Mahomet, suivant les anciennes prophéties. On employa ce moyen pour attirer à l'islamisme un grand nombre de Juifs. Après avoir ainsi, pendant dix ans, servi d'instrument à la politique ottomane, Sabathaï fut exilé en Morée, où il mourut ignoré et méprisé, après dix autres années.

SABAYIS, sectaires musulmans, disciples d'Abdallah, fils de Saba. Celui-ci était un Juif converti à l'islamisme, et il fut le premier qui établit le droit exclusif d'Ali à l'imamat. Déjà, pendant la vie de ce khalife, il avait été exilé par lui à Madaïn, parce qu'il lui disait qu'il était Dieu. Mais lorsque ce prince eut été assassiné, il soutint qu'il n'était pas mort, et que l'assassin n'avait tué qu'un démon; que la demeure d'Ali était dans les nues; que le tonnerre était sa voix, et l'éclair son fouet. C'est pourquoi, en entendant le tonnerre, les Sabayis disent : « Salut à toi, ô prince des fidèles! »

SABBAT (mot hébreu qui signifie *repos*); c'est le nom du septième jour de la semaine que nous appelons maintenant le samedi; jour dans lequel l'homme doit interrompre ses travaux journaliers pour se livrer aux exercices de la religion. L'observance de ce jour n'est pas d'institution humaine, elle a pour instituteur Dieu lui-même, qui en a fait un des principaux préceptes de la loi primitive; ce commandement paraît même avoir été porté avant la chute de l'homme; car l'historien sacré, après avoir raconté comment Dieu créa le ciel et la terre en six jours, ajoute : *Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite; et il se reposa le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite; et il bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il s'était reposé de l'œuvre de la création.*

L'institution du sabbat paraît donc avoir pour but principal de rappeler aux hommes la création du monde, afin qu'ils se pénètrent sans cesse de la dépendance où ils sont de leur créateur, de l'obéissance qu'ils lui doivent, et de leur faciliter le moyen de lui rendre un culte. Ce commandement fut toujours observé dans la suite par la famille des enfants de Dieu, et par ceux qui avaient conservé les traditions primitives; mais, au temps de Moïse, il y avait déjà longtemps que la sanctification du sabbat était négligée par un grand nombre de peuples; c'est pourquoi ce commandement fut renouvelé sur le mont Sinaï en ces termes : *Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat; tu travailleras six jours, et tu feras toutes tes œuvres pendant ce temps-là; mais le septième jour est le sabbat du Seigneur ton Dieu; tu ne feras ce jour-là aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête de somme, ni l'étranger qui demeure chez toi; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi Dieu a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié.*

Dans le reste de la loi, le précepte de l'observance du sabbat est interprété avec une grande rigueur; ainsi non-seulement tout travail, mais même toute espèce d'œuvre qui n'était pas indispensable à la vie était absolument interdite, et même punie de mort. Il était défendu de voyager ou de se transporter à une distance de plus de 2000 pas, de porter des fardeaux, d'allumer du feu même pour la cuisine. Cette dernière prohibition n'était pas cependant aussi gênante dans le pays des Israélites que nous serions portés à le supposer; car 1° dans cette contrée, il est fort rare qu'on soit obligé d'allumer du feu pour se chauffer; 2° comme le sabbat durait depuis le vendredi au coucher du soleil jusqu'au samedi à la même heure, et que la longueur du jour éprouve peu de variation sous la latitude de la Judée, il était très-facile aux Juifs de préparer leur repas le vendredi avant le coucher du soleil, et de le commencer le lendemain immédiatement après le coucher de cet astre, d'autant plus que dans les pays chauds le souper est le repas principal.

Au reste, il faut convenir qu'il y a dans la rigueur de ce précepte, comme de presque tous les autres, une sorte d'exagération; mais cette exagération était nécessaire pour un peuple comme les Juifs, qui n'était excité que par la crainte des châtiments temporels, qui vivait au milieu des nations, où les commandements les plus saints étaient ouvertement foulés aux pieds, et qu'il fallait conduire avec une verge de fer pour les maintenir dans la ligne du devoir. On ne doit donc pas s'étonner que le premier homme qui ait violé ce précepte, en ramassant du bois dans le désert le jour du sabbat, ait été condamné à être lapidé par l'ordre du Seigneur. Mais quand Jésus-Christ vint perfectionner la loi ancienne, il abrogea la peine capitale, autorisa les œuvres qui n'étaient pas incompatibles avec la sainteté de ce jour et avec le service de Dieu, et voulut que l'obéissance et le zèle pour sa propre sanctification fussent les motifs principaux qui portassent les chrétiens à garder le jour du repos.

Cependant bien que la loi sabbatique fût déjà assez pesante par elle-même, les rabbins ont encore enchéri sur sa rigueur; ils ont réuni sous trente-neuf chefs tout ce qui est prohibé le jour du sabbat, savoir : labourer, semer, moissonner, botteler et lier les ger-

bes, battre le grain, vanner, cribler, moudre, bluter, pétrir, cuire, tondre, blanchir, peigner ou carder, filer, retordre, ourdir, taquer, teindre, lier, délier, coudre, déchirer ou mettre en morceaux, bâtir, détruire, frapper avec le marteau, chasser ou pêcher, égorger, écorcher, préparer et râcler la peau, la couper pour la mettre en œuvre, écrire, raturer, régler le papier, allumer, éteindre, porter quelque chose d'un lieu particulier en public.

Mais chacun de ces chefs renferme une foule d'autres prohibitions; ainsi la défense de limer est comprise sous celle de moudre, parce que l'une et l'autre action tendent à pulvériser un objet. Faire cailler du lait se rapporte à bâtir, car l'un et l'autre concourent à réunir des parties séparées. S'il est défendu de semer, il est interdit par là même de marcher sur un terrain nouvellement ensemencé, car on pourrait enlever quelques grains avec ses pieds, et les semer involontairement ailleurs. On ne doit porter sur soi, ce jour-là, aucun ornement ni vêtement qui ne soit attaché, sans quoi on contreviendrait à la défense de porter des fardeaux, etc.

Les Juifs modernes préparent le vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour le sabbat; les plus scrupuleux mettent dans un lieu chaud ce qu'ils destinent à leur nourriture du lendemain; d'autres éludent l'incommodité de la loi, en faisant allumer leur feu par des chrétiens. Une heure environ avant le coucher du soleil, tout ouvrage cesse, et dans quelques villes, il y a un homme préposé pour crier ou faire signe de s'apprêter au sabbat, qui commence une demi-heure avant le coucher du soleil. Dans les lieux où les Juifs avaient la liberté, on sonnait six fois de la trompette, du temps des Maimonides. Les femmes allument dans la maison une lampe à quatre ou six lumignons et qui doit durer une grande partie de la nuit. Elles dressent aussi une table couverte d'une nappe blanche, et mettent dessus du pain recouvert d'un autre linge long et étroit; ce qu'ils font, disent-ils, en mémoire de la manne qui tombait de la sorte, ayant de la rosée dessus et dessous. Plusieurs changent de linge, et se lavent les mains et le visage. On se rend ensuite à la synagogue, où l'on récite le psaume XCII : *Il est bon de louer le Seigneur*, etc.; et les prières accoutumées, en y ajoutant la commémoration du sabbat, et son institution dans la Genèse. Au retour, ceux qui se rencontrent se saluent en se souhaitant le bon sabbat. De plus, les pères bénissent leurs enfants, les maîtres leurs disciples; à quoi on ajoute certains passages en l'honneur du sabbat, qui se disent soit avant, soit après le repas, suivant l'usage des lieux. Chacun étant assis à table, le maître de la maison dit ces paroles de la Genèse en tenant une tasse de vin : *Les cieux furent achevés*, etc., après quoi il remercie Dieu d'avoir ordonné le sabbat, bénit le vin qu'il tient et en boit le premier; chacun ensuite fait la meilleure chère qu'il peut ce soir-là et le lendemain.

Le matin du sabbat, on se lève plus tard que de coutume, et étant arrivés à la synagogue, on commence par les prières journalières, puis on récite la liturgie propre à ce jour, qui se compose de prières, de cantiques et de passages de l'Ecriture sainte. Ensuite on tire le livre de la loi de l'arche ou du tabernacle, on l'élève pour le montrer au peuple, en prononçant des bénédictions et des acclamations, on lit la *Parascha* ou section fixée pour ce jour-là; cette lecture est faite quelquefois par sept personnes; elle est suivie de l'*Haphtara* ou passage analogue tiré des prophètes. Viennent ensuite plusieurs autres prières; on prie pour le souverain; on annonce les néoménies et les jeûnes, s'il y a lieu, puis on remet le livre de la loi dans l'arche en prononçant de nouvelles bénédictions, et en récitant un psaume.

Dans certaines congrégations on prononce un discours ou sermon, le matin ou l'après-midi. Il y a encore plusieurs autres offices qui se font à la synagogue, tels que le *Moussaph*, le *Minkha*, et avant le coucher du soleil on récite les vêpres ou les prières du soir. Le sabbat se termine lorsque l'on peut apercevoir dans le ciel deux ou trois étoiles; car de peur de profaner ce saint jour, les Juifs en diffèrent la fin comme ils en avancent un peu le commencement.

De retour à la maison, on allume un flambeau ou une lampe qui ait au moins deux mèches. Le père de famille prend du vin dans une tasse, et des épiceries odorantes, et récite plusieurs passages de l'Ecriture pour souhaiter que tout prospère et réussisse dans la semaine où on entre. Il bénit le vin et les épiceries et en reçoit l'odeur, pour commencer la semaine avec plaisir. Puis il bénit la clarté du feu dont on ne s'est point encore servi, et regarde ses mains et ses ongles, comme pour s'assurer s'ils sont préparés pour le travail. Cette cérémonie se nomme *Habdala*, c'est-à-dire *séparation*, parce qu'elle marque la séparation entre le jour du repos et les jours de travail. En même temps, les uns jettent du vin par terre en signe d'allégresse, d'autres chantent ou récitent quelques psaumes pour augurer une heureuse semaine; après quoi chacun s'occupe comme bon lui semble.

SABBATAIRES; 1° hérétiques du Ier siècle qui soutenaient que l'on devait observer le sabbat et non le dimanche. On les nommait aussi *Masbothéens*, d'après l'appellation syro-chaldaïque.

2° Cette opinion a été renouvelée par une branche d'anabaptistes qu'on appelle aussi *Sabbataires*, *Sabbatariens* ou *Baptistes du septième jour*, ce qui les a fait prendre mal à propos par plusieurs écrivains pour une secte juive. Il y avait des sabbataires en Angleterre et en Allemagne dans le XVIIe siècle. Voici ce que dit un écrivain du temps de ceux de l'Angleterre : « Il y a une société particulière de gens, qui sont connus sous le nom de *Sabbataires* (*seventh day's*). Ils font profession d'attendre le règne de mille ans. Ces sabbataires sont ainsi nommés parce

veulent pas transporter le repos du
ı dimanche. Ils cessent de travailler
ındredi au soir de bonne heure, et
rigides observateurs de leur sabbat.
inistrent le baptême qu'aux adultes.
rt d'entre eux ne mangent ni porc,
ni viandes étouffées. Leur morale
e, et toute leur conduite extérieure
chrétienne. »
gnorons s'il existe encore des sab-
en Europe; mais il y en a plusieurs
tions en Amérique, dans le Rhode-
lans l'Etat de New-York, dans la
nie, la Virginie, etc.; ils comptaient
42 églises, et 4503 membres. Ils
nt que le dimanche a été indûment
au samedi par Constantin, vers
et soutiennent que Dieu a imposé
on d'observer le septième ou der-
r de chaque semaine, que cette
n regarde tous les hommes sans ex-
et que l'observation du dimanche
is été imposée par l'Ecriture sainte.
les Sabbataires concordent avec
tistes sur les autres points de

ATIQUE (Année). Les Juifs avaient
aines non-seulement de jours, mais
L'année sabbatique revenait tous
ans. Il était alors défendu de cul-
terre, et on devait en abandonner les
spontanés aux pauvres, aux orphelins,
angers et aux animaux sauvages. Les
s devaient remettre à leurs frères les
qu'ils avaient sur eux, accorder la
aux esclaves de leur nation, et leur
le quoi subsister. A la fête des Tentes
année, on devait faire en présence
e peuple une lecture solennelle de la
veur des femmes, des enfants et des
s, afin que tous ceux qui habitaient
promise, apprissent à craindre le
r, tous les jours de leur vie. L'année
ue commençait et finissait au mois
, vers l'équinoxe d'automne. On con-
e cette institution ne pouvait être
que sur la certitude qu'avait Moïse
que sixième année produirait abon-
t pour trois, sans quoi il aurait
risque de faire périr ses concitoyens
mine, et d'attirer sur lui la malédic-
lique. Or cette certitude, il ne pou-
nir que de Dieu; ce qui nous fournit
uve de plus touchant l'inspiration de
Cependant la prohibition de semer,
sonner et de récolter ne semble con-
d'après le texte sacré, que les cé-
t les vignes, car il n'y est pas ques-
autres produits de la terre. D'un
té, cette loi paraît avoir été fort peu
xécution; car l'abondance des biens
ls que Dieu avait promise à son
était subordonnée à la fidélité des
bserver les commandements du Sei-
r, comme leur histoire fait foi qu'ils
ient très-fréquemment, il s'ensuivait
rouvaient assez souvent des stéri-
d'autres fléaux, ce qui les mettait
nécessité de cultiver et de recueillir
la septième année comme les années précédentes.

SABEENS; 1° nom que l'on donne aux peuples qui professent le sabéisme ou l'adoration des astres; il vient de *Saba*, fils ou descendant de Joctan, de la race de Sem, qui s'établit dans le Yémen, et est regardé comme le père des Sabéens, une des tribus les plus puissantes de l'Arabie. Comme cette tribu passe pour avoir rendu la première aux astres un culte public, ou du moins pour l'avoir conservé sans mélange plus longtemps que les autres peuples, on donna plus tard le même nom à ceux qui professaient le même culte. *Voy*. Sabéisme.

2° Les Sabéens de la Chaldée sont les restes des anciens Babyloniens; ils subsistaient encore dans les trois premiers siècles de l'hégire; mais leur religion s'était mélangée de dogmes empruntés au magisme, au paganisme grec et même au christianisme. Ils s'appelaient eux-mêmes *Boghdadiens* ou Dieu-donnés, et résidaient principalement dans le territoire de Baghdad, qui pourrait en avoir tiré son nom. Il serait fort difficile d'exposer exactement leur système religieux. sur lequel on n'a que des données assez vagues. Cependant le *Fihrist*, ancien livre historique des Arabes, donne sur eux des détails assez circonstanciés, qui ont été traduits par M. Hammer-Purgstal. Nous en extrayons ce qui suit:

Ces Sabéens enseignent que le monde est une cause éternelle, unique, qui ne participe point aux qualités des choses créées, d'où ils déduisent la divinité du monde. Ils disent que le ciel se meut d'un mouvement spontané et raisonnable, qu'il n'est point composé des quatre éléments, mais qu'il constitue une cinquième substance qui ne peut ni se corrompre, ni s'anéantir. Ils enseignent que Dieu n'est point affecté par des qualités, et qu'il n'est pas permis de lui souhaiter du bien qui ne l'atteint pas; que l'âme est une substance sans corps, qui n'est point assujettie aux inconvénients inhérents aux corps, que les âmes de ceux qui auront fait le bien auront des récompenses éternelles; et que les méchants seront punis selon la gravité de leurs délits. Cependant ils ne paraissent pas admettre de peines éternelles, car il est dit quelque part que les âmes des méchants seront châtiées pendant neuf mille périodes. Ils reconnaissent plusieurs prophètes ou envoyés célestes qui ont invité les hommes à reconnaître la vérité de Dieu; les plus célèbres sont Erani, Agathodémon et Hermès. Quelques-uns nomment aussi Solon, qu'ils font grand-père de Platon du côté de sa mère.

Ils font la prière trois fois par jour: la première a lieu une demi-heure avant le lever du soleil; elle consiste en huit inclinations et trois prostrations après chaque inclination. La seconde se fait à midi, elle consiste en cinq inclinations, suivies chacune de trois prostrations; la troisième est semblable à la prière de midi, elle se fait au coucher du soleil. Ils ont en outre des prières érogatoires à la deuxième et à la neu-

vième heure du jour, ainsi qu'à la troisième heure de la nuit.

Ils ont trente jours de jeûne chaque année. Leur premier jeûne commence le neuvième jour après la pleine lune de mars, et dure les neuf jours suivants. Le second a lieu le neuvième jour après la pleine lune de décembre, et dure les sept jours suivants; le troisième commence le 8 février, et dure treize jours.

Ils immolent des victimes en sacrifice au lever des étoiles. Quelques-uns disent que si l'on immole des sacrifices au nom du créateur, le sacrifice est mauvais, parce que Dieu ne s'occupe que des affaires importantes, et abandonne les choses de ce monde à des êtres intermédiaires. Ils immolent des vaches, des brebis, des chèvres, d'autres quadrupèdes, des pigeons, des coqs; ces derniers sont leurs victimes ordinaires. On ne mange point les victimes, on les brûle. Il y a quatre époques fixées dans le mois pour les sacrifices : le jour de la pleine lune, le quart de lune, le dix-septième et le vingt-huitième jour de la lunaison. De plus ils visitent chaque jour les temples.

Ils doivent se purifier de toute souillure, et changer d'habits lorsqu'ils en ont contracté quelqu'une. Ils s'abstiennent de différentes espèces d'animaux, entre autres, de tous ceux qu'ils immolent en sacrifices, s'il faut s'en rapporter à l'auteur arabe que nous suivons, mais nous sommes tentés de croire qu'il s'est trompé; le chameau surtout est pour eux un objet d'aversion.

Le premier jour de la semaine est consacré au soleil, dont le nom est *Apolion* (Apollon); le second à *Selini* (Σελήνη), la lune; le troisième à Mars, dont le nom est *Aris* (Ἄρης); le quatrième à Mercure, dont le nom est *Nabo*; le cinquième à Jupiter, sous le nom de *Baal*; le sixième à Vénus, dont le nom est *Balti* (Βάαλτις); le septième à Saturne, dont le nom est *Kronos*.

Ils commencent leur année par le mois d'avril. Aux trois premiers jours de ce mois, ils adressent leurs prières à Vénus, fréquentent les temples en foule, immolent des victimes et brûlent des animaux vivants. Le 6 avril, ils immolent un chameau au dieu Lunus, et le mangent à la fin du jour. Cette assertion contredit ce qui a été dit plus haut. Ce jour-là est célébrée la fête des sept dieux, démons, génies et esprits; ils brûlent sept brebis en l'honneur des sept dieux, et une brebis aux démons. Le 15 avril, ils célèbrent le mystère du nord, et le sacrifice des victimes et des holocaustes. Le 20, ils immolent un jeune taureau à Saturne, un autre à Mars, un autre à la Lune. Ils immolent ensuite sept brebis aux sept dieux, une au dieu des génies, et une au dieu des heures. Le 28, ils sacrifient un grand taureau à Hermès, et sept brebis aux sept dieux, au dieu des génies et au dieu des heures. Le premier jour du mois de mai ils font le sacrifice du mystère du nord et du soleil, sentent des roses, ..sent et boivent. Le 2, ils célèbrent la ... l'Ibn-el-Sellem, et dressent des tables couvertes des prémices des fruits ... fitures, dont ils mangent et boivent ... mois de juin, ils célèbrent le mystè... en l'honneur de leur dieu, qui su... vol des flèches. Ils dressent une ... laquelle ils font sept parts pour ... dieux. Le Komorr, ou prêtre, déco... flèches, et en tire des augures. A l... let, on célèbre la fête des pleureus... à-dire des femmes qui pleurent ... *Tamouz* (Adonis), qui fut tué. Elle... sent les os de la victime dans un ... en jettent la poudre au vent. Les fe... mangent, ce jour-là, rien qui soit ... moulin, mais bien de l'oseille, de... des raisins secs et autres choses se... Au 27e jour, les hommes offrent de... ces aux génies, aux démons et au... ils font des gâteaux de farine avec ... sins secs, des noix pelées, et sacrif... brebis à Haman, le père des dieux. A... d'août, ils pressent le vin, et consac... dieux les garçons nouveaux-nés. Ils ... de la chair, la pétrissent avec du pa... du safran, du nard, des girofles, de... et en font de petits disques, qui s... dans un four en fer. Les femmes ... les fils d'esclaves, les aliénés n'assist... à ce sacrifice, qui est accompli p... prêtres.

Le 3 septembre, ils cuisent ce q... ramassé pour les mystères du nord ... des génies, qui est le plus grand de... Ils jettent dans l'eau bouillante les ... des fruits, de la cire, des pistaches, ... ves, de la canne à sucre, et s'oignent ... de cette composition. Ils immolent ... là huit brebis, sept aux sept dieux, e... tième au dieu du nord. Ils mangent ... ble, et chacun boit sept tasses de ... chef reçoit de chacun deux drachme... trésor public. Le 26 de ce mois, ils ... vers la montagne, en l'honneur de la... tre du Soleil, de Saturne et de Ve... brûlent huit poulets, deux vieux co... brebis au seigneur de la nature. I... prend un vieux coq, lie sous ses ... faisceau allumé des deux côtés, et e... poulets au seigneur de la nature. Si ... lets sont brûlés entièrement, son ... agréé; mais si le faisceau s'éteint a... les poulets soient consumés, son v... point agréé du seigneur de la natu... et le 28, ils célèbrent encore des m... des sacrifices et des holocaustes, e... neur du seigneur de la nature, de... et des génies. A la mi-octobre, ils ... des mets pour les morts. Ils brûlent ... temps l'os de la cuisse du chameau ... posent aux chiens, pour que ceux... boient point après leurs maisons. Il... aussi, pour les défunts, du vin au ... que ceux-ci en boivent, comme ils ... manger des mets brûlés. Le 21 no... ils commencent à jeûner pendant ne... et terminent le jeûne le 29, en l'hon... dieu de la nature. Ils cuisent cha... du pain tendre auquel ils mêlent ... de la paille, du lait, du myrte, ve...

ıs, l exposent dans leur demeure,
ıt aux puissances de la nature,
ent : « Voici du pain pour vos
l'orge et de la paille pour vos
ame, de l'huile pour vos lampes,
our en tresser des couronnes.
salut! sortez avec salut! Laissez
nos enfants une bonne récom-

ıois de décembre, ils dressent un
ıtel de Baaltis, qu'ils nomment *la*
s-Mélanis), et y attachent diffé-
des herbes odorantes, des roses
ées, de petites citrouilles, et tout
uvent en fruits secs et frais. Ils
es victimes de tous les animaux
ınt se procurer, soit quadrupèdes,
;, devant ce dais, en disant : « Ce
times de notre déesse Baaltis, qui
» Ils font cela pendant sept jours
.

jours de là, est le commencement
ı chef de la gloire. Ce jour-là, le
ssied sur une chaise élevée, à la-
onte par neuf degrés; il prend en
bâton de tamarin, avec lequel il
les rangs en frappant chacun de
ou sept coups. Il leur adresse en-
iscours, dans lequel il souhaite à
santé longue vie, nombreuse pro-
élévation sur tous les peuples, et
s jours de leur ancien empire,
des mosquées, des églises et
où l'on vend les femmes. A la
marché étaient autrefois leurs
les empereurs grecs ont renver-
y introduisirent le christia-
descend ensuite de chaire; tous
les victimes et boivent. Le chef
jour-là, de chaque homme, deux
ur le trésor public. Au 24 décem-
fête de la naissance de l'esprit,
ııs. Ils célèbrent les mystères du
ılent des victimes, et brûlent qua-
ınimaux, soit quadrupèdes, soit
ı mangent et boivent, et allument
de pin en l'honneur des dieux
es. Au mois de février, ils jeû-
urs en l'honneur du soleil, qui
l seigneur, le seigneur bienfai-
ıngent ces jours-là un peu de
s s'abstiennent de vin. Dans ce
dressent de prières qu'au nord,
ıt aux démons.
le mars, ils jeûnent trois jours,
r le 8, en l'honneur du dieu Lu-
u mois, le chef distribue du pain
ıauté en l'honneur du dieu Aris,
. Le 30 est le commencement du
ttes, qui est la fête du mariage
t des déesses. On distribue des
et du kohol aux yeux, et on in-
khad, qui est le trône de leurs
uit, on mange sept dattes, en
s sept dieux, du pain et du sel,
r du dieu qui garde l'intérieur,
erçoit de chaque homme deux
r le trésor public. Le 27ᵉ jour de
, c'est-à-dire la veille de la nou-
velle lune, ils vont à leur couvent de Cadi, où ils immolent des victimes et brûlent des holocaustes en l'honneur de la lune. Ils mangent et boivent. Le 28, ils se rendent à une autre station où ils immolent des victimes, et brûlent des brebis, des coqs et des poulets en l'honneur d'Hermès, qui est Mercure.

Lorsqu'ils font de grands sacrifices, comme de taureaux et d'agneaux, ils les arrosent de vin tant qu'ils sont encore vivants. S'ils se débattent, ils disent que ce sacrifice sera agréé, sinon ils disent que Dieu est irrité et qu'il n'acceptera pas leurs vœux. Leur manière d'immoler les animaux, quels qu'ils soient, est de leur couper la tête d'abord; puis ils observent le mouvement des yeux et le tressaillement des membres : ils en tirent des augures et des prédictions pour les choses futures. Quand ils immolent de grands animaux, comme des vaches, des brebis ou des coqs, ils y attachent des croix et des chaînes, et tous ensemble traînent la victime de tous les côtés vers le feu. C'est chez eux le grand sacrifice, consacré à tous les dieux et à toutes les déesses. Ils disent que les sept planètes sont présidées par autant de dieux et de déesses, qui s'aiment et se marient, d'où résultent les jours heureux et malheureux.

Les Sabéens gardent l'aile gauche des poulets portés dans la maison des dieux, et la suspendent au cou des garçons, au collier des femmes et au milieu des scapulaires. Ils croient que c'est un puissant préservatif. Il y a parmi eux une secte dont les femmes ne portent ni parures, ni pantoufles rouges. Tous les ans, elles apportent des cochons à leurs dieux, et elles mangent, ce jour-là, toute la viande de porc qui leur tombe sous la main. Les femmes d'une autre secte tondent leur tête avec une poudre corrosive, lorsqu'elles se marient.

Le même mémoire de M. de Hammer renferme quelques détails sur les cinq mystères pratiqués par ces Sabéens; mais nous les passons sous silence, parce qu'ils sont fort incomplets et peu intelligibles, ayant été fournis par un interprète sabéen peu versé dans la langue arabe, comme l'atteste l'auteur du fihrist, et comme il est d'ailleurs facile de s'en convaincre.

On trouve encore en Orient quelques restes de cette secte; mais leurs dogmes et leurs usages se sont successivement modifiés. Voici ce qu'en dit Ricault : « Il y a, parmi les Mahométans, une espèce de Sabéens qui imaginent je ne sais quoi de divin dans le soleil et dans la lune, à cause des influences que ces deux astres répandent sur toutes les créatures. Il y a quelques astrologues et des médecins de cette secte à Constantinople, mais dans la Médie et dans la province des Parthes, ils sont en grand nombre. Les hommes adorent ordinairement le soleil, et les femmes la lune; quelques autres ont de la vénération pour l'étoile du pôle arctique. Ces Sabéens ne sont pas fort austères dans leur manière de vivre, ni fort attachés aux

cérémonies de leur religion; mais leur conduite est fort sage et fort réglée. Ils ne sont pas trop persuadés de l'immortalité de l'âme, ni des peines et des récompenses de l'autre vie. Ils sont peu portés à chercher la vengeance des injures et des outrages qu'on leur peut faire, parce qu'ils regardent tout cela comme des effets naturels des influences célestes, et n'en sont pas plus irrités que nous ne le sommes lorsque nous sentons une grosse pluie tomber sur nous, ou lorsque l'ardeur excessive du soleil nous brûle pendant le solstice d'été. »

3° Enfin il y a encore actuellement en Orient une autre secte de Sabéens, laquelle est un mélange de judaïsme, de paganisme et de christianisme; elle s'est probablement formée des débris des Chaldéens dont nous venons de parler. *Voy.* SABIS, CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

SABÉISME, culte rendu aux corps célestes, au soleil, à la lune et aux étoiles. C'est une des premières hérésies qui corrompirent la foi primitive; elle prit naissance dans les plaines de la Chaldée, dont le peuple manifesta toujours un goût irrésistible à lire dans l'écriture mystérieuse des astres les secrets du ciel et ses propres destinées terrestres. Ce culte est plus noble que l'idolâtrie et le fétichisme, qui peut-être ne lui cèdent guère en antiquité; il avait en lui-même quelque chose d'élevé et de grand; et il est possible que, dans le principe, une pensée coupable n'en altérât pas la majesté. Les peuples auront commencé par se tourner vers le soleil pour adorer le vrai Dieu dans son plus bel ouvrage; le soleil aura été simplement pour eux le symbole de la gloire et de la majesté de Dieu, l'instrument et l'image de sa bienfaisance et de sa providence. Mais bientôt l'emblème aura été confondu avec la réalité, et les adorations des peuples ne se seront pas élevées plus haut que l'astre. A la vue de la puissante influence que le soleil exerçait sur la nature entière, on lui attribua la fécondité de la terre, le développement des germes, la fructification des plantes, le principe de la chaleur animale qui entretient la vie des hommes et des animaux : alors l'instrument fut mis à la place de l'ouvrier. Puis on considéra que l'action du soleil était secondée par un astre d'une clarté plus douce qui modérait l'horreur des ténèbres, tempérait les ardeurs de la terre desséchée par les feux du jour, rafraîchissait les plantes, les humectait d'une douce rosée, et répandait sur les nuits de l'Orient un charme indéfinissable; la lune eut également part aux honneurs divins. On trouva du mystère dans la course étrange des planètes, qui ne s'écartaient pas de la route suivie par le soleil et par la lune, et dont quelques-unes semblaient se diriger tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident; dans les constellations zodiacales que les grands luminaires visitaient périodiquement chaque année; dans les étoiles dont le lever ou le coucher semblait déterminer les saisons, et présider aux travaux de l'agriculture; on fit de tous ces as-

tres des divinités secondaires
service du soleil et de la lune;
rent part au culte que l'on ren
des cieux.

Un des plus grands génies de
J. Goerres, décrit ainsi l'origine
« La nature avait d'abord produ
simples et grandes; aussi la c
de la nature était dans ce tem
simplicité et de grandeur; ell
elle un reflet de la jeunesse d
Toutes les voix ramenaient l'ho
monde des éléments. Aux porte
pire, au pied des montagnes,
leur péristyle, les hommes s'a
en adorant; ils interrogeaient
sortant du sanctuaire fermé, et
à comprendre la parole du tonne
caché s'élançait hors du feu : a
vant ne lui résistait : il lui p
loin seulement, avec son homm
frande nourricière. Le culte é
point de temples ou d'images.
s'élevaient de la terre vers le c
véritablement l'empire du feu;
perpétuellement le soleil; là étin
étoiles et les planètes comme
flammes au sein de l'obscurité; l
saient dans leurs sources intar
feux qui ne projettaient sur la te
clartés affaiblies. Le culte du feu
l'adoration du soleil; le soleil,
cieux, les éléments qui leur obéi
sont les puissances immortelles,
tout à la fois les prêtres du ciel
est un reflet de la divinité; il ex
même, il n'est limité par rien; e
religion de cette époque est un p

1° Babylone est le lieu que
nous désigne comme le foyer de
erreur, et c'est là effectiveme
élève le premier temple au die
n'était autre que le soleil. C'est
tuaire qu'il fut honoré de tous e
offrandes des rois, tant que dur
tion des rois chaldéens. Ren
passant que les Babyloniens
pas à ériger une statue repré
soleil, et à lui adresser leurs
c'est-à-dire que leur culte ava
l'*image d'une image;* et voilà l
le berceau de l'idolâtrie vit en
naître et grandir le principe de l
et du despotisme. Le premi
dressé dans la ville où l'on com
nier Dieu; les hommes qui avai
soumettre leur raison aux véri
nelles de la foi, tombèrent so
sement de Nemrod. L'esclavage
sion de l'homme par l'homm
refus d'obéir à la divinité. «
dit M. Raoul-Rochette, prêcha
tisme le plus absolu, l'obéiss
servile; il étudiait les sciences le
et les plus inaccessibles au vul
fondait dans un même secret
et ses découvertes, saisissant à
gination par la puissance du
par les merveilles de l'esprit h

abes adorèrent les astres de
, peut-être simultanément avec
ens; mais ils se gardèrent plus
ie ceux-ci de l'idolâtrie ou de
s images palpables, ne rendant
ges qu'aux astres eux-mêmes;
i le nom d'une de leurs tribus
ait par devenir la dénomination
qui pratiquèrent le même culte;
e *Sabéens* vient des enfants de
Hadramaut. Le sabéisme sub-
x jusqu'à la naissance du ma-
nais, à cette époque, il se trou-
avec l'idolâtrie. Outre le so-
e, les grandes divinités des Sa-
rabes adoraient les planètes,
ter, sous le nom de *Moschtari;*
celui de *Zohra;* Mercure, sous
d; Mars, sous celui de *Mir-*
rne, sous celui de *Zohal.*
iens Arabes, dit dom Martin,
culte aux planètes, non qu'ils
ces astres fussent des divinités,
s'ils étaient persuadés que les
igences, de la médiation des-
ne pouvaient, disaient-ils, se
s, y faisaient leur demeure,
ient comme l'âme anime notre
se rendre favorables ces pures
, ils honoraient les planètes
sanctuaire. En conséquence, ils
figures, et assignaient à
, telles plantes, tels arbres,
, etc. Ils partageaient entre
, les nuits, les heures et les
observaient ensuite leur cours,
, leur séjour, leur lever, leur
rs oppositions, leurs conjonc-
phases, leurs aspects, leurs ra-
out ce qui en résultait. Cela fait,
, par exemple, obtenir quelque
tercession de Saturne, ils choi-
samedi et la première heure,
jour et cette heure sont le jour
nétaires de Saturne; et, se re-
ts convenables et sympathiques
nète, ils adressaient à la figure
en avaient, une formule de
te exprès, avec une entière con-
pure intelligence qui résidait
ne manquerait pas de les
e qu'ils demandaient était de
Quelques Arabes allaient encore
'apercevant que les planètes
s éclipses, leurs immersions,
leur coucher; qu'ainsi ces sanc-
ures intelligences ne pouvaient
jusqu'à eux leurs bienfaits et
es pendant des intervalles con-
ls suppléaient à cette inaction
lacres de chaque planète, qu'ils
ours présents, et auxquels ils
communiquer toute la force et
planètes qui n'étaient pas sur
qui y étant, s'y trouvaient
sans produire aucun effet. Dans
s avaient soin, 1° que chaque
de métal sympathique avec la
devait représenter; 2° qu'il fût
jeté en fonte au jour, à l'heure et au moment que la planète était la plus fortunée. On appelait ces Arabes *adorateurs de statues*, à la différence des premiers qu'on nommait *adorateurs des sanctuaires*. Mais les uns et les autres reconnaissaient le vrai Dieu sous le nom de *Seigneur des seigneurs*. Ce qui n'empêchait pas qu'ils ne qualifiassent de *dieux* et de *seigneurs*, les uns leurs sanctuaires, les autres leurs simulacres. »

« Les Sabéens, dit un autre écrivain, habitants nombreux de l'Arabie, furent les plus zélés défenseurs de la religion qui consistait dans le culte des astres; aussi lui donnèrent-ils leur nom. L'ancien sabéisme, plus pur et moins grossier que le moderne, ne se proposait que d'adorer l'Etre suprême en présence des astres, c'est-à-dire le Dieu invisible en présence des dieux visibles. L'idée sublime qu'ils s'étaient formée de l'Etre suprême était trop pure et trop élevée pour croire qu'il pût communiquer avec des hommes faibles et corrompus. Ce fut ce qui leur fit admettre des substances moyennes pour être leurs médiatrices dans le ciel : les étoiles, la lune et le soleil, étant suspendus entre le globe terrestre et les demeures divines, leur parurent des intelligences propres à entretenir des correspondances faciles avec le Créateur, pour en obtenir des bienfaits. Leur reconnaissance envers ces astres, distributeurs des pluies, qui sont les plus grands des biens dans ces climats brûlants, fit oublier le Dieu invisible : la religion dégénéra de sa pureté primitive, et les hommes, esclaves des sens, détournèrent les yeux de dessus le Créateur pour les fixer sur ses ouvrages. » Le même auteur observe que le culte rendu à la lune, dans le fond des vallées, dans les plus sombres bocages, dans les plus affreuses cavernes, et pendant les nuits les plus ténébreuses, dégénéra par la suite en licence, et que les actes de religion n'offrirent plus que des scènes de scandale. Il remarque encore que la coutume d'aller en pèlerinage, et de traîner sur des chars, de bourgade en bourgade, les simulacres des astres, n'était que le symbole de la marche errante et réglée de ces flambeaux du monde; et que leur position élevée dans le ciel avait déterminé à choisir les plus hautes montagnes, pour y ériger des temples et des autels.

Plusieurs voyageurs soutiennent qu'il existe encore des Sabéens dans l'Arabie; mais il est probable qu'ils les ont confondus avec les Chrétiens de Saint-Jean, appelés aussi *Sabis*.

3° Les Assyriens modifièrent dans la suite le sabéisme, et rendirent leurs hommages moins aux astres eux-mêmes qu'aux différents cieux qui leur servaient de demeures Ces cieux, au nombre de trois, furent personnifiés, savoir : l'espace sans bornes en la personne de Kronos, le ciel des étoiles fixes en celle de Baal, et le ciel mobile ou des planètes en celle de Mylitta. *Voy.* ASSYRIENS.

4° Les anciens Persans professaient la même religion que les Babyloniens et les As-

syriens, jusqu'à ce que leur culte eut été modifié par Zoroastre. Justin dit, d'après Trogue Pompée, que les Perses n'avaient d'autre dieu que le soleil. Hérodote assure qu'ils avaient coutume de sacrifier à Jupiter sur les plus hautes montagnes, et qu'ils sacrifiaient de plus au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et qu'ils n'avaient jamais fait de sacrifices qu'à ces sortes de divinités. (Le lecteur doit traduire par Ormuzd le Jupiter d'Hérodote.) Ils ont depuis, ajoute le même auteur, sacrifié à Vénus Uranie, qu'ils appellent *Mitra*, et ont appris ce sacrifice des Assyriens et des Arabes. Mitra est en effet la Mylitta des Assyriens et des Babyloniens, et l'Alilat des Arabes; c'était la personnification du ciel des planètes. Strabon leur attribue le culte des mêmes divinités. A l'égard de celui qu'ils rendaient au soleil, Hérodote rapporte une particularité remarquable : c'est que, si quelque Perse était infecté de la lèpre ou de maux semblables, il ne lui était pas permis d'entrer dans la ville, ni d'avoir commerce avec les gens de sa nation, parce qu'ils regardaient ces maladies comme des marques qu'on avait péché contre le soleil. Ils chassaient de leur pays l'étranger qui en était atteint. C'était au soleil qu'ils offraient des chevaux en sacrifice.

Jablonski prétend que le soleil ne fut pas le seul des astres qu'ils honorèrent, mais qu'ils adorèrent aussi les planètes; de là, selon lui, le nombre de sept qui était si sacré pour eux. Saturne s'appelait chez eux *Keiwan;* Jupiter, *Ormuzd;* Mars, *Behram;* le Soleil, *Schid* ou *Khorschid;* Mercure, *Tyr;* Vénus, *Nahid;* et la Lune, *Mah*. Strabon lui-même, qui avance que les Perses n'adoraient pas d'autre dieu que le soleil, dit ailleurs qu'ils honoraient aussi la lune et Vénus; dans un autre endroit, il assure que les Carmaniens, dont le pays se nomme aujourd'hui Kirman, sacrifiaient un âne à Mars.

Le système de Zoroastre n'a pas aboli l'ancien culte; il l'a simplement modifié. Si les astres ne sont plus pour lui des êtres vivants, ce sont des sanctuaires habités et régis par des anges ou intelligences supérieures à l'homme, et ministres du bon principe. Ce sont des images de la divinité, dignes en cette qualité des hommages des hommes; et le culte que l'on rend au soleil est assurément idolâtrique. Les modernes Parsis, qui ont mis des génies partout, révèrent non-seulement les anges des planètes, mais ceux de certaines constellations, entre autres *Taschter*, gardien de l'orient, qui réside dans Sirius; *Satévis*, gardien de l'occident, qui est Aldebaran; *Venant*, gardien du midi, qui habite Orion; et *Haftorang*, gardien du nord, dont le siége est dans la Grande-Ourse. Les Parsis célèbrent ces quatre constellations dans leurs chants sacrés.

5° Le sabéisme se trouve mêlé à une multitude de systèmes religieux antiques; on le retrouve dans l'Inde, où le soleil était adoré conjointement avec les autres forces de la

nature, bien avant que le brah
été fondé; chez les Egyptiens,
était adoré sous le nom de *Ph*
sous celui de *Pooh;* dans la re
romaine, où ces deux astres éta
nifiés sous les noms de *Phœb*
Diane, *Hécate*, etc.; chez les
Gaule, de la Germanie, de l'Irla
les astres avaient une part nota
mages et du culte des mortels,

6° Le sabéisme a été égalemen
dans l'Amérique. Le soleil rec
jour les premiers hommages
de la région septentrionale,
quaient pas de diriger vers lui,
les premières bouffées de tabac
calumet; plusieurs tribus para
avoir tiré du soleil le nom gén
divinité. *Voy.* Dieu, n°s ccciv
Les Natchez en faisaient des
caciques. Il en était de même de
qui rendaient à cet astre un cult
nel, et qui le regardaient comm
la race royale des Incas. *Voy.* In
retrouve encore le culte des ast
sieurs peuplades de l'Asie, de
de l'Océanie.

SABELLIENS, hérétiques du
ainsi appelés de Sabellius, philo
tien, qui répandit ses erreurs d
Cyrénaïque, d'où elles pénét
l'Asie Mineure, dans la Més
même à Rome. Ils soutenaient qu
en Dieu qu'une seule personne;
et le Saint-Esprit étaient seulem
tus, des émanations, des opératio
et non point des personnes d
subsistantes. Ils disaient donc q
réside dans le ciel est le Pèr
choses; qu'il descendit dans le
sainte Vierge, s'incarna et n
comme Fils; qu'après avoir acco
tère de notre rédemption, il se
les apôtres sous la forme de lan
et que de là il fut appelé le
Ils tentaient d'expliquer leur
comparant Dieu avec le solei
illuminative était le Fils ou l
sa vertu échauffante était le
La parole ou le Verbe, disaient
déc comme un divin rayon, e
fut remontée dans le ciel, les in
Père se communiquèrent aux a
manière analogue. Cette erreur
saint Denis d'Alexandrie et p
phane, fut renouvelée au VI° sié
tin, et plus récemment par les S

SABIC ou Sabec, un des de
suivant les Druzes, sont les
tous les autres. Ces deux êtres
ou le précédent, et le *Tali* ou
sont des espèces d'éons, dont
été produit par le premier, le
lui-même de la parole; la par
l'âme, et l'âme vient de l'inte
Sabic est donc le quatrième m
divinité suprême. Ce ministre
rituel s'est incarné sur la terr
sonne de Sélama, fils d'Abd-el-W

e Hakem, divinité des Druzes. Ils
le Sabic et le Tali sont la source
ent toutes les connaissances des
rmis celle de la religion unitaire.
ic incarné qui a manifesté aux
onnaissance des lois spirituelles.
istre de la religion unitaire, de-
ou le dernier degré de la hiérar-
s'élever successivement jusqu'au
bic, par une suite de révolutions,
série de périodes sans fin.

ABIANS, SABÉENS, secte orien-
te le même nom que les anciens
adorateurs du firmament, mais
intenant avec eux que des rap-
loignés. Les Orientaux les appel-
it parce qu'en effet quelques-uns
descendraient des Sabéens, soit
n les accusait faussement d'a-
astres. Mais il est positif que
n actuelle provient directement
e, mélangé de certaines opinions
s touchant les anges et les démons,
lques pratiques et préceptes de
ntles analogues se retrouvent dans
nisme.

éens se nomment eux-mêmes dans
e *Mendaï-Yahya*, et en syriaque,
de *Yahya*, c'est-à-dire *disciples de*
a, d'où certains auteurs modernes
ppelés abusivement *Mendaïtes* ou
s de *Saint-Jean*. Si l'on pouvait se
eur tradition, il serait très-curieux
r chez eux ce qu'étaient les premiers
de ce saint précurseur, qui paraissent
ué une congrégation assez étendue,
dans qu'au dehors de la Judée,
en voit des preuves dans les Actes
s. L'Evangile fait foi que saint
ste jouissait de la plus haute con-
parmi les Juifs; plusieurs s'obsti-
regarder comme le Messie, mal-
négations; Jésus-Christ lui-même
de prophète, de plus que pro-
plus grand des enfants des hom-
st donc pas étonnant que quel-
ses disciples aient conçu de lui
exagérée, et aient refusé, après
leur maître, de se joindre aux
Jésus-Christ. Ils essayèrent
ur côté de fonder une religion,
s prosélytes dans les contrées
Les Sabis, issus de cette propa-
ervèrent le baptême tel que leur
ninistrait, et la formule dont ils
ans cette cérémonie révèle leur
une clarté qui ne souffre aucun
e contentent de prononcer ces
baptise du même baptême dont
isé ses disciples. Cette parole ne
aucun sens théologique, mais
ion historique est parfaitement

reconnaissent que Jean a an-
sie, ainsi que l'ont fait les autres
sraélites, mais ils nient que Jé-
oit ce Messie, et ils attendent sa
que le font encore les Juifs. Ils
r conséquent, que les disciples
de Jésus ont dénaturé le baptême, en l'administrant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que Jésus n'avait pas qualité de leur conférer un tel droit. L'imitation et la commémoration de saint Jean forment les fondements principaux de leur culte. Dans leurs cérémonies religieuses, ils distribuent aux assistants du miel et des sauterelles en souvenir de la manière dont leur patron a vécu au désert, et cela leur tient lieu de communion; c'est une communion commémorative comme celle des Calvinistes. Ils renouvellent tous les ans leur baptême; pour cela ils se rendent dans la rivière la plus voisine, s'y dépouillent et s'y baignent entièrement, et quand ils en sortent, le prêtre, placé sur le rivage, comme on a coutume de représenter saint Jean, leur verse de l'eau sur la tête avec un vase, en disant : « Je renouvelle votre baptême au nom du Père et de notre sauveur Jean; ainsi qu'il a baptisé les Juifs dans le Jourdain et les a sauvés, ainsi il vous sauvera vous-même. » Une autre fête fort importante pour eux est celle du *Miracle* : elle a pour objet la commémoration d'un miracle attribué par eux à saint Jean, qui aurait jadis délivré la Galilée d'un monstre sorti du lac de Tibériade. A cette époque, tous ceux à qui leurs affaires le permettent, ou dont la dévotion est assez vive pour l'emporter sur toute autre considération, quittent leur pays et vont en pèlerinage en Galilée, sur les bords du lac, à l'endroit où, dit-on, saint Jean tua le monstre; les plus affairés ou les plus tièdes se contentent de célébrer la fête chez eux. Les deux autres fêtes principales sont celles de la mort et de la nativité de saint Jean.

Leurs livres sacrés sont au nombre de quatre. Le premier, nommé *Divan*, traite de la chute des anges et de la création de l'homme; le second, nommé *Sedra-l'Adam*, est le livre d'Adam; le troisième, *Sedra-Yahya*, est la révélation de saint Jean, donnée selon eux par ce prophète à leurs ancêtres; le dernier, intitulé *Tholasteh*, contient l'ensemble de leurs cérémonies religieuses. Ces livres sont conservés par eux avec un grand soin et sont très-rares; les tentatives que les Maronites, au milieu desquels les Sabis vivent, ont faites pour les détruire, sont cause que ceux qui les possèdent se montrent très-scrupuleux à cet égard. La bibliothèque nationale possède cependant plusieurs manuscrits sabéens, apportés la plupart en France sous le règne de Louis XIV et par les ordres de Colbert. M. Sylvestre de Sacy a publié une notice bibliographique sur ces manuscrits, demeurés longtemps dans la poussière sans que l'on connût toute leur importance.

L'oraison que les Sabis prétendent tenir de saint Jean atteste des sentiments religieux fort élevés et d'une nature très-supérieure à ceux de la religion juive ordinaire. En voici quelques passages :

« Que le Seigneur de la gloire soit adoré ! Nous avons mal agi, pardonne-nous nos péchés ! Toi qui es bon et miséricordieux, aie pitié de nous; souverain Roi de la lumière,

réservé aux prêtres seuls. Les prêtres Joïada et Sadoc paraissent, sous David, à la tête d'une troupe de lévites et de prêtres, gens de valeur et d'expérience dans la guerre. Achimaas, fils de Sadoc, était, sous Salomon, un des intendants de la maison du roi, et avait soin de faire fournir aux dépenses de sa table, pendant un des douze mois de l'année. Banaïas, fils du prêtre Joïada, commandait à une des troupes de 24,000 hommes, qui servaient par mois auprès de la personne du prince. Eliacin, fils du grand prêtre Helcias, fut grand maître du palais sous Ezéchias. Les Machabées, qui se sont distingués d'une manière si glorieuse dans les armées, et dont Dieu s'est servi pour rétablir son culte et sa religion dans Israël, étaient de la race d'Aaron, de même qu'une grande partie de leurs troupes. Josèphe l'historien, qui s'est rendu si célèbre par ses grandes actions et par ses écrits, était aussi du nombre des prêtres. Presque tous les tribunaux de la nation étaient occupés par des prêtres, qui rendaient la justice suivant l'ordre établi par Moïse. Mais la première, la plus noble et la principale de leurs fonctions était le ministère sacré du tabernacle et de l'autel, et ensuite l'instruction des peuples et l'étude de la loi. *Voy.* Prêtres, n° 2.

3° Le sacerdoce, chez les chrétiens, comprend deux ordres : l'épiscopat et la prêtrise. La fonction et la dignité d'évêque correspond à celle de grand prêtre ou de grand pontife chez les Juifs, avec cette différence que, chez ces derniers, il n'y avait qu'un grand pontife, parce que le culte judaïque ne s'étendait point au delà de la nation; tandis que le christianisme, ayant dû s'établir dans toutes les contrées de la terre, a nécessité l'érection d'un grand nombre de siéges épiscopaux; tous les évêques cependant sont sous la juridiction de l'évêque de Rome, qui a le titre de souverain pontife; ce dernier a été établi par Jésus-Christ même, dans la personne de saint Pierre, conservateur de la foi et de l'unité. *Voy.* Prêtres, n° 3; Evêques, Pontife, etc.

4° En Egypte, la caste sacerdotale était, à proprement parler, la partie instruite et savante de la nation. « Elle était spécialement vouée, dit M. Champollion-Figeac, à l'étude des sciences et au progrès des arts; elle était chargée en outre des cérémonies du culte, de l'administration de la justice, de l'établissement et de la levée des impôts,... enfin de toutes les branches de l'administration civile.

« Souveraine dans la primitive organisation de l'Egypte, en passant au second rang, lorsqu'une révolution l'obligea de céder le premier au roi créé par la caste militaire, elle conserva néanmoins la plus grande partie de son influence, sans doute parce que cette influence avait été fondée, dès l'origine, sur de vastes possessions territoriales et sur de grands priviléges... On voit par le détail des cérémonies religieuses dont la loi faisait un devoir aux monarques égyptiens dans les circonstances marquantes de leur vie, com-

bien l'autorité sacerdotale était n
torité royale, et aux époques le
nues de l'histoire de l'Egypte, a
ne se manifeste visiblement qui i
la décadence de cette caste p
qu'Hérodote a vu, ce que Diodor
raconté d'après les écrivains q
précédé, nous la montrent partou
ayant le monopole des sciences
cipales branches de l'administrati
de grands revenus et de grandes
incommutables comme leur aut
les bas-reliefs historiques, les P
les empereurs romains se montre
cérémonies publiques pareilles
les monuments contemporains de
ciens Pharaons connus nous m
mêmes Pharaons s'inclinant de
jesté divine, personnifiée par le
divers ordres; et jusqu'aux dern
de la monarchie égyptienne, le
appelé au trône par sa naissance
nisé et sacré à Memphis, dans une
générale de l'ordre sacerdotal,
pour la proclamation du nouveau
tous les temps aussi de la mon
rois ne cessèrent de travailler à l'
à l'agrandissement ou à l'orneme
numents religieux, et en cela ils
que souscrire à une influence touj
sante par elle-même et surtout pa
du pays. On sait en effet la persist
nation égyptienne dans ses croya
gieuses; les persécutions des Per
lérance du culte grec et du culte r
concurrence avec le culte égyptie
cessa pas d'être la religion domin
n'altéra l'esprit religieux de l'Egyp
aux dieux de ses ancêtres. La pré
légions romaines n'empêchait pa
fréquentes séditions naquissent à
gère insulte faite par le vainqueur
et aux autres objets du culte natio
tien : la caste sacerdotale tira donc
votion publique une force d'influe
autorité qui ne pouvaient succomb
la monarchie et la nationalité de l'
Voy. Prêtres, n° 9.

5° Chez les anciens Grecs les pr
plissaient d'abord la plupart des
du sacrifice; c'est pour cela qu'ils
toujours un couteau dans un ét
l'épée, lequel était destiné à cet u
que. Plusieurs sacerdoces furent
tachés à des maisons anciennes et p
où ils se transmettaient de père en
tres étaient conférés par le peupl
pouvait remplir aucun sans un ex
lable qui roulait sur la personne
mœurs. Il fallait que le nouveau
n'eût aucune difformité dans la fig
sa conduite eût toujours été irré
A l'égard des lumières, il suffisait
nût le rituel du temple auquel il
ché, qu'il s'acquittât des cérémo
décence, et qu'il sût discerner le
espèces d'hommages que l'on deva
aux dieux. *Voy.* Prêtres, n° 12.

6° L'institution du sacerdoce

ains avec le culte des dieux, oisit deux personnes de chaque honora de la dignité sacerdo- qui augmenta le nombre des lia aussi le nombre de ceux nsacrés à leur service. D'abord cette auguste fonction qu'à des ais les tribuns du peuple firent s brigues et leurs clameurs, plébéiens partagèrent presque ties du sacerdoce avec les no- principe, ces prêtres furent élus e dans lequel ils entraient, et, le tribun Licinius Crassus en- nsporter ce droit au peuple, cès; et c'est ce qu'exécuta heu- mitius Ahénobarbus. Le peuple roit d'élire, et les colléges ne que celui d'agréger le récipien- ur corps. Sylla, devenu le maî- s choses dans leur premier état, e peuple du privilége qu'il avait hangement ne tint pas long- ibun Atius Labiénus fit revivre a, que Marc-Antoine anéantit de enfin les empereurs s'emparè- t que le peuple et les pontifes tuellement disputé. Le sénat, en port de Dion, entre autres privi- obligé de céder à César, lui donna tautant de prêtres qu'il le juge- Ces prêtres avaient plusieurs comme de ne pouvoir être dé- leur dignité, d'être exempts de la e toute autre fonction attachée e des citoyens. *Voy.* PRÊTRES,

ce des païens se maintint quel- ous les empereurs chrétiens, et entièrement que du temps de ui chassa de Rome les prêtres de de tout sexe.

les temps les plus anciens, le Chine, a toujours été attaché à Il n'y a que l'empereur qui des sacrifices au ciel, comme igion. Quand il va faire ce sa- rche est une espèce de proces- e fils du *Thien*, et représentant te la nature l'accompagne. On nd nombre d'étendards qui of- des divinités et divers objets du tels que les symboles du dieu de celui de la pluie, des élé- ontagnes, des rivières; le bois- ou les sept étoiles du nord; les signes du zodiaque. Tous les e l'on porte dans cette marche religion et sont regardés comme *oy.* PROCESSION, n° 10.

u sacerdoce chez les autres na- s, *voy.* PRÊTRES.

(RELIGIEUX DU). Ce nom fut eligieux de l'ordre de la Péni- us-Christ, parce qu'ils étaient bes faites en forme de sacs.

GA, ou *Prostration des six mem-* ie religieuse des Hindous, qui prosterner de manière que les pieds, les genoux et les mains soient appuyés à terre. On fait le sachtanga non-seulement devant les dieux et leurs images, mais même devant les brahmanes, principalement devant ceux qui jouissent dans les familles de l'autorité de *gourous* ou directeurs spirituels. Cet acte d'humilité fait devant eux, et suivi de leur bénédiction, passe pour procurer la rémission de tous les péchés.

Ce salut respectueux, en usage chez plusieurs autres peuples asiatiques, fut également pratiqué parmi les nations plus occidentales. Nous en trouvons des témoignages dans les Livres saints, où cette marque extraordinaire de vénération est appelée du nom d'*adoration*, lors même qu'elle est rendue à de simples mortels. Les Egyptiens, les Chaldéens et plusieurs autres peuples dont parle l'Ecriture sainte connaissaient cette manière respectueuse de saluer, et l'employaient dans les mêmes circonstances que les Indiens.

SACRAIRE. 1° Dans les premiers siècles de l'Eglise on donnait ce nom à une petite chambre construite à côté de l'église, et dans laquelle on réservait la sainte Eucharistie; c'est ce que les Grecs appelaient *Pastophores*. Il y en avait quelquefois d'assez vastes pour y faire des cérémonies religieuses et y donner la confirmation. *Voy.* SACRISTIE.

2° Dans les XIII°, XIV° et XV° siècles, on appela ainsi de petites piscines ou pertes d'eau, taillées dans l'épaisseur d'un des murs avoisinant l'autel. Ce sont de simples niches, plus ou moins ornées, qui servaient à déposer les burettes pendant la messe, à verser l'eau et le vin qui restaient dans les fioles après la messe dite, et en certains cas les ablutions du prêtre, ou l'eau qui avait servi à purifier les choses saintes. On en voit encore d'assez bien sculptées dans quelques chapelles des bas-côtés de Notre-Dame de Paris, à Saint-Urbain de Troie, et dans beaucoup d'autres anciennes églises.

3° Les *sacraires* des Romains étaient des chapelles élevées dans les maisons particulières et consacrées à quelque divinité. Elles étaient distinctes des *Laraires*. Ils donnaient aussi le nom de *Sacraire* au lieu où l'on déposait dans les temples les objets sacrés.

SACRAMENTAIRE. On nomme ainsi les livres d'église renfermant les prières de la liturgie proprement dite, et de l'administration des sacrements. C'est tout à la fois un pontifical, un rituel, un missel, mais qui ne renferme ni l'introït, ni les épîtres, ni les évangiles, ni les offertoires, ni les antiennes chantées pendant la communion, mais seulement ce qui était récité par le célébrant, comme les collectes ou oraisons, les préfaces, le canon, les secrètes et post-communions, les prières des ordinations et des bénédictions de tous genres; c'est ce que les Grecs nomment un *Euchologe*. Le premier qui ait rédigé un Sacramentaire est le pape Gélase, mort en 496; c'est du moins le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous. Après lui, saint Gré-

goire, postérieur à Gélase d'un siècle environ, retoucha ce livre en y ajoutant et retranchant quelques paroles, mais le fond resta le même; en sorte qu'à proprement parler il n'y eut qu'un seul sacramentaire, celui de Gélase.

SACRAMENTAIRES. On donna ce nom, dans le XVI[e] siècle, à ceux des Réformés qui, s'éloignant de l'opinion de Luther sur le sacrement de l'Eucharistie, rejetèrent le dogme de la présence réelle que cet hérésiarque avait conservé; tels furent Zwingle, Carlostadt, Œcolampade, Muncer, Storck, Martin Bucer et Calvin. Cette différence d'opinion donna lieu à une séparation qui éclata ouvertement dès le 22 août 1524, entre Luther et plusieurs de ses principaux adhérents, et qu'on nomma *Guerre des sacramentaires.*

SACRAMENTAUX. Les théologiens appellent de ce nom certaines pratiques et cérémonies religieuses, instituées ou autorisées par l'Eglise, qui ne sont point des sacrements mais qui peuvent contribuer à la sanctification des âmes, comme l'eau bénite, le pain bénit, le signe de la croix, la prière dans une église consacrée, la profession religieuse, et un grand nombre d'autres.

SACRE. On appelle ainsi les cérémonies religieuses par lesquelles un prince est solennellement béni, consacré et couronné en qualité de roi ou d'empereur. Ces cérémonies se trouvent dans le pontifical romain; mais nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir celles qui étaient pratiquées au sacre des rois de France, qui était sans contredit le plus solennel et le plus imposant que l'on pût voir; elles avaient cela de particulier que ces rois étaient consacrés avec une huile que l'on croyait avoir été apportée du ciel par une colombe, lors du baptême de Clovis, et qui était conservée dans une fiole appelée la *sainte ampoule.* Ce sacre avait lieu ordinairement à Reims, et le métropolitain de cette ville était en possession de faire la cérémonie. Charles X fut le dernier roi ainsi sacré, en 1824, et comme il est probable qu'on ne verra pas de longtemps ce cérémonial se renouveler parmi nous, nous allons résumer ici le programme de cette solennité suivi pour le sacre de Louis XVI, et que nous empruntons au *Magasin pittoresque* de 1838.

Le jour du sacre, vers sept heures et demie du matin, l'évêque de Laon et l'évêque de Beauvais sortirent de la cathédrale de Reims; ils étaient revêtus de leurs habits pontificaux, et avaient des reliques de saints pendues à leur cou. Le grand maître des cérémonies, les chanoines et une troupe de musiciens les précédaient. Cette procession s'avança dans une galerie construite depuis le portail de l'église jusqu'à la grande salle de l'archevêché. Lorsqu'elle fut arrivée devant la chambre du roi, elle s'arrêta. Le chantre frappa à la porte de son bâton. De l'intérieur de la chambre, on entendit une voix qui disait: *Que demandez-vous?* L'évêque de Laon répondit: *Le roi.* La même voix, qui était celle du grand chambellan, répa[...] *dor:.* Deux fois le chantre frapp[...] l'évêque fit la même demande [...] même réponse. Mais la troisièm[...] que ayant dit: *Nous demandons que Dieu nous a donné pour r[...]* s'ouvrit aussitôt. Le roi était co[...] lit magnifique; il était vêtu d'une [...] misole cramoisie, garnie de galo[...] ouverte, ainsi que la chemise, a[...] où Sa Majesté devait recevoir le[...] Par dessus cette camisole, le ro[...] longue robe de toile d'argent, et [...] une toque de velours noir, garn[...] don de diamants, d'un bouquet d[...] d'une double aigrette blanche.

Après quelques oraisons, les [...] ques soulevèrent le roi de dessu[...] le conduisirent processionnelle[...] glise, où on le fit asseoir dans [...] sous un dais, au milieu du chœu[...]

On chanta le *Veni Creator*, ens[...] L'archevêque de Reims fut alors [...] le maître des cérémonies que la [...] poule était arrivée à la porte de [...] s'y rendit, et trouva le grand pri[...] baye de Saint-Remi, en chappe d'[...] et monté sur un cheval blanc le [...] roi, couvert d'une housse d'ar[...] ment brodée. « Monseigneur, di[...] prieur à l'archevêque, je mets [...] mains ce précieux trésor envoyé [...] grand saint Remi pour le sacre d[...] des rois ses successeurs; mais [...] je vous supplie, selon l'ancienne [...] de vous obliger à me le remettre [...] mains après que le sacre de [...] Louis XVI sera fini. » L'archevêq[...] promesse, reçut la sainte ampo[...] venant au chœur, la posa sur l'au[...]

La sainte ampoule était une fi[...] parfumée, qui avait environ deux [...] hauteur, et était enchâssée dan[...] quaire de forme ronde de neuf p[...] richi de pierres précieuses. Elle [...] sée, pendant la révolution, sur l[...] de la statue de Louis XV, à la p[...] de Reims.

Diverses cérémonies de peu d'i[...] virent: puis l'archevêque reçu[...] messes et les serments du roi. [...] manda d'abord de conserver aux [...] aux églises leurs priviléges ca[...] leurs droits et leur juridiction. [...] pondit sans se lever de son siég[...] couverte. Quand il eut fait la pr[...] évêques de Laon et de Beauvai[...] vèrent de son fauteuil, et étant [...] demandèrent, selon l'ancienne f[...] les seigneurs assistants et si le [...] ceptaient Louis XVI pour leur [...] consentement ayant été reçu par [...] tueux silence, » disent les hist[...] chevêque de Reims présenta au [...] ment du royaume, conçu en ces [...]

« Je promets, au nom de Jésu[...] peuple qui m'est soumis: Premiè[...] faire conserver en tout temps à [...] Dieu la paix par le peuple chré[...]

pêcher toutes rapines et iniquités, de quelque nature qu'elles soient; de faire observer la justice et la miséricorde dans les jugements, afin que Dieu, qui est la source de la clémence et de la miséricorde, daigne la répandre sur moi et sur vous aussi; d'exterminer entièrement de mes Etats tous les hérétiques condamnés nommément par l'Eglise; toutes lesquelles choses ci-dessus dites je confirme par serment : qu'ainsi Dieu et ses saints Evangiles me soient en aide! »

Après ce serment, le roi prononça ceux de chef et souverain grand maître de l'ordre du Saint-Esprit et de l'ordre militaire de Saint-Louis, et enfin celui de l'observation de l'édit contre les duels. Voici le texte de ce dernier serment :

« Nous, en conséquence des édits des rois nos prédécesseurs, registrés en notre cour du parlement, contre les duels, voulant suivre surtout l'exemple de Louis XIV, de glorieuse mémoire, qui jura solennellement, au jour de son sacre et couronnement, l'exécution de la déclaration donnée dans le lit de justice qu'il tint le septième jour de septembre 1651 : à cette fin, nous jurons et promettons, en foi de parole de roi, de n'exempter à l'avenir aucune personne pour quelque cause et considération que ce soit, de la rigueur des édits rendus par Louis XIV, en 1651, 1669 et en 1679; qu'il ne sera par nous accordé aucune grâce ou abolition à ceux qui se trouveront prévenus desdits crimes de duels ou rencontres préméditées; que nous n'aurons aucun égard aux sollicitations de quelque prince ou seigneur qui intercédera pour les coupables desdits crimes; protestant que, ni en faveur d'aucun mariage de prince ou de princesse de notre sang, ni pour les naissances de dauphin et princes qui pourront arriver pendant notre règne, ni pour quelque autre considération générale et particulière que ce puisse être, nous ne permettrons sciemment être expédiées aucunes lettres contraires aux susdites déclarations ou édits, afin de garder inviolablement une foi si chrétienne, si juste et si nécessaire : ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. »

Pendant ce temps-là, les habits et les ornements royaux avaient été déposés sur l'autel. Ces habits, dont le roi fut successivement revêtu avec cérémonie, étaient : une camisole de satin rouge, garnie d'or; une tunique et une dalmatique qui représentaient les ordres de diacre et de sous-diacre; des bottines et un grand manteau royal de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or, doublé d'hermine.

Les ornements qui sont aujourd'hui conservés, dit-on, à l'intendance des Menus-Plaisirs, consistaient en sept différentes pièces : la grande couronne impériale, l'épée, le sceptre, la main de justice, les éperons, l'agrafe servant à tenir le manteau royal, et le livre de prières. Presque tous ces ornements, et certainement du moins la couronne et l'épée venaient de Léon III; c'est le présent que ce pape fit à Charlemagne le jour qu'il le sacra empereur d'Occident. L'épée s'appelait épée de saint Pierre, ou épée Joyeuse; la poignée, la garde et le haut du fourreau sont d'or massif, enrichi de pierreries, et le fourreau de velours violet garni de perles. La couronne est aussi d'or pur et chargée de gros rubis, de saphirs et d'émeraudes : comme son poids et sa grandeur ne permettaient pas au roi de la porter, on la soutint sur sa tête pendant la cérémonie du couronnement. Le sceptre a six pieds de haut; Charlemagne y est représenté en relief, le globe en main, assis sur une chaire ornée de deux lions et de deux aigles; le tout d'or massif, émaillé et enrichi de pierres orientales. La main de justice est un bâton d'or d'une coudée de long, surmonté d'une main d'ivoire, ayant au quatrième doigt un anneau d'or où est enchâssé un très-beau saphir. Il y a de distance en distance des cercles à feuillages tout brillants de perles, de grenats et autres pierres précieuses. Les éperons sont d'or, émaillés d'azur, semés de fleurs de lis d'or, et ornés de grenats avec les deux boucles à tête de lion. L'agrafe est un losange d'or d'un prix inestimable à cause des pierreries qui la relèvent. Le livre de prières est couvert d'argent doré, et les accompagnements en sont aussi extrêmement riches.

Lorsque le roi eut reçu l'épée des mains de l'archevêque, il la tint quelque temps la pointe levée vers le ciel, la baisa et l'offrit à Dieu en la posant sur l'autel.

L'archevêque mit ensuite sur le milieu de l'autel la patène d'or du calice de saint Remi; il tira de la sainte ampoule, avec une aiguille d'or, une goutte d'huile de la grosseur d'un grain de froment, la mit sur la patène, et la mêla avec le saint chrême pour former l'onction sacrée. Ensuite il s'assit, mouilla dans la patène son pouce droit, et commença d'oindre le roi qui était à genoux, sur différentes parties du corps, que les ouvertures pratiquées aux vêtements laissaient à nu : sur le sommet de la tête, sur l'estomac, entre les deux épaules, sur l'épaule droite, sur l'épaule gauche, aux plis et jointures du bras droit, aux plis et jointures du bras gauche.

L'onction achevée, l'archevêque bénit les gants du roi, l'anneau royal qu'il lui mit au quatrième doigt de la main droite, et le sceptre qu'il lui mit dans la même main. Enfin, il prit sur l'autel la couronne de Charlemagne, et la soutint d'abord seul à deux mains sur la tête du roi, sans le toucher. Aussitôt les pairs laïques et ecclésiastiques y portèrent la main comme pour la soutenir. Un instant après l'archevêque posa seul la couronne sur la tête du roi, le bénit, et, le prenant par le bras droit, le conduisit au trône élevé sur le jubé. Là, il ôta sa mitre, fit une profonde révérence, baisa le roi, et dit trois fois : *Vivat rex in æternum!* A ces paroles les portes de la cathédrale s'ouvrirent, le peuple entra en foule, et de toutes

parts on cria : *Vive le roi !* Les trompettes et les autres instruments de musique jouèrent des fanfares ; en même temps des oiseleurs lâchèrent une grande quantité d'oiseaux qui se mirent à voltiger vers la voûte. Les hérauts d'armes distribuèrent dans le chœur et dans la nef une grande quantité de médailles d'or et d'argent, frappées pour cette cérémonie, representant d'un côté le buste du roi, avec cette inscription : *Ludovicus XVI, rex Christianissimus*, et, au revers, l'instant de son sacre avec cette légende : *Rex cœlesti oleo unctus*. On entonna le *Te Deum*. Au dehors, les cloches de la ville se firent entendre, et sur la place on tira des salves d'artillerie.

Après le *Te Deum*, la messe, et après la messe une nouvelle procession qui reconduisit le roi à son appartement, où il fut déshabillé. Ses gants et sa chemise, qui avaient touché l'onction, furent remis au grand chambellan pour être brûlés.

Le lendemain, le roi, vêtu d'un manteau de drap d'or, alla toucher à l'abbaye de Saint-Remi les malades attaqués des écrouelles. Suivant la formule, il glissa un doigt sur leur visage, du front au menton, et d'une joue à l'autre, en disant : « Dieu te guérisse, le roi te touche. » Toutes ces cérémonies furent terminées par celle de la délivrance des prisonniers. Le roi accorda un pardon général à un grand nombre de criminels.

2° Les auteurs les plus anciens qui ont écrit l'histoire d'Angleterre ne marquent point que les rois y aient été sacrés avant Edgar, qui reçut l'onction sainte des mains de l'archevêque de Cantorbéry en 959. Depuis ce temps-là, tous les rois d'Angleterre ont été sacrés en cérémonie. Voici celles qui s'observèrent au sacre de la reine Anne.

Cette princesse fut sacrée et couronnée reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande en 1702, le jour de saint Georges, patron d'Angleterre. La cérémonie s'en fit dans l'église de Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry.

Le jour du sacre, la reine partit de grand matin du palais de Saint-James, et traversa le parc pour se rendre à l'église, au bruit des timbales et des trompettes. Les vicomtesses venaient après elle, suivies des comtesses, des marquises et des duchesses, toutes coiffées et habillées à la romaine, avec des corps de robes et de longs manteaux attachés sur les épaules avec des agrafes de diamant. Toutes ces dames étaient parées d'un grand nombre de pierreries et portaient à la main des couronnes enrichies de perles et de diamants, plus ou moins grandes, selon le rang qu'elles tenaient. Après cette brillante cour marchaient les barons, les vicomtes, les comtes, les marquis et les ducs, habillés aussi à la manière ancienne, et portant leurs couronnes à la main. Deux seigneurs, représentant les ducs de Normandie et d'Aquitaine fermaient la marche. Ils avaient des chapeaux couverts d'un tissu d'or imitant la paille. Le prince Georges de Danemark, époux de la reine, marchait seul immédiatement devant elle.

Cette princesse était dans ses habits royaux : et trois demoiselles des premières du royaume portaient la queue de son manteau. En cet état elle arriva à l'église, et alla se placer dans le chœur, sous un pavillon dressé pour cette cérémonie. Elle y entendit le sermon de l'archevêque d'York, qui prêcha sur ces paroles : *Il leur donnera des princes pour nourriciers et des princesses pour nourrices.* Ensuite la reine communia, et fit le serment accoutumé, promettant de défendre l'Eglise selon la forme ordonnée par Edouard VI, de rendre la justice, et de maintenir les lois du royaume ; après quoi elle reçut l'onction de la main de l'archevêque de Cantorbéry, qui la couronna reine de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. L'église retentit alors des acclamations du peuple, qui marquait sa joie par des cris de *Housé !* Après cette cérémonie, la reine sortit avec la couronne impériale sur la tête, portant le globe d'une main, et de l'autre tenant le sceptre. Toutes les dames qui la précédaient avaient aussi mis leurs couronnes. La reine alla de là s'asseoir dans la chaire d'Edouard, après quoi elle entra dans une grande salle, où le festin royal était préparé. Il était sept heures du soir lorsqu'elle se mit à table.

Pendant le repas, le champion parut à cheval, suivant la coutume, armé de pied en cap ; et après avoir jeté un de ses gantelets par terre, il fit le défi, en disant : *Si quelqu'un prétend qu'Anne Stuart ne soit pas la reine légitime de la Grande-Bretagne, qu'il ramasse ce gantelet, et il aura affaire à moi.* Personne n'ayant accepté le défi, le champion fit plusieurs caracolles, et la reine but à sa santé dans une coupe d'or, qu'elle lui présenta ensuite à demi pleine de vin, et qu'il mit dans sa poche après l'avoir vidée. Le repas étant fini, la reine alla prendre séance au parlement, d'où elle retourna au palais dans le même ordre qu'elle en était venue.

En 1714, après la mort de la reine Anne, Georges I[er], électeur de Hanovre, fut couronné roi d'Angleterre avec les mêmes cérémonies. Les journaux historiques disent que la couronne qu'il avait fait faire, et qui servit à son sacre, coûtait un million.

3° Nous croyons devoir consigner ici les cérémonies du sacre du tzar de Russie, qu'Oléarius décrit de la manière suivante : « Tous les métropolitains, archevêques, évêques, knez et boïars, même les principaux négociants de toutes les villes de l'empire, doivent se rendre à Moscou pour cette cérémonie. Le jour du couronnement, le patriarche, suivi de tous les métropolitains, conduit le nouveau grand-duc à l'église du château, où l'on fait une tribune, sur laquelle on met trois siéges à égale distance les uns des autres ; l'un pour le grand duc, l'autre pour le patriarche, le troisième pour le bonnet et le manteau ducal. Ce bonnet est garni de perles et de diamants, avec une houppe au milieu d'où pend une petite couronne chargée aussi de pierreries. Le manteau est doublé de zibelines. Dès que le tzar entre dans l'église, le clergé entonne des hymnes ; ensuite le patriarche fait sa prière

, à saint Nicolas et aux autres saints,
:s inviter à cette solennité. Après la
le premier conseiller d'Etat présente
d duc au patriarche, qui, l'ayant fait
sur le premier des trois siéges de la
ı, lui porte au front une petite croix
nants et le bénit. Après une prière qui
:te action, le patriarche ordonne à
ıétropolitains de prendre le bonnet et
:eau, et faisant approcher quelques
pour en revêtir le grand duc, il le bé-
ui touche encore une fois le front de
e croix de diamants. Après toutes ces
:tions du patriarche, les autres pré-
prochent et bénissent aussi le grand
us de la main seulement. Enfin, le
luc et le patriarche s'asseient pour
nent; car ils se relèvent aussitôt,
; qu'on va faire chanter des litanies
prières pour la prospérité du tzar.
la est suivi de cris de joie. Les boïars
:hent du grand duc, lui baisent la
t se battent le front en sa présence.
arche finit la cérémonie par une pe-
ıortation qu'il fait au nouveau tzar,
nne la dernière bénédiction. De cette
u château on va dans deux autres,
recommence les litanies. De ces égli-
:evient dîner au palais ducal. »
couronnement des rois du Mexique
ssi à la religion, parce qu'il était ac-
gné d'une espèce de sacre et de céré-
s religieuses. Ces rois furent d'abord
r la voix du peuple, dirigée par les no-
ms la suite ce soin fut confié à qua-
teurs. On les choisissait jeunes et pro-
a guerre; il fallait qu'ils donnassent
ıves de leur valeur militaire; et c'é-
r cela qu'on ne les couronnait pas
atement après l'élection. Le prince
ment élu était obligé de sortir en
ıe à la tête des troupes, et de rem-
uelque victoire, ou de conquérir
province sur les rebelles ou sur les
; de l'empire. Dès que le mérite de
oits l'avait fait juger digne de régner,
ait en triomphe dans la ville capitale.
les, les ministres et les sacrificateurs
pagnaient jusqu'au temple du dieu
erre, où il descendait de sa litière;
les sacrifices, les princes électeurs
aient de l'habit et du manteau impé-
lui armaient la main droite d'une
r garnie de silex : c'était la marque
ıstice. Il recevait de la main gauche
t des flèches, qui désignaient le sou-
ommandement sur les armées; alors
Tezcuco lui mettait la couronne sur
:e qui était le privilége du premier
. Un des principaux magistrats fai-
ıite un long discours, dans lequel il
ılait le prince au nom de l'empire. Il
quelques instructions, par lesquel-
taillait les soins et les obligations
se la couronne, l'attention que le roi
porter pour procurer le bonheur et
:e de ses peuples.
nd prêtre, revêtu de ses ornements
ux, sacrait ensuite le roi en lui don-
nant l'onction royale, et se servait pour cet usage d'une liqueur ou composition épaisse et noire comme de l'encre; mais on ignore ce qui entrait dans sa confection. Le même grand prêtre bénissait le roi, et l'aspergeait quatre fois de suite avec une eau consacrée. Ensuite il lui mettait sur la tête un capuchon sur lequel étaient peints des os et des têtes de morts, et sur le corps un vêtement noir, par-dessus celui-ci un autre, bleu, décoré comme le capuchon; tout cela peut-être afin d'apprendre aux rois qu'ils ne sont pas moins sujets aux lois de la mort que le plus misérable des hommes. On environnait le nouveau monarque de certaines drogues propres, disait-on, à le garantir des maladies et des sortiléges; après quoi il offrait de l'encens à Huitzilopochtli, et le grand prêtre lui faisait jurer qu'il maintiendrait la religion de ses ancêtres, qu'il observerait les lois et les coutumes de l'empire, et traiterait ses sujets avec douceur et bonté. Il jurait encore que, tant qu'il régnerait, le soleil donnerait sa lumière, que les pluies tomberaient à propos, que les rivières ne feraient point de ravages par leurs débordements; que les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil. Ce pacte, dit l'auteur de la *Conquête du Mexique*, a véritablement quelque chose de bizarre; néanmoins on peut dire que les sujets prétendaient, par ce serment, engager leur prince à régner avec tant de modération, qu'il n'attirât point par sa faute la colère du ciel, n'ignorant pas que les châtiments et les calamités publiques tombent souvent sur les peuples, qui souffrent pour les crimes et pour les excès de leurs rois.

SACRE. En plusieurs provinces de France, on donne ce nom à la procession solennelle qui se fait le jour de la fête du Saint-Sacrement. *Voy.* Fête-Dieu.

SACRÉ-CŒUR (Fête du), solennité nouvelle, établie dans l'Eglise latine depuis le siècle dernier : elle a pour objet d'honorer l'amour infini que Jésus-Christ a témoigné aux hommes, soit dans les différents actes de sa vie mortelle, soit spécialement dans l'institution de l'Eucharistie. *Voy.* Cœur de Jésus (*Fête du Sacré-*).

SACREMENT. Un sacrement est en général le signe d'une chose sacrée. 1° Les sacrements de l'ancienne loi étaient des signes sacrés qui avaient la vertu de signifier la grâce divine, laquelle devait être communiquée aux hommes par les mérites et la mort de Jésus-Christ. Ils étaient la figure et l'ombre des sacrements de la loi nouvelle; mais ils n'avaient pas par eux-mêmes la vertu de conférer la grâce. Tels étaient les sacrifices, les oblations, la consécration des prêtres, les expiations du peuple, la manducation de l'agneau pascal.

2° Les sacrements de la loi nouvelle sont, d'après la définition du saint concile de Trente, des signes sensibles et permanents, établis par Jésus-Christ pour signifier et pro-

duire dans l'homme la sainteté et la justice. Ces sacrements sont au nombre de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage. Tous les sept sont mentionnés dans le Nouveau-Testament, et tous ont été institués par Jésus-Christ, avec cette différence que pour les uns l'institution divine est expressément établie dans l'Ecriture sainte, comme pour le Baptême, l'Eucharistie, la Pénitence; tandis que pour les autres elle nous est certifiée par la tradition apostolique et le témoignage des saints Pères.

Il ne peut y avoir ni plus ni moins de sept sacrements, et l'on allègue comme une raison assez convaincante le rapport qu'il y a entre la vie naturelle et la vie spirituelle. « Sept choses, dit le catéchisme du concile de Trente, sont naturellement nécessaires à l'homme, pour qu'il puisse vivre et conserver sa vie et l'employer utilement pour son bien particulier et celui du public. Il faut qu'il naisse, qu'il croisse, qu'il se nourrisse, qu'il use de remèdes pour recouvrer la santé quand il l'a perdue, qu'il reprenne ses forces quand elles sont affaiblies par quelque infirmité, qu'il y ait des magistrats qui aient l'autorité et le commandement pour le gouverner, et qu'enfin par la génération légitime des enfants il se perpétue en quelque manière lui-même et conserve le genre humain. Or toutes ces choses se rencontrent dans la vie que l'âme reçoit de Dieu par la grâce qui lui est communiquée au moyen des sacrements. Car, par le Baptême nous renaissons en Jésus-Christ; par la Confirmation nous croissons et nous nous fortifions dans la grâce. Notre âme est nourrie et substantée par l'Eucharistie. Par la Pénitence nous recouvrons la santé que nous avions perdue par les plaies que le péché avait faites à nos âmes. L'Extrême-Onction efface le reste de nos péchés et répare les forces de notre âme. Par le sacrement de l'Ordre les ministres de l'Eglise reçoivent le pouvoir d'administrer publiquement les sacrements au peuple et d'exercer toutes les autres fonctions sacrées de leur ministère. Enfin, le sacrement de Mariage a été institué, afin que par l'union sainte et légitime du mari et de la femme il pût naître des enfants qui, en conservant la race des hommes, servissent à la gloire de Dieu, après avoir été élevés chrétiennement.

« Mais il faut remarquer, continue le même catéchisme, qu'encore que chaque sacrement renferme en soi une vertu divine et admirable, ils ne sont pas tous néanmoins également nécessaires, et n'ont pas tous ni la même dignité, ni la même signification. Car il n'y en a que trois qui, bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes également nécessaires, le sont toutefois plus que les quatre autres. Ainsi, le Baptême est absolument et sans aucune exception nécessaire à tout le monde pour être sauvé..... La Pénitence est nécessaire seulement à ceux qui ont péché mortellement depuis le baptême, car ils ne pourraient éviter leur perte éternelle, s'ils ne se soumettaient au sacrement de Pénitence que Dieu a institué pour effacer les péchés. Enfin, quoique l'Ordre ne soit pas nécessaire à chaque fidèle en particulier, il est néanmoins absolument nécessaire à toute l'Eglise en général. — Si l'on a égard à l'excellence et à la dignité des sacrements, il est certain que celui de l'Eucharistie surpasse de beaucoup les autres en sainteté, et dans le nombre et la profondeur des mystères qu'il renferme. »

Les théologiens partagent les sacrements en deux classes qu'ils appellent les sacrements *des morts* et les sacrements *des vivants*. Les premiers sont ceux à l'aide desquels le pécheur passe de l'état de péché ou de la mort spirituelle à la vie de la grâce, lorsqu'il apporte à leur réception les dispositions nécessaires; tels sont le Baptême et la Pénitence. Les sacrements des vivants sont ceux qui augmentent la grâce divine dans ceux qui ont conservé l'innocence baptismale ou qui ont été justifiés par la Pénitence.

On peut encore les diviser en sacrements qui confèrent une grâce et sacrements qui, outre la grâce particulière qui leur est attachée, impriment encore dans l'âme un caractère permanent et ineffaçable; ce qui fait que ces derniers ne peuvent être administrés qu'une seule fois au même individu; ce sont le Baptême, par lequel on devient à jamais enfant de Dieu; la Confirmation, qui rend parfait chrétien et soldat de Jésus-Christ; et l'Ordre, par lequel on est constitué ministre de Dieu.

Quant aux ministres auxquels il appartient de conférer les sacrements, la Confirmation et l'Ordre ne peuvent être administrés que par les évêques : tous les autres sont du ministère des prêtres; cependant le Baptême et la Communion peuvent être, en certaines circonstances, donnés par les diacres; et, en cas de nécessité urgente, des laïques peuvent administrer le Baptême en l'absence de ministres ecclésiastiques.

3° Les Grecs admettent le même nombre de sacrements que les Latins; s'il y a entre eux quelque différence, ce n'est qu'à l'égard de la Confirmation, que les Grecs donnent en même temps que le Baptême, et qui est conférée chez eux par un simple prêtre, ce qui a donné lieu à quelques-uns de le confondre avec ce sacrement. La déclaration du patriarche Jean, en 1575, et le concile de Constantinople de 1639, constatent que la doctrine des Grecs est conforme à celle des Latins, quant au nombre et à l'efficacité des sacrements. Il en est de même de toutes les autres communions orientales.

4° Les Luthériens ont les premiers attaqué la foi universelle relativement aux sacrements, ils en ont même rejeté plusieurs de leur autorité privée. Déjà, dans la Confession d'Augsbourg et dans l'Apologie, on n'admettait plus que quatre sacrements, savoir : le Baptême, la Cène, l'Absolution et

ion ; cependant la Confirmation y
si regardée, sinon comme un sacre-
moins comme une cérémonie reçue
s. Enfin on y reconnaissait une ins-
divine pour le Mariage. Mais depuis
s les Luthériens ont adopté la
calviniste, en ne reconnaissant que
rements, qui sont le Baptême et la
même un grand nombre parmi les
ts ne considèrent ces sacrements
me des symboles purement exté-
ui ne peuvent produire aucune
es Quakers, plus téméraires encore,
et rejeté toute espèce de sacrement,
isant partie du culte extérieur qu'ils
ument répudié.

MENT (Le saint). On donne ce nom
llence, dans l'Eglise catholique, au
t de l'Eucharistie, qui contient réel-
t substantiellement l'humanité et la
de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous
ces du pain et du vin. La foi nous
que l'Homme-Dieu y est présent
llement qu'il était présent dans sa
squ'il parut dans la Judée, et qu'il
pas moins digne des hommages et
tions de toutes les créatures. C'est
on ne se contente pas de distribuer
es eucharistiques lors de la célé-
de la sainte messe, et dans la sainte
ion ; mais on réserve encore l'es-
pain dans le tabernacle des églises,
r donner la communion aux mala-
sque l'occasion se présente, soit pour
r sur les autels, afin d'y recevoir les
s des fidèles. Ce sacrement est en
lus auguste de tous, car non-seule-
procure la grâce, comme les autres
ts, mais il contient l'auteur même
ce qui est Jésus-Christ. *Voy.* Fête-

MENT (*Congrégation du Saint-*), ou
imitive observance des Frères Prê-
'est une réforme de Saint-Dominique,
France par le P. Antoine le Quien,
int-Sacrement.

MENT (*Religieuses du Saint-*). On
e nom à des religieuses dont l'insti-
pour fin principale l'adoration de
rist dans l'Eucharistie ; il y a entre
es communautés de Bénédictines,
quelles il se trouve constamment,
mme le jour, une religieuse en ado-
vant l'autel où l'on réserve la sainte
tie ; on les appelle pour cette rai-
édictines de l'*Adoration perpétuelle.*

IFICATEUR. Dans tous les systèmes
ion, on donne ce nom au prêtre ou
stre qui préside au sacrifice et offre
e à la divinité. Presque partout les
eurs sont distingués par un cos-
r des priviléges, et en même temps
rohibitions particulières. *Voy.* Prê-
crifice.

nd sacrificateur des Juifs fut aussi le
rême de la nation, de l'an 166 à l'an
J.-C. ; c'est-à-dire pendant toute
de asmonéenne. C'est à partir de
oque que l'on emploie le nom de
grand sacrificateur de préférence à celui de
grand prêtre.

SACRIFICE. Le sacrifice est, dans son ac-
ception la plus large, tout acte religieux par
lequel la créature raisonnable s'offre à Dieu
et s'unit à lui ; mais, dans sa signification
particulière, c'est l'offrande d'une chose ex-
térieure et sensible, faite à Dieu par un
ministre légitime, avec quelque destruction
ou changement de l'objet offert, qui est ap-
pelé *victime* ou *hostie*, pour reconnaître par
là le souverain pouvoir de Dieu, et rendre
hommage à son infinie majesté.

« Le rite fondamental du sacrifice, dit M.
Gerbet, complète l'unité du culte primitif
dont le plan se découvre alors tout entier.
Suivant la foi antique, Dieu, qui, à l'origine,
se rendait personnellement présent à l'hom-
me, a continué d'être présent par sa grâce à
l'homme dégénéré. Par quel moyen pouvait-
on participer à la grâce divine ? Par le moyen
de la prière *accompagnée de l'offrande*, et en
vertu d'une expiation *figurée par le sacrifice.*
Mais cette union elle-même *avait une forme
extérieure* dans la participation *aux aliments
consacrés par l'offrande*, et à la chair des
victimes. Ainsi, une communion à la grâce,
à la fois spirituelle et corporelle, invisible
dans son essence et visiblement manifestée,
tel était le centre auquel aboutissaient, dans
ce qu'elles avaient de commun, les liturgies
de tous les peuples, tel était le foyer vital
du culte, quel que fût son état d'altération. »

Sacrifices chez les peuples bibliques

1° Les sacrifices sont aussi anciens que le
genre humain ; et nous devons rapporter
leur institution à Dieu même ; car le Créa-
teur ayant annoncé à l'homme pécheur un
mode de réhabilitation et d'expiation qui ne
devait être effectué que dans la suite des
âges, il était essentiel de l'entretenir, lui et sa
postérité, dans l'attente et la préparation
de ce grand événement. Or, rien ne pouvait
mieux atteindre ce but que les offrandes et
les sacrifices sanglants. Car si les premières
rappelaient à l'homme qu'il était le vassal
de Dieu, les seconds n'étaient que la consé-
quence d'une faute énorme qui ne pouvait
être expiée que par l'effusion du sang. Mais
cette idée n'avait pu venir naturellement
aux premiers hommes ; car comment conce-
voir que Dieu, qui aime ses créatures, se
plaise à voir couler leur sang ? Cette idée
devait paraître d'autant plus révoltante et
absurde qu'elle est encore un mystère pour
nous. D'un côté, saint Paul nous dit qu'*il n'y
a point de rémission sans effusion de sang*, et
c'est ce qu'ont cru tous les peuples ; de l'au-
tre, le même apôtre nous assure qu'*il est
impossible que les péchés soient effacés par le
sang des boucs et des taureaux.* Si cela est
impossible, d'où vient que, dans tous les
temps, on a supposé dans l'effusion du sang
même le plus vil une vertu expiatrice ? Il n'y
a pas d'autre réponse à faire, sinon que cette
vertu n'était pas réelle, mais figurative.

Ainsi, quand on voit tous les peuples de
la terre s'accorder à chercher l'expiation dans

l'effusion du sang des victimes, quand on considère que des sacrifices ont été offerts par les premiers enfants d'Adam, et que, dès avant le déluge, les animaux étaient partagés en purs et en impurs, on ne peut s'empêcher de conclure que Dieu lui-même avait ordonné aux premiers hommes, après leur transgression, de lui offrir des sacrifices, et leur avait appris que ces offrandes sanglantes ne tiraient leur vertu et leur mérite que du sacrifice parfait, efficace et surabondant que devait offrir plus tard le réparateur du genre humain.

Il est donc infiniment probable qu'Adam et Eve offrirent au Seigneur des sacrifices sanglants aussitôt après leur péché, et c'est peut-être la peau de ces victimes qui fournit à leurs premiers vêtements. Leurs enfants les imitèrent; Caïn offrait à Dieu les fruits de la terre, et Abel les prémices de ses troupeaux; et c'est sans doute la raison pour laquelle les offrandes du second étaient plus agréables au Seigneur, puisqu'elles avaient un caractère d'expiation qui manquait dans les oblations du fils aîné. Nous ne pouvons douter que cette haute expression du culte n'ait été continuée dans la postérité d'Adam, au moins parmi ceux qui étaient appelés les enfants de Dieu; Enoch paraît même avoir réglementé les cérémonies religieuses et établi une liturgie uniforme.

Noé, au sortir de l'arche, s'empressa d'offrir à Dieu des sacrifices d'animaux, et ce fut encore par l'ordre du Seigneur, qui voulut que le sacrifice fût le premier acte du monde moderne, afin d'en perpétuer sûrement la tradition; et cela était entré si bien dans les intentions du Très-Haut, qu'il avait ordonné de faire entrer dans l'arche sept couples d'animaux purs, tandis qu'il n'y avait qu'un seul couple des animaux immondes. — Melchisédec, roi de Salem, et prêtre du Tout-Puissant, offrait au Seigneur des sacrifices non sanglants, mais qui, par leur nature, rappelaient l'oblation mystique de l'Eglise nouvelle qui devait continuer et perpétuer le sacrifice de la croix. Nous voyons également qu'Abraham, Isaac, Jacob, Job et les anciens patriarches offraient au Seigneur de fréquents sacrifices. Enfin, au moment de sortir de l'Egypte, les enfants d'Israël immolèrent l'agneau pascal, sacrifice rempli de merveilles et de mystères.

2° Moïse réglementa et coordonna les sacrifices qui devaient être offerts dans la nation israélite. Tout le monde est à même de consulter la législation concernant les sacrifices, insérée dans le Pentateuque; mais comme elle se trouve disséminée dans différents livres, il ne sera pas hors de propos de rassembler ici tout ce qui peut y avoir rapport. Nous empruntons ce que nous allons dire à un travail de M. Munk, inséré dans la Bible de M. Cahen, et qui a pour titre : *Réflexions sur le culte des anciens Hébreux*, etc.

Les sacrifices se divisent, sous le rapport des objets offerts à la Divinité, en deux parties : 1° ceux du règne animal, ou *sacrifices sanglants*, et 2° ceux du règne végétal, ou *offrandes* et *libations*.

I. *Sacrifices sanglants.* — Chez les Hébreux, les sacrifices sanglants ne pouvaient être pris que de quatre espèces d'animaux domestiques : le mouton, l'espèce bovine, la chèvre, et quelquefois la colombe. Ce sont là les espèces que beaucoup de peuples de l'antiquité choisissaient de préférence pour les offrir aux dieux, quoiqu'ils y employassent quelquefois d'autres animaux. Ainsi, par exemple, chez les Hindous et les Parsis, le sacrifice du cheval occupait un des premiers rangs; on sacrifiait aussi des poissons, des cerfs, des coqs et d'autres espèces d'animaux qui n'étaient pas admises à l'autel de Jéhova, quoiqu'il fût permis aux Hébreux d'en manger. Selon Maimonides, Moïse aurait choisi à dessein des animaux auxquels les Egyptiens rendaient un culte, et il aurait destiné les divinités, de ceux-ci à être sacrifiées au dieu unique. Il est probable que, d'après le principe général que nous avons cru trouver dans la loi de Moïse, ce législateur a voulu limiter les sacrifices à un petit nombre d'animaux, et il a choisi en même temps ceux que l'on pouvait se procurer avec facilité. Les victimes devaient être exemptes de tout défaut, car celui qui choisissait ce culte matériel pour manifester à la divinité son respect et son amour, devait au moins l'exercer de la manière la plus digne. C'est pour la même raison que l'on devait brûler sur l'autel quelques-unes des meilleures parties de la victime, savoir : 1° la graisse qui couvre les entrailles; 2° les deux rognons avec la graisse qui est dessus; 3° le grand lobe du foie, et 4° (si la victime était une brebis), toute la queue.

Nous trouvons des usages analogues dans les rites des Grecs et des Romains; mais il paraît que ceux-ci étaient moins généreux que les Hébreux dans leurs offrandes à la Divinité. Les Grecs, s'il faut en juger par ce que nous lisons çà et là dans les poésies d'Homère et d'Hésiode, n'offraient guère que des os enveloppés d'un peu de graisse. Hésiode nous raconte que lorsqu'un jour les dieux firent leurs arrangements avec les hommes, Prométhée découpa un grand taureau, et que, pour tromper Jupiter, il mit d'un côté la chair et les intestins gras couverts de la peau, le tout enveloppé dans l'estomac du taureau; de l'autre côté, il plaça les os qu'il couvrit de graisse étincelante, et il engagea Jupiter à choisir. Le dieu fit semblant de ne pas s'apercevoir de la ruse, et, transporté de colère, il choisit les os couverts de graisse. *Depuis ce temps*, ajoute Hésiode, *les races des hommes sur la terre brûlent aux dieux des os blancs sur les autels encensés.* La même chose paraît résulter de plusieurs passages d'Homère, où nous voyons offrir aux dieux les μηρούς ou plutôt μηρία (selon le Scoliaste, *les os des cuisses*), enveloppés de graisse et couverts de quelques fragments de membres.

Clément d'Alexandrie, qui s'étend beau-

licule des sacrifices, cite, en-
isieurs passages des comédies
d'Eubule et de Ménandre, où
ochent aux hommes leur ex-
nie dans les offrandes.

mains, les pièces destinées
appelées *prosiciæ* ou *prosecta*
u mieux choisies, et les usa-
ins, sous ce rapport, se rap-
eu plus de ceux des Hébreux
des Grecs. Les *prosectæ* se
e quelques parties des intes-
brûlait ordinairement, mais
t quelquefois crues ou cuites.
t quelques fragments de la
rebula), de la queue (*offa pe-*
sca du bœuf), du pis (*ruma*) et
iræ).

brûler de la graisse sur les au-
ussi chez les Perses. Il résulte
ison des différents rites que,
t, la graisse, comme la meil-
tait destinée à l'autel, et qu'en-
e se modifiait, dans les diffé-
de différentes manières. J'ob-
re que *la graisse qui couvre les*
ait être la même que le *omen-*
ins, et que l'usage de brûler la
t sur les reins se retrouve chez

serai pas plus loin ces compa-
e j'ai dit suffit pour faire voir
e jusqu'aux plus petits détails
les usages des Hébreux chez
aïens. Il me reste à jeter un
r les différents genres de sacri-
s trouvons dans le culte des
y en avait quatre : עלה (ola)
אטח (khataath)) *sacrifice de pé-*
ham) *sacrifice de culpabilité*, et
bath schelamim) sacrifice paci-

te. L'holocauste est placé par
mier rang des sacrifices ; les
Hébreux le font remonter à la
tiquité, et nous le trouvons
de Noé et d'Abraham. Lors-
ste était des trois premières
-à-dire un quadrupède, on ne
loyer que des animaux mâles.
s que l'on y observait, et la
on les brûlait, sont rapportées
premier chapitre du Lévitique.
coupé en morceaux, on brûlait
l, excepté la peau, qui appar-
êtres (*Lév.* ch. VII, v. 8). L'ho-
tantôt du culte public, comme,
le sacrifice quotidien du matin
si que tous les sacrifices addi-
abbats, des néoménies et des
les rabbins appellent *Mousa-*
une offrande privée, comme le
par le grand prêtre lorsqu'il
e sanctuaire au grand jour du
ch. XVI, v. 3) ; l'agneau, faisant
crifice qu'offrait le Naziréen,
rs de son vœu étaient accom-
des deux colombes qu'il offrait,
quand, avant l'accomplissement du vœu, il avait été atteint d'une impureté (*Nombres*, ch. XVI, v. 11 et 14) ; enfin, les sacrifices qu'offraient le lépreux, le *zab*, la *zaba* (*Lév.* ch. XV), et la femme en couches au jour de leur purification, se composaient en partie d'holocaustes.

On pouvait, du reste, offrir volontairement un holocauste, et les païens mêmes étaient admis à en offrir. Moïse, à la vérité, ne parle que des prosélytes ou des étrangers qui se seraient établis parmi les Hébreux (*Nombres*, ch. XVI, v. 14), mais on trouve des passages nombreux dans les anciens auteurs, qui prouvent que dans le second temple on admettait souvent les sacrifices des païens. Ainsi Josèphe raconte que Ptolémée Evergète, après avoir fait la conquête de la Syrie, vint à Jérusalem offrir des sacrifices, et que les prêtres les admirent à l'autel et les offrirent à Dieu, en observant toutes les cérémonies prescrites dans la loi de Moïse. Dans une lettre que le roi Agrippa, malade à Rome, écrivit à Caligula, pour détourner cet empereur du dessein qu'il avait formé, de faire placer sa statue dans le temple de Jérusalem, — lettre qui est rapportée par Philon, — nous lisons que l'empereur Auguste avait ordonné de sacrifier chaque jour, en son nom, au Dieu Très-Haut, un holocauste composé d'un taureau et de deux agneaux. Dans le Talmud, il est question aussi d'un sacrifice envoyé par un empereur romain, mais qu'on ne voulut pas accepter, parce qu'il avait un défaut.

2° *Sacrifices de péché et de culpabilité.* Ces deux sacrifices ont beaucoup de rapport entre eux, et il est même assez difficile de tracer avec précision toutes les nuances par lesquelles ils diffèrent l'un de l'autre. Les formes étaient les mêmes pour tous les deux ; on en brûlait les parties destinées à l'autel, et que nous avons indiquées plus haut, et tout le reste appartenait aux prêtres. Ni l'un ni l'autre n'étaient accompagnés d'aucune offrande ou libation et ils ne pouvaient être offerts que dans des cas prévus par la loi. Ce que disent les rabbins sur les différences les plus notables entre les deux sacrifices peut se réduire aux catégories suivantes : 1° Du sacrifice de culpabilité on ne brûlait jamais autre chose que les parties destinées à l'autel ; mais les restes du sacrifice de péché, même la peau, devaient, dans certain cas, être brûlés hors du camp. 2° Le *khataath* pouvait être pris de toutes les espèces d'animaux propres aux sacrifices, tant mâles que femelles ; le *ascham* ne pouvait être qu'un bélier ou un agneau. 3° Le *ascham* ne faisait jamais partie du culte public ; c'était un sacrifice que l'Israélite devait offrir pour expier certaines fautes personnelles spécifiées par la loi. 4° Lorsqu'un individu avait commis involontairement un crime, qui, s'il eût été volontaire, aurait entraîné la peine de l'extirpation, il offrait un *khataath* ; mais lorsque le crime n'était par bien constaté, c'est-à-dire, lorsque l'individu ne savait pas lui-même s'il avait péché ou non, il offrait

un *ascham*, qui était alors appelé *piaculum dubium*.....

3° Le *sacrifice pacifique* occupe le dernier rang. On l'offrait par suite d'un vœu, ou volontairement ; mais quelquefois par reconnaissance d'un bienfait reçu de la Divinité, et alors il est accompagné d'une offrande *zebakh thoda*. Dans quelques cas il est ordonné par la loi, comme par exemple le bélier du Naziréen, et les deux agneaux de la fête des Prémices. Ces derniers offrent le seul exemple d'un sacrifice pacifique faisant partie du culte. Les prêtres seuls pouvaient en manger la chair, tandis qu'ils n'obtenaient du sacrifice pacifique des particuliers que certaines parties dont ils pouvaient faire part à leurs familles. C'étaient la poitrine et l'épaule droite, qui avaient servi aux cérémonies de l'*agitation* et de l'*élévation*. Tout le reste, excepté les pièces destinées à l'autel, était employé à un repas. Le premier né et la dîme des bestiaux entrent aussi dans la catégorie des sacrifices pacifiques ; le premier né appartenait aux prêtres, mais la dîme était seulement présentée par les propriétaires, qui, après l'avoir fait tuer selon les rites, pouvaient en manger la chair.

On n'est pas d'accord sur la signification du mot שלמים *schelamim* ; le sens de *pacifique* me paraît le plus convenable. C'étaient plutôt des repas solennels que des sacrifices. Les Hébreux ne furent pas les seuls qui, dans certaines occasions, donnaient à leurs repas et festins un caractère sacré. Beaucoup de passages dans les poésies d'Homère nous prouvent que ces repas sacrés, où l'on donnait sa part à la divinité, étaient très-fréquents parmi les peuples anciens. On trouve les *schelamim* dans des occasions de deuil, ce qui prouve que le sens de *sacrifice de joie* donné par Mendelsohn à ce mot est inadmissible.

II. *Offrandes et libations.* — L'usage des offrandes et des libations, comme celui des sacrifices, se trouve chez tous les peuples de l'antiquité. Chez les païens comme chez les Hébreux, tantôt elles accompagnent les sacrifices sanglants, tantôt elles se présentent seules. La différence, sous ce rapport, est peu notable entre les rites des Indous, des Grecs et des Hébreux, et on ne peut, malgré ces différences, méconnaître leur origine commune. Chez les Hébreux l'offrande se composait de fleur de farine de froment et d'huiles d'olives ; tantôt on offrait la pure farine, on y versait de l'huile, et on y mettait de l'encens ; tantôt on en faisait une espèce de tourteaux pétris avec de l'huile, ou des flans oints d'huile. Il fallait toujours y mettre du sel, mais il n'était jamais permis d'y mettre du miel ou du levain. Quelque minutieux que puissent paraître les rites des offrandes, le législateur avait encore ici des motifs analogues à ceux qui le guidaient dans tout le plan de sa loi cérémonielle. Maimonides nous apprend qu'ici comme ailleurs Moïse prescrivit des usages contraires à ceux des païens, qui, selon les livres des Sabiens, mêlaient à leurs offrandes du levain et du miel et jamais de sel. Il paraît, qu'ici Maimonides a été induit e les Indous offraient des gâteau vain, et l'usage du sel était tr dans les sacrifices des Grecs e mains. Pline dit, en parlant du se *autem in sacris intelligitur ejus quando nulla conficiuntur sine* On voit, par ce passage, que l'u était de rigueur dans les offr païens, comme dans celles des Hé

La même analogie se retrouve d tions qui accompagnaient certain On versait du vin autour de l'au le dit Josèphe, où, comme le dis bins, dans un conduit qui se tro tel. Chez les païens, on versait les cornes de la victime ; mais aussi des libations indépendamm crifices ; celles-ci on les versait Maimonides a tort de s'étonner ait conservé cet usage païen, pu dit lui-même que le législateur d se conformait très-souvent aux us

Les offrandes et les libatior gnaient toujours les holocauste crifices pacifiques, mais jamais l de péché et de culpabilité, exc dant celui des lépreux. La quant rine, de l'huile et du vin, dépen portance de la victime ; la colo accompagnée d'aucune offrande.

L'offrande ou *minkha* propren indépendante du sacrifice san comme celui-ci, de deux espèce ou privée. Les offrandes étaient ou les prémices de la moisson offertes pendant la Pâque ; 2° les offerts le jour de la fête des Sem douze pains d'exposition, que l' lait chaque sabbat. Les offran étaient de quatre espèces : 1° *pauvre*, qui avait à expier un pé que, mais qui n'avait pas les frir même des colombes ; 2° *of lousie*, ou celle de la femme d'adultère : elle était d'orge. A premières espèces, il n'y avait encens. 3° *Offrande du prêtre.* L mis pour la première fois à exer tions, offrait un dixième d'*E* de farine, moitié le matin et avec le sacrifice quotidien. Sel bins, le grand prêtre répétait c tous les jours pendant tout le fonctions..... La même chose par Josèphe. 4° *Offrande volont* suite d'un vœu. De ces offrande sait une poignée sur l'autel ; le tenait aux prêtres. L'offrande d entièrement vaporisée. Maimo de plus grands détails dans son de la *Mischna* (introduction au *khoth*).

Aux offrandes on peut ajout gations de parfums d'aromates, lieu chaque jour dans le templ tel particulièrement destiné à composition de ce parfum est

semblables fumigations étaient
ez les peuples païens.
aritains actuels, en reconnaissant
imposée par la loi aux enfants
offrir des animaux en sacrifice,
cette partie du culte a cessé de-
temps de grâce et le tabernacle
. Ils ajoutent que leurs pontifes,
de la famille d'Aaron, ont substi-
ation des sacrifices la récitation
prières qu'ils ont composées pour
rvent aux fidèles à honorer Dieu,
e l'hommage de leur crainte res-
à solliciter son indulgence et le
leurs fautes.
fice pascal seul subsiste avec tous
l ne peut être offert légitimement
le mont Garizim; mais, depuis
mps, les Samaritains, ne pouvant
ler sur cette montagne, l'offrent
rieur de la ville, parce qu'elle est
re partie du lieu saint. Ils obser-
tourner, en immolant la victime,
mont Garizim. Ils se tournent
le même lieu quand ils font leurs
rce que cette montagne est pour
ison du Dieu puissant, le taber-
s anges, le lieu de la présence de
, la place destinée aux sacrifices,
est dit dans la loi. Ils assurent
leur est pas permis de se proster-
tourner le visage vers aucun autre

t à juste titre que l'Eglise donne le
sacrifice et d'immolation à la mort
-Christ a soufferte sur la croix; cette
même le sacrifice par excellence;
crifices anciens étaient nécessaire-
rfaits; 1°, par le défaut de la vic-
victime étrangère à l'humanité et
algré elle était incapable d'expier
mmise par l'homme; 2° par le dé-
crificateur : un homme chargé de
nhérente à sa race pouvait-il rem-
ent la fonction de médiateur et
. Le sacrifice de l'Homme-Dieu
nte au contraire toutes les con-
sacrifice parfait. Jésus-Christ, en
s de l'homme et héritier d'Adam,
solidaire de la faute commise par
rs parents; en tant qu'homme
it une hostie pure, sainte et sans
tant que Dieu, il pouvait traiter
al avec la divinité outragée, et
icacement le rôle d'intercesseur;
ait reçu pour cette œuvre sublime
n spéciale, il exerça avec pléni-
ction de pontife suprême; enfin,
offrit volontairement et librement,
fut vraiment propitiatoire. Il était
nable, comme dit saint Paul, que
ons un pontife saint, innocent,
des pécheurs, et plus élevé que
ui ne fût point dans la nécessité,
autres prêtres, d'offrir d'abord
r des hosties pour ses péchés, et
ur ceux du peuple. Jésus-Christ
ne temps prêtre et victime, hos-
ficateur; on peut même le con-
sidérer, puisqu'il ne fait qu'un même Dieu avec son père, comme celui auquel le sacrifice est offert; d'où il résulte qu'il résumait en sa personne tout ce qui constitue le sacrifice. Son sacrifice fut donc parfait et d'une efficacité souveraine; d'où il suit que tous les autres sacrifices devinrent inutiles, qu'ils furent abolis par cela même, et que par une seule immolation Jésus-Christ réconcilia, pacifia, suivant l'expression de saint Paul, tout ce qui était dans le ciel et sur la terre.

Ce sacrifice ne fut offert qu'une seule fois; mais le Fils de Dieu voulut qu'il fût continué et perpétué sur la terre jusqu'à la fin des âges. C'est pourquoi, du moment qu'il le commença, il institua un mystère ou sacrement qui pût le représenter et même le reproduire. C'est ce mystère que nous appelons le sacrifice de la messe, ou le saint sacrifice, que l'Eglise chrétienne, depuis les apôtres, a toujours été en possession d'offrir à Dieu en union avec le sacrifice de Jésus-Christ. C'est bien à tort que les protestants accusent les catholiques de faire par là injure à la médiation de l'Homme-Dieu, comme si son sacrifice n'eût pas été complet, et que les hommes eussent besoin d'offrir à la Divinité d'autres sacrifices pour être sauvés, ou pour obtenir des grâces. Le sacrifice de la messe est le même que le sacrifice de la croix; on y voit le même Dieu, le même sacrificateur, la même victime. Jésus-Christ, le pontife éternel, continue tout simplement son offrande. La victime étant la même et n'étant pas de nouveau mise à mort, ne constitue pas un nouveau sacrifice; et la mort de l'Homme-Dieu est figurée, dans le sacrifice de la messe, par le pain et le vin consacrés séparément l'un de l'autre. Il suit de là que, dans toute la durée de l'Eglise de Dieu, il y a continuité et unité de sacrifices qui doivent se diviser en deux phases, savoir : depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, sacrifices figuratifs, qui préparaient les hommes à l'immolation sublime qui devait les régénérer et expier leurs fautes; depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles, sacrifice commémoratif, qui continue et renouvelle sans cesse la divine offrande faite par le Rédempteur. Dans l'une et l'autre phase le sacrifice converge vers le sacrifice suprême offert par le Fils de Dieu, duquel ils tirent leur vertu et leur efficacité.

Les protestants, en rejetant toute espèce de sacrifice, n'ont point compris l'admirable doctrine qui reliait le monde moderne avec l'ancien monde, et ont fait scission avec l'humanité tout entière.

5° Les Géorgiens, bien que chrétiens, ont conservé du paganisme, ou emprunté des Juifs l'usage de faire des sacrifices et des libations. Ces sacrifices varient suivant la solennité que l'on célèbre. Nous en donnons la description à l'article OQUAMIRI.

6° Les rites du sacrifice tcherkesse, ou des Circassiens, sont également un mélange des usages de l'antiquité païenne et des mystères du christianisme. Au sein d'une sombre forêt, dans une vaste solitude, une croix planter

sur un tronc d'arbre coupé indique l'autel où le sacrifice va se consommer. Les voisins se rassemblent à l'heure indiquée, traînant la victime avec eux : c'est une chèvre, un mouton ou un bœuf, selon la solennité du jour. Le plus ancien de l'assemblée se découvre la tête, revêt un manteau de feutre, prononce quelques paroles mystiques, puis il approche un flambeau du corps de l'animal, pour lui brûler les poils à l'endroit où il faut frapper. Un esclave s'avance alors, armé d'un couteau, et le sacrifice s'accomplit. La tête de la victime est suspendue à un arbre voisin, c'est la part réservée à Dieu. La peau appartient à l'officiant, et la chair est destinée à un festin auquel tous les assistants peuvent prendre part. Le prêtre reçoit ensuite des mains de son esclave une coupe de *bouza* et un morceau de pain. Il les élève vers le ciel, en adressant une prière à Dieu, pour qu'il daigne bénir cette offrande. Cela fait, il passe la coupe et le pain au plus ancien des assistants, et répète cette cérémonie autant de fois qu'il y a de vieillards dans l'assemblée.

Sacrifices de l'ancien paganisme.

7° S'il faut en croire Macrobe, les anciens Egyptiens n'offraient point de sacrifices sanglants; mais toute l'antiquité dépose du contraire. Hérodote assure que les Egyptiens sacrifiaient des truies, des taureaux, des bœufs, des veaux et des oies. Selon cet historien, ils regardaient le cochon comme un animal impur. Si quelqu'un venait à toucher un porc, même en passant et faute d'attention, il allait aussitôt se jeter tout habillé dans la rivière : c'est pourquoi les porchers ne pouvaient entrer dans les temples. Au reste, ils n'immolaient des truies, continue Hérodote, qu'à la Lune et à Bacchus. Ce sacrifice fait à la première n'avait lieu que lorsqu'elle était pleine. Après avoir égorgé la truie, on en prenait l'extrémité de la queue, la rate et le gras double ; on enveloppait ces parties de la graisse qui environne les intestins, et on brûlait le tout sur l'autel. Les cérémonies achevées, on mangeait les autres parties de l'animal. Mais, à l'exception de ce jour, il était impossible d'engager un Egyptien à goûter de la chair de porc. A la fête de Bacchus, on faisait un repas sur le soir; mais quoique chacun immolât devant sa porte un cochon à ce dieu, on n'en servait point sur la table ; on le laissait enlever au porcher qui l'avait vendu.

On n'immolait jamais de vaches ni de génisses ; c'était un animal consacré à Isis, et respecté en conséquence dans toute l'Egypte. Mais on sacrifiait des taureaux, des bœufs et des veaux, pourvu qu'ils fussent purs, c'est-à-dire qu'ils n'eussent aucun poil ni blanc ni noir. Avant de sacrifier un de ces animaux, le sphragiste le faisait coucher et l'examinait avec soin ; d'où il arrivait qu'on n'immolait que des bœufs à poil roux. Lorsque le sphragiste avait mis sur la bête l'empreinte légale, on la plaçait sur l'autel où était un bûcher qu'on allumait; on répandait du vin autour de la victime en invoquant le dieu auquel elle était offerte: on l'égorgeait, on en coupait la tête et on la dépouillait. On faisait des imprécations sur cette tête, en disant : « Puissent les maux qui menaceraient l'Egypte ou ceux qui offrent ce sacrifice, retomber sur cette tête. » Après les imprécations, on abandonnait cette tête aux Grecs qui avaient droit de tenir marché ; s'il ne se présentait pas de Grecs pour l'enlever, on la jetait dans la rivière. Quant aux libations de vin et aux cérémonies observées sur la tête du bœuf immolé, elles se pratiquaient de la même manière dans tous les temples de l'Egypte ; en sorte qu'aucun Egyptien ne mangeait jamais ni de cette tête, ni de celle d'aucun autre animal immolé. Hérodote, qui nous apprend ces particularités, ajoute d'autres circonstances. Selon les différentes victimes qu'on immolait, on s'y prenait d'une manière différente pour les brûler et en séparer les parties. On ôtait les entrailles du bœuf, on en coupait les pieds, le cou, les épaules; on en remplissait le corps de pain, de miel, de raisins secs, de figues, de myrte, d'encens et autres aromates ; le tout était arrosé d'huile, et, tandis que la victime était sur le feu, les assistants se frappaient et se fouettaient jusqu'à ce que la chair fût cuite et le sacrifice achevé; on finissait par en manger les restes.

Au rapport de Plutarque, les Egyptiens s'efforçaient, en certains jours, d'apaiser par des sacrifices le mauvais naturel de Typhon; mais, en d'autres jours, ils le traitaient avec mépris et l'outrageaient. Les habitants de Coptos précipitaient un âne roux, dans la pensée que Typhon était de cette couleur; ou bien ils faisaient des gâteaux, en y imprimant la figure d'un âne enchaîné ou d'un hippopotame lié.

On ne sacrifiait pas toute espèce de chèvres, on n'immolait que celle appelée *dorcade* par les Grecs. Les Egyptiens, qui étaient dévoués au culte de Sérapis, haïssaient cet animal, dit Elien. Selon Horus Apollo, cet animal était le seul dont les prêtres mangeassent sans lui avoir imprimé aucun sceau. Le même auteur dit qu'à Coptos on immolait les boucs, mais qu'on respectait les chèvres comme les délices d'Isis.

Les oies qu'on sacrifiait en Egypte étaient des oies communes ; car on y honorait la tadorne et le cravan. Les prêtres, dit Hérodote, n'ont pas besoin d'apprêter leurs mets ; les tables sacrées leur appartiennent, et ils y trouvent tous les jours en abondance de la viande de bœuf et de la chair d'oie. On voit aussi sur les monuments que l'on offrait des oies en sacrifice.

Les prêtres d'Egypte ne mangeaient d'aucune sorte de poisson. C'est pourquoi, dit Plutarque, quand, le neuvième jour du premier mois, tous les autres Egyptiens mangent un poisson rôti devant la porte de leurs maisons, les prêtres n'en goûtent pas, mais ils se contentent de brûler aussi un poisson à leur porte. On voit par là que tous les poissons étaient en abomination à la plupart des nomes de l'Egypte, et qu'en conséquence ils

étaient propres aux sacrifices; car il paraît qu'on n'immolait que les animaux qui étaient odieux. Plusieurs de ces animaux cependant avaient part aux honneurs divins, comme le lépidote, le phagre, l'oxyrinque, l'anguille; mais les écrivains grecs ne sont pas d'accord sur ce sujet.

Dans les temps de calamité, de sécheresse, de stérilité, de chaleurs brûlantes, de maladies pestilentielles, on offrait des sacrifices extraordinaires. Les Egyptiens immolaient alors les animaux même qu'ils honoraient; mais ils le faisaient en silence, en secret, dans des lieux écartés, où ils menaient l'animal sacré, et où, après lui avoir fait des menaces comme pour l'effrayer, ils le dévouaient et le sacrifiaient.

8° Les prêtres babyloniens offraient des sacrifices sanglants, et brûlaient de l'encens en l'honneur des dieux. Hérodote dit que sur le plus grand des deux autels qui étaient hors de la chapelle de Bélus, on immolait des animaux d'un âge parfait, et que l'on ne sacrifiait que des bêtes de lait sur l'autel d'or. C'était aussi sur le grand autel que l'on faisait brûler l'encens; et les Chaldéens assuraient, au rapport du même auteur, que, tous les ans, on y consumait pour cent mille talents de *libanotos*, encens précieux.

9° Eudoxe de Gnide rapporte que les Phéniciens sacrifiaient des cailles à Hercule, fils de Jupiter et d'Astérie, parce que cet Hercule, étant arrivé dans la Libye, y fut mis à mort par Typhon, et rendu à la vie par Iolas qui, pour cet effet, lui fit sentir une caille. Les Phéniciens ne s'en tinrent pas au sacrifice de ces oiseaux; ils immolaient aussi des quadrupèdes. Leurs sacrifices étaient suivis de festins: ceux qui les avaient offerts envoyaient à leurs parents et à leurs amis des portions de la victime, ou ils les invitaient à en venir manger avec eux. Comme ils s'étaient fait un scrupule de manger de la chair de porc, ils ne pouvaient mettre cet animal sur les autels de leurs dieux; ils ne voulaient pas même souffrir qu'il approchât des temples. La vache ne pouvait être non plus la matière d'un sacrifice; ils s'étaient pareillement interdit la chair de cet animal, au point qu'ils aimaient mieux mourir de faim que d'en goûter. On n'allumait point un feu nouveau pour chaque sacrifice, car le feu ne s'éteignait jamais sur l'autel, au rapport de Silius Italicus. Pendant que la victime brûlait, les prêtres dansaient autour de l'autel, en invoquant leurs dieux, et se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes.

10° Les Syriens offraient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principaux simulacres: à l'un, en silence; à l'autre, en chantant et au son des instruments de musique. Tous les animaux offerts aux dieux d'Hiérapolis n'étaient point immolés, ni leur chair brûlée; il y en avait qui, après avoir été présentés à l'autel et couronnés, étaient mis hors du vestibule et conduits en un lieu escarpé d'où on les précipitait; d'autres étaient mis en liberté, de manière qu'on ne pouvait plus en faire usage. On voyait ainsi dans l'enclos de la déesse de Syrie, des bœufs qui, consacrés à cette déesse, paissaient en toute liberté; on y trouvait aussi des aigles, des chevaux et même des ours et des lions apprivoisés, qui ne faisaient de mal à personne. Il se trouvait quelquefois des pères assez barbares pour lier leurs enfants dans des sacs, et les glisser du haut en bas de ce lieu escarpé d'où l'on précipitait les animaux. — Ceux qui faisaient pour la première fois le pèlerinage du temple d'Hiérapolis, se faisaient raser la tête et les sourcils, sacrifiaient une brebis, l'apprêtaient et la mangeaient; étendant ensuite la peau, ils s'agenouillaient dessus, et mettant sur leur tête la tête et les pieds de la victime, ils priaient les dieux d'avoir leur sacrifice pour agréable, se couronnaient ensuite de fleurs, et en distribuaient à tous ceux qu'ils rencontraient.

11° Les Grecs doraient les cornes des grandes victimes, tels que le bœuf et le taureau, et se contentaient de couronner les petites des feuilles de l'arbre ou de la plante consacrée à la divinité en l'honneur de laquelle était offert le sacrifice. Ils mettaient au pied de l'autel les corbeilles sacrées, où était tout ce qui servait à la cérémonie, offrandes, couteaux, patères et autres ustensiles. Ces corbeilles étaient portées par les *canéphores*. La victime arrivée, on répandait sur sa tête, avant de l'égorger, quelques poignées d'orge rôtie, avec du sel; on l'arrosait d'huile et de vin; et si le sacrifice se faisait en l'honneur de quelque divinité céleste, on lui faisait tourner la tête vers le ciel. Une pratique des plus religieuses pour eux était d'écorcher la victime, et de revêtir les statues des dieux des peaux des animaux immolés. Quelquefois aussi ils les attachaient aux murailles et les suspendaient aux voûtes des temples. De plus, les prêtres se couchaient sur les peaux des agneaux, des brebis et des béliers, que l'on avait égorgés en sacrifice, et ils y dormaient. Après leur sommeil, ils annonçaient leurs songes, et les expliquaient en forme d'oracle. Le jour des sacrifices, ils mangeaient chez eux religieusement, avec leurs amis, une partie des viandes consacrées, ou leur en envoyaient une portion; et ils croyaient même faire un acte de religion d'en prendre des mains de ceux qu'ils rencontraient et d'en emporter chez eux. Dans les sacrifices, outre les immolations d'animaux, ils se servaient de gâteaux faits de farine et de miel. Les personnes riches offraient aux dieux différentes sortes de sacrifices qui répondaient à leurs facultés. Les offrandes des pauvres ne consistaient qu'en des baise-mains. Souvent on jetait des chevaux en vie dans la mer et dans les fleuves, en vue d'honorer la rapidité de leur cours: c'était comme des victimes qu'on sacrifiait en leur honneur.

12° Les Romains avaient trois sortes de sacrifices: les publics, les particuliers et les étrangers. Les premiers se faisaient aux dépens du public, pour le bien de l'Etat; les seconds étaient faits par chaque famille, et aux dépens de la famille qui en était chargée:

on les appelait *gentilitia;* les troisièmes étaient célébrés lorsqu'on transportait à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères ou cérémonies. Les sacrifices avaient quatre parties principales, dont la première s'appelait *libation*, qui était ce léger essai du vin que l'on faisait avec les effusions sur la victime; la deuxième, *immolation*, quand, après avoir répandu sur elle les miettes d'une pâte salée, on l'égorgeait; la troisième, *reddition*, lorsqu'on offrait les entrailles aux dieux; et la quatrième, *litation*, lorsque le sacrifice se trouvait parfaitement accompli sans qu'il y eût rien à redire.

Les sacrifices étaient différents par rapport à la diversité des dieux que les anciens adoraient. Il y en avait pour les dieux célestes, pour ceux des enfers, pour les dieux marins, pour ceux de l'air et ceux de la terre. Il y avait alors différence, et dans la victime, et dans la manière de la sacrifier. Entre les sacrifices publics, il y en avait que l'on nommait *stata*, fixes et solennels; on les faisait les jours de fêtes marquées dans le calendrier romain; d'autres extraordinaires, nommés *indicta*, parce qu'on les ordonnait extraordinairement pour quelque raison importante; d'autres qui dépendaient du hasard, tels que les *expiatoria*, les *denicalia*, *novendialia*, etc.

Les cérémonies observées dans ces actes religieux regardaient les personnes qui sacrifiaient, les animaux qu'on devait immoler, et les sacrifices mêmes; par rapport aux personnes qui devaient offrir les sacrifices, on exigeait d'abord qu'elles fussent pures et chastes, qu'elles n'eussent contracté aucune souillure, qu'elles s'abstinssent des plaisirs de l'amour, ainsi que l'ordonnait la loi des douze Tables. L'habit du sacrificateur devait être blanc, et il portait outre cela des couronnes faites de l'arbre consacré au dieu auquel il sacrifiait. Lorsque le sacrifice était votif, le prêtre y procédait, les cheveux épars, la robe détroussée et les pieds nus, parce que cet extérieur était celui des suppliants; et la cérémonie commençait toujours par des vœux et des prières.

Les animaux destinés aux sacrifices se nommaient *victimes* ou *hosties*. Elles devaient être belles et saines, et chaque dieu en avait de favorites qu'on était obligé de lui immoler. Dans le commencement on n'offrait aux dieux que des fruits de la terre, et Numa l'avait ainsi réglé, selon le témoignage de Plutarque; mais, depuis ce prince, l'usage répandu partout d'immoler des animaux s'introduisit chez les Romains, et ils regardaient l'effusion du sang comme fort agréable aux dieux.

Lorsque la victime, ornée de fleurs et de bandelettes, était auprès de l'autel, un héraut faisait faire silence; on chassait les profanes, et le sacrificateur commençait par une invocation à Janus et à Vesta; car, dans tous les sacrifices, on s'adressait d'abord à ces deux divinités, comme donnant accès auprès des autres; il implorait ensuite le secours du dieu auquel il allait sacrifier. Il jetait alors sur la tête de la victime un peu d'une pâte faite de farine de froment et de sel, et l'arrosait de quelques gouttes de vin, dont il avait goûté et qu'il avait donné à goûter aux personnes pour lesquelles s'offrait le sacrifice. On allumait le feu, puis on arrachait du poil d'entre les cornes de la victime, et on le jetait dans le brasier, dans lequel on mettait aussi de l'encens. Le sacrificateur livrait la victime à ceux que l'on appelait *popes* ou *victimaires;* le *cultrarius* la frappait avec une hache, et l'égorgeait aussitôt; on recevait le sang dans des coupes, et on le répandait sur l'autel. Ensuite les popes l'écorchaient, la lavaient et la remettaient entre les mains du sacrificateur ou d'un auspice, qui en découpait les entrailles, comme le foie, le poumon, le cœur, la rate, afin de tirer des augures de l'état où ces parties se trouvaient. Cette cérémonie achevée, les victimaires coupaient un petit morceau de chaque membre et de chaque viscère de la victime, qu'ils enveloppaient dans de la farine de froment, et qu'ils apportaient dans de petits paniers au sacrificateur, qui les jetait dans le feu de l'autel. Quelquefois la victime était brûlée tout entière, mais le plus souvent on la partageait avec les dieux. Quand les parties déposées sur l'autel étaient consumées, on faisait un festin de ce qui restait de la victime, en y ajoutant d'autres mets. Ceux qui avaient offert le sacrifice y invitaient leurs amis, d'où il arrivait souvent que bien des personnes faisaient des sacrifices par amour de la bonne chère. Pendant le festin on chantait les louanges du dieu, et on dansait ensuite autour de l'autel, au son des timbales. Le sacrifice fini, les sacrificateurs lavaient leurs mains, prononçaient quelques prières, et faisaient de nouvelles libations, après lesquelles on était congédié par la formule ordinaire, *Licet* ou *Extemplo*. Si le sacrifice était public, il était suivi du festin nommé *epulæ sacrificales;* mais s'il était particulier, le festin l'était aussi, et on mangeait la partie des victimes partagée avec les dieux. *Voy.* SACRUM.

13° Des écrivains modernes prétendent que les Etrusques avaient des mystères et des orgies, où l'on n'était pas initié sans effusion de sang. Selon eux, on célébrait des fêtes dans lesquelles on offrait des sacrifices sanglants; on ne se contentait pas d'égorger des animaux, on immolait même des enfants et des adultes. Les mêmes auteurs avancent que, dans la plus haute antiquité, on n'égorgeait pas les taureaux, les brebis, les agneaux, les porcs, les chèvres; mais qu'on les offrait et qu'on les mettait sur des autels de feu.

14° Les Celtes immolaient des animaux de toute espèce en l'honneur des dieux, particulièrement des chevaux et des chiens; au lieu d'égorger les victimes, il leur était plus ordinaire de les assommer ou de les étrangler. Ils ne brûlaient aucune partie des animaux sacrifiés. A proprement parler, ils n'en offraient aux dieux que la vie, ou tout au plus la tête, que l'on suspendait à un arb

consacré. Après quelques prières que le sacrificateur prononçait sur la victime, soit en l'offrant, soit en la disséquant, il la rendait à celui qui l'avait présentée, pour la manger avec ses parents et ses amis, dans le sanctuaire même où elle avait été immolée. Ainsi les sacrifices et les assemblées religieuses finissaient toujours par un festin.

15° Les offrandes que les Scandinaves faisaient aux dieux étaient, dans l'origine, des grains et des fruits de la terre; les sacrifices sanglants leur succédèrent. On égorgeait sur les autels de Thor, pendant la fête du Joulu, des bœufs et des chevaux engraissés; un pourceau extrêmement gras était la victime dont on faisait couler le sang en l'honneur de Frigga. On immolait à Odin des chevaux, des chiens et des faucons, quelquefois des coqs et un taureau gras. Enfin le sang des animaux ne leur parut plus d'un assez grand prix, et l'on fit couler celui des hommes dans les calamités publiques. *Voy.* la description de leur sacrifice du neuvième mois, à l'article Sacrifices humains.

16° Outre les victimes que les Scythes immolaient à leurs autres dieux, ils sacrifiaient à celui de la guerre et au Soleil un grand nombre de chevaux. Ces animaux étaient regardés comme les plus nobles, et, par cette raison, comme les victimes les plus agréables à Mars. On lit aussi qu'ils lui sacrifiaient des ânes. Pour sacrifier un animal, ils le liaient par les pieds de devant, le frappaient, et, dans le moment où il tombait, ils invoquaient le dieu auquel ils l'offraient. Ensuite, au moyen d'un nœud coulant, ils l'étranglaient. Après l'avoir écorché, ils le désossaient, faisaient cuire la chair dans une chaudière, sous laquelle, au défaut de bois, ils allumaient un feu avec les os mêmes. Quand la chair était suffisamment bouillie, on en jetait devant l'autel une partie avec les intestins, comme pour les offrir à la divinité. Les sacrifices étaient accompagnés de chants, de danses, d'un bruit et d'un tumulte effroyables. Les Scythes offraient à leurs dieux les prémices de leur bétail, de leurs fruits, et une partie du butin qu'ils faisaient sur l'ennemi, quelquefois même des prisonniers de guerre.

17° Les Lapons offraient aux dieux en sacrifice des choses inanimées, comme du lait, du fromage, de l'eau-de-vie et autres choses semblables. On leur offrait surtout des animaux, des rennes, mâles et femelles, des brebis, des veaux marins, des castors, des belettes, des martres, des renards, des cochons, des chèvres, des poissons et des oiseaux. Le temps ordinaire d'offrir des sacrifices arrivait vers la fin de l'automne, après qu'on avait tué les bêtes dont on faisait des provisions pour passer l'hiver. Les sacrifices extraordinaires avaient lieu toutes les fois que quelque nécessité le demandait selon la réponse des oracles, et surtout d'après les indices des tambours runiques. Les Lapons étaient très-attachés aux rites qu'on devait observer dans les sacrifices. Aucun ne pouvait être offert ni même préparé par des femmes. Cette fonction était réservée aux *noaaidés* ou magiciens qui, en cette qualité étaient appelés *blodmanden*, c'est-à-dire hommes de sang. Il n'était permis aux femmes que d'assister aux assemblées solennelles et religieuses des magiciens, et de mêler leur voix avec celles de ces ministres pour former des sons aigres, perçants et sans accord. Il y avait cependant des femmes qu'on croyait être parvenues à un degré de mérite, qui leur donnait droit d'exercer la magie : pour cela, elles avaient des instruments propres à leur sexe. Le *blodmanden* ou sacrificateur, après avoir égorgé l'animal, et l'avoir divisé en plusieurs parties, en détachait les yeux, les oreilles, le cœur, les poumons, les parties sexuelles, si c'était un mâle, et, de plus, un petit morceau de chair de chaque membre. Toutes ces parties et tous ces petits morceaux de chair étaient destinés à être mis avec tous les os dans un coffre d'écorce de bouleau, où ils devaient être, ainsi que les os, rangés dans leur ordre naturel; et c'était en cela qu'on faisait consister l'essence et la perfection du sacrifice, que l'on appelait *damengare;* le coffre qui contenait le *damengare* était enterré solennellement avec des rites particuliers.

Il n'était pas indifférent d'offrir à toutes sortes de divinités toute espèce d'animaux. Au dieu *Horagallès* on ne devait offrir que des mâles, encore fallait-il qu'ils n'eussent point été coupés. Au contraire, on ne pouvait offrir que des femelles à *Sarakka*, si l'on excepte le coq. Non-seulement on ne pouvait offrir que des femelles à *Beive* et à *Bissemana* ou *Ankaka*, mais on devait avoir attention que les victimes fussent blanches. On était persuadé que l'offrande la plus agréable dont on pût accompagner le sacrifice offert à *Beive*, était celle du lin. C'était une coutume assez générale de mettre à côté du simulacre de *Beive*, placé sur le *damengare*, une quenouille, pour distinguer encore mieux cette divinité. Les femmes seules avaient tellement droit de manger des victimes offertes à *Sarakka*, que les hommes ne pouvaient même goûter des restes de ces victimes, qu'on reportait à la maison, suivant l'usage. Mais en revanche, les hommes pouvaient seuls consommer les victimes offertes à *Beive*, à *Horagallès*, aux *Saiwo*, aux *Jabmeks*, à *Leib-olmai*, etc. Cependant, comme on ne consommait dans le lieu sacré que le devant de l'hostie, on renvoyait l'autre partie chez ceux qui avaient fourni la victime, afin qu'ils la consommassent dans leur maison. Les sacrifices qui s'offraient à *Radien* étaient communs aux deux sexes, et ils pouvaient également manger des victimes offertes.

Lors donc qu'un magicien avait reconnu par son tambour et dans son extase, à quelle divinité il fallait, dans la conjoncture présente, offrir un sacrifice, et que ceux qui étaient intéressés à la chose s'y étaient décidés, ils devaient avertir à temps le sacrificateur. Cependant on mettait à part l'animal qui devait être immolé, et on le distinguait en le marquant à l'oreille droite; car il n'é-

tait pas permis de destiner au sacrifice un animal, à moins qu'on ne fût certain qu'il était entier et sain. Le sacrificateur se préparait à l'immolation par le jeûne et par la lotion de tout son corps. Dès la pointe du jour où le sacrifice devait se faire, le sacrificateur se rendait au lieu sacré, accompagné de celui qui présentait la victime et de tous les convives invités solennellement au banquet religieux. Il avait un collier de laiton à l'entour de sa main droite, et une écharpe qui de l'épaule gauche tombait sur le côté droit. Il était revêtu d'un habit blanc, et, si le sacrifice devait s'offrir aux *Saiwo-Nieid* ou aux *Akkas*, il avait de plus une mitre de toile. Arrivé au lieu destiné, qui était presque toujours une montagne, il frappait si adroitement de son couteau la victime, qu'elle tombait raide morte sur-le-champ. Il ne la dépouillait pas avec moins de vitesse, et après l'avoir vidée, il la coupait par toutes ses jointures. Les parties étaient aussitôt jetées dans une chaudière, d'où, après qu'elles avaient bouilli pendant environ une demi-heure, on les retirait, pour en détacher ce qui devait former le *damengare*. On les remettait ensuite dans la chaudière pour y cuire autant qu'il fallait. Cependant le sacrificateur, avec les convives, se mettait à genoux, bénissait le repas sacré, et, poussant des cris et des lamentations, adressait ses prières à la divinité à qui il sacrifiait, en faveur de celui qui avait présenté l'hostie. Cette cérémonie achevée, il prenait de la viande, en disant, par exemple : ceci est la part de *Sarakka*. Ensuite les convives se mettaient à manger avec gaieté le devant de la victime; car la partie de derrière était, comme on l'a dit, reportée à la maison pour y servir aux besoins ordinaires. Après avoir consommé les chairs et la moëlle, en observant de fendre et de ne pas rompre les os en travers, pour la tirer, le sacrificateur prenait un peu de bouillon, qu'il avalait en nommant la divinité en l'honneur de laquelle il buvait. S'il y avait de l'eau-de-vie, on buvait à la santé des autres dieux, sinon, cette cérémonie se faisait avec de l'eau. Le repas fini, on se remettait à genoux pour renouveler les prières qu'on avait faites auparavant. C'était après ces prières que le sacrificateur rassemblait avec soin la tête de l'hostie, ses os et les autres morceaux dont il composait le *damengare*, qu'il enterrait ensuite avec solennité. Quand on demandait aux *blodmandens* pourquoi ils prenaient tant de soin de rassembler et d'arranger les os des victimes, ils répliquaient que la créance commune des Lapons était que le dieu auquel le sacrifice avait été offert ne ranimait pas seulement l'animal immolé, mais le rendait beaucoup plus parfait qu'il n'était; persuasion qu'ils fortifiaient par les contes qu'ils faisaient sur les animaux que l'on trouvait sur les montagnes, particulièrement sur les montagnes sacrées; car on ne doutait pas que ce ne fussent ceux mêmes qui avaient été offerts en sacrifice. Comme les Lapons anciens étaient aussi persuadés que les sacrifices ne leur servaient de rien, à moins qu'ils n'eussent été offerts avec tout l'appareil des rites et des cérémonies, les parents et principalement les *noaaides*, n'avaient rien plus à cœur que de faire apprendre de bonne heure aux enfants ces espèces de mystères.

Sacrifices du paganisme moderne en Asie.

18° Les Musulmans ont conservé de l'ancien paganisme l'usage de faire chaque année un sacrifice; mais ils prétendent l'effectuer en mémoire d'Ismaël, qui fut sur le point d'être immolé par Abraham son père; car les Mahométans soutiennent que l'ordre céleste concernait Ismaël, père de leur nation, et non point Isaac, ancêtre des Juifs. Ce sacrifice a lieu avec une grande solennité lors du pèlerinage de la Mecque. La victime est un mouton, un bœuf ou un chameau. Voy. Corban, n. 2

19° Il ne paraît pas que les Parsis offrent aujourd'hui des sacrifices proprement dits ou sacrifices sanglants, mais ils en faisaient autrefois. « Les Perses, dit Hérodote, ont coutume de sacrifier sur les plus hautes montagnes. Quand ils sacrifient, ils ne dressent point d'autels, n'allument point de feu, ne font point de libations, ne se servent ni de flûtes, ni de couronnes de fleurs, ni de farine. Quand quelqu'un veut sacrifier à ses dieux, il mène la victime en un lieu qui n'est point souillé, et ayant sur la tête une tiare environnée de myrte, il invoque le dieu à qui il a résolu de sacrifier. Il n'est pas permis à celui qui sacrifie de prier particulièrement pour lui, mais comme il est compris lui-même dans les prières des autres Perses, il faut qu'il fasse son sacrifice et sa prière pour tous les Perses en général, et principalement pour le roi. Lorsqu'il a coupé en morceaux ce qu'il a destiné pour le sacrifice et qu'il l'a fait bouillir, il jette dessus l'herbe la plus tendre et la plus nette qu'il puisse trouver, particulièrement du trèfle. Après cela, le mage qui est présent entonne un chant appelé *théogonie*, que les Perses croient capable de leur rendre les dieux propices; et, sans le mage, il ne leur est pas permis de sacrifier. Aussitôt, celui qui a fait le sacrifice emporte les morceaux de la victime et en fait ce qu'il lui plaît. »

Les sacrifices actuels des Parsis sont plutôt des offrandes qu'ils font aux éléments, et principalement au feu et à l'eau; elles consistent en aliments, en bois odorants, en parfums, en sucre, en huile, etc. Avant de se présenter devant l'autel, le pontife se purifie par le bain, se parfume et se revêt d'une robe blanche. Il lui est interdit d'attiser le feu sacré avec le souffle de sa bouche. Il faut qu'il l'alimente au moyen de fragments d'un bois sain et sans écorce, et qu'il se serve pour cela de ses mains seulement, et non d'aucun autre instrument, ce qui serait une profanation. Un ministre veille constamment auprès de ce divin foyer, de peur qu'il ne s'éteigne. Si un tel malheur arrivait, des maux sans nombre ne manqueraient pas de fondre sur le peuple. Pour rallumer le feu, il faudrait recourir au frottement de deux

de silex, ou de deux morceaux de u à la réfraction de la lumière par le d'un miroir ardent. Avant de com- r le sacrifice, le ministre s'agenouille, tournée du côté de l'Orient, confesse lement ses péchés à Dieu, se relève, ix basse quelques prières, et tire d'un es baguettes qu'il conserve dans ses pendant que les assistants versent sur des parfums et des huiles odorifé- . Les baguettes dont nous parlons sont rables du culte du feu. On les coupe érémonie de l'arbre nommé *hom*, à d'un couteau qui, préalablement, a ctifié. Lorsqu'ils se rendent à l'*Atesch-* es fidèles doivent porter avec eux des ts qu'ils consacrent à Dieu et dont ils suite un repas en commun.

Les Hindous considèrent le sacrifice l'acte le plus agréable à Dieu, « car, leurs livres sacrés, le Créateur, qui e partout, est présent à tout sacrifice. que ici-bas ne concourt point à cet de choses, mène une vie impure. » Il dans le Bhagavad-Guita : « Celui qui une famille en interrompt pour tou- les sacrifices et le culte domestique; nction du culte succède l'impiété qui out. » *Voy.* Yoga.

a quatre espèces de victimes que l'on offrir en sacrifice, savoir : l'homme, la e, l'éléphant et le cheval. C'est ce que appelle le *Pourouchamédha* ou *Naramé-* le *Gomédha*, le *Gadjamédha* et l'*Aswa-* a. Mais il est juste de remarquer que crifices n'ont plus lieu depuis le Kali- ou quatrième âge du monde; plusieurs prétendent que les trois premiers jamais eu lieu, et que les passages qui allusion dans les anciens livres doi- être pris dans un sens métaphorique. dant, selon l'orientaliste Ward, le pou- amédha s'est perpétué et s'accomplit dans l'Hindoustan, pendant les fêtes nes de la déesse Kali, et les Thags ou gars se font un mérite et un point de u d'étrangler, en l'honneur de Bha- tous ceux qui tombent entre leurs . *Voy.* Sacrifices humains, Aswamé- Gomédha, Naramédha, Thags.

reste, si les sacrifices sanglants ont été dans l'Inde, on n'a aucun indice que ahmanes y aient jamais participé en é de sacrificateurs; c'était toujours à rsonnes étrangères à leur caste que nctions étaient confiées; ordinaire- c'étaient les radjas qui les remplis- . Aujourd'hui encore, les brahmanes cent aucun ministère dans les temples a coutume d'immoler des victimes. Il ait qu'une seule circonstance où les asthas pussent, sans scrupule, priver istence un être vivant; c'est lorsqu'ils nt le fameux sacrifice de l'*Ekya*, qui core en grand honneur parmi les anes modernes. Un bélier est la vic- ui y est offerte; mais, pour ne point tir l'horreur qu'ils témoignent pour ion du sang, ils assomment et étouffent l'animal au lieu de l'égorger. *Voy.* Ekyam.

Bien que les sacrifices sanglants soient tombés dans un grand discrédit, plusieurs tribus du Bengale et de quelques autres provinces, se conformant scrupuleusement à la lettre du Kalika Pourana, immolent encore devant les idoles de leurs temples un nombre considérable de chevaux et de buffles. Dans la cérémonie du *Djaga*, fête des étoiles, on étrangle un mouton dont on extrait le cœur, qu'on coupe, après l'avoir fait cuire, en petits morceaux que se distribuent et que mangent les brahmanes. Dans le Malabar, les castes inférieures sacrifient des poules. Sur les côtes maritimes, vers la fin du mois de septembre, les natifs accomplissent un sacrifice qui consiste à jeter des noix de coco dans la mer : on appelle cette cérémonie *ouvrir la mer*. Lorsque les habitants veulent rendre les flots propices à ceux de leurs parents qui voyagent, ils leur offrent un sacrifice en cette forme : ils laissent sur le rivage des viandes et des fruits, et lancent à la mer un petit vaisseau de paille couvert d'un voile. Dans plusieurs localités, des pénitents qui veulent offrir un sacrifice tracent au bord de l'eau un cercle, autour duquel ils placent les statues de leurs dieux de façon qu'elles correspondent aux huit coins du monde. Si l'idole qui occupe le centre du cercle remue et tourne sur elle-même sans que personne s'en soit approché, c'est que le sacrifice est agréable à la divinité; si, malgré les prières, elle demeure immobile, c'est que l'offrande n'est pas acceptée, ce qui est du plus fâcheux augure. Autrefois, à l'époque du solstice d'hiver, on immolait au Soleil un agneau, en s'écriant : « Soleil, sois notre sauveur ! »

Les sacrifices du feu sont appelés en général *yadjnya*. Les victimes sont alors brûlées sur l'autel du feu. Dans les sacrifices au feu, appelés *balidanas*, les victimes sont offertes sans être brûlées. Les sacrifices les plus usités maintenant sont ceux de beurre, de lait, de miel, de grains, d'eau, de lait caillé et de fleurs. *Voy.* Poudja.

Conformément aux prescriptions des Védas, le fidèle qui accomplit le sacrifice doit offrir, et boire, lorsqu'il est consommé, du jus de l'herbe asclépiade. On ne peut se servir indifféremment de toute espèce de bois pour le sacrifice; il n'est permis d'employer que celui du *butea frondosa*, du figuier à grappes, du *mimosa catechu*, et, à leur défaut, du bois de l'adénanthère à épines et du manguier. Ces bois doivent être distribués en petites bûchettes longues d'un empan et à peine de la grosseur du poing.

Indépendamment des sacrifices prescrits par les livres sacrés ou introduits par l'usage, il y a encore quelquefois des sacrifices volontaires qui s'accomplissent par la mutilation ou le suicide. Ainsi l'on trouve, dans les environs de la ville de Nagrakut, une riche pagode dans laquelle les brahmanes font un sacrifice barbare, qu'ils exécutent en

se coupant un morceau de la langue pour le présenter à l'idole; ainsi, dans le cas où la société court un danger, par exemple dans les épidémies ou dans d'autres calamités publiques, des brahmanes s'offrent en expiation en se précipitant eux-mêmes du haut d'une tour.

21° Outre les sacrifices humains que les Khonds font en l'honneur de Béra-Pennou, dieu de la terre, ils immolent encore à leurs autres divinités des chèvres, des oiseaux, des poules, des veaux, des moutons, des porcs, etc. Ces sacrifices sont accompagnés d'offrandes de riz, de lait, de safran, de beurre liquéfié et d'encens. Nous en donnons les détails à l'occasion de leurs divinités particulières.

22° Dans le Kamaon, les villages qui ont Kali pour divinité tutélaire, offrent à cette déesse des sacrifices de buffles. Le nombre des animaux immolés en cette occasion varie suivant les moyens des habitants. Chaque buffle est amené successivement à la porte du temple pour être décapité; le premier coup est porté par le principal zémindar, et, s'il n'est pas mortel, toute la foule s'empresse de le frapper jusqu'à ce que l'animal soit mis à mort, ou plutôt haché en pièces.

23° Les Karians et les Koukis, qui n'adorent pas Dieu, offrent cependant des sacrifices au démon. Dans la crainte du mal qu'il est porté à faire, ils cherchent à l'apaiser par des offrandes d'oiseaux et d'autres objets dont ils usent habituellement.

24° Le Chinois Ma-touan-lin, dans son Encyclopédie littéraire, fait des réflexions fort judicieuses sur les sacrifices dans sa patrie. Il est essentiel, dit-il, de distinguer entre l'esprit et le culte. L'esprit du sacrifice, continue-t-il, est perdu, quoique la forme extérieure du culte soit conservée. Dans les premiers temps, par exemple, les cérémonies qui se bornent à un sacrifice furent fixées par des règlements; ensuite la pratique de ces cérémonies fut attachée aux différents emplois et offices de l'Etat, et ceux qui les occupaient, même les princes et les rois, étaient tenus d'y assister. Il a donc été aisé de conserver la tradition de ces cérémonies et de les transmettre à la postérité, malgré le changement des dynasties qui ont successivement occupé le trône. A la décadence de la dynastie des Tcheou, ces cérémonies commencèrent à s'oublier, de sorte que le culte même fut perdu. Ce qui a été conservé depuis les Thsin et les Han, soit par la tradition, soit dans les livres, ne se rapporte qu'aux cérémonies dont la pratique appartenait à des emplois et à des offices. Quant aux grands sacrifices de l'empire, le cérémonial même en a été perdu. Sous les Han, le lettré Tchhing-Khang, après des recherches approfondies sur les cérémonies, composa sur ce sujet un Commentaire, ouvrage très-utile pour remplir les lacunes des livres qui traitent des cérémonies; mais ce Commentaire étant fondé sur la doctrine qui prévalait de son temps et sur les usages des Thsin et des Han, il se méprend souvent dans son interprétation des livres classiques et des usages des trois premières dynasties.

Dans les anciens temps, les sacrifices nommés *Kiao* et *Ming-thang* étaient offerts au ciel en plein air. Les Thsin et les Han commencèrent les premiers à avoir des chapelles dédiées aux *Cinq Empereurs* et au *Grand Un*; ils pratiquaient envers ces divinités les rites du Kiao et du Ming-thang. Cette nouvelle doctrine prit naissance chez les Fang-sse ou enchanteurs; cependant Tchhing-Khang-tchhing l'a admise dans son Commentaire, et il a mis ainsi en crédit les mensonges des imposteurs, afin d'expliquer les rites; il s'est par conséquent fourvoyé. En effet, de tous les rites, le premier sans doute est le sacrifice; et, de tous les sacrifices, le plus important est celui que l'on fait au ciel: mais puisque, relativement au nom et à la signification du mot *ciel*, il a suivi des opinions si extraordinaires, quelle foi peut-on ajouter à son Commentaire? Néanmoins, toutes les dynasties suivantes ont adopté ses opinions, qu'elles ont fondues seulement avec celles de Vang-sou, quant au sacrifice appelé *Ti*, offert tous les cinq ans par les empereurs à leurs ancêtres, et au sacrifice nommé *Hia*, offert tous les trois ans aux ancêtres; enfin, quant à celui qui est offert devant la tablette du fondateur de la famille, il n'y a rien de clair dans le livre des Rites, et, sur ce point, les commentateurs sont aussi opposés les uns aux autres et aussi en contradiction que sur le sacrifice au ciel.

Le même Ma-touan-lin traite ensuite du sacrifice *Kiao*, puis du *Ming-thang*, de ceux que l'on nomme *Heou-thou* (terre reine), *Yu* ou pour la pluie, *Ou-ti* (les cinq empereurs); de ceux que l'on offre au soleil, à la lune, aux étoiles et aux planètes, au froid et à la chaleur, aux six vénérables (1) et aux quatre régions du monde. Il parle ensuite des sacrifices offerts aux esprits qui président aux champs, au temps des semailles, aux montagnes et aux rivières; de celui que l'on nomme *Foung-chan* et que l'on offre à la terre; enfin des prières, des exorcismes et des sacrifices superstitieux; le tout en vingt-trois livres. On voit que les sacrifices de l'ancien culte chinois sont très-nombreux, et que ce peuple y attache la plus grande importance.

Les sacrifices, dit le P. Visdelou, sont très-nombreux dans la religion de la Chine. Pour ne parler que des sacrifices principaux ou impériaux, il y en a pour le ciel, la terre et les ancêtres des empereurs; pour l'esprit ou le génie tutélaire des terres labourables, et pour le génie tutélaire des grains de l'empire; on sacrifie à ceux-ci en même temps. Il y a aussi des sacrifices pour les cinq principales montagnes de l'empire, pour les cinq montagnes tutélaires, pour les quatre mers et les quatre fleuves. On sacrifie aux sépulcres des empereurs illustres de

(1) Les *six vénérables* sont les quatre saisons, le chaud, le froid, les corps célestes, l'eau et la sécheresse.

ssées; au temple dédié à Con-
e lieu même de sa naissance, et
ges ou héros. Tous ces sacrifi-
ar l'empereur même ou par ses
plus, quand le monarque doit
ersonne pour quelque expédi-
, il sacrifie à l'esprit des éten-
teint du sang des victimes les
les tambours. Il sacrifie au génie
u remuement des terres et au
nes à feu. Outre cela, les empe-
ient autrefois aux génies des
r la vertu desquels ils croyaient
astie régnait. Il est vrai que
nières dynasties ont cessé de
s génies, mais non pas de les
peut voir l'ordre de la marche
r lorsqu'il va sacrifier, à l'ar-
ION, n. 10.
ns le Chou-King, que le droit
le sacrifice aux divers esprits
it gradué selon l'ordre des di-
offices. D'après cette gradua-
euple des campagnes connais-
nt le sacrifice à la terre et aux
ndaires. Ce règlement dut faci-
ion de la croyance aux esprits,
aturelle à tous les peuples peu
s animaux qu'on offrait le plus
crifice étaient des cochons, des
bœufs, mais surtout des bœufs
ait la couleur. On offrait éga-
dans des plats et du vin extrait
oment et du millet. Il est parlé,
u-King, d'un vin nommé *Ku-*
e qu'il était fait de millet noir
et d'une herbe odoriférante du
ng. Cette oblation demandait un
plein de respect, selon la pensée
ng-vang. Les sacrifices publics
pagnés du son des instruments,
t des tambours.
s seulement aux esprits et aux
les Chinois offrent des sacrifi-
us est aussi l'objet de ce culte
lui qui fait alors l'office de sa-
t toujours un mandarin, et or-
le gouverneur de la ville, assisté
ont l'un est le maître des céré-
la veille, on prépare tout ce qui
e, comme le riz, les semences
fruits de la terre que l'on doit
ne table en forme d'autel, on
tte de Confucius. Devant la cha-
cour où le célébrant met, sur
ble, des cierges, des brasiers,
; c'est là qu'il éprouve les vic-
eur mettant du vin chaud dans
ouent-elles l'oreille, elles sont
es au sacrifice, sinon elles sont
s victimes sont ordinairement
x. Avant qu'on les égorge, le
fait une profonde révérence,
après qu'ils ont été mis à mort.
ite les poils de l'animal, on en
ins et on en garde le sang pour
nt. Le lendemain, en effet, le
vient avec ses officiers; on al-
rges et on jette les parfums

dans les brasiers. Les musiciens commencent leurs chants, et, sur le signal donné par le maître des cérémonies, le célébrant offre à Confucius le poil et le sang de la victime, en les présentant des deux mains dans un bassin; il sort ensuite avec ses ministres et enterre dans la cour le sang et les poils. On découvre alors les chairs de l'animal immolé, et le maître des cérémonies dit : « Que l'esprit de Confucius descende ! » Aussitôt le sacrificateur élève un vase plein de vin, qu'il répand sur un homme de paille. Cette cérémonie a lieu également dans les sacrifices pour les morts. Les Chinois croient que par ce moyen on évoque l'esprit de celui auquel on sacrifie. Après cela le célébrant prend la tablette de Confucius, et la met sur l'autel en faisant cette prière : « O Confucius ! vos vertus sont excellentes et admirables. Votre doctrine apprend aux rois à gouverner leurs sujets. Les offrandes que nous vous présentons sont pures. Que votre esprit éclairé descende sur nous, qu'il nous assiste par sa présence ! » L'oraison finie, tout le monde se met à genoux, et demeure quelque temps dans cette posture. Alors le sacrificateur se lave les mains et les essuie. Un des ministres lui présente un bassin contenant une pièce de soie, et un autre plein de vin. Le maître des cérémonies s'écrie : « Que le sacrificateur s'approche du trône de Confucius. » Le célébrant se met aussitôt à genoux, au son de la musique; il prend la pièce de soie, l'élève des deux mains et l'offre à Confucius. Il prend de même le vase plein de vin et l'élève; ce qui est suivi d'une autre génuflexion. Enfin on brûle la pièce de satin dans un brasier préparé exprès; et le sacrificateur prononce cette prière : « Vos vertus, ô Confucius, surpassent celles de tous les saints, qui ont paru dans le monde. Nos offrandes sont peu de chose; nous demandons seulement que votre esprit nous écoute. » Il fait encore plusieurs inclinations, prend le vase de vin, et récite une autre prière dont le sens est qu'il sacrifice à Confucius d'excellent vin, des parfums, des chairs, en supposant toujours que l'esprit du sage est présent. Le maître des cérémonies annonce la dernière partie du sacrifice, et dit : « Buvez le vin du bonheur et de la félicité. » Il répète l'ordre de fléchir les genoux. Un ministre remet encore entre les mains du célébrant un vase plein de vin; et celui-ci le boit pendant que le maître des cérémonies répète : « Buvez le vin de la félicité. » On lui présente de même la chair des victimes, et il l'élève, pendant que le maître des cérémonies dit : Prenez la chair du sacrifice. » Suivent deux oraisons, dont la dernière se termine par ces paroles : « Le fruit du sacrifice que nous vous offrons est que nous recevrons toutes sortes de félicités et de biens. » Puis les chairs sont distribuées entre les assistants, qui s'imaginent par là avoir part à la protection de Confucius. Enfin on fait la cérémonie de congédier l'esprit du philosophe, par une prière qui finit en ces termes : « Nous vous avons sacri-

té avec respect ; nous vous avons prié d'assister à nos offrandes d'agréable odeur ; maintenant nous accompagnons votre esprit, etc. » Après le sacrifice on en partage les restes entre l'assemblée, dont chacun peut emporter chez lui ce qu'il a reçu. Ce qui est resté des étoffes de soie qu'on a brûlées sert à faire des poupées pour les enfants, au bonheur desquels on croit qu'elles peuvent contribuer puissamment.

Le sacrifice le plus solennel des ancêtres est celui du 14 de la lune d'août ; il a lieu dans un temple sur la porte duquel sont écrits ces deux mots : *Kia-tcheou*, temple des ancêtres. On y prépare six tables chargées de viandes apprêtées, de chair crue, de fruits, de fleurs et de parfums qui brûlent sur de petits réchauds. Dans le lieu le plus éminent, sont disposées les tablettes des ancêtres, chacune dans sa niche ; et de chaque côté leurs images sont attachées contre la muraille. Dans la cour sont étendus des tapis sur lesquels on voit des amas de papier découpés en forme de deniers, que l'on suppose devoir être changés en monnaie véritable dans l'autre vie, pour racheter les âmes des parents. Enfin, dans un coin de la cour, on dresse un grand arbre, auquel sont attachés des copeaux qui brûlent pendant tout le temps du sacrifice, pour éclairer les âmes des morts. Les lettrés qui assistent à ce sacrifice sont revêtus des habits de docteur qu'ils revêtent aux fêtes solennelles. L'un d'eux fait l'office de prêtre ; deux autres remplissent la fonction de ministres, et un quatrième est le maître des cérémonies. Plusieurs autres docteurs exercent divers autres ministères. Le célébrant s'étant placé avec ses deux assistants sur le tapis de la cour, le maître des cérémonies ordonne à tout le monde de se prosterner le visage contre terre, et de se relever ensuite. Le célébrant et ses ministres s'approchent des tablettes et des images des défunts, et les encensent. Le maître des cérémonies ordonne d'offrir le vin de la prospérité et de la bonne fortune. En même temps les ministres présentent le vin au célébrant, qui prend la coupe des deux mains, l'élève, la baisse, et en boit le contenu. Après un grand nombre d'autres cérémonies, l'officiant et ses ministres se tournent vers le peuple, et l'un d'eux proclame à haute voix les fruits que l'on a droit d'attendre du sacrifice. « Vous tous qui avez assisté à ce sacrifice, vous devez être certains de recevoir de grands avantages de vos ancêtres défunts, à cause de l'honneur que vous leur avez rendu en leur sacrifiant. Vous serez honorés, vous aurez une longue vie, et vous jouirez de toutes sortes de biens temporels. » Ce discours fini, on met le feu aux deniers de papier, et le sacrifice est ainsi terminé.

25° Les sacrifices du Tong-King et de la Cochinchine ont beaucoup de rapport avec ceux des Chinois. Nous décrivons un des plus solennels à l'article AGRICULTURE (*Fête de l'*), n° 4.

26° Les Formosans ont des assemblées dans lesquelles ils offrent des sacrifices publics, les victimes sont des pourceaux : pendant qu'on les égorge, le peuple
terre ; mais lorsque les chairs
dans le feu pour être consumées,
debout, les mains jointes, et les
nés vers une espèce de tabern
sur l'autel. Ces sacrifices sont off
prêtresses appelées Juibas ; si,
rémonie, la prêtresse juge à prop
au peuple, elle le fait avec des cri
et des contorsions extraordinaire
raient faire supposer qu'elle est
démon ou par le dieu auquel el
sacrifier

Avant d'ensemencer leurs terr
mosans offrent un sacrifice aux
président aux moissons. Pend
temps que durent les semailles,
un devoir de présenter à ces gé
et le cœur de tous les animaux q
rive de tuer. Au commenceme
colte, ils leur offrent les premic
de la terre. Chacun d'eux immol
ceau, lorsqu'ils renferment les
les greniers. Cet animal est aussi
dinaire, la victime qu'immole le
d'une maison nouvellement bât
en prend possession. Il rassemb
amis, fait un sacrifice solennel,
grand festin, où il est rare que
ne s'enivrent pas. Il invite même
qu'il honore à s'enivrer avec les
par une prière qu'il leur adresse.

27° Les Japonais du culte du Sin
naissent point d'autre sacrifice que
des parfums sur une espèce de ta
en forme d'autel, et placée vis-à-
mulacres, ou bien sur des pierre
au milieu des champs.

28° Les Bouddhistes propremen
frent point de sacrifices sanglants
en horreur l'effusion du sang de
mais les Chamanistes, dont le c
mélange du bouddhisme et de l'i
ont conservé un grand nombre.

Les sacrifices des Mantchous
en poissons, vin, pain et batonne
tous ces objets sont mentionnés
tuel que l'empereur Kien-Long a
eux. On peut y joindre les qua
l'exception des pourceaux), les
fourrures, les cornes, etc. Les S
crifient même des chiens ; les
offrent aussi des bandes et des
papier, que l'on suspend dans
d'appartement appelé *Koun-nin*
dans la tente ou tabernacle de l'e
si, le suprême empereur. Dep
Mantchous sont civilisés, ils o
suivant leurs facultés, une pe
forme d'autel, et même une esp
tabernacle supérieurement trava
où ils déposent leurs offrandes
dévotions journalières ; ils fo
deux grands sacrifices par an, l'
temps, et l'autre en automne ; ce
fices datent de la plus haute anti
chez les anciens Chinois chama
le principal acte de cette religi
ceux qui la professent rempli

. Leur année commence au
offrent à cette occasion les
urs troupeaux et du gazon ; le
mne ou de la fin de l'été se
de solennité. Plusieurs Cha-
chous et kamtchadales élèvent,
onstance, une perche ou une
e pour y appendre les offrandes
s bêtes qui ont été immolées,
, matin et soir, les Mantchous
les dans le Koun-ning-Koung ;
s immolent une victime ; cha-
font les deux grands sacrifices
t de l'automne. Au commen-
tres saisons, ils font des obla-
aissance des bienfaits reçus et
er de nouveaux. Chaque mois
endent des papiers, tant dans
stiné aux sacrifices, que dans
écialement consacré à l'esprit
intemps et à l'automne ; dans
ons on plante le mât pour se
rand sacrifice. L'empereur
que toutes les cérémonies
alors, ainsi que dans les
es de quelque espèce qu'ils
transmises par les ancêtres ;
s rétablir dans leur pureté pri-
êcher qu'elles ne se corrom-
, qu'il a ordonné de publier
nous avons parlé, et dont feu
é une notice dans le tome VII
*Extraits des manuscrits de la
tionale.*
s adorent principalement le
la mer et les autres phéno-
ture ; ils les représentent et
us la forme de symboles très-
offrent des sacrifices, prin-
lieu de la mer. Les habitants
Karafto brûlent sur le rivage
maux qu'ils ont pris dans la

chadales ne se ruinent pas en
ffrent à la divinité qu'ils es-
les ouïes, les nageoires, les
issons qu'ils ont pris, et en
qui ne peut leur servir. Ce-
èbrent, après les travaux de
omne, une fête assez solen-
s allons donner la description,
le est accompagnée d'une es-
, que parce que nous n'avons
la placer ailleurs.
par balayer la ïourte ou l'ha-
raine de l'hiver ; on en ôte
es harnois et tout autre atti-
Un homme âgé et trois fem-
natte qui renferme des pro-
uatre personnes envoient
e bois un homme avec une
ovisions, et une hache faite
st une sorte de pâte, couper
r l'hiver. Le vieillard et les
s leurs mains du *tonchitche*
cherons en ont sur leurs têtes
ches. Le *tonchitche* est une
se dont on fait grand usage.
des bûcherons, les femmes

jettent le reste de leurs provisions aux enfants, qui se battent pour les avoir. Elles pétrissent ensuite, ou taillent du ioukola en forme de baleine. On chauffe la ïourte. Le vieillard apporte une barbue qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle qui sert à descendre dans l'habitation. Il tourne trois fois sur la même place. Les hommes, les femmes et les enfants font la même chose après lui. Il fait cuire de la *sarana* pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses simulacres de bois, soit anciens, soit nouveaux, dans le plafond au-dessus du foyer : dans les ïourtes, le foyer et l'échelle sont des choses sacrées. Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau dont on fait le grand simulacre. On attache à celui-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du tonchitche, et on le met sur le foyer. Les enfants se placent auprès de l'échelle, pour attraper les simulacres qu'on leur jette du dehors dans la ïourte. Un d'entre eux prend le grand simulacre, le traîne par le cou autour du foyer, le remet à sa place, aidé de ses compagnons qui le suivent en criant *Alkalalalai*. Les vieillards s'asseoient autour du foyer. Le principal prend une pelle de tonchitche, et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année. Sois-nous propice, défends-nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs, des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains, se mettent à danser, en criant sans cesse *Alkalalalai*. Pendant ces cris, les femmes et les filles sortent des coins de la ïourte, les mains levées avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par des cris et des mouvements si furieux qu'elles en tombent par terre comme mortes. Les hommes les reportent à leurs places où elles restent sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles qui les font crier et pleurer. A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés. Ils portent un des plus gros bouleaux coupés à la racine. Avec ce bouleau, ils frappent à l'entrée de la ïourte, battant des pieds et jetant de grands cris. Ceux qui sont en dedans leur répondent de même. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter : mais le chef de la ïourte les en empêche. Toutes tirent le bouleau dans la ïourte ; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent. Les femmes tombent par terre, excepté celle qui s'est attachée au bouleau la première, et restent sans mouvement. Alors un vieillard vient comme pour les désanchanter. Dans une fête, une de ces femmes résista plus longtemps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Elle reprit enfin ses sens en se plaignant d'un grand mal de cœur. Elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jetant dans le feu

des nageoires et des ouïes de poissons. Dans les nattes où étaient leurs provisions, les bûcherons n'ont rapporté que des morceaux de bouleau. On en fait de petits simulacres en l'honneur des mauvais esprits qui se sont emparés des femmes. Après avoir rangé de suite ces simulacres, on leur présente trois vases de sarana pilée, et on met devant chacun d'eux une cuiller; on leur barbouille le visage de *taciet*. On leur fait des bonnets d'herbes. On mange les mets où ils n'ont pas touché. Enfin, on les rassemble en trois paquets et on les jette au feu. Le lendemain matin de vieilles femmes font à peu près la même chose devant des peaux de veau marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, qu'elles allument comme des bougies pour en parfumer la iourte. Cette fumigation s'appelle une purification. Une femme entre ensuite dans la iourte par la seconde ouverture qu'on nomme *ioupana*, tenant un loup fait d'herbe douce, et rempli de graisse d'ours. Les hommes et les femmes se disputent ce loup, les premiers l'emportent enfin. Un homme tire une flèche sur le loup, que les autres hommes mettent en pièces pour le manger. Après ces espèces de cérémonies, on apporte dans la iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, qu'il courbe en cercle. Il fait passer deux fois par ce cercle, sa femme et ses enfants qui dansent aussitôt en rond. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la iourte, en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont rapporté de la forêt. On le place enfin sur le *balagne*, ou l'habitation d'été; il reste là toute l'année sans recevoir le moindre honneur. Cette fête se célèbre avec quelques différences dans les rites, chez les Kamtschadales du nord.

31° Les Koriaques immolent des chiens et des rennes, et disent au génie malfaisant qu'ils redoutent: « C'est pour toi; mais envoie-nous aussi quelque chose. » Lorsqu'ils doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par de mauvais esprits, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair, et dont ils attachent la tête et les os à un pieu, vers le séjour présumé de ces esprits.

32° Les Yakouts exécutent leurs cérémonies religieuses autour d'un grand arbre, aux branches duquel ils suspendent les têtes des chevaux et des bœufs qu'ils ont immolés, avec toutes sortes de bagatelles de fer et de cuivre. En un certain temps de l'année, ils allument un grand feu, et ils y jetent, vers l'orient, de l'eau-de-vie distillée de lait de jument; c'est, dit-on, le sacrifice qu'ils font au ciel.

33° Les Tongouses célèbrent, chaque année, un sacrifice solennel dans une forêt. Ils immolent un animal de chaque espèce. Après le sacrifice, ils rendent une sorte de culte aux peaux des victimes, qu'ils suspendent aux arbres les plus touffus et les plus élevés. Tout se termine par un grand festin, où mange les viandes des victimes immolées. Les Tongouses sacrifient, dit-on, au mauvais génie le premier anim tué à la chasse, et sur le lieu n vorent la viande, gardant la pe usage. La part du mauvais espri qu'ils exposent sur un poteau. plantent un piquet sur lequel peau d'une zibeline ou d'un r et rendent des honneurs à cette y a un serment particulier aux et dans lequel on égorge un chi persuadés que le sang de cet ai querait quiconque aurait la tém parjurer.

34° Les Bouriates égorgent d des bœufs, des moutons et d l'honneur de leur *Nouguit*, ido des chiffons de drap, et qu'ils s une petite tente. La viande de sert surtout à la nourriture des esprits, dont les prêtres se char veiller et de consommer l'approvi Ils ont un respect particulier po tagne voisine du lac Baikal, et quelquefois des sacrifices. De ter ils sacrifient, pour l'expiation chés, non pas des animaux, ma uns de leurs prêtres qu'ils chois les plus dévots et les plus exem

35° Les Téléoutes sacrifient u val à leur fête d'automne, qu'il vers la mi-octobre.

36° Les Ostiakes offrent à leurs des poissons vivants. Ils metten devant lui, le lui laissent quelqu font cuire, le mangent, frottent l simulacre avec la graisse de la en a qui donnent des habits ou ceaux d'étoffe. Quelques-uns sa rennes, des élans, des chevaux. devant le simulacre la bête dest crifice, et lui lient les jambes. A tre prononce une sorte de priè quelle il fait marché avec le convient de lui sacrifier l'anim condition qu'il accordera aux as ou telle grâce. Le silence du d prété comme un consentement ce qu'on lui demande. Le prêt coup sur la tête de la victime même moment, un homme po un arc à la main, tire une flèch tandis qu'un autre lui perce le ve broche. Après qu'on a reçu dans le sang de la victime, on la traîne et on lui fait faire trois tours mulacre. On l'écorche ensuite; la tête, les pieds et la queue, q pend au haut d'un grand arbre. le sang de l'animal une espèce sur les cabanes; on en barbou bouche du simulacre, et même par dévotion. Après le sacrific festin selon l'usage. On finit pa mulacre avec la graisse de la opinion particulière à ces peupl l'âme de la divinité vient, pend fice, habiter le simulacre qui l et s'en retourne après la cérém lèbrent ce départ de l'âme ave

ment alors en l'air avec des bâ-

gouls sacrifient au soleil et à la
hes dont ils mangent la chair,
spendent les peaux, dans les
ix les plus élevés. Ce sacrifice
s ans, dans une assemblée de
lle de chaque village.
hérémisses immolent à Jumala
n bœuf ou un mouton. Ils dis-
erche en travers entre deux ar-
te perche, ils étendent la peau
icrifié, dont ils font griller la
coupent une tranche qu'ils met-
e écuelle, et la jettent dans le
autre écuelle remplie de quel-
communément d'hydromel. On
ire ces sacrifices, ainsi que tous
rcices de religion, auprès d'une
une eau courante, et sous des

s du paganisme africain.

ris les sacrifices étaient en pleine
ni les nègres de la Guinée, du
la Côte-d'Or, et en général dans
ie centrale; on y immolait même
, et principalement des prison-
rre. Mais depuis que ces peu-
uvé le moyen de se défaire plus
ment de leurs ennemis en les
ime esclaves aux Européens, les
mains ont cessé; l'introduction
isme parmi ces tribus sauvages
ntribué beaucoup à les abolir.
ces nègres n'ont plus d'autres
paux que ceux qui sont enjoints
ion musulmane; mais comme
re conservé une multitude d'u-
ents de l'ancien paganisme, il y a
ibus qui offrent, soit au soleil,
ches, des sacrifices de vin, de
e d'animaux. On peut encore
omme une espèce de sacrifice
ume, encore en vigueur parmi
s de ces peuples, de mettre à
humer avec le cadavre de leurs
mes, ses officiers et ses es-

Mesurado, les nègres ont un
peut-être encore à présent fait
de fruits et de vin de palmier,
s animaux. Après que les victi-
rgées, et qu'on a répandu à terre
u vin et des fruits, le roi et le
ennent la meilleure partie des
reste est abandonné au peu-

Formoso, lorsqu'il s'agissait de
le, on amenait sur la place une
attachait à un poteau; on exécu-
elle des danses accompagnées
mbour et de divers instruments,
hants et de vociférations; puis
minait par le sacrifice de l'ani-
t partagé entre l'assemblée; le
le seul ne pouvait en manger,
serait mort infailliblement au
ée. Il en emportait seulement la tête, qu'il gardait chez lui, après l'avoir ornée de fétiches, et peinte de différentes couleurs.

42° Les nègres de la Gambra adoraient la nouvelle lune, et faisaient des sacrifices d'animaux à des simulacres cachés dans des troncs d'arbres, au fond d'une sombre forêt; ils leur offraient aussi des légumes, du riz et du millet. Certains arbres qui avaient reçu une consécration particulière, avaient également droit à leur vénération, et ils leur sacrifiaient des bœufs, des chiens et des coqs engraissés. Dans le partage du corps de la victime, les dieux n'avaient pour eux que la peau et les cornes.

43° Plusieurs peuplades de la Côte-d'Or ont deux jours de fête par semaine. Le premier est consacré au fétiche domestique. Ce jour-là on prend un pagne blanc, et on se trace avec de la craie blanche des lignes sur le visage. On ne boit du vin de palmier que le soir. Tous les nègres n'observent pas également la seconde fête; mais une grande partie, et surtout les nobles, font le sacrifice d'un coq, ou même celui d'un mouton, s'ils sont assez riches. Le sacrifice est offert aux fétiches en général. On se contente d'avertir le simulacre qu'on tue un animal en son honneur, et il n'y a pas d'autre cérémonie. Au reste le sacrificateur n'a pas plus de part à la victime, que le dieu auquel elle est immolée; car ses amis, avertis du sacrifice, se jettent sur l'animal, avant même qu'il soit expiré, le mettent en pièces avec les doigts et les ongles, font griller le morceau qu'ils ont pu en emporter, et l'avalent aussitôt sans assaisonnement. Les entrailles et les intestins n'excitent pas moins leur avidité; ils les hachent fort menus, les font bouillir avec un peu de sel et force poivre de Guinée, et trouvent ce mets délicieux. — Le jour anniversaire de leur couronnement, les princes font des sacrifices publics à leur fétiche particulier, qui est ordinairement le plus grand arbre du pays.

44° Dans l'ancien royaume de Juidah, lorsque la mer violemment agitée s'opposait à l'embarquement ou au débarquement des marchandises, on consultait le grand sacrificateur, et suivant l'ordre qu'il en donnait, on égorgeait sur le rivage un bœuf ou un mouton, dont on faisait couler le sang dans l'eau, et on jetait dans les flots un anneau d'or, avec la main, le plus avant possible. Le sang et l'anneau étaient perdus, mais le sacrificateur faisait son profit de la chair des victimes.

On célébrait également un sacrifice solennel en l'honneur du grand serpent, à l'occasion du couronnement des rois de Juidah. C'était encore le grand sacrificateur qui déterminait l'importance de la victime; et quand il aurait demandé l'offrande des femmes les plus chéries du prince, il eût fallu en passer par là, et les immoler. Mais au couronnement du roi Amar, qui eut lieu au mois d'avril de l'an 1725, ce pontife suprême se montra assez raisonnable. Il n'en coûta la vie qu'à un bœuf, à un cheval, à un mou-

ton et a une poule. Ces quatre animaux furent égorgés dans le palais, et ensuite portés en cérémonie au milieu de la place publique où on les déposa proprement sur des nattes. On mit à côté des victimes neuf petits pains de millet bien frottés d'huile de palme, après quoi le grand sacrificateur planta en terre une perche de neuf à dix pieds de longueur, au haut de laquelle était attaché un morceau de toile en guise d'étendard. Ces victimes demeurèrent exposées au même lieu jusqu'à ce que les oiseaux les eussent dévorées, sans qu'il fût permis à personne de les changer de place, encore moins d'en emporter quelque morceau pour le manger, sous peine de la vie. Toute cette cérémonie se fit au bruit des tambours, des flûtes, des trompettes et des cris de joie que le peuple poussait de toutes parts.

45° Les peuples du Benin reconnaissent un dieu bon, qu'il ne faut représenter sous aucune forme, parce qu'il est invisible ; ni honorer, parce qu'il est au-dessus des hommages des mortels ; ni prier, parce qu'il est naturellement porté à faire le bien. Mais ils admettent aussi un dieu malfaisant, et c'est celui-ci qu'il convient de se rendre propice par des sacrifices et des offrandes.

46° Au cap Corse, on immole tous les ans une chèvre, sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui est considéré comme le principal fétiche du pays. Le sacrificateur mange une partie de la victime, et jette le reste dans la mer, en invoquant la divinité avec des postures et des contorsions ridicules. Il annonce ensuite aux assistants la saison et les jours les plus favorables pour la pêche, assurant qu'il a reçu ces indications du fétiche lui-même.

47° Les habitants du Congo ne songent guère à adorer ni à prier le dieu bon, qui, disent-ils, leur sera toujours assez favorable ; il n'y a que le mauvais esprit qu'ils cherchent à apaiser, et les sacrifices qu'ils font à cet effet sont fort différents de tout ce que nous venons de dire. Les uns, pour se le rendre propice, ne mangent jamais de volaille ou de gibier ; d'autres se privent de certaines espèces de poissons, de fruits ou de légumes. Il n'en est aucun qui ne fasse profession de s'abstenir toute sa vie de quelque sorte de nourriture. La seule manière de faire des offrandes au mauvais esprit est de laisser périr sur pied, en son honneur, quelques arbrisseaux chargés de leurs fruits ; le bananier est celui qu'ils lui consacrent de préférence.

48° Les Jagas ont coutume d'immoler à leurs dieux des victimes humaines, au commencement de la moisson. Leur sang est employé à arroser les prémices des fruits de la terre, et leur chair sert d'aliment aux Gangas ou prêtres.

49° Kolbe rapporte que les Hottentots adorent comme une divinité bienfaisante une espèce de cerf-volant qui a la tête et les ailes d'un jaune doré. Dès qu'ils aperçoivent cette petite divinité, ils lui rendent le plus grand hommage, et s'il arrive que l'animal honore un village de sa prés… habitants se rassemblent autou… sent et chantent avec des tran… et immolent deux brebis en … dans la persuasion que l'insect… la paix et la prospérité. Si cet … à se reposer sur un Hottent… dès lors regardé comme un sa… sonnage favorisé du ciel. A l'in… en sacrifice le bœuf le plus gra… qui appartiennent au village. … les entrailles bien nettoyées et … la graisse au prétendu saint, q… seul. Les hommes du kraal en … chair et la mangent, et les fem… le bouillon. La coëffe de l'anim… en forme de corde, et on la m… saint en guise de collier ; il est … porter jusqu'à ce qu'elle tomb… ou que l'insecte divin ait jug… se reposer sur quelque autre h… lage. Si l'insecte s'est posé su… les cérémonies sont les mêmes, … sont les femmes qui mangent l… victime, et les hommes qui boi… lon. Le silence des voyageurs … touchant cet usage nous fait j… tombé en désuétude.

50° Les Madécasses, dans leurs … sacrifient un bœuf, arrosent l'a… sang de l'animal, et le font to… enfants, dans la persuasion qu'i… là préservés de maladie pendan… née. Celui qui offre le sacrifice … en pièces, prend le premier m… jette à sa droite en disant : « V… diable. » Il prend ensuite un a… et le jette à gauche, en disant : … Dieu. » Enfin chacun recueille … bête, et se l'attache au cou, co… servatif assuré.

Il paraît encore, par le récit … que ces insulaires font une espè… à Dieu et au diable avant de b… offrent des sacrifices d'actions d… que la récolte est abondante. … sur le point de recueillir le riz … une vache noire, et jettent … une partie de la victime, en … même temps des paroles d'acti… Pour être digne de porter les … victime, il faut avoir appris … prière, et bénir le couteau en l… au ciel. Ils font aussi des sacri… entrent dans une nouvelle mai… sont malades, quand ils se ma… les femmes accouchent, et dan… les. A la circoncision général… on lie un taureau par les corne… attachée à la fourche d'un po… sacrifie ; les cornes de l'anim… ensuite suspendues à ce potea…

51° Les habitants de l'île S… fête dans laquelle ils immolen… en l'honneur de la lune.

Sacrifices en Amériq…

52° Les Canadiens, suivant … font jamais de sacrifices de cr…

i-Manitou ; mais ils brûlent en
ır des marchandises dont ils tra-
: les Français ; et le sacrifice allait
à plus de cent mille écus. Voici
ie ce voyageur nous donne de
émonie. On choisit, pour la so-
ı jour serein et un temps calme.
ie sauvage porte son offrande sur
Ensuite, quand le soleil est le plus
horizon, les jeunes gens se ran-
· du bûcher avec des écorces al-
ur y mettre le feu. Les guerriers
dansent, jusqu'à ce que le sacri-
isumé, pendant que les vieillards
le Kitchi-Manitou, et présentent
n temps au soleil leurs calumets
es danses et les chants durent
rnée, et les hommages du calu-
lent depuis le lever du soleil jus-
ucher, en observant de l'adorer
t, à son midi et à son couchant.
ı au grand esprit a pour objet de
ler de les protéger contre les mé-
leur accorder sa faveur, de con-
ourage et la force des guerriers,
l'esprit des vieillards, de leur ins-
es conseils, d'augmenter et con-
familles, de garantir les enfants
is esprits et de la main des mé-
répandre sa bénédiction sur les
sur les villages et sur les chas-
les instruire de sa volonté par des
t de les conduire après leur mort
pays des âmes.
voyageurs assurent que les Cana-
olent des chiens au soleil. Ils of-
des sacrifices aux torrents ou cas-
nés *sauts* dans les relations d'A-
es sacrifices consistent en peaux
tabac et porcelaine, qu'ils atta-
arbre voisin du torrent, ou qu'ils
la cascade même. Ils sont per-
y a un esprit qui réside au fond
ides, et c'est à lui que l'offrande
e. Ils demandent son secours,
ont à la chasse ou à la guerre ; et
porté la victoire dans un combat,
ribuent, et immolent en son hon-
sonniers qu'ils ont faits.
riand observe que les sacrifi-
avaient lieu au bord des fleuves;
ent aux changements de saison,
ion de la paix ou de la guerre.
es particuliers s'accomplissaient
ittes. On jetait au vent les cen-
ies, et l'on allumait un feu nou-
ande aux bons et aux mauvais
istait en peaux de bêtes, ustensi-
age, armes, colliers, le tout de
ur.
irginiens n'épargnaient ni les of-
les sacrifices à leurs dieux, et le
sujet de crainte leur fournissait
le faire fumer de la graisse ou du
onneur de ces divinités. S'ils en-
t un voyage, ils brûlaient du ta-
btenir l'assistance du soleil. S'ils
: un lac ou une rivière, ils y je-
bac, ou même ce qu'ils avaient de
plus précieux, pour obtenir un heureux passage de l'esprit qu'ils croyaient présider à ces lieux. Lorsqu'ils revenaient de la chasse. de la guerre, ou de quelque autre entreprise considérable, ils offraient une partie du butin, du tabac, des fourrures, des couleurs dont ils avaient coutume de se peindre, la graisse et les meilleurs morceaux du gibier qu'ils avaient pris.

54° Les Floridiens n'offraient point au soleil de sacrifices sanglants ; ils ne croyaient pas qu'ils pussent être agréables à cet astre vivifiant et conservateur. Ils se contentaient d'apporter aux prêtres des offrandes, que ceux-ci suspendaient à des perches à l'entrée de la grotte consacrée à cet astre. D'autres fois ils jetaient des parfums dans un grand feu allumé devant cette espèce de temple. Il y avait également une fête dans laquelle le prêtre versait du miel sur une pierre creuse, et répandait à l'entour une certaine quantité de maïs pour servir de nourriture à des oiseaux consacrés au soleil, et qui, suivant les Floridiens, chantaient les louanges de cet astre.

Tous les ans néanmoins, vers la fin du mois de février, on faisait au soleil une offrande qui semblait indiquer qu'autrefois ils faisaient à cette divinité des sacrifices sanglants. Ils choisissaient pour cet effet la peau du plus grand cerf qu'ils aient pu trouver. Apres l'avoir remplie de toutes sortes d'herbes, ils l'ornaient de fleurs et de fruits, et l'élevaient au sommet d'un grand arbre, la tête tournée vers le soleil levant, en demandant à cette divinité qu'il lui plût de bénir les fruits de la terre et de conserver à celle-ci sa fécondité. La peau du cerf demeurait exposée sur l'arbre jusqu'à l'année suivante. — Nous verrons dans l'article suivant que les Floridiens avaient l'horrible coutume des sacrifices humains, comme la plupart des nations de l'Amérique.

55° Les offrandes que les anciens habitants de l'île Espagnole offraient à leurs dieux consistaient principalement en gâteaux, que certaines femmes présentaient dans des corbeilles ornées de fleurs ; après quoi, au signal des prêtres, elles dansaient et chantaient les louanges des *chemens* ou divinités. Elles offraient ensuite leurs gâteaux, et finissaient cet acte de dévotion par les louanges de leurs anciens caciques, et par des prières pour la prospérité de la nation. Les prêtres rompaient ces gâteaux en plusieurs pièces, dont ils faisaient ensuite la distribution aux hommes. Ils devaient conserver pendant toute l'année ces morceaux de gâteaux consacrés par l'offrande qui en avait été faite aux chemens. Ils croyaient que c'étaient des préservatifs contre plusieurs sortes d'accidents.

56° Outre les sacrifices humains dont nous parlerons plus tard, et qui nulle part ne furent plus nombreux et plus horribles que chez les Mexicains, ces peuples avaient encore la coutume d'offrir au soleil et à la terre les prémices de la viande et de la boisson, avant de se mettre à table. Ils en usaient de

même à l'égard des grains, les fruits et des fleurs.

57° Dans l'île de Cosumel, le dieu de la pluie était adoré sous la forme de la croix. En temps de sécheresse, on allait en procession le prier de faire pleuvoir. On lui sacrifiait des cailles, on lui offrait des parfums exquis et on l'arrosait d'eau.

58° Les anciens Muyscas avaient également des sacrifices humains; de plus ils faisaient à leurs divinités, dans certaines circonstances, des offrandes de ce qu'ils avaient de plus précieux. Ainsi, après l'expiration du temps de leur jeûne nommé *zaga*, ils s'adressaient à un chèque, et lui remettaient leur offrande, qui était ordinairement la figure de quelque animal en or. Le chèque se rendait à l'endroit désigné, quittait ses vêtements, enveloppait l'offrande dans du coton, adressait une prière à la divinité, et jetait l'offrande dans l'eau, ou l'enterrait, selon la nature du lieu; il s'en allait ensuite à reculons jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses vêtements. Celui qui l'avait envoyé lui donnait pour sa peine deux pièces d'étoffe de coton et un peu d'or. Il réunissait ensuite ses parents et ses amis, avec lesquels il faisait une orgie.

Les offrandes faites aux divinités qui avaient des temples étaient jetées par le prêtre dans de grands vases en terre cuite, auxquels on avait donné tant bien que mal la figure de la divinité qui y était adorée. Quand ce vase était plein, on allait l'ensevelir mystérieusement dans un endroit qui n'était connu que des principaux prêtres du temple. Cet endroit était désigné par les Muyscas sous le nom de *Chuncho*, qui veut dire lieu saint, et dont les Espagnols, qui les recherchent avec avidité, et qui ont réussi à en découvrir quelques-uns, ont fait par corruption *tunjo*. Les figures en or que l'on a trouvées dans les tunjos sont fort extraordinaires. Presque toutes sont couronnées de rayons qui semblent sortir de la tête. De chaque main elles tiennent une espèce de sceptre au bout duquel se trouve la figure d'un oiseau. Quelques-unes, au lieu de rayons, ont sur la tête une espèce de bonnet. Elles ont le nez et les oreilles percés et ornés de pendants, et sont vêtues d'une espèce de manteau semblable à celui que les indigènes portent encore aujourd'hui. On y trouve aussi des figures d'insectes, de lézards, d'oiseaux et de serpents. Les Muyscas jetaient aussi dans le lac de Guatavita une multitude de bijoux d'or et des émeraudes, en l'honneur de la déesse qui y présidait.

59° Les Péruviens offraient à Inti, ou au soleil, de l'or et ce qu'ils avaient de plus précieux; souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui était assigné. Parmi les animaux domestiques qui lui étaient consacrés, les agneaux, les moutons et les brebis brehaignes étaient ceux dont on croyait que le sacrifice lui était le plus agréable. On lui offrait aussi des lapins domestiques, tous les oiseaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de l'herbe et les vêtements les pl[...] brûlait toutes ces offrandes, pou[...] Inti d'avoir accordé à l'homme ta[...] propres à son usage. Quelquefoi[...] viens lui présentaient aussi un br[...] ils usaient, et qui était composé [...] maïs.

Dans la fête du Raymi, on i[...] Cusco, une multitude d'agneau[...] tons et de brebis. Après les avc[...] on les écorchait et on en gardait [...] le cœur pour l'offrir à Inti. Les s[...] réduisaient le tout en cendres, [...] tiré des rayons du soleil. La ch[...] times était cuite dans les deux [...] places de la ville, et on la distri[...] ceux qui se trouvaient à cette sol[...] cun suivant son rang. *Voy*. RA[...] pas hors de propos de remarquer [...] le sang humain ne souilla les aut[...] ruviens.

60° Les Araucanos, les Pampas [...] gons, ont coutume de sacrifier un [...] les funérailles des guerriers, afin [...] funt puisse les monter pour se re[...] *hue mapu* (pays de la mort).

Sacrifices en Océanie.

61° Les habitants des îles de [...] quelquefois des sacrifices de volaill[...] chons, pour obtenir la guérison de[...] ladies, pour apaiser le courrou[...] dieux, et pour se les rendre favor[...] leurs entreprises.

62° Les Aétas offrent aux géni[...] sants des sacrifices de riz, de coco[...] chons. Ces sacrifices sont égalem[...] aux âmes de leurs ancêtres; les [...] y président une lance à la main.

63° Les insulaires de l'archi[...] faisaient à leurs divinités des of[...] poissons et d'autres aliments, de[...] fruits, de coquillages, etc. Un [...] d'un prêtre était revenu affamé [...] sans avoir rien pris. Il jeta un [...] sur le poisson et le poï offert pa[...] au Noui-Akoua ou grand esprit, c[...] davantage son appétit. Mais, avan[...] sarder à en manger, il voulut s'as[...] dieux avaient en leur pouvoir des [...] répression. Il commença par pas[...] sur leurs yeux, ils ne firent auc[...] ment; il leur mit le doigt dans la [...] elle resta ouverte. Alors, prena[...] teau, il leur voila le visage, et [...] restaient toujours immobiles, il d[...] remords et à l'aise, les mets offe[...] mortels. Son père étant survenu [...] fortement. Il lui répondit qu'ay[...] ses dieux, ils ne l'avaient pas en[...] leur ayant mis le doigt dans la [...] ne l'avaient pas mordu; qu'il en a[...] qu'ils n'y voyaient pas, et qu'al[...] mangé tout son soûl, sans craind[...] les. Le vieux prêtre lui dit alors d[...] vère : « Mon fils, le bois, à la v[...] tend ni ne voit, mais l'esprit qui [...] voit et entend tout, et il punit les [...] actions. »

, le culte se composait de priè-
es et de sacrifices. Les prières
ss et prononcées lentement. Le
it un genou plié ou les jambes
lui, dans une position très-in-
iit une branche de méro sacré
t l'effigie du dieu, avant de com-
ières. Les offrandes consistaient
oiseaux, fruits, cochons, étoffes
ets travaillés. Les vivres étaient
antôt crus: cuits, il fallait qu'on
dans l'enceinte du temple, et
rtion seulement était pour les
e pour les prêtres. Les portions
ent placées sur des plates-formes
n les laissait se corrompre. Ces
, supportées par des pieux de
de hauteur, et bien sculptées,
rtes de rameaux sacrés, et bor-
ges ou de feuilles de bananier
une. Les cochons destinés au
ent étranglés ou saignés avec
nière qu'aucun os ne fût brisé.
aient morts, on les étendait sur
mes. Les Taïtiens avaient encore
s moins innocents, car nous
s loin qu'ils immolaient des

-Tabou, on fait des offrandes
noix de coco et d'autres pro-
les, au dieu du printemps,
rticulier, et à tous les autres
r demander du beau temps
abondante. De plus ces insu-
utume de sacrifier un enfant
r la vie d'un parent malade; en-
bitant sacrifie volontiers une
son petit doigt pour obtenir le
nt de la santé d'un grand chef.
kopiens font aux dieux des of-
cines de kava, de noix de coco
ts. Avant de manger, ils jettent
etite portion de leurs aliments,
font hommage.
tiens ne font point de sacrifices
offrent seulement à leurs dieux
des bananes, des étoffes et au-
mblables. Ces présents ont lieu
ccasion de la maladie d'un pa-
chef.

SACRIFICES HUMAINS.

ous les peuples de la terre ont
ulte par l'oblation des sacrifices
cependant, tout horribles qu'ils
it tenté de les regarder comme
s que les sacrifices d'animaux;
é, la divinité ne saurait se nour-
ir des animaux immolés; et, de
t l'homme qui avait péché, c'é-
sa propre chair que devait être
ation. C'est peut-être l'idée qui
eur institution chez les peuples
tres ont pu considérer que, si
ne brute peut être pour la divi-
e d'agréable odeur, celle d'une
rieure devait être bien plus ef-
si, comme il est probable, Dieu
expressément à Adam que sa faute serait un jour expiée par l'effusion du sang d'un de ses enfants, il est possible que cette tradition mal interprétée ait donné lieu par la suite à offrir des victimes humaines, dans les calamités publiques, afin de détourner le courroux du Tout-Puissant. Quel qu'en soit le principe, il n'en est pas moins vrai que ces sacrifices ont été en vigueur dans toute l'antiquité, même chez les peuples les plus policés, et qu'ils subsistent encore en plusieurs contrées.

1° Comme les Juifs vivaient au milieu de peuples coutumiers du fait, Moïse a dû les prémunir contre cette pratique barbare; aussi les sacrifices humains sont-ils sévèrement défendus dans la loi. « Vous n'imiterez point, est-il dit, les abominations des peuples chananéens, qui ont offert à leurs dieux leurs fils et leurs filles, en les faisant consumer par le feu. » Cependant les sacrifices humains paraissent n'avoir pas été tout à fait étrangers aux Hébreux; car, sans parler de la propension de ce peuple à embrasser le culte des nations voisines, et à participer à toutes leurs abominations, nous lisons, dans le livre des Juges, que Jephté, général de l'armée des Israélites, sur le point de livrer bataille aux Ammonites, fit vœu au Seigneur de lui offrir en holocauste, s'il remportait la victoire, quiconque sortirait le premier de sa maison pour venir au-devant de lui à son retour. Or, il serait ridicule de penser que ce général s'imaginait que ce serait un animal. En outre Jephté avait été chassé, dans sa jeunesse, de la maison paternelle et même de son pays, et s'était fait chef de bandits; vivant au milieu de peuples qui faisaient des vœux semblables et les exécutaient: il n'est pas étonnant qu'il crût faire un acte méritoire en agissant de la même manière. Mais Dieu le punit de sa témérité; ce fut sa fille unique qui vint au-devant de lui en chantant et en dansant. Jephté, terrifié, lui révéla l'horrible vœu qu'il avait fait, et qu'il se croyait dans l'obligation d'accomplir. Sa fille se soumit aveuglément à cet arrêt fatal, et lui demanda pour toute grâce qu'il lui fût permis d'aller auparavant pleurer sa virginité pendant deux mois, avec ses amies, dans les montagnes. Au bout de ce temps elle revint, et Jephté accomplit son vœu, et elle ne connut point d'homme. Plusieurs commentateurs juifs et chrétiens soutiennent que la fille de Jephté ne fut point mise à mort, mais qu'elle fut seulement consacrée au Seigneur et vouée au célibat, ce qui était un opprobre en Israël. En effet, le texte sacré ne dit point positivement qu'elle ait été sacrifiée; et la loi autorisait, et en certains cas ordonnait le rachat des personnes qui avaient été ainsi vouées. Mais, quoi qu'il en ait été, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Jephté avait bien réellement intention d'offrir à Dieu en holocauste la première personne qui viendrait au-devant de lui.

Nous ne rappellerons l'ordre donné de Dieu à Abraham, de lui sacrifier son fils unique, ordre qui ne reçut point son accomplisse-

ment littéral, que pour [illegible] que le sacrifice que le Tout-Puissant commandait à ce saint patriarche était celui de sa foi, de son obéissance et de son affection. Cet événement célèbre avait d'ailleurs pour but de figurer, d'une manière typique, l'immolation réelle du Fils unique de Dieu.

Sacrifices humains dans l'ancien paganisme.

1° Hérodote assure que jamais les Égyptiens n'ont offert de victimes humaines; et cependant Porphyre, Plutarque et Manéthon avancent le contraire. Mais M. Champollion-Figeac pense que cette coutume atroce ne saurait être conciliée avec la sagesse et l'humanité de la législation générale de l'Égypte. « Nous croyons pouvoir nier avec certitude, dit-il, l'existence d'une telle pratique en Égypte, dès qu'elle fut une société régulièrement policée, dès qu'elle eut un gouvernement et des lois. Nous pouvons avancer aussi que cette même opinion n'a pris quelque consistance que dans des temps très-modernes, relativement à l'époque où on suppose l'usage des sacrifices humains; et des croyances nouvelles ont pu chercher à l'accréditer, afin de frapper plus sûrement les croyances anciennes d'une juste réprobation. Selon les écrivains anciens, il existe sur ce sujet que des ouï-dire. Ainsi Plutarque, ou l'auteur inconnu, ancien peut-être, du traité d'Isis et d'Osiris, rapporte, d'après Manéthon, dit-il, qu'en Égypte, à certains jours, à Eilithya en Thébaïde, aujourd'hui El-Kab, on brûlait vifs des hommes qu'on appelait typhoniens, et qu'on jetait leurs cendres au vent. Diodore de Sicile rapporte aussi comme un ouï-dire que, anciennement, les rois d'Égypte sacrifiaient sur le tombeau d'Osiris des hommes de la couleur de Typhon, c'est-à-dire roux; et comme il y avait plus d'étrangers que d'Égyptiens de cette couleur, c'étaient les étrangers que cette coutume atteignait plus particulièrement. D'autres écrivains postérieurs ont commenté et amplifié ces dires... mais il n'existe en réalité aucun témoignage imposant en faveur d'une telle opinion. »

M. Champollion ne nie pas cependant que, dans les temps fort reculés, il y ait eu en Égypte des sacrifices de victimes humaines; mais il prétend que cette pratique avait été importée dans cette contrée par la peuplade barbare et inculte qui l'envahit deux mille ans et plus avant l'ère chrétienne, et il ajoute qu'elle a dû être abolie par Amosis, premier roi de la dix-huitième dynastie, qui régnait 1800 ans avant Jésus-Christ.

2° Il paraît hors de doute, d'après le témoignage des anciens écrivains, que les sacrifices humains ont été en usage dans la Phénicie, quoique peut-être ils n'y aient pas été aussi communs qu'on pourrait le penser. Cependant l'auteur d'un traité inséré dans les mémoires de l'Académie, assure que ces sacrifices barbares, bien qu'ils n'eussent été offerts d'abord que dans les dangers imminents, devinrent ordinaires dans la suite, et se renouvelèrent chaque année.

[illegible] Porphyre attribue à la ville d
[illegible]

5° On sait qu'une partie du c
Ammonites [illegible] à Moloch
faire passer les enfants par le
[illegible] et que Moïse défend
aux Israélites. Mais que signifie c
[illegible]
extraordinairement partagés. L
[illegible]
mourir. D'autres enfin soutienne
[illegible]
Au reste, on ne saurait mettre e
sacrifices d'enfants en l'honneu
car les prophètes reprochent pl
aux Israélites d'avoir trempé d
crime. Jérémie leur dénonce le
devaient fondre sur eux en pu
qu'ils avaient bâti un temple
brûler leurs enfants dans le fe
en holocauste à Baal. Or, ce
même que Moloch, puisqu'il éta
la vallée de Tophet et d'Ennom

6° Quelques tribus arabes étai
sage d'immoler leurs enfants,
filles. Porphyre assure que les
[illegible] sacrifiaient chaque anné
qu'ils enterraient sous l'autel,
ensuite l'objet de la vénérati
Cette cruelle superstition dur
temps, car Abdallah, père de Ma
en être victime. Abd-el-Motta
faux prophète, était méprisé
parce qu'il était privé de po
vœu, s'il avait un jour dix
immoler un au Seigneur. Plus
après, il était le père d'une d
familles de sa tribu; il avait eu
six filles. Ce fut alors l'heure
Son vœu indiscret pesait jour e
cœur; mais il fallait enfin l'
assembla ses enfants et leur d
gement solennel auquel il cro
nombreuse postérité. Tous s'
le dégager de sa fatale prome

lécider à faire un choix, il les temple de la Mecque, et les fit devant l'idole d'Hobal. Ce fut plus jeune des fils, qui fut désort. Abd-el-Mottalib allait l'immain sur la colline de Safa, oréischites alarmés vinrent déur chef quel triste exemple senation un sacrifice aussi impie, ent à grands cris que l'offrande iain fût remplacée par d'autres des aumônes. Tout à la fois es remontrances des Coréischipar son fanatisme, Abd-el-Motulter une devineresse du Hedorma d'abord de la loi pratiquée itants de la Mecque pour le ra; : on lui apprit que le prix du dix chameaux. Alors elle donna acer dix chameaux d'un côté, et jeune Abdallah; de tirer au outer autant de fois dix chae sort se montrerait contraire au -Mottalib. Ce fut à la dixième nt que la chance lui devint fa sorte qu'Abd-el-Mottalib dut chameaux à la place de son lors ce nombre devint chez les le prix ou l'expiation du sang.

que les Ethiopiens anciens sagarçons ou des filles, suivant le ité qu'ils voulaient honorer. qu'ils n'immolaient que les prisonniers à la guerre; il Gymnosophistes réprouvaient sacrifices, mais que le peuple y gré eux.

les Carthaginois avaient été les Phéniciens, et en avaient culte, ils offraient comme eux humaines, et principalement c'est ce qui arrivait surtout mités publiques, telles que les pestes, les famines. Les pères s eux-mêmes apporter leurs s livraient aux flammes en préole, avec les raffinements de és en semblable circonstance onites. Dans la guerre que à soutenir, vers l'an 319 avant contre Agathocles, tyran de Sye ils avaient perdu plusieurs uelques places fortes, les habièrent que Saturne était irrité eu de lui offrir les enfants des isons de la république ; on ne olé que ceux qu'on avait acheers. Pour réparer cette néglimola deux cents enfants; et ersonnes, qui se regardèrent bles envers le dieu, s'offrirent en sacrifice. On trouve encore ses des statuettes de bronze, s aucun doute sur de plus icres, et dans lesquelles on ravités servant à ensevelir les aines qu'on y introduisait toupendant qu'on faisait rougir es soutiennent à la main un gril de fer. Pendant que la victime humaine rôtissait ainsi avec des tourments indicibles, sur les bras ou dans le flanc de l'ardent simulacre, les prêtres se rangeaient en cercle, cherchant à étouffer par le son des tambours et d'autres instruments bruyants, les cris et les hurlements que la douleur et le désespoir arrachaient aux malheureuses victimes de cette affreuse superstition. On a trouvé de ces simulacres dans la Sardaigne, qui fut longtemps soumise au joug des Carthaginois. Bien que ces sacrifices aient été prohibés différentes fois, ils n'en continuèrent pas moins pendant longtemps, car Tertullien, qui était de cette province, rapporte que Tibère, proconsul d'Afrique, avait fait mourir en croix des prêtres païens, qui avaient contrevenu à la loi portée sous son proconsulat qui les avait abolis.

9° Cruels et féroces dans l'origine, comme le sont tous les peuples sauvages, les anciens Grecs offraient à leurs dieux des victimes humaines. Leur choix ne tombait à la vérité que sur des prisonniers faits dans les combats. Cependant leur mythologie conserve le souvenir de nombreuses occasions où l'on croyait devoir offrir à la divinité offensée le sang le plus pur et le plus cher, pour désarmer son courroux, témoin Iphigénie que son père se décida à sacrifier pour obtenir à l'armée des Grecs un vent favorable, mais Diane à laquelle elle était immolée l'enleva, dit-on, et lui substitua une génisse. Dans les pestes encore, l'oracle exigeait souvent le sang des jeunes gens et des jeunes filles de la contrée, pour faire cesser le fléau. Mais ces affreux usages cessèrent dès que les Grecs furent policés. Toutefois ils se perpétuèrent encore longtemps dans le secret des mystères. Théodoret raconte que l'empereur Julien, marchant contre les Perses, vint à Carrhes, où Diane avait un temple ; il se renferma dans ce temple avec quelques-uns de ses confidents les plus intimes; lorsqu'il en sortit, il en fit sceller les portes, y mit des gardes, et défendit de laisser pénétrer personne dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à son retour : il ne revint point. On rouvrit le temple, et on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains déployées, et le ventre fendu. « Julien, dit Châteaubriand, en cherchant l'avenir dans le sein de cette victime, y avait fait entrer la mort : elle y resta pour lui. »

10° Les Romains eux-mêmes n'ont pas toujours été exempts de cette superstition. Les sacrifices publics d'hommes paraissent avoir été établis chez eux en conséquence des vers sibyllins. L'usage d'immoler de ces sortes de victimes, au nom du public, subsista jusqu'à l'an 95 ou 97, mais il fut aboli cette année-là par un sénatus-consulte. Cependant on a des preuves qu'il continua dans les sacrifices particuliers de quelques divinités : les édits renouvelés, en différents temps, par les empereurs, prouvent qu'ils avaient encore lieu dans des siècles très-rapprochés, mais ils ne purent mettre fin à ce zèle outré. Les sacrifices même pu-

blics subsistèrent jusqu'au temps de Pline. On sait que plusieurs fois les Romains, pour détourner l'effet d'un oracle sibyllin, qui portait que les Grecs et les Gaulois prendraient possession de Rome, enterrèrent tout vivants, dans une place publique de la ville, deux Grecs et deux Gaulois, un homme et une femme de chaque nation, s'imaginant que par là l'oracle aurait son accomplissement, sans danger pour la république.

11° Les Etrusques, dans leurs sacrifices, ne se contentaient pas d'égorger des animaux; ils immolaient encore des enfants et des adultes.

12° Les peuples de la Celtique, tels que les Ibériens, les Gaulois, les Bretons, les Germains, etc., offraient fréquemment des victimes humaines. Les dolmens ou pierres couchées que l'on trouve encore en assez grand nombre dans plusieurs de nos provinces, étaient sans doute les autels qui servaient à ces sanglantes cérémonies. On y remarque en effet des rigoles pour l'écoulement du sang, et l'on trouve ensevelis auprès de quelques-uns des ossements humains. Dans les grandes calamités publiques, ou avant d'entrer en campagne contre un ennemi formidable, les druides faisaient construire un énorme mannequin d'osier représentant un homme; on le remplissait de malheureux condamnés dans les assemblées; et si leur nombre était insuffisant, on choisissait des victimes parmi les hommes hors d'état de se défendre; on entassait des combustibles autour de cette horrible figure, et l'on y mettait le feu. Ce genre de supplice paraît avoir été particulier au pays que nous nommons actuellement l'Angleterre.

Les Celtes choisissaient communément pour victimes les prisonniers de guerre. Quelques peuples immolaient les étrangers qu'une tempête ou quelque autre accident faisait tomber entre leurs mains; d'autres, des vieillards infirmes et décrépits. Au sacrifice des vieillards, plusieurs substituèrent celui des malfaiteurs et des criminels, ou des esclaves. Ailleurs, on choisissait les victimes par le sort. Ces sortes de sacrifices s'étaient extrêmement multipliés chez les Gaulois, par l'effet de leur attachement aux pratiques de leur religion, et par celui de la doctrine des druides, qui enseignaient que la vie d'un homme ne pouvait être rachetée que par celle de son semblable. Quiconque se trouvait en danger de mort, faisait vœu de s'immoler lui-même, dans un temps donné, s'il ne pouvait sacrifier d'autres hommes à sa place. Dans les sacrifices offerts au nom des cités et des peuples, on immolait des criminels, comme des victimes plus agréables à la divinité. A leur défaut, on prenait des innocents, apparemment des esclaves, ou des gens séduits par les promesses des druides. Les Germains n'offraient des victimes humaines que dans les occasions où il s'agissait de l'intérêt général. Ces victimes n'étaient presque jamais que des prisonniers de guerre. En immolant ceux-ci, les Lusitains leur coupaient la main
clouer à un arbre consacré.

13° Il n'est que trop certain
lation des victimes humaines fa
la religion des Irlandais, comm
tous les pays où le culte so
honneur. La veille de la fête de
ceux que, dans le mois précéd
des avaient, du haut de leur t
mont Usneach, condamnés à
en conséquence de cette senten
brûlés entre deux feux. Une
dans le district appelé aujourd
de Leitrim, à laquelle on donna
Magh-Sleacht ou Champ du mas
grand théâtre où se commetta
reurs de la superstition ancien
dans la nuit de Samhin, le mê
les Carthaginois payaient à S
sacrifiant les premiers-nés de
les Irlandais ne craignaient pas
leur principale idole *Crom-Cru*

14° Les Scandinaves avaient,
mois, un sacrifice solennel, qui
neuf jours, et chaque jour on i
victimes vivantes, soit homme
maux; mais les sacrifices les
rables étaient ceux qui se faisai
chaque neuvième année. Alors
nat et tous les citoyens de que
tion, étaient obligés de compar
sonne, et d'apporter des offrande
placées dans le grand temple.
pouvaient s'y rendre, envoyaie
sents, ou en faisaient tenir la
gent aux prêtres chargés de to
Les étrangers étaient admis à c
nie, et on ne fermait l'entrée du
ceux qui avaient manqué de co
on choisissait, parmi les captifs
guerre et parmi les esclaves
paix, neuf personnes pour les
volonté des assistants et le so
ensemble réglaient ce choix.
reux sur qui il tombait étaient
tant d'honneur par toute l'asse
leur faisait de si belles prome
vie future, qu'ils se félicitaient
eux-mêmes de leur destinée.
time était choisie, on la conduis
tel où brûlait nuit et jour le
y avait autour plusieurs vases
cuivre, et on en distinguait
cause de sa grandeur, où le sa
mes était reçu. Les animaux
promptement au pied de l'autel
leurs entrailles pour en tirer
et on en faisait ensuite cuire la
servait dans les festins préparés
blée. La chair de cheval n'en
clue, et les grands en mangeai
vent, aussi bien que le peuple.
crifiait des hommes, ceux qui ét
pour servir de victimes étaient
une grande pierre, où ils étaien
écrasés sur-le-champ. On les
tôt après pour faire couler leur
examinait avec attention s'il
ment ou avec impétuosité; d'

ntreprise pour laquelle on fai-
e, serait heureuse ou malheu-
rrait aussi ces corps pour lire
illes, et surtout dans le cœur,
s dieux. Les victimes étaient
s ou suspendues dans un bois
du temple. On répandait une
g sur le peuple, et une autre
bois sacré, sur les images des
utels, les bancs, les murs du
dans et au dehors. Ces sortes
humains se faisaient quelque-
tre manière. Il y avait un puits
profonde dans le voisinage du
qu'on avait choisi pour servir
était jeté, et c'était ordinaire-
nneur de *Goya*. S'il allait d'a-
la victime avait été agréable à
ais s'il surnageait longtemps,
it, et alors on le suspendait
t sacrée. On l'enlevait ensuite,
r en l'honneur de Thor, et, si
l'holocauste s'élevait bien haut,
rque que le sacrifice avait été
divinité. Le prêtre, en consa-
time, prononçait quelques-unes
s: *Je te dévoue à Odin. Je t'envoie*
dévoue pour la bonne récolte,
r de la bonne saison, etc. La cé-
t toujours terminée par des fes-
ait avec excès. Les rois et les
eurs portaient les premières
eur des dieux : ensuite cha-
faisant quelque vœu ou quel-
la divinité qu'on nommait. Il se
la suite tant d'actions déshon-
s sacrifices, que les plus sages
y assister.
sacrifices se faisaient aussi en
Norwége et en Islande. Voici
lans une chronique composée
évêque de Mersbourg. « Il y a
n endroit nommé Lederun ou
là que, tous les neuf ans, dans
nvier, les Danois se rendent en
molent à leurs dieux quatre-
f hommes, et autant de che-
ns et de coqs, dans l'espérance
aiser les dieux par ce moyen.
nt-Quentin, historien français,
mêmes usages aux Normands ou
ns; mais il nous apprend que
nneur de Thor qu'ils faisaient
. Arngrimus Jonas, auteur is-
a écrit avec beaucoup de savoir
uités de sa nation, remarque
autrefois en Islande deux tem-
immolait des victimes humai-
uits célèbre où on les précipi-

rmates immolaient à Swétovid
ers de guerre. Après avoir re-
de leurs armes, comme dans
combat, on les faisait monter
aux, dont on attachait solide-
bes à quatre poteaux; le prêtre
bois sec tout autour, et y met-
rès cette horrible cérémonie, on
pâté rond d'une grandeur énorme, fait de farine et de miel : ses bords étaient assez élevés pour qu'un homme pût se cacher au milieu. Le prêtre l'ouvrait, se couchait dedans et demandait aux spectateurs s'ils l'apercevaient : tous répondaient que non. Alors, sortant de son étui, il retournait vers le simulacre, et le conjurait de se laisser voir l'année suivante. Il exhortait ensuite les assistants à faire de riches offrandes à Swétovid. Le tiers du butin fait sur l'ennemi était déposé dans son temple, et chaque année, on lui destinait trois cents cavaliers pris à la guerre.

16° Les Scythes immolaient à Mars le centième des prisonniers de guerre. Sur la tête du captif, ils faisaient une libation de liqueur, lui coupaient la gorge, et recevaient dans un vase son sang dont ils allaient frotter le cimeterre ou l'épée qui était placée sur le sommet de l'autel. Cette épée était le simulacre du dieu. Ils coupaient à la victime le bras droit tout près de l'épaule, le jetaient en l'air, et le laissaient à l'endroit où il retombait; il en était de même de son corps qu'ils abandonnaient où il avait été égorgé.

17° Les Ibériens avaient un temple consacré à la Lune, et qui était desservi par des prêtres soumis à un pontife qui tenait le premier rang après le roi. La plupart de ces ministres, remplis d'enthousiasme, rendaient des oracles. Lorsque l'un d'entre eux, saisi d'un accès de frénésie que l'on attribuait à l'esprit de la divinité qui l'animait, se mettait à courir seul dans les campagnes et les forêts, on le liait d'une chaîne sacrée, comme une victime que la divinité s'était choisie elle-même. Après l'avoir nourri somptueusement pendant une année, on l'immolait en pompe à la Lune. Un autre ministre, tenant une lance destinée à cette sorte de sacrifices, s'approchait et perçait par le côté le cœur de la victime. Dès qu'elle était tombée du coup qu'elle avait reçu, on cherchait à tirer de ses entrailles la connaissance de l'avenir que l'on annonçait au public. Le cadavre était ensuite porté dans un lieu où tout le monde le foulait aux pieds.

18° Les Illyriens, au rapport de Diogène Laërce, offraient des sacrifices de victimes humaines au dieu Zamolxis, ce qui porte cet auteur à conjecturer que ce dieu n'était autre que Saturne.

Sacrifices humains dans l'Asie moderne.

19° Nous avons déjà dit que les Hindous avaient autrefois quatre grands sacrifices : celui du cheval, celui de l'éléphant, celui de la vache et celui de l'homme. Plusieurs savants prétendent que les trois derniers n'ont jamais eu lieu, et que tout ce qui est dit de l'immolation de la victime humaine doit être pris dans un sens mystique et spirituel. Cependant le Rig-véda contient des hymnes pour le sacrifice du *Naramédha* (*voy.* ce mot); et maintenant encore l'association religieuse des Phansgars a organisé cet horrible culte sur une vaste échelle, en faisant tomber de nombreuses victimes en l'honneur de la

déesse Bhavani. Au reste, le Naramédha, ou l'immolation d'une victime humaine est considérée comme infiniment plus agréable aux d'eux et bien plus méritoire que tous les autres sacrifices.

« Il n'est aucune province de l'Inde, dit l'abbé Dubois, où les habitants ne connaissent encore et ne fassent remarquer au voyageur les places où leurs Radjas immolaient aux idoles les prisonniers que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains. Ces horribles sacrifices avaient pour but de se rendre ces divinités favorables, et d'obtenir, par leur intervention, des succès à la guerre. J'ai visité quelques-uns de ces théâtres de carnage. Ils sont ordinairement situés sur des montagnes ou dans des lieux isolés : là est bâti un petit temple de peu d'apparence, et quelquefois une simple niche qui renferme l'idole en l'honneur de laquelle le sang humain ruisselait. Les victimes étaient décapitées, et leurs têtes demeuraient suspendues, en guise de trophées, devant la divinité sanguinaire. Quelquefois on se contentait de couper aux prisonniers le nez et les oreilles, supplice assez commun dans l'Inde, et on les renvoyait ensuite. Ainsi, l'on voit encore sur une montagne, au pied de laquelle est bâtie la ville de Mysore, à peu de distance de Seringapatam, une petite pagode fameuse par de nombreuses exécutions de ce genre, lorsque les princes idolâtres régnaient dans le pays.

« Des vieillards m'ont parlé de cette horrible coutume, comme ayant subsisté de leur temps. Elle n'avait, suivant eux, rien de contraire au droit des gens reconnu parmi les princes du pays ; elle était basée sur la légitimité des représailles : les peuples la voyaient sans horreur ; et ils en parlent encore avec la plus froide indifférence, comme d'une chose toute naturelle. Cependant la présence des Mahométans et des Européens, et la juste indignation que les uns et les autres ont manifestée contre ces détestables sacrifices, les ont fait abolir. Néanmoins, s'il fallait s'en rapporter à ce que la renommée en publie, ils auraient encore été en vigueur, dans ces derniers temps, parmi quelques petits princes idolâtres, qui avaient conservé une espèce d'indépendance.

« Il est donc hors de doute que des hommes ont été égorgés, dans les temps anciens et modernes, sur les autels des divinités indiennes. S'il en fallait une preuve de plus, on la trouverait dans le Kali-Pourana. Ces infâmes sacrifices y sont expressément recommandés ; on y décrit, dans le plus petit détail, les cérémonies qui doivent les accompagner, et les fruits qui en résultent. Le même livre contient la manière de procéder aux sacrifices d'animaux, et désigne les espèces et les qualités de ceux qui peuvent y servir de victimes. Enfin il fait connaître les divinités auxquelles ces hommages sanglants sont agréables ; parmi lesquelles on remarque Bairava, Yama, Nandi, et surtout la déesse sanguinaire Kali.

« Les sacrifices de victimes humaines sont regardés comme le droit exclu ces, auxquels ils sont recomma peut jamais immoler un Brah Kchatriya. Toute victime huma sans défaut corporel, et n'être p de grands crimes. Dans aucun c manes ne peuvent présider ni aucune manière à des sacrifices

Nous verrons, à l'article S que de jeunes vierges sont imm aujourd'hui, dans ces sacrific bles. *Voy.* aussi THAGS et SATI.

20° Les sacrifices humains vogue chez les Khonds, peup d'Orissa : nous les décrivons à l PENNOU, divinité à laquelle ils s préférence.

21° Les Bouddhistes n'offrent times humaines, pas même de nimaux ; mais les anciens r nous parlent d'une coutume l ils ont été les témoins dans les Tanguth et de Barantola, qui fo Tibet. A certaines époques de fait choix d'un jeune homme fo qui se revêt d'un habit bigarr couleurs, et armé d'une épée, d flèches, parcourt les rues de la un furieux, et tue indifféremm sonnes qu'il rencontre, quels qu sexe, leur âge et leur conditio lui oppose la moindre résistan ensuite ceux qui ont été ains par ce furieux, qu'on appelle l dire meurtrier ; et on les porte idole, à laquelle les missionna le nom de déesse *Menipa*, mais tre que le dieu *Hopamé*. On que cette divinité se montre fav qui ont été tués en son honne leur procure dans l'autre vie u titude parfaite.

22° Les Bouriates sacrifiaient temps pour l'expiation de leurs pas des animaux, mais quel leurs prêtres, qu'ils choisissaie plus dévots et les plus exem ces prêtres ils avaient soin l'argent et des vêtements, afin q quassent de rien dans l'autre m

Sacrifices humains en Af

23° Dans les provinces de d'Atta, il était d'usage, de tem rial, que les jours de réjouissa fussent signalés par des sacrific Lors de la réconciliation d'Ab Damugoo, avec son frère, en 18 deux individus destinés à être e que la terre fût arrosée de leu gne de réjouissance. Mais ils fu à l'intercession de Richard L voyageur obtint même du chef solennelle d'abolir cet usage ba

24° Tous les ans, dans le roy nin, on célèbre par des sacrifice la mort des ancêtres. On imm victimes humaines choisies par

ınlevées la nuit dans les rues, s'il
ıas assez dans les prisons.
ıque les Jagas commencent la mois-
ıt coutume d'immoler à leurs dieux
nes humaines, dont leurs Gangas
ıs mangent la chair, et dont le
à arroser les prémices des fruits de
Leur idole de Quisango est envi-
une palissade de dents d'éléphants,
une desquelles est placée la tête
ınnier de guerre que l'on a égorgé
ınneur.
ıple ou plutôt cette secte avait un
ıes institutions sanguinaires; nous
s'il les a conservées. On sait que
ont été gouvernés par trente prin-
ıis un certain Caluximbo, qui périt
nains de ses infâmes sujets, parce
ıa constamment de boire le sang et
er la chair de ses semblables. Ca-
avait succédé à Chinguri, tué dans
ıt; et celui-ci à Culemba, qui, de sim-
ıat, devenu l'époux de Tamba-
, l'empoisonna pour prévenir les
changement qu'il avait aperçu dans
le cette horrible femme: car c'est
donna, dit-on, aux Jagas les lois
qui distinguaient cette confédéra-
née. Se voyant à la tête d'un peu-
reux, dont elle recevait une espèce
elle conçut le dessein d'instituer
ion de sang et de meurtres, et de
par les plus affreuses cérémonies,
de ses nouveaux sujets. Dans cette
assembla ses troupes, parut, en
sence, vêtue et armée en homme, et
ıça son projet, comme le moyen le
re à les rendre puissants et redou-
ersuadée que les exemples feraient
euples barbares plus d'impression
iscours, elle se fit amener son fils
ıaisit cette innocente victime, la
un mortier, et la pila de sa main.
ırma une pâte qu'elle fit bouillir
marmite avec de l'huile et diffé-
ines. A la vue de ses sujets, elle
er tout le corps de cet onguent,
ant que, par sa vertu, elle devien-
lnérable, et se rendrait maîtresse
rs. Les Jagas suivirent l'exemple
ine. Chacun se fit une gloire de pi-
'ants, pour composer de leur chair
nt détestable. De plus, ils don-
pitoyablement la mort aux enfants
naissaient pendant les marches.
léer en quelque sorte à ces per-
evaient, dans les villes qui tom-
ıs leur puissance, les garçons et
le douze à treize ans, et les éle-
ıme s'ils leur avaient procuré la
tandis qu'ils tuaient les pères et
r les manger.
qui fut pendant quelque temps
ıgola, voulant enlever aux Portu-
s grande et la meilleure partie de
me, dont ils étaient en posses-
devoir se déclarer l'ennemie de la
e ces étrangers. Dans cette vue,
le les Jagas à son secours; pour se

les attacher plus étroitement, elle prend leurs mœurs. N'ayant point d'enfants dont elle pût se servir pour composer l'onguent dont elle se frottait, elle en adopte un exprès, le pile elle-même dans un mortier, et fait de ses os et de ses chairs une pâte abominable. Lorsqu'elle roulait dans sa tête un grand projet, elle offrait, dit-on, au mauvais génie le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût découvrir. Avant de frapper la victime, elle sautait avec une légèreté singulière, au son d'un instrument, une épée au cou, une hache à la ceinture, un arc dans les mains, le corps couvert de peaux de bêtes farouches. Après cette cérémonie, si son génie lui conseillait la guerre, elle se passait une plume au travers du nez, saisissait ensuite la victime, lui coupait la tête, avalait une tasse de son sang, et en abandonnait le reste à ses principaux officiers. Cette atroce princesse, devenue reine de Matamba, fit un traité avec les Portugais, abjura le paganisme en 1656, et mourut sept ans après, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

26° Nous ne parlons pas des officiers, des femmes et des esclaves que l'on met à mort aux obsèques des rois, dans la Guinée, le Benin, le Widah, le Congo, etc. Nous avons décrit suffisamment ces rites barbares à l'article Funérailles, n° 61 et suivants.

Sacrifices humains en Amérique.

27° Les peuples du Canada avaient coutume d'immoler solennellement leurs prisonniers de guerre. Lorsque les guerriers rentraient dans le village, au retour de quelque expédition, ils faisaient entendre autant de cris de mort qu'ils avaient perdu d'hommes, puis ils entonnaient le chant lugubre autant de fois qu'ils avaient tué d'ennemis. Cependant les jeunes gens de douze à quinze ans se rangeaient en haie, armés de bâtons, pour frapper les prisonniers, et les coups redoublaient dès que les guerriers avaient fait leur entrée, et que l'on voyait paraître les chevelures des ennemis portées en trophées. Le lendemain, le conseil s'assemblait pour distribuer les prisonniers; on les donnait presque toujours aux femmes qui avaient perdu leur mari, ou aux filles dont les pères étaient morts sur le champ de bataille. Ceux ou celles qui étaient ainsi devenus possesseurs des prisonniers, avaient sur leurs personnes droit de vie et de mort. Ils avaient soin de les bien nourrir, afin qu'ils eussent la force de souffrir la mort avec constance.

Nous avons dit que la mort de ces prisonniers était une espèce de sacrifice; en effet, lorsque celle qui en était maîtresse avait décidé qu'il mourrait, elle lui disait que son père, son frère ou son mari, n'avaient point d'esclaves dans le pays des morts, qu'il fallait donc qu'il partît incessamment pour aller les servir; ou bien qu'il fallait que sa mort apaisât l'âme de celui qu'il avait tué. Les Iroquois ornaient de ce qu'ils avaient de plus précieux le prisonnier destiné au feu. Après l'avoir engraissé longtemps, ils le conduisaient au poteau du supplice, le corps garni

de colliers de porcelaine depuis les pieds jusqu'à la tête, et on l'attachait au poteau. Le captif entonnait alors sa chanson de mort : « Je suis brave et intrépide, s'écriait-il : je ne crains point la mort la plus horrible ; je suis un guerrier qui méprise les supplices les plus affreux. Ceux qui les redoutent sont des lâches ; ils sont plus timides que des femmes. La vie n'est rien pour ceux qui sont courageux. Puissent la rage et le désespoir faire le supplice de mes ennemis! Que ne puis-je les dévorer moi-même, m'abreuver de leur sang! etc. » Pendant qu'il chante sa chanson de mort, on commence à lui brûler tout le corps avec des instruments de fer; puis on lui enlève la chevelure avec la peau de la tête, qu'on laisse pendre sur ses épaules, et on lui applique sur le crâne ainsi dénudé une écuelle pleine de sable brûlant, pour étancher le sang. Ensuite on le détache du poteau, et on le conduit à coups de pierres du côté du soleil couchant; car c'est vers ce lieu que les sauvages placent le séjour des âmes. Alors on lui déchiquette tout le corps et on fait tomber sa chair en lambeaux. Au milieu de ces horribles tourments, le captif affecte une sérénité et une gaîté brutales ; il ne lui échappe pas un cri de douleur; bien plus il insulte à ses bourreaux, leur reproche leur faiblesse et leur impuissance, les excite à inventer de nouveaux supplices, et se vante d'avoir traité avec plus de cruauté les prisonniers de leur tribu qui sont autrefois tombés entre ses mains. C'est dans ces sentiments féroces qu'il rend enfin l'esprit. Dès qu'il est mort, tout le monde court de côté et d'autre, surtout pendant la nuit, frappant à droite et à gauche de grands coups de bâton, afin d'éloigner l'âme du prisonnier qui pourrait bien s'être cachée dans les environs du village, pour tirer vengeance des outrages faits à son corps. Cette sanglante exécution est suivie d'une fête, dans laquelle les sauvages font de grandes réjouissances, et partagent entre eux les chevelures enlevées aux ennemis.

Il arrive assez souvent que celle à qui on a livré un prisonnier, se laisse toucher de pitié, lui accorde la vie, brise ses liens, et se l'attache par ceux de l'amour. Quelque puisse être le motif qui fait accorder la vie au captif, il faut qu'il soit réhabilité solennellement dans l'état de liberté. On l'adopte, et pour cet effet on le conduit au bord de l'eau pour l'y laver. Les femmes et les filles pleurent encore la mort de celui dont il prend la place; mais les hommes chantent une chanson de guerre, et couvrent le corps de l'adopté d'une robe neuve de castor; après quoi, celui-ci devient membre de la famille à laquelle il était échu en partage dans le combat.

2° Ces atrocités ne sont malheureusement que trop avérées, et elles se renouvellent encore de nos jours dans certaines peuplades.

A l'oblation du calumet, les Pawnées ou Panis-Loups, dans les occasions solennelles, [illegible]ent le sacrifice sanglant, et, selon qu'ils disent en avoir appris de l'*oiseau* *toile*, le plus agréable au Grand-celui d'un ennemi offert de la [...] plus cruelle possible. On ne peut sans horreur les circonstances q[...] pagnèrent l'immolation d'une jeu[...] dans le mois d'avril 1837. C'était a[...] des semailles et dans le but d'ob[...] bonne récolte que le crime fut con[...]

Cette enfant, car elle n'avait qu[...] ans, après avoir été nourrie duran[...] de l'idée qu'on lui préparait une [...] le retour de la belle saison, se [...] de voir l'hiver finir. Le 22 du mo[...] avant le lever du soleil, on la [...] comparaître devant toute la nati[...] fut revêtue de ses plus beaux orn[...] placée au milieu de plus de cent [...] rangés en file, et armés d'arcs et [...] cachés sous leurs robes. Elle fut [...] duite de cabane en cabane, dans [...] desquelles elle recevait un peti[...] qu'elle passait au guerrier le pl[...] celui-ci la remettait à son compagn[...] proche, et ainsi de suite, jusqu'[...] chacun eût la sienne. La jeune Sci[...] en outre chargée de trois potea[...] avait elle-même aidé à abattre, [...] dans la forêt voisine; mais croyan[...] à un triomphe, et n'ayant dans [...] tion que des idées riantes, elle [...] vers le lieu de son sacrifice dans l[...] tière sécurité, pleine de ce mélang[...] dité et de joie si naturel à un enfa[...] de tant d'hommages. Pendant la [...] fut longue, le silence n'était inter[...] par des chants religieux, et des i[...] réitérées au Maître de la vie, sév[...] des qui ne devaient guère contrib[...] tretenir l'espérance si flatteuse d[...] vait jusque-là bercée. Mais, lor[...] arrivé au terme, chacun des gue[...] posa son morceau de bois en bû[...] y mit le feu; deux barres furent [...] tachées au-dessus du brasier. Al[...] heureuse, apercevant le sort affr[...] lui préparait, sortit enfin de so[...] Des torrents de larmes coulèrent d[...] son cœur se répandit en cris la[...] ses mains s'élevèrent vers le ci[...] tordirent dans les convulsions du [...] Elle se jeta en pleurant et toute [...] aux pieds de ses bourreaux, les [...] d'avoir pitié de son innocence, de s[...] de ses parents; mais en vain. Un [...] chand de Saint-Louis, qui était p[...] frit une forte somme pour sa ra[...] il ne put rien changer à leur déte[...] Ils lièrent les pieds de la jeune fil[...] res qu'elle avait apportées, et le[...] deux arbres, de sorte qu'elle ét[...] due en forme de croix. La mo[...] corps fut peinte en rouge, et l'a[...] en noir; ensuite ils lui brûlèren[...] et les bras avec des tisons arde[...] nant de ce même bois qu'elle ava[...] aux guerriers de l'escorte. Aprè[...] supplice eût duré aussi longten[...] soif de la vengeance et le fanatis[...]

à des cœurs féroces de jouir d'un
e spectacle, le chef lui décocha une
cœur. Au même moment tous les
poussant leur cri de guerre, qu'ils
sas-sakkwi, firent pleuvoir sur
palpitant une grêle de traits, qui,
ir été violemment tournés et re-
ans ses blessures, en furent arra-
manière à ne faire de son corps
reux amas de chairs meurtries,
ng ruisselait de toutes parts. Quand
sé de couler, le grand-chef, pour
r dignement tant d'atrocités, s'ap-
la victime, en arracha le cœur en-
d, et, vomissant mille imprécations
nation sciouse, le porta à la bou-
dévora, aux acclamations des guer-
femmes et des enfants de la tribu.
t, pour ainsi dire, un hachis de ses
de son sang, et s'en servit pour
arroser le maïs, les patates, les fè-
autres semences; le reste fut aban-
ux bêtes féroces. Chacun alors se
s sa loge, content de soi-même et
espérance d'une récolte abondante.
sacrifice n'était propre qu'à attirer
lictions sur ces barbares. A peine
lle en fut-elle parvenue chez les
ue, brûlant de venger leur nation,
nt de massacrer autant d'ennemis
time avait de phalanges aux doigts,
ulations dans chacun de ses mem-
fet ne tarda pas à suivre la me-
atre-vingt-dix femmes et enfants
xpièrent bientôt le crime de leur

ns la partie de la Floride qui est
e la Virginie, les habitants offraient,
urs premiers-nés au soleil, ou plu-
ur Paraousti, qu'ils regardaient
ls du soleil. Ce prince déterminait
le jour de cette solennité; il se
it alors sur la place où ce rite san-
ait s'accomplir, et s'asseyait sur
n guise de trône. Au milieu de cette
mettait un billot d'environ deux
hauteur. La mère de l'enfant qui de-
mmolé s'accroupissait devant cette
utel, et versait des larmes abon-
se couvrant le visage. Sa plus
rente présentait l'enfant au chef,
les autres femmes dansaient en
ur de la victime, en chantant des
en l'honneur du Paraousti. Lors-
nse et les chants étaient termi-
acrificateur s'approchait, prenait
e déposait sur le billot, et l'écra-
oup de massue.
s les historiens conviennent que
les sacrifices humains n'ont été
plus en grand que dans le Mexique;
ne, ni le reste de l'Amérique, ni
n'offrent des exemples aussi ré-
ue dans cette contrée, qui était
plus policées du nouveau monde,
n découverte. C'était dans la vue
paisiblement des hommes à leurs
les Mexicains épargnaient le sang
nnemis pendant la guerre, et qu'ils
s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers. Montezuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir une fois pour toutes la province de Tlascala, il se refusait cette gloire, pour ne pas manquer d'ennemis, c'est-à-dire pour assurer des victimes à ses temples.

Herrera nous fournit les détails des cérémonies du sacrifice. On rangeait les victimes sur une longue file environnée d'une multitude de gardes. Un prêtre descendait du temple, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, et portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs et de miel. Elle avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendait les degrés du temple avec beaucoup de précipitation. Il montait sur une grande pierre qui était comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, et qui se nommait *quahtixicali*. Il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras; et se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun, l'un après l'autre, en leur disant : « c'est ici votre dieu. » Ensuite descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête, pour se rendre par une marche solennelle au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les ministres du sacrifice. Le grand temple en avait six, qui étaient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime, le cinquième pour la gorge et le sixième pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires et passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, et portait le titre suprême de *Topilzin*. Sa robe était une sorte de tunique rouge et bordée de flocons. Il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, et sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre, de couleur bleu céleste. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue et renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient la moitié du front. Ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier peints de différentes couleurs qui ne passaient pas les yeux. Leurs robes étaient des tuniques blanches entremêlées de noir. Le topilzin avait la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large et fort aigu. Un autre prêtre portait un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter, l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre. Le prêtre de la gorge lui mettait le collier; et les quatre autres la tenaient par les pieds et les mains. Alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac; et lui ouvrant le sein, de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en

exhalait, après quoi se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face, en accompagnant cette cérémonie de quelques invocations mystérieuses. Les autres prêtres jetaient le corps du haut de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds ; et les degrés étaient si roides, qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs destinés au sacrifice recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite, ceux qui les avaient pris, et qui les avaient livrés aux prêtres, enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les provinces de l'empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes, où le nombre des victimes était de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico, qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le topilzin portait les plaintes des dieux à l'empereur, et lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussitôt on donnait avis à tous les caciques, que les dieux demandaient à manger. Toute la nation prenait les armes ; et sous quelque vain prétexte, les peuples de chaque province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, et que s'ils n'osaient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du christianime.

Il y avait d'autres sacrifices qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, et qui se nommaient ***Racaxipe Velitzli***, c'est-à-dire, écorchement d'hommes. *Voy.* ce mot.

Dans quelques autres fêtes, il se faisait un défi entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée et d'une rondache. Celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait avec les mêmes armes ; et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait au sacrifice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers ; et le vaincu servait de victime. Enfin dans les grands temples on nourrissait pendant toute l'année un esclave qui représentait la principale idole, et dont le sort, après avoir joui des honneurs de l'adoration, était d'être sacrifié à la fin de son règne.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand temple, et que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservaient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victimes, soit, au jugement d'Herrera, pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la principale porte du temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre, de forme longue, bâti de pierres, à chaux et à ciment. Les degrés par lesquels on y montait étaient aussi res, mais entremêlés de têtes d' dont les dents s'offraient en dehor tés du théâtre, il y avait quelques n'étaient composées que de têtes sieurs compartiments ; et, de qu qu'on y jetât les yeux, on ne voya images de mort. Sur le théâtre m de soixante poutres, éloignées de cinq palmes les unes des autres entre elles par de petites solives q versaient, offraient une infinit têtes, enfilées successivement pa pes. Le nombre en était si gran Espagnols en comptèrent plus d sans y comprendre celles dont étaient fabriquées. La ville entre sieurs personnes, qui n'avaie fonction que de replacer les tête naient à tomber, d'en remettre de et de conserver l'ordre établi dan minable lieu.

31° Les habitants de la provin titlan avaient coutume d'écorcher le qu'ils offraient en sacrifice, et de de leur peau.

32° Dans les provinces d'Uzila lantla, lorsqu'on manquait d'escl les sacrifices, le cacique avait le choisir des victimes entre ses su qui étaient chargés d'enlever ce le faisaient avec beaucoup d'app en trouvaient quelqu'une qui ref laisser conduire à l'autel, ils l'ass sur-le-champ.

33° Une seule fête que les Mazatè braient annuellement, coûtait be sang à leur propre nation. Peu avant la solennité, les prêtres mo sommet du temple, d'où ils faisai dre le son de leurs instruments terrible était pour les habitants le rentrer en diligence dans leurs ma les prêtres sortaient, et ne manq de saisir tous ceux qu'ils rencon puis le matin jusqu'à midi. Les m Mazatèques qui, n'ayant pas eu le te sauver, tombaient entre les main prêtres, étaient marqués à la tête p de victimes dans le sacrifice qui faire le jour de la fête.

34° Les Tuatèques ne versaie humain qu'une seule fois dans l sacrifiaient alors un enfant dan l'innocence, une poule et quelq animaux, du sang desquels ils arr statues de leurs divinités, pour al ensuite les corps aux oiseaux de finissaient la cérémonie en égor du temple un certain nombre d afin d'avoir de la chair humaine un festin.

35° Les Othomis, ennemis jurés cains, n'avaient pas laissé d'en em coutume d'immoler des victimes Ils ne sacrifiaient à la vérité que pris à la guerre ; mais ils les ha pièces, qu'ils vendaient toutes cuit boucheries publiques.

s les sacrifices humains que les
: Nicaragua offraient à leurs dieux,
circulait trois fois autour du pri-
u'il devait immoler, en chantant
chansons tristes et lugubres. Il
suite l'estomac à la victime, pre-
oignée de son sang dont il se bar-
e visage, lui arrachait le cœur et
it au grand-prêtre présent à la cé-
Il lui coupait ensuite les pieds et
; c'était la part destinée au roi. Il
entre les assistants les autres
de la victime, à l'exception de la
était placée sur un poteau, auquel
it le nom du pays où le captif était
euples poussaient l'inhumanité jus-
ifier leurs propres compatriotes, et
ment des enfants achetés exprès :
ivait des pères qui vendaient leurs
our servir de victimes. On croyait,
ays, que ceux qui étaient sacrifiés
: étaient eux-mêmes, après leur
'és au rang des divinités.
'abasco, on arrachait le cœur des
après leur avoir ouvert l'estomac.
n plaçait le corps tout sanglant du
sur le cou d'un lion de pierre d'où
oulait dans un réservoir pratiqué
s. Le sacrificateur frottait la face
avec le cœur de la victime, et le
ite dans un feu allumé exprès.
nt d'aller à la guerre, les habitants
lée de Tunia sacrifiaient au dieu
des esclaves et des prisonniers,
gnaient le corps de l'idole avec le
victimes.
s les provinces de Darien et de
on avait coutume d'arracher une
prisonniers de guerre, avant de les
ux dieux. Cette dent avait quelque
religieux : on jurait par elle, lors-
ulait s'engager par un serment ir-
.
que les sauvages de Cumane et de
lle-Grenade marchaient contre
emis, un simulacre de divinité pré-
xpédition ; et dès qu'ils étaient sur
l'en venir aux mains, ils faisaient
le un sacrifice de plusieurs prison-
r obtenir la victoire. Ils avaient
de mutiler les ennemis qu'ils fai-
sonniers, afin de les engraisser,
s immolaient à leurs dieux.
s les occasions importantes, les
offraient un sacrifice au soleil,
ardaient comme leur principale di-
en qu'ils ne lui élevassent pas de
parce que, disaient-ils, il était trop
pour être renfermé dans une en-
murailles. Les Chèques se ren-
sommet d'une haute montagne, et,
nt vers l'Orient, ils offraient en
un enfant pris sur l'ennemi. Ils en
oujours quelques-uns en réserve,
urrissaient dans une maison desti-
: usage. On étendait cet enfant sur
étoffe de coton, on l'égorgeait avec
te de roseau, et de son sang, que
eillait dans une calebasse, on oignait les rochers qui étaient frappés les premiers par les rayons du soleil ; on laissait le cadavre au sommet de la montagne pour que le soleil le dévorât, ou bien on le jetait dans une caverne.

Quand les caciques voulaient offrir un sacrifice particulier, ils attachaient un enfant au sommet d'une espèce de mât, qui se trouvait au milieu de la façade de leur maison, et le tuaient ensuite à coups de flèches. Les Chèques recueillaient dans des calebasses le sang qui coulait le long de ces piliers, qu'on avait soin de teindre en rouge pour qu'ils n'en fussent pas souillés ; après quoi, ils allaient en chantant et en dansant, par un chemin large et uni, conduisant de la maison du cacique à une enceinte située à une demi-lieue de là, et teignaient de ce sang les pierres qui se trouvaient du côté de l'Orient.

42° Les Antis, peuples qui habitaient vers les montagnes du Pérou, massacraient sans miséricorde les prisonniers de guerre, à moins qu'ils ne fussent des personnages de considération; car alors ils les sacrifiaient solennellement. Le captif ayant été dépouillé, on l'attachait nu à un gros pieu, et on lui découpait tout le corps avec des couteaux ou des pierres tranchantes. On ne le démembrait pas d'abord, mais on lui enlevait seulement la chair des parties les plus charnues, comme le gras des jambes, les cuisses, etc., qu'on dévorait aussitôt. Après cela, hommes, femmes et enfants, se teignaient du sang de ces malheureux, et les mangeaient tout en vie. Les femmes se frottaient de ce sang le bout des mamelles, et le faisaient sucer avec le lait à leurs petits enfants. Cette sanglante exécution portait, chez ces peuples inhumains, le nom religieux de sacrifice. Ils mettaient au rang des dieux, et logeaient sous des cabanes construites au sommet de leurs montagnes, les restes des captifs qui avaient souffert la mort avec courage. Mais ils abandonnaient à la voracité des animaux ceux qui n'avaient pas eu la force de résister aux tortures.

Sacrifices humains en Océanie.

43° Dans l'archipel d'Hawai, lorsque la guerre était résolue, les prêtres et les guerriers s'assemblaient dans le temple, et des victimes y étaient amenées. Assez communément, on se contentait de poules et de cochons; mais dans les dangers pressants, et quand il s'agissait d'expéditions lointaines, le sang humain devait couler. Les prisonniers faits dans les dernières guerres, et, à leur défaut, les coupables retenus dans les prisons, étaient amenés aux sacrificateurs. Conduits dans le héiau, et traînés au pied de l'autel, un coup de massue brisait leur crâne, et faisait souvent jaillir la cervelle sur les sacrificateurs et les assistants. Dix, vingt victimes humaines étaient quelquefois sacrifiées, en même temps qu'un grand nombre d'animaux; et les cadavres accumulés étaient éventrés, pour que les prêtres pussent lire, dans leurs entrailles palpitantes,

la volonté des dieux, et annoncer leurs oracles. D'après leurs réponses, la guerre était ajournée ou résolue.

Ce n'était pas seulement à l'occasion des expéditions militaires que des sacrifices humains étaient offerts aux dieux; vers le commencement de ce siècle, on immola en un seul jour dix hommes dans le héiau ou temple de la baie de Waï-Titi, afin d'obtenir la guérison de la reine Keopou-Olani, qui depuis a abjuré sa religion pour embrasser le christianisme, et est devenue l'un des plus fermes appuis des missionnaires protestants. Ce temple avait environ 20 toises de longueur sur 10 de largeur; son entrée principale était tournée vers l'occident, et l'on y arrivait par trois larges terrasses disposées à intervalles égaux. Maintenant, il ne reste plus de cet édifice que des ruines et des pans de murs qui ont 3 pieds d'épaisseur.

44° Dans le groupe d'Hogoleu, la mort du roi ou d'un chef est toujours célébrée par des sacrifices humains. Plusieurs hommes, femmes et enfants, sont choisis pour lui servir de cortége d'honneur dans le monde des esprits, et ils sont fiers de cette distinction, car ils sont enterrés dans le même tombeau que lui.

45° Les sacrifices humains paraissent avoir été fréquents dans l'archipel Nouka-Hiva. Ces sacrifices étaient offerts non-seulement aux Atouas ou dieux, mais à certains personnages qui partageaient avec ceux-ci le rang et les priviléges de la divinité. Si un homme a dompté la fureur des éléments, s'il a par son courage étonné la multitude, alors la puissance de l'Atoua lui est acquise sur la terre, et il devient en même temps l'objet d'une crainte respectueuse. Il vit retiré loin du monde, et la terreur règne autour de sa demeure. En 1797, le missionnaire Crook eut l'occasion d'approcher de l'un de ces êtres singuliers. « C'est, dit-il, un homme très-âgé, qui, depuis, sa jeunesse, habite, à Hana-Téitéina, une grande case environnée d'une palissade, et où s'élève un autel. Aux poutres qui forment son habitation, et aux branches des arbres voisins, pendent des squelettes humains tournés la tête en bas. On ne pénètre dans cet antre que pour être immolé, ce qui paraît être assez commun, car on lui offre plus de victimes qu'à tout autre dieu. Souvent il s'assied sur une plate-forme élevée vis-à-vis de sa case, et là exige le sacrifice de deux ou trois victimes. Des offrandes nombreuses lui sont envoyées de toutes parts, afin de se le rendre propice dans les invocations qu'on lui adresse. » Les Nouka-Hiviens conservaient comme de précieuses reliques les crânes et les ossements de ceux qu'ils avaient immolés, ou bien ils en faisaient de petites figurines de dieux qu'ils portaient suspendues à leur cou.

46° La religion des Taïtiens admettait quelquefois des sacrifices humains, appelés *ihia* (poisson) dans l'argot des prêtres indigènes. Ces sacrifices avaient lieu en temps de guerre, dans les grandes calamités nationales, à l'occasion des maladies des chefs puissants, et pour l'érection des moraïs. Lors de la fondation du célèbre moraï de Maeva sur Wahine, chaque pieu du temple fut planté sur le corps d'un malheureux offert en sacrifice.

Les victimes étaient ou des captifs faits à la guerre, ou des hommes qui s'étaient rendus suspects aux chefs et aux prêtres. Quand un district ou un ménage avait déjà fourni un sujet, il était ordinairement tabou ou dévoué; on s'adressait à lui de préférence une seconde et une troisième fois. Il en résultait assez souvent que les familles déjà frappées s'enfuyaient vers les montagnes quand elles pressentaient une immolation nouvelle. La victime, en général, était assommée à l'improviste de la main du chef du district; puis son corps était placé dans une longue corbeille en feuilles de cocotier, porté au temple et offert à l'idole. Le prêtre, en le consacrant, enlevait un des yeux, le plaçait sur une feuille de bananier et le présentait au roi, qui le portait jusqu'à sa bouche, comme pour le manger, puis le remettait à un autre prêtre placé à ses côtés. De temps en temps, pendant la cérémonie, le prêtre arrachait des touffes de sa chevelure, qu'il plaçait devant le dieu; ensuite, quand la prière était finie, le cadavre était enveloppé dans des feuilles de cocotier et placé sur un arbre du voisinage. Il y demeurait jusqu'à entière consomption des chairs, après quoi on enterrait les os sous le pavé du moraï. *Voy.* MORAÏ.

« Ces offrandes humaines, dit M. Lesson, étaient presque toujours prises dans la classe du peuple : ce n'était que dans des circonstances rares qu'on sacrifiait des femmes enceintes; et l'on dit même que les chefs ou le roi avaient le soin de choisir des individus qui, sans amis et sans parents, n'excitaient les regrets de personne, et dont la mort ne pouvait occasionner de troubles. Souvent aussi on réservait cette sorte de vengeance publique pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur turbulence ou par des actes criminels.

« C'est au milieu des ombres de la nuit qu'on entourait la maison de la victime : on l'appelait, et à peine mettait-elle le pied sur le seuil de la cabane, qu'elle était mise à mort. D'autres fois, des hommes vigoureux s'élançaient sur elle; et alors le patient, résigné à son sort, et encore religieux adorateur du dieu qui ordonnait son trépas, faisait ce que les Taïtiens appelaient *tipapa*; c'est-à-dire qu'il se couchait et attendait avec calme le coup de casse-tête qui devait lui briser le crâne. Mais les odieuses divinités qui inspirèrent aux Taïtiens, doux par caractère, des superstitions aussi barbares, ne se bornaient point à voir arroser les marches des moraïs avec le sang humain : elles leur inspirèrent la pensée, tant leur aveuglement sacrilége les asservissait au culte affreux d'*Oro*, que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux, étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant, et la longue agonie d'un malheu-

débattant contre les tourments sans
enaissants. Ainsi les victimes atta-
ux arbres des moraïs étaient frappées
s bâtons pointus, couvertes de bles-
ortelles, et expiraient dans une lente
en adressant aux cieux des cris de
et de rage.
enfants étaient souvent offerts en
iste, et la barbarie avec laquelle les
s traitaient ces innocentes créatures
peut concevoir..... Exposés sur les
ils étaient écrasés sur la pierre qui
nait les marches. Leurs débris épars
supposés servir de nourriture aux
enfermées sous ce tombeau. Parfois
on leur attachait au cou ou aux
une grosse pierre, et on les lançait à
ou même dans les rivières des envi-
t les parents se réjouissaient de leur
omme si le bonheur de leurs enfants
jamais assuré dans une vie future,
oir servi d'offrande à la colère d'*Oro*.
étaient les sanglantes cérémonies que
tiens pratiquaient souvent avec un
sement barbare ; et on dit même que
mois voyait dresser les préparatifs
ète de cette sorte. Les victimes, après
ifices, étaient enveloppées de feuilles
tier. On les attachait aux parois des
ou on les suspendait aux branches
res d'alentour. Les enfants étaient
colliers et autres objets, qu'on re-
ensuite comme sacrés. Les cadavres
t ainsi en plein air jusqu'à ce que les
ux pourris tombassent sur le sol, où
aient de nourriture aux animaux im-
que leur odeur attirait ; et leur sé-
dernière se trouvait être l'estomac
ochon ou d'un chien, ou celui d'un
de rapine. »
Tonga-Tabou, la cérémonie barbare
uelle on étrangle un enfant pour l'of-
dieux et en obtenir la guérison d'un
malade, prend le nom de *naudjia*.
ois, ces naturels ne commettent point
tion par un sentiment de cruauté, car
stants témoignent toujours un vérita-
érêt au sort de la malheureuse vic-
nais ils sont persuadés qu'il est né-
e de sacrifier l'existence d'un enfant
inutile à la société, pour sauver la
n chef estimé, et dont la conservation
cieuse pour tous ses concitoyens.
nd le sacrifice doit avoir lieu, ce qui
linairement annoncé par un homme
des dieux, la malheureuse victime,
souvent un propre enfant du malade
proche parent, est sacrifiée par un
parent du malade, ou du moins par
re ; son corps est ensuite successive-
ransporté, sur une espèce de litière,
les chapelles des différents dieux.
ocession solennelle de prêtres, chefs
boulès, revêtus de leurs nattes et
des guirlandes de feuilles vertes au
accompagne, et à chaque station un
s'avance et supplie son dieu de con-
la vie au malade. La cérémonie ter-
le corps de la victime est remis à ses parents, pour être enterré suivant la coutume.

La même cérémonie a lieu quand un chef a commis par mégarde un sacrilége, qui est censé attirer la colère des dieux sur la nature entière; car le prêtre consulté déclare que le dieu exige un naudjia, et le sacrifice d'un enfant devient alors indispensable.

On choisit toujours de préférence l'enfant d'un chef, parce qu'on suppose que cette offrande est plus agréable à la divinité ; mais on a soin de ne prendre que ceux d'une mère d'un rang inférieur, pour éviter de sacrifier un enfant ayant le rang de chef. Du reste, le père lui-même est le premier à donner son consentement à de pareils sacrifices, dans l'intérêt public.

A la mort du Toui-tonga, ou souverain pontife, on immolait jadis sa première femme dans un naudjia solennel, afin que son corps fût enterré avec celui de son époux. Le roi Finau II abolit ce sacrifice à la mort du dernier Toui-tonga, qui avait épousé sa sœur.

48° Dans la Nouvelle-Zélande, lorsqu'un chef a été tué dans un combat, son corps est réclamé par le parti vainqueur, qui exige pareillement que sa femme lui soit livrée, si ce chef était marié. Lorsque les vaincus sont trop faibles, ils n'osent refuser ces demandes impératives. Alors la veuve est emmenée avec le corps de son mari, et mise à mort. Le corps du chef est alors livré aux prêtres et aux chefs civils, tandis que celui de sa veuve est abandonné aux femmes des prêtres et des chefs; car ces corps, étant taboués, ne peuvent être touchés par les personnes du peuple. L'ariki, ou grand prêtre, ordonne alors aux chefs de préparer le corps de l'homme pour leurs dieux ; et la prêtresse, qui est aussi ariki, enjoint également aux femmes des chefs de préparer le corps de la femme. Ces corps sont en conséquence placés sur des feux, et rôtis; les arikis s'avancent alors, et prennent chacun un morceau de viande dans un petit panier qu'ils suspendent à deux bâtons plantés en terre, comme devant être la nourriture de leurs dieux, afin que ceux-ci aient la première part du sacrifice.

Tandis que ces cérémonies s'accomplissent, tous les chefs sont assis en cercle autour des corps, dans un profond silence, le visage couvert de leurs mains et de leurs nattes; car il ne leur est pas permis de jeter les yeux sur ces mystères. Pendant ce temps, les arikis font des prières et prennent de petits morceaux de la chair des sacrifices, qu'ils mangent avec recueillement. Quand les cérémonies sont terminées, les restes des corps sont distribués entre les chefs et les principaux guerriers, suivant leur nombre. Tous mangent de cette chair avec une satisfaction visible.

Quand un chef ou quelque personnage de distinction vient à mourir en temps de paix, les sacrifices humains ont lieu également. On immole sur son corps un ou plusieurs esclaves, suivant le rang du défunt. Mais nous ignorons si le but de ces sacrifices est

d'apaiser le *waïdoua* (l'âme) du défunt, et d'arrêter l'effet de son courroux sur ceux qui lui survivent, ou bien de procurer au mort les moyens d'être servi dans l'autre vie. Les esclaves destinés à être offerts en sacrifice sont ordinairement assommés d'un coup de *méré*, par un parent du défunt, et celui-ci a soin de choisir le moment où sa victime semble ne pas se douter du sort qui lui est réservé. Pour diminuer l'horreur d'une telle action, les Néo-Zélandais ont soin de répéter que l'on choisit communément pour cet objet les esclaves qui ont commis quelque mauvaise action, ou bien ceux qui ne peuvent ou ne veulent point travailler. L'esclave qui a maudit son maître ne peut éviter d'être sacrifié ; car on croit que c'est l'unique moyen d'apaiser l'Atoua et d'échapper à la malédiction proférée par la malheureuse victime. Les corps des esclaves immolés à la mort des chefs, et en leur honneur, devraient être, à la rigueur, déposés près de ces derniers, et subir le même sort; mais il arrive souvent que les sacrificateurs préfèrent les manger; dans ce cas, ils cèdent probablement à leur sensualité plutôt qu'aux dogmes de leur religion.

SACRILÉGE. C'est la profanation d'une chose sainte. On donne particulièrement ce nom au vol commis dans un lieu sacré, et, chez les chrétiens, à la profanation des saintes hosties ou des vases sacrés. Dans un sens plus étendu, tout péché par lequel on viole les choses qui appartiennent à Dieu ou à la religion, est un sacrilége : comme la réception indigne des sacrements, les mauvais traitements indûment infligés à un clerc, l'incendie des églises, la profanation des reliques, des croix, des images, l'usurpation des biens de l'Eglise, etc. Le sacrilége a toujours été en horreur dans les différents cultes, et autrefois il était partout puni très-rigoureusement. En France, la loi du 20 avril 1825 avait décerné contre ce crime des peines très-sévères, mais elle a été abrogée au mois d'octobre 1830.

Le même mot, pris comme adjectif, désigne celui qui s'est rendu coupable de sacrilége.

SACRIMA. Les Romains appelaient ainsi l'oblation de raisin et de vin nouveau que l'on faisait à Bacchus, pour la conservation des vignes, des tonneaux et du vin lui-même.

SACRISTAIN, SACRISTE, officier ecclésiastique à qui sont confiés la garde et le soin des vases sacrés, des ornements sacerdotaux, du luminaire, et en général de tout le mobilier des églises, et particulièrement de la sacristie. Cette place ne devrait jamais être donnée qu'à des clercs constitués dans les ordres sacrés ; mais, dans un grand nombre d'églises, elle est maintenant confiée à de simples laïques.

Le *sacristain* du pape, qui prend le titre de préfet, est toujours un religieux de l'ordre des Hermites de saint Augustin, et il est fait évêque *in partibus infidelium*. Il a la garde de tous les vases d'or et d'argent, croix, calices, encensoirs, reliquaires et autres choses précieuses de la sacristie du pape. C'est lui qui prépare l'hostie, et qui fait l'essai du pain et du vin, lorsque le pape célèbre pontificalement ou en particulier. Il a soin d'entretenir et de renouveler toutes les semaines une grande hostie consacrée, pour la donner en viatique au pape, à l'article de la mort : il lui donne aussi l'extrême-onction, comme étant son curé.

Quand le pape tient chapelle, son sacristain se range entre les évêques assistants, au-dessus du doyen. ou plus ancien auditeur de rote : c'est lui qui ôte et remet la mitre au pape, toutes les fois que cela est nécessaire, suivant les rubriques du pontifical.

Lorsque le pape voyage, le sacristain exerce une espèce de juridiction sur tous ceux qui l'accompagnent, et à cet effet il tient un bâton à la main. C'est lui qui distribue aux cardinaux les messes qu'ils doivent célébrer solennellement; enfin il est chargé de la distribution des reliques, et signe les mémoriaux des indulgences que les pèlerins demandent pour eux et pour leurs parents.

SACRISTIE. La sacristie, appelée aussi *diaconie*, était autrefois un bâtiment considérable proche de l'église, où l'on conservait le trésor des vases sacrés : c'est pourquoi il n'y entrait que les ministres qui avaient droit de les toucher. On y gardait aussi les livres, les habits sacerdotaux, les autres meubles précieux, et quelquefois l'Eucharistie, dans une boîte enfermée d'une tour d'ivoire.

Les sacristies modernes ont la même destination, mais elles font corps avec l'église. Dans les paroisses rurales, elles sont trop souvent confondues avec le vestiaire, ce qui est un tort; car les chantres et les laïques y venant prendre leurs habits de chœur, il est fort difficile d'y observer le recueillement exigé dans ce lieu sacré. Les sacristies servent quelquefois aux fonctions saintes, comme à certaines bénédictions, à la confession, à la préparation au sacrifice de la messe, et en certains cas aux baptêmes, aux mariages, etc.

SACRUM. Les anciens appelaient ainsi tout ce qui était consacré aux dieux, et que l'on déposait, pour plus de sûreté, dans les temples des dieux, qui étaient eux-mêmes des lieux sacrés qu'il était défendu de violer sous les plus grandes peines, ainsi que de toucher à ce qu'ils renfermaient. On appelait aussi *sacrum*, *sacra*, les sacrifices offerts aux dieux, et toutes les cérémonies de leur culte qui étaient du ressort du collége des pontifes, auquel Numa avait attribué l'intendance de tout ce qui concernait la religion.

— *Abstemium*, sacrifice sans libation de vin, que faisait, à la manière des Grecs, la reine *Sacrificula*, en l'honneur de Cérès, dans le temple que les Arcadiens avaient élevé à cette déesse sur le mont Palatin.

— *Ambarvale*. *Voy.* AMBARVALES.

um anniversarium ou *annuum*, était ifice qui se faisait tous les ans, à un narqué.

narium, sacrifice d'une chienne que l'on faisait dans le temps de la e, pour les biens de la terre.

mmune, celui qui était offert à tous ıx en général.

rionium, le sacrifice que chaque cuisait pour sa curie, toujours suivi stin public.

pulsorium, celui que l'on faisait tourner les maux dont on était me-

mesticum, le même que celui qu'ofaque père de famille, et que l'on apıussi *familiare* ou *gentilitium*. Ces s étaient perpétuels dans les faet les pères les transmettaient à nfants.

manum, sacrifice pour les morts.

ntanum, sacrifice qu'offraient les ts des collines de Rome.

nicipale, sacrifice qu'offraient les ıunicipales avant que d'avoir reçu de bourgeoisie.

ptiale, sacrifice qu'offrait la nouvelle lorsqu'elle était entrée dans la maison époux. On immolait, entre auimaux, une truie, symbole de la féque l'on souhaitait à la mariée.

ctelium, sacrifice nocturne que l'on it dans la cérémonie des noces, et s Romains défendirent, à cause des ations qui s'y commettaient. Saint in les rapporte dans la *Cité de Dieu;* us apprend que, dans la chambre de elle mariée, et en présence de tout de, on sacrifiait aux dieux Jugatinus, ıcus, Domicius, et à la déesse Manque, dans l'intérieur, et après que monde s'était retiré, les deux époux ient aux déesses Virginensis, Prema, da, Vénus, et au dieu Priape, sur la duquel la mariée s'asseyait, avant de tre au lit.

regrinum, sacrifice que l'on offrait aux transportés des villes conquises ı.

opulare, sacrifice que l'on faisait pour ɔle.

rivatum, sacrifice offert pour chaque ı en particulier, ou pour une famille.

ropter viam, sacrifice que l'on offrait ule ou à Sancus, pour obtenir un yage. Macrobe dit que la coutume, e sacrifice, était de brûler ce qu'on pu manger.

esolutorium, sacrifice fait par les audont on ne pouvait approcher, si l'on ur soi quelque chose d'attaché.

olemne ou *statum*, sacrifice qui s'ofans un temps et en un lieu marqué. *Dictionnaire de la Fable.*)

-TRAN, pratique superstitieuse des ıchinois, qui consiste à mettre deux sur la porte principale de la maison n éloigner les mauvais esprits.

AH, SADEH ou SÉDEH, nom de la seizième nuit du mois de Bahman, que les Persans solennisent en allumant des feux, tant dans les villes que dans les campagnes. Les Arabes l'appellent par corruption *sadhak*, ou *Leilet el-woucoud*, la nuit des feux.

SADBHAVASRI, déesse du panthéon hindou ; elle fut constituée, avec quatre autres déesses, protectrice de la ville de Pravarasêna, dans le Cachemire.

SADDER, un des livres sacrés des Mages ou Parsis ; son nom signifie les *cent portes* pour pénétrer dans le ciel. C'est un abrégé de théologie spéculative, pratique et cérémonielle. Cet ouvrage, au jugement d'Anquetil, n'est pas beaucoup plus ancien que sa traduction en vers persans, le *Sadder-Nazem*, qui parut en 1494.

Ce livre recommande surtout la charité, comme très-méritoire et capable d'effacer les péchés. Il veut qu'on obéisse aveuglément et sans restriction aux décisions du grand pontife. « Quelqu'excellentes et nombreuses que soient les bonnes œuvres d'un fidèle, si le souverain de la religion n'est pas content de sa soumission, ou si ses bonnes œuvres lui déplaisent, c'est comme si le fidèle n'avait rien fait. » Un des moyens qui rendent le fidèle infiniment agréable au souverain pontife, c'est de lui payer exactement les dîmes.

Il est ordonné, dans le même ouvrage, d'honorer la mémoire de ses père et mère et de ses autres proches parents ; chacun doit faire pour eux un festin funèbre au bout du mois ou de l'an. Il est recommandé de repasser les actions de sa journée, et de s'en repentir avant de se livrer au sommeil ; de tenir inviolablement ses engagements ; d'épargner autant que faire se peut, la vie des animaux, surtout des bœufs qui labourent, des brebis, des chevaux, des coqs ; de faire souvent pénitence, de s'examiner fréquemment sur les péchés que l'on a commis, et d'en faire confession devant le Destour ou l'Herbad, ou à leur défaut, devant un laïque vertueux, et, s'il ne s'en trouve pas de tel, de se confesser en plein jour, en présence du soleil. Il ordonne de détruire cinq sortes de reptiles nuisibles ; il défend de poser les pieds nus à terre, de peur de la profaner ; c'est pour la même raison qu'il est expressément interdit d'inhumer les corps morts.

Le respect pour l'eau n'est pas moins recommandé. Il faut éviter d'en faire usage pendant la nuit ; et, si l'on ne peut l'éviter, on doit l'employer avec beaucoup de précaution. Lorsqu'on met de l'eau chauffer, il faut laisser vide un tiers du vase, de peur qu'en bouillant elle ne se répande dans le feu.

Le sadder défend sévèrement la calomnie, le mensonge, l'adultère, la fornication, le larcin ; et comme on est continuellement exposé aux impuretés légales et aux péchés, il ordonne de fréquentes ablutions aux fidèles, et veut que chacun soit attentif à racheter ses péchés par des sacrifices de propitiation, analogues aux rites judaïques.

SADDUCÉENS, ou SADUCÉENS, hérétiques juifs qui commencèrent à répandre leur doc-

trine environ 260 ans avant Jésus-Christ. Leur nom vient de l'hébreu *sadoc*, qui signifie *juste*, ou plutôt d'un nommé *Sadoc*, disciple d'Antigone, qui avait succédé à Simon le Juste, grand prêtre des Juifs. Cet Antigone fut chef d'une secte particulière qui, par un excès de spiritualité, enseignait qu'il fallait rendre à Dieu un culte absolument désintéressé. « Ne soyez pas comme des esclaves, disait-il à ses disciples ; n'obéissez point à votre maître simplement en vue des récompenses ; obéissez sans intérêt et sans espérer aucun fruit de vos travaux. Que la crainte du Seigneur soit sur vous. » Ces maximes trouvèrent peu d'adhérents.

Sadoc, son disciple, ne pouvant s'accommoder d'une spiritualité si pure, et ne voulant pas cependant faire scission avec son maître, reçut sa maxime ; mais il l'interpréta dans un sens tout opposé : il en conclut qu'il n'y avait ni peines ni récompenses à attendre dans l'autre vie ; qu'il fallait faire le bien, éviter le mal en celle-ci sans aucune vue de crainte ou d'espérance.

Les Sadducéens étaient les épicuriens du judaïsme. Ils admettaient les saintes Ecritures, du moins les cinq livres de Moïse ; mais ils ne recevaient point la tradition qui en constatait l'authenticité et le sens ; ils s'arrogeaient chacun le droit de les juger et de les interpréter d'après sa raison individuelle. Aussi, du moins avec le temps, finirent-ils par n'admettre, comme les Epicuriens, qu'un Dieu indifférent aux actions humaines ; par nier l'existence des anges, l'immortalité de l'âme, et par conséquent la résurrection, et par ne reconnaître d'autre félicité que celle des sens et de la vie présente. Ils n'étaient pas en grand nombre, ne formaient pas proprement une école, ne divulgaient point leur doctrine ; mais ils comptaient dans leur rang beaucoup de grands personnages ; c'étaient des riches, des heureux du siècle, qui, respectant au dehors la croyance publique, se faisaient chacun dans son cœur une doctrine conforme à ses désirs. Au IIe siècle avant Jésus-Christ ils formèrent un parti politique constamment opposé aux Pharisiens. Les règnes d'Hyrcan Ier et d'Aristobule Ier furent l'apogée de leur puissance. Nous les voyons, dans l'Evangile, s'unir avec les Pharisiens, leurs antagonistes, pour surprendre Jésus-Christ dans ses paroles et chercher le moyen de le discréditer parmi le peuple pour parvenir à le perdre. On dit qu'il y a encore aujourd'hui des Sadducéens parmi les Juifs ; mais ils sont considérés comme hérétiques, ce qui ne paraît pas avoir eu lieu autrefois.

SADHNA-PANTHIS, sectaires hindous appartenant à la branche des Vaichnavas. Ils tirent leur nom d'un boucher nommé Sadhna ; mais celui-ci ne tuait jamais d'animaux, il les achetait tout tués pour en vendre la chair. Un ermite, pour récompenser son humanité, lui fit présent de la pierre *Salagrama* ; et comme il l'adorait avec beaucoup de dévotion, Vichnou le combla de ses faveurs, et lui procura l'accomplissement de tous ses désirs. Dans un pèlerinage qu'il fit, la femme d'un Brahmane étant devenue amoureuse de lui, il répondit à ses avances qu'une gorge serait coupée avant qu'il correspondît à sa passion. Celle-ci, ayant mal interprété ces paroles, trancha la tête de son mari. En conséquence de ce crime, Sadhna conçut pour elle une aversion encore plus grande. Dans son dépit, cette malheureuse l'accusa du crime qu'elle avait commis elle-même ; et comme Sadhna dédaigna de se défendre, il fut condamné à avoir les mains coupées ; ce qui fut exécuté, mais Vichnou les lui rendit. La femme se brûla sur le bûcher de son mari ; ce que voyant Sadhna, il s'écria : « La femme est un être indéfinissable, en voici une qui a tué son mari, et qui devient *sati* ; » cette phrase passa depuis en proverbe. — On ignore quelles sont les doctrines particulières des Sadhna-Panthis.

SADHS, sectaires hindous qui commencèrent à paraître vers l'an 1658 de notre ère, et furent fondés par *Birbhan*. Leur nom signifie *purs* ou *puritains* ; ils professent l'unité de Dieu. Birbhan passe pour avoir reçu une communication miraculeuse de *Sat-Gourou* (le directeur pur), nommé aussi *Oudho-dâs* (le serviteur du Dieu unique), et *Mâlik ul-houkm* (l'Ordre du Seigneur ou le Verbe de Dieu personnifié.)

« Les doctrines enseignées par le divin maître de Birbhan, dit M. Garcin de Tassy dans son *Histoire de la littérature hindoui*, furent communiquées aux hommes en *sabdi* et en *sakhi*, c'est-à-dire en stances hindi, détachées comme celles de Kabir. Elles sont réunies dans des manuels, et on les lit dans les assemblées religieuses des Sadhs. On a formé de leur substance un traité intitulé *Adi Updes*, c'est-à-dire les premiers préceptes. Dans ce traité, toute la doctrine sâdh est réduite en douze commandements ou *hukm*, qui sont répétés sous plusieurs formes, mais dont on reconnaît toujours l'identité. M. Wilson les fait connaître dans son excellent mémoire sur les sectes hindoues. Je crois être agréable au lecteur en les reproduisant ici.

« 1. Ne reconnaissez qu'un Dieu qui vous a créé et qui peut vous anéantir, auquel aucun être n'est supérieur, et que seul, par conséquent, vous pouvez adorer. Il ne faut donc rendre aucun culte ni à la terre, ni à la pierre, ni au métal, ni au bois, ni aux arbres, ni à aucune chose créée. Il n'y a qu'un Seigneur et le Verbe du Seigneur. Celui qui aime le mensonge et pratique la fausseté, celui qui commet le crime, tombe en enfer.

« 2. Soyez humble et modeste. Ne placez pas vos affections en ce monde ; attachez-vous fidèlement au symbole de la foi ; évitez d'avoir des rapports avec ceux qui ne sont pas de votre religion ; ne mangez pas le pain de l'étranger.

« 3. Ne mentez jamais. Ne parlez jamais mal en aucun temps, ni d'aucune chose ; de la terre et de l'eau, des arbres et des animaux. Employez votre langue à la louange de Dieu. Ne volez jamais ni richesses, ni terre, ni animaux, ni leur pâture. Respectez la propriété d'autrui, et soyez content

vous possédez. Ne pensez jamais)ue vos yeux ne se fixent pas sur s indécents en fait d'hommes, de le danses, de spectacles.

écoutez pas de mauvais discours, tre, si ce n'est les louanges du Créa- outez ni contes, ni bavardage, ni ni musique, ni chant, excepté ce- mnes.

désirez jamais rien, ni pour votre en fait de richesses. Ne prenez pas 1 autre. Dieu donne toutes choses : vrez en proportion de votre con- lui.

squ'on vous demande qui vous larez que vous êtes des Sâdhs ; pas des castes ; ne vous engagez des controverses. Soyez fermes foi, et ne mettez pas votre es- ns l'homme.

tez des vêtements blancs, n'em- fard, ni collyre, ni opiat, ni *menh-* us faites aucune marque sur le ucun signe distinctif des sectes sur e portez pas de chapelet, ni de ro- e joyaux.

mangez ni ne buvez jamais au- tance enivrante, ne mâchez pas de espirez pas de parfums, ne fumez c, ne mâchez ni ne sentez de l'o- tenez pas vos mains levées, et pas votre tête devant des idoles mes.

commettez point d'homicide ; ne ence à personne ; ne donnez pas nage capable de faire condamner ; ne prenez rien par force.

'un homme n'ait qu'une femme, me un seul mari ; que la femme l'homme.

e prenez pas le costume d'un men- sollicitez pas d'aumônes, et n'ac- s de présents. Ne craignez pas la cie et n'y ayez pas recours. Con- ant d'avoir confiance. Les assem- gens pieux sont les seuls lieux de . Saluez ceux d'entre eux que vous rez.

ue les Sâdhs ne soient pas supers- ant aux jours, aux lunaisons, aux cris et aux figures des oiseaux et upèdes. Qu'ils ne cherchent que la Dieu. »

voyons, par ce qui précède, que qu'on peut nommer les Unitaires 'adorent que le Créateur seul. Ils nt *Satkara*, ou l'auteur de la vertu, , c'est-à-dire le vrai nom. A cause dernière expression qu'ils appli- a divinité, on les nomme quelque- *mis*; mais cette dénomination s'ap- écialement à une autre secte. Leur extrêmement simple. Ils rejettent èce d'idolâtrie. Ils ne vénèrent pas plus que les autres rivières. Toute rnements leur est défendue. Ils ne as et ne prêtent pas serment. Ils se e tous les usages de luxe, tels que tabac, bétel, opium et vin. Ils n'assistent jamais aux spectacles des bayadères.

« Les doctrines des Sâdhs dérivent évidemment de celles de Kabîr, de Nânak, et d'autres philosophes religieux de l'Inde, avec l'addition de quelques principes du christianisme. Toutefois, quant à leurs notions sur la constitution de l'univers, sur les divinités inférieures, et sur le mukti, ou délivrance de la vie corporelle, ils pensent, selon M. Wilson, comme les autres Indiens.

« Ils n'ont pas de temples, mais ils s'assemblent, à des époques fixes, dans des maisons ou dans des cours. Leurs réunions ont lieu à la pleine lune. Toute la journée se passe dans des conversations intéressantes. Au soir, ils prennent ensemble un repas fraternel, et ils passent ensuite la nuit, en récitant des stances attribuées à Birbhân ou à son maître, et des poëmes de Dâdu, de Nânak et de Kabîr. »

Les villes où il y a le plus de Sâdhs sont Dehli, Agra, Jaïpur, Farrukhâbâd. Ils tiennent une grande réunion annuelle dans une de ces villes.

SADHYAS, ordre de saints ou divinités inférieures du panthéon hindou. Ils durent le jour et leur nom à Sadhya, fille de Dakcha, et épouse de Dharma et de Manou. D'après les livres indiens, ils sont resplendissants d'or et de pierreries; égaux au soleil, ils illuminent tout l'horizon, et ils se présentent pour combattre les Daityas ou démons, munis d'armes irrésistibles, accompagnés des Gandharvas et d'une foule de dieux qui éblouissent les yeux par les lueurs diverses émanées de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. Cette description pourrait les faire prendre pour des dieux astronomiques.

SADIAIL ou SADIEL ; c'est, suivant les Musulmans, l'ange qui gouverne le troisième ciel. Il est aussi chargé d'affermir la terre, qui serait dans un mouvement continuel, s'il n'avait soin de la contenir avec son pied.

SADIK, officier du Dalaï-lama, qui est spécialement attaché à sa personne ; c'est lui qui reçoit immédiatement les ordres du souverain pontife, et les transmet aux fonctionnaires subalternes. C'est à lui qu'il faut s'adresser quand on veut faire parvenir une requête ou un présent au grand Lama. Il sert lui-même ce dieu incarné, pose les plats sur sa table, et lui verse son thé, dont il boit toujours une gorgée avant de le lui présenter. Il est son trésorier et son maître de garde-robe. Il préside en outre à tous les arrangements nécessaires pour la célébration des fêtes religieuses, et, à ce titre, il occupe une place importante dans la hiérarchie sacerdotale.

SADIQUIASONADA, personnage mythologique des Muyscas de la province de Sogamoso en Amérique, qui le regardaient comme leur législateur. Son nom signifie *notre ancêtre* et *notre père*. *Voy.* BCHOGMOA.

SADIS, ordre de religieux musulmans, fondé par Saad-ed-din Djebawi, mort à Djéba,

aux environs de Damas, l'an 736 de l'hégire (1335 de J.-C.).

Ils passent pour avoir la faculté d'opérer des miracles. On lit dans les institutions de cet ordre, que leur fondateur, coupant du bois dans les environs de Damas, y trouva trois serpents d'une longueur énorme, et qu'après avoir récité quelques prières et soufflé sur eux, il les prit vivants, et s'en servit comme d'une corde pour lier son fagot : de là la prétendue vertu que possèdent les scheikhs et les derwischs de cette société, de découvrir les serpents, de les manier, de les mordre, et même d'en manger sans le moindre accident. Leurs exercices consistent à se balancer assis et ensuite debout, mais en changeant souvent d'attitude, et en redoublant leurs agitations, jusqu'à ce que, épuisés de fatigue, ils tombent sur le carreau sans mouvement et sans connaissance. Alors le scheikh, assisté de ses vicaires, n'emploie d'autre moyen pour les tirer de cet état d'anéantissement, que celui de leur frotter les bras et les jambes, et de leur souffler à l'oreille les paroles sacrées, *La ilah ill' Allah*. Il n'y a de dieu que Dieu.

SAFA et MERWA, station du pèlerinage de la Mecque ; ce sont deux petites buttes à 300 pas l'une de l'autre ; les pèlerins y font sept tours d'un pas inégal, et comme s'ils cherchaient quelque chose, pour représenter, disent-ils, l'embarras et l'inquiétude d'Agar durant la soif de son fils, et la peine avec laquelle elle cherchait de l'eau.

Lorsque le pèlerin est monté sur la colline de Safa, il se tourne vers la Kaaba, lève les mains au ciel, et récite ces prières : « Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! Il n'y a de dieu que Dieu ; Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! A Dieu soit la gloire !..... Il n'y a de dieu que Dieu. Il est seul, il est unique ; il n'y a point d'association en lui. L'univers entier est à lui. Les louanges sont pour lui. C'est lui qui donne la vie ; c'est lui qui donne la mort. Il est le Dieu vivant et immortel. La félicité est entre ses mains, et sa puissance s'étend sur toutes choses. Il n'y a de dieu que Dieu. Ne rendez de culte à nul autre qu'à lui. Soyez les adorateurs de sa loi et de sa doctrine, et ne vous laissez jamais corrompre par les discours pervers des infidèles. » En parcourant sept fois l'espace compris entre Safa et Merwa, le pèlerin répète les mêmes prières, puis il ajoute : « O Dieu ! fais-moi miséricorde, et efface les péchés que tu connais en moi. O Dieu très-saint et très-clément ! »

SAGA, déesse de la mythologie scandinave ; on dit qu'elle présidait à l'histoire.

• SAGAD-ZAWA, un des dieux qui, suivant les Péruviens, gouvernait le ciel avec Atagoujou.

SAGAN ou SÉGAN, nom que les Hébreux donnaient au vicaire ou lieutenant du souverain pontife, qui suppléait à son office, et en remplissait les fonctions lorsque celui-ci était absent ou qu'il lui était arrivé quelque accident qui le mettait hors d'état de les faire en personne, ce dont on trouve des exemples dans l'historien Josèph[...] croient que l'office de ces Saga[...] ancien parmi eux, et ils avancen[...] était Sagan d'Aaron. Le Talmu[...] que, pour devenir grand prêtre, i[...] paravant passer par l'office de Sag[...] se tenait, dans les cérémonies p[...] la droite du souverain pontife avec un mouchoir, et l'aidait [...] l'autel.

SAGARA : 1° Personnage m[...] de la cosmogonie hindoue ; c'[...] donna son nom à la mer, appelé[...] sanscrit. Il était fils de Vahouka[...] rain d'Ayodhya. Nous emprun[...] gende à M. Langlois. « Ayant [...] faire un *aswamédha* ou sacrifice d[...] il avait, suivant le rite essentie[...] pèce de sacrifice, mis le coursier il fut enlevé par les serpents du roi envoya 60,000 fils qu'il ava[...] femme Soumâti, pour reprendr[...] Leurs efforts, quoique inutiles, cependant les dieux et les asou[...] rent victimes de leur zèle. Apr[...] nétré dans les régions souterrai[...] rent le cheval qui paissait aup[...] Kapila, incarnation de Vichnou Sagara l'accusèrent d'être le vol[...] val. Kapila irrité les réduisit d'un souffle de ses narines. An[...] d'Asamandja, et petit-fils de Sag[...] autre femme Késini, découvrit [...] restes de ses oncles, et apprit [...] leur oncle, que les eaux du Ga[...] nécessaires pour leur procurer dans le ciel. Ni Sagara, ni ses Ansouman et Dilipa, ne furent faire descendre le Gange : ce [...] réservé au fils et successeur de D[...] guiratha, qui, par ses austérités, cessivement Brahmâ, Ouma e[...] leur pouvoir, le Gange fut forc[...] sur la terre en suivant Bhaguira[...] la mer, et ensuite au Patala, où de ses ancêtres furent lavées pa[...] De là le Gange fut nommé *Bha*[...] mémoire de ce prince, et la me[...] mémoire de Sagara et de ses avait été ainsi nommé, parce q[...] porté en naissant un poison q[...] femme, rivale de sa mère, lui av[...]

2° Sagara est aussi le nom [...] vième dieu de la théogonie bo[...] tient le septième rang parmi les dragons qui peuplent les eaux « Sa forme, dit M. Clavel, est êtres fantastiques que les Chino[...] tent sous les traits de serpents a[...] de sainteté, il s'est élevé au deg[...] satwa. Son influence est douce C'est lui qui déploie les nuages [...] qui pourvoit à ce que la pluie so[...] sur tous les points de la terre, besoins des hommes. On le vo[...] ment assister aux assemblées d[...] dont il protége la loi et les sectal[...] lais où il réside est d'une extrê[...] cence. Là sont conservés des li[...]

ue les trois volumes de l'ouvrage *a-pou-King*, et d'autres encore, urs contiennent autant de ver- y a d'atomes dans dix grandes ns d'univers, et autant de chapi- n pourrait compter d'atomes dans lwipas. Sagara a dans sa dépen- ale un nombre immense de na- ons.

as se reproduisent de quatre ma- naissent ou d'un œuf, ou d'une de l'humidité, ou par transfor- vant la place qu'ils occupent au- bre appelé par les Chinois *tcha-* c'est-à-dire troupe de cerfs. A e toutes les autres intelligences , ils jouissent de la faculté de urs formes. Cependant ils ne er de ce privilége ni à leur nais- leur mort, ni au moment où ils t, ni dans celui où ils sont ani- colère, ni lorsqu'ils sont plongés mmeil. Trois graves périls aux- nt exposés les préoccupent sans évitent avec soin les courants ts et le contact du sable échauffé, ur effet de consumer leur peau, leurs chairs, et d'affecter doulou- leur charpente osseuse ; ils n'ont exposer aux tempêtes, parce que, venait à les renverser, ils per- ailliblement les ornements dont és, et seraient réduits à une nu- ète ; enfin, c'est toujours avec qu'ils sortent de leurs palais pour tre au milieu des flots, car il river que l'oiseau Garouda, pro- ur absence, se jetât sur les nagas s et ne les dévorât impitoyable-

chants sacrés des Scandinaves. nombre de trente-sept, dont treize a théogonie et de la cosmogonie ; les exploits attribués aux héros ues ; les trois autres, de dogma- morale. Leur réunion forme l'an- *la. Voy.* Edda.

RD, bonnet de drap d'or ter- ointe arrondie, surmontée d'une les prêtres arméniens portent en allant à l'autel, et en quel- s du saint sacrifice. Lorsque le prend à la sacristie les habits , il dit, en mettant le sagavard : « Mettez, Seigneur, sur ma tête n salut pour combattre la force de ar la grâce de Notre-Seigneur Jé- auquel appartiennent la gloire, la t l'honneur, maintenant et à ja- ous les siècles des siècles. Amen. »

Les Mongols désignent par ce nas de la secte des *bonnets rouges*, rité a considérablement diminué ation de la secte des *bonnets jau-* e par Zzongkhabha. La différence sectes est moins dans la doctrine ofessent, que dans leurs coutumes r hiérarchie. Ainsi les classes in- les bonnets rouges ne sont pas obligées à garder le célibat. Cette secte fut établie par Sagdja-Bandida, dans le XIIIe siècle de notre ère.

SAGESSE (La), nom d'un des livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament, ainsi nommé parce qu'il traite de la sagesse créée et de la sagesse incréée, et parce qu'il propose de sages règles de conduite aux rois, aux grands et aux juges de la terre. On ignore quel est l'auteur de ce livre : plusieurs l'attribuent à Salomon, dont il porte le nom dans le texte grec. Cependant ce n'est pas le sentiment général ; mais on pense qu'il a pu être rédigé sur un original de ce prince que nous n'avons plus, et qu'il contient un grand nombre de ses pensées et de ses maximes. Si la Sagesse a été originairement écrite en hébreu, il y a longtemps que ce livre est perdu ; c'est pourquoi il ne fait point partie du canon des Juifs, et il a été en conséquence rejeté par les Protestants. Cependant les rabbins le citent avec éloge.

Le livre de l'Ecclésiastique est aussi connu sous le nom de *la sagesse de Jésus, fils de Sirach*.

SAGESSE (Filles de la). Cette communauté religieuse, dont le siége est à Saint-Laurent-sur-Sèvre, fut fondée, en **1703**, par le vénérable Grignon de la Bacheleraie de Montfort-la-Canne, pour le service des hôpitaux et des écoles charitables pour les enfants pauvres. Avant la révolution, elles n'étaient guère répandues que dans la Bretagne et le Poitou ; encore leurs communautés furent-elles dispersées en **1793**, leurs maisons détruites, et les religieuses qui ne purent se cacher furent massacrées. Mais dans la campagne de **1800**, n'ayant plus de maisons ni d'hôpitaux, elles allèrent chercher dans les camps des malades et des blessés à soigner ; elles passèrent les Alpes avec nos armées, et on les vit, sur le champ de bataille de Marengo, secourir les soldats français jusque sous le feu de l'ennemi. La reconnaissance des braves récompensa leur humanité, et on dit que, dans les marches pénibles, les vainqueurs de l'Italie les portaient sur des brancards à travers les chemins rocailleux de l'Apennin. Napoléon, qui avait su apprécier la conduite des filles de la Sagesse, leur accorda une dotation de **12,000** francs, dont elles jouissent encore aujourd'hui, et qui a servi à rétablir leur institut. Cette communauté compte aujourd'hui plus de **1400** religieuses distribuées en **125** établissements : hôpitaux de tous genres, civils, militaires et maritimes ; maisons d'instruction, de travail, de retraite et de détention ; écoles de sourds-muets ; aucune œuvre de charité ne leur est étrangère, et partout leurs vertus et leurs succès sont chaque jour appréciés de plus en plus. — Leur costume se compose d'un vêtement gris, d'une cornette blanche, et d'un grand manteau noir dont elles sont entièrement enveloppées quand elles sortent. Elles ont des sandales aux pieds et un crucifix sur la poitrine.

SA-GIOVARI, c'est-à-dire *calvaire* ; nom que les Mingréliens et les Géorgiens donnent

à de petites églises ou chapelles qu'ils ont chez eux pour la plupart, et dans lesquelles ils vont faire quelques prières.

SAGOTRAKAVOCHNA, dieu hindou, né du sang qui découla d'une tête coupée de Brahmâ. Il est doué de cinq cents têtes et de mille bras.

SAHABA, nom que les Musulmans donnent aux compagnons de Mahomet, c'est-à-dire à tous ceux qui ont conversé avec lui et qui ont combattu sous ses ordres. *Voy.* ASHAB.

SAHADJANYA, nom d'une apsara ou nymphe céleste dans la mythologie hindoue.

SAHÉRA. C'est, suivant les Musulmans, une des couches concentriques du globe terrestre; elle se trouve au-dessous de celle qui est foulée et battue par les hommes et les animaux; ils disent que Dieu a destiné cette surface intérieure aux assises du jugement dernier.

SAI, nom des bonzes de la Cochinchine. Ils portent un bonnet rond de la hauteur de trois pouces, derrière lequel pend un morceau de la même étoffe et de la même couleur, qui leur descend jusque sur les épaules. Ils ont au cou un chapelet composé de cent grains, et portent communément à la main un bâton, au sommet duquel est une figure d'oiseau. Ils logent auprès des pagodes, et lorsque les dévots viennent apporter des offrandes, ce sont eux qui les présentent aux simulacres. En faisant cette cérémonie, ils se prosternent et brûlent de l'encens. Le dévot donne ensuite au sacrificateur un peu de riz ou quelque autre chose de peu de valeur, ce qui est à peu près le seul revenu des bonzes; c'est pourquoi ils sont fort pauvres pour la plupart.

SAI-IN, titre des prêtresses dans le Japon. Cette dignité fut créée, l'an 810 de notre ère, par le cinquante-deuxième Daïri, en faveur de la plus jeune de ses filles, qui fut établie prêtresse du dieu Kamo-no mio sin.

SAI-KOU : 1° autre titre des prêtresses dans le Japon; il fut créé l'an 5 avant Jésus-Christ.

Parmi le grand nombre de prêtres attachés au service des temples de la province d'Izé, on trouve toujours une fille de Daïri comme prêtresse, et portant le titre de *Sai-Kou*. Si le Daïri n'a pas de fille, il envoie une de celles du Kouanbak, ou de quelqu'un de ses proches parents.

2° *Sai-Kou* est aussi le nom des prêtres des divinités inférieures, adorées par les Chinois établis à Batavia.

SAI-NO-KAVARA, purgatoire où sont confinées les âmes des petits enfants, suivant la croyance des Japonais. Il est situé dans le lac Fakone, et il est marqué par un monceau de pierres en forme de pyramide. Les passants peuvent les soulager en jetant dans l'eau des papiers que leur fournissent les prêtres à prix d'argent. Lorsque l'eau a effacé les noms des dieux et des Kamis qui sont inscrits sur le papier, les âmes des enfants éprouvent
...d soulagement sinon une rédemption

...1° c'est le nom que donnent les Chi-
...nme divin, suscité de Dieu pour

la rédemption de l'univers; en
que leurs livres sacrés en rapp
peut s'empêcher de convenir qu
Chinois ont puisé ces traditions
pure, et que leur *Saint*, si impat
siré et attendu, n'est autre que
le Désiré des nations. *Voy.* quel
ces témoignages au mot CHINE
nous croyons devoir ajouter ic
de la doctrine des Kings et de
tres écrivains chinois sur cet i
jet. Ce résumé est emprunté à
anonyme, publié pour la premi
les *Annales de philosophie chréti*

« 1° Le Saint existait avant l
terre; il est l'auteur, le créateu
du ciel et de la terre, c'est lui
serve; il a une connaissance
commencement et de la fin. 2°
grand et d'une majesté si haut
moins une nature humaine se
nôtre, mais exempte d'ignoranc
et du péché. Ces avantages son
prérogative de sa naissance : il
avant qu'il vint au monde; pou
il est appelé *Tchi-jin* ou l'hom
placé au plus haut degré de l'hu
là le genre humain a dans sa
modèle le plus accompli des plu
vertus, et il n'y a que lui qui s
sacrifier au souverain empereu
tre du monde. 4° Il est intimem
blement uni avec la raison supr
souveraine vérité et avec le ciel,
il est appelé *Thien-jin*, l'hon
l'homme céleste. 5° C'est lui qu
blir l'ordre et la paix dans l'un
conciliant le ciel avec la terre; i
du comme l'auteur d'une loi sai
le bonheur du monde : cette
tout, et soumettra tout de l'un à
tout ce qui pense, tout ce qui re
ce que le soleil éclaire lui sera

Ce n'est pas seulement la gl
jesté, l'empire de ce Saint que l'
posés dans ces anciens livres,
quelques traits qui ne peuven
que l'idée d'un Messie souffran
tra, disent ces livres, dans le mo
le monde sera enveloppé des p
ténèbres de l'ignorance et de la s
lorsque la vertu sera oubliée et
domineront; il sera parmi les
ils ne le connaîtront pas; si le Sa
pas, le grand voleur ne cessera
le Saint, déchirez-le en pièces,
voleur en liberté; rompez les ba
sez les fouets, tout sera dans l
tranquillité publique sera rétabli
se chargera des ordures du mond
le seigneur et le maître des s
Saint ne sera point malade, mais
nos maladies sur lui afin de nou
Celui qui portera les malheurs
sera le maître de l'univers. »

Enfin, c'est ce Saint qui est le p
nion; c'est à lui, en tant que
Chang-ti, dont il exécute les de
se rapportent les Kings; ces ouv

ınt, à parler en général, comme son
iéroglyphique, et ce que nous ve-
dire n'en est qu'un petit échan-

Saints.
(Le), partie du tabernacle, et plus
mple de Salomon, qui était située
anctuaire et le parvis. Dans le ta-
le saint était séparé du sanctuaire
ile attaché à une rangée de quatre
et dans le temple, par une mu-
êtue d'ais de cèdre, couverte de
r, de chérubins et de palmiers de
tal. La porte par où l'on entrait du
le sanctuaire était de bois d'oli-
êtue de lames d'or, et décorée,
reste, de chérubins et de palmiers.
rmait avec une chaîne d'or, et au-
ait tendu un voile précieux, tissu
ntes couleurs, qui se déchira de
, depuis le haut jusqu'en bas, à la
Jésus-Christ. Les murs du saint
uverts des mêmes ornements que
anctuaire. Dans le saint du taber-
ent placés l'autel des parfums, ou
, la table des pains de proposition
delier d'or. Salomon fit mettre dans
u temple cinq autels pour les par-
tables pour les pains de propo-
dix chandeliers d'or, de manière
it un chandelier entre chaque au-
que table. Deux fois par jour, le
e soir, un prêtre pénétrait dans le
r y offrir de l'encens, allumer ou
es lampes.

t des saints était un des noms que
it au sanctuaire. *Voy.* Sanctuaire.

-CROIX (Chevaliers de la), ordre
nstitué par le premier roi de Congo
ssa le christianisme. Il se maintint
avec éclat; nous doutons cepen-
existe encore.

TÉ, qualité ou état d'un homme

inteté est une des propriétés de la
Eglise. L'Eglise est sainte en Jé-
son chef, qui est la source de
teté; sainte en son sacrifice, qui
pur et le plus excellent qu'il soit
l'offrir à Dieu; sainte dans la pro-
ses dogmes et de ses maximes:
t en professer qui ne soient propres
r; sainte en ses sacrements : elle
avoir qui puissent souiller l'âme,
qui soient inutiles à sa sanctifica-
te dans sa soumission aux pasteurs,
professe et qu'elle n'exige que
rendre l'hommage de l'obéissance
invisible; sainte dans ses membres,
rand nombre sont justes et en état

ystème chinois du Ju-Kiao définit
ainteté, d'après le P. Le Gobien :
ue le sage doit se proposer est uni-
le bien public. Pour y travailler
s, il doit s'appliquer à détruire ses
sans quoi il lui est impossible
r la sainteté, qui seule le met en
uverner le monde et de rendre les
hommes heureux. Cette sainteté consiste dans une parfaite conformité de ses pensées, de ses paroles et de ses actions avec la droite raison... Les passions troublent la tranquillité de l'esprit : il faut en retrancher la trop grande vivacité; il faut empêcher qu'elles ne soient l'effet d'un emportement outré de la cupidité. »

3° La sainteté, d'après les Bouddhistes, consiste dans l'absence des passions. L'homme, suivant leur doctrine, a en lui-même trois passions qui sont la source de tous les démérites, savoir : la concupiscence, la colère et l'ignorance. Les trois passions qui leur sont opposées se nomment principes des mérites. Celui qui suit le principe bon pratique le bien et est un saint; celui qui au contraire obéit à l'influence du principe mauvais fait le mal et devient prévaricateur. L'influence des œuvres bonnes et mauvaises est comme un grand agent qui distribue en souverain le bien et le mal, les récompenses et les châtiments. Le bonheur et le malheur des êtres, quels qu'ils soient, découle de cette source. Or comme, suivant les Bouddhistes, l'existence est nécessairement accompagnée de peines, même dans les états supérieurs à l'humanité, il s'ensuit que pour être délivré des vicissitudes de l'existence, il faut tendre continuellement à parvenir au repos absolu, qui est le *nirvana*, ou la cessation de l'être. Mais pour arriver à ce but, il faut détruire en soi les deux principes qui produisent les différentes phases de la métempsycose et occasionnent le plaisir et le déplaisir, c'est-à-dire qu'il faut arracher du cœur la concupiscence et ses deux compagnes, ainsi que ce qui lui est diamétralement opposé; par là on coupe la racine de l'influence du bien et de l'influence du mal. Lorsque ces deux influences n'ont plus d'action, il n'y a plus de raison possible pour jouir d'aucune félicité ni pour éprouver aucun malheur. Mais un être ne pouvant exister sans ressentir du plaisir ou de la peine, il en résulte que la suprême félicité consiste dans l'absence de tout sentiment, même de celui de l'existence. Ainsi, dans ce singulier système, ce que nous appelons sainteté, vertu, n'est qu'un état très-imparfait; et la sainteté bouddhique doit consister dans une complète indifférence pour la vertu et pour le vice, dans l'absence des mérites et des démérites.

4° Le titre de *Sainteté* est un de ceux que l'on donne au souverain pontife. En parlant de lui on dit *Sa Sainteté;* et en lui adressant la parole : *Votre Sainteté*, ou *Très-Saint Père.* Ce titre était autrefois donné indifféremment à tous les évêques. Plusieurs souverains ont pris également la qualification de *Sainteté* au lieu de celle de Majesté, entre autres les empereurs de Constantinople, et même quelques rois d'Angleterre.

SAINTS. 1 Tous ceux qui mènent une vie conforme à la loi de Dieu, qui tendent à lui plaire dans toutes leurs actions, et qui font tous leurs efforts pour se préserver du péché, peuvent être appelés *saints* sur la terre; c'est en ce sens que les fidèles sont

appelés saints dans le Nouveau Testament, et en plusieurs autres occasions. Mais cette expression est devenue la qualification propre et spéciale de ceux qui, ayant vécu en ce monde, dans la justice, la piété et la pratique des vertus chrétiennes, jouissent maintenant en âme de la gloire éternelle. Mais, depuis plusieurs siècles, ce titre ne leur est généralement donné que quand il est intervenu à cet égard un jugement solennel de l'Eglise. *Voy.* Canonisation.

Une fois que ces personnages ont été mis au rang des saints, il est permis de les invoquer et de leur rendre un culte. Or ce sont ces invocations et ce culte que les Protestants reprochent aux Catholiques, comme autant d'actes idolâtriques, sans songer qu'en cela ils font le procès à l'Eglise universelle de tous les siècles. Ils soutiennent que ce culte fait injure à Dieu et à la médiation de Jésus-Christ, qui est notre seul intercesseur auprès de son Père céleste. Mais si nous examinons sans préoccupation la nature de ce culte, tel que l'Eglise le commande et l'autorise, nous conviendrons qu'il est non-seulement légitime, mais qu'il découle nécessairement des principes du christianisme, qu'il est la suite de celui que nous devons rendre à Dieu, et qu'il a Dieu lui-même pour objet final et principal.

Le culte rendu aux saints peut être partagé en trois actes, dont le premier est l'idée que l'on se forme de leur excellence, et le respect intérieur et extérieur qu'on leur témoigne. Mais, en cela, les chrétiens n'attribuent à la créature aucune des perfections divines. « L'Eglise, dit Bossuet, ne permet de reconnaître dans les plus grands saints aucun degré d'excellence qui ne vienne de Dieu, ni aucune considération devant ses yeux que par leurs vertus, ni aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, ni aucune connaissance des choses humaines que celle qu'il leur communique, ni aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, ni enfin aucune félicité que par une soumission et une conformité parfaite à la volonté divine. Il est donc vrai qu'en examinant les sentiments intérieurs que nous avons des saints, on ne trouvera pas que nous les élevions au-dessus de la condition des créatures, et de là on doit juger de quelle nature est l'honneur que nous leur rendons au dehors, le culte extérieur étant établi pour témoigner les sentiments intérieurs de l'âme. Mais comme cet honneur que l'Eglise rend aux saints paraît principalement devant leurs images et devant leurs saintes reliques, il est à propos d'expliquer ce qu'elle en croit.—Pour les images, le concile de Trente défend expressément *d'y croire aucune divinité ou vertu pour laquelle on les doive révérer, de leur demander aucune grâce, et d'y attacher sa confiance*, et veut que *tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles représentent*. Toutes ces paroles du concile sont autant de caractères qui servent à nous faire distinguer des idolâtres, puisque bien loin de croire comme eux que quelque divinité habite dans

les images, nous ne leur attrib
vertu que celle d'exciter en n
nir des originaux. C'est sur celi
l'honneur qu'on rend aux ima
doit entendre de la même sor
que nous rendons aux reliques
des premiers siècles de l'Egli
adversaires considéraient qué
dons les corps des saints com
les victimes de Dieu par le m
la pénitence, ils ne croiraient p
neur que nous leur rendons
pût nous détacher de celui que
à Dieu même. »

L'invocation des saints form
partie de leur culte. « L'Eglise,
auteur, en nous enseignant qu'
prier les saints, nous enseign
dans ce même esprit de charité
ordre de société fraternelle, qu
à demander le secours de nos f
sur la terre; et le catéchisme d
Trente conclut de cette doctri
qualité de médiateur que l'Ecr
Jésus-Christ recevait quelque
l'intercession des saints qui
Dieu, elle n'en recevrait pas r
tercession des fidèles qui viver
Ce catéchisme nous fait bien en
trême différence qu'il y a ent
dont on implore le secours de
dont on implore le secours des
dit-il, *nous prions Dieu ou de*
les biens, ou de nous délivrer de
parce que les saints lui sont p
que nous, nous leur demandon
nent notre défense, et qu'ils ob
nous les choses dont nous avons
vient que nous usons de deux fo
fort différentes; puisqu'au lieu
à Dieu, la manière propre est
pitié de nous, Ecoutez-nous
contentons de dire aux saints,
nous! Par où nous devons ent
quelques termes que soient
prières que nous adressons au
tention de l'Eglise et de ses fidè
toujours à cette forme... On vo
voquer les saints, suivant la
concile, c'est recourir à leurs
obtenir les bienfaits de Dieu
Christ, puisque les saints ne
prient que par Jésus-Christ et
cés qu'en son nom...—Le mêm
plique clairement et en peu
est l'esprit de l'Eglise, lorsqu
Dieu le saint sacrifice pour ho
moire des saints. Cet honneur
rendons dans l'action du sacrifi
les nommer comme de fidèles
Dieu, dans les prières que nou
à lui rendre grâces des victoir
remportées, et à le prier hum
se laisse fléchir en notre faveur
tercessions... Enfin, sans exam
dement on peut avoir d'attribu
jusqu'à un certain degré, la con
choses qui se passent parmi nou
nos secrètes pensées, il est ma

int élever la créature au-dessus de tion que de dire qu'elle a quelque sance de ces choses par la lumière u lui en communique. L'exemple phètes le justifie clairement, Dieu pas même dédaigné de leur décou- choses futures, quoiqu'elles sem- en plus particulièrement réservées à issance. Au reste, jamais aucun ca- n'a pensé que les saints connussent -mêmes nos besoins, ni même les our lesquels nous leur faisons de se- rières. L'Eglise se contente d'ensei- ec toute l'antiquité, que ces prières s-profitables à ceux qui les font, soit saints les apprennent par le minis- anges, qui, suivant le témoignage iture, savent ce qui se passe parmi tant établis par l'ordre de Dieu esprits trateurs, pour concourir à l'œuvre de lut; soit que Dieu même leur fasse e nos désirs par une révélation par- ; soit enfin qu'il leur en découvre dans son essence infinie, où toute t comprise. »

oisième et dernier acte du culte des et peut-être le principal des trois, à prendre les saints pour ses mo- n ne peut douter que cet acte ne t ne descende, pour ainsi dire, du Dieu, pour y remonter. Car pour- t-on se modeler sur les saints? C'est, é, parce qu'on les regarde comme à cause de leur ressemblance avec que, de l'autre, on veut, en les imi- rendre, comme eux, semblable à me.

ints sont innombrables; les marty- l'histoire ecclésiastique, les hagio- , les calendriers, en citent une mul- esque infinie. On a institué des fêtes s ou particulières pour honorer la de ceux qui se sont illustrés dans ou qui ont brillé dans les différentes ; mais dans l'impossibilité de les e tous et de leur assigner à chacun particulier, l'Eglise a institué une nelle dans laquelle on honore si- nent tous les saints connus de Dieu. elle la *Fête de tous les saints* ou sim- la *Toussaint*. On la solennise le bre.

Musulmans ont aussi leurs saints pellent *Wéli* ou *Aulia*, c'est-à-dire de Dieu. Mahomet dit à leur sujet, oran, chapitre de Jonas : « Les saints mis de Dieu ne craignent rien; ils ujets à aucune affliction, parce qu'ils a vraie foi, et qu'ils ont vécu selon obéissant exactement à Dieu, dont vent la récompense en ce monde et e. » Ils honorent comme saints les pôtres de Mahomet, et la plupart abs ou compagnons de ce prétendu , les douze imams, et tous ceux ont distingués par leur piété et leur dans toutes les classes de la société. ces derniers, dont la mémoire est le vénération parmi les Turcs, sont le scheikh Obaïd-Allah et Maulana Djami, regardés comme de grands thaumaturges, l'un dans le Samarcand et l'autre à Bokhara; le scheikh Mohi-ed-din, en Syrie; Khodja Ahmed Nessefi, le plus grand saint du Turquestan, et l'auteur de ces paroles érigées depuis en maxime politique : *Tout souverain, tout ministre en place doit être Moïse au dedans et Pharaon au dehors;* Khodja Behaï-ed-din Nakchibendi, à qui l'on est redevable de cet adage : *L'extérieur pour le monde, l'intérieur pour Dieu;* Welid Eyoub, le premier de tous les saints de Constantinople, etc., etc. Ils honorent en outre les Sept-Dormants et saint George. Cependant les Musulmans orthodoxes ne rendent aucun culte à ces saints, et ne les invoquent jamais. Il n'en est pas de même des Schiites, qui font des pèlerinages aux sépultures d'Ali, d'Hoséin, de Riza et des autres imams. Les Musulmans de l'Inde vénèrent aussi d'une manière particulière plusieurs saints personnages, tels que Goga, dans le Douab; Abd-el-Kader, à Baghdad; sultan Sarwar, à Baloutch; Dariaï, à Dépaldal; Cotb-ed-din, à Coutoub; Zakaria et Farid-ed-din, dans le Moultan; Calender, près de Dehli, etc.

SAINT-SIÉGE, nom que l'on donne au patriarcat de l'Eglise de Rome, qui a la primauté d'honneur et de juridiction sur toutes les Eglises du monde entier. Cette expression est souvent prise comme synonyme de cour de Rome et même de souverain pontife; c'est ainsi que l'on dit *un décret du Saint-Siége; le Saint-Siége apostolique a décidé*, etc.

SAINT-SIMONISME (1). Le comte Henri de Saint-Simon était de la famille du célèbre duc de Saint-Simon, connu par ses mémoires. Comme son aïeul, il tenait singulièrement à la noblesse de sa famille, qu'il soutenait descendre de Charlemagne, selon que l'ont dit plus d'une fois ses disciples. Dans sa jeunesse, il suivit la carrière des armes, et fut un de ceux qui, avec Lafayette, allèrent défendre l'indépendance américaine. Revenu en France après les troubles politiques, il se livra à diverses spéculations sur le papier-monnaie. Ses affaires n'ayant pas réussi, il tomba dans la misère, puis dans le désespoir, et tenta de se suicider; mais sa blessure ne fut pas mortelle, il en fut quitte pour la perte d'un œil. Alors il se mit à composer différents ouvrages sur la politique, la morale et l'industrie. Autour de lui se groupèrent quelques jeunes gens auxquels il faisait part de ses idées. Toutefois, dans ses ouvrages comme dans ses discours, Saint-Simon était très-loin de s'annoncer comme un dieu, ou même comme un révélateur; il ne se donnait que comme l'analogue de Socrate, et quoiqu'il appelât une explication nouvelle de la doctrine du Christ, il n'avait point abjuré le christianisme. Aussi, plusieurs de ses disciples ont-ils fait bon marché de sa réputation, et ont-ils avoué que Saint-Simon,

(1) Extrait de *l'histoire du Saint-Simonisme*, inséré dans les *Annales de Philosophie chrétienne*.

comme *industriel*, s'était ruiné; comme *penseur*, s'était épuisé à prendre toutes les formes, sans réussir jamais à frapper les esprits; qu'enfin, comme *moraliste*, il s'était suicidé. Quoi qu'il en soit de sa conduite ou de ses ouvrages, l'influence de Saint-Simon fut à peu près nulle durant sa vie, et il mourut presque ignoré, le 19 mai 1825.

Cependant le petit nombre d'amis qu'il avait réunis autour de lui voulurent essayer d'exploiter quelques idées positives, exposées dans ses ouvrages, ou dont il les avait entretenus en particulier, et fondèrent, vers la fin de la même année, un journal intitulé *le Producteur*, dans lequel ils cherchèrent à régulariser un système.

Les principes fondamentaux de cette doctrine étaient que le genre humain avait passé d'abord par une ère de *théologie* et de *poésie*. Alors c'était l'*imagination* qui régnait sur les hommes; puis était venue une ère de *philosophie* ou d'*abstraction pure*; ce qui fut le règne de la *pensée*. L'ère qui commençait à poindre était celle de la science des choses *positives*, le règne de la *réalité*. Quant aux idées religieuses, ils soutenaient que ces idées, si salutaires à des époques déjà fort éloignées, ne pouvaient plus avoir, dans l'état viril actuel de la raison humaine, qu'une influence rétrograde; qu'ainsi il fallait se hâter de les remplacer par des idées positives. Car, à leurs yeux, il était impossible d'obtenir une véritable rénovation des théories sociales, et, par cela, des institutions politiques, autrement qu'en élevant ce qu'on appelle les *sciences morales et politiques* à la dignité de *sciences physiques;* et cela par l'application convenable de la méthode positive fondée par Bacon, Descartes, etc.

Bientôt cependant la désunion se mit parmi les rédacteurs. Ceux qui, dans la suite, formèrent la famille saint-simonienne, trouvaient que les autres s'occupaient trop exclusivement de questions *matérielles et positives;* qu'ils laissaient un vide; qu'ils avaient oublié de regarder une des faces de la *nature*, et la face la plus noble et la plus belle, celle de l'*amour* ou de la *femme*. Ils prétendaient que la religion des *Producteurs* était trop exclusivement pour l'homme, et qu'il en fallait une qui fût pour l'homme et pour la femme. En conséquence, supposant que le christianisme était mort (ce qu'au reste tous les Producteurs supposaient aussi), ils entreprirent de le remplacer par une religion nouvelle. De là la transformation du *Producteur* en *Organisateur*, dont la mission devait être d'introduire l'élément religieux dans la science positive. Aussi les rédacteurs prirent-ils dès l'abord un ton mystique et inspiré. Dieu, le sentiment religieux, la conscience, l'inspiration, l'humanité, la révélation personnelle, étaient les mots qui leur étaient le plus familiers. Bientôt, s'apercevant qu'une religion sans hiérarchie, sans prêtres, n'était pas viable, ils se partagèrent en *apôtres* et *disciples*, *pères* et *fils*. La réunion des affiliés s'appela *famille*, la religion prit le titre d'Eglise saint-simonienne; l'autorité suprême fut concentrée entre les mains de MM. Bazard et Enfantin, qui portèrent le titre de *pères suprêmes*, et elle fut ainsi représentée en eux comme par un principe partagé en deux personnes.

Ceci se passait en 1830. Des salles de conférences et de prédications furent ouvertes dans plusieurs quartiers de Paris, et quelques jeunes gens de famille riche embrassèrent la nouvelle foi. Alors ils crurent que leur *Organisateur*, leurs brochures et leurs prédications ne suffisaient pas, et ils achetèrent, pour la plus grande diffusion de leurs doctrines, le *Globe*, journal quotidien. Dès ce moment, ils s'attachèrent à formuler de nouveaux dogmes, puisque, selon eux, le christianisme était mort sans avoir pu épurer les mœurs, dompter les passions, étouffer la concupiscence; c'est pourquoi ils ne jugèrent pas à propos de faire de nouvelles tentatives dans ce but; ils décidèrent qu'il ne fallait pas changer la vie, les mœurs, l'esprit des hommes, mais changer la règle, changer la foi, changer les notions du bien et du mal, du beau et du laid. De là leurs dogmes principaux :

« Le *Dieu-tout*, ou panthéisme universel,
« La négation du péché originel,
« La prétention de réhabiliter la chair,
« L'abolition de l'hérédité,
« La suppression de tout lieu de punition après la mort,
« Enfin, la déification de Saint-Simon et du père Enfantin.

Tous ces dogmes se suivent, s'enchaînent et partent du même principe, celui de vouloir remplacer le christianisme. Plus tard, le père suprême Enfantin formula le symbole suivant, qui paraît avoir été celui de l'Eglise saint-simonienne, jusqu'au moment de sa dissolution :

« Dieu est tout ce qui est
« Tout est en lui, tout est par lui;
« Nul de nous n'est hors de lui;
« Mais aucun de nous n'est lui.
« Chacun de nous vit de sa vie,
« Et tous nous communions en lui,
« Car il est tout ce qui est.

Enfin celui de leur dogme qui a le plus attiré sur eux l'attention générale, et dont les conséquences les ont fait dans la suite taxer d'immoralité, c'est celui de l'émancipation de la femme. Ils accusaient les religions antiques d'avoir opprimé la femme en la tenant esclave, et ils reprochaient au christianisme d'avoir cherché seulement à la protéger, et non à l'émanciper; c'est ce qu'ils prétendaient faire en proclamant l'égalité absolue de l'homme et de la femme, et en déclarant celle-ci libre et indépendante dans toute l'acception des termes; puis ils se mirent à attendre la femme-messie ou révélatrice, et à faire un appel à toutes les femmes qui se sentiraient inspirées à coopérer à ce grand œuvre. Cependant cette femme ne se trouva pas, bien qu'un certain nombre

ines du sexe fussent entrées dans
saint-simonienne. Ce fut ce der-
ne qui les perdit; il commença par
ne scission parmi eux; plusieurs de
tenaient à la morale, ou qui trou-
ie le temps n'était pas encore venu
ger, prétendirent que ce dogme nou-
ait que la réglementation de l'adul-
ruine complète de la famille.
lant ils voulurent aussi établir un
plutôt des cérémonies qui devaient
mer les différents actes de la vie,
communion, mort, baptême ou
. Hâtons-nous de dire que la com-
aint-simonienne ne consistait qu'en
aine *communication de pensées;* le
n'était également qu'une aggréga-
le prétendue *communion universelle.*
ne ne fut pas oublié; ils portaient,
antalons blancs, une espèce de re-
leue, sans collet, fort courte, très-
ur la poitrine, et serrée autour des
une ceinture de cuir que fermait
le de cuivre. Les revers de la re-
très-dégagés, laissaient voir une
ou plutôt un gilet blanc, sans ou-
r le devant, et sur lequel le nom du
le la famille était brodé en grandes
uges. Les cheveux, partagés sur le
nazaréenne, retombaient en bou-
leurs épaules nues, ou couvertes
arpe rouge. Leur tête était nue, ou
d'une espèce de bonnet grec; une
rbe, divisée en deux pointes, gar-
ur menton.
s tentèrent de se réunir en com-
dans laquelle tous les biens étaient
un, et où chacun devait être em-
vant sa capacité et son mérite. On
e encore la retraite qu'ils effectuè-
lénilmontant, où ils firent l'essai
anisation nouvelle; ils vécurent là
quelque temps, sans domestiques,
ontinence et dans la concorde, se
travail, aux méditations saint-si-
s, et même à la lecture de la vie
du christianisme.
jà l'opinion publique s'était déclarée
x, bien que la plupart des membres
iété fussent des personnes d'un mé-
distingué; la justice ne tarda pas à
ouvoir; leurs affaires pécuniaires
embrouillées; on les accusa d'em-
les ouvriers, de chercher à capter
ges, d'avoir émis des rentes sans
les garanties nécessaires pour
intérêts et pouvoir rembourser le
on trouva que plusieurs de leurs
ons et de leurs discours portaient
la morale publique et aux bonnes
enfin ils s'étaient mis en contra-
vec la police en tenant des réunions
risées de plus de vingt personnes.
ivit un procès qui fit grand bruit.
Enfantin et plusieurs de ses collè-
ent condamnés le 28 août 1832. Dès
ciété commença à se dissoudre, et
suivante vit tous ses membres se
, et rentrer les uns après les autres
dans les divers rangs de la société, qui les accueillit avec empressement, comme des hommes de talent et d'esprit, égarés un instant par un faux zèle. Plusieurs d'entre eux revinrent sincèrement au christianisme.

SAIR, l'un des étages de l'enfer, d'après les Musulmans; c'est celui qui est destiné aux Sabéens ou adorateurs des astres.

SAIVAS, nom que l'on donne aux adorateurs particuliers de Siva, troisième dieu de la triade hindoue. Leur marque distinctive est le *linga*, qu'ils portent quelquefois attaché à leurs cheveux ou à leurs bras, renfermé dans un petit tube d'argent; mais le plus souvent ils le suspendent à leur cou, et la boîte d'argent qui le contient leur descend sur la poitrine.

La secte de Siva n'est pas aussi populaire que celle de Vichnou, mais elle n'en est pas moins fort répandue dans plusieurs contrées; elle est même dominante en quelques provinces. A l'ouest de la presqu'île, tout le long de cette longue chaîne de montagnes qui forme la séparation des pays connus en Europe sous le nom de Malabar et de Coromandel, les Saivas composent au moins la moitié de la population, dans une étendue de plus de cent lieues du nord au sud.

Ils s'abstiennent de toute nourriture animale, de tout ce qui a un principe de vie, comme les œufs, et même de quelques productions de la terre. Au lieu de brûler leurs morts, comme le font la plupart des autres Indiens, ils les enterrent. Ils n'admettent pas les principes généralement reconnus par les autres castes, relativement aux souillures, principalement celles qui sont occasionnées par le flux menstruel, la suite des couches, la mort et les funérailles des parents. Ils ont encore divers autres usages qui s'écartent de la règle commune. Leur indifférence pour les prescriptions relatives aux souillures et à la propreté, a donné lieu à un proverbe hindou dont le sens est : ***Il n'y a point de rivière pour un linganiste;*** il fait allusion à ce que ses sectaires ne reconnaissent pas, au moins en plusieurs occasions, la vertu et le mérite des ablutions.

Le point qui a paru le plus remarquable à l'abbé Dubois, à qui nous empruntons ces détails, c'est qu'ils rejettent entièrement l'article fondamental de la religion brahmanique, c'est-à-dire la métempsycose. En conséquence de leur doctrine particulière sur ce point important, ils n'ont pas les anniversaires, ni les autres fêtes instituées pour célébrer la mémoire des morts, et pour leur appliquer les mérites des prières et des sacrifices et les suffrages des vivants. Un linganiste n'est pas plutôt enterré qu'il est oublié.

Les Saivas ont parmi eux un grand nombre de religieux mendiants, désignés sous les noms de Pandaras, Djangamas, Pasoupatas, Ougras, Bhaktas, etc. Plusieurs de ces pénitents de Siva n'ont d'autre ressource pour subsister que l'aumône qu'ils vont demander en troupes. Cependant quelques-uns vivent retirés dans les maths ou couvents,

auxquels sont ordinairement attachées quelques terres, dont le revenu, joint aux offrandes des dévots, suffit à leur entretien.

Les gourous ou prêtres de Siva, connus dans les provinces occidentales, sous le nom de Djangamas, sont pour la plupart célibataires. Il existe parmi eux une coutume assez singulière pour être remarquée. Lorsqu'un gourou fait la visite de son district, il va loger chez quelqu'un des adeptes de la secte, qui se disputent quelquefois l'honneur de le recevoir chez eux; mais lorsqu'il a fait choix d'une maison, le maître et tous les mâles qui l'habitent sont obligés, par déférence, d'en sortir et d'aller loger ailleurs. Le saint personnage y reste seul, jour et nuit, avec les femmes de ses hôtes, qu'il garde auprès de lui pour lui faire la cuisine, sans que cela tire à conséquence, ni excite la jalousie des maris. Néanmoins les médisants remarquent que, dans ces circonstances, les Djangamas ont toujours l'attention de choisir, pour leur séjour, les maisons où se trouvent des jeunes femmes.

Les dévots de Siva ont, outre le linga, quelques signes particuliers qui les font reconnaître aisément : tels sont les longs chapelets de grains appelés *Roudrakchas*, grains de la grosseur, de la couleur et à peu près de la forme d'une noix muscade; les cendres de fiente de vache dont ils se barbouillent le front, les bras et plusieurs autres parties du corps. Les deux principaux objets de leur vénération sont le linga et le taureau.

Pour faire partie de la secte des Saivas, il faut prendre l'engagement de renoncer pour toujours à l'usage de la viande et à celui des liqueurs enivrantes; or, comme les basses tribus, où l'on en fait publiquement usage, trouvent ces deux conditions trop dures, on ne voit guère dans cette secte que des soudras des hautes classes, et presque point de parias.

Les Saivas et les Vaichnavas sont dans un état d'hostilité perpétuel sous le rapport des dogmes religieux. Les dévots de Siva soutiennent opiniâtrément que Vichnou n'est rien, et n'a jamais fait que des bassesses capables de l'avilir et de le rendre odieux. Ils prouvent ces assertions par plusieurs traits de la vie de ce dieu, que leurs adversaires ne sauraient nier, et qui en effet ne lui font pas honneur. Siva, selon eux, est au contraire le souverain maître de tout ce qui existe, et ils en concluent que lui seul mérite les adorations des hommes. Les Saivas se divisent en plusieurs sectes qui sont : les *Dandis*, les *Dasnamis*, les *Djoguis*, les *Djangamas*, les *Paramahansas*, les *Ourdhabahous*, les *Akas-Moukhis*, les *Nakhis*, les *Goudaras*, les *Roukharas*, les *Soukharas*, les *Oukharas*, les *Kara-linguis*, etc. *Voy.* chacune de ces sectes à son article respectif.

SAIVO, dieux de la quatrième classe, chez les Lapons; ils habitaient sous la première superficie de la terre. Les Lapons donnaient le même nom à des lieux sacrés, situés sous la terre et qui étaient pour eux comme des Champs-Elysées. Ils les croyai par des hommes qui jouissaient cité, et dont tous les désirs étai plis. C'est pourquoi toutes leu tous leurs soins avaient pour obj ils les honoraient et les respe gulièrement, dans la vue de m quittant cette vie, pleine de misè ils y fussent reçus comme dans repos et de bonheur, où ils cr leurs ancêtres étaient parvenus ration des sacrifices qu'ils avai De là le prix et la sainteté qu'ils aux fontaines qui sortaient de honorées du titre de Saivo. C étaient pour eux une des plus gr sances qu'ils pussent désirer, e l'espérance qu'ils avaient d'all dans ces demeures délicieuses. vantaient d'avoir pu pénétrer da enchantés au moyen de l'art m avoir mangé et bu avec leurs for tants; d'avoir assisté à leurs da exercices de l'art runique; d'y av leurs femmes, leurs parents; entretenus; d'avoir passé avec e semaines, en fumant du tabac, e l'eau-de-vie et en goûtant toute de ce séjour; d'y avoir reçu les les avis les plus salutaires; d'êtr aux instructions qu'on leur y av du progrès qu'ils avaient fait da enfin, après tout l'accueil qu'on fait, d'avoir été reconduits ave honnêteté jusqu'à leur tente, pa *Olmak*, qui leur avaient servi Aussi n'était-il pas rare que, Lapon était devenu un peu grand de dix, douze, quelquefois de qu pour se faire de leurs habitant dieux tutélaires et de maître magique. Chaque Lapon devait son Saïvo trois sortes d'anima service de son Noaaidé ou de s savoir, un oiseau qui était no *Loddé*, un poisson ou un serpent le nom de *Saïvo-Guellé*, et un appelé *Saïvo-Sarva*. C'était par l avec le secours de ces trois sorte imaginaires, que le sorcier pouv le bien ou le mal dont il se va le secret. Plus un Lapon posséd plus il avait de crédit parmi ses tes. C'est pourquoi les Saïvo s se transmettaient par successio geaient entre les héritiers, comm autres espèces de biens. On sacrifices aux Saïvo, aux Saïv aux Saïvo-Guellé, ainsi qu'aux vinités, à raison des services q rendus.

SAIVO-AIMO, le plus saint et guste de tous les Saïvo des Lap était unique, à la différence des ou lieux sacrés et mystérieux qu très-grand nombre.

SAIVO-GADZÉ, esprits mysté visibles des Lapons, qui se rév

ens, et leur apprenaient les choses ca- *Voy.* Noaaidé.

'O-GUELLÉ, serpent fabuleux des gnes, que les Lapons cherchaient à iour protecteur. Tous les sorciers de ontrée qui prétendaient avoir fait le de l'autre monde, se sont accordés à ie les Saïvo-Guellé, évoqués par leurs ns et par le bruit de leur tambour, raient apparu au moment du départ, les ayant pris sur leur croupe, ils les t portés dans le Jabmé-Aimo. Si les its de cet autre monde ne voulaient pas aller celui des morts que le magicien chercher, ou s'ils s'obstinaient à vou- te le malade, dont le magicien venait der la santé, allât les joindre, ce que ents du malade qui habitait déjà le -Aimo prétendaient assez souvent, la sorcier n'était point en sûreté. Ce- it, lorsqu'il y avait du danger pour était vigoureusement défendu par son Guellé, qui attaquait avec intrépidité nek contraire au magicien, et le con- it de se rendre à ses désirs.

'O-LODDÉ, oiseaux sacrés des monta- ltres mystérieux dont les Lapons pré- ent se faire assister dans leurs opéra- agiques. *Voy.* Saïvo.

'O-NIEIDÉ, divinités laponnes ; c'é- les femmes et les enfants des *Saïvo-*

'O-OLMAK, dieux tutélaires des mon- chez les Lapons, qui les regardaient des êtres d'une nature bien plus que la nôtre, et jouissant d'un sort e condition beaucoup plus heureux. ent aussi très-habiles dans tous les particulièrement dans l'art magique. ée que les Lapons avaient du bonheur, l'habileté des Saïvo-Olmak, jointe au ent de leurs propres peines et de leur , naissait l'opinion du besoin qu'ils de leurs secours, de leur protection eurs instructions. C'est pourquoi ils taient d'avoir eu des communications ux, dans leurs visions et dans leurs ions magiques. Les Saïvo-Olmak ha- it le Saïvo par tribus, vivant trois, ou cinq ensemble, sans compter les *Nieidé*, qui étaient leurs femmes et enfants; il y en avait cependant qui nt isolés, sans enfants et sans femmes.

VO-SARVA, renne fantastique, sur montait le magicien lapon qui entre- t le voyage de l'autre monde. Ce gé- défendait contre les Sarva du Jabmé- qui voulaient s'opposer au succès de yage.

A. C'est le nom que les Indiens don- en général aux ères différentes, qui, irement commencent avec le règne rince célèbre, appelé par cette raison *ara*, seigneur du Saka. Telle est l'ère udichthira, qui commença 3102 ans Jésus-Christ; l'ère de Vikramaditya, avant l'ère chrétienne; et 78 ans celle-ci, l'ère de Salivahana. Le mot s'applique particulièrement à cette dernière, et quand on date par *Sakabda*, ou année Saka, on désigne l'ère de Salivahana. Celle de Vikramaditya s'appelle *Samvat*. Voy. Eres indiennes.

SAKACHTAMI, fête indienne qu'on célè- bre le neuf du mois de Phalgouna (22 fé- vrier). Ce jour est consacré aux morts. On se baigne et on pratique des mortifications en leur honneur ; on fait aussi des offrandes de légumes et d'herbes potagères aux Vis- wadévas. Le mot *sakachtami* vient de *saka*, herbes potagères, et *achtami*, huitième jour de la quinzaine obscure de la lune.

SAKAKOLA, un des vingt et un enfers des Hindous.

SAKHI-BHAVAS, sectaires hindous qui ont beaucoup de rapport avec les *Radha-Vallabhis*, parce que, comme ceux-ci, ils font profession d'adorer Krichna et son épouse Radha. Mais cette dernière étant leur divi- nité principale, ils prétendent l'honorer en prenant les vêtements, la parure, les maniè- res et les occupations des femmes. Cet usage absurde et inconvenant est cause que les Sakhi-Bhavas jouissent de peu de considé- ration, et sont en petit nombre. Quelquefois ils mènent la vie de mendiants, mais ils se réunissent rarement pour demander l'au- mône. Jaypour est le lieu où l'on en trouve le plus grand nombre, car c'est dans cette ville qu'ils ont été fondés. Il y en a quel- ques-uns à Bénarès et dans le Bengale.

SAKHRAT, pierre que les Musulmans prétendent être placée au centre de la terre, et servir de fondement à la montagne de Caf: ils lui attribuent des propriétés mer- veilleuses. Locman, dit-on, assurait que qui- conque en aurait seulement un grain, ferait des prodiges.

Ils donnent le même nom à une mosquée qu'ils bâtirent, après la prise de Jérusalem, sur les fondements du temple de Salomon, parce qu'ils la prétendent construite sur la pierre où Jacob avait parlé à Dieu dans son songe mystérieux.

SAKIA, idole que les Adites, ancien peuple de l'Arabie, invoquaient pour obtenir de la pluie.

SAKOUTI, dieu des Japonais, auquel ils attribuent le pouvoir de guérir les maladies.

SAKRA, un des surnoms d'Indra, dieu du ciel visible, chez les Hindous.

SAKRIDAGAMIS, âmes ou esprits qui, suivant les Bouddhistes, sont en voie de par- venir à la béatitude finale ; ils sont affran- chis des six classes d'erreurs attachées à l'ac- tion des sens et aux désirs qui en naissent. Quand ils seront nés une fois parmi les hommes et une fois parmi les dieux ; ils séjourneront mille Kalpas dans le nirvana, et posséderont ensuite la souveraine intelli- gence.

SAKTAS, nom que l'on donne, dans l'Inde, à ceux qui font une profession spéciale d'a- dorer la *Sakti*, c'est-à-dire le pouvoir et l'énergie de la nature divine, personnifiée sous la forme d'une déesse. Saraswati, épouse de Brahmâ, Lakchmi, de Vichnou, et Parvati, de Siva, sont alors l'objet direct

de la vénération des Saktas ; mais la dernière n'est guère adorée que réunie aux deux autres, par ceux qui considèrent ces divinités comme trois formes différentes de la même déesse. L'épouse de Siva est celle dont le culte est le plus répandu, et on la vénère sous ses différents noms de Dourgâ, de Parvati, de Kali, etc.

Le culte du principe femelle, en tant que distinct de la divinité, paraît avoir son principe dans l'interprétation littérale du langage métaphorique des Védas, qui représentent la volonté ou le dessein de créer comme tirant son origine du créateur et coexistant avec lui, en qualité d'épouse et faisant partie de lui-même. Mais quoique l'adoration de Prakriti ou de Sakti soit, jusqu'à un certain point, autorisée par les Pouranas, cependant les rites principaux et les formules sont tirés d'une autre collection appelée les Tantras. Ces ouvrages, qui sont assez volumineux, revêtent la forme d'un dialogue entre Siva et son épouse. La déesse interroge le dieu sur la manière d'accomplir différentes cérémonies, prières et incantations. Siva les explique fort au long, en assurant qu'elles renferment de grands mystères, qui ne doivent pas être révélés aux profanes. Les sectateurs des Tantras les considèrent comme un cinquième Véda, aussi ancien que les autres, mais d'une autorité bien supérieure.

Les Saktas sont assez nombreux dans l'Inde; ils se divisent en deux branches, appelées *Dakchinatcharis* et *Vamatcharis*, c'est-à-dire de la main droite et de la main gauche. Le culte des seconds est la plupart du temps obscène, car ils ont pour principe de faire consister la félicité dans la jouissance des plaisirs sensuels. *Voy.* SAKTI-POUDJA. Les principales sectes des Saktas sont les *Dakchinas*, les *Vamis*, les *Kantcheliyas* et les *Kéraris;* nous les décrivons à leur article respectif. *Voy.* aussi SAKTI.

SAKTI. C'est, dans la mythologie hindoue, l'énergie d'un dieu personnifiée sous la forme d'une déesse, son épouse. La Sakti primitive ou *Parasakti* n'est autre que la volonté du créateur de procéder à la formation des êtres, et elle est considérée comme distincte de Dieu, quoique formant une partie de lui-même. Dans le système de la philosophie Sankhya, la nature, *Prakriti* ou *Moula Prakriti*, a une existence éternelle et une origine indépendante et distincte de l'esprit suprême; elle est l'origine plastique de tous les êtres, et même des dieux. De là on est venu à regarder Prakriti comme la mère des dieux et des hommes, et d'un autre côté, en la confondant avec la matière, source d'erreurs, on l'a identifiée avec *Maya* ou l'illusion; enfin, en la considérant comme coexistante avec l'être suprême, on en a fait la personnification de son énergie ou sa femme.

Suivant un des Pouranas, Brahma, ou l'être suprême, ayant résolu de créer l'univers par son pouvoir souverain, se partagea en deux ; son côté droit devint un mâle, et son côté gauche une femelle ; c'est celle-ci qui est Prakriti, consubstantielle à Brahma; c'est l'illusion, éternelle et sans fin ; c[...] l'esprit, telle doit être son énergi[...] comme la faculté de brûler est da[...] Dans un autre passage, il est rapp[...] Krichna, qui dans cet ouvrage est [...] avec l'être suprême, étant seul in[...] nature divine, considéra le vide uni[...] contemplant la création dans sa vis[...] tale, il commença à créer tous les [...] sa propre volonté, et s'unissant à s[...] il se manifesta en Moula-Prakriti.

La Prakriti primordiale revêtit [...] mes : celle de *Dourgâ*, Sakti, Maya [...] de Siva ; celle de *Lakchmi*, Sakti, [...] épouse de Vichnou; celle de *S*[...] épouse de Brahmâ, ou de Hari d'apr[...] Pouranas, qui fait *Savitri* épouse de [...] la cinquième forme de la Prakriti [...] diale est *Radha*, favorite du jeune [...] mais cette dernière a été certaine[...] troduite dans le panthéon hindou à [...] que assez moderne.

Outre ces manifestations plus im[...] du principe femelle, tout le corps de[...] et des nymphes de chaque ordre [...] déré comme dérivé de la même so[...] même tout le sexe féminin, tant [...] humains que parmi les animaux, [...] porté au même principe, tandis que [...] des mâles est assignée au *Pour*[...] mâle primitif. Dans chaque créatio[...] nivers, Moula-Prakriti passe par les d[...] gradations d'*Ansaroupini*, de *Kalar*[...] de *Kalansaroupini*, c'est-à-dire q[...] manifeste en portions, parts et po[...] parts, et autres subdivisions ultérie[...] principales *Ansas* sont, outre les [...] mérées ci-dessus, *Ganga*, *Toulasi*, [...] *Sachthi* ou *Dévasena*, *Mangalatch*[...] *Kali;* les principales *Kalas* sont [...] *Swadha*, *Dakchina*, *Swasti*, *Pouchti*, [...] et autres, dont plusieurs sont des [...] fications allégoriques, comme *Dhriti* [...] *Pratichtha*, la réputation, et *Adharm*[...] chanceté, épouse de *Mrityou* ou [...] *Aditi*, la mère des dieux, et *Diti* [...] des démons, sont aussi des *Kalas* [...] riti. Le catalogue comprend toutes le[...] secondaires. Les *Kalansas* et les *A*[...] ou subdivisions des manifestations [...] portantes, sont toutes les femmes [...] humaine, qui sont distinguées en [...] moyennes et méchantes, selon que [...] dérive des diverses parties de le [...] original dans lesquelles prédomine [...] la passion ou le vice. Toutes cepe[...] un droit égal au respect et à la v[...] des hommes : « Quiconque, dit l[...] Vaivartta Pourana, offense ou insul[...] melle, encourt la colère de Prakri[...] que celui qui cherche à se rendr[...] une femme, principalement la jeune [...] Brahmane, en lui offrant des étoffe[...] nements, des parfums, rend par là [...] culte à Prakriti. » C'est dans l'[...] cette doctrine que l'un des princi[...] des Saktas est l'adoration actuel[...] fille ou de la femme d'un Brahman[...]

ıit une des branches de cette secte à
r à de grossières lubricités.
la pratique populaire, les Hindous
ent par Sakti l'épouse de Siva. Ce
onsidéré comme Bhairava, divinité
et pernicieuse, apaisée par des sa-
de liqueurs enivrantes et de chair,
ve escorté de huit déesses effrayan-
i portent le nom général de Sak-
dont les noms particuliers sont à
s ceux des Matris. Ce sont Brahmi,
vari, Komari, Vaichnavi, Varahi, Ma-
Tchamounda et Tchandika. Sakti est
la contre-partie du linga ou phallus
, et les Saktas l'adorent d'une manière
: ou figurée.

TI-POUDJA, c'est-à-dire *adoration* ou
: *à Sakti;* cérémonies abominables
lles prennent part les *Saktyas*, bran-
plus corrompue des Saktas hindous.
t lieu la nuit avec plus ou moins de
Les moins odieuses de ces orgies sont
ù l'on se contente de boire et de
avec excès de tout ce qui est défen-
les usages du pays, et où les hommes
mmes, réunis pêle-mêle, violent ou-
nt et sans honte les règles les plus
de la décence et de la pudeur.
é Dubois dit que ces sacrifices im-
t surtout pratiqués par les Namada-
tateurs de Vichnou. Nous n'oserions
erreur un écrivain aussi judicieux;
nt il serait possible que le savant
naire ait confondu les Saktas avec
hnavas, ou bien il faut admettre que
s différentes sectes des Hindous il y
ens qui profitent de la licence des
pour satisfaire leur lubricité et cacher
pre turpitude. Quoi qu'il en soit, voici
ils que nous trouvons dans l'ouvrage
bé Dubois.
gens de toutes les castes, depuis le
ne jusqu'au Paria, sont invités à
au Sakti-poudja. Lorsque tout le
est réuni, on apporte devant l'idole
nou de toutes les espèces de viandes
peut se procurer, sans en excepter
elle de vache; on a fait une ample
on d'arak, de kalou et d'opium, enfin
s les drogues enivrantes; le tout est
Vichnou; après quoi, le *Poudjari*, ou
ateur, qui est ordinairement un brah-
yant goûté de toutes ces viandes et
outes ces liqueurs, donne aux assis-
permission de se rassasier du reste.
es hommes et les femmes se jettent
s les mets et les dévorent avec avidité:
e morceau passe d'une bouche à l'au-
est successivement mordu, jusqu'à ce
it entièrement consommé; à celui-là
ubstitue un autre, qu'ils s'arrachent
ent de la bouche les uns aux autres,
st dévoré de la même manière. Quand
ndes sont épuisées, on sert les li-
enivrantes; tous boivent sans répu-
dans la même coupe: l'opium et d'au-
ogues sont engloutis de la même fa-
ans cette circonstance, ils sont per-
qu'ils ne contractent aucune souil-
luré en mangeant et en buvant d'une manière aussi dégoûtante. Parvenus enfin à une ivresse complète, les hommes et les femmes se confondent et passent le reste de la nuit ensemble; ils peuvent se livrer sans gêne, sans scrupule, et sans que cela tire à aucune conséquence, à tous les excès de la lubricité. Un mari qui voit sa femme entre les bras d'un autre n'a pas droit de la réclamer ni de se plaindre, car alors les femmes deviennent communes; il y a égalité parfaite entre toutes les castes, et le Brahmane cesse d'être au-dessus du Paria.

La célébration de ces mystères, toujours aussi infâme quant au fond, varie quelquefois dans la forme. Il est certaines circonstances où les objets immédiats du sacrifice à Sakti sont un grand vase plein d'eau-de-vie du pays et une fille parvenue à l'âge de puberté. Celle-ci, entièrement nue, se tient placée dans l'attitude la plus obscène; on évoque la déesse Sakti, qui est censée se rendre à l'invitation pour venir résider dans le vase d'eau-de-vie et dans l'organe de la jeune fille; on offre ensuite à ces deux objets un sacrifice de fleurs, d'encens, de sandal, d'akchatta, et une lampe allumée; et pour naivedya, une partie de toutes les viandes qui ont été préparées. Cela fait, brahmanes, soudras, parias, hommes et femmes, tous s'enivrent avec la liqueur consacrée à Sakti, qu'ils boivent dans le même vase, en y appliquant les lèvres, coutume qui choque la bienséance chez les Hindous. Faire un échange dégoûtant des morceaux que l'on mange, et recevoir dans sa bouche ce qu'un autre a retiré de la sienne, est, dans cette circonstance, un grand acte de vertu aux yeux de ces fanatiques. Comme à l'ordinaire, la séance est terminée par tout ce que l'imagination en délire peut suggérer de plus révoltant.

SAKTYAS, sectaires hindous qui se livrent, dans des orgies nocturnes, à toutes les infamies du *Sakti-poudja*.

SAKYA, SAKYA-MOUNI, ou **Sakya-sinha**, nom du Bouddha de l'époque actuelle. C'est celui qui est le plus vénéré par les Bouddhistes, dont il est regardé comme le fondateur. *Voy.* Chakya-Mouni, Bouddha, Fo, etc.

SAKYAS, nom que l'on donne quelquefois aux Bouddhistes, comme adorateurs de Sakya-Mouni.

SALA. 1° Espèce d'hymne que les Muezzin de toutes les grandes mosquées chantent sur le haut des minarets, tous les vendredis, à dix heures du matin; elle est en vers et ainsi conçue:

« Hâtez-vous de venir à la prière avant que le temps soit écoulé. Hâtez-vous de venir à la pénitence avant que la mort vous surprenne.

« Seigneur Dieu, en ce jour, ni biens ni enfants ne sont d'aucune utilité, hors le retour en Dieu avec un cœur droit et sincère.

« Seigneur Dieu, la victoire vient de Dieu, le triomphe est accordé par lui. O Mahomet! donnes-en la bonne nouvelle aux vrais croyants.

« Salut à toi, qui es le prince des anciens et des modernes; salut au plus auguste de tous les prophètes et de tous les envoyés célestes; et louanges à Dieu, souverain de l'univers. »

On récite encore ce sala à la mort des sultans, des princes du sang, du grand vizir, et des Oulémas de tous les grades.

2° On donne encore le nom de *sala* à la prière publique des Musulmans. *Voy.* Namaz, Salat.

SALACIE, épouse de Neptune, une des divinités de la mer, ainsi nommée de *Salum*, eau salée, la mer. On croit que c'était un surnom d'Amphitrite; d'autres en font une Néréide. Suivant quelques-uns, c'est la personnification du reflux de la mer; *Vénilie* en est le flux.

SALAGRAMA, petite pierre extrêmement vénérée dans l'Inde; les Brahmanes la regardent comme une métamorphose de Vichnou; et comme ils en remarquent de neuf nuances différentes, ils disent qu'elles se rapportent aux neuf incarnations de Vichnou, qui ont déjà eu lieu. C'est une sorte de coquille pétrifiée dans le genre des ammonites, ovoïde, striée, ombiliquée, et ornée d'arborisations à la face extérieure. Plus elles ont d'arborisations, plus elles sont estimées. On les trouve dans la rivière de Cassai, un des affluents du Gange. Elles sont fort lourdes, ordinairement de couleur noire, et quelquefois violettes. Elles sont creuses intérieurement; il n'y a qu'un petit trou en dehors: mais en dedans, elles sont presque concaves, et garnies dans leurs parois intérieures, en dessus et en dessous, de spirales qui se terminent en pointe vers le milieu; dans plusieurs, ces deux pointes se touchent. Quelques Indiens croient que ce sont des vermisseaux qui travaillent ainsi ces pierres pour y préparer un logement à Vichnou; d'autres voient dans ces spirales la figure de son *tchakra*. Il y a trois sortes de vers qui, suivant les Hindous, travaillent cette pierre: le ver d'or, le ver de diamant et le ver de pierre.

Suivant une tradition répandue dans le nord, Vichnou était allé rendre visite à la femme d'un pénitent, et l'avait subornée. Le saint personnage déshonoré se vengea du dieu en prononçant cette malédiction: « Puisses-tu naître ver, et n'avoir à ronger que la pierre! » La malédiction eut son effet, et telle est l'origine du Salagrama.

D'après une autre légende, les trois divinités supérieures, Brahma, Vichnou et Siva, ayant entendu parler d'une Dévadasi, nommée Gandaki, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, allèrent la voir, et mirent sa patience à l'épreuve par des manières tout à fait inciviles et outrageantes. Malgré cela, ils ne purent parvenir à altérer l'aménité de son caractère; et ils en furent si charmés, qu'après s'être fait connaître à elle, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois, et ils la métamorphosèrent en rivière. C'est en effet dans la rivière Gandaki (Gunduk) que l'on trouve en plus grande abondance la pierre Salagrama; et, bien que celle-ci soit regardée comme une métamorpho[se de] Vichnou, elle porte cependant le cara[ctère] des autres dieux; ainsi l'on peut offrir à [...] le poudja sur cette pierre.

Tous les Brahmanes sont indispens[able]ment obligés d'avoir le Salagrama en possession. Elle passe de père en fils; une relique dont les familles ne se dess[ai]sent jamais. Il est dit, dans l'Atharva-[...] que toute maison de Brahmane où le [Sala]grama ne se trouve point, doit être con[sidé]rée comme aussi souillée qu'un cimetiè[re] que le riz qui y est apprêté n'est pas [...] impur que ce qu'un chien rejette de [son] estomac. Ces pierres sont cependant [...] rares. Les Brahmanes y attachent d'a[utant] plus de prix, qu'elles représentent les i[ncar]nations glorieuses de Vichnou. Mais [lors]qu'elles tirent un peu sur le violet, [elles] désignent ses avatars en pourceau, homme-lion, etc. Alors aucun dévot n'o[se les] garder dans sa maison: il n'y a que ce[s] Sannyasis qui ne craignent pas de les p[orter] et de leur faire des cérémonies journal[ières]. On en conserve aussi dans les temples.

Celui qui possède cette pierre la con[serve] toujours dans un linge bien blanc. [Après] s'être baigné le matin, il la lave dans u[n vase] de cuivre, et lui adresse quelques p[rières]. Les Brahmanes, après l'avoir lavée, l[a met]tent sur l'autel et la parfument, pendan[t que] les assistants lui font leurs adorations[; en]suite ils leur distribuent un peu de l'e[au qui] l'a touchée.

Il n'est rien de plus efficace pour o[btenir] la rémission de tous ses péchés, qu[elque] énormes qu'ils soient, que d'avoir de [l'eau] dans laquelle on a lavé un Salagrama. [Il suf]fit pour cela de toucher à cette eau sanc[tifiée]. Celui qui en garde toujours dans sa m[aison] est sûr d'y voir régner l'abondance; [s'il a] l'avantage d'en boire, non-seulement i[l ob]tiendra le pardon de ses fautes, mais [elle lui] procurera un bonheur constant da[ns ce] monde, et ne manquera jamais à ses dev[oirs]; après sa mort, il ira d'emblée jouir de[s dé]lices du Swarga. Seulement, avant de [boire] de cette eau merveilleuse, il ne fa[ut pas] oublier d'adresser à Vichnou la prière [sui]vante: « Narayana, vous êtes le maîtr[e du] monde: vous vous plaisez à faire du [bien à] tous les êtres. Je bois cette eau qui a s[ervi à] laver vos pieds sacrés; je la bois pou[r être] purifié de mes péchés; daignez me le[s par]donner; il n'est pas sur la terre de grand pécheur que moi. »

SALAKA-POUROUCHAS, personnag[es sa]crés des Djaïnas, au nombre de soi[xante-]trois. *Voy.* Djaïnas, *les Tirthankaras*.

SALAMBAS ou Salambo, déesse a[dorée] par les Babyloniens; c'était la même [que] Mylitta ou Vénus Uranie. Un ancien [sco]liaste grec dit que Salambas est le nom [d'une] déesse ainsi appelée, du verbe [...] *pleurer*, parce qu'on la promène sans [cesse] de côté et d'autre, comme pour cherc[her et] pleurer Adonis. Mais Salambas se d[érive] facilement du sanscrit *sala*, eau (...), et *amba*, mère. Ce mot composé répo[nd]

mère de l'eau ou de l'Océan. La fête
e déesse était célébrée avec de grandes
es de deuil.

AT, nom de la prière liturgique chez sulmans. Nous en parlons suffisam- l'article Namaz ; mais nous allons dé- ici les différents *salat* en usage par- Mahométans.

t el-aschrac, prière du soleil levant ; it être faite dans le temps qui s'écoule l'aurore jusqu'au lever du soleil.

t el-asr, prière de l'après-midi ; elle récéder le coucher du soleil.

t el-dhoha, prière surérogatoire, qui tre faite avant midi ; elle est du nom- celles qui ne doivent pas être faites mmun, parce que Mahomet a dit : « Il ue les pénitents qui observent de faire ère de la matinée (*el-dhoha*) ; c'est la des pénitents. »

t el-djenazé, prière des funérailles. a donnons au mot Funérailles, n° 25.

t el-djouma, prière publique des ven- Elle exige six conditions, sans les- elle ne peut avoir lieu ; ce sont, 1° la 'est-à-dire dans une mosquée située à eur de la ville et non hors des murs ; résence du sultan, ou à son défaut aire spirituel, délégué expressément ffet ; 3° l'heure rigoureuse de midi ; hotba, ou le prône musulman ; 5° une lée composée d'au moins trois per- , sans compter l'imam ; 6° une liberté et générale à chacun d'entrer dans le

t el-ischa, prière de la nuit ; on peut depuis l'entière obscurité de l'horizon l'aurore.

t el-khauf, prière des militaires au t du combat ; ce mot signifie propre- oraison contre la crainte ou contre le ; elle consiste en un *Namaz* d'un ou *ikats*.

t el-maghreb, prière du soir, depuis le r du soleil jusqu'à l'heure où com- la prière de la nuit.

t el-nafilé, prières surérogatoires et à n ; on peut les faire à quelque heure soit du jour ou de la nuit.

t el-soubh, prière du matin ; depuis e jusqu'au lever du soleil.

t el-tetawwou, la même que *salat el-*

t el-witr, prière que doivent faire les usulmans dans la troisième veille de ; après les formules ordinaires, on citer le cantique suivant :

mon Dieu ! nous demandons en vérité istance, ta miséricorde et la grâce de iriger dans la vraie voie. Nous avons s à toi, nous croyons à toi, nous nous ns à toi. Nous exaltons, nous ado- s attributs divins ; nous te rendons tions de grâces ; nous ne méconnais- s tes bienfaits ; nous rejetons celui se soumet pas à tes volontés. Nous ns que toi, ô mon Dieu ! nous ne que toi. Nous t'adressons nos proster- s et nos hommages ; nous nous hâtons d'implorer ta clémence et ta commisération ; nous craignons ta colère, car certes ta colère est le partage des infidèles. »

Celui qui n'est pas en état de réciter ce cantique doit y suppléer par ces paroles, répétées trois fois : « O mon Dieu ! fais-moi miséricorde ; » ou bien par celles-ci : « O notre Seigneur ! donne-nous ce qu'il y a de bon dans cette vie et dans l'autre, et préserve-nous des tourments du feu. »

Salat el-zohr, prière de midi ; on doit la faire à compter du moment que le soleil commence à décliner jusqu'à l'heure de la prière d'après midi.

Salat fi'l-kaaba, prières à faire dans le temple de la Mecque. On peut les accomplir en tout temps, et tourné vers quelque côté que ce soit.

SALAWAT, prière par laquelle les Musulmans terminent le Namaz ; elle consiste en ces paroles : « O mon Dieu ! donne ton salut de paix à Mahomet et à la race de Mahomet, comme tu as donné ton salut de paix à Abraham et à la race d'Abraham ; et bénis Mahomet et la race de Mahomet, comme tu as béni Abraham et la race d'Abraham ; louange, grandeur, exaltation, sont en toi et pour toi. »

SALEH. C'est, suivant les Arabes, un ancien patriarche, fils d'Arphaxad et père d'Héber. De son temps, il y avait, dit-on, une tribu descendant de Thémoud, qui habitait dans l'Arabie Pétrée. Les Thémoudites s'étaient taillé dans le roc de vastes édifices, où ils se croyaient à l'abri des vents et des tempêtes ; aussi se livraient-ils sans crainte comme sans remords à leurs passions et au culte des faux dieux. Le prophète Saleh, ayant reçu de Dieu l'ordre d'annoncer sa parole aux Thémoudites, se transporta au milieu de cette tribu pour y accomplir sa mission. Mais ces idolâtres ne l'eurent pas plutôt entendu parler de l'unité de Dieu, qu'ils lui demandèrent de confirmer ses paroles par l'autorité des miracles. Ils lui dirent un jour : « C'est demain une de nos grandes fêtes, et nous ornerons nos idoles pour les porter dans la campagne. Trouvez-vous avec nous ; car si, après les avoir invoquées, nous obtenons d'elles l'objet de nos demandes, nous les reconnaîtrons toujours pour nos divinités. Mais si le contraire arrive, et que vous, de votre côté, en invoquant ce Dieu seul et unique que vous nous prêchez, vous pouvez opérer par sa puissance quelque chose de grand et d'extraordinaire, que nos dieux ne puissent faire, nous croirons en lui et à vos paroles. »

Le prophète, s'étant trouvé à cette fête avec les Thémoudites, fut témoin et peut-être la cause de l'impuissance de leurs dieux, qui furent sourds à toutes leurs demandes. Ce fut alors que Djonda Ben-Amrou, l'un de leurs chefs, dit à Saleh : « Si vous voulez que nous croyons en ce Dieu que vous prêchez, faites sortir de ce rocher qui est devant nous, une chamelle de telle taille et de tel poil, qui soit pleine et prête à mettre bas. Si vous opérez ce miracle, je vous jure, au nom de

tout mon peuple, que nous embrasserons tous la religion que vous professez, et que nous abandonnerons entièrement le culte des idoles. »

Aussitôt le prophète Saleh se mit en prières, et fit plusieurs fois le tour du rocher, qui commença à frémir, et fit entendre un cri semblable à celui des chameaux, après quoi il s'entrouvrit, et l'on vit sortir de lui une chamelle telle qu'on l'avait demandée. Djonda, convaincu à la vue de ce prodige, fit sa profession de foi entre les mains du prophète; mais il ne fut pas imité de son peuple, ainsi qu'il l'avait cru. Cependant Saleh ne se rebuta point de l'opiniâtreté des Thémoudites, et espéra les gagner par la suite. C'est pourquoi il leur commanda de la part de Dieu de laisser paître librement dans leurs pâturages cette chamelle miraculeuse avec son poulain, et de lui fournir de l'eau de leurs puits pour l'abreuver; et il les menaça des châtiments les plus rigoureux et même de leur ruine totale, s'ils n'en avaient soin, et si elle venait à mourir par leur négligence ou par leurs artifices. Dieu voulait que ces animaux restassent parmi les Thémoudites, comme un témoignage éclatant de sa puissance, et comme un reproche continuel de l'infidélité de ce peuple; car le prophète Saleh continuait toujours ses prédications, et leur représentait la punition des Adites, leurs voisins, qui avaient été exterminés pour une rébellion semblable à la leur. *Voy.* Houd.

Mais toutes les remontrances et les menaces du prophète ne purent vaincre la dureté de leur cœur, ni les détourner de leurs mauvais desseins. Ils continuèrent à persécuter tous ceux qui ajoutaient foi aux prédications de Saleh, et ils se plaignaient hautement que la chamelle et son petit épouvantaient leurs animaux dans les pâturages, et tarissaient leurs citernes en buvant. Enfin, pour comble d'impiété, ils coupèrent les jarrets à ces animaux merveilleux et les firent mourir. Non contents d'avoir commis un si grand attentat, les Thémoudites insultaient encore le prophète en disant : « Eh bien ! prophète, que sont devenues tes menaces? que nous est-il arrivé de mal pour ne t'avoir pas obéi? Il est évident que tu n'es qu'un imposteur et un faux prophète. » Ce dernier outrage fait à Saleh irrita tellement le Seigneur, qu'il fit tomber sur eux sa vengeance; le sol trembla, les montagnes se fendirent, et tous les idolâtres de la tribu tombèrent morts, la face contre terre, dans leurs propres maisons.

SALÉMA, idole que les Adites, ancienne tribu arabe, invoquaient pour obtenir la conservation de la santé. *Voy.* Houd.

SALÉTÉ, déesse égyptienne, fille du Nil. Elle était honorée principalement à Saïs.

SALIENNES, vierges romaines, qui assistaient aux sacrifices des Saliens, et les servaient dans leur ministère. Elles portaient par honneur l'habit de guerre appelé *paludamentum*, avec des bonnets élevés comme les Saliens, et faisaient comme eux des sacrifices avec les pontifes sur le mont l

SALIENS, prêtres de Mars, instit Numa au nombre de douze, à l'occasio peste qui ravageait la ville. Un b tombé du ciel signala la fin du fléa nymphe Egérie prédit que la ville où clier serait conservé deviendrait pui Numa, craignant qu'on n'enlevât ce ment précieux, en fit faire onze seml et peut-être davantage; il choisit p garder douze jeunes patriciens, aya et mère, et en fit un collége de prêt avaient la garde de ces boucliers, l furent déposés dans le temple de M que tous les ans, à la fête du dieu, liens portaient par la ville, en dansar sautant, d'où leur est venu le nom *liens* (*salire*, sauter). Leur chef, mar leur tête, commençait la danse; ils taient les pas et en suivaient tous le vements. Ce sacerdoce était très-au Rome, et les principaux de la ville t à grand honneur d'être agrégés au des Saliens.

L'habillement de ces prêtres, dan fonctions, était une tunique de pourp dée d'or, une longue robe appelée une épée avec un baudrier garni d une pique à la main droite, à la gau boucliers appelés *ancilia*, et sur la t espèce de bonnet ou chapeau appelé ou *pileus*. Ils chantaient, dans leu monies, des vers auxquels ils donn nom d'*axamenta*, si surannés, que du d'Horace on pouvait à peine les en Ils n'oubliaient pas, dans leurs ch nom d'un certain Veturius Mamuri avait fait les boucliers, et qui, selon n'avait demandé d'autre récompen l'honneur d'entendre chanter son nom vers contenaient encore les louanges sieurs dieux ou déesses, et des grand mes de la république. Cette process prêtres saliens par la ville se termi temple de Mars, par un festin superb la délicatesse et la somptuosité avaie en proverbe. Leurs filles ne pouvai prises pour être Vestales. Depuis l' tion de ces premiers Saliens, on en plia le nombre; ce qui fait qu'ils sont sous différents noms.

—*Albini*, institués par Tarquin, e être ainsi nommés, parce qu'ils avai chapelle sur le mont Albain.

— *Antoniani*, ceux qui furent éta l'honneur de Caracalla.

— *Collini*; ils avaient pour fondate lus Hostilius, qui, sur le point de liv bataille aux Sabins, fit vœu, selon d'Halicarnasse, de doubler le nomb Saliens. Ils avaient un temple sur l Quirinal, d'où leur vient le nom de *nales* et *Agonales*.

—*Palatini*; c'étaient les plus anc les mêmes que Numa avait institu faire le service du dieu Mars sur l Palatin. (Noël, *Dictionnaire de la Fab*

SALIHIS, hérétiques musulmans, l des Motazales. C'étaient les disciples

admettait que les hommes peuvent
és de science, de puissance, de vo-
des organes de l'ouïe et de la vue,
ıême Dieu ne serait pas vivant.
;UBSULES (de *salire* et *subsilire*,
ıom générique que les Romains don-
tous ceux qui chantaient et dan-
ı son de la flûte, comme cela se pra-
lans les sacrifices offerts à Hercule.
›pelait encore *saliens* et *saliteurs*.
›nnait aussi au dieu Mars le nom
ubsule, à cause des danses des Sa-

'AHANA, ancien roi de l'Inde, fon-
e l'ère appelée *Saka*, qui commença
près la nôtre. Son nom signifie *porté
croix*. Cette circonstance et l'épo-
ıa naissance ont fait conjecturer à
que ce personnage n'est autre que
!, dont la vie et le caractère n'ont
é à être connus dans la partie de
›ù régnait Salivahana, c'est-à-dire
Pratichthana, contrée au sud de Nar-
Vilford pense que la légende de ce
été tirée de quelque évangile apo-
Voici quelques extraits du mémoire
›rd, traduit par M. Danielo :
hana était fils de Takchaka ou du
tier; il naquit et fut élevé dans la
d'un potier. Celui-ci avait coutume
ı des figures d'argile pour amuser
t-fils, qui bientôt apprit à les imiter;
plus loin et leur donnait même la vie.
le conduisit un jour dans un lieu
de serpents, en lui disant : « Va, et
:c eux; ce sont tes parents. » (Tak-
st représenté dans la mythologie
› comme le roi des serpents nagas.)
l alla et joua avec eux sans crainte, et
recevoir aucun mal. Ces deux particu-
ıe sont jamais omises par les narra-
:t la première est consignée dans
ile de la Sainte-Enfance.
ce même temps, Vikramaditya, em-
de l'Inde, s'était alarmé à la rumeur
e, que les prophéties étaient accom-
ns la personne d'un enfant né d'une
et qui devait conquérir l'Inde et le
entier; il envoya partout des émis-
pour s'informer de la vérité de cet
ent extraordinaire et découvrir le
u-né céleste. Bientôt ces émissaires
nt et déclarèrent à l'empereur que
n'était que trop vrai, et que l'enfant
›rs dans sa cinquième année. Vikra-
ı leva aussitôt une grande armée, afin
niner l'enfant et ses partisans, s'il en
l s'avança avec la plus grande dili-
›ossible, et trouva l'enfant environné
ıbrables figures de soldats, de che-
t d'éléphants. Cet enfant leur donna
›uis il attaqua Vikramaditya, le défit
issa sur le champ de bataille mortel-
blessé de sa main. Le monarque
ıt ne demanda qu'une grâce à son
əur : ce fut de permettre que son
cours en même temps que la sienne
›ute l'Inde. L'enfant lui accorda sa
ı: en effet on se sert indifféremment dans l'Inde de l'ère de Vikramaditya, et de celle de Salivahana; la première est postérieure à l'autre de 134 ans; ce qui rend fort problématique la rencontre des deux princes. M. Langlois pense que la victoire de Salivahana indique la prééminence de son ère sur celle de son prédécesseur; tandis que Wilford reconnaît Hérode dans Vikramaditya. Quoi qu'il en soit, le jeune héros trancha la tête de son ennemi, et la lança au milieu de la ville d'Oudjayani, capitale de Vikramaditya, bien qu'elle fût à une énorme distance du lieu du combat. Pendant ce temps-là, poursuivie par les forces du vainqueur, l'armée de Vikramaditya se rabattait sur Oudjayani. Chemin faisant, elle traversa le fleuve Narmada. C'est là que l'armée de Salivahana, qui la suivait, et qui n'était composée que de soldats d'argile, dissoute tout à coup, disparut dans les eaux. Après cela, nous n'entendons plus rien dire de Salivahana, si ce n'est qu'il disparut à son tour dans la 79e année de l'ère chrétienne, qui est la première de la sienne.

Si nous consultons les données théologiques, Salivahana est considéré sous trois points de vue différents, selon les trois différents objets de sa mission, et en conséquence il passe pour être une incarnation de Brahmâ, ou de Viçhnou, ou de Siva; il est quelquefois regardé comme possédant conjointement ces trois pouvoirs, et on l'appelle alors *Trivikrama*, les trois énergies. Quand l'objet de sa mission est supposé être la destruction de l'empire et de la puissance des Daityas ou démons, on le dit alors une incarnation de Siva. En conséquence de cette destruction, une régénération a lieu, comme il est attesté dans la légende de *Soulastha* (celui qui a été crucifié); alors Salivahana passe pour une incarnation de Brahmâ, et c'est là l'opinion générale des habitants du Dékhan. Mais lorsque, indépendamment de ces deux énergies, il est considéré comme doux et bienveillant, faisant du bien à tous les hommes, il est alors Vichnou, et telle est l'opinion des Salivansas dans les provinces d'Aoude et de Bénarès.

Ainsi, voyons-nous que Salivahana résume les trois personnes de la Trimourti, et quand ces trois énergies sont considérées comme réunies en lui, il est alors *Visama-sila-tri-Vikrama*, roi de *Pratichthana*. Le nom de cette ville est l'expression usitée en sanscrit pour désigner un lieu consacré. Elle est aussi appelée *Saileya-dhara*, ou simplement *Saleyam*, la cité sainte, nom qui, dans son articulation et dans sa signification, rappelle celui de *Salem*, ou *Jéru-salem*, appelée aussi *Dar el-Salam*, le séjour de la paix, ou *El-Cods*, la sainte, par les Orientaux.

Son avénement avait été prédit longtemps avant sa naissance, et, chose singulière, l'époque de son apparition dans le monde coïncide exactement avec la naissance de notre Sauveur. Voici le curieux passage du *Skanda-Pourana* : « Lorsque 3100 ans du Kali-youga seront écoulés, alors Saka, le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de toute mi-

sère et de tout mal. » Or Salivahana mourut l'an 79 de notre ère, et il vécut jusqu'à l'âge de 84 ans, selon le *Vikrama-Tcharitra*. Il était dans la cinquième année de son âge lorsqu'il se manifesta au monde, précisément l'an 3101 du Kali-youga; ce qui place sa manifestation à *la première année de l'ère chrétienne, lorsque le Christ était aussi dans sa cinquième année*, car il était né réellement 4 ans avant le commencement de notre ère.

Suivant une autre tradition, la déesse Kali aurait prédit à Vikramaditya, qu'il régnerait, lui ou sa postérité, jusqu'à ce qu'un enfant divin, né d'une vierge, mît fin à sa vie, à son royaume ou à sa dynastie; et cette prédiction, on le voit, est faite à peu près dans les mêmes termes que celle de Jacob annonçant à Juda « que le sceptre ne sortirait de sa maison ou de sa dynastie qu'à l'arrivée de *Schiloh* ou du Messie. Remarquons en passant l'homophonie du mot hébreu *schiloh*, *siloh*, qui a tant embarrassé les commentateurs, avec les noms indiens *Sala*, *Saliva*, *Sila*, sous lesquels on connaît Salivahana.

Dans l'appendice de l'*Agni-pourana*, ou pourana du feu, il est dit que, dans la ville sainte et consacrée de Pratichthana, paraîtrait Salivahana, le grand, le puissant, l'esprit de droiture et de justice, dont les paroles seraient la vérité même; qui serait exempt de dépit et d'envie, et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier; ou, en d'autres termes, que tous les peuples se réuniraient autour de lui, et qu'il serait le conducteur des âmes au séjour du bonheur éternel.

Sa conception miraculeuse eut lieu dans le sein de la vierge sa mère. Il était le fils du grand Artiste, et la vertu de sa mère fut d'abord suspectée; mais les chœurs des anges descendirent pour l'adorer. Sa naissance ne fut pas moins merveilleuse que sa conception: les chœurs des anges en attendaient le moment, et des ondées de fleurs tombèrent du haut des airs. Le roi de la contrée, en entendant ces prodiges, en est alarmé, et cherche en vain à le faire périr. L'enfant se constitue maître absolu des trois mondes: le ciel, la terre et l'enfer. Les bons et les mauvais génies le reconnaissent pour leur seigneur et maître. Il avait coutume de se jouer avec les serpents, et de marcher sur la vipère sans en recevoir le moindre mal. Il surpassa bientôt les maîtres qui l'instruisaient, et quand il eut cinq ans, il parut devant l'assemblée des plus respectables docteurs du pays, et, à leur grande admiration, à leur profond étonnement, il donna l'explication de plusieurs cas difficiles; ses paroles étaient comme de l'ambroisie.

Nous avons vu plus haut que ce divin enfant était né dans le but de délivrer le monde de la misère et du mal et pour dompter la puissance des démons, et que, pressé vivement par les instantes prières des divinités subalternes de la terre et de tous les hommes de bien qui gémissaient sous la tyrannie des démons, Siva les consola en leur donnant l'assurance qu'au bout d'un certain temps, il s'incarnerait sous le caractère de *Vi-sama-sila*, et sous le nom de *Tri-* la triple énergie. La cause de cette tion est ainsi rapportée dans le *Vi tha:* « Les dieux, tourmentés par chants, vinrent trouver Mahadéva que Siva) et lui dirent: Vous et vous avez détruit les Asouras; mai nés de nouveau sous la forme de M et nous tourmentent constamment, manes et nous. Ils ne veulent pa qu'on offre des sacrifices, ils en d les matériaux et les instruments s enlèvent même les filles des Mouni déva leur promit assistance, et fit une de ses formes en lui disant: Va les méchants; le monde entier se s à ton pouvoir, les mauvais génies les bons. »

Alors Mahadéva apparut au pèr divinité future, et l'informa que s concevrait, et que le fruit de ses serait une incarnation de la divin ajouta que son nom serait *Vikram* sa mère eut conçu, elle devint r sante comme le soleil levant. Aus les esprits du ciel descendirent pou et l'adorer. Quand l'enfant vint a la musique céleste se fit entendr pluie de fleurs tomba sur la terre. prêtre, qui était sans enfants, en eu à cette occasion, aussi bien que l ministre. Ce dernier fait ne serait- réminiscence de Jean-Baptiste, fils Zacharie, né un peu avant Jésus-C

Wilford retrouve ensuite Saliva Sandhimati, qui d'abord ministre indra, roi du Kachmir, devint l suspicions de ce prince, qui le je son et le fit mourir par le suppl croix ou du pal. Mais Sandhimati f suite ressuscité par Isana, et mon trône de son persécuteur décédé, so d'Arya. Cependant nous ne nous arr à cette dernière légende, parce nous paraît pas appartenir à not hana, Sandhimati étant monté su du Kachmir 22 ans avant Jésus-Ch qui voudraient étudier plus à fon tion pourront consulter le Mémoir ford, traduit et commenté dans le *de Philosophie chrétienne*, 1846 e n'en reste pas moins demontré que de Salivahana a été empruntée aux apocryphes, et entre autres à c *Sainte-Enfance*, fort répandu en O

SALMASTI, mauvais esprit re Karatchaï, tribu tartare. Il est du s nin, porte de longs cheveux et h forêt. Ils racontent qu'il n'y a pas l temps, un habitant d'un de leur s'empara de lui, le conduisit dans s et lui arracha un cheveu qu'il cach sement; cette opération rendit le mis aux ordres du villageois. Un jo ci lui ordonna de lui préparer de L'esprit mit le chaudron sur le cuire le millet. Lorsque la boisson les maîtres de la maison en sorti laissèrent deux petits enfants, au

et de leur donner quelque chose à : il le promit, mais à condition qu'ils ent où son cheveu était caché. A s enfants le lui eurent-ils montré, a empara aussitôt, et fut par là af- le sa sujétion envers son maître. Il leux enfants dans le chaudron, et se ns les bois, où l'on prétend qu'il est

ABIL ou SELSEBIL, nom d'un des lu paradis, suivant les Musulmans; ignifie du vin ou du lait.

AIL, ou SELSAÏL, ange qui, d'après ulmans, gouverne le quatrième ciel.

IBANA, déesse ou génie femelle ado- le Tonquin.

IS, hérétiques musulmans apparte- t secte des kharidjis; ils tirent leur sman, fils d'Abou-Salt. Ils enseignent doctrine que les *Adjaridès*, excepté clarent les enfants privilégiés, c'est- ns un état où ni mérite ni démérite uit être imputé, jusqu'à ce qu'ils rvenus à l'âge de raison, et appelés ession de l'islam.

T. 1° Ce mot, comme synonyme de , exprime la délivrance des peines présente et de la vie future, ainsi éatitude éternelle. En ce sens le le but et la fin non-seulement de la éritable, mais encore de la plupart s systèmes religieux qui ont été d'erreurs et de superstitions. C'est e du christianisme qu'on ne peut le salut que par Jésus-Christ, à que les justes mêmes, qui sont vant l'avénement du Rédempteur, être sauvés que par la foi au Messie it venir. Un autre dogme non moins est que Dieu est le salut de tous les sans exception, et qu'en consé- il leur ménage les grâces et les nécessaires pour y parvenir. Enfin ème dogme est que hors de l'Eglise il n'y a point de salut; d'où il ue ceux qui n'appartiennent ni au à l'âme de l'Eglise ne peuvent être Or, comme on peut appartenir au l'Eglise sans appartenir à son âme, également appartenir à son âme sans mbre de son corps; et cela suffit pour it d'espérer le salut. Bien plus, ceux rtiendraient au corps de l'Eglise sans ir en même temps à son âme, comme ceux qui rendraient au Seigneur le térieur qu'elle prescrit, sans être des sentiments du culte intérieur, avoir la foi, ne pourraient être Mais ceux-là peuvent appartenir à l'Eglise, qui sont animés des its du culte intérieur sans pouvoir es actes du culte extérieur, ou qui ennent pas à son corps sans qu'il y ir faute.

alut, comme synonyme de *salutation*, ice qui se fait communément le soir, ffice, dans l'Eglise catholique. Son de saluer et d'adorer le saint sacre- l'on expose alors sur l'autel, dans l'ostensoir ou dans le saint ciboire. On y chante des hymnes, des répons, des proses, des antiennes, des oraisons et d'autres prières suivant les circonstances. Les saluts n'appartiennent pas à la liturgie proprement dite, et sont d'institution assez moderne. Ils paraissent tirer leur origine des confréries et des communautés religieuses. Les saluts ont été établis afin d'exciter le respect et la dévotion des peuples envers la très-sainte eucharistie; mais ils ont été tellement mul- tipliés en certaines églises, surtout dans les derniers temps, que ce but a été manqué, car l'on finit par se familiariser avec les choses les plus saintes. Cependant on ne peut faire ou établir des saluts sans la per- mission ou l'autorisation de l'ordinaire; mais dans les grandes villes, il est passé en usage d'en célébrer presque tous les jours où l'on fait un office public.

3° Ce mot qui est féminin en latin (*Salus*), est le nom de la déesse de la santé. Les Romains en avaient fait une fille d'Esculape; c'est celle que les Grecs appelaient *Hygiée*. Plusieurs temples lui étaient dédiés dans Rome; elle avait aussi un collége particulier de prêtres, uniquement consacrés à son culte, et qui seuls avaient le privilége de voir la statue de la déesse. Ils prétendaient aussi être seuls en droit de demander aux dieux la santé des particuliers et de tout l'empire. C'était avec une grande solennité et beau- coup de cérémonies qu'ils prenaient les augures de la santé. Il fallait pour cela que, durant l'année, aucune armée ne fût sortie de Rome, et qu'on jouît d'une paix profonde; ce qui fait supposer que ces augures étaient pris rarement. Dans les sacrifices qu'on fai- sait à la déesse, on observait, entre autres particularités, de jeter dans la mer un mor- ceau de pâte que les prêtres envoyaient, disaient-ils, à Aréthuse en Sicile. On repré- sentait cette déesse sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel environné d'un serpent faisant un cercle, et dont la tête était relevée au-dessus de l'autel.

SALUTAIRE. Les Romains donnaient ce nom à plusieurs divinités.

1° Le dieu salutaire (*Salutaris*) était Pluton; on l'appelait ainsi lorsqu'il rendait une ombre à la vie, ou qu'il lui faisait part de la divinité. Quand les dieux avaient résolu de rendre un mortel à la lumière, Pluton laissait tomber de son urne sur l'ombre privilégiée quelques gouttes de nectar. C'est de là qu'il est quelque- fois représenté la tête surmontée d'un vase recourbé dans le haut en forme de cucurbite. Claudien reconnaît ce pouvoir dans le roi des ombres; il l'invoque comme l'arbitre des destinées humaines, le maître de la fertilisa- tion et de la reproduction des germes, etc.

2° La déesse Salutaire était Isis. Elle porte ce nom dans plusieurs inscriptions, proba- blement parce qu'on croyait qu'elle révélait aux malades, durant le sommeil, les remèdes qui pouvaient les guérir.

SALUTATION ANGÉLIQUE, prière que les chrétiens adressent à la sainte Vierge; elle est ainsi nommée parce qu'elle commence par ces paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*, etc., qui sont celles que l'ange Gabriel lui adressa, lorsqu'il vint lui annoncer que le Verbe de Dieu allait s'incarner dans son sein. La suite de cette salutation est tirée des paroles de sainte Elisabeth consignée dans l'Evangile, et l'invocation qui la termine passe pour avoir été composée au concile de Chalcédoine, au sujet de l'hérésie de Nestorius. Cette prière est ainsi la plus respectable après l'Oraison dominicale, et les catholiques ont coutume de la réciter à la suite de celle-ci. Cependant on ne la dit jamais à haute voix dans l'office public; mais on se contente de la réciter tout bas, soit avant, soit après. On la répète plusieurs fois dans l'*Angelus*, le chapelet et le rosaire. On la désigne souvent par les premières paroles latines, *Ave, Maria*.

SALUTIGÈRES, dieux subalternes dont parle Apulée, et qui servaient de messagers et d'interprètes aux divinités supérieures, comme les esclaves à qui Plaute donne le même nom; et dont la fonction était d'aller saluer de la part de leurs maîtres, et de faire tous les messages de ce genre.

SAMAN, dénomination du *mantra* ou de la prière védique lorsqu'elle est chantée avec accompagnement de modulations musicales. Ce nom correspond donc à notre mot hymne. Le sama-véda est un recueil de ces prières métriques.

SAMANÉENS, philosophes indiens qui formaient une classe différente de celle des brachmanes, autre secte principale de la religion indienne, au rapport de saint Clément d'Alexandrie. Ils embrassèrent la doctrine d'un certain Butta (*Bouddha*), que les Indiens ont placé au rang des dieux, et qu'ils croient être né d'une vierge.

Les brachmanes n'étaient originairement qu'une même tribu: tout Indien au contraire pouvait être samanéen; mais quiconque désirait entrer dans cette classe de philosophes était obligé de le déclarer au chef de la ville, en présence duquel il faisait l'abandon de tout son bien, même de sa femme et de ses enfants. Ces philosophes faisaient vœu de chasteté, comme les brachmanes ou gymnosophistes; ils habitaient hors des villes, et logeaient dans des maisons que le roi du pays avait pris soin de faire construire. Là, uniquement occupés des choses célestes, ils n'avaient pour nourriture que des fruits et des légumes, et mangeaient séparément sur un plat qui leur était présenté par des personnes établies pour les servir.

Les Samanéens et les brachmanes étaient en si grande vénération chez les Indiens, que les rois venaient souvent les consulter sur les affaires d'Etat, et pour les engager à implorer la divinité en leur faveur.

Ils ne craignaient point la destruction du corps, et quelques-uns d'entre eux avaient le courage de se donner la mort en se précipitant dans les flammes, afin de pur
âme de toutes les impuretés dont e
été souillée, pour aller jouir plus
ment d'une vie immortelle. On leur a
le don de prédire l'avenir; et saint
d'Alexandrie dit qu'ils avaient du
pour une pyramide où l'on conserv
d'un dieu.

Ces détails, qui nous sont fournis
anciens, sont parfaitement exacts e
jourd'hui. Les Samanéens sont les
bouddhistes, ou ceux qui font un
sion particulière de tendre à la p
ou à la béatitude finale. Cependant
maintenant en très-petit nombre dan
depuis la persécution sanglante qui a
totalement anéanti le bouddhisme d
vaste contrée. Mais, en revanche,
immensément répandus dans tout
centrale et orientale. Ils sont connu
Tibet sous le nom de *Lamas;* en Ch
celui de *Ho-chang;* dans le Siam, so
de *Talapoins;* dans la Barmanie, so
de *Ponghis*, etc.

Le nom de *Samanéen* vient du
sramana, saint pénitent, dénominati
meux Chakya-Mouni, appelé *Sram*
tama, et par corruption, *Samana-*
Somona-Codom, etc. C'est encore de
que viennent les mots *chaman*,
prêtres tartares, et *chamanisme*, qui
le mélange du bouddhisme avec
restes de l'ancien culte idolâtrique
centrale.

SAMANTABHADRA, un des cin
satwas, qui, suivant les Bouddh
Népâl, sont issus immédiatement
bouddhas principaux. Samantabh
considéré comme le fils spirituel d
tchana; il s'est manifesté sur la terre
forme de pavillon au sommet d'u
tagne.

SAMARERO, grade que les prêtr
dhistes de l'île de Ceylan confèren
trois ans de noviciat, à ceux qui
entrer dans leur ordre. On revêt
jeune novice d'une robe jaune; on
la tête et les sourcils, et on com
l'employer dans les cérémonies sa
l'âge de 20 ans, le samaréro quitte
jaune, se revêt d'une tunique bla
passe un examen devant un collége
docteurs. S'il répond d'une manière
sante, on le revêt de la robe d'*oupa*
ou prêtre.

SAMARITAINS. Après la mort de
son fils Roboam monta sur le trône
ciens d'Israël vinrent le trouver à S
le supplièrent de dégréver le peuple
pôts dont son père l'avait accablé.
boam demeura sourd à leurs remontr
les menaça même d'aggraver le
pesait sur eux. Il s'ensuivit une
Un grand officier de la tribu d'Ephraïm
Jéroboam, profita du mécontenteme
ral pour s'élever au souverain pou
réussit à entraîner dans son parti d
sur les douze qui composaient la na
boam s'enfuit à Jérusalem, où il fu

: et Benjamin, tandis que les dix au-
us proclamèrent Jéroboam, leur roi,
ci fixa d'abord sa résidence à Sichem.
nsi que la postérité de Jacob se di-
deux royaumes qui ne se réunirent
que l'on distingua sous les noms de
› de Juda et de royaume d'Israël.
paration politique ne tarda pas à être
'un schisme dans la religion. Comme
'ait dans toute la nation qu'un seul
dans lequel on pût s'acquitter des
ons imposées par la loi, dans les fêtes
lles et à certaines circonstances im-
s de la vie, et que ce temple se trouvait
apitale du pays ennemi, Jéroboam crai-
, si le peuple continuait de se rendre à
m pour y adorer Dieu et y offrir des sa-
ses sujets ne retournassent peu à peu à
Alors il résolut de modifier le culte ou
e le changer tout à fait. Il chassa de
s les prêtres et les lévites répandus en
mbre dans son royaume, et les con-
le se réfugier dans le royaume de Juda;
choisit des prêtres indifféremment
; autres tribus. Ensuite, tirant parti
opension qu'avait le peuple à adorer
its sensibles et à participer à l'idolâ-
peuples voisins, il fit fondre deux
'or, et fit placer l'un à Dan, l'autre à
aux deux extrémités de son empire;
a des autels à d'autres divinités
inventeurs ; et il donna ces dieux pour
i avaient retiré leurs ancêtres de la
le d'Egypte. Cependant il conserva
i de Moïse tout ce qui ne pouvait gê-
nouveau système, ou bien il l'inter-
son gré. Il retint donc les fêtes aux
; assignées; mais au lieu de se rendre
lem, on se transportait, pour les céré-
du culte, soit à Dan, soit à Béthel
ibée, afin d'y adorer les veaux d'or. Ces
s engagèrent un assez grand nombre
ites à quitter le pays, pour se retirer
terre de Juda et rentrer sous l'obéis-
n fils de Salomon. C'est ainsi que le
: fut consommé. Amri, l'un des suc-
s de Jéroboam, ayant acheté la mon-
e Schomron, y construisit la ville de
› et en fit le siége de son empire.
: là que les Israélites dissidents furent
d appelés *Samaritains*.
cent cinquante-huit ans après le schis-
ée, roi d'Israël fut vaincu par Salma-
oi d'Assyrie, et les dix tribus emme-
iptives et dispersées en différentes
s. Pour les remplacer, Salmanasar
à Samarie une colonie composée de
iens, de Cuthéens et d'autres habi-
› la Chaldée ; ils se mêlèrent au petit
d'Israélites demeurés dans la contrée,
ndirent le culte de Jéhova avec celui
; divinités particulières. Sur leur de-
le roi d'Assyrie leur envoya un des
emmenés captifs, qui leur enseigna
ère d'honorer le vrai Dieu ; mais leur
t long-temps hybride, étant moitié
noitié païen. C'est ce peuple que l'on
proprement les *Samaritains*, et c'est
e femme de cette nation que Jésus-Christ s'entretint sur le bord du puits de Jacob, non loin de la ville de Sichar ou Sichem, dont un certain nombre d'habitants crurent à sa parole.

Ce peuple subsiste encore aujourd'hui, mais en très-petit nombre, et il conserve toujours la même antipathie pour les Juifs. Leur chef-lieu est Naplouse, où ils sont réduits à quelques familles. Auprès de la ville sont les montagnes de Garizim et d'Hébal, sur lesquelles Moïse fit prononcer les bénédictions pour les observateurs de la loi, et les malédictions pour les infracteurs. La première est leur montagne sainte; c'est là qu'ils se rendent tous les ans, dans la fête de Pâques, après avoir fait dans la synagogue le sacrifice d'un agneau. Ils ont aussi les autres fêtes consignées dans la loi de Moïse, ils observent le sabbat, pratiquent la circoncision, et attendent le Messie ; mais ils éprouvent une égale répulsion pour tous les Juifs, tant Rabbanites que Caraïtes. Ce passage de l'Evangile : *Les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains*, est encore aussi vrai aujourd'hui qu'au temps de Jésus-Christ.

Les Samaritains ne connaissent de la Bible et n'admettent que le Pentateuque, écrit en hébreu, mais avec d'anciens caractères que l'on appelle samaritains. Leur exemplaire est très-précieux, en ce qu'il prouve l'authenticité de ceux que nous ont transmis les Juifs. Car celui des Samaritains est assurément antérieur au schisme, et sans doute celui que leur apporta le prêtre envoyé par le roi d'Assyrie; ces deux peuples étaient trop ennemis en politique et en religion pour se rien emprunter mutuellement. Cependant, en confrontant les deux textes, on trouve des variantes nombreuses, quelquefois importantes, et dont les exégètes peuvent tirer beaucoup de parti pour élucider certains passages obscurs, car en général le texte samaritain est plus pur que le texte hébreu. Cependant on y remarque quelques additions et corrections qui ont sans doute été opérées à dessein et pour justifier le schisme.

Plusieurs chrétiens d'Europe ont cherché à se mettre en communication avec les Samaritains du Levant et en ont reçu des réponses. Mais bien que ces réponses soient loin d'avoir répondu à toutes les questions proposées et résolu tous les doutes, il n'en demeure pas moins avéré que les Samaritains ne sont pas idolâtres, comme on les en accusait, mais qu'ils observent fidèlement la loi de Moïse, tout en anathématisant les autres Juifs.

SAMA-VÉDA, nom du troisième véda; c'est une collection de chants et d'hymnes sacrés. Il se compose, comme les autres, de deux parties : les prières (*mantras*) et les traités dogmatiques (*brahmanas*). Les hymnes du Sama-véda doivent être chantés avec modulation dans les cérémonies religieuses, tandis que ceux du Rig-Véda sont seulement articulés à voix haute, et ceux du Yadjour-véda, murmurés à voix basse. Ces chants sont adressés aux personnifications de la nature vivante et lumineuse, et nous repré-

sentent le sabéisme oriental dans sa formation première, ce qui démontre, non moins que son son style suranné, sa haute antiquité. Aussi les Hindous ne manquent pas de l'attribuer au fabuleux Vyasa-Déva, qui en aurait confié l'enseignement à Djaimini. Les invocations s'adressent principalement à Agni, dieu du feu; à Indra, dieu du jour, maître du firmament, et au jus de la plante Soma, très-propre à éloigner les Rakchasas, ennemis des hommes et des dieux. Agni y est considéré comme une divinité intermédiaire entre le sacrificateur et les dieux resplendissants qu'il implore. Indra paraît être le dieu suprême, l'être tout-puissant : « O Indra, dit le chantre, toi qui balances le tonnerre, s'il existait cent cieux, s'il existait cent terres, et encore mille soleils, ils ne pourraient te contenir : car tu embrasses à la fois le ciel et la terre. »

« Les chants du Sama-véda, dit M. Nève, qui n'ont été recueillis, sans doute, qu'assez tard en un seul corps, étaient en usage, dès un temps immémorial, dans les sacrifices et dans toutes les cérémonies qui avaient un caractère liturgique; leur emploi a été conservé jusqu'à nos jours dans un grand nombre d'actes de la vie publique et privée des Hindous..... L'efficacité des chants du Saman, dans le sacrifice du Soma sacré, est attachée aux dispositions intérieures de ceux qui les exécutent; un des *brahmanas*, qui font partie de ce véda, prescrit aux chantres des austérités nécessaires pour obtenir l'objet de leurs prières, austérités fondées sans doute sur d'anciennes traditions d'un caractère respectable L'une des pénitences pratiquées à cet effet est l'expiation difficile, qui dure douze jours. Durant les trois premiers, le brahmane qui l'entreprend ne mange qu'une seule fois, et cela pendant la journée; durant les trois suivants, il ne mange aussi qu'une fois, mais pendant la nuit; dans les trois autres jours, il ne peut manger que ce qu'on lui a offert sans qu'il l'ait demandé; enfin, dans les trois derniers, il jeûne entièrement. Il est encore un degré de pénitence plus rigoureuse, qui exige du brahmane qu'il ne mange chaque jour qu'une seule bouchée; et enfin le dernier degré d'épreuve consiste à ne soutenir sa vie, pendant neuf jours, qu'au moyen d'eau pure, encore cette boisson est-elle interdite pendant les trois derniers. La première de ces pénitences préparatoires purifie des péchés ordinaires; la seconde, des péchés mortels; la troisième rend l'homme aussi pur que les dieux. Il est question de plus longs jeûnes encore, par exemple, d'un jeûne de trente et un jours, sans boire d'eau, ou d'une abstinence de quatre mois, en ne se nourrissant que de lait. De telles pénitences paraissent impossibles, et elles ne sont sans doute pas mises à exécution dans toute leur rigueur: c'est un des motifs qui servent de réponses aux sectaires de l'Inde, quand on leur objecte que leurs rites sacrés ne sont plus suivis des mêmes effets que dans les premiers âges..... Mais le *brahmana* du Saman déclare expressément que, sans l'usage de ces austérités, les vers sacrés perdent tout leur [

SAMBARA, nom d'un daitya ou
la mythologie hindoue.

SAMBENITO, vêtement dont o
ceux qui avaient été condamnés p
sition espagnole. C'est une espèce
tique ou grand scapulaire de toile j
des croix de saint André peintes
devant et derrière. On en couvrait
après avoir été catholiques, avaie
quelques crimes contre la foi, en f
de judaïsme, de mahométisme, d'h
sorcellerie, etc. De là on appelait S
ceux qui étaient revêtus de cet h
peine n'était pas suivie de celle du
de prison, d'amende honorable, et

SAMBETHON, sibylle, que sa
appelle *la Chaldéenne*, et qu'il d
Bérose, l'historien, et d'Erimant
distinguée par sa naissance. Elle
ce nom les honneurs divins.

SAMBHOU, un des noms de Siva
dieu de la triade indienne.

SAMBIAN-PONGO, ou mieux
npongou, nom sous lequel les ha
Congo et du Loango en Afrique r
culte au dieu suprême. *Voy.* Nza

SAMBOU-DIP, nom que les Ka
les Mongols donnent à la terre qu
bitons; c'est le *Djambou-dwipa* de
Dans l'origine des choses, disent le
sacrés, c'était surtout le Sambou-
privilégié. Ses habitants ne formai
désirs qu'ils ne fussent accomplis
Leurs yeux lançaient des rayons d
ils avaient des ailes; ils ne sentai
besoin de nourriture; ils se mu
sans recourir aux moyens introd
tard; ils poussaient leur vie jusqu
80,000 ans. Mais tout dégénère : le
essayèrent de goûter d'une écum
et sucrée qui couvrait la superfi
terre; dès lors ils connurent le
aliments; ils perdirent leurs rayo
ailes; leur vie fut réduite à 40,00
rayons lumineux ayant disparu t
la terre fut plongée dans les ténè
remédier à cet état de choses, qua
aussi puissants que bienfaisants,
pèrent autour du mont Souméro
sèrent dans leurs bras vigoureu
lèrent jusque dans ses fondeme
firent jaillir deux grandes lumiè
de feu et de verre, c'est le solei
d'eau et de verre, c'est la lune;
multitude innombrable de petits
verre qui formèrent les étoiles. V
ORIGINELLE, n° 6.

SAMÉ-NABMA, baptême que l
superstitieux et encore attachés à
faisaient donner à un enfant, po
en lui le caractère du baptême ch
baptême devait être conféré par u
ou une fille, ou par la mère d
pourvu qu'aucune d'elles n'eût as
baptême chrétien. Avant d'admi
Samé-Nabma, l'eau qui devait y
l'enfant qui allait le recevoir étai
nellement consacrés à la déesse

on avait rapporté de l'église un en-
i avait reçu le baptême chrétien, il
pas permis de le laver, ni de verser
sur lui, avant qu'il n'eût été préa-
nt consacré par le Samé-Nabma, et
caractère chrétien n'eût été effacé.
ette consécration, la femme qui l'a-
tisé, suivant les rites idolâtriques, lui
un anneau ou un morceau quelcon-
laiton, en signe de la liberté entière
ait acquise à l'égard des obligations
mes, auxquelles il était tenu en vertu
premier baptême. *Voy*. Addé-Nabma.
IT, ministres de la religion des
Ce peuple avance que la religion a
lifiée sept fois depuis Adam jusqu'à
estation d'Hakem-bi-amr-Illah, leur
incarnée. Chaque phase de la reli-
té prêchée et exposée par un pro-
ppelé *Natec*, ou parleur. Après cha-
ix se sont succédé sept ministres ou
itants du Natec, et ceux-ci sont tous
Samet, ou silencieux, parce qu'ils se
ius à la doctrine du parleur ou du
, sans rien enseigner de nouveau.
a mot Asas la succession des *Natec*
irs premiers ministres ou *Samet*.
IAIL, nom de l'ange qui, suivant les
ans, gouverne le sixième ciel.
IATA, l'un des vingt et un narakas
s, suivant les Hindous.
QUES, fêtes que les habitants de
élébraient sous les auspices de Nep-
les avaient lieu pendant les trêves
édaient l'ouverture des jeux Olym-
Les Théories descendaient du mont
(aujourd'hui *Agonilitza*), pour se
cette solennité.
KAI. Ce sont trois frères qui figurent
s dieux inférieurs, révérés par les
de Batavia. Leur fête est célébrée le
premier, du septième et du dixième

IAEL. C'est, suivant les Juifs thal-
s, un mauvais ange et le chef des
Ce fut lui qui, monté sur le serpent,
Eve. Celle-ci conçut et enfanta Caïn,
nquiéta Adam à la vue d'un enfant
ui ressemblait pas.
bbins donnent le même nom à l'ange
nort, ou à l'ange destructeur, qu'ils
itent tantôt avec une épée, tantôt
arc et des flèches. A la mort de leurs
les juifs d'Allemagne jettent l'eau
les vases qui sont dans la maison,
croyance superstitieuse où ils sont
ge de la mort y a lavé l'épée dont il
ri pour ravir l'âme du défunt.
LE, herbe sacrée des Gaulois; elle
dans les lieux humides. Il fallait la
jeun de la main gauche, et sans la
. Il n'était pas permis de la mettre
rt que dans les canaux où les ani-
laient boire, et il fallait la broyer
nt. Moyennant toutes ces précau-
perstitieuses, les Gaulois croyaient
herbe avait de grandes vertus con-
naladies des animaux, surtout des
des pourceaux.

SAMOSATIENS, hérétiques du IIIe siècle, ainsi appelés de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, homme influent par ses richesses, son influence et sa réputation. Comme il était en correspondance avec la fameuse Zénobie, reine de Palmyre, il conçut le désir et l'espoir de l'amener à la religion chrétienne. Pour y réussir, il voulut adoucir l'expression de la foi catholique, dans les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il soutenait qu'il n'y avait en Dieu qu'une seule personne, qui était le Père; que le Fils et le Saint-Esprit n'étaient point des personnes distinctes, mais seulement des attributs du Père; que le Christ n'existait point avant Marie, mais qu'il tenait d'elle le commencement de son être, et qu'ainsi il n'était appelé Dieu qu'improprement. Paul fut condamné dans plusieurs conciles et déposé. Il avait fait peu de disciples, et son hérésie ne tarda pas à se dissiper.

SAMPATI, oiseau fabuleux, roi des vautours, qui figure dans le Ramayana. Il était fils de Garouda, d'autres disent d'Arouna, et frère de Djatayou. C'est lui qui indiqua à Hanouman la retraite où Sitâ était tenue enfermée par Ravana, tyran de Lanka. Voulant un jour essayer avec Djatayou la force de ses ailes, il vola trop près du soleil, et eut les ailes brûlées.

SAMPAT-PRADA, déesse des Bouddhistes du Népâl; elle est considérée comme la distributrice des richesses, et on la confond quelquefois avec *Vasoudharâ*, la terre.

SAMPRATAPANA, séjour des douleurs; un des vingt et un narakas ou enfers de la mythologie hindoue.

SAMPSA, dieu des Finnois. Il cultive les arbres et veille à leur prospérité, avec Pellervoinen, son père. Cependant ils exercent moins leur action sur les forêts proprement dites que sur les vergers et les terres déjà livrées à l'agriculture.

SAM-SAI, dieu adoré par les Siamois et les Pégouans.

SAM-SIN, dieu adoré par les Coréens, comme le créateur du genre humain.

SAMUEL, nom de deux livres de la Bible, qui contiennent le récit de la judicature de Samuel, le changement du gouvernement théocratique des Hébreux en monarchie séculière, et l'histoire de Saül et de David, les deux premiers rois de la nation. Ces deux livres, ainsi dénommés par les Juifs et par les Protestants, sont plus connus chez les Catholiques sous le nom de premier et second livres des Rois. *Voy*. Rois.

SAMVARA, divinité adorée par les Bouddhistes du Népâl.

SAMVAT, ère fameuse parmi les Hindous; elle date du règne de Vikramaditya, et commence 56 ans avant la nôtre. Elle est encore en usage de nos jours. *Voy*. Saka et Ere.

SAMVATSARADI-PANDOUGA, fête que les Hindous célèbrent le premier jour de l'année; c'est ce que signifie son nom. Elle a lieu au commencement du mois tchaitra, qui arrive vers l'équinoxe. On ne la solennise que dans les maisons; on y fait des

offrandes aux mânes de ses ancêtres, et on donne l'aumône aux pauvres et aux brahmanes. Une bonne œuvre faite ce jour-là vaut mieux que cent à d'autres époques. Le reste du jour, les Indiens se divertissent et se régalent, afin d'être heureux pendant toute l'année, dans la croyance que l'année se poursuit comme elle a été commencée.

SANAKADI - SAMPRADAYIS, religieux hindous, les mêmes que les Nimawats. Ils appartiennent à la branche des Vaichnavas. *Voy.* NIMAWATS.

SANAVES, sortes d'amulettes que les femmes madécasses portent au cou et aux poignets; ce sont quelques fragments d'un certain bois ou d'une racine odorante, enveloppés dans un petit morceau de toile, ce qui les préserve, à leur sens, de l'atteinte des sorciers.

SANCRAT, supérieurs de couvents de Talapoins chez les Siamois. Ils sont au-dessus de ceux qu'on appelle *Tchaou-vat*, ou maîtres du couvent. Laloubère compare leur dignité à celle des évêques chez les chrétiens; ce sont eux qui reçoivent et qui consacrent les Talapoins; mais leur juridiction est bornée aux religieux du couvent qu'ils gouvernent. Ils ne reçoivent pas une ordination particulière, mais ils deviennent sancrats par cela même qu'ils sont préposés à une communauté qui doit être régie par un sancrat. Ces monastères sont distingués des couvents à supérieur ordinaire, par des pierres doubles, plantées autour du temple et près de ses murs. Le premier des sancrats est supérieur du couvent du palais. Le roi donne aux principaux sancrats un nom honorifique, un parasol, un palanquin et des hommes pour le porter. Parmi ces marques d'honneur, le parasol n'est pas le moindre. C'est une feuille de palmier coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige, qui est courbée en S et forme le manche. Le roi a seul le droit de faire porter devant lui un parasol à plusieurs dômes superposés les uns aux autres sur un seul manche. Ceux dont il honore les sancrats n'ont qu'un seul dôme, mais ils ont trois rangs et quelquefois plus de toiles peintes. Cependant les sancrats ne se servent guère des insignes donnés par le roi, que pour se rendre au palais.

SANCTUAIRE. 1° C'était, chez les Juifs, le lieu le plus sacré du tabernacle et ensuite du temple de Jérusalem. Le sanctuaire du tabernacle avait dix coudées en carré; celui du temple bâti par Salomon était plus grand de moitié. Ce prince magnifique avait fait revêtir l'intérieur de lames d'or attachées avec des clous de même métal, dont chacun pesait cinquante sicles. Le long de ce lambris on voyait des chérubins d'or et des palmiers de même métal, rangés alternativement d'espace en espace, en sorte que tout le pourtour était orné de ces palmiers servant comme de pilastres, et de ces chérubins, qui avaient deux ailes étendues d'un mier à l'autre, et deux faces, l'une de et l'autre d'homme, regardant l'une à droite et l'autre à gauche. Au mili lieu saint, il y avait deux autres ch lesquels, étendant leurs ailes du midi, en occupaient toute la largeu d'un chérubin touchait à la mura côté, et son autre aile venait se jo milieu du sanctuaire à l'aile de l'au rubin, qui de sa seconde aile tou reillement l'autre côté de la murail che d'alliance était déposée sous l jointes des chérubins qui semblaien vrir et la protéger. C'était dans ce li que résidait la majesté de Dieu. L rain pontife avait seul le droit d'y encore ne le faisait-il qu'une fois au jour de l'expiation solennelle, nuages d'encens lui dérobaient la l'arche d'alliance. Ce lieu était en pelé *le Saint des saints*.

2° Dans les églises catholiques o le nom de *Sanctuaire* à la partie d où se trouve l'autel, et où les prêtr brent le saint sacrifice. Il est sé chœur proprement dit, soit par un sieurs degrés, soit par une balus une grille, quelquefois par des L'entrée en doit être interdite aux et surtout aux femmes; l'usage c est un véritable abus. Dans les peti ses, il n'y a pas de sanctuaire, ou bi confondu avec le chœur.

SANCUS, ancien dieu des Roma paraît être le même que Fidius, dieu ments; en effet, le nom de *Sancus* v verbe *sancire*, ratifier; on l'appel *sanctus*, nom qui a la même étymolog confond aussi avec Hercule, invoqu ment dans les serments. Les Rom avaient bâti une chapelle sur le mo rinal. Sancus passe pour avoir été des Sabins, père de Sabinus, qui do nom à la nation. Une inscription tr Rome le qualifie de dieu *Sémon*, ce croire que Sancus était dans la cl divinités comprises sous cette dé tion. *Voy.* SÉMONS.

SANDALAIRE, surnom que les I donnaient à Apollon, soit parce qu un temple dans la rue *Sandalaire*, principalement par les fabricants dales, soit parce qu'il avait cette ch aux pieds.

SANDEMANIENS, sectaires prot qui tirent leur nom de Robert San écossais, né à Perth en 1718; il com dogmatiser dans la Grande-Bretagne, dit en Amérique, vers 1766, et fo congrégations à Boston et dans quel tres villes de la Nouvelle-Angleterre Nouvelle-Ecosse; enfin il mourut, e à Danbury, dans le Connecticut.

Les Sandemaniens soutiennent qu est un simple assentiment à la doc Jésus-Christ, mis à mort pour les des hommes, et ressuscité pour leur cation. Ils prétendent que les apôtr jamais employé le mot foi ou croyan dans l'acception commune, pour e la persuasion de la vérité d'une prop

n'y a aucune différence entre croire
ignage des apôtres et ajouter foi à
ignage ordinaire.
liscipline diffère assez de celle des
rotestants. Ils célèbrent la Cène tous
inches pour imiter les apôtres qui
aient dans la prière et la fraction
Ils ont des Fêtes d'Amour auxquelles
des membres de la congrégation est
prendre part; elles consistent à man-
uns chez les autres entre l'office du
celui du soir. Ils se donnent à cette
le baiser de charité, comme aussi à
ion d'un nouveau membre, et en
circonstances, où ils jugent que cela
renable et nécessaire. Chaque se-
ls se réunissent avant la cène, pour
aux besoins des pauvres et pour-
autres dépenses. Ils s'abstiennent
des suffoquées et du sang; con-
les loteries, les jeux de cartes et
pratiquent le lavement des pieds
une œuvre de miséricorde et de cha-
ils regardent cette action comme un
imposé par Jésus-Christ. La com-
des biens semble presque établie
ix, car chacun d'eux doit considérer
possède comme le patrimoine des
et de l'Eglise; ils condamnent ex-
ent ceux qui amassent des trésors
erre, et les mettent de côté pour
rir dans un temps éloigné et incer-

mettent, dans chaque église, plu-
iciens, pasteurs ou évêques; il faut
s deux anciens pour tout acte de
t en particulier pour l'administra-
la cène. Ils ont aussi des diaco-
Dans le choix qu'ils font des an-
s ne sont point arrêtés par le man-
struction des candidats, ou par leur
ient dans le commerce, pourvu qu'ils
ent les conditions prescrites dans
es à Timothée et à Tite; mais les
noces sont un empêchement pour
é à cet emploi. Les ministres sont
s par la prière, le jeûne et l'impo-
s mains; puis tous ceux qui com-
'assemblée leur donnent la main

it stricts et sévères dans leur disci-
ls excommunient les scandaleux et
rigibles, et ils se croient obligés de
er de la communion de toute société
leur paraît pas professer la vérité
ils la comprennent. L'unanimité fait
loi; dans les affaires importantes,
ılte le sort, d'après ce qui est dit au
xvi des Proverbes. *Voy.* Glas-

ÈS, dieu adoré autrefois par les
et les Perses. C'était sans doute le
ue le Soleil; cependant Agathias dit,
Bérose, que c'était Hercule.
HI-PENNOU, dieu des limites, chez
ods, peuple indien de la côte d'Oris-
st sans doute regardé comme une
tation de Béra-Pennou, dieu de la
ar on l'adore avec les mêmes rites
que cette grande divinité, c'est-à-dire avec des sacrifices humains. Cependant Sandhi-Pennou accepte volontiers le sang des buffles et des chèvres. Des lieux particuliers, situés sur les grandes routes aux limites des districts, lui servent d'autels, et chaque année on y sacrifie une victime humaine, qui est un voyageur frappé à l'improviste par les prêtres du dieu, ou un individu de leur nation, acheté à cet effet, comme pour le dieu de la Terre.

SANDHYA, fille de Brahmâ, dans la mythologie hindoue. Voici comme sa naissance est racontée. Brahmâ, étant poursuivi de près par les géants et sur le point de tomber entre leurs mains, fut obligé, pour leur échapper, de quitter le corps qu'il avait nouvellement pris. Cette dépouille divine donna l'être à une jeune fille sur laquelle les géants satisfirent leur passion. Suivant une autre légende, Brahmâ, son propre père, voulut lui faire violence; elle serait alors confondue avec *Saraswati.*

SANDHYA, culte religieux dont les brahmanes doivent s'acquitter chaque jour, le matin, à midi et le soir; il consiste en méditations, récitation de mantras, libations, ablutions, etc. Nous allons en donner les détails d'après l'abbé Dubois, qui les a tirés du rituel brahmanique intitulé *Nitya-Karma.*

Première partie du Sandhya.

Le brahmane fait le San-kalpa; puis rappelant à son souvenir les dieux des eaux, il leur offre ses adorations. Il pense ensuite au Gange, et lui adresse la prière suivante : « O Gange! vous êtes né dans l'urne de Brahmâ; de là vous êtes descendu sur la chevelure de Siva, des cheveux de Siva vous êtes descendu sur les pieds de Vichnou, et de là vous avez coulé sur la terre, pour effacer les péchés de tous les hommes, les purifier et leur procurer le bonheur. Vous êtes la ressource et le soutien de toutes les créatures animées qui vivent ici-bas. Je pense à vous, et j'ai l'intention de me laver dans vos eaux sacrées; daignez donc effacer mes péchés et me délivrer de mes maux. »

Cette prière finie, il pense aux fleuves sacrés qui sont aux nombre de sept : le Gange, la Yamouna, le Sindhou, le Godaveri, le Saraswati, la Nerbouddha, et le Kavéri. Entrant ensuite dans l'eau, il se dirige d'intention vers le Gange, et il s'imagine qu'il fait réellement ses ablutions dans ce fleuve.

Après s'être bien baigné, il se tourne vers le soleil, prend trois fois de l'eau dans les mains, et en fait une libation à cet astre en la répandant par l'extrémité des doigts.

Il sort ensuite de l'eau, se ceint les reins d'une toile pure, en met une autre sur ses épaules; s'assied, le visage tourné vers l'Orient, remplit d'eau son vase de cuivre, le pose en face de lui, se frotte le front avec des cendres de bouse de vaches ou du san-

dal, où il trace les marques rouges de sa caste, et termine par se suspendre au cou une guirlande de fleurs, ou le chapelet de grains appelés Roudrakchas.

Il pense à Vichnou, et boit trois fois en son honneur un peu de l'eau contenue dans le vase; il fait trois fois aussi une libation au soleil, en répandant de cette eau par terre.

Même libation en l'honneur des dieux Vichnou, Siva, Brahmâ, Indra, Agni, Yama, Nairrita, Varouna, Vahou, Kouvéra, Isana, l'Air, la Terre, et de tous les dieux en général, en prononçant les noms de tous ceux qui viennent à sa mémoire.

Il se lève, prononce le nom du soleil et lui offre ses adorations; il médite ensuite quelque temps sur Vichnou, et récite en son honneur les prières usitées.

Il prononce de nouveau les noms des dieux, en tournant sur lui-même, et finit par leur faire une inclination profonde.

Pensant encore une fois au soleil, il lui adresse la prière, suivante : « Dieu soleil, vous êtes Brahmâ à votre lever, Roudra à midi, et Vichnou à votre coucher. Vous êtes la pierre précieuse de l'air, le roi du jour, le témoin de toutes les actions qui se font sur la terre; vous êtes l'œil du monde, la mesure du temps; c'est vous qui réglez le jour, la nuit, les semaines, les mois, les années, les cycles, les kalpas, les yougas, les saisons, les ayanas, le temps des ablutions et de la prière. Vous êtes le seigneur des neuf planètes; vous abolissez les péchés de ceux qui vous invoquent et qui vous offrent des sacrifices. Vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez. Dans l'espace de soixante ghadikas, vous parcourez sur votre char la grande montagne du nord qui a 90,510,000 yodjanas d'étendue. Je vous adore de tout mon pouvoir; daignez, dans votre miséricorde, détruire tous mes péchés. »

Il tourne derechef sur lui-même, en l'honneur du soleil, douze, vingt-quatre ou quarante-huit fois, selon ses forces.

Il se dirige vers l'arbre aswatha, et le visage tourné vers l'Orient, il lui fait une salutation profonde, et lui adresse la prière suivante : « Arbre aswatha, vous êtes un dieu; vous êtes le roi des arbres. Vos racines représentent Brahmâ, votre tronc Siva, et vos branches Vichnou; c'est ainsi que vous êtes l'image de la Trimourti. Tous ceux qui vous honorent dans ce monde, en vous faisant la cérémonie de l'oupanayana ou du mariage, en tournant autour de vous, en vous adorant, en célébrant vos louanges, ou par d'autres actions semblables, obtiennent la rémission de leurs péchés dans ce monde, et un lieu de bonheur dans l'autre. Pénétré de ces vérités, je vous loue et vous adore de tout mon pouvoir; daignez me faire éprouver les effets de votre bonté, en m'accordant le pardon de tous mes péchés, et le séjour de la félicité après ma mort. »

Il tourne autour de l'arbre, sept, quatorze, vingt-une, vingt-huit, trente-cinq fois, ou plus, selon ses forces, en augmentant toujours de sept le nombre de tours.

Il se livre, pendant un certain espace de temps, à quelque lecture pieuse; ensuite il se lève, se revêt de toiles pures, cueille quelques fleurs pour les offrir en sacrifice à ses dieux domestiques, remplit d'eau son vase de cuivre, et retourne à la maison.

De retour chez lui, le brahmane gribasta fait le sacrifice Homa, et peut ensuite vaquer à ses affaires. Vers midi, il retourne à la rivière pour faire une seconde fois le Sandhya, de la même manière que le matin; les prières seules qu'il doit réciter sont différentes. Vers le coucher du soleil, il y retourne pour la troisième fois, et y fait le Sandhya du soir, en réitérant les cérémonies du matin et de midi.

Seconde partie du Sandhya.

Si, pour quelque raison que ce soit, le brahmane gribasta ne pouvait pas faire les ablutions dont se compose la première partie du Sandhya, il doit tâcher d'accomplir au moins la seconde, en récitant avec attention et dévotement les prières dont elle est composée.

Il se place d'abord, le visage tourné vers l'orient, ou du côté où se trouve alors le soleil. Il commence par nouer la petite mèche de cheveux qu'il laisse croître au sommet de sa tête; il prend ensuite un peu d'herbe darbha dans la main gauche, et une plus forte quantité dans la main droite; il la coupe de la longueur d'un palme.

Sandhya du matin.

Il commence ses exercices par la formule suivante : « L'homme qui est pur ou qui est impur, ou qui se trouve dans quelque position difficile que ce soit, s'il pense à celui qui a les yeux du lis des étangs (Vichnou), sera pur au dehors et au dedans. »

Il adresse ensuite à l'eau les prières: *Eau de la mer, des fleuves*, etc., que nous avons données à l'article Eau, n° 3; et en finissant, il répand sur sa tête, avec trois tiges de l'herbe sacrée darbha, quelques gouttes d'eau. Celui qui, le matin, adresse ces prières à l'eau, et qui se pénètre bien de leur sens, reçoit certainement le pardon de ses péchés.

Joignant ensuite les mains, le brahmane dit : « Vichnou, vos yeux sont semblables à une fleur; je vous offre mes adorations. Pardonnez-moi mes péchés; je fais le Sandhya pour me conserver le nom et la dignité de brahmane. »

Il se rappelle ensuite les noms des mondes supérieurs et inférieurs, des dieux qui les habitent, et en particulier du feu, du vent, du soleil, de Vrihaspati, d'Indra et des dieux de la terre.

Portant après cela la main droite sur sa tête, il rappelle à son souvenir les noms de Brahmâ, du vent, du soleil; il ferme alors les yeux, et, se bouchant en même temps la narine droite avec le pouce, il fait l'évoca-

e Brahmâ en ces termes : « Venez,
l, venez sur mon nombril; restez-y,
y longtemps. »
représente, assis sur son nombril, ce
uissant, de couleur rouge, ayant qua-
iges et deux bras, ceint d'une corde,
une urne à la main, monté sur une
accompagné d'une multitude de divi-
Il se le représente encore comme
point eu de commencement, comme
nt toutes les sciences, et pouvant
tous les désirs des hommes, et en
lier comme le premier gourou des
nes, celui qui contribue le plus à les
, à les sanctifier; enfin, comme le
r de toutes choses, comme un être
par sa nature; après quoi il dit :
tion à la terre! adoration aux mon-
érieurs! » Il les désigne par leurs
et il se les représente comme étant
airés par la lumière du soleil. « Que
eur et ma volonté se portent à la
que mes vœux soient remplis dans
e et dans l'autre! C'est vous, Brah-
i avez créé l'eau, la lumière, l'am-
.; je vous offre mes adorations. »
prière finie, il respire fortement
narine gauche; et par ce moyen, il
fuite tous les péchés qu'il a dans le
se fermant ensuite la narine gauche
pouce ou le doigt du milieu de la
roite, il se rappelle le souvenir de
i qu'il évoque en ces termes : « Ve-
chnou, venez sur ma poitrine! res-
estez-y, restez-y longtemps! »
représente Vichnou, assis sur sa
: ce dieu est de couleur brune, il
e bras; il porte dans une main un
ge, dans l'autre l'arme appelée *San-*
is la troisième, un disque, et dans la
ne un lis d'étang; il a pour monture
de proie garouda. Le brahmane se
sente en outre comme répandu dans
orze mondes, et conservant tout par
ance. Ensuite il dit : « Adoration aux
inférieurs (qu'il désignera par leurs
Je pense à eux, à l'eau et à l'amri-
la vertu de cette prière tous ses
seront effacés.
rappelle Siva, qu'il évoque en ces
« Venez, Siva, venez sur mon front!
, restez-y, restez-y longtemps. »
représente Siva assis sur son front :
est de couleur blanche; il porte dans
le trident, et dans l'autre un petit
: sur son front est une demi-lune.
q visages et trois yeux pour chaque
a monture est un bœuf. Il se le re-
en outre comme le dieu qui n'a
principe que lui-même, comme le
eur de toutes choses; ensuite il dit :
ion aux mondes inférieurs! » Puis
, en adressant la parole à Siva :
e vous détruisez tout dans les qua-
ondes, détruisez aussi mes péchés! »
ui récite cette prière et qui fait la
on précédente, obtiendra certaine-
pardon de ses fautes, et sera

Les hommes étant cependant sujets à une infinité de fautes, on ne saurait trop faire pour s'en purifier et en obtenir le pardon. Le brahmane adresse donc pour cela au soleil la prière suivante : « O soleil! vous êtes la prière, vous êtes le dieu de la prière : pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis en priant; tous ceux que j'ai commis durant la nuit, par pensées, par paroles, et par actions; pardonnez-moi tous ceux que j'ai commis contre mon prochain par des calomnies et par de faux témoignages, en violant et en séduisant la femme d'autrui, en mangeant des aliments prohibés, en recevant des présents d'un homme vil, enfin tous les péchés de quelque nature qu'ils soient, dans lesquels je suis tombé tant de nuit que de jour. » Celui qui adresse cette prière au soleil, qui se pénètre du sens qu'elle renferme, et qui fait en même temps l'*Atchmanya*, sera absous de tous ses péchés, et ira, après sa mort, dans le lieu qu'habite le soleil.

Pour faire l'atchmanya, on prend de l'eau dans le creux de sa main droite, et on la porte trois fois à sa bouche; on se touche ensuite, avec le dos du pouce, le dessous du nez; puis joignant le pouce et l'index, on les porte sur les deux yeux; joignant enfin successivement les autres doigts avec le pouce, on les porte aux oreilles, au nombril, à la poitrine, sur la tête et sur les deux épaules. Cependant, avant de porter l'eau à la bouche, on doit toujours avoir soin de la purifier, en récitant sur elle la prière, *Eau! vous êtes d'un bon goût*, etc., transcrite précédemment, passant trois fois la main pardessus sa tête, on y répand quelques gouttes d'eau, puis on en verse trois fois par terre; on respire fortement, et l'on fait sortir ainsi les péchés que l'on a dans le corps. On récite ensuite la prière qui commence par ces mots : *Eau, dans le temps du déluge, Brahmâ*, etc.

L'eau doit être regardée comme l'être suprême, et on lui offre en cette qualité des adorations. Il n'est rien de plus efficace que l'eau pour nous purifier de nos péchés. On ne saurait donc faire trop souvent, chaque jour, ses ablutions, ou au moins toucher l'eau et penser à elle, afin d'obtenir la rémission des péchés.

Après ces adorations, le brahmane respire un peu d'eau par les narines, et la rejette aussitôt avec force; avec elle tombe par terre l'homme de péché, qu'il écrase avec le talon gauche.

Se tournant ensuite du côté de l'Orient, il se tient debout sur la pointe des pieds; élevant un peu les mains, la paume tournée vers le ciel, il fait au soleil cette prière : « O soleil! le feu est né de vous, et c'est de vous que les dieux empruntent leur éclat. Vous êtes l'œil du monde, vous en êtes la lumière. »

Rien de plus efficace que cette prière, accompagnée d'adorations, pour écarter tout sujet de tristesse, de péché, de douleur, et pour préserver de tout fâcheux accident. Il

ajoutera, en adressant toujours la parole au soleil : « Adoration à Brahmâ, l'être suprême ! Adoration aux brahmanes ! Adoration aux pénitents ! Adoration aux dieux ! Adoration aux Védas ! Adoration à Vichnou ! Adoration aux vents ! »

En récitant cette prière, il offre une libation d'eau à ces dieux, à mesure qu'il les nomme et à tous les dieux en général.

Il met sous ses pieds une tige d'herbe darbha, et se tenant debout, ou, s'il le peut, sur un seul pied, il fait en ces termes l'évocation du fameux mantra Gayatri : « Venez, déesse, venez pour mon bonheur ! vous êtes la parole de Brahmâ : trois lettres forment votre nom : vous êtes la mère des Védas ; c'est aussi de vous qu'est né Brahmâ ; je vous offre mes adorations ! »

Celui qui se rappelle ainsi la déesse Gayatri trois fois par jour, sera par là purifié de tous ses péchés. Il prononce ensuite le monosyllabe *om*, et il fait claquer dix fois ses doigts, en tournant sur lui-même, afin d'empêcher par là les géants et les démons d'approcher.

Il se rappelle de nouveau le souvenir de la déesse Gayatri. Le matin il se la représente sous la forme d'une fille d'une beauté extraordinaire, ayant l'extérieur de Brahmâ, montée sur une oie, tenant en main une tige d'herbe darbha, faisant son séjour dans le disque du soleil et du rite du Yadjour-Véda. Après se l'être ainsi représentée il lui fait une inclination profonde.

S'adressant ensuite à Vichnou, il l'invoque en ces termes : « Vichnou ! vous avez les yeux semblables à une fleur, etc. » Réciter le gayatri sans avoir auparavant offert ses hommages à Vichnou, ce serait peine perdue ; cette inattention serait même une source de péchés. On compte par ses doigts le nombre de fois qu'on récite le gayatri. Les mains doivent alors être élevées en l'air et couvertes d'une toile, afin que personne ne puisse s'apercevoir du nombre de fois qu'on le récite. On le prononce à voix basse, de manière à n'être entendu de qui que ce soit. Voici cette prière sublime : « *Om !* Adoration au patala ! Adoration à la terre ! Adoration au swarga ! je pense à la lumière éclatante du soleil ; qu'il daigne tourner mon cœur et mon esprit vers la vertu et vers les biens de ce monde et de l'autre ! »

Tout brahmane devrait réciter ce mantra de mille à dix mille fois par jour. Il peut, pour des motifs de tolérance, ne le réciter que cent et même vingt fois, mais jamais moins de huit. C'est par la vertu de cette prière que les brahmanes deviennent semblables à Brahmâ, et vont jouir après leur mort du même bonheur que lui. Son efficacité est telle, qu'il suffit de la réciter avec ferveur pour effacer les péchés les plus énormes, comme, par exemple, si l'on avait tué un brahmane ou une femme enceinte, bu des liqueurs enivrantes, trahi ses plus [illegible] amis, etc.

[illegible]hmane renvoie ensuite la déesse en ces termes : « Je vous ai adressé ma [illegible] illustre déesse, pour obtenir la rémiss[ion de] mes péchés. Pardonnez-les moi donc, [et permet]tes qu'après ma mort j'aille jouir des [délices] du *vaikounta*. Vous avez la figure de B[rahmâ], vous êtes Brahmâ lui-même ! C'est vo[us qui] avez créé, qui conservez et qui dé[truisez] tout : faites que je sois heureux en ce [monde], que la joie, l'abondance et la pro[spérité] m'accompagnent partout, et qu'apr[ès ma] mort je jouisse d'un sort plus heureux [et plus] durable ! Retournez, déesse, après [m'avoir] accordé la grâce que je vous demand[e ; re]tournez dans le lieu de votre séjou[r ordi]naire ! »

Il lui offre une libation d'eau ainsi [qu'au] soleil et à la planète Vénus, et dit : « [Adora]tion au soleil et à la planète Vénus ! [puisse] l'eau que je vous offre vous être [agréa]ble ! »

Il finit par adresser au feu cette p[rière] : « O feu ! écoutez ce que je vais vous [dire :] brûlez mes ennemis et ceux qui dis[ent du] mal des védas : le nombre de mes péc[hés est] comme une mer de feu, sans fond e[t sans] rivage, prête à me consumer ; j'impl[ore vo]tre miséricorde : qu'elle soit pour m[oi un] moyen de salut ! »

Il fait l'évocation de Roudra, qui p[orte la] figure du temps et du feu, et il lui dit : [« Vous] êtes le véda ! vous êtes la vérité ! vou[s êtes] l'être suprême ! vous êtes d'une figu[re ex]traordinaire ! vous êtes la figure du m[onde ;] je vous offre mes adorations. »

Il dit ensuite : « Adoration à Brahm[â ! ado]ration à l'eau ! adoration au dieu Var[ouna !] adoration à Vichnou ! »

Il offre une libation d'eau à chacun [de ces] dieux, puis au soleil, auquel il dit : « [Vous,] fils de Kasyapa, vous êtes semblable[s à une] belle fleur, vous êtes l'ennemi des tén[èbres ;] par vous tous nos péchés sont remis. J[e vous] offre mes hommages comme au plus [grand] des dieux : recevez-les favorablement. »

En finissant, il tourne trois fois s[ur lui-]même en l'honneur du soleil, et il [lui fait] une inclination profonde.

Sandhya du midi.

Le brahmane ayant fait ses ablutio[ns et] noué la petite mèche de cheveux qu'[il a au] sommet de la tête, trace sur son front [les] signes ordinaires, après quoi il se tou[rne du] côté de l'orient et dit : « Vichnou, les [dieux] voient avec plaisir les beautés du lie[u que] vous habitez ; ils en sont si charmés, [qu'ils] ne peuvent se lasser de leur vue, et [ils] ouvrent de grands yeux pour les mieu[x con]templer. »

Il dit, en s'adressant au soleil : « D[ieu de] la lumière ! dieu du jour ! vous êtes l[e roi] des planètes et de tout ce qui a vie[, vous] êtes le dieu qui purifie les hommes [et qui] efface leurs péchés : je vous offre don[c mes] adorations. »

Il dit ensuite : « Adoration aux m[ondes] inférieurs ! adoration au swarga ! ado[ration] à la terre ! adoration au maha-loka ! ado[ration] au topa-loka ! adoration au yama-loka

au satya-loka! C'est par la toute-puis- du soleil, l'être suprême, que l'eau, ıière, l'amrita, Brahmâ aux quatre s, enfin que tout ce qui est a été créé.» ant la main gauche sur la main droite, : « Que tout ce qu'il peut y avoir en › bien et de mal, de louable et de vi- soit purifié par le soleil, l'être suprême!» la vertu de cette prière, ses péchés se- esséchés. Se bouchant ensuite les deux s, il retrace à son souvenir Krichna, Nanda, et cette pensée fait trembler ıé, qu'il doit se représenter sous la d'un homme noir, ayant une figure le. Portant le pouce droit sous la na- ıuche, il se rappelle Siva, et dit : « Siva! ites le chef des démons ; délivrez-moi › peines, et, avec votre trident, mettez e mes péchés ! »

uffle avec force par la narine gauche, *tchmanya*, et dit : « L'eau purifie la que la terre purifiée par l'eau me dé- e tous les péchés que j'ai pu commet- mangeant après un autre, en usant ınts défendus, en recevant des pré- l'un homme vil ou d'un pécheur : en- e l'eau me purifie de tout péché, quel ›it ! »

it encore deux fois l'*Atchmanya*, car rien qui efface plus infailliblement les que l'eau : tout brahmane doit donc *Atchmanya*, et par cet acte seul, non- ent tout crime, fût-ce le meurtre d'un › ou d'une femme enceinte, lui est re- ien plus, il devient impeccable pour r.

end ensuite trois tiges de l'herbe dar- rec le bout desquelles il répand quel- puttes d'eau sur sa tête ; mais aupara- a dû purifier cette eau, en récitant sur mantra Gayatri, et les suivants: « Eau, es répandue dans le sein de la terre, ue je puisse accomplir le sandhya, afin ıt par là purifié, je puisse faire le pou- ıu, vous êtes d'un bon goût, etc. »

ẹpand avec les trois tiges d'herbe , quelques gouttes d'eau par terre, ır sa tête. Celui qui récite en outre la qui suit peut compter qu'il arrivera ıble de ses désirs, qu'il vivra dans l'a- ıce et sera heureux : « Eau, vous êtes ue dans tout ce qui a vie, dans toutes ties de la terre, et jusque sur les plus montagnes. Vous êtes ce qu'il y a de xcellent : vous êtes la lumière, vous ımrita ! » .

lève, et remplissant d'eau ses deux il la verse par terre, en disant : « Ado- au patala ! adoration à la terre ! ado- au swarga ! »

ournant du côté du soleil et tenant les élevées, il dit : « O soleil, vous êtes la ś des dieux ; vous êtes différent de vous êtes l'œil des dieux Mitra, Va- et du feu; vous brillez dans le swar- · la terre, et partout ! »

ıit la prière qui commence par ces « Adoration à Brahmâ, l'être suprê- :. » Il met sous ses pieds une ou deux tiges de l'herbe darbha, et il évoque Gayatri en ces termes : « Venez, déesse, venez me combler de vos faveurs ! vous êtes la parole de Brahmâ ; vous êtes la mère des védas : c'est aussi de vous que Brahmâ a pris naissance. Je vous offre mes adorations! vous êtes la mère des brahmanes; vous soutenez la machine du monde, et vous en portez tout le poids. C'est par votre protection que les hommes vivent tranquilles sur la terre, parce que vous avez soin d'écarter les maux, les craintes et les dangers. C'est par vous que les hommes deviennent vertueux; c'est de vous que le poudja tire toute sa vertu; vous êtes éternelle, hâtez-vous, grande déesse, de venir, et de donner à ma prière toute son efficacité ! »

C'est par la vertu de cette prière que les dieux ont obtenu le swarga ; que les serpents pénètrent dans le sein de la terre et se soutiennent au milieu des eaux ; que le feu possède la vertu de brûler ; que les brahmanes, devenus semblables aux dieux, méritent et reçoivent tous les jours les adorations et les sacrifices des autres hommes, et les surpassent tous en science et en vertu.

Il réitère l'évocation du soleil, et se purifie en prononçant le mot sacré *om;* puis il fait les adorations suivantes : « Adoration au *patala !* » (Il porte les mains sur sa tête.) « Adoration à la terre ! » (Il les porte sur la mèche de cheveux qu'il a au sommet de la tête.) « Adoration au swarga ! » (Il les porte sur tout le corps.)

Il dit ensuite *oum-path !* fait en même temps claquer dix fois ses doigts en tournant sur lui-même, et il frappe la terre avec le talon gauche, afin d'écarter les géants et les démons.

Il évoque de nouveau Gayatri, qu'il se représente, à midi, sous la forme de Vichnou, à la fleur de l'âge, vêtue d'une robe d'or, et faisant son séjour dans le disque du soleil ; après quoi, il récite le mantra Gayatri, dans la posture et de la manière indiquées plus haut, et le nombre de fois désigné : ensuite il la renvoie en disant :

« Vous êtes née du visage de Siva, vous habitez sur la poitrine de Vichnou, vous êtes connue de Brahmâ : allez-vous-en, déesse, où vous voudrez. Vous êtes Brahmâ, l'être suprême ; vous recevez les hommages de Vichnou ; vous êtes la vie des brahmanes ; vous disposez de leur sort ; vous pouvez les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ; donnez-moi une nombreuse postérité; que l'abondance des biens m'accompagne partout! Illustre mère, vous venez de recevoir mes hommages ; allez-vous-en à présent où bon vous semblera ! »

Cependant il lui adresse encore cette autre prière : « Divine épouse de Narayana, préservez-moi de tout mal à la tête, au visage, à la langue, au nez, aux narines, aux conduits auditifs, aux épaules, aux deux cuisses, aux pieds et à tout le corps : préservez-m'en jour et nuit ! »

Il fait ainsi l'éloge de Gayatri : « Vous êtes d'une nature spirituelle; vous êtes la lumière par excellence; vous n'êtes pas sujette

aux passions des hommes; vous êtes éternelle, vous êtes toute-puissante ; vous êtes la pureté même ; vous êtes le refuge des hommes et leur salut ; vous possédez toutes les sciences ; vous êtes la mère des védas, vous en êtes la figure, vous êtes aussi la figure de la prière. C'est à vous qu'on doit adresser tous les sacrifices ; vous disposez de tous les biens terrestres ; vous pouvez tout détruire dans un instant. Le bonheur et le malheur, la joie et la douleur, l'espérance et la crainte, tout est entre vos mains, tout dépend de vous. Vous êtes l'objet de tous les vœux des hommes, et vous êtes en même temps le prestige qui leur fascine la vue. Vous remplissez leurs désirs ; vous les comblez de biens ; vous faites réussir toutes leurs entreprises ; vous les purifiez de leurs péchés ; vous les rendez heureux ; vous êtes présente dans les trois mondes ; vous avez trois corps et trois figures, et le nombre trois fait votre essence. »

Celui qui célèbre ainsi les louanges de Gayatri en recevra la récompense, tous ses péchés lui seront remis.

Jetant les yeux sur du beurre liquéfié, il dit : « O beurre ! vous êtes la lumière ; c'est par vous que tout brille ! vous êtes l'ami des dieux ; vous servez dans les sacrifices qu'on leur offre ; vous en faites l'essence ! »

S'adressant de nouveau à Gayatri, il dit : « On peut vous diviser en deux, en trois et en quatre parties ; rien n'égale votre éclat : je vous offre mes adorations ! »

Il ajoute : « Déesse qui habitez sur les montagnes du nord, vous êtes connue de Brahmâ : allez-vous-en où vous voudrez. Vous êtes dans le sacrifice, le sacrificateur ; vous l'offrez, et vous le recevez ; vous en réglez les présents ; vous les faites, et vous les recevez. Vous avez cédé le nord-est à Siva, et vous vous êtes placée au nord-ouest. Si nous jouissons de la lumière, c'est à vous que nous le devons : vous nous l'avez accordée pour pouvoir, à sa faveur, remplir nos devoirs religieux ! »

Il adresse au feu ces mots : « O feu ! venez ici, j'ai besoin de vous pour le poudja : offrez-le vous-même, puisque vous en êtes la figure. »

Il dit à l'eau : « Eau ! restez sur la terre, pour le besoin que nous avons de vous : restez-y, afin que nous puissions vous boire, et tombez en abondance pour fertiliser nos campagnes. »

Celui qui, dans le sandhya du midi, récitera ces prières obtiendra l'objet de tous ses désirs et le pardon de tous ses péchés.

Il s'adresse encore à Gayatri, et dit : « Je vous adore, déesse, sous la figure de Brahmâ ! vous êtes la mère du monde ; les brahmanes vous offrent des adorations, et en retour ils jouissent de vos faveurs. Vous paraissez sous la forme d'une pierre ; mais vous êtes en effet la créatrice, la conservatrice et la destructrice de toutes choses. »

Il présente l'*Argha* au soleil. A cet effet, il met dans un vase de cuivre étamé, de l'eau, des fleurs rouges, de l'herbe darbha, de la poudre de sandal, de la graine de mou[...] mêlant le tout ensemble, il dit : « S[...] vous êtes le plus brillant des astres ; [...] nou emprunte de vous son éclat. Vo[...] pur, et vous purifiez les hommes : je [...] offre mes adorations ! Adoration au so[...] lui offre cet argha ! »

Voilà en quoi consiste le sandhya d[...] on doit le faire sans y manquer ; m[...] pour quelque raison que ce fût, on v[...] l'omettre, on devrait en faire pénitence [...] d'accomplir le sandhya du soir. On réc[...] dans ce but, dix fois le Gayatri, et l'o[...] rait au soleil l'argha. Il est interdit a[...] mane qui ne fait pas régulièrement le s[...] de pratiquer tout autre acte de religi[...] serait sans aucun fruit qu'il offrirait le [...] le *sraddha* ou sacrifice pour les morts [...] jeûnerait ou prierait. Les avantages [...] mables que procure le mantra Gayat[...] proportionnés au nombre de fois qu'o[...] cité. Ainsi, pour mille fois, on obt[...] réussite de ses entreprises ; pour di[...] fois, le pardon de ses péchés et l'abo[...] des biens dans sa famille ; pour vin[...] fois, l'esprit d'intelligence et le don [...] tes les sciences ; pour cent mille fois [...] veur suprême de devenir, après q[...] mort, un Vichnou. Prendre l'enga[...] authentique de réciter tous les jours l[...] tri durant un certain espace de te[...] une résolution infiniment louable, m[...] le mérite se gradue aussi sur la du[...] temps consacré à l'accomplissement [...] acte religieux, c'est-à-dire sur le ch[...] l'on fait de l'une des trois périodes qu[...] 1° depuis le lever jusqu'au coucher d[...] 2° depuis le lever du soleil jusqu'[...] 3° l'intervalle d'environ trois heu[...] brahmane qui fait un pareil vœu ra[...] un certain nombre de ses confrères e[...] leur présence : « Aujourd'hui, tel jo[...] mois, moi brahmane tel, de telle ra[...] telle famille, voulant éloigner de moi t[...] ger, faire des progrès dans la vertu, [...] nir après ma mort les délices du sw[...] fais vœu de réciter le Gayatri chaqu[...] depuis telle heure jusqu'à telle he[...] conséquence je vous prends à témoi[...] vœu ! »

Sandhya du soir.

Le brahmane commence ce sandhy[...] coucher du soleil ; il ne doit pas le [...] jour du *sankranti*, c'est-à-dire le [...] le soleil passe d'un signe du zodia[...] un autre, ni les jours de la nouvelle [...] pleine lune, ni le douzième de la [...] enfin le jour qu'il a offert pour les [...] sacrifice appelé sraddha. Faire en ce[...] le sandhya du soir, serait un péché [...] meurtre d'un brahmane.

S'il venait de perdre son père et [...] ou l'un de ses enfants ; si les genc[...] saignaient ; si, par l'effet d'une bles[...] de tout autre accident, il lui sortait [...] de quelque partie du corps au-de[...] nombril ; enfin, s'il se trouvait dans [...] de souillure, il commettrait un péc[...]

en faisant le sandhya du soir ; dans r cas même, il perdrait ses biens et its. Hors ces circonstances d'excep- e doit jamais négliger de remplir ce ligieux, en observant avec ponctua- ègles que voici :

es ablutions ordinaires; se tournant ord, il se retrace le souvenir de ; il pense ensuite à Brahmâ et il lui ette prière : « Brahmâ ! vous avez sages, vous êtes mon créateur. Par- noi tous les péchés que j'ai commis! ence le sandhya du soir : daignez rendre ; venez vous reposer sur ma et délivrez-moi de mes péchés. »

te le mantra qui commence par : « *Adoration aux mondes infé- ic.* » Se bouchant ensuite les deux l pense à Vichnou, s'imagine qu'il ir son nombril, et dit : « O Vich- is êtes d'une grande taille et de oire : vous avez quatre bras ; vous t tout ce qui existe. Détruisez mes »

ses adorations aux sept mondes s comme dans le sandhya du matin ; nt de nouveau la parole à Vichnou, C'est vous qui avez créé la lumière, et tout ce qui sert à la nourriture nes : conservez-moi, et conservez t ce qui existe sur la terre ! »

imant du doigt la narine droite, il ortement de la gauche, et par ce brûle les péchés qu'il a dans le corps, les en fait sortir en soufflant avec la narine droite. Il tourne alors sa rs Siva, le destructeur du péché et choses, s'imagine qu'il repose sur , et lui dit : « Siva, vous êtes de blanche et de grande taille. Vous ir votre front l'empreinte d'une de- vous avez trois yeux ; vous détrui- vous êtes le dieu des dieux. J'im- tre protection, et vous offre mes s ! »

le nouveau ses adorations aux dif- ondes, et il détruit ses péchés par le cette prière : « Que mes péchés truits par la toute-puissance du so- feu ! »

e : « O feu ! vous êtes la prière ; le dieu de la prière : pardonnez- s les fautes que j'ai faites dans les ntras que j'ai récités ; pardonnez- lus tous les péchés que j'ai commis e jour par pensées, par paroles et s ! Enfin que cette eau que je bois ut de la main détruise tout ce qu'il oir en moi de mauvais et de défec-

'Atchmanya comme dans le sandhya . Respirant de même encore par les le l'eau purifiée, il récite le mantra nence par ces mots : « *Eau ! avant lu déluge,* etc. ; puis il rejette, au une forte aspiration, l'eau contenue narines : avec elle sort l'homme du 'il écrase aussitôt sur une pierre. ésente cet homme de péché sous la forme d'un être puissant, d'une force extraordinaire, ayant le ventre rouge, la barbe et les cheveux blancs, le visage hideux et difforme.

Il fait l'évocation de Gayatri, et, se tournant du côté de l'ouest, il dit : « Dieu du jour de qui dépend le bonheur des hommes, je fais le sandhya du soir : daignez m'honorer de votre présence ! déesse Gayatri, qui portez la figure des védas, qui êtes la parole de Brahmâ, trois lettres font votre nom : je vous offre mes adorations ; hâtez-vous de venir ici pour mon bonheur ! »

En faisant cette prière, il a les mains ouvertes et élevées vers le ciel. Il se frotte ensuite les mains et les porte sur la poitrine, s'imaginant que Gayatri est venue se reposer dessus. Il fait claquer dix fois ses doigts en tournant sur lui-même, et par là il lui ferme toute issue, de sorte qu'elle ne puisse plus s'en aller. Il se la représente sous la forme d'une vieille femme, ayant la figure de Siva, montée sur un bœuf, faisant sa demeure dans le disque du soleil, et unie à tous les védas ; puis il dit : « Divine épouse de Siva ! vous êtes la mère de tout ce qui existe. Je vous offre mes adorations à l'entrée de la nuit ; prenez-moi sous votre protection, et sauvez-moi ! venez, Gayatri, venez, et écoutez favorablement mes prières ! »

Celui qui récite ces paroles obtient l'accomplissement de ses désirs.

La face tournée vers le nord et les bras pendants, il récite le mantra Gayatri, de la manière et le nombre de fois spécifiés précédemment. On ne saurait trop répéter le soir cette prière ; car les prières que l'on fait le soir ont bien plus de mérite. Le brahmane qui la réciterait tous les jours, sans interruption, depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, se mettrait infailliblement par ce pieux exercice, à l'abri de la misère et de la pauvreté, et terminerait sa longue et heureuse carrière par une mort douce et tranquille, sans maladie et sans douleur.

emploie, pour renvoyer la déesse Gayatri, les mêmes formalités qu'au sandhya du midi, et, après la libation d'eau faite au soleil et à la planète Vénus, il dit en s'adressant à Siva : « Roudra ! délivrez-moi de tout accident et de tout danger tant de nuit que de jour. Vous êtes le maître du monde ; prenez-moi sous votre protection, afin que rien ne puisse me nuire ni me faire du mal. »

Vient la prière au feu, puis une libation d'eau aux dieux suivants :

« Adoration à Brahmâ ! adoration à l'eau ! adoration à Varouna ! adoration à Vichnou ! adoration à Roudra !

Il dit en présentant l'Argha au soleil : « Dieu de la lumière, dieu du jour, je vous offre mes adorations ! recevez l'Argha que je vous présente, et délivrez-moi des embarras du monde et de ses dangers ! »

L'auteur indien termine en disant que Brahmâ, le père des védas, voulant en extraire la substance, composa le sandhya, qui est, par rapport aux autres parties des védas,

ce que le beurre est à l'égard du lait, ce que l'or est à l'égard des autres métaux. En un mot, de même que le miel est la quintessence des fleurs, de même le sandhya est la quintessence des védas.

SANDI, espèce de confrérie établie pour les femmes, chez les nègres de la côte de Benin, les Quojas et d'autres peuples des environs. A une époque indiquée par le roi, on bâtit, au centre de quelque bois, un certain nombre de cabanes destinées à recevoir les jeunes filles et les femmes qui veulent être initiées à l'association. Les associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodin-Sino*, ou filles du Sandi. Aussitôt qu'elles sont assemblées, la *Sougouilli*, qui est la plus ancienne femme de l'ordre, après avoir reçu une commission expresse du roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses disciples. Ce festin porte le nom de *Sandi-lati*, c'est-à-dire alliance ou confrérie de la poule. La Sougouilli exhorte ses écolières à trouver de l'agrément dans leur retraite, qui dure ordinairement quatre mois; elle leur rase d'abord la tête. Ensuite, leur faisant quitter leurs habits pour ne les plus reprendre tant que dure le noviciat, elle les conduit au bord d'un ruisseau qui doit se trouver dans l'enclos, et les y lave avec beaucoup de soin. Depuis ce jour, ou du moins depuis qu'elles ont subi une opération analogue à celle de la circoncision, les écolières font leur continuelle occupation d'apprendre les danses du pays et de réciter les vers du Sandi. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme; les femmes même qui viennent les voir ne peuvent entrer que nues dans l'enclos; il faut qu'elles laissent leurs habits derrière elles dans quelque coin du bois. Lorsque le temps du noviciat est fini, les parents envoient à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, et d'autres ornements dont elles se parent à l'envi. La Sougouilli se met à leur tête, et les ramène à la ville, où la curiosité assemble une foule de peuple pour les voir. La vieille est seule assise; toutes les filles dansent l'une après l'autre, au son d'un petit tambour. Après la danse, elles sont renvoyées dans leurs familles, avec des éloges et des applaudissements.

SANDJAK-SCHÉRIF, étendard sacré des Musulmans, qui le regardent comme le premier des drapeaux de Mahomet. Il en avait plusieurs, dont les uns étaient blancs, les autres noirs. Le principal de ces derniers était de simple camelot, et avait servi de portière à la chambre d'Aïscha, sa femme. Quant aux Sandjak-Schérif, c'est celui que lui présenta Sehmi, quelques jours après sa fuite de la Mecque. Cet homme, dans un élan de zèle, avait ôté la mousseline de son turban, l'avait attachée à une lance, et en avait fait un drapeau, qui fut le premier de l'islamisme. Cette oriflamme, conservée avec beaucoup de respect par les premiers Khalifes, passa à la maison Othomane, et fut déposée au sérail avec de grandes cérémonies. Elle est couverte d'un autre drapeau dont s particulièrement le khalife Omar, et rante enveloppes de taffetas, le tout fourreau de drap vert. Au milieu enveloppes sont renfermés un p du Coran, écrit, à ce que l'on cr main d'Omar, et une clef d'arge Kaaba. Cet étendard, long de dou est surmonté d'une espèce de pomm gent, de forme carrée, qui contient livre du Coran, écrit de la main d Othman. Cet étendard ne sort du s quand le sultan ou le grand visi en personne les armées contre les de l'Etat. Alors on dresse une supe destinée à le recevoir, et on l'élèv support de bois d'ébène, enfoncé et garni de cercles et d'anneaux pour soutenir la hampe. A la fin d campagne, lorsque l'armée entre en d'hiver, on a ordinairement soin de cher de la lance, et de l'enfermer au sérail, dans une caisse richeme rée. On y procède chaque fois avec l de cérémonie; on y fait des prièr brûle des parfums de bois d'aloès et gris qui se renouvellent tous les jour ce Sandjak-Schérif n'est exposé au du public qu'en temps de guerre, le s'enflamment à son aspect; la véné change alors en enthousiasme. On émirs de tout état et de toute condi derwischs de presque tous les or foule de simples citoyens marcher à en qualité de volontaires; et plus d sa présence dans les armées a prov prodiges de valeur.

SANDJIVANA, l'un des vingt-u ou enfers de la mythologie hindou

SANÉUS ou **Sanétus**, nom d'Her les Sabins.

SANG (Religieuses du Précieux- le nom d'une réforme de Bernardi ne consistait qu'en une seule mai blie à Paris, dans la rue de Vaugir étaient ainsi appelées, parce qu'elle vaient dans un vase de cristal, enfe une boîte d'argent, quelques gouttes sorti miraculeusement d'un crucifi percé par un Juif.

Il y avait aussi, à Rouen, des re du *Sang précieux*, qui étaient de l' Saint-Dominique.

SANG (Jour de). On appelait ai les Romains, certaines fêtes de Cyb Bellone, dans lesquelles leurs prêtre se couvraient de sang, en se faisan cisions par tout le corps.

SANGA, pèlerinage que les Japo toïstes font au temple de Ten-sio dans la province d'Ize; ce nom pe duire par *ascension*, parce qu'on m se rendre à ce temple. C'est un ch ment de bois, bas et couvert d'u chaume, surbaissé et assez plat. C un soin particulier de son entretie le conserve dans le même état q construit originairement, afin qu'il monument de l'extrême pauvreté

qui l'ont élevé. Dans l'intérieur du on ne voit guère autre chose qu'un nétallique poli à la manière du pays, ipier découpé suspendu autour des s. Le miroir est un emblème de la et de la parfaite connaissance qu'elle qui se passe dans le cœur des hom-papier blanc représente la pureté du marque qu'on ne doit s'y présenter un cœur et un corps exempts de uillure. Le temple principal est en- près de cent petites chapelles bâties nneur des Kamis inférieurs; elles asses qu'un homme peut à peine se bout. Chacune est desservie par un ou prêtre séculier. Autour du temple apelles demeurent quantité de Né-igneurs ou officiers du temple, et re, comme ils se qualifient eux-mê-st-à-dire évangélistes ou messagers ix : ils tiennent des maisons et des ts pour recevoir les voyageurs et les .

intoïstes orthodoxes vont en pèleri-lze, une fois l'an, ou tout du moins s en leur vie. Ce voyage se fait en ps de l'année; mais le plus grand s de pèlerins a lieu dans les trois s mois, mars, avril et mai, saison la able de l'année. On voit s'y rendre e multitude de personnes de tout tout sexe et de toute condition, à toutefois des princes et des grands rs de l'empire, qui y vont rarement nne. Le souverain y envoie une am-tous les ans, au premier mois, et les du royaume suivent son exemple. rins ont la liberté d'effectuer le omme ils l'entendent. Les riches le eval ou en litière, avec une suite le à leur dignité. Les pauvres vont t vivent des aumônes qu'ils recueil-chemin, portant leur lit sur leur t une natte de paille roulée. Ils ont ain un bâton de pèlerin, et à leur une écuelle dans laquelle ils boi-reçoivent les aumônes. Ils ont de hapeaux tissus de roseaux fendus. n, le lieu de leur naissance et celui viennent sont assez communément r leur chapeau et sur leur écuelle, en cas de mort ou d'accident on voir quels ils sont. Ceux qui peu-faire la dépense portent un habit court, sans manches, sur leur vête-linaire, avec leur nom brodé à l'ai-r la poitrine et sur le dos.

e le pèlerin s'est mis en route pour ttache à sa porte une corde entourée ceau de papier blanc, afin que ceux contracté une souillure quelconque, ar la mort de leurs proches parents, y entrer; car ils croient avoir re-que si, par hasard, une personne illée vient à entrer dans la maison in durant son absence, celui-ci se n même temps tourmenté par de songes, ou exposé à de grandes s. En outre il est nécessaire que les pèlerins, qui se disposent à partir, ou qui ont déjà commencé le saint voyage, vivent dans une exacte continence. Lorsque le pèlerin est arrivé au terme de son voyage, il se rend chez un Kanousi, et l'aborde d'une manière fort civile et fort humble, courbant son front jusqu'à terre, à la manière du pays. Le Kanousi le mène avec les autres qui se sont adressés à lui, ou il les fait accompagner par son valet pour leur montrer les temples, et leur dire le nom des Kamis auxquels ils sont dédiés. Après quoi le Kanousi les conduit lui-même au temple principal de Ten-sio daï-sin, où tous se prosternent avec une profonde humilité, se couchant à terre de tout leur long. C'est dans cette posture respectueuse qu'ils adressent leurs prières à ce puissant esprit, lui exposant leurs besoins, lui demandant la félicité, les richesses, la santé, une longue vie, et autres choses semblables. C'est ainsi qu'ils s'acquittent de leur devoir envers Ten-sio daï-sin, et qu'ils accomplissent le but de leur pèlerinage. Ensuite ils sont reçus chez le Kanousi qui les loge chez lui tout le temps qu'ils demeurent à Ize, en cas qu'ils ne soient pas assez riches pour loger dans une hôtellerie publique. Cependant les pèlerins s'empressent de le défrayer de ses dépenses, et les pauvres eux-mêmes lui font part de ce qu'ils ont gagné en mendiant. Après avoir accompli tous les actes de son pèlerinage, le pèlerin reçoit du Kanousi qui l'a dirigé un *ofaraï*, ou boîte d'indulgence, qu'il conserve avec le plus grand soin pendant toute sa vie. *Voy*. OFARAÏ.

Un auteur japonais décrit ainsi les lieux saints, objet du Sanga : Il y a à Ize deux temples séparés l'un de l'autre par douze rues. Leur architecture est au-dessous du médiocre; le sol qu'ils occupent n'a pas plus de six nattes de tour, y compris la place qu'occupe le Kanousi qui y est assis en l'honneur de l'esprit Ten-sio daï-sin. Les deux temples sont couverts d'un toit de chaume, et l'on rapporte comme une merveille qu'aucun des ouvriers qui travaillèrent à ces édifices ne reçut ni coups ni blessures. Derrière ces édifices, sur une éminence, est un petit temple, qui est le principal, consacré à Ten-sio daï-sin ; on l'appelle *fon-gou*, c'est-à-dire le vrai temple. A l'intérieur, il n'y a autre chose qu'un miroir et des morceaux de papier blanc. Le premier des deux grands temples s'appelle *Ghé-Kou*. Il a plusieurs Kanousis pour le desservir, et environ 80 chapelles bâties autour en l'honneur des esprits inférieurs; chacune est gardée par un Kanousi qui s'y tient assis pour recevoir les aumônes du peuple, qui servent à l'entretien du temple. Le second porte le nom de *Naï-Kou ;* il est de même desservi par un grand nombre de Kanousis, et entouré de 40 chapelles, gardées chacune par un Kanousi. Les Kanousis de ces chapelles portent le titre singulier de *Miya-Tsousoume*, c'est-à-dire Moineaux du Temple.

Ceux qui veulent visiter les lieux saints,

sans se faire conduire par un Kanousi, doivent aller en premier lieu à la rivière de Miyangawa qui traverse le village, pour se laver et se purifier. De là ils se dirigent vers la demeure des Kanousis et des marchands qui sont à quatre rues de distance de la rivière, et ils entrent dans une allée large et couverte de gravier, qui les mène droit au Miya de Ghé-Kou. Ils y font leurs adorations, et vont ensuite visiter les chapelles qui sont autour, commençant à la droite, et continuant jusqu'à ce qu'ils soient au temple de Ghé-Kou, d'où ils se rendent au second, nommé Naï-Kou, où ils font leurs adorations et la visite des chapelles. De Naï-Kou ils vont sur une colline voisine, et après avoir marché la longueur d'environ quinze rues, ils entrent dans une petite caverne nommée *Ama-no matta*, c'est-à-dire la côte du ciel, dans laquelle Ten-sio daï-sin se cacha, et priva le monde de sa lumière, ce qui le plongea dans de profondes ténèbres; car cet esprit femelle n'était autre que le soleil. Cette caverne est accompagnée d'une chapelle, où est le Kami Daï nits-no raï, représenté assis sur une vache. Le pèlerin fait encore ses dévotions dans la caverne et dans le temple. Avant de retourner à Ize, les curieux vont deux lieues plus loin pour visiter un magnifique temple de Bouddha, nommé Asamadaki, où on adore un simulacre de Kwan-on, sous le nom de *Kokou-soba-sats*.

Le but du pèlerinage du Sanga est d'honorer Ten-sio daï-sin, regardée comme l'auteur de la race japonaise, et d'obtenir les grâces attachées à l'accomplissement de ce devoir religieux, dont les principales sont l'absolution et la délivrance des péchés, l'assurance de la béatitude dans l'autre vie, la santé, les richesses, les dignités, une nombreuse postérité, et autres bénédictions temporelles dans la vie présente.

SANGAS, nom sous lequel on désigne, au Népâl et à la Chine, les bouddhistes qui ont embrassé la vie religieuse et qui résident dans les couvents. Ce nom signifie *unis*. On les nomme aussi *sramanas*, samanéens ou pénitents, et vulgairement *bonzes* ou *lamas*.

SANG-KHIE KON-TSIOGH, nom que les Tibétains donnent à la première personne de la trinité bouddhique, qui consiste en Bouddha, la Loi et l'Église. *Sang-Khie* est donc le nom de Bouddha ou de la divinité en général, et il correspond ainsi au *Phra* des Birmans et des Siamois. *Kon-tsiog* signifie le très-précieux ou le très-saint. Les chrétiens du Tibet ont adopté cette dernière expression pour exprimer le vrai Dieu. Le nom tibétain des autres objets vénérables sont *Tsio-Kon-Tsiogh*, la très-précieuse Loi, et *Ghe-dhoun-Kon-tsiogh*, la très-précieuse Réunion des vertueux, c'est-à-dire du clergé.

SAN-GOUATS SAN-NITS, seconde fête annuelle des Japonais, ainsi appelée parce qu'on la célèbre le 3ᵉ jour du 3ᵉ mois. Ce jour-là, après les compliments et les visites ordinaires que les amis et les parents se font mutuellement, et que les inférieurs font à leurs supérieurs, chacun se divertit le plus agréablement qu'il lui est
Cette fête, qui arrive dans le printe
aussi un jour de réjouissance pou
tites filles, et les pères leur doı
grand régal, auquel ils invitent le
parents et les amis. On orne la]
salle de la maison de plusieurs po
grand prix, qui représentent la
Daïri. Devant chaque poupée, on
table couverte de viandes, de gâteaı
et de feuilles d'armoise encore ten
petites filles présentent ces mets
viés, avec une tasse de saki, ou bie
res le font pour elles, si elles sont
nes. On dit que cette fête a été
mémoire d'un événement extra
dont nous parlons à l'article B
Voy. aussi ONAGO-NO SEKOU.

SANGUE-HAARA, c'est-à-dire *l*
che; fête que les Tartares Bouriates
dans l'automne. Ils égorgent alors d
des moutons et des boucs en l'ho
leur *Nouguit* ou *Nogat*, idole faite
chiffons de drap, et qu'ils suspend
petite tente. La viande de ces vic
censée servir à la nourriture des
des esprits, et les prêtres se charger
veiller et de consommer l'appro
ment.

SANGUINAIRES; nom que l'on
une branche d'Anabaptistes du x
qui, également irrités contre les ca
et les protestants, ne cherchaient
pandre le sang des uns et des autre

SANHÉDRIN, tribunal suprême
Juifs; son nom vient du grec συνέδριον
assemblée de gens assis pour déli
pour juger. Il était composé de 72
au nombre desquels était le *Nasi*
qui présidait le conseil et occupai
mière place. A sa droite était assis
qui était comme l'assistant ou le vi
dent. Les autres sénateurs étaient
demi-cercle à la droite et à la g
Nasi. Le lieu ordinaire de l'asseml
une salle du temple nommée *La sall*
de pierre; mais lorsqu'on s'assem
jour du sabbat ou aux jours de fête
dans une salle de l'avant-mur du
située à l'entrée de la montagne su
le temple était bâti. On ne faisait a
juridique ces jours-là, ni les veilles
ou de sabbat, ni pendant la nuit;
on n'en commençait pas la nuit,
pouvait terminer pendant la nuit u
qui n'avait pu être achevée duran
Sous le premier temple, c'est-à-dire
captivité de Babylone, le sanhédrin
blait tous les jours, à l'exception d
des jours de sabbat, et de la veill
solennités. Mais, depuis Esdras, i
donné qu'on ne s'assemblerait que
et le jeudi. On demeurait en séanc
l'heure du sacrifice du matin jusqu'
du sacrifice du soir, vers le coucher

Les membres du sanhédrin étaie
nairement choisis parmi le nombre
qui composaient la chambre des vi
On les établissait dans leur charge

les mains, à laquelle on attribuait
Saint-Esprit, et les juifs assurent
ıis Moïse, le sanhédrin fut toujours
le cette inspiration surnaturelle et
stance particulière de l'Esprit saint.
x qualités personnelles des juges,
ance devait être pure et sans re-
e plus souvent on les prenait de la
prêtres ou des lévites; mais il n'é-
écessaire qu'ils fussent de la tribu
Tout Israélite y pouvait être reçu,
ux qui n'étaient israélites que par
e, suivant leur maxime de droit,
uit toujours la condition de la mère.
t en croire les rabbins, les membres
drin devaient être savants et ins-
toute la jurisprudence de la loi
non écrite. Ils étaient obligés d'é-
magie, la divination et les diverses
sortilége, pour pouvoir porter un
équitable sur ces matières. Ils
abiles dans la médecine, l'astrolo-
thmétique et dans les langues. On
du sanhédrin tous ceux qui avaient
difformité corporelle, les eunuques,
rds décrépits, les joueurs, les usu-
ux qui faisaient trafic de denrées du-
née sabbatique, etc.
uifs font communément remonter
ion du sanhédrin à Moïse, qui s'ad-
n conseil de soixante-dix anciens,
toutes les tribus d'Israël; ils as-
u'il subsista jusque vers le vᵉ siècle
ère, et que ce tribunal était revêtu
torité souveraine sur toute la na-
me sur les rois, les grands prêtres
ophètes. Mais rien dans l'Ecriture
peut confirmer ce qu'ils avancent.
s probable que ce conseil fut éta-
'époque des Machabées, et qu'il fut
la ruine de Jérusalem et du tem-
t cité plusieurs fois dans l'Evangile
les Actes des apôtres, sous le nom
rion dans le texte grec, et sous ce-
ncilium dans la Vulgate. Ce tribunal
oute concouru à la condamnation de
-Dieu.

IOANG, les trois puissances produc-
lon la cosmogonie chinoise. Ce sont
a terre et l'homme; ils succédèrent
n. Chacune de ces trois puissances
ssemblage de moules particuliers,
rment des êtres analogues à cette
e, et qui peuvent se modifier, se
ner, passer dans une classe inférieure
rieure. Une masse de plomb, une
n arbre, un animal immonde, un
sultent des mêmes particules de
e première jetées successivement
moules divers.
riple règne, dit M. Clavel, corres-
trois périodes d'une durée de 10,800
une, et les trois premières d'une ré-
complète en douze périodes, après
notre monde épuisé cessera de pro-
t rentrera dans le chaos primitif,
reformer ensuite et subir éternel-
es créations et des destructions suc-
A la première période, dite du rat (le bélier du zodiaque), le ciel commence ses opérations; à la seconde, celle du bœuf (le taureau), la terre commence les siennes; à la troisième, celle du tigre (les gémeaux), l'homme est produit et mis en état de faire aussi ses opérations; à la onzième période, la période du chien (le verseau), tous les êtres ont passé par les degrés de naissance et de développements qui leur sont propres; alors tout s'arrête, dégénère, et, dans le cours de la douzième période, tout meurt et se détruit.

SANI, dieu terrible, qui, dans la mythologie hindoue, préside à la planète de Saturne; c'est pourquoi le samedi est appelé de son nom, *sanivara.* Il est fils de Sourya, le soleil, et de Tchhayâ; on le représente vêtu de noir et monté sur un vautour. Il a quatre bras; d'une main il tient une flèche, de l'autre un javelot, de la troisième un arc, et de la quatrième il bénit. Les Indiens redoutent son influence maligne, et cherchent à l'apaiser par des cérémonies et des sacrifices. Ils mettent sur son compte bien des traits de méchanceté; son regard brûle et dévore; c'est lui qui a consumé la tête de Ganésa, remplacée ensuite par une tête d'éléphant; il a réduit en cendres le char de Dasaratha, heureusement soutenu en l'air sur les ailes de Djatayou; il fait pousser de mauvaises moissons, il envoie la sécheresse, il répand partout l'affliction et le malheur. Les personnes absentes au moment où Sani apparaît dans le firmament, s'empressent de revenir, et interrompent leurs affaires, de peur d'éprouver une disgrâce. Si quelqu'un se voit en butte à la persécution, il la supporte avec patience, en l'attribuant à l'influence de Sani. Il est placé dans le neuvième astérisme lunaire. Celui qui naît sous l'aspect de cette planète sera victime de la calomnie; il perdra sa fortune, ses enfants, ses amis, sa femme. Toujours en différend avec les autres, il éprouvera mille souffrances.

SAN-KALPA, préparation mentale qui doit précéder indispensablement tout acte religieux des brahmanes. Lorsque le San-Kalpa est fait avec recueillement, tout ce que l'on entreprend réussit; mais son omission seule suffit pour faire, des cérémonies qui viennent ensuite, autant de sacriléges qui ne resteraient pas tous sans punition. Voici les points sur lesquels portent les méditations préliminaires du brahmane : il doit penser,

1° A Vichnou. Il se le représente comme le maître et le conservateur de ce vaste univers, comme l'auteur et le distributeur de toutes les grâces, et comme celui qui amène à une heureuse fin toutes nos entreprises. Dans cette pensée il prononce trois fois son nom, et lui offre ses adorations.

2° A Brahmâ. Il se ressouvient qu'il y a neuf Brahmas, qui ont créé les 8,400,000 espèces de créatures vivantes, dont la première est l'homme; que c'est le premier de ces Brahmas, qui exerce à présent l'empire; que sa vie doit durer cent années des dieux,

et qu'elle est divisée en quatre parties dont la première et la moitié de la seconde sont déjà écoulées. Ensuite il lui offre ses adorations.

3° A l'Avatar ou incarnation de Vichnou en cochon blanc, forme que ce dieu emprunta pour tuer le géant Hiranya-Kasipou. Après s'être pénétré de la pensée que cet avatar est le plus célèbre de tous dans le Kali-youga, il offre ses adorations au dieu-cochon.

4° A Manou. Il se rappelle qu'il y a quatorze Manous, dont les noms sont: Swarotchicha, Tamasa, Swayambhou, Raivata, etc., et qui, pendant les cent années des dieux que doit durer la vie de Brahmâ, règnent successivement sur les quatorze mondes. Comme dans le Kali-youga où nous vivons à présent, c'est Vaiwaswata-Manou qui exerce l'empire, il lui offre ses adorations.

5° Au Kali-youga. Il doit se souvenir qu'on est à présent dans la première partie de ce Youga.

6° Au Djambou-dwipa. C'est le continent de ce nom dans lequel l'Inde est située. Il se le représente environné de la mer d'eau salée, ayant à son centre une montagne d'or haute de 16,000 yodjanas, appelée Maha-Mérou, sur les mille sommets de laquelle les dieux ont établi leur résidence. Il doit se ressouvenir qu'au pied de cette montagne, du côté de l'orient, se trouve l'arbre Djambou-vrikcha, qui a mille yodjanas de hauteur et autant de circonférence; que le suc des fruits de cet arbre, qui tombent d'eux-mêmes lorsqu'ils sont bien mûrs, forme un grand fleuve qui prend son cours vers l'orient, et va mêler ses eaux à celle de la mer; que les eaux de ce fleuve ayant la vertu de convertir en or tout ce qu'elles touchent, on lui a donné, à cause de cela, le nom de fleuve d'or. Le brahmane ne doit pas manquer de penser à cet arbre sacré, ainsi qu'au continent Djambou, où il est situé.

7° Au grand roi Bharata, qui gouverna jadis le Djambou-dwipa, et dont le règne forme l'une des ères indiennes.

8° Au côté du Maha-Mérou qui lui fait face, c'est-à-dire au couchant de cette montagne sacrée, s'il est au couchant; à l'orient, s'il habite à l'orient, etc.

9° Au coin du monde appelé *Agni-dikou*, ou le coin du feu, auquel préside le dieu Agni-swara, et qui est la partie du globe où se trouve l'Hindoustan.

10° Au pays Dravira, qui est celui où l'on parle la langue *arava* ou tamoule.

11° Au cours de la lune, et à la révolution d'une lune à l'autre.

12° A l'année du cycle dans laquelle on se trouve. Le cycle indien étant composé de 60 années, qui ont chacune leur nom particulier, il doit prononcer le nom de l'année actuelle de ce cycle.

13° A l'*ayana* dans lequel on est. Attendu qu'il y a deux ayanas dans l'année, qui durent chacun six mois, et dont l'un, appelé *Dakchan-ayana* ou ayana du sud, comprend le temps pendant lequel le soleil est au sud de la ligne équinoxiale; et l'a[...] *Outar-ayana* ou ayana du nord, [...] temps pendant lequel il est au n[...] ligne, il prononce le nom de l'a[...] se trouve alors.

14° Au *ritou* ou à la saison, Il y [...] dans l'année, qui durent chacun [...] Le brahmane prononce le no[...] dans lequel il fait le San-Kalpa.

15° A la lune. Chaque lune [...] deux parties égales, dont l'une [...] quinzaine obscure, et l'autre q[...] mineuse. Chacune de ces partie[...] jours de durée, et chaque jour [...] particulier. Le brahmane doit se [...] partie et le jour de la lune co[...] prononcer les noms.

16° Au jour de la semaine. [...] nom.

17° A l'étoile du jour. Il y en a [...] que mois lunaire, qui ont chacun[...] il prononce le nom de celle qui [...] jour-là.

18° Au *youga* du jour. Il y [...] ment 27, qui président aux 27 [...] qui sont distingués par des noms [...] Il faut qu'il en use à l'égard du y[...] à l'égard de l'étoile.

19° Au *karna*. Il y en a onze d[...] mois lunaire, qui ont chacun [...] Même formalité que pour l'é[...] youga.

Tous ces objets vers lesquels l[...] reporte son esprit dans le San-[...] autant de personnifications de V[...] Vichnou lui-même sous différent[...] tre ce San-Kalpa usuel, il y e[...] étendu et réservé pour les grande[...] Cette pieuse introduction à tout[...] monies éloigne par sa vertu l[...] que les démons et les géants a[...] sans cela à leur heureux accom[...] Le nom seul de Vichnou, il est [...] fisant pour les mettre tous en fu[...] n'en est aucun qui puisse résist[...] du San-Kalpa.

La formule que nous venons [...] et qui est extraite des ouvrage[...] Dubois, n'est en usage que chez l[...] vas du Malabar; les autres secte[...] de l'Inde en ont également [...] priée à leur croyance particulière [...] la forme est analogue à celle-ci.

SANKARA, surnom de Siva [...] dieu de la triade hindoue.

SANKARA-ATCHARYA, doct[...] du moyen âge de l'Inde, qui [...] vécu vers le x° ou xi° siècle. Il [...] déré comme un des fondateurs [...] trine *Sankhya*. Il chercha par [...] tions à ramener l'unité de foi p[...] diens, et voulut, par la persuasi[...] jurer le bouddhisme à ceux que [...] dent et même sanguinaire de [...] Bhatta avait épargnés. Il expliqu[...] conciliatrice du Védanta, et a lai[...] vrages et formé des disciples qu[...] tué ses principes jusqu'à nos j[...] meux brahmane Ram Mohan [...]

y a quelques années, enseignait
ı.

ɪCHANA, personnage mytholo-
Bhagavatas; il est émané de Va-
considéré comme étant le même
ɔu. Les Vaichnavas plus orthodo-
èrent Vasoudéva comme Krichna,
ıana comme Bala-Rama, son frère,
ɪDÉVA.

'A-TCHATOURTHI, ou en langue
nkat-tchauth, c'est-à-dire le qua-
r du mois, consacré à la peine,
ı Hindous célèbrent le 4e jour du
ıgha, en l'honneur de Ganésa. De-
ıre jusqu'au lever de la lune, ils
tes méritoires à l'intention de ce
eûnent, gardent le silence, et ne
de la nourriture qu'après avoir
ija (adoration) de Ganésa. Il y en
ndent au temple consacré à cette
ɜs Hindous sont persuadés que les
ı l'on éprouve se dissipent par la
ıs actes religieux.

ı, un des chefs des serpents Nagas,
oues.— C'est aussi le nom et la
ation d'un des neuf trésors de
lieu des richesses. Son nom si-
conque.

'A, système philosophique qui
assez grand nombre de partisans
Hindous. On lui donne pour fon-
pila dont l'origine se perd dans
mythologiques. Les docteurs in-
nt un fils de Brahmâ ou une in-
le Vichnou. Les doctrines de ce
sont renfermées dans une col-
phorismes anciens, qui porte son
ndant la diversité des vues chez
ıs du Sankhya a donné naissance
les, entre lesquelles, d'après la
l'opposition des tendances qui
risent, on aurait de la peine à
ne communauté quelconque d'o-
e doctrine.

rois écoles, une seule a conservé
ı chef, c'est l'école de *Kapila*,
ctrine aboutit à l'athéisme. Ses
n'admettent pas le créateur ni la
qui régit l'univers. Ils se con-
dmettre des êtres supérieurs à
ıais comme lui sujets au change-
ı transmigration.— La seconde de
celle de Patandjali, reconnaît un
me. Le théisme en est la princi-
ne.— La troisième école, qui,
rs points, participe des deux au-
dère la nature comme une illu-
'a se perdre dans l'idéalisme. On
coup d'œil que la doctrine San-
me dans son sein plusieurs gran-
phies, et l'on n'a pas de peine à
re les conséquences des divers
ıi partagent encore les métaphy-
ıos jours.

ıt un objet commun réunit les
ses de la philosophie Sankhya. Cet
'enseigner les moyens d'obtenir la
oit après la mort, soit dès cette
vraie science, dit Kapila, peut
seule délivrer entièrement et définitivement du mal. Les moyens temporaires qui servent à exciter le plaisir ou à adoucir les maux de l'esprit et du corps, sont insuffisants pour ce but; les ressources spirituelles de la religion pratique sont imparfaites, puisque le sacrifice, la plus efficace de toutes les observances, n'est pas innocent et pur, car il est accompagné du meurtre des animaux; les récompenses célestes des actions pieuses sont transitoires.» Il faut une connaissance parfaite de la vérité, exempte à perpétuité de trois espèces de maux : le mal intérieur, temporel, comme la maladie; le mal mental, comme la cupidité, la colère et les autres passions; le mal extérieur, occasionné par un être de ce monde, par une cause fortuite, ou par l'action d'un être supérieur.

Comment parvenir à la *connaissance* qui délivre de tous ces maux ? Par trois moyens : la *perception*, l'*induction* et l'*affirmation*, auxquels se joint l'*intuition*, mais cette dernière est seulement le partage des êtres d'un ordre supérieur. Toutes les autres sources de connaissances se rapportent aux trois premières, par lesquelles on arrive à la démonstration, et on atteint la certitude. L'emploi de ces trois moyens conduit, par un exercice régulier du raisonnement, à découvrir les principes dans lesquels, selon le système Sankhya, consiste la connaissance de la vérité. Ces principes sont au nombre de vingt-cinq. Les premiers sont la nature, l'intelligence, la conscience ou le sentiment du moi. Le dernier est l'âme, laquelle n'est ni produite, ni productive, mais multiple, individuelle, sensitive, éternelle, inaltérable, immatérielle. Les théistes écartent la notion de l'individualité de l'âme, et la remplacent par la notion qu'ils attachent au mot *Iswara*, le maître du monde.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce système qui appartient plutôt à la philosophie qu'à la religion; en effet, le nom même du *Sankhya* signifie *nombre*, d'où l'on a conclu que ce système avait de l'analogie avec celui de Pythagore. Mais il peut signifier aussi *raisonnement*, *examen*, et c'est dans ce sens qu'un auteur indien dit des philosophes de cette école : « Ils exercent leur jugement (*sankhyâ*), et discutent sur la nature et les vingt-quatre autres principes, aussi sont-ils appelés *Sankhyas*; » ce que l'on pourrait très-bien traduire par *raisonneurs* ou philosophes de la *raison*.

SANKRANTI. Les Hindous appellent ainsi l'entrée du soleil dans un nouveau signe du zodiaque. Chacune de ces époques, qui se renouvellent douze fois par an, est, pour les dévots hindous, un jour de fête, où ils font de bonnes œuvres, et offrent des sacrifices. Les sankrantis, qui commencent les quatre saisons, sont les plus solennels, et ils sont fêtés généralement par tout le monde.

SAN-LANG, nom d'une idole adorée par les Chinois.

SANNO, dieu des montagnes, chez les Japonais, qui célèbrent sa fête le quinzième

jour du sixième mois. Son image est exposée pendant dix jours.

SANNYASI. Les Hindous et surtout les brahmanes, qui veulent tendre à la perfection, doivent passer par quatre états qui sont comme autant d'échelons par lesquels on parvient à la sainteté. Le premier est celui de *brahmatchari*, dans lequel on est initié à la vie brahmanique ; le second est celui de *grihasta* ou de père de famille ; le troisième est celui de *vanaprastha* ou religieux, et le dernier est celui de *sannyasi* ou solitaire. Cette dernière condition est si sublime, disent les auteurs indiens, qu'elle procure à celui qui l'embrasse plus de mérites, dans la courte durée de sa vie, que le commun des hommes n'en pourrait acquérir en dix millions de générations. Voici les détails que nous trouvons sur cet état dans l'ouvrage du savant abbé Dubois :

Le sannyasi l'emporte sur le vanaprastha, en ce que ce dernier ne renonce pas totalement au monde, auquel il tient encore par les liens de famille; tandis que le sannyasi s'impose le pénible sacrifice d'abandonner sa femme et ses enfants. Comme le vanaprastha, il se soumet à de rudes mortifications ; mais il fait de plus profession de pauvreté ; il se résigne à ne vivre désormais que d'aumônes.

Tout brahmane, néanmoins, avant de devenir sannyasi, a dû être *grihasta*, et avoir satisfait à la *dette des ancêtres*, le plus indispensable des devoirs, en donnant le jour à un fils. Il y a cependant quelques exemples, mais rares, de brahmanes qui, jeunes encore et avant d'avoir été mariés, se sont faits sannyasis. D'un autre côté, on trouve un grand nombre de ces pénitents qui ont toujours vécu dans le célibat ; mais ils n'appartiennent point à la caste des brahmanes ; car il y a des sannyasis de toutes les castes et de toutes les sectes.

Le brahmane qui veut embrasser cet état ne le doit faire qu'après y avoir mûrement réfléchi, et, lorsqu'il est bien déterminé de renoncer absolument au monde; il convoque alors une assemblée des principaux brahmanes de son canton, leur fait connaître sa résolution, et les supplie de procéder, dans les formes et avec les cérémonies d'usage, à la réception des vœux solennels qu'il veut émettre.

Au jour indiqué pour cet acte important, le candidat se purifie d'abord par des ablutions ; il se munit de dix pièces de toile propres à couvrir les épaules ; quatre de ces pièces, teintes en jaune foncé, sont destinées à son usage ; les six autres seront données en présent à des personnes de sa caste. Il prend en outre un bâton de bambou qui ait sept nœuds ; des pièces de petite monnaie de cuivre et d'argent ; des fleurs, des akchatas, du sandal, et surtout du *pantcha-gavya :* il boit un peu de cette dégoûtante liqueur, et se rend au lieu où la cérémonie doit se faire.

Le gourou qui y préside fait le *Homa*, le poudja ordinaire ; puis marmotte à l'oreille du candidat les mantras et les ins analogues à l'état que celui-ci va ser. Il lui ordonne, après cela, de d'une des toiles jaunes qu'il a appo en signe de renonciation à sa ca qu'au monde et à ses pompes, d son triple cordon, et de se faire bouquet de cheveux que les brahm sent croître au sommet de leur t cela est accompagné de mantras rémonies inutiles à reproduire ici. monie terminée, le candidat pre main son bâton de bambou à se de l'autre une calebasse remplie sous son bras une peau de gazelle désormais tout ce qu'il peut po propre ; enfin, il boit par trois foi de pantcha-gavya et de l'eau conte sa calebasse; il récite les mantras de lui apprendre son gourou, et le révocablement sannyasi. Il ne lui qu'à faire cadeau aux brahmanes et de l'argent dont il a eu la pré se pourvoir.

Le nouvel adepte doit se conf tout aux instructions qu'il a reçu gourou , et suivre les règles presc personnes de sa profession ; en principales :

Chaque matin, après ses ablu sannyasi doit se frotter le corps cendres. Il ne doit faire qu'un s par jour, et renoncer à l'usage d du bétel. Il lui faut non-seulemen compagnie des femmes, mais il ne même les regarder en face. Il se fa tête et le visage une fois par mois. ter cet embarras, plusieurs sannya arracher par leurs disciples les c les poils, les uns après les autre souvent des sannyasis qui ne se f raser la barbe, ni couper les cheve les tressent d'une manière ridic ceux-là ne sont point de la caste manes. Le sannyasi ne peut po pieds que des soques de bois, rete plement par une cheville qui pa l'orteil et le doigt voisin. Lorsqu'il loit tenir d'une main son bâton à s le l'autre sa calebasse, et avoir oras sa peau de gazelle. Le bâto juste de sa hauteur ; la peau de sert en même temps de siége et d doit vivre que d'aumônes, et il a la demander partout où il va. Qu acquièrent par ce moyen des som dérables ; mais ils sont obligés de le en charités ou autres bonnes œ en a qui s'en servent pour faire des chauderies, des pagodes, et des étangs et des réservoirs po commune. Ils exercent aussi l'hos vers les personnes qui passent pr cellules ou qui viennent les vis qu'un sannyasi ait droit de dem mône, il est cependant plus conve la reçoive sans la demander ; quence, lorsqu'il a faim, il se pré des gens du monde, sans rien d

es besoins. Si on lui donne quel- de bonne volonté, il le reçoit d'un érent et sans remercier; si on ne rien, il doit se retirer sans se fâ- moigner de mécontentement; il ne e plaindre davantage, si ce qu'on est de mauvais goût. Il lui est re- é de ne point s'asseoir pour man- se construire un ermitage auprès ière ou d'un étang, afin d'être à faire de fréquentes ablutions. En l ne doit séjourner nulle part, ni lans les lieux habités; il faut qu'il e de les traverser. Il doit regarder iommes du même œil, se mettre de tous les événements, et voir is parfaite indifférence les diverses is qui agitent le monde et boule- s empires. Son unique soin doit uérir l'esprit de sagesse et le de- ritualité qui doivent finalement le divinité, loin de laquelle les créa- s passions nous repoussent. Pour ette fin, il doit exercer un empire r ses sens, et subjuguer entière- lère, l'envie, l'avarice, la luxure, les mouvements déréglés de l'âme, sa pénitence ne produirait aucun

es sannyasis, ceux qu'on appelle nt réputés les plus parfaits de e sont plus soumis à aucune res- ns le manger ou le boire; il n'existe iments, quelque impurs qu'ils puissent désormais les souiller.

ier et le principal devoir des san- d'extirper jusqu'à la racine tout it secret qu'il pourrait encore res- son cœur pour le monde et ses . Il lui faut tout oublier, femmes, rents, amis, priviléges de caste, porels; il doit renoncer à tout, à té, aux passions, à lui-même. Pour bienheureux résultat et acquérir , il doit recourir aux ablutions à l'usage réitéré du pantcha- sacrifices quotidiens, à la péni- ix austérités; mais il doit vaquer la contemplation, et y consacrer isirs. Ce dernier moyen, qui est r tous les Indiens en général plus puissant et le plus efficace nir à la sainteté, sera exposé plus ticle Yoga.

SI-NIRVANI, c'est-à-dire *pénitent* suivant les Djainas, l'état le plus plus sublime auquel on puisse n l'embrassant, disent-ils, l'homme homme; il commence à devenir n de la divinité. Dès qu'il a at- s haut degré de cet état, il se sé- taire ment, sans peine et sans son être, et obtient la félicité en allant s'incorporer pour tou- sence divine.

e point de vrai Nirvani dans le el; cependant ceux qui aspirent doivent passer par douze degrés lation et de pénitence corporelle plus parfaits les uns que les autres, et qui en sont comme une espèce de noviciat. Chacun de ces degrés a une dénomination qui lui est propre. Devenu enfin Nirvani, le pénitent n'est plus de ce monde; les objets terrestres ne font aucune impression sur ses sens. Il regarde avec une égale indifférence le bien et le mal, la vertu et le vice qui règnent sur la terre. Il est exempt de toute passion; il sent à peine les besoins de la nature; il endure patiemment la faim, la soif et toute espèce de privations; il peut se passer, des semaines et des mois entiers, de toute nourriture; lorsqu'il est obligé de manger, il use indifféremment et sans choix des premières substances animales ou végétales qui lui tombent sous la main, quelque sales ou dégoûtantes qu'elles soient aux yeux du vulgaire. Il n'a ni feu ni lieu; toujours il habite en rase campagne. Quoique nu des pieds à la tête, il est insensible au froid et au chaud, au vent et à la pluie; il n'est plus sujet aux maladies et aux infirmités corporelles. Il a le plus souverain mépris pour tous les hommes, quelque élevé que soit leur rang, et il ne fait aucune attention à leurs actions bonnes ou mauvaises. Il ne parle à personne, ne regarde personne, ne reçoit la visite de personne. Ses inclinations, ses affections, ses pensées, sont invariablement fixées sur la divinité, dont il se regarde comme faisant déjà partie. Il demeure absorbé dans la méditation des perfections divines; tous les objets terrestres sont pour lui comme s'ils n'existaient pas.

Par la pratique de la pénitence et de la contemplation, la partie matérielle du Nirvani se fond peu à peu; semblable en cela au camphre, lorsqu'on le jette au feu, à la fin, il ne reste dans le pénitent que l'apparence ou l'ombre d'un corps, un fantôme pour ainsi dire immatériel. Arrivé ainsi au faîte de la perfection, le Nirvani abandonne ce bas monde, et va s'unir inséparablement à la divinité dans le *Mokcha*, pour y jouir d'un bonheur inaltérable et éternel.

SAN-PAO, petite idole de terre cuite ou de métal que les Kalmouks et les Mongols vont chercher au Tibet, et portent ordinairement à leur cou. Vers l'extrémité supérieure, elle se partage en trois figures humaines, et se termine en un seul corps vers l'extrémité inférieure. Cette divinité, assise sur un tabouret à la manière des princes orientaux, a les jambes croisées. Un arc est figuré auprès du tabouret, dont le contour ressemble à la margelle d'un puits, ce qui donne à entendre que Dieu, soutenu par lui-même, est assis sur le néant au milieu de l'abîme. Une des trois personnes de cette idole ternaire est sur le devant, au milieu des deux autres; elle est plus grande, plus robuste; elle a l'air plus âgée, la tête plus grosse, plus élevée, et couverte d'une espèce de mitre. La partie inférieure où se termine le corps semble être la continuation de cette personne, qui a les bras croisés et garnis de bracelets. La personne qui est à droite paraît la plus jeune; sa tête est couverte d'un petit bonnet

rond ; ses bras sont pareillement garnis de bracelets ; dans sa main droite est un cœur enflammé ; dans sa main gauche est un sceptre couché dans l'attitude du bâton de commandement d'un général qui réfléchit aux entreprises qu'il doit exécuter. La troisième personne, placée à la gauche, a l'air plus vieux, plus pensif que la seconde ; elle a comme elle un bonnet sur la tête, et des bracelets aux bras. De la main droite elle tient un miroir ; dans sa main gauche est un lis épanoui. Le Clerc donne l'interprétation de ces attributs, dans son Histoire de la Russie ; il dit que le cœur enflammé est le symbole de l'amour de Dieu pour les hommes ; le miroir semblerait indiquer qu'il découvre ce qui se passe dans le cœur des mortels, et le lis épanoui serait l'emblème de la douceur, de la candeur et de l'asile. De plus il voit dans ce simulacre l'image et une réminiscence de la Trinité chrétienne. Le mot chinois *san-pao* pourrait en effet se traduire par *trinité*, mais nous n'en sommes pas moins peu portés à entrer dans les idées de Le Clerc ; nous croyons plutôt que cette figure est le simulacre de quelque Bodhisatwa.

SAN-RON-SIO, une des huit anciennes observances bouddhiques en vigueur dans le Japon. Son nom signifie l'*observance des trois roues de la religion*. Elle fut introduite dans cette contrée, l'an 625, par le prêtre coréen Yé-Kwan. Elle se subdivise en trois branches, appelées *Tsiou-ron*, *Siouni-mon-ron* et *Fiak-ron*, qui diffèrent peu entre elles. Actuellement le san-ron est peu répandu dans le Japon.

SANSAPORAN, fête annuelle célébrée par les habitants du royaume d'Arakan. Elle est remarquable par une procession solennelle en l'honneur de Kiai-Pora-Graï, dont l'idole est promenée avec grande pompe. *Voy.* KIAI-PORA-GRAI.

SANTANA-GANAPATI, dénomination sous laquelle le dieu Ganésa était adoré autrefois dans l'Inde, par une secte particulière qui lui était consacrée, et qui maintenant n'existe plus.

SANTÉ, divinité allégorique, qui avait plusieurs temples à Rome. Sur les médailles elle est représentée couronnée d'herbes médicinales. Quelquefois elle est placée devant un autel au-dessus duquel un serpent qui l'environne s'élève pour prendre quelque chose dans une patère qu'elle lui présente. C'est une jeune nymphe à l'œil riant, au teint frais, à la taille légère. Elle porte un coq sur la main droite, et de l'autre tient un bâton entouré d'un serpent. *Voy.* SALUT, n° 3.

SANTON (1). Ce nom peut s'appliquer à toute espèce de religieux mahométan ; mais on entend communément par santons la pire espèce de moines turcs, qui ne se refusent aucun des plaisirs dont ils peuvent jouir, et qui, dans leurs pèlerinages continuels aux villes saintes ou aux tombeaux des vénérables personnages de leur nation, ne manquent pas de détrousser les voyageurs, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Aussi leur rencontre est en général fort redoutée, et on ne leur permet d'approcher des caravanes que pour recevoir l'aumône. La sainteté de quelques-uns d'entre eux consiste à faire les imbéciles et les extravagants, afin d'attirer sur eux l'attention du peuple ; à regarder les autres fixement, à parler avec orgueil, et à quereller ceux qu'ils rencontrent. Presque tous marchent la tête et les jambes nues, le corps à moitié couvert d'une méchante peau de bête sauvage, avec une ceinture de cuir autour des reins, d'où pend une espèce de gibecière. Quelquefois au lieu de ceinture ils portent un serpent de cuivre que leurs docteurs leur donnent comme une marque de leur savoir. Ils tiennent à la main une espèce de massue.

(1) Ce mot n'est pas oriental, il est formé probablement de l'italien *Santo*, saint.

SAOS ou SAOSIS, nom du soleil adoré comme un dieu par les Babyloniens et les Syriens, qui lui associaient la déesse *Mémanoun*, la lune (en hébreu *Lebanoun*).

SAOTAS ou SAOTÈS, c'est-à-dire *sauveur* ; 1° Bacchus avait sous ce nom un autel à Trezène.

2° On avait également érigé à Tespie une statue à Jupiter *Saotès*, en mémoire de ce qu'il avait délivré cette ville d'un dragon terrible.

SAPAN-DAIKÉ, fête de l'eau, chez les Pégouans. Le roi et la reine se jettent mutuellement de l'eau de rose. La cour, la noblesse, les gens de guerre, le peuple même, les imitent ; quelquefois on s'arrose tout simplement de l'eau du fleuve. Les gens du commun se comportent souvent avec incivilité en inondant les passants d'une eau d'une propreté douteuse.

SAPAN-DJAKÉ, pèlerinage que le roi et la reine du Pégu font, avec les principaux personnages de leur cour, à douze lieues de leur capitale. Cette fête est célébrée avec une magnificence extraordinaire. Le roi et la reine y paraissent sur un char tout brillant de joyaux et de pierreries.

SAPANDOMAD, un des sept amschaspands ou bons génies créés par Ormuzd. Il préside à la terre. C'est aussi un des cinq génies femelles qui président aux cinq jours épagomènes.

SAPAN-DONON, fête des Pégouans, qui n'est remarquable que par des courses de barques, qui luttent pour gagner le prix proposé par le roi à celle qui arrivera la première au but. Cette fête dure un mois.

SAPAN-KATÉNA, autre fête pégouane, qui consiste principalement à faire certaines figures pyramidales avec autant d'adresse et d'élégance qu'il est possible. Les ouvriers s'en cachent avec soin la confection les uns aux autres, afin que le roi en ait toute la nouveauté, car c'est lui qui doit juger de leur mérite, et décider quelles sont celles de ces figures qui l'emportent sur les autres. Pendant toute la nuit des cierges sont allumés devant les idoles, et surtout devant la principale de la contrée ; les portes de la ville restent ouvertes pendant ce temps-là.

; sont illuminés pour éclairer
nnent prier les dieux, et les por-
signifient que l'accès de la divi-
e libre; mais on ne doit pas se
vant eux les mains vides.
mulettes que les nègres du Sé-
t constamment sur eux. Ce sont
lu Coran, que les prêtres maho-
rent sur de petits morceaux de
endent aux nègres; et ceux-ci
lés que ces billets possèdent une
rdinaire. Il y a des nègres qui
our se préserver de la morsure
ou des crocodiles, et alors le
linairement enveloppé dans un
peau de serpent ou de crocodile,
bas de la jambe. D'autres s'en
mps de guerre, dans l'idée que
mettre à l'abri de l'atteinte des
urs ennemis. Mais ce qui fait
loyer les saphis, c'est qu'on
réviennent et guérissent les ma-
ls empêchent qu'on n'éprouve la
if, et que, dans toutes les cir-
ils attirent sur celui qui les porte
ance des puissances célestes.
pense que la grande confiance
our ces sortes d'amulettes est
s sur les sentences du livre sa-
ılmans que sur l'idée qu'ils se
t d'écrire, qu'ils considèrent
espèce de magie; en effet, les
s n'en sont pas moins avides que
embrassé l'islamisme.

AUX (Livres), titre commun à
res de l'Ancien Testament, qui
principes de morale, et des
arvenir à la sagesse. Ce sont les
e Cantique des cantiques, l'Ec-
Sagesse et l'Ecclésiastique.

UER, un des sept mauvais génies
hriman pour les opposer aux
ds créés par Ormuzd.

TES, moines du IVe siècle, qui
eux ou trois dans les cellules.
ı, qui visita les monastères d'O-
fin de ce siècle, dit que les Sa-
ent alors des moines vagabonds,
inage et l'avarice faisaient vivre
tandis qu'il préconise la vie
ifiante, les mortifications et la
s cénobites, des anachorètes, et
véritables moines.

, un des noms de Saraswati,
ɔue de l'éloquence. On le donne
gâ, épouse de Siva.

A, déesse des Lapons, fille de
et sœur de Juksakka et d'Uk-
avait aucune déesse qui reçût
le les hommages des Lapons, et
ussent plus de confiance. Aussi
it son siége près du foyer, et,
epas, ils ne manquaient pas de
t, contre la coutume, ils lui of-
sacrifices sans consulter le tam-
que. C'est pourquoi elle avait
une petite cabane, comme une
pelle auprès de la hutte du La-
emmes enceintes lui offraient surtout leurs hommages; et lorsqu'elles voyaient leur terme arriv r, elles se recommandaient à elle, afin qu'elle leur envoyât en songe quelque Jabmek qui les instruisît du nom qu'il fallait donner à l'enfant, et quel serait l'ancêtre qui ressusciterait en lui. Lorsque l'enfant était né, on le consacrait à Sarakka par le baptême *Samé-Nabma*, quand même il avait reçu auparavant le baptême chrétien, et on lui donnait le nom de l'ancêtre que la mère avait vu en songe.

SARASWATA, personnage mythologique des Hindous; c'est un brahmane qui provint indirectement de la rivière Saraswati personnifiée.

SARASWATI, une des grandes déesses du panthéon hindou. Elle est en même temps la fille et l'épouse de Brahmâ. D'après les légendes indiennes, lorsque Brahmâ eut créé les mondes, son cœur brûla d'un amour incestueux, et sa propre fille devint l'objet de sa coupable passion. Il l'obséda de ses poursuites, dont elle avait horreur et auxquelles elle essayait vainement de se soustraire. De quelque côté qu'elle prenait la fuite, il poussait à Brahmâ une nouvelle tête, dont les regards pénétrants la suivaient dans sa retraite. Lorsque ces têtes furent au nombre de quatre, tournées chacune vers un des points cardinaux, Saraswati, ne trouvant plus autour d'elle aucun lieu qui pût lui servir de refuge, tenta de s'envoler dans les cieux. Mais, dans cet asile encore, elle ne put se soustraire aux regards de son père, car une cinquième tête s'était élancée au-dessus des autres. C'est alors que les dieux, indignés de sa lubricité, lui tranchèrent cette dernière tête, lui infligèrent les peines que nous avons décrites à l'article Brahma, et le condamnèrent à n'avoir sur la terre ni temple particulier ni adorateurs. D'autres légendes disent que Saraswati était la sœur de ce dieu, et qu'elle devint son épouse; elle aurait ainsi une grande analogie avec la Junon des Grecs.

Saraswati est communément considérée comme la déesse de l'éloquence et des beaux-arts. Dans le Véda, elle est la déesse des eaux et de la parole; elle y est considérée comme la protectrice des hommes qui sacrifient, comme la déesse de la fécondité, la source intarissable des biens, la dispensatrice de toutes les choses excellentes. On l'invoquait au moment de la naissance de l'enfant. Elle présidait au courant des fleuves et des rivières; et c'est pour cela qu'on a donné son nom à une rivière de l'Hindoustan, qui descend des montagnes qui bordent au nord-est la province de Dehli, d'où elle prend sa direction vers le sud-ouest, et se perd au milieu des sables du grand désert, dans la contrée de Bhatti Suivant les Indiens, elle continue son cours par-dessous terre, et va se réunir au Gange, près d'Allahabad, avec la Yamounâ. La Saraswati porte aujourd'hui le nom de *Sarsouti*. C'était, disait-on, la déesse Saraswati descendue sur la terre. Un jour qu'elle traversait ce pays, un livre à la main, elle en-

tra, sans y prendre garde, dans le désert, où elle fut assaillie par des ennemis terribles, aux outrages desquels elle se déroba en s'enfonçant sous terre, pour reparaître ensuite à Prayâga.

Saraswati est encore, sous le nom de Brahmani, une des huit *Matris*, ou premières mères de la terre, femmes des grands Vasous,g ouverneurs des huit régions du monde.

On la représente sous la forme d'une femme de couleur blanche, assise sur une fleur de lotus, et jouant du *Vînâ* ou luth indien ; souvent elle est portée sur l'oiseau appelé *Hansa*, qui est l'oie. Quelquefois cette déesse est représentée par une plume, un encrier et un livre ; on lui attribue l'invention de la langue sanscrite et de l'alphabet dévanagari.

On fait dériver son nom du sanscrit *Saras*, lac, courant d'eau, et *Vati* qui marque la possession, c'est-à-dire celle qui possède ou qui forme les lacs, les courants ; ce qui rappelle la fonction de déesse des eaux qui lui est attribuée par les Védas. Mais cette étymologie pourrait avoir été forgée après coup. En retranchant le suffixe *Swati* (qui pourrait signifier *madame*, comme *Swami* est employé pour *monseigneur*), reste le mot *Sara*, qui est le nom de l'épouse d'*Abraham*. Ce dernier vocable ressemble beaucoup à *Brahmâ*. Sara était la parente du saint patriarche, ou, comme il s'exprime lui-même, sa sœur ; de même que Saras wati était la sœur de Brahmâ.

SARDORNE, divinité celtique, que l'on croit correspondre au Saturne des Latins.

SARI-HARA-BRAMA, nom sous lequel la trinité hindoue est adorée sur la côte d'Orissa. On la représente sous les traits d'une figure humaine à trois têtes. Si ce vocable, qui nous est fourni par Sonnerat, n'est pas mal orthographié, nous croyons qu'il doit représenter le sanscrit *Hari-Hara-Brahmâ*, qui réunit les noms des trois principales divinités. *Voy.* TRIMOURTI.

SARIKA, déesse indienne, protectrice de la ville de Saritaka, dans le Kachmir.

SARINGUIHAR, classe de Djoguis, religieux de l'Hindoustan, ainsi nommés parce qu'ils portent avec eux un *saringui*, sorte de petit violon, dont ils s'accompagnent en chantant. Ils mendient au nom de Bhairava.

SARISANG, un des dieux principaux de l'île Formose. Il habite du côté du nord, comme le bon génie Tamagisangæ réside du côté du sud. Sarisang est un dieu méchant et fort laid ; jaloux de l'œuvre de son rival qui a créé les hommes beaux et bien faits, il travaille sans cesse à les enlaidir en leur envoyant la petite-vérole et d'autres difformités naturelles ou accidentelles ; c'est pourquoi les Formosans l'invoquent afin de fléchir son injuste ressentiment. On reconnaît ici le dogme des deux principes, et la guerre acharnée qu'ils se font l'un à l'autre.

SARMANES, nom que les anciens donnaient aux prêtres ou philosophes indiens. C'est en effet le mot sanscrit *sramana* ou *sarmana*, pénitent. *Voy.* SAMANÉENS.

SARNGUIN, *celui qui porte un arc* ; dénomination de Siva, prise de son arc terrible.

SARON, un des dieux de la mer, chez les Trézéniens ; il était surtout invoqué par les mariniers. C'était un ancien roi de la contrée, passionné pour la chasse, qui se noya, un jour, en poursuivant un cerf jusque dans la mer. De là ce bras de mer, qui se trouve près de Corinthe, fut appelé golfe Saronique. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Diane, et inhumé dans le parvis du temple.

SARONIDES, nom que Diodore de Sicile donne aux Druides. On sait que le nom des *druides* vient du celtique *teru, dru*, qui signifie un arbre, et qui est corrélatif du grec δρῦς, chêne, parce que ces ministres du culte accomplissaient leurs cérémonies redoutables dans la profondeur des forêts, et particulièrement sous les chênes, dont il recueillaient religieusement le gui. Le mot *saronides* a une étymologie analogue : il vient du mot grec σαρωνίδες ; nom que les Grecs donnaient aux vieux chênes dont la vétusté faisait entr'ouvrir l'écorce. Les arbres les plus vieux étaient en effet les plus respectés par les Druides. Nous préférons cette étymologie à celle que l'on tire d'un prétendu Saron, célèbre par l'étendue de son savoir, qui aurait régné dans la Celtique.

SARONIE ou SARONIS, surnom de Diane, honorée à Trézène, dans un temple que Saron, un des rois du pays, lui avait élevé.

SARONIES, fête annuelle que les Trézéniens célébraient en l'honneur de Diane Saronie.

SARPAS, les dieux serpents, célèbres dans la mythologie hindoue. Ils étaient fils de Kasyapa et de sa femme Kadrou. Ils étaient cependant inférieurs aux serpents *Nagas*. Nos lecteurs remarqueront l'analogie du mot indien avec le latin *serpens*.

SARPASATRI, sacrifice de serpents, dans la mythologie hindoue ; non pas qu'on ait jamais immolé réellement cette espèce d'animaux sur les autels, mais les Indiens donnent ce nom à la grande destruction des serpents, ordonnée par le roi Djanamédjaya, pour satisfaire les mânes de son père tué par un serpent ; ce qui fut considéré comme un acte religieux. L'auteur de ce Dictionnaire a donné, en 1844, dans le *Journal asiatique* de Paris, le récit de ce drame mythologique, traduit de l'Hindoustani.

SARPEDON, fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Les Crétois lui rendirent les honneurs divins.

SARPEDONIE, surnom de Diane, ainsi appelée d'un temple où elle rendait des oracles, sur le promontoire Sarpédon en Cilicie.

SARPYA, un des onze Roudras de la mythologie hindoue.

SARRITOR, dieu des sarcleurs, chez les Romains. On l'invoquait après que les blés avaient été enlevés, parce qu'il présidait au travail qui consiste à sarcler les champs, c'est-à-dire à arracher les mauvaises herbes

nt dans les terres ensemencées.
N, ange ou génie de la mythologie , qui préside au signe du Can-

DEVAS, c'est, suivant Sonnerat, religieuse, dévouée à Vichnou, elle les autres Indiens ne peuvent . Ceux qui la composent naissent se marient et vivent en famille. s'occupent à faire des colliers de r les vendre, cela n'empêche pas emandent l'aumône en chantant et mpagnant d'un instrument sem- a guitare.

, un des noms de Siva, dieu in- signifie celui qui frappe ou qui

NI, surnom de Parvati, épouse de sse de la mythologie hindoue ; elle ppelée de *Sarva*, un des noms de .

NIVANARA-VICHKAMBI, un des isatwas ou fils spirituels des boud- stes, suivant la théogonie du Népâl. du bouddha Amogha ; il se mani- la forme d'un poisson.

A-PRAYASTCHITTA, c'est-à-dire *totale*, cérémonie que les Hindous t à l'égard des malades à l'agonie. remarque chez un brahmane les s de l'agonie, on choisit à terre que l'on enduit de fiente de vache; nd de l'herbe darbha, et par-dessus étale une toile neuve et pure, sur n transporte le mourant; car c'est é admis généralement que si un venait à mourir dans un lit ou natte à coucher, il serait contraint ce meuble avec lui partout où il ui serait fort incommode pour son s on lui ceint les reins d'une toile n procède à la cérémonie du *Sarva- itta*. On apporte, dans un plat de petites pièces d'or, d'argent et de dans un autre, des akchatas, du du *pantcha-gavia*. Le pourohita peu de cette dernière liqueur dans du mourant, et par sa vertu le parfaitement purifié. On procède purification générale ; à cet effet, ita et le chef des funérailles invitent à réciter, au moins d'intention s'il faire distinctement, certains man- efficacité, desquels il est délivré de échés.

érémonie achevée, on amène une son veau ; elle a les cornes gar- eaux d'or ou de cuivre, sur le cou nde de fleurs ; une pièce de toile couvre le corps, et l'on y joint di- s ornements. On fait approcher la va- lade, qui la prend par la queue, et en ps le pourohita récite un mantra, le le conduise par un bon chemin re monde. Le mourant fait ensuite cet animal à un brahmane, dans quel on verse un peu d'eau en si- nation. Ce don est indispensable, si l'on veut arriver sans encombre au Yama-loka, l'empire des morts; car alors on trouve dans le monde souterrain une vache qui aide à traverser le fleuve de feu sans que l'on soit atteint par les flammes. Enfin on distribue aux brahmanes les pièces de monnaie contenues dans le plat de métal, et dont la somme totale doit égaler le prix de la vache.

SARVESWARI, une des formes de Saraswati, épouse de Brahmâ ; ce nom signifie *souveraine de toutes choses*.

SARVISWARA, un des Bhodisatwas vénérés par les bouddhistes du Népâl ; il est considéré comme fils spirituel de Djinendra. Ses attributs sont un trident et une cloche.

SASCHFMOUE, déesse égyptienne, compagne habituelle de Thoth, régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées.

SASI-SEKHARA, surnom de Siva, dieu hindou ; il signifie *celui qui porte un diadème orné de la lune*.

SASTRAS, terme sanscrit qui signifie *livre, traité*, sur les sciences, la religion, les lois, ou la littérature ; il s'applique surtout à ceux qui sont considérés comme ayant une autorité divine. Ce mot est ordinairement accompagné d'un autre qui détermine à quelle classe le livre appartient, car seul il ne s'entend que des ouvrages de littérature et de science. Ainsi les *Védanta-sastras* sont des traités de théologie philosophique ; les *Dharma-sastras*, des livres de droit.

SATAMANGOU, c'est-à-dire *maître des cent sacrifices* ; surnom du dieu Indra, souverain du ciel chez les Indiens ; il ne peut être détrôné de son poste céleste que par le mortel qui aura réussi à accomplir cent fois le sacrifice *aswamédha*.

SATAN, nom qui est donné au prince des démons dans quelques livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui de là est passé en usage commun chez les juifs, les chrétiens et les musulmans. Il est dérivé du verbe hébreu *satan*, s'opposer à quelque chose, et signifie *adversaire*. Dans le livre de Job, il est désigné comme le mauvais esprit qui tenta ce saint patriarche ; on le regarde aussi comme celui qui séduisit la première mère du genre humain, et la porta à désobéir à Dieu. C'est lui qui tenta Jésus-Christ dans le désert. C'est lui encore qui entra dans le cœur de Judas Iscariote et lui inspira le dessein de trahir son divin maître. Saint Jean, dans l'Apocalypse, l'appelle l'accusateur de nos frères, et celui qui les accusait jour et nuit en présence de Dieu. Lorsque l'on confère à un catéchumène le sacrement de baptême, on lui fait jurer qu'il renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Quelques-uns prétendent que Satan n'est autre qu'Ahriman, le mauvais principe des Persans, et que les Juifs ont puisé ce dogme chez leurs vainqueurs, durant la captivité de Babylone. Nous sommes plus portés à croire que les Persans et d'autres peuples ont emprunté leur conception soit aux livres saints, soit aux traditions primitives ; car,

sans parler du livre de Job, qui passe pour être de la plus haute antiquité, et où Satan est appelé par son nom, nous voyons, dès le commencement de la Genèse, le génie du mal remplir auprès d'Eve l'office de tentateur, sous la forme empruntée du serpent.

SATCHI, déesse du panthéon hindou, épouse du dieu Indra. Elle était fille du saint mouni Pouloma ; ce qui l'a fait surnommer *Pôlomi*.

SA-TCHI, neuvième dieu des bouddhistes de la Chine. Réuni à ses deux frères, Weicheven et Ma-ni-pa-tho, il a pour attribution de protéger la généralité des êtres et de les garantir des vices et de l'erreur. Ils résident sur la terre ou dans l'air, et ont à leurs ordres 1500 officiers et 84 classes de démons et de génies. Ils veillent spécialement sur les prédicateurs de la loi, pour détourner d'eux les maux et le trouble, et pour leur procurer le triple repos du corps, de la bouche et de l'esprit. Leur sollicitude s'étend même jusqu'à pourvoir à ce que les fidèles puissent obtenir promptement la béatitude du *bodhi*, ou de la suprême intelligence.

SATCHLU. Les Turcs désignent par cette expression, qui signifie *chevelus*, les religieux musulmans qui, contrairement à l'usage généralement reçu, laissent croître leurs cheveux. Les uns les laissent flotter sur leurs épaules, les autres les relèvent en forme de chignon, et les attachent derrière le turban.

SATÉ ou SATI, déesse du panthéon égyptien, qui était adorée, conjointement avec Chnouphis, à Elephantine, à Syène et à Béghé ; leur juridiction s'étendait sur la Nubie entière.

SATÉVIS, génie de la mythologie persanne ; c'est le gardien de la plage occidentale du ciel. Satevis est la personnification de l'étoile Aldebaran, dans les Hyades ; d'autres disent qu'il réside dans Anahid ou Vénus.

SATI. C'est le premier nom qu'avait porté l'épouse du dieu Siva. Il signifie *pieuse*. Cette déesse conçut une telle douleur à la vue de son époux insulté par Dakcha son père, qu'elle se jeta dans les flammes où elle fut consumée. En mémoire de cette mort touchante, la femme indienne qui se brûle sur le bûcher de son mari est appelée *sati*. (C'est à tort que, dans plusieurs ouvrages français, on a conservé l'orthographe anglaise, *suttee*.)

Aucune loi formelle, aucun texte sacré ne fait une obligation aux veuves indiennes de faire ainsi le sacrifice de leur vie à la mort de leur époux ; mais les mythologues ayant consigné dans leurs poëmes sacrés quelques exemples vrais ou faux de déesses et de femmes célèbres que l'amour conjugal avait poussées à donner cette preuve de douleur et de regrets, quelques femmes de radjas cherchèrent une vaine célébrité dans ce cruel dévouement. Les brahmanes donnèrent les plus grands éloges à leur vertu ; les poëtes les chantèrent dans leurs vers, les sages les proposèrent à l'admiration publique ; on leur fit une sorte d'apothéose ; on leur adressa des vœux et des prières comme à des divinités ; on recourut à leur intercession dans les maladies et les adversités. Bref, elles eurent des imitatrices, qui reçurent les mêmes honneurs ; et aujourd'hui encore on recueille religieusement les cendres des satis et les débris de leurs membres épargnés par le feu ; on érige sur le lieu du sacrifice de petites pyramides monumentales, pour transmettre à la postérité la mémoire de ces héroïques victimes de l'amour conjugal. L'exemple acquit force de loi ; ajoutons que les brahmanes en font presque un devoir aux veuves ; tellement que, dans plusieurs contrées de l'Hindoustan, une femme, qui refuserait de se laisser ainsi brûler vivante sur le bûcher de son mari, ferait une grave injure à la mémoire de celui-ci.

Les princes musulmans, devenus maîtres de la contrée, et après eux, les Anglais, ont mis tout en œuvre pour détruire ce préjugé barbare et abolir les satis, sans avoir pu en venir à bout. Les missionnaires protestants travaillèrent en vain à empêcher ces détestables sacrifices. Bien plus, depuis [illegible], époque à laquelle ceux-ci se mirent à l'œuvre, jusqu'à l'année 1820, les listes des satis font foi que le nombre des victimes avait augmenté progressivement chaque année. En 1817, il y en eut 706 dans la seule présidence du Bengale. Il est vrai que cette manie est beaucoup plus en vogue sur les bords du Gange que partout ailleurs. Dans le sud de la presqu'île, on ne voit que rarement des satis ; dans la présidence de Madras, sur 30,000,000 d'habitants, il ne s'y brûle pas trente veuves par an. Depuis cette époque, le gouvernement anglais a pris des mesures plus efficaces, qui rendent aujourd'hui ce sacrifice presque impossible ; mais tel est l'empire des préjugés, qu'il n'est pas rare de voir des femmes, qui viennent de perdre leur mari, quitter le territoire soumis à la juridiction de la compagnie, pour pouvoir se brûler en toute liberté dans les pays qui relèvent encore des radjas.

Lorsque le défunt avait plusieurs femmes, il n'y en a qu'une ordinairement qui se fait brûler avec lui ; mais souvent il y a une véritable lutte entre ces malheureuses pour obtenir la préférence. Toute femme qui se laisse brûler est censée le faire librement, de son plein gré, et en vertu d'une détermination prise d'elle-même ; mais il faut tenir compte des obsessions auxquelles elle est en butte de la part des brahmanes. Lors donc qu'après y avoir bien réfléchi, une femme déclare qu'elle veut être brûlée avec son mari défunt, c'est un arrêt irrévocable qu'il n'est plus en son pouvoir de rétracter ; si elle n'allait pas de bon gré au bûcher, on l'y traînerait de force. Les brahmanes qui dirigent tous les actes de cette tragédie, ainsi que ses parents, viennent tour à tour la féliciter sur son héroïsme, et sur la gloire immortelle qu'elle va acquérir par un genre de mort qui fera d'elle une divinité. Tous les ressorts du fanatisme et de la su-

sont mis en jeu pour soutenir
rage, exalter son enthousiasme,
son imagination.
ifice a lieu avec toute la pompe et
que les Hindous déploient dans
émonies religieuses. Il varie dans
s suivant les contrées ; mais voici
manière il s'accomplit le plus gé-
nt dans les deux castes supé-

ve, couverte de bijoux et d'habits
ies, parée comme au jour de ses
t exposée devant la porte de la
ortuaire sous un pandel, ou tente
riches draperies, de fleurs et de
. Dès que le moment de la céré-
été fixé, tout aliment lui a été in-
lui a été permis seulement de mâ-
bétel, et elle a dû prononcer conti-
nt le nom du dieu de la secte à
lle appartient. Pendant ce temps,
ments de musique n'ont pas cessé
re entendre. Lorsque l'heure est
le part accompagnée de ses pa-
ses amis et d'un nombreux cor-
rahmanes qui se tiennent constam-
s d'elle, et lui promettent, en ré-
de l'acte de piété qui se prépare,
mari, la rémission de tous les pé-
ême de tous les crimes qu'il a pu
, et pour elle une félicité sans li-
ns fin. La malheureuse est étour-
leurs discours, leurs promesses,
nts, et par des liqueurs excitantes
'opium, qu'ils lui font boire à de
ervalles. Parvenue à l'endroit où
s'offrir en holocauste aux mânes
ari, la veuve fait ses adieux à ses
à ses amis, partage entre eux ses
et les embrasse pour la dernière
quitte ses vêtements, frotte ses
d'huile et de parfums ; puis, après
à trois reprises le tour du bûcher,
te sur une éminence qui domine
ardente, et de là elle se précipite
flammes, sur lesquelles on répand,
activer la vivacité, de l'huile, du
d'autres matières également com-
. Aussitôt les musiciens font re-
rs instruments, dans le but sans
dérober au peuple les cris de dou-
victime. Lorsque les flammes ont
ré, on recueille les ossements et
es pour les jeter dans une rivière
l'on érige un monument, une
sur le lieu même où le sacrifice a
mmé.

gale, après avoir été baignée dans
avec le corps de son mari, la veuve
sur un lit de parade disposé sur
même ; le cadavre est posé sur
ravers, comme pour figurer une
ns cette situation, on lui remet des
s étoffes, des bijoux, que des per-
résentes veulent faire parvenir,
tre monde, à leurs parents ou à
is ; elle fait du tout un paquet
et sur son sein, et alors on allume
.

Dans le Bisnagar, les femmes ne se brûlent que plusieurs mois après les funérailles de leur mari. Le jour fatal arrivé, la veuve assiste à un repas splendide, dont elle fait les honneurs, et elle préside ensuite elle-même à tous les apprêts de sa mort.

Dans le Guzerate et dans quelques autres provinces, le bûcher est dressé sous une hutte construite avec de la paille et des roseaux enduits de beurre ou imprégnés d'huile. On place la veuve au centre, sur le bûcher, ayant le corps de son mari appuyé sur ses genoux, et on l'attache à un pilier pour qu'elle ne puisse s'échapper. Ces préparatifs terminés, on bouche l'ouverture de la cabane et on y met le feu.

Dans les castes qui ne brûlent pas leurs morts, les veuves se font enterrer toutes vives avec le cadavre de leurs époux. Lorsqu'une de ces infortunées est arrivée au lieu de la sépulture, on la descend dans une fosse, au fond de laquelle elle s'assied, tenant entre ses bras la dépouille de son mari. Alors on la couvre de terre, de manière à ne laisser que sa tête à découvert ; on lui fait prendre un breuvage, que quelques écrivains prétendent être du poison ; et, pour abréger son supplice, on l'étrangle presque aussitôt. Le peuple n'est pas admis au spectacle de cette horrible cérémonie ; on a soin de lui en intercepter la vue au moyen d'une enceinte de toile dressée autour de la fosse.

Citons maintenant quelques exemples du fanatisme qui porte les femmes indiennes à s'immoler ainsi à la mémoire de leur mari.

En 1710, toutes les femmes du radja de Marava se sacrifièrent sur son bûcher avec un courage extraordinaire ; elles s'élancèrent toutes ensemble dans les flammes, en criant : *Siva ! Siva !* Elles furent mises par les brahmanes au rang des divinités, et, depuis, on leur rendit un culte dans un temple que l'on bâtit à l'endroit même où elles s'étaient brûlées.

Il est très-rare que la Sati ait lieu dans les classes inférieures ; aussi est-ce un grand honneur pour la famille et pour la tribu entière à laquelle appartient la victime, quand un tel événement arrive. Un missionnaire anglican raconte qu'à Tandjaour une femme de la caste méprisée des tchakilis (savetiers), ayant perdu son mari et se voyant maltraitée chaque jour par sa belle-mère, prit la résolution de se brûler toute vive sur la tombe du mort. Emerveillés, les tchakilis s'assemblèrent et convinrent de donner à cet acte, qui, dans leur opinion, devait répandre un vif éclat sur leur caste, tout le retentissement et toute la magnificence possible. Pendant deux mois entiers, ils promenèrent par toute la province la veuve dévouée, que chacun considérait comme s'étant élevée au rang de caste pure. Riches et pauvres la comblèrent de présents. Le radja lui-même lui offrit une orange et prêta son plus bel éléphant pour qu'elle fût conduite

triomphalement au lieu du sacrifice. Le courage de la tchakili ne se démentit pas un seul instant; elle distribua les objets dont elle était parée, dansa autour du bûcher, et, le visage riant, s'élança dans les flammes. Lorsque le sacrifice fut consommé, chaque assistant s'empressa de recueillir, comme de saintes reliques, quelques-uns des charbons qui avaient servi à l'accomplir; car personne ne doutait que, bien qu'elle fût issue d'une caste réprouvée, cette héroïne ne dût jouir de la béatitude et de la gloire célestes.

Dernièrement, dans l'Inde française, la veuve d'un brahmane devait se brûler. Le procureur général, M. Moiroud, mit tout en œuvre pour empêcher le sacrifice. Il fit distribuer à la brahmine et aux brahmanes les fragments des anciens livres sacrés, où le suicide des femmes se trouve expressément défendu. Il obtint même de ces derniers la promesse qu'une modique pension serait accordée à la veuve pour subvenir à ses besoins. Enfin, après un jour entier de résistance, après avoir lutté avec le procureur général pendant plusieurs heures d'une conversation où elle déploya une énergie et une force de raisonnement incroyables, la brahmine céda; mais elle déclara en même temps qu'elle était loin d'être convaincue, qu'elle avait perdu pour jamais le bonheur et le repos, qu'elle se regardait comme déshonorée à ses propres yeux et à ceux de sa famille, et qu'elle rendait le gouvernement responsable de son avenir: « Car, ajouta-t-elle, je reste inébranlable dans ma foi, mais j'ai voulu obéir au roi de France. »

Mais toutes les veuves hindoues ne montrent pas la même intrépidité. Il y en a que la vue des flammes épouvante, et qui cherchent à se soustraire au supplice auquel les voue une coutume sacrilége. Le roi du Tandjaour, mort en 1801, laissa quatre femmes légitimes. Les brahmanes décidèrent que deux de ces femmes devaient être brûlées avec le corps de leur mari, et désignèrent celles qui devaient avoir la préférence. C'eût été pour celles-ci une honte ineffaçable et un affront sanglant fait à la mémoire du défunt, si elles avaient hésité à accepter ce singulier honneur. Bien persuadées au reste qu'on aurait recours à toute sorte de moyens pour les engager de gré ou de force à se sacrifier, elles firent de nécessité vertu, et parurent se dévouer de bonne grâce au triste sort qu'on leur réservait.

On n'employa qu'un jour pour faire les préparatifs des funérailles. A trois ou quatre lieues de la résidence royale, on creusa une fosse carrée, peu profonde, et large de douze à quinze pieds en tous sens. On éleva une pyramide de bois de sandal, supportée par une espèce d'échafaud construit du même bois; et les piliers qu'ils soutenaient étaient disposés de manière qu'on pouvait, en les retirant, faire écrouler tout l'édifice. Du beurre liquide, contenu dans de vastes urnes de cuivre placées aux quatre coins, devait servir à arroser le bûcher, pour hâter la combustion. Le cortége s'avança dans l'‹
vant : en tête marchaient un gran‹
de soldats armés, suivis d'une mu‹
musiciens, principalement de trom‹
faisaient retentir l'air de sons lugub‹
eux, venait le corps du roi, porté‹
superbe palanquin ouvert, accom‹
son gourou, de ses principaux offi‹
ses plus proches parents, tous à pi‹
turban, en signe de deuil, et d'u‹
tude de brahmanes. Paraissaient e‹
deux victimes, portées aussi chacu‹
riche palanquin, et chargées plut‹
rées de bijoux. Plusieurs rangs d‹
placés de part et d'autre, mainten‹
dre, et écartaient la foule immens‹
courait de toutes parts. Les deu‹
accompagnées de quelques-unes de‹
vorites, s'entretenaient de temps‹
avec elles. Suivaient leurs parents‹
et femmes, à qui elles avaient dist‹
présents considérables avant de so‹
lais. Une affluence innombrable de‹
nes et de personnes de toutes les c‹
mait la marche.

Arrivées à l'endroit où les atte‹
mort prématurée, on leur fit faire‹
tions et autres cérémonies d'usage‹
s'en acquittèrent avec courage et s‹
Cependant, lorsqu'il leur fallut fair‹
promenade circulaire autour du bû‹
altération soudaine se fit remarq‹
tous leurs traits; leur fermeté para‹
de les abandonner, malgré les eff‹
bles qu'elles faisaient pour étouffe‹
de la nature. Durant cet intervalle,‹
vre avait été déposé sur la plate-fo‹
sée au milieu de la pyramide; on ‹
ter les deux reines, toujours cou‹
leurs riches parures, et qui, après s‹
chées l'une à droite et l'autre à g‹
prince défunt, se prirent par la mai‹
sant leurs bras par dessus son c‹
brahmanes officiants prononcèren‹
haute voix plusieurs mantras, as‹
le bûcher avec leur eau lustrale, et‹
liquide fut jeté dans le bûcher, ‹
même temps le feu fut mis, d'un c‹
plus proche parent du roi, de l'a‹
par son gourou, et tout autour par‹
manes de distinction. Bientôt les‹
s'élevèrent avec rapidité, et les su‹
l'édifice ayant été retirés, il s'écrou‹
écraser dans sa chute les deux malh‹
victimes. A cette vue, tous les sp‹
poussèrent des cris de joie. Les pa‹
entouraient le bûcher appelèrent à‹
reprises les princesses par leur‹
l'on avait entendu, disait-on, sorti‹
lieu des flammes le mot *yen* (quoi?‹
tement prononcé. Ridicule illusion‹
aveuglés par le fanatisme! comme‹
fortunées victimes n'eussent pas ‹
moment hors d'état d'entendre et ‹
dre. Deux jours après, lorsque le f‹
tièrement éteint, on retira des ce‹
restes des ossements qui avaient ‹
la violence des flammes, et on les‹
des urnes de cuivre rouge, qui fu‹

ceau du nouveau roi. Quelque
ès, trente brahmanes furent choi-
orter ces reliques à Bénarès, et les
les eaux sacrées du Gange. On
pendant une partie des ossements,
ts en poudre et mêlés avec du riz
rent avalés par douze brahmanes,
it d'expier les péchés des défunts.
, dans un village du Tandjaour,
n homme de la caste Vaisya,
ait de quelque considération. Sa
gée d'environ 30 ans, fit connaître
on de l'accompagner au bûcher. La
s'en étant rapidement répandue,
tude considérable accourut de tous
être témoin de ce spectacle. Tout
osé pour la cérémonie, et la veuve
gamment parée de tous ses atours,
urs s'avancèrent pour enlever le
défunt. Celui-ci était placé dans
de niche, ornée d'étoffes précieu-
irlandes de fleurs, de feuillages
La veuve suivait immédiatement,
s un superbe palanquin richement
ndant la marche, une foule innom-
curieux se pressaient à sa suite,
es mains vers elle en signe d'ad-
et faisaient retentir l'air de cris
e; chacun la considérait comme
portée dans le paradis d'Indra, et
sait envier son sort.
le cortége s'avançait lentement,
teurs, principalement les femmes,
nt de s'approcher d'elle, pour la
r son heureuse destinée, et atten-
nt du don de prescience qu'un dé-
aussi méritoire était censé lui
elle voulût bien prédire ce qui
erait d'heureux ici-bas. D'un air
t affable, elle annonçait à l'une
irait longtemps des faveurs de la
à l'autre, qu'elle aurait de nom-
fants qui prospéreraient dans le
celle-ci, qu'elle vivrait longtemps
avec un mari qui la chérirait; à
ue sa famille était destinée à par-
honneurs et aux dignités. Elle leur
t en même temps quelques feuilles
et l'empressement extraordinaire
voyait mettre à les recevoir, prou-
ment qu'elles attachaient un grand
lon de cette espèce de reliques.
tes de joie, ces bonnes femmes se
alors, et pas une ne doutait que
ses et une inaltérable félicité ne
désormais pleuvoir sur elle et sur

tout le trajet, qui fut assez long,
conserva un maintien assuré, un
et même riant. Mais arrivée sur la
le, où une mort cruelle allait ter-
existence, on vit sa fermeté l'a-
r tout à coup; plongée dans une
sombre rêverie, elle ne parut plus
de ce qui se passait autour d'elle;
hagards se tenaient constamment
bûcher; une pâleur mortelle cou-
visage; ses membres étaient agités
blement convulsif; l'altération de
ses traits, sa contenance abattue, décelaient l'effroi dont son âme était saisie; l'affaissement rapide de ses facultés faisait prévoir qu'elle allait tomber en défaillance. Les brahmanes qui dirigeaient la cérémonie, et ses proches parents, accoururent alors pour relever son courage et lui faire reprendre ses esprits. Soins inutiles; la malheureuse, éperdue, égarée, était sourde à leurs exhortations, et gardait un profond silence. On la fit alors descendre du palanquin; des personnes de sa famille l'aidèrent à se traîner vers un étang près duquel le bûcher était dressé; elle s'y plongea sans rien quitter de sa parure, et fut immédiatement après conduite vers le bûcher sur lequel on avait déjà placé le corps de son mari, et qui était environné de brahmanes, tenant chacun d'une main une torche allumée, et de l'autre un vase plein de beurre liquide. Les parents et les amis, dont plusieurs étaient armés de fusils, de sabres et autres armes, formaient autour une double haie, et paraissaient attendre avec impatience la fin de cette horrible tragédie. Cet appareil militaire avait pour but d'intimider la malheureuse victime, au cas où l'idée effrayante de sa mort prochaine la porterait à fuir, comme aussi de résister à toute personne qui, mue par un sentiment bien naturel de compassion et d'humanité, tenterait d'empêcher l'accomplissement de cet homicide sacrifice.

Enfin le pourohita donna le funeste signal. En un instant la pauvre veuve fut dépouillée de tous ses joyaux. Traînée plus morte que vive auprès du bûcher, elle fut contrainte, suivant l'usage, d'en faire trois fois le tour. Deux de ses proches la tenaient par la main. Elle fit le premier tour d'un pas chancelant; au second, ses forces l'abandonnèrent tout à fait, et elle tomba évanouie dans les bras de ses guides, qui ne purent, qu'en la portant, terminer cette cruelle promenade. Enfin on la jeta sans sentiment et sans connaissance sur le cadavre de son mari. En ce moment, l'air retentit de bruyantes acclamations; les brahmanes, versant sur le bois sec le beurre contenu dans leurs vases, y mirent le feu, et en un clin d'œil on n'aperçut plus qu'un tourbillon de flammes.

En 1822, près de Bombay, la veuve d'un brahmane fut conduite en grande pompe, et au son de nombreux instruments, vers le bûcher, sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme. Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait (1): « Oui, répondit-elle,

(1) Avant la prohibition définitive portée en 1829, par lord Bentinck, on avait déjà mis certaines restrictions qui en avaient un peu diminué le nombre. Ainsi, chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vînt faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays. Après de vives instances pour la détourner de son projet, on commettait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice, afin que, si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les brahmanes ne pussent

c'est bien volontairement. » On pouvait juger qu'elle mettait une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle, au moment où les chants des brahmanes exaltaient son héroïsme. A un signal donné, la Sati s'approcha du feu qui commençait à flamboyer ; elle embrassa ses parents, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amies ses bijoux et ses ornements; puis, demi-nue, encouragée et presque poussée par les brahmanes, elle se jeta dans le feu. La douleur fut vive sans doute, car, au même instant, elle fit un mouvement pour en sortir. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois ; elle se dégagea, bondit hors des flammes, et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière. Les brahmanes l'y suivirent ; malgré la résistance des Anglais présents, ils la ramenèrent vers le foyer qui pétillait avec violence. Là une espèce de lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait; les Européens demandaient qu'on fît trève au sacrifice, jusqu'à ce que le magistrat eût décidé. Alors, pour mettre fin au conflit, trois prêtres vigoureux enlevèrent la veuve sur leurs bras, et la précipitèrent au milieu du brasier ardent. Elle s'y tordit encore désespérée, et se releva pour fuir ; mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les brahmanes l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes. Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. A ce second désappointement, la rage des prêtres fut au comble ; quatre d'entre eux se jetèrent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut, pour la sauver qu'une escouade de soldats anglais arrivât sur les lieux. Les principaux coupables furent mis en prison ; mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame ; elle mourut le lendemain de ses blessures, délaissée de sa famille, et maudite comme une infâme par toute la population scandalisée.

Une autre veuve, enfant de 14 ans, périt plus cruellement encore. Elle aussi, la douleur l'avait poussée hors du bûcher; elle s'était réfugiée dans un ruisseau voisin. Là, ce fut son oncle qui vint l'endoctriner, et qui, la voyant demeurer ferme dans sa résolution d'échapper aux flammes, se fit apporter un drap mouillé, et lui dit : « Viens, je t'envelopperai dans cette toile, et je te porterai dans ta maison. — Non, non, criait l'infortunée, vous voulez me rejeter au feu ! Mon oncle ! au nom du ciel ! ayez compassion de moi ! je quitterai la famille ; j'irai trouver les parias, je vivrai comme une maudite, je mendierai, je ferai tout ce qu'on voud[...] grâce ! laissez-moi vivre. » L'onc[...] sura, lui jura par les eaux du Gan[...] ramènerait à sa demeure. Confian[...] serment, inviolable chez les Hindo[...] vre enfant se coucha sur le drap. [...] était-elle étendue, que l'oncle fana[...] ce drap comme un sac, et précipi[...] dans les flammes. Elle hurla, s[...] chercha de nouveau à fuir ; mais u[...] sabre, porté par un mahométan[...] cette épouvantable scène

lui faire violence. Ces rétractations étaient rares cependant ; car les brahmanes avaient soin de préparer et de soutenir la *Sati ;* et d'ailleurs la malheureuse savait bien que, si le cœur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de la caste, repoussée parmi les vils parias, non-seulement elle devenait infâme, mais elle était censée appeler sur son pays la peste, la guerre, la famine et les maux de toute espèce.

Dans l'île de Bali, les sacrifices [...] sont également en vogue, surtou[...] classes militaire et marchande ; ils [...] dans la classe servile, et ils ne s[...] pratiqués dans la classe sacerd[...] d'autant plus étonnant, que ce s[...] palement les femmes des brahma[...] sacrifient dans l'Hindoustan. Au[...] Satis de l'île de Bali sont plus sol[...] ceux de l'Inde, car il s'y trouve q[...] jusqu'à vingt ou soixante femm[...] donnent volontairement la mort [...] circonstances tout à fait étrang[e]s. [...] que nous en rapportons à l'article [...] LES, n° 119.

SATIBANA, déesse qui est l'o[...] vénération particulière des femm[...] trés du Tong-King.

SATKARA et **SATNAM**, noms qu[...] et les Satnamis, unitaires de l'H[...] donnent au dieu unique qu'ils a[...] premier signifie *l'auteur de la vert[...]* cond, *le vrai nom.*

SATNAMIS, c'est-à-dire *ado[...] vrai nom*, sectaires hindous qui f[...] sion d'adorer un seul Dieu, princi[...] teur de toutes choses, exempt d[...] sensibles, sans commencement e[...] Ils ont toutefois emprunté leu[...] sur la création à la philosophie d[...] ou plutôt aux formes modifiées so[...] les elle est mise à la portée du vulg[...] ils regardent l'existence des êtres c[...] illusion ou l'œuvre de Maya, car [...] mitif de Bhavani, épouse de Si[...] quemment ils admettent le panthé[...] tout entier, et quoiqu'ils n'ado[...] seul Dieu, ils vénèrent tout ce q[...] dent comme des manifestations d[...] visible dans les avatars, particuliè[...] incarnations en Rama et en Krich[...]

On confond souvent les Satnam[...] Sadhs; ils en diffèrent cependan[...] sieurs points de doctrine. Ils s'en [...] aussi par un double cordon de [...] portent autour du poignet droit. [...] uns se tracent sur le front une lig[...] diculaire avec des cendres proven[...] crifices faits à Hanouman.

Leur doctrine ressemble assez [...] quiétistes hindous; elle leur re[...] d'avoir une complète indifféren[...] monde, ses plaisirs et ses pei[...] entièrement soumis à leur g[...] tuel, d'être doux et compatissant[...] cher strictement à la vérité, de [...] de tous leurs devoirs religieux [...]

dre sans cesse à la béatitude finale,
iste à s'absorber dans l'esprit uni-
›énètre toute chose.
ıamis se regardent comme formant
séparé, qui a pour fondateur Djag-
ss, Kchatriya de naissance, né dans
l'Aoude, et mort à Katwa; entre
et Ayodhya, où l'on voit son tom-
ı dû vivre vers le milieu du siècle
Voici un passage de l'un de ses ou-
L'homme pur vit au milieu de tous,
ıt loin de tous. Il ne doit avoir d'af-
our rien. Il connaît ce qu'il peut
, mais il ne fait point de recherches.
ıi ne vient; il n'apprend ni n'ensei-
ȝ crie ni ne soupire, mais il discute
même. Pour lui, il n'y a ni plaisir,
ni clémence, ni colère, ni fou, ni
gdjivan-Das voudrait savoir s'il y a
ne aussi exempt de ces imperfec-
i vive à part de la nature humaine,
se livre pas à des discours futiles. »
!, dieu des semailles chez les an-
nains. Dans un autre sens, Jupiter
'ent appelé *Sator hominum deorum-*
des dieux et des hommes.
.NALES, fêtes que les Romains cé-
le 16 décembre, et qui duraient
solstice d'hiver, époque du renou-
! de l'année. Il est positif que ces
.ent été établies en Italie longtemps
ondation de Rome. Les uns en attri-
stitution à Janus, d'autres à Hercule;
en fait honneur aux Grecs, chez
ces fêtes avaient pour but principal
enter l'égalité qui régnait parmi les
dans le temps de Saturne. Pendant
les cérémonies de cette fête, la puis-
s maîtres sur leurs esclaves était
ıe, et ceux-ci disaient et faisaient ce
plaisait; ils changeaient même de
s avec leurs maîtres.
ıt les saturnales romaines, tout ne
que le plaisir et la joie; les tribu-
ient fermés, les écoles vaquaient,
es du sénat étaient suspendues; il
rmis d'entreprendre aucune guerre,
uter un criminel, ni d'exercer au-
ue celui de la cuisine; les enfants
; les rues en criant: *Io saturnalia.*
s'envoyait des présents et se don-
ıomptueux repas. De plus, la ville,
dit public, cessait tous les travaux,
irait sur le mont Aventin, comme
'endre l'air de la campagne. Il était
ux esclaves de jouer contre leurs
et de leur dire impunément tout ce
ulaient; ceux-ci les servaient à ta-
ne pour faire revivre l'âge d'or. En-
ınt le rapport de Macrobe, toute li-
ıit permise aux esclaves pendant les
ıs. D'abord, la fête ne durait qu'un
ıis Auguste ordonna qu'elle serait
pendant trois, auxquels Caligula en
ı quatrième, qu'il appela *Juvenalis;*
s, on mêla les saturnales avec les
s; ce qui prolongeait la durée de
, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à
s.

La statue de Saturne qui, pendant toute l'année, était liée avec des bandelettes de laine, en était débarrassée pendant la fête. Les cérémonies religieuses consistaient en prières adressées à Saturne, dans lesquelles on lui rendait grâces des années dont on avait déjà joui, et on lui demandait de prolonger les jours de ses adorateurs. On sacrifiait aussi à ce dieu la tête couverte, contre l'usage reçu dans les cérémonies semblables. Les offrandes consistaient en figures humaines. Les Latins disaient qu'anciennement on sacrifiait réellement à Saturne des victimes humaines; mais qu'à son retour d'Espagne, Hercule abolit cet usage barbare, en donnant à l'oracle, sur lequel il se fondait, un sens plus humain. Il leur dit que le mot κεφαλὰς pouvait très-bien s'entendre de *têtes* en figure, et que φωτὰς, qu'ils croyaient désigner *des hommes*, signifiait *des lumières*, et qu'ainsi ils devaient offrir des cierges ou flambeaux. Dans la suite, cependant, on donna, durant ces fêtes, des combats de gladiateurs, ce qui ramenait les Romains à la barbarie antique. Les plaisirs et les festins auxquels on se livrait pendant les saturnales, donnèrent lieu à l'expression usitée, *Saturnalia agere*, pour dire faire grande chère.

SATURNE (1), fils d'Uranus et de Vesta, ou du Ciel et de la Terre. Il mutila son père de peur qu'il n'eût des enfants : c'était l'opinion commune de la Grèce. Sa femme était Rhéa dont il eut plusieurs fils : et sachant qu'un d'entre eux devait lui ôter l'empire, il les dévorait tout d'abord après leur naissance; mais Rhéa, voulant sauver Jupiter nouveau-né, donna à son père une pierre qu'il dévora au lieu de l'enfant (2). Aussi dérive-t-on son nom de *Saturus*, parce qu'il se rassasia de ses propres enfants. Jupiter, devenu grand, fit la guerre à son père, le vainquit, et, après l'avoir traité comme Uranus avait été traité par son fils, il le chassa du ciel, ou, selon quelques-uns, il le précipita au fond du Tartare avec les Titans qui l'avaient assisté dans cette guerre. Saturne eut trois fils de Rhéa, Jupiter, Neptune et Pluton, et une fille, Junon, sœur jumelle et épouse de Jupiter Quelques-uns y ajoutent Vesta et Cérès, outre un grand nombre d'autres enfants qu'il eut de plusieurs maîtresses, comme le centaure Chiron de la nymphe Philyre, etc.

Saturne, détrôné par son fils Jupiter, dit Virgile, pour se dérober à sa poursuite, s'enfuit de l'Olympe, et vint se réfugier en Italie. Il y rassembla les hommes féroces, disséminés sur les montagnes; il leur donna des lois, et voulut que le pays où il s'était caché, et qui avait été pour lui un sûr asile, portât le nom de *Latium*. On dit que son règne fut l'âge d'or, ses paisibles sujets étant gouvernés avec douceur. L'égalité des conditions fut rétablie, dit Justin; aucun n'é-

(1) Article du *Dictionnaire* de Noël.

(2) Cette fable absurde pourrait fort bien être fondée sur une équivoque des langues orientales, où ברא בן *il engendra un fils*, aura été changé en ברה אבן *il dévora une pierre.*

tait au service d'un autre ; personne ne possédait rien en propre ; toutes choses étaient communes, comme si tous n'eussent eu qu'un même héritage. C'était, dit-on, pour rappeler la mémoire de ces temps heureux qu'on établit les saturnales, et le règne de Saturne fut appelé le règne d'or.

Diodore de Sicile, rapportant la tradition des Crétois sur les Titans, fait de Saturne le même éloge que les poëtes : « Saturne, l'aîné des Titans, dit-il, devint roi ; et, après avoir donné des mœurs et de la politesse à ses sujets, qui menaient auparavant une vie sauvage, il porta sa réputation et sa gloire en différents lieux de la terre. Il régna dans les pays occidentaux, où sa mémoire était surtout en vénération. En effet, les Romains, les Carthaginois, lorsque leur ville subsistait, et tous les peuples de ces parages, ont institué des fêtes et des sacrifices en son honneur, et plusieurs lieux lui sont consacrés par leur nom même. La sagesse de son gouvernement avait en quelque sorte banni les crimes, et faisait goûter un empire d'innocence, de douceur et de félicité. La montagne, qu'on appela depuis le mont Capitolin, était anciennement appelée le mont *Saturnin ;* et, si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, l'Italie entière avait porté le nom de *Saturnie.* »

Plusieurs auteurs ont eu recours à l'allégorie pour expliquer la fable de Saturne. « Toute la Grèce est imbue de cette vieille croyance, dit Cicéron, que Cœlus fut mutilé par son fils Saturne, et Saturne lui-même enchaîné par son fils Jupiter. Sous ces fables impies se cache un sens physique assez beau. On a voulu marquer que l'éther, parce qu'il engendre tout par lui-même, n'a pas ce qu'il faut à des animaux pour engendrer par la voie commune. On a entendu par Saturne celui qui préside au temps et qui en règle la mesure : ce nom lui vient de ce qu'il dévore les années, et c'est pour cela qu'on a feint qu'il dévorait ses enfants ; car le temps, insatiable d'années, consume toutes celles qui s'écoulent. Mais, de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire l'a soumis au cours des astres qui sont comme ses liens. »

D'autres philosophes n'ont eu égard qu'à la planète qui porte le nom de Saturne, et qui est la plus grande et la plus élevée de toutes : selon eux, ce que les poëtes disent de la prison de Saturne enchaîné par Jupiter, signifie seulement que les influences malignes, envoyées par la planète de Saturne, étaient corrigées par des influences plus douces, émanées de celle de Jupiter. Les Platoniciens mêmes, au rapport de Lucien, s'imaginaient que Saturne, comme le plus proche du ciel, c'est-à-dire le plus éloigné de nous, présidait à la contemplation.

Saturne, quoique père des trois principaux dieux, n'a point eu le titre de père des dieux chez les poëtes, peut-être à cause de la cruauté qu'il exerça envers ses enfants ; au lieu que Rhéa était appelée la mère des dieux, la grande mère, et était honorée sous ce titre dans tout le paganisme. C' être aussi l'idée de cette cruauté, q plusieurs peuples à rendre à ce culte horrible par l'effusion du : main. Ce fut chez les Carthaginois qu particulièrement honoré, et c'est impie et barbare qui a toujours plus grand reproche que la postéri à cette nation. Diodore rapporte Carthaginois, vaincus par Agatho buèrent leur défaite à ce qu'ils ava Saturne en substituant d'autres er place des leurs qui devaient être et, pour réparer cette faute, selo: que, ils élurent, d'entre la première deux cents jeunes garçons pour ét lés. Il y en eut encore plus de tr autres qui, se sentant coupables, : d'eux-mêmes pour le sacrifice. A ce dit Plutarque, le jeu des flûtes et panons faisait un si grand bruit, cris de l'enfant immolé ne pouva entendus.

Les Carthaginois ne furent pas coupables de cette odieuse supe nos anciens Gaulois et plusieurs d'Italie, avant les Romains, in aussi à Saturne des victimes humai nys d'Halicarnasse raconte qu'Herc lant abolir en Italie l'usage de ces s éleva un autel sur la colline Saturn qu'il fit immoler des victimes sa pour être consumées par le feu sa pour ménager en même temps la des peuples qui pouvaient se repro voir abandonné leurs anciens rites, aux habitants le moyen d'apaiser de Saturne, en substituant, à la p hommes qu'on jetait pieds et m dans le Tibre, des figures qui a ressemblance de ces mêmes hom par là il leva le scrupule qui pouva de ce changement.

Rome et plusieurs autres villes d dédièrent des temples à Saturne, e dirent un culte religieux. Ce fu Hostilius, roi de Rome, selon Mac établit les Saturnales en son hon temple que ce Dieu avait sur le per Capitole fut dépositaire du tréso par la raison que, du temps de c'est-à-dire pendant le siècle d'or, commettait aucun vol. Sa statue é chée avec des chaînes qu'on ne qu'au mois de décembre, parce Apollodore, c'est au dixième mois fœtus est sur le point de paraître n'étant plus retenu que par les liens de la nature.

On lit, dans Plutarque, la relat voyageur qui dit avoir visité la pl îles qui sont vers la Grande-Bretag l'une de ces îles était la prison de qui y était gardé par Briarée, ense un sommeil perpétuel, et qu'il est en d'une infinité de démons qui sont à : comme esclaves.

Saturne était communément re comme un vieillard courbé sous

ı, tenant une faux à la main, pour
u'il préside au temps et à l'agri-
ouvent il est couvert d'un voile.
un globe sur la tête, il est consi-
ıe planète.
l'étymologie du nom de *Saturne*,
ons le rapprocher, avec M. Troyer,
t *Sani-tara*, l'étoile de Sani; or Sani
ète que nous nommons Saturne.
IIE, surnom de la déesse Junon,
turne.
IIENS, hérétiques du IIe siècle,
ent les erreurs de Saturnin d'An-
iciple de Ménandre. Leur doctrine
ı près la même que celle des Gnos-
des Basilidiens sur Dieu, la ma-
réation, la providence, les génies.
aient que le monde était gouverné
sprits qui étaient les artisans, et
d'eux était le dieu adoré par les
ı méchants avaient été créés par
sprits révoltés contre le Dieu sou-
es bons au contraire provenaient
ə créatrice des bons génies. Jésus-
ué d'un corps apparent, était venu
re pour anéantir le dieu des Juifs
les hommes. Saturnin, ennemi de
, comme régie par les mauvais es-
ilait que l'on s'abstînt de l'usage
de et du vin; il détournait aussi
e par lequel avait lieu la procréa-
corps. Il fut réfuté par saint Iré-
ıllien, Eusèbe et Théodoret.
ı-SANKRANTI, fête que les Hin-
brent à l'entrée du soleil dans le
Bélier. En ce jour-là, les Indiens
nt et font des bonnes œuvres. Ils
ıt aussi aux brahmanes de la farine
torréfiés (*satwa*), dont on fait une
t de là que cette fête tire sa déno-
Sankranti est le nom qu'on donne
du soleil dans un nouveau signe.
, un des dix Viswas, divinités hin-
'oquées dans les cérémonies funè-
lées *Sraddhas*.
BHAMA, une des épouses du dieu
Voy. PARIDJATA.
LÔKA, c'est-à-dire *monde de la vé-*
jour de la vertu. C'est, suivant les
le quatrième paradis, celui où ré-
eu Brahmâ avec sa femme Saras-
Gange arrose cet asile divin, et
qu'une partie de ses eaux purifian-
escendues sur la terre. Là goûtent
ıables voluptés les pénitents qui
stingués par des vertus éminentes,
ouche n'a jamais été souillée par
ige, et les femmes qui se sont vo-
ent brûlées sur le corps de leur
pendant il faut être brahmane
oir être admis dans ce paradis;
ımes d'une autre caste, quelque
t pure qu'ait été leur vie, en sont
ement exclues. On donne encore à
le nom de *Brahmâ-loka*. Au-des-
Déva-loka, ciel suprême.
YOUGA, *âge de la vertu*; c'est
des Hindous, qui a duré 1,728,000
KRITAYOUGA.

SATYRES, divinités champêtres des Grecs et des Romains, qui les représentaient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal; quelquefois cependant on ne leur donne que les pieds de chèvre. On fait naître les satyres de Mercure et de la nymphe Iphthimé, ou bien de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Les poëtes supposaient qu'ils faisaient leur séjour dans les forêts et sur les montagnes, où ils s'occupaient à poursuivre les nymphes et les bergères égarées dans la campagne. On disait que les satyres avaient accompagné Bacchus dans son expédition des Indes. Le poëte Nonnus dit qu'originairement ils avaient entièrement la forme humaine, et qu'ils avaient pour fonction de garder Bacchus; mais comme ce dieu, malgré tous ses gardes, leur échappait en se déguisant tantôt en bouc, tantôt en fille, Junon, irritée de ces métamorphoses dangereuses pour le sexe, donna aux satyres des cornes et des pieds de chèvre.

Pline le naturaliste prend les satyres des poëtes pour une espèce de singe; et il assure que, dans une montagne des Indes, il se trouve des satyres à quatre pieds qu'on prendrait de loin pour des hommes. Il est certain que quelques grandes espèces de singes ont pu donner le change, et qu'il y a tels de ces animaux qui encore à présent épouvantent les hommes et poursuivent quelquefois les femmes; c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables sur leur complexion amoureuse. D'un autre côté, il est souvent arrivé que des bergers couverts de peaux de chèvre, ou des pâtres, aient contrefait les satyres pour séduire d'innocentes bergères. De là l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergers tremblèrent pour leurs troupeaux, les bergères pour leur honneur; ce qui fit qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices, et par les offrandes des premiers fruits et des prémices des troupeaux. Voilà peut-être la véritable origine de tous les contes qu'on a faits sur les satyres.

Cependant on a cru longtemps à leur existence; quelques auteurs rapportent qu'un certain Euphémus, voyageant sur mer, fut jeté par la tempête dans une île où il trouva des espèces d'hommes sauvages tout velus, qui avaient une queue derrière le dos, et qui voulurent enlever les femmes de l'équipage. La même illusion se reproduisit lors de la découverte de l'Amérique; les navigateurs, qui accompagnaient Christophe Colomb, prirent pour un appendice naturel, ce qui n'était qu'un ornement ou une prolongation de la ceinture des sauvages presque nus. On dit que César, s'étant arrêté sur le bord du Rubicon, indécis s'il devait passer ou non, vit une espèce de satyre jouant du chalumeau, qui semblait l'inviter à passer ce fleuve. Plutarque raconte, dans la Vie de Sylla, que ce général romain étant à Athènes,

on lui apporta un satyre. Nous lisons dans saint Jérôme, qu'on en vit un vivant à Alexandrie, et qu'après sa mort, il fut salé et embaumé pour être porté à Antioche, afin que l'empereur Constantin pût le voir. Il est positif que, dans ces derniers cas, il s'agissait tout simplement de grands singes du genre de ceux que nous appelons aujourd'hui orang-houtan, ou chimpanzé. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est ce que raconte saint Jérôme, dans la Vie de saint Paul, premier ermite; que saint Antoine rencontra dans le désert un satyre qui lui présenta des dattes, et lui dit qu'il était un de ces habitants des bois que les païens avaient honorés sous le nom de Faunes et de Satyres. Il ajouta que ceux de son espèce l'avaient député vers lui pour le prier d'intercéder pour eux auprès du Sauveur du monde, qu'ils reconnaissaient être descendu du ciel pour le salut du genre humain. Cette apparition, si elle eut lieu en effet, ne pouvait être qu'une illusion du démon.

Des rabbins se sont imaginé que les Faunes et les Satyres étaient véritablement des hommes, mais dont la structure était demeurée imparfaite, parce que Dieu, occupé à les faire, fut surpris par le soir du sabbat, et contraint d'interrompre son ouvrage.

SAUDASA, un des noms de Yama, dieu des enfers, chez les Indiens.

SAUGATAS, secte indienne, confondue ordinairement avec les bauddhas, ou bouddhistes proprement dits, mais qui en diffère en quelques points peu importants. Ils avaient reçu de Sougata-Mouni ce dogme singulier que la charité et la tendresse pour toute espèce de créature animée comprennent tous les devoirs moraux et religieux.

SAURAPATAS ou SAURAS, Hindous adorateurs de *Souryapati*, le dieu Soleil. Ceux qui ne reconnaissent d'autre dieu que cet astre sont en très-petit nombre dans l'Inde, et ils diffèrent peu des autres sectes dans leurs pratiques religieuses. Leur *tilaka*, ou marque distinctive qu'ils portent sur le front, est faite d'une manière particulière avec du sandal rouge, et leur collier doit être de cristal. Outre qu'ils doivent s'abstenir de sel dans leurs repas, tous les dimanches et les jours de *sankranti*, ils ne peuvent manger quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'ils aient aperçu le soleil; ainsi il est fort heureux pour eux qu'ils n'habitent pas dans nos contrées, où le soleil est quelquefois plusieurs jours de suite sans se montrer.

Un auteur indien partage les Sauras en six classes, savoir: 1° ceux qui adorent le soleil levant comme le type de Brahmâ ou du pouvoir créateur; 2° ceux qui adorent le soleil de midi, en qualité d'Iswara, et comme ayant la faculé destructive et régénératrice; 3° ceux qui vénèrent le soleil couchant, comme prototype de Vichnou, avec l'attribut de la conservation. La 4° classe comprend les partisans de la *Trimourti* (trinité); ils adressent leur culte au soleil dans les trois [é]tats que nous venons d'indiquer, et le con[sidè]rent comme le type des trois attributs divins. L'objet du culte de la 5° c[lasse n'est] pas bien clairement établi; il para[ît cepen]dant que c'est l'adoration du solei[l en tant] que corps réel et matériel, dont l[es taches] qu'on aperçoit à sa surface sont ses [cheveux et] sa barbe, etc. La 6° classe est op[posée à la] précédente, en ce qu'elle ne croit [pas qu'il] soit nécessaire d'adresser son culte [au soleil] matériel et visible; ils se forgent [un soleil imagi]naire mental, sur lequel ils médite[nt, et au]quel ils offrent leurs adorations. [Ils se tra]cent des cercles avec un fer roug[e sur le] front, les bras et la poitrine. La c[inquième] classe est la seule qui compte au[jourd'hui] quelques partisans.

SAURI, un des noms de Vichno[u ou de Kri]chna; il est dérivé de *soura*, héros.

SAUTEURS: 1° fanatiques du pa[ys de Gal]les en Angleterre, qui, se préten[dant poussés] par l'esprit de Dieu, sautaient, [dansaient] et faisaient mille extravagances d[ans leurs] cérémonies religieuses. *Voy.* JUMP[ERS].

2° Il y a en Pologne une secte j[uive qui] prend la dénomination de *Khasidi[m ou pié]tistes*. L'extravagance de leurs geste[s pendant] le service divin leur a fait donner l[e nom de] *sauteurs juifs*. On les voit tout à co[up rom]pre le silence par des éclats de rire[, battre] des mains, sauter d'une manière fr[énétique,] élever leur visage vers le ciel, m[ontrer le] poing comme s'ils défiaient le Tout-[Puissant] de refuser l'objet de leurs demande[s. On dit] que ces fanatiques sont très-nom[breux en] Pologne et dans la Turquie d'Euro[pe. Voy.] KHASIDIM.

SAUTRANTIKAS, secte partic[ulière de] bouddhistes qui suivent les soutras [ou apho]rismes de Bouddha. Leur doctrine [tient plus] à la métaphysique qu'à la religion[; il nous] suffira de dire qu'ils admettent co[ntre leurs] adversaires, que la matière exist[e réelle]ment; mais que les objets extérieu[rs sont] perçus par l'homme que médi[atement,] c'est-à-dire au moyen d'images [ou de for]mes ressemblantes, présentées à l['esprit;] tandis que les Vaibhachicas reco[nnaissent] la perception immédiate et direc[te de ces] mêmes objets.

SAUVEUR DU MONDE, nom qu[e les chré]tiens de toutes les sectes donnen[t à Jésus-]Christ, Fils de Dieu, qui, par sa [mort, a] sauvé les hommes, en les dél[ivrant de] l'esclavage du péché et de la mort [éternelle,] et leur a procuré le moyen de [recouvrer] leurs droits à l'héritage céleste. L[e mot] *Sauveur* n'est au reste que la trad[uction du] nom de *Jésus* (en hébreu *Ieschua*, s[auveur]), qui lui fut donné par l'ordre mêm[e de Dieu] son père.

SAVITRA, un des onze Roudras [de la my]thologie hindoue.

SAVITRI, nom sous lequel le solei[l était au]trefois adoré par les Hindous; il sig[nifie *géné*]*rateur*. Ils l'invoquaient comme le p[ère] de toute science, présent partout, e[n] l'air immense; comme le grand pa[...] le protecteur et le gardien des [...] supposaient que Savitri protégeait [...]

re leurs ennemis, leur montrait des
iles et les gardait de toute cala-
la promptitude de ses secours et
ndeur de ses largesses.
t, idole des anciens Arabes, ado-
a tribu de Hamadan : elle représen-
mme, et fut détruite par Mahomet,
de la Mecque.
, un des mauvais génies créés par
en opposition aux Amschaspands
Ormuzd. Le nom de Sawel signi-
.
ES, poëtes et ministres de la reli-
étaient, chez les Scandinaves, ce
Druides étaient chez les Gaulois et
chez les Bretons. Les vers étaient
re de littérature cultivé chez eux;
eule façon de transmettre à la pos-
hauts faits des rois, les victoires
s et la mythologie des dieux. On
plus grands honneurs aux scal-
taient souvent de la naissance la
re, et plusieurs souverains se glo-
ce titre. Les rois avaient toujours
scaldes à leur cour, et ces derniers
chéris et honorés; ils leur don-
ce dans les festins parmi les grands
le la couronne, et les chargeaient
es commissions les plus importan-
ue ces rois marchaient à quelque
, ils se faisaient accompagner des
qui, témoins oculaires de leurs
les chantaient sur le champ de ba-
citaient les guerriers aux combats.
ignoraient la flatterie et ne louaient
que sur des faits bien constatés.
vason, roi de Norwége, en 995, dans
e bataille, plaça plusieurs scaldes
sa personne, en leur disant avec
Vous ne raconterez pas ce que vous
endu, mais ce que vous aurez vu. »
ies des scaldes étaient les seuls
ts historiques des nations du Nord,
a puisé tout ce qui nous reste de
ancienne de ces peuples.
NDRE, fleuve de la Phrygie, ho-
me un dieu. Il prend sa source au
mont Ida, et va se jeter dans la mer
promontoire de Sigée. On en attri-
gine à Hercule. Ce héros, se trou-
êmement pressé de la soif, se mit à
rre et en fit sortir une source qui
om à cette circonstance, σκάμμα ἀν-
issement d'homme. Le scholiaste
ajoute que l'endroit où Hercule
terre avait donné quelques gouttes
rce qu'il venait d'être frappé de la
vertu des prières du héros adres-
iter pour obtenir du soulagement
qui le pressait. D'autres disent que
ière prit son nom d'un Phrygien
camandre. Ses eaux avaient, dit-on,
été de rendre blonds les cheveux
es qui s'y baignaient. Le Scaman-
un temple et des sacrificateurs. Ho-
mention du sage Dolopion en cette
Ce fleuve était tellement respecté
ays, que toutes les filles, la veille
noces, avaient coutume d'aller se
baigner dans ses eaux et de lui consacrer leur virginité. Le dieu, flatté d'une pareille offrande, sortait d'entre les roseaux, prenait la jeune fille par la main et la conduisait dans sa grotte. On devine comment ce rôle était joué. Mais un jour la ruse fut découverte, ainsi que l'orateur Eschine le rapporte dans ses lettres. Callirhoé, jeune fille d'une rare beauté, mais sans doute aussi d'une simplicité non moins grande, était allée, suivant la coutume, consacrer sa virginité au Scamandre; un jeune homme qui, depuis longtemps, l'aimait sans espérance, s'arrangea de manière à jouer le rôle du fleuve. Quelques jours après, Callirhoé ayant rencontré ce jeune homme, le montra à ceux qui l'accompagnaient et dit ingénument : Voici le fleuve Scamandre. Ces paroles découvrirent la fourberie, et le téméraire évita, par une prompte fuite, le châtiment qu'on lui destinait.

SCAPULAIRE (Confrérie du Saint-), appelée aussi *de Notre-Dame du Mont-Carmel;* elle fut instituée par saint Simon Stock, sixième général de l'ordre des Carmes, afin de reunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer la sainte Vierge d'un culte spécial. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il l'établit en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut, le 16 de juillet, vers l'an 1250. Cette confrérie fut approuvée par plusieurs papes, qui lui accordèrent de grands priviléges. Les membres de la confrérie, hommes et femmes, sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire (1) au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Eglise ou le petit office de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'abstenir de viande les mercredis, vendredis et samedis; ou, s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés d'y suppléer en récitant sept autres fois les mêmes prières. Ceux qui, ayant été agrégés à la confrérie du Saint-Scapulaire, négligent ces pratiques, perdent, pendant le temps qu'ils ne s'en acquittent pas, la faculté de gagner les nombreuses indulgences qui sont attachées à leur accomplissement.

SCARABÉE, insecte de la tribu des coléoptères, très-célèbre dans la religion des Egyptiens, qui lui rendaient un culte presque divin. Il paraît que ce peuple vénérait

(1) Le *Scapulaire*, comme l'indique son nom, était un vêtement qui couvrait les épaules ; les paysans et ceux qui portaient des fardeaux le mettaient sur leurs autres habits pour les préserver. Les anciens moines, qui se livraient à des travaux pénibles, s'en servaient également ; de là il est passé dans plusieurs ordres religieux. Le Scapulaire à l'usage des personnes qui vivent dans le monde, est fort petit, pour qu'on puisse le dissimuler facilement sous les vêtements. Il ne consiste qu'en deux petites pièces de drap brun ou carmélite, suspendues à deux rubans de laine ou de fil, et qu'on attache sur l'estomac et sur le dos, en le passant dans le cou

trois espèces de scarabées, dont la plus remarquable, la seule même dont il nous reste des monuments, est celle que les naturalistes appellent scarabée sacré. On la distingue facilement par les cinq divisions de l'écusson. Ce scarabée est gravé sur les obélisques et les temples de l'Egypte. Il fallait, dit-on, que le bœuf qu'on prenait pour jouer le rôle d'Apis en eût l'empreinte sur la langue.

Le culte du scarabée était symbolique. Cet insecte était, chez les Egyptiens, l'emblème de plusieurs divinités. Tantôt il était l'image du soleil; c'est de là qu'on le voit représenté avec la tête d'un soleil rayonnant. La femelle de cet animal dépose ses œufs dans de petites boules d'excréments qu'elle roule à reculons, ce qui indiquait, chez les Egyptiens, la marche du soleil, qui a lieu en sens contraire du mouvement de tout le ciel. Une autre espèce de scarabée à deux cornes était, pour cette raison, consacrée à Isis, qui représentait la lune. Dans la table Isiaque, on voit un scarabée avec la tête d'Isis. Ailleurs, une autre figure offre deux prêtresses qui se tiennent devant cet insecte, les mains jointes, comme pour l'adorer. Les anciens prétendaient qu'il roule sa boulette pendant vingt-huit jours, c'est-à-dire pendant la période employée par la lune pour achever sa révolution mensuelle. Horus Apollon parle d'une troisième espèce de scarabée qui n'a qu'une corne et qui représente Thoth ou Hermès. Le dieu Chnouphis-Nilus était symbolisé par un scarabée à tête de bélier surmontée du disque. Cet animal se retrouve fréquemment dans les hiéroglyphes, où il figurait les lettres T et D de l'alphabet. Les Egyptiens sculptaient aussi des scarabées en marbre, en jaspe et en pierres dures; ils gravaient des figures ou des caractères sur la surface intérieure, qui était plate; de là est venue la forme ovale des pierres gravées qu'on appelle souvent scarabées, parce qu'elles paraissent détachées de la figure en bosse de cet animal. Les Basilidiens, qui mettaient sur leurs *abraxas*, ou amulettes magiques, les divinités égyptiennes, ne manquaient pas d'y figurer aussi le scarabée.

SCÉNOPÉGIE, nom grec de la fête des tentes ou des tabernacles chez les Juifs. Elle se célébrait tous les ans, le 15 du mois de Tisri, et durait sept jours, pendant lesquels ils habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillages, en mémoire de ce que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avaient habité longtemps sous des tentes dans le désert. On offrait chaque jour un certain nombre de victimes en holocauste, et un bouc en sacrifice pour l'expiation du péché. Pendant la durée de cette fête, les Juifs faisaient des festins avec leurs femmes et leurs enfants, où ils admettaient les lévites, les étrangers, les veuves, les orphelins. Les sept jours expirés, la fête se terminait par une nouvelle solennité, qu'on célébrait le huitième jour, et où tout travail était défendu comme le premier.

SCHABOUOTH (c'est-à-dire *Semaines*), nom que les Juifs donnent à la fête de côte, parce qu'on la célèbre aprè maine de semaines, ou sept semai celle de Pâques. Dans le calendrier elle tombe toujours le 6 du mois On l'appelle encore fête *des Prém* la *Moisson*. *Voy.* PENTECÔTE, n. 1.

SCHACA, déesse des Babylonie l'Ops des Romains.

SCHADDAI, un des noms que d'après la Bible, donnent à Dieu. (duit communément par *Tout-Puiss*

SCHAFIITES, une des quatre : putées orthodoxes de la religion mu Elle tire son nom de l'iman Schafi, ou Ascalon, en Palestine, l'an 150 gire (767 de J.-C.), et mort en Ég 204 (819). Les partisans de sa d répandirent d'abord dans le Mewe mais c'est principalement dans l'Ara les trouve aujourd'hui. Schafi fut l imam qui disserta sur la jurispru doctrine, comme celle des trois autr Abou-Hanifa, Malik et Hanbal, (une secte particulière qu'un rite i tif et pratique du Coran et des tradi

SCHAHARITH, nom que les Jui nes donnent à leur prière du matin relative aux sacrifices perpétuels Israélites offraient à Dieu tous le Le temps de cette prière comme la pointe du jour et finit dans la m faut cependant que la lecture appel *Israël* soit faite avant que le solei couru le quart de sa course sur l'ho

SCHAHRIVER, un des sept Amsc créés par Ormuzd; il présidait taux.

SCHAMAI, une des *Tacouin* o des Orientaux. Elle fut préposée, a ses compagnes, à la garde de Sagfag à quatre têtes, vaincu par Caherm de la Perse. *Voy.* TACOUIN.

SCHAMANS, prêtres des Tarta CHAMANISME, CHAMANS.

SCHAMATIS, sectaires musulma tenant à l'hérésie des Imamis; ils t nom de Yahya, fils d'Abou-Schamit Schomaït. Cette secte assure que l passé de Djafar à son fils Mohamm enfants de celui-ci, et non point autre fils de Djafar, comme le so les autres Imamis.

SCHAMLACA, prière superstit plutôt magique, dont les Orientau vent pour faire des prestiges et de tements au moyen de certaine pou cendre de chauve-souris, prépar effet.

SCHAMMASCH, c'est-à-dire *mini cre;* espèce de sacristain qui, dans gogues des Juifs, est chargé des temple et du soin d'y entretenir l la propreté, d'allumer les lampes et gies et de préparer tout ce qui est n au culte.

SCHAMMATHA, la plus intense terrible des excommunications chez L'excommunication mineure porte

ui; la majeure, celui de *Kherem;* est le *Schammatha*. Elle se prontre ceux qui ont profané les choes ou commis un sacrilége; celui excommunié de la sorte est retransociété des hommes et livré à toute de la justice divine. Quelques-uns que cet anathème est le même que t parle saint Paul sous le nom de *ha*, ce qui signifie *le Seigneur vient*; ngage talmudique, *Schem-atha* a la nification. Mais il est plus probace mot vient du verbe rabbinique *h*., exclure, séparer de la société nes. Il paraît cependant, par plussages des livres des rabbins, que ommunication n'était pas toujours le, et que celui qui l'avait encouit être réconcilié avec l'Eglise ju u reste, le mot *Schammatha* est pris is pour exprimer les divers genres unication. *Voy.* EXCOMMUNICATION, REM, NIDDOUI.

ISCHTANIS, sectes de Juifs orienples de Scharischtan; celui-ci préil y avait quatre-vingts versets de étaient perdus, et soutenait que la n sens intérieur et spirituel consens extérieur et littéral.

-KOREKIA, fête de l'Epiphanie ingréliens. Ce jour-là ils se metger une poule de bon matin et à ieusement, en priant Dieu de les ès quoi ils se rendent à l'église à cheval. Le prêtre, vêtu de ses hadotaux, les mène de là en procesrivière la plus prochaine, dans ivant : en tête s'avance un homme le temps en temps de la trompette. i d'un autre qui porte une banès celui-ci vient un autre qui tient huile de noix et une calebasse sur ont attachées cinq bougies en forme puis un autre encore avec du feu ens. Tout le monde les suit sans la hâte, en chantant *Kyrie eleison*. vient le dernier, et, lorsqu'il est récite les prières marquées pour la , brûle de l'encens, verse de l'huile u, allume les cinq bougies attala calebasse, et la met sur l'eau ne nacelle. Ensuite il plonge une l'eau et asperge les assistants avec llon. Tout le monde alors s'em se laver le visage dans cette rivellement bénite, et emporte chez outeille de cette eau.

NIL, nom de la première manifesl'Intelligence, suivant la doctrine es. Cette Intelligence n'est autre a, premier ministre de Hakem, la ncarnée. Comme la divinité sutte Intelligence s'incarna successins la suite des temps. Sa première tion eut lieu, sous le nom de *Schat*le la divinité portait le nom d'Ale Schatnil n'est autre qu'Adam le de Danil, né dans une ville de mmée Adminia. Il exerçait extérieurement la profession de médecin des corps; mais, en réalité, il était le médecin des âmes par la doctrine de l'Unité qu'il prêchait. Il quitta son pays et vint dans le Yémen, en Arabie. Etant entré dans la ville de Sirna, et voyant que tous les habitants étaient polythéistes, il les invita à embrasser la doctrine de l'Unité et à adorer le Seigneur. Ils se convertirent par son ministère, et la ville se trouva divisée en deux partis, celui des Unitaires et celui des Polythéistes. Mais Schatnil ordonna aux Unitaires de se séparer des autres, qui reconnurent pour chef Eblis, prince des djins ou des démons. De là il envoya des missionnaires dans les diverses contrées pour ramener les peuples à l'unité de Dieu. C'est ce Schatnil qui est, suivant les Druzes, le véritable Adam. L'autre Adam fut un rebelle qui se révolta contre Dieu et encourut sa disgrâce. L'épouse spirituelle de Schatnil fut Eve, appelée la mère du genre humain, parce qu'elle fut établie pour allaiter les hommes du lait de la science véritable, pour les élever et les faire passer de degré en degré, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'âge parfait. Les principaux propagateurs de la doctrine de Schatnil furent Seth et Enoch.

SCHAZILIS, religieux musulmans, dont l'ordre a été fondé par Abou-Hassan Schazili, mort à la Mecque, l'an 656 de l'hégire (1258 de J.-C.).

SCHEBIBIS, ancienne secte musulmane, appartenant à l'hérésie des Kharidjis; c'étaient les disciples de Schebib, fils de Yezid, fils d'Abou-Naïm, qui se révolta sous le khalifat d'Abd-el-Melik, fils de Merwan. Ils tenaient la même doctrine que les Mohkémis ou Hakémis; mais ce qui les distingua des autres Kharidjis, c'est qu'ils prétendirent que l'imamat et le khalifat pouvaient appartenir à une femme. Schebib laissa pour lui succéder, en qualité de khalife, sa mère Gazala. Celle-ci entra à Coufa, y remplit les fonctions de *khatib* ou prédicateur, fit la prière du matin dans la grande mosquée, et lut, la première fois, le chapitre *de la Vache*, deuxième du Coran, et, la seconde fois, le chapitre de la famille d'*Imram*.

SCHEC-EL-CAMAR, c'est-à-dire *fraction de la lune*, fête que les Persans célèbrent le 21 du mois de schewal, en mémoire d'un prétendu miracle opéré par Mahomet, et que nous décrivons à l'article FRACTION DE LA LUNE.

SCHEIBANIS, secte musulmane appartenant aux *Thalibis*, une des branches des Kharidjis. Ils nient le libre arbitre. Leur dénomination vient de Scheiban, fils de Salma.

SCHEIKH, mot arabe qui, dans son acception primitive, signifie *vieillard*, mais qui, comme *πρεσβύτερος* en grec, et *senior* en latin, est devenu un titre honorifique que l'on donne indistinctement à tout homme respectable par son âge, ses vertus, sa piété, sa vie solitaire, enfin par l'austérité de ses mœurs. Il est cependant affecté d'une manière particulière aux prédicateurs ordinai-

[illegible]

On attribue à [illegible] des Scheikhs un pouvoir merveilleux. Ils se [illegible] pour [illegible] la faculté d'interpréter les songes et de guérir, par des remèdes spirituels, les maladies de l'âme et du corps. Ces remèdes consistent en exorcismes et en prières. Ordinairement ils posent la main sur la tête, font des insufflations, touchent la partie souffrante et remettent au malade de petits rouleaux de papier sur lesquels sont écrits des hymnes de leur composition ou des passages du Coran. Ils ordonnent aux uns de les jeter dans une tasse et d'en avaler l'eau quelques minutes après; aux autres, de les [illegible] sur eux pendant quinze, trente ou [illegible] jours, en récitant de temps en temps certaines prières. Ce n'est pas seule-

[illegible] qui [illegible] toujou [illegible] qu'ils se [illegible] serai [illegible]

[illegible] quelques-uns [illegible] Scheikhs le secret de [illegible] les vi[illegible] [illegible] dans [illegible] les rep[illegible] serpents, de [illegible] les voleurs, de [illegible] qui empêche la [illegible] [illegible] du mariage, de prévenir les effets de l'envie et des [illegible], en [illegible] des fem[illegible] [illegible] des enfants. [illegible] lettre *elif*, q[illegible] [illegible]

[illegible] qui so[illegible] [illegible] leur attirent [illegible] des hom[illegible] [illegible] elles ne serv[illegible] [illegible] l'esprit des gen[illegible] [illegible] Ce qui ajoute encor[illegible] [illegible] c'est l'immo[illegible] [illegible] Scheikhs et de le[illegible] [illegible] On en voit qui allient la d[illegible] avec les pratiques les plus austères [illegible] état, et qui donnent au public le sc[illegible] exemple de [illegible] de la disso[illegible] des excès les plus honteux.

SCHEIKH-EL-ISLAM. 1° Titre du [illegible] la religion musulmane chez les Tur[illegible] tre signifie *l'ancien* ou *le seigneur d[illegible] misme*; il fut créé par Mahomet II, l[illegible] conquête de Constantinople. Le Sch[illegible] Islam a une juridiction assez éten[illegible] tous les Moufus des provinces. Mais, [illegible] le premier de tous les ministres de [illegible] gion, il n'exerce cependant de fonct[illegible] cerdotales que relativement à la pers[illegible] sa hautesse. Assisté du grand visir et [illegible] des émirs, il procède à l'inaugura[illegible] nouveau sultan dans la cérémonie d[illegible] qui tient lieu du couronnement. C'e[illegible]

la mort du sultan, remplit l'office
ns la prière funèbre. Les lois sont,
ent parler, la seule partie du
-Islam ; il en est le premier oracle.
les sont théocratiques, et qu'elles
t la religion et la doctrine, le gou-
civil, politique et militaire, on
de son influence sur l'administra-
ale de l'empire.
nation entière a-t-elle pour ce
me de la loi, de la magistrature
rdoce, la vénération la plus pro-
us lui rendent les hommages les
etueux, les généraux d'armée, les
le grand visir lui-même, surtout
érémonies publiques. En toute oc-
souverain lui témoigne aussi les
s égards. Dans les grandes solen-
ieuses, le Scheikh el-Islam baise
sultan sur le sein, et, levant les
s vers le ciel, il fait des prières
ospérité de l'empire et du sultan ;
temps celui-ci lui pose la main
aules et lui fait une légère incli-
tête en signe d'embrassement. En
onarque va le voir de temps en
lui, mais sans aucun appareil, et
de vue de lui donner des marques
ce et de considération. Ce person-
rt point de chez lui sans un cer-
e, et ne fait de visites qu'au grand
l'accompagne toujours au sérail
senter ses respects au souverain.
investiture de sa charge par une
drap blanc doublée de zibeline,
remise en présence du sultan.
h el-Islam porte aussi le titre de
fti. *Voy.* Moufti.
rge de Scheikh el-Islam est moins
dans la Perse que dans la Tur-
l n'occupe guère que le troisième
a hiérarchie, étant au-dessous des
Il est juge des causes civiles et
celles qui y ont rapport. Cet em-
é autrefois pour être subordonné
Cadhi, qui est le premier juge civil
les pays où la religion musulmane
ais, par le crédit que les Scheikh-
vaient à la cour, ils ont attiré à
nal tant d'affaires de différentes
ils sont aujourd'hui fort au-dessus
, et qu'on considère leur tribunal
plus élevé de tous.
H-MAZEM, le *Grand Chef*, titre que
s donnent au diable, qui est fort
armi eux. Ils tiennent à l'avoir
et ne peuvent souffrir qu'on en
érencieusement, ou qu'on l'inju-
itent même, par respect, de pro-
nom. Ainsi, dans la langue du
t est le nom d'un fleuve; mais com-
emble à *scheitan*, qui est le nom du
lisent *ab-imazem*, ou la grande eau.
les fréquente doit veiller sur sa
r, s'il lui arrivait de prononcer les
le maudit, et surtout *maudit soit le*
ourrait risque d'être tué. Quand
es les conduisent dans les villes
r les Turcs, le plus grand affront qu'on puisse leur faire est de maudire le diable en leur présence; mais si l'auteur de l'insulte est connu, et qu'ils puissent le trouver en quelque endroit écarté, ils exercent sur lui leur vengeance. Plusieurs fois il est arrivé que des Yézidis, traduits en justice et condamnés pour crime à des peines capitales, ont préféré la mort à la grâce qu'on leur offrait, à la condition qu'ils maudissent le diable.

SCHEIKH-YÉZID, nom que les Yézidis donnent à Jésus-Christ, qu'ils regardent comme leur chef. *Voy.* Yézidis.

SCHEITAN. 1° Nom du diable chez les Musulmans ; c'est le *satan* des Hébreux. Ils ajoutent communément à son nom l'épithète d'*el-radjim*, le lapidé, dans la croyance où ils sont qu'Abraham le chassa à coups de pierres, parce qu'il voulait empêcher ce saint patriarche d'obéir à l'ordre de Dieu, qui lui avait commandé de lui immoler son propre fils, Ismaël. Ou bien ils le font suivre de la formule *Noudh b'Illah*, Dieu nous en préserve ! Ils lui donnent aussi le nom d'*Eblis*. *Voy.* ce mot.

2° Les simulacres tant publics que particuliers des Ostiaks portent le nom commun de *Scheitan*. Parmi les simulacres publics, il y en a trois qui sont distingués des autres. Le premier n'est qu'un morceau de bois informe, sans figure de corps, n'ayant dans le haut qu'une grosseur pour représenter la tête. Il est couvert d'une étoffe rouge, coiffé d'un bonnet doublé de peau de renard noir. Le second, qui est près de l'autre, est une oie d'airain, avec les ailes déployées. Cette oie n'a d'inspection que sur les canards et les autres animaux du pays. Le troisième est le vieillard de l'Oby. *Voy.* Oby (*Vieillard de l'*).

SCHEITANIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des Ghoulats. Ils tirent leur nom de Mohammed, fils de Noman, surnommé *Scheitan*, ou le satan, qui disait que Dieu est de la lumière incorporelle, ayant figure humaine, et qu'il sait les choses seulement après leur existence.

SCHEITAN-KURIAZI, c'est-à-dire *voyant le démon* ; nom que les Baskirs donnent à une sorte de devins, auxquels ils supposent une grande puissance, et qu'ils vénèrent beaucoup. C'est à eux qu'ils ont recours dans les grandes calamités publiques ou particulières. Une épizootie se déclare-t-elle dans le bétail, on prend aussitôt conseil du Scheitan-Kuriazi, qui, dans ce cas, exerce simplement les fonctions de vétérinaire. Dès qu'une femme enceinte éprouve les premiers symptômes de sa prochaine délivrance, elle court vers les matrones, qui ne manquent pas de la renvoyer au Scheitan-Kuriazi. Celui-ci arrive, épouvante la pieuse femme par les prédictions les plus effrayantes, et après l'avoir convaincue qu'elle porte un démon dans son sein, il se livre aux contorsions les plus extravagantes pour conjurer le diable, et le forcer à quitter la place où il s'est logé ; il jure alors devant tous les assistants qu'il a vu partir le démon, et il reçoit, pour prix de ses grimaces, de l'argent et une belle

brebis grasse, dont il fait un bon repas pour se dédommager de ses peines.

SCHÉKINA. Les Juifs se servent de ce mot, qui signifie proprement habitation, pour exprimer la majesté de Dieu, rendue présente et visible aux hommes; ils donnent particulièrement ce nom à l'espèce de nuée qui couvrait le tabernacle pendant la marche des Israélites dans le désert, et qui, suivant eux, continua à résider sur l'arche sainte jusqu'à la ruine du premier temple; car, du tabernacle de Moïse elle avait passé au temple de Salomon, le jour de la dédicace; en effet l'Ecriture sainte nous dit qu'au moment de la consécration, le temple fut rempli d'une nuée lumineuse, et que la présence de Dieu se manifesta ainsi visiblement; mais ce phénomène surnaturel nous est donné par la Bible comme un prodige transitoire, tandis que les Rabbins soutiennent qu'il se perpétua jusqu'à la captivité de Babylone. Ils disent que la Schékina était une des cinq choses qui subsistaient dans le premier temple, et dont le second fut privé. Ces cinq choses étaient : 1° l'arche d'alliance, son couvercle, appelé propitiatoire, et les chérubins; 2° le feu céleste qui consumait les holocaustes; 3° la Schékina; 4° l'Esprit-Saint qui inspirait le grand prêtre; 5° l'oracle Ourim et Thoummim. C'est la présence de la Schékina résidant dans le temple de Jérusalem, qui en écartait le prince de l'air, et communiquait à ce lieu une sainteté particulière.

Lorsque le second temple fut bâti au retour de la captivité, la Schékina n'y résida plus d'une manière visible; cependant elle n'abandonna pas tout à fait le peuple de Dieu; elle se manifestait encore de temps en temps aux prophètes et à quelques âmes privilégiées. Les Rabbins ajoutent qu'encore à présent elle repose sur les débonnaires et les humbles, mais qu'elle fuit l'homme hautain et colère. Elle réside chez l'homme hospitalier, et se trouve au milieu de deux ou trois personnes réunies pour étudier la loi. Enfin, selon eux, la Schékina a changé dix fois de demeure; et étant allée sur le mont des Oliviers, elle y demeura trois ans et demi, criant aux Israélites : « Revenez à moi, mes enfants, et je retournerai à vous. » Mais, voyant qu'ils ne voulaient pas se convertir, elle se retira en son lieu. Ne serait-ce pas une réminiscence de la présence de Jésus-Christ parmi les hommes? Pendant trois ans et demi il prêcha aux Israélites, les invitant à se convertir; enfin il termina sa carrière apostolique sur le mont des Oliviers, quitta les Juifs et remonta dans les cieux. Saint Jean semble faire allusion à la Schékina dans ce passage de l'Apocalypse, chap. XXI : *Et j'entendis du ciel une grande voix qui disait : Voici le tabernacle (σκηνή, schékina) de Dieu avec les hommes; et il dressera sa tente au milieu d'eux; et ils seront ses peuples, et lui, Dieu, sera avec eux leur Dieu.*

SCHEMSIS, c'est-à-dire, 1° *adorateurs du soleil.* Secte qui existe encore à présent dans quelques parties de la Mésopotamie, et notamment près de Merdin, où ils sont au nombre d'environ cent familles occupé
vaux des forges. Bien qu'extérieu
la secte des Jacobites, ils ont co
crètement quelques anciennes
comme celle d'adorer le soleil leva
terrer leurs morts avec des cérém
ticulières. Quand une personne es
ils épilent le cadavre, lui mettent
une pièce de monnaie, un pain
guille. Après l'avoir inhumé, ils fo
sur son tombeau, et y vident, tou
dis soir, une bouteille de vin, en
défunt à boire, par des évocatio
rieuses. Ils prétendent que Dieu
créés que pour se reproduire et
l'indolence. En conséquence, tou
et insouciants, ils semblent étra
douleur, et montrent un caractèr
ble, même en rendant les dernier
leurs amis et à leurs parents. N
que la porte de leur maison es
tournée vers l'Orient.

2° *Schemsis* est aussi le nom
religieux musulman, fondé par
din Siwasi, qui mourut à Médin
l'hégire 1010 (1601 de J.-C.).

SCHENKNAK, nom que les A
nent au prince des démons.

SCHÉOL, nom de l'Enfer, ou
âmes dans les livres saints. M. M
très-bien que par cette express
doit pas entendre simplement
ainsi que plusieurs le prétendent.
sieurs des raisons qu'il apporte
recevant la nouvelle de la mort
s'écrie : « Je descendrai en deuil
mon fils dans le *Schéol.* Ce Sch
rait être le tombeau, car Jacob, c
fils déchiré et dévoré par une bê
ne pouvait espérer que ses ossen
seraient auprès de ceux de Joseph
avec évidence de la plupart des
la Bible où se trouve le mot S
c'est un séjour des morts, sembla
tare des anciens. Les ombres qui
sont appelées *Réphaïm* (les faible
sublime poëme sur la chute du ty
bylone, que nous trouvons parm
phéties d'Isaïe, le Schéol tremble
du tyran, et les Réphaïm s'émeu
le même livre, il est question de
Schéol; dans Job, de ses ver
les Proverbes, de ses vallées. Il
tre observé que le mot *Schéol,* bi
tre nom générique dans le sens de
toujours considéré comme nom
ne prend jamais l'article en hébr
s'est conservé dans la langue sy
Schéyol, signifie *enfer* ou *purgatoi*

SCHÉRIF, mot arabe qui co
noble, seigneur, maître. Autrefois
que les dix chefs du gouvernem
Mecque encore païenne, qui fusse
schérif. Les gouverneurs de cette
conservé depuis, à raison de l'aut
y exercent, et comme une prérog
cialement attachée à leur maison
sang de Mahomet, par Fatima sa
sous ce dernier rapport que tous

:ette race prennent aussi le titre de
ls portent encore ceux d'*émir* et
qui ont la même signification. Ils
soumis à l'autorité d'un même chef
le titre de *Nakib el-eschraf*, prince
s. *Voy*. Nakib.
rif de la Mecque reçoit, tous les ans,
es pèlerins, à la tête d'une armée de
mmes, tous Arabes nomades, sou-
puissance. Il en forme un cordon
mont Arafat jusqu'au mont Sché-
ivre ainsi toute la troupe des pèle-
ant leurs stations hors de la cité,
., soit après la célébration de la
acrifices. Ces princes sont ordinai-
stingués par la forme de leur tur-
de grosses houppes dont les fils
ent sur leurs épaules. La dignité
, bien qu'en général héréditaire,
ndant réputée légitime qu'autant
été formellement reconnue par le
la maison ottomane, en sa qualité
prême, et de dépositaire des clefs
ba. L'investiture consiste en un
e drap d'or doublé de martre-zi-
tte cérémonie se renouvelle tous
est toujours accompagnée d'une
a Hautesse, en signe de faveur et
llance.
HA, nom d'un mauvais génie qui,
s Talmudistes, réside sur les
hommes pendant la nuit, où le
id on ne les a pas encore lavées,
dangereux de faire alors la moin-
Les auteurs de cette fable ont
voulu donner à leurs frères une
ropreté.
IS, c'est-à-dire *sectaires*, *schismati-*
ainsi que les Musulmans sunnites
xes appellent les dissidents de
m. Ce schisme remonte à la mort
et. On sait que ce prétendu pro-
rut sans désigner positivement
seur. Comme il n'avait pas laissé
lle, celui qui semblait avoir plus
khalifat était Ali, cousin de Ma-
qui, ayant épousé sa fille, pouvait
uer sur le trône le sang du pro-
endant il se vit successivement
ou-Bekr, Omar et Othman, qui fu-
a souverain pouvoir, et lui-même
é au khalifat qu'après la mort de
iteurs. Mais à peine fut-il revêtu
té suprême, qu'un parti puissant
tre lui dans la Syrie, où Moawia
proclamer khalife; et après quatre
s de luttes, de combats et de divi-
stines, Ali mourut assassiné l'an
ire. Moawia s'empara de l'empire
ent des enfants d'Ali, qui péri-
e poison ou sur le champ de ba-
toutefois sans laisser de postérité.
ays, qui avaient subi le joug des
connurent à l'unanimité Moawia
le khalife et de successeur légitime
et; et c'est lui qui devint le fon-
a dynastie des Ommiades.
nt le parti d'Ali ne fut pas anéanti
t de ce khalife et de ses enfants.

Hoséin avait laissé un fils, nommé Ali, comme son aïeul. Les amis de sa famille le regardant comme le légitime successeur des droits et de l'autorité de ses pères, l'engagèrent à les faire valoir; mais les grands malheurs qui avaient fondu sur sa race, son éloignement du monde, et peut-être une certaine pusillanimité naturelle, lui firent refuser formellement la dignité suprême qu'on l'engageait à revendiquer, et il se contenta du titre d'imam, dont il paraît qu'on le laissa jouir tranquillement jusqu'à sa mort. Un grand nombre de Musulmans n'en demeura pas moins attaché à cette famille; pour eux il n'y avait de khalifes légitimes qu'Ali et ses descendants; les trois premiers khalifes eux-mêmes, Abou-Bekr, Omar et Othman, n'étaient que des usurpateurs, parce qu'ils n'avaient joui de cette autorité qu'au détriment d'Ali; le titre d'*imam* exprimait la souveraineté tant spirituelle que temporelle, laquelle ne pouvait être transmise que dans la postérité de Hoséin; quoique la plupart des descendants de ce prince aient vécu dans l'obscurité, et même dans l'obéissance aux khalifes universellement reconnus, ils n'en étaient pas moins les chefs suprêmes de la religion et de l'Etat; tous ceux qui refusaient de les reconnaître comme tels étaient des hérétiques. Aussi ils ne cessèrent, pendant l'espace de deux siècles, de chercher à stimuler l'amour-propre ou l'ambition des descendants d'Ali, pour les engager à remonter sur un trône qui leur était dû. Mais presque toujours ceux-ci se montrèrent fort au-dessous du rôle qu'on voulait leur faire jouer; cependant, comme ils étaient la cause, ou du moins l'occasion de fréquents désordres, ils périrent la plupart par le poison, jusqu'à ce qu'enfin la branche imamienne s'éteignit dans la personne de Mahdi, qui disparut dans un âge encore tendre. Mais les sectateurs d'Ali ne se tinrent pas pour vaincus; ils soutinrent, et la plupart soutiennent encore, que Mahdi n'est pas mort, mais qu'il est réservé miraculeusement pour un temps plus opportun. Ils le regardent comme le véritable imam, vivant et invisible, et attendent qu'il plaise à la Providence de le manifester à la terre pour réunir tous les Musulmans dans l'unité de la foi et de l'imamat.

Ce sont ces partisans des Alides que l'on appelle communément les *Schiites*, c'est-à-dire les dissidents; on leur donne encore le nom d'*Imamiens* ou partisans de l'imamat. Ils sont regardés par les Musulmans sunnites ou réputés orthodoxes, comme les protestants de l'islamisme. Néanmoins, quand on étudie l'histoire mahométane avec impartialité et en dehors des préjugés des Sunnites, on ne peut s'empêcher de convenir que chez les Schiites se trouvent la légitimité et la tradition. Jamais il n'y eut de renonciation formelle des Alides en faveur d'une autre famille, et il est certain qu'ils ont toujours protesté contre ceux qui les ont dépouillés de leurs droits par violence et contre toute justice.

Mais ce ne fut qu'en l'année 363 de l'hé-

gire, sous le khalifat de Mothi l'Illah l'Abbasside, que les Sunnites et les Schiites se partagèrent pour ainsi dire en deux peuples distincts ; les Sunnites se rangèrent du côté des Turcs alors tout-puissants à la cour des khalifes, et les Schiites embrassèrent le parti des Bouïdes, qui se rendirent maîtres de la Perse et de quelques autres provinces. De là l'extrême animosité qui a toujours subsisté depuis entre les Persans et les Turcs. Les Schiites sont encore en majorité dans l'Inde, qui compte 20 millions de Musulmans, parce que le grand empire Mogol y avait été fondé par des colonies sorties de la Perse.

En dehors de ce point fondamental qui constitue le schisme, les Schiites proprement dits diffèrent peu des autres Musulmans ; et les articles sur lesquels ils sont en désaccord sont d'une importance secondaire ; ainsi les Schiites soutiennent qu'après l'acte conjugal, il faut se laver tout le corps pour pouvoir faire licitement ses prières, tandis que les Sunnites enseignent qu'il suffit de se laver la tête, les bras, les mains et les pieds. Ils disent que, pour les purifications légales, on doit se verser l'eau soi-même, à moins qu'on n'ait pas le libre usage de ses mains ; les Sunnites au contraire pensent qu'il est indifférent que l'eau soit versée par un tiers. Ceux-ci, en faisant l'ablution, versent d'abord l'eau dans le creux de leur main et la font couler le long du bras jusqu'au coude, d'où ils la laissent tomber ; les Schiites abhorrent cette manière, et disent que c'est faire remonter les souillures au lieu de les faire sortir ; qu'ainsi il faut se verser l'eau sur le bras à la jointure du coude, et la faire couler jusqu'au bout des doigts. Dans l'acte de la prière, les Sunnites tiennent les mains pendantes à côté du corps ; mais les Schiites les élèvent jusqu'aux épaules, le dos de la main renversé. Les Sunnites prétendent qu'il n'est pas licite de faire le pèlerinage de la Mecque pour un autre et à son intention ; les Schiites enseignent qu'on peut aller aux lieux saints pour un autre, après y avoir été pour soi, et même qu'on peut satisfaire à cette double obligation dans le même voyage, pourvu qu'on accomplisse deux fois les cérémonies sacrées. Enfin les Persans admettent trois manières de posséder une femme, comme épouse, comme concubine et comme femme à louage, c'est-à-dire pour un temps déterminé, en vertu d'un accord fait mutuellement ; les Turcs ont horreur de cette dernière espèce de mariage. Un point plus important encore, c'est que les Schiites enseignent qu'on peut nier sa religion et même l'abjurer, en cas de péril pour la vie, pourvu qu'on la garde ferme et inébranlable dans son cœur ; d'après le même principe ils croient permis de dissimuler sa foi, et de se conformer extérieurement au culte dominant du pays où ils se trouvent.

Les Schiites se sont subdivisés en un grand nombre de sectes, qui ont enchéri les unes sur les autres en extravagances et en impiété : les unes ont mis Ali au-dessus de Mahomet, d'autres ont fait de ce kh incarnation de Dieu sur la terre, ou distinct du Créateur ; d'autres ont que sa divinité avait été transmise telle branche de sa postérité ; d'a c'est le plus grand nombre, se sont sur les droits de tel ou tel imam d C'est des Schiites encore que sont Druzes et leur religion monstru compte ordinairement vingt-deux de Schiites, mais nous en avons t plus grand nombre, que nous ave gnées dans ce *Dictionnaire*. On les à trois souches principales, savoir : *lats*, les *Seïdis* et les *Imamis*. *Voy.* eles, et IMAM, MAHDI, ISMAÉLIENS, TÈS, DRUZES, etc.

SCHISME, division, rupture, s qui se fait entre les membres d'une lorsqu'une partie de ces membres rent du chef commun, ou bien lo membres ne sont pas d'accord s qu'ils doivent reconnaître. Ceux qu ainsi séparés reçoivent des autres l cation de schismatiques. Il est bie que l'unité soit ainsi rompue, sa dogme en souffre, et presque tou schismatiques ne tardent pas à ton l'erreur et l'hérésie ; car s'étant : à l'autorité légitime, et s'étant sou chefs de leur choix, ou bien demeu chef, ils n'ont plus rien qui puisse ter sur la pente de l'erreur. C'est deux tribus d'Israël, après s'être du successeur légitime de David e mon, demeurèrent privées du sac du culte, attachés au seul temple d lem, et tombèrent immédiatemen dolâtrie. C'est ainsi que les Grecs, scission avec l'Eglise romaine, en contrairement à la doctrine cathol le Saint-Esprit ne procède pas d Dieu. Enfin, c'est ainsi que les A qui, dans le principe, ne voulaie soustraire à la juridiction du p donné dans toutes les erreurs du nisme et du calvinisme.

De tout temps, il y a eu des dans l'Eglise de Dieu, et il est pre possible qu'il en soit autrement ; c étant composée d'hommes enclin les passions, il est bien difficile qu' trouve pas quelques-uns que l'org mour-propre, l'intérêt personnel, autre affection désordonnée, port révolter contre leurs supérieurs et à secouer un joug qu'ils trou pesant. D'un autre côté, il peut e les vues de la divine Providence des schismes et des hérésies, afin pôtre saint Paul, d'éprouver et de ter la vertu de ceux qui sont ferm foi. De plus, cette multitude innom schismes et d'hérésies, qui, depui dix-huit siècles, ont ravagé sans r champ du Seigneur, n'est pas une d dres preuves de la divinité de car, une œuvre humaine eût infail succombé sous des coups si mul

ce d'attaques aussi formidables. les hérésies, qui se sont élévées ise, ont été en même temps des puisque ceux qui ont professé les ondamnées, ou se sont séparés ntairement, ou ont été par elle son sein. Mais on appelle propresmatiques ceux qui font un corps t en gardant presque intègre la foi ; tels sont les Grecs et la plu- glises d'Orient. Du moins la mapopulations de ces contrées vivent hisme; mais un assez bon nombre s, et même des diocèses tout ent revenus à l'unité, surtout deques années, et il y a tout lieu que le nombre des schismatitoujours en diminuant, parce aprendront que c'est précisément ir séparation, que les Eglises d'Operdu la science, l'activité, la vie la foi, et les peuples, leur natioeur liberté. Car, depuis cette malépoque, les premières non-seulet pas fait le moindre progrès, mais bées dans une décadence déploles seconds gémissent sous le dese plus humiliant.

arlons dans ce Dictionnaire des principaux qui ont désolé l'Eglise es GRECQUE (*Eglise*), ARMÉNIENS, (*Schisme d'*), COPTES, CHALDÉENS s), ABYSSINS, ANGLETERRE (*Schisme* ais nous devons dire un mot d'un sme qui a désolé l'Eglise romaine, l'espace de 51 ans, sans cependant la foi. Il n'y eut pas séparation glise, mais scission dans l'Eglise uchant le souverain pontife qu'on onnaître pour légitime. Ce schisme, elle le grand schisme d'Occident, a l'an 1378.

a mort du pape Grégoire XI, Bar- Prignano, Napolitain, archevêque ut élu pour lui succéder, et prit le *bain VI*. Son élection paraissait très-. Quoique le conclave eût été fort ix, cependant le plus grand nombre naux l'avaient choisi librement ; nouveau pontife, homme dur et rrita tellement les esprits par sa ar sa tyrannie, que plusieurs carresque tous français, se retirèrent fort mécontents, et, sous prétexte es troubles excités dans le conla populace romaine, qui voulait main, ils protestèrent contre l'é- Urbain VI, comme faite par la viose disposèrent à élire un autre jetèrent les yeux sur Robert de Gese fit appeler *Clément VII*, et étaiége à Avignon, voyant que son ur était maître de Rome. Les deux tardèrent pas à se faire une guerre s s'excommunièrent l'un et l'autre, uèrent réciproquement les noms d'*anti-pape* et d'*hérétique*, et inonurope de manifestes remplis d'inscandaleuses. Ils ne s'en tinrent pas aux écrits et aux injures ; ils eurent recours à la force des armes pour soutenir leurs droits, et l'Italie devint un théâtre où les Urbanistes et les Clémentins combattirent avec acharnement, comme pour la conquête d'un royaume. Le Nord et presque toute l'Italie reconnurent Urbain pour légitime pape. Clément eut dans son parti la France avec le royaume de Naples.

La mort des deux papes n'éteignit point le schisme, parce que leurs partisans s'empressèrent de leur donner des successeurs. Urbain VI fut remplacé par Boniface IX, Clément VII par Benoît XIII. Boniface IX eut pour successeur Innocent VII, qui ne jouit qu'un an de sa dignité. Après sa mort, arrivée en 1406, les cardinaux de son parti, au nombre de quatorze, avant de procéder à l'élection d'un nouveau pape, dressèrent un acte par lequel chacun d'eux s'engageait, en cas qu'il fût élu, d'abdiquer la papauté, pourvu que son compétiteur voulût y renoncer également. Après avoir tous juré et souscrit cet acte, ils élurent Ange Corrario, Vénitien, âgé de soixante et dix ans, homme recommandable par la sainteté de sa vie, qui prit le nom de *Grégoire XII*. On ne soupçonna point qu'un si vertueux personnage pût sacrifier à son ambition le repos de toute l'Eglise. « Oui, disait le nouveau pape, j'irai trouver mon compétiteur, pour concerter avec lui les moyens de finir le schisme, quand je devrais y aller à pied, un bâton à la main, ou par mer, dans la moindre petite barque. Grégoire XII n'avait pas encore goûté les délices de la papauté, lorsqu'il tenait ce généreux discours. Il fallait ne pas connaître les hommes pour espérer que deux papes déjà vieux renonceraient de concert à une dignité qui était alors, à tous égards, la première du monde. Grégoire et Benoît amusèrent long-temps l'Europe par des lettres réciproques, dans lesquelles ils s'exhortaient à quitter un titre que l'un et l'autre voulaient conserver. On découvrit enfin leur mauvaise volonté. Un concile, tenu à Pise, les condamna tous deux comme schismatiques, opiniâtres et hérétiques, et les déclara déchus de tout honneur et de toute dignité. On élut, en conséquence, un nouveau pape, qui se fit appeler *Alexandre V*. Il mourut en 1410, un an après son élection, et eut pour successeur Jean XXIII.

Cependant les deux anti-papes s'obstinaient à fomenter le schisme, et prenaient toujours un titre qui ne leur appartenait pas. Un nouveau concile, tenu à Constance en 1415, crut les engager plus efficacement à renoncer à leurs prétentions, en forçant Jean XXIII à leur donner l'exemple. Ce moyen de pacification déplut à Jean, qui fit tous ses efforts pour conserver sa dignité. Le concile, voyant sa résistance, lui fit son procès, et sur plusieurs crimes atroces qu'on lui imputa, le déclara privé du pontificat. Jean souscrivit à cette sentence. Dans le même temps, Grégoire XII renonça aussi à ses prétentions. Ces exemples ne purent vaincre l'opiniâtreté de Benoît XIII, qui voulait absolument avoir

l'honneur de mourir pape. En vain le concile le fit sommer d'abdiquer : ce vieillard, âgé de soixante-dix-huit ans, se moqua des sommations et des menaces du concile. Plusieurs princes, choqués de son obstination, renoncèrent à son obéissance. Benoît s'en alarma fort peu, et s'en consola en lançant des excommunications contre eux et contre le concile de Constance. Le concile le déclara contumax, et le déposa solennellement. On procéda ensuite à l'élection d'un nouveau pape, qui fut Martin V. Cependant Benoît continua d'exercer les fonctions de pape jusqu'à sa mort, arrivée en 1424, au château de Paniscole. Il avait alors près de quatre-vingt-dix ans. Il paraît qu'il avait dessein de prolonger encore le schisme après sa mort ; car, avant de mourir, il fit promettre avec serment aux deux cardinaux qui seuls composaient alors sa cour, de lui donner un successeur. Les deux cardinaux, fidèles à leurs engagements, élurent un Aragonais, nommé *Gilles Mugnoz*, chanoine de Barcelone, qui n'accepta que malgré lui cette dignité, et prit le nom de *Clément VIII*. Persuadé que son élection n'était pas soutenable, il abdiqua solennellement en 1429, et, par sa démission, mit fin à ce schisme fameux, qui, depuis si longtemps, troublait la paix de l'Eglise.

Quelques autres religions ont eu aussi leurs schismes ; tels sont entre autres chez les musulmans, les *Kharidjis*, les *Motazales*, et surtout les *Schiites*, qui encore aujourd'hui forment un parti fort nombreux, composé principalement des Mahométans de la Perse et des Indes. —On peut aussi considérer le bouddhisme comme un schisme du Brahmanisme indien ; il en est de même du Djaïnisme, ainsi que des sectes fondées par les réformateurs modernes, telles que les *Sikhs*, les *Kabir-Panthis*, les *Baba-Lalis*, et tous ceux que l'on appelle Unitaires.

SCHKAI, nom du Ciel et de la Divinité suprême, chez les Mokchans, tribu mordouine soumise à la Russie. Ils assurent unanimement qu'ils n'ont jamais eu d'idoles, ni même de divinités subalternes, mais qu'ils sacrifiaient uniquement au Dieu Tout-Puissant et invisible. Ils lui adressaient leurs prières en se tournant vers l'Orient, comme tous les peuples Tchoudes. Les lieux qu'ils choisissaient pour leurs sacrifices étaient des places écartées dans le fond des forêts ; là ils immolaient des chevaux, des bœufs et du menu bétail.

SCHNEYBRATO, divinité subalterne des anciens Prussiens ; ce dieu était chargé de veiller sur les oies, les canards et la volaille.

SCHOAIBIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des Kharidjis ; c'étaient les disciples de Schoaïb, fils de Mohammed ; ils s'accordent avec les Meïmounis, excepté qu'ils nient la libre volonté de l'homme. Ils prêchent la tolérance, et soutiennent qu'on ne doit faire aucune différence entre les Sunnites et les Schiites, entre les partisans d'Abou-Bekr et les sectateurs d'Ali.

SCHOENIS, surnom de Vénus, tiré des guirlandes ou liens de jonc (σχοῖνοι), paraient les femmes qui, selon Héro prostituaient en son honneur.

SCHOMAITIS, sectaires musulm mêmes que les *Schamatis*. *Voy.* cet a

SCHORTINGHUISIENS, secte n fort obscure, qui a pris naissance, l dernier, dans les Pays-Bas.

SCHOUGOTEUGON, un des trois d visibles des Yakoutes ; les deux aut *Arteugon* et *Tangara*.

SCHOUMNOUS, esprits malfaisa deux sexes, très-redoutés des Mongo Kalmouks ; ils tiennent le dernier ra la hiérarchie des divinités. Ils se r sent du sang et de la chair des hu souvent ils prennent la forme de charmantes ; mais, aux yeux des de périmentés, un air sinistre, un reg fide, décèlent leur âme infernale. Q sont seuls, ils reprennent leur forme l leur bouche se prolonge en tromp phant, et elle est garnie de quatre d semblables à celles des sangliers ; i vrent alors à leurs festins anthropo

SCHWAYXTIX ou SZWAYKSZTIS, la lumière, chez les anciens Prussie

SCHWENCKFELDISTES, partisa doctrine de Gaspard Schwenckfeld, porain de Luther, dont il adopta les Il ajoutait que Jésus-Christ avait ap corps du ciel, et qu'après son ascens humanité était devenue Dieu. Il p que pour avoir la clef de ces paroles veur : *ceci est mon corps*, il fallait l vertir de cette manière : *mon corps* c'est-à-dire, *comme ce pain est une ture réelle pour le corps, de même ment est une nourriture pour l'âme.* l'efficacité de la parole extérieure, admettait celle de la parole intérie n'est autre que Jésus-Christ même. le Rédempteur en tant qu'homme il prétendait qu'il ne fallait plus créature, depuis l'union de la nat maine à la nature divine, pour ne p ler sa gloire. Les Schwenckfeldiste rent des Eglises séparées en Silésie tout à Lignitz dans le comté de Glat a encore quelques familles dans la Lusace, aux environs de Gorlitz. P d'entre eux, pour se soustraire à la tion, se réfugièrent en Amérique, v et ils y formèrent des établissem subsistent encore, surtout en Pens où ils ont des églises. On dit que d niers ont adopté plusieurs des princ Quakers, comme le refus du serme la profession militaire. *Voy.* SPIRITU

SCIADÉPHORES (de σκιάδιον, pa φέρω, porter) ; c'étaient des femmes ét établies à Athènes ; elles étaient ainsi parce qu'à la fête des Panathénée étaient obligées de porter des paras garantir les Athéniennes du soleil d pluie.

SCIAMANCIE ou SCIOMANCIE (de bre), divination qui consistait à évo ombres des morts, pour connaître

:urs. Elle différait de la nécroman-)sychomancie, en ce que ce n'était le corps du défunt qui apparais- s seulement son simulacre. Telle ıte l'apparition de Samuel à Saül, ui-là fut évoqué par la pythonisse

S, fête que les habitants de l'Arca- ıient en l'honneur de Bacchus, rtait ıa statue sous un dais ou pa- t de là que lui vient son nom, ıbragé). En cette solennité, les soumettaient à la flagellation de- l du Dieu, pour obéir à un oracle .

ou Scirade, surnom de Minerve, ée, soit d'un bourg de l'Attique ira, soit parce qu'on portait, le fête, en grande pompe, un dais né σκίρον.

Les Solymes, peuple qui habitait mont Taurus, donnaient ce nom leurs dieux principaux, Arsalus, osobius, peut-être parce que leurs ient d'une espèce de calcaire ap-

)u Scirophories, solennité d'Athè- aquelle on portait en pompe, par s tentes ou pavillons (σκίρον) sus- les statues des dieux, surtout de u Soleil et de Neptune. Elle avait lu mois scirophorion, qui corres- mois de mai et de juin. On pré- ;ette fête avait quelque ressem- celle des Tentes chez les Juifs. On ait de petites cabanes de feuillages; jeux qui en faisaient partie, les s tenaient à la main des pampres

ISME, (du grec σκόπελος, pierre); nchantement qui consistait à ras- ie pile de cailloux au milieu d'un ns les formes et les proportions par l'art, en accompagnant cette cé- s paroles mystérieuses. On attri- enchantement l'effet de paralyser fécondant de la terre, de faire grains et les semences qui allaient champ désigné du voisinage, et e cultivateur scopélisé au danger t prompte et violente, s'il osait par quelques travaux l'arrêt de ononcé contre sa terre. Le malheu- ureur, qui apercevait dans son te pile funeste, s'enfuyait glacé osant plus mettre le pied sur une ée de malédiction, et par sa déser- ısait cette même stérilité dont il cé, ce qui donnait du crédit à cette illusion. Cette pratique, originaire 'était naturalisée en Egypte; puis, sé la Méditerranée, était venue Grèce, et de là s'était communi- Romains.

lisme avait été l'objet de l'atten- écemvirs dans la rédaction de la ıze Tables : « Si quelqu'un se sert ment pour les biens de la terre; noyen de quelque charme, il attire le blé d'autrui dans un champ voisin, ou bien l'empêche de croître et de mûrir, qu'il soit immolé à Cérès. » On retrouve cette crédulité aux siècles les plus brillants de Rome. Virgile et Ovide la consacrent dans leurs poëmes; saint Augustin s'exprime avec indignation sur cette *science infernale et scélérate;* enfin elle subsistait encore du temps de Justinien, puisque les Pandectes prononcent contre elle la peine capitale.

Pline raconte que Furius Ctésinus fut accusé de scopélisme, parce que son champ, quoique plus petit, rapportait plus que celui de ses voisins. Il s'en justifia en produisant ses instruments de labourage, une famille vigoureuse, des valets robustes, des servantes bien nourries. C'était là tout son sortilége.

SCOTIE, c'est-à-dire la *ténébreuse;* surnom d'Hécate, qui exprimait l'empire qu'elle avait dans les enfers et sur les ombres des morts. Elle avait sous ce nom un temple magnifique sur les bords du lac Achéruse.

SCOTITAS, *le ténébreux;* nom sous lequel Jupiter avait un temple près de Sparte. Peut-être cette dénomination signifiait-elle que l'homme ne saurait pénétrer dans les profondeurs de la divinité; mais Pausanias semble l'attribuer à la quantité d'arbres qui ombrageaient le pays, ce qui nous paraît peu probable.

SCRIBES. C'est le titre que portaient, chez les Juifs, les savants de la synagogue, ceux qui étaient chargés de garder les livres des saintes Ecritures, de les lire et de les interpréter au peuple. Ils abusèrent, dans la suite, de leur ministère, et, follement entêtés de leurs opinions particulières, ils interprétèrent la loi au gré de leur fantaisie; prétendirent que leurs sentiments particuliers devaient avoir la même autorité que l'Ecriture, et donnèrent à leurs rêveries le nom de *tradition*. Avides de l'estime publique, ils composaient leur extérieur, afin de s'attirer la vénération de la multitude. Ils se vantaient de leurs bonnes œuvres, exigeaient la première place dans les assemblées, et voulaient qu'on leur donnât le titre de maître. On voit, dans l'Evangile, que Jésus-Christ leur reprochait souvent leur hypocrisie, leur extérieur affecté, leur orgueil et leurs artifices pour duper les simples.

SCRUTIN, manière la plus ordinaire d'élire un pape. Voici en quoi consiste la cérémonie du scrutin. On donne à chaque cardinal un billet qui a une palme de longueur et une demie de largeur. Ce billet est divisé en huit parties égales, par des lignes parallèles. Dans le premier espace sont imprimés ces mots : *Ego..... cardinalis.* Ces deux mots sont séparés, pour que le cardinal puisse écrire au milieu son nom propre. Dans le second espace, qui est entièrement blanc, le cardinal écrit son surnom et ses qualités. Aux deux extrémités du troisième espace, il y a deux ronds où le cardinal appose un cachet qu'il fait faire exprès pour cet usage. Dans le quatrième espace sont imprimés ces mots : *Eligo in summum Pontificem E. D. meum D. car-*

[illegible] Dans le [illegible] Le [illegible] Les cardinaux [illegible] Le revers [illegible] L[illegible] a [illegible] les billets [illegible] les noms des [illegible] trois [illegible]

Chaque cardinal [illegible] prières à genoux sur le premier degré [illegible] Après [illegible] sur la patène, et de là [illegible] glisser dans le calice, puis va reprendre sa place. S'il arrive que quelques cardinaux malades ne puissent se trouver à la chapelle, les infirmiers remplissent pour eux cette fonction. Ils vont à la cellule du malade, lui présentent une boîte en forme d'urne, qui n'a qu'une petite ouverture, par où le cardinal met son billet, de sorte qu'on ne peut plus le retirer sans ouvrir la boîte. Les infirmiers se rendent ensuite à la chapelle avec la boîte, en font l'ouverture en présence de tous les membres du sacré collége, et mettent le billet dans le calice, avec les cérémonies que l'on vient de décrire. Pendant le scrutin, les scrutateurs veillent à ce que tout se passe dans l'ordre. Ils ont soin de mêler et d'ouvrir les billets qui sont dans le calice. Le dernier scrutateur les prend l'un après l'autre, les montre aux cardinaux, et les met dans un autre calice. Si le nombre des billets ne se trouve pas égal au nombre des cardinaux, on les brûle tous, et l'on recommence le scrutin : s'il se trouve [illegible] de billets qu'il y a de cardinaux, alors [illegible] des trois ordres des cardinaux, c'est-à-dire des cardinaux-évêques, prêtres et diacres, [illegible] de l'autel, prennent le calice [illegible] billets, et les portent sur [illegible] table qui est auprès de l'autel. Ils [illegible] ensuite, et font place aux trois [illegible], qui viennent s'asseoir à cette table, le visage tourné vers les cardinaux. [illegible] premier scrutateur renverse le calice sur cette table, ouvre les billets, et [illegible] nom du cardinal qui est élu; il les [illegible] suite au second scrutateur, qui, [illegible] avoir examinés, les fait passer [illegible] mains du troisième scrutateur, [illegible] nom à haute voix.

Pendant cette cérémonie, les [illegible] ayant devant eux une feuille où s[illegible] mes les noms de tous les membre[illegible] collége, font une marque aux nom[illegible] qu'ils entendent nommer, pour [illegible] par là du nombre de suffrages q[illegible] d'eux. Ceux qui sont nommés marq[illegible] avec soin les suffrages qu'on leur [illegible] dernier scrutateur enfile ensuit[illegible] billets, et les met dans un calice [illegible] tiné à cet usage : on les compte [illegible] troisième fois, et ils subissent l'e[illegible] trois réviseurs; après quoi, s'il ne [illegible] point d'erreur, on publie l'électi[illegible] brûle tous les billets. Mais il est r[illegible] nombre des suffrages se trouve te[illegible] être pour rendre l'élection bien ré[illegible] est communément obligé d'avoir [illegible] une autre sorte de scrutin, qu'on [illegible] *cessus*. *Voy.* Accessus, Conclave.

SEATER, divinité des anciens [illegible]

SÉBADIES, fêtes grecques, les [illegible] les Sabasies. *Voy.* Sabasies.

SÉBASTIANISTES, secte religie[illegible] tique qui se forma en Portuga[illegible] mort du roi Sébastien, tué en Af[illegible] bataille d'Alcacerquivir, en 1578. [illegible] tianistes soutinrent qu'il n'était p[illegible] qu'il reviendrait un jour pour éle[illegible] tion au plus haut degré de gloire [illegible] périté. Voici la légende qui eut [illegible] sujet. Vers la fin du combat, Sé[illegible] connut la faute qu'il avait commi[illegible] treprenant une guerre qui avai[illegible] tant de monde; pénétré de doule[illegible] donna le champ de bataille, et s'e[illegible] rusalem pour y faire pénitence [illegible] jour il doit reparaître; on le verra [illegible] des nues sur le château de Lisbon[illegible] réparer la honte de sa défaite à [illegible] vir, il fera la conquête de toute [illegible] délivrera la Palestine de la dom[illegible] tomane, chassera les Turcs de l'E[illegible] trera en Portugal avec une armé[illegible] ble, pour combattre Philippe le Pr[illegible] régnera alors à Lisbonne, le tu[illegible] propre main, passera à Madrid p[illegible] la monarchie de Castille, et de[illegible] chef d'un vaste empire. Sébastie[illegible] gle conquérant dont il est parlé d[illegible] livre d'Esdras, qui est apocryphe [illegible] le champ ouvert à l'imposture, l[illegible] fut inondé de prédictions dans le m[illegible] et d'ambitieux qui, se fondant su[illegible] semblance plus ou moins frappan[illegible] rent se faire passer pour le vrai [illegible] L'insuccès de ce dernier ne déco[illegible] les Sébastianistes, ou plutôt les [illegible] dans leur folle espérance, car ils a[illegible] encore leur roi cinquante ans ap[illegible] parition. Mais quand, d'après le c[illegible] naire des choses, toutes les chanc[illegible] babilité sur l'existence de Sébas[illegible]

ses partisans publièrent que l'or-
iature était subordonné aux prophé-
ce roi vivait encore, mais qu'il était
é. Et pourtant, s'il devait se montrer,
ns doute quand Philippe II, roi
e, entra en Portugal avec une ar-
ent mille hommes, ou mieux en-
nd la maison de Bragance, en 1640,
r le trône, puisque c'était une sorte
ration. Cependant il ne parut pas.
stianistes débitèrent que peut-être
nce n'était pas encore terminée;
ite Jésus-Christ avait laissé long-
genre humain dans les ténèbres
icheter. Plusieurs cependant, déta-
rs regards de Sébastien, les portè-
Jean IV, premier roi de la maison
ice, et le regardèrent comme l'ob-
édictions du cordonnier Bandarra,
'an 1556, avait prophétisé les désas-
'ortugal et sa glorieuse résurrec-
oi Jean devint donc le monarque
tait promis l'empire universel, et
mort, arrivée en 1656, on publia
iit ressusciter pour fonder la cin-
ionarchie prédite par Bandarra et
livre d'Esdras.
is l'opinion des Sébastianistes con-
révaloir chez un grand nombre de
, persuadés que Sébastien était
miraculeusement, et qu'il revien-
idre possession de son royaume.
ier d'Oliveira disait, en 1743, qu'on
ncore à cette époque des personnes
s de cette erreur, qu'elles se se-
t martyriser plutôt que de ne pas
Sébastien était vivant. Croirait-on
notre siècle, il y a encore des Sé-
es en Portugal? Lors de l'inva-
Français en 1808, on appliqua à
ment des prédictions ridicules, d'a-
ielles la reine Marie irait à Evora
Napoléon de sa propre main; ceci
ffectuer pendant la semaine sainte;
tres avaient fixé l'accomplissement
héties à l'an 1821. Nous ignorons
époque il est maintenant prorogé.
s par l'observation d'un Anglais
int des Portugais et des Juifs de
trée, disait: « C'est une étrange
es uns attendent le Messie, et les
roi Sébastien. »

TOPHANTE, grand pontife attaché
e d'Auguste, à Ancyre en Galatie,
ssi Sébaste.

., ange qui, suivant les Musul-
nt les livres où sont écrites toutes
is des hommes, tant bonnes que
s.

S, un des noms qu'on donne aux
s; il signifie *septenaires*, parce qu'ils
t sept prophètes porteurs de la pa-
ieu: Adam, Noé, Abraham, Moïse,
ahomet et Mahdi, et entre chacun
it porteurs de la parole divine, sept
l'imam qui tient la révélation de
léfère au *Hodjdja;* celui-ci au *Dhou-*
Dhou-maça aux *Portes*, qui sont
onnaires de la secte, lesquels pren-
nent les serments des convertis, et engagent leur foi au nom de l'imam. Le grand *Daï* ou missionnaire est le quatrième degré de la filiation spirituelle; le cinquième est le *Madhoun*, missionnaire autorisé ou ordinaire, qui ouvre les portes de la science et des connaissances aux candidats. Après lui vient le sixième, appelé l'*aboyeur*, parce qu'il excite les fidèles par ses prédications et ses exhortations à suivre le missionnaire, comme le chien traqueur indique au chasseur les traces qu'il doit suivre. Le septième enfin est le fidèle, qui le suit. Ces degrés sont donc au nombre de sept, comme il y a sept cieux, sept mers, sept terres, sept jours de la semaine, sept planètes. *Voy.* Asas, Natek, Samet.

SÉBUÉENS, anciens sectaires juifs, qui supputaient d'une manière différente des autres les sept semaines qui suivent la Pâque, de sorte qu'ils n'étaient pas d'accord avec le reste de la nation sur le jour où l'on devait célébrer la Pentecôte ou les Prémices.

SEBURÉENS, docteurs juifs ainsi nommés du verbe *sebar*, opiner, parce qu'ils ont écrit et enseigné après la confection du Talmud; de sorte que leurs sentiments, étant posté rieurs aux décisions du Talmud, ne pouvaient plus faire loi, mais ils étaient considérés comme de simples opinions. Ils parurent après les docteurs dits *Amoréens*, e fleurirent pendant soixante ans environ. Les *Guéonim* leur ont succédé.

SÉCÉDERS, ou *Séparatistes*. Les Anglais ont donné ce nom, surtout dans les XVIe et XVIIe siècles, à tous ceux qui se séparèrent de l'Eglise épiscopale, pour former un corps à part, tels que les Puritains, les Presbytériens, les Indépendants, les Congrégationalistes, etc. On les appelait encore *Dissenters* ou dissidents, et Non-Conformistes.

Les Ecossais, de leur côté, donnent la même qualification à ceux qui se sont séparés des Presbytériens, qui forment ce qu'on appelle l'Eglise établie en Ecosse; mais cette dénomination est restreinte par l'usage à une secte particulière subdivisée en deux autres, et qui a pris naissance à Stirling.

« Au synode de Perth et Stirling, en 1732, dit l'abbé Grégoire, Ebénézer Erskine, ministre presbytérien de cette dernière ville, prêchant le sermon d'ouverture, prétendit que des corruptions s'étaient glissées dans l'Eglise d'Ecosse. Censuré par l'assemblée, ainsi que trois autres ministres, ils en appelèrent au synode de l'année suivante, qui confirma le premier jugement. Ayant refusé de s'y soumettre, ils furent suspendus de l'exercice du ministère, quoiqu'une quarantaine de ministres et plusieurs centaines de laïques eussent aussi présenté des requêtes contre les abus de l'Eglise écossaise. Un des principaux griefs consistait en ce que l'assemblée générale voulait maintenir le droit de patronage, restreindre la faculté de concourir à l'élection des pasteurs, et faire prévaloir des règlements qui eussent ôté ce

droit aux pauvres et aux prolétaires. Les règlements regardaient cette restriction comme contraire aux droits de la primitive Eglise. Alors, sous la conduite d'Erskine, ils formèrent, en 1738, une société séparée, qui prit le nom de ***Presbytériens associés*** ou ***Frères associés***, vulgairement nommés ***Sécéders***, et publièrent une déclaration contre les altérations de doctrine et de discipline remarquées par eux dans l'Eglise écossaise. On lit dans Sinclair, que les hommes les plus distingués de celle-ci pensent à cet égard comme les Sécéders; mais ils ne croient pas que ce soit un motif suffisant pour s'en séparer, quoique des prétextes très-légers aient quelquefois motivé une scission dans le sein du presbytérianisme. Par exemple, vers 1763, à Benholme, les ministres voulurent améliorer la musique de l'Eglise, en introduisant l'usage de chanter d'une voix continue ce qu'ils nommaient ***reading-line;*** mais leurs paroissiens étaient habitués à ce que le premier vers de chaque strophe fût chanté séparément, avant que l'assemblée fît sa partie. Choqués de l'innovation, ils abandonnèrent l'Eglise établie, bâtirent un temple, et appelèrent un ministre sécéder. » Le schisme des Sécéders fit une plaie profonde à l'Eglise presbytérienne; leur nombre s'accrut. En 1745, ils formèrent, sous le nom de ***Presbytères***, trois arrondissements qui tenaient annuellement un synode; mais, dans celui de 1747, ils se divisèrent sur la question du serment civique, et formèrent deux sous-sectes séparées. *Voy.* BURGHERS et ANTI-BURGHERS.

SECESPITE, couteau fort long dont les flamines et les pontifes romains se servaient dans les sacrifices pour égorger la victime et en tirer les entrailles. Il avait un manche rond, d'ivoire, garni d'or et d'argent lorsqu'on sacrifiait aux dieux du ciel, et d'ébène lorsqu'on sacrifiait aux divinités des enfers.

SECHA, le grand serpent de la mythologie hindoue. Sa longueur prodigieuse lui a fait donner le nom d'Ananta, ***sans fin***. Il a mille têtes, sur l'une desquelles est portée la terre. Il sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes, qu'il redresse alors, forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'incarna sous le nom de Bala-Rama, frère de Krichna. On le confond quelquefois avec Vasouki, roi des Nagas, ou habitants des régions inférieures. Voici comme le dépeint le Bhagavata :

« Son air est fier; il a mille têtes, dont chacune porte une couronne ornée de pierreries éblouissantes; chacune d'elles est plus grosse et plus brillante que les autres. Ses yeux sont ardents comme des torches enflammées; mais son cou, ses langues et son corps sont noirs. Les manches de son vêtement sont jaunes. Un joyau étincelant pend à chacune de ses oreilles. Ses bras sont étendus et ornés de riches bracelets, et ses mains portent la conque sacrée, l'arme radiée, la masse d'armes et le lotus. »

SE-CHOU, ou es ***quatre liv***
ils font partie des livres sacrés,
classiques, des Chinois; ils sont
des principaux disciples de Co
écrivirent les leçons qu'ils avaie
lui, en s'appuyant presque con
des propres paroles de leur maîtr
mier est intitulé ***Ta-hio***, la gran
roule tout entier sur la nécessit
gler soi-même, avant de cherch
les peuples. — Le second s'app
yong, l'invariable milieu; il trai
lement du ***milieu***, c'est-à-dire de
excellence. — Le troisième est
discours qui ne renferme que
moraux et des apophthegmes.—I
porte le nom de son auteur ***Me***
cius); il a le même objet que les
qu'il égale à lui seul par son éte

SECOUEURS, branche de
américains, qui se font remarq
contorsions ridicules, opérées vo
pendant la prédication ou le s
Voy. JERKERS.

SECOUREURS, secte de P
écossais, qui prit naissance, en 1
burg. Les habitants de cette vill
mandé pour ministre un nomm
voyant leur requête rejetée, co
à leurs frais une grande église,
Boston à venir les diriger. Celu
cet emploi et s'adjoignit Thom
ministre déposé pour avoir désa
mesures qui lui paraissaient tro
ses. Leur congrégation prit le ti
bytery of relief (Presbytère du se
ne diffère de l'Eglise établie d'
sur le droit d'élection des min
qu'ils revendiquaient contre les
du patronage. Leur opinion,
l'esprit du temps, et soutenue p
de ministres instruits, a procur
sans à cette secte qui s'est rép
dement en Ecosse. A Jedburg,
née, on compte 1200 Relievers, c
tié de la population. Elle a de
Wamphray, Hamilton, Dundee,
cow. On croit qu'elle est mainte
plus nombreuses de celles que l
dissidentes; en 1815, elle comp
grégations et 40,000 adhérents.

SECOURISTES. On appelait de
âmes charitables qui avaient la
de porter des secours aux Conv
du parti janséniste. Ces secours
en coups de bûches, de chene
sue, etc., portés sur l'estomac, su
ou en d'autres parties du corps.
vulsionnaires, qui avaient l'avan
recevoir, prétendaient s'en trouv
ment soulagés. *Voy.* CONVULSION

SECRETE, oraison que le célél
à la messe, après l'offertoire et i
ment avant la préface. Elle est ai
soit parce qu'elle est toujours ré
basse (***secreto***), soit parce qu'on l'
que la matière du sacrifice a été
reste des oblations (***post secreta***

en effet appeléo *post secreta* dans
sacramentaires.

RES, nom général que l'on donne,
que religion que ce soit, à ceux qui
t de la commune façon de penser
ne ordinaire du culte, ou bien à
se soustraient à l'autorité du chef
pour suivre les opinions d'un maî-
lier. Cependant on ne leur donne
sectaires que lorsqu'ils ont fait
omplète pour former un corps à

, société de plusieurs personnes
tent des dogmes généralement re-
a religion à laquelle ils appartien-
outiennent des opinions erronées.
t des sectes qui se sont élevées
ligion chrétienne, depuis son éta-
t jusqu'à nos jours, ont chacune
e particulier dans ce Dictionnaire;
s fait le même travail pour le Ma-
hométisme et pour le Brahmanisme. Mais, pour faciliter les recherches de ceux qui voudraient les étudier méthodiquement, nous croyons devoir en exposer ici la nomenclature en forme de tableau. Nous suivrons, pour les sectes chrétiennes, l'ordre chronologique; nous classerons les autres d'après leur similitude de doctrine.

SECTES CHRÉTIENNES

Nos lecteurs remarqueront que les différentes sectes qui se sont élevées successivement ou simultanément dans l'Eglise de Jésus-Christ, bien que fort différentes parfois les unes des autres, peuvent cependant se rattacher à une idée commune qui a dominé pendant plusieurs siècles; c'est-à-dire que les hérésies contemporaines sont frappées la plupart du même cachet. C'est pourquoi, tout en suivant l'ordre chronologique, nous les classerons cependant sous quatre dénominations différentes.

127 les Calvinistes, 1535
128 les Mennonites, 1536
129 les Antinomiens, 1538
130 les Adiaphoristes, 1548
131 les Intérimistes, 1548
132 les Synergistes, 1548
133 les Flavianistes, 1549
134 les Osiandristes, 1550
135 les Préadamites, 1550
136 les Familistes, 1550
137 les Stancaristes, 1551
138 les Majoristes, 1556
139 les Sociniens, 1561
140 les Episcopaux d'Angleterre, 1562
141 les Gueux, 1566
142 les Puritains, 1568
143 les Presbytériens d'Angleterre, 1572
144 les Illuminés d'Espagne, 1575
145 les Concordistes, 1580
146 les Brownistes, 1583
147 les Universalistes, 1588
148 les Arminiens, 1591
149 les Gomaristes, 1603
150 les Presbytériens d'Ecosse, 1618
151 les Rhinsbourgeois, 1629
152 les Guérinots, 1634
153 les Gortoniens, 1636
154 les Gichtéliens, 1638
155 les Jansénistes, 1640
156 les Erastiens, 1643
157 les Labadistes, 1650
158 les Quakers, 1655
159 les Muggletoniens, 1656
160 les Quinto-Monarchistes, 1660
161 les Raskolniks de Russie, 1660
162 les Spinosistes, 1670
163 les Piétistes, 1670
164 les Borrélistes, 1670
165 les Baptistes du septième jour, 1674
166 les Philadelphiens, 1679
167 les Baxtériens, 1680
168 les Verschoristes, 1680
169 les Quiétistes, 1687
170 les Camisards, 1688
171 les Jacobites d'Angleterre, 1688
172 les Terministes, 1698
173 les Hattémistes, 1700
174 les Lifters, 1713
175 les Anti-Lifters, 1713
176 les frères Moraves, 1721
177 les Tunkers, 1724
178 les Ronsdorfiens, 1726
179 les Hutchinsoniens, 1727
180 les Glassites, 1728
181 les Méthodistes, 1729
182 les Wesleyens, 1729
183 les Burghers, 1732
184 les Anti-Burghers, 1732
185 les Presbytériens associés, 1733
186 les Skevi-Kare, 1734
187 les Inghamites, 1735
188 les Borséniens, 1736
189 les Sionites, 1740
190 les Swedenborgistes, 1743
191 les Brugglériens, 1746
192 les Hopkinsiens, 1750
193 les Relievers, 1755
194 les Sandemaniens, 1757
195 les Balchristes, 1759
196 les Jumpers, 1760
197 les Allénites, 1769
198 les Béréens, 1773
199 les Restaurationistes, 1775
200 les Wilkinsoniens 1776
201 les Buchanistes, 1779
202 les Haldanites, 1780
203 les Baptistes du libre arbitre, 1780
204 les Abrahamites, 1782
205 les Johnsoniens, 1789
206 les Bournéens,
207 Eglise constitutionne
208 Culte de la Raison,
209 les Haugiens,
210 les Dorrélistes,
211 les Kilhamites,
212 les Théophilanthrop
213 les Libres penseurs,
214 les Walkeristes,
215 les Christians,
216 les Collenbuschiens,
217 les Anticoncordatist
218 les Emancipateurs,
219 les Halcyons,
220 les Harmonistes,
221 les Presbytériens Cumberland,
222 les Osgoodites,
223 Société de Kornthal,
224 les Campbellistes,
225 les Saint-Simoniens,
226 les Méthodistes assoc
227 les Perfectionistes,
228 les Mormons,
229 les Chatélistes,
230 les Fouriéristes,
231 les Rongistes,

SECTES JUIVES.

1 les Samaritains.
2 les Pharisiens.
3 les Saducéens.
4 les Esséniens.
5 les Hérodiens.
6 les Dosithéens.
7 les Talmudistes.
8 les Caraïtes.
9 Sabathai-Tsévi.
10 les Frankistes.
11 les Khasidim.

SECTES MUSULMANES.

Les Musulmans ne comptent que soixante-treize sectes dans leur religion, bien qu'on pourrait en trouver un plus grand nombre; mais ce chiffre est déterminé en conséquence d'une tradition attribuée à Mahomet, et qui est conçue en ces termes : « Mon peuple est « divisé en soixante-treize sectes, qui « sont condamnées au feu, excepté une « qui est suivie par moi et mes compagn

Parmi ces soixante-treize sectes, il huit qui sont autant de souches ou bra d'où sont dérivées toutes les autres; et le tableau, d'après M. de Hammer.

I. *Les Motazales ou Schismatiques.*

1 les Wasilis.
2 les Amrouyés.
3 les Hodeïlis.
4 les Nizamis.
5 les Eswaris.
6 les Oskafis.
7 les Djaféris.
8 les Beschris.
9 les Mazdaris.
10 les Heschamis
11 les Salihis.
12 les Habitis.
13 les Hadbiis.
14 les Moaméris.
15 les Thémamis
16 les Khayatis.
17 les Djahizis.
18 les Kaabis.
19 les Djebayis.
20 les Beschémis.

II. *Les Schiites ou Dissidents.*

Ils se partagent en trois divisions.

A. Les *Gholats.*

21 les Sabayis.
22 les Kamilis.
23 les Béyanis.
24 les Moghaïris.
25 les Djenahis.
26 les Mansouris.
27 les Khatabis.
28 les Ghorabis.
29 les Heschamis.
30 les Zéraris.
31 les Younisis.
32 les Schéitanis.
33 les Rézamis.
34 les Mofawadhis.
35 les Bédayés.
36 les Nosaïris.
37 les Ishaquis.
38 les Ismailis.

B. Les *Zeïdis.*

39 les Djaroudis.
40 les Soleimanis.
41 les Beitéris.

C. Les *Imamis.*

42 les Imamis.

III. *Kharidjis ou Protes*

43 les Mohkémis.
44 les Beihésis.
45 les Ezarikés.
46 les Aazériyés.
47 les Asféris.
48 les Ibadhis.
49 les Meimounis
50 les Hamzis.
51 les Schoaibis.
52 les Hazimis.
53 les Khalefis.
54 les Atrafis.
55 les Maloumis.
56 les Medjhoulis
57 les Saltis.
58 les Thaalibés.

derniers portent la dénomination commune d'*Adjaridés*. Les *Thaalibés* se par- quatre sous-sectes.

asis.
édis.
ibanis.
imis.

fordjis ou Tempo-riseurs.

isis.
dis.

65 les Ghasanis.
66 les Thobanis.
67 les Thoménis.

V. *Les Nédjaris, disciples de Nédjar.*

68 les Berghousis.
69 les Zaaféranis.
70 les Mostédrikis.

VI. *Les Djébéris ou Forçats.*

71 les Djébéris.

VII. *Les Moschébihés ou Assimilants*

72 les Moschébihés.

VIII. *Les Nadjis ou Orthodoxes.*

73 les Nadjis.

ns ces soixante-treize branches, Musulmans, qu'il faut classer tou- tes et les hérésies de l'islam, qui ou qui existent encore aujour- bien que leur nombre soit réelle- grand, le Mahométan orthodoxe avouer que le nombre légal de eize, sanctionné par la tradition ophète. — Les Ibadhis (n° 48) se t en quatre sous-sectes, qui sont , les *Yezidis*, les *Haréthis*, et une je ne trouve pas de nom particulier. — Les Djébéris (n° 71) se partagent en deux sectes, dont la seconde porte le nom de *Djéhémis*. — Les Moschébihés (n° 72) pourraient se diviser en plusieurs autres, telles que les *Madharis*, les *Hemsis*, les *Hedjimis*, les *Kiramis*. — Les *Nadjis* eux-mêmes, ou orthodoxes (n° 73), se partagent en quatre sectes ou rites, savoir : les *Hanéfites*, les *Schafiites*, les *Malékites* et les *Hanbalites*. — Les *Hamzis*, ou adorateurs de Hamza, se rattachent aux Imamis (n° 42); ce sont les Druzes du mont Liban.

SECTES INDIENNES (*d'après Wilson*).

tes anciennes.

ateurs de Vichnou se ent en six classes:
aktas,
agavatas,
ichnavas,
akrinas ou Pantcharakas,
ikanasas,
rmahinas.
ateurs de Siva etaient:
ivas,
ıdras,
gras,
aktas,
ngamas,
soupatas.
ateurs de Brahmâ ou Garbha.
ateurs d'Agni ou du feu t deux classes.
ras ou adorateurs du partagaient en six
ateurs de Ganesa for- également six classes, es par la forme sous la- considéraient ce Dieu,
Ganapati,
a-Ganapati ou Dhuntadj,
chta-Ganapati,
ita-Ganapati,
a-Ganapati,
a-Ganapati.
rambas se rattachaient atchichta-Ganapati.
ateurs de la Sakti ou ir féminin étaient nom- n distingue parmi eux:
urnabhichiktas,
ritarthas,

les Kritakrityasamas.

8. Sectes infidèles:
les Tcharvakas ou Sounya-Vadis,
les Sangatas,
les Kchapanakas,
les Djainas.
les Bauddhas ou Bouddhistes.

II. *Sectes modernes.*

A. *Vaichnavas* ou adorateurs de *Vichnou.*

1 les Ramanoudjas ou Sri-Sampradayis ou Sri-Vaichnavas,
2 les Ramanandis ou Ramawats,
3 les Kabir-Panthis,
4 les Khakis,
5 les Malouk-Dasis,
6 les Dadou-Panthis,
7 les Raya-Dasis
8 les Senaïs,
9 les Vallabhatcharis ou Roudra-Sampradayis,
10 les Mirabaïs,
11 les Madhwatcharis ou Brahmâ-Sampradayis,
12 les Nimawat ou Sanakadi-Sampradayis.
13 les Vaichnavas du Bengal.
14 les Radha-Vallabhis,
15 les Sakhi-Bhavas,
16 les Tcharan-Dasis,
17 les Haristchandis,
18 les Sadna-Panthis,
19 les Madhavis,
20 les Sannyasis, les Vairaguis et les Nagas.

B. *Saivas* ou adorateurs de *Siva.*

21 les Dandis,
22 les Dasnamis,
23 les Djoguis.
24 les Djangamas,
25 les Paramahansas,
26 les Ourdhabahous,
27 les Akas-Moukhis,
28 les Nakhis,
29 les Goudaras,
30 les Roukharas,
31 les Soukharas,
32 les Oukharas,
33 les Kara-Linguis
34 les Sannyasis, Brahmatcharis, Avadhoutas et les Nagas.

C. *Saktas* ou adorateurs des *déesses*.

35 les Dakchinis,
36 les Vamis,
37 les Kantcheliyas,
38 les Kararis.

D. Adorateurs de *Ganésa.*

39 les Ganapatyas.

E. Adorateurs du soleil.

40 les Saurapatas.

F. Sectes Panthéistes.

41 les Bauddhas ou Bouddhistes,
42 les Djainas, qui se partagent en deux classes:
les Digambaras,
les Swetambaras.

G. *Nanek-Panthis* ou sectateurs de Nanek.

43 les Oudasis,
44 les Gandjbakhchis,
45 les Ramrayis,
46 les Southra-Chahis,
47 les Govind-Sinhis,
48 les Nirmalas,
49 les Nagas.

H. Sectes Unitaires.

50 les Baba-Lalis.
51 les Pran-Nathis,
52 les Sadhs,
53 les Satnamis,
54 les Siva-Narayinis.
55 les Sounyabadis.

SECTES BOUDDHISTES.

ddhisme spéculatif se partage en tèmes, qui sont :

Le Swabhavicka, négation de l'immatérialité;

L'Aïshwarika, reconnaissance de l'immatérialité;

[illegible] de l'action morale; [illegible] de l'action intel-lectuelle.

[illegible]

[illegible] solennelles que [illegible] avec une grande [illegible] approches de la moisson, [illegible] trois nuits consécutifs. [illegible] d'après Noel :

[illegible] premiers temps de Rome, c'est-à-[illegible] un certain Valérus ou Va-[illegible] vivait à la campagne, dans une [illegible] du pays des Sabins, proche du village [illegible] eut deux fils et une fille qui furent [illegible] de la peste. Il reçut, dit-on, ordre de [illegible] domestiques de descendre le Tibre [illegible] enfants, jusqu'à un lieu nommé [illegible], qui était au bout du Champ-de-[illegible] de leur y faire boire de l'eau qu'il [illegible] chauffer sur l'autel de Pluton et de [illegible]. Les enfants en burent et se trou-[illegible] parfaitement guéris. Le père, en ac-

tions de grâces, offrit au même en[illegible] sacrifices, célébra des jeux, et d[illegible] dieux des lits de parade, *lectisterni[illegible]* trois nuits; et, pour porter dans [illegible] même la mémoire d'un événement [illegible]lier, il s'appela dans la suite *Maniu[illegible] Terentinus : Manius*, à cause des [illegible] infernales auxquelles il avait sacr[illegible] *rius*, du verbe *valere*, parce que s[illegible] avaient été rétablis en santé; et *T*[illegible] du lieu où cela s'était passé.

En 245, c'est-à-dire l'année d'apr[illegible] [illegible] furent chassés de Rome, une [illegible], accompagnée de grands prodi[illegible] [illegible] la consternation dans la ville [illegible] fit sur le même autel des [illegible] à Pluton et à Proserpine, et la [illegible]. Soixante ans après, on réité[illegible] [illegible] par ordre des prêtr[illegible] [illegible], en y ajoutant les cérémonie[illegible] [illegible] par les livres sibyllins; et a[illegible] [illegible] que ces fêtes se feraient touj[illegible] [illegible] à la fin de chaque siècl[illegible] [illegible] le nom de *Jeux séc*[illegible] [illegible] longtemps après, c'est-[illegible] [illegible] seconde guerre punique, q[illegible] [illegible] les jeux Apollinaires, en l'hon[illegible] [illegible] et de Latone. On les célébr[illegible] [illegible] n'étaient pas disti[illegible] [illegible] séculaires, l'année qu'on r[illegible]

[illegible] de ces jeux était fort [illegible] des hérauts dar[illegible] [illegible] pour inviter les habitants [illegible] fête qu'ils n'avaie[illegible] [illegible] reverraient jamais [illegible] au peu[illegible] certain[illegible] [illegible] choses lustrales et e[illegible] [illegible], la nuit, à Pluton et [illegible] aux Parques, aux P[illegible], à [illegible] le jour, à Jupiter, à Junon, à [illegible] Latone, à Diane et aux Génies. On [illegible] veilles et des supplications; on [illegible] statues des dieux sur des coussi[illegible] leur servait les mets les plus exq[illegible] pendant les trois jours que durait [illegible] chantait trois cantiques différent[illegible] l'assure Zozime, et l'on donnait [illegible] divers spectacles. La scène de la [illegible] geait chaque jour : le premier jou[illegible] semblait dans le Champ-de-Mars, [illegible] au Capitole, et le troisième sur le [illegible] latin. Ce fut pour ceux-ci qu'Horac[illegible] son *Poëme Séculaire*. Il fut chant[illegible] temple d'Apollon Palatin, que l'[illegible] avait fait bâtir onze ans auparav[illegible] un monument curieux des cérém[illegible] s'observaient dans cette fête.

Les poëmes séculaires étaient ch[illegible] 54 jeunes gens partagés en deux [illegible] dont l'un était composé de 27 ga[illegible] l'autre de 27 filles.

SÉCULARISATION, acte par l[illegible] bénéfice ou un lieu régulier devient [illegible] ou un religieux est mis au rang d[illegible] et même des laïques. Dans le premi[illegible] sécularisation est réelle; dans le se[illegible] est personnelle. C'est ainsi qu'aprè[illegible] lution française plusieurs prêtres,

ɜs, furent rendus à la vie sécu-
l'autorisation de faire ratifier les
ju'ils avaient indument contractés
ire des lois civiles.
ER. Un ecclésiastique *séculier* est
n'est engagé par aucun vœu dans
monastique, et qui vit au milieu
, par opposition aux religieux qui
ɔignés du siècle, et qu'on appelle

ıe souvent le nom de *séculiers* aux
à ceux qui exercent des profes-
es, par opposition aux ecclésiasti-
ıcrés au service de Dieu.
fice *séculier* est celui qui peut être
ır un ecclésiastique séculier, à la
du bénéfice régulier, dont il n'y a
gieux qui puisse être pourvu.
)É, natte ou petit tapis sur lequel
lmans s'agenouillent pour faire
·es. Comme ce mot vient de la ra-
l, adorer, on l'emploie aussi pour
ıne mosquée. Le *Sedjadeh-nischin*
brant qui préside aux assemblées
;.
OU, une des fêtes solennelles des
; elle a pour objet d'apaiser le
rincipe. On la solennise devant les
présence du roi et de toute la
y assistent dans des chars magni-

, septième partie de l'enfer, sui-
Iusulmans; c'est la plus basse de
celle dans laquelle sont jetées les
impies, sous l'arbre noir et téné-
l'on n'aperçoit aucune lueur.
)RN, génies malfaisants redoutés
ols; ils habitent les régions infé-
ı mont Mérou.
grand pontife des Musulmans de la
; sont de la secte des Schiites. Il
é par le roi, qui confère souvent
ité à l'un de ses proches parents.
au Sedr les titres de *Roi du droit*
eligion, chef de l'Eglise véritable,
le Mahomet, lieutenant des imams.
ıns la Perse, de la même autorité
nd Moufti, ou le Scheikh el-Islam,
urcs.
· est le juge suprême dans toutes
es ecclésiastiques, et dans toutes
; civiles qui ont quelque rapport
rituel; il a l'administration de tous
consacrés au culte et à l'entretien
tres de la religion. Sa juridiction
tout ce qui a rapport aux établis-
ieux, aux mosquées, aux hôpitaux,
;es, aux tombeaux et aux monastè-
pose de tous les emplois ecclésias-
nomme les supérieurs des maisons
s. Ses décisions en matière de reli-
reçues comme des oracles infailli-
ge de toutes les matières criminel-
sa propre maison, sans appel; en-
sans contredit le second person-
empire. C'est peut-être même pour
un peu la grande autorité du Sedr,
ɹurs rois de Perse ont séparé cette
; deux, en établissant deux Sedr, savoir : le *Sedr-i Khass*, ou Sedr privé ou particulier, qui est le surintendant des biens légués par les rois, et le *Sedr-i âm*, ou Sedr public et général, qui a la surintendance des biens légués par les particuliers. Ces deux pontifes ont chacun leur tribunal séparé, égal en autorité; mais le Sedr du domaine royal a la prééminence, et son administration est la plus considérable. Il tient le second rang entre les grands du royaume, et prend place à la gauche du roi, le premier ministre siégeant à la droite; le Sedr général est au-dessous de lui. Ces places ne sont cependant pas inamovibles; car il arrive quelquefois aux Sedr de quitter cette haute dignité spirituelle pour occuper un poste purement civil.

SÉDRA, arbre planté dans le paradis, selon les Musulmans; c'est une espèce de lotus. Quelques commentateurs du Coran disent que les tables de la loi données de Dieu à Moïse avaient été faites du bois de cet arbre céleste. Ils l'appellent encore *Sidrat el-montéhi*, l'arbre de la science. Ce dernier nom est aussi celui d'un lieu particulier situé dans le septième ciel, et où cet arbre est planté.

SEEBERGIENS, partisans de Gérard Seeberg, ministre norwégien de la paroisse de Thunoé. Le zèle bizarre et outré de celui-ci, tout en lui aliénant une partie de ses paroissiens, avait réussi à fanatiser les autres. Il se disait envoyé par Jésus-Christ même pour convertir les incrédules de Thunoé et punir les obstinés. Quelques persécutions qu'il eut à essuyer de la part de ses ennemis n'aboutirent qu'à le faire considérer, par ses adhérents, comme un confesseur et un martyr de la foi. Mais il se livra à de tels excès, qu'enfin il fut destitué par le tribunal suprême de Copenhague, où il mourut en 1823. Ces démêlés étaient assez peu importants par eux-mêmes; mais Seeberg est digne d'attention, en ce qu'il doit être regardé comme l'auteur principal des égarements de Hauge, fondateur de la secte des Haugiens. *Voy.* HAUGIENS.

SEEKERS ou *Chercheurs*, dissidents de l'Eglise d'Angleterre, dont un nommé Vane était le chef. Ils étaient ainsi nommés, parce que, persuadés que l'Eglise véritable devait se trouver quelque part, ils en poursuivaient sans cesse la découverte.

SÉFATIS, c'est-à-dire *Attributaires;* sectaires musulmans qui ne distinguent point en Dieu les attributs essentiels des attributs d'opération. Cette opinion toute simple fut d'abord celle du mahométisme en général; mais les controverses ayant introduit l'art d'y faire des distinctions, et les subtilités s'étant mises de la partie, pour trouver le moyen de prouver la justesse de ces distinctions, il se forma plusieurs branches de Séfatis, entre lesquels il y en eut qui attribuèrent à Dieu une manière d'être tout à fait semblable au corps humain.

SÉGÉTIE ou SÉGESTE, déesse de la moisson, chez les Romains; elle avait soin des blés. Les laboureurs l'invoquaient au temps

de la moisson, pour obtenir une heureuse récolte.

SEIA, divinité champêtre des Romains, qui veillait à la conservation des blés encore enfermés dans le sein de la terre.

SEIDUR ou Seidr, le plus terrible et le plus efficace des maléfices, chez les Finnois et les Islandais. Cette sorte de magie s'opérait par le feu et au moyen de l'incantation.

« Par le Seidr, dit M. Léouzon le Duc, on pouvait prendre la forme qu'on voulait, et traverser les airs avec rapidité. C'est ainsi que le dieu Wäinämöinen, pour échapper aux embûches des fils de la Mort, se changea successivement en pierre, en carex, etc.; ainsi que Louhi, la fameuse magicienne de Pohjola, effrayée par l'écueil que Wäinämöinen avait fait surgir au milieu de la mer, se changea en aigle, et prit son essor au niveau des nuages, portant sous ses ailes tous les guerriers qui remplissaient son navire. Par le Seidr, on pouvait produire à la vue tous les objets qu'on désirait; on pouvait communiquer la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter l'intelligence et rendre raisonnables les animaux eux-mêmes. Le Seidr avait quelquefois pour but de transporter par enchantement dans les contrées les plus éloignées. Ainsi Wäinämöinen transporte Ilmarinnen, contre son gré, à travers les airs, jusqu'aux régions de Pohja.

« Les opérations pour préparer le Seidr se faisaient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelait *utisetur* (séances en dehors).

« Le Seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit; mais enfin les terribles maléfices qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du Seidr, si cultivé par la nation finnoise. »

Il en était de même en Islande. Ceux qui assistaient à ces mystères, et les absents même qui y étaient intéressés, devenaient comme ensorcelés et frappés de l'idée que leur vie ne devait plus être qu'un enchaînement de malheurs. Snorro Sturleson dit qu'Odin même désapprouva cet art vil et dangereux, qui ne pouvait que déplaire aux dieux et aux hommes. Harald Haarfagar fit brûler son propre fils, qui en fut convaincu, ainsi que ses partisans dont il avait formé une société.

SE-INDZO, premier étage de l'enfer selon les Bouddhistes de la Barmanie. Les souffrances qu'on y endure consistent en ce que l'on verse sur le malheureux damné des métaux liquéfiés et bouillants. Dès que le coupable se meurt, l'infusion cesse pour recommencer dès qu'il a repris un peu de force. La durée du séjour en ce triste lieu est de 500 ans. Ceux qui n'ont pas voulu discerner le bien du mal, les voleurs, les assassins, vont expier leur crime dans le Se-Indzo, qui est le moins rigoureux des huit enfers.

SEI-SEK, ou *Soirée des étoiles*: la 4ᵉ des fêtes annuelles des Japonais. *Voy* Couats.

SEI-ZAN RIOU-GHI, secte ou ob bouddhique du Japon, fondée par l Seï-Zan. *Voy.* Zioo-do-sio.

SÉKINA, la gloire et la majesté suivant le Coran, dans lequel ce répété en trois endroits; c'est la des Hébreux. Cependant les Musulm fort incertains sur la valeur de cette sion dont ils n'ont plus la clef. Beidl des commentateurs du Coran, so que ce pouvait être le Pentateuqu dans l'arche. Suivant d'autres, conti la sékina était une figure d'émerau yakout, renfermée dans l'arche, et la tête et la queue d'un chat. D'autr que c'étaient les figures des prophèt Adam jusqu'à Mahomet. Enfin, suiv tres encore, l'arche était le cœur, et était la science et la sincérité qui é le cœur. *Voy.* Schékina.

SEL. 1° Le sel est dans l'Eglise c le symbole de la sagesse, parce qu'il de la corruption; c'est pourquoi dans plusieurs cérémonies religie en met dans la bouche des caté qui vont recevoir le baptême, et o à l'eau bénite avant de se servir dernière. Dans l'un et l'autre cas, préalablement exorcisé.

2° Les prêtres égyptiens n'en jamais sur leurs tables, parce qu'il daient comme l'écume de Typh ennemi d'Osiris. Selon d'autres, c' se conserver dans la continence.

SELAGO, plante que les Druide laient avec des pratiques supers comme le samole. Il fallait, dit Pli cher sans couteau, et de la main d devait être couverte d'une partie d puis la faire passer secrètement gauche, comme si on l'avait volé fallait être vêtu de blanc et nu avoir préalablement offert un sa pain et de vin. Le suc de cette her pour un remède dans certaines m

SÉLAMA, le quatrième des mini tiques de la religion des Druzes. nomme l'*aile droite*, *Mostafa*, c l'élu, l'ornement des fidèles et la Unitaires.

SELAMANÈS, dieu des Syriens, piter syrien; ce nom se lit sur un tion trouvée près d'Alep, dans le nier: il peut signifier *le pacifique*. le nom d'un ancien roi d'Assyrie, 722 ans avant Jésus-Christ, et qu' aussi *Salmanasar*. Ce fut lui qui e dix tribus en captivité. Aurait-il é suite, adoré comme un dieu?

SÉLÉNÉ, la lune, divinité de Elle était fille d'Hypérion et de Ba son histoire à l'article Hélion.

SÉLÈNES, gâteaux larges et c forme de demi-lune, que les ployaient dans les sacrifices offert

SÉLEUCIENS, hérétiques du aussi nommés *Hermiens*, parce qu'

Séleucus et Hermias. Ils ensei-
nme Hermogène, que Dieu était
ıe la matière était incréée, que les
ıommes avaient été formées par
ıt composées de feu et d'air, enfin
vait d'autre résurrection que la
ordinaire.
prêtres qui, dans le principe,
ıs oracles à Dodone. Ils avaient
énomination, soit de Selles, ville
t d'une rivière appelée Selléis par

ERNES, festins que les Romains
ıux déesses. Ils étaient ainsi ap-
e qu'on mettait les statues des
r des siéges nommés *sellæ*, en
ı l'antique frugalité.
lanse liturgique des Mewlewis,
ıusulmans. *Voy*. MEWLEWIS.
E, nom de la période de sept jours
ıez presque tous les peuples an-
ıdernes. Quelle en est l'origine?
ılent que la durée de la semaine
ısurée sur celle des phases de la
si telle avait été l'origine de son
les peuples n'eussent pas tardé à
r de leur erreur, car chacune
de la lune est loin d'équivaloir à
et au bout de chaque lunaison,
été obligés d'intercaler un ou
supplémentaires. D'autres rap-
sept jours aux sept planètes; ils
a première erreur répandue dans
yant été le sabéisme, ou l'adora-
res, les peuples ont dû remarquer
ıord les sept astres qui, dans le
t un cours différent des autres,
de préférence, comme servant à
les jours, les mois, les saisons,
et même les divisions de la jour-
ı leur consacrer à chacun un jour.
sont assez spécieuses; en effet,
rs de la semaine portent presque
ıom des sept planètes. Cependant
ıraient prouver que telle a été en
ıe de la semaine, car les Sabéens
n pu appliquer à leur culte et à
e religieux une période de jours,
temps avant eux, et qui se trou-
parfaitement avec leur croyance.
e nous croyons être arrivé en ef-
ıèse nous révèle l'origine de la
es six jours qu'a duré la création,
me, durant lequel Dieu est entré
ıpos, ont servi de motif au Tout-
ur établir cette première période,
ire aux hommes l'injonction de
On ne saurait objecter que les
le la création, représentant une
léterminée et probablement fort
peuvent être le type d'un espace
atre heures; car le septième aussi,
ıu s'est reposé, est aussi fort long,
ure encore et durera éternelle-
pendant il est également présenté
type d'un jour de vingt-quatre

yons devoir donner ici le tableau
ıe chez les peuples qui l'ont con-
servée, comme nous l'avons fait pour les mois. On remarquera dans la plupart une étrange coïncidence, qui démontre que les différentes nations ont puisé à une source commune, ce qui est une forte présomption de l'unité d'origine de l'espèce humaine. C'est ainsi que le premier jour est constamment consacré au Soleil, le second à la Lune, le cinquième à Vénus ou à une déesse, etc.

I. *Semaine chez les Hébreux.*

La semaine porte en hébreu le nom de *Scheboua*, ce qui veut dire littéralement une *septaine* ou *semaine*. Les six premiers jours n'ont d'autre désignation que celle de leur ordre numérique à commencer par le dimanche, qui porte le nom de *premier jour;* le septième est appelé *sabbath*, repos, en mémoire du repos dans lequel Dieu est entré après les six jours employés à l'œuvre de la création. Ces jours sont ainsi nommés dans le premier chapitre de la Genèse. Dans le reste de la Bible, il est souvent question du *sabbath* et de la semaine, mais jamais d'aucun autre jour de la semaine en particulier. Il est à remarquer que chez les Juifs la semaine liturgique, et chacun des jours qui la composent, commencent six heures avant la semaine et les jours civils. Ainsi le sabbat liturgique commence le vendredi vers les six heures du soir, et la semaine liturgique, le samedi soir, à la même heure.

Yom harischon,	Dimanche.
Yom hasschéni,	Lundi.
Yom hasschelischi,	Mardi.
Yom harbii,	Mercredi.
Yom hakhamischi,	Jeudi.
Yom hasschischi,	Vendredi.
Schabbath,	Samedi.

II. *Semaine chez les Egyptiens.*

« Chez les anciens Egyptiens existait, dit M. Champollion, la période de sept jours, l'un des plus antiques vestiges de la civilisation, période d'une certitude sans égale, et qui, ayant pour unique élément *le jour*, permet de remonter sans interruption, sans confusion ni erreur, d'aujourd'hui au premier soleil que vit la race humaine. « On croit, continue le même auteur, que le nombre des jours de la semaine fut tiré du nombre des planètes alors connues, et qu'on donna aux jours de la semaine les noms de ces mêmes astres. Il est certain du moins que l'antiquité classique nous a conservé cette période ainsi constituée; et si l'on se demande pourquoi cette apparence d'arbitraire, ou ce signe d'ignorance peut-être, qui se manifeste dans l'ordre actuel des jours de la semaine, qui ne sont pas rangés dans l'ordre des planètes selon la durée de leurs révolutions, c'est à l'Egypte que nous demanderons la solution de ce singulier problème; et nous apprendrons que, de notre temps, comme dans ceux de toute l'antiquité, le premier jour de la semaine était celui de la Lune, lundi, le deuxième était celui de Mars, le troisième de Mercure, le quatrième de Jupiter, le cinquième de Vénus, le sixième de Saturne, et le septième du Soleil, ou jour

le Dieu; tandis que l'ordre astronomique des planètes est tout autre : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, c'est-à-dire pour les dénominations des jours de la semaine, si elles étaient analogues, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (jour du Soleil ou de Dieu), mardi, jeudi et samedi. Un auteur ancien, Dion Cassius, nous a donné la clef de de cette énigme, et appris que les Egyptiens avaient divisé le jour en quatre parties; que chacune d'elles était sous la protection d'une de ces planètes, et que chaque jour prit le nom de la planète qui en protégeait la première partie. Ainsi le premier jour fut celui de la Lune, parce que les quatre parties de ce jour étaient consacrées aux quatre planètes, *la Lune*, Mercure, Vénus et le Soleil; le jour suivant était dédié aux quatre planètes *Mars*, Jupiter, Saturne et la Lune, en continuant d'en suivre la série; le troisième jour était nécessairement celui de Mercure, puisque la planète de *Mercure* était la première des quatre qui, dans l'ordre de ces astres, appartenaient à ce jour, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la semaine. Les sept jours de cette période épuisaient tout juste le tableau des sept planètes après quatre roulements consécutifs; et il est à observer qu'on arriverait au même ordre dans les dénominations des jours de la semaine, et au même épuisement intégral du tableau des planètes, 24 fois répété, en affectant une planète à chaque heure du jour divisé en 24 parties au lieu de 4, selon une autre opinion ancienne; il faudrait seulement opérer dans l'ordre rétrograde des sept planètes qui viennent d'être nommées. C'est donc sur cet ordre que repose un des usages le plus universellement répandus, la semaine, et peut-être le seul dans les sociétés modernes, qui ait pour lui une si haute sanction d'antiquité et de durée. L'Egypte est donc arrivée jusqu'à nous, et c'est elle qui règle encore, avec sa religieuse autorité, une de nos principales institutions publiques, la division civile du temps la plus usitée, celle qui a prévalu sur tous les systèmes proposés par la science ou par l'autorité de l'Eglise ou de l'Etat. »

Nous avons rapporté tout au long ce passage du savant Champollion, parce qu'il rend parfaitement raison de la dénomination des jours de la semaine, encore en usage de notre temps. Nous ne croyons pas cependant que le jour de Lune était originairement le premier jour; cette assertion est contredite par tous les peuples qui, n'ayant pas adopté la dénomination par les noms des planètes ou des divinités, ont continué à les nommer d'après leur ordre numérique. Les Egyptiens, qui avaient trouvé la semaine tout établie, auront dénommé les jours comme il est indiqué ci-dessus, et pour le motif exprimé par M. Champollion; mais ils ont pu commencer la série nominative au lundi, précisément pour arriver à mettre le premier jour, le jour de Dieu, sous la protection du Soleil, le plus grand des astres, et le second se trouvait par là consacré à la Lune, qui tient la seconde place parmi les planètes, r ment à la grandeur. Ces deux astres en même temps les principales divi tous les peuples sabéens; et dans le plus modernes, les Egyptiens les hor sous les noms d'Osiris et d'Isis, qui les divinités sinon les plus grandes, du les plus populaires. Quand M. Cham ajoute que l'institution de la semain valu sur tous les systèmes, même s qui ont été proposés par l'Eglise, il s exprimé, car il n'ignore pas que la s est regardée par les Juifs et les c comme d'institution divine; et qu'ell comme la base de la religion de c peuples. Il a voulu dire, sans aucun que la dénomination des jours de la s a prévalu malgré tout, et même mal glise, ce qui est exactement vrai; ca glise a toujours repoussé de sa langu gique la nomenclature païenne d jours de la semaine, celle-ci n'en moins restée en usage commun et l chez tous les peuples chrétiens; ex toutefois le jour consacré au soleil, être celui qui était dédié à Saturne.

III. *Semaine chez les Phénicien*

Les Phéniciens divisaient les jours maines. Comme les Hébreux, ils ava jours de travail, mais le septième éta

IV. *Semaine chez les Grecs et les R*

Il est certain que ni les Grecs ni mains ne faisaient un usage habitue pulaire de la semaine; mais il est d'un autre côté, qu'elle était connue tres qui l'avaient empruntée des Eg et qu'elle servait à régler certaines nies du culte. On en trouve encore ces chez l'un et l'autre peuple; mais même il n'en resterait aucune, on n rait conclure qu'elle n'aurait pas ployée antérieurement; car cet usa que est tombé en désuétude chez d peuples, entre autres chez les Chino

Ainsi, nous voyons qu'ils ren Apollon un culte particulier le septi de chaque mois, parce que, disaie soleil était né ce jour-là; assertion vraie allégoriquement. Ce septième j être originairement le dimanche de semaine, ou jour du soleil. Hésio apprend que le 1, le 7 et le 14 de mois étaient des jours heureux; et c valles offrent une image sensible de nes, ou de la division par sept jours. leur donne même le nom de *sacr* les rapproche encore davantage du des Sabbats. Enfin, de nombreuses a font allusion aux cinquante semai fants de l'année lunaire, telle qu'elle usage dans l'antiquité : ainsi, les d'Hercule, les 50 filles d'Endymion Pallantides, les 50 Danaïdes mariée fils d'Egyptus, les 50 enfants de Pr L'allégorie des 50 Danaïdes, ou fille née, se trouve particulièrement c par une autre tradition égyptienne

ι Acanthe, vers la Lybie, à 120 Memphis, était un tonneau percé, el 360 prêtres versaient tous les eau apportée du Nil.

Romains, les Kalendes, les Nones , qui dans la suite arrivaient d'une irrégulière, devaient être autant ; de la semaine primitive. De plus, › nous apprend que toutes les se- ι tous les sept jours, on faisait des l'honneur de la Lune : *Hebdoma-* *æ agitabantur convivia*. Car, ainsi l'avons observé plus haut, la se- ›it conservée dans les temples et ›urs actes religieux. Enfin, ce qui 'elle n'était pas inconnue à une able de la nation, c'est que les eur ont emprunté la dénomination , malgré leur profonde aversion ce qui ressentait le paganisme. ıt, si les chrétiens eussent importé la semaine dans l'empire romain, ınt bien gardés d'imposer à chacun e nom d'une divinité païenne. Il y est que, malgré tous ses efforts et n constante, l'Eglise n'a pu réus- imer que deux de ces noms, ceux ı et du Soleil, pour y substituer medi et de dimanche. En voici la ıre; elle est la même que chez les :

,	jour du Soleil,	Dimanche.
,	jour de la Lune,	Lundi.
s,	jour de Mars,	Mardi.
ies,	jour de Mercure,	Mercredi.
,	jour de Jupiter,	Jeudi.
ies,	jour de Vénus,	Vendredi.
ies,	jour de Saturne,	Samedi.

Semaine chez les Chrétiens.

ne est, pour les chrétiens comme ifs, d'institution divine. Elle rap- samment l'œuvre admirable de la de la rédemption du genre hu- issance que l'homme doit à Dieu, ısité où il est de lui rendre un c et solennel. En conséquence de ımé par Dieu même, le samedi r consacré à honorer la divinité, et à travailler à la culture de son âme; mais lors de l'établissement du christianisme, les chrétiens, considérant les grands mystères qui s'étaient opérés le lendemain du sabbat, entre autres la résurrection du Fils de Dieu, et la descente miraculeuse du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, ajoutèrent à la sanctification du samedi celle du dimanche : de sorte qu'ils avaient deux jours saints par semaine. Mais peu à peu on s'habitua à mettre le samedi dans un rang secondaire, et on finit par le négliger totalement, surtout en Occident; car il est encore pour les Orientaux, sinon un jour de fête, du moins un jour distingué des autres, et dans lequel on ne jeûne jamais. Quant au nom à imposer à chacun des jours, l'Eglise, répudiant la dénomination païenne, adopta, avec une légère modification, la dénomination judaïque; seulement, pour montrer que chacun de ces jours devait être consacré à Dieu, et comme elle invitait tous les fidèles qui en avaient le loisir à assister au culte public qui était célébré journellement dans les temples, elle les appela tous *féries*, ou jours de fête, dans l'ordre suivant, où la *première férie* a perdu son nom.

1. *Dies Dominica*,	jour du Seigneur.
2. *Feria secunda*,	seconde férie.
3. *Feria tertia*,	troisième férie.
4. *Feria quarta*,	quatrième férie.
5. *Feria quinta*,	cinquième férie.
6. *Feria sexta*,	sixième férie.
7. *Sabbatum*,	le sabbat.

Voilà pour la langue liturgique; mais la dénomination païenne resta populaire; et aujourd'hui encore, tous les peuples dont la langue est une altération de la latine emploient des vocables corrompus de la dénomination latine. Seulement, dans les éléments qui composent ces vocables, le nom *Dies Dominica* a prévalu sur celui de *Solis dies*, et celui de *Sabbatum* sur celui de *Saturni dies*.

Il sera curieux sans doute d'examiner dans le tableau suivant comment les divers peuples qui ont emprunté les dénominations latines les ont accommodées à leur langue.

	VI. *Roman.*	VII. *Italien.*	VIII. *Français.*	IX. *Espagnol.*	X. *Portugais.*	XI. *Celto-breton.*
a,	De-mindje.	Domenica.	Di-manche.	Domingo.	Dominga.	Dis-sul.
	De-lon.	Lune-di.	Lun-di.	Lunes.	Segunda feira.	Dil-lun.
	De-mar.	Marte-di.	Mar-di.	Martes.	Terça feira.	De-meurz.
,	De-miero.	Mercole-di.	Mercre-di.	Miercoles.	Quarta feira.	De-mercher.
	De-djau.	Giove-di.	Jeu-di.	Jueves.	Quinta feira.	Di-ziou.
	De-veindro.	Vener-di.	Vendre-di.	Viernes.	Sexta feira.	Der-gwener.
	De-ceindo.	Sabbato.	Same-di.	Sabado.	Sabbado.	Des-sadorn.

ɪue les Portugais ont adopté dans ité les dénominations ecclésiasti- lis que les Celto-Bretons n'ont rien la nomenclature païenne; on ıcilement le Soleil et Saturne dans *ıl* et *Sadorn*.

XII. *Semaine basque.*

lia,	*le grand jour.*
éna,	*commencement de la néoménie.*
rtea,	*milieu de la néoménie.*
ızkea,	*fin de la néoménie.*
Jeudi, Ortceguna,	*jour commémoratif.*
Vend., Orteilaria,	*souvenir de la mort.*
Sam., Larunbata,	*dernier jour de travail.*

Suivant l'abbé Darigol (*Dissertation sur la langue basque*), les noms du lundi, du mardi et du mercredi seraient tirés des trois jours pendant lesquels on célébrait la néoménie ou nouvelle lune, et les autres devraient leur origine au christianisme : le jeudi serait la commémoration de la Cène ou de l'institution de l'Eucharistie, et le vendredi, celle de la mort du Sauveur. Cependant il ne pro-

pose que comme une nypothèse l'explication des trois premiers.

XIII. *Semaine des chrétiens d'Ethiopie.*

Dimanche,	Ehoud,	*premier jour après le Sabbat.*
Lundi,	Sanoui,	*le lendemain.*
Mardi,	Salous,	*troisième jour.*
Mercredi,	Rabou,	*quatrième jour.*
Jeudi,	Khamous,	*cinquième jour.*
Vendredi,	Arb,	*la vigile.*
Samedi,	Sambat,	*le sabbat.*

XIV. *Semaine grecque.*

	Dénomination païenne.		*Dénomination chrétienne.*	
Dimanche,	Ἡ τοῦ Ἡλίου,	jour du soleil.	Ἡ κυριακὴ,	le jour du Seigneur.
Lundi,	Ἡ τῆς Σελήνης,	jour de la lune.	Ἡ δευτέρα,	le deuxième jour.
Mardi,	Ἡ τοῦ Ἄρεος,	jour d'Arès.	Ἡ τρίτη,	le troisième jour.
Mercredi,	Ἡ τοῦ Ἑρμοῦ,	jour d'Hermès.	Ἡ τετράδη,	le quatrième jour.
Jeudi,	Ἡ τοῦ Διὸς,	jour de Zeus.	Ἡ πέμπτη,	le cinquième jour.
Vendredi,	Ἡ τῆς Ἀφροδίτης,	jour d'Aphrodite.	Ἡ παρασκευὴ,	la préparation.
Samedi,	Ἡ τοῦ Κρόνου,	jour de Cronos.	Τὸ σάββατον,	le sabbat.

Le nom du vendredi est emprunté à l'Evangile, où ce jour est appelé *Parasceve*, ou préparation du sabbat. La dénomination païenne n'était pas usitée chez les anciens, ou du moins l'était fort peu; elle a dû être calquée plus tard sur la semaine des Romains.

SEMAINE CHEZ LES PEUPLES DU NORD.

XV. *Semaine des Scandinaves.*

Dimanche,	Son-dag,	jour du soleil.
Lundi,	Mon-dag,	jour de la lune.
Mardi,	Thies-dag,	jour de Mercure.
Mercrdi,	Odens-dag,	jour d'Odin, dieu de la guerre.
Jeudi,	Thor-dag,	jour de Thor, le grand dieu des Scandinaves.
Vendredi,	Frey-dag,	jour de Freya la déesse de la beauté.
Samedi,	Loger-dag,	jour du bain.

XVI. *Allemande.*

Dimanche,	Sonn-tag,	jour du soleil.
Lundi,	Mon-tag,	jour de la lune.
Mardi,	Dieus-tag,	jour d'Odin.
Mercredi,	Mittwoche,	milieu de la semaine.
Jeudi,	Donners-tag,	jour de Thor.
Vendredi,	Frey-tag,	jour de Freya
Samedi,	Sonnabend,	Veille du dimanche.

XVII. *Flamande.*	XVIII. *Anglaise.*
Son-dag, jour du soleil	Sun-day.
	Mon-day.
	Thues-day.
Woens-dag.	Wednes-day.
Donder-dag.	Thurs-day.
Vry-dag.	Fri-day.
	Satur-day.

XXI. *Semaine chez les Lapons.*

La semaine était en usage chez les anciens Lapons; car les historiens nous apprennent que le jeudi était un jour sacré pour ceux qui habitaient la Finmarchie. Il tirait sa dénomination du dieu souverain des Lapons, et on le solennisait avec un grand appareil de cérémonies. Les Lapons méridionaux avaient chaque semaine trois jours de fêtes, savoir : le dimanche, le vendredi et le samedi. *Buorres-Beive-Ailek* présidait au dimanche; *Lava-Ailek*, au samedi; et *Fried-Ailek*, au vendredi. Cette dernière divinité rappelle visiblement la *Freya* des nations scandinaves et germaniques.

XXII. SEMAINE CHEZ LES SABÉENS DE LA CHALDÉE.

Dimanche,	jour d'*Apolion*, ou du Soleil.
Lundi,	jour de *Selini*, ou de la Lune.
Mardi,	jour d'*Aris*, ou Mars.
Mercredi,	jour de *Nabo*, ou Mercure.
Jeudi,	jour de *Baal*, ou Jupiter.
Vendredi,	jour de *Balti*, ou Vénus.
Samedi,	jour de *Cronos*, ou Saturne.

Nous commençons à remarque etrange coïncidence avec la dén égyptienne et latine, bien que le du nord n'aient pas eu le moindr dans les temps antiques, avec ceu S'ils eussent emprunté leur sem Romains ou aux Grecs, ils y eusse noms des divinités gréco-latines sont leurs propres dieux qui pr chacun des jours. Cependant ces sont analogues à celles des autres ce qui démontre qu'ils ont puisé à u commune. Les peuples modernes teutonique ont conservé l'ancienn clature, comme les peuples du mi

XIX. *Polonaise.*

Dimanche,	Niedziela.
Lundi,	Poniedzialek.
Mardi,	Wtorek.
Mercredi,	Srzoda.
Jeudi,	Czwartek.
Vendredi,	Piantek.
Samedi,	Sobota.

XX. *Illyrienne.*

Nèdielia,	absence de travail.
Ponedielnik,	le jour d'après le dim
Utornik,	second jour de la sem
Zrieda,	milieu de la semaine.
Tchetwartak,	quatrième jour.
Petak,	cinquième jour.
Soubota,	le sabbat.

SEMAINE CHEZ LES MUSULMA

Les Arabes avaient conservé la comme tous les anciens peuples berceau du genre humain; mais i sent en avoir toujours dénommé comme les Hébreux, d'après leur mérique, à l'exception du vendre *jour de l'assemblée*, soit qu'en effet ait été célébré particulièrement p ciens Arabes, soit que Mahomet eû jour de préférence pour le culte pu opérer une scission plus entière Juifs et les chrétiens.

XXIII. *Semaine des Arabes.*

Dimanche,	*Yaum el-had,*	jour prem
Lundi,	*Yaum el-athanin,*	jour deux
Mardi,	*Yaum el-thelatha,*	jour trois
Mercredi,	*Yaum el-arbaa,*	jour quat
Jeudi,	*Yaum el-khamis,*	jour cinq
Vendredi,	*Yaum el-djumaat,*	jour de l
Samedi,	*Yaum el-sabt,*	jour du s

XXIV. *Semaine des Persan*

Les anciens Persans connaissaie

emaine; car, quoiqu'ils donnassent à jour du mois le nom d'un génie ou livinité, ils distinguaient par un nom rticulier quatre jours du mois : le 1, le 8, le 15 et le 22, ce qui fait que Hyde appelle ces jours-là les *Sabbats des Mages*. Voici les noms modernes

Dimanche,	*Yek Schembeh,*	prima sabbati,	
Lundi,	*Dou-Schembeh,*	secunda sabbati,	ou *Pir*, le saint vieillard.
Mardi,	*Si-Schembeh,*	tertia sabbati,	
Mercredi,	*Tchehar-Schembeh,*	quarta sabbati,	
Jeudi,	*Pendj-Schembeh,*	quinta sabbati,	ou *Mounis*, l'ami intime.
Vendredi,	*Adineh,*	la fête,	ou *Djumaa*, l'assemblée.
Samedi,	*Schembeh,*	le sabbat,	ou *Haftah*, la semaine.

XXV. *Semaine des Turcs.*

Dimanche,	*Bazar-gum,*	jour du marché.
Lundi,	*Bazar-irtesi,*	lendemain du marché.
Mardi,	*Saligun,*	jour vacant.
Mercredi,	*Tchéhar-schembeh-guni,*	quatrième jour après le sabbat.
Jeudi,	*Pendj-schembeh-guni*	cinquième jour après le sabbat.
Vendredi,	*Djuma-guni,*	jour de l'assemblée.
Samedi,	*Sebt-guni,*	jour du sabbat.

XXVI. *Semaine des Malais.*

che,	Hari-allah *ou* Hari-Mingo,	*jour de Dieu ou jour de la semaine.*
	Hari-senen,	jour deuxième.
	Hari-selassa,	jour troisième.
i,	Hari-rebou,	jour quatrième.
	Hari-komis,	jour cinquième.
i,	Hari-djemaat	jour de l'assemblée.
,	Hari-sabtou,	jour du sabbat.

INE CHEZ LES NATIONS CAUCASIQUES.

	. *Semaine arménienne.*	XXVIII. *Semaine ossète.*
che,	Guiragui.	Khouzawibon (jour du Seigneur).
	Ergouchabati.	Markhau.
Mardi,	Erekchabati.	Ditchag.
Mercredi,	Tchorekchabati.	Artitcheg.
Jeudi,	Hinkchabati.	Tsiparem.
Vendredi,	Ourbat.	Mairem-bon (jour de Marie).
Samedi,	Chabat.	Sabt (Sabat).

	XXIX. *Semaine circassienne.*	XXX. *Semaine abaze.*
Dimanche,	Tha-makhoua (*jour de Dieu*).	Michibjik
Lundi,	Blichha.	Chekhé.
Mardi,	Goubch.	Gwacha.
Mercredi,	Berejia.	Khéché.
Jeudi,	Makhouk.	Pchaïcha
Vendredi,	Meïrem (*Marie*).	Kouacha.
Samedi,	Chabat (*Sabat*).	Zabiché.

XXXI. *En Ingouche.*		XXXII. *En Thusch.*	XXXIII. *En Tchetchentse.*	XXXIV. *En Dougour.*
Dimanche,	Kirende.	Kwira.	Kirra.	Khtsau-bon (jour de Dieu).
Lundi,	Orchoat.	Jaenahe.	Orchoet.	Markhau.
Mardi,	Chinara.	Chinahae.	Chinara.	Ghéorghi-bor (jour de saint Georges).
Mercredi,	Kara.	Kohe.	Kare.	Ertikkag.
Jeudi,	Yere.	Heukh.	Yere.	Tsoupparam.
Vendredi,	Baraske.	Baraske.	Baraske.	Maïrem-bon (jour de sainte Marie).
Samedi,	Chaat.	Chabat.	Chaat.	Zabat (Sabat).

SEMAINE CHEZ LES LESGHIS.

	7. *En Aware.*	XXXVI. *En Antsoukh.*	XXXVII. *En Andi.*	XXXVIII. *En Dido.*	XXXIX. *En Kazi-Koumouk.*	XL. *En Akoucha.*
che,	Altani.	Hatani.	Tsobol.	Hatan.	Khouldoun.	Gououa-beri.
	Altkéni.	Altkhoni.	Ichaïtchi.	Altkhoni.	Elhait-kini.	Ij-beri.
	Itniko.	Chadoussi.	Tchoursoubou.	Khadous.	Itni-kini.	Itni-beri.
i,	Hatanek.	Tchouadoul.	Mitchiko-tchoptel.	Tchadour.	Talat.	Djoual.
	Hotloko.	Tloro.	Iotlidissi.	Lloro	Erwa.	Tsreal.
di,	Kourman.	Moujmar.	Rousmal.	Moujmar.	Nourchmar	Djouma-beri.
i,	Chamat.	Chamat.	Tchamat.	Chamat.	Khamis.	Khwalal-djouma-beri.

SEMAINE CHEZ LES INDIENS.

semaine, chez les Indiens, est de la plus haute antiquité; on remarquera, dans la dénomination, une analogie parfaite avec la nomenclature occidentale

XLI. *En sanscrit.*

Dimanche,	Adityavâra,	*ou* Ravivâra,	jour du soleil.
Lundi,	Somavâra,		jour de la lune.
Mardi,	Bhaumavâra,	*ou* Mangalavâra	jour de Mars.
Mercredi,	Boudhavâra,		jour de Mercure.
Jeudi,	Vrihaspativâra,	*ou* Gourouvâra,	jour de Jupiter.
Vendredi.	Soukravâra,		jour de Vénus.
Samedi	Sanivâra,		jour de Saturne.

XLII. *En hindoustani.*

Dimanche,	Itwâr.
Lundi,	Somwâr.
Mardi,	Bhaumwâr *ou* Mangal
Mercredi,	Boudh.
Jeudi,	Bihphaï.
Vendredi,	Souk.
Samedi,	Sanitchar *ou* Mand.

XLIII. *En tamoul.*

Naïr-kijamaï-sig,	jour du soleil.
Tinguel-kijamaï,	jour de la lune.
Chevoaï-kijamaï,	jour de Mars.
Bouda-kijamaï,	jour de Mercure.
Vingam-kijamaï,	jour de Jupiter.
Velli-kijamaï,	jour de Vénus.
Sani-kijamaï,	jour de Saturne.

XLIV. *En langue newari ou du Népâl.*

Dimanche,	Adhouina,	*jour du soleil*	ou Tchounna,	*premier jour.*
Lundi,	Souomwa,	*jour de la lune*	ou Neno,	*deuxième jour.*
Mardi	Ongwa,	*jour de Mars*	ou Souono,	*troisième jour.*
Mercredi,	Boudhwa,	*jour de Mercure*	ou Peno,	*quatrième jour.*
Jeudi,	Boussowa,	*jour de Jupiter*	ou Gniano,	*cinquième jour.*
Vendredi,	Soukrawa,	*jour de Vénus*	ou Khonno,	*sixième jour.*
Samedi,	Sountchowa,	*jour de Saturne*	ou Nhoûno,	*septième jour.*

Les premiers noms ne sont que du sanscrit corrompu ; les seconds sont formés en faisant un composé du mot *nhi* ou *gni*, j les nombres cardinaux.

XLV. *Semaine chez les Siamois.*

Dimanche,	Van Athit,	jour du soleil.
Lundi,	Van Tchan,	jour de la lune.
Mardi,	Van Angkaan,	jour de Mars.
Mercredi,	Vant Pout,	jour de Mercure.
Jeudi,	Van Prahaat,	jour de Jupiter.
Vendredi,	Van Souk,	jour de Vénus.
Samedi,	Van Saou,	jour de Saturne.

XLVI. *Semaine chez les Chingulais.*

Joida.
Sandoada.
Omphorouda.
Bodaha.
Brospotenda.
Sekourada.
Henourada.

XLVII. *Semaine chez les Chinois.*

Bien que les Chinois modernes ne fassent plus usage de la semaine, des monuments authentiques démontrent qu'elle était connue chez leurs ancêtres. L'Y-King contient ce passage remarquable : « Voici quelle est sa loi, qui se renouvelle : le septième jour vient et revient. » Confucius, commentant ce passage, s'exprime ainsi : « Au septième jour, appelé *le grand jour*, les anciens rois faisaient fermer les portes des maisons ; on ne se livrait, pendant ce jour, à aucun commerce ; les magistrats ne jugeaient aucune affaire, et les voyageurs des provinces s'arrêtaient. » L'historien Se-ma-tsien dit, dans ses Annales, que l'empereur offrait, tous les sept jours, un sacrifice à la Suprême Unité.

La semaine n'est plus observée à la Chine que par les chrétiens, qui ont donné au dimanche le nom de *Tchu-ji*, jour du Seigneur. Les autres jours prennent leur dénomination de leur ordre numérique.

XLVIII. Il en est de même chez les Tonquinois et les Cochinchinois, où le dimanche est appelé, en langue annamite, *Ngai-Chua*, ou *Chua-nhut*, jour du Seigneur.

XLIX. *Semaine chez les Japonais.*

La semaine est bien connue des Japonais, qui en font encore usage Ils don jours dont elle est composée les n vants, qui sont ceux des sept plan mot *yo* désigne proprement les cons de la Grande-Ourse.)

Dimanche,	Nitye-yo,	*jour du solei*
Lundi,	Gouats-yo,	*jour de la l*
Mardi,	Koua-yo,	*jour de Mar*
Mercredi,	Souï-yo,	*jour de Mer*
Jeudi,	Mok-yo,	*jour de Jupi*
Vendredi,	Kin-yo,	*jour de Vén*
Samedi,	Do-yo,	*jour de Satu*

L. J'ai lu quelque part que la était connue des Péruviens ; mais trouvé de preuve authentique da document.

SEMAINE CHEZ LES INSULAIRES DE LA M

Nous croyons qu'elle leur était ment inconnue. Nous n'en parlon pour signaler une anomalie dans la nation moderne des jours ; car le l compté pour le premier jour, cont à la Genèse, qui établit le dimanch le premier et le samedi comme le Cette anomalie est due probable ministres protestants ; car les catho fussent conformés à l'ordre litur est semblable à celui de la Bible. N nons comme modèle la semaine dan lectes des îles Marquises et des îles S

LI. *En nouka-hiva.*

Dimanche,	A tapou, La o ka hakou.
Lundi,	Poatahi,
Mardi,	Poaoua.
Mercredi,	Poatoou.
Jeudi,	Poaha.
Vendredi,	Poaiima.
Samedi	Poaono *ou* Sabato.

LII. *En hawaï.*

A kapou,	jour sacré.
Poakahi,	jour premier.
Poaloua,	jour deuxième.
Poakolou,	jour troisième.
Poaha,	jour quatrième.
Poalima,	jour cinquième.
Poaono, *ou* Sabato,	jour sixième.

SEMAINE SAINTE. On appelle ainsi la dernière semaine du Carême, à cause des grands mystères que l'Eglise célèbre à cette époque. Les fidèles redoublent de mortification, de jeûnes et de prières. L ecclésiastiques prennent une modu gubre ; les ornements sacerdotau les couleurs du deuil ; les images et

ilées, les autels sont dépouillés de qui n'est que pur ornement, les cessent de se faire entendre. L'Eglise ıtière est plongée dans le recueille- dans les larmes; les personnes mê- ont peu de religion pratique, s'as- aux cérémonies sacrées, visitent les , et font trêve à leurs plaisirs. Cha- jours de cette semaine prend le titre . C'est qu'en effet ils sont presque ısacrés à célébrer un mystère parti- la fin de la vie mortelle de l'Homme- Le dimanche on solennise l'entrée ante de Jésus-Christ dans la ville de m; ce jour-là même et les jours sui- ı s'occupe, dans tout l'office, de la du Sauveur. Le jeudi saint est con- a mémoire de l'institution de l'Eu- et de la trahison de Judas; le ven- int, au souvenir de la mort du Fils de samedi saint on célèbre sa sépulture scente aux enfers. L'office des trois jours est affecté d'un rite particulier, onte à la plus haute antiquité. De y a des cérémonies qui n'ont lieu e époque : le jeudi saint, les évêques nt les saintes huiles; on retire le rement du tabernacle, et on le porte ssoir ou tombeau; on lave les au- sur le soir, les pasteurs de l'Eglise, s, les abbesses, et quelquefois les s, lavent les pieds aux pauvres ou inférieurs. Le vendredi saint est le dans l'Eglise latine où l'on n'offre saint sacrifice de la messe; le samedi bénit le feu nouveau, le cierge pas- fonts baptismaux. Enfin, c'est pen- e semaine et la suivante que tous es sont tenus de s'approcher de la ble et d'y communier avec de bon- ositions pour satisfaire au devoir

e langage liturgique, cette semaine ée *la grande semaine*; les Grecs lui le nom de semaine *de la Xérophagie*, ıe les Orientaux ne se nourrissent de fruits secs.

INIER. On appelle ainsi dans les res et dans les chapitres, celui des ou des chanoines, qui est chargé de fice pendant toute la semaine, et qui ster à toutes les heures canoniales.

RGLA, divinité des anciens Russes; déesse des frimats, et l'irréconcilia- mie de Zimtzerla, déesse des fleurs ntemps.

LÉ, fille de Cadmus et d'Harmonie; ncesse ayant plu à Jupiter devint de Bacchus. La jalouse Junon, sous de Beroé, sa nourrice, lui inspira çons sur la qualité de son amant, et illa d'exiger de lui qu'il parût de- avec la même majesté qu'il se lais- à Junon. L'imprudente suivit ce onseil, et obligea Jupiter de lui ju- le Styx qu'il lui accorderait sa de- En vain le dieu fit-il tous ses efforts dissuader de donner suite à ce vœu e; il dut, en conséquence de son serment, paraître devant elle dans toute la majesté de sa gloire; mais à peine fut-il entré dans le palais qu'il l'embrasa entièrement, et Sémélé périt dans l'incendie; cependant le fruit qu'elle portait fut sauvé par Jupiter. (*Voy.* BACCHUS.) Quand Bacchus fut devenu grand, il descendit aux enfers pour en retirer sa mère, et obtint de Jupiter qu'elle serait mise au rang des immortelles, sous le nom de *Chioné*.

Sémélé, suivant le poëte Nonnus, fut transportée au ciel, où elle conversait avec Diane et Minerve, et mangeait à la même table avec Jupiter, Mercure, Mars et Vénus. Le faux Orphée l'appelle déesse et reine de tout l'univers. Cependant son culte ne paraît pas avoir été fort en vogue. On trouve sur une pierre gravée, citée par Béger, ces mots : *Les Génies tremblent au nom de Sémélé*; d'où l'on peut inférer que Sémélé avait reçu de Jupiter quelque autorité sur les génies ou divinités inférieures. Hésychius parle d'une fête du même nom, qui, sans doute, était célébrée en l'honneur de Sémélé.

SEMENDOUN, nom d'un dew ou géant, défait par Kayoumarath, premier roi des Perses. C'est le Briarée de la mythologie persanne, car les Romans orientaux disent qu'il était armé de plusieurs bras, et ils lui en donnent jusqu'à cent et un.

SÉMENTINES, féries que les Romains célébraient tous les ans pour obtenir de bonnes semailles. On les solennisait dans le temple de la Terre, le 24 janvier pour l'ordinaire; car le jour n'était pas constamment le même. On priait la Terre de favoriser l'accroissement des grains et des autres fruits qui lui avaient été confiés.

SEMI-ARIENS. On donna ce nom aux hérétiques qui disaient que Jésus-Christ n'était pas consubstantiel à son père (ὁμοούσιος), mais qui reconnaissaient qu'il était d'une nature semblable (ὁμοιούσιος).

SÉMIKA, c'est-à-dire *imposition des mains*; nom que donnent les Juifs modernes à la cérémonie pratiquée autrefois, lorsque l'un d'entre eux était reçu au nombre des docteurs ou des rabbins. Le chef du Sanhédrin, ou un autre ancien, imposait les mains au candidat, en présence de deux témoins et en prononçant quelques paroles, comme : *Je vous élève à la dignité de rabbin*, ou autres semblables. Les Juifs disent que l'imposition des mains ne peut être donnée validement que dans la Terre sainte.

SEMINA, déesse romaine, peu connue, qui présidait aux semences.

SÉMINAIRE. 1° Maison ou communauté, dans laquelle ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique sont instruits de tout ce qui concerne les fonctions qu'ils auront à remplir un jour. On fait remonter l'origine de ces établissements aux communautés de clercs, que les évêques réunissaient auprès d'eux dans les premiers âges du christianisme, pour les former au ministère sacré. Mais les séminaires proprement dits ont été institués par l'ordre du concile de Trente, qui oblige tous les évêques à en fonder un dans

leurs diocèses, pour former les jeunes clercs à la vertu et à la piété, en même temps qu'ils seraient instruits dans les sciences. Car auparavant les aspirants à l'état ecclésiastique n'avaient communément d'autres ressources pour faire leurs études que les colléges et les universités publiques, où se trouvaient fréquemment des jeunes gens d'une morale équivoque et d'une conduite dissolue. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, est un des premiers qui se soient conformés aux intentions du saint concile, et les règlements qui régissent la plupart des séminaires sont basés en grande partie sur ceux que le sage prélat avait faits pour celui de son diocèse.

En France, on distingue les grands et les petits séminaires. Les grands séminaires sont ceux dans lesquels on étudie la théologie, l'Ecriture sainte, le Rituel et les autres sciences propres au ministère ecclésiastique. Les petits sont ceux où l'on apprend la langue latine et les sciences profanes. Les uns et les autres sont autorisés et régis par des lois particulières, et les premiers sont subventionnés par l'Etat, qui a fondé dans chacun un certain nombre de bourses.

2° Les Mexicains avaient pour les jeunes gens une espèce de séminaire, où on les faisait entrer souvent dès l'âge de sept à huit ans. On leur rasait le sommet de la tête ; le reste des cheveux couvrait à peine les oreilles et descendait par derrière jusqu'aux épaules, excepté lorsqu'ils les attachaient en forme de houppe. Leur vêtement était de toile. Ces jeunes gens étaient employés au service des temples, et vivaient dans la pauvreté et la continence jusqu'à l'âge de vingt ans, ou jusqu'au moment où ils pouvaient embrasser un état honorable. En outre, les prêtres avaient à leur service de jeunes garçons pour les emplois de moindre importance. En certaines occasions solennelles, ceux-ci ornaient de festons les temples des dieux; ils présentaient aux prêtres l'eau dont ils se lavaient avant et après les cérémonies religieuses ; ils leur donnaient les lancettes et le couteau pour le sacrifice ; ils vivaient d'aumônes qu'ils allaient recueillir de porte en porte, et lorsqu'elles n'étaient pas assez abondantes, il leur était permis d'entrer dans un champ et de prendre autant de grain qu'ils le jugeaient nécessaire, sans que personne osât les en empêcher. Outre les jeunes gens qu'on élevait dans les séminaires, on voyait aussi beaucoup de personnes qui allaient y faire des retraites, ou s'y acquitter des vœux qu'ils avaient faits.

On trouvait dans ces colléges, dit l'auteur de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, des maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, et d'autres enfin pour la jeunesse. Les maîtres avaient l'autorité et la considération des ministres du prince ; et c'était avec justice, puisqu'ils enseignaient les fondements de ces exercices qui devaient un jour tourner à l'avantage de la république. On commençait par apprendre aux enfants à déchiffrer les caractères et les figures dont ils co[...] leurs écrits, et l'on exerçait leur m[...] leur faisant retenir toutes les cha[...] toriques qui contenaient les grand[...] de leurs ancêtres et les louange[...] dieux. Ils passaient de là à une au[...] où on leur enseignait la modestie, et, selon quelques auteurs, jusqu'[...] nière réglée de marcher et d'agir[...] tres de cette classe étaient plus q[...] les premiers, parce que leur empl[...] quait aux inclinations d'un âge c[...] qu'on corrige ses défauts et qu'o[...] ses passions. En même temps que[...] s'éclairait dans cette épreuve d'o[...] leur corps se fortifiait, et ils passaie[...] sième classe, où ils se rendaient a[...] exercices les plus violents. C'es[...] éprouvaient leurs forces à lever de[...] et à lutter ; qu'ils se faisaient des dé[...] à la course, et qu'ils apprenaient[...] des armes, à s'escrimer de l'épé[...] massue, à lancer le dard, et à tir[...] avec force et justesse. On leur fais[...] la faim et la soif. Ils avaient des t[...] tinés à rester aux injures de l'air [...] sons, jusqu'à ce qu'ils retournasse[...] et entendus dans la maison de le[...] afin d'être appliqués, suivant la co[...] que leurs maîtres donnaient de l[...] nations, aux emplois de la paix, [...] guerre, ou de la religion. La nobl[...] le choix de ces trois professions égal[...] sidérées, quoique la guerre l'empo[...] qu'on y élevait davantage sa f[...] Ceux que l'inclination portait à la [...] saient, au sortir des séminaires, par[...] d'un autre examen fort remarqua[...] pères les envoyaient à l'armée, afin[...] prissent ce qu'ils avaient à souffrir[...] gne, et qu'ils connussent, à l'épre[...] ils s'engagaient avant de prendre[...] soldat. Ils n'avaient point alors d'a[...] que celui de tamène ou de porte[...] tant leur bagage sur l'épaule, au[...] autres, afin de mortifier leur orgu[...] accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui[...] de couleur à la vue de l'ennemi, [...] se signalait pas par quelque action[...] n'était point reçu dans les tro[...] pourquoi ils tiraient des services[...] bles de ces novices, pendant le[...] leur épreuve, parce que chacun[...] se distinguer par quelque exploit, [...] tête baissée dans les plus grands p[...]

Le même auteur nous apprend [...] gion se mêlait aux divertisseme[...] des jeunes mexicains. Le lieu où [...] était toujours situé auprès de qu[...] ple. Un prêtre présidait à leurs [...] principal amusement était le jeu [...] « Les prêtres y assistaient, dit l'[...] avec le dieu de la balle, et, a[...] placé à son aise, ils conjuraien[...] par de certaines cérémonies, afi[...] ger les hasards du jeu. »

3° Les Espagnols trouvèrent [...] diens, qui habitaient la vallée de [...]

méridionale, des maisons publi-
ielles on peut donner le nom de
où les jeunes gens de l'un et l'au-
ient instruits dans la religion et

AGIENS. On appela ainsi, dans
, ceux qui gardaient quelque
agianisme. Plusieurs savants per-
qui ne suivaient point les senti-
int Augustin sur la grâce, princi-
ans les Gaules, furent accusés de
anisme; on les appela aussi *pré-*
seille, parce que cette nouvelle
t née dans cette ville. Cassien,
té diacre de Constantinople, et
uite prêtre de Marseille, est re-
me le chef des semi-Pélagiens.
er, qui vivait en même temps que
l'a attaqué d'une manière vive, a
ue Cassien, voulant garder je ne
milieu entre les Pélagiens et les
, ne s'accordait ni avec les uns
autres. Les semi-Pélagiens recon-
ivec les orthodoxes le péché ori-
ils soutenaient que la liberté de
'avait pas été tellement blessée
é, qu'elle ne pût d'elle-même pro-
que chose qui fût la cause que
t sa grâce à l'un plutôt qu'à l'au-
endaient que la grâce qui sauvait
ne leur était pas donnée selon
nté de Dieu, mais selon sa pres-
ce qu'il prévoyait ceux qui de-
s en lui. Ils avouaient que la voca-
ngile était gratuite; mais ils ajou-
ême temps qu'elle était commune
e que Dieu veut que tous les hom-
auvés; et pour ce qui était de l'élec-
épendait de notre persévérance,
a Dieu choisissait pour la vie éter-
qui devaient persévérer dans la foi.

MIS, ancienne reine de Babylone,
250 ans avant Jésus-Christ; elle
e pour avoir été la fondatrice de
On la disait fille de la déesse
Atergatis; et après sa mort, les
'honorèrent comme une divinité;
sentaient souvent sous la forme
nbe, et cet oiseau lui était consa-
que la tradition rapportait, qu'ex-
moment de sa naissance, cette
vait été nourrie par des colombes,
ortaient du lait et du fromage pris
banes des bergers. Ceux-ci, s'étant
e leurs fromages étaient rongés,
t à en découvrir la cause. Ayant
elque temps, ils virent ces colom-
chez eux, ils les suivirent, et dé-
l'enfant, qu'ils confièrent à l'un
, nommé Simmias; celui-ci l'a-
ppela *Sémiramis*. D'autres disent
, roi du pays, l'adopta, et la fit
Ménon, son premier ministre. Son
un des plus glorieux de l'antiquité.
ins grecs nous disent que le nom
nis signifie *colombe*, cela peut être
n; mais en syrien שמי רמים, *semi-*
ut dire *cieux élevés*.

LES, divinités romaines aux-
quelles était confiée la garde des chemins.

SEMNES, secte de gymnosophistes composée d'hommes et de femmes. Ce nom est grec et signifie *vénérable*; mais il est probable que c'est le sanscrit *sramana* ou *seman*, qui veut dire *saint pénitent*. Saint Clément d'Alexandrie dit que les semnes font leur étude de la vérité, et se piquent de lire dans l'avenir. Les femmes vivent dans la continence, s'adonnent à l'astrologie judiciaire, et prédisent les choses futures.

SEMNOTHÉES. Ce nom désigne des personnages *vénérables* et adonnés aux *choses de Dieu*. Suidas et Diogène Laërce le donnent aux druides des Gaulois. D'autres aux mages de la Perse, d'autres enfin aux gymnosophistes des Indiens.

SEMON, dieu des Romains, le même que *Fidius* ou *Sancus*. En effet, on trouve des inscriptions portant SEMONI SANCO DEO. Quelques-uns ont cru à tort que Simon le Magicien, qui voulait se faire passer pour la grande vertu de Dieu, était désigné par cette légende, qu'ils lisaient *Simoni sancto Deo*. Le mot *sancus* s'orthographiait aussi *sanctus*. Le nom de *Sémon* se donnait encore à Mercure et à plusieurs autres.

SEMONES, dieux inférieurs, que les Romains distinguaient des dieux célestes, *quasi semi-homines*, à moitié hommes. Tels étaient Janus, Pan, les Satyres, les Faunes, Priape, Vertumne et même Mercure.

SENA, une des prières liturgiques des Musulmans; elle consiste en ces paroles : *Sois loué à jamais, ô mon Dieu! que ton nom soit béni! que ta grandeur soit exaltée! il n'y a de dieu que toi.*

SENAIS, ou SÉNA-PANTHIS, sectaires hindous, disciples de Séna, le barbier, qui était lui-même un des disciples de Ramananda. Leur nom et celui de leur fondateur sont à peu près tout ce qui reste de cette secte. Cependant Séna et ses descendants furent autrefois les gourous des radjas de Bandhoguerh, ce qui leur acquit une autorité considérable et une grande réputation. L'origine de ces rapports est le sujet d'une légende burlesque dans le *Bhakta-Mal*.

Séna, barbier du radja de Bandhoguerh, était un dévot adorateur de Vichnou, et il fréquentait assidûment les assemblées de personnes pieuses. Un jour qu'il avait passé dans le temple un temps considérable sans s'en apercevoir, oubliant totalement la chevelure et la barbe royales qui réclamaient ses soins, Vichnou, qui l'avait remarqué, fut alarmé des conséquences dans lesquelles cet oubli pourrait entraîner son fidèle serviteur. En conséquence, le dieu prit charitablement la figure de Séna, et l'attirail de sa profession, se rendit chez le radja, et remplit les fonctions du barbier, à la grande satisfaction du radja, et sans se découvrir à lui, bien que le prince sentît un parfum inusité sortir de la personne de son barbier; mais il supposa que cette odeur d'ambroisie, qui indiquait la présence de la divinité, provenait des huiles dont ses membres royaux étaient frottés. Le prétendu barbier était à

peine sorti, que le véritable parut, balbutiant des excuses. Le radja et lui furent confondus d'étonnement; cependant le prince avait sans doute plus de discernement, car il comprit tout à coup ce qui s'était passé, tomba aux pieds du barbier, et choisit pour son guide spirituel un individu prévenu d'une façon aussi éminente de la faveur et de la protection divine.

SENAMOUKHI, déesse indienne, adorée dans le Kachmir; son nom signifie celle qui donne la protection d'un rempart.

SENANG-TSANG, dieu des Coréens, qui le regardent comme la personnification de la Providence de l'univers.

SENANI. 1° Divinité gauloise dont le nom se lit sur une pierre trouvée dans le chœur de Notre-Dame de Paris au commencement du XVII° siècle, et déposée depuis dans le musée des Monuments français.

2° Un des onze Roudras de la mythologie hindoue. Son nom signifie *général d'armée*. Le Harivansa lui donne l'épithète de *brillant*.

SÈNES, nom des druidesses, et en particulier des vierges de l'île de Sain, dont parle Pomponius Méla qui les appelle *Cènes*. Voici ce qu'il en dit : Ces prêtresses, attachées au culte d'une divinité gauloise, sont au nombre de neuf, et gardent une perpétuelle virginité. Les Gaulois croient qu'animées d'un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, et prédire l'avenir. Elles n'exerçaient leur art que pour les navigateurs qui se mettaient en mer dans le seul but de les consulter.

SENG. 1° Victimes que les Chinois offrent en sacrifice; elles doivent être d'une seule couleur. Les *Lo-seng* sont les six espèces d'animaux propres aux sacrifices, savoir le bœuf, le cheval, le cochon, la chèvre, le chien et la poule. Les animaux nourris pour être offerts plus tard s'appellent *tcho*; lorsqu'ils sont sur le point d'être immolés, on les nomme *seng*; enfin, lorsqu'ils sont mis à mort, et qu'ils ne sont pas encore cuits, on leur donne le nom de *sing*.

2° *Seng* est aussi le nom des bonzes de la Chine, qui suivent la doctrine de Bouddha, et sont astreints aux cinq préceptes prohibitifs : ne tuer aucun être vivant, ne point voler, ne point commettre de fornication, ne point mentir, ne point boire de vin. Les religieuses bonzesses s'appellent *Seng-ni*.

SENGUET, nom que les Sikhs donnent à leurs lieux de dévotion, et aux endroits où ils s'assemblent pour accomplir leurs rites religieux.

SENIUS, dieu des Romains, qui présidait à la vieillesse.

SÉNOVIA, déesse des anciens Slaves; ses fonctions étaient analogues à celles de la Diane des Romains.

SEN-SIO, divinité du Japon qui se montra sous le règne de l'impératrice Ghen-sio, dans le VIII° siècle.

SENTA, divinité romaine. Elle était fille Sicus, et épousa Fauno, son frère; c'est la même que Fauna ou la Bonn

SENTIA, déesse du sentiment. mains l'invoquaient principalem qu'elle inspirât aux enfants de sentiments.

SENTINUS, dieu des Romains, vant saint Augustin, donnait le à l'enfant au moment de sa naissa

SEN-Y-TSOU, dieu des Coréen génie tutélaire des familles.

SÉOSSÉRÈS, dieu des Circassier mande aux vagues et aux tempête

SÉPARATISTES. On donne ce n gleterre, à ceux qui n'ont pas vou former aux règlements d'Edouard beth et de Jacques Ier, touchant l' glicane, et qui formèrent une Egl Leur premier chef fut Robert Br ils furent aussi appelés Browniste qui lui succéda, fut pendu, à l'insti évêques. Johnson, quatrième che ratistes d'Angleterre, alla fonder dam une église de la secte; ma tarda pas à se diviser en différents la tête de l'un desquels se mit u Johnson, qui l'excommunia, et qui ciproquement excommunié. Un d nommé Smith, érigea une pareil Leyde, mais elle tomba à sa mort. ratisme allait ainsi s'éteignant, lo binson le releva; il adoucit les d Brown, mais il ne réunit pas tout Une partie retint les dogmes r Brown, tandis que l'autre suivait l ces derniers prirent le nom de den tistes ou Robinsoniens.

Les Brownistes ne peuvent souf copat, la liturgie et les autres céré l'Eglise anglicane, qu'ils regarde des impiétés; mais les demi-S avouent que cette Eglise est une vr cependant ils rejettent toute c avec elle : ils enseignent que n'embrasse pas l'indépendantisn eux, quelque pieux et orthodox d'ailleurs, ne doit point être reçu munion, ni jouir des privilèges de laquelle ils n'admettent personne prouvé à toute l'assemblée sa ré réelle. *Voy.* BROWNISTES, SECEDER

D'autres sectes séparatistes s'él siècle dernier, en Suède, en Pon Lusace, en Silésie, dans le Holste Suisse, et surtout dans le Wurte elles prirent un grand accroisseme vers 1790. Hencke dit, en parlant niers, qu'ils admettent le baptême mais qu'ils refusent le servic comme antichrétien. Ils ont don tous dans le piétisme, et se fo idées exagérées sur la pureté de l' fatués de leur élévation personne sus des choses terrestres, la quitté le culte public, et surtout la cène, pour n'être pas souillés e cipant dans des réunions infecté qu'ils appellent mauvais chrétien quels ils se croient très-supérieu teté. Beaucoup s'occupent de

ques, et prétendent trouver dans
la prédiction de plusieurs événe-
ents.

)ARMAD ou Esfendarmad, génie
hologie persane; c'est l'Amschas-
ecteur de la terre. *Sependarmad* est
q izeds qui président aux cinq par-
ur.

R THORA, c'est-à-dire *livre de la*
iifs en ont dans toutes leurs syna-
s copies écrites sur du vélin avec
faite exprès, en caractères carrés,
ellent *meroubbaa*. Ces copies sont
; la plus grande correction. S'il ar-
opiste d'y glisser la moindre lettre
ou d'en oublier quelqu'une, il fau-
mmencer tout l'ouvrage. Il y a un
ibre de formalités minutieuses que
rs juifs ont inventées pour rendre
le plus exactes qu'il se puisse, et
tail serait ennuyeux. La forme de
qui contiennent les lois de Moïse,
ible à celle des livres anciens : ce
eaux de vélin cousues ensemble
erfs d'un animal monde, et roulées
âtons qui sont aux deux extrémi-
'ils nomment *ets-khayim*, c'est-à-
e vie. Les femmes juives emploient
industrie pour former un tissu di-
elopper ce livre sacré. Il a ordinai-
ux enveloppes, et celle qui est par-
t la plus riche. Comme les bâtons
le beaucoup le vélin, ils en cou-
lquefois les extrémités avec un
ent orné de grenades et de clochet-
l ils donnent, à cause de ces orne-
nom de *rimmonim*, qui signifie
grenade. Ils mettent au-dessus, tout
ne couronne qui est entière ou à
qui pend par devant : ils la nom-
s ou *kether-thora*, c'est-à-dire *cou-*
s loi. Lorsqu'on lit ce livre de la
déroule sur une espèce d'autel de
bois un peu élevé, placé au milieu ou à l'entrée de la synagogue; et quand on prêche, le livre reste sur cette espèce de pupitre. Le respect des Juifs pour ce livre sacré est si grand, qu'ils achètent l'honneur de le tirer de l'armoire où il est enfermé, et de l'y remettre, honneur qui ne s'accorde qu'au plus offrant. L'argent qui en provient est employé à l'entretien de la synagogue ou au soulagement des pauvres.

Les enfants des Juifs apportent à la synagogue des rubans destinés à envelopper le livre de la loi, sur lesquels sont brodés à l'aiguille leurs noms et ceux de leurs parents, leur âge et le jour de leur naissance. C'est le père de l'enfant qui remet le ruban entre les mains de ceux qui sont chargés du livre de la Loi. En enveloppant le Sépher-Thora dans ces rubans, on prend garde que les lettres qui y sont brodées soient tournées du côté de la loi, et même la touchent s'il est possible. On attache à la couverture de ce livre sacré, par le moyen d'une petite chaîne d'argent, une lame de pareil métal qui est creuse, et renferme plusieurs autres lames plus petites, sur lesquelles sont gravés les noms des fêtes et des solennités auxquelles on a coutume de lire la loi. Sur la grande lame sont tracées ces paroles : « La couronne de la loi, » ou celles-ci : « La sainteté du Seigneur. »

SÉPHIROTH. Le mot *Séphira* signifie proprement *énumération*, dénombrement. Les Juifs cabalistes emploient ce mot au pluriel pour désigner les attributs de Dieu, dont ils font une espèce d'arbre semblable à l'arbre de Porphyre en usage chez les philosophes. Ils distinguent dix *séphiroth*, ou qualités divines, qu'ils disposent dans l'ordre où nous les avons consignées à l'article Couronne, n° 3. Ils prétendent que ces dix *séphiroth* correspondent aux dix noms de Dieu exprimés dans la Bible, savoir :

כתר la Couronne,	à	אהיה	*Ehyeh* (Je suis).
חכמה la Sagesse,	à	יה	*Iah*.
בינה la Prudence ou l'Intelligence,	à	יהוה	*Iehova*.
חסד la Clémence ou la Bonté,	à	אלהים	*Elohim* (Dieux).
גבורה la Puissance,	à	אלה	*Elohah* (Dieu).
תפארת l'Ornement,	à	אלהים יהוה	*Elohim-Iéhova*
נצח le Triomphe,	à	יהוה צבאות	*Iéhova-Tsebaoth*.
הוד la Louange,	à	אלהים צבאות	*Elohim-Tsebaoth*.
יסוד le Fondement,	à	אלהי	*Elohaï* (Mon Dieu).
מלכות le Royaume.	à	אדני	*Adonaï* (Mon Seigneur).

nombre mystérieux, regardé com-
dans presque toutes les religions.
uns veulent qu'il ait son origine
ept planètes connues des anciens,
auraient donné lieu aux sept jours
ine. S. Clément d'Alexandrie assi-
ombre mystique une autre origine :
phie des barbares, dit-il, connaît
intellectuel κόσμον νοητὸν, et un
suel (αἰσθητὸν); celui-là est l'ar-
celui-ci l'image de ce qu'on
modèle. Le monde intellectuel
d à la *monade*, le monde sen-
suel à l'*hexade*. » Il faut se rappeler que l'hexagone est le plus régulier et le plus parfait des polygones, en ce que tous les côtés sont égaux aux rayons du cercle qu'on décrit autour de ce polygone. La *monade* et l'*hexade* forment ensemble la sainte *heptade*.

1° Il est très-probable que les Juifs ne tiraient pas leur heptade des sept planètes; il est douteux même qu'ils les connussent exactement, car il n'en est jamais fait mention dans la Bible, et la langue sainte manque de noms pour les spécifier. Nous sommes plus portés à croire qu'elle vient de la

semaine, dont le septième jour était sacré; de là tout ce qui atteignait le nombre sept recevait une sorte de consécration. La Pâque et la fête des Tabernacles duraient sept jours; de la Pâque on comptait sept semaines, et l'on célébrait la Pentecôte; le premier jour du septième mois était distingué par une solennité particulière, et une grande partie de ce mois était consacrée à des fêtes. La septième année était sacrée, et après sept fois sept ans, on célébrait le grand jubilé. Une multitude presque innombrable de passages bibliques témoigne que l'on procédait le plus souvent par sept. Abraham donne à Abimélech sept brebis en forme de contrat. Pharaon voit en songe sept vaches grasses et sept vaches maigres, sept épis pleins et sept épis vides, ce qui présageait sept années d'abondance et autant de stérilité. Moïse fait faire sept lampes pour le tabernacle; les souillures des femmes et des lépreux en voie de guérison duraient sept jours. On offrait sept agneaux à la fête de la Pentecôte, dans les néoménies, et généralement dans toutes les fêtes. Balaam fait élever sept autels, et immole sept veaux et sept béliers. A la prise de Jéricho, sept prêtres sonnent de la trompette, et tout le peuple fait sept fois le tour de la ville. Enfin le même nombre joue un rôle important dans les visions prophétiques.

2° Dans le Nouveau Testament, l'esprit immonde va chercher sept autres esprits plus méchants que lui pour envahir la maison du fort armé; sept démons sortent de Marie-Madeleine; Jésus-Christ multiplie sept pains d'orge, on en remporte sept corbeilles de morceaux. Les Apôtres élisent sept diacres. L'Apocalypse est pleine de mystères fondés sur le nombre sept, comme les sept étoiles, les sept chandeliers, les sept esprits de Dieu, les sept lampes ardentes, les sept sceaux, les sept cornes et les sept yeux de l'agneau; les sept anges, les sept trompettes, et les sept tonnerres; les sept têtes du dragon et de la bête marine; les sept plaies mortelles, etc.—Dans la doctrine chrétienne on reconnaît sept sacrements, sept péchés capitaux, sept heures canoniques, etc.

3° Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains et en général les anciens païens attachaient une haute idée de perfection aux septenaires: les Grecs l'appelaient *septas*, ou vénérable. Cicéron assure, dans le Songe de Scipion, qu'il n'est presque aucune chose dont ce nombre ne soit le nœud; et suivant le Timée de Platon, l'origine de l'âme du monde y est renfermée. Il y avait sept planètes et sept dieux planétaires. La lune qui occupait le septième rang parmi ces sphères, est soumise à l'action du septième nombre; sa révolution propre s'achève en 28 jours, total des sept premiers nombres additionnés; elle offre quatre phases principales, chacune de sept jours, et ces phases peuvent être portées à sept. Les anciens trouvaient encore dans la nature sept notes vocales, sept modes musicaux, d'où les sept cordes de la lyre et les sept tuyaux de la flûte de Pan; sept métaux, s
leurs primitives; les sept pléïades,
étoiles de la grande et de la petite O
trouve chez eux les sept pilotes d'O
sept fils de Rhéa, les sept filles d'As
sept pyramides de Laconie, les se
du temple du Soleil à Héliopolis,
étages de la tour de Babylone, les s
résonnantes de l'ancienne Byzance,
marches du temple du Destin, les sept
de leur livre, les sept voyelles que
nonçait dans les sacrifices, ou en i
les planètes, les sept villes du ciel d
dinaves, les sept fleurets de la v
Gylfe, dans l'Edda; les sept ouve
l'idole de Moloch, etc. Les Rom
vaient sept autels, et immolaient
times pour faire descendre les gén
terre; ils partageaient les enfers er
gions, et le Tartare était enviro
fleuve qui en faisait sept fois le to
ville était assise sur sept collines;
vers partagé en sept climats, etc.

4° Chez les Persans nous trou
sept Amschaspands et les sept Darv
sept degrés de l'échelle des mystèr
thra, les sept pyrées des adorate
muzd, les sept feux sacrés et pla
(*Voy.* Bérésesenq.)

5° Les Musulmans paraissent av
ché moins d'importance à ce nomb
ne voyons chez eux que les sept enf
nés à sept classes de pécheurs. Ma
vanche les Druzes, sortis de l'Isl
l'ont consacré dans leur doctrine. Ai
eux, le nombre des imams, fixé à
trouve figuré par les sept planètes,
cieux, les sept terres, les sept vertè
vicales, les sept ouvertures placée
visage de l'homme, etc. Toutes c
sont aussi les emblèmes des sept p
législateurs, et de leur sept succes
citurnes, de leurs sept vicaires,
daïs ou missionnaires, les sept d
l'initiation ismaélienne, etc.

6° Nous retrouvons chez les In
sept planètes et les sept dieux pla
et en outre, les sept mondes ou l
sept grands continents (*dwipas*),
mers qui entourent mont Mérou,
montagnes, les sept Manous, les se
de Richis, composées chacune de
sonnages, les sept fleuves sacrés,
chevaux du Soleil, ou son cheval à s

7° Les sept objets précieux des B
tes sont: 1° *Lang-bo*, un éléphar
2° *Dam-tchouk*, un cheval vert, q
ordinairement à côté du dieu Maïtar
boun, un guerrier à visage bleu, c
portant un bonnet jaune de lama;
mo, une belle vierge blanche; 5° *Le*
ministre ou ambassadeur; 6° *Nor-bo*
qu'on prétend croître dans l'endro
profond de l'Océan, et au moyen d
divinités peuvent déplacer des m
et exécuter d'autres prodiges; 7° le
hindou, qui est la roue de la do
Ils vénèrent de plus sept Bouddh

nt Djinendra, Sikhi, Viswabou,
ıdra, Kanaka-Mouni, Kasyapa
ha.
chez les autres peuples, nous
sept choses précieuses de la
tchakravarti) des Bouddhistes;
sses d'anges des Siamois; les
du Japon; les sept cieux des

E (Version des), ou simplement
célèbre traduction grecque de
ainte, ainsi appelée parce qu'elle
e par septante ou septante deux
s, appelés en Egypte par le roi
iladelphe, environ 300 ans avant
. On dit que ces soixante et
fort habiles dans la connaissance
grecque et hébraïque, furent
ès dans toutes les tribus de la
ıvoyés par le souverain pontife
roi d'Egypte, qui désirait avoir
grecque des livres sacrés des Hé-
oute que ces interprètes furent
r l'ordre de Ptolémée, dans l'île
acun dans une chambre en par-
ils travaillèrent sans pouvoir
r les uns avec les autres; qu'au
jours, ayant achevé leur travail,
s traductions les unes avec les
ı les trouva parfaitement con-
seulement quant au sens, mais
ndre variante dans les mots.
ouva des personnes qui y ajou-
on-seulement parmi les Juifs,
parmi les chrétiens et les Pères
d'où l'on concluait que cette
inspirée; mais saint Jérôme,
in et plusieurs autres démon-
e fait était apocryphe. Aristée
pressément que les Juifs firent
ion en conférant ensemble.
ı traduction grecque de tous les
ncien Testament porte le nom
les Septante, il est cependant
obable que les Septante n'ont
le Pentateuque. La traduction
vres est évidemment d'une au-
s'éloigne beaucoup plus du texte
celle des livres de Moïse. Cette
ne n'est pas toujours conforme
soit que quelques passages du
ıt actuellement d'une autre ma-
temps des Septante, soit que
ient trompés quelquefois, soit
sion ait été interpolée dans la
mps; peut-être pour toutes ces
ois. Ses défauts, si elle en a,
ni la foi ni les mœurs, et cela
'elle ait été déclarée authentique
ıgue et par l'Eglise. Les apôtres
nnée en lui empruntant leurs
l'Ancien-Testament; les Pères
rs de l'Eglise l'avaient en grande
faisaient un grand usage; plu-
la préféraient au texte hébreu.
cque n'en emploie pas d'autre
gie. C'est dans cette version que
t puisé la première connaissance
aique, et des prophéties concer-
nant le Messie; elle a ainsi préparé les voies à l'Evangile; en effet, nous voyons que les apôtres, dans leurs discours et dans leurs écrits, parlent aux Juifs hellénistes et aux païens comme à des gens qui avaient déjà connaissance des Ecritures. Presque toutes les versions anciennes, en usage dans les différentes communions orientales et occidentales, ont été faites sur la traduction des Septante; c'est ce qui est arrivé pour l'arabe, l'éthiopien, le copte, l'arménien, la version italique, le slavon, etc. Le syriaque est peut-être la seule version faite sur l'hébreu.

SEPTEMATRUS. Les Romains appelaient ainsi les sept jours de fête consacrés à Minerve, ou aux autres déesses.

SEPTEMVIRS, collége de sept prêtres chargés, chez les Romains, de présider aux banquets offerts en l'honneur des dieux. *Voy.* Epulons.

SEPTÉRIES, fête que les habitants de Delphes instituèrent en mémoire de la victoire remportée par Apollon sur le serpent Python. Elle se renouvelait chaque année, avec des cérémonies singulières. On construisait une cabane de feuillages dans la nef du temple d'Apollon, à laquelle, en grand silence, on donnait assaut par la porte; après quoi, un jeune garçon, qui avait son père et sa mère, y était conduit pour mettre le feu à la cabane avec une torche ardente. La porte était renversée par terre, et après cela tout le monde s'enfuyait par les portes du temple. Le jeune garçon était obligé de quitter le pays, et d'aller en servitude errer dans divers endroits. Il se rendait ensuite à la vallée de Tempé, où on le purifiait par quantité de cérémonies.

SEPTIMONTIUM, jour de fête, que les Romains instituèrent après avoir renfermé dans la ville la septième montagne; on la célébrait à Rome, sur la fin de décembre, par des sacrifices offerts sur les sept monts, savoir sur le Palatin, le Vélia, le Fagutal, le Subure, le Cermalus, l'Oppius et le Cespius. Ce jour était de bon augure pour les Romains, qui s'envoyaient mutuellement des présents. On accourait à Rome de tous les endroits de l'Italie pour cette fête, qui était célébrée à la manière des gens de la campagne.

SEPTUAGÉSIME, c'est-à-dire *soixante-dixième*. L'Eglise catholique appelle ainsi le neuvième dimanche avant Pâque, parce qu'il précède de soixante-dix jours cette grande solennité. Une fois ce dimanche arrivé, l'Eglise se considère comme étant entrée dans un temps de deuil, de pénitence et de préparation au carême. Elle prend des ornements lugubres, cesse le chant de l'*alleluia*, et les autres chants de joie et de triomphe; et elle retrace dans son office l'histoire de la chute de l'homme.

SÉPULCRE (saint). On appelle ainsi le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le mont du Calvaire. *Voy.* Calvaire, Jérusalem, Pèlerinage, n° 3.

Chanoines du Saint-Sépulcre, ordre religieux, qui fut supprimé en 1459, par le pape Pie II. Cependant il en reste encore

quelques maisons en Pologne et en Sicile.

Il y a aussi des Chanoines réguliers du Saint-Sépulcre en Espagne et en Allemagne.

Chevaliers du Saint-Sépulcre, ordre militaire de la Palestine. Les Sarrasins, maîtres de Jérusalem, avaient laissé la garde du Saint-Sépulcre à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Mais cette ville ayant été, dans la suite, prise par les chrétiens, Godefroy de Bouillon procura de grands avantages à ces chanoines, et choisit leur église pour y être enterré, lui et ses successeurs. Beaudouin créa hommes d'armes ces gardiens du Saint-Sépulcre, et leur ordonna de porter suspendue au cou, et brodée sur leurs habits, une croix potencée d'or, et cantonnée de quatre croisettes de même; il les soumit à la juridiction du patriarche de Jérusalem, avec pouvoir de faire des chevaliers, qui devaient vivre en commun et ne posséder rien en propre. Les Sarrasins ayant repris Jérusalem, les chevaliers se retirèrent à Ptolémaïde, et de là à Pérouse en Italie. En 1484, le pa e Innocent VIII unit cet ordre à celui de Saint-Jean de Jérusalem; mais cette union ne dura pas longtemps. Alexandre VI, en 1496, transporta au saint-siége le pouvoir de conférer cet ordre; et les papes suivants ont fait part de cette faculté aux gardiens du Saint-Sépulcre, afin de recevoir chevaliers les pèlerins qui vont visiter les saints lieux.

SÉPULTURE, action d'ensevelir les morts et de leur rendre les derniers devoirs. Les anciens ont mis en pratique différentes sortes de sépultures. Les uns enterraient les corps, ce qui paraît être l'usage le plus ancien et le plus naturel. La coutume de les brûler s'introduisit ensuite dans plusieurs nations. Les Egyptiens et quelques autres peuples les embaumaient et les renfermaient dans des cercueils de pierre ou de bois.

1° Les devoirs de la sépulture ont toujours été en usage chez toutes les nations de la terre, comme étant inspirés par la nature; mais chaque peuple s'est prescrit des cérémonies particulières, presque toutes fondées sur les idées qu'ils avaient de la vie future. Ainsi les païens regardaient la sépulture des morts comme une chose nécessaire pour que les âmes fussent admises dans le séjour des bienheureux, et prétendaient que ceux dont les corps étaient privés de ce dernier devoir, erraient quelque temps sur les bords du Styx avant de pouvoir passer. C'est pour cela que, lorsqu'ils trouvaient un corps, ils ne manquaient pas de l'enterrer, et que la crainte qu'ils avaient eux-mêmes d'être privés de la sépulture, les portait à se faire des tombeaux pendant leur vie. Sénèque appelle ce devoir, de donner la sépulture aux morts, un droit non écrit, mais plus fort que tous les droits écrits. Aussi les anciens regardaient-ils comme le comble de l'infamie d'être privés de la sépulture; et les Romains ne la refusaient qu'aux criminels de lèse-majesté, pour donner plus d'horreur du crime, par la crainte de la punition, à ceux qui étaient mis en croix, supplice des scélérats les plus vils, et aux suicidés; hors ces cas, les funérailles étaient pour eux u
nie sacrée, et peu de peuples f
religieux et plus exacts à rendre l
devoirs à leurs parents et à leurs
Funérailles.

2° L'action de donner la sép
morts a été mise par l'Eglise au n
sept œuvres de miséricorde temp

SÉQUENCE. Dès les temps le
ciens, l'*Alleluia* qui se chante à
avant l'Évangile, se prolonge sur
longue suite de notes affectées à
syllable. Cette *séquence* ou suite
sans paroles a sa raison mystér
représente l'*alleluia* éternel que
mes appelés à chanter durant l'ét
l'impuissance de l'âme à louer
son créateur. Mais, plus tard, on s
dapter des paroles à ce chant; et
furent conséquemment nommées
Enfin on en vint à composer des
beaucoup trop longs pour les note
tiques; il devint alors nécessaire
ser pour eux des chants spéciaux
sur un autre mode que celui d
Telle est l'origine des séquences
plus communément appelées *Pr*
que, la plupart du temps, elles so
sées en vers léonins ou prose ri

SERA, de *serere*, ensemencer, d
maine qui présidait aux semailles.

SERAKIS, religieux musulman
aussi Bectaschis. *Voy.* Bectaschi

SÉRAPHIN, ange de la premiè
chie des esprits célestes. Leur no
breu est *Séraph*, au pluriel *Sé*
vient du verbe *Saraph*, brûler;
espèce de serpents brûlants s'ap
Saraph. Le mot *Séraphim* signifi
anges brûlants ou *ardents*. Cepend
nius préfère tirer leur nom d'u
arabe qui signifie *noble*, *élevé*,
nous nous rangeons de son avis; ca
la Bible ne fait allusion à cette
faculté brûlante. Isaïe nous les
rangés autour du trône de Dieu.
chacun six ailes, deux desquelles
vaient à se voiler la face, deux
leurs pieds, et les deux autres à
criaient l'un à l'autre, en disant
saint, saint, est Jéhova Sabaoth
terre est remplie de sa gloire. »

SÉRAPIS, dieu égyptien, qu'
quelquefois pour Jupiter et pour
Zeus Sérapis se trouve souvent s
ciens monuments. On le voit aus
trois noms de Jupiter, du Soleil et
On le prenait encore pour Pluton;
cela qu'il est quelquefois représe
pagné de Cerbère. Le culte de ce
été porté en Egypte par les Gre
anciens monuments purement
comme la table isiaque, qui comp
la théogonie des Egyptiens, ne d
cune figure de Sérapis; on n'y
pas la moindre trace. Voici co
Augustin rapporte, d'après Varro
de ce dieu : « En ce temps-là, dit-
dire au temps des patriarches Ja

›is, roi des Argiens, aborda en
rec une flotte; il y mourut, et fut
lus grand dieu des Egyptiens, sous
e Sérapis. On l'appela ainsi après
u lieu d'Apis, qui était son vérita-
parce que le tombeau que nous
sarcophage s'appelle en grec *sôros;*
on l'honora dans le tombeau avant
eût bâti un temple, de *sôros* et
i fit d'abord *Sôrapis*, et par le chan-
'une lettre, on l'appela *Sérapis.* »
paraît avoir été honoré dans le Pont,
oce et l'Asie Mineure, longtemps
: son culte eût été porté en Egypte.
Soter, fils de Lagus, qui prit le titre
Egypte, vers l'an 306 avant Jésus-
'na de plusieurs temples magnifi-
ille d'Alexandrie qu'il avait choisie
apitale de son royaume. Entre ces
il y en avait un tout éclatant d'or
rpassait tous les autres en magnifi-
mme le roi était en suspens à quel
evait le dédier, un génie d'une
ıvissante, et d'une taille au-dessus
iine, lui apparut en songe, lui con-
faire venir sa statue du Pont, et
n s'élevant dans les airs, environné
es. Ptolémée raconta sa vision à
; ce savant Athénien, de la race
lpides, dit au roi que, près de
le du Pont, était un vieux temple
à Jupiter-Plutus, dont la statue
très-grande vénération parmi les
de la contrée. Sur cet avis, Ptolé-
ya Timothée en ambassade à Scy-
, roi de Sinope, pour le prier, en
t de riches présents, de vouloir
faire don de ce dieu. Scydrothé-
ibord de grandes difficultés, et re-
ıthée à sa cour le plus longtemps
en l'amusant de belles promesses.
bout de trois ans, le dieu, dit-on,
. de lui-même, et se rendit de son
r le vaisseau de l'ambassadeur qui,
; à la voile, arriva en trois jours à
e, la 38ᵉ année du règne de Ptolé-
e divinité y fut reçue avec toutes
es possibles de vénération. Le roi
ınut en elle le portrait même du
lui était apparu, et qui vit que
même temps l'image d'Apis, dieu
n Egypte, la fit placer à l'instant
emple qu'il lui avait destiné. Ce
ait dans le quartier de Rhacotis,
murs de la ville, et à l'endroit
il y avait eu autrefois une chapelle
atoire dédiés à Osiris et à Isis.
:ette statue était accompagnée de
t du dragon, les prêtres jugèrent
eu était le même qu'Osiris, roi de
. ou enfer, ou Osiris sous la forme
ıais peu à peu le peuple s'accoutu-
· en lui un dieu distinct et particu-
honora sous le nom de Sérapis.
rait encore en Egypte plusieurs
nples consacrés à ce dieu, ou plu-
, sous le nom de Sérapis; le plus
était à Canope, et le plus ancien
is. Il n'était pas permis aux étran-
gers d'entrer dans celui-ci; les prêtres eux-mêmes n'avaient ce droit qu'après avoir enterré le bœuf Apis. Dans celui de Canope, il y avait à l'orient une petite fenêtre par où entrait à certains jours un rayon du soleil qui allait donner sur la bouche du dieu. En même temps, on apportait un simulacre de cet astre, qui était de fer, et qui attiré, dit-on, par un aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis, comme pour saluer ce dieu.

Le symbole ordinaire de Sérapis est une espèce de panier ou de boisseau, appelé en latin *calathus*, qu'il porte sur la tête, pour signifier l'abondance que ce dieu, pris pour le soleil, apporte à tous les hommes. On représente Sérapis barbu, et au boisseau près, il a partout presque la même forme que Jupiter; aussi est-il pris souvent pour ce dieu dans les inscriptions. Lorsqu'il est Pluton ou Osiris aux enfers, il tient à la main une pique ou un sceptre, et il a à ses pieds le Cerbère, chien à trois têtes. A Antéople, on le représentait avec le *modius* sur la tête, une haste à la main droite, et sur la gauche un crocodile. Une médaille d'Alexandrie a d'un côté une tête avec un boisseau ou une corbeille, et l'inscription, *Au saint dieu Sérapis;* de l'autre elle représente un vieillard portant sur la tête un boisseau, tenant d'une main une branche de jonc appelé *sari* en égyptien, et de l'autre une corne d'abondance. Quelquefois il avait la main droite appuyée sur la tête d'un serpent entortillé autour d'un animal à trois têtes, une de lion au milieu, une de chien à droite, et une de chakal à gauche. Son corps est enveloppé de longs tissus en forme de gaîne ou de robe collante.

L'emblème du serpent contribua sans doute à le faire confondre avec Esculape par les Grecs, qui le considéraient comme un des dieux de la santé. En effet, on cite de lui plusieurs guérisons miraculeuses. Un nommé Chryserme, qui avait bu du sang de taureau, et qui était près de mourir, fut guéri par Sérapis. Batylis de Crète, phthisique, et aux portes de la mort, reçut ordre de Sérapis de manger de la chair d'âne; il le fit, et se trouva bientôt hors de danger. D'autres relations de cette nature semblent prouver que Sérapis était ordinairement invoqué pour la santé et particulièrement dans les maladies aiguës. Marc Aurèle, tourmenté d'un mal qui le conduisait au tombeau, fit un voyage à Périnthe, ville de Thrace, où Sérapis avait un temple célèbre, et il y recouvra la santé. Cet événement est rappelé sur une médaille frappée par les Périnthiens, où l'on voit la tête de l'empereur, et sur le revers, celle de Sérapis. Ce fut aussi pour lui demander la santé de son fils Apellide, que la fille de Crisias dédia à ce dieu, dans le temple qu'il avait à Canope, une lampe curieuse, où l'ouvrier avait placé autant de lumignons que l'année contient de jours. Athénée nous apprend que cette lampe fut ensuite transportée dans le temple de Jupiter Dionysius, à Tarente. Il n'est donc pas

étonnant que les temples de ce dieu fussent le but de pèlerinages fort suivis. « Vers le temps de certaines fêtes, dit Strabon, on ne saurait croire la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canope, où est le temple. Jour et nuit, ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes qui chantent et qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope, il y a sur le canal une infinité d'hôtelleries qui servent à retirer ces voyageurs, et à favoriser leurs divertissements. »

Ce temple de Sérapis fut détruit par l'ordre de l'empereur Théodose, vers l'an 392; on découvrit alors toutes les fourberies des prêtres de ce dieu, qui avaient pratiqué un grand nombre de chemins couverts et disposé une infinité de machines pour tromper les peuples par la vue des faux prodiges qu'ils faisaient paraître de temps en temps. Le sophiste Eunapius, qui était païen, vit avec un grand regret la ruine de ce temple fameux, car ce fut pour lui l'occasion d'exhaler sa bile avec beaucoup d'acrimonie. Il dit que des gens tout à fait étrangers à l'art de la guerre, se trouvèrent pourtant fort vaillants contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein; que dans le même lieu, on logea des moines, gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples; et que ces moines, au lieu des dieux, que l'on voyait par les lumières de la raison, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait salées pour les conserver. C'est ainsi qu'il traitait les moines et les reliques.

Il paraît que Sérapis avait un oracle fameux à Babylone, où il rendait ses réponses en songe. Pendant la dernière maladie d'Alexandre, les principaux chefs de son armée allèrent passer une nuit dans le temple de Sérapis pour consulter la divinité, et savoir d'elle s'il serait plus avantageux de transporporter Alexandre dans le temple; il leur fut répondu en songe qu'il valait mieux ne le point transporter. Alexandre mourut peu de temps après.

Les Grecs et les Romains honorèrent aussi Sérapis, et lui consacrèrent des temples. Il y en avait à Athènes et dans plusieurs villes de la Grèce. Les Romains lui en élevèrent un dans le cirque de Flaminius, et instituèrent des fêtes en son honneur. Une multitude presque innombrable fréquentait le temple de ce dieu; des jeunes gens, entre autres, y couraient en foule pour obtenir de lui, comme une faveur signalée, qu'il leur fit trouver des personnes faciles qui eussent la complaisance de se livrer à leurs passions. Un nombre presque infini de malades et d'infirmes allaient lui demander leur guérison, ou plutôt se persuader qu'ils l'avaient reçue. Enfin, les maux qu'occasionna le culte de Sérapis obligèrent le sénat de l'abolir dans Rome. On dit qu'à la porte des temples de ce dieu, il y avait une figure
d'homme qui mettait le doigt sur
comme pour recommander le s
explique cette coutume par une
en Egypte, qui défendait, sous p
vie, de dire que Sérapis avait été
mortel.

SERGÉ-EDNÉ, divinité laponne
dieu Radien. On lui attribuait la
des âmes des hommes et des anir

SERGOUIER, rocher qui se t
dessus de Yakoutsk en Sibérie. Le
le révèrent comme une divinité,
buent le pouvoir d'envoyer des v
tueux, et lui font des offrandes p
sa bienveillance.

SERIMNER, sanglier de la
scandinave. Audhrimer, cuisini
halla, en fait cuire la chair dans
appelée Eldhrimer. Cette chair
nourriture de tous les héros tués l
qui, depuis le commencement c
se rendent au palais d'Odin. Chaq
le cuit et on le sert, et chaque jo
vient entier. Il est à observer que
cet animal, aussi bien que cell
était autrefois le mets favori de
nations du Nord. Les anciens Fra
faisaient pas moins de cas.

SERMENT, acte par lequel on p
moin de la vérité d'une affirmatio
ou une chose sacrée, ou un objet l
et universellement respecté.

1° « Les Israélites, dit l'abb
étaient fort religieux à observer
ments. Josué garda la promesse
faite aux Gabaonites, quoiqu'elle
sur une tromperie manifeste, p
leur avait juré au nom du Seig
voulut faire mourir son fils Jon
avoir violé la défense qu'il avait
serment, quoique Jonathas n'eût
par ignorance. On en voit encor
exemples. Ils tenaient très-sérieu
promesses si solennelles, et ne se
aucune liberté de les interpréter.
acte de religion que de jurer a
Dieu, puisque ce serment disting
raélites de ceux qui juraient au no
dieux; ce qu'il faut entendre de
légitimes et nécessaires, comme
font en justice. »

La formule de serment la plus
chez les Juifs, était חי יהוה *Khai*
répond à *vive Dieu !* ou *aussi vr*
est vivant. Ils juraient aussi par
roi, du prince, ou de la personne
ils faisaient un serment, comm
voyons dans l'Ecriture sainte. Mai
serment devait être suivi d'une in
cette imprécation était souvent p
silence, et la phrase demeurait s
comme nous en voyons de fréque
ples dans la Bible. Urie jure à l
n'entrera pas dans sa maison, tan
compagnons d'armes campent en
en ces termes : « Par votre vie, e
de votre âme, si je fais une cho
ble.... » Isaïe introduit le Seigne
lant un serment de la même man

ıigneur des armées se fit entendre
ılles : Si cette iniquité vous est
jusqu'à votre mort..... dit le Sei-
n des armées. »
s modernes jurèrent par le temple
tel, nous en voyons des exemples
ngile; par le culte de Dieu ou par
· le ciel, le soleil, la terre; par les
. par la loi de Moïse et par le Dé-
ɪar la couronne du roi, par la vie
ıs, par leur propre tête, etc. Les
istinguent quatre sortes de ser-
ɔir : le serment de témoignage, le
e dépôt, le serment vain et témé-
e faux serment. Malheureusement
ıssé parmi les Juifs un préjugé,
ı serment, pour avoir toute sa va-
ır obliger en conscience, doit être
ın coreligionnaire. Et s'il s'agit
ent juridique, il doit être fait en
l'un rabbin ou d'un juge de leur
i ait autorité pour le recevoir, et
cérémonies toutes particulières;
ulte que, dans les tribunaux chré-
qu'il s'agit de recevoir le serment
avant sa déposition, il faut faire
rabbin, devant lequel le témoin
ntouré d'épines, et dans un appa-
le prononce son serment, avec des
es horribles contre lui-même si
nt était faux. Depuis plusieurs
pendant les Juifs d'Alsace deman-
e serment *more judaico* soit aboli;
drait auparavant que l'esprit de la
israélite fût éclairé, et que tous
es de cette communauté compris-
quelle est la sainteté du serment
me, quelle que soit la personne
ɹelle il est prêté.
certain que dans l'Evangile, Jésus-
ble improuver totalement les ser-
dit, dans saint Matthieu : « Vous
s qu'il a été dit aux anciens : Tu
reras pas, mais tu rendras tes ser-
ieu; pour moi je vous dis de ne
r du tout, ni par le ciel, parce
ı trône de Dieu, ni par la terre,
le est l'escabeau de ses pieds, ni
em, parce qu'elle est la cité du
tu ne jureras pas non plus par ta
que tu ne peux en rendre un seul
ınc ou noir; mais que votre dis-
: Oui, oui; non, non; car ce qui
s vient du méchant. » En effet,
ɔerfection; les chrétiens devraient
ent éloignés du mensonge et de la
que leur affirmation ou leur né-
ıussi digne de foi que les serments
loutables. Malheureusement, dans
l de la société, cette perfection est
ıpossible; c'est pourquoi l'Eglise,
ɔrète des oracles de son divin
sidérant qu'au milieu des erreurs
ısonges de tout genre auxquels
ɔsé, les hommes ont générale-
ervé quelque respect pour les
ı décidé prudemment qu'il ne fal-
ndre à la rigueur cette prohibition
hrist, que le Sauveur s'était ex-
primé de la sorte pour en inspirer un saint respect; qu'il ne fallait pas plus prendre ces paroles à la lettre que ces autres : *Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous*; qu'enfin on pouvait en certaines occasions prêter des serments, pourvu que ce fût avec nécessité, avec discrétion et avec sincérité. Il y a cependant des chrétiens qui ont pris cette défense dans toute sa rigueur; les Quakers se sont fait une loi de ne jamais prêter serment, pas même devant les tribunaux; c'est pourquoi dans les pays où leur culte est reconnu, on se contente, en cette occasion solennelle, de leur simple affirmation.

3° Chez les païens, Jupiter présidait aux serments, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Jupiter aux serments*, Ζεὺς ὅρκιος. Un des serments les plus ordinaires était : *Par Jupiter pierre*. A Olympie, on voyait ce dieu, tenant la foudre en main, prêt à la lancer contre ceux qui violeraient leurs serments. L'usage le plus ancien et le plus simple était de lever la main. Pour y donner une plus grande force, on établit qu'il aurait lieu dans les temples, et l'on obligea ceux qui le faisaient à tenir un coin des autels. La religion du serment était très-respectée chez les anciens : ceux qui la violaient étaient regardés comme des impies, et l'infamie, la mort même, était la peine prononcée contre eux.

La formule du serment la plus ordinaire chez les Grecs paraît avoir été Νὴ Δία ou Μὰ Δία, par Jupiter! Les Romains employaient surtout les noms d'Hercule, de Castor et de Pollux, sous ces formes : *Me Hercle! Ecastor! Ædepol!* Suétone nous apprend que sous Jules César ils commencèrent à jurer par le salut et par le génie des empereurs; depuis longtemps déjà, ils avaient coutume de jurer par le génie les uns des autres. On sait que Caligula, ce grand contempteur de tout ce qui était saint, voulut les faire jurer par le salut et la fortune de son cheval.

4° Les Scythes juraient par l'air, par le trône du roi, par le cimeterre ou l'épée; ils juraient encore par les peaux ou sur les peaux des animaux sacrifiés. Les serments se faisaient avec certaines cérémonies; par exemple, lorsque deux personnes se juraient une amitié éternelle, elles se faisaient des incisions aux doigts; le sang qui en coulait était reçu dans une tasse; les parties contractantes y trempaient la pointe de leurs épées, et en buvaient ensuite l'une et l'autre. Dès lors, leur amitié était inviolable, et rien ne pouvait rompre leur engagement.

5° Les Musulmans sont en général fidèles à leurs serments; mais l'usage habituel où ils sont de proférer souvent le nom de Dieu, fait qu'ils ne parlent jamais sans prendre, pour ainsi dire, le Seigneur à témoin de ce qu'ils avancent. Ils articulent alors le mot *w'Allah*, qui est une sorte de serment. Lorsqu'ils affirment une chose, ils ajoutent le mot *b'Illah*, et souvent celui de *t'Allah*, comme s'ils voulaient décliner le nom de Dieu avec toutes les lettres de l'alphabet. Ils

ont encore l'habitude de jurer sur leur foi, sur leur religion, sur la sainteté du Coran, sur leur âme, sur leur vie, sur leur tête, comme sur celle de leurs enfants et de ce qu'ils ont de plus cher au monde. Plusieurs jurent encore sur l'âme de leurs ancêtres; c'est le serment ordinaire des souverains, soit qu'ils sanctionnent des traités et des alliances, soit qu'ils proclament des édits sévères contre les infracteurs des lois et les perturbateurs du repos public. Mais, d'après la loi musulmane, le serment, pour être valide, doit être fait au nom de Dieu ou de l'un de ses attributs essentiels, tels que sa grandeur, sa gloire, sa puissance, sa justice, sa clémence, sa miséricorde, etc. Ainsi formulé, le serment est obligatoire, et sa violation est un péché qui soumet le parjure à une peine expiatoire. Cette peine consiste, au gré du fidèle, ou dans l'affranchissement d'un esclave, ou dans la nourriture de dix pauvres une fois seulement, ou dans le sacrifice d'une somme nécessaire pour les vêtir. En cas d'impossibilité de remplir une de ces trois obligations, le parjure doit expier sa faute par un jeûne de trois jours de suite.

6° Les Hindous jurent par ce qu'ils ont de plus sacré dans la religion, comme par la vache. Quelques-uns, mettant la main sur cet animal, confirment la véraoité de leur serment, en disant : « Puissé-je me trouver réduit à manger de la chair de cet animal sacré, si jamais je deviens parjure! » D'autres se jettent mutuellement des cendres sur la tête en signe d'engagement irrévocable. Le serment le plus inviolable et le plus respecté est lorsqu'on jure par les eaux du Gange. Mais un exemple terrible que nous citons à l'article SATI, ne prouve pas en faveur de la religion des Hindous à tenir leurs serments les plus révérés.

7° Dans l'île de Ceylan, les serments solennels se font ordinairement dans les temples, à la face des dieux. Les insulaires, dans leurs conversations, mêlent, comme plusieurs peuples d'Asie et d'Europe, des formules de serment, où l'habitude a plus de part que la bonne foi. Ils jurent par leurs père et mère et par leurs enfants, serment fort ordinaire aux anciens. Ils jurent aussi quelquefois par leurs yeux et plus souvent par leur divinité. Lorsque les preuves ne sont pas suffisantes contre un individu accusé de vol, on l'admet à se purger par le serment; alors l'accusé amène devant le tribunal des juges ses enfants, ou, s'il n'en a pas, quelques-uns de ses plus proches parents; il leur met des pierres sur la tête en proférant cette imprécation : « Puissent mes enfants, ou mes parents, ne vivre qu'autant de jours que je leur mets de pierres sur la tête, si je suis coupable du crime dont on m'accuse! » Après le serment, dit Ribeyro, les parties sont mises hors de cour, et chacun paye la moitié des frais. On est persuadé que ce serment a tant de force que, si l'on jure ...x, les enfants ou les parents meurent ... le temps prescrit; et l'on juge par là de la vérité ou de la fausseté du se... par le voleur.

8° La forme du serment de fid... siste, chez les Siamois, à avaler de... laquelle les talapoins prononcent d... cations contre celui qui doit la boi... qu'il vienne à manquer de fidélité ... verain. Personne n'est dispensé de c... de quelque nation et de quelque rel... soit. Pour se jurer une amitié éte... Siamois boivent ensemble de l'... dans la même tasse; mais quan... lent s'engager par un serment e... fort, ils goûtent du sang l'un d... comme faisaient autrefois les Scyt...

9° Pendant le cours de la derniè... l'année, le roi du Tonquin choisi... malheureux, appelé jour de mort... faire prêter ou renouveler le s... fidélité par ses femmes, ses courtis... officiers. La cérémonie a lieu da... ple. On égorge un poulet, dont o... ler le sang dans un bassin rem... Chacun des seigneurs, après avoir ... lité au roi, boit une gorgée de ce... pour confirmer son serment.

10° Il en est à peu près de mê... îles Moluques; on met de l'eau ... tasse où l'on jette de l'or, de la te... balle de plomb. On trempe dans ... la pointe d'une épée ou d'une flè... en donne à boire à ceux qui pr... ment. Cette cérémonie est accom... malédictions contre ceux qui jure... ment.

11° Dans la formule du serment, ... nais prennent à témoins les kami... et tous ceux des soixante-six pro... l'empire, les dieux d'Itsou et d... lieux sacrés, Ten-Sin, Fats-Man, e... vinités, à en juger par l'expressio... mulaire, ont la même autorité ch... ponais, que Némésis et Até chez l... Grecs. Ils prient que la vengea... dieux et celle des tribunaux sécul... sur celui qui fait le serment et sur ... s'il lui arrive de se parjurer. Cel... scelle son serment de son propre ... on découvre qu'il soit parjure, il e... siblement puni de mort. Il faut, ... Japonais, répandre le sang qui a c... confirmer solennellement un fau...

12° Les Formosans y mettent ... façons; la manière de faire ser... deux personnes consiste à romp... ble une paille. Ne dirait-on pas ... formalité est prise de nos vieu... Car le proverbe *rompre la paill...* origine de la manière ancienne d... possession d'une chose ou de s'en ...

13° Nous trouvons un exemple d... chez les Péguans, dans les relat... peuple avec les Portugais. Antoi... jurant une alliance avec le roi d... écrire les articles du traité en l... dans les deux langues portuga... guane; après quoi le traité fut pu... voix, et brûlé ensuite dans un fe... de feuilles d'un arbre odoriféran...

les deux mains sur ces cendres, et
cette posture tous les articles du
cérémonie se fit avec beaucoup
n et de respect; mais le Portugais,
de faire un acte de profanation s'il
it son serment sur l'Evangile, jura
s du traité sur un livre de chan-
iques.
iz les anciens Chinois, il était
que, lorsque les princes voulaient
traités ou des ligues, on commen-
ier un bœuf, un mouton ou une
t après avoir signé l'acte, on se
bouche avec le sang de la victime,
t serment devant toute l'assemblée.
it, qui est aboli dans des occasions
s, se prête encore quelquefois
soldats entre eux, lorsqu'ils jurent
res, ce qu'ils appellent *frères du*
n le P. Martini, le serment d'un
ur de ville se fait devant une sta-
sentant le génie tutélaire de la cité.
Bouriats professent un grand res-
une montagne située sur les bords
ikal; c'est là qu'ils sacrifient sou-
st là aussi qu'ils défèrent le ser-
personnes de la véracité desquel-
ent s'assurer. On mène celui qui
sur le haut de cette montagne, où
son serment à haute voix; et
uade que, s'il se parjure, il n'en
a pas vivant.
Ostiaks étalent toutes sortes d'ar-
nt celui qui fait serment, dans la
n que, s'il jure à faux, une de ces
a infailliblement l'instrument de sa
de jours après. Ils observent en-
autre formulaire: on étend à terre
d'ours sur laquelle on dépose une
couteau et un morceau de pain.
ite ces objets à celui qui doit prê-
nt; celui-ci le prononce en ajou-
uisse cet ours me dévorer, ce mor-
ain m'étouffer, ce couteau me don-
rt, et cette hache m'abattre la tête,
uis pas fidèle.» Dans les affaires con-
s, ils se présentent devant une idole,
ncent le même serment, avec cette
nce, que celui qui jure, coupe de
au un morceau du nez de l'idole
: « Que ce couteau m'abatte le nez
ne manière, si je fais un faux ser-

nègres de Bénin et d'Ardra sur la
rique, jurent par leur souverain ou
qu'ils regardent comme une divi-
t leur serment le plus solennel.
serment des nègres de la Guinée
à boire d'un breuvage composé
s et de diverses drogues. Ils ont
autre coutume quand ils veulent
uelque chose: c'est de frapper du
pieds, la poitrine et les bras de
exige une assurance, en répétant
une formule, en battant des mains
pant la terre des pieds.
sque les nègres de Cabo de Monte
ue traité, ils égorgent des poules
ulets, boivent une partie du sang

de ces animaux, et en donnent à boire à ceux avec qui ils traitent. Puis on fait cuire les poules, on s'en régale de bon accord, et pour achever de cimenter l'union, on se partage les os qu'on garde en témoignage de l'alliance contractée. Si l'on est menacé d'une rupture, celui qui agit de bonne foi envoie les os du poulet à l'autre, pour lui faire voir qu'il manque à ses engagements.

20° Les serments des nègres qui habitent entre Cabo Formoso et Ambozes, ont leur manière de se purger d'une accusation de crime: elle consiste à se faire une coupure dans le bras, et à sucer ensuite le sang de la plaie. Lorsque deux personnes veulent se donner une assurance réciproque de leur fidélité, elles se tirent du sang de quelque partie du corps, en laissant tomber des gouttes dans un trou pratiqué à cet effet dans la terre. Elles prennent ensuite un morceau de cette terre san glante, qu'elles pétrissent entre leurs mains, et se le donnent mutuellement. L'engagement qu'elles contractent par cette cérémonie est regardé comme sacré.

21° Lorsque les nègres de la Côte-d'or veulent contracter entre eux quelque engagement, ils boivent ensemble d'une certaine liqueur, ce qu'ils appellent *boire fétiche*, et ils disent en même temps: « Que le fétiche me fasse mourir, si je manque à notre convention. » Tous ceux qui participent à l'engagement boivent également de la même liqueur. Si elle passe aisément dans le gosier, c'est un gage de la sincérité de celui qui boit; mais s'il avait intention de manquer à sa parole, la boisson le ferait enfler tout à coup, ou du moins lui causerait une maladie de langueur qui le conduirait au tombeau. La même cérémonie se pratique entre deux nations qui font alliance, et dont l'une s'engage à prix d'argent à donner du secours à l'autre. Les chefs des deux peuples, en buvant la boisson du serment, prononcent une imprécation par laquelle ils consentent à être mis à mort par le fétiche, dans le cas où ils ne prêteraient pas leurs concours à leurs alliés, pour exterminer entièrement l'ennemi. Mais ces sortes d'imprécations ne sont souvent que de vaines paroles sur lesquelles il n'est pas prudent de compter. Plusieurs, après avoir reçu l'argent, s'embarrassent peu de donner le secours promis. Ils pensent que le prêtre, en présence duquel ils contractent l'engagement, peut les exempter de l'obligation qu'ils s'imposent comme il peut les punir, s'ils y manquent. Mais les nègres, devenus sages et défiants par l'expérience, avant de faire aucun accord, font toujours boire au prêtre la liqueur du serment, et veulent qu'il s'engage par serment à ne jamais dispenser aucune des parties de l'obligation qu'elle contracte; mais, dans ce cas-là même, le rusé prêtre trouve ordinairement quelque prétexte pour violer son serment.

Ces peuples ont encore une autre manière plus solennelle et plus superstitieuse de prêter leurs serments. Les parties se rendent devant l'idole particulière d'un prêtre

de la nation. Devant cette idole, est un tonneau plein de toutes sortes d'ordures mêlées ensemble, telles que de la terre, du sang, des cheveux, des ossements d'hommes et d'animaux, des plumes, de l'huile. Celui qui doit jurer se place devant l'idole, et l'appelant par son nom, il lui fait le détail de la chose à laquelle il s'engage, et lui demande qu'elle le punisse s'il est parjure. Il tourne ensuite autour du tonneau, et, reprenant la même place qu'il avait occupée, il réitère la même formule de serment; après quoi il fait encore un second tour, et répète pour la troisième fois le même serment. Le prêtre lui frotte ensuite la tête, le ventre, les bras et les jambes, avec quelqu'un des ingrédients pris dans le tonneau, qu'il tient ensuite suspendu sur sa tête, et qu'il tourne trois fois. Il lui coupe encore les ongles à un doigt de chaque main et de chaque pied, et un toupet de cheveux. Il jette ensuite ces résidus dans le tonneau, et termine ainsi cette bizarre cérémonie.

22° Les nègres du Congo gardent religieusement le serment; mais s'il leur arrive de le violer dans la véhémence de la passion, il leur est assez ordinaire d'en faire une espèce de confession à un Ganga, et d'en demander l'absolution. Si le serment violé n'a été prononcé qu'une fois, une simple confession suffit; mais s'il a été répété souvent, il faut bien des façons pour en obtenir l'absolution. Le Ganga réduit en poudre certaines racines, qu'il met dans un creux, et sur lesquelles il prononce diverses imprécations contre celui qui a violé son serment. Ensuite il fait coucher à terre ce parjure pénitent, et lui ordonnne de détester sa faute; après quoi, le faisant lever, il lui présente un verre d'eau. Le pénitent le boit, et s'en retourne absous, non sans avoir payé le Ganga. Quelquefois celui-ci frotte la langue du parjure avec des dattes, et accompagne cette action de quelques imprécations.

23° Quand les Madécasses défèrent le serment, ils font manger du foie de bœuf ou de taureau à celui qui doit le prêter. Dans certains cantons de l'île, on fait des aspersions d'eau sur ceux qui jurent; et ceux-ci croient qu'il leur arriverait un malheur, si après cela, ils manquaient à leur serment. La paix se jure par le foie du taureau. Le jour pris pour la conclure, les deux partis se rendent armés au bord d'une rivière. Chaque parti tue un taureau; et l'on s'envoie de part et d'autre un morceau du foie de l'animal. Ce foie se mange en présence des députés des deux tribus, en prononçant des serments et des imprécations, par lesquelles on consent à périr par la vertu de ce foie, si l'on manque à son engagement. Si l'un des partis contraint l'autre à faire la paix, le vaincu seul mange du foie de taureau, en signe de la fidélité qu'il s'engage à garder au vainqueur. Ailleurs, on couche par terre un fusil et une zagaie, en présence des députés des deux tribus ennemies, qui tiennent ensemble un long dialogue, où chacun vante l'honneur de son parti, et consent que la balle

qui est dans le fusil lui entre dar
que le fer de la zagaie lui perce
qu'il puisse lui-même devenir chie
mangé par les crocodiles en cas d'
de sa part au traité. On passe ens
fois sur les armes, et on en bais
mité.

24° Lorsque les Akansas et les a
ples de l'Amérique du Nord jure
quelque serment, ils prennent
tête, avec lequel ils frappent sur
en rappelant les hauts faits qui l
gnalés à la guerre, et en promett
nir religieusement leur parole. C
est irrévocable pour eux. Un caciq
être reconnu dans cette dignité sa
au poteau et faire le serment de
duire sa nation.

SERMON. 1° Discours prononcé
dans les églises chrétiennes, pour
les auditeurs des mystères de la
vertus morales. Dans l'acception
le sermon diffère du prône, en ce
ci est la plupart du temps une i
familière, qui roule sur un pass
vangile du jour, tandis que le s
d'une forme plus étudiée, et dé
point de dogme ou de morale, tiré
sage de l'Ecriture sainte. Le prône
messe solennelle, après la lecture
gile, et il est fait ordinairement p
teur ou par les ecclésiastiques att
paroisse; le sermon est prononc
l'office du soir ou hors des offic
prédicateur étranger.

Dans la primitive Eglise, tout
que l'évêque offrait le saint sacrifi
coutume de faire un sermon au pe
la lecture de l'Ecriture sainte. C
n'était communément que l'explic
qui avait été lu; c'est ce que nou
Homélie.

« Nos prédicateurs, dit l'abb
trouvent la plupart des sermons
bien éloignés de l'idée de prédica
se sont formée. Ils sont simples, s
paraisse, sans division, sans rais
subtils, sans érudition curieuse,
uns sans mouvements, la plupart
Il est vrai que ces saints évêques
daient point être orateurs, ni fa
rangues. Ils prétendaient parler
ment, comme des pères à leurs en
maîtres à leurs disciples. Ils che
instruire en expliquant l'Ecritur
la critique et par les recherches
comme les grammairiens expliq
mère ou Virgile dans les écoles,
tradition des Pères, par la confi
la foi et la correction des mœu
chaient à émouvoir, non pas tant
mence des figures et l'effort de
tion, que par la grandeur des vé
prêchaient, par l'autorité de leu
leur sainteté personnelle, leur ch
vent ils parlaient sur-le-champ
paraît par saint Augustin, qui tra
quefois un autre sujet que celui
proposé; mais ils ne manquai

ur recueillir leurs sermons par
es.

ortionnaient leur style à la portée
uditeurs. Les sermons de saint
ont les plus simples de ses ouvra-
le en est bien plus coupé et plus
celui de ses lettres, parce qu'il
ns une petite ville, à des mari-
laboureurs, des marchands. Au
saint Cyprien, saint Ambroise,
, qui prêchaient dans de grandes
nt avec plus de pompe et avec
ments; mais leurs styles sont dif-
ivant leur génie particulier et le
rs siècles.

ces saints ne regardaient ni ré-
utre intérêt temporel, leur unique
convertir; et ils ne croyaient avoir
s ne voyaient quelque changement
le. Ainsi saint Augustin entreprit
outume de faire, aux fêtes des mar-
as publics, qui dégénéraient en dé-
t quelque invétérée que fût cette
l'abolit, en montrant au peuple
rmels de l'Ecriture qui condam-
cès de bouche, et les exhortant
s, pendant deux jours de suite,
qu'il les eût persuadés. Aussi la
ence, comme il le dit lui-même,
le qui excite des acclamations,
i impose silence et tire des lar-
t point à craindre qu'en une
on enseignât des doctrines
puisqu'il n'y avait point d'autre
ni d'autre docteur que l'évêque,
e qu'il avait choisi, et qui ne par-
r son ordre, et d'ordinaire en sa

t le sermon, l'église était ouverte
onde, même aux infidèles; d'où
es Pères y gardaient exactement
s mystères, pour n'en point par-
lement par énigmes : de là vient
y a souvent dans leurs sermons
s adressés aux païens pour les atti-
Durant les lectures et les instruc-
ple était assis par ordre, les hom-
ôté, les femmes de l'autre; et,
lus séparées, elles montaient aux
ites, s'il y en avait. Les person-
taient au premier rang. Les pè-
es tenaient devant eux les petits
r on les menait à l'église, pourvu
nt baptisés. Les jeunes gens de-
debout, quand les places étaient
l y avait des diacres continuelle-
ués à faire observer cet ordre, et
arde que chacun fût attentif, à ne
sonne sommeiller, rire, parler à
faire quelque signe à un autre;
à procurer partout le silence et la
En Afrique, le peuple écoutait de-
les instructions, au rapport de
stin, qui toutefois approuve da-
outume des églises, qu'il nomme
, où les auditeurs étaient assis. »
age présent, afin que le prédica-
e être vu et entendu plus aisé-
ment de tout le monde, il monte dans une chaire élevée, construite pour cet usage dans chaque église. Après l'exorde de son discours, il se met à genoux avec tous les auditeurs, et récite l'*Ave Maria*, pour implorer la protection de la sainte Vierge. Le vendredi saint, il substitue à l'*Ave Maria* une prière à la croix. Les sermons se font ordinairement les dimanches et les fêtes, avant ou après les vêpres; mais ils sont beaucoup plus fréquents pendant l'avent et le carême.

2° Le ministère de la prédication forme la partie la plus importante du culte protestant. On ne se réunit guère au temple que pour entendre un sermon; excepté chez les Anglicans, qui ont conservé plus de formes liturgiques de prières et de cérémonies. Les sermons font le grand objet de la dévotion calviniste et presbytérienne, peut-être parce que cette sorte de dévotion est moins difficile et moins gênante que toute autre, et pour le prédicateur et pour l'auditeur. Elle attire au premier une réputation d'apôtre, et flatte agréablement sa vanité; et le second s'imagine avoir acquis un grand mérite devant Dieu, et être profondément versé dans la religion, parce qu'il a entendu deux ou trois sermons dans une semaine. Quelques Anglicans pensent même, non sans raison, que les sermons ruinent chez les presbytériens tout le mérite des catéchismes, et usurpent l'autorité que l'instruction devrait avoir dans l'église.

Les fonctions de prédicateur sont confiées chez les Protestants, à ceux qui ont reçu l'imposition des mains, ou qui ont été élus ministres. Néanmoins il y a parmi eux quelques communions, les Quakers, entre autres, où le ministère de la parole appartient à quiconque se sent l'inspiration ou la volonté de parler. C'est chez eux surtout que la liturgie consiste entièrement et uniquement dans la parole. Lorsqu'ils sont réunis, chacun demeure assis dans le plus profond silence, le chapeau sur la tête, et plongé dans une rêverie plus ou moins profonde, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, soit homme, soit femme, ait ressenti l'inspiration. Celui-ci se lève alors, quelquefois avec beaucoup de tranquillité et d'un air rassis, d'autres fois avec impétuosité, comme s'il était entraîné par une force invincible. Ces différents mouvements passent pour des impressions de l'esprit, qui dicte souvent au *prêcheur* ou à la *prêcheuse* des sermons de deux ou trois heures, après un silence morne, qui a comme endormi l'assemblée de ces enthousiastes, pendant un long espace de temps. Les Quakers disent que, dans cette léthargie spirituelle, ils sont concentrés en eux-mêmes, et absorbés dans une méditation par laquelle l'esprit se prépare les voies qui le conduisent au cœur des fidèles. Mais l'esprit ne dicte pas toujours des sermons ou des exhortations : quelquefois il inspire des prières à l'orateur, d'autrefois il le porte à psalmodier. Pendant le discours, la prière ou l'exhortation du fidèle que l'esprit a saisi, les autres se recueillent, s'examinent, soupirent, se

font des applications de ce qu'ils entendent, s'agitent aussi dans le combat intérieur de l'esprit contre les passions, et dans les efforts que Satan, à ce qu'ils disent, ne fait que trop souvent pour se maintenir en eux. C'est durant ces agitations et ces combats, qu'il prend un tremblement au fidèle; il est même arrivé que le tremblement a été si universel dans l'assemblée, qu'on aurait dit qu'il se faisait un tremblement de terre dans le lieu où ils se trouvaient réunis. Il arrive encore, et même plus d'une fois, que l'assemblée se sépare sans que personne y ait prêché ni exhorté: mais enfin, disent-ils, on n'en prie pas moins intérieurement.

3° Chez les Juifs modernes, le ministère de la prédication n'est pas attaché au sacerdoce; mais celui qui a intention de prêcher doit être agréé par le consistoire. Lorsqu'il doit le faire, toute l'assemblée s'assied en silence; alors se couvrant de son *taleth*, ou même sans *taleth*, il s'appuie sur le pupitre, et débute par un verset de la lecture que l'on a faite, qu'il accompagne d'une sentence des anciens docteurs. Puis il développe ces textes et en fait le sujet de son discours, qui est toujours prononcé dans la langue vulgaire. On ne prêche ordinairement que le jour du sabbat et les grandes fêtes. Les autres jours, on ne fait dans la synagogue aucun discours public, si ce n'est l'oraison funèbre de quelque illustre chef de famille.

4° Les Musulmans ont des prédicateurs, appelé scheikhs, qui sont obligés de prêcher tous les vendredis, après l'office solennel de midi. Peu de ces ministres prononcent ces discours de mémoire; ils prêchent ordinairement sur le dogme, le culte et la morale, ils ne touchent que rarement les points de controverse. Les plus ardents et les plus zélés de ces scheikhs, dans l'empire ottoman, se permettent aussi d'exposer dans leurs sermons les devoirs des ministres, des magistrats, des chefs de la nation, du sultan même. Ils s'élèvent contre le vice, le luxe et la corruption des mœurs. Ils frondent sans ménagement, et le plus souvent avec impunité, l'injustice, la vénalité, l'oppression, la conduite des tyrans qui foulent aux pieds la loi, la religion et les peuples. Les sultans assistent quelquefois à ces sermons; ils sont même dans l'usage de gratifier alors le prédicateur de vingt, trente ou quarante ducats, qu'on lui remet en cérémonie au moment qu'il descend de la chaire. Ces prédicateurs ne se permettent jamais aucun geste dans leurs discours, et cela pour ne pas imiter les chrétiens. A Constantinople et dans les grandes villes, outre les sermons du vendredi, il en est d'extraordinaires prononcés les autres jours de la semaine, après les prières de midi ou de l'après-midi; ainsi, il y a des mosquées qui ont quatre, huit, dix, et jusqu'à quatorze sermons par semaine; ce qui est déterminé suivant les fondations.

5° La prédication et les sermons sont en honneur chez les Bouddhistes. Dans le royaume de Siam, les talapoins prêchent le lendemain de la nouvelle et de lune; de plus, ils prêchent deu jour, depuis que les eaux com grossir, jusque vers la fin de l'i Le prédicateur est assis, les ja sées, dans un fauteuil élevé, et le remplisssent cet office à tour de texte du sermon est toujours p sentences de Sommona Kodom. l monde est assemblé, le prédica une avec modestie et gravité, les sés, et sans faire aucun geste. Il ensuite les mystères du bouddh il tire aussi quelque morale pou tion de son auditoire. Le peupl avec beaucoup d'humilité, et les tes, les hommes d'un côté, les l'autre. Après le texte, l'assembl en levant les mains au ciel et tête : *Parole de Phra! vérité tou* sermon du prédicateur est suivi d des auditeurs, et ces aumônes so rement considérables. Ceux qu souvent dans les temps d'inonda peuple craint et espère pour sa qui conservent la même facilité tout le reste de l'année, peuve promptement une grande fortune du monastère.

6° Les sermons des Japonais que sur des points de morale. L teur est dans une chaire élevée; l'image de la divinité tutélaire de à laquelle les auditeurs apporte frandes. Aux deux côtés de la c deux lampes allumées, suspendu qui la surmonte. Un peu plus bas espèce d'estrade où les jeunes frè nent, tantôt assis, tantôt debout. cateur a sur la tête un chapeau q ble assez à un parasol, et à l éventail. Avant de commencer s il médite ou rappelle ses idées, p la clochette qui est devant lui; gnal du silence qu'il réclame d teurs. Alors il ouvre un livre qu pupitre de la chaire, et contient tions morales et religieuses de lit un texte et l'explique. Avant sermon, les auditeurs doivent genoux pour faire la prière, ce d avertis par le son de la même cloch Vilela assure que ces prédicateu parlent avec beaucoup d'éloquenc expressions sont fortes, et leurs d coordonnés. La conclusion du toujours à l'avantage de l'ordre. l doit jamais négliger l'offrande ni des couvents; car c'est là que ceux qui, par leurs prières et le œuvres, réconcilient les homm dieux.

SÉROSCH, génie de la terre, c sis, qui le définissent pur, fort, éclatant de la gloire d'Ormuzd aussi à la pluie. Il habite les ci de l'Albordj, d'où il veille sur le rifie l'air, et protége les homme embûches des mauvais génies.

-TEN, c'est-à-dire *tête et corps*; fête
lusulmans schiites de l'Hindoustan
t de 20 de la lune de Safar, en com-
ion de la réunion de la tête et du
l'imam Hoséin, leur plus grand
é, ou suivant leur expression, mar-
Kerbéla, par les ordres du khalife

NT. Cet animal joue un rôle impor-
la mythologie ou la tradition de la
les peuples anciens et modernes.
tions remontent toutes à une sou-
ıe, comme on peut s'en convaincre
ırant les paragraphes suivants :
ns d'abord nos livres saints. Dieu
é l'homme et la femme ; il les avait
ns un jardin délicieux, où il devaient
ne félicité parfaite, mais il voulut
ner l'assurance de leur bonheur
leur obéissance, et pour cela il les
une épreuve. Il avait dit à l'homme:
ras manger de tous les fruits des
e ce jardin ; quant à l'arbre de la
u bien et du mal, tu t'abstiendras
uit, car du jour où tu en mangeras,
ondamné à mourir de mort. Or le
dit la sainte Ecriture, était le plus
tous les animaux qu'avait faits le
Dieu. Il dit à la femme : Pourquoi
a-t-il défendu de manger de tous
du paradis ? La femme lui répon-
ous nourrissons du fruit des ar-
nt dans le paradis ; mais Dieu
ndu de manger du fruit de l'ar-
st au milieu du paradis, et même
er, de peur que nous ne mou-
serpent dit à la femme : Point du
us ne mourrez pas ; car Dieu sait
ur que vous en mangerez, vos yeux
ıverts, et vous serez comme des
chant le bien et le mal. La femme
donc le fruit, elle vit qu'il parais-
ı manger, qu'il était beau à la vue et
ct appétissant ; elle en prit, en man-
ı donna à son mari, qui en mangea
ent. La punition ne tarda pas à at-
s trois prévaricateurs ; Dieu com-
r le serpent ; il lui dit : Parce que
cela, tu es maudit entre tous les
et les bêtes de la terre ; tu rampe-
ventre, et tu mangeras de la terre
jours de ta vie. Je mettrai des ini-
tre toi et la femme, entre ta race
ne ; elle t'écrasera la tête, et toi, tu
as le talon. Telle est l'histoire de
le l'homme provoquée par le ser-

ı'était-ce que ce serpent ? D'un côté,
ons que c'est un animal véritable ;
l'associe aux autres animaux de la
se reproduit comme les autres ani-
vit dans la terre et s'en nourrit.
t il pouvait avoir des pieds comme
ente les anciens dragons, puisque
ble l'en priver et le condamne à
ır le ventre ; mais eût-il eu ces
ce n'en était pas moins un ani-
autre côté, nous voyons qu'il agit
et préméditation, qu'il parle, qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il a de hautes connaissances ; que Dieu lui parle comme à un être raisonnable, qu'il le punit comme une intelligence coupable. D'où vient cette apparence d'anomalie ? L'Eglise l'explique parfaitement, en voyant dans le serpent un être terrestre, un pur animal, mu par un de ces esprits déchus et condamnés à la réprobation, qui, voulant tenter les hommes, dut nécessairement employer la langue d'un animal quelconque pour faire parvenir à leurs oreilles des sons articulés. Or cette interprétation de l'Eglise n'est pas nouvelle ; elle lui a été transmise par la synagogue, sa devancière, et elle remonte ainsi à la tradition primitive.

A propos de ces paroles de la Genèse : *Et le serpent était plus rusé que toutes les bêtes des champs*, nous lisons dans le Zohar, un des livres les plus anciens des Juifs : « Rabbi Isaac dit : *C'est le démon tentateur*. Rabbi Juda dit : *C'est un véritable serpent*. Quand ils vinrent devant Rabbi Siméon, il leur dit : *Certes, l'une et l'autre opinion est vraie*. Car c'était Sammaël qui se montrait sur un serpent ; et son spectre et le serpent, c'est Satan. Et le tout n'est que la même chose. — Il a été enseigné : A cette heure-là, Sammaël descendit du ciel porté sur ce serpent. Et toutes les bêtes, voyant son spectre, fuirent loin de lui. Et tous deux (Sammaël et le serpent) arrivèrent près de la femme avec de belles paroles, et causèrent la mort au monde entier. » Quelques lignes plus bas, il est écrit : « Et le serpent était rusé ; c'est le démon tentateur, c'est l'ange de la mort. Et parce que ce serpent est l'ange de la mort, il causa la mort à tout le monde. » Et un peu plus loin : « Le démon tentateur a plusieurs manières d'être et plusieurs degrés : serpent sinueux, Satan, ange de la mort, démon tentateur. »

Le savant M. Drach, à qui nous empruntons ces citations, nous en fournit un grand nombre d'autres fort curieuses, que l'on peut étudier dans son mémoire sur la *Doctrine de la synagogue*, inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, année 1838. Nous en extrairons encore les deux passages suivants : Rabi Seba, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit : « *L'ennemi :* cette expression désigne Sammaël. C'est le serpent, c'est Satan, c'est le tentateur, qui a séduit Adam, et entraîné après lui tous les hommes par l'agrément de ses paroles plus coulantes que l'huile, dans les actions humaines et les voluptés. » Le *Médrasch hannéélam*, dit sur ces paroles : Et le serpent était rusé, etc. : « Rabi José enseigne : Ceci est le démon tentateur, ce serpent qui séduit les hommes. Et pourquoi est-il qualifié de serpent ? Parce que, de même que le serpent a une marche tortueuse et ne suit pas une voie droite, ainsi le tentateur surprend l'homme par une voie mauvaise et non par une voie droite. »

Dans le serpent biblique, nous voyons donc un être extraordinaire, qui d'abord avait été bon et glorieux, et qui était devenu

[illegible] même [illegible] être enfin [illegible] avec la [illegible] avait intro- [illegible] De là nous le [illegible] symbole de [illegible] temples. D'au- [illegible] considéré comme [illegible] bienfaisance; [illegible] un souvenir [illegible] est *haya* : or [illegible] *être animé*. Ses [illegible] relativement [illegible] l'ignorance de [illegible] si long- [illegible] souterraines, ses étran- [illegible] tout aura été [illegible] de superstition [illegible] Plusieurs fois on le [illegible] dieux et sur les tombes [illegible] les offrandes qui y [illegible] On le regarda comme [illegible] comme l'âme du défunt [illegible] sa part au sacrifice. De là [illegible] avait qu'un pas; et ce [illegible] franchi.

[illegible] employaient l'image du [illegible] presque tous les symboles de la [illegible] science; ils le regardaient [illegible] quelque chose de sacré, de vé- [illegible] comme cachant encore [illegible] de *très-divin*, qu'il n'était pas [illegible] connaître. Aussi faisait-il par- [illegible] de la plupart des dieux. Le [illegible] était entrelacé d'un serpent; [illegible] avait le corps entouré par les replis [illegible]. Un serpent barbu avec deux [illegible] humaines désignait Chnef ou Agatho- [illegible], le bon génie. La figure de l'éper- [illegible] accompagnée d'un ou deux serpents, [illegible] l'emblème de Phré et du soleil. Deux serpents uræus avec le disque rouge ailé, du- quel sortent quelquefois des rayons de lu- mière, étaient le symbole de Thoth ou Her- mès trismégiste. Les uræus entraient aussi dans la coiffure de Souk ou Kronos, d'Isis, d'Ammonchnoufis, de Pooh ou Lunus, de Mandoulis, etc. Ces serpents, qu'ils appe- laient Thermoutis, étaient regardés comme sacrés, et on leur rendait de grands hon- neurs. Les Egyptiens disaient qu'ils étaient immortels, qu'ils discernaient le bien du mal, qu'ils se montraient amis des gens de bien et ne donnaient la mort qu'aux mé- chants. Près de Thèbes étaient des serpents qui ne faisaient de mal à personne, et qu'a- près leur mort on enterrait dans le temple. A Mételis, ville du Delta, on conservait dans une tour un serpent qui avait des ministres, des officiers et un prêtre destiné à le servir. Chaque jour on déposait dans une coupe qui était sur une table, de la farine détrempée avec du miel, qui se trouvait mangée le len- demain. On voyait encore des serpents dans les temples de Thermoutis, de l'île d'Elé- phantine, de plusieurs villes de la Thébaïde, dans toute l'Ethiopie et l'Afrique. Diodore de Sicile dit que les prêtres avaient des serpents autour de leurs bonnets, et que le diadème des rois était entouré [illegible] blème. Les Egyptiens voyaient [illegible] ces animaux vivants, les appel[illegible] du repas comme des animaux d[illegible] et leur en distribuaient les rest[illegible]

Nous voici loin du drame bi[illegible] pendant ce thème antique n'é[illegible] connu des Egyptiens, qui l'ava[illegible] fort au long sur leurs monument[illegible] lion le jeune décrit, dans ses [illegible] scènes représentées sur les mur[illegible] de Ramsès V, à Thèbes, où les [illegible] battent journellement le serpe[illegible] éternel ennemi du soleil. Les ef[illegible] des dieux qui ont réussi à le ca[illegible] leurs filets, seraient cependant i[illegible] si la main puissante d'Ammon [illegible] leur secours, en saisissant le m[illegible] est enfin étranglé. Nous décrivons à l'article Apophis. Les Egyptien[illegible] taient Typhon, le génie du ma[illegible] doigts et les cuisses entortillés d[illegible] et ils rendaient les honneurs div[illegible] parce que cet oiseau faisait la [illegible] serpents.

3° Les Grecs disaient que le[illegible] étaient nés du sang des Titans, ré[illegible] la guerre que ceux-ci entrepri[illegible] Jupiter. Ce sang, tombé sur la t[illegible] éclore les serpents, les vipères e[illegible] reptiles venimeux. Quelques-uns a[illegible] leur origine au sang de Python [illegible] phon. Ce serpent Python lui-mêm[illegible] fectait la terre de son venin, qui [illegible] Latone, fille de Jupiter, et qui f[illegible] Apollon, pourrait bien être un[illegible] cence du serpent génésiaque. Le[illegible] qui attaquèrent Hercule dans so[illegible] ceux qui déchirèrent Laocoon et s[illegible] ceux qui servent de chevelure à [illegible] aux furies, le dragon des Hespér[illegible] témoignent encore que les ancie[illegible] sidéraient comme les suppôts de[illegible] malfaisantes.

Dans la suite cependant, on pa[illegible] ce symbolisme, ou bien, en cons[illegible] ce symbolisme, on s'accoutuma à [illegible] les serpents des êtres extraordi[illegible] voyés par les dieux; on leur att[illegible] vertu prophétique, par les raison[illegible] ci-dessus. On observa attentivem[illegible] tie, la rentrée, les replis, les al[illegible] nues de ces animaux, comme au[illegible] gnes de la volonté divine. On e[illegible] qu'à en nourrir exprès pour cet [illegible] en les rendant familiers, on étai[illegible] des prophètes et des prédictions. [illegible] niens en conservaient toujours [illegible] comme le protecteur de la ville. [illegible] gardait comme des génies visible[illegible] pouvait tirer d'importants secou[illegible] nière de les consulter avait été [illegible] art, et les prêtres et les devins [illegible] daient leurs oracles d'après l'ins[illegible] les mouvements du serpent, n'é[illegible] pas les moins considérés. (Vo[illegible] mancie.)

Bien qu'Apollon eût été le dest[illegible] serpent Python, ces animaux [illegible]

s moins consacrés. Bien plus, ils rôle dans la triple attribution de ur, des oracles et de la médecine. le serpent est, selon Macrobe, ole ordinaire du soleil; il est mun sur les monuments; sur ans, il se mord la queue, faisant le son corps, ce qui exprime soit soit le cours du soleil. Dans les fi-o-romaines de Mithras, il est re-quelquefois enroulé autour de ce lème du cours annuel du soleil ptique, révolution qui se fait en en spirale. — La figure du serpent, -dessus d'un trépied, symbolisait Delphes, qui, dans les premiers, dit-on, rendu par un serpent. — animal est devenu l'emblème de ne; et jusqu'à présent on lui a emploi. Pline en donne plusieurs 'est, dit-il, parce que le serpent la composition de plusieurs re-parce qu'il marque la vigilance à un médecin; ou peut-être en-que, de même que le serpent se en changeant de peau, de même me se renouvelle par la médecine, nne comme un corps nouveau par s remèdes.

temps les plus reculés, Apollon r eu le monopole de la médecine; suite il le partagea avec Esculape; ême parvint à en avoir la spécia-rpent devint dès lors son attribut; il fut considéré comme la person-le ce dieu. Esculape, en effet, fut pidaure sous la figure d'un ser-t; pour la même raison, il devint d'Hygie, déesse de la santé Pau-s dit que, quoique les serpents sacrés à Esculape, cette préroga-tient surtout à une espèce parti-nt la couleur tire sur le jaune, et oiffensifs. L'Epidaurie est le seul l se trouve. Le serpent, qui fut à Rome, en qualité de dieu de la était de cette espèce. C'était peut-la même espèce qui fournissait les bacchantes entouraient leurs paniers mystiques des orgies, ce sait pas d'inspirer de l'horreur ou te aux spectateurs.

Romains avaient des serpents la e à peu près que les Grecs. Près m était un bois sacré, où l'on en t. Des jeunes filles étaient chargées e des gâteaux de farine et de miel, et porter. S'il arrivait que ces serpents nt avec peu d'appétit ce qui leur nté, ou que l'un d'eux parût lan-t malade après l'avoir pris, on en augure fâcheux pour la vertu de vait préparé le mets. — Les Ro-nt venir d'Epidaure un serpent vi-s prirent pour Esculape, et auquel ent place dans leur Panthéon. *Voy.* ESCULAPE les événements mer-qui accompagnèrent son arrivée à

5° Le culte des serpents était autrefois en vogue dans la Lithuanie, l'Estonie, la Livonie, la Prusse, la Courlande et la Samogitie. On leur préparait un repas, et des enchanteurs les invitaient à venir faire honneur au festin. Si les serpents sortaient de leurs retraites, et venaient manger les mets qui leur étaient offerts, la joie était universelle, et chacun ne se promettait que du bonheur; mais si ces animaux se montraient rebelles à tous les charmes et à toutes les prières, s'obstinant à ne se point montrer, c'était un présage très-fâcheux. Les paysans de la Lithuanie, de la Samogitie et de la Livonie conservent encore quelques traces de cette superstition. Les Russes n'en ont pas été exempts. Oléarius rapporte que, voyageant avec quelques Russes, ses compagnons de voyage, à l'aspect de deux couleuvres rouges, témoignèrent une grande joie, disant, que c'était un heureux présage que leur envoyait saint Nicolas. Les paysans des environs de Wilna, en Lithuanie, rendaient encore, dans le XVI° siècle, une espèce de culte religieux aux serpents. Hartknoch, écrivain allemand, dit que les paysans lithuaniens avaient coutume de nourrir dans leurs maisons des serpents desquels ils faisaient dépendre la prospérité de leur famille. Les paysans de Livonie regardent ces reptiles comme les dieux tutélaires de leurs troupeaux, et leur présentent du lait en manière d'offrande.

6° Dans la mythologie scandinave, le grand serpent Midgard, qui enveloppe toute la terre de ses replis, est fils de Loke, le génie du mal, l'artisan des tromperies, et de la géante Angerbode, messagère des malheurs. Ce serpent, frère de la Mort, et, comme son père, éternel ennemi des dieux, fut grièvement blessé par le dieu Thor, qui le précipita dans la mer. Mais à la fin des temps il se roulera dans l'Océan pour en sortir; ses mouvements seront si violents que les vagues s'élanceront sur la terre et y causeront un déluge; il ira chercher Thor, son ancien adversaire, et s'élancera sur lui: le dieu, après des efforts inouïs, parviendra à le terrasser une seconde fois; mais, en même temps, il reculera de neuf pas et tombera mort, étouffé par les flots de venin que le monstre expirant vomira contre lui.

7° Les traditions des Perses sont presque en tout conformes à la Bible. Ormuzd, principe de tous les êtres, créa le monde en six temps. Il fit d'abord le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux; l'homme et la femme furent les derniers ouvrages de la création. Placés dans un jardin, tous deux étaient destinés à être heureux, mais tous deux se laissèrent séduire par Ahrimane, *le grand serpent, le rusé, le menteur*, et ils devinrent malheureux par leur désobéissance. La mort fut donc introduite dans le monde par Ahrimane, à cause du péché du premier homme; mais la mort elle-même doit être vaincue par Ormuzd, verbe de bonté, image resplendissante de l'infini. A la fin des temps, Ahrimane sera précipité dans l'abîme éternel.

8° L'Inde est sans contredit le pays du monde où le culte et la théologie du serpent sont le plus largement organisés. Peut-être même est-ce dans cette contrée que ce culte singulier a pris naissance. Les anciens habitants du Kachmir portaient même le nom de *Nagas* ou serpents, et plusieurs fois ils ont été confondus avec l'objet de leur vénération. Pour aborder cette affreuse théogonie, nous consignerons ici le judicieux exposé de M. Troyer, dans son *Radjatarangini*; les réflexions qu'elle lui suggère sont applicables au culte du serpent dans les autres contrées.

« On connaît, dit-il, une superstition très-répandue dans l'ancien monde, sous le nom de religion des Ophites (ou des Nagas), dont les sectaires rendaient un culte aux serpents. Pour expliquer comment des reptiles pouvaient être adorés par des êtres doués de la faculté de raisonner, on a dit que l'imagination des hommes, encore inculte, avait pu être frappée en observant ce que ces animaux ont de mystérieux dans leur propre nature, dans leur vie, dans leurs mouvements, et même dans leur demeure. De l'étonnement il n'y a pas loin à la vénération; celle-ci n'a besoin que de se manifester par quelques signes extérieurs, au milieu d'une réunion d'hommes, pour se développer progressivement jusqu'à devenir un culte, qui formera dans la suite un système de croyance nationale. C'est alors que le théologue philosophe retravaille toute l'ancienne matière de la superstition populaire, en tâchant de la justifier en quelque sorte aux yeux de la raison; le serpent n'est plus un reptile qui étonne, c'est le type sublime d'un principe universel de la nature, qui excite à la méditation; c'est le symbole de la vie; son nom est alors dérivé des racines qui ont la signification de produire. Le serpent est rapporté assez fantastiquement au soleil, aux chevaux du char solaire, et à plusieurs divinités auxquelles il sert de couche, d'ornement, de compagnon. Quoi qu'il en soit de ces explications et de quelques autres qu'on a données, l'homme, ayant atteint ce degré de civilisation, où il devient son historien philosophe à lui-même, ne peut plus se rendre compte, ni de sa manière de sentir et de penser dans un état primitif qu'il a laissé si loin derrière lui, ni de toute la variété des formes par lesquelles il a passé pour devenir ce qu'il est.

« Quoique les serpents aient pu être primitivement adorés comme divinités, il est probable que, dans les temps postérieurs, quand la lueur d'histoire éclaire, les formes de serpents furent seulement des symboles sacrés, sous lesquels se présentait l'idée de l'éternité ou du temps qui, à l'instar de ces reptiles, se replie sur lui-même. La vénération du symbole fut alors rapportée au reptile même qui en avait fourni la forme. Ainsi, dit-on, les Egyptiens rendirent un culte aux animaux réels dont ils avaient appris à vénérer les formes, soit dans d'anciens symboles, soit dans la sphère céleste de leurs astronomes. C'est ainsi, je c
les Indiens, depuis les temps les
ciens jusqu'à nos jours, vénèrent
pents. Nous trouvons dans le m
Radjatarangini, qu'on érigea des
sas (seigneurs de serpents). Abul
On trouve, en sept cents endroits, de
de serpents que les Kachmiriens

« Il nous est facile de concevoir
les peuples qui vénéraient les serp
plaçaient la forme de ces reptiles su
tels, et la portaient sur leurs drape
vaient eux-mêmes, par une métapl
naturelle, être appelés Nagas ou

« Le symbole sacré du serpent
forma en un mythe qui empruntait
à la fois à la nature du reptile et
tère des hommes qui portaient so
ceci donna lieu à une mythologie t
due, et à une variété de légendes,
quelles la physique, l'allégorie et l
se confondirent d'une manière biza

« Dans les instituts de Manou, l
sont mentionnés comme ayant été
les Maharchis (saints éminents), et
Pradjapatis (seigneurs de créatures),
Yachkas, les Rakchasas, le Pisâtchas
pes), les Gandharvas, les Apsaras, le
(serpents d'un ordre inférieur), les
nas (oiseaux), et les différentes tr
Pitris (ancêtres divins). Deux livres
habharata traitent de l'origine de c
mythologiques, qui figurent aussi da
coup d'autres endroits de ce grand

M. Troyer donne ensuite quelques
du Harivansa, que nous reproduis
« Sourasa et Kadrou, filles de Da
épouses de Kasyapa, enfantèrent
mille serpents puissants et courageu
de têtes innombrables. Parmi les n
enfants de la dernière, Sécha, Va
Takchaka occupent le premier ra
dhya, autre fille de Dakcha, et qui
épouse de Dharma et de Manou, don
aux Sâdhyas, parmi lesquels est nom

« Des filles de Dakcha, épouses
syapa, naquirent en général, dit-on,
êtres, quelles que soient leurs f
leurs descriptions. On ne peut rec
dans cette tradition qu'une cosmog
sonnifiée, où les Nagas, les serpent
s'agit ici, occupent une place consi
ceux-ci semblent être les types de l
notion selon laquelle la vie s'est é
profond abîme des mers. Dans le fo
terre, appelée Rasatala, est le mo
serpents, au milieu duquel appara
mystérieux, l'essence de l'univers,
serpent à mille têtes, dont le siége e
des cous de serpents, qui sont une
son propre corps; ce maître, qui a p
bole un palmier d'or, et dont la m
un soc, ce souverain de la mer un
a pour nom *Ananta*, l'infini, ou *Sécha*
reste à jamais; il porte la terre, et
son dos que repose Vichnou, le dieu
vateur... Il reçoit les hommages d
des serpents, et il est servi par d'au
pents qui éventent leur souverain,

t de justice, et l'arrosent avec des
, vases divins au-dessus desquels
lotus.
ue certaines classes de dieux-ser-
tent toujours les régions inferna-
es siégent dans les cieux, où ils
e du cortége des dieux, et c'est à
qu'ils paraissent quelquefois sur
Voy. NAGA.
)ents sont donc, chez les Hindous,
; dieux brillants et lumineux, qui
e firmament, tantôt des êtres per-
uvais, qui résident dans les abî-
nds du Patala ; en cela encore nous
s quelques restes des traditions
; et si, d'un côté les Indiens les
et leur offrent des sacrifices, d'un
ils n'en rendent pas moins un culte
oiseau Garouda, élevé au rang d'une
n reconnaissance de ce qu'il fait à
; serpents une guerre acharnée.
: des serpents est encore à présent
vigueur dans l'Hindoustan ; et ce-
t le plus honoré est le serpent ca-
s terrible sans contredit, puisque
ause presque subitement la mort.
vont à la recherche des trous que
ix ont choisis pour retraite, et qui
it le plus souvent dans les mon-
erre élevés par les fourmis blan-
qu'ils en ont découvert quelqu'un,
i d'aller de temps en temps déposer
du lait, des bananes et autres ali-
ils savent être du goût de ces dan-
tiles. S'il vient à s'en introduire
ne maison, ils se gardent bien de
: hôte incommode ; il y est au con-
ieusement nourri, et chaque jour
e des sacrifices. On voit des Hin-
etenir et choyer ainsi chez eux,
mbre d'années, de gros serpents
t-il en coûter la vie à toute la fa-
un de ses membres ne serait assez
pour porter une main sacrilége
nérables commensaux.
ples ont été aussi érigés en leur
On en voit un très-renommé à l'est
ir, dans un lieu appelé Soubrah-
ii est un des noms du grand ser-
s les ans au mois de décembre, on
ns ce temple une fête solennelle.
rables dévots accourent de fort loin
r aux serpents des adorations et
ices dans ce lieu privilégié. Une
de ces reptiles ont établi leur do-
is l'intérieur du temple, où ils sont
s et bien nourris par les brahma-
desservent. La protection spéciale
uissent leur a permis de se multi-
point qu'on en voit sortir de tous
s le voisinage. Beaucoup de per-
euses s'empressent de leur appor-
nourriture. Malheur à qui aurait
le tuer une de ces divinités ram-
se ferait là une fort méchante af-
soldats de Pondichéry ayant tué,
corps-de-garde, un serpent capel,
irs accoururent aussitôt, se lamen-
tant de grands cris ; après l'avoir
ec beaucoup de respect et avoir
même ramassé la terre sur laquelle il avait été tué, ils allèrent l'enterrer hors de la ville. Les habitants du Malabar immolent un coq en sacrifice à l'orifice du trou où ce dangereux reptile s'est retiré. Les femmes de la même contrée portent des pendants d'oreilles en or, qui ont la forme de la tête de cette espèce de serpents. On raconte à ce sujet la légende suivante :

Rouvoumi, femme du brahmane Youdagan, fut mordue par un serpent capel, et en mourut. Youdagan fit des conjurations, contraignit le dieu-rampant de comparaître devant lui, et lui demanda pour quel motif il avait donné la mort à sa femme. Celui-ci répondit que s'il avait mordu Rouvoumi, ce n'avait point été de sa propre volonté, mais qu'il l'avait fait parce que Brahmâ avait écrit dans la tête de cette femme qu'elle devait, ce jour-là, mourir de la morsure d'un *Nagampambou* (serpent capel). « C'est faux, répliqua le brahmane ; suivez-moi à cette heure même devant Brahmâ, je veux connaître la vérité. » Aussitôt qu'ils furent arrivés devant Brahmâ, ce dieu fit venir Tchitragoupta, secrétaire de Yama, dieu de la mort, pour examiner sur ses registres la destinée de cette femme ; il se trouva qu'elle devait mourir de la morsure d'un Nagampambou. Brahmâ donna gain de cause au serpent, le félicita de l'exactitude qu'il avait montrée à exécuter ses ordres, et pour l'en récompenser, ordonna que toutes les femmes eussent une grande vénération pour le Nagampambou ; puis il déclara que celles qui porteraient la forme de sa tête en pendants d'oreilles, seraient préservées de tout mal, et acquerraient de grandes indulgences pour la rémission de leurs péchés.

9° Les Nagas ou serpents font aussi partie de la cosmogonie bouddhique ; ils forment une des huit classes d'êtres supérieurs aux hommes, qui habitent la sixième région du mont Soumérou. Ils résident avec Viroupakcha, leur chef, sur le fleuve occidental de cette montagne. Dans les livres qui ont cours parmi les Bouddhistes de l'Asie centrale, Sakya-Mouni, peu de temps avant sa mort, prêcha à une foule immense d'hommes et de dieux, parmi les noms desquels se trouvent ceux de huit Naga-Radjas (rois des serpents). — Chez les Chinois, on trouve des dragons nommés par leur titres, et leurs rois sont désignés comme protecteurs de la loi de Bouddha. L'un des 177 rois des dragons de la mer est appelé *So-kie-lo* (Sagara) ; il dirige dans le ciel les pluies, de telle sorte qu'elles soient profitables à tous ; il suit constamment les assemblées de Bouddha ; il défend la loi et protége les peuples. Il habite un palais qui offre la même magnificence que ceux des cieux. — Les habitants de l'île de Ceylan ne sont pas moins superstitieux que les Hindous dans le culte qu'ils rendent au terrible serpent capel, et ils évitent avec le plus grand soin de lui nuire.

10° Les anciens Chinois ont conservé presque dans toute sa pureté l'antique tradition. L'Y-King dit expressément : « Le Dragon volant, superbe et révolté, souffre maintenant

de son orgueil ; » et ailleurs : « L'orgueil l'a aveuglé ; il a voulu monter dans le ciel, et il a été précipité sur la terre. Il s'est méconnu lui-même, dit la glose, et il est devenu aveugle ; au commencement il était placé dans un lieu très-élevé, mais il ne se connut plus, il se nuisit à lui-même, et il perdit la vie éternelle. »

11° Dans le royaume de Juidah ou Widah en Afrique, le principal culte est celui du serpent. L'espèce, qui est l'objet de la vénération publique, est tout à fait inoffensive, et nullement à craindre ; bien plus, elle rend d'éminents services à la contrée, en la purgeant des serpents venimeux, qui sont très-nombreux. Le serpent fétiche a la tête grosse et ronde, les yeux beaux et fort ouverts, la langue courte et pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'il s'attaque à un serpent venimeux ; sa longueur ne dépasse jamais sept pieds et demi, et il est de la grosseur du bras ou un peu plus. Ces serpents jouissent de la protection de tous les nègres, et malheur à quiconque, blanc ou noir, se permettrait de les tuer ou seulement de les maltraiter ! Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir dans le pays, un capitaine de leur nation ayant débarqué ses marchandises sur le rivage, ses gens trouvèrent la nuit, dans le magasin, un serpent fétiche, qu'ils tuèrent innocemment et qu'ils jetèrent devant la porte, sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques nègres qui reconnurent le sacrilége, et qui en apprirent les auteurs, par la confession même des Anglais, ne tardèrent point à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitants du canton s'assemblèrent ; ils fondirent sur le comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu l'édifice et les marchandises. Cette barbarie éloigna pendant quelque temps les Anglais de la côte. Dans l'intervalle, les nègres prirent l'habitude de montrer aux Européens qui arrivaient dans leur pays quelques-uns de leurs serpents fétiches, et les suppliaient de les respecter, parce qu'ils étaient sacrés. Les Européens dès lors ménagèrent sagement la superstition des indigènes. Mais un blanc, qui tuerait aujourd'hui un serpent fétiche, n'échapperait à la vindicte populaire qu'en s'adressant au roi et en lui protestant qu'il l'a fait sans dessein ; il en serait quitte pour une forte amende, avec ordre de quitter la côte le plus promptement possible ; autrement il courrait risque de perdre la vie, lui et tous ceux de sa nation.

Bien que tous les serpents de cette espèce aient part à la vénération des nègres, il en est un qui est l'objet d'un culte spécial et particulier. Les indigènes prétendent qu'il est chez eux depuis un grand nombre d'années, et qu'il quitta, pour se rendre au milieu d'eux, un autre peuple qui faisait aussi profession de l'adorer, mais qui s'était rendu, par sa méchanceté et ses crimes, indigne de sa protection. Voici comme ce fait est rapporté par Des Marchais : L'armée de Juidah étant prête à livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit des rangs de celle-ci un gros serpent qui vint se réfugier dans l'autre. Non-seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux et si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand sacrificateur le prit dans ses bras, et l'éleva pour le faire voir à toute l'armée. La vue de ce prodige fit tomber tous les nègres à genoux. Ils adorèrent leur nouvelle divinité, et fondant sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils remportèrent une victoire complète. Toute la nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du serpent. Il fut rapporté avec toutes sortes d'honneurs. On lui bâtit un temple, on assigna des fonds pour sa subsistance, et bientôt ce nouveau fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes divinités. Son culte ne fit qu'augmenter successivement, à proportion des faveurs dont on se crut redevable à sa protection. Les trois anciens fétiches avaient leur département séparé. On s'adressait à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé, et à l'Agoyé pour les conseils ; mais le serpent préside au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux maladies, à la stérilité, etc. Le premier édifice qu'on avait bâti pour le recevoir parut bientôt trop petit. On prit le parti de lui élever un nouveau temple, avec de grandes cours et des appartements spacieux. On établit un grand pontife et des prêtres pour le servir ; tous les ans on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les nègres de Juidah sont persuadés que le serpent qu'ils adorent aujourd'hui est le même qui fut apporté par leurs ancêtres, et qui leur fit gagner une glorieuse victoire. La postérité de ce noble animal est devenue fort nombreuse et n'a pas dégénéré des qualités de son premier père. Quoiqu'elle soit moins honorée que son chef, il n'y a pas de nègre qui ne se croie fort heureux de rencontrer des serpents de cette espèce, et qui ne les loge et les nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait. Si c'est une femelle, et qu'ils s'aperçoivent qu'elle soit pleine, ils lui construisent un nid pour déposer ses petits, et prennent soin de les élever jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture.

Rien n'approche du respect des nègres pour les serpents. Si la pluie vient à manquer dans la saison des semences, ou le beau temps dans celle de la moisson, personne n'ose sortir après la fin du jour, parce qu'on suppose le serpent irrité, et que sa colère passe pour être plus redoutable dans les ténèbres. Lorsqu'on veut écarter les nègres incommodes, il suffit de parler mal du serpent : ils se bouchent les oreilles et se dirigent aussitôt vers la porte. S'il arrive qu'un serpent soit consumé dans l'incendie de quelque maison, tous les nègres qui apprennent ce malheur donnent de l'argent aux prêtres, pour les réconcilier avec le fétiche, dont ils attribuent le malheur à leur propre négli-

ont persuadés d'ailleurs qu'il doit
nir, et qu'il ne manquera pas de
ort sur ceux qui en ont été l'oc-
s toutes les parties du royaume,
oges pour l'habitation et l'entre-
pents ; personne ne passe auprès
êter pour leur rendre un culte et
ler leurs ordres. Chacune de ces
prêtresse, vieille femme entrete-
visions qu'on offre aux serpents,
d à voix basse aux questions des
Elle conseille aux uns de s'abste-
ains jours, de manger de la vo-
œuf ou du mouton ; aux autres
ni bière ni vin de palmier. Ces
servés religieusement et avec une
inuelle de s'exposer à la ven-
rpent par la moindre négligence.
rincipale loge, ou le temple, est
x mille de la ville de Sabi ou Xa-
n grand et bel arbre. C'est dans
e que fait sa résidence le chef
s, qui doit être fort vieux. Les
rent qu'il est de la grosseur d'un
d'une longueur incroyable. Les
e Juidah l'invoquent dans les
ns les sécheresses excessives,
lité des terres et l'heureux suc-
moissons ; dans les affaires qui
le bien public et le gouverne-
les maladies de leurs bestiaux,
enir qu'ils en soient préservés ;
outes les nécessités et les peines
raissent surpasser le pouvoir de
s ordinaires. Avec une si haute
ien, il n'est pas surprenant qu'ils
des offrandes considérables. Le
à la sollicitation des prêtres et
lui envoie de riches présents,
res profitent. C'est ordinairement
ndises précieuses, des barils de
étoffes de coton et de soie, de
de la poudre, des denrées eu-
les bestiaux, des vivres, des li-
offrandes dépendent du caprice
rificateur, qui les exige fréquem-
m du serpent, sous peine de voir
rappés de stérilité. On comprend
majeure partie tourne au profit
être ; car le serpent se contente
de volaille, ou d'un mouton qui
ir à plusieurs repas. Quelquefois
tre exige le sacrifice de quelques
de quelques femmes. Ce pontife
nde autorité, qu'elle balance as-
le pouvoir royal, parce que, dans
l'on est qu'il converse familiè-
le grand fétiche, tous les nègres
apable de leur causer beaucoup
beaucoup de mal. Lui seul peut
l'appartement secret du serpent ;
me ne voit cette idole redoutée
dans le cours de son règne, lors-
sente les offrandes, trois mois
uronnement. Le suprême sacer-
réditaire dans la même famille,
rêtres sont reconnaissables à des
l'on leur imprime sur le corps
mière jeunesse.

Le grand serpent a aussi ses prêtresses : ce sont de jeunes filles préparées à cette haute dignité par une longue et douloureuse initiation, que nous avons décrite à l'article Initiation de Widah. Lorsque le temps de leur épreuve est fini, et qu'elles ont atteint l'âge de 14 ou 15 ans, on célèbre la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Les parents, fiers d'une si belle alliance, leur donnent les pagnes les plus beaux et la parure la plus riche qu'ils puissent se procurer. On les mène au temple ; dès la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau bien voûté, où l'on dit qu'elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par commission. Pendant que le mystère s'accomplit, leurs compagnes et les autres prêtresses dansent et chantent au son des instruments, mais trop loin du caveau pour entendre ce qui s'y passe. Le lecteur concevra sans peine que le fruit de ces mariages divins, quand il y en a, sont toujours de l'espèce humaine. Une heure après, elles sont rappelées, sous le nom de femme du grand serpent, qu'elles continuent de porter toute leur vie. Le jour suivant on les reconduit dans leurs familles, et dès ce jour, elles participent à toutes les offrandes qui sont présentées au serpent leur époux. Si quelque nègre veut les épouser, il le peut faire, mais à la condition de les respecter comme le serpent même dont elles portent l'empreinte. Il est obligé de ne leur parler qu'à genoux, de leur accorder tout ce qu'elles désirent, et de se soumettre constamment à leur autorité. Celles qui ne trouvent pas l'occasion de se marier vendent leurs faveurs au public.

Les plus grandes fêtes que l'on célèbre en l'honneur du serpent sont deux processions solennelles qui suivent le couronnement du roi. C'est la mère de ce prince qui préside à la première, et, trois mois après, il conduit lui-même la seconde. Chaque année il y en a une autre sous la direction du grand maître de la maison du roi. Ces processions sont très-solennelles et attirent un concours immense de peuple de tous les pays environnants. Leur but est de porter en grande pompe les présents offerts par le roi, qui consistent en eau-de-vie, toile, calicot, étoffes de soie et autres objets. A l'exception des événements extraordinaires, tels que les pluies et les sécheresses excessives, une peste, une famine, ou d'autres calamités publiques, le serpent se contente du culte journalier de ses prêtres, qui consiste en chants et en danses, dont ils accompagnent les offrandes et les présents du peuple. Tel est, ou plutôt tel était le culte que les nègres de Juidah rendaient au serpent dans le siècle dernier, car, depuis assez longtemps déjà, cet état est bien déchu de sa puissance.

12° Enfin, nous trouvons dans les peintures des Mexicains la représentation d'un serpent mis en rapport avec la mère du genre humain. M. de Humboldt établit lui-même le rapport qui existe entre la légende mexicaine et les traditions bibliques. *Voy.* Cihuacohuatl.

SER-THOUB, nom tibétain du Bouddha *Kanaka-Mouni*, appelé aussi en mongol *Altan-Tchidaktchi*.

SERUS, dieu de l'occasion et du temps favorable, honoré par les Romains. *Voy*. CERUS.

SERVICE. Outre l'expression de *service divin* dont on se sert pour exprimer l'office public dans l'Eglise catholique, telle que la messe, les vêpres et les autres actes de la liturgie, on donne communément le nom de *service* à la messe et aux autres cérémonies funèbres, qui sont célébrées pour le repos de l'âme d'un défunt, en présence de ses parents et de ses connaissances. Les services peuvent avoir lieu non-seulement immédiatement avant l'inhumation, mais même après, à des époques déterminées ou indéterminées. Il y a des services *anniversaires* ou *du bout de l'an;* il y en a de fondés à perpétuité.

SESACH. Ce mot se trouve deux fois dans les prophéties de Jérémie, où il désigne Babylone. Quelques commentateurs de l'Ecriture sainte disent que c'est le nom d'une déesse babylonienne, qui présidait au repos.

SESSIES, déesses romaines qu'on invoquait quand on ensemençait les terres. On en comptait autant qu'il y avait de semailles différentes.

SESSION, séance ou assemblée d'un concile. On donne aussi le nom de session à l'article qui renferme les décisions publiées dans une séance du concile.

SESWARA-SANKHYA, dénomination de l'une des branches de la philosophie de Sankhya. Cette école, fondée par Patandjali, est théiste, et conséquemment opposée à celle de Kapila, qui est considérée comme athée.

SET ou **SETH**, un des noms de Typhon, mauvais génie détesté des Egyptiens. Une contrée de l'Egypte était appelée de son nom *Sethroïde*.

SÉTÉBOS, grand démon redouté des Patagons.

SETEK, esprits domestiques des anciens habitants de la Moravie; ils correspondaient aux lares des Romains.

SÉTHIENS, hérétiques du IIe siècle; c'était une branche des Valentiniens. Ils admettaient deux divinités inégales en puissance : la moins puissante avait créé le monde ; ils l'appelaient *Jaldabaoth*, ce qu'ils traduisaient par dieu des armées. Cet être plein d'orgueil avait formé l'homme à son image, lui avait inspiré un souffle de vie et lui avait donné une femme, avec laquelle les anges avaient eu commerce, et de ce commerce étaient nés les démons. Jaldabaoth donna des lois aux hommes et leur défendit de toucher à l'arbre de la science. La mère de Jaldabaoth, pour punir l'orgueil de son fils, descendit et produisit un serpent qui persuada à Eve de manger du fruit défendu. Le créateur des hommes, irrité de leur désobéissance, les chassa du paradis. Ils donnèrent naissance à Caïn et à Abel ; le premier, séduit par le serpent, tua son frère ; mais enfin, avec le secours de la Sagesse, Adam et Eve eurent Seth et Norca, d'où sont sortis tous les hommes. L'autre dieu était la divinité suprême; les Séthiens l'appelaient le premier homme; il avait produit un fils qui était le second homme ou le fils de l'homme. Le Saint-Esprit, qui fécondait les eaux et le chaos, était, selon eux, la première femme, de laquelle le premier homme et son fils avaient eu un fils qu'ils appelaient Christ. Ce Christ était sorti de sa mère par le côté droit et s'était élevé; une autre puissance, sortie par le côté gauche, était descendue : c'était la Sagesse. Celle-ci prit un corps, et s'étant élevée, elle forma le ciel, et retourna vers son principe. C'est le Christ qui s'incarna dans la personne de Seth, fils d'Adam. De concert avec la Sagesse, il protégea sa race, lorsque le genre humain périt par le déluge. Cependant les mauvais anges trouvèrent moyen de faire pénétrer dans l'arche quelques hommes de leur race, qui perpétuèrent le mal sur la terre. Ce fut pour les détruire que le Christ s'incarna de nouveau en Jésus, fils de Marie ; les juifs le crucifièrent ; mais le Christ quitta Jésus et s'envola vers la Sagesse, lorsque le supplice commença. Cependant il le ressuscita après sa mort, et l'enleva au ciel où il attire les âmes de ses serviteurs, à l'insu du créateur. Lorsque l'esprit de lumière, qui est chez les hommes, sera réuni dans le ciel, il formera un Eon immortel, et ce sera la fin du monde.

Quelques-uns, parmi les Séthiens, croyaient que la Sagesse s'était manifestée aux hommes sous la figure d'un serpent ; c'est pour cela qu'ils furent appelés *Ophites*. Cependant il y eut une secte d'Ophites différents des Séthiens, qui reniaient Jésus-Christ et rendaient un culte au serpent. *Voy*. OPHITES.

SEV ou SEVEK-RA, dieu égyptien, le même que Cronos ou Saturne. Son symbole était le crocodile. *Voy*. SOUK.

SÉVA ou SIVA, déesse des fruits et des jardins, adorée autrefois dans la Russie. On la représentait sous la forme d'une femme nue, les cheveux pendants jusqu'au dessous des jarrets, tenant une pomme de la main droite, et présentant un anneau de la main gauche.

SEVANE ou ZENOVIA, déesse de la chasse, chez les anciens Russes. On lui avait élevé un temple dans les champs de Kiew; elle était représentée avec trois têtes.

SEVENTH DAY BAPTISTS, c'est-à-dire *Baptistes du septième jour*, secte des Etats-Unis d'Amérique, qui observe le samedi au lieu du dimanche, et dont les communautés sont éparses dans le New-York, la Virginie et l'Ohio. *Voy*. BAPTISTES.

SÉVÈRES, ou *les déesses sévères*. On croit qu'elles étaient les mêmes que les Furies, car elles étaient représentées avec les mêmes attributs.

SÉVÉRIENS, hérétiques, ainsi nommés d'un certain Sévère qui commença à dogmatiser vers la fin du IIe siècle. La grande question de l'origine du bien et du mal fermentait alors dans les esprits; Sévère imagina, comme bien d'autres, un système pour l'éclaircir, et ce système fut une hérésie. Il prétendit que le monde était soumis à des

posés, dont les uns étaient bons
:s mauvais, mais que les uns et
aient subordonnés à un être su-
ant au plus haut des cieux. Ces
mauvais principes avaient fait
ne sorte de pacte ou de transac-
:tu de laquelle ils avaient intro-
ɜrre une égale quantité de biens
. L'homme lui-même avait été
ıs deux partis opposés; il tenait
principe cette sensibilité, source
s passions et origine de tous ses
e bon principe lui avait donné
ıi lui procurait des plaisirs purs
:s. Le siége de la raison était
ie supérieure du corps humain,
a sensibilité dans la partie infé-
ıé de parties aussi hétérogènes,
ıit encore besoin de conserver
e, et l'un et l'autre principe
fourni ce qui était nécessaire à
bienfaisant avait placé autour
ments propres à entretenir l'or-
le son corps sans exciter ses
itre malfaisant, au contraire,
ınné de tout ce qui pouvait obs-
ison et enflammer ses passions;
ait qu'il était très-important d'é-
e qui était à l'usage de l'homme.
qui conservait l'homme calme,
ait point sa raison, procédait du
; tandis que le vin et les fem-
ient du mauvais, car l'expé-
apprend qu'un grand nombre
ont leur source dans l'ivresse
ıour. Les Encratites et les Ta-
ptèrent les principes de Sévère
ın conséquence appelés *Sévé-*

UGUSTAUX. Les Romains nom-
. les six plus anciens sacrifica-
ıste, établis par Tibère au nom-
et un.

lieu de délices où, selon les
âmes, qui ont pratiqué la vertu
urs fautes, se rendent pour y
ıie et le bonheur; cependant la
est pas parfaite; les âmes ne
ıir de la suprême béatitude que
seront parvenues au *Neiban*,
ntissement de l'être. *Voy.* Nir-

ole des anciens Arabes, détruite
t. *Voy.* Soua.

IME, c'est-à-dire *soixantième*,
ɔn donne au huitième dimanche
:s, parce qu'il tombe environ
ırs avant cette fête. Les rites
nes qu'à la Septuagésime.

/S, nom que les Romains don-
ième jour d'une solennité quel-

1° Nom d'une partie de l'office
appelée, parce qu'on la célèbre
ème heure du jour, c'est-à-dire
Elle se compose généralement
e, de trois psaumes, avec leur
n capitule, un répons bref et la

Dans le rite mozarabe, sexte commence par l'antienne, suivie de quatre psaumes, de divers répons, d'une prophétie, d'une épître, d'une louange, d'une hymne, de prières appelées *Clamores*; viennent ensuite la supplication, le capitule, l'oraison dominicale et la bénédiction.

Suivant le rite grec, sexte se compose de trois psaumes, de répons, du trisagion, d'une hymne fort courte, de 40 fois *Kyrie eleison*, et des oraisons.

Les Arméniens adressent d'abord une oraison à Dieu le Père; ils récitent ensuite le *Miserere*, une homélie, une oraison, treize psaumes, quelques versets du psaume xc, une homélie, l'oraison et le *Pater*.

2° Le Sexte est une collection de décrétales faite par le pape Boniface VIII. On lui donne ce nom, parce qu'il forme comme un sixième livre ajouté à la collection de Décrétales de saint Raymond de Pegnafort, qui contient cinq livres.

SEXTUMVIR AUGUSTAL, prêtre d'Auguste institué par Tibère. Il y avait cette différence entre les Sextumvirs établis à Rome et ceux des autres villes, qu'ils n'étaient que six dans les provinces, et que les premiers étaient plus distingués et en plus grand nombre.

SEYTA, dieu honoré par les Lapons de l'île de Tornotresk. C'est une pierre sans aucune forme déterminée; sa femme, ses enfants et ses valets sont de la même matière, et toutes ces pierres n'ont d'autre forme que celle qu'elles ont reçue des eaux de la cataracte voisine. Les Lapons qui les adoraient les frottaient du sang et de la graisse des victimes, qui étaient communément des rennes. Il faut avoir une bonne volonté tout à fait laponne pour voir dans ces monolithes quelques traits de la forme humaine; c'est à peine si on peut distinguer ce que les adorateurs appellent le chapeau de l'idole; ce n'est qu'une partie un peu plus renflée de la pierre. Les Lapons leur faisaient souvent une litière toute fraîche de branches de bouleau, et ils avaient soin de mettre à côté de Seyta un tas de bâtons carrés, dans lesquels il choisissait sa canne, lorsqu'il voulait se mettre en voyage. *Voy.* Stoor-Junkare.

SEYYAHS, religieux musulmans, les moins considérés de tous. Ce sont des moines errants et vagabonds, qu'on peut partager en trois classes. Les uns voyagent par ordre de leurs supérieurs, pour faire des quêtes et recommander leur institut à la libéralité des âmes pieuses. Quelquefois ce supérieur fixe la quantité d'argent ou de provisions qu'ils doivent rapporter au monastère. Lorsqu'un Seyyah de cette espèce arrive dans une ville, il se rend au marché, ou dans la salle qui est auprès de la grande mosquée, et là il crie de toute sa force : « O mon Dieu ! envoyez-moi mille écus, ou mille mesures de riz, etc., » suivant la quantité qu'il est tenu de recueillir. Après avoir reçu les aumônes des dévots, le moine men-

s le repas, on fait la prière à

s ont deux portes : celle de
les femmes, celle de gauche
mes. On y entre deux à deux
avec régularité. Les frères et
sont séparés. Les hommes vêtus
eu, veste noire, pantalon à car-
et blancs ; les femmes, en casa-
jupon bleu, tablier de même
s pantalons des hommes ; les
nent un mouchoir bleu et blanc
uittent pas ; toutes ont les bras
que les hommes, les yeux fixés
r hébété dans un silence absolu,
ès d'une demi-heure. Sur un
ident, tous se lèvent et se ran-
d'éventail, sur plusieurs rangs
nés, et le président au centre
ntails. Plusieurs éprouvent alors
ns qui se manifestent dans le
mbes et les bras. Sur un nou-
ous s'étant agenouillés, le chef
hant sans paroles ; chant nasal
pété par tous. Après un troisième
roisième signal, nouvelle évo-
hommes quittent leurs habits
ent, ainsi que leurs chapeaux,
gilet, les manches de la chemise
un ruban noir ; mais rien ne
la toilette des femmes. Le pré-
e un air, soutenu par trois
ois femmes placés auprès de
t se met en mouvement, et on
danse qui consiste en un saut
nce en face ; autant à droite, à
arrière, puis douze sauts et
nces en avant. On recommence
nanière, jusqu'à ce que le pré-
t de chanter, tous se taisent et
Les révérences des hommes et
s sont un ploiement du genoux,
enchée et les bras ouverts, puis
s tirés successivement avec un
s femmes glissent au lieu de
la s'exécute avec précision et en
nent ensuite deux femmes qui
hapelle ; on se range pour leur
les mêmes scènes recommen-
lure trois heures. Quelquefois
génère en cris inarticulés, la
torsions affreuses, et l'assem-
e le spectale d'une réunion
s. Les danseurs tombent enfin
igue, et ayant à peine la force
jusqu'à leurs siéges. Le service
eprend habit et chapeau, et
leux à deux, les bras croisés
e et à pas mesurés.
constitution des Shakers, les
anciens et les diacres sont éta-
leur propre choix, ni par la
votes, quoique avec le libre
de tous, mais par l'esprit spon-
en vertu duquel Dieu leur a
ns. Ils n'ont ni salaire, ni pen-
riété particulière ; mais ils doi-
les autres, travailler des mains.
ui envoient des ministres prê-
cher l'Evangile ; ils ne doivent jamais aller moins de deux. Les diacres sont chargés du temporel de la communauté. Il y a en outre des diacres particuliers dans chaque famille pour le même objet.

Chaque établissement particulier a un pouvoir égal d'admettre des membres, d'élire ses officiers et de les destituer. Des délégués de chaque établissement se réunissent en assemblées périodiques pour l'intérêt commun. A chaque séance du culte on fait une collecte pour les pauvres et pour la propagation de l'Evangile parmi les païens.

Les membres s'étant constitués en Eglise doivent mettre en commun leurs biens, leurs talents et leurs efforts, pour le temps et pour l'éternité ; ils ont un droit égal à ce que possède la communauté, qu'ils aient apporté peu ou beaucoup ; cependant le système primitif s'est un peu modifié à cet égard. Il est loisible à chacun de s'identifier à la communauté, ou de s'occuper à part de ses intérêts temporels, et d'avoir des propriétés. Dans le second cas cependant, ils ne sont pas réputés membres parfaits de l'Eglise.

Les prosélytes ne sont que membres imparfaits, s'ils ont encore des créances à payer, des héritages à recueillir. Les parents, qui ont des enfants en bas âge, ne peuvent joindre leurs propriétés à celles de la communauté ; ils doivent pourvoir à l'entretien de ces enfants ; ceux-ci ne sont agrégés que du consentement de leurs parents ou de ceux qui les représentent, et ne deviennent complétement membres de l'Eglise que lorsque l'âge ou la précocité d'une foi vive et l'esprit de lumière les ont rendus dignes d'être admis à la jouissance de tous ces droits.

Tout membre a la faculté de régler sa croyance et de discuter toutes sortes de matières ; mais pour la discipline, il doit se conformer à celle qui est adoptée. L'abbé Grégoire observe que les Shakers ont des doctrines et des usages qui leur sont communs avec les autres sectes. — Comme les Unitaires, ils rejettent la Trinité. — Avec les Universalistes, ils rejettent l'éternité des peines. — Avec les Calvinistes et les Méthodistes, ils insistent fortement sur la régénération intérieure. — Avec les Arminiens, ils rejettent les décrets d'élection, de réprobation absolue, et l'imputation du péché d'Adam à sa postérité. — Avec les Quakers, ils rejettent le baptême, la cène, dédaignent la politique, ne votent pas aux élections, n'acceptent point de place. Ils condamnent la guerre, les serments, les loteries, les jeux de hasard. Ils évitent les bouffonneries, les mensonges, et s'abstiennent de donner des titres honorifiques. — Avec les Swédenborgistes, ils croient que le second avénement et le jugement sont arrivés. — Avec les Sandemaniens, ils admettent une sorte de communauté de biens. — Avec les Jumpers, ils regardent la danse comme partie intégrante de l'office divin. — Avec les catholiques, ils croient à la continuation des miracles, mais seulement dans leur société, et ils admettent une espèce de confession auriculaire ; ce sont les anciens

qui confessent les simples fidèles, leur imposent des pénitences et leur donnent l'absolution.

SHIBI, dieu du feu, chez les Slaves. On allumait du feu dans l'intérieur de sa statue, de telle sorte que les flammes et la fumée sortaient par les yeux, la bouche et les oreilles de l'idole, à la grande terreur des spectateurs.

SHOUPELTINS. Les habitants des îles Schetland appelaient ainsi les Tritons, dont les anciennes traditions et la superstition populaire avaient peuplé les mers du Nord.

SIAKA, nom japonais de Chakya-Mouni, le Bouddha des temps actuels. Son culte fut introduit dans le Japon, l'an 553 de l'ère chrétienne. Voici ce que portent les Annales de cet empire :

« La treizième année du règne de Kin-Mei-Ten-O, trentième Daïri, le roi de Fiak-saï envoya une ambassade qui présenta à l'empereur une image du Bouddha Siaka, des pavillons, un parasol et les livres classiques de la religion de Bouddha. Ces présents furent très-agréables au Daïri. Le ministre Inamé entreprit de lui persuader d'adorer ce dieu ; mais Mono-no bé-no Ogosi l'en détourna, en disant : « Notre empire est d'origine divine, et le Daïri a déjà beaucoup de dieux à adorer; si nous adorons ceux des royaumes étrangers, les nôtres en seront irrités. » Intimidé par ce discours, le Daïri fit cadeau de l'image à Inamé, qui, de joie, fit abattre sa maison, et construire sur l'emplacement le temple *Kou-ghen-si ;* il y plaça l'idole, et lui rendit constamment son adoration : c'est de cette époque que date l'introduction de la religion de Siaka au Japon, et de ses temples nommés *Ga-ran.* » Depuis, cette religion fit de grands progrès, et maintenant elle se partage le Japon avec le culte antique du Sin-to. *Voy.* CHAKYA-MOUNI, BOUDDHA, FO, CHÉKYA, etc.

SIANG-JIN. Dans toutes les processions que les Chinois font en l'honneur de leurs divinités, il y a des gens qui portent au bout de longues perches, des images de poissons, de grenouilles, de serpents et autres figures superstitieuses de divers animaux. Ce sont ces porteurs d'images que l'on appelle *Siang-jin.*

SIANG-TI-YO, le premier des huit grands enfers, selon les Bouddhistes de la Chine. Les damnés, plongés dans le feu, ont des ongles de fer longs et aigus. Constamment animés par la fureur et la haine, ils se ruent les uns sur les autres et s'entre-déchirent d'une manière cruelle. Dans ces luttes féroces, ils perdent tour à tour la vie, et, chaque fois, un vent glacial les ressuscite pour qu'ils se livrent de nouveaux combats.

SIAO, génie des montagnes, qui n'a qu'un pied, suivant les Chinois.

SIARE, nom que les insulaires des Maldives donnent à un lieu consacré au roi des vents. Il y en a dans presque toutes les îles sur le rivage de la mer; c'est là qu'ils viennent s'acquitter des vœux qu'ils ont faits, lorsqu'ils ont échappé à quelque danger sur la mer. On offre à ce roi de l'air d barques faites exprès, remplies de de gommes, de fleurs et de bois odo On brûle ensuite des parfums, et c feu aux barques qui en sont chargé quoi on les laisse voguer en pleine i du vent, jusqu'à ce qu'elles so sumées. Tel est le sacrifice qu'il agréable au roi des vents. S'il arr ne puissent pas offrir une barque, pléent par un sacrifice de coqs ou d qu'ils jettent à la mer devant le n les a ramenés.

SIBA ou SIVA, et mieux SEVA, d Slaves qui habitaient la Wagrie e Rugen. Son nom dérive d'un verb respond à *ensemencer*, et ses attrib téristiques autorisent à croire qu la déesse des végétaux en général. représentée sous la forme d'une fe dont les cheveux tombaient jusqu'a du jarret; de la main droite elle t pomme, et de la gauche une grapp sin. On lui sacrifiait des animaux e sonniers. On la dit fille de Sitalcès, Goths, et femme d'Anthire, qui p armes sous Alexandre le Grand, et en Allemagne, bâtit la ville de Med

SIBYLLES. Les anciens appelai nom certaines femmes auxquelles buaient la connaissance de l'avenir de prophétie. Ce nom fut d'abord p à la prophétesse de Delphes; il fut d suite à toutes les femmes qui rend oracles. On le fait venir du verbe signifie être inspiré ou conseillé d mais nous sommes plus porté à c les verbes σιβυλλιᾶν et σιβυλλαίνειν vi contraire du mot *sibylle*, qui no oriental (סבלה ou שבלה), bien que cation connue de ces mots n'ait pa port direct avec les fonctions des s

On convient généralement qu'i des sibylles, mais on n'est pas d'a leur nombre. Platon, le premier d qui en ait parlé, semble n'en re qu'une, car il dit simplement la Quelques modernes ont soutenu, philosophe, qu'il n'y avait eu effe qu'une Sibylle, celle d'Erithrée, mais qu'elle a été multipliée dans des anciens, parce qu'elle a beauco et vécu très-longtemps. Solin e en comptent trois : l'Erithréenne dienne et la Cuméenne. Elien en a tre, savoir celle d'Erithrée, celle d l'Egyptienne et la Samienne. Enfin suivi par le plus grand nombre de distingue dix sibylles qu'il nom ordre : 1° la *Persique;* si l'on en c Justin, martyr, elle était fille du Bérose. D'autres prétendent qu' juive et lui donnent le nom de . Dans les vers sibyllins, elle se qu de Noé. On dit qu'elle laissa vingt- vres de prophéties, parmi lesquell avait qui annonçaient le Messie; 2° la qu'on disait fille de Jupiter et de qui voyagea en plusieurs endroits,

à Claros, etc.; mais elle faisait sa
n Libye; 3° la *Delphique*, fille de
ébain; elle vivait longtemps avant
e Troie. Après la prise de Thèbes,
sacrée au temple de Delphes par
s, et fut la première, selon Dio-
porta le nom de sibylle. Il l'ap-
né; d'autres la nomment *Arthémis*.
ns prétendent qu'Homère a fait
usieurs de ses vers prophétiques,
rés dans son Iliade; 4° la *Cuméenne*,
ses oracles à Cumes en Italie; 5° l'*E-*
qui prédit le succès de la guerre
ans le temps que les Grecs s'em-
pour cette expédition; son nom
hile; elle était fille d'une nymphe
la et du berger Théodore. Elle
gardienne du temple d'Apollon
dans la Troade. C'est elle qui in-
songe d'Hécube, en lui prédisant
rs que causerait dans l'Asie l'en-
portait dans son sein. Elle passa
le sa vie à Claros, à Samos, à Dé-
es, et revint au temple d'Apollon
dont elle se disait tantôt la femme,
ur, tantôt la fille. Son tombeau
icore du temps de Pausanias; 6° la
ont on avait trouvé les prophéties
iciennes annales des Samiens;
ne, née à Cumes, dans l'Eolide;
qu'on nomme *Démophile, Héro-*
ne *Amalthée*, et qui vint présen-
in l'Ancien ses neuf livres de
pour les lui vendre; 8° l'*Helles-*
e à Marpèse, dans la Troade, qui
étisé du temps de Solon et de Cy-
hrygienne, qui faisait son séjour
ù elle rendait ses oracles; 10° en-
rtine, nommée aussi *Albunée*, qui
comme une divinité à Tibur ou
le Tévéron. Quelques-uns ne
sibylle de la Cumane et de la
et nomment la sibylle *Cimmé-*
i appelée de Cimmérie, petit can-

un assez grand nombre d'oracles
répandus dans le public, sans
eux qui étaient extraits des livres
nt nous parlerons dans l'article
s oracles regardaient particulière-
s où ils avaient cours, et voilà sans
ii a fait supposer une sibylle dif-
r chaque contrée. Les politiques
re usage de ces prétendues pro-
uvent même ils en inventaient et
t courir parmi le peuple comme
afin de les faire servir aux des-
ur ambition. C'est ainsi que P.
ura, un des chefs de la conjura-
ilina, faisait valoir une prétendue
les sibylles, que *trois Cornéliens*
Rome la puissance souveraine. Sylla
ous deux de la maison Corné-
ient déjà vérifié une partie de la
Lentulus, qui était de la même
persuada que la prédiction ayant
ifiée pour deux tiers, c'était à lui
ter en s'emparant du pouvoir su-
is la prévoyance du consul Cicé-
ron empêcha les effets de son ambition.

Pompée voulant rétablir Ptolémée Aulétès sur le trône d'Egypte, la faction, qui lui était contraire dans le sénat, publia une prédiction sibylline portant que, si un roi d'Egypte avait recours aux Romains, ils ne devaient pas lui refuser leurs bons offices, mais qu'il ne fallait pas lui fournir des troupes. Cicéron, qui était dans le parti de Pompée, ne doutait pas que l'oracle ne fût supposé; mais, au lieu de le réfuter, il chercha à l'éluder, et fit ordonner au proconsul d'Afrique d'entrer en Egypte avec une armée, et d'en faire la conquête pour les Romains; ensuite on en fit présent à Ptolémée.

Lorsque Jules César se fut emparé de l'autorité souveraine, sous le titre de dictateur perpétuel, ses partisans, cherchant un prétexte pour lui faire déférer le titre de roi, répandirent dans le public un nouvel oracle sibyllin, selon lequel les Parthes ne pouvaient être assujettis que par un roi des Romains. Le peuple était déjà déterminé à lui en accorder le titre, et le sénat devait en rendre le décret, le jour même que César fut assassiné.

Pausanias rapporte dans ses Achaïques une prédiction des sibylles sur le royaume de Macédoine, conçue en ces termes : « Macédoniens, qui vous vantez d'obéir à des rois issus des anciens rois d'Argos, apprenez que deux Philippe feront tout votre bonheur et tout votre malheur : le premier donnera des maîtres à de grandes villes et à des nations; le second, vaincu par des peuples sortis de l'Occident et de l'Orient, vous perdra sans ressource, et vous couvrira d'une honte éternelle. » En effet, l'empire de Macédoine, après être parvenu à un très-haut point de gloire sous Philippe, père d'Alexandre, tomba en décadence sous un autre Philippe qui devint tributaire des Romains. Ceux-ci étaient au couchant de la Macédoine, et furent secondés par Attalus, roi de Mysie, qui était à l'orient.

Les sibylles paraissent avoir aussi prédit le grand tremblement de terre qui ébranla l'île de Rhodes; car Pausanias dit à cette occasion que la prédiction de la sibylle ne se trouva que trop accomplie.

Quelquefois on se flattait de pouvoir détruire l'effet des oracles sibyllins, au moyen d'expiations et de sacrifices sanglants. Nous lisons dans Plutarque que, les livres sibyllins portant que les Gaulois et les Grecs s'empareraient de la ville de Rome, on imagina, pour détourner l'effet de la prédiction, et pour l'accomplir en quelque sorte, d'enterrer vifs, dans l'enceinte de la ville, un homme et une femme de chacune des deux nations, afin de leur faire prendre ainsi possession du territoire de Rome.

Nous trouvons dans les lois romaines une constitution d'Aurélien, qui ordonne au sénat de rendre un arrêt pour que les prêtres consultent les livres sybillins à l'occasion de l'invasion des Marcomans, qui, ayant traversé le Danube et forcé les Alpes, menaçaient Rome, non contents d'avoir ravagé

presque toute l'Italie; et nous voyons, par le sénatus-consulte, qu'il fut décidé que les victimes humaines seraient même permises, si elles étaient jugées nécessaires.

SIBYLLINS (Livres), recueil des oracles de la sibylle de Cumes, conservé à Rome avec le plus grand soin. Voici comment on raconte l'histoire de leur dépôt dans le Capitole : une vieille femme apporta un jour devant Tarquin l'Ancien neuf volumes, pour lesquels elle demanda 300 pièces d'or. Le roi rejeta la demande avec mépris; sur quoi la sibylle en jeta trois dans le feu en sa présence, et demanda le même prix pour ceux qui restaient. Rebutée encore, elle en brûla trois autres, et persévéra à demander la même somme pour les trois derniers, avec menace de les brûler en cas de refus. Tarquin, frappé de cette obstination, consulta les augures, dont l'avis fut qu'il devait payer tout ce qu'on lui demandait pour les trois livres restants. La somme délivrée, la sibylle enjoignit à Tarquin de garder ces livres avec le plus grand soin, comme contenant les oracles qui présageaient les destinées de Rome. Le roi les fit mettre dans un coffre de pierre, lequel fut placé sous une voûte du Capitole; il en confia la garde à deux prêtres particuliers, nommés duumvirs, dont tout le sacerdoce se borna d'abord aux soins que demandait ce dépôt sacré; on y attacha ensuite la fonction de célébrer les jeux séculaires. Ces livres étaient consultés dans les grandes calamités. On avait une si grande foi aux prédictions qui y étaient contenues, que, dès qu'on avait une guerre importante à entreprendre, une sédition violente à apaiser, lorsque l'armée avait été défaite, que la peste, ou la famine, ou quelque maladie épidémique affligeait la ville ou la campagne, ou enfin si on avait observé quelques prodiges qui menaçassent d'un grand malheur, on ne manquait pas d'y avoir recours. C'était une espèce d'oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, et avec autant de confiance que celui de Delphes par les Grecs. Mais il fallait un décret du sénat pour y avoir recours, et il était défendu, sous peine de mort, aux duumvirs, de les laisser voir à personne. Valère Maxime dit que M. Attilius, duumvir, fut puni du supplice des parricides, pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronius Sabinus.

Ce premier recueil d'oracles sibyllins fut consumé dans l'incendie du Capitole, sous la dictature de Sylla, l'an 83 avant Jésus-Christ. Pour réparer cette perte, le sénat fit recueillir à Samos, à Troie, à Erythrée, et dans plusieurs autres villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, tout ce qu'on pourrait trouver de vers sibyllins. Les députés en rapportèrent un grand nombre; mais, comme il y en avait sans doute beaucoup d'apocryphes, on établit une commission de quinze prêtres, appelés quindécemvirs, pour en faire un choix judicieux. Ces nouveaux livres sibyllins furent déposés au Capitole, comme les premiers; mais on n'y eut pas tant de et ce qu'ils contenaient ne fut pas aussi secrètement gardé; car il paraît [illegible] part de ces oracles étaient publi[illegible] chacun, selon les événements, l[illegible] tait à sa fantaisie. Varron, cité pa[illegible] assure que ce recueil contenait d'[illegible] vers au plus. Mais Auguste en o[illegible] seconde révision, qui en fit rejete[illegible] uns. Ce que dit le même Varron, de Denys d'Halicarnasse, que les [illegible] virs avaient regardé comme su[illegible] les vers qui interrompaient la suit[illegible] tiches, montre que cette forme r[illegible] bout de l'ouvrage à l'autre. Cicér[illegible] en quoi consistait cette forme. [illegible] était partagé en diverses sections chacune, les lettres qui formaient vers se trouvaient répétées dan[illegible] ordre au commencement des vers en sorte que l'assemblage de ces i[illegible] tiales devenait la répétition du pr[illegible] de la section. Les prédictions cont[illegible] ce recueil étaient conçues en ter[illegible] et généraux, sans aucune dési[illegible] temps et de lieu. Au moyen de c[illegible] rité, dans laquelle, dit Cicéron, l'[illegible] habilement enveloppé, on peut a[illegible] même prédiction à des événements Le moyen employé pour former l[illegible] compilation avait fait circuler dan[illegible] un grand nombre de fragments, et [illegible] naturellement l'occasion d'en fabri[illegible] tres, et d'en faire circuler de c[illegible] dès lors les livres sibyllins tomb[illegible] le discrédit. Enfin le dernier [illegible] brûlé, en 399, par Stilicon, génér[illegible] pereur Arcadius.

Nous avons encore aujourd'hui de vers grecs, sous le titre d'*Or[illegible] lins*; on y prédit dans le plus gr[illegible] non-seulement les destinées de R[illegible] même les principaux événement[illegible] du Christ. Ils ont été imprimés p[illegible] mière fois en 1545, en huit livre[illegible] eu ensuite trois autres éditions [illegible] cardinal Angelo Mai en a publié, 1828, quatre autres livres trouv[illegible] dans diverses bibliothèques. Enfin [illegible] dre en a donné un texte grec cor[illegible] traduction en vers latins et com[illegible] Paris, 1841-42, 2 vol. in-8°.

Maintenant, que devons-nous [illegible] oracles sibyllins? Pendant longt[illegible] été de mode de décrier ces ouvra[illegible] regardait les fragments que l'o[illegible] comme le produit d'une pieuse f[illegible] rée par les chrétiens en faveur d[illegible] gion. Cet injuste jugement a été [illegible] la critique moderne. En effet, 1[illegible] vérité de fait historique, attestée [illegible] auteurs anciens, que divers oracl[illegible] faux existaient sous le nom d'oracl[illegible] avant la venue de Jésus-Christ, [illegible] a compilé des recueils à différent[illegible] 2° Il est certain que les collectio[illegible] authentiques ont été malheureus[illegible] dues, et que les recueils compilé[illegible] venue de Jésus-Christ sont rem[illegible] polations et de prophéties contro[illegible] est certain que, dans les recueils

quelque débris précieux des
ifs, et que plusieurs autres nous
vés soit par les auteurs païens,
défenseurs du christianisme.
n qu'un certain nombre de ces
applicable au Sauveur, comme
is par saint Clément de Rome,
martyr, Eusèbe, Athénagore,
phile, saint Clément d'Alexan-
nfin, il est certain que le peu-
n général était préoccupé des
ntenues dans ces oracles, dans
i précédèrent la naissance de
comme nous le voyons par Ci-
, Horace, Varron, Suétone, etc.
toute évidence que les chré-
n inventer les oracles des si-
ourquoi Lactance dit avec beau-
n : « Quelques esprits, dont le
oracles sibyllins avec Jésus-
conviction, allèguent, pour s'y
ue les vers sibyllins ont été
composés par les soutiens in-
christianisme. Toutefois il est
s'armer d'une semblable ob-
on a lu Cicéron, Varron et
auteurs qui parlent de la si-
ée et de différentes prophé-
leurs livres que nous emprun-
es ; or ces écrivains sont morts
ition du Verbe-Christ. Je ne
ue les vers sibyllins n'aient
ntiquité pour des fables, parce
ne les comprenait : car ils pro-
tonnants miracles, sans en dé-
rme, ni l'époque, ni l'auteur.
ythrée prédit elle-même qu'on
folie et de mensonge. Les vers
eurèrent cachés pendant des
quand la naissance et la pas-
t eurent mis au grand jour ce
loppé de mystère, on y attacha
ice, de même que les prédic-
phètes, lues par le peuple juif
ins et plus, ne furent compri-
ue les paroles et les actions du
ent vérifiées; car les prophètes
t les hommes n'interprétèrent
que quand tout fut accom-

l paraîtrait que saint Paul lui-
ait du témoignage des sibylles,
yait les païens à leurs oracles,
e les chrétiens eussent pu les
les falsifier; ce passage de l'a-
ouve pas, il est vrai, dans ses
mais il nous a été conservé par
t d'Alexandrie, et il est as-
t pour que nous en donnions
ion : « De même, dit ce Père,
lut sauver les Juifs en leur don-
phètes, ainsi il suscita les plus
cs, pour qu'ils fussent les pro-
peuple selon sa propre langue,
pouvaient recevoir la vertu de
s sépara du commun des hom-
avons pour preuve non-seule-
le de Pierre, mais encore celle
ul, disant : *Prenez en vos mains les livres grecs, lisez la sibylle, comment elle révèle un seul Dieu, et annonce les choses à venir ; prenez Hystaspe, lisez-le, et vous y trouverez le Fils de Dieu désigné d'une manière bien plus éclatante et bien plus évidente, et comment plusieurs rois se réuniront contre le Christ, animés de haine contre lui et contre ceux qui portent son nom, et contre ses fidèles, et contre son attente et son arrivée.* » Les apôtres et les premiers défenseurs du christianisme n'ont pu parler ainsi que parce que les oracles sibyllins étaient entre les mains des païens, et parce que les prophéties auxquelles ils faisaient allusion leur étaient bien connues.

Dans une circonstance où il était question des livres sibyllins, Cicéron s'écrie : « Quel est l'homme qui est annoncé, et dans quel temps viendra-t-il ? *Quem hominem, et in quod tempus est ?* » — « Ces vers, dit-il ailleurs, prétendent qu'il faut recevoir un roi si nous voulons être sauvés, *si salvi esse vellemus.* » On peut assigner la même source à une prophétie qui circula pour la première fois à Rome, l'an 63 avant l'ère chrétienne, et qui annonçait que la nature allait enfanter un roi pour le peuple romain, *Regem populo romano naturam parturire.* Cette circonstance se trouve dans Suétone, qui la rapporte d'après un certain Julius Marathus, dont le récit ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Mais ceux dont les épouses se trouvaient enceintes, s'appropriant chacun une si haute prédiction, réussirent à prévenir l'exécution du sénatus-consulte. Plus tard, on ne manqua pas d'en faire l'application, à Auguste dont la naissance eut lieu vers la même époque. Les Romains, qui ne connaissaient pas la nature et l'objet de ces prédictions, les appliquaient aux événements politiques qui survenaient dans l'empire. C'est ainsi que Virgile traduit en vers magnifiques, à l'honneur du fils de Pollion, un long oracle de la sibylle de Cumes, dont il conserve même religieusement les expressions. Or, dans toute cette églogue, il n'est peut-être pas un seul vers qui ne puisse s'appliquer à Jésus-Christ ; on croirait, en la lisant, lire une page d'Isaïe ou de quelque prophète hébreu. Bien plus, M. de Maistre soutient que ce prétendu fils de Pollion est parfaitement inconnu dans l'histoire, et que probablement Virgile n'a pas eu d'autre but, en composant son églogue, que de traiter un sujet qui prêtait éminemment à la poésie. Ce qui donne du poids à cette assertion, c'est qu'elle a été ainsi comprise par les anciens. L'œuvre du grand poëte fut dans la suite traduite en assez beaux vers grecs, et lue dans cette langue au concile de Nicée, par l'ordre de l'empereur Constantin. « Certes, dit à ce sujet le comte de Maistre, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce

[illegible] qui [illegible] eurs [illegible] ient été [illegible] sommes sor- [illegible] ors de la [illegible] auront donné [illegible] ssance des oro- [illegible] eur nation. [illegible] les nous est [illegible] sou nom [illegible] elle la secte [illegible] que l'hé- [illegible] *Saoouth*. [illegible] dans Esdras et dans [illegible] Sab- [illegible]

[illegible] plusieurs nations se la [illegible] par la suite, parce qu [illegible] conservé religieusem [illegible] des oracles recu [illegible] Mais, quoi qu'il en soit d [illegible] comme certai [illegible] avaient cours sous leu [illegible] origine que les li [illegible] connus déjà par [illegible] trois siècles av [illegible] ont dû certainemen [illegible] implicitement [illegible] soit par la dispersio [illegible] contrées de l [illegible] des sages dans la

SICINNIS. [illegible] des satyres [illegible] Saint Clémen [illegible] fut inventée pa [illegible] Thémistocle et gou [illegible] Elle était exécutée pa [illegible] les fêtes de Bacchus S

SIDANKA. [illegible] des Kamtcha [illegible] Kontkhou, sœur et [illegible] *Voy.* Tigil.

SIDDHA. personnage divin de [illegible] ses attributs et [illegible] ne sont pas bien déterminés [illegible] M. Langlois, une espèce de demi [illegible] les [illegible] et les mou [illegible] de pouvoirs s [illegible] les rigueurs [illegible] Rarement il est le sujet d'u [illegible] et on semble re [illegible] graves et pieuses. [illegible] les siddhas sont une cl [illegible] saints personnages i [illegible] connaissances les plus pro [illegible] de la magie. Ils [illegible] d'Indra.

SIDDHI-MAHRI. fête que les [illegible] classes célèbrent en l'ho [illegible] Mahri ou Mariyamma, [illegible] misérables fanatiques [illegible] par suite d'un [illegible] au moyen [illegible] les omo [illegible] et Tcharkh-Poudja.

SIDÉROMANCIE. divination [illegible] au feu, [illegible] un certain [illegible] et le devin a [illegible] les figures [illegible] rend [illegible] paillettes.

SIDRA ou **Sidrat.** [illegible] céle [illegible] sulmans. *Voy.* Sedra.

(1) L'Eglise de Paris a sacrifié aux [illegible] dernes, en retranchant de la prose des [illegible] sième vers *Teste David cum Sibylla,* [illegible] glise romaine était tombée dans une er [illegible] en renvoyant à la Sibylle pour la croy [illegible] ment dernier. Et cependant, en joign [illegible] celui du prophète hébreu, elle mont [illegible] l'accord du peuple fidèle avec la gentili [illegible] fession de ce dogme terrible. Au reste [illegible] la Sibylle, auquel il est fait allusion da [illegible] est d'une haute antiquité, et peint en [illegible] les scènes terribles qui précéderont [illegible] résurrection générale.

LA-ADAM, c'est-à-dire *livre d'A-*
l'appelle aussi *le code Nazaréen;*
gique des chrétiens de Saint-Jean
is de l'Irac-Arabi. C'est une com-
ins ordre et sans méthode, où l'on
entionnés Noé, Abraham, Moïse,
le temple de Jérusalem, saint
iste, Jésus-Christ et Mahomet. Il
uit en latin par Norberg.

IDJOU-PENNOU, dieu des fontai-
les Khonds de la côte d'Orissa, où
jet d'un culte régulier et observé
icoup de sollicitude. Lorsqu'une
int à tarir, les paysans désespérés
aussitôt chercher un prêtre et le
de leur ramener l'eau, en lui pro-
le lui accorder tout ce dont ils
disposer. Celui-ci arrache d'un
in cocon de ver à soie, et, dans le
la nuit il se rend en secret à quel-
rive pour tâcher d'engager le dieu
er une partie de ses eaux à la
sséchée. Mais, en accomplissant
, il court risque de la vie, car si
iétaires de l'eau vive venaient à
ses démarches, ils lui feraient un
is parti. Le prêtre reste longtemps
ès de la source, murmurant des
magiques, par lesquelles il gagne
lieu Sidroudjou. Alors il remplit
dans la source et retourne à la
rie, répétant ses charmes en che-
oit qu'alors un filet d'eau suit les
ses pas par-dessous la terre. Le
illage et une partie des vieillards,
nt avoir jeûné le jour précédent,
son retour à la citerne desséchée;
s et les jeunes gens sont soigneu-
oignés, car on croit que leur pré-
ait fatale à l'opération. Le bassin
usement nettoyé, et on y met le
in d'eau. Le prêtre sacrifie une
un porc au Sidroudjou-Pennou,
anque pas de fournir aussitôt de
source, ou qui au moins donne
de satisfaction, et dans ce der-
eau commence à revenir au bout
ou deux.

I, cérémonie observée dans le Ja-
le soulagement des âmes des tré-
a prend des morceaux de bois sur
n a écrit le nom des âmes qu'on
a de secourir, et on les lave dans
e ou dans une eau courante, en
certaines prières. Des religieux
mendiants font cette cérémonie
une rivière, et les passants leur
elque argent, afin qu'ils accom-
es rites en faveur des âmes de
nts qu'ils leur désignent.

divinité scandinave, épouse de
l'appelle la déesse aux beaux che-

a SINGA; c'est, dit-on, un nom
de Minerve, dont Cadmus enleva
re et le plaça dans la ville de

ON, le même qu'Harpocrate, dieu
, que les Egyptiens représentaient
le doigt appliqué sur les lèvres. On portait
sa statue dans les fêtes d'Isis et de Sérapis.

SIGÉAMI, esprit qui, chez les Birmans du royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments, et lance la foudre et les éclairs.

SIGGÉNOTES, ordre de prêtres chez les anciens Slaves. Les Siggénotes étaient subordonnés aux Weidalotes.

SIGILLAIRES, fête célébrée par les anciens Romains; elle était ainsi appelée des petits présents, tels que cachets, anneaux, gravures, statuettes, qu'on s'envoyait mutuellement. Elle durait quatre jours, et suivait immédiatement les saturnales qui en duraient trois, ce qui faisait ensemble sept jours; et comme les Saturnales commençaient le 15 avant les calendes de janvier, c'est-à-dire le 19 décembre, les Sigillaires commençaient le 22, et duraient jusqu'au 25 inclusivement. On dit qu'elles furent instituées par Hercule, lorsque, revenant d'Espagne après avoir tué Gérion, il conduisit ses troupeaux en Italie, et bâtit sur le Tibre un pont à l'endroit où l'on construisit depuis le pont Sublicius. D'autres en attribuent l'institution aux Pélasgues, qui imaginèrent que l'oracle ne leur demandait pas des sacrifices d'hommes vivants, mais des statues et des flambeaux : ils présentèrent donc à Saturne des bougies, et à Pluton des figures humaines; de là viendraient et les Sigillaires et les présents qui accompagnaient la célébration de cette fête.

SIGILLATEURS, prêtres égyptiens, chargés d'examiner et de marquer les victimes destinées aux sacrifices; car il fallait que l'animal fût entier, pur et bien conditionné, pour être sacrifié. Quand la bête se trouvait propre aux autels, ils la marquaient, en lui attachant aux cornes de l'écorce de papyrus, et en imprimant leurs cachets sur de la terre sigillée qu'ils lui appliquaient. Hérodote raconte qu'on punissait de mort quiconque offrait une victime qui n'avait pas été ainsi marquée.

SIGILLÉE. La terre sigillée de Lemnos était regardée comme sacrée; les prêtres seuls avaient droit d'y toucher. On la mêlait avec du sang de chèvre, après quoi on y imprimait un cachet. Elle était l'objet d'une vénération superstitieuse qui a duré jusqu'à nos jours.

SIGILLES ou SIGILLAIRES. C'étaient des statuettes de terre cuite que les anciens plaçaient dans des niches, pour orner leurs maisons, et qu'ils honoraient comme des divinités, quand ils les avaient fait consacrer. On donnait le même nom aux objets qu'on s'envoyait mutuellement dans les fêtes appelées *Sigillaires*.

SIGILLISTES, nom que l'on a donné en Espagne aux partisans d'une opinion qui donnait atteinte au sceau de la confession. *Voy.* JACOBEOS.

SIGNE DE LA CROIX, pratique de dévotion usitée parmi les chrétiens, qui consiste à porter successivement la main au front, à la poitrine, à l'épaule gauche, puis à la droite, de manière à tracer sur soi la fi-

gure de la croix. L'usage de ce signe remonte aux temps apostoliques. Il a depuis été pratiqué dans toutes les communions chrétiennes, et par les chrétiens de tous les siècles, à l'exception des protestants qui l'ont rejeté comme une pratique vaine et superstitieuse. C'était une espèce de signe de passe par lequel les fidèles de la primitive Église se distinguaient de la foule des idolâtres au milieu desquels ils vivaient. C'était plus, car on le considérait et on le considère encore aujourd'hui comme un acte religieux propre à sanctifier le fidèle et ses différents actes. Tertullien témoigne combien il était fréquent de son temps; il dit que les chrétiens marquaient leur front du signe de la croix en entrant dans la maison ou en en sortant, en prenant leurs vêtements ou leur chaussure, en allant au bain, en se mettant à table, en allumant du feu, en se mettant au lit, en s'asseyant, enfin dans toutes les actions de leur journée. La coutume des chrétiens de nos jours est encore à peu près la même; on fait le signe de la croix principalement en se levant et en se couchant, avant et après ses prières et ses repas, en entrant et en s... tant de l'église. Ordinairement on ... nonce en même temps ces paroles: ... *du Père, et du Fils, et du Saint-Es*... *soit-il.* De sorte que les deux ... aux mystères de la religion se tr... ainsi rappelés, celui de la Trinité pa... paroles, et celui de la rédemption par ... ure de la croix.

Il y a différentes manières ... e le signe de la croix : la principale et la p... dinaire est celle que nous venons de dé... on le forme encore ainsi lorsque le cél... commence l'office divin, lorsqu'on pr... la formule d'absolution, lorsque le p... onne la bénédiction, et en prononça... taines autres formules liturgiques. Le... ses et autres Orientaux le forment en ... la main au front, aux pieds, puis au... épaules. Ils le font en élevant les trois ... ers doigts de la main droite comme en ... de la Trinité, les deux doigts abais... iquant les deux natures en Jésus-Ch... D'autres le font avec deux doigts p... primer ces deux natures; d'autres l'... avec un seul, pour marquer qu'ils n... nnaissaient qu'une seule nature en J... rist. La coutume de nos contrées es... faire avec la main tout entière. — ... autre manière de faire le signe de la c... st de le tracer avec le pouce seuleme... r une partie du corps, comme sur le fr... ur la bouche, sur la poitrine ou sur le cœur, ce qui a lieu encore dans différentes parties du culte public, comme au commencement de l'Evangile, etc. Les évêques et les prêtres en bénissant tracent en l'air, de la main droite, la forme d'une croix sur les personnes ou les objets qu'ils veulent bénir; enfin, la plupart des actes liturgiques sont exécutés en forme de croix, comme l'infusion de l'eau baptismale, les onctions saintes, différentes aspersions, certains encensements, etc.

SIGNIE, femme de Loke, le mauvais génie de la mythologie scandinave. E... moins cruelle que son mari; cep... s'efforce d'adoucir ses douleurs ... rible supplice auquel celui-ci est ... en recevant dans un vase le ... sant que le serpent distille sur ... *Voy.* LOKE.

SIKHI, un des sept bouddhas vén... Bouddhistes du Népâl, qui suppo... vécu dans le Satya-youga ou le p... Une espèce d'hymne néwari parl... ce divin personnage: « J'ador... mine de sagesse éternelle, le sag... qui a traversé les bornes du mon... né d'une race royale dans la g... d'Arouna, dont la vie ornée de ... perfections, s'est prolongée jusq... de 70,000 ans, par lequel, par af... le genre humain, la sainte sages... nue au pied d'... *pandarik*...

SIKHS, ... dous, ain... du mo... *sikhy* ... i signif... C'e... aggrégation ... itaires ... nt pour fondateur ... nek-S... ... eur du XVe siècle; ils ... ont ... orps de nation et se sont ... aux Musulmans et aux Ang...

Nanek-Schah, né dans le v... hore, en 1469, voulant mett... guerres sanglantes que les ... vraient sans cesse à ses comp... prit de réconcilier les Védas et le ... montrant que sa nation ne reconnai... Dieu unique, et en engageant les ... renoncer à l'idolâtrie qui s'était ... parmi eux, et à retourner au cult... de leurs ancêtres. L'événement t... répondit pas à ses vues; car, loin ... cher les deux partis, il contribua à ... tuer un troisième, que la persécu... fanatisme conduisirent à se faire ... agresseur.

La doctrine de Nanek est fon... déisme pur. Il enseignait qu'il ... qu'un seul Dieu, invisible, infini, ... sant et souverainement bon, ac... hommages des hommes, sous que... qu'ils lui fussent offerts; et, par ... quence naturelle, il prescrivait l... pour toutes les religions. Les cér... culte établies par lui étaient de la ... simplicité; et il plaçait l'exercic... rale au-dessus de l'observation de... pieuses. « Celui-là seul, disait-i... sectateur de Brahmâ ou de Mal... observe la justice, et dont la vie ... chable. » Il se constitua grand p... nouvelle religion, et mourut à ... Dehra, village situé sur les bords ... qui est devenu fort célèbre par le ... bre de pèlerins qui viennent h... reliques.

Bien qu'il eût deux enfants, i... indignes de continuer sa missio... signa, pour la continuer, Gour... Kchatriya, initié dans les myst... doctrine; celui-ci ne se borna pa... les maximes de son prédécesseur, ... plit quelques lacunes par de nou...

l écrivit sur l'*Adi-Granth*, livre
ikhs, composé par Nanek ; il mou-
52. Après lui, Améra-Das, autre
eut le pouvoir temporel ; mais une
Sikhs se séparèrent de lui et s'at-
Dharmatchand, petit-fils de Nanek ;
ux qu'on appelle *Oudasis*, c'est-à-
gers aux soucis temporels, et *Nir-*
s qui ont renoncé au sol et au
quatrième gourou fut Ram-Das,
ra-Das ; il s'appliqua à étendre et
Tchak, sa capitale, et fit construire
principal temple un immense ré-
qu'il appela *Amrit-sir*, fontaine
e ou d'immortalité ; c'est sous ce
n'est maintenant connue la ville de
m-Das mourut en 1581 ; il fut rem-
son fils Ardjoun-Mal, qui se rendit
r la compilation de l'Adi-Granth,
alors était sans doute resté incom-
s ordre ; par là il donna à la reli-
ikhs une forme plus positive. Il
1606. Vint ensuite Har-Govind, le
ourou guerrier ; il passe pour avoir
permis aux Sikhs de manger de la
nimaux, à l'exception de celle de
mourut en 1644. Har-Raé, Har-
Tegh-Behadar lui succédèrent ; en-
-Govind hérita de la suprême puis-
i-ci donna une nouvelle forme au
ent des Sikhs, et en fit une bande
soldats ; il changea leur nom en
ngh, qui signifie lion. Il voulut que
s fussent constamment bardés de
laissassent croître leurs cheveux
be, et qu'ils s'abstinssent de l'u-
bac, qui enivre et qui énerve. Il
tes les distinctions de castes, et
'égalité des droits civils. Il défendit
es de se brûler sur le bûcher de
s, et introduisit dans le dogme et
ratiques de la secte d'autres inno-
core, qu'il consigna dans un second
é, intitulé : *Dasama Padscha ka*
livre du dixième Gourou. Enfin il
ordre des *Akalis* ou immortels,
breux de guerriers religieux char-
t ce qui concerne le culte. Après
scarmouches avec les Mahométans,
gne d'Aureng-Zeb, Gourou-Govind
de Lahore, et l'on croit qu'il mou-
08, à Naded, dans le Dékhan. Les
idèrent Nanek comme le fondateur
ligion, mais ils révèrent Gourou-
omme l'auteur de leur grandeur
e et de leur indépendance politique.
dernier gourou ou directeur reli-
onnu par les Sikhs.

sa mort, la lutte entre les Sikhs et
mans prit un caractère encore plus
lus fanatique. Les combats que se
es deux partis étaient de véritables
; et lorsqu'ils cessaient enfin, il ne
r le champ de bataille que les vain-
les cadavres des vaincus. Long-
vantage demeura aux Musulmans ;
ris des Sikhs furent soumis au joug
euse tyrannie. Employés aux plus
vaux, en butte à tous les outrages,
ils avaient encore à subir d'horribles tortures, qui leur étaient infligées pour les déterminer à abjurer leurs croyances et à embrasser le mahométisme. Une telle oppression était insupportable ; les Sikhs firent, pour s'y soustraire, une tentative désespérée. A la voix d'un des leurs, appelé Ardjan, ils levèrent l'étendard de la révolte. Fait prisonnier dans une rencontre par le soubab de Lahore, Ardjan périt dans les supplices en 1806. Mais cet événement, loin d'abattre le courage des Sikhs, lui imprima au contraire une plus grande énergie. Animés par le désir de la vengeance, les révoltés redoublèrent d'efforts, s'emparèrent du Lahore, et conquirent une indépendance réelle Les Musulmans, à leur tour, eurent à supporter de terribles représailles, et, de maîtres qu'ils étaient, sont devenus esclaves.

Les Sikhs formèrent alors une république fédérative, dont chaque district était soumis à l'autorité d'un Akali. Dans certaines occasions, ces religieux guerriers convoquaient une assemblée nationale pour délibérer sur les intérêts communs. La confédération comprenait le Lahore, le Kachmir, l'Afghanistan, le Moultan ; mais, il y a une trentaine d'années, Randjet-Singh, chef de la confédération, réussit à ranger tous ces chefs turbulents sous ses ordres ; il s'entoura d'officiers français pour former ses troupes à la manière européenne, et il prit le titre de Maha-Radja (roi suprême).

Les Sikhs, comme nous l'avons dit, professent l'unité de Dieu, et, en conséquence, ils n'adorent pas les images ; cependant ils admettent l'existence de Brahmâ, de Vichnou et de Siva, et les légendes relatives à ces personnifications de la divinité, principalement celles qui ont Vichnou pour objet, constituent leur littérature favorite. Les Govind-Sinhis, disciples particuliers de Gourou-Govind, ajoutent foi à la mythologie hindoue ; ils admettent comme vraies les légendes des Pouranas, et ils semblent préférer celles de la secte de Siva, parce qu'elles sont plus en harmonie avec leur caractère fier et martial. On dit même que Gourou-Govind reçut de la déesse Bhavani, dont il était un adorateur assidu, l'ordre de délier ses cheveux et de tirer le glaive.

Leurs pratiques religieuses sont fort simples ; ils se bornent habituellement à réciter de courtes prières, et, dans quelques rares occasions, ils mangent en commun un gâteau bénit. Contrairement à l'usage des Hindous, ils cherchent à faire des prosélytes. Ils ont une espèce d'initiation à laquelle ils soumettent les adultes et tout individu qui embrasse leur religion. Cette cérémonie s'appelle *Pahal ;* elle se fait de la manière suivante : on recommande d'abord au prosélyte de laisser croître ses cheveux et sa barbe, puis on lui fait mettre un vêtement bleu, on lui présente un sabre, un fusil, un arc, une flèche et une lance ; celui qui l'initie prononce alors ces mots : « Le Gourou est ton maître, et tu es son disciple. » Ensuite on remplit une coupe d'eau, on y met du sucre, en remuant le

boisson avec un poignard, et en récitant cinq versets du code sacré, dont voici le premier : « J'ai bien voyagé, j'ai vu bien des pévots, des Yoguis et des Kotis, hommes saints et livrés aux austérités, hommes ravis en contemplation de la divinité par leurs pratiques et leurs pieuses coutumes ; chaque contrée, je l'ai traversée, mais je n'ai vu nulle part la vérité divine ; sans la grâce de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a pas le moindre prix. » Les autres versets expriment la même idée ; entre chacun d'eux on répète la formule : « Succès au Gourou ! victoire au Gourou ! » et l'initiateur s'écrie : « Cette boisson est le nectar, c'est l'eau de la vie, bois-la. » Le disciple vide la coupe, et se laisse asperger par la boisson préparée de la même manière ; enfin on demande à l'initié s'il veut faire partie de la communauté sikhe, veiller constamment à la prospérité de l'État, supporter pour lui tous les sacrifices, contribuer à la grandeur de la ville d'Amrit-Sir, et lire tous les jours dans le code sacré de Nanek et de Govind. Pour naturaliser un prosélyte, il faut cinq Sikhs ; car Gourou-Govind a dit que son esprit sera présent partout où seront réunis cinq Sikhs.

Le voyageur anglais Burnes, lors de son passage à Amrit-Sir, eut l'occasion de visiter le temple de Gourou-Govind et d'assister à la célébration de leurs cérémonies religieuses. Il y avait dans ce temple, qui était de grande proportion et revêtu d'or, une sorte d'autel décoré d'un morceau d'étoffe. Près de là se tenait un Akali coiffé d'un turban bleu terminé en pointe ; autour de cette pointe étaient des cercles de fer, dont les prêtres sikhs se servent au besoin en guise de projectiles, et qu'ils lancent comme des disques. Devant lui, l'officiant avait l'Adi-Granth, qu'il éventait avec un *tchaunri*, ou queue de vache du Tibet, pour en écarter toute impureté et pour lui rendre honneur. Bientôt il l'ouvrit en poussant le cri de guerre des Sikhs : *Wah Gourou-ka fateh*, victoire au Gourou ! Ensuite il le toucha du front, et tous les fidèles se prosternèrent. Ce préliminaire accompli, un Sikh se leva et s'adressa à l'assemblée. Il invoqua d'abord Gourou-Govind-Singh, et chacun joignit les mains ; puis, après avoir proclamé que tous les biens dont les Sikhs jouissent sur la terre, ils les doivent à la bonté de Govind, il annonça que les étrangers avaient offert à Dieu, c'est-à-dire aux prêtres, 250 roupies. L'argent fut alors placé sur le Granth, et ce cri : « Puisse la religion des Sikhs prospérer ! » poussé par tous les assistants, suivit le discours de l'orateur. L'Akali lut, en terminant, quelques passages du livre sacré, et en expliqua le sens. Il dit, entre autres choses : « Vous avez tous péché, cherchez donc à vous purifier tous ; craignez, si vous négligez cette utile précaution, que le mauvais génie ne fasse de vous sa proie. » *Voy.* NANEK-SCHAHIS, OUDASIS.

SIK-KAI. Les Japonais appellent ainsi les dix conseils et avis, qui sont les conséquences des cinq commandements de la loi de Bouddha : Ne tuer aucun anim… point dérober, ne point commett… cation, ne point mentir, ne poi… liqueurs enivrantes. Les dix S… l'application de ces préceptes à… particulières de la vie, pour tendr… haute perfection. *Voy.* Go FIAK-…

SIKSA, un des génies des for… Scandinaves ; il se manifestait so… d'un veau couché.

SILÈNE, demi-dieu champêtre… de Bacchus ; il naquit du comme… cure ou de Pan avec une nym… dant Nonnus le dit fils de la Ter… suivant une ancienne tradition, … premier Silène régnait dans une… par le fleuve Triton en Libye ; q… avait une queue derrière lui, e… sa postérité fut décorée du même… D'anciens monuments nous repr… effet, les Silènes avec des queues. … aussi une tête chauve, des corn… nez retroussé, une petite taille et… corpulence. On le représente, tant… appuyé sur un bâton ou sur un … suppléer au défaut de ses jambe… tes par l'ivresse, tantôt assis sur … lequel il a bien de la peine à s… c'est cependant sur cette montur… voyage des Indes, en compagnie d… risson ; cet animal même ne contr… à la victoire de Bacchus ; car il se… avec tant de force pendant le com… éléphants indiens, épouvantés d… s'enfuirent en se ruant sur ceux qu… amenés. Au retour de cette ex… s'établit dans les campagnes d'A… se livrait à son penchant favori po… se faisait fort aimer des jeunes be… bergères, qui lui jouaient mille t… quels il racontait de vieilles hist… bons mots. Ovide raconte qu'un … n'ayant pu suivre Bacchus, quelq… le rencontrèrent ivre et chance… par suite de son grand âge que… mées du vin, et qu'après l'avo… guirlandes et de fleurs, ils le … devant Midas. Dès que ce prince … qu'il avait en sa puissance un … culte de Bacchus, il le reçut mag… et le retint pendant dix jours, qu… ployés en réjouissances, en festi… en propos philosophiques ; car Eli… la conversation que Silène eut … sur le monde inconnu, dont Plat… ques autres sages ont tant par… Midas le renvoya à Bacchus.

On lit dans la sixième églogue … que deux jeunes bergers le su… jour, couché dans sa grotte, enivré… fumées du vin qu'il avait bu la v… sa coutume. Sa couronne de lie… terre loin de lui ; une large c… l'anse était usée, pendait à sa cei… més de tenir le vieillard, qui les… vent trompés par de vaines pro… forment des liens avec sa couron… chaînent d'une main tremblante… vient, Eglé, la plus belle des …

la partie, et, dans le moment que le
l ouvrait les yeux, elle lui barbouille
e avec du jus de mûres. Silène rit de
ise. « Pourquoi ces chaînes? leur
éliez-moi, mes enfants; vous allez
e les chants que vous désirez; je
ai pour vous deux; car Eglé mérite
re récompense. » Il commence aus-
chanter. Alors vous eussiez vu les
et les animaux mêmes sauter d'al-
, les chênes les plus durs agiter
nes en cadence. Jamais le rocher du
e n'entendit avec tant de joie les
l'Apollon. Mais que chantait-il? Vir-
met dans la bouche les principes de
sophie d'Epicure sur la formation
le. Ces exemples font voir qu'il ne
toujours regarder Silène comme un
bauché, presque toujours ivre, puis-
peint souvent comme un philoso-
mme le dieu des sciences secrètes,
comme un grand capitaine. En ef-
ée dit qu'il était fort agréable aux
l'assemblée desquels il se trouvait
rent.
de qui, dans son Cyclope, fait ra-
Silène ses exploits, suppose que ce
u, s'étant mis avec ses fils à la re-
de Bacchus sur la mer, fut jeté sur
de l'Etna, où le géant Polyphème
esclave, jusqu'à ce qu'Ulysse vint
r. Il avait des temples dans la Grèce,
rendait les honneurs divins.
ES. Les anciens donnaient ce nom
res devenus vieux. On les peignait
toujours ivres. Bacchus, avant de
ur la conquête des Indes, laissa les
s en Italie pour y cultiver la vigne;
ar là qu'on explique le grand nom-
tatues qu'on y trouvait élevées en
neur. On les croyait mortels, car
t beaucoup de leurs tombeaux aux
de Pergame; mais il est plus natu-
ranger dans la classe des Faunes,
es, Pans, Tityres, etc. — On enten-
i par *Silènes* des génies familiers,
celui dont Socrate se vantait d'être
né.
RNIUM, festin funèbre qui terminait
nie des obsèques chez les Romains.
rétend que ce repas se donnait sur
même aux vieillards, pour leur
qu'ils devaient bientôt mourir.
croient qu'il y avait deux festins de
l'un, pour les dieux Mânes, auquel
ne touchait, mais que chacun re-
n silence; l'autre, offert sur le tom-
quel étaient admis les amis et les
ui se faisaient un devoir de ne rien
r les plats.
-BOG. Quelques peuplades slaves
nt ainsi une statue qui avait la figure
me; elle tenait dans la main droite
e lance, et dans la gauche un globe
une tête d'homme et celle d'un lion
ses pieds. On croit que Silnoï-Bog
me que *Krepki-Bog*.
IS, nom de Cérès dans la Sicile; on
Simélé en Béotie.

SIMIOS-DAI-MIO-SIN, un des Kamis ou dieux vénérés dans le Japon.

SIMONIAQUES. On donne ce nom à ceux qui commettent le crime de simonie; on appelle aussi *simoniaque* l'acte qui est infecté de ce vice. *Voy.* SIMONIE.

SIMONIE. On appelle ainsi tout trafic des choses spirituelles, ou qui y sont annexées, comme les sacrements, les fonctions ecclésiastiques, les bénéfices. Simon le Magicien ayant voulu acheter des apôtres, à prix d'argent, la puissance de donner le Saint-Esprit, c'est de là que l'on a donné le nom de *simonie* au commerce des choses saintes. Il y a trois sortes de simonies : la *réelle*, qui consiste à donner ou à recevoir de l'argent, ou quelque chose d'équivalent, en échange de quelque chose de spirituel; la *conventionnelle*, qui consiste à stipuler de donner une chose spirituelle pour une chose temporelle; la *mentale*, qui consiste à donner quelque chose de spirituel, dans l'intention de recevoir quelque bien temporel, ou bien de donner quelque bien temporel, dans le dessein de se procurer par là quelque avantage spirituel, quoiqu'il n'y ait aucun pacte ni convention réciproques. On distingue encore une quatrième sorte de simonie, qu'on appelle *confidentielle*. Elle se fait, lorsque quelqu'un a obtenu un bénéfice, soit par résignation, soit par collation, avec cette convention tacite ou expresse, de le rendre à celui qui l'a donné ou à quelqu'autre, ou de lui en donner une partie des fruits. Il se fait aussi une simonie confidentielle, lorsque l'ordinaire ou autre collateur confère un bénéfice, de quelque façon qu'il vaque, avec cette condition tacite ou expresse, que celui à qui il l'a conféré s'en démettra en faveur de celui que le collateur lui indiquera, ou qu'il donnera une partie des fruits de ce bénéfice aux personnes que le collateur lui nommera. L'argent n'est pas le seul bien temporel qui soit matière à simonie. Les théologiens mettent au même rang les services rendus, les prières, le crédit et la faveur de quelque personne puissante. L'Eglise a décerné les peines les plus grièves contre la simonie. Ces peines sont l'excommunication majeure, la privation du bénéfice acquis par simonie, et l'inhabileté à posséder dans la suite aucun bénéfice. La simonie mentale, quoiqu'elle soit un très-grand péché, n'est point sujette à ces peines.

SIMONIENS, disciples de Simon le Magicien, auteur de la première hérésie qui se soit élevée dans le christianisme. Il était natif du bourg de Gitton, dans le pays de Samarie, et fut longtemps disciple de Dosithée, fameux magicien, qui prétendait se faire passer pour le Messie qu'avaient annoncé les prophètes. Simon profita si bien des leçons d'un pareil maître, qu'il se mit bientôt en état de le surpasser. On prétend qu'il avait fait de grands progrès dans la magie, et qu'il opérait, par le moyen de cet art, des choses surprenantes. Il s'acquit, par ce moyen, une grande réputation parmi le peuple de Samarie, qui l'appelait, par honneur, *la grande*

vertu de Dieu; et il parvint à éclipser entièrement la gloire de son maître Dosithée. Pendant que cet imposteur abusait ainsi de la crédulité des simples, l'apôtre saint Philippe vint à Samarie prêcher l'Evangile, et prouva sa mission par des prodiges bien supérieurs à tous les prestiges de Simon. Le fourbe vit aussitôt tomber son crédit, et lui-même ne put s'empêcher de reconnaître combien la puissance de l'apôtre l'emportait sur la sienne; mais, sans vouloir reconnaître que cette puissance venait de Dieu, il regarda seulement Philippe comme un magicien plus habile que lui. Il attribua ses miracles à certains secrets qui lui étaient encore inconnus, et, dans l'espérance de les apprendre, il voulut être disciple de cet apôtre. Il se soumit sans peine au baptême, aux prières et aux jeûnes, les regardant comme une espèce d'initiation nécessaire pour pénétrer dans les mystères du christianisme. Saint Philippe n'eut bientôt point de disciple plus fervent et plus attaché; et quiconque n'eût pas connu les intentions diaboliques de cet hypocrite l'eût pris pour le chrétien le plus ardent et le plus fidèle. Cependant les apôtres saint Pierre et saint Jean se rendirent à Samarie, sur les avis qu'ils reçurent que l'Evangile faisait des progrès dans cette ville, dans le dessein d'administrer la confirmation aux nouveaux chrétiens. Simon vit avec étonnement les apôtres faire descendre visiblement le Saint-Esprit sur ceux auxquels ils imposaient les mains, et leur communiquer le don de prophétie, le don des langues, et les autres qui se manifestaient alors sensiblement dans ceux qui recevaient le Saint-Esprit. Jaloux de posséder un secret si précieux, il alla trouver saint Pierre, et lui proposa une somme d'argent considérable, s'il voulait le lui communiquer. Saint Pierre, justement indigné d'une pareille proposition, fit à Simon une vive réprimande. L'hypocrite, redoutant le pouvoir de saint Pierre, s'humilia devant l'apôtre, et, affectant un grand regret de sa faute, le conjura de prier pour lui. Sa conduite fit bientôt voir combien ses sentiments étaient peu sincères. Accompagné d'une courtisane nommée *Hélène*, qui devait sans doute servir également à ses opérations magiques et à ses plaisirs, Simon se retira dans les provinces où l'Evangile n'avait pas encore été prêché, afin de n'avoir plus en tête des rivaux aussi puissants que les apôtres. Là, il commença à combattre leur doctrine de loin, et à proposer des objections dans des lieux où il n'y avait personne pour répondre. Il s'élevait particulièrement contre le sentiment des chrétiens sur la création du monde et sur le péché du premier homme. « Il est absurde de supposer, disait-il, que le monde ait été créé immédiatement par le Dieu suprême. Si c'était lui qui eût produit l'homme, il ne lui eût pas prescrit des lois qu'il savait qu'il n'observerait pas; où, s'il lui en avait prescrit, il aurait fait en sorte qu'il les observât. L'homme n'est donc point l'ouvrage d'un être souverainement parfait et souverainement bon, mais plutôt d'un être m ennemi de l'humanité, qui n'a donr que pour avoir des coupables à pu

Voici le système que Simon sul la doctrine des apôtres, et comment prévenir les difficultés qu'on pouv poser. La philosophie platonicie alors fort en vogue dans l'Orient. point, à proprement parler, le sy Platon, qui n'en avait peut-être p c'était le fond du sentiment qui dans le monde un Esprit éternel par lequel tout existe. Les Platon croyaient pas que cet Esprit eût pr médiatement le monde que nous Ils imaginaient, entre l'Être suprê productions de la terre, une long d'esprits ou de génies, par le mo quels ils expliquaient tous les phé Comme ces génies n'avaient pas u sance infinie, on avait cru pouvoir leurs efforts par des secrets ou pa chantements; et la magie s'était i avec ce système, qui, comme on le absolument arbitraire dans les déta

Ce fut ce système que Simon a qu'il tâcha de rendre sensible au p supposait une intelligence suprême fécondité avait produit une infinité puissances, avec des propriétés diff l'infini. Simon se donna, parmi ces ces, la place la plus distinguée, et cette supposition tout son système que, destiné à expliquer au peuple sance du péché dans le monde, l'o mal, le rétablissement de l'ordre demption des hommes. Simon ne ces dogmes; mais il prétendait c expliquaient mal. Voici donc quel système, dont le fond a servi de c plusieurs des hérétiques des trois siècles.

Je suis, disait Simon, la parole je suis la beauté de Dieu, je suis le je suis le Tout-Puissant, je suis to est en Dieu; j'ai, par ma toute-p produit des intelligences douées de tes propriétés; je leur ai donné degrés de puissance. Lorsque je f dessein de faire le monde, la pre ces intelligences pénétra mon de voulut prévenir ma volonté. Elle d et produisit les anges et les autres ces spirituelles, auxquelles elle ne d cune connaissance de l'Etre tout- dont elle tenait l'existence. Ces ces puissances, pour manifester l voir, produisirent le monde; et, faire regarder comme des dieux s et qui n'avaient point été produits, leur mère parmi eux, lui firent mil ges, et, pour l'empêcher de retour son père, l'enfermèrent dans le cor femme : en sorte que, de siècle e elle avait passé dans le corps de femmes, comme d'un vaisseau dan Elle avait été la belle Hélène qui a la guerre de Troie; et, passant de corps, elle avait été réduite à cette

exposée dans un lieu de débau-
ıulu retirer Hélène de la servitude
miliation ; je l'ai cherchée comme
· cherche une brebis égarée ; j'ai
es mondes ; je l'ai trouvée, et je
rendre sa première splendeur.
que Simon prétendait justifier la
s'associer, dans sa mission, une
. M. de Beausobre prétend que
l'Hélène est une allégorie qui dé-
e ; mais ce sentiment n'est pas
ent prouvé.
ɔurant les mondes formés par les
sait Simon, j'ai vu que chaque
ait gouverné par une puissance
. J'ai vu ces puissances ambitieu-
ales se disputer l'empire de l'uni-
ru qu'elles exerçaient tour à tour
ance tyrannique sur l'homme, en
ivant mille pratiques fatigantes et
J'ai eu pitié du genre humain ;
. de rompre ses chaînes et de le
ıre en l'éclairant. Pour l'éclairer,
ne figure humaine, et j'ai paru un
ıtre les hommes, sans être cepen-
ıomme. Je viens leur apprendre
ifférentes religions sont l'ouvrage
, qui, pour tenir les hommes sous
re, ont inspiré des prophètes et
ղu'il y avait des actions bonnes et
, lesquelles seraient punies ou ré-
ɜs. Les hommes, intimidés par
aces ou séduits par leurs promes-
nt refusés aux plaisirs ou dévoués
ification. Je viens les éclairer, et
endre qu'il n'y a point d'action
mauvaise par elle-même ; que c'est
âce, et non par leurs mérites, que
es sont sauvés ; et que, pour l'être,
: croire en moi et à Hélène : c'est
je ne veux pas que mes disciples
. leur sang pour soutenir ma doc-
sque le temps que ma miséricorde
à éclairer les hommes sera fini, je
le monde, et il n'y aura de salut
mes disciples. Leur âme, dégagée
ıes du corps, jouira de la liberté
esprits. Tous ceux qui auront re-
octrine resteront sous la tyrannie
.
:st la doctrine que Simon ensei-
prestige dont il s'appuyait subju-
agination de ses auditeurs. Ils vou-
renir ses disciples, et demandaient
ne. Le feu descendait sur les eaux,
baptisait.
ltitude se laissa aisément séduire
reils artifices, et les peuples abusés
ıt à un tel excès de folie et d'aveu-
qu'ils adorèrent un vil imposteur
e véritable Dieu, quoiqu'ils pussent
s'apercevoir qu'il était sujet, comme
ıtes les infirmités de la nature. Cette
idolâtrie s'accrédita tellement, que,
de Jésus-Christ 150, presque tous
ritains honoraient Simon comme le
ıd des dieux, ainsi que saint Justin
ıprend. Le même Père assure qu'on
ême dans la ville de Rome, une statue à Simon. Saint Irénée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Augustin, parlent aussi de cette statue ; mais ils ne s'accordent pas sur le temps auquel elle fut érigée. Les uns veulent que ce soit sous le règne de Néron, et du vivant de Simon ; les autres soutiennent que ce fut après sa mort, sous l'empire de Claude. Plusieurs critiques ont prétendu qu'on n'avait jamais élevé de statue à Simon, et qu'on avait pris une statue du dieu *Semon Sangus* pour une statue de Simon. Les Romains avaient en effet un dieu nommé *Semon Sangus*. Sous le pontificat de Grégoire XIII, en 1574, on trouva une statue de ce dieu dans l'île du Tibre, dans le lieu même où saint Justin dit qu'on avait élevé une statue à Simon. Cette statue portait cette inscription : *Semoni-Sanco deo fidio sacrum. Sex. Pompeius Sep. L. Col. Mussianus quinquennalis decurio bidentalis donum dedit*. Ces critiques jugent donc que c'est cette statue qui a donné lieu à saint Justin d'avancer qu'on avait élevé une statue à Simon. Ils disent qu'on ne trouve rien, dans les auteurs païens, qui ait rapport à cet événement ; que Claude haïssait les Juifs ; que le sénat avait chassé de Rome les magiciens ; par conséquent, qu'il n'est pas probable qu'on eût fait un dieu de Simon, Juif et magicien.

Il résulte que ce fait doit du moins paraître douteux. Il en est de même du genre de mort dont plusieurs auteurs font périr Simon. Cet imposteur, disent-ils, s'étant fait élever en l'air par deux démons, dans un chariot de feu, fut précipité par l'effet des prières de saint Pierre et de saint Paul, et mourut de sa chute.

SIMORG, oiseau fabuleux de la mythologie persanne ; les Arabes le nomment *Anka*. On le dépeint comme un oiseau fort extraordinaire, tant par sa taille énorme que par ses autres qualités. Il habite dans les monts Cafs qui environnent la terre, et dévore chaque jour pour sa subsistance les fruits et les autres productions de plusieurs montagnes. Outre cela, il parle, il est raisonnable, et capable de religion ; il joue un assez grand rôle dans les romans et les poésies orientales. Cet oiseau, étant un jour interrogé sur son âge par le roi Kaherman, répondit : « Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le siècle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer 7000 ans, qui font un grand cycle d'années ; j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. »

Le même oiseau, ou un oiseau semblable, est mentionné dans les livres des rabbins, sous le nom de *Bar-Iouknė* ; on peut juger de la taille qu'on lui prête par ce que dit la Gémare d'un de ses œufs qui, étant un jour tombé de son nid, submergea en se brisant soixante villes ou villages, et brisa trois cents cèdres. Elias, dans son Thisbi, dit que c'est sans doute cet oiseau qui est réservé, avec Leviathan et Béhémoth, pour fournir au festin des élus après le jugement dernier.

SIMPLUDIAIRES, honneurs funèbres que

les Romains rendaient aux morts. Festus dit que c'étaient des funérailles accompagnées de jeux où ne paraissaient que des danseurs, des sauteurs et des voltigeurs. Les simpludiaires étaient différentes des funérailles appelées *indictives*, dans lesquelles il y avait en outre des *désulteurs* qui sautaient ou faisaient des voltiges d'un cheval sur un autre.

SIMPULATRICES, vieilles femmes qui, chez les Romains, avaient soin de purifier les personnes qui venaient consulter les dieux, lorsque leur sommeil avait été troublé par des visions nocturnes et des songes effrayants. Elles prescrivaient ordinairement l'eau de mer pour ce genre de purification. Pollux les appelle en grec *Apomactriæ*.

SIMPULE, petit vase de terre ou de bois, dont le col était fort étroit, et dont les anciens se servaient pour faire des libations. C'était dans ce vase qu'était le vin que le sacrificateur goûtait et faisait goûter aux assistants, avant de le répandre entre les cornes de la victime. Sur plusieurs médailles, on voit des couronnes et des urnes d'où il sort des palmes avec le simpule à côté, pour faire entendre que les sacrifices faisaient partie des jeux désignés par les couronnes et les palmes.

SIMULACRE. On donne souvent ce nom, comme celui d'idole, à une statue qui est l'objet d'un culte religieux. « Les Egyptiens, dit Noël, n'eurent d'abord que des temples sans statues. Les Grecs, qui empruntèrent d'eux leurs cérémonies de la religion, se passèrent aussi d'abord de ces représentations sensibles ; et, à leur exemple, les Romains honorèrent les dieux, durant plus de 170 ans, sans leur consacrer de statues. L'usage néanmoins de cette superstition est de la plus haute antiquité chez les Grecs, puisqu'Eusèbe la fait remonter jusqu'au temps de Moïse, qu'il dit contemporain de Cécrops, roi d'Athènes, le premier qui introduisit en Grèce le culte des idoles. Avant lui, ces peuples grossiers adoraient des figures informes. Peu à peu ils leur donnèrent une figure, et choisirent celle de l'homme, sous laquelle ils se représentaient la divinité, par opposition à la croyance des Perses qui, selon Hérodote, ne pensaient pas comme les Grecs, que les dieux eussent choisi la forme humaine. L'opinion des Grecs était fondée sur ce qu'il n'y avait rien dans le monde d'aussi parfait que l'homme, et qui approchât plus de la nature des dieux. On fit d'abord ces simulacres de simple bois, et les Romains n'en eurent que de cette sorte jusqu'à la conquête de l'Asie ; on y employa l'argile ; et c'était encore moins un effet de la pauvreté qu'un sentiment religieux qui les portait à croire que la manière la plus simple d'honorer les dieux était la meilleure. On les fit ensuite de marbre, d'ivoire, d'argent et d'or : tels furent le Jupiter et la Vénus du fameux Phidias. On couronnait ces statues, et on choisissait, pour faire la couronne, la matière agréable à chaque divinité, et qui était sous sa protection : ainsi les fleuves avaient des roseaux autour de la tête. Les Romains consacraient les statues des dieux avec certaines cérémonies et ils croyaient, d'après cela, que les dieux venaient les habiter, ce qui leur faisait donner à ces simulacres les noms mêmes des dieux qu'ils s'imaginaient résider dans les temples. Ils frottaient aussi par dévotion ces statues avec des parfums, et, en certain temps, les lavaient avec de l'eau lustrale. Ils écrivaient leurs vœux sur des tablettes, et les attachaient avec de la cire aux genoux de ces figures ; et, lorsque leurs vœux étaient accomplis, ils le faisaient connaître en suspendant dans le temple leurs tablettes ou quelqu'autre chose. » *Voy.* IDOLATRIE.

SIN, nom que les Japonais donnent aux génies ou esprits qui ont régné sur la terre avant les hommes, et à qui ils attribuent la fondation de l'empire du Japon. Ce sont les plus anciennes divinités de la contrée, et leur culte s'appelle le *Sin-to*. Le mot Sin appartient à la langue chinoise, telle qu'elle est articulée par les Japonais. Les Chinois prononcent *Chin*. Le mot japonais est *Kami*. Voy. CHIN, KAMI, SIN-TO.

SINAN-OMMIS, religieux musulmans, dont l'institut a été fondé par Alim Sinan-Ommi, mort à Elmali, l'an 1079 de l'hégire (1668 de Jésus-Christ).

SINGA, nom de Minerve ou Pallas, chez les Phéniciens.

SINGA-PENNOU, dieu adoré à Ogdour, district de l'Orissa, dans l'Inde. Ce dieu sortit de terre sous la forme d'un morceau de fer, qui fut d'abord honoré sous le nom de *Homa*, jusqu'à ce que la divinité eût révélé en songe à son prêtre son véritable nom qui était *Singa*. Le Radja d'alors le revêtit d'argent, mais il fut volé par un Khond. Le voleur périt misérablement avec un forgeron, son complice, qui voulait faire du dieu une hache. La mère du premier reporta le fer sacré à sa place, et, pour prévenir un nouvel attentat, on construisit sur lui un temple. Cette divinité a des propriétés destructives : l'arbre sous lequel on la place meurt infailliblement ; et, si on le plonge dans l'eau, elle ne tarde pas à tarir. Son prêtre ne peut espérer de vivre à son service au delà du terme de quatre ans, et il lui est impossible de décliner le terrible honneur de desservir son temple.

SINGES. 1° Ces animaux étaient en grande vénération en Egypte, d'où ils passèrent dans l'île de Pithécuse qui leur dut son nom.

2° Les Hindous professent le plus grand respect pour le singe Hanouman, qui a tant contribué à la conquête de l'île de Ceylan par Râma-Tchandra ; aussi on voit son image dans presque tous les temples de Vichnou. *Voy.* HANOUMAN.

3° Les Péguans ont une haute opinion de la sainteté des singes et des crocodiles ; ils regardent même comme sanctifiés les hommes qui sont dévorés par ces derniers. Plusieurs nations de l'Orient croient que le singe est une espèce d'homme sauvage ; d'autres pensent que ces animaux ont été autrefois

ès parfaits, mais que Dieu les ré-
is l'état où ils sont à présent, à
eur méchanceté.
nt le récit des ambassadeurs hol-
Japon, il y a dans cet empire une
nsacrée au culte des singes. L'i-
singe est placée honorablement
destal au milieu du temple, et les
nnent lui apporter leurs offrandes
u'un prêtre frappe sur un bassin
Il y a en outre une multitude de
différentes espèces et en diverses
placés tout autour de la pagode
s piédestaux, soit dans des niches
s voûtes pratiquées le long des
ui sont pareillement l'objet de la
publique.
LLIS, ordre de prêtres ou Gangas
ne d'Angola en Afrique, ou plutôt
dération des Jagas; leur nom si-
r de la terre. On dit que Ngoia-
un des premiers rois d'Angola,
aire adorer comme un dieu, de son
n culte fut aboli après sa mort; il
e les Singhillis qui continuèrent à
comme une des divinités du pays;
ibuaient particulièrement le pou-
re tomber la foudre. Ces prêtres
és de consulter les mânes de leurs
t ils le font par des conjurations
tées ordinairement de sacrifices
ue l'on fait en présence des osse-
rois, conservés pour cet effet après
, dans des espèces de boîtes ou
portatives. Ces ministres, dont
st fondé sur la cruauté et la su-
persuadent aux nègres que tou-
mités qui leur arrivent sont des
vengeance de leurs divinités ir-
qui veulent être apaisées par des
s de victimes humaines. Jamais
humain ne coule assez abondam-
ir gré; les moindres souffles du
me les tempêtes et les orages, en
s événements les plus communs,
la colère et les plaintes des om-
ies de sang. C'est à la suggestion
illis que sont dues les cruautés
ar les nègres sur les peuples voi-
ont eux qui leur persuadent que,
ront inhumains, plus ils plairont
nces inconnues de qui ils croient

, nom que l'on donne quelquefois
, et qu'ils prennent de préférence;
mination, qui signifie les *lions*, leur
ée par Gourou-Govind, le princi-
de leur indépendance. Chacun des
uté même à son nom, comme Go-
h, Randjit-Singh, etc.
ATA, le troisième étage de l'enfer,
Birmans. Les damnés y sont pres-
s et moulus entre deux poutres.
nt tué des animaux, les chasseurs,
urs, souffrent en ce lieu pendant

N SIO, la huitième des observan-
lhiques du Japon; son nom signi-
ance des paroles véritables. Elle fut
fondée par le Bodhisatwa Rioo mio, natif de l'Inde méridionale, qui vivait 800 ans après Chakya-Mouni, et rédigea plusieurs livres de doctrine. Cette observance fut introduite au Japon par le célèbre Ko-bo-daï-si, qui revint de la Chine en 806. Elle y existe à présent sous deux formes, savoir : *Ko-ghi*, d'après l'ancienne règle, et *Sin-ghi*, d'après la nouvelle; cette dernière fut introduite par Negoro-Kakban, mort en 1143. Les partisans de cette observance se servent, dans leurs prières, de la langue sanscrite, et copient encore les livres bouddhiques en caractères dévanagari.

SINHASANA, nom que donnent les Hindous à la résidence des suprêmes gourous ou pontifes des différentes sectes; ce mot est rendu communément par celui de trône; il est composé de *Sinha*, lion, et *asana*, siége, parce que le trône d'un pontife doit être couvert d'une peau de lion; il a cependant coutume de l'être par celle d'un tigre. On trouve quelques-uns de ces Sinhasanas dans divers pays de l'Inde. Toutes les castes et toutes les sectes en reconnaissent chacune un qui leur est particulier.

SINHINI, ou déesse-lionne, divinité inférieure attachée aux Mâtris ou déesses mères selon la théologie des Bouddhistes du Népâl.

SINISIRKKU, appelée aussi *Methola*, déesse des bois et des chasseurs, dans la mythologie finnoise.

SINISTOS, nom du grand prêtre des Bourguignons, selon Ammien Marcellin. Il était le premier homme de l'Etat, et son emploi était à vie; il jouissait ainsi d'un privilége refusé aux rois ou chefs, qui étaient déposés en cas d'échec à la guerre, ou quand la récolte était mauvaise.

SINOIS, surnom de Pan, qui avait été élevé par la nymphe Sinoé. Il y avait à Mégalopolis une statue de Pan Sinoïs.

SIN-SIO, SIN-TO ou SINTOÏSME, c'est-à-dire religion des *Sin* ou esprits, le culte le plus ancien dans le Japon. Le but principal que les sectateurs de cette religion se proposent, c'est d'être heureux en ce monde. Ils ont, il est vrai, quelque idée de l'immortalité de l'âme, et d'un état futur de bonheur ou de malheur; mais ces notions paraissent peu arrêtées chez eux, et ils ne se mettent point en peine de ce qu'ils deviendront dans une autre vie. Tous leurs soins et toute leur attention est d'adorer les esprits qui gouvernent et dirigent les affaires de ce monde, et président immédiatement, chacun selon sa spécialité, à tous les événements de la vie. Ils reconnaissent cependant une divinité suprême, qui habite au plus haut des cieux; ils admettent aussi quelques dieux inférieurs, qu'ils placent parmi les étoiles; mais ils ne les adorent pas et ne leur consacrent aucune fête, croyant que ces êtres sont si fort au-dessus de nous, qu'ils ne peuvent s'intéresser à ce qui nous regarde. Cependant ils jurent par ces dieux supérieurs, et leurs noms sont toujours insérés dans les formules de serment. Mais ils ado-

rent et invoquent les Sin ou Kami, qu'ils regardent comme ayant un pouvoir absolu sur la contrée, et la surintendance de tout ce qu'elle produit, des divers éléments, de l'eau, des animaux et des autres objets; et qui, en vertu de ce pouvoir, peuvent leur faire du bien ou du mal, les rendre heureux ou malheureux en cette vie. Ils sont d'autant plus attentifs à rendre leurs hommages à ces génies, qu'ils semblent être persuadés que cela suffit pour purifier leur cœur, et que par leur secours, ils ne manqueront pas d'obtenir, dans la vie à venir, des récompenses proportionnées à la manière dont ils se seront comportés en celle-ci.

Le principal objet de leur vénération est la déesse *Ten-sio-dai-sin* (le grand esprit de la lumière), dont les Daïris sont issus; viennent ensuite les autres génies qui ont régné sur le Japon, ou qui président aux différents phénomènes de la nature. Chacun a son article à part dans ce Dictionnaire. On élève en l'honneur des Kami des miyas, temples en bois, où le symbole de la divinité est placé au milieu de l'édifice; ce symbole consiste en un miroir et en des bandes de papier blanc attachées à des baguettes de *thuya japonica*. Les côtés de ces chapelles sont garnis de branches vertes de sakari, de myrte et de pin. On y pose aussi deux lampes, une tasse de thé et plusieurs vases remplis de zakki. On y ajoute encore, comme matériel servant au culte ou comme symboles, une cloche, des fleurs, un tambour et autres instruments oculaires. Autour des miyas sont construites les maisons des prêtres, ou plutôt des laïques chargés de présider aux cérémonies du culte et de garder les temples; car le sintoïsme n'a pas de prêtres proprement dits. A des jours et à des temps fixés, les miyas retentissent de prières en l'honneur de la déesse qui fonda l'empire des Daïris, et de tous ceux dont les âmes sont devenues kami. Les sacrifices faits aux Kamis se bornent aujourd'hui à divers mets, du riz, du poisson, du chevreuil; mais il paraît qu'en des temps plus anciens quelques holocaustes humains tombaient sous le couteau des prêtres. Cependant on n'a pas besoin d'aller dans les temples pour faire ces sacrifices; un de mes amis, témoin oculaire, voyait souvent les gens de la campagne porter ces offrandes sur une pierre dressée dans les champs ou sur le haut d'une colline, et adorer le kami sans intervention du prêtre. Chaque district a ses divinités tutélaires qu'implorent les passants et les voyageurs. Toute gorge dangereuse, tout cap battu par la tempête, a son patron spécial, à qui l'on offre des aliments pour lui demander ses faveurs. Les marins leur présentent en passant des crabes, des poissons d'eau douce, de l'ail et des crevettes.

Les principaux points de la doctrine du Sin-to, ceux qui, dans l'opinion de ses sectateurs, les rendent agréables aux Kamis, et dignes d'obtenir l'avantage d'être reçus, aussitôt après leur mort, dans des lieux de félicité, ou, ce qui les intéresse davantage, de jouir dès cette vie d gue suite de bénédictions tempor les suivants : 1° la pureté inté cœur, ou l'abstention du péché; 2 extérieure, ou l'abstention de to peut rendre l'homme impur; 3° u vation exacte des fêtes solennelles 4° le pèlerinage aux saints lieux vince d'Ize. A quoi quelques perso dévotes ajoutent, 5° matter son mortifier sa chair. Mais de ces cin celui auquel ils attachent plus d'i est le soin d'éviter les souillures c qui peuvent se contracter de trois par le sang, par l'usage de la ch mort de ses proches. Recevoir su quelques gouttes de son propre s celui des autres, rend impur pen jours; manger de la chair des qua à l'exception de celle du daim, imp souillure de trente jours; manger laille, pourvu que ce ne soient p seaux aquatiques, des faisans ou d rend impur pendant deux heures s L'impureté que l'on contracte en animal, en assistant à l'exécution minel, en entrant dans la maison un mort, dure toute la journée. Ma grande et la plus longue souillure que l'on contracte par la mort de ches; elle augmente en proporti proximité des degrés de parenté, que celle qui provient de la mort ou d'une mère est la plus consid toutes. Pendant tout le temps que pureté on est abominable aux Kamis et on ne peut approcher de ples.

L'introduction de la religion de dans le Japon a provoqué un schi le sintoïsme, qui s'est divisé en de L'une est appelée *Youits;* elle com orthodoxes qui ont persisté avec constance dans la religion et les de leurs ancêtres, et n'y ont pas v frir le moindre changement; mai en petit nombre, et les Kanousi siastiques en composent la majeu L'autre secte est celle des *Rio-bou* ci sont une espèce de Syncrétistes leur propre satisfaction, et pour une connaissance plus étendue d gion, surtout par rapport à l'état âmes, s'attachent à concilier le bo avec la religion antique du Japon posent que l'âme d'Amida, fils sp Bouddha, a passé par le moyen de migration dans leur grande déesse daï-sin. La plupart des Sintoïstes rent de cette secte; elle est profess Daïri et toute sa cour.

SIONA, déesse de la mythologi nave. Elle avait pour fonction d'in pensées d'amour, de dompter les belles, et de rapprocher les deux l'attrait du plaisir. Les amants port nom.

SIONITES. 1° Petite secte nor

fait scission avec l'Eglise protes-
lie, fut exilée en 1743, et obtint
iivante, du roi de Danemark, la
i de s'établir dans le Holstein. Ils
à Altona au nombre de 48, tant
ue femmes et enfants. Ils se don-
ıme inspirés et investis du don
ítie. Les hommes portaient une
be; chacun avait une ceinture de
bras un bandeau blanc sur lequel
é en rouge le mot *Sion*, auquel
. un caractère mystique. C'était
ısenter le règne du roi Sion, dont
les enfants, et ce roi considérait
t le mal qu'on leur faisait comme
nême. Ils distribuaient des passe-
grégation à leur société. Quelque-
la congrégation gravissait une col-
de Brostel, pour y célébrer l'office
Tous les jours, ils allaient se pros-
s une prairie voisine de la ville et
t leurs prières à haute voix. Ils
vaient la cène et le baptême des
'est pourquoi ils rebaptisaient les
changeaient leur nom. Cette secte
de temps, car le gouvernement
nit de se retirer, parce qu'ils refu-
se soumettre aux lois, surtout re-
à la célébration des mariages. Les
rèrent, d'autres quittèrent leur
leur ceinture, et se conformèrent
pays. Leurs mariages furent réha-
ant le rite luthérien, même ceux
inistres et de leurs prophètes.
utre secte de Sionites parut, vers
ı Rzcozorz en Bohême. Ils tiraient
coteau où ils résidaient et qu'ils
t comme aussi sacré que la mon-
e nom près de Jérusalem. Ils se
rétiens, bien qu'ils rejetassent le
arce qu'il est écrit dans les Actes
s : Vous serez baptisés dans le
it. Quelques-uns préféraient la
n et furent nommés *Abrahamites*.
a à les convertir, les uns par l'ins-
es autres à coups de bâton.
DZOU et SIO-SO-ZIO. Ce sont les
hautes dignités ecclésiastiques
Bouddhistes du Japon.
-SIN, nom que les Japonais don-
personnages qui ont été déifiés
de leurs vertus ou de leurs ex-
i sont ainsi devenus *kami* ou *sin*
mort, et que la nation regarde
es génies tutélaires. Dans cette
ırent aussi quelques animaux,
nari ou renard, et les animaux
it le nom du signe du zodiaque,
el le Daïri est né.
O ou SIOU-DO-SIO, c'est-à-dire
thode des philosophes; une des re-
atiquées au Japon, où elle a été
le la Chine. C'est une espèce d'a-
des doctrines de *Kosi* (Confucius),
ıcius), et *Ro-si* (Lao-tseu). Cette
ie, en tant qu'elle se rapporte à la
de la vertu et de la morale, peut
ite à cinq articles qu'ils appellent
Re, *Tsi* et *Sin*. Le *Dsin* enseigne à
vivre vertueusemen.; le *Gi*, à rendre justice
à tout le monde; le *Re*, à être civil et poli; le
Tsi établit les maximes d'un bon et sage gou-
vernement; le *Sin* traite de la conscience
pure et de la droiture de cœur.

Les Sioutoïstes ne reconnaissent point la transmigration des âmes; ils croient une âme du monde, un esprit universel, une puissance répandue dans l'univers, qui anime toutes choses, et reprend les âmes séparées des corps, comme la mer reçoit toutes les rivières et les eaux qui s'y jettent de tous les points du globe terrestre. Cette âme du monde est le réceptacle commun des âmes; d'où celles-ci peuvent sortir de nouveau, pour animer d'autres créatures. Ils confondent cet esprit universel avec l'être suprême, lui attribuant toutes les perfections et qualités divines qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ils se servent fréquemment du mot *Ten*, ciel ou nature, dans les choses qui regardent intimement la vie et les actions de l'homme. Ainsi ils remercient le ciel et la nature, pour les nécessités de la vie qu'ils croient en recevoir. Quelques-uns d'entre eux admettent un être intellectuel, incorporel, qui est le gouverneur et le directeur, et non point l'auteur de la nature; ils prétendent même qu'il est une production de la nature, engendré par *In* et *Yo*, le ciel et la terre, l'un actif, l'autre passif, l'un principe de génération, et l'autre principe de corruption. C'est de la même manière qu'ils prétendent que les puissances naturelles sont des êtres spirituels. Ils croient le monde éternel, et supposent que les hommes et les animaux ont été produits par In et Yo, le ciel et les cinq éléments sublunaires.

Comme ils n'admettent point de dieux, ils n'ont ni temples, ni forme de culte. Ils se conforment aux usages généraux du pays en ce qui concerne les honneurs à rendre aux pères, mères et autres parents décédés; ils le font en mettant sur une table toutes sortes de viandes, crues ou apprêtées, en faisant brûler des bougies devant leurs images, en se prosternant jusqu'à terre devant leurs tablettes. Ils font aussi tous les ans ou tous les mois des repas où on invite la famille et les amis du défunt; ils s'y rendent avec leurs plus beaux habits, après s'être lavés et nettoyés durant trois jours, pendant lesquels ils s'abstiennent du devoir conjugal, et ne touchent à rien d'impur. A l'égard de la sépulture des morts, ils ne les brûlent pas, mais ils gardent le corps durant trois jours, et le mettent ensuite dans une bière, couché sur le dos, comme en Europe, mais la tête élevée. Quelquefois le cercueil est rempli d'épices et d'herbes odorantes, pour préserver le corps de la corruption, et lorsque tout est prêt, ils accompagnent le défunt au tombeau, et l'enterrent sans autre cérémonie. Non-seulement ils ne regardent pas comme une honte de se donner la mort, mais ils préconisent le suicide et le regardent comme une action héroïque et recommandable.

Ils ne célèbrent aucune fête, et ne rendent

de respect aux dieux du pays qu'autant que l'exigent les devoirs de la civilité et le savoir-vivre. La pratique de la vertu, une conscience pure, et une honnête vie sont le seul but où ils visent. On les soupçonna autrefois de favoriser secrètement la religion chrétienne; c'est pourquoi, après que cette religion eut été extirpée par le feu et les autres supplices, on leur ordonna d'avoir chacun un simulacre ou au moins le nom d'un des dieux adorés dans le pays, placé en un lieu honorable de leur maison, avec un pot de fleurs et un encensoir devant. Ils choisissent ordinairement Kwan-on ou Amida, dont ils placent les idoles derrière le foyer, à la manière du pays. On voit dans leurs écoles publiques le portrait de Confucius.

Autrefois cette secte était fort nombreuse; les arts et les sciences étaient cultivés, et faisaient de grands progrès parmi eux; ainsi la meilleure partie de la nation faisait profession de cette philosophie; mais la persécution inouïe que souffrit la religion chrétienne diminua beaucoup le nombre de ces philosophes, et les sectateurs de Confucius ne jouissent plus de la même considération. La rigueur extrême des édits du Daïri les a rendus plus retenus, même dans la lecture des livres des philosophes chinois, qui auparavant faisaient les délices et l'admiration de la nation.

SIOU-ZA, titre des supérieurs de couvent chez les Bouddhistes du Japon.

SIR, un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Sibérie asiatique.

SIRAT, pont que les Musulmans supposent dressé au-dessus de l'enfer; il est plus fin qu'un cheveu, plus affilé qu'un rasoir. Les élus, au jugement dernier, le passeront avec la vélocité du vent et la rapidité de l'éclair, soutenus qu'ils seront par les bons anges; mais les réprouvés y glisseront et seront précipités dans les abîmes du feu éternel.

SIRÈNES, déités marines, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. Elles avaient une voix ravissante, et, par la mélodie de leurs chants, elles entraînaient les passagers, pour lesquels elles étaient invisibles, à se précipiter dans la mer où ils se noyaient. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment *Parthenope*, *Leucosie* et *Ligée;* d'autres, *Aglaophone*, *Thelxiépie* et *Psinoé;* tous ces noms roulent sur la douceur de leur voix et le charme de leurs paroles. D'autres mythologues en portent le nombre jusqu'à huit.

« Hygin raconte qu'au temps du rapt de Proserpine, les sirènes vinrent dans la terre d'Apollon, c'est-à-dire dans la Sicile, et que Cérès, en punition de ce qu'elles n'avaient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en oiseaux. Ovide dit, au contraire, que les sirènes, désolées du rapt de Proserpine, prièrent les dieux de leur accorder des ailes pour aller chercher cette princesse par toute la terre. Elles habitaient des rochers escarpés sur les bords de la mer, entre l'île

de Caprée et la côte d'Italie. L'o
prédit aux sirènes qu'elles vivra
de temps qu'elles pourraient arrête
passants; mais que, dès qu'un se
rait sans être arrêté pour toujo
charme de leur voix et de leurs par
périraient. Aussi ces enchanteresse
quaient pas d'arrêter, par leur harm
ceux qui arrivaient près d'elles
avaient l'imprudence d'écouter leu
Elles les enchantaient si bien, qu'il
saient plus à leur pays, et que, c
sorcelés, ils oubliaient de boire et
ger, et mouraient faute d'aliments
des environs était toute blanche
ments de ceux qui avaient péri de
Cependant, lorsque les Argonautes
auprès de l'île qu'elles habitaient
rent de vains efforts pour les attire
prit sa lyre, et les enchanta elles-
tel point qu'elles devinrent muett
tèrent leurs instruments dans la me
qui devait passer dans son navire
sirènes, averti par Circé, boucha le
de tous ses compagnons avec de la
fit attacher au mât du navire par le
par les mains, afin que, si, charm
doux sons et par les attraits des s
lui prenait envie de s'arrêter, se
gnons, qui avaient les oreilles b
loin de condescendre à ses désirs, l
plus fortement avec de nouvelles
selon l'ordre qu'il leur en avait d
précautions ne furent pas inuti
Ulysse, malgré l'avis donné du da
quel il allait s'exposer, fut si enc
sons flatteurs de ces sirènes, et
messes séduisantes qu'elles lui fai
lui apprendre mille belles choses
signe à ses compagnons de le délier
n'eurent garde de faire. Les sirène
pu arrêter Ulysse, se précipitèren
mer, et ce lieu fut depuis appel
nom, *Sirénide*.

« Les sirènes, selon l'opinion de
avaient la tête et le corps de femn
la ceinture, et la forme d'oiseau d
turé en bas; ou bien elles avaie
corps d'oiseau et la tête de femn
les trouve représentées de ces deux
sur les anciens monuments et dan
thologues. On leur met à la main d
ments : l'une tient une lyre, l'a
flûtes, et la troisième un roulea
pour chanter. On les peint aussi
miroir. Quelques auteurs moderne
tendu que les sirènes avaient la
poisson de la ceinture en bas; ma
aucun auteur ancien qui nous ait
les sirènes comme femmes-poisso

« D'autres disent que les sirèn
des femmes de mauvaise vie, qu
raient sur les bords de la mer de
qui, par tous les attraits de la vol
raient les passants et leur faisaie
leur course, en les enivrant de d
prétend même que le nombre et le
trois sirènes ont été inventés sur
volupté des sens, la musique,

sont les attraits les plus puis-
attacher les hommes sensuels.
toi on a tiré l'étymologie de si-
ot grec σειρά, qui signifie une
nme pour dire qu'il était en
te impossible de se tirer de leurs
se détacher de leurs attraits.
érive leur nom de σειρὴν, petit
-être serin).
as rapporte encore une fable sur
Les filles d'Achéloüs, dit-il, en-
ır Junon, prétendirent à la gloire
nieux que les Muses, et osèrent
ıu combat; mais les Muses les
ıes, leur arrachèrent les plumes
t s'en firent des couronnes. En
d'anciens monuments qui repré-
Muses avec une plume sur la
n dit que les sirènes eurent un
de Surrente. » (Noël, *Diction-
Fable.*)

et SIRONIE, déesse dont le nom
ıne inscription trouvée naguère
n avec les bains romains : *Deo
Sironæ, Julia Frontina V. S. L.*
ette inscription et sur deux au-
ées par Gruter, son nom est ac-
d'Apollon, sous la protection
ent les eaux thermales, en sa
ieu de la médecine. La première
iptions a été trouvée dans le voi-
ıme, et l'autre dans le Palatinat.

, c'est-à-dire *trentième jour*, priè-
onies religieuses que les Parsis
ıt en mémoire d'un défunt, le
ur après sa mort, le trentième
ème mois, le trentième jour du
ois, et ensuite tous les ans, le
ur après l'anniversaire. Le livre
tenues ces formules liturgiques
e nom de *Sirouzé*.

ş, hérétiques du XIII[e] siècle; ils
nêmes sentiments que les Vau-
ı'est qu'ils avaient plus de res-
sacrement de l'Eucharistie.

inité indienne, incarnation de
ouse de Vichnou. Elle fut trouvée,
t, dans un sillon que le roi Dja-
de tracer pour un sacrifice; et il
st pourquoi elle est appelée en
fille de Djanaka, fille de la Terre
sacrifice. Donnée pour épouse à
dra, incarnation de Vichnou,
asion de la conquête de l'île de
Ravana. *Voyez* son histoire ra-
ong à l'article RAMA-TCHANDRA.
rons seulement ici que, selon le
vartta pourana, ce ne fut pas
me qui fut enlevée par Ravana,
nbre, et que ce fut cette ombre
par l'épreuve du feu, afin de
qui l'occasion de rendre à Rama
même de son épouse. Une tra-
ienne disait la même chose de la
ène.

déesse hindoue, honorée par les
r qu'elle préserve leurs enfants
vérole. On la dit fille de Brahmâ
Kartikéya, général des armées
célestes; et elle est représentée sous la figure d'une femme vêtue de rouge, montée sur un paon, et tenant un coq. On fait rarement des statues de cette déesse; mais on lui consacre de petites poupées ou bien on la symbolise par une pierre à broyer. Ces emblèmes sont couverts d'un morceau d'étoffe jaune et placés sur une plate-forme ou au pied d'un figuier d'Inde.

SITALA-CHACHTHI, cérémonie religieuse que les Indiennes mariées et qui ont des enfants accomplissent le sixième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Magha (3 février). Elle a aujourd'hui pour but spécial de garantir les enfants de la petite vérole; mais autrefois il paraît que son objet était en général de leur procurer la santé par l'entremise de la déesse Chachthi, appelée maintenant Sitâla. Selon la légende, elle a été instituée par le roi Priyavrata, en reconnaissance de ce que cette déesse avait rendu la vie à son fils décédé. Le nom de *Chachthi*, qui signifie sixième, fut donné, dit-on, à cette déesse, parce qu'elle est la sixième partie de Prakriti; mais il est évident qu'il vient du jour mensuel où on lui offre des vœux, et dont elle est la personnification. Ce jour-là il est défendu de rien faire cuire pour les repas; tout doit être préparé dès la veille, et on mange froid, pour honorer *Sitala* dont le nom signifie froid. On lui offre des fleurs et des fruits, et les mères lui font en même temps cette prière : « O Chachthi! comme tu es froide; préserve mes enfants de la chaleur de la fièvre. »

SITALCAS, surnom d'Apollon. Il avait à Delphes une statue haute de 35 coudées, provenant d'une amende à laquelle les Phocéens avaient été condamnés par les Amphitryons pour avoir labouré un champ consacré à ce dieu.

SITA-PADRES, religieux mendiants de l'Inde, appartenant à la secte des Vaichnavas. Leur nom semble indiquer qu'ils sont dévoués d'une manière spéciale au culte de Sita, épouse de Râma.

SITEL-NAZUENZIAP, divinité de l'île d'Oualan, l'une des Carolines occidentales. C'était un homme de la tribu des Penmai, à moins que ce ne soit cette tribu qui descende de lui. Il avait deux femmes, Kajoua-sin-liaga et Kajoua-sin-nionfou, et quatre enfants, Rin, Aourieri, Naitouolen et Seouapin.

Sitel-Nazuenziap n'a ni temples, ni moraïs, ni idoles. Dans chaque maison, on dispose un endroit particulier dans lequel une baguette longue de quatre à cinq pieds, pointue par un bout et cannelée par l'autre, représente le commun pénate, qui se contente de l'offrande la plus médiocre, savoir des branches et des feuilles de Seka. La trompette marine, qui est aussi déposée là comme sa propriété, pourrait faire supposer que c'était un guerrier; car le son de cette conque est le signal de la guerre dans toute les îles de la mer du Sud. Un fil tendu d'un arbre à l'autre et garni de petites fleurs rouges est encore un modeste hommage

adressé à Sitel-Nazuenziap. La boisson de seka fait indubitablement partie de leurs rites religieux : car ils ont une telle vénération pour la plante même, qu'ils n'aiment pas à la voir toucher par les étrangers. Elle est comme une oblation en l'honneur de Nazuenziap, et la prière suivante qu'ils récitent en cette occasion, et toujours avec respect, est vraisemblablement la formule de l'offrande. La voici :

Tala elene seka mai..... Sitel-Nazuenziap. (Penmai.)

Bin seka.
Naitoudlen seka. } (*Penmai.*)
Semmapin seka.
Chiéchon seka. (*Ton.*)
Mananziaona seka. (*Lisingai.*)
Kajoua-sin-Liaga seka. } (*Penmai.*)
Kajoua-sin-Nionfou seka.
Olpat seka. (*Lisingai.*)
Togoja seka. (*Ton.*)

Toute cette prière, à l'exception des trois premiers mots, se compose de noms propres, avec l'addition du nom de la plante sacrée. Parmi ces noms se trouvent ceux des femmes et de trois fils de Sitel-Nazuenziap, et à la suite celui du chef actuel Togoja. Chacun de ces personnages est regardé comme appartenant à l'une des trois tribus dans lesquelles se partage la nation, ainsi qu'il est marqué dans les parenthèses à la suite de leurs noms.

SI-TEN-O, un des dieux ou Kamis adorés dans le Japon.

SITHNIDES, nymphes originaires du pays de Mégare. L'une d'entre elles eut une fille dont Jupiter devint amoureux, et de ce commerce naquit Mégarus, fondateur de Mégare. Dans cette ville était un magnifique aqueduc bâti par Théagène, tyran de Mégare ; les habitants appelaient l'eau de cette fontaine l'eau des nymphes Sithnides. Cette fontaine subsiste encore aujourd'hui, et les femmes grecques y vont laver leur linge.

SITICINES. Les Romains appelaient ainsi ceux qui jouaient d'une sorte de flûte aux funérailles des morts. Ces flûtes ou trompettes différaient des autres, en ce qu'elles étaient plus longues et plus larges, comme on le voit dans les anciens monuments ; elles jouaient en conséquence sur un ton plus grave à raison de la largeur du corps de l'instrument.

SITO, nom sous lequel Cérès était connue et adorée par les Syracusains, comme inventrice de l'agriculture ; il vient de σιτὸν, champ de blé.

SITON, dieu des Phéniciens, le même que Dagon, fils d'Uranus. Philon dit que Dagon fut l'inventeur de la charrue, ce qui concorde parfaitement avec son nom, car *dagan* signifie du blé. Il en est de même du nom Σιτὸν que lui donnaient les Grecs, et qui désigne dans leur langue un champ de blé.

SITSI-GOUATS, la quatrième fête annuelle des Japonais ; son nom signifie septième lune, parce qu'en effet on la célèbre le septième jour du septième mois. On l'appelle encore *Sits-Sek*, la septième soirée, *Sei-Sek*, la soirée des étoiles. Elle a été étal
neur de deux constellations, sav
rande et le Nourrisseur de chi
mière se compose de trois é
Lyre, la seconde est le bouv
fondée sur une fiction chinoise
substance :

A l'est de la voie lactée, nom
Chinois et les Japonais le fleuve
vait Siok-Sio ou Tana-bata, f
rare beauté, et fille de l'empe
Elle s'occupait, dans sa solitu
une étoffe très-fine, composée
de nuages. Aucune partie de so
tait consacrée ni à ses amusem
toilette. L'empereur, affligé de
vie solitaire, la maria au génie
stellation Inkai ou Kengiou,
très-bien fait, qui demeurait a
voie lactée, et avec lequel, par
cendance insigne, elle eut la
d'habiter. Ce nouveau genre de
tant, qu'elle négligea son ouvra
reur céleste en fut outré, la sé
mari, et la fit retourner à l'es
lactée ; mais il leur accorda la
voir une fois chaque année, c
tième nuit du septième mois, p
ter du devoir conjugal. Il résul
rangement que ces deux const
vaillent encore à présent pour
monde, ce qui les met en grand
chez les Chinois et les Japonais.
voquent pour obtenir la bénédic
une longue vie, des richesses et
progrès dans les arts et dans l
Les femmes enceintes les prie
sister dans leurs couches ; les
leurs broderies et leurs ouvrages
les garçons dans leurs travaux
leurs études et la poésie. Tous
tent en offrande de l'eau, du feu,
des fleurs, du zakki, des sucre
gumes, des melons, des melon
aiguilles, des fils de soie et de
épithalames, des vers de noces,
et des pièces d'écriture soignée,
sage du pays. Les Japonais
sacrifice *Kikko-no-massouri*,
commença chez eux l'an 749.

Ce jour-là, on dresse à la c
quatre tables en plein air, dans
venable. On y place plusieurs
servent d'offrandes : un vase
pure, pour y contempler ces ét
chandeliers avec des bougies a
dant toute la nuit ; on brûle
dans un petit vase. Des Japon
pensent que cette fiction chino
gatoire au respect dû au dieu d
en général, on considère ces de
tions comme ayant beaucoup d'i
le globe terrestre. Anciennem
d'usage à la cour du Daïri de
ans, ce jour-là, des poëmes de
caractères, sur des morceaux d
longs ou carrés, de différentes co
attachait ensuite aux branches
vert. C'est encore à présent un

our les ecoliers, qui se livrent à
ortes de jeux, et élèvent des bâ-
nbou, où ils attachent des vers de
. pour montrer les progrès qu'ils
eurs études.
IEN-IRSENE, un des dieux subal-
Tchouwaches, peuple de la Sibérie.
ι SIWA, divinité des Hérules. On
ntait nue, tenant d'une main une
de l'autre une grappe de raisin.
uns veulent que ce soit la même
nsiva. Voy. SIBA.
), troisième personne de la tri-
triade divine, chez les Hindous.
eu de la destruction; mais au rôle
;teur il joint une qualité qui pa-
rd opposée, mais qui s'y confond
ient, d'après les idées de la philo-
lienne, c'est la reproduction. Les
roient que rien de ce qui existe
it absolument, et que la mort n'est
ritable transformation, après la-
éléments d'un être en reproduisent
ou servent à la formation de plu-
ι conçoit donc que le dieu de la
ı soit en même temps, pour ces
elui de la reproduction et de la
.
ncore une multitude d'autres noms
incipaux sont *Roudra*, *Hara*, *Ou-*
; ses sectateurs l'appellent *Bhaga-*
Iswara, *Mahadéva*, ce qui signifie
ême, le seigneur, le gouverneur
grand dieu.
's indiens rapportent que ce dieu,
ı séjour céleste, descendit sur la
arna dans la caste des Brahmanes,
ıdi ou religieux de profession. Sa
; pénitent offrit un monstrueux
austérités et de déréglements, de
ıs et de débauches; mais il se fa-
ôt du désordre dans lequel il s'était
épousa Parvati, fille du roi des
, avec laquelle il passa mille ans à
plaisirs sensuels. Indignés que
ıorât sa divinité par un si long
c une mortelle, Brahmâ et Vich-
ent à ce sujet de vaines représen-
se décidèrent enfin à user de vio-
r le séparer de sa femme, qui en
; douleur. Après cette séparation
a se mit à errer parmi le monde,
ırtout des traces de son impudi-
t dans une de ces pérégrinations,
'e lui produisit un fils qui avait six
qui fut allaité par les six Pléiades.
mé Kartikéya.
entrefaites Parvati naquit une se-
;, sous le nom de Sati, fille du roi
iva l'épousa de nouveau et lui fit
'immortalité. Mais, malgré son ar-
', celle-ci était privée du bonheur
r mère. Un jour cependant qu'elle
ain, un fils lui naquit de la sueur
de son sein, et cet enfant se trouva
ıp aussi grand que s'il avait eu

ouve encore ce nom écrit *Sib*, *Chib*, *Chi-*
Shiva, etc.

vingt ans; c'était Ganésa. A son retour chez lui, Siva, qui ignorait ce qui s'était passé, conçut une si grande jalousie de voir ce jeune homme s'entretenir familièrement avec Parvati, qu'il résolut de la quitter une seconde fois; mais la déesse l'apaisa en lui racontant la manière miraculeuse dont elle avait eu cet enfant; et Siva combla d'affections le jeune Ganésa, comme s'il eût été son propre fils.

Cependant son bonheur ne tarda pas à être troublé par le mécontentement que lui occasionna son beau-père. Dakcha résolut de faire un sacrifice et un festin solennel pour célébrer la naissance merveilleuse de son petit-fils; il y invita tous les dieux, à l'exception de Siva, qui avait un jour dédaigné de le saluer dans une assemblée. Le dieu, piqué au vif, jura de tirer de cet affront une vengeance éclatante. Il se rendit écumant de rage au lieu du festin, vomit un million d'injures contre les conviés, s'arracha une poignée de cheveux, en frappa le sol, et il en sortit aussitôt un géant d'une taille prodigieuse. Ce fut Virabhadra, considéré encore comme un autre fils de Siva. Celui protesta hautement qu'il allait venger l'outrage fait à son père, et ne craignit pas d'attaquer les dieux; il frappa les uns et mutila les autres. Il donna entre autres un si furieux soufflet au Soleil, qu'il lui fit sauter toutes les dents hors de la bouche; c'est pourquoi encore aujourd'hui les Hindous n'offrent à cet astre que du lait, du beurre, de la bouillie, des fruits bien mûrs et autres choses tendres et faciles à manger. Virabhadra ne traita pas mieux le dieu de la lune; il lui meurtrit le visage de telle sorte qu'on aperçoit encore à présent les contusions. Il tua ensuite le roi Dakcha, et trancha la tête à Ganésa, cause involontaire de tout ce tumulte; mais Siva, pour rendre ce fils à la vie, lui plaça sur les épaules la première tête qu'il trouva à sa portée; c'était celle d'un éléphant. (Toutefois nous avons consigné, à l'article GANÉSA, des versions toutes différentes sur cette substitution de la tête d'éléphant à celle du fils de Parvati; mais les Hindous ne se piquent pas d'unité dans leurs légendes.) Siva, transporté de joie à la vue de son fils ressuscité, l'embrassa, et lui enjoignit d'aller par le monde pour chercher une femme, à condition néanmoins qu'il ne se marierait pas qu'il n'en eût trouvé une aussi belle que sa mère. C'est pourquoi on place sa statue sur les chemins, sous la forme qu'il a eue depuis sa résurrection, c'est-à-dire avec une tête d'éléphant, afin que, voyant toutes les femmes qui passent devant lui, il puisse facilement en choisir une qui ressemble à sa mère; on assure cependant qu'il n'a pu encore en trouver une qui pût égaler Parvati en beauté. Quant à Dakcha, les dieux remplacèrent sa tête par une tête de bélier.

Quelque temps après, Siva, par l'ordre exprès de tous les dieux, partit à la recherche de Brahmâ, qui, sous la forme d'un cerf vivait dans les forêts avec sa propre fille d'une manière très-déréglée et fort scanda

[illegible] une pénitence [illegible] les Brahmanes [illegible] Siva se dépouilla [illegible] ses vêtements, se couvrit le corps [illegible] au milieu des [illegible] la main le crâne de son [illegible] pour et nuit. [illegible]

[illegible] cependant [illegible] quelque peu [illegible] et la solitude commençant à lui [illegible] il s'éloigna de sa retraite [illegible] de village en village. Pendant [illegible] il arriva dans un désert [illegible] il y avait des Brahmanes qui menaient une vie pénitente, et qui tous avaient des femmes parfaitement belles. Il lui prit envie de se faire aimer de ces femmes, et pour y parvenir il alla tout nu demander l'aumône dans le village où elles habitaient : mais se [illegible] de ses propres charmes, il employa [illegible] pour se faire aimer, et il fit que ces saintes pénitentes, cédant à la puissance des sortiléges, quittèrent leurs maisons, leurs familles et leurs maris pour le suivre partout où il voulait les conduire. Pénétrés de l'affront qu'ils venaient de recevoir, les Brahmanes s'assemblèrent, et firent contre lui de terribles imprécations, que le dieu fût pour jamais mis hors d'état de satisfaire dans la suite sa luxure. Cette aventure lui causa une douleur et une affliction inexprimables : et ce fut pour soulager en quelque façon la peine qu'il en ressentit, qu'il promit d'accueillir favorablement dans le Kailasa, son paradis, tous ceux qui adoreraient d'un culte particulier l'organe dont il avait été privé. De là le culte du Linga. Siva néanmoins ne laissa pas de se marier dans la suite avec la Ganga, déesse du Gange, que les Hindous représentent comme une fort belle femme.

Enfin, après une foule d'incidents que nous passons sous silence, Siva se vit un jour exposé au plus grand danger qu'il eût jamais couru, et auquel il aurait infailliblement succombé sans l'intervention de Vichnou. Un géant nommé Bhasmeswara, ou seigneur de la cendre, ayant fait, pendant plusieurs années, une pénitence très-austère en l'honneur de Siva, pria ce dieu, avec beaucoup d'instance, de lui accorder un privilége qui pût le distinguer des autres hommes. Siva, pour récompenser sa dévotion et son zèle, lui accorda assez inconsidérément le pouvoir de réduire en cendres tous ceux sur la tête desquels il poserait la main. Le géant, curieux de connaître si la puissance dont il venait d'être investi était réelle ou imaginaire, s'approcha du dieu et voulut lui mettre la main sur la tête. Siva reconnut aussitôt l'imprudence qu'il avait commise, et eut besoin, pour se garantir du danger, de toute son adresse et de la connaissance qu'il avait dans l'art magique. Il se rendit tout à coup si petit qu'il put se cacher sous la coquille d'une noisette. Le téméraire serait peut-être parvenu à l'y trouver, si Vichnou, ay[ant eu con]naissance du péril qui menaçait son [ami, ne] se fût présenté au géant sous l'ap[parence] d'une femme parfaitement belle. T[ransporté] [illegible] par une subite et violente [passion,] Bhasmeswara ne songea plus qu'à [illegible] pour à un objet aussi séduisant, et ab[andonna] ses poursuites. Il pria la dame d'ag[réer qu'il] l'accompagnât jusque chez elle; cel[le-ci ré]pondit à ses avances, mais lui fit [observer qu'] ayant embrassé depuis plusieur[s années] une vie pénitente, son corps était d[evenu d'une] malpropreté horrible; que ses cheveux [n'avaient] pas été peignés depuis ce temps-là [et que les] oiseaux mêmes y avaient fait leurs nid[s] [illegible] : qu'en conséquence il eût à [illegible] tout d'abord à la rivière voisine pour [illegible] et ses cheveux. Le géant, aveug[lé par la] passion, ne vit pas le piége qui lui éta[it tendu;] il courut à la rivière, s'y lava tout l[e corps,] et voulant aussi laver ses cheveux, [il mit] ses deux mains sur sa tête, et il fut [réduit en cendres] en un instant, en vertu du don fatal [qu'il ve]nait de recevoir.

Vichnou s'empressa d'aller rass[urer Siva, qui] sortit de sa coquille, lui [témoigna] toute sa reconnaissance, et se promi[t] [illegible] dorénavant des fave[urs aussi] dangereuses. Mais quand il eut appr[is] [illegible] que Vichnou avait f[ait pour] [illegible] son ennemi, il conçut une [illegible] même de lui voir reprendre sa for[me fémin]ine. Vichnou, qui connaissait bien [illegible] de Siva, s'en défendit quelque temp[s,] [illegible] par y consentir. A [la vue de] cette forme séduisante, Siva fut [tellement] transporté d'amour, qu'au même [moment] [illegible] sur les bras de Vichnou un [en]fant qui fut nommé *Hari-Hara Pou[tra]*, [c'est]-à-dire fils de *Hari* Vichnou, et de *Ha[ra]* [illegible]

On raconte que Siva, voulant conso[mmer d']un coup de main la ruine des Asour[as] [illegible] et s'emparer du *Tripoura*, tr[iple for]teresse dans laquelle ils s'étaient retran[chés,] [illegible] la terre en deux parties égales, [illegible] une en guise d'arme. Il fit de Brahmâ [illegible] l'armée : les quatre Védas lui se[rvirent de] chevaux : Vichnou fut destiné à fai[re office] de flèche : il prit pour son arc le m[ont Mé]rou : et, au lieu de corde, il se serv[it de la] tendre du serpent Vasoukhi. Dans [cet équi]page formidable, Siva conduisit s[on armée] contre les ennemis des dieux, leu[r prit les] trois forteresses qu'ils avaient const[ruites, et] les extermina tous jusqu'au dernie[r.]

Siva réside avec sa femme Parv[ati, appe]lée aussi *Dourgâ*, *Bharani*, *Kali*, *D*[illegible] dans le Kailasa, qui est un ciel su[périeur à] celui d'Indra; ils sont assis sur un t[rône] entouré de génies, de démons et [de servi]teurs de tous les ordres. A la fin d[es temps] c'est lui qui embrasera et consum[era] les mondes; tout périra, les hom[mes, les] esprits, les dieux mêmes. Brahm[â et Vi]chnou n'existeront plus; Siva se[ul, sous] la forme d'une petite flamme, da[ns] les ruines fumantes de l'univers [illegible] tôt dans la solitude immense de [illegible] mais après une nuit d'une incomm[ensurable]

cette petite flamme vivifiera le
s êtres, et tout renaîtra pour re-
r une nouvelle période d'exis-

ésente Siva sous la forme d'un
nt la couleur est blanche ou ar-
a cinq faces, un œil et un crois-
haque front, et quatre bras; son
st une peau de tigre. D'une main
e hache, de l'autre une biche; la
bénit, et la quatrième rassure ou
a pour arme le *trisoula* ou trident,
s on lui donne un *tamri*, espèce
re. Souvent on le peint avec une
qui a trois yeux; il n'a alors que
et il est monté sur le taureau *Nan-*
couvert de cendres, nu, les yeux
vresse; d'une main il tient une
de l'autre un tambour. Le linga,
pal symbole, est une pierre noire
conique. Quand on donne à Siva
le Maha-Kala, son teint est alors
fumée, ses vêtements sont rouges;
eux, des cheveux relevés en nœud,
tés du croissant de la lune, un
re, de longues dents, un collier
humains, un bâton dans une main,
utre un pied de lit. Sa chevelure
om particulier, c'est celui de *Dja-*
elle des religieux qui professent
Ils laissent pousser leurs cheveux,
ent en trois ou quatre tresses,
nt ensemble et ramènent en rond
ie antérieure de la tête; le bout de
t un peu projeté du côté droit.
nde partie des Hindous regardent
e le principal dieu de la triade,
principe de Brahmâ, de Vichnou
s les autres divinités; ils lui adres-
séquence un culte spécial sous la
ion de Bhagavan, d'Iswara et de
On les appelle *Saivas;* ils se dis-
es Vaichnavas et des autres sec-
trois lignes courbées en croissant,
r le front, et par une tache ronde
sur le nez; ces marques sont faites
non du Gange, du bois de sandal,
ndres de bouse de vache. L'objet
de leur adoration est le linga.
s, LINGA, LINGAWANT.

HAGAVATAS ou SIVA-BHAKTAS,
ions que prennent les dévots ado-
Siva; la première exprime que ce
nsidéré par eux comme *Bhagavat*,
inité suprême. *Voy.* SAIVAS, MA-

RAHMANAS, brahmanes de la
iva; ce sont eux qui exécutent les
s dans les temples de ce dieu, et
nt les guirlandes de fleurs dont on
ga. Ils préparent le sandal pour les
l'on met à ses idoles, et font cuire
les qui lui sont présentées. Ce sont
ar des prières et des cérémonies,
ndre les dieux dans les temples,
nt l'endroit où on doit les cons-
st parmi eux qu'on tire les Gou-
loivent réciter continuellement les
baigner trois fois par jour, le ma-
tin et le soir, en faisant le Sandhya, de même qu'avant d'aller mettre les signes sacrés au linga, ce qui a lieu à midi. La même cérémonie se répète toutes les fois qu'ils doivent toucher à l'idole. Ils se frottent la poitrine, le front, les bras et les épaules, de cendres de bouse de vache. Avant le dîner, ils s'impriment sur le front une marque ronde de sandal et de couleur jaune. Quelquefois ils placent au milieu un point noir fait avec le noir de fumée, qu'il retirent du camphre brûlé devant l'effigie de Siva. Comme ils doivent toujours avoir de ces cendres sur eux, ils en mettent après s'être baignés.

SIVAISME, culte de Siva. On pense qu'il a dû s'établir dans l'Inde vers le XVe siècle avant notre ère. Les fêtes pures et simples de l'antique brahmanisme furent alors remplacées par le sauvage délire des orgies, par l'adoration honteuse du linga, et par les sacrifices sanglants qui souillèrent les autels de Kali. Il faut croire que le sivaïsme ne s'établit pas sans une vive opposition; car, à partir de ce moment, commencèrent des guerres religieuses dans lesquelles les Saivas furent vainqueurs, et qui eurent pour résultat la suppression totale du culte de Brahmâ, la destruction de ses temples et la disparition complète de ses sectateurs. Le culte de Vichnou vint peu après modifier, adoucir et spiritualiser le sivaïsme, sans parvenir à l'éteindre; car les deux sectes règnent encore aujourd'hui simultanément dans l'Inde. *Voy.* SAIVAS.

SIVA-NARAYANIS, secte hindoue, que l'on pourrait croire, sur sa dénomination, adonnée au culte simultané de Siva et de Vichnou, mais qui cependant fait profession de n'adorer qu'un seul dieu, sans s'inquiéter des objets de la vénération des Hindous et des Musulmans. Son nom lui vient de son fondateur, Siva-Narayan, Radjpoute, né près de Ghazipour, qui vivait sous le règne de Mohammed-Schah, vers l'an 1735.

La vérité, la tempérance et la compassion sont les vertus regardées comme cardinales par les Siva-Narayanis, ainsi que par les Sadhs. Ils rejettent la polygamie et les marques distinctives des sectes indiennes; mais ils recommandent de se conformer extérieurement aux habitudes religieuses des pays où l'on se trouve, sans cependant y astreindre personne. Il y a douze livres attribués au fondateur qui contiennent les doctrines de la secte, mais le plus important n'est accessible qu'à celui qui en est le chef. Les Siva-Narayanis recrutent indifféremment des prosélytes parmi les Hindous et les Musulmans, et même les chrétiens des basses classes, sans exiger, à ce qu'il paraît, qu'ils renoncent aux pratiques de leur culte respectif. La cérémonie d'initiation est extrêmement simple, et ne nécessite la présence d'aucun chef. Quelques membres de la secte s'assemblent sur la demande du postulant; ils placent au milieu d'eux un de leurs livres sacrés, sur lequel ils ont disposé d'avance du bétel et des confitures. On distribue ces comestibles à l'assistance, on lit quelques passages du

livre, et la communaute a acquis un nouveau membre.

SIVA-POURA, c'est-à-dire cité de Siva; nom du paradis auquel préside ce dieu, selon les Hindous. *Voy.* KAILASA.

SIVA-RATRI, ou nuit de Siva; fête que les Saivas célèbrent le 14 de la quinzaine obscure du mois de Phalgouna (vers le 27 février) en l'honneur de Siva. Voici d'après les livres indiens l'origine de cette grande solennité.

Suivant l'*Isana Sanhita*, ce fut en ce jour que le dieu se manifesta sous la forme d'un linga d'une longueur incommensurable, pour confondre les prétentions de Brahmâ et de Vichnou, qui disputaient entre eux sur la suprématie, et prétendaient chacun être le plus grand dieu de la triade. Pour terminer la querelle, ils convinrent de reconnaître en cette qualité celui des deux qui le premier trouverait l'extrémité de l'immense stèle qui venait d'apparaître tout à coup à leurs yeux. En conséquence ils prirent chacun une direction différente ; Vichnou entreprit d'en atteindre la base, et Brahmâ de parvenir au sommet ; mais après plusieurs milliers d'années divines perdues dans cette entreprise, les extrémités semblaient s'éloigner toujours davantage, et les deux dieux revinrent déconfits et humiliés, confessant l'extrême supériorité de Siva. En conséquence Siva voulut que le 14 de Phalgouna fût consacré à son honneur, et il déclara que ceux qui le célébreraient seraient délivrés de tous leurs péchés et obtiendraient la béatitude finale.

Une aventure plus moderne, racontée dans le *Skanda-Pourana*, augmenta encore la dévotion à cette fête. La voici en substance :

Il y a dans le Djambou-Dwipa, une grande ville connue sous le nom de Varanasi (Bénarès). Là vivait, dans la caste vyadha (celle des chasseurs), un homme petit de taille, au teint noir et d'un naturel violent et emporté. Un jour qu'il était allé chasser dans le bois, selon sa coutume, il tua une si grande quantité d'oiseaux de toute espèce, que, pouvant à peine les porter, il était obligé de s'asseoir presque à chaque pas pour se reposer. Cependant le soleil avait fini sa course, qu'il se trouvait encore au milieu d'une épaisse forêt; ne voulant pas perdre le fruit de sa chasse, ni demeurer exposé à devenir la proie des bêtes féroces qui infestaient ce lieu, il s'approcha d'un margousier (arbre consacré à Siva), suspendit son gibier à une des branches, et grimpa ensuite sur cet arbre pour y passer la nuit. C'était précisément la 14e nuit de la lune de Phalgouna, époque à laquelle les rosées sont abondantes et les nuits froides. Le chasseur transi de froid, travaillé de la faim, car il n'avait rien mangé de la journée, et à demi mort de frayeur, passa une très-mauvaise nuit.

Il y avait au pied de l'arbre un linga, et cette circonstance fit le bonheur du Vyadha. Comme les angoisses qu'il endurait l'obligeaient de changer souvent de position, il fit tomber sur ce linga, en agitant les branches

du margousier, quelques goutte ainsi que des feuilles, des fleurs détachés de l'arbre. Cet acte invol cilia au chasseur l'affection de mérita la rémission de tous ses dieu, au culte duquel cette nuit é crée, eut pour très-agréable l'of à son symbole révéré ; il voulut qui en était l'auteur, quoiqu'à sc reçût la récompense, et qu'il l compte de son jeûne et de ses a chasseur regagna son logis le lend tin, et mourut peu de jours aprè

Yama, roi de l'enfer, eut à pei mort de cet homme, qu'il envoya saires pour s'emparer de lui et l ner. Siva, informé de cette démar de son côté les siens pour s'y reclamer le défunt. Les serviteurs voulant pas lâcher prise, il s'élev relle fort vive entre eux et ceu des injures ils en vinrent bientôt de fait. Cependant le parti de Siva fort, et contraignit les suppôts des fernales à prendre la fuite après le vèrement châtiés. Ceux-ci, couvert allèrent faire leur rapport à leur afin de mieux exciter son courro montrèrent les blessures et les qu'ils avaient reçues dans la mêlé

Yama, outré d'indignation, se r le-champ au Kailasa, pour porter tes à Siva en personne. Ayant tro porte du palais de ce dieu, Nandi mier ministre, il lui exposa le s visite, et témoigna en même tem prise de ce que Siva se fût ainsi protecteur d'un vil vyadha, d'u endurci, qui par métier s'était rend du massacre d'une foule d'être ani de l'enfer, répondit Nandi, cet ho en effet un grand pécheur, qui r honte de répandre le sang ; mais mourir, il a eu le bonheur de jeûne et de sacrifier au linga, durant la sacrée à Siva ; et c'est cet acte m lui a obtenu la rémission de ses protection de ce dieu, et une place dans le Kailasa. » Yama, ayant e paroles de Nandi, devint rêveur e se retira sans rien dire de plus.

Les trois rites essentiels à cett le jeûne durant toute la journé pendant la nuit et l'adoration du l le rituel est chargé d'une multitu criptions tant pour la présentati frandes au linga que pour les doivent les accompagner, et pour qu'il faut adresser aux diverses di ont rapport à Siva, et aux différe du dieu lui-même. Après s'être matin, l'adorateur récite le san s'engage à accomplir les cérémon tes. Il recommence ses ablutions le rendant au temple de Siva, il renc engagement en disant : « Je veux r des cérémonies du culte de Siva, tention d'accomplir mes vœux, d'o longue vie, une postérité, la sant

chés que je puis avoir commis, née passée, tant en public qu'en mment ou sans le savoir, en pen- uvres ou en paroles.» Alors il ré- graine de moutarde en pronon- ins mantras, et offre de l'*argha*, aquelle on a mêlé huit sortes d'in- ; après quoi il accomplit le *ma-* , suite de gesticulations accom- prières mystiques, qui consistent ment en syllabes sans significa- idées d'une lettre de l'alphabet ; le : ***A-kam***, ***A-sran***, on fait une sa- pouce ; ***I-chan***, ***I-srin***, salutation dex ; ***Ou-stan***, ***Oû-stûm***, salutation u milieu ; et ainsi de suite, en pro- utes les lettres de l'alphabet, et en ccessivement toutes les parties du 'on touche en même temps. On mme le comportent les mantras, des déesses mères et ceux des Sak- rsonnifications femelles des éner- va, qui, par la vertu de ces incan- nt supposées venir faire leur rési- s les différents membres de l'ado- y a encore d'autres effets que l'on r des moyens du même genre. r surmonter les obstacles, on frap- is du pied et on répète le mantra : *lutation à l'arme ! phat.* Ensuite, du même mantra, en faisant trois r ses doigts, les dix quartiers de ou l'espace tout entier, sont agré- ga ; on effectue la purification de êtres, en frappant trois fois des n prononçant chaque fois le même a répétition du nyasa, ou attouche- différentes parties du corps en t de nouveau les syllabes mysti- accompagner chaque offrande faite comme les fruits, les fleurs, l'en- umières et autres objets, pendant urée de la cérémonie.

ces rites sont accomplis au logis uliers, comme cela arrive très-fré- , on consacre un linga tout exprès, a pas dans la maison ; on doit lui devoirs à chaque veille de la nuit cérémonies différentes. A la pre- le, il faut le baigner avec du lait, ue l'adorateur, ou le brahmane of- cite ce mantra : *Haun*, *respect à* lui fait alors une offrande en disant: équence de mon engagement à te culte, ô Iswara, je célèbre le Siva- répétant tes noms, selon la règle daigne accepter cette offrande.» On e l'encens, des fruits, des fleurs, stibles, du riz bouilli, quelquefois viandes apprêtées, en faisant les ns accoutumées, et en récitant d'au- ras.

cède de la même manière dans les es veilles, seulement on change les et les matières avec lesquelles on ga. Ainsi, à la seconde veille, on le du lait caillé, et on dit le mantra : *énération à Aghora !* Le mantra de est : « Vénération au saint Siva, le destructeur de tous les péchés ! J'offre cet argha à Siva-ratri : sois-moi propice avec Oumâ, ton épouse.» A la troisième veille, le bain a lieu avec du beurre liquide, en réci- tant le mantra : ***Haun ! vénération à Vamadé- va !*** Le mantra de l'offrande est : « Je suis consumé par la douleur, la pauvreté et le cha- grin : ô seigneur de Parvati ! daigne, ô le bien-aimé d'Ouma ! accepter cet argha que je te présente dans le Siva-ratri. » Dans la qua- trième veille, le linga est lavé avec du miel, en disant : ***Haun ! vénération à Sadya-djata !*** La prière de l'offrande est : « O Sankara ! ôte tous les péchés que j'ai commis ; accepte, ô le bien-aimé d'Ouma ! l'oblation que je te présente dans cette nuit de Siva. » A la fin de la veille, lorsqu'il fait jour, on termine la cérémonie par le mantra radical : *Sivaya Nama !* adoration à Siva ! et quelques prières comme celles-ci : « Par ta grâce, ô Iswara ! ces rites ont été accomplis sans empêche- ment. O seigneur de l'univers, Hara, sou- verain des trois mondes, regarde favorable- ment ce que j'ai fait en ce jour, qui est saint et consacré à Roudra. Ces rites ont été accom- plis par ta grâce. Sois-moi propice, ô très- glorieux ! Accorde-moi l'augmentation de mes biens : rien qu'en te contemplant je suis certainement sanctifié. » On fait alors des oblations au feu, et la cérémonie se termine par une dernière offrande au linga, avec ce mantra : « Puisse ce rite me rendre Sankara propice, et que, venant ici, il jette un regard de satisfaction sur celui qui est desséché par l'angoisse de l'existence de ce monde.» Enfin, on donne un repas aux brahmanes, et le maître de la maison et sa famille doivent leur faire des présents.

SIVA-SANNYASA, fête que les Hindous célèbrent dans le mois de baisakh (avril- mai), en l'honneur de Siva. C'est alors que des fanatiques se font élever en l'air sur des leviers tournants au moyen de crochets de fer enfoncés sous leurs omoplates. *Voy.* TCHARKH- POUDJA.

SIX PRINCIPES (BAPTISTES DES), secte ac- tuellement en vigueur dans les États-Unis, où elle compte environ trente églises, douze ministres et 22,000 communiants. *Voy.* BAPTISTES.

SKADA, déesse des Scandinaves, épouse de Niord, et mère de Freya ; elle présidait à la mer avec son mari, et on les invoquait contre les désastres causés par les vents et les tempêtes.

SKANDA, fils de Siva et de Parvati ; dieu de la guerre, chez les Hindous. Il est aussi appelé Kartikéya ou nourrisson des six Krit- tikas (les Pléiades des Grecs) par lesquelles il fut allaité. Les Swabhavikas du Népâl en ont fait un dieu engendré par lui-même. *Voy.* KARTIKÉYA.

SKANKASOURA, géant ou démon de la mythologie hindoue, qui déroba les Védas au moment où ils sortaient des quatre bou- ches de Brahmâ, les avala et s'alla cacher dans le fond de la mer. C'est pour recou- vrer ces livres sacrés que Vichnou s'incarna en poisson, poursuivit le ravisseur dans la

retraite où il s'était réfugié, l'atteignit, le tua, lui ouvrit les entrailles et en retira les Védas. *Voy.* MATSYAVATARA.

SKEVI-KARE, petite secte de piétistes suédois, qui se séparèrent de l'Eglise établie, vers l'an 1724. Ils professaient le plus grand mépris pour les sacrements, le culte public et le clergé, ce qui leur attira plusieurs fois des désagréments et de petites persécutions. Mais, en 1746, un négociant leur ayant donné la terre de Skevik, dans la paroisse de Vermedoc, ils s'y établirent, et c'est de là qu'ils ont été appelés *Skevi-Kare;* ils se sont éteints vers 1812. Ils soutenaient que toutes les formes de la religion chrétienne avaient été corrompues par la contagion du monde et par le péché; que les œuvres et le culte extérieur étaient absolument inutiles; que le baptême consistait dans la vraie foi, et la communion dans la présence de Jésus-Christ au milieu des fidèles. Tous les membres de la secte se donnaient le nom d'*Amis*, et leur maison était une espèce de communauté où le mariage était inconnu. Si l'on en excepte ce dernier article, et quelques pratiques judaïques dans le choix de la nourriture, on peut regarder les Skévi-Kare comme les Quakers de la Suède.

SKIDBLADNER, vaisseau des dieux, suivant la mythologie scandinave; il est moins grand que le Naglefare, mais plus artistement construit. Ce sont des nains qui l'ont fabriqué et qui l'ont donné à Frey. Il est si vaste que tous les dieux armés peuvent y trouver place. Aussitôt qu'on en déploie les voiles, il est poussé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive se diriger; et lorsque les dieux ne veulent pas naviguer, ils peuvent le démonter par petites pièces, que chacun emporte avec soi.

SKIDNER ou SKYRNER, divinité scandinave; c'est l'écuyer du dieu Frey, qui lui a donné son épée, et qui, au dernier jour du monde, sera puni de sa confiance par sa défaite due à la privation de cette arme. C'est Skidner qui a été envoyé par Odin dans le pays des génies noirs, afin d'en rapporter un lien capable de garrotter le loup Fenris.

SKIERSTUWES, fêtes funèbres que les Lithuaniens célébraient en l'honneur d'Ezagulis, dieu de la mort.

SKINFAXE, cheval du dieu du jour, chez les Scandinaves; sa crinière est si brillante, qu'elle éclaire la terre et les cieux

SKOL, loup énorme, qui, suivant la mythologie scandinave, poursuit sans cesse le soleil et occasionne les éclipses; il diffère du loup Fenris qui doit un jour engloutir cet astre.

SKRYMER, géant de la même mythologie, dans le gant duquel le dieu Thor fut un jour réduit à se cacher.

SKULDA, une des trois Nornes ou Parques des Scandinaves; elle préside à l'avenir.

SLEIPNER, cheval d'Odin, le meilleur de tous les chevaux des dieux scandinaves. Il a huit pieds, et doit la naissance à un cheval merveilleux qui transportait avec une rapidité extraordinaire les fardea pesants.

SMARTAS, sectaires hindous vent la philosophie de Sankara A disent que Vichnou et Siva ne seul et même dieu, adoré so images, et n'approuvent point l que les Vaichnavas et les Saiva eux sur la prééminence de ces nités. Leur marque distinctive est bande formée de trois lignes h et tracée sur le front avec une p de sandal réduit en poudre. Leu ou le siége de leur Gourou est dans le nord-ouest du Maissour.

SMASANAVESMA, c'est-à-dir *demeure dans les cimetières;* surn à Siva, parce qu'après avoir co à Brahmâ, il se cacha dans les avec le crâne de son frère, pour rigoureuse pénitence. *Voy.* SIVA.

SMEI, serpents que les ancien mettaient au rang des dieux do ils leur offraient des sacrifices d'œufs. Il était défendu de leur f mal; on punissait sévèrement avaient attenté à la vie de ces rep quefois même la mort était la p ceux qui en avaient tué quelqu'un

SMINTHIEN (du crétois σμίν surnom d'Apollon, dont on racon de plusieurs manières. Les uns ce dieu avait tué lui-même une de souris qui ravageaient les ch des prêtres les plus zélés, nom D'autres rapportent que les hab Troade étant sur le point d'être a une armée formidable, des souri pendant la nuit les cordes des ar ennemis, ce qui leur procura l remporter sur eux une victoir Enfin, saint Clément d'Alexandr encore autrement cet étrange s descendants de Temer, sortis Crète pour s'établir ailleurs, a l'oracle qu'ils devaient s'arrêter droit où les habitants leur ferai Comme ils furent obligés de pa sur les bords de la mer dans l'As un grand nombre de rats vinre la nuit, manger leurs ceinturo boucliers de cuir. Les Crétois c dans ce fait naturel l'accompli l'oracle, se fixèrent en cet endroi une ville qu'ils appelèrent *Sminth* ple à Apollon *Sminthien*, et tinre crés tous les rats des environs de

SNAN-YATRA, *fête du bain*, par les Hindous, à la pleine lun de djeth. Ils lavent ce jour-là les dieux dans les rivières ou dan sacrés.

SNEYBRATO, un des dieux Prussiens, honoré simultanémen *chayto* et *Gurcho*.

SNOTRA, déesse sage et sav mythologie scandinave. Elle avai nom aux individus sages et pr deux sexes.

mot, qui signifie proprement *cata-*
prime dans l'idée des Tunquinois
immuable de destinées, supérieur
ssance des diverses divinités, qui
esties d'un pouvoir dépendant et

ARIS, divinité égyptienne, la même
ite que Phtha ou Vulcain; car on
sur plusieurs monuments ce dieu
Phtha-Sochari; il est représenté avec
e de nègre, tenant dans ses mains
ents et foulant aux pieds le croco-
V. SOKHARIS.

OTH-BENOTH, nom hébreu qui si-
tentes des filles; c'étaient des espè-
ases contiguës aux temples de Vé-
bylone, et où les jeunes filles s'as-
nt à certaines époques pour se pros-
l'honneur de la déesse. Le IV[e] li-
Rois rapporte que les Babyloniens
t des cases semblables à Samarie,
cette ville fut colonisée par le roi
e. Cette expression pourrait peut-
raduire par *les tentes de Vénus*, car le
breu בנות peut fort bien se lire *Vé-*
Vénus. Au reste, les deux traduc-
rent la même idée. Voici ce qu'Hé-
ous apprend sur cet usage : « Il y a,
hez les Babyloniens, comme dans
Chypre, une coutume honteuse :
toutes les femmes sont obligées,
dans leur vie, de venir au temple
s, et d'y accorder leurs faveurs à
n des étrangers qui s'y rendent de
pour en jouir. Il arrive seulement
femmes qui ne veulent pas se pros-
tiennent près du temple de la déesse,
urs propres chars, sous des lieux
avec leurs domestiques près d'elles;
plupart, magnifiquement parées et
ées de fleurs, se reposent ou se pro-
dans le palais de Vénus, attendant avec
nce que quelque étranger leur adresse
x. Ces étrangers se trouvent en foule
fférentes allées du temple, distin-
hacune par des cordeaux; ils voient
gré l'assemblée de toutes les Babylo-
, et chacun peut prendre celle qui lui
avantage. Alors il lui donne une ou
rs pièces d'argent, en disant : J'invo-
r toi la déesse Mylitta. C'est le nom
s chez les Assyriens. Il n'est ni per-
femme de dédaigner l'argent qui lui
rt, quelque petite que soit la somme,
u'elle est destinée à un usage sacré,
efuser l'étranger, qui, dans ce mo-
i donne la main, et l'emmène hors
tuaire de la déesse. Après avoir fait
tout ce qu'il fallait pour se rendre
favorable, elle revient chez elle, où
de ensuite religieusement les règles
asteté. Les femmes qui sont belles ne
ent pas longtemps dans le temple de
mais celles qui ne sont pas favori-
grâces de la nature y font quelque-
séjour de plusieurs années avant d'a-
satisfaire à la loi de la déesse; car
sent retourner chez elles qu'avec la
e ce triomphe. »

SOCINIENS, partisans de Fauste Socin, né à Sienne en 1539, qui propagea la doctrine de son oncle Lélie Socin. Ce dernier s'était lié à une espèce d'académie fondée, en 1546, à Vicence, ville de l'Etat Vénitien, pour conférer sur les matières de religion et principalement sur les points discutés entre les catholiques et les protestants. Cette société, partant du principe qu'il ne fallait croire que ce qui était conçu par la simple raison, et qu'il fallait interpréter les vérités de l'Evangile d'après les notions philosophiques qu'on avait acquises, réduisit le christianisme aux articles suivants : « Il y a un Dieu très-haut, qui a créé toutes choses par la puissance du Verbe, et qui gouverne tout par son Verbe. Le Verbe est son Fils, et ce fils est Jésus de Nazareth, fils de Marie, homme véritable, mais supérieur aux autres hommes, ayant été engendré d'une vierge et par l'opération du Saint-Esprit. Ce fils est celui que Dieu a promis aux anciens patriarches, et qu'il a donné aux hommes; c'est ce fils qui a annoncé l'Evangile, qui a montré aux hommes le chemin du ciel, en mortifiant sa chair et en vivant dans la piété. Ce fils est mort par l'ordre de son père, pour nous procurer la rémission de nos péchés; il est ressuscité par la puissance du Père, et il est glorieux dans le ciel. Ceux qui sont soumis à Jésus de Nazareth sont justifiés de la part de Dieu; et ceux qui ont de la piété en lui reçoivent l'immortalité qu'ils ont perdue dans Adam. Jésus-Christ est le Seigneur et le chef du peuple qui lui est soumis; il est le juge des vivants et des morts; il reviendra vers les hommes à la consommation des siècles. » Voilà les points auxquels la société de Vicence réduisit la religion chrétienne; la Trinité, la consubstantialité du Verbe, la divinité de Jésus-Christ, etc., n'étaient, selon eux, que des opinions prises dans la philosophie des Grecs, et non pas des dogmes révélés.

Lélie embrassa tous les dogmes de cette société, et les poussa même plus loin; il conçut le dessein de changer de religion, parce que, disait-il, l'Eglise catholique enseignait plusieurs choses qui n'étaient pas conformes à la raison; mais il ne répandit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice, car il s'était rendu suspect aux protestants comme aux catholiques. Enfin, après avoir parcouru plusieurs contrées, il se retira chez les nouveaux Ariens de Pologne, au milieu desquels il mourut, laissant ses biens et surtout ses écrits à Fauste, son neveu, qui fit valoir ce dangereux héritage; aussi celui-ci est-il regardé comme le chef de la secte.

Ayant appris des calvinistes à ne s'arrêter ni à l'autorité de l'Eglise, ni à celle de la tradition, il résolut de donner à ce principe toute l'étendue qu'il pouvait avoir. Il ne se contenta pas de rejeter les dogmes de l'Eglise catholique que les luthériens et les calvinistes avaient déjà rejetés; il entreprit l'examen de tous les autres que les nouveaux hérétiques avaient retenus, et même de ceux auxquels son oncle n'avait point

[illegible]

[illegible] les Frères polonais. Les ouvrages de [illegible] ont été imprimés en [illegible], [illegible] de la Bibliothèque des Frères polonais, qui forme neuf vol. in folio.

En Transylvanie, le socinianisme est une des quatre religions légalement reconnues; le nombre de ses adhérents était, en 1779, d'environ trente ou trente-deux mille. En [illegible], ils avaient cent dix paroisses et cinquante-quatre succursales; à Clausenbourg, leur collége compte environ trois cents étu-

[illegible]

[illegible] cherchent à couvrir la corrup[illegible] mœurs. Leur intime ressembla[illegible] Djoguis de l'Inde peut faire sou[illegible] leur doctrine existait dans la Pe[illegible] antérieurement à Ma[illegible]met, et [illegible] qu'elle s'est d'abord mêlée à [illegible] Quoi qu'il en soit de l'origine d[illegible] parmi les musulmans, les hist[illegible]

lui qui a, le premier, dans l'isla-
té le nom de *Sofi*, est un nommé
hem, natif de Koufa, et mort vers
l'hégire. Ce nom de *Sofi* a été le
ien des contestations; on lui a
eurs étymologies toutes différen-
ion de ceux qui le tirent du grec
e, est assez spécieuse; mais Sil-
Sacy pense, avec plusieurs écri-
taux, qu'il vient de l'arabe *souf*,
e que ces sectaires affectaient de
ue des habits de laine.
auquel tendent tous les Sofis,
s les mystiques des autres reli-
ême du christianisme, c'est une
ite avec Dieu, ou plutôt une sorte
n de leur individualité dans la
sorption à laquelle on ne parvient
ractant peu à peu, et par degrés,
du renoncement à soi-même,
férence parfaite à toutes les cho-
ures, et de l'abnégation de toute
de toute volonté propre. Celui
à cette haute perfection ne peut y
par des efforts soutenus et réi-
t déjà censé avoir fait de grands
and il éprouve de temps à autre
de quiétude plus ou moins par-
aquelle, s'oubliant lui-même plus
omplétement, il se trouve disposé
les lumières surnaturelles que la
briller à ses yeux, et à contem-
suprême, qui, soulevant pour un
quoique dans des degrés divers,
qui le dérobent à la vue des mor-
se apercevoir à lui, mais comme
uquel succède bientôt une nou-
rité. Ces états passagers sont gé-
t désignés sous le nom de *hal*, état,
s expriment une situation qui n'est
fixe, mais qui cependant renferme
ncement d'habitude, et imprime à
modification susceptible de deve-
s actes réitérés, une manière d'ê-
ite et habituelle. Lorsqu'elle est
à ce point, elle prend le nom de
st-à-dire station ou degré. L'aspi-
erfection de la vie spirituelle, par-
e première *station*, de laquelle il
int rétrograder, éprouve ensuite
un ordre plus élevé, dont la répé-
bord rare, ensuite plus fréquente,
à une nouvelle *station* plus émi-
cette gradation successive d'*états*
ons ne se termine qu'à l'identifi-
aite avec Dieu, désignée sous les
ification et de *connaissance*, degré
ù l'homme spirituel doit perdre
conscience de son existence indi-
t de son absorption en Dieu : car,
il y aurait encore pour lui une
l'unité ne serait pas parfaite.
idée de l'absorption de l'homme
nce divine, idée si noble en elle-
ut, quand elle est renfermée dans
bornes et retenue par les limites
s positifs de la morale et de la re-
tribuer à élever l'âme au-dessus
us et à la fortifier contre les épreu-
ves de l'adversité, elle peut aussi, par un abus dont les exemples ne sont que trop communs, en rendant l'homme étranger à lui-même, et sous le prétexte séduisant d'une indifférence et d'une impassibilité poussée au dernier excès, ouvrir la porte à tous les vices, et anéantir toute croyance et toute moralité. On ne saurait nier que la doctrine mystique des Sofis n'ait eu plus d'une fois cette conséquence, et n'ait servi à autoriser le libertinage de l'esprit et du cœur; et c'est assurément la cause pour laquelle ils ont souvent été regardés par les musulmans comme des impies, sans foi et sans religion. Leurs écrits justifient pleinement ce soupçon, en ce qui concerne le dogme; et, d'un autre côté, l'habitude où ils sont de peindre leurs extases et les ravissements de l'amour divin, sous les figures non-seulement les plus voluptueuses, mais même les plus grossièrement obscènes, ne donne guère une meilleure idée de leur conduite morale. Et pourtant il est permis de croire, et que cette liberté d'expressions et ces peintures, tantôt gracieuses, tantôt emportées, des plaisirs sensuels, ont beaucoup contribué à familiariser les Orientaux avec leur doctrine, et que plusieurs de ces hommes, dont la plume ne s'est refusée à tracer aucune saleté et à célébrer les charmes d'aucun vice, ne voulaient effectivement peindre que des jouissances spirituelles et des plaisirs spéculatifs.

Tel est l'exposé de la doctrine des Sofis, donné par le savant Silvestre de Sacy, dans le douzième volume des ***Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi***, à la tête d'une notice sur un ouvrage persan qui traite de cette secte fameuse, et dont il traduit la préface. Nous en extrairons quelques passages, qui expliquent les principaux termes du langage mystique des Sofis.

« Le mot *wilayet* (proximité, union) est dérivé de *wéli*, qui signifie être proche. On distingue deux sortes d'union : l'une *universelle*, l'autre *spéciale*. L'espèce nommée universelle est commune à tous les vrais croyants, car il est dit dans le Coran : « Dieu est le *wéli* de ceux qui ont cru; il les tire des ténèbres, et les fait passer à la lumière. » Celle qu'on nomme spéciale est propre à ceux d'entre les disciples de la vie spirituelle qui sont parvenus au rang d'adeptes. On entend par *union spéciale*, un état où l'homme est anéanti en Dieu et demeure en lui ; le *wéli* est l'homme anéanti en Dieu, et demeurant en lui. Par *anéantissement*, on entend la fin de la marche qui tend vers Dieu; et par *demeure*, le commencement de la marche en Dieu ; car la marche par laquelle on tend vers Dieu n'est terminée que quand on traverse tout de bon le désert de l'existence avec un pied ferme et sincère, et ce qu'on entend par *marcher en Dieu* n'a lieu que quand le serviteur étant mort entièrement aux choses sensibles et à lui-même, Dieu daigne lui accorder une existence et une nature purifiées de toutes les ordures des accidents temporels, afin que par là il s'élève et prenne place parmi le monde des êtres qui revêtent les qualités divines,

chose, et approchez-vous de lui. » Ne désirez ni ce monde ni l'autre; car tout désir de ces choses-là détourne de Dieu; détachez-vous de tout, pour l'amour du maître souverain; ne permettez pas qu'aucune chose de ce monde ni de l'autre ait entrée dans votre cœur: tournez le visage de votre cœur vers Dieu: quand vous en serez venu à posséder toutes ces qualités-là, vous serez wéli... »

« Ce qu'on entend par *marifa*, ou la connaissance de la divine majesté, c'est *reconnaître* l'essence et les attributs divins, sous toutes les formes de détail des manières d'être, des événements et des conjonctures, après qu'on avait déjà su en masse et abstractivement que Dieu est l'être véritable et l'agent universel et absolu. Tant que cette notion théorique de l'unité divine n'est pas devenue l'objet explicite de l'intuition, de telle sorte que celui qui connaît en théorie l'unité divine, ne reconnaîtra pas immédiatement, sous les figures de détail, des conjonctures et des manières d'être variées et opposées, de dommage et d'utilité, de don et de refus, de parcimonie et de libéralité, Dieu même, comme l'auteur du dommage et de l'utilité, du don et du refus, de la parcimonie et de la libéralité, et tout cela sans hésitation d'un instant et sans réflexion, on ne l'appellera pas *ârif* (connaissant). Si, au premier moment, il est distrait de cette pensée, mais que bientôt il revienne à lui-même, et qu'il reconnaisse l'agent universel et absolu dans les figures des moyens intermédiaires et des causes secondes, on le nommera *motéarrif* (celui qui fait effort pour reconnaître), et non pas *ârif*. S'il est entièrement distrait de cette pensée, et qu'il attribue les actions, comme effets, aux causes intermédiaires, on l'appellera *étourdi, distrait, atteint d'un polythéisme caché...*

« La *connaissance* divine a plusieurs degrés. Le premier, c'est, comme nous l'avons déjà dit, l'état de celui qui sait que tout ef-

traces de la grandeur divine devi
nifestes pour le *wéli;* plus aussi
la science de l'ignorance, et plus i
la connaissance de son propre né
hissement s'accroît d'un nouve
ment; un cri s'élève du fond de l
ârif, qui dit: « Mon seigneur,
toujours de plus en plus stupéfa
Cet état qu'on vient d'exprimer e
de la connaissance et non la *co*
car la connaissance est une chos
à la jouissance, et il n'y a point d'
qui puisse la rendre: la science n
le préliminaire. Ainsi la connais
la science est une chose imposs
science sans la connaissance es
chose de fâcheux.

« Les hommes, à raison des diff
grés auxquels ils sont arrivés, se
trois catégories. La première est
parvenus et des *parfaits;* c'est
haute classe: la seconde catégori
ceux *qui marchent* dans la voie de
tion; c'est la classe moyenne: la
catégorie renferme ceux *qui deme*
le terrain bas de l'imperfection; c'e
inférieure. Les *parvenus* sont ceu
admis dans la *proximité* de Dieu,
pris les devants; ceux *qui marche*
justes placés à la droite; ceux *qui*
sont les méchants placés à la gaucl
classe des parvenus, après les pro
compte encore deux sortes de per
sont d'abord les scheikhs des Sof
suivant parfaitement les traces du
sont arrivés au rang de parvenu
après cela, à leur retour, ont reçu
l'autorisation d'appeler les homn
voix de leur exemple: ce sont là l
chargés de perfectionner les autres
la bonté de l'Être suprême et la f
nelle, après qu'ils ont été absorb
source de l'*union* et dans l'abîme
fession de l'unité, ont jugés dignes

ntre du poisson de l'*annihilation*, souvenir, aucune trace d'elles n'est sur le rivage de la *division* et dans le l'*existence sensible*. Elles ont été et admises dans le rang de ceux qui es pavillons de l'amour jaloux, et xé leur séjour dans la région de l'é-ent; après être complétement *par-*les n'ont point été chargées du soin tionner les autres.

tégorie de ceux *qui marchent* se di-en deux sortes de personnes : les tendent au but le plus élevé et qui de jouir de la vue de Dieu, ainsi lans le Coran : *Désirant son visage;* es tendant à obtenir le paradis, et l'entrer en possession de la vie fu-me il est dit : *Et parmi vous il y lésirent la vie future.* Ceux qui dé-u se séparent encore en deux sub-: les *Motésawwif* et les *Mélaméti.* *awwif* sont des gens qui ont déjà rés de quelques-unes des qualités de l'âme, qui ont acquis une par-*tats* et des qualités propres aux ui ont porté leurs regards et dirigé rts vers les *états* les plus parfaits mes Sofis; mais ils sont arrêtés par restes des qualités de l'âme aux-tiennent encore, et, par cette rai-s en arrière, ils n'ont point atteint extrêmes et les rangs les plus éle-ofis et des hommes qui jouissent *oximité* de Dieu. Quant aux *Méla-*sont des hommes qui consacrent efforts à observer dans toute leur une parfaite pureté d'intention, et rter en rien de la règle fondamen-véracité; ils se font un devoir ri-le dérober aux regards des hommes nes œuvres et de cacher le bien tiquent, ne négligeant cependant tion vertueuse et s'imposant la loi r non-seulement tous les préceptes es, mais même les pratiques pieuses gation. Leur caractère propre, c'est her en toute circonstance à réali-leur conduite, le sens exprimé par *ureté*, et leur plaisir est que leurs leurs *états* surnaturels ne soient le Dieu. Autant celui qui désobéit end soin de dérober son péché aux utant ceux-ci s'appliquent à empê-leurs bonnes actions ne paraissent s, parce que c'est là ce qui donne e complaire dans les regards des ils agissent ainsi pour que rien ne inte à la pureté dont ils se sont fait e fondamentale. Quelques person-issent les *Mélamét*, en disant que ce hommes qui ne font paraître à l'exté-de bien, et qui ne cachent en eux-en de mal.

ue digne d'estime et recommandable l'*état* des *Mélaméti*, cependant il est ue le voile de l'existence des créa-st pas entièrement levé pour eux, ar cette raison, ils sont incapables lairement la beauté de la doctrine de l'unité, et d'envisager dans toute sa pureté la nature de l'être unique. En effet, cacher leurs actions et dérober leurs *états* surnaturels aux regards des hommes, c'est faire connaître et annoncer qu'ils voient encore l'existence des créatures et leur propre existence, chose qui est inconciliable avec ce que signifie le mot *confession de l'unité;* car l'âme est aussi comprise parmi les êtres qu'on appelle *autres* par rapport à Dieu, et, par conséquent, tant que leurs regards se portent sur leur propre conduite, ils n'ont pas exclu entièrement les *autres* de tout rapport avec leurs actions et leurs *états* surnaturels. La différence qu'il y a entre eux et les Sofis, c'est que l'attraction de la faveur éternelle a totalement dépouillé les Sofis de leur être, et a fait disparaître de devant leurs regards, concentrés en Dieu, le voile des créatures et du *moi;* en conséquence, quand ils font de bonnes œuvres et qu'ils pratiquent de bonnes actions, ils ne voient plus du tout les créatures ni eux-mêmes; ils sont par conséquent sans aucun souci du regard des créatures, et ne se mettent point en peine de cacher leurs actions et de dérober à la vue leurs *états* surnaturels. Si, par l'effet des circonstances, ils voient qu'il y a quelque utilité à exposer leurs bonnes œuvres aux regards du public, ils le font; ils les cachent, au contraire, s'ils voient quelque utilité à les cacher...

« Ceux *qui cherchent à obtenir la vie future* se divisent en quatre espèces qu'on nomme *Zahid*, dégoûté du monde; *Faquir*, pauvre; *Khadim*, domestique, et *Abid*, serviteur. Les *Zahid* sont des hommes qui, illuminés par la lumière de la foi et d'une croyance éclairée, voient la beauté de la vie future, n'aperçoivent le monde que sous une figure laide, détournent leurs vœux des ornements trompeurs de ce qui est périssable, et ne forment de désirs que pour la beauté véritable de ce qui ne passe point. Ce qui place ces gens-là au-dessous des Sofis, c'est que Dieu est voilé pour le *Zahid* par l'intérêt de son propre plaisir, attendu que le paradis est un séjour agréable à l'âme, séjour *dans lequel se trouve ce que les âmes désirent*, comme il est dit dans le Coran, tandis que le Sofi, par l'intuition de la beauté éternelle et par l'amour de l'Etre qui n'a jamais cessé d'exister, est séparé du monde présent et du monde futur comme par un voile qui dérobe l'un et l'autre à sa vue... Par les *Faquirs*, on entend les hommes qui ne possèdent rien des choses et des dignités de ce monde, qui ont renoncé à tout pour obtenir la grâce et la bienveillance de Dieu. Ce qui les porte à cet abandon, c'est une de ces trois choses : 1° l'espoir d'alléger le compte qu'ils doivent rendre ou la crainte du châtiment, car la jouissance des choses permises entraîne l'obligation de rendre un compte, et la jouissance des choses défendues entraîne le châtiment; 2° l'espérance de recevoir une abondante récompense et de devancer les autres pour entrer dans le paradis, attendu que les *pauvres* y entreront cinq cents ans avant les riches; 3° le désir de jouir du calme de l'âme et de la tranquil-

lité intérieure, afin de pouvoir multiplier les bonnes œuvres et s'y livrer avec la paix du cœur. Les *Faquirs* sont inférieurs aux *Mélaméti* et aux *Motesarrif*, parce que les *Faquirs* recherchent le paradis et ont en vue leur propre satisfaction, tandis que ces deux autres classes désirent Dieu et ont pour but de s'approcher de lui. Ce qu'on entend par *Khadim*, ce sont des gens qui, par choix, se consacrent au service des *Faquirs* et des hommes qui cherchent Dieu. Ces gens-là, après qu'ils ont rempli les devoirs d'obligation, consacrent leur temps à délivrer et débarrasser les hommes qui cherchent Dieu, de tous les soins qui ont pour objet les nécessités de la vie, et à les aider à préparer ce qui est relatif à l'autre vie. Les *Abid* sont une classe d'hommes qui s'occupent continuellement à la pratique des exercices religieux et à toute sorte de bonnes œuvres surérogatoires, dans le but d'obtenir les récompenses de la vie future. Cette qualité se trouve aussi dans le Sofi, mais elle y est dégagée et exempte de ce mélange grossier de motifs et de vues intéressées, car les Sofis servent Dieu pour Dieu seul et non dans la vue des récompenses de l'autre vie. »

Nous ne pousserons pas plus loin ces extraits; nous passerons sous silence les autres classes d'hommes relatives aux Sofis que nous venons de décrire, par exemple celles a deux classes qui se ressemblent, mais dont l'une est réelle et l'autre est fausse et n'est qu'apparente. Nous ne dirons rien non plus des divers degrés d'union ou d'incorporation et des divers états de ceux qui la possèdent, ni des différentes sortes de [illegible], toutes choses qui sont exposées longuement et clairement par l'auteur persan. Ce que nous en avons rapporté suffit pour donner au lecteur une idée du Sofisme, et pour le convaincre que le mysticisme oriental a les rapports les plus frappants avec celui de madame Guyon, de mademoiselle Bourignon, de Fénelon lui-même dans son livre des *Maximes des saints*, et enfin avec la doctrine des Quiétistes et des Piétistes. *Voy.* QUIÉTISTES.

SOFTAS, derviches turcs, rentés, dont la fonction est de venir à la fin de chaque namaz, ou prières canoniques, réciter une espèce d'office des morts auprès du tombeau des sultans qui ont laissé des fonds pour leur entretien.

SOGAMOSO, ou mieux SOGUMONOXO, c'est-à-dire *l'homme qui se rend invisible* : personnage mythologique des Muyscas d'Amérique, qui le regardent comme un des législateurs de leur pays. Après avoir gouverné une de leurs provinces, il monta au ciel et devint la lune, pour suppléer à l'absence de Ramiriqui, le soleil, qu'il avait envoyé avant lui. *Voy.* BCHOGMOA, RAMIRIQUI.

SOGGONO, docteur ou professeur de la confrérie du Belli, chez les nègres quojas. *Voy.* BELLI.

SO-GOUATS, première fête annuelle que les Japonais célèbrent le septième jour du premier mois, ou le premier jour du même mois, suivant d'autres écrivains. Ce jour se passe principalement à se rendre d
réciproques, où l'on se fait des con
sur l'heureux commencement de l
manger et à boire, à visiter les te
quelques-uns font leurs dévotions
plupart n'y vont que pour se p
Chacun se lève de bon matin,
plus beaux habits, et se rend che
trons, ses amis et ses parents; on
petits présents; il est assez d'usage
une boîte contenant deux ou trois
avec un morceau de poisson séch
moire de la frugalité des ancêtres,
vaient presque que de coquillage
faire sentir le bonheur et l'abondan
se trouve maintenant. On a soin
son nom sur la boîte, en cas que l'on
pas les personnes que l'on va v
jour se termine par de joyeux rep
se donne en famille. Les visites
durent trois jours; mais on contin
à manger et à se régaler pendant to
Pendant les premiers jours l'abon
gne partout et chacun se pare de
beaux habits. Les ouvriers mêmes
vres gens portent alors un kan
robe de cérémonie, et un cimeter
à la ceinture. Cette dernière pi
pour si importante, que ceux qui
d'épée en empruntent pour être r
les bonnes maisons. Les plus dév
visiter le temple de *Ten-sio-dai-*
grand esprit de la lumière. *Voy.* NA

SOINI, un des géants de la m
finnoise. *Voy.* KALKI.

SOKHARIS, dieu égyptien, le r
Phtha. On le représentait sous la f
maine, avec deux plumes recourb
tête et deux longues cornes ;
étaient armées du fléau. On lui don
la tête d'épervier, avec la mitre.

SO-KIE-LO, dieu-serpent
dhistes de la Chine; c'est un de
des dragons de la mer; il dirige d
les pluies, de manière à ce qu'e
profitables à tous; il suit consta
assemblées de Bouddha; il défen
protége les peuples. Son palais off
magnificence que ceux des cieu
pelle en sanscrit *Sagara*.

SOLA-NIEIDÉ, divinité laponn
personnification de la lumière; a
sait-on fille de Beive ou le soleil.
lui attribuaient la fonte des neig
tour de la chaleur.

SOLANUS, génie du vent d'est
Romains, qui le représentaient je
dans son sein différentes sortes de
les que pommes, pêches, grenade
et autres productions de la Grè
contrées plus orientales.

SOLEIL. Cet astre a été le pre
du culte des Sabéens, et peut-êtr
lâtrie tout entière. Sa beauté, l
de sa lumière, la rapidité et la
sa course, sa régularité à éclaire
vement la terre, et à porter parto
leur et la fécondité, tous ces cara
semblent refléter quelques ray

ce et de la majesté divine, trom-
émeot des hommes grossiers et
On l'honora d'abord comme l'em-
a divinité suprême, puis on finit par
mme un dieu réel et sensible. *Voy.*
, SABÉISME. Nous allons exposer
nent ici l'idée que s'en formaient
nts peuples.

anciens Egyptiens, dit Diodore de
nt contemplé la voûte des cieux
leurs têtes, et admiré l'ordre mer-
ui règne dans l'univers, regardè-
leil et la Lune comme des dieux
t les honorèrent d'un culte parti-
nommèrent l'un Osiris et l'autre
sertion de cet historien est trop
car, dans les temps les plus an-
t certain que le Soleil n'était con-
les Egygtiens que comme le sym-
nage de la divinité ; et il est très-
ue cette doctrine persévéra chez
, et était enseignée à ceux qui
itiés aux mystères. Dès la plus
uité cependant les Egyptiens vé-
Soleil et la Lune sous les titres
e roi et de reine du ciel. L'astre du
mmait *Ré* ou *Ra*, et avec l'article,
om de Putiphar, beau-père de
nommait *Pétéphré*, suivant la pro-
des Septante, et ce nom signifie
Soleil, ou *consacré au Soleil;* il
et prêtre d'Héliopolis, ville du
astre était le second des dieux
gné sur l'Egypte. Phré ou Hélios
dé à Phtha ou Vulcain, le feu pri-
son règne fut de 30,000 ans ; la
onique est en cela d'accord avec
livres saints, d'après lesquels le
anifesta à la terre après la créa-
ègne de la lumière. L'auteur de
ique observe judicieusement que
Phtha cessa entièrement, mais
u Soleil ; car le premier supposait
ontinuel, qui rendait les nuits
s, état de choses qui ne pouvait
is qu'on peut dire que le règne
dure encore. Observons encore
gyptiens, plus voisins que nous
ns primitives, faisaient le Soleil
et de la lumière, en quoi ils ap-
beaucoup plus de la vérité que
phes du siècle dernier, qui incri-
oïse d'avoir placé la création du
rieurement à celle de la lumière,
que celle-ci procédait de celui-là.
ertes de la science moderne ont
de cause à l'auteur sacré et aux

l, par suite du système théogo-
tien, le Soleil fut confondu, pour
du moins, avec Osiris ; il dut
conséquence des triades qui s'é-
nt les unes sur les autres, par-
e la série des divinités mascuIi-
effet, nous le voyons successi-
rsonnifié en Ammon, Djom ou
Horus, Sérapis, Harpocrates,
c. Comme tel il était adoré sous
sensibles, et on lui avait érigé
des temples dans un grand nombre de villes, mais particulièrement à Héliopolis, ville qui en avait tiré son nom ; c'est dans le temple de cette ville que l'on prétendait que le phénix venait se brûler sur l'autel du Soleil.

2° Les anciens Arabes adoraient expressément le Soleil ; ils choisissaient les jours les plus purs et les plus lumineux, pour lui offrir des sacrifices sur les lieux élevés ou sur les toits. Cet astre était l'objet du culte particulier des Himyarites ; d'autres l'honoraient sous le nom d'*Ourotalt*.

3° Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit ailleurs sur le culte du Soleil dans les autres contrées de l'Orient, comme chez les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Syriens, les Cananéens, etc. ; nous devons nous contenter de citer les noms que les anciens nous ont laissés des personnifications de cet astre chez ces divers peuples qui l'honoraient, les uns sous le nom de *Baal*, *Bel*, *Bélus*, le Seigneur, ou *Baal schémen*, le dieu du ciel; les autres, sous celui de *Moloch*, *Molech*, *Halmica*, le roi, le dieu ; d'autres sous celui de *Mihr*, *Mitra*, *Mithras*, l'ami divin ; d'autres sous celui d'*Adonis*, le seigneur ; d'autres sous celui d'*El*, le dieu ; *Hélion*, le très-haut ; *Malach-Bélus*, le roi dieu ; *Héliogabale*, dieu créateur, ou des frontières, ou des montagnes ; *Adramelech*, le dieu magnifique ; *Marnas*, seigneur des hommes, etc., etc. *Voy.* ces différents articles.

4° Les Grecs adoraient le Soleil, et juraient, au nom de cet astre, une entière fidélité à leurs engagements. Ménandre déclare qu'il faut adorer le Soleil comme le premier des dieux, parce que ce n'est que grâce au bienfait de sa lumière qu'on peut adorer les autres dieux. Ce peuple confondait ordinairement le Soleil avec Apollon, et n'en faisait qu'une seule divinité ; mais il n'en était pas ainsi chez les anciens poëtes ou théologiens, qui les signalaient comme deux divinités différentes. Homère, dans le récit de l'adultère de Mars et de Vénus, dit qu'Apollon assista au spectacle comme ignorant le fait ; et que le Soleil, instruit de toute l'intrigue, en avait donné connaissance à Vulcain. Le Soleil avait aussi ses temples et ses sacrifices à part. Lucien dit que le Soleil était un des Titans, ce qui ne convient point à Apollon. Les marbres, les médailles et tous les anciens monuments le distinguent ordinairement. Peut-être, dans le commencement, aura-t-on d'abord considéré Apollon comme le conducteur du char du Soleil, et dès lors il n'aura pas tardé à être confondu avec l'astre lui-même, à peu près de la même manière que Jupiter a été pris pour l'air, Neptune pour la mer, Diane pour la lune, Cérès pour les fruits de la terre. Cicéron compte cinq soleils, ou plutôt cinq généalogies du soleil, car l'un est donné comme fils de Jupiter ; le second, d'Hypérion ; le troisième, de Phtha, ou du Vulcain égyptien ; le quatrième avait pour mère Acantho, et le cinquième était le père d'Eéta et de Circé.

[illegible] montagne près de Corinthe, il y [illegible] Phébus. [illegible] autels [illegible] Soleil. Les [illegible] dédiè- [illegible] Soleil [illegible], après [illegible] de tomber [illegible] des Perses. Cet astre était [illegible] des Rhodiens : c'était à lui [illegible] le fameux colosse [illegible] pour une des sept merveilles du monde.

[illegible] Soleil [illegible] chez les Romains [illegible] populaire ; [illegible] Soleil [illegible] Hymne. Mais [illegible] se [illegible] d'a- [illegible] Soleil dans la Syrie, lui [illegible] à Rome. On [illegible] sur une médaille de cet empereur un [illegible] avec cette inscrip- [illegible] *Sanct* [illegible] Soleil, dieu saint. [illegible] *Invicto Soli*, [illegible] sous le règne [illegible] et les mystères [illegible] dans l'empire ro- [illegible] Soleil pour objet di- [illegible]

[illegible] Romains, d'après les Grecs, donnaient [illegible] *Phœbus* [illegible] lumineux. [illegible] de ses Métamor- [illegible] description de [illegible] : « Le [illegible] Soleil [illegible] par de hautes [illegible] parts. Le [illegible] que ce- [illegible] couvrait [illegible] ; mais l'art [illegible] était en- [illegible]. L'industrieux [illegible] tracé l'image du [illegible] l'onde. Dans l'onde, il [illegible] les dieux marins, dont elle [illegible] Triton, Protée et le géant [illegible] avec ses bras énormes les [illegible] des baleines. On y voyait Doris et ses cinquante filles : les unes semblaient nager ; les autres, assises sur un rocher, faisaient sécher leurs cheveux : plusieurs, [illegible] sur des poissons, se promenaient sur les eaux. Elles se ressemblaient toutes sans avoir la même figure : on reconnaissait aisément qu'elles étaient sœurs. La terre était couverte de villes, de forêts, de fleuves, peuplée d'hommes et d'animaux : l'artiste n'avait pas oublié les nymphes et les autres divinités champêtres. Au-dessus du terrestre séjour, s'élevait la voûte étoilée. Le Soleil, revêtu d'une robe de pourpre, était assis sur un trône éclatant d'émeraudes. A ses côtés étaient le Siècle, l'Année, le Mois, le Jour et les Heures rangées à distances égales. Le Printemps y paraissait couronné de fleurs nouvelles ; l'Été nu, portant des gerbes ; l'Automne encore souillé des raisins qu'il avait foulés ; l'Hiver, en cheveux blancs hérissés de glaçons. Lorsque les premiers rayons [illegible] l'Aurore faisaient pâlir la Lune et dispa- [illegible] les étoiles, les Heures attelaient au [illegible] du Soleil quatre coursiers fougueux, [illegible] d'ambroisie, et vomissant feu et flammes. Le Soleil y montait [illegible] main les rênes, il commençai[illegible] sphère céleste. Lorsqu'il éta[illegible] d'achever sa course, il se pré[illegible] eaux, et allait se reposer d[illegible] Thétis.

6° Tous les peuples celtes [illegible] Soleil et la Lune. César l'assu[illegible] Germains : la chose n'est pa[illegible] tante des habitants de la Gra[illegible] les Gaulois le vénéraient so[illegible] *Bélen*. Les anciens Irlandais [illegible] reillement, comme cela résu[illegible] suivant de saint Patrice, leu[illegible] soleil que nous voyons se lève[illegible] par l'ordre de Dieu et pour [illegible] mais il ne règnera jamais lui- mière ne durera pas toujour[illegible] l'adorent tomberont misérable[illegible] châtiments éternels. Nous, au [illegible] croyons au vrai soleil, au C[illegible] l'adorons. » Encore aujourd'hu[illegible] lieux, témoignages significatifs [illegible] quelquefois dans un seul mo[illegible] tout entière, conservent les t[illegible] cienne superstition du pays ; tels que *Knoc-greine* et *Tuan*[illegible] nes du Soleil, indiquent encore [illegible] vés où l'on a célébré, pendant d[illegible] rites solaires. Il en est de même des noms de lieux dans lesquels *Grian*, qui signifie Soleil dans [illegible] langues celtiques, et auxquel[illegible] peut-être l'épithète de *Grynæus* [illegible] Grecs à Apollon. Ainsi, *Cairne-Gr*[illegible] ceau du soleil ; *Granny's-Bed*, *Grian-Beacht*, le cercle du soleil, [illegible] autres monuments nombreux d[illegible] leil, qui existent encore en Irl[illegible] citer aussi les restes d'un [illegible] tombe-autel, près de Cloyne, q[illegible] l'origine le nom de *Carig-Croi*[illegible] soleil.

7° Les Lapons ne devaient [illegible] dans leur culte un astre qui [illegible] source du peu de bienfaits qu'i[illegible] tendre d'une nature aussi ingr[illegible] de leur contrée ; aussi l'adorai[illegible] nom de *Beive*.

8° Encore aujourd'hui les P[illegible] teurs du feu, rendent leurs h[illegible] Soleil comme à l'emblème de la [illegible] mage d'Ormuzd, le bon princip[illegible] pour répandre la lumière dan[illegible] Chaque jour il se lève sur les [illegible] l'Albordj, fait le tour de la ter[illegible] gion la plus sublime de l'esp[illegible] plonger chaque soir dans le se[illegible] Mihr ou Mithra est la personnifi[illegible] du Soleil ; il a dans sa dépend[illegible] qui regarde l'amour et l'amiti[illegible] cul et tout nombre dérivent de [illegible] main sont les peines et les r[illegible] C'est lui qui jugera les hommes [illegible] lance, et qui les distribuera, s[illegible] mérites, dans les sept cieux ou [illegible] enfers.

Justin dit que les Perses n'a[illegible] tre dieu que le Soleil ; si cette [illegible]

elle prouve au moins que les an-
es rendaient au Soleil un culte dis-
rodote rapporte qu'ils sacrifiaient
à la Lune, à le Terre, au Feu, à
x Vents, et qu'ils n'ont jamais fait
s qu'à ces sortes de divinités. Il
particularité remarquable : c'est
elque Perse était infecté de la lè-
e lui était pas permis d'entrer
lle, ni de communiquer avec ses
s, parce qu'ils regardaient cette
omme un témoignage qu'on avait
tre le Soleil. Les Parsis modernes
ent plus de chevaux en sacrifice,
i adressent des prières rituéliques
t des offrandes principalement à
et à son coucher.
Hindous rendent journellement
mages au Soleil, en même temps
tres éléments et aux principales
Mais, dans les temps les plus re-
sque les Hindous étaient encore
e Soleil marchait à la tête de tous
nènes de la nature, vénérés simul-
avec lui, et qui alors étaient peut-
ules divinités. Les Védas, dont la
est assez voisine de cette époque
n offrent encore plusieurs témoi-
Le soleil, dit M. Nève, est au nom-
ivinités protectrices du panthéon
chaleur vivifiante conserve dans
et leur vigueur les générations
; elle fait croître et multiplie les
; elle pénètre la terre, chasse les
fait germer les plantes salutaires
les arbres des forêts dont l'om-
e refuge des êtres animés sous les
icales. Le Soleil qui voit tout, qui
toutes les créatures, est invoqué
possesseur de toute science; présent
mbrassant l'air immense, il est le
ificateur, protecteur et gardien des
clarté bienfaisante du Soleil est
e par un des chantres du Véda
Nous, qui voyons la lumière succé-
urs plus brillante aux ténèbres,
quons Sourya, lumineux entre tous
umineux, la lumière par excellence !
périodique du soleil, montant
r au plus haut du ciel, excite dans
des tribus indiennes les senti-
ne vénération profonde et d'une
fiance ; son apparition est saluée
cents solennels dans les chants du
Venant à nous aujourd'hui dans
r tes routes antiques, pures, sans
t bien tracées, protége-nous et com-
s, ô être resplendissant ! L'homme
on secours l'astre infatigable qui ja-
est dérobé à ses regards dans la
des journées ; il le découvre à
il le voit *s'avancer par des voies*
s et par des voies descendantes ; il
le porté par un char au joug d'or,
iers fauves, et il s'écrie dans la
é de l'admiration : *Les hommes*
s créatures se tiennent perpétuelle-
sence du divin Savitri ! Quand le
bout de sa carrière, a disparu dans
les ombres du soir, la pensée du chantre le suit dans cette course lointaine à travers d'autres mondes : *Il a parcouru les espaces par un mouvement invisible, le Soleil aux ailes rapides, doué de vie, dirigeant bien. Où est maintenant Sourya ? Qui le sait ? Vers quelle région son rayon s'est-il étendu ?* Les invocations qui sont adressées au Soleil générateur sont caractérisées souvent par un langage pressant, qui révèle la foi des peuplades hindoues à son pouvoir toujours bien faisant : il garde ses adorateurs contre leurs ennemis, leur montre des routes faciles et les préserve de toute calamité, par la promptitude de ses secours et par la grandeur de ses largesses. »

Lorsque la religion brahmanique eut été organisée dans l'état où nous la voyons actuellement, il y eut cependant encore pendant longtemps des adorateurs dévoués spécialement au Soleil. *Voy.* SAURAS et SOURYA.

10° On sait que la principale divinité des anciens Péruviens était le Soleil, qu'ils regardaient comme le père de leurs Incas. Ce fut Manco-Capac qui substitua ce culte plus doux à l'horrible système religieux auquel ils étaient auparavant asservis. C'était au Soleil que se rapportaient toute la théologie péruvienne, tous les actes de la vie civile et politique ; il était l'objet des prières journalières ; des temples magnifiques avaient été érigés en son honneur ; des fêtes solennelles avaient été établies annuellement, et des colléges de prêtres et de vestales veillaient aux intérêts de sa gloire et de son culte. *Voy.* INTI, INCAS, RAYMI, MANCO-CAPAC.

11° Les Muyscas rapportaient que, dans les temps les plus anciens, le bruit avait couru dans leur pays que le Soleil devait faire concevoir par ses rayons une jeune fille de Guacheta, qui resterait vierge après avoir mis son enfant au monde. Le cacique d'alors, qui avait deux filles, désirait beaucoup qu'elles devinssent l'objet de ce miracle, et tous les jours il les faisait monter sur une colline située à l'orient de sa maison, afin qu'elles fussent frappées des premiers rayons du soleil levant. Ses vœux furent remplis ; une de ses filles devint enceinte, et, au bout de neuf mois, elle mit au monde une émeraude. L'ayant enveloppée dans du coton et placée sur sa poitrine, elle se changea, au bout de quelques jours, en un enfant qui reçut le nom de *Garanchacha*, et qui fut universellement reconnu comme fils du Soleil. Il devint roi de Tunja, et fut tellement respecté de ses sujets, qu'ils n'osaient lui parler que la face contre terre. Ce prince avait fait construire, au nord de Tunja, un temple magnifique au Soleil son père. Quand il sortait de son palais pour s'y rendre, le sol sur lequel il devait marcher était couvert des plus fines étoffes de coton. Quoique la distance qui séparait ces deux édifices ne fût que de trois portées d'arquebuse, il marchait avec tant de pompe et de majesté, qu'il mettait trois jours pour y aller, et autant pour en revenir. Il restait le même espace

l'astre commençait à se montrer. En même temps le grand prêtre poussait un cri, les femmes se tournaient subitement et élevaient toutes à la fois vers le Soleil leurs enfants et leurs instruments de labourage. Le grand chef et la femme-chef buvaient le sorbet noir ; le grand prêtre mettait le feu à des fascines de cannes séchées, disposées en cercles concentriques en avant de l'autel, et allumait le feu nouveau préparé dans le foyer du temple. Le grand-chef entonnait l'hymne au Soleil. Les fascines consumées et l'hymne achevé, les femmes, ayant à leur tête la femme-chef, se rendaient au champ commun de la moisson, pour cueillir les premières gerbes de maïs ; elles apportaient ces prémices au temple, et les présentaient au prêtre qui les déposait sur l'autel. On fermait alors la porte orientale, et on ouvrait celle de l'occident ; les prêtres faisaient cuire des gâteaux avec la farine tirée des gerbes nouvelles. Sur le soir, la foule se rangeait en large demi-cercle devant l'entrée occidentale du temple ; les prêtres distribuaient les gâteaux, et chacun les élevait de la main droite pour les offrir au soleil couchant. Le jongleur chantait l'hymne du soir ; la nuit venue, on allumait des feux dans la plaine, et l'on y faisait griller les viandes que l'on avait apportées pour le repas de la nuit.

19° Les sauvages du Canada et plusieurs autres tribus de l'Amérique du Nord regardent le Soleil comme le souverain maître de l'univers, et l'encensent avec du tabac. Voici comment se pratique communément cette cérémonie religieuse : les chefs des familles s'assemblent dès la pointe du jour chez quelqu'un des principaux chefs, qui allume le calumet, le présente trois fois au soleil levant, et pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du soleil, jusqu'à ce qu'il revienne au point où il a commencé, il lui adresse ses vœux, lui demande sa protection, le supplie de le diriger dans ses entreprises, et lui recommande toutes les familles du canton. Ensuite le chef fume dans le calumet, et le présente successivement aux membres de l'assemblée, afin que chacun puisse à son tour encenser le Soleil.

SOLEIL ou OSTENSOIR, nom que l'on donne dans l'Eglise catholique à un instrument dans lequel on expose le saint sacrement de l'Eucharistie à la vénération des fidèles, soit pendant les offices, le salut ou les prières de quarantes heures, soit dans les processions. Les ostensoirs consistaient autrefois en un petit ciboire renfermé dans une espèce de lanterne richement décorée, portée sur un pied rond ou octogone et surmontée d'une croix. Ils ont encore la même forme dans le nord de l'Europe. Depuis deux ou trois siècles, l'usage a prévalu dans nos ...trées de donner à cet ustentile la forme ... soleil rayonnant, monté sur une tige ... porte sur un pied carré ; c'est de là que ...ent son nom moderne. La sainte hostie ... maintenue dans un cercle ou un crois... ...t, entre deux verres ou cristaux. Le soleil ou ostensoir doit être d'...
gent ; néanmoins on le tolère e...
genté dans les églises pauvres.

SOLÉIMANIS, sectaires musul...
nommés de Soléiman, fils de Djé...
tiennent que l'imamat appartient...
plus excellent, qu'ainsi Aboub...
en ont été revêtus aussi bien q...
ils regardent comme infidèles...
Othman, Zobéir, et Ayescha, ve...
homet.

SOLIMAN, prononciation du ...
lomon chez les Musulmans, qui...
les Juifs rabbinistes, mettent sur...
une infinité de fables. Mais ce ...
téresser les études cosmogonique...
les livres persans assurent qu'il...
rante Solimans ou monarques un...
ont regné successivement sur la...
dant un grand nombre de siècl...
création d'Adam. Et le simorg,...
fabuleux dont nous parlons ailleu...
a vécu sous un pareil nombre de...
quelques auteurs cependant en f...
le nombre à 72. Tous ces mona...
damites commandaient chacun à ...
res de son espèce, différentes de ...
postérité d'Adam ; mais il était pr...
Soliman de la race humaine surpas...
les autres en majesté et en pui...
qu'après lui, il n'en paraîtrait p...
autre sur la terre. Tous ces Solim...
en guerre perpétuelle avec les Di...
nies, et ils avaient pour les co...
bouclier merveilleux, une cuiras...
trable et une épée foudroyante, qu...
de père en fils. Les êtres auxque...
mandaient étaient fort dissembl...
hommes actuels ; car les uns av...
sieurs têtes, d'autres plusieurs br...
semblaient composés de plusie...
Leurs têtes étaient aussi fort ex...
res : les unes ressemblaient à cell...
phants, des buffles, des sanglier...
avaient une conformation encore ...
ordinaire. Le Soliman, fils de D...
mandait non-seulement aux hom...
encore aux dives ou génies, aux ...
ciel, aux bêtes de la terre, aux p...
la mer. Il siégeait sur un trône ...
sur lequel les oiseaux voltigeaient...
ment, pour lui servir de dais et lu...
de l'ombre. A la droite étaient 12...
d'or pour les patriarches et les pr...
à la gauche, 12,000 autres d'arge...
sages et pour les docteurs qui as...
ses jugements.

SOLISTIMUM, augure favorab...
raient les Romains de ce que l...
sacrés que l'on avait fait jeûner,...
tomber du bec quelques grains p...
qu'on leur présentait, en les pr...
trop d'avidité.

SOLITAIRES. On appelle ainsi...
craignant les dangers du monde et...
gion des vices de la société, se reti...
les lieux déserts et écartés, pour...
seuls à la contemplation, à la médi...
vérités du salut, et aux pratiques ...

de la mortification. L'histoire ecclé-
e en fournit plusieurs exemples. Les
saient de longues années et leur vie
tout entière sans avoir le moindre
avec la société des hommes : tel fut
ul, le premier des ermites ; les au-
evaient les personnes qui venaient
ver pour leur demander des conseils,
commander à leurs prières.
., autrement *Tchandra*, dieu qui pré-
lune dans la mythologie hindoue.
représente en blanc, monté sur un
é par dix chevaux, ou bien assis sur
. De sa main droite il bénit, dans sa
il tient une massue. De son nom le
été appelé *Somavara*. C'est le lever
ucher de la Lune et ses phases diffé-
qui règlent toutes les cérémonies in-
. Si le Soleil est le père d'une dy-
la Lune a aussi la sienne, dont le
ier roi est Bouddha, et Youdich-
46°. Voici comme on raconte son
: Des yeux du patriarche Atri jaillit
on de lumière qui fut reçu par la
de l'espace, ou la voie lactée person-
qui produisit Soma. D'autres disent
es yeux d'Atri sortit une lumière
qui tomba dans la mer, et que le
he recommanda à l'Océan, en lui di-
e c'était son fils. L'Océan la négligea
issa flotter au gré des vents. A la fin,
a, lui donna une forme humaine.
à sa cour avec Lakchmi qui a passé
sœur ; puis enfin il l'adopta pour son
is Soma ne répondit point à l'attente
ux, qui battirent les eaux de l'Océan
tirer les 14 choses précieuses qu'ils
nt, et entre autres une lune propre
atures vivantes. Ils prirent l'ancienne,
l'épiderme de Vichnou qu'ils avaient
ils la jetèrent dans la mer, comme un
vec toutes sortes d'herbes et de plan-
rès l'avoir bien battue, ils obtinrent
uvelle lune parfaite, formée des plus
parties de l'Amrita. Pour lui donner
nt sous une forme humaine, la Tri-
s'incarna dans le sein d'Anasouya,
d'Atri, et de Brahmâ fut formé Soma.
ut, comme les autres dieux, pour
irituel, Vrihaspati, dont la femme,
e Tara, lui inspira des sentiments
nes. Il la déshonora en l'absence de
ître, qui, voyant sa femme enceinte,
Soma et le précipita dans la mer.
ccoucha de Bouddha, et fut ensuite
en cendres. Brahmâ lui rendit la vie,
me le feu l'avait purifiée, Vrihaspati
it à la reprendre. Cependant l'Océan,
ontre celui qu'il appelait son fils, le
ta. Soma s'adressa à Lakchmi : par
ercession, une partie de son péché
remise, et il commença à reprendre
ndeur. Il eut recours aussi à Parvati,
ur le rétablir dans le ciel, eut l'idée
nettre sur le front de son mari, qui,
né, entra dans l'assemblée des dieux.
ati se fâcha, mais Brahmâ l'apaisa
disant que Soma ne serait plus que
les planètes. On voit aisément que tous ces contes ne sont que des allégories astronomiques. L'antique zodiaque indien était composé de 27 constellations. On en avait fait autant de nymphes, filles de Dakcha et épouses de Soma. Suivant quelques auteurs, la partie non éclairée de la lune était le séjour des Pitris ou mânes, qui s'y nourrissaient de l'amrita ou ambroisie, dont elle est le réservoir. Son disque est divisé en seize parties, appelées *Kala*, dont une est prise par les dieux et les Pitris chaque jour de son déclin. Outre les noms de *Soma* et de *Tchandra*, la lune porte encore celui d'Indou. On l'appelle l'amie du lotus, nommé *Koumouda*, qui ne s'épanouit qu'après le coucher du soleil. Le dieu Soma est encore le roi des plantes, le maître de la nuit et des planètes, et le chef des brahmanes. — La personne née sous l'aspect de la planète Soma aura beaucoup d'amis, sera riche et honorée, nourrie de mets excellents, couchée sur des lits magnifiques, possédera des éléphants, des chevaux, des palanquins, etc. Les taches de la lune paraissent, aux yeux des Indiens, des lièvres, ou bien c'est une biche que le dieu tient sur ses genoux ; de là l'épithète de *Mriganka*. On lui donne également une biche ou une antilope pour symbole sur sa bannière. » (M. Langlois, *Théâtre indien*.)

SOMA, liqueur employée dans les libations et les sacrifices des Indiens ; elle est extraite de l'asclépiade acide ; on l'offre aux dieux, et on la boit aussi à la suite des sacrifices ; cette pratique, peu usitée de nos jours, forme une partie essentielle du rituel védique. Le Sama-Véda la préconise comme une liqueur rafraîchissante et purifiante, qui est la source de toutes les prospérités : « Je chante, y est-il dit, ce Soma, qui procure les trésors, les richesses, la nourriture, les générations des braves ! » Bien plus, ce jus sacré est, suivant la coutume indienne, personnifié, divinisé, assimilé à l'esprit suprême, incréé, qui a été plus tard nommé Brahmâ ; Soma est célébré comme le dispensateur de la vie ; il reçoit les noms et les attributs de tous les dieux ; quand ceux-ci périssent dans la dissolution des choses terrestres, Soma survit et devient le créateur d'un monde nouveau. « O divin Soma, qui purifies les hommes dans les futures naissances, toi le plus céleste des êtres, tu es vanté pour le don de l'immortalité. » Cette stance du Sama-Véda rappelle celle du Rig-Véda à la même divinité : « Veux-tu, ô Soma, nous donner la vie, nous ne mourrons plus. » C'est aussi Soma qui illumine le monde en prêtant au soleil sa clarté : « O Soma, descends avec ce courant par lequel tu donnes la lumière au soleil ; descends, et envoie l'eau pour les hommes. » C'est Soma qui attelle les chevaux du Soleil, prêt à parcourir les cieux au-dessus de la demeure des hommes : « Soma est mon maître, dit le Soleil, en attachant ses coursiers fauves à son char. » — Soma a fait l'essence grande par excellence, quand le germe des eaux enveloppait encore les dieux : purificateur, il a déposé la force dans Indra. il a

créé la lumière dans le soleil. » Ailleurs il est dit : « Comme les vaches accourent vers le maître du troupeau, de même les intelligences, impatientes de savoir et désireuses d'aimer, s'approchent de Soma. — Soma purifie : il est le père des intelligences, le père du ciel, le père de la terre, le père d'Agni, le père du Soleil, le père d'Indra, et aussi le père de Vichnou. »

Le sacrificateur et les assistants doivent boire le jus de Soma dans les patères de bois où il est exposé pendant les chants et les cérémonies du rituel, et c'est alors qu'ils croient ressentir en eux l'action de la présence divine dans la libation partagée à l'instant. Le pouvoir surnaturel de cette liqueur est tel qu'il écarte les Rakchasas ou mauvais génies, ennemis des hommes et des dieux, perturbateurs jaloux des sacrifices, et qu'il assure à ceux qui l'ont préparée, la richesse, la force et la félicité. (M. Nève, *Observations sur les chants du Sama-Véda*, et *Essai sur le Mythe des Ribhavas*.)

SOMAVATI-AMAVASYA, cérémonie religieuse que les Hindous accomplissent, lorsque la conjonction de la lune avec le soleil a lieu un lundi. Il est alors très-méritoire de se baigner le matin dans le Gange ou dans quelqu'autre rivière sacrée, d'offrir le *tarpana* aux mânes des ancêtres, et de faire d'autres œuvres satisfactoires. De leur côté les femmes font autour de l'arbre pipal (*ficus religiosa*) la cérémonie nommée pradakchina, qui consiste à circuler tout autour, la main droite tournée vers lui ; elles accompagnent cet acte de bonnes œuvres et d'aumônes.

SOMMEIL. Les anciens en avaient fait une divinité, et le disaient fils de l'Erèbe et de la Nuit et père des Songes. Ovide place sa demeure dans le pays des Cimmériens. Son antre est impénétrable aux rayons du soleil. Jamais les coqs, ni les chiens, ni les oies, n'en troublent la tranquillité. Le fleuve d'oubli coule devant le palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure de ses eaux. A l'entrée, croissent des pavots et autres plantes dont la Nuit recueille les sucs assoupissants pour les répandre sur la terre. Au milieu du palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir ; c'est là que repose sur le duvet le tranquille dieu du sommeil, tenant d'une main une corne et de l'autre une dent d'éléphant. Autour de lui dorment les Songes nonchalamment étendus ; et Morphée, son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. Les Lacédémoniens joignaient sa représentation à celle de *Thanatos*, la Mort, qui était son frère. Sur un autel de Trézène, on lui sacrifiait en même temps qu'aux Muses, comme ami de ces déesses, parce que, comme elles, il aime le repos du silence et des lieux solitaires.

Homère raconte, dans l'Iliade, que Junon, voulant endormir Jupiter, alla trouver le Sommeil à Lemnos, où il résidait, et le pria d'assoupir les yeux trop clairvoyants de son mari, en lui promettant de beaux présents, et l'appelant le roi des dieux et des hommes. Le Sommeil s'en défendit, craigna[nt de s'ex]poser au courroux de Jupiter ; m[ais Junon] le détermina en lui promettant la [main d'une] des Grâces.

SOMMONA-CODOM, nom siamo[is de Boud]dha Chakya-Mouni ; il n'est autre q[ue ...] crit *Sramana-Gautama*, c'est-à-dir[e ...] pénitent Gautama ; ils l'appelle[nt ...] *Phrapouti-Tchaou*, ou l'excellent e[t ... sei]gneur. Nous avons déjà donné da[ns ce dic]tionnaire plusieurs vies de Boudd[ha selon] les Indiens, les Chinois, les Japo[nais ...] néanmoins nous croyons devoir [...] quelques légendes des Siamois à [...] que nous empruntons à Laloubère [et ...] Tachard.

Quelques livres palis racontent [que Som]mona-Codom naquit d'une fleur, e[t que cette] fleur sortait du nombril d'un e[nfant qui] dormait en tetant l'orteil de son p[ied ...] fable semble constater que les Siam[ois ...] que Bouddha procède de Vichnou [...] est la position de ce dieu à l'o[rigine des] choses ; et c'est en effet ce qu'e[nseignent] plusieurs livres indiens. Mais c[...] les Siamois admettent la légende [...] d'après laquelle Sommona-Codom [naquit] d'une vierge appelée Maha-Ma[ya ...] grande illusion. Cette fille, honte[use de se] trouver enceinte, s'enfonça dans [...] pour se dérober aux yeux des hom[mes ...] accoucha sans douleur, au bord [...] d'un enfant d'une admirable beau[té ...] n'ayant point de lait pour le nou[rrir ... ne] pouvant se résoudre à le voir mo[urir ...] vierge entra dans le lac et le dép[osa sur le] bouton d'une fleur de lotus, qui [...] d'elle-même pour le recevoir, et [...] sur lui pour lui servir de berceau.

Aussitôt après sa naissance, et s[ans qu'au]cun maître l'instruisît, Sommona-[Codom ac]quit, par une simple vue de son e[sprit, la] connaissance parfaite de tout c[e qui con]cerne le ciel, la terre, le paradis, [...] les secrets les plus impénétrables [de la na]ture. Il se souvint en même temp[s de tout] ce qu'il avait fait dans les différ[entes vies] par lesquelles il avait passé ; car i[l était] venu 150 fois au monde, sous d[iverses fi]gures, et chaque fois il avait toujo[urs été le] premier et le plus excellent des êt[res dont il] avait pris la figure. Etant enfin de[venu Boud]dha, sa supériorité fut manifestée [aux hom]mes par quantité de prodiges. U[n jour en]tre autres qu'il était assis sous un a[rbre ...] il fut glorifié d'une manière trè[s ...] car les esprits célestes descendir[ent ...] du séjour de la lumière pour l'ado[rer. Le ja]loux Thevatat, qui passe parmi l[es Siamois] pour avoir été son frère, conjura [sa perte et] lui déclara la guerre avec tous les [...] Sommona-Codom ne se défendit q[ue par la] vertu de ses bonnes œuvres ; ma[is ...] le soutint comme la pratique de l[a vertu] sans laquelle il aurait infailliblem[ent suc]combé. C'est pourquoi la Terre pre[ssa ses en]nemis du saint de l'adorer ; mais le[s voyant] endurcis et obstinés à ne point é[couter ses] remontrances, elle pressa ses chev[eux ...]

sortir une mer qui les submergea.
é était en effet sans bornes : plu-
il donna sa vie pour ses sujets ; il
ux malheureux la totalité de ses
fois, ne possédant plus rien autre
nna sa femme à un pauvre qui lui
l'aumône. D'autres racontent qu'il
es yeux, tua sa femme et ses en-
les donner à manger aux Tala-
qu'il distribua sa propre chair
ux pressés de la faim. Après s'être
ses aumônes de tout ce qui pou-
her à la vie, il s'adonna au jeûne,
et aux autres pratiques de la vie
fin d'y vaquer plus librement, il
ans des lieux écartés et solitaires,
nna à la retraite et à la péni-

état religieux il se trouva doué
grande force, qu'il vainquit en
gulier un homme d'une vertu con-
ommé Phra-Souane, qui, doutant
tion à laquelle Sommona-Codom
nu, l'avait osé défier. Il remporta
ble victoire sur un autre géant qui
nte brasses de hauteur. A la force
Sommona-Codom joignait la faculté
es miracles : il pouvait se rendre
d et aussi gros qu'il voulait ; ou
faisait si petit qu'il échappait à la
tenait sur la tête d'un autre hom-
que celui-ci s'en aperçût ; il se
isible ; il pénétrait le passé et
connaissait parfaitement et tout
tout ce qui se passait dans le
ant donné à son corps une agilité
e, il se transportait sans peine
un autre pour prêcher la vertu à
nations.
cependant il tua un Man, qui ap-
une race de mauvais génies ou à
infidèle ; mais cette action paraît
lée comme un crime par les Sia-
ils disent qu'en punition de cette
erme de sa vie ne s'étendit pas au
atre-vingts ans. Ils ajoutent qu'une
nt que Sommona-Codom instrui-
isciples, un pourceau s'élança sur
fureur ; l'illustre pénitent connut
le moment approchait où il devait
monde, et il le prédit à ses audi-
effet ce porc n'était autre que le
r Sommona-Codom, et dont l'âme
ue au monde sous cette forme. Peu
près, il mangea de la chair de ce
rceau, ce que nous avons peine à
vec les préceptes du bouddhisme
par lui-même, qui prohibent,
grand péché, la manducation de
un animal quelconque. On dit qu'il
ur avoir mangé de cette viande in-
n peu digne d'un personnage aussi
ais nous pensons que cette fable
n récit populaire et qui n'est pas
les Talapoins ; ceux-ci enseignent,
autres Bouddhistes, qu'au terme
Sommona-Codom s'éteignit comme
lle qui se perd dans l'air. Mainte-
dans l'état de béatitude suprême
appelé *Nirvana*, c'est-à-dire non-existence,
insensibilité, anéantissement ; car telle est,
au dire des Bouddhistes, la félicité finale qui
attend les âmes justes.

Avant d'expirer, Sommona-Codom or-
donna qu'on lui consacrât des temples et
des statues, de peur que les hommes
ne perdissent peu à peu le souvenir de
sa personne. Il voulut aussi que son image
reçût les honneurs divins. C'est pourquoi le
pays de Siam fourmille de temples ou pago-
des dédiés à Sommona-Codom ; le P. Ta-
chard dit qu'on fait à peine une lieue sans
en rencontrer quelqu'un ; et il évalue à plus de
14,000 ceux qui sont élevés dans le royaume.
Chacun de ces temples a sa statue de Boud-
dha ; elles sont ordinairement de bois, quel-
quefois d'un mélange de plâtre, de résine,
et de poil, que l'on couvre d'un vernis noir ;
quelques-unes sont dorées. Le Dieu est repré-
senté assis, les jambes croisées, les cheveux
frisés, la tête couverte d'un bonnet terminé
en forme de pyramide, le corps nu, excepté
au milieu du corps, où il est ceint d'un mor-
ceau d'étoffe jaune ; une autre pièce de la
même étoffe lui tombe en bandouillère de
l'épaule gauche sur le ventre. A côté de lui
on place les statues de Phra-Mogla et Phra-
Sari-Bout, ses deux principaux disciples ;
devant et derrière lui on place les figures de
ses autres disciples, la plupart dans la même
posture, mais beaucoup plus petites ; les
statues de Sommona-Codom sont ordinaire-
ment très-grandes, et quelquefois colossales.
C'est là que les Siamois vont adorer Bouddha,
lui rendre leurs hommages, lui faire des of-
frandes par le ministère des religieux ;
mais ils ne lui font point de prières propre-
ment dites, car les Bouddhas étant parvenus
à la béatitude finale, c'est-à-dire à l'anéantis-
sement, ils n'éprouvent plus aucune sensa-
tion, et ne sauraient entendre les prières
qui leur seraient adressées. Les Bouddhistes
vénèrent Sommona-Codom comme la plus
haute expression de la sainteté, et parce
qu'il le leur a commandé ; ils font des pèle-
rinages aux lieux où il a laissé l'empreinte de
ses pas, comme dans l'île de Ceylan, dans
la Birmanie, et dans les endroits où l'on
croit posséder de ses reliques.

Les Siamois attendent un autre Bouddha,
qu'ils appellent *Phra-Narotte*. Nous donnons
d'autres détails sur le Sommona-Codom des
Siamois à l'article TÉVETAT.

SONGES. 1° On ne saurait douter que Dieu
ne se soit souvent servi des songes pour
instruire les hommes et leur manifester sa
volonté. L'Ecriture sainte nous en fournit
un grand nombre d'exemples ; tels sont en-
tre autres le songe où Jacob vit l'échelle mys-
térieuse, les songes de Joseph, son fils, ceux
de Pharaon, roi d'Egypte, et des officiers de
ce prince ; ceux de Nabuchodonosor ; ceux
enfin qui sont consignés dans le Nouveau
Testament. L'histoire ecclésiastique atteste
que jusque dans des temps très-modernes,
Dieu a envoyé des songes pour seconder les
desseins de sa providence ; et cela peut en-
core arriver maintenant. Mais il y a loin de là

à la sotte crédulité de cette foule de personnes qui regardent tous leurs songes comme autant de révélations, qui en font le mobile de la plupart de leurs actions, qui fondent sur les fugitives visions de la nuit leurs craintes et leurs espérances. Cette superstition a toujours été très en vogue chez tous les peuples, et l'est encore maintenant dans ce siècle qu'on appelle siècle de lumière ; il n'est pas même rare de trouver des gens qui n'ajoutent aucune foi aux visions et aux révélations constatées dans l'Ecriture sainte, et qui cependant ont pour leurs propres songes une superstitieuse crédulité. Lors même qu'un songe est si frappant qu'il paraît venir de Dieu, on ne doit néanmoins s'y arrêter qu'avec la plus grande discrétion ; et si l'on croit y trouver les caractères d'une véritable révélation, il est encore prudent de consulter à ce sujet des personnes éclairées : car ces sortes de songes sont et doivent être extrêmement rares.

2° Les Grecs et les Romains faisaient les Songes enfants du Sommeil. Ovide les représente en aussi grand nombre que les grains de sable sur le bord de la mer, nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain, et en défendant les approches ; les principaux sont Morphée, Phobétor et Phantase, c'est-à-dire l'illusion, l'inspiration et la vision. La foule des Songes fréquente les personnes endormies et se manifeste à elles sous des formes tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns sont faux, les autres vrais ; les premiers sortent des Enfers par une porte d'ivoire, les seconds par une porte de corne ; ceux-ci annoncent des biens ou des maux réels ; ceux-là ne sont que de pures illusions et de vains fantômes de l'imagination. On les représentait avec de grandes ailes de chauves-souris toutes noires.

Lucien nous donne une description ingénieuse d'une île des Songes, dans laquelle on entre par le havre du Sommeil. Elle est entourée d'une forêt de pavots et de mandragores, pleine de hiboux et de chauves-souris, seuls oiseaux de l'île. Au milieu est un fleuve qui ne coule que la nuit. Les murs de la ville sont fort élevés et de couleurs changeantes comme l'arc en ciel ; elle a quatre portes : l'une de fer et l'autre de terre, par où sortent les songes affreux et mélancoliques ; les deux autres sont de corne et d'ivoire ; c'est par celles-ci qu'on entre dans la ville. Le Sommeil est le roi de l'île ; la Nuit en est la divinité. Les habitants sont les Songes, tous de taille et de forme différentes ; les uns sont beaux et d'une prestance avantageuse ; les autres, hideux et contrefaits ; ceux-ci riches et vêtus d'or et de pourpre, comme les rois de théâtre ; ceux-là, gueux et tout couverts de haillons.

Il y avait des dieux qui rendaient leurs oracles en songe, comme Hercule, Amphiaraüs, Sérapis, Faune. Les magistrats de Sparte couchaient dans le temple de Pasiphaé, pour être instruits en songe de ce qui concernait le bien public. Cette superstition, commune aux Grecs et aux Romains, s'est conservée chez les Grecs modernes ; ils couchent dans les églises, pour se procurer des s
reux ou des inspirations propres
der dans la guérison de leurs mal

Il est inutile d'ajouter que
avaient en grande estime l'onir
l'art d'interpréter les songes. C
pratiquaient ne manquaient jamai
Les rois d'Egypte, de Chaldée,
lone, etc., avaient à leur cour,
principaux officiers, des interprèt
ges, toujours prêts à expliquer le
tômes produits par l'imaginatio
souverains. *Voy.* ONIROCRITIE.

SONIKIS, déistes de la Sénég
nient la mission de Mahomet, et fo
public des liqueurs prohibées pa

SONNA ou SUNNA. On sait qu
est, chez les Musulmans, le fo
toutes les institutions religieuse
législatives ; mais celles-ci ne son
loppées, et on ne peut en bien appré
que dans l'ensemble des traditio
aux paroles, faits et gestes mêm
prophète, conservés et recueillis,
premiers khalifes, soit par les co
de Mahomet, soit même par les
rains de ses successeurs imméd
ditions sont connues sous le no
et comprennent les paroles de Ma
actes, et enfin son silence consid
approbation tacite.

La Sonna, qui traite de points et
de législation, de morale et de cult
pas été mentionnés ou suffisamm
qués dans le Coran, est ainsi le
ment et l'explication du texte de
au moyen d'exemples et de récits
après la mort de Mahomet, à tra
taines difficultés, à autoriser ou
certains actes en faisant connaît
bation ou l'improbation qu'il avai
dans des cas analogues. La prem
tion en corps de livre, de ces pré
ditionnels ou Sonna, fut entreprise
lifat d'Ali, et cette collection fut bie
de plusieurs autres, dont la plus
la plus authentique est celle de Bo
marche en première ligne après l
c'est sur le livre de Bokhari qu'e
les juges musulmans font porter l
personnes dont ils exigent le serm

Mais, de même que dans le Co
tences, dans la Sonna les récits
cumulés sans méthode, et la re
était fort difficile. La loi musulm
sur ces deux sources inaltérable
forme de corps complet et méthod
le rapport au moins de l'ordre de
que par les soins de quatre doc
bres, qui ont imposé et laissé le
quatre sectes orthodoxes dont il
fondateurs. Unanimes sur le dog
diffèrent entre eux qu'en ce qu
l'interprétation de quelques point
civil et moral, et relativement à
pratiques matérielles et peu impo
culte ; mais leurs ouvrages et
qu'ils ont fondées sont réputés
orthodoxes, et leurs adhérents

à côté des autres, sans que ces
dences occasionnent entre eux
ou des controverses hostiles.
ays musulmans, les mosquées
aux se dirigent selon les pré-
te dominant dans leur contrée;
a vie privée et pour les actes ci-
iculiers sont libres d'obéir aux
de leur prédilection pour tel ou
ces rites. Ces quatre sectes sont
u-Hanifa et de Malek, qui pré-
resque seules aujourd'hui, et
afféi et de Hanbal, dont le do-
aintenant fort restreint. Les doc-
rois derniers ont fait donner à
s le surnom d'*Ahl el-Sonna*, hom-
Sonna, à raison de la déférence
eur fait adopter sans examen et
leur extension les préceptes de
ais Abou-Hanifa et ses commen-
été appelés *Ahl el-Kias*, hommes
ie, parce qu'ils ont appliqué à
traditions sacrées le procédé de
t qu'ils se fondent plus sur les
du jugement humain que sur
fidélité aux prescriptions de la
doctrine est dominante en Tur-
rtarie et dans une grande partie
elle de Malek est en usage dans
Celle de Schaféi compte des par-
rabie, et celle de Hanbal était au-
le à Bagdad. (M. Worms, *Recher-*
constitution de la propriété ter-
s les pays musulmans.)

SONNITES, SUNNIS ou SUNNITES,
traditionnaires. On appelle ainsi
usulmans qui appartiennent aux
réputés orthodoxes; tels sont les
Turcs, les Syriens, les Egyp-
arbaresques, etc. Tous les autres
és comme schismatiques; au-
n comprend presque tous les dis-
s le nom de *Schiites;* tels sont en
Persans et la majeure partie des
de l'Inde. *Voy.* SCHIITES, SONNA.

H, esprit des montagnes vénéré
nois. On raconte que sous le rè-
g-Vuong, roi du dernier âge, Son-
autre esprit nommé Thuy-tinh,
uver ce prince et lui demandèrent
nariage. Le roi étonné d'une sem-
ête de la part des esprits, et de
la lui faisaient tous deux ensem-
pondit qu'il n'avait qu'une fille,
pouvait la donner à tous deux;
lui qui, le lendemain matin, lui
e premier des présents, obtien-
e. L'esprit Son-tinh se montra le
nt, et épousa la princesse. Mais
ulut l'emmener dans sa montagne,
qui présidait à l'eau excita une
voulut lui couper le chemin par
e vent. Depuis cette époque, il y
u chaque année un combat entre
it Son-tinh passe pour avoir fait
e choses admirables. Le roi Chinh-
va un temple, dans la province
, l'an 1170 de Jésus-Christ.

IE, le neuvième des douze petits
prophètes, dont les écrits font partie des livres saints. Il a prophétisé sous le règne de Josias, roi de Juda. Il se plaint de l'idolâtrie et du penchant du peuple pour l'étranger, de l'orgueil des riches à l'approche du malheur commun, de la rapacité des grands, de la vanterie et de la tromperie des faux prophètes, du manque de conscience et de l'irréligion des sacrificateurs, enfin de l'indocilité du peuple envers Dieu. Il annonce le jour terrible de Jéhova et le retour de la captivité. Sa prophétie ne contient que trois chapitres.

SORA, nom que les Quojas et autres peuples d'Afrique donnent au démon.

SORANUS, nom de Pluton chez les Sabins; ce mot signifiait *cercueil* dans la langue de ce peuple. Les Hirpins, nation voisine, furent surnommés *Loups de Soranus*, en conséquence du fait que nous allons rapporter. La première fois que des sacrifices furent offerts à Soranus, dans le temple qu'il avait sur le penchant du mont Soracte, des loups énormes s'approchèrent de l'autel et en enlevèrent les victimes. Ceux qui les poursuivirent furent conduits jusqu'à une caverne ténébreuse, où ceux qui osèrent pénétrer furent suffoqués par des vapeurs méphitiques, et les autres en rapportèrent la peste à leurs compatriotes. L'oracle consulté ordonna aux peuples d'apaiser les loups protégés par Pluton, et de vivre à la manière de ces animaux féroces, c'est-à-dire de rapines. Ces peuples furent alors nommés *Hirpini*, nom qui signifie *loups* dans l'ancienne langue sabine, et surnommés *Sorani*, du culte qu'ils rendaient à *Soranus*.

SORBONNE, c'est le nom du plus ancien et du plus fameux collége de théologie qu'il y ait eu en Europe. Un célèbre docteur de Paris, nommé *Robert*, et surnommé *Sorbon*, parce qu'il était natif d'un petit village de ce nom, dans le Rhételois, auprès de Sens, fonda en 1253 ce collége, qui fut appelé *Sorbonne*, du nom de son fondateur. Robert était né de parents pauvres et obscurs; mais son mérite, secondé d'un travail opiniâtre, répara la faute du sort. Reçu docteur en théologie à Paris, il s'acquit par ses sermons et par ses conférences la plus grande réputation. Le roi saint Louis conçut pour lui la plus haute estime; il le fit son chapelain et son confesseur, et lui donna les marques de l'amitié et de la confiance la plus intime.

Robert, dans une situation aussi brillante, n'oublia point sa première obscurité ni les peines qu'il avait éprouvées pendant ses études. Il chercha les moyens d'aplanir aux pauvres écoliers un chemin qui avait été pour lui semé de tant d'épines, et conçut le projet d'une société d'ecclésiastiques séculiers vivant en commun, qui, libres des soins de la vie, se livrassent entièrement à l'étude, et enseignassent les autres gratuitement. Ce projet était absolument nouveau: il n'y avait alors en Europe aucune communauté d'ecclésiastiques séculiers. Les avantages qui devaient résulter de cet établissement étaient si solides et si frappants, que Robert trouva

un grand nombre d'amis qui s'empressèrent de seconder ses vues. Avec leur secours, il fonda son collége dans la rue des Deux-Portes, vis-à-vis le palais des Thermes. Il le composa de docteurs et de bacheliers en théologie, choisis entre les plus vertueux et les plus habiles; car le principal but de son établissement fut l'étude de la religion. Il distingua les membres de son collége en hôtes et en associés. Pour être admis au nombre des hôtes, il fallait être bachelier, soutenir une thèse appelée *Robertine*, et remporter le plus grand nombre des suffrages dans trois scrutins différents. Les hôtes étaient logés et nourris dans la maison : ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais ils n'en avaient pas la clef. Dans les assemblées, ils n'avaient pas de voix, et, lorsqu'ils étaient docteurs, il fallait qu'ils sortissent de la maison.

Pour être reçu associé, *socius*, il fallait soutenir la Robertine, subir les trois scrutins comme les hôtes, et, en outre, on était obligé de professer gratuitement un cours de philosophie, après lequel on subissait encore deux autres scrutins. Ceux des associés qui n'avaient pas quarante livres parisis de revenu, avaient une bourse de la valeur de cinq sols et demi parisis par semaine; ce qui revient à un peu plus de six francs de notre monnaie. Ils jouissaient de cette bourse pendant dix ans, à moins que, dans l'intervalle, ils n'acquissent un revenu de quarante livres parisis; alors ils perdaient leur bourse. Il était aussi réglé qu'au bout de sept ans les boursiers seraient examinés, et que ceux qui seraient trouvés incapables d'être utiles au prochain, seraient privés de leur bourse. Les associés non boursiers payaient à la maison, chaque semaine, la même somme que recevaient les boursiers. Tous les associés prenaient le titre de docteurs ou de bacheliers de la maison et société de Sorbonne. Ils étaient encore en cela distingués des hôtes, qui avaient seulement la qualité de docteurs ou de bacheliers de la maison de Sorbonne.

Toutes les affaires de la maison étaient réglées en commun par les associés, sans qu'il y eût parmi eux aucun principal, aucun supérieur. Docteurs, bacheliers, tous étaient égaux. C'est pour entretenir cette égalité, qu'on n'a jamais admis parmi les associés aucun religieux, de quelque ordre que ce fût; et l'usage s'est établi, au commencement du XVIIe siècle, de faire prêter serment sur l'Evangile à celui qu'on recevait dans la société, « qu'il n'avait point intention d'aller dans une autre société ou congrégation séculière où l'on vécût en commun, sous la direction d'un seul supérieur; et que si, après avoir été reçu de la société de Sorbonne, il lui arrivait de changer de sentiment et de passer dans une autre communauté, il se reconnaissait, dès-lors, et par le seul fait, déchu de tous les droits de la société, tant actifs que passifs, et qu'il ne ferait ni entreprendrait rien contre le présent réglement. »

Les docteurs et les bacheliers pouvaient avoir chez eux de pauvres écoliers auxquels la maison faisait quelque avantage. Parmi ces pauvres étudiants, il s'est tro grands hommes. Depuis la fond lége de Sorbonne jusqu'à la ré a toujours eu six professeurs q gné gratuitement les différentes théologie. Il y avait en outre qui faisaient une étude particuli rale, et s'appliquaient à résoud conscience. La Sorbonne a toujo égard, l'oracle de l'Europe.

Robert établit, pour l'adminis collége, différentes charges. La celle de proviseur. On la confi quelqu'un des membres les plu bles de la société. La seconde prieur, que l'on choisissait parm bacheliers. Le prieur présidait blées de la société, aux actes de et aux Sorboniques de la licence sait l'ouverture et la clôture pa gue publique. On lui apportait les clefs de la maison, et il sign tous les actes. Les autres places de sénieur, de conscripteur, d de bibliothécaire, de procureu ces réglements ne furent mis Robert Sorbon qu'après les av quer pendant dix-huit ans, et connu par expérience l'utilité e Il ne voulut faire de lois, que l à qui il les destinait furent acco observer.

Pendant l'espace de cinq siè bonne a conservé ses anciens us soutenue avec autant de régul splendeur, sans être gouverné supérieur. Cette égalité qui rég membres, et qui aurait semblé sionner le désordre, fut la ba ferme appui de sa constitution couraient au bien, parce qu'au le commandait aux autres. Au les plus sensés ont-ils regar du gouvernement de la Sorbon chef-d'œuvre de prudence et de que, qui doit égaler son auteur lèbres législateurs que vante l'a

L'établissement de la Sorbo firmé par le saint-siége, et aut lettres-patentes de saint Louis. acquit bientôt un revenu hon sant, par le grand nombre de l nations qu'elle reçut; et l'on p jamais les pieuses libéralités d furent plus utilement placées. S sentit de la joie de voir son co chir, ce fut parce qu'il se voy état de fournir à la subsistance e d'un plus grand nombre de pau car ce grand homme, qui avait lui-même, eut toujours pour les affection particulière. C'était pour eux qu'il avait fondé so voulut qu'on l'appelât la Maison On lit encore, sur un grand no nuscrits, qu'ils appartiennent maîtres de Sorbonne. On peut dès le temps du fondateur, le lo Sorbonne n'était composé que

ıar lorsque le cardinal de Ri-
ir ce collége avec une magni-
un si grand ministre, il n'y
ıe le même nombre d'appar-
a depuis ajouté un autre; ce
ıte-sept appartements.
paux objets des soins de Ro-
ırfection de son collége, fut
d'une bibliothèque qui pût
èves les secours nécessaires à
En 1290, la bibliothèque de
ıait plus de mille volumes; ce
nsidérable pour le temps. Elle
ıcoup depuis; et elle est deve-
ı belles bibliothèques de Paris.
ndateur ne se borna pas à la
blit aussi, en 1275, un collége
lettres et pour la philosophie,
le *Collége de Calvi*, ou autre-
Sorbonne. Le cardinal de Ri-
émolir, en 1635, pour y bâtir
Sorbonne. Il devait en faire
e; mais la mort ne lui permit
ce dessein. C'est pour y sup-
ison de Richelieu fit réunir le
sis à la Sorbonne, en 1648.
. société de Sorbonne fut une
ıcipales maisons de la faculté
e Paris. Les autres étaient
re, du cardinal Le Moine et
es grands-maîtres des deux
s sénieurs de Sorbonne et des
ıt les députés nés de la fa-
lle ait toujours été la moins
pendant elle s'est rendue si
s grands hommes qu'elle a
le a donné en quelque sorte
te la faculté, et que des doc-
cheliers de Paris ont souvent
docteurs et de bacheliers de
qu'ils ne fussent pas membres
ı. Cet utile établissement a dû
ences révolutionnaires du siè-

ı mot vient du latin *sortiarius*,
: la fonction de jeter les sorts.
ction sacrée, exercée au choix
des hommes ou par des fem-
i jetaient les sorts n'avaient
le les tirer ; on se servait pour
re d'un jeune enfant.
employé les noms de *sorciers*
pour désigner les personnes
, qui, au moyen de charmes,
ts, ou de formules magiques,
ınnaître les choses cachées,
ı nuire aux hommes. Ces pra-
t pas nouvelles; les sorcières
ıssaient pour avoir le pouvoir
dre par leurs incantations la
rre. Elles empruntaient leurs
antes vénéneuses qui crois-
lance dans cette contrée, de-
, que Cerbère, passant par la
jue Hercule l'emmenait en-
le Micènes, avait vomi son
tes les herbes. Les Romains
ıucoup les sorcières, vieilles
ées au métier de nuire à la
société, comme nous le voyons dans les œuvres d'Horace; car bien que ce poëte philosophe et épicurien plaisante sur leur compte, il n'en est pas moins vrai que ses vers sont l'expression de la crédulité publique.

Dans le moyen âge, on appelait sorciers ceux qui, en vertu d'un pacte fait avec le démon, passaient pour avoir le pouvoir de jeter des sorts sur leurs ennemis, c'est-à-dire de leur envoyer des maladies, de faire périr leurs troupeaux, de les empêcher de prospérer dans leurs entreprises, et même de les faire mourir eux-mêmes, soit tout à coup, soit par une consomption lente et douloureuse. On disait de plus qu'en certaines nuits, ces gens-là se rendaient au sabbat, où ils avaient commerce avec les esprits infernaux, et se rendaient coupables de toutes sortes de crimes et d'infamies.

Dans notre siècle, il est devenu de bon ton de ne plus croire aux sorciers; bien plus, on blâme avec la plus extrême légèreté les peines rigoureuses que l'Eglise et l'Etat infligeaient à ceux qui étaient reconnus coupables de sorcellerie; il ne tient pas à nos philanthropes modernes que tous ceux qui ont subi, dans le moyen âge, le supplice des sorciers, ne soient réhabilités et reconnus innocents. Sans doute, il est possible que, dans le nombre de ceux qui ont été condamnés comme tels, plusieurs l'aient été innocemment : c'est un malheur inhérent à tout jugement rendu par des hommes faillibles; mais, quand on ferait abstraction du crime de sorcellerie, il n'en est pas moins vrai que les sorciers du moyen âge étaient, comme ceux des autres âges, des assassins, des empoisonneurs, des gens très-dangereux pour la société, et comme tels passibles des peines judiciaires; et maintenant encore nos tribunaux ne retentissent-ils pas plusieurs fois chaque année des mêmes accusations et des mêmes délits, perpétrés sous le même nom, à la honte de nos prétendues lumières? La race des sorciers n'est donc pas éteinte; comme autrefois, ils sont dangereux pour la société; comme autrefois, ils sont punis par les lois; seulement le châtiment est moins sévère, parce que la législation actuelle est plus douce. Ce serait bien à tort qu'on accuserait l'Eglise de favoriser la croyance aux sorciers, sous prétexte que les départements les plus religieux de la France seraient en même temps les plus superstitieux; car, dans ceux qui avoisinent la capitale, il est facile de se convaincre que ce sont précisément les paysans et les gens du peuple les moins croyants et les moins dociles à l'Eglise qui ont conservé le plus superstitieusement la crainte des sorciers. *Voy.* SORT, SORTILÉGE.

SORONHIATA. Ce nom qui signifie le *ciel existant* est celui que les Hurons donnent à Dieu. Ils l'adorent comme le grand Esprit, le bon manitou, le maître de la vie. Les Iroquois l'appellent *Karonhia* ou le ciel.

SORO-PENNOU, dieu des Khonds sur la côte d'Orissa, il préside aux montagnes et aux collines; cependant il ne paraît pas qu'il soit l'objet d'un culte réglé.

SORT. Les Romains le représentaient sous la figure d'une femme, parce que *sors*, en latin, est du féminin. Ovide la fait fille aînée de Saturne; il paraît même qu'on lui rendait des hommages, ainsi qu'au Destin et à la Destinée.

Le sort, dit Fontenelle dans son Histoire des oracles, est l'effet du hasard; mais les sorts sont les instruments dont on se sert pour connaître quelle est cette décision. Les sorts, chez les païens, étaient le plus souvent des espèces de dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots, dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différents sur les sorts : dans quelques temples, on les jetait soi-même; dans d'autres, on les faisait sortir d'une urne; d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs : *Le sort est tombé*. Ce jet de dés était toujours précédé de sacrifices. Les prêtres savaient sans doute manier les dés; mais, s'ils ne voulaient pas prendre cette peine, ils n'avaient qu'à les laisser aller; ils étaient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les sorts de Dodone sur une guerre qu'ils entreprenaient; car, outre les chênes parlants, les bassins et les colombes, cette ville avait aussi des sorts. Après les cérémonies faites, comme on allait jeter les sorts avec beaucoup de sérieux, un singe du roi des Molosses entra dans le temple et renversa l'urne et les sorts. La prêtresse consternée dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas songer à armer, mais bien plutôt à se sauver, parce que cet accident ne leur présageait que des malheurs; en effet, les historiens assurent que jamais les Lacédémoniens n'avasent été sous le coup d'un présage plus funeste.

Les plus célèbres d'entre les sorts en Italie étaient à Préneste et à Antium; ceux de Préneste avaient été trouvés dans un rocher par un certain Numérius Suffucius; ceux d'Antium s'appelaient les Fortunes; elles avaient cela de remarquable, que c'étaient des statues qui se remuaient d'elles-mêmes, au rapport de Macrobe, et que leurs mouvements différents servaient de réponse, ou bien marquaient si l'on devait consulter les sorts. Un passage de Cicéron, au second livre de la Divination, où il dit que l'on consultait les sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette statue de la Fortune savait aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Les augures, les aruspices, les poulets sacrés, étaient encore chez les Romains autant de moyens de consulter les sorts.

Dans la Grèce et dans l'Italie, on tirait souvent les sorts de quelque poëte célèbre, comme Homère, Euripide, Virgile. Le passage qui se présentait à l'ouverture du livre était l'arrêt du ciel. L'histoire en fournit de nombreux exemples. On voit même qu'environ 200 ans après la mort de Virgile, on faisait déjà assez de cas de ses vers pour les croire prophétiques, et pour les place des sorts qui étaient cons neste; car Alexandre Sévère, en particulier, et dans le temps qu' quiété par l'empereur Héliogal pour réponse, dans le temple (ces vers de Virgile : *Si qua f rumpas, tu Marcellus eris;* si tu monter les destins contraires, Marcellus. Rabelais parle des *sort* que Panurge va consulter sur s

Dans l'Orient, on se servait pour consulter les sorts. Ezéchie Nabuchodonosor mêlant ses flè Ammon et contre Jérusalem, et q sortit contre Jérusalem. Beau déclarer la guerre ! Le sort des f surtout fort en vogue parmi les homet l'interdit, mais il n'en es en vogue encore aujourd'hui par tares, et dans plusieurs autres n BÉLOMANCIE, et les nombreux art divination insérés dans ce Dictio

SORT DES SAINTS. Le sort e n'est pas une pratique toujours ble; il est même fréquemment en l'ordre civil, toutes les fois qu'il y apparence d'injustice d'agir au lorsque l'on n'a point de raison dé de choisir une personne, un objet plutôt qu'un autre. C'est ainsi q législation française, on a recou pour le recrutement de l'armée, sessions du jury, etc. Les apôtres ont eu recours au sort pour co sacré collége, afin de ne pas f deux personnes également recom un choix qui eût pu paraître o prétendre, au moyen du sort, d secrets de la Providence, préjug connaître ce qui est caché, voi superstition et la témérité. Nou pas cependant que les sorts n'ai sultés quelquefois avec succès circonstances importantes, et qu manifesté par là sa volonté, ain dit au livre des Proverbes, cha *sorts sont jetés dans le pan de l c'est le Seigneur qui les dirige*. C'e Josué eut recours au sort pour c lui qui avait détourné des effets Jéricho, Saül pour savoir qui a l'ordonnance du jeûne; et dans l tre occasion, la justesse du sort par l'événement. Les saints l'o quelquefois avec fruit, comn voyons dans l'histoire ecclésiasti avoir recours sans discrétion et nement, dans les divers événen présentent, ce serait tenter Die pour ainsi dire de lui une révéla miracles perpétuels. C'est contre l'Eglise s'est constamment élevé

Le moyen le plus usité parmi l pour connaître ainsi la volonté d l'inspection des saintes Ecritures lait *les sorts des saints*. On ouv au hasard, et l'on prenait pour certain la première phrase que l'o

·es regardaient comme une dé-
ciel les premières paroles qu'ils
chanter en entrant dans l'église.
nsultés le plus souvent étaient les
ais on interrogeait aussi les autres
ncien et du Nouveau Testament,
Psaumes, les livres des Rois, les
aint Paul, les Actes des apôtres.
encore on consultait les missels.
interrogeait qu'un seul livre; tan-
t le plus souvent, on recourait à
n les plaçait sur l'autel, ou sur le
n saint, fameux par ses miracles.
rait pendant deux jours par le
prière, afin d'obtenir de Dieu la
n de la vérité. Le troisième jour,
bration de la messe, on ouvrait
ints, et on y lisait l'avenir.
de Tours eut recours à ce moyen
casion difficile. Leudaste, comte
herchait à le perdre dans l'esprit
nde; Grégoire effrayé prit les
David, et lut à l'ouverture du li-
t : *Il les fit marcher avec espé-
s crainte, pendant que la mer en-
urs ennemis.* En effet, Leudaste
rien contre lui; il faillit même se
rtant de Tours, la barque sur la-
ait monté ayant fait naufrage.
Mérovée et Gontran Bozon, capi-
gebert, s'étaient refugiés dans la
Saint-Martin à Tours, pour fuir
Chilpéric. Gontran avait envoyé
e devineresse sur les moyens de
ui restaient, mais la devineresse
répondu. Mérovée, pour mieux
rut aux sorts des saints. Il mit
s sur le tombeau du bienheureux
joignit, dans des volumes sépa-
mes et le livre des Rois. Il veilla
it auprès du saint tombeau, et
urs suivants dans le jeûne et la
n il ouvrit les livres saints. Alors
, dans le livre des Rois, ce verset
mnation était écrite : *Parce que
uitté le Seigneur votre Dieu pour
rangers, il vous a livré aux mains
is.* Les Evangiles et les Psaumes
rent d'aussi funestes présages.
op sûr de son sort, se jeta au
beau, et y resta longtemps baigné
puis il s'enfuit en Austrasie, trai-
lui sa destinée. Il y périt bientôt
lente.
de son côté, employa une autre
consulter les saints. Il voulut
int Martin s'il trouverait mauvais
hât Gontran de son église. Il lui
diacre alla porter la lettre sur le
u saint, et plaça à côté un papier
é à recevoir la réponse. Il atten-
trois jours; mais le saint ne ré-
t au roi.
ur Héraclius, incertain, après ses
ntre les Perses, du lieu où il de-
ses quartiers d'hiver, purifia son
onsulta les Evangiles. Il lui fut
isent les historiens, d'aller hiver-
nie : il y alla.

Euverte consulta saint Paul et les Evangiles pour faire proclamer évêque saint Aignan.

L'Eglise vit avec peine la superstition des sorts s'introduire et se perpétuer dans le christianisme. Saint Augustin avait été des premiers à l'attaquer. « Je blâme, écrivait-il à Janvier qui l'avait consulté à ce sujet, je blâme ceux qui cherchent à lire l'avenir dans les livres évangéliques. Ces livres divins contiennent sans doute des oracles; mais ces oracles sont écrits pour l'autre vie, et non pas pour la vanité des affaires de ce monde. » Un grand nombre de conciles condamnèrent cette coutume, entre autres ceux de Vannes en 462, et d'Orléans en 511. Dans les canons du synode qu'Aunacaire, évêque d'Auxerre, tint en 585, il est défendu « de se déguiser en vache ou en cerf le premier jour de janvier; d'acquitter des vœux à des buissons, des arbres ou des fontaines; de faire des pieds de bois, ou des figures entières d'hommes, pour mettre dans les chemins; de consulter des sorciers ou devins; de s'arrêter aux augures ou aux sorts du bois ou du pain, ou *aux prétendus sorts des saints*. » Un capitulaire de Charlemagne, de l'année 789, condamna aussi ce reste d'idolâtrie.

Mais l'usage était plus fort que l'Eglise même et Charlemagne : les évêques eux-mêmes violaient les décisions de l'Eglise. Ainsi, dans la cérémonie du sacre d'un évêque, après lui avoir mis sur la tête le livre des Evangiles, suivant le cérémonial, on ouvrait le livre, afin de savoir ce qu'on devait attendre de son pontificat. C'était ce qu'on appelait tirer le pronostic de l'évêque. Guibert de Nogent rapporte qu'une fois le livre s'ouvrit à ces mots : *Une épée lui traversera le cœur*. Le peuple fut saisi d'épouvante; l'évêque frémit, comme s'il eût déjà senti le froid du glaive.

Si la page qui se présentait à l'ouverture du livre était vide, c'était un très-mauvais présage.

Au sacre d'Albert, évêque de Liége, l'archevêque qui officiait ouvrit l'Evangile et lut : *Le roi Hérode envoya un de ses gardes avec ordre de lui apporter la tête de Jean, et ce garde étant entré dans la prison, lui coupa la tête.* — « Mon fils, dit le prélat au nouvel évêque, en le regardant avec des yeux baignés de larmes, vous entrez au service de Dieu; tenez-vous-y toujours dans les voies de la justice et de la crainte, et préparez votre âme à la tentation; car vous serez martyr. » Il fut en effet assassiné par les émissaires de l'empereur Henri VI, et l'Eglise l'honora comme martyr.

Du sacre des évêques, cet usage avait passé à l'installation des abbés et des chanoines. L'abbé Duresnel, dans sa Dissertation sur les sorts des saints, nous apprend que cette pratique existait encore à Boulogne dans le XVIII[e] siècle. On interrogeait les Psaumes sur la conduite que tiendrait le chanoine qui venait d'être installé, et l'on insérait dans ses lettres de prise de possession le verset qui contenait son pronostic.

SORTILÉGE, moyen surnaturel et illicite,

que l'on suppose communiqué par le démon, pour produire quelque effet surprenant et souvent nuisible.

1° On peut voir dans le dialogue de Lucien, intitulé *Philopseudès* ou l'ami du mensonge, combien les philosophes les plus célèbres étaient entêtés des prestiges de la magie; nous l'avons reproduit en partie à l'article MAGIE. Les Grecs et les Romains n'ont pas été défendus de cette superstition ridicule par les lumières de la raison; et les ouvrages de leurs écrivains les plus sensés sont remplis de prodiges opérés par cet art frivole, quoique méprisé et abandonné aux vieilles femmes, aux Médées en Grèce, aux Canidies à Rome, etc. Cet art horrible, qui paraît avoir été exercé encore plus en grand et d'une manière plus méthodique chez les Gaulois, les Germains, les Scandinaves, et presque tous les anciens peuples de l'Europe, n'a pas cédé aux lumières de la civilisation et de la religion. Bien plus, il a pénétré chez la plupart des peuples chrétiens, et on peut dire qu'il a tyrannisé l'Europe pendant plusieurs siècl s, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous; et maintenant encore il se trouve des héritiers de cette science maudite. On a beau crier à l'injustice, à la superstition, à l'oppression, à la vue des supplices infligés autrefois aux sorciers; il n'en est pas moins acquis à l'histoire que, les sortiléges en eux-mêmes eussent-ils été une absurdité, ceux qui les mettaient en œuvre étaient des gens chargés des plus grands crimes, et de l'espèce la plus dangereuse pour la société.

2° Les sorciers des siècles derniers employaient les sortiléges pour faire périr les troupeaux, soit dans les champs, soit à l'étable; pour empêcher l'usage du mariage, pour envoyer des maladies aux hommes et même les faire mourir en langueur. Pour faire périr les moutons, ils employaient une charge appelée le *Beau-ciel-Dieu* et composée d'hosties consacrées, d'eau bénite, d'excréments d'animaux, et de paroles écrites sur du parchemin avec du sang de ces mêmes animaux. La charge des *neuf conjurements* était composée du sang et de la fiente de certains animaux, d'eau bénite, du pain bénit de cinq paroisses, notamment de cel'e où était le troupeau, d'un morceau de la sainte hostie retenue à la communion, de crapauds, de couleuvres et de chenilles. Le tout était mis dans un pot de terre neuf, acheté sans marchander, dans lequel on mettait encore plusieurs billets sur lesquels étaient écrites avec du sang des animaux mêlé d'eau bénite, les paroles de la consécration et d'autres tirées de l'Evangile de saint Jean. D'autres fois il fallait met're dans ce qu'ils appelaient la charge, du sang d'un enfant tiré violemment du sein de sa mère. Ces abominations seules, n'eussent-elles pas été suivies d'effet, méritaient assurément les plus grands supplices. Ces charges étaient déposées sous le seuil des étables, ou dans les champs et les chemins par

lesquels passaient les troupeaux,
rement il arrivait que plusieurs
maux qui les composaient mour
que jour, jusqu'à l'extinction du
à moins que la charge n'eût été
l'intervalle. L'auteur de ce Dict
tenu dans ses mains, en 1830, da
lage des environs de Paris, une
ce genre, dans laquelle il remarq
cure; elle avait été enfouie sou
d'une étable, et chaque jour il m
brebis, jusqu'à ce que la fiole eût
rée. Quelquefois il arrivait que
pouvait être ôté sans que celui
jeté mourût. Ceci eut lieu entre
1689 et fut attesté par tous les mo
diques. Un berger nommé Hocqu
à la Tournelle pour crime de
avoua dans l'ivresse qu'il avait je
pour faire mourir les bestiaux;
du vin passées, il déclara que si
le sort, il fallait qu'il mourût. Cel
le sort, à six lieues de là, déclara
chose; et les procès faits à Paris
ne laissent aucun lieu de dout
même heure qu'on ôta le sort, l
reux qui l'avait fait, et qui était t
reux, fut saisi par des convulsio
bles qui lui donnèrent la mort.

Pour faire périr les hommes,
ployait un moyen pratiqué dans l'
il consistait à faire de petites figur
que l'on piquait avec des aiguilles.
règnes de Henri III et de Henri
avait, dit-on, des prêtres qui met
l'autel de ces sortes d'images re
l'un ou l'autre prince, et qui les
ainsi pendant 40 jours, en disant
le quarantième jour ils les per
cœur. Nous ne voyons pas que ce
nable superstition ait eu imme
l'effet qu'ils en attendaient.

Il y a des sortiléges beaucoup
cents, en ce qu'ils ne sont que d
friponneries, qui n'ont d'autre ré
de soutirer de l'argent à ceux q
sent duper. Ils consistent en d'ab
rémonies, en des paroles, des form
térieuses, accompagnées de pri
découvrir les voleurs, recouvrer
perdus, connaître les choses cac
tourner à l'avantage du consultan
ces du sort, le préserver des ac
cheux, etc. C'est le genre de sortil
habituellement mis en œuvre de

Nous passerons sous silence
genres de sorcellerie usités dans l
de l'Europe où cet art mensonge
crit et réprimé par les lois; ils
l'infini et ne trompent plus guèr
ignorants et les niais. Nous nous
rons de parler des peuples où l
jouissent encore d'une certaine
rance.

3° Les Slaves, suivant Mélécius
lettres à Sabin, écrites en 1553,
eux des devins nommés *burtes*
russe; ils versent de la cire fondu
fils de laiton, et répondent ensuit

; tracées, aux questions adressées. ı en Prusse, ajoute-t-il, une femme ète d'une longue absence de son onsulter un devin, et apprit de lui péri en mer, attendu que la cire ' un plateau représentait un vais- agé, et un homme étendu tout à s dos.

uple, en Suède, croit encore à la ; on guérit les fièvres et autres ar des conjurations ou par des pa- ques. Quelques paysans s'imagi- u'une contagion afflige leurs bes- n enterrant un membre de l'une mortes dans le champ de son voi- transporte le fléau, et l'on assure yen la guérison du troupeau ma- tres sont persuadés que la réus- succès de leurs moissons dépend u telle cérémonie accomplie ou st d'après le même préjugé que s, les baptêmes, les mariages et ments sont accompagnés de mille mystérieuses.

ssie, les sorciers ont un caractère ui consiste dans la singularité de me, et dans les fatigues qu'ils se our en imposer à la multitude. sont appelés à exercer leur mi- revêtent une longue robe de mée d'idoles de tôle, de chaînes, de sonnettes, de morceaux de ues d'oiseaux de proie et de ban- rrures; leur bonnet, couvert des ıements, est en outre surmonté de hibou. Presque tous portent ent qui joue le principal rôle prestiges : c'est un tambour de trois pieds, recouvert d'un nent par une peau sur laquelle ées des images d'idoles, d'astres ux; sous cette peau sont atta- tites clochettes dont le bruit aigu son grave et lugubre que rend le us les coups réitérés d'une ba- ie de peau. Le lieu que choisit ent un sorcier pour se livrer à la son art mystérieux, est une rraine, éclairée par la flamme au de bois qui brûle au milieu. nence par aspirer avec force de la abac; puis, lorsqu'il s'est ainsi e ivresse qui le fait paraître aux assistants comme animé d'une iration, il se livre à d'effrayantes , grimaçant d'une manière hor- ondissant autour du brasier. Sa tord, ses yeux sortent de leur or- ppe ses mains l'une contre l'au- ssant de grands cris, il appelle ieux par leur nom; bientôt un at général s'empare de ses mem- parait enfin tomber dans un pro- uissement. Frappés alors de ter- nxiété, les assistants attendent, ilence recueilli, le moment où l'âme du devin qu'ils croient ée de son corps pour aller con- les dieux malfaisants et obtenir d'eux la connaissance de l'avenir. En effet, après avoir plus ou moins prolongé cet état de prostration simulée, le sorcier se lève, répond aux demandes qui lui ont été adressées, et rend ses oracles. Il arrive souvent que les mouvements imprimés à leurs yeux, dans les convulsions auxquelles ils se livrent, ont pour résultat de produire chez ces devins une cécité prématurée; mais cette infirmité est regardée comme une faveur céleste par le peuple qui, pour cette raison, les entoure encore de plus de soins et de respects.

6° Les Lapons idolâtres attribuent à leurs magiciens le pouvoir d'évoquer les esprits, d'appeler ou de chasser les insectes, de vendre le vent et la pluie, de disposer enfin de toute la nature.

7° Dans le Kamtchatka, c'est aux femmes qu'est réservé le don de lire dans l'avenir; remplissant à la fois les fonctions de prêtresses et de magiciennes, elles n'ont ni le tambour ni le costume des magiciens lapons, et pour leurs sortiléges elles emploient des procédés plus simples et moins fatigants; c'est seulement à l'inspection des lignes de la main, et en prononçant à voix basse quelques paroles sur des ouïes ou des nageoires de poisson, qu'elles prétendent expliquer les songes et guérir les maladies.

8° Les sorciers koriaks se contentent d'immoler un chien ou un renne, et de frapper sur un tambour pendant le sacrifice.

9° Les Tungouses regardent comme appelés au sacerdoce, par une vocation divine, ceux de leurs enfants qui sont sujets aux convulsions et aux saignements de nez.

10° Les sorciers kirguis jettent dans le feu l'os d'une épaule de mouton, et pour eux l'avenir se dévoile dans les fentes qui s'y sont formées; ils observent aussi, pour les guider dans leurs prédictions, les vibrations de la corde d'un arc qui se détend.

11° Chez les Baschkirs, il y a de ces imposteurs qui font métier de conjurer les malins esprits; ils prétendent les voir, les poursuivre, les combattre et les blesser. Un voyageur raconte qu'une femme bachkire, ayant été atteinte de tranchées spasmodiques vers la fin de sa grossesse, on fit venir un sorcier pour chasser le démon malfaisant dont la présence avait causé cette maladie. Une foule de jeunes gens des deux sexes fut réunie dans la hutte de la malade, afin d'en imposer à l'esprit malin; après un léger repas, ils se mirent tous à danser en jetant des cris perçants; au milieu d'eux, le sorcier, armé d'un sabre et d'un mousquet, se faisait remarquer par une danse plus animée, par des cris plus aigus et par d'horribles contorsions. Quand cette première cérémonie eut duré quelque temps, il ordonna aux trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée de saisir les pans de son habit, et leur recommanda bien de ne les pas lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit. Ces préliminaires terminés, et le tumulte ayant fait place à un profond silence, on vit les traits du sorcier s'altérer, et la fureur se

présent et l'avenir, et entretiennent les liaisons les plus intimes avec les démons, auxquels ils peuvent ordonner l'exécution de miracles inouis, par exemple, d'obscurcir le soleil et la lune, de détacher les étoiles du ciel et de les précipiter sur la terre; de soulever et d'apaiser à volonté des tempêtes, des ouragans, des bourrasques: en un mot, grâce au livre noir, le pouvoir de ces interprètes sur les démons est sans bornes. Ont-ils besoin d'argent? ils le font savoir au diable, et celui-ci vole aussitôt l'or et l'argent des riches pour en remplir la cassette de son maître. Un de ces magiciens est-il possédé d'un désir amoureux? le démon tout dévoué se met en campagne, et dépose bientôt à ses pieds l'objet de sa passion, que ce soit la fille du grand Mogol ou la plus belle esclave du grand seigneur. Lorsqu'un interprète du livre voit approcher sa fin, il confie les livres noirs à celui qu'il en croit digne, et bienheureux est son héritier, puisque les démons n'ont pas le droit de s'opposer aux ordres d'un homme qui possède les livres de l'enfer.

Les enchanteurs et les magiciennes ne sont pas en communication immédiate avec les démons; mais au moyen de certains mots, d'invocations au vent, de plantes et de racines, ils peuvent produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Les Baschkirs tremblent devant eux; mais s'ils tombent malades, ils se confient entièrement à leurs soins, et prennent avec reconnaissance les herbes qui doivent leur rendre la santé. Ils professent aussi un grand respect pour les devins. Tout Baschkir qui désire connaître son sort, se présente devant le devin avec une brebis grasse: celui-ci, après l'avoir tuée, la mange dans un repas auquel il invite ses amis. Lorsque la table a été desservie, il prend l'os de l'épaule de la brebis resté intact, il le nettoie soigneusement avec ... le place sur des charbons

crie d'une voix haute au simulacr
cher de lui faire entendre les den
consultants. Il se fait ensuite lie
par terre, se roule en faisant de
et des contorsions affreuses.
ceux qui sont venus consulte
poussent des plaintes et des soupi
pent sur des ustensiles propres
bruit, jusqu'à ce qu'ils croient
une fumée bleuâtre, qui est, selon
prit de prophétie dont le devin
et agité pendant près d'une heure
reprend ensuite ses sens, et don
ponse à peu près conforme à l'o
demande. Si la prophétie est dém
l'événement, le consultant se fâc
le simulacre, le fouette et le bat, j
qu'il se croie suffisamment vengé.

13° Quand les Samoyèdes veule
ter leurs devins, ils leur serrent le
une corde, d'une manière si viol
ceux-ci tombent à terre à demi m
dans cet état de souffrance, qu'
pour une extase, que les devins
ce qui doit arriver.

14° Tous les Daores se prétende
ils ont coutume de se rendre, au
la nuit, dans un certain lieu, o
semble ils commencent à pousse
lements affreux accompagnés du
tambour. Pendant cet infernal c
d'entre eux, couché par terre, a
l'esprit se communique à lui, et
les secrets de l'avenir; quelque te
il se relève encore tout rempli d
vient de lui parler, révèle ce qu'
dans son extase, et ses contes
comme des oracles infaillibles.

15° Les Mahométans ont la pl
confiance aux devins et aux tireur
copes; les femmes égyptiennes
volontiers les santons et les idiot
regardent comme inspirés du ciel.
prophètes cependant ne vendent

; femmes coptes ou chrétiennes
moins de confiance dans les de-
ométans ; et souvent on les ren-
a porte des mosquées, occupées à
les santons.
:apitaine Smith étant tombé entre
des sauvages de la Virginie, ils
ınt à son occasion un sortilége ou
ıent dont nous allons donner la
n. Il s'agissait de savoir s'il était
mal intentionné pour eux, et si
.nglais devaient arriver. On alluma
tin un grand feu, autour duquel
ın cercle de farine ; après quoi,
e qui était apparemment le chef
s ou magiciens, s'approcha du feu
. plusieurs gestes extraordinaires.
ıvert d'une peau, et avait sur la
couronne de plumes avec des
belettes et de serpents. En cet
il commença l'invocation d'une
ante, et chanta des chants magi-
ondé par les autres prêtres au
e six. Le chant fut réitéré plu-
; dès qu'il cessait, les prêtres po-
lques grains de blé à terre, et le
re jetait de la graisse et du tabac
ı. Après cela on traça deux autres
es prêtres prirent des bûchettes,
ınt dans les intervalles des grains
étaient à peu près rangés cinq à
érémonie dura trois jours ; le ré-
sa condamnation à mort ; mais
llait subir la sentence, il fut sauvé
rouement de Pocahontas, fille du

ins de la Virginie se mêlaient
onjurer les orages ; pour cet effet,
laient au bord de l'eau, s'adres-
le par des cris affreux accompa-
ocations et de chants ; ensuite ils
ns l'eau du tabac, des morceaux
et autres semblables bagatelles,
er la divinité qui y présidait.
ıd un sauvage de la Guyane est
blessé, il fait appeler le peii ou
i arrive à l'entrée de la nuit avec
nents du sortilége. Le principal
une grande calebasse garnie de
ancs et de graines sèches, et tra-
· un bâton qui, d'un côté, forme
t de l'autre, se termine par de fort
nes. Arrivé près du malade, le
ence ses exorcismes, en impri-
calebasse un mouvement circu-
ntonnant une supplication à l'*Yo*-
pplication qui dure jusqu'à mi-
; il simule une entrevue avec l'es-
utient pendant quelques minutes
ıgue dialogué. Après deux séan-
genre, le peii donne son avis sur
morbide, et fait suivre cette con-
le l'emploi de quelques simples
sard lui a révélé les vertus.—*Voy.* ɪɴs, Dᴇᴠɪɴs, Dɪᴠɪɴᴀᴛɪᴏɴ, Mᴀɢɪᴇ, , Jᴏɴɢʟᴇᴜʀs, Gʀɪsɢʀɪs, Sᴜᴘᴇʀsᴛɪ- ɪᴍᴀɴs, etc.

ıRA, c'est-à-dire *celle qui sauve les*
om d'une demi-déesse, dont la
statue, ouvrage de Calamis, était placée dans la citadelle d'Athènes.

SOSAN-NO O-NO MIKOTO, dieu de l'enfer, chez les Japonais. Il était fils d'Isa naghino Mikoto, le septième des esprits célestes, et frère de Ten-sio daï-sin, la grande déesse du Japon. Sosan-no o-no Mikoto montra, dès son jeune âge, un caractère peu facile ; il devenait furieux à la moindre contrariété ; alors il était très-fort et très-entreprenant ; à la plus légère provocation, il brisait tout, déracinait les arbres et mettait le feu aux forêts des montagnes. Ses parents le réprimandèrent et lui représentèrent qu'étant trop dur et trop intraitable pour rester sur la terre, ils allaient l'envoyer dans le Ne-no Kouni, ou royaume des racines. Avant de s'y rendre, il demanda et obtint la permission de monter au ciel pour y rendre visite à ses sœurs ; il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il se brouilla avec Ten-sio daï-sin, qui était le grand Esprit de la lumière, lui joua mille mauvais tours et la contraignit de se cacher dans une caverne, ce qui fut cause que le monde fut plongé dans une obscurité complète. Les dieux eurent une peine infinie à persuader à la déesse de sortir de sa retraite pour faire jouir le monde de sa lumière ; ils punirent Sosan-no o-no Mikoto en lui arrachant les cheveux et les ongles des pieds et des mains ; ce qui signifie, disent les commentateurs, qu'il faut arracher l'ivraie et labourer la terre pour qu'elle soit mieux fécondée par les rayons du soleil. Alors il fit sa soumission à Ten-sio daï-sin, quitta le ciel et descendit sur la terre aux bords de la rivière Fi-no Kawa, dans la province d'Idzoumo.

En y arrivant, des gémissements frappèrent son oreille; pour découvrir d'où ils provenaient, il s'avança le long de la rivière ; bientôt il aperçut un couple âgé. Le mari se nommait Asi natsou tsi, et la femme Te natsou tsi; c'étaient les deux premiers habitants du Japon. Au milieu d'eux était une fille belle et jeune, nommée Ina da fime. Le dieu demanda au mari et à la femme la cause de leur douleur ; il apprit qu'ils avaient eu huit filles, dont sept avaient déjà été dévorées par un terrible serpent ayant huit têtes et huit queues, et que, ce même jour, ils craignaient à chaque instant son retour pour dévorer aussi la seule qui leur restait. Sosan-no o-no Mikoto les exhorta à prendre courage et leur demanda cette fille en mariage. Les parents ayant consenti, il leur ordonna de préparer huit grands vases de saki, fit une espèce d'échafaud à huit ouvertures dans lesquelles il plaça les vases, puis il se cacha dessus pour attendre le serpent, qui arriva bientôt : ses yeux étaient rouges comme du soya mêlé de vinaigre ; sur son dos croissaient des pins et des cyprès, et la trace de sa marche formait comme huit vallées entre huit rangées de collines. Il enfonça chacune de ses têtes dans un vase, but la liqueur et s'endormit aussitôt. A l'instant Sosan-no o-no Mikoto tira son sabre et coupa le serpent, depuis les têtes jusqu'aux queues, en petits morceaux. Le sabre reçut, à cette occasion, quelques

brèches. Le vainqueur vit alors un autre sabre caché dans la queue du serpent; mais, présumant qu'il appartenait à quelque dieu, il crut ne pas devoir le conserver et en fit don aux dieux célestes. Ayant trouvé à Souka, dans l'Idzoumo, un terrain convenable, il y bâtit une maison et épousa la jeune fille; il donna l'intendance de la maison aux parents et leur conféra le titre d'*Ina da miya nousi-no Kami*, ou de gardiens du palais d'Ina da fime. Il eut de sa femme un fils qui fut appelé Oo ana moutsi-no Kami; il partit dans la suite pour le Ne-no kouni ou l'enfer, comme il l'avait promis. *Voy.* Ten-sio-daï-sin.

SOSIPOLIS, c'est-à-dire *sauveur de la ville;* dieu des Eléens. Voici ce qu'on lit dans le Dictionnaire de Noël : « Pausanias raconte que les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux. Comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta aux chefs de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mamelle, et leur dit qu'elle avait été avertie en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les généraux éléens crurent que l'avis n'était pas à négliger : ils mirent cet enfant à la tête de l'armée et l'exposèrent tout nu. Au mpment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout à coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite; les Eléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage et remportèrent une victoire signalée.

« Comme par cette aventure la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de Sosipolis à cet enfant merveilleux et lui bâtirent un temple à l'endroit où, changé en serpent, il s'était dérobé à leurs yeux. Il eut une prêtresse particulière pour présider à son culte et pour faire toutes les purifications requises. Elle offrait au dieu, suivant l'usage des Eléens, un gâteau pétri avec du miel. Le temple était double : la partie antérieure était consacrée à Lucine, d'après la croyance des Eléens que cette déesse avait singulièrement présidé à la naissance de Sosipolis. Tout le monde pouvait entrer dans cette partie du temple; mais dans le sanctuaire du dieu, personne n'y pénétrait que la prêtresse, qui même, pour exercer son ministère, se couvrait la tête et les mains d'un voile blanc. Les filles et les femmes restaient dans le temple de Lucine : elles chantaient là des hymnes et brûlaient des parfums en l'honneur du dieu; mais elles n'usaient point de vin dans leurs libations. La prêtresse était obligée de garder la chasteté. Jurer par Sosipolis était pour les Eléens un serment inviolable. On représentait ce dieu, d'après une apparition en songe, dit le même historien, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs, parsemé d'étoiles, et tenant d'une main une corne d'abondance. »

SOSPES ou Sospita, c'est-à-dire *conservatrice;* surnom donné à plusieurs déesses et principalement à Junon, à Diane et à Minerve. Junon, adorée sous ce titre comme veillant à la salubrité de l'air, avait trois temples à Rome; et les consuls, avant d'entrer en charge, allaient lui offrir un sacrifice.

SOTER, c'est-à-dire *sauveur* ou *conservateur*. Les Grecs donnaient souvent ce titre aux dieux, lorsqu'ils croyaient leur être redevables de leur propre conservation. On le trouve attaché principalement aux noms de Jupiter, de Diane, de Proserpine, de Castor et Pollux.

SOTÉRIE, déesse de la santé; elle avait une chapelle près de Patras en Achaïe.

SOTÉRIES, fêtes que les Grecs et les Romains célébraient en action de grâces, quand ils avaient été délivrés de quelque péril public ou particulier. Sous le règne des empereurs, on ne manquait pas de faire ces sortes de cérémonies lorsque le prince relevait de maladie.

SOTHIS, nom égyptien de l'étoile Sirius, ou de la canicule, à laquelle l'Egypte rendait les honneurs divins, à cause de l'importance qu'elle avait pour eux pour la détermination exacte du calendrier solaire. Son lever concordait avec le premier jour du mois de Thoth; on l'appelait aussi l'étoile d'Isis, ou Isis-Thoth, et on la représentait sous la forme d'une femme coiffée de longues plumes.

SOTIRA, *conservatrice;* surnom donné à Diane chez les Mégariens, pour la raison suivante : les Perses, sous la conduite de Mardonius, après avoir ravagé les environs de Mégare, voulurent rejoindre leur chef à Thèbes; mais, par le pouvoir de Diane, ces barbares se trouvèrent tout à coup enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils s'égarèrent dans les montagnes. Là, se croyant poursuivis, ils tirèrent une infinité de flèches : les rochers d'alentour, frappés de ces traits, semblaient rendre un gémissement; de sorte que les Perses croyaient blesser autant d'ennemis. Bientôt leurs carquois furent épuisés. Alors le jour vint; les Mégariens fondirent sur les Perses; et les ayant trouvés sans résistance, ils en tuèrent un grand nombre.

SO-TOK-TAIS, et mieux *Sio-tok-tai-si*, célèbre propagateur du bouddhisme dans le Japon; il naquit sous le règne de Bin-dats-ten-o, trente-unième daïri, dont il était le neveu, l'an 574 de notre ère. Sa naissance fut précédée et accompagnée de circonstances merveilleuses. Une nuit sa mère vit en songe un saint, environné de rayons lumineux, qui lui dit: « Moi le saint Gouso-bosats, je renaîtrai encore pour enseigner le monde, et à cet effet je descendrai dans ton sein. » A l'instant elle se réveilla et se trouva enceinte. Huit mois après, elle entendit distinctement l'enfant parler dans son sein, et accoucha, le douzième mois, sans peine et même avec plaisir, d'un fils qui fut alors nommé *Moumaya-do-no osi*, c'est-à-dire, né à la porte d'une écurie, car c'est là en effet qu'il vit le jour, d'après les annales du Japon. On l'appela encore *Fa-tsi si-no ;* le nom de *Sio-tok tai-si* ne lui fut donné qu'après sa mort. Ce miraculeux enfant ne tarda pas à donner des signes de sa piété future; la dévotion et la

aisaient ses délices. Il n'avait que ıns lorsque les os et les reliques du ɔrûlé de Chakya-Mouni parvinrent nanière extraordinaire entre ses Lorsqu'il fut devenu grand, il s'ap-le concert avec Moumako, le premier ı, à favoriser l'introduction du culte ldha dans l'empire et à le défendre es entreprises du régent Moriya, qui ɔnstitué l'ennemi de cette doctrine. portait une haine mortelle aux ido-ldhiques; il les arrachait des temples tait au feu, partout où il pouvait en On raconte qu'un jour Moriya ayant s un lac les cendres des simulacres ait ainsi brûlés, il s'éleva tout à ıe épouvantable tempête mêlée de ı, d'éclairs et de pluie. Mais les par-e Sio-tok taï-si finirent par le mettre

à Sio-tok taï-si, il était d'un carac-ı-doux et s'abstenait de tuer aucun ant. Aux festins qu'il donnait aux on ne servait que des végétaux, ément à la loi de Bouddha, dont il ıit lui-même les livres sacrés. Il bâ-aka le grand temple de Ten-o si et tres. Passant un jour par Kata-oka, ıt un homme affamé et lui fit donner ıits et des aliments. Celui-ci lui des vers et mourut bientôt après : il rré aux dépens de l'apôtre, qui, ayant ırs après ses funérailles, les trouva faits qu'il conjectura que l'auteur ne être un homme ordinaire. Il le fit , mais on ne trouva plus le corps ; il ıit que les vêtements dans lesquels été mis en terre. On prétendit que me était une incarnation du bodhi-Iandjousri ; mais les prêtres de la ı Zen-ken soutiennent que c'était e Dharma. Sio-tok taï-si mourut à 49 ans.

) SIO, observance bouddhique dans ı ; elle appartient à la secte de Zen-ı tire son nom de deux prêtres chi-ıelés Thsao et Thoung (leurs noms ·ononcés à la japonaise, *So* et *To*). ıctrine fut introduite dans le Japon ;hen, fondateur du temple Yeï-feï si, ırut l'an 1253 de notre ère.

, nom d'une idole que les Musul-sent avoir été adorée dès le temps arche Noé, avant le déluge, et dans par les Arabes de la tribu des Ho-Elle fut détruite par Mahomet.

HADRA, divinité hindoue ; sœur de , enlevée par le pandava Ardjouna, ousa et eut d'elle Abhimanyou. On ı aussi Tchitra. Elle est honorée avec ι frères Krichna et Bala-Rama, dans *-yatra*, grande fête annuelle, où l'on ı triomphe leurs trois statues. *Voy.* NATHA.

OURGAN, chapelles que les dévots stes de la Mongolie font élever dans ıage des temples, avec la persuasion là ils expieront leurs péchés et mé-la béatitude finale. Lors de la consécration d'un soubourgan, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cônes de terre glaise, ou de *tsatses*, que l'on regarde comme les images symboliques des bodhisatwas. On témoigne un grand respect pour ces chapelles. Tout passant est tenu de s'arrêter, de se prosterner trois fois, de faire trois fois le tour du monument et d'y jeter quelque offrande, ne fût-ce qu'une boucle de ses cheveux ou un simple éclat de bois.

SOUBRAHMANYA, fils de Siva, confondu ordinairement avec Kartikéya, dieu de la guerre chez les Hindous ; mais il en est distingué par d'autres légendaires. Siva le fit sortir de l'œil qu'il porte au milieu du front, à l'effet de combattre et de détruire le géant Soura-Parpma : ce géant, à force de pénitences et d'austérités, avait obtenu l'immortalité et le gouvernement du monde ; mais, une fois investi de ce double privilége, il devint si méchant, que Siva résolut de le punir ; et c'est dans ce but qu'il donna le jour à Soubrahmanya. Ce dieu vengeur, envoyé contre le coupable, le combattit sans succès pendant dix jours ; mais enfin il parvint à le vaincre, et, d'un coup de son cimeterre, il le divisa en deux parts, dont l'une devint un coq, et la seconde un paon. Celui-ci servit de monture à Soubrahmanya, et celui-là se tint auprès de lui sur son char. On représente habituellement ce dieu avec six têtes et douze bras ; quelquefois on le peint avec quatre mains seulement, dont deux sont armées de poignards, la troisième tient une lance, et la quatrième est vide. On ajoute que ce dieu chercha querelle à Kartikéya, son frère aîné, et que, l'ayant vaincu, il le relégua sur la cime escarpée de la montagne de Virpachi, tandis que lui-même établit son trône et sa demeure sur le mont sacré de Palani, dans le Maduré, où depuis lors il règne en souverain ; c'est pourquoi cette montagne est encore aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage célèbre. *Voy.* PÈLERINAGE, n° 5.

SOUDHANVAN, personnage de la mythologie hindoue ; il était fils du patriarche ou pradjapati Vairadja, et père des Ribhavas. Quand le maître du monde eut donné des chefs à tous les êtres, ce fût lui qui eut la garde de la région orientale du ciel.

SOUDRA, un des quatre premiers hommes créés par le Dieu suprême, suivant la mythologie hindoue ; il était d'un caractère doux et facile : c'est pourquoi il fut destiné au négoce et à la navigation, afin d'enrichir par le commerce les différents Etats qu'il devait parcourir. A cet effet Dieu lui donna des balances et un sac rempli de poids de toute espèce, comme insignes de sa profession, et lui ordonna de s'acheminer vers le Nord. Après avoir marché pendant quelque temps, il souhaita, suivant l'usage de ceux qui aiment le travail, de trouver l'occasion de se livrer à des emplois conformes à sa vocation. Etant arrivé auprès d'une montagne, il plut d'une manière si extraordinaire qu'il fut contraint, pour laisser passer le mauvais temps, de se mettre à l'abri dans un trou de cette mon-

tagne. Le ciel redevint clair et serein ; mais la grande quantité d'eau qui était tombée ayant occasionné des débordements, il ne put aller plus loin ce jour-là, parce que le ruisseau qui coulait dans la vallée, ne pouvant contenir ses eaux, était sorti de son lit et avait inondé la campagne. Soudra fut donc obligé d'attendre, dans les anfractuosités de la montagne, que les eaux en s'écoulant lui permissent de continuer sa route. Au bout de quelque temps, la terre avait absorbé une partie des eaux et le soleil avait desséché le reste par l'ardeur de ses rayons; il quitta alors sa retraite, et étant descendu dans la vallée, il y trouva des coquilles à perles. Il s'arrêta et les ouvrit pour voir ce qu'elles contenaient ; il se sut gré de sa curiosité à la vue des perles magnifiques qui y étaient enfermées ; il fut ébloui de leur éclat et de leur beauté, et jugea qu'elles méritaient d'être conservées, bien qu'il n'en connût pas la valeur. Il les serra donc précieusement et continua son chemin ; mais à peine eut-il franchi la vallée que la nuit le surprit près d'une autre montagne, où il fut obligé de demeurer.

Comme si les perles n'eussent été pour lui que l'avant-coureur d'une meilleure fortune, il découvrit une roche de diamants que les eaux avaient lavée. Ces pierres jetaient tant d'éclat qu'il résolut d'en approcher pour admirer ce phénomène, qu'il prenait d'abord pour du feu ; mais voyant que leur éclat était fixe et continu, il s'enhardit à y porter les doigts et s'assura que ces objets brillants avaient l'éclat du feu sans en avoir la chaleur. Il attendit que le jour fût venu pour éclaircir ce mystère ; mais, à sa grande surprise, la lumière du jour n'eut pas plutôt paru que celle des diamants s'évanouit, et il n'aperçut devant lui qu'une matière blanchâtre et sans éclat ; il en prit néanmoins une assez grande quantité pour les examiner plus à loisir, et remarqua le lieu d'où il avait tiré des diamants afin d'y revenir dans la suite, lorsqu'il en aurait connu le prix et la valeur.

Soudra continua ainsi son voyage et rencontra une femme qui se promenait le long d'un bois ; il quitta aussitôt son chemin pour examiner de plus près cet être qui lui ressemblait si fort. La femme, de son côté, ne fut pas moins surprise à sa vue, et, remplie d'admiration et de curiosité, elle ne savait quelle contenance garder, ni si elle devait fuir ou demeurer ; tant elle était diversement agitée par la joie et la crainte. Soudra l'aborda enfin et lui dit : « Admirable et excellente créature, avec laquelle j'ai tant de ressemblance, je te prie de demeurer, puisque notre mutuelle ressemblance, qui te donne de l'admiration aussi bien qu'à moi, doit t'obliger à m'aimer et à écouter celui qui ne te poursuit pas pour te faire du mal, mais pour jouir de la douceur de ta conversation ; car il semble que ce rapport frappant nous invite à nous unir étroitement par les voies d'une société et d'une amitié réciproques. » La femme, qui s'appelait Visakanda, jugeant, par les manières courtoise destes de Soudra, qu'il était rem elle d'intentions bienveillantes, t en s'arrêtant, que sa présence agréable ; elle lui dit même qu'elle tirait à unir son sort avec le sien qu'elle fût assurée d'être bien traité Soudra lui en ayant donné l'assur engagèrent la conversation. Visak ayant demandé d'abord comment possible que deux personnes qui ne jamais vues pussent si bien s'enten dra lui répondit que Dieu, qui les a semblables de corps, leur avait don role pour se communiquer leurs sans quoi la société leur serait presque inutile.

Après s'être donné des marques tion réciproque, Soudra raconta à V les incidents de son voyage, lui dit il avait trouvé les perles et les dia para de ces bijoux, et depuis ce tem s'en est toujours servi. Il lui parla de la création ; lui dit qu'il était fils rous et de Prakriti, que ses frères Brahman, Kchatriya et Vaisya, lui les emplois et la destination de d'eux ; en un mot, il lui communi ce qu'il savait lui-même. Ils vécuren lors toujours ensemble, et eurent p enfants qui furent marchands com père. Quand ses enfants furent grands, Soudra alla avec quelques-u tre eux travailler à la mine de diama avait découverte. Il en fit une ampl sion, et dans la suite cette marchan toujours fort estimée. C'est ainsi qu fut peuplé.

Plus tard, les quatre frères se r et vécurent d'abord en bonne h mais les hommes s'étant multipliés corde se mit entre eux ; ils devinr bes, cruels et méchants ; leurs dés tirèrent enfin le courroux de la div les fit périr par un déluge universe

SOUDRAS, nom que l'on donne d aux gens qui composent la quatriè celle qui est destinée à servir le Quelques-uns cependant disent que dras forment la troisième caste, et syas la quatrième. « Ils sont, dit M. comme les esclaves des autres, et le chement seul souille le brahmane, que ce ne soit pour son service. Ils l avec respect, sans jamais recevoi aucune marque de bienveillance. Il livres particuliers en dialectes pro car il leur est défendu de se servir d sacrés. Ils font du commerce et exe professions mécaniques. Ils sont laboureurs, jardiniers, charpentie Leur état est déterminé par leur n Les vaidyas, qui se livrent à la n sont de cette caste, qui, au reste, s brahmanes, n'est plus pure aujourd'h se trouve formée d'un mélange d supérieures et inférieures ; ce méla pelle *varna-sankara*. Il existe entre dras, par le fait même de ces naiss

s distinctions et des prérogatives
s pour qu'il y ait entre tel et tel
e distance aussi grande que celle
re le soudra et le brahmane. Voici
ales classes de soudras : le *vaidya*
n, né d'un brahmane et d'une vai-
ayastha ou écrivain, l'*agouri* ou
e *napita* ou barbier, nés d'un
t d'une brahmane ; le *swarnakara*
er, né d'un vaidya et d'une vaisya;
la ou pêcheur et manœuvre, em-
si comme exécuteur public, né
lra et d'une brahmane ; le *tchar-*
ı cordonnier, né d'un soudra et
atriya, etc. Les mariages des sou-
eux forment encore des subdivi-
lasses, qu'il serait long et difficile
r. » L'abbé Dubois en compte 18
, subdivisées en 108 autres.
, les soudras ne sont pas toujours
dans des conditions inférieures :
ıns d'entre eux sont montés sur le
ıt fourni une succession de rois ;
st l'empire des préjugés de cas-
s brahmanes et les kchatriyas qui
eur service en qualité de gourous,
es, de soldats et même de domes-
qui remplissaient chacun avec zèle
respectif, auraient dédaigné de
la table de leur souverain. C'est
ive encore aujourd'hui à l'égard
éens, qui sont tous considérés
s soudras, et qui souvent ont à
e, en qualité de commis ou de
es, des brahmanes et des kcha-

secte de Mystiques et de Quié-
ntaux, répandus dans l'Inde et
se. *Voy.* Sofis.

TSI NI-NO MIKOTO, esprit fe-
a régné sur le Japon, conjointe-
le génie mâle *Ou fitsi ni-no Mi-*
nom signifie *la vénérable qui cuit*
ablonneuse. Voy. Ou fitsi ni-no

-TOYON, c'est-à-dire *le chef-hache ;*
merre chez les Yakouts, peuple de
qui le mettent au rang des esprits
. Ils le regardent comme le mi-
la prompte vengeance d'Oulon-
ef de ces esprits.

A, un des noms de Bouddha ; il
ien-venu, comme le chinois *Jou-laï*.

ILLI, nom que porte la supérieure
érie du sandi, établie chez les nè-
s. *Voy.* Sandi.

-PENNOU, dieu des fontaines,
bu des Khonds. *Voy.* Sidroudjou-

VA, déité hindoue ; il était avec
un des chefs de la tribu des sin-
levint, comme lui, l'ami de Râma
pagnon d'armes dans l'expédition
quête de l'île de Ceylan. Au mo-
e dieu incarné arriva dans son
griva était révolté contre le roi
ère, qui l'avait outragé en lui en-
ma, sa femme. Bâli, blessé mortel-
Râma qu'il voulut combattre, par-
tagea son royaume entre son frère Sougriva
et son fils Angada. Sa capitale portait le nom
de Kichkindha.

SOUK, dieu égyptien appelé aussi *Suchus*, *Sev*, *Sevek-Ra*, etc. ; le même que Cronos ou Saturne. *Souk* était le nom du crocodile, sous la figure duquel on représentait ce dieu. On le figurait encore avec deux cornes de bouc, une coiffure blanche, un visage vert ; deux serpents uræus dressés sur les cornes ; un disque au milieu, et deux plumes droites surmontant le tout.

SOUKHARAS, sectaires hindous ; ce sont des saivas mendiants, qui se distinguent par un bâton de trois palmes de longueur qu'ils tiennent à la main. Leur vêtement consiste en un bonnet et une espèce de jupe teinte avec de l'ocre. Leur corps est enduit de cendres, et ils ont des pendants d'oreilles en grains de roudrakchas. Ils portent aussi en guise de cordon sacré une étroite bande d'étoffe, teinte avec de l'ocre et tordue.

SOUKHAVATI, paradis d'Amida ou Amitabha, situé à l'occident le plus élevé des cieux. Ce mot est sanscrit, et désigne le plus haut degré de plaisir et de joie. Le bodhisatwa Amitabha, comme habitant cette résidence, en reçoit le nom de *soukhavatiswara*, ou le maître du soukhavati. Les livres mongols en font une description qui surpasse tout ce qu'on est accoutumé à trouver de merveilleux dans les ouvrages asiatiques.

SOUKKOTH, fête que les Juifs célèbrent le 15 du mois de tisri, qui correspond à notre mois de septembre, en mémoire des tentes ou cabanes dans lesquelles leurs pères habitèrent si longtemps après être sortis d'Égypte. Chacun fait auprès de sa maison, dans un lieu découvert, une cabane couverte de feuillages, tapissée à l'entour, et ornée autant que faire se peut. On y prend ses repas pendant la durée de la fête, quelques-uns même y couchent. La fête dure neuf jours, dont les deux premiers et les deux derniers sont les plus solennels. C'était autrefois une des trois grandes fêtes pendant lesquelles toute la nation était convoquée à Jérusalem. *Voy.* Tabernacles (*Fête des*).

SOUKOUBA, un des anciens Bouddhas, selon la théogonie des Kalmouks. On l'honore d'une manière particulière le jour de la fête des lampes. *Voy.* Soulla.

SOUKRA ou Soukratcharya, précepteur des démons et régent de la planète de Vénus ; il préside par conséquent au vendredi, qui en prend le nom de *Soukravara ;* il dut cet honneur aux dures pénitences qu'il s'imposa et à l'éminente sainteté qui en fut la suite. C'est lui qui initia Bouddha dans l'art de la magie. On le représente borgne parce qu'il eut l'œil crevé par Vichnou métamorphosé en nain, dans la circonstance que nous rapportons à l'article Ousana.

SOULAPANI et SOULI, noms de Siva ou Mahadéva, troisième personne de la triade hindoue.

SOULBIÈCHE, nom de la divinité suprême chez les Allibamons, ancienne tribu sauvage de la Louisiane.

SOULLA, une des fêtes annuelles des Kalmouks, qui la célèbrent au commencement de leur année, le 25 du premier mois d'hiver. Plusieurs jours auparavant, les prières journalières de la *khouroull* (habitation des prêtres) sont faites avec plus de cérémonies le matin, à midi et le soir, pour s'y préparer, et l'on n'y épargne pas les instruments de musique; tandis que, dans les huttes particulières, on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare, et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*); et chacun célèbre en même temps l'anniversaire de sa naissance, à quelque époque qu'elle ait eu lieu. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu vers le soir, lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe la tige d'une certaine plante entourée de coton pour servir de mèche. Chaque famille a une lampe commune, qui a autant de mèches que les membres de toute la famille ont d'années à eux tous; ces lampes sont placées ensemble ou séparément. Les personnes de distinction font élever au devant de leur hutte une espèce d'autel nommé *dender*, de la hauteur d'un homme, composé de branches tressées et recouvert de gazon. Lorsque la nuit approche, les prêtres se rassemblent auprès du dender de leur khouroull. A côté de chacun des autels brille un petit foyer, que les prêtres entourent en attendant, pour allumer leurs lampes, que les principaux de la khouroull commencent la procession. On y porte l'image de Soukouba au son d'une musique bruyante. On fait ainsi trois fois le tour de l'autel, et à chaque fois toute l'assemblée se prosterne. Lorsque la procession est terminée, chacun rentre dans sa hutte, et célèbre la fête en buvant et en jouant.

SOUMANAT, idole qui était l'objet du culte de tous les Indiens et de leurs fréquents pèlerinages. Ce simulacre de pierre et d'une grandeur énorme, bien qu'il eût la moitié du corps sous terre, avait donné son nom au temple, à la ville et à toute la province de Guzerate.

SOUMATI, épouse de Sagara, dieu de l'Océan chez les Hindous. On dit qu'elle fut mère de 60,000 fils.

SOUMBALA, génie de la mythologie persane, qui préside à la constellation de la *Vierge*.

SOUMBHA, démon ou géant de la mythologie hindoue; ayant vu la déesse Dourgâ, épouse de Siva, il en devint amoureux, et envoya un ambassadeur lui faire des propositions de mariage. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et osa l'attaquer avec son frère et plusieurs autres Asouras; mais la déesse les vainquit les uns après les autres et les mit tous à mort. *Voy.* Dévi.

SOUMÉROU, montagne mythologique des Bouddhistes, formée par l'écume des flots de [illegible], que, dans l'origine des choses, les tempêtes venues des dix régions naient dans une perpétuelle agit repose sur une tortue immense moitiés de cette montagne s'élanc dessus des cieux inférieurs; l'aut dans les abîmes de la mer. Chacu parties a 80,000 berres (1) d'éten qui s'offre aux regards présente l'a pic carré pyramidal, à quatre face le sommet forme une large espla quatre côtés offrent une magnific rence; le flanc de l'est est d'argen midi est d'azur, celui de l'ouest de celui du septentrion est d'or. S mers et sept grandes chaînes de se pressent comme une ceinture mont Souměrou. Six de ces cha d'or; la dernière, qui embrasse to dans son enceinte, est de fer. De c de ce pic, qui sert comme de piv vers, sont les quatre grands conti lui où se trouve l'Asie se nomme *bou-dwipa*, de l'arbre djambou, règne végétal, dont l'ombrage est aux dieux, et dont les fruits leur nourriture. Au quatrième étage d merveilleux commence la série des superposés, qui constituent ce qu'o le *monde des désirs*, parce que tous qui l'habitent, bien que supérieur ture humaine, sont encore en voi fectibilité, et conséquemment assu ou moins, suivant leur état de pr aux effets de la concupiscence. Les nistes placent autour du sommet montagne les différents cieux d'I Siva, de Vichnou et de Brahmâ. *Vo* Maha-Mérou.

SOUMONGO, dieu adoré par les peuplade sauvage de la Californie vinité est l'ennemie de deux autr raya et Waktoupouran; toutes tr une guerre d'extermination.

SOUNDA, daitya ou mauvais g mythologie hindoue.

SOUNKAHAI, idole adorée pa mouks.

SOUNYABADIS, secte hindoue tient au djaïnisme, mais qui pr doctrines athéistiques. Ces doct contenues dans un poëme intitulé: où l'Essence du vide, ouvrage co un religieux Mendiant, nommé sous le patronage de Dayaram, r ville de Hatras, dans la province 1817, époque où elle fut prise par l d'Hasting.

Le but que s'est proposé l'aute poëme didactique est de montrer q les notions sur Dieu et sur l'hor trompeuses et nulles. Voici que traits de cet ouvrage, tirés de l'Es les sectes religieuses des Hindous, son, et traduits en partie par M. Tassy; ils donneront une idée des déplorables qui y sont enseignées.

(1) Mesure de distance d'environ huit Russie ou une lieue et demie de France.

ce que je vois est le vide Le
l'athéisme, *Maya* (le visible) et
nvisible), tout est faux, tout est
globe lui-même et l'œuf de Brahmâ,
es et les neuf divisions du conti-
ıl et la terre, le soleil et la lune,
ichnou et Siva, Kourma et Sécha,
et son élève, l'individu et l'es-
mple et le dieu, l'observance des
ɜs cérémonies, la récitation des
ıt cela est le vide. Ecouter, parler
, tout cela n'est rien, et la subs-
nême n'existe pas.
ıacun donc médite sur soi-même
aucun autre; car ce n'est que
ı'on peut trouver autrui... De la
ıière que je vois mon visage dans
je me vois dans les autres; mais
rreur de croire que ce que je vois
na face, mais celle d'un autre.
ɜ vous voyez n'est que vous; vo-
rotre mère même n'ont pas d'exis-
e. Vous êtes l'enfant et le vieil-
ɜe et l'insensé, le mâle et la fe-
ıeur et le tué, le roi et le sujet.....
'e sensuel et l'ascétique, le ma-
robuste; enfin tout ce que vous
vous, de même que les bulles
; vagues ne sont autre chose que

e nous avons des songes, nous
ıe ce que nous voyons sont des
es; nous nous éveillons, et nous
ıe c'est faux..... On raconte ses
s voisins; mais quel avantage en
C'est comme si nous vannions

ite sur la doctrine *Souni* seule-
e vide); je ne connais ni la vertu
J'ai vu bien des princes de la
n'ont rien apporté ni rien em-
ıonne réputation d'un homme li-
survécu, et le mépris a couvert
son ombre. Ainsi, que les hom-
toujours de bonnes paroles, afin
ne ne parle mal d'eux par la suite.
ıdant le peu de jours que vous
la terre, ce que le monde vous
ssez de la portion qui vous est
donnez-en un peu aux autres;
ıéralité, comment acquérir de la
' Donnez suivant vos moyens,
le établie: aux uns de l'argent,
du respect, aux autres des paroles
;, aux autres du contentement.
ıien à tout le monde, afin que tout
ıarle bien de vous. Louez le nom
ɜ libéral, lorsque vous vous levez
t couvrez de poussière le nom de
bien et le mal sont les attributs
vous avez entre les mains le choix
ɜts. Karna donnait beaucoup d'or;
ait aussi libéral que sage; Sivi,
dra, Dadhitcha et plusieurs au-
acquis par leur générosité une
utation dans le monde.
es êtres sont actuellement, beau-
té, et un grand nombre seront
monde n'est jamais vide. Telles

sont les feuilles sur les arbres; de nouvelles se montrent à mesure que les vieilles tombent. Ne fixez pas votre cœur sur une feuille flétrie, mais cherchez l'ombre du vert feuillage. Un cheval de mille roupies n'est bon à rien quand il est mort; mais un bidet vivant vous conduira dans votre route. N'ayez aucun espoir dans l'homme qui est mort; fiez-vous seulement à celui qui est vivant. Celui qui est mort ne revivra plus; c'est une vérité que tous les hommes ne connaissent pas. De tous ceux qui sont morts, un seul est-il jamais revenu pour vous apporter des nouvelles des autres? Un vêtement déchiré ne peut être tissu de nouveau; un pot cassé ne peut être refait. Un homme vivant n'a rien à faire avec le ciel et l'enfer; quand le corps est devenu poussière, quelle différence y a-t-il entre un âne et un saint?

« La terre, l'eau, le feu et le vent, combinés ensemble, constituent le corps. De ces quatre éléments le monde est composé, et il n'y a rien autre chose. Cela est Brahmâ, cela est la fourmi; tout est formé de ces éléments, et en procède par divers réceptacles.

« Les Hindous et les Musulmans sont de la même nature; ce sont deux feuilles du même arbre. Ceux-ci nomment leurs docteurs *Moulla*, ceux-là les nomment *Pandit*. Ce sont deux vases de la même argile; les uns font le *namaz*, les autres le *poudja*. Où est la différence? je n'en vois aucune. Ils suivent les uns et les autres la doctrine du dualisme (existence de l'esprit et de la matière); ils ont les mêmes os, la même chair, le même sang et la même moelle. L'un se taille la peau, l'autre porte le cordon sacré. Demandez-leur la différence relative de ces usages, et l'importance de ces pratiques; ils vous chercheront querelle. Ne discutez pas avec eux; mais soyez bien persuadés que l'un vaut l'autre. Evitez tout vain débat, et adhérez à la vérité; c'est la doctrine de Dayaram.

« Je ne crains pas de déclarer la vérité. Je ne connais aucune différence entre un sujet et un roi. Je n'ai besoin ni d'hommage ni de respect, et je n'entretiens société qu'avec les bons. Je ne désire que ce que je puis facilement obtenir; mais un palais ou un hallier sont pour moi la même chose. J'ai renoncé à l'erreur du mien et du tien, et je ne connais ni le gain ni la perte. Si l'homme pouvait enseigner ces vérités, il détruirait les erreurs d'un million de naissances. Un tel docteur est aujourd'hui dans le monde; il n'est autre que Dayaram. »

Cette secte, bien que nouvelle, n'est pas cependant sans précédent dans l'Inde. Déjà, dans les temps anciens, il y avait des *Sounya-Vadis*, qui, ainsi que l'exprime leur nom, assuraient que l'univers était vide et sans réalité. On les appelait encore *Lokayatas*, parce qu'ils bornaient toute existence à celle de ce monde. C'étaient les avocats du matérialisme et de l'athéisme. Les Sounyabadis modernes se targuent de descendre de ces antiques sectaires. *Voy.* Lokayatikas.

moyen d une rangée de boutons. Celle des évêques est violette, et celle des cardinaux, rouge. La soutane est le vêtement civil des clercs de tout ordre; ils doivent le porter toujours; les habits de chœur et les ornements sacerdotaux se mettent par-dessus.

SOUTHRA-SCHAHIS, sectaires hindous, qui forment une branche des Nanek-Schahis; ils regardent comme leur fondateur Thegh-Bahader, père de Gourou-Govind. Leurs prêtres ont, comme marque distinctive, une raie noire au bas du front, et ils tiennent deux petits bâtons d'environ un mètre de longueur, qu'ils frappent l'un contre l'autre quand ils demandent l'aumône. Ils mènent une vie vagabonde, mendiant et chantant des chansons d'une tendance mystique, écrites en langue pandjabi et dans d'autres dialectes modernes. Ils ont une réputation détestable, car ils sont joueurs, ivrognes et voleurs. Ils vont presque nus, portent une écharpe qui leur sert de manteau, et n'abritent leur tête que sous une espèce de calotte légère

SOUTRAMA, c'est-à-dire *préservateur puissant;* surnom d'Indra, dieu du ciel chez les Hindous.

SOUTRAS, recueils d'aphorismes ou de maximes regardés comme sacrés par les Hindous; tels sont les soutras de Djaïmini, considérés comme la base de la doctrine enseignée dans l'école du Mimansa; tels, et plus sacrés encore, sont les soutras des bouddhistes qui tiennent chez eux le même rang que les Védas chez les brahmanes.

SOUWA, dieu des chasseurs dans le Japon; on célèbre sa fête le neuvième jour de chaque mois; les gens du peuple y ajoutent le dix-neuvième et le vingt-neuvième. Tous ceux qui aiment la chasse, ou qui se sont mis sous la protection de Souwa, ne manquent pas d'aller, ces jours-là, l'adorer dans ses temples. Sa fête annuelle est solennisée avec un apparat extraordinaire le neuvième jour du sixième mois. Ce jour-là les Kanousis font passer ceux qui se rendent aux temples de Souwa à travers un cercle ou cerceau de bambou doublé d'un linge, en mémoire d'un accident qui arriva, disent-ils, à ce saint, lorsqu'il vivait sur la terre. A Nangasaki cependant sa fête la plus solennelle est célébrée le neuvième jour du neuvième mois; et elle coïncide ainsi avec le *Tango-no Sékou.*

Souwa est le patron de cette ville, et il a un temple bâti sur le mont Tatta, qui en est voisin. On fait à l'occasion de sa fête un Matsouri solennel, qui se compose de spectacles publics, de jeux, de pièces de théâtre, de processions et autres réjouissances. La solennité commence dès le 7e jour du 9e mois; le 8e jour, qui est la veille de la fête, on donne au dieu, dans son temple un concert exécuté par de jeunes garçons qui battent des tambours et des cloches. Le 9e et le 12e jours sont les plus solennels, ce dernier étant regardé comme l'anniversaire de sa naissance. cérémonie la plus importante consiste en procession que nous décrivons à l'article PROCESSION, n° 11. Voyez au[...] NO SEKOU et KOU-NITCHE.

SOVA, nom du diable, chez l[...] nègres de la Guinée. Ils donnent [...] *Sova-Mounousin* à des êtres fa[...] qu'ils supposent sucer le sang [...] et des animaux.

SOVEN, déesse protectrice des [...] ments; c'est l'Ilithya ou la Luci[...] théon égyptien.

SOYCHU, nom du bon principe[...] ques tribus de Puelches ou de Pat[...] nom signifie *président du pays d[...] fortes.*

SO-ZIO, nom du pontife ou ch[...] des prêtres bouddhistes dans le J[...] dignité fut établie vers l'an 624 d[...] Plus tard on la partagea entre de[...] res appelés le grand So-zio et l[...] zio.

SPADISIR ou SPAKONUR, nom[...] phétesses ou magiciennes des an[...] dinaves; le premier signifie *femm[...]* et le second, *intelligentes de visio[...]* meurèrent d'abord dans les templ[...] pagnie des prêtresses, et n'eure[...] pour leurs prédictions qu'aux se[...] rations de l'intelligence. Dans la [...] se séparèrent des prêtresses, et su[...] à la prophétie proprement dite, les [...] mystérieuses de la magie, auxqu[...] réussirent à donner le plus gr[...] Bergman décrit le costume de [...] l'une d'entre elles. Son habillem[...] tait en un surtout bleuâtre, couve[...] en bas de petites pierres; son col[...] grains de verre, sa coiffure de pea[...] noir, doublée de peau de chat bla[...] nait en main un bâton dont la p[...] de cuivre jaune incrusté de pierre[...] ceinture pendait une gibecière [...] mait des instruments de magie. [...] des souliers de peau de veau, [...] rants terminés en petites boule[...] Ses gants étaient de peau de c[...] l'extérieur et blancs à l'intérieur. [...] portait quelques ornements qui f[...] tie du costume des femmes noble[...]

Les Spakonur pouvaient guéri[...] dies; elles pouvaient aussi, par l[...] tions magiques, produire de grand[...] C'est pourquoi on achetait le[...] quand on voulait nuire à un en[...] ôter secrètement la vie. Deux [...] maléfices étaient employés pou[...] *meingaldr* (incantation funeste) [...] *ningar* (opérations); nous les dé[...] ce Dictionnaire, ainsi que le *seid[...]* encore plus funeste. Un autre m[...] elles usaient encore consistait à [...] tout à coup l'ennemi dans un brou[...] ou dans une obscurité complète [...] qu'il était comme aveuglé. On se s[...] de ce nuage pour rendre invisibl[...]

SPECTRE, fantôme, figure d'un [...] l'on voit ou que l'on croit voir. [...] et les modernes ont formulé diver[...] tions de l'apparition des spectres [...]

Les uns ont cru que les spectre[...]

léfunts qui revenaient sur la terre
traient aux vivants. C'était le sen-
; Platoniciens, comme on le peut
le Phédon de Platon, dans Por-
. En général, la croyance à l'exis-
spectres était assez commune dans
ne. On avait même établi des fê-
olennités pour les âmes des morts,
es ne s'avisassent pas d'effrayer les
ar leurs apparitions. Les Cabalis-
uminés et plusieurs autres classes
ques et religieuses croient à l'exis-
spectres. Cette croyance est même
chez un grand nombre de chré-
lifférentes communions. Les par-
'opinion que les spectres sont les
nes des défunts cherchent à ap-
r sentiment sur plusieurs passages
ins sacrés et profanes, et même
ure sainte. Un des faits les plus fa-
l'on rapporte à ce sujet est l'his-
marquis de Rambouillet qui ap-
s sa mort au marquis de Précy.
seigneurs s'entretenant des cho-
tre vie, comme gens qui n'étaient
rsuadés de tout ce qu'on en di-
omirent l'un à l'autre que le pre-
deux qui mourrait en viendrait
es nouvelles à l'autre. Le marquis
uillet partit pour la Flandre, où
alors la guerre, et le marquis de
eura à Paris, arrêté par une grosse
semaines après, il entendit tirer
t de son lit, et se tournant pour
faisait, il aperçut le marquis de
et en buffles et en bottes. Il sortit
pour embrasser son ami, mais
et recula de quelques pas, lui dit
venu pour s'acquitter de la parole
vait donnée ; que tout ce que l'on
'autre vie était très-certain ; qu'il
anger de conduite ; que, dans la
occasion où il se trouverait, il per-
e. Précy fit de nouveaux efforts
rasser son ami, mais il n'embrassa
nt. Rambouillet voyant qu'il était
à ce qu'il lui disait, lui montra
où il avait reçu la blessure dans les
ù le sang paraissait encore couler.
ut bientôt après par la poste la con-
de la mort du marquis de Ram-
t lui-même s'étant trouvé quelque
ès dans les guerres civiles, fut tué
le du faubourg Saint-Antoine. Ba-
onte un fait à peu près semblable
re Marsille Ficin et Michel Merca-
ne croit pas qu'on puisse le révo-
loute.

nde opinion sur l'essence des spec-
ste à croire que ce n'est point l'âme
nt, mais une autre substance qui
dans l'homme. C'est l'opinion de
iste et de tous ceux qui croient que
est composé de trois parties, savoir:
l'âme et l'esprit, ou l'ombre comme
l'appellent. Selon eux, chacune de
s retourne après la mort à l'endroit
est sortie : l'âme, qui vient de Dieu,
urne à Dieu : le corps, qui est com-
posé de deux éléments inférieurs, la terre et l'eau, retourne à la terre ; et la troisième partie qui est l'esprit, étant tirée des deux éléments supérieurs, l'air et le feu, retourne dans l'air, où, par la suite du temps, elle est dissoute comme le corps. C'est cet esprit, et non pas l'âme, qui a part aux apparitions. Théophraste ajoute qu'il se fait voir ordinairement dans les lieux et auprès des choses qui avaient le plus frappé la personne qu'il animait, parce qu'il lui en est resté des impressions extrêmement fortes.

La troisième opinion est celle qui attribue les apparitions aux esprits élémentaires ; ceux qui la partagent croient que chaque élément est rempli d'un certain nombre d'esprits ; que les astres et le feu sont la demeure des Salamandres ; l'air, celle des Sylphes ; l'eau, celle des Ondains ou des Nymphes ; la terre, celle des Gnomes ou des Pygmées.

La quatrième opinion regarde les spectres comme les exhalaisons des cadavres qui pourrissent. Les partisans de cette hypothèse croient que les exhalaisons, rendues plus épaisses par l'air de la nuit, peuvent représenter la figure d'un homme mort. Cette philosophie n'est pas nouvelle ; on en trouve des traces dans les anciens, et surtout dans la Troade de Sénèque.

Enfin, la cinquième opinion donne pour cause des spectres des opérations diaboliques. Ceux qui la suivent supposent la vérité des apparitions comme un fait historique dont on ne peut point douter; mais ils croient que c'est l'ouvrage du démon qui, se formant un corps de l'air, s'en sert pour ses différents desseins. Ils soutiennent que c'est la manière la plus convenable et la moins embarrassante pour expliquer les apparitions.

SPÉLAITES, surnom que les Thémisoniens, peuple de la Phocide donnaient à Mercure, à Apollon et à Hercule, dont les statues étaient placées devant un antre (σπήλαιον), qui avait servi de retraite à leurs femmes et à leurs enfants dans une irruption des Galates.

SPHRAGISTES, (de σφραγίς, *sceau, cachet*) ; ministres des sacrifices chez les Egyptiens. C'étaient eux qui étaient chargés d'examiner si les animaux qu'on devait immoler avaient les conditions requises. Ils rejetaient les jumeaux, les monstres, ceux qui avaient des taches ou des défauts, ceux qui manquaient de quelque membre, ou qui avaient déjà été sous le joug; ceux enfin qui, étant de la même espèce que les animaux sacrés, portaient les mêmes marques que ceux-ci. Lorsqu'ils avaient fait leur examen, et qu'ils jugeaient un animal propre au sacrifice, ils lui attachaient du papier aux cornes, et, après y avoir appliqué de la terre sigillaire, ils y imprimaient un sceau avec un anneau.

SPHRAGITIDES, nymphes du mont Cythéron ; ainsi appelées de *Sphragidium*, antre qui leur était consacré. Les Athéniens leur offraient tous les ans des sacrifices par ordre de l'oracle, parce qu'ils n'avaient perdu qu'un petit nombre de guerriers à la bataille de Platée.

SPINOSISME, doctrine de Spinosa, Juif portugais, né à Amsterdam en 1632. Il professa d'abord la religion de ses pères. Après avoir fait ses premières études, il se livra tout entier à la philosophie pour laquelle il se sentait un penchant invincible; ses spéculations furent dirigées spécialement du côté de la religion; mais plus il acquérait de connaissances, plus son esprit hardi et téméraire formait de doutes sur le judaïsme, que les rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla bientôt avec eux, malgré l'estime qu'ils faisaient de son érudition. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un Juif en sortant de la synagogue, l'engagea à se séparer tout à fait de la synagogue. Ce changement fut la cause de l'excommunication prononcée contre lui comme contempteur de la loi de Moïse; toutefois elle ne fut fulminée qu'après qu'il eut paru devant les anciens de la synagogue, et convaincu d'avoir blasphémé contre la révélation mosaïque. Il embrassa alors la religion dominante du pays où il était, et fréquenta les églises des Mennonites et des Arminiens. Ce fut alors qu'il changea son prénom juif de *Baruch*, en celui de *Bénédict* ou *Béni*, qui a la même signification. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, puis à La Haye, où il passa la plus grande partie de son temps dans la retraite, demeurant quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; il est vrai que sa solitude était fréquemment interrompue par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. En renversant tous les principes de la morale, il conserva cependant les mœurs d'un philosophe, une sobriété exemplaire, un désintéressement sans bornes, une extrême réserve dans ses paroles. Il était réglé dans ses mœurs, honnête dans ses manières, et ne disait jamais rien qui pût blesser la charité. Il assistait quelquefois aux sermons, et il exhortait à être assidu dans les temples. Il parlait toujours avec respect de l'Ecriture sainte. Un tel caractère doit paraître étrange dans un homme qui a le premier rédigé l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions et des hypothèses absolument insoutenables. Il mourut en 1677, âgé de 45 ans. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié in-4° à Hambourg, en 1670, où il a jeté hautement les semences de l'athéisme qu'il a enseigné ouvertement dans ses *Œuvres posthumes*, imprimées l'année de sa mort.

Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutint hardiment
n'est pas un être intelligent, heure
nimment parfait; mais que ce n'est a
que cette vertu de la nature, qui
due dans toutes les créatures. Voic
de son système : Il n'y a qu'une
dans la nature, c'est l'étendue cor
l'univers n'est qu'une substance u
appelle *substance* ce qui est en
se conçoit par soi-même. Cette
existe par elle-même : elle est éte
dépendante de toute cause supéri
doit exister nécessairement par l'i
que nous en avons; car, de même
cartes a conclu de l'idée d'un être
parfait, existant nécessairement,
être devait exister, ainsi de l'
que nous avons de la substance,
qu'elle doit nécessairement exist
son existence et son essence sont
éternelle. La substance a donc
propriétés inséparables de l'Etr
par lui-même. Elle est simple e
de toute composition; elle ne pe
visée en parties, car si elle pou
des parties, ou chaque partie de la
serait infinie, et existerait par e
de sorte que d'une substance il e
plusieurs, ce qui est absurde; et c
n'auraient encore rien de commun
tout, ce qui n'est pas moins absurd
parties ne conserveraient point la
la substance. Ainsi, la substanc
en perdant sa nature, cesserait d'
subsister par elle-même. De là il
ne peut pas y avoir deux subs
qu'une substance ne peut pas en
une autre. Mais si la substance
soi, qu'elle ne tienne existence
propre nature, qu'elle se conçoiv
même, et qu'elle soit éternelle, s
divisible, unique, infinie, la sul
Dieu sont synonymes; elle est d
d'une infinité de perfections. C
une étendue aura une infinité de p
ceci mérite attention. La substanc
substance, n'a ni puissance, ni p
ni intelligence. Ces attributs dé
ses modifications, d'une infinité
elle est susceptible. Ces modific
affections existent dans la substa
se conçoivent que par elle. Ce son
forment son intelligence et sa
Ainsi, en se modifiant, la substanc
les astres, les plantes, les anima
mouvements, leurs idées, leurs d
Modifiée en étendue, elle produit
et tout ce qui occupe un espace; e
en pensée, cette modification est
toutes les intelligences. L'univers
autre chose que la substance, ou I
tous ses attributs, c'est-à-dire t
modifications. Il présenta ce systè
trueux sous une forme géomé
donna des définitions, posa des
déduisit des propositions; mais s
dues démonstrations ne sont qu
de termes subtils, obscurs, et sou
telligibles. Les raisonnements so

ıétaphysique alambiquée, où il se
; savoir ni ce qu'il pense, ni ce
Ce qui reste de la lecture de ses
moins obscurs, en les réduisant à
s nets et précis, est bien peu de
bscurité est, au reste, le moindre
Spinosa; la mauvaise foi paraît
ıractère prédominant.

ıINS, secte assez obscure, qui exis-
ınce, vers l'an 1820, et qui comp-
lhérents à Paris, à Orléans, et sur-
ntes. Ils disaient que le règne du
fini, que l'Eglise était dépravée,
avait plus de sacrements, que le
it allait s'incarner à son tour pour
s erreurs du monde entier et fon-
éritable religion, parce que jus-
n'en avait jamais existé de telle
hommes, tout ce que l'on avait
le positif sur cet article et sur la
étant que chimères et illusion.
rons s'il existe encore des Spiri-
s s'ils sont morts, leur héritage
ir être recueilli par les partisans
l'*OEuvre de la Miséricorde*.

IELS, partisans de Gaspar Schwen-
ıtemporain de Luther et d'abord
o ses erreurs; mais ses erreurs
es le firent rejeter par les catholi-
luthériens et les calvinistes. Il
uther d'avoir établi une réforme,
t qu'à corriger quelques abus dans
ıe extérieure, tandis qu'elle négli-
lide de la réformation. « C'est par
isait-il, qu'il faut commencer. Le
tal est d'apprendre aux fidèles à
n *esprit*. » C'est de là que ses
prirent le titre de *spirituels*. Ils
rofession de garder la neutralité
ligion romaine et celle de Luther,
xte que la dispute ne convenait
ıommes qui sont sans cesse appli-
ısulter Dieu au fond du cœur, et
de lui des inspirations particuliè-
la paix et dans le silence. *Voy.*
FELDISTES.

:HNOTOME. Les Grecs appelaient
ıinistre du sacrifice chargé de dé-
entrailles de la victime pour en
rtage. — Les Cypriotes donnaient
nom à un dieu auquel ils avaient
autels en reconnaissance de ce
: appris aux hommes à se réunir
estins après les sacrifices.

MANCIE, divination que les Grecs
nt au moyen de la cendre des sa-
pollon avait à Thèbes un autel cons-
la cendre des victimes (σποδὸς), cé-
les divinations qu'on y pratiquait.
RAMANCIE.

AL, joueur de flûte qui, dans les
jouait à l'oreille du sacrificateur
rs religieux pour l'empêcher d'en-
ı qui pût le troubler et le distraire.
qu'ils jouaient ainsi s'appelaient
s.

HA, cérémonies funèbres prati-
s l'Inde en l'honneur des mânes
es. On y vénère spécialement les
divinités appelées Viswas. Les âmes des dé-
funts ne sauraient être heureuses si leurs
descendants ne leur offraient le sraddha ; pri-
vées de ces honneurs elles tomberaient dans
l'enfer, ainsi que l'impie qui les en aurait
privées. Aussi est-ce un devoir sacré pour
un brahmane de se marier, pour avoir des
enfants qui puissent un jour lui rendre ce
devoir sacré, comme aussi les enfants en-
courraient les peines les plus graves, s'ils en
privaient leurs parents. — Le roi des enfers
porte le nom de *Sraddha-Déva*, dieu des cé-
rémonies funèbres.

SRAMANAS et SRAMANAKAS, noms que
l'on donne aux religieux ou dévots bouddhis-
tes qui se livrent à la contemplation, aux
austérités et aux mortifications les plus ri-
goureuses, pour parvenir à la pénitence fi-
nale. Ce mot vient de *sram*, souffrir, et peut
se traduire par *saints pénitents*. Il n'a pas
été inconnu aux anciens qui nous l'ont
transmis sous la forme *Samanéens*, *Sarmanes*,
Garmanes, *Germanes*, etc. C'est de là encore
que l'on a fait *Chamans* ou *Schamans*, nom
des prêtres tartares, et *Sommona-Codom*,
nom du célèbre Bouddha Gautama. Cepen-
dant cette expression n'est pas tellement
propre à la religion bouddhique, qu'on ne
l'emploie aussi dans l'Inde pour désigner
tous ceux qui se livrent à la vie contempla-
tive.

SRAVAKAS, nom des laïques de la reli-
gion djaïna ; ils observent les pratiques or-
dinaires des autres Hindous, mais ils ne font
l'aumône qu'aux yatis ou religieux de leur
secte ; ils ne rendent hommage et ne font
des offrandes qu'aux tirthankaras, principa-
lement aux deux derniers, qui sont Parswa-
nath, communément appelé Parisnath, et
Verddhamana, nommé aussi Mahavira-swa-
mi. *Voy.* SROTAPANNAS.

SRAVANA, sainte anachorète indienne,
qui avait autrefois servi les disciples de Ma-
tanga. Elle servit de guide au dieu Rama, et
mérita, pour cette bonne action, de mon-
ter au ciel, où elle forme la vingt-troi-
sième mansion lunaire. Lorsque la lune par-
vient à cet astérisme, dans le mois de bha-
don, les Hindous font mémoire de l'incar-
nation de Vichnou en vamana ou en nain.
Pour célébrer cet anniversaire, on va se bai-
gner au confluent des rivières, et on fait
des aumônes et d'autres bonnes œuvres.

SRI. 1° C'est, chez les Hindous, la déesse
de l'abondance, de la prospérité et de la
beauté ; la même que Lakchmi, épouse de
Vichnou. On a cru trouver du rapport entre
ce nom et celui de Cérès.

2° *Sri* est encore un mot que les Hindous
ajoutent par honneur devant les noms des
divinités, et qui équivaut à *saint* ou *divin*,
comme *Sri Rama*, *Sri Krichna*, etc. On le
prépose aussi au nom des livres sacrés,
comme *Sri-Baghavad Guita*. Plusieurs per-
sonnages illustres ou recommandables jouis
sent de ce titre, comme *Sri Harcha Déva*, roi
du Kachmir ; *Sri Kima*, roi du Népâl ; *Sri
Dama*, pauvre journalier, ami de Krichna.
Enfin toute chose sacrée peut être appelée

sri, comme *Sri Parvata*, la sainte Montagne, c'est-à-dire le mont Mérou.

SRI-PADA, ou *le divin pied;* empreinte vénérée des bouddhistes de toute l'Asie, et qui se trouve dans l'île de Ceylan, sur le sommet escarpé du Samanhéla, appelé le pic d'Adam par les musulmans et par les chrétiens. Les bouddhistes assurent que cette empreinte est celle du pied de Bouddha, et qu'elle date du troisième voyage que ce divin personnage fit à Ceylan. S'étant élevé dans les nuages, et planant au-dessus de la montagne, celle-ci, cédant à son attraction puissante, s'élança de sa base, alla recevoir dans l'air l'empreinte du pied sacré, et retomba ensuite à la place qu'elle occupe aujourd'hui. Là, sur une étroite plate-forme, se dresse une sorte de dais supporté par quatre colonnes, fixé au rocher par des chaînes de fer, et paré de draperies et de guirlandes. Ce dais ombrage le sri-pada. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds quatre pouces, d'une largeur proportionnée, et orné d'un rebord en cuivre garni de quelques pierres précieuses. Cette cavité offre la ressemblance grossière d'un pied humain, due en partie à la nature et en partie à l'art. Deux autres endroits sur la terre ferme ont aussi l'avantage d'avoir un sri-pada. Ces marques vénérées sont l'objet de pèlerinages fort suivis, pour lesquels on entreprend de très-longs voyages. *Voy.* PÈLERINAGE, n° 7.

SRI-PANTCHAMI, fête que les Hindous célèbrent le 15ᵉ jour de la quinzaine lumineuse du mois de magha, qui correspond à février. Elle avait sans doute pour but autrefois d'honorer, comme l'indique son nom, la déesse Sri ou Lakchmi, épouse de Vichnou; mais aujourd'hui on y vénère principalement Saraswati, déesse des sciences. Le matin de ce jour, on nettoie ses plumes et ses roseaux, on écure ses encriers, on ôte la poussière des livres et on les enveloppe d'une étoffe nouvelle; on range le tout sur une planche ou sur un drap; on les orne de fleurs blanches et de paille d'orge nouvelle; on y ajoute, quand on le peut, une image de Saraswati, ou une jatte d'eau pour la représenter. Après avoir fait ses ablutions, on médite sur Saraswati, et on l'invite à venir recevoir les adorations de ses serviteurs. On lui offre de l'eau pour laver ses pieds, des mets pour sa réfection, des fleurs ou des objets plus précieux, tels que des perles et des joyaux, pour la parer; puis on la salue trois fois, en disant: « Adoration à Saraswati, adoration à Bhadrakali, adoration aux Védas, aux Védangas, au Védanta, à tous les réceptacles de la science. » A la fin de cette cérémonie, tous les membres de la famille s'assemblent et font leurs prostrations devant les livres, les plumes et les encriers, qui sont les objets de la fête. Le reste de la journée est consacré à la promenade et à divers amusements; les écoliers jouent à la balle ou au ballon; souvent même ils se permettent de dévaster les champs et les jardins du village, car ils se regardent comme privilégiés pendant toute la durée de cette fête. Dans le Bengale, on va le[...] porter processionnellement la sta[...] déesse sur le bord d'une rivière, [...] pouille de ses ornements, et on la [...] façon dans l'eau.

SRI-RAMA-NAVAMI, fête que le[...] célèbrent le neuvième jour après [...] lune de tchait, qui tombe dans [...] d'avril, parce que ce jour est rega[...] l'anniversaire de la naissance de [...] dure neuf jours. Chaque soir on [...] dieu processionnellement dans les [...] différentes montures, et au reto[...] pose dans le temple, sur une esp[...] posoir, pour recevoir les adoratio[...] ple. *Voy.* RAMNAVAMI.

SRI-SAMPRADAYIS ou SRI-VAS, noms sous lesquels les ado[...] Vichnou sont connus dans le nord [...] doustan. *Voy.* RAMANOUDJAS, V[...] C'est parmi les brahmanes de cette [...] l'on choisit les gourous. Elle se [...] en deux autres, appelées en tamo[...] *ler* et *ingaler*. On les distingue pa[...] du front qui ressemble à un U : [...] premiers descend sur le nez et s[...] en pointe; les bords en sont bla[...] point du milieu jaune. Le signe de[...] se termine en s'arrondissant entre [...] sourcils; les bords en sont blancs e[...] du milieu rouge. Le blanc représe[...] nou; le jaune et le rouge, Lakc[...] épouse. Ces signes doivent être [...] matin, aussitôt après le lever, et à [...]

SROTAPANNAS, appelés aussi [...] Ce sont, suivant les bouddhistes, le[...] voie de parvenir à la béatitude; [...] sont encore bien éloignées d'attein[...] désiré, car il leur reste encore 8[...] de kalpas à parcourir, avant de [...] soustraire entièrement à l'influen[...] reurs et des passions. Ils n'ont enc[...] que le premier fruit de l'arbre d[...] gence; bien qu'ils aient déjà coup[...] nœuds qui rattachaient leur corps [...] mondes, et qu'ils aient franchi le [...] sujettissements, ou les conditions [...] de brute et de damné. Lorsqu'ils [...] core nés sept fois parmi les homm[...] mi les dieux, et qu'ils auront ét[...] de toute douleur, ils obtiendront l[...] où ils cueilleront le fruit du prem[...] au-dessus duquel il n'y a rien.

SROUNG-LHAROU, génie prote[...] chemins dans le Tibet. Il y a su[...] des routes des tas de pierres, su[...] sont fichés des joncs de marais [...] de leurs feuilles. A leur extrémité [...] petits linges qui portent inscrite [...] *Om ma-ni pad-mé houm*. Dès qu'un [...] aperçoit ces monceaux de pierre[...] le génie protecteur en criant deu[...] fois : *E Lharou Lharou Sroung* [...] puis il marmotte avec rapidité u[...] suite d'*Om ma-ni*. Il jette sur [...] monceaux les pierres qui sont à [...] et y suspend une flèche ou un p[...] ou, à défaut de toute autre chose

on linge, un ornement détaché de

.

IGHS, secte de fanatiques qui s'é-
llemagne, et particulièrement dans
de Brême, vers l'an 1230. Voici
fut l'origine :
de Pâques, une dame de qualité,
un officier, ayant fait son offrande
selon sa coutume, le curé fut cho-
modicité de son offrande, et réso-
n venger. Cette femme s'étant pré-
rès l'office pour recevoir la com-
le curé lui mit dans la bouche, au
stie, la pièce de monnaie qu'il en
e pour offrande. La dame ne s'en
as d'abord, tant elle était absorbée
recueillement et dans la dévotion ;
squ'elle voulut avaler l'hostie, elle
gement surprise de sentir et de
ans sa bouche une pièce de mon-
s'imagina que Dieu avait permis
ment de l'hostie dans une pièce de
pour la punir de s'être approchée
ent de la sainte table. Pénétrée de
yante idée, elle s'en retourna chez
put assez bien assurer sa conte-
ur que son mari ne s'aperçût pas
uble. Il lui en demanda la cause,
il l'eut apprise, il ne douta point
tre qui avait communié sa femme
stitué à l'hostie une pièce de mon-
fit des plaintes, et demanda hau-
stice d'une action si téméraire.
ant qu'on ne lui donnait aucune
n, il se fit lui-même justice, et tua
Cet assassinat lui attira les foudres
e ; il se moqua de l'excommunica-
officier avait un grand nombre d'a-
partisans, qui soutenaient tous
t justement tué le prêtre, et que
tort qu'on l'avait excommunié. Un
lanichéens et d'Albigeois, échappés
ades et à l'inquisition, qui subsis-
core dans l'Allemagne, saisirent
asion pour faire des prosélytes et
leurs erreurs. Ils persuadèrent ai-
l'officier et à ses amis, que les
de l'Eglise n'avaient pas le pouvoir
munier. Allant ensuite plus avant,
ent à leur faire croire qu'une reli-
avait de si mauvais ministres était
e mauvaise ; que cette religion avait
t un être ennemi des hommes, qui
it ni leurs louanges ni leur amour;
qu'ils devaient bien plutôt honorer
avait rendu l'homme sensible au
qui lui permettait d'en jouir. L'of-
ses partisans adoptèrent donc le
s deux principes des Manichéens,
ent une secte particulière, sous le
tadinghs, du nom d'un petit peu-
abitait sur les confins de la Frise
axe. Ils commencèrent à tenir des
es, dans lesquelles ils rendaient un
on principe, qu'ils appelaient *Lu-*
se livrait dans ces assemblées aux
nes débauches ; et c'est ce qui con-
ns doute beaucoup à grossir con-
nent le nombre des Stadinghs. Ces fanatiques ne tardèrent pas à se porter aux dernières extrémités. Après avoir égorgé les missionnaires qu'on avait envoyés pour les convertir, ils résolurent de faire le même traitement à tous les ecclésiastiques, persuadés que ce serait une œuvre infiniment agréable au bon principe. Dans cette idée, ils se mirent à courir le pays, saccageant les églises qui se trouvaient sur leur passage, et massacrant impitoyablement tous les prêtres qu'ils pouvaient rencontrer. Grégoire IX, alarmé des progrès de ces furieux, fit prêcher contre eux une croisade. Les Stadinghs, qui avaient à leur tête un officier versé dans l'art militaire, se battirent avec beaucoup d'ordre et de courage ; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent totalement défaits par les croisés, qui taillèrent en pièces six mille de ces fanatiques. Cette sanglante défaite éteignit entièrement la secte des Stadinghs.

STALLO, monstre ou démon redouté des anciens Lapons. Dans ses apparitions, qui étaient assez rares, il se montrait sous un habit brun et assez distingué, portant un bâton ; et il défiait au combat la première personne qu'il rencontrait.

STANCARISTES, branche de luthériens, disciples de François Stancar, né à Mantoue, et professeur dans l'académie de Royamort, en Prusse, l'an 1551. Osiander avait soutenu que l'homme était justifié par la justice essentielle de Dieu; Stancar, en combattant Osiander, soutint, au contraire, que Jésus-Christ n'était notre médiateur qu'en tant qu'homme.

STANGYOUR, ouvrage sacré des bouddhistes du Tibet; il vient immédiatement après le kahgyour, qu'il surpasse encore en étendue, puisqu'il se compose de 224 volumes. L'index donné par Czoma de Körös spécifie les divisions suivantes : La classe *Gyout* comprend plus de 2600 traités sur la philosophie naturelle, l'astronomie, les cérémonies religieuses, les prières, les hymnes, les charmes, etc., en 86 volumes. La classe *Do* comprend les ouvrages moraux et théologiques, en 94 volumes. La métaphysique et la morale occupent 21 volumes ; la grammaire et la rhétorique, 2; l'alchimie et la pharmacie, 1 ; les grammaires et les vocabulaires, 13 ; ce qui forme 217 volumes.

STAROVERTSES, dissidents de l'Eglise de Russie, qui se séparèrent du reste de la nation il y a deux cents ans, à l'occasion de la correction des livres liturgiques. Ce nom, qu'ils se sont donné, signifie *anciens croyants;* mais on les appelle communément *Raskolniks*, c'est-à-dire schismatiques ou rebelles. *Voy.* RASKOLNIKS.

STARRYCK et STARRUCHA, c'est-à-dire *le vieux* et *la vieille*. Les Ostiaks donnent ces noms à leurs principaux dieux, dont ils honorent les simulacres. Ces peuples ont un grand nombre d'idoles ; les unes sont des figures d'airain assez bien travaillées, représentant des femmes les bras nus, des oies, des serpents, etc. ; ou des plaques sur lesquelles sont gravées des figures de cerfs de chiens ou d'autres animaux. Les autres

sont des morceaux de bois à peu près informes, avec un renflement vers le haut, qui simule une tête ou plusieurs morceaux de bois joints ensemble et enveloppés de toutes sortes de guenilles. Chacun se fabrique à soi-même son simulacre, et l'abandonne quand il juge à propos. C'est ordinairement sur de hautes montagnes qu'on les place, ou bien on les met au milieu d'une forêt, dans une petite cabane de bois, avec une petite hutte à côté, pour y renfermer les os des animaux qui sont offerts. *Voy.* OBY (*Vieillard de l'*).

STASIMON, air ou cantique chanté, chez les Grecs, après les sacrifices, par un chœur de personnes qui se tenaient debout auprès de l'autel.

STATA, déesse romaine, qu'on invoquait pour arrêter les incendies. Elle était honorée à Rome dans le marché public, où l'on allumait de grands feux en son honneur.

STATANUS, *STATILINUS* et *STATINA*, dieux et déesse que les Romains invoquaient quand leurs petits enfants commençaient à se tenir sur leurs pieds.

STATOR, surnom que les Romains donnèrent à Jupiter, parce qu'il avait arrêté l'armée romaine dans sa fuite. Romulus voyant ses soldats plier dans un combat contre les Samnites, pria Jupiter de rendre le courage aux Romains. Sa prière fut exaucée; et, en mémoire de cet événement, Romulus bâtit un temple à ce dieu au pied du mont Palatin, sous le titre de *Stator*, celui qui arrête les fuyards. La statue qui lui fut consacrée représentait Jupiter debout, tenant une pique de la main droite et la foudre de la gauche. Cicéron rapporte que le consul Flaminius, marchand contre Annibal, tomba tout d'un coup, lui et son cheval, devant Jupiter Stator; ce que ses troupes prirent pour un mauvais augure, ou plutôt pour un avis que le dieu lui donnait de ne pas aller combattre; mais le consul méprisa l'avis ou l'augure, et fut battu à la journée de Trasymène. Sénèque prétend que ce nom a été donné à Jupiter, parce que ce dieu soutient toute la nature.

STATUE. « L'origine en remonte, dit Noël, aux temps les plus reculés, et Cédrénus en attribue l'invention à Sarug, bisaïeul d'Abraham. D'abord on n'en fit que pour honorer les morts, mais bientôt ce témoignage de respect dégénéra en culte superstitieux, et l'on finit par adorer ce qu'on avait aimé. Après l'argile on employa la pierre pour faire des statues, mais ce ne furent que des masses informes. Les Grecs perfectionnèrent l'art, après l'avoir reçu des Egyptiens, et eurent autant de statues qu'ils avaient de dieux; ils les plaçaient au milieu des temples dédiés à ces divinités, sur un endroit élevé et fermé de tous côtés. La coiffure ordinaire de ces statues consistait à relever leurs cheveux sur le front, et à les y retenir avec un bandeau en pointe. On leur mettait aussi à la main une espèce de long bâton courbé par le haut, un des attributs de la divinité. Il était défendu aux statuaires d'y mettre leur nom. Les Romains imitèrent les Grecs, quoique Numa clu toute figure du culte qu'il ét l'honneur de ces divinités. Après lui fense tomba, et l'on ne vit que de dans les temples. Les conquêtes au dans la ville les dieux des peuples et dans Rome il y avait 420 temples figures de divinités.

« On distinguait plusieurs espèce tues : 1° celles qui sont plus petites ture; 2° celles qui sont égales au 3° celles qui sont plus grandes que 4° celles qui vont au triple et au qu'on appelle colosses. Les ancie sentaient des figures d'hommes, d de dieux même, sous la première la seconde était la récompense de nages distingués par leurs talents services; la troisième était réservée et aux empereurs, et celles qui a double de la grandeur humaine é fectées aux héros; enfin, la quatrièn à-dire la grandeur colossale, était aux dieux. Chez les Grecs, les étaient toujours nues, les artistes loux de faire briller toute l'excell leur art; chez les Romains, elles toujours couvertes et habillées sui tat de celui qu'elles représentaient. SIMULACRE, IDOLATRIE.

STAUROPROSCYNÈSE. On dési ce nom, dans l'Eglise grecque, la nie de l'adoration de la croix. On d même nom dans les liturgies, au t dimanche de carême.

STAUROSIME, fête du crucifiem les chrétiens grecs, qui nommer *staurosime* le vendredi saint. Le m comme l'observe M. Guénebault, dans leur liturgie aussi bien le pa la vie à la mort, que le passage de la vie; et ils s'appuient sur ce qu Christ, en disant à ses disciples qu'i célébrer la pâque *avant de les q* pouvait pas entendre parler de sa tion.

STÉPHANOPHORES, prêtres ou particuliers d'un ordre distingué, taient une couronne de laurier, et fois une d'or, dans les cérémoni ques. Ce sacerdoce était établi dans villes d'Asie, à Smyrne, à Sardes, à sie du Méandre, à Tarse et ailleurs crés d'abord au ministère des di furent ensuite attachés au culte de reurs.

STERCATHER, divinité danoise d'Hercule auquel on attribuait le d'une infinité de héros.

STERCORANISTES, du latin *ste* nom fut donné à ceux qui croyaie corps eucharistique de Jésus-Christ jet à la digestion et à ses suites, c aliments ordinaires.

Vers le milieu du IXe siècle, Pasch bert composa un Traité du corps et du Notre-Seigneur, pour l'instruction de encore mal affermis dans les princi religion chrétienne. Il disait dans

s recevons dans l'eucharistie la
air et le même corps qui étaient
la Vierge : on l'a toujours cru
is l'Eglise; mais les expressions
ase choquèrent un grand nombre
ines, qui les attaquèrent vivement.
les défendit, et la dispute s'é-
ce qui fit éclore une infinité de
sur l'eucharistie, auxquelles on n'a-
encore pensé. On demanda, entre
oses, si quelque partie de l'eucha-
t sujette à être rejetée comme les
ments. Le pour et le contre furent
avec chaleur : ceux qui croyaient
indécent de supposer que quel-
e de ce qui appartenait à l'eucha-
ât par les différents états auxquels
its sont sujets, donnèrent à leurs
s le nom odieux de *Stercora-*

es Latins ont aussi traité les Grecs
ranistes. Ce reproche était fondé
les Grecs prétendaient qu'il était
e consacrer les jours de jeûne : on
t qu'ils pensaient que l'eucharistie
e jeûne, et que notre corps se
t du corps de Jésus-Christ. Cette
i était mal fondée : les Grecs pré-
seulement que, dans des jours de
t de tristesse, tels que les jours de
ne devait point célébrer un mys-
ie comme l'eucharistie.
d de la question que l'on forme
t des espèces eucharistiques lors-
ont dans l'estomac, les uns ont
u'elles étaient anéanties, les au-
cru qu'elles se changeaient en la
de la chair qui doit ressusciter
Ce sentiment fut assez commun
siècle et dans les suivants; depuis
les théologiens n'ont point douté
espèces eucharistiques ne pussent
ipre et être changées.
ULIUS, STERCUTIUS, STERCU-ERQUILINUS, dieux des Romains
laient à l'engrais des terres par le
tercus). Quelques-uns croient que
autant de surnoms de Saturne, en
'inventeur de l'agriculture; d'au-
onnaissent la terre elle-même. On
ssi Faunus avec les deux derniers

ius était encore un dieu particulier
lait aux latrines.
NISTES, schismatiques de la Bel-
i, à l'époque où cet Etat était réuni
ce, refusèrent d'adhérer au concor-
pirent ouvertement avec les évê-
tinrent des réunions clandestines
exercices du culte. Ils étaient ainsi
de Corneille Stevens, ancien vi-
néral de Namur, qui eut d'assez
t partisans non-seulement dans le
e Namur, mais encore à Liége, dans
ys Wallon, la Flandre et le diocèse
. Stevens, qui avait commencé à
er en 1803, rentra en 1821 dans le
l'Eglise ; depuis ce moment sa secte
urs en diminuant, et maintenant
elle est complétement éteinte, comme toutes les autres sectes anticoncordatistes.

STHÉNIADE, *déesse de la force*, surnom de Minerve honorée à Trézène.

STHÉNIES, fête célébrée à Argos, en l'honneur de Jupiter *Sthénius*, ou le Robuste. Thésée lui avait consacré un autel sous ce surnom, en reconnaissance de ce que ce dieu lui avait donné des forces pour soulever la pierre sous laquelle étaient cachés les objets qui devaient faire reconnaître à Egée le fils qu'il avait eu d'Ethra. — Les Athéniennes célébraient, sous ce même nom, une fête, dans laquelle elles se provoquaient mutuellement par des railleries.

STICHARION, espèce de tunique ou de dalmatique en usage dans l'Eglise grecque; elle répond à l'aube des Latins. Cet ornement est commun au prêtre et au diacre.

STIGMATES. 1° Marques ou incisions que les païens se faisaient sur la chair en l'honneur de quelque divinité. Ces stigmates étaient imprimés ou par un fer chaud, ou par une aiguille avec laquelle on faisait plusieurs piqûres, que l'on remplissait ensuite d'une poudre noire, violette, ou d'une autre couleur, qui s'incorporait avec la chair, et demeurait imprimée toute la vie. Lucien, dans son livre de la Déesse de Syrie, dit que tous les Syriens portaient de ces caractères imprimés, les uns sur les mains, et les autres sur le cou. Cet usage est très-répandu chez plusieurs peuples de l'Amérique et dans presque toute l'Océanie, sous le nom de tatouage.

2° L'Eglise romaine célèbre, le 17 septembre, la fête des stigmates de saint François d'Assises, en mémoire de ce qu'un jour Jésus-Christ lui ayant apparu sous la forme d'un séraphin crucifié, il lui resta sur les membres la marque des cinq plaies du Sauveur. Ses pieds et ses mains portèrent même, dit-on, jusqu'à la mort, la figure des clous, dont les pointes étaient recourbées sur la chair.

STIMULA, déesse de la vivacité chez les Romains; elle aiguillonnait les hommes et les faisait agir avec vivacité.

STOLISTE, ministre de la religion chez les Egyptiens. Il portait dans les processions la coudée, emblème de la justice et le vase des purifications. Il devait, comme le sphragiste, connaître l'art de distinguer les victimes propres aux sacrifices, et il les marquait du sceau sacré; enfin, c'était lui qui, suivant que l'exprime son titre, devait revêtir et parer les simulacres des dieux.

STONITES, secte arienne des Etats-Unis, ainsi appelée de Stone, un de ses chefs Ils sont plus connus sous le nom de New-Light, ou nouvelle lumière. *Voy.* CHRISTIANS.

STOOR-JUNKARE, dieu des Lapons, inférieur à Thor, leur divinité suprême, dont il est le lieutenant. Son nom de *Junkare* est emprunté des Norwégiens, qui le donnent aux gouverneurs des provinces. On l'appelle encore *Stourapasse* ou le saint; peut-être

est-il le même que *Seyta*, dont nous parlons plus haut.

C'est par le ministère de Stoor-Junkare que les biens viennent aux hommes, et il est, ajoute-t-on, le dieu qui préside aux animaux; c'est pourquoi on s'adresse à lui pour obtenir une chasse heureuse. On le regarde aussi comme une espèce de dieu domestique, et chaque famille a son simulacre. Les rochers, les marais et les cavernes sont les lieux qui lui sont particulièrement consacrés. Les Lapons ne croient pas qu'on puisse le servir plus efficacement que dans les endroits où il fait sa résidence ordinaire, et où, s'il faut les en croire, il leur apparaît souvent. Ils le représentent sous la forme d'une pierre qui n'a pour toute sculpture qu'une espèce de renflement en haut en guise de tête. La plupart du temps c'est une pierre naturelle trouvée entre les rochers et au bord des lacs; quand les Lapons en trouvent une propre à figurer leur dieu, ils s'imaginent que c'est un présent de Stoor-Junkare lui-même. Ils posent ce simulacre à terre sur une petite butte, et rangent tout autour d'autres pierres droites, à mesure qu'ils en rencontrent; ces dernières sont censées la femme et les enfants du dieu.

Dans les sacrifices que les Lapons offraient à Stoor-Junkare, on passait un fil rouge à travers l'oreille droite de la victime. L'animal, qui était ordinairement un renne, ayant été immolé auprès de l'habitation de la famille, celui qui sacrifiait prenait le bois, les os de la tête et du cou, avec les pieds de la victime, du sang et de la graisse. Il se rendait à la montagne consacrée à son dieu, s'approchait du simulacre, se découvrait avec respect et s'inclinait profondément devant lui. Puis il frottait la pierre avec le sang et la graisse de l'animal, en mettait le bois derrière l'idole, attachait les parties naturelles de la victime à la corne qui se trouvait du côté droit du simulacre, et à l'autre corne un fil rouge passé au travers d'un morceau d'étain, avec une petite pièce d'argent.

Ils faisaient quelquefois des festins en l'honneur du même Stoor-Junkare. Alors ils tuaient la victime auprès de l'idole, faisaient cuire sa chair et s'en régalaient avec leurs amis. Mais ils ne mangeaient que la chair de la tête et du cou, et laissaient sur la place la peau étendue, laquelle y demeurait souvent plusieurs années. Quelquefois aussi, lorsque la montagne où on aurait dû s'assembler pour cette cérémonie, était escarpée et difficile, les Lapons sacrifiaient au bas, prenaient ensuite une pierre trempée dans le sang du renne immolé, et la jetaient vers le sommet du mont, croyant s'acquitter par ce moyen de tous leurs devoirs envers le Stoor-Junkare du lieu. Deux fois l'année on procédait au renouvellement du dieu; cette cérémonie consistait à lui faire une litière nouvelle; en été, cette litière était de branches de bouleau et de branches de pin en hiver. Si, lorsqu'on renouvelait ces branches, ils trouvaient cette pierre légère et facile à lever, ils comptaient sur la faveur du dieu; mais si au contraire cette m[illegible] difficile à soulever, ils craignaient q[illegible] Junkare ne fût en colère et ne le[illegible] mal. Alors ils songeaient au moye[illegible] venir son courroux, et lui prome[illegible] l'instant de nouvelles victimes.

STOPHIES, fêtes que l'on célébra[illegible] thrie en l'honneur de Diane Stophé[illegible] rée dans cette ville. Hésychius, q[illegible] de cette fête, ne nous dit rien sur [illegible] gine.

STOUDENETZ, lac sacré qui se[illegible] dans une épaisse forêt de l'île de I[illegible] qu'adoraient les habitants de la [illegible] Quoiqu'il fût rempli de poissons, l[illegible] religieux que l'on avait pour lui n[illegible] tait pas d'en pêcher un seul. On [illegible] des sacrifices sur le rivage; on se[illegible] nait devant ses eaux, et on n'en pui[illegible] prononçant des prières. Le dégel[illegible] temps où la fête des dieux aquatiqu[illegible] lébrait avec le plus de solennité[illegible] rendait grâces alors de se manifeste[illegible] veau à leurs adorateurs, après s'é[illegible] bés à leurs yeux, pendant six mois [illegible] voile de glace. On plongeait des [illegible] dans l'eau avec de grandes cérémo[illegible] plus dévots s'y noyaient volontaire[illegible] piété.

STOUPA, édifices religieux, c[illegible] sur des éminences, dans lesquels [illegible] serve avec une extrême vénération [illegible] ques de Bouddha.

STRATIORITES, nom que l'on a[illegible] une branche des Gnostiques.

STRENA ou STRÉNIE, déesse [illegible] fits imprévus, chez les Romains. E[illegible] dait aussi aux présents que l'on [illegible] le premier jour de l'an, et que l'on [illegible] *strena*, d'où nous est venu le mot [illegible] On célébrait sa fête le même jour, [illegible] sacrifiait dans un petit temple, p[illegible] voie Sacrée.

STRENUA, déesse de la vigueur [illegible] tivité, chez les Romains, qui lu[illegible] érigé un temple. Elle était opposée à [illegible] du repos; c'était elle qui faisait [illegible] fermeté.

STRIBA ou STRIBORG, dieu de[illegible] Slaves, honoré à Kiew, où sa statu[illegible] érigée par ordre de Wladimir. On p[illegible] présidait à l'air.

STRIGOLNIKS, dissidents de l'[illegible] Russie; ils s'élevèrent en 1375, à N[illegible] et furent ainsi appelés de Karpo-S[illegible] qui rejetait la confession auriculair[illegible] tenait que les vrais chrétiens dev[illegible] les prêtres russes comme étant tou[illegible] bles de simonie, puisque, dans leu[illegible] tion, ils payaient l'évêque consécra[illegible] dogmatisme lui coûta la vie; car [illegible] se souleva contre lui et le précipit[illegible] Wolkow, avec le diacre Nikita et [illegible] autres de leurs adhérents réputés [illegible] cipaux de la secte. Néanmoins celle [illegible] tinua de subsister jusque vers la f[illegible] siècle; plusieurs même ont persévér[illegible] nos jours, et ils forment une bra[illegible]

s, connue sous le nom de *Nictow-*

HEE (de στρέφειν, tourner); surnom
ıre, qui désigne un personnage
:usé dans les affaires, qui exécute
subtils. Cependant Hésychius veut
ɔm lui ait été donné, parce qu'on
statue auprès des portes qu'on ou-
'on ferme sans cesse, ou parce
ıre du bonheur dans le commerce.

PUS, couronne ou bonnet que
:s romains mettaient sur leur tête
acrifices et autres cérémonies reli-

ERCTAIRES, ministres du culte,
Romains, qui apportaient pour les
deux sortes de gâteaux, appeles
:rcta, d'où est venu leur nom.

ERTAIRES, hommes préposés,
Romains, pour purifier les arbres
. Cette purification consistait à of-
rinité, sous ces arbres, des gâteaux
rues.

ancien dieu des Allemands; il était
les habitants de la Haute-Saxe et
ringe, et rendait ses oracles sur la
de Stuvea; mais saint Boniface
atue, et éleva une église au même

narais et fleuve des enfers, très-
ns la mythologie grecque et la-
t près de ses bords qu'Isis ense-
nembres de son époux Osiris, que
rait inhumainement dispersés, et
sse parvint à recueillir au prix de
:s et longues fatigues. Elle choisit
ur cette sépulture, parce que l'ac-
ait difficile, et que ses eaux mur-
:c un bruit sourd, inspiraient une
stesse. Il paraît qu'à cette époque
:tait qu'une fontaine ou un ruis-
ent du Nil. Mais les poëtes et les
:, qui voyaient du mystère dans
ıi leur venait de l'Egypte, et des
ıtrées éloignées, ne tardèrent pas
un fleuve infernal, dont les eaux
acées, vénéneuses et corrosives;
ju'elles contenaient était si subtil,
it tous les vases dans lesquels on
, excepté ceux qui étaient faits de
u pied d'un cheval. C'était dans
pestilentielles que les Grecs pla-
âmes des traîtres et des calomnia-
:e idée de plonger dans des marais
ıs âmes des méchants, semble ap-
tous les peuples idolâtres. Elle est
explicitement par les Bouddhistes;
vages de l'Afrique, de l'Amérique
ɔanie croient encore que leurs en-
es pervers vont habiter, après leur
lacs éloignés et infects, où ils
ıés à endurer mille genres de tour-

tes avaient personnifié le Styx, et
t fait une nymphe, fille de l'Océan
ıys; « de tous les enfants auxquels
divinités avaient donné le jour, dit
elle fut la plus respectable. » Le
ıs en devint amoureux et la rendit mère de Zélus et de la nymphe Nicé, c'est-à-dire de la Jalousie et de la Victoire. Lorsque Jupiter, pour punir l'orgueil des Titans, appela tous les immortels à son secours, ce fut Styx qui accourut la première avec cette famille redoutable. Le maître des dieux, charmé de ce dévouement, la combla de bienfaits. « Il prit, dit Hésiode, pour commensaux, tous ses enfants, et par la distinction la plus flatteuse, il voulut qu'elle fût le lien sacré des promesses des dieux; et il établit les peines les plus graves contre ceux qui violeraient les serments faits en son nom. » En effet, tous les dieux juraient par les eaux du Styx, et c'était leur serment le plus redoutable; en le prononçant il fallait, suivant Homère, qu'ils eussent une main étendue sur la terre et l'autre sur la mer. Suivant d'autres, c'était Isis qui allait puiser de l'eau du fleuve et la présentait au dieu qui s'engageait par serment. Pour rendre ce serment plus inviolable Jupiter avait dû y mettre une sanction; et en effet la peine du parjure était très-grande. Hésiode nous apprend en quoi elle consistait: « L'eau du Styx, dit-il, forme sous terre un ruisseau toujours couvert d'une sombre nuit. Elle coule dans le Tartare; mais la dixième partie est réservée pour la punition des dieux parjures. Quiconque d'entre eux a violé son serment, demeure un an sans respiration, sans parole et sans vie; il est étendu sur un lit dans un engourdissement total, et privé du nectar et de l'ambroisie. A l'expiration de ce terme, sa punition n'est pas finie; il est séparé pour neuf ans encore de la compagnie des dieux: il n'est admis ni à leurs assemblées ni à leurs festins, et ce n'est qu'après ce temps qu'il peut rentrer dans l'exercice de tous ses droits. »

Les peuples d'Italie, qui regardaient comme des dieux tous les lacs et tous les fleuves de leur climat, qui adoraient le lac d'Albe, le lac Fucin, ceux d'Aricie et de Cutilie, les fleuves Clitumne et Numique; qui se prosternaient devant les étangs de Marica, la fontaine Juturne, les eaux Férentines et de Féronie, prirent facilement des Grecs leur respect pour le Styx et les autres fleuves infernaux. Aussi voit-on souvent leur nom et leurs attributs dans les œuvres de leurs poëtes les plus célèbres; et s'il y a peu de monuments qui les représentent parmi eux, c'est que, pendant longtemps et depuis le règne de Numa jusqu'au consulat de Cornélius Céthégus, les Romains et les peuples voisins, soupçonnant avec raison l'incorporalité des dieux, regardèrent comme une impiété l'usage des nations qui osaient les peindre et les sculpter.

SUADA et *SUADELA*, déesses de la persuasion et de l'éloquence, chez les Romains. Elles présidaient au mariage. La seconde nous est donnée comme fille de Vénus et sa compagne chérie.

SUBDIALES. Les Romains appelaient ainsi de *sub dio*, des temples découverts et exposés à l'air, mais dont l'enceinte était environnée de portiques.

SUBIGUS et *SUBJUGUS*, dieux romains qui présidaient aux mariages.

SUBLAPSAIRES ou *Infralapsaires*, branche d'Arminiens, qui soutiennent, contrairement aux *supralapsaires*, que la détermination que Dieu a prise relativement aux hommes a été la conséquence de la prévision qu'il avait de la chute du premier homme. *Voy.* INFRALAPSAIRES.

SUBRUNCATOR et *SUBRUNCINATOR*, un des dieux des laboureurs, chez les Romains.

SUBSAXANE, surnom ou épithète de la bonne déesse, tiré d'un de ses temples, situé au pied d'un rocher dans la douzième région de Rome.

SUBUCULUM, gâteau fait de fleur de froment, d'huile et de miel, que les Romains employaient dans les oblations.

SUCCIDANÉES, victimes que l'on immolait en réitérant le sacrifice, quand le premier n'avait point été favorable.

SUCCUBES. Les Romains appelaient ainsi certains fantômes nocturnes qui, sous la forme d'une femme, trompaient les hommes pendant leur sommeil. Ils les rangeaient dans la classe des dieux rustiques. *Voy.* INCUBES.

SUCCURSALE, église dans laquelle on fait l'office paroissial, parce que la paroisse est trop éloignée, ou parce que les paroissiens sont trop nombreux pour une seule église, et pas assez nombreux cependant pour former une paroisse à part. L'église succursale est ordinairement régie par un vicaire amovible. La cire et les oblations appartiennent de droit au curé de l'église-mère. Tel est l'ancien droit. Il résulte de là que c'est bien à tort qu'en conséquence des articles organiques qui régissent maintenant l'Eglise de France, on a donné le nom de succursales à toutes les églises qui se trouvent dans un canton, à l'exception de celle du canton même, comme si le curé de cette dernière était de droit le curé de toutes les églises qui se trouvent dans la circonscription de son canton, et que les pasteurs de ces dernières ne fussent que ses vicaires. Cependant le curé du canton n'a aucun droit sur ces églises ni sur leurs pasteurs, à moins d'une délégation spéciale; en ce cas-là même, il n'a d'autre droit qu'une simple surveillance.

SUCCURSALISTE. On donne ce nom aux curés des paroisses dont le titre est amovible au gré de l'évêque. Ce nom est nouveau, et il est aussi impropre que celui de *succursale*, car le curé du canton n'en retire aucun secours (*succursus*), comme l'étymologie le pourrait faire supposer.

SUCHUS, le Saturne égyptien. *Voy.* SOUK, SEV, SOKARIS. On honorait sous ce nom, à Arsinoé, un crocodile apprivoisé, nourri du pain, de la viande et du vin que lui offraient les étrangers qui accouraient en foule pour le voir. Il se laissait manier; on attachait à ses ouïes des pendants d'or et de pierreries, et il avait une chaîne à ses pieds antérieurs. On raconte que son hôte, personnage de considération, l'y conduisit av compagnons de voyage, et qu'étant ar l'étang où l'animal sacré était entret le trouvèrent au bord; que l'un de ce étaient préposés à sa garde lui mit teau dans la gueule, un autre de la c qu'un troisième lui versa du vin; q ce repas, le crocodile passa à l'autr qu'une nouvelle troupe de voyageu arrivée, on alla l'y joindre, et que l veaux venus lui présentèrent leur o de la même manière.

SUDICES, les Parques des anciens c'étaient elles qui comptaient les jo mortels.

SUDRA, robe dont les prêtres de sont revêtus; elle est d'une couleur sur le rouge, a des manches très-la descend jusqu'à mi-jambe. Les prêt tachent avec la ceinture *kosti*, qui fa fois le tour de leur corps, et qu'ils derrière le dos. Cette ceinture est or ment de laine ou de poil de chameau

SUDRI, un des Dwergars de la m gie Scandinave. Il présidait à la rég ridionale du ciel.

SUEN-MING, devins chinois. La C pleine de gens qui calculent les nati qui, jouant d'une espèce de théorbe, maison en maison, pour offrir à cha lui tirer son horoscope. La plupart s aveugles, et le prix de leurs servi d'environ deux liards. Il n'y a point vagances qu'ils ne débitent sur l lettres dont l'an, le jour, le mois et de la naissance sont composés. Ils p les disgrâces dont on est menacé; mettent des richesses et des honne succès dans les entreprises comm et dans l'étude des sciences; ils déc la cause de vos maladies et de cell enfants, les raisons qui vous ont fai votre père et votre mère, etc. Les in viennent toujours de quelque esprit eu le malheur d'offenser; ils conse ne pas perdre de temps pour l'apais faire appeler promptement un certai Si les prédictions se trouvent fau peuple n'est pas désabusé sur leur il se contente de dire que tel suen-sait pas son métier.

SUFFIBULUM, voile blanc dont tales se couronnaient la tête en sa ce nom vient de *fibula*, boucle, pa ce voile était maintenu au moyen d'u cle ou agrafe.

SUFFIMENTUM, gâteau de fa fèves et de millet, pétri avec du m l'on offrait aux dieux à l'époque du rage des vins.

SUFFITION, purification que les pratiquaient quand ils avaient assis funérailles. Elle consistait à passer ment sur du feu, ou à recevoir un aspersion d'eau lustrale.

SUFFRAGANT. C'est le nom donne à un évêque ou à son évêché tivement à l'archevêque dans la pro quel il est placé. Ce nom vient, dit l

ı de ce que les évêques de la pro-
ıient l'archevêque ou confirmaient
son élection, ou bien de ce qu'ils
. leur suffrage dans le concile pro-

SUA, c'est-à-dire *homme qui dis-*
gislateur des Muyscas d'Amérique.
ıoso, Bchogmoa.
WERDIS, religieux musulmans,
r Schéhab-ed-din Suherwerdi, mort
l'an 602 de l'hégire (1205 de Jésus-

MIÉLI, déesse de l'amour chez les
C'est elle qui fléchissait les cœurs
s filles dédaigneuses, et qui triom-
a fierté des jeunes garçons. Mais,
ouzon Leduc, il n'y avait, dans ses
ns et dans son culte, rien de ce
ne effréné qui rappelât la Vénus
.

ES, divinités champêtres, qu'on
ı nombre de trois sur un ancien
lles sont assises, tenant des fruits
s. On ne connaît point l'origine de

:, divinités honorées par les Gau-
ont on ne connaît ni le culte ni les
On les croit pourtant assez mo-
t peut-être sont-elles l'origine des

IENS, communauté de prêtres sé-
ıdée à Paris, en 1641, par M. Olier,
paroisse de Saint-Sulpice. Elle a
t l'instruction et l'éducation des
lésiastiques dans les séminaires.
, dieu des Carthaginois, dont les
étaient analogues à celles de Mer-
nom en effet signifie *ministre* ou
en langue punique.
NALES, gâteaux de farine, faits en
oue, que les Romains offraient au
ıanus. D'autres font venir ce nom
mamelle de truie, dont ces gâ-
ent la forme.
NUS, nom sous lequel les habi-
atium invoquaient Pluton; on fait
om de *Summus Manium*, le souve-
mânes. Les Etrusques lui attri-
s foudres nocturnes et celles qui
ent en lignes droites, au lieu que
s venaient de Jupiter. On lui éleva
magnifique sur un mont près du
, encore appelé de nos jours *Monte*
itus Latius porta son culte à Rome.
ıtes nocturnes, dont on le croyait
lus redoutables que celles du jour,
endre des hommages plus respec-
à Jupiter lui-même. Cicéron rap-
Summanus avait une statue de
le sur le faîte du temple de Jupi-
statue ayant été frappée de la fou-
tête ne s'en étant trouvée nulle
aruspices consultés répondirent
nnerre l'avait jetée dans le Tibre;
effectivement trouvée entière à
qu'ils avaient désigné. Summanus
s un temple près de celui de la
et un autel au Capitole. Sa fête
rée le 24 de juin. On lui immolait
deux moutons noirs, ornés de bandelettes de la même couleur.

SUNAQUITES, secte mahométane qu'on trouve dans l'Algérie. Ce sont de véritables misanthropes, qui, évitant la vue des hommes, s'ensevelissent dans les déserts, où ils se nourrissent de racines. Ils sacrifient des animaux à la divinité, et se sont fait une religion, mélange de judaïsme, de christianisme, de mahométisme et de paganisme, confondus ensemble. Ils se croient essentiellement les plus parfaits des hommes.

SUNBULIS, religieux musulmans, fondés par Sunbul Yousouf Bolewi, mort à Constantinople, l'an 936 de l'hégire (1529 de J.-C.)

SUNNA, nom du soleil dans l'Edda, qui en fait une déesse, parce que ce mot est féminin. Elle est sans cesse poursuivie par un loup prêt à la dévorer, ce qui arrive quelquefois; alors il y a éclipse. A la fin des temps, elle sera engloutie pour toujours par le loup Fenris, différent de celui que nous venons de mentionner; mais auparavant, cette déesse aura donné le jour à une fille aussi belle, aussi brillante qu'elle-même, qui marchera sur les traces de sa mère, et éclairera un monde nouveau, né des cendres du premier.

SUNNA ou Sunnet. Ce mot exprime la tradition musulmane, et correspond au terme d'orthodoxie. *Voy.* Sonna.

.SUNNIS ou Sunnites, les musulmans traditionalistes ou orthodoxes, par opposition aux *Schiites* ou dissidents. *Voy.* Sonnis, Schiites.

SUONETAR, déesse des veines, dans la mythologie finnoise; elle était invoquée par les guerriers qui avaient reçu des blessures dans les combats. On lit dans l'épopée de Kalewala, traduite par M. Léouzon le Duc: « Elle est belle la déesse des veines, Suonetar, la déesse bienfaisante! Elle file merveilleusement les veines avec son beau fuseau, sa quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines. »

SUOVETAURILIA, sacrifices dans lesquels les Romains immolaient, comme l'indique ce nom, un verrat, une brebis et un taureau. C'était le plus grand et le plus solennel de ceux que l'on offrait au dieu Mars; il avait lieu pour l'expiation ou la lustration des champs, des fonds de terre, des armées, des villes et de plusieurs autres choses, et pour attirer la protection des dieux par cet acte de religion. Les Suovetaurilia étaient distingués en grands et petits: les petits étaient ceux où l'on immolait de jeunes animaux, un jeune porc, un agneau, un veau; les grands étaient ceux qui se faisaient avec des animaux parfaits et parvenus à toute leur croissance, comme le verrat, le bélier, le taureau. Avant de les sacrifier on faisait faire à ces animaux trois fois le tour de la chose qu'on voulait expier ou purifier. Virgile dit dans ce sens: « Que la victime qui doit être offerte soit promenée trois fois autour des moissons. » Le verrat était toujours immolé le

premier, comme l'animal le plus nuisible aux semences et aux moissons, et successivement le bélier et le taureau. Un bas-relief placé dans la salle de Diane, au musée du Louvre, représente une cérémonie de ce genre.

Les Suovetaurilia étaient chez les Romains des sacrifices à Mars; les Grecs en avaient d'analogues, mais on les offrait à d'autres divinités; Homère nous les décrit comme faits à Neptune; Pausanias, comme faits en l'honneur d'Esculape: on les offrait aussi à Hercule, et sans doute à d'autres encore.

SUPERI, dieux du ciel, chez les Romains. « Ils différaient, dit Noël, des dieux des enfers, 1° par le nombre des autels: on en élevait toujours trois aux premiers, et seulement deux aux seconds; telle était la discipline du rite pontifical; 2° par la manière de sacrifier qui n'était pas la même: ceux qui sacrifiaient aux dieux infernaux recevaient seulement l'aspersion; et ceux qui sacrifiaient aux dieux du ciel se lavaient tout à fait, comme nous l'apprend Macrobe. On offrait de l'encens et du vin aux premiers en leur adressant trois fois la parole; et on ne présentait que du lait aux autres, en les invoquant seulement deux fois. Les victimes qu'on immolait à ceux-ci étaient noires et en nombre pair; celles des dieux du ciel étaient blanches et en nombre impair. Il y avait encore la différence de la situation de la victime dans la manière de l'égorger, et dans celle de faire les libations et les prières: la victime des dieux célestes avait la tête levée quand on la frappait; on l'égorgeait par-dessus le cou, et cela s'exprimait par *ferrum imponere;* on versait le sang sur l'autel; les libations se faisaient en tenant le dedans de la main en haut, ce qui s'appelait *fundere manu supina;* on parlait à haute voix en regardant le ciel. Tout le contraire arrivait quand il s'agissait d'un sacrifice aux dieux infernaux: la victime avait la tête baissée vers la terre, on l'égorgeait par-dessous, c'était *ferrum supponere;* le sang était versé dans un trou qu'on faisait en terre; on renversait la main droite du côté de la gauche, ce qui s'appelait *invergere;* enfin, les prières que l'on adressait à ces dieux se faisaient les mains baissées et en frappant la terre avec les pieds, parce qu'on croyait qu'ils faisaient leur demeure sous la terre.

SUPERSTITION. On comprend sous ce nom toute fausse dévotion, tout culte vain, mal dirigé, mal entendu; toute opinion de Dieu peu convenable à sa sainteté, à sa justice, à sa majesté; toute confiance en des choses et en des pratiques vaines, absurdes, indécentes, ridicules; en un mot toutes les faiblesses et tous les travers de l'esprit humain dont la religion est l'objet ou le prétexte. Dans ce sens on pourrait ranger sous le titre de *superstition* plus de la moitié de cet ouvrage, qui est un répertoire des plus amples de toutes les folies humaines en matière de religion. Qu'est-ce en effet que la religion des anciens païens et des idolâtres modernes? Qu'est-ce que l'idolâtrie, les oracles, les présages, les augures, les différentes formes de divinations? Qu'est-c[e que les] gloses et les décisions rabbiniqu[es, sinon] un amas monstrueux de superstiti[ons extra]vagantes? Les chrétiens eux-mêm[es en ont-]ils été exempts? Nous voudrions p[ouvoir ré]pondre oui; mais tous les siècles [et tous les] peuples seraient là pour nous jete[r un] démenti. L'Eglise, il est vrai, a to[ujours fait] ses efforts pour détruire les supers[titions po]pulaires; les conciles de tous les [siècles et de] tous les pays retentissent d'anathè[mes con]tre ceux qui abusent ainsi de l[a religion] et qui s'abandonnent à un excè[s de cré]dulité, à des croyances vaines, à [des pra]tiques absurdes et mensongère[s; ce]pendant la superstition a toujou[rs marché] à côté de la foi; elle s'est mont[rée] quelquefois à l'ombre des autels, [protégée] par les pasteurs, par ceux-là mêm[es qui de]vaient la poursuivre sans relâche e[t sans au]torité, témoin la fête des Calen[des, celle] des Fous, celle de l'Ane, le Feu n[ouveau du] saint-sépulcre. Maintenant, il est v[rai, la su]perstition a été bannie pour jamais [, nous en] sommes convaincus du moins, des [pratiques] du sacerdoce et du culte public, [grâce à] l'action ferme et incessante de l'Eg[lise; mais] elle subsiste encore dans le peuple, [et, chose] remarquable! ce sont précisément [les per]sonnes qui ont le moins de religion [qui sont] les plus esclaves de la superstitio[n; ces] vaines croyances diminuent à propo[rtion que] la foi est éclairée; ce qui prouve, s[oit dit en] passant, que ce n'est ni l'Eglise, n[i la reli]gion qui a répandu la superstition [parmi les] nations. Il est, au contraire, bien [facile de] démontrer que le christianisme, [ayant re]cueilli dans son sein toutes les nati[ons, tom]bées pendant une longue suite [de siècles] sous le joug du paganisme et d'[une foule] innombrable de pratiques supers[titieuses,] elles n'ont pu se défaire tout à cou[p de leurs] préjugés absurdes, qu'elles les [ont appor]tées dans la foi nouvelle et adapté[es au nou]veau culte. Il a fallu des siècles [pour les] éclairer et les corriger, et l'œuvre [n'est pas] encore finie. En effet, des milliers [de person]nes, dans tous les états de l'Euro[pe et dans] toutes les communions chrétienne[s, croient] encore aux songes et aux présag[es; obser]vent la distinction des jours he[ureux et] malheureux; se livrent à de vai[nes prati]ques pour connaître l'avenir et l[es choses] cachées; consultent les charlatan[s, les di]seurs de bonne aventure, les mag[iciens,] les somnambules, les tireuses de c[artes; re]doutent les comètes, les sorts, les r[evenants;] prêtent l'oreille aux prétendues [prophéties] qui circulent, aux prédictions des a[lmanachs;] attribuent ce qui leur arrive à la [chance, à] la bonne ou à la mauvaise fortune, [etc.]

Comme il n'est pas indifférent d[e connaître] tre les erreurs et les faiblesses d[e l'esprit] humain, nous consignerons ici [quelques-]unes des pratiques superstitieuses [que nous] n'avons pu ranger sous un titre p[articulier.]

1° Les principales pratiques super[stitieuses] qui, dans nos contrées, ont rapport [à la reli]gion, consistent à réciter pendant

es oraisons de sainte Brigitte pour l'heure de sa mort ; à faire des pè- à certaines églises ou chapelles, ;rer des reliques et des images, afin quelque grâce temporelle, sans se peine de se réconcilier préalable- c Dieu, et tout en vivant dans l'ha- . péché ; de réciter tel nombre de des moments et dans une posture is, ou avec accompagnement de particulières, sans quoi on n'ob- pas l'objet de ses désirs.

;votion assez commune dans les s consiste à se faire dire un évan- n prêtre, qui met en même temps e l'étole sur la tête de la personne, préservé ou guéri de quelque ma- orelle, par l'intercession des saints iintes que l'on réclame, certains 'année, dans des lieux particuliers n. Cette pratique en elle-même ne :e taxée de superstition, puisqu'elle ivée par l'Eglise ; mais Thiers re- ue ceux qui font dire ces évan- i sont pas toujours exempts. Tels xemple, 1° ceux qui se tiennent en nps le menton de la main droite, nnent le pied droit élevé ; 2° ceux guérir de la gale, se font dire un le saint Fiacre, en tenant à la main lelle éteinte, dans la pensée que, it allumée, la gale s'échaufferait . Le même auteur rapporte qu'un ion voisinage, s'étant aperçu de ;rstition, voulut un jour obliger ie qui la pratiquait d'allumer son ite de quoi, il lui déclara qu'il ne point d'évangile. Cette femme ré- 'elle n'en ferait rien, et elle aima retirer sans se faire dire d'évan- eux qui se font dire un certain évangiles pour être guéris de cer- r, s'imaginant que si on leur en s ou moins, ils ne guériraient ja- eux qui, pour guérir de la dissen- iment un écheveau de fil, et font personne malade au milieu, en nt par les pieds, puis lui font dire le de saint Fiacre, et donnent l'é- e fil au saint ; 5° les nourrices qui, beaucoup de lait, portent au mar- image mou et tout dégouttant, le it donnent l'argent qu'elles en ont fabrique de l'église de Saint-Pan- rès s'être fait dire un évangile de artyı : cette superstition était pra- ucé près de Chartres ; 6° ceux qui, ir un enfant du mal qu'ils appellent illes, lient un liard ou un sou avec a longueur de l'enfant, le recom- saint Gilles, et font lire l'évan- fête de ce saint ; 7° ceux qui mè- s chiens malades de la rage aux chapelles de Saint-Pierre, de Saint- de Saint-Denis ; les plongent dans ou fontaines voisines, ou leur en l'eau sur le corps ; après quoi ils ppliquer sur la tête les clefs de ces chapelles, ou un fer chaud, et leur font dire des évangiles, en leur faisant mettre le bout de l'étole sur la tête ; 8° ceux qui font dire des évangiles de saint Liénard pour les personnes affligées de maladies de langueur, afin que ces personnes guérissent ou meurent bientôt, parce que, dit-on par une fade et ridicule allusion, *saint Liénard lie et délie*. Dans l'église paroissiale de Melleray, près Montmirail, dans la Sarthe, il y avait autrefois une chaîne de fer attachée à la muraille, près d'un autel de Saint-Liénard, avec laquelle on liait par le milieu du corps, les femmes et les filles, tandis qu'on leur lisait l'évangile de saint Liénard. La même chose avait lieu il y a quelques années dans l'église de Conflans-Sainte-Honorine, au diocèse de Versailles. A Versailles même, nous avons vu des personnes qui avaient des enfants affectés d'une maladie de langueur, demander qu'on leur dît une messe de saint Vigor, *pour la vie ou pour la mort*, c'est-à-dire pour que l'enfant guérît ou mourût promptement ; il fallait, pour que la messe réussît, que l'honoraire qu'on donnait au prêtre eût été recueilli sou à sou parmi les parents et les voisins. C'est encore un usage assez commun de faire dire une messe du Saint-Esprit, quand on a été volé, afin d'empêcher le voleur de s'éloigner, ou pour le faire découvrir. Il arrive aussi de temps en temps aux prêtres et aux sacristains de trouver, sous la nappe qui recouvre la pierre de l'autel, soit des papiers écrits, soit d'autres objets qui y ont été glissés par des personnes superstitieuses qui ont demandé qu'on leur dît une messe, croyant obtenir par là l'objet de leurs désirs.

Certaines personnes gardent religieusement, d'une année à l'autre, les tisons qui ont brûlé dans leur cheminée pendant la nuit de Noël, ou les charbons retirés du feu de Saint-Jean, dans la persuasion qu'ils leur porteront bonheur, qu'ils seront préservés du tonnerre, etc. D'autres conservent la part du gâteau des rois qu'ils ont tirée pour leur fils ou leur parent absent, le visitent de temps en temps, et s'ils le trouvent gâté ou corrompu, ils jugent que l'absent est malade ou mort. D'autres mettent une clef dans un livre à l'endroit où se trouve l'évangile de saint Jean, la font tenir par deux personnes qui en supportent simplement l'anneau avec l'index, pendant qu'une troisième récite le même évangile, et suivant que la clef demeure immobile, ou tourne et tombe, ils jugent que telle personne dont ils n'ont point de nouvelles est vivante ou morte. D'autres emploient, dans des pratiques superstitieuses, l'eau bénite, le pain, le buis, les cierges bénits, la cire du cierge pascal.

Nous passerons sous silence les superstitions qui regardent le baptême, la communion, l'extrême-onction, le mariage, les relevailles, les oraisons, les processions, les neuvaines, les vœux, en un mot toutes les pratiques et cérémonies de l'Eglise, qui ont été l'occasion ou le prétexte de pratiques absurdes ; ce détail nous mènerait beaucoup trop loin. Nous parlerons encore moins des

impiétés et des profanations réelles, qu'il est impossible d'excuser même dans les plus ignorants. Cependant nous terminerons par le récit d'une cérémonie qui a ce double caractère, et que Martin d'Arles, archidiacre de Pampelune dans le XVIe siècle, cite comme particulière à quelques paroisses de la Navarre, mais que nous savons s'être perpétuée dans différentes provinces de la France, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Les Navarrais, dit cet écrivain, dans les temps de sécheresse, loin de s'humilier devant le Seigneur et de fléchir son courroux par la pénitence, avaient recours à une mômerie pleine d'impiété, que toute leur grossièreté peut à peine excuser. Ils portaient en procession, sur le bord d'une rivière, l'image de saint Pierre, leur patron; puis ils se mettaient à crier d'un ton plus menaçant que soumis : « Saint Pierre, secourez-nous; saint Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-nous. » Voyant que l'image de saint Pierre témoignait par son silence qu'elle n'avait aucun égard à leurs cris, ils entraient en colère, et criaient plus fort qu'auparavant : « Qu'on plonge saint Pierre dans la rivière ! » Alors les principaux du clergé représentaient au peuple qu'il ne fallait point en venir à cette extrémité; que saint Pierre était un bon patron, et qu'il ne tarderait pas à les secourir. Le peuple, ne se fiant pas à la parole des prêtres, exigeait qu'on lui donnât des cautions. On lui en accordait; et rarement, dit-on, il manquait de pleuvoir dans les vingt-quatre heures. S'il pleuvait, ce n'était pas sûrement en vertu d'une pareille cérémonie, aussi injurieuse à la religion que contraire au bon sens. On en agissait de la sorte dans d'autres paroisses, à l'égard d'autres saints invoqués pour la pluie. Dans les dernières années cependant on se contentait de plonger dans une fontaine le bâton de la bannière ou celui qui supportait l'image du patron.

2° En Suisse, il était autrefois défendu, sous peine de mort, de faire l'ascension du mont Pilate; les bergers juraient de n'y conduire jamais aucun étranger; ils s'engageaient en même temps à ne point profaner le lac en y jetant des pierres, de peur de provoquer le génie qui habitait la montagne. Ce serment se renouvelait tous les ans. La légende portait que Ponce-Pilate, poursuivi par ses remords, était venu se précipiter, la tête la première, dans le petit lac qui se trouve au sommet de la montagne. Devenu mauvais génie, il déchaînait sur le pays d'horribles tempêtes dès que l'on jetait une pierre dans ce lac; il prodiguait la grêle, le vent, les bourrasques contre ceux qui s'en approchaient; il tirait par les pieds ceux qui s'y baignaient. Le naturaliste Conrand Gesner rompit le charme au XVIe siècle. On rapporte aussi que Jean Muller, curé de Lucerne, s'étant concerté avec les magistrats pour aviser aux moyens de détruire cette superstition, arriva au Pilate en 1584, s'étant fait accompagner d'un valet de ville. En présence d'une foule innombrable de curieux, il jeta des pierres dans le lac, criant à Pilate qu'il le ordonna de plus à un paysan d'e dans, et de le traverser en tous bergers demeurèrent stupéfaits virent que cela ne causait ni orag mersion.

« Il règne chez les montagnards land, dit M. de Golbery, de naïves qui composent presque toute une gie, et se conservent dans les trad pulaires. On s'occupe beaucoup nains de la forêt ou de la montag *mannlein)* : ce sont de petits génie caprices sont parfois très-bienfai veillent sur l'habitation isolée, ils le jardin; mais quelquefois aus prend des fantaisies malfaisantes jettent tout pêle-mêle dans la ma choir les personnes qui l'habiter jouent mille espiègleries; ils se fâ tout lorsqu'on n'a pas l'attention de la table une cuillerée de lait qu'il offrir de la main gauche. Du reste sont pas réduits à ce qu'on leur d ils sont propriétaires de grands de chamois qui leur fournissent d hiver, ils ne se montrent pas, et il nent alors dans les entrailles de Quand ils aiment un pâtre, ils lui parfois une vache et la lui ramène plus grasse; ils rassemblent des fa mettent sur le chemin des pauvre qui vont au bois, ou bien ils fau prés, afin qu'on n'ait plus qu'à fane ils assistent à tous les travaux r soit du fond des broussailles, soit d'une pointe de rocher. Au print dansent en rond au clair de lune, infaillible d'une année abondante : se glissent à travers les buissons, c qu'il y aura des orages, des inonda avalanches, etc. On a beaucoup d obtenir des paysans le récit de ce les Bergmannlein, car ils craigne irriter par ces indiscrétions, et sou ils se méfient des intentions des neurs trop pressants. »

Dans le canton de Lucerne, les se font avec des cérémonies bizarr de la noce, une vieille femme, h jaune, s'empare de la ceinture de et du bouquet du marié, et jette l' tre au feu. A la manière dont ils elle tire l'horoscope du couple.

3° La superstition est grande chasseurs du Tyrol; la croyance a et aux fantômes est fort accrédité vent agite le feuillage; que pendan la lune projette sur le chemin l'om arbrisseau; qu'un oiseau nocturne tendre au loin son cri lugubre; ce tant d'esprits qui révèlent leur pré qu'il faut conjurer. Que des feux fo courent les marais, ce sont les filles qui n'ont point trouvé de ma que maison se pourvoit, pour se de ces mauvaises rencontres, d'une vérée, sauvegarde du domicile.

4° Les montagnards de la Bohêm

ore, il y a un demi-siècle, quel-
s des superstitions païennes. L'es-
ontagnes, ou le *Rubezahl*, est en-
ırd'hui redouté des enfants et des
et esprit a, dit-on, parmi d'autres
celui de retenir par le pied tout
i passe par les montagnes avec des
ırnis de clous de fer. *Voy.* RUBEN-

nciens Prussiens consultaient les
›our découvrir les objets dérobés.
·endre ses oracles, la sibylle répan-
bière et fondait de la cire, ou bien
d'une façon bizarre, un morceau
:ette même peuplade était imbue
itions non moins singulières. Par
il fallait bien faire attention à sa
ı entrant dans un village; car le
avancé le premier présageait du
tandis que le pied gauche mena-
ntraire, de quelque fâcheux acci-
ı lièvre traversait la route, chacun
juelque catastrophe; si c'était un
e réjouissait. Le marié qui se ré-
premier la nuit des noces devait
à mourir pareillement le premier.
iadie était considérée comme un
a colère céleste, et la mort regar-
e un juste châtiment; aussi il ar-
ent que le *Wurzkaytis*, sacrifica-
nt les souffrances du patient, l'é-
ec un oreiller, après avoir de-
·don aux dieux, les yeux baignés
de mettre fin à leur vengeance
sante. Ces croyances eurent cours
encore, dans toute leur étendue,
oduction du christianisme.
ratiques superstitieuses sont fort
en Pologne: ainsi, le jour de la
ainte Vierge, on allume plusieurs
ır chacun desquels est tracé le nom
membres de la famille qui con-
elui dont la chandelle s'éteint la
mourra le premier. La veille de
hias, de semblables épreuves ont
oyen de feuilles d'arbres. On les
uis on les porte au cimetière, où
rne le lendemain pour savoir ce
ont devenues. La feuille trouée
. mort de la personne dont le nom
t tracé; la feuille fanée pronosti-
ıent une maladie, et la feuille en-
est l'indice d'une continuation de
:é. A la fin des jours gras, on sert
ıent à souper du lait. L'un des
n jette une cuillerée derrière lui,
près les dessins formés par le li-
tombant, différentes prédictions
r des personnes de la maison.
ıes filles qui veulent savoir quel
poux ne prennent rien de chaud
: la fête de saint André; puis, le
ı couchant, elles écrivent sur des
om de tous les jeunes gens de leur
ıce, et les placent avec une pierre
ıreiller. Le matin suivant, à son
eune fille retire les cartes de des-
ller, et celle qui vient la première
ım de son futur. D'autres fois, on
met sous trois vases un bonnet, une couronne et un rosaire; la jeune fille en choisit un, et, selon ce qui se trouve dessous, elle sera mariée, restera demoiselle ou deviendra religieuse.

Dans le palatinat de Podlachie et dans les colonies russes, les jeunes filles disent, la veille de saint André, avant de se coucher, afin de voir en songe l'époux qui leur est destiné, neuf *Pater* debout, neuf à genoux, et neuf assises. Cette prière achevée, elles sèment dans un pot des graines de lin, et se mettent à chanter :

Swiaty Andréiu,
Ja na tebe lon sieiu,
Daj mene znaty
Zkim budy zberaty.

« Saint André, le jour de ta fête, je sème ce lin. Fais-moi savoir avec qui je le cueillerai. » Les jeunes filles récitent la même prière en Samogitie; après quoi, en se couchant, elles déposent leur ceinture sous leur oreiller. Il y a encore vingt autres moyens que nous passons sous silence.

7° En Lithuanie, le temps, à partir de Noël jusqu'au jour des Rois, est l'époque favorable pour les épreuves matrimoniales. Les jeunes villageoises font avec du chanvre deux petites poupées, représentant l'une un garçon et l'autre une fille, ensuite elles y mettent le feu; si les deux flammes inclinent l'une vers l'autre, la jeune fille sera unie à celui dont la poupée offre l'image; sinon elle ne l'obtiendra jamais. D'autres remarquent de quel côté souffle le vent, car c'est de là qu'on viendra les demander en mariage.

8° Dans toute la Russie rouge, les paysannes ont pour coutume de se baigner le jour de saint André. Le bain pris, elles s'approchent du toit d'une chaumière et en retirent chacune un brin de paille; celle qui, par hasard, attrape un épi encore garni de ses grains, est sûre d'obtenir dans le courant de l'année un riche époux; l'épi vide annonce un pauvre mari, et la paille sans épi est une menace de célibat pour tout le cours de la même année.

9° La veille de saint Thomas est le jour propice dans les Karpathes. Ce jour-là les jeunes filles ont soin de jeûner, en portant une pomme sous leur bras. Le soir, au moment où le son des cloches appelle les fidèles à la prière, elles coupent en deux la pomme posée sur leur genou, et la mangent. Les pépins sont mis ensuite précieusement sous l'oreiller, et elles sont bien sûres que leur futur les visitera en songe. La saint Thomas venue, elles se lèvent de très-bonne heure et courent dans la rue, où elles demandent à la première personne rencontrée son nom, puis rentrent à la maison avec la conviction que leur mari s'appellera ainsi.

Le petit peuple de la Suède, surtout à la campagne, est superstitieux et attaché à mille coutumes bizarres, restes du paganisme. On y redoute les sorciers; on guérit les fièvres et autres maladies par des conjurations ou par des paroles magiques. Quelques paysans

s'imaginent, lorsqu'une contagion afflige leurs bestiaux, qu'en enterrant un membre de l'une des bêtes mortes dans le champ de son voisin, on y transporte le fléau, et l'on assure par ce moyen la guérison du troupeau malade. D'autres sont persuadés que la réussite ou la non réussite de leurs moissons dépend de telle ou telle cérémonie accomplie ou omise. Les mariages sont accompagnés de mille pratiques mystérieuses; il en est de même des couches, des baptêmes et des enterrements. Dans les montagnes, ils croient à un génie souterrain, capable de faire du bien ou du mal suivant les circonstances, et qu'ils craignent d'irriter par l'oubli de certaines pratiques.

11° Les Norwégiens ont conservé dans leurs mœurs et dans leurs habitudes un caractère traditionnel. Ils sont crédules et superstitieux comme l'étaient leurs pères. Ils croient aux mauvais génies qui habitent dans l'air, aux nains qui peuplent les grottes des montagnes, et aux apparitions de l'esprit infernal qui se montre quelquefois à eux sous la forme d'un cheval noir.

12° Les idées superstitieuses sont très-répandues en Russie. Le peuple s'abstient de manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous cette forme. On a eu beaucoup de peine à lui faire adopter l'usage des pommes de terre. Au reste les différentes sectes qui se sont élevées dans l'Eglise russe n'ont pas peu contribué à entretenir l'esprit de superstition. On sait quel attachement superstitieux les Popes et les Boyards avaient pour leurs barbes, et combien Pierre le Grand trouva d'opposition lorsqu'il voulut les faire couper. Les plus dévots conservèrent leurs barbes coupées, et les gardèrent pour les faire enterrer avec eux. *Voy.* les superstitions des différents peuples soumis à la Russie, au mot SORTILÉGE, n° 5 et suiv.

13° Les Bassiani du Caucase croient que le prophète Elie se montre souvent sur le sommet de leurs plus hautes montagnes. Ils lui offrent des agneaux, du lait, du beurre, du fromage et de la bière, au milieu des chants et des danses. Ils ont des sources sacrées, et ne touchent jamais à aucun arbre du voisinage. Pour connaître l'avenir, ils jettent dans le feu, à l'instar des autres peuplades tartares, l'omoplate d'une brebis, et tirent leurs pronostics des fêlures et des crevasses qui s'y produisent.

14° Si un Ingouche a contracté avec une personne d'une peuplade voisine une dette qu'il refuse d'acquitter, le créancier se rend chez son *Kounak*, c'est-à-dire l'Ingouche qui lui a donné l'hospitalité; il lui expose son grief, et le somme de lui procurer son payement, en lui adressant cette menace : « J'ai amené avec moi mon chien, je vais le tuer sur le tombeau de ta famille. » Il n'y a pas un Ingouche qui ne tressaille d'épouvante à cette terrible menace. Si le débiteur nie la dette, il est obligé de prêter un serment; on apporte devant le rocher sacré de Yerda des os de chiens, on y mêle de leurs excréments, et celui qui jure dit à haute voix : « Si je ne dis pas la vérité, que les morts de n[...] portent sur leurs épaules les morts [...] mille de mon adversaire sur ce che[...] qu'il a plu et que les rayons du s[...] ardents. » La même cérémonie a [...] les vols; car les Ingouches volent [...] vent qu'ils n'empruntent. Si un [...] perd son fils, un autre, qui a perd[...] vient le trouver et lui dit : « To[...] avoir besoin de se marier dans l'aut[...] je lui accorde ma fille; paye-moi [...] Jamais cette proposition n'est refus[...] même la dot s'élèverait jusqu'à 40 [...]

15° Les Ossètes croient à l'inf[...] bons et de mauvais esprits, au[...] donnent des noms particuliers. Il[...] nent vaincre les caprices de ces ê[...] jeûne, l'aumône et les offrandes, [...] les adoucir par des exorcismes et [...] léges. Ils ont dans les montagne[...] vernes, rochers et tas de pierres, [...] au prophète Elie, à saint Georges, [...] chel, où ils s'arrêtent pour faire l[...] et se faire dire la bonne aventur[...] vieillards appelés *Kouris-meh-tsohk* [...] mot.) Ils sacrifient à Elie des chèvr[...] mangent la chair, et tendent la pe[...] grand arbre. Le jour de sa fête, ces p[...] honorées d'une vénération particu[...] que le prophète éloigne la grêle e[...] une riche moisson. Les Ossètes s[...] souvent à ces endroits-là, et s'y [...] avec la fumée du *rhododendron ca*[...] ils s'endorment bientôt, et regard[...] rêves comme un présage d'après [...] règlent leurs actions. Outre les Ko[...] tsohk, ils ont des augures qui ha[...] rochers sacrés, et leur découvren[...] moyennant une rémunération. Il[...] grande vénération pour les étoile[...] tes, et lorsque la nouvelle lune p[...] la première fois sur l'horizon, tou[...] la voient font en l'air, avec leurs [...] et leurs poignards, des croix vers [...] les étoiles, et tracent de la mêm[...] un cercle de croix autour d'eux, p[...] regardent l'apparition de la nou[...] comme un phénomène très-saint [...] serments, ils observent à peu près [...] cérémonies et les mêmes impréc[...] les Ingouches.

16° Lorsqu'un homme tombe m[...] les Baschkirs, ses parents font ve[...] lah, qui récite quelques mots du [...] fait de fréquentes aspersions de [...] les yeux et le visage du patient; [...] sons et de l'eau claire sont les seu[...] employés dans ces circonstances p[...] le malade. L'emploi des philtres [...] très-fréquent chez eux. Le génev[...] grande vénération parmi ce peup[...] cueille soigneusement ses baies, [...] serve dans les maisons comme [...] pres à éloigner les épidémies et [...] immondes.

17° Les Grecs modernes ont [...] de remèdes superstitieux. A The[...] exemple, quand un homme a reçu[...] ils prennent le long voile dont le[...]

ent la tête, et le mesurent en trois
ɔuis le coude jusqu'à l'avant-bras
; ils lui en font ensuite tenir un
secouent sur sa tête, pendant qu'ils
uelques paroles magiques et des
travagantes, puis ils le mesurent.
ɩuvent trop court, c'est que le ma-
pas encore guéri, et alors ils re-
nt la même opération, jusqu'à ce
le de gaze se trouve égal au bras.
ecs redoutent singulièrement ce
ɩllent le mauvais œil : c'est une an-
perstition encore fort répandue en
ɩns l'Orient et dans l'Inde. Ils ont
les idées de leurs ancêtres sur la
de la magie. Il y a aussi plusieurs
ou cavernes auxquelles ils attri-
ɜrtu de guérir certaines maladies.
de la saint Jean, ils allument des
le soir, et sautent par-dessus en
le laisse là mes péchés, je laisse là
. » Le lendemain, toutes les fem-
ent leurs robes et leurs jupes à la
ɔur que la rosée de la saint Jean
es vers pendant toute l'année. Pour
puces, les femmes de Constanti-
Scio se mettent à la fenêtre le pre-
, et frappent sur un bassin de cui-
ınt : « Hors d'ici, puces et punai-
;, mars, et amène la joie. » A Zéa,
a saint Jean, les demoiselles grec-
ent leur nom sur des pommes
ıt mises tremper la veille, les or-
ɜurs et de rubans et les gardent
. Si elles se fanent bientôt, c'est
gne ; si, au contraire, elles se con-
ɩngtemps, c'est un bon augure,
e qu'elles auront une longue vie
se marieront dans l'année.
ls voient voler un papillon appelé
n, ils croient que c'est un signe de
ıouvelle, ou de quelque étranger
ver. Ils évitent avec soin de tour-
ɜds du lit contre la porte ; ils y ver-
présage de leur mort prochaine,
c'est de cette manière qu'on place
dans leur bière.
ıabitants des îles Orcades sont très-
t disposés à se livrer aux charla-
ute espèce ; ils ont une multitude
s superstitieux pour tuer les moi-
es rats ; pour faire réussir l'opéra-
asser la bière ou de cailler le lait ;
ager les femmes en travail d'en-
r guérir les moutons ; pour le mal
l'hémorragie et toutes les autres
Certains jours de la semaine sont
entreprendre une affaire, d'autres
ntraires ; certains mois ont aussi
ence. Les jeudis et vendredis sont
qu'ils choisissent pour se marier,
tent scrupuleusement de prendre
cérémonie tout autre temps que
croissant de la lune ; c'est aussi
ju'ils préfèrent pour tuer quelque
étail. S'ils partent pour un voyage,
jours soin, en quittant le rivage, de
proue de leur barque du côté du
nt.

19° Dans les îles Hébrides, le peuple est fortement attaché aux enchantements et aux amulettes. Un amant malheureux cherche à se venger de son heureux rival de la même manière que le berger Alphésibée dans Virgile : il fait trois nœuds de trois fils de diverses couleurs, et à chaque nœud, il fait des imprécations pour attirer sur son rival toute la honte qui peut affliger un jeune époux ; mais celui-ci s'en venge par un contre-enchantement qu'il croit être à toute épreuve, et qui consiste à mettre une pièce de monnaie sur le pied gauche, et à se placer devant l'autel avec un soulier détaché.

20° Une superstition particulière aux provinces basques, c'est la persuasion où sont encore beaucoup d'entre eux, que sur une famille de sept frères il y en a un qui doit être marqué de la croix, c'est-à-dire avoir dans l'intérieur du palais ou sur la langue l'empreinte d'une croix, qui lui communique la vertu de guérir par la succion la morsure des chiens enragés. C'est principalement dans le Guipuscoa qu'il existe de ces guérisseurs ; et dans les familles où il se trouve sept garçons, on ne manque pas de destiner l'un d'eux à cette fonction spéciale, qui, grâce à l'entière confiance du peuple dans les remèdes du croisé, qu'on regarde d'ailleurs comme une espèce de saint, ne laisse pas d'être assez lucratif.

21° Les anciens Arabes croyaient aux songes, aux devins, à la magie, consultaient le sort par le moyen de flèches non empennées, qu'ils agitaient dans un sac de peau pour en faire sortir une au hasard ; ils suspendaient ou hâtaient leur marche d'après le vol des oiseaux, redoutaient les génies et fuyaient l'influence du mauvais œil ; presque toutes ces superstitions sont encore en vigueur chez les Arabes modernes, les Syriens, les Egyptiens, et en général chez tous les Musulmans.

Une des plus grandes difficultés que trouvent les savants et les voyageurs européens à explorer les ruines et les antiquités de l'Egypte et de l'Arabie, consiste dans le préjugé où sont les Arabes, que les dessinateurs sont tous des enchanteurs ; aussi sont-ils obligés de prendre les plus grandes précautions pour tirer la copie des inscriptions ou dessiner les monuments. Si un habitant de la contrée les aperçoit, il s'imagine qu'ils procèdent à des enchantements ; et c'est à cela qu'ils attribuent les maladies, les pestes et les calamités dont ils sont quelquefois affligés. Ils croient fermement qu'un magicien peut, en traçant sur le papier certains caractères, faire cesser la pluie dans un pays et la faire tomber dans un outre.

22° Les Chinois, outre la multitude de leurs procédés de divination, dont nous détaillons un certain nombre dans ce Dictionnaire, outre leur croyance en l'astrologie, ont encore une infinité de présages qu'ils tirent de la prétendue apparition de certains animaux fabuleux, des différents phénomènes de la nature, des nuages, des arbres, de la floraison, des insectes, des accidents for-

tuits, des calamités publiques ou particulières. Ils n'élèvent pas le moindre doute sur l'effet heureux ou malheureux que tout cela doit avoir; cette croyance est passée à l'état de dogme, et elle est si importante à leurs yeux que le savant Ma-touan-lin lui a consacré vingt livres ou sections dans son Encyclopédie littéraire.

23° Les Siamois prennent pour de mauvais augures les hurlements des animaux féroces et le cri des cerfs et des singes, comme le peuple superstitieux en Europe s'effraie des hurlements d'un chien pendant la nuit, ou des cris de la chouette. Un serpent qui croise le chemin, la foudre qui tombe, ou un objet qui se renverse par hasard, sont des événements capables d'empêcher une bonne affaire. Ils prennent pour décision de ce qu'ils doivent faire ou éviter les premières paroles qu'ils entendent dire au hasard. Les Siamois ont encore des talismans et des caractères pour faire mourir ou pour rendre invulnérable, pour faire taire les gens et les chiens, quand ils craignent d'être découverts dans la perpétration d'une mauvaise action. Quand ils préparent une médecine, ils attachent au bord du vase des papiers où sont écrites des paroles mystérieuses, pour empêcher les esprits d'emporter la vertu du remède. Sur mer, pendant les orages, ils appliquent à tous les agrès de pareilles amulettes pour calmer les vents. Le prince n'est pas plus exempt de superstition que ses sujets. Il n'entreprend ni affaire, ni voyage, que les devins ne lui aient marqué une heure pour l'entreprendre heureusement. Il ne sort pas de son palais, ou n'y rentre pas que ses devins ne le lui aient permis. Il y a de plus, comme dans les Indes et à la Chine, un almanach qui indique soigneusement les jours heureux ou malheureux pour la plupart des choses qu'on a habitude de faire.

24° Les Tonquinois prennent également conseil des devins et des magiciens dans leurs entreprises; rien ne se fait, rien ne se commence sans avoir écouté l'arrêt du sort. Le devin, avant de répondre aux questions, prend un livre plein de cercles, de caractères et de figures bizarres, demande l'âge du consultant, et jette les sorts, qui sont deux ou trois petites pièces de cuivre où sont quelques lettres, mais d'un seul côté. Si ces pièces, jetées en l'air, montrent en tombant le côté vide, c'est un mauvais signe; c'en est un bon, si le contraire arrive; mais si les deux pièces tombent chacune d'une manière différente, c'est un excellent présage. Les magiciens sont aussi les médecins du Tonquin. Quelquefois ils attribuent la maladie à un démon, qu'il s'agit d'abord de connaître, puis d'apaiser au moyen des sacrifices. Si cela ne réussit pas, on a recours à la violence pour le faire déloger. Les amis du malade investissent la maison, et prennent les armes pour le chasser. Si le magicien a vérifié par ses livres, ou par quelque autre pratique de son art, que la maladie est causée par l'âme d'un parent mort, il met tout en œuvre pour attirer cette âme nuisible, et dès qu'il l'a en son pouvoir, il la renferme dans
teille jusqu'à ce que le malade soi
casse alors la bouteille et rend la
cette âme malfaisante. Quelquefois
tent la robe du malade dans un ca
suspendent au haut d'une perche,
au génie qui préside à ce lieu se
boules de riz que le malade doit a
a aussi dans ce pays des magici
passent pour être en communicatio
mauvais esprits, et pour connaître
âmes dans l'autre monde. Ces m
évoquent les âmes au son du tamb
contraignent de répondre aux ques
posées.

25° Les superstitions des Karia
toutes à apaiser les mauvais gé
ils redoutent singulièrement la pui
attribuent à cette influence, provo
les maléfices, un grand nombre de
aiguës dont ils ignorent la cause
Suivant eux, dès qu'un sorcier v
faire de quelqu'un, il introduit dan
de sa victime une poule réduite
tesse d'un insecte. Cette poule, ava
pirant sans qu'on s'en doute, repr
peu ses dimensions ordinaires, e
étouffer le malheureux qui la p
son sein. Karians et Birmans assu
quand on brûle le cadavre, l'objet
fice se retrouve intact au milieu des

26° Dans l'île de Ceylan, lorsque l
et les racines administrées à un mal
pas produit l'effet attendu, on p
planche, et on trace dessus avec d
la figure du malade en demi-relie
on fait appeler tous les parents e
de l'un et de l'autre sexe, et on p
grand repas. Sur les neuf heures
tous les conviés se trouvent aut
maison; après le souper, on se ren
lieu préparé exprès; tous s'y placer
laissant au milieu un espace vide.
des flambeaux, on bat le tambour
un grand bruit avec divers instrum
dant une heure. Ensuite une jeun
doit être vierge, va danser au mili
cle, pendant que les assistants m
voix au bruit des tambours. Après
tours, elle se laisse tomber, jetant
par la bouche, et les yeux haga
alors qu'un de la troupe se détach
faire plusieurs questions, et la p
pas permettre que le malade meur
loir bien accepter les fruits qu'on
de sa part, et de lui enseigner qu
mède contre son mal. La fille poss
nonce l'arrêt du malade, qui meurt
fois, malgré la décision de l'oracle
plaint d'avoir été trompé, la fill
qu'on n'a pas bien entendu. Qu
pendant son paroxysme, ne sachan
pondre, et voulant gagner du temp
qu'il y a dans l'assemblée quelq
est son ennemi ou celui du mala
ennemi est presque toujours un
alors on prie celui-ci de vouloir bie
après quoi le démon rend son oracl
témoigne sa reconnaissance par d

›n lui porte des offrandes au pied
› qui lui a été consacré; ces offran-
couronnées de fleurs, et il n'est
is d'y toucher

›que les nègres de la Côte-d'Or sor-
ır case pour aller trafiquer, s'il leur
ernuer, en tournant par hasard la
é droit, qu'ils appellent *eninfran*, ils
ce jour-là comme heureux, et ha-
›utes leurs marchandises; si, au
ils tournent la tête du côté gauche,
ıment *abinkon*, ils rentrent chez
'en sortent plus de tout le jour,
me il y aurait une apparence cer-
profit extraordinaire.

Cafres attribuent leurs maladies à
éges; et par conséquent ceux qui
ent de médecins doivent aussi se
en sorcellerie; aussi la cure du
e consiste-t-elle qu'en une pra-
laquelle ils prétendent le désensor-
is avant d'en venir là, on travaille
cation. On commence par tuer un
ras, après quoi on prend le dia-
le la bête; le docteur l'examine, le
› de *buchu*, et le suspend tout chaud
malade, en lui disant: « Tu es
mais je te déclare que tu seras
ıéri, car le charme n'est pas fort. »
e doit porter ce collier jusqu'à ce
›e en pourriture. Si le charme ré-
te opération, le médecin emploie
mieux qu'il peut, les autres res-
e son art, et prépare certaines her-
ra cueillir dans des lieux écartés.

Betchouanas cherchent à deviner
le succès de leurs entreprises. Ils
à cet effet des dés fabriqués avec
s d'antilopes, et taillés en forme de
s à côtés égaux; la base de cette
porte des figures taillées en demi-
:haque paire de dés appartiennent
ns plats, découpés en zigzag et un
longs que la base du dé. On jette
e instruments à terre en pronon-
›rière, et leur position relative ré-
lonté du destin.

plus simples d'entre les diverses
Hottentots ont une confiance si
ıs leurs magiciens, hommes et fem-
ls s'adressent quelquefois à eux, et
itent d'arrêter le tonnerre et la
ur obtenir de la considération, ces
d'ailleurs bien payés, sont prêts à
eprendre. Mais, s'il continue de
de pleuvoir plus longtemps qu'ils
›nt prédit, ils allèguent pour ex-
ın autre sorcier, ou plus savant ou
yé qu'eux, rend leurs opérations
ır une contre-magie. Plusieurs Hot-
›oient que toutes leurs maladies
ıent par magie et ne peuvent être
ue par les mêmes moyens. Les
, de leur côté, ont grand soin d'en-
ette idée, et cependant ne négligent
ces occasions, d'administrer des
xtérieurs et intérieurs. Un de leurs
corporels est de faire coucher le
malade sur le ventre: alors ils se mettent sur son dos, le pincent et le battent à coups de poing; enfin, ils lui montrent un os, grand ou petit, qu'ils font semblant de faire sortir de son nez, de ses oreilles, ou de quelque autre partie de son corps, et que leur conjuration, disent-ils, a été chercher jusqu'au milieu de ses entrailles. Il arrive souvent que le malade guérit par cette opération, sinon il en subit encore plusieurs autres. S'il meurt, ses amis déplorent son malheur d'avoir été si fortement ensorcelé, qu'il fût au-dessus du pouvoir de tous les sorciers de le sauver. Un Hottentot raconta à Sparrman qu'étant encore enfant, il avait, entre autres joujoux, un os de la jambe d'un bœuf, dont il faisait un petit chariot; qu'un jour, à son grand étonnement, il vit que cet os avait été tiré par un magicien du derrière d'une personne malade, et qu'autant qu'il pouvait se souvenir, le malade avait été parfaitement guéri après cette opération.

31° Les Mandans d'Amérique sont extrêmement crédules, et, dans toutes leurs affaires un peu importantes, ils se laissent guider par des motifs superstitieux. Ils ont les idées les plus fantastiques sur les phénomènes de la nature; ils croient à l'existence d'une foule d'êtres différents dans les corps célestes; ils leur offrent des sacrifices, implorent leur secours dans toutes les occasions, pleurent, gémissent, jeûnent, s'imposent de cruelles pénitences pour se rendre ces génies favorables, et ajoutent surtout une grande foi aux songes. Ces songes sont en général les motifs de leurs actes religieux et des pénitences qu'ils s'imposent, car ils sont convaincus de la vérité de ce qu'ils voient en songe. Ils prétendent qu'avant que les armes à feu leur fussent connues, un d'entre eux vit en dormant une arme à l'aide de laquelle on pouvait tuer son ennemi de fort loin, et, que, peu de temps après, les blancs leur apportèrent le premier fusil. Ils virent de même en songe des chevaux avant qu'ils en eussent. Il y a encore chez les Mandans beaucoup d'autres idées et préjugés superstitieux. Ainsi, ils croient qu'une personne à qui l'on veut du mal doit nécessairement mourir, si l'on fait une figure de bois ou d'argile dans laquelle on introduit, à la place du cœur, une aiguille ou un piquant de porc-épic, et qu'on la dépose au pied d'une case de médecin. Une pratique superstitieuse toute semblable avait lieu chez les Canidies de l'ancienne Rome, et chez les sorciers du moyen âge.

32° Quelques jours avant d'aller à la chasse des taureaux sauvages, les Iroquois et les peuples sauvages du Mississipi envoient cinq ou six de leurs chasseurs dans les endroits où se trouvent ces animaux. Ces chasseurs y dansent le calumet avec autant de cérémonie que s'ils se trouvaient au milieu des nations alliées. Lorsqu'ils sont de retour, on expose pendant trois jours, à la vue de tout le monde, des chaudières ornées de plumes. Pendant cet espace de temps, une femme distinguée marche en procession, avec la chaudière sur le dos, à la tête

d'un grand nombre de chasseurs. Cette troupe suit un vieillard qui porte avec beaucoup de gravité, en guise d'étendard, un morceau de toile. Ce vieillard, dit le P. Hennepin en donnant la description d'une de ces processions dont il fut témoin oculaire, fit faire trois ou quatre fois halte aux chasseurs ou guerriers, pour pleurer amèrement la mort des taureaux qu'ils espéraient tuer. A la dernière pause, les anciens de la troupe envoyèrent deux des plus habiles chasseurs à la découverte des taureaux sauvages. Ils leur parlèrent bas à l'oreille, à leur retour ; ensuite ils allumèrent de la fiente de ces animaux, séchée au soleil, et amorcèrent leurs calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les chasseurs qu'ils avaient envoyés à la découverte. Après la cérémonie, cent hommes allèrent par derrière les montagnes, et cent autres marchèrent d'un autre côté, pour enfermer les taureaux.

33° Les Delawares croient à un esprit protecteur de leur tribu, qui, sous la forme d'un grand aigle, plane dans le ciel, hors de vue, et veille incessamment sur eux. Parfois, content de la horde qu'il protége, il arrive en tournoyant jusque dans les régions inférieures, et on peut voir ses ailes à larges envergures se déployer, tandis qu'il tourbillonne au-dessous des nuées. Alors la saison est propice, grande moisson de blé, grands succès à la chasse. Quelquefois au contraire, il s'irrite, il donne cours à sa rage ; le tonnerre est sa voix, ses yeux lancent au milieu des éclairs la foudre qui dévore les objets de son courroux. Parfois cet esprit, tour à tour irrité ou propice, laisse tomber une plume, en gage de sa protection, sur le sauvage qui lui offre quelque animal en sacrifice. Cette plume rend invulnérable et invincible son heureux possesseur. Du reste toutes les tribus américaines attribuent aux plumes de l'aigle des vertus occultes et souveraines. On raconte que, dans une excursion assez téméraire, faite sur les terrains de chasse des Pawnies par un parti de Délawares, ceux-ci, entourés par des ennemis plus nombreux, dans une vaste plaine qui n'offrait aucune retraite, furent défaits et massacrés. Un petit nombre d'entre eux seulement parvint à se réfugier sur le sommet des hauteurs. Là le chef des guerriers, presque réduit au désespoir, sacrifia son propre cheval au génie tutélaire de la tribu. Soudain un aigle immense descend du haut du ciel, fond sur la victime, la saisit entre ses serres, l'emporte à travers les airs et laisse tomber une des grandes plumes de son aile. Le chef s'en empare avec transport, l'attache sur sa tête, et, se précipitant avec ses guerriers dans la plaine, se fraie une large route au milieu des ennemis dont il fait un affreux carnage, sans que pas un des siens reçoive une blessure.

Les sauvages prétendent que les foudres éteintes sont quelquefois ramassées dans les prairies par des chasseurs qui s'en servent en guise de flèches et de lances. Celui qui possède une arme semblable devient invincible ; mais si, durant la mêlée, un o[...] vient, le guerrier peut être emp[...] l'ouragan, sans qu'on entende plu[...] parler de lui.

34° Avant de partir pour la gu[...] Arikaras observent un jeûne rigou[...] plutôt ils s'abstiennent de toute [...] tion pendant quatre jours. Dans [...] valle leur imagination s'exalte jus[...] lire ; soit affaiblissement de leurs [...] soit effet naturel des projets b[...] qu'ils nourissent, ils prétendent a[...] tranges visions. Les anciens et les [...] la tribu, appelés à donner l'interpré[...] ces rêves, en tirent des augures [...] moins favorables au succès de l'en[...] leurs explications sont reçues co[...] oracles sur lesquels l'expédition se [...] lement réglée. Tant que dure le je[...] paratoire, les guerriers se font des [...] sur le corps, s'enfoncent dans la [...] morceaux de bois au-dessous de l'[...] y attachent des liens de cuir et se [...] pendre à un poteau fixé horizo[...] sur le bord d'un abîme qui a 150 [...] profondeur ; souvent même ils s[...] un ou deux doigts qu'ils offrent e[...] au grand Esprit, afin de revenir ch[...] chevelures.

35° Parmi les préjugés des Algo[...] des Dacotas, il en est un fort [...] Quelquefois un homme est voué p[...] mille à une vie d'ignominie. Alor[...] bille comme une femme et se liv[...] les travaux des femmes. Il ne vit [...] la compagnie de l'autre sexe, et [...] fois même il prend un époux. To[...] il demeure l'objet du plus gran[...] bien que sa situation ne soit pas [...] de son choix. Cette condition est s[...] conséquence d'un rêve que les p[...] fait avant la naissance de l'enfant.

Dans beaucoup de tribus les ho[...] ce qu'ils appellent leur sac à remèd[...] plein d'os, de plumes et d'autres [...] conservation de cette espèce de [...] d'une grande importance pour la [...] ontre, chaque personne tient en g[...] neur un animal de son choix, qu'el[...] comme son *remède*, et on ne pour[...] obtenir qu'elle tuât un seul indivi[...] pèce.

36° Si les insulaires des Molu[...] contrent un corps mort dans leu[...] ils se détournent au plus vite, su[...] ont un enfant avec eux, dans la [...] que l'âme du défunt voltige dans l'[...] du corps qu'elle a quitté, et cherc[...] aux vivants. Comme ces âmes e[...] principalement aux petits enfants, [...] des préservatifs autour du bras o[...] dès qu'ils ont trois ou quatre [...] croient que la petite vérole est d[...] un démon particulier, qui enlève [...] pendant la nuit, si on ne le sur[...] exactement, et le transporte sur un [...] gou. Pour l'éloigner, on met une [...] bois à l'entrée d'une ouverture

t, car c'est par là qu'il entre cons-

ortant de chez eux le matin, ils
it une personne contrefaite ou un
npotent, ils rentrent aussitôt, per-
; s'ils méprisaient ce présage, ils
alheureux toute la journée. Pour
de la rencontre des démons pen-
t, ils ne sortent jamais le soir sans
iis d'un ognon ou d'une gousse
un couteau et quelques petits
de bois. Les femmes surtout ne
pas de prendre cette précaution
s sont obligées de sortir avec leurs
elles déposent ces objets dans
en les couchant.
quois s'imaginent encore que les
ii meurent en couche ou durant
esse deviennent des spectres et
ies; qu'elles vont errant dans les
s les villages, pour chercher leur
oour effrayer les passants. Pour
es accidents, ils ont soin de mettre
us chaque aisselle de la défunte
l'enterrer. Cette femme alors,
oir ses enfants, n'ose plus quitter
peur de leur faire du mal. Pour
npêcher de se remuer, et d'essayer
de situation, ils lui plantent des
ans tous les orteils, en remplis-
itervalles avec du coton, lui met-
fran en croix sous la plante des
ui attachent les jambes avec cer-
bes.
s les Philippines, les insulaires
ement un bon ou un mauvais au-
emier objet qu'ils rencontrent dans
n. S'ils entreprennent un voyage,
insecte, rencontré mal à propos,
de les faire retourner chez eux.
s pensent que les morts éprou
esoins : ils les ensevelissent ar-
tus, et mettent dans leur tombe
its pour plusieurs jours. A la cé-
s funérailles, ils laissent au dé-
place vide au milieu d'eux, afin
ipe au banquet funèbre. Quelque-
ient le voir et ils pensent qu'il
leurs que ses amis répandent. Ils
qu'il rend quelquefois visite à son
r; pour s'en assurer on couvre le
cendre, et si l'on y aperçoit le
érangement, la plus légère trace,
s tombent aussitôt dans une pro-
tion. Ils disent que le mort a re-
exercer quelque vengeance, et sur-
ls offrent des sacrifices à ses mâ-
apaiser. Ces superstitions des Aé-
t encore aujourd'hui telles qu'el-
au temps de la conquête de l'ar-
les Espagnols.
abitants des îles Pelew n'entre-
ien sans avoir fendu auparavant
d'une certaine plante assez sem-
onc des marais, et sans en avoir
bandes sur le revers de leur doigt
pour savoir si l'entreprise réussira
roi Abba-Thulle eut recours à ce
racle en différentes occasions, et
surtout lorsqu'il entreprit sa seconde expédition contre Artingall. Ce prince ne voulut point s'embarquer dans son canot, et fit attendre toute sa suite, jusqu'à ce qu'il eût roulé et entortillé ses feuilles d'une manière satisfaisante.

39° Dans les îles Tonga les charmes et les présages jouent un rôle important, et les songes sont considérés comme des avertissements du ciel, que l'on ne peut négliger sans s'exposer aux conséquences les plus funestes. Les éclairs et le tonnerre sont des indices de guerres et de grandes catastrophes; l'action d'éternuer est aussi un très-mauvais présage. Un jour, Finau II, se préparant à aller remplir ses devoirs religieux sur la tombe de son frère, faillit assommer le voyageur Mariner, parce qu'il avait éternué en sa présence au moment du départ. Une certaine espèce d'oiseau semblable au martin-pêcheur passe pour annoncer quelque malheur, lorsque, dans son vol rapide, il s'abat tout à coup près d'une personne. Le même prince, prêt à se mettre en campagne avec une troupe de ses guerriers pour marcher contre l'ennemi, changea tout à coup de dessein en voyant cet oiseau passer deux fois sur sa tête et se poser ensuite sur un arbre.

40° Lorsqu'un insulaire de la Nouvelle-Zélande a fait un songe, il ne manque pas d'en informer tout son village : aussitôt chacun d'accourir et de se presser autour de lui pour entendre le récit de son rêve avec ses circonstances les plus puériles; les anciens et les vieilles femmes en interprètent les obscurités; on avertit les hameaux environnants et les tribus voisines de la vision nocturne et de ses commentaires; et c'est là ce qui détermine les grandes entreprises des sauvages, ce qui règle toute leur conduite. Ils croient aussi volontiers aux revenants qu'aux songes : souvent au milieu de la nuit, lorsque l'île entière est dans le repos, soudain des cris de frayeur retentissent de toutes parts, les femmes se lamentent, le village entier est dans la consternation, parce que l'ombre d'un parent, d'un ami ou d'un chef mort dans les combats aura apparu à quelqu'un pendant qu'il dormait.

Avant d'entreprendre une guerre, on consulte l'aruspice : si, pendant que le prêtre inspecte les entrailles des animaux sacrifiés, le cri du hibou se fait entendre, c'est un mauvais augure; mais si c'est un faucon qui voltige sur la tête des guerriers, l'ennemi sera défait. On emploie encore un autre moyen pour prévoir l'issue d'une campagne: un jeune homme prend un nombre de baguettes égal à celui des tribus belligérantes; il aplanit un certain espace de terrain, y plante les baguettes comme des quilles sur deux lignes parallèles représentant les deux armées en présence, et s'éloigne un peu en attendant l'effet que produira le vent. Si les baguettes, qui représentent l'ennemi tombent en arrière, l'ennemi sera culbuté : si c'est en avant, il sera vainqueur; si c'est obliquement, la victoire demeurera incertaine. *Voy.* MAKOUTOU.

41° A Tikopia, il existe un grand bâtiment appelé la Maison des esprits. On suppose qu'ils y résident; et, à l'approche d'un coup de vent ou d'un orage, les insulaires accourent à cette maison, et y demeurent aussi longtemps que dure la tempête, faisant des offrandes de racine de keva, de noix de coco et autres mets. Ils s'imaginent que l'orage est causé par le chef des esprits, qui, lorsqu'il est irrité, monte sur la partie la plus élevée de l'île et manifeste sa colère en provoquant une tempête; ils croient qu'on peut l'apaiser par des offrandes, et il retourne alors dans la Maison des esprits.

42° Les Australiens croient à l'influence des songes, aux charmes et aux sortilèges. Ils attribuent presque toutes leurs maladies à une influence malfaisante. Aussi les remèdes les plus ordinaires employés par leurs devins ne sont que des charmes pour détruire l'effet des premiers.

SUPINAL. C'était, suivant saint Augustin, un surnom romain de Jupiter, comme ayant le pouvoir de tout renverser.

SUPPLICATION, cérémonie religieuse ordonnée par le sénat romain pour apaiser les dieux, les supplier d'être propices, ou pour les remercier des faveurs reçues, telles qu'une victoire signalée. On étendait à terre des lits magnifiques dans les temples, au pied des autels, et les sénateurs allaient avec leur famille et le peuple chanter des hymnes et présenter des offrandes de fleurs odoriférantes. Les duumvirs étaient chargés de ces sortes de fêtes. Dans les commencements de la république, elles ne duraient qu'un jour ou deux; mais dans la suite ce nombre fut considérablement augmenté, en proportion de l'agrandissement de l'empire.

SUPRALAPSAIRES, branche d'Arminiens, qui pensent que Dieu a pris la détermination de perdre un certain nombre d'hommes antérieurement à la chute d'Adam et indépendamment de cette chute. *Voy.* INFRALAPSAIRES.

SURKHRADJ, nom d'un Div ou géant, qui n'était pas de la race humaine. Il commandait les armées du Soliman Tchaghi, qui régnait dans le monde avant l'époque de Djan-ben-Djan. Ces Dives ou Djinns n'étaient point de purs esprits, car ils avaient des corps et étaient sujets à la mort comme les hommes; Dieu irrité contre ces êtres à cause de leurs rébellions, résolut de donner le monde à gouverner à d'autres créatures. Il créa pour cet effet Adam, et commanda à ce qui restait de Dives et de génies de se soumettre à lui et de le reconnaître pour leur roi. Eblis, chef des Djinns, refusa d'obéir à Dieu, mais Surkhradj rendit hommage au premier père des hommes; il embrassa même sa religion et sa loi, et le défendit toujours contre les Djinns, devenus démons, ainsi qu'Eblis leur chef. Il continua ses bons services à Seth, fils d'Adam, et lui demanda Rokhaïl pour en faire son premier ministre.

SURODON, un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Russie asiatique.

SURPLIS, 1° habit de chœur des ecclésiastiques; ce mot est une abrévia[tion de] *surpelisse*, parce qu'il se mettait [sur] la pelisse ou l'habit de peau qu'[on portait] dans le nord. Il consiste en une [espèce de] robe ou tunique blanche à larges [manches], qui ne descend que jusqu'aux ge[noux. En] France, les manches ont disparu [et fait] place à des ailes triangulaires rid[ées ou] plissées dans le sens horizontal. [On] donne le surplis au clerc qui reç[oit la ton]sure et entre ainsi dans l'état eccl[ésiastique]; les laïques autorisés à officier dan[s le chœur] des églises portent également le s[urplis].

2° Seuls de tous les protestants[, les angli]cans ont conservé le surplis comm[e marque dis]tion cléricale, au grand scandale d[es presby]tériens qui regardent ce vêteme[nt comme] une abomination. Les ministres [anglicans] s'en revêtent pour l'office publi[c et pour] l'administration des sacrements; ce[surplis, tel] que nous avons vu à Londres, [ressemble] plus au surplis romain, qu'au sur[plis] des églises de France.

SURTUR, roi du feu, dans la [mythologie] scandinave; il est invincible; [il ne] figure point au nombre des dieu[x, parce] qu'il est leur ennemi, et qu'il doit [contribuer] à les anéantir un jour. A la fin d[u monde il] reviendra à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillon[s de flam]mes, et armé d'un glaive plus étin[celant que] le soleil. Le pont de Bifrost, qui [unit le ciel] avec la terre, se brisera sous ses p[as; il s']lancera contre les dieux pour les [combattre,] et s'attaquera surtout à Frey, qu[i tombera] sous ses coups. Surtur lancera alo[rs des feux] sur toute la terre et le monde e[ntier sera] consumé. Il sera donc le dernier [des êtres,] comme il a été le premier, car son [séjour,] le Muspelheim, existait avant tou[t].

SUSPENSE, censure ecclésiasti[que par la]quelle un prêtre est interdit de se[s fonctions] pendant un certain temps. C'est [ordinaire]ment la première peine qu'inflige [l'autorité ec]clésiastique: elle est plus ou mo[ins longue] suivant la nature des faits qui y [donnent] lieu; elle varie aussi suivant les [diverses] églises. On l'appelle *locale*, quand [l'ecclésias]tique n est interdit que pour un [lieu dé]terminé, et *personnelle*, lorsqu'il l'[est partout.] Elle peut être ou générale ou bo[rnée à cer]taines fonctions, telles que la p[rédication,] l'administration du sacrement de [pénitence] ou la célébration de la messe: on l['inflige] aussi indéfinie ou limitée à un tem[ps plus ou] moins long; dans ce dernier cas [elle cesse] de plein droit à l'expiration du [terme.] Celui qui n'observe pas la suspen[se encourt] l'irrégularité.

SUTUNIUS, dieu adoré par l[es anciens] Espagnols. Son nom n'est connu q[ue par les] inscriptions.

SUVETAR, divinité finnoise, la [même sans] doute qu'Etela, mère de la na[ture. Voy.] ETELA.

SWABHAVIKA, école de p[hilosophie] bouddhique. Voici l'exposé de s[a doctrine] d'après M. Hodgson: Les Swabha[vikas nient] l'existence de l'immatérialité; il[s]

tière est la substance unique, et
it deux modes nommés *pravritti*
i, ou action et repos, concrétion et
n. La matière, disent-ils, est éter-
me une masse brute, et il en est de
forces de la matière, qui possèdent
ment l'activité, mais aussi l'intel-
L'état propre d'existence de ces
le repos et l'abstraction de toute
able et visible : dans cet état (*nir-*
les sont d'un côté si atténuées, et
si pourvues d'attributs infinis de
t d'habileté, qu'elles n'ont besoin
conscience intérieure et de la per-
orale pour devenir des dieux.
forces passent de leur état propre
ent de repos à leur état casuel et
d'activité, alors toutes les belles
la nature ou du monde arrivent à
, non par une création divine, non
l, mais spontanément, et toutes
formes de la nature cessent d'exis-
les mêmes forces repassent de cet
vritti ou activité à l'état de *nir-*
epos. La révolution des états de
t de *nirvritti* est éternelle et em-
istence et la destruction de la na-
s formes palpables.
bhavikas sont si éloignés d'attri-
re et la beauté du monde à un
gle, qu'ils aiment beaucoup à ci-
é de la forme visible comme une
intelligence des forces créatrices,
ent leur éternité de la succession
e formes nouvelles. Mais ils in-
ce point que ces forces sont in-
la matière, et ne lui ont pas été
par le doigt de Dieu, ou par un
ument immatériel. Les formes
sont considérées comme appar-
lusivement au *pravritti*, et par
t comme périssables ; mais les
mées, parmi lesquelles l'homme
istingué suffisamment, sont jugées
e devenir par leurs propres efforts
à l'état éternel de *nirvritti;* leur
i consiste dans le repos ou la dé-
l'une migration, se renouvelant
travers les formes périssables du
Les hommes sont doués de la
tant de la félicité éternelle du
rvritti, que de la peine sans fin
du *pravritti*. Mais ces hommes,
né l'éternité du *nirvritti*, ne sont
s comme les souverains de l'u-
se gouverne lui-même, ni comme
eurs ou juges du genre humain
le *pravritti*, parce que les notions
ion et de jugement ne sont pas
ar les Swabhavikas, qui tiennent
homme est l'arbitre de son des-
et le mal dans le *pravritti* étant,
titution de la nature, liés indis-
it au bonheur et au malheur ; et
n du *nirvritti* étant, par la même
le, la conséquence inévitable de
ment de ses facultés par l'abstrac-
elle qui rend un homme capable
e ce qu'est le *nirvritti*. Acquérir
cette connaissance est devenir possesseur de la science universelle, où un bouddha est digne de recevoir comme tel les honneurs divins, pendant qu'on languit encore dans le *pravritti ;* c'est de plus devenir, au delà du tombeau ou dans le *nirvritti*, tout au moins ce qu'un homme peut devenir; mais sur ce tout, quelques Swabhavikas ont exprimé des doutes, tandis que d'autres ont maintenu que c'était le repos éternel et non l'anéantissement éternel (*sounyata*) ; mais, ajoute cette école plus dogmatique, quand même ce serait le *sounyata*, ce serait encore bon; l'homme étant, dans le cas contraire, condamné à une migration éternelle à travers toutes les formes de la nature, dont la plus désirable n'est pas à envier et doit même être évitée à tout prix.

Cet exposé montre que la doctrine distinctive des Swabhavikas est de nier l'immatérialité, et d'affirmer que l'homme est capable d'accroître ses facultés à l'infini. La fin de cet accroissement des facultés humaines est l'association à l'éternel repos du *nirvritti* sur la nature duquel il y a des disputes; les moyens d'y arriver sont le *tapas* et le *dhyana :* par le premier de ces mots, les Swabhavikas entendent, non pas la pénitence ni les peines corporelles que l'on s'inflige, mais une abnégation entière de toutes les choses extérieures (*pravrittika*) ; ils entendent par le second la pure abstraction mentale. Quant aux choses physiques, les Swabhavikas rejettent non le destin ou l'action, mais l'être qui les a conçus, c'est-à-dire un être unique, immatériel, intelligent, qui par sa volonté aurait donné l'existence et l'ordre à la matière. Ils admettent ce que nous appelons les lois de la matière, mais prétendent que ces lois sont des causes premières et non secondaires, sont éternellement inhérentes à la matière, et ne lui ont pas été imprimées par un créateur immatériel. Ils considèrent la création comme un effet spontané résultant de forces dont la matière a été douée de toute éternité, et qu'elle possédera éternellement. Quant à l'homme, les Swabhavikas reconnaissent en lui des forces intellectuelles et morales, mais ils nient l'essence ou l'être immatériel auquel nous attribuons ces forces. Ils assignent la causalité animée et inanimée à la puissance propre de la nature (*Swabhava*).

Je crois, continue M. Hodgson, que les Swabhavikas composent la plus ancienne école de philosophie du bouddhisme ; mais, depuis les temps les plus reculés, elle a été partagée en deux partis nommés, l'un simplement les *Swabhavikas*, dont j'ai essayé d'exposer la doctrine ; l'autre les *Swabhavik-pradjnikas*, du mot *Pradjna*, la suprême sagesse, c'est-à-dire de la nature. *Voy.* PRADJNIKAS.

SWANTEWITE, idole adorée dans le nord. *Voy.* SWÉTOVID.

SWAHA, déesse hindoue, épouse d'Agni, dieu du feu; on l'invoque avec son mari au moment des sacrifices par le feu.

SWARGA ou SWARGALOKA, le ciel ou le paradis des Hindous; c'est le séjour des dieux du second rang et des mortels sancti-

[illegible]

L'entrée du Swarga [illegible] accordée à toutes les âmes vertueuses, sans [illegible] de rang ni de caste, qui sont parvenues sur la terre au degré de sainteté requis; [illegible] elles n'y demeurent pas éternellement, et, à l'expiration d'une longue période d'années, elles reviennent dans le monde pour y recommencer une nouvelle vie.

Au milieu du Swarga est le palais d'Indra, le souverain; l'or et les pierreries y brillent de toutes parts. Un palais d'une égale magnificence s'élève non loin de là pour Satchi, son épouse, fille de Poloma. C'est là que résident encore Vrihaspati, le gourou des dieux, qui leur explique les védas; Sonata et Koumara, les médecins célestes; les regents des huit quartiers de l'univers; les sept planètes; les sept richis, en un mot tous les personnages divins, objets de la vénération des mortels. On y trouve l'arbre Kalpa, dont les fruits, de couleur d'or, ont un goût exquis; il s'élève à la hauteur de dix yodjanas (30 lieues), et a le pouvoir de satisfaire tous les désirs des humains. C'est là encore que réside Kama-dhénou, la vache des richesses et d
dance, et qui verse des flots int
d'un lait délicieux. Cependant le
de ce séjour enchanteur n'est jan
assuré sur son trône, car il peut
trôné et remplacé par quiconque a
vertus éminentes, par de longues p
ou par des sacrifices réitérés, pa
plus haut degré de sainteté. Auss
a-t-il soin d'envoyer quelqu'une d
bayadères aux illustres pénitents p
duire et leur faire perdre leurs mé
trône cependant a été plusieurs fo
on cite même un infidèle, nommé
d'Ayous, qui devint roi du Swar
frère Nahoucha fut appelé à ce trô
par l'absence d'Indra.

SWARNAVINDOU, c'est-à-dire
surnom de Vichnou; d'autres ent
là un des douze lingas honorés
spécial à l'époque de l'invasion m
Ce serait celui qui était vénéré
djayani.

SWASTIKA, figure mystique q
dous tracent sur une personne
chose, pour lui porter bonheur.

SWAYAMBARA, mode de ma
autrefois dans l'Inde; il consist
choix qu'une jeune fille faisait elle
celui qu'elle désirait pour époux
s'agissait de marier une princesse
voquait tous les princes voisins à
fête, à un festin ou à une solennit
que: et la princesse faisait son c
eux; mais ordinairement les co
étaient soumis à une épreuve, qu
soit à bander un arc d'une puiss
ordinaire, soit à atteindre d'un co
un but déterminé; et la main de
était le prix du vainqueur. Le M
et d'autres épopées hindoues
la description de plusieurs swaya

SWAYAMBHOU, c'est-à-dire
existe de lui-même, un des plus
de la divinité suprême chez les H
est analogue au *Jéhova* des Hébr
définition que Dieu a donnée de
lorsqu'il dit à Moïse: *Je suis ce*
Les livres indiens donnent en
définition très-exacte et très-or
Swayambhou, et elle peut êtr
sûreté de conscience par un chré
dant, comme cette contrée est pa
la patrie de l'erreur, les Hindou
le moyen de dénaturer ce premie
d'après le Védanta, Swayambhou
créatrice et matérielle de ce mon
et création, moteur et matière m
vement; tout émane de lui, tout
rentre en lui; ainsi que l'araig
d'elle-même son fil, et le retire
lonté, ainsi que les cheveux croi
corps, ainsi que les plantes surg
terre pour y retourner, de même
vers émane de l'essence divine,
elle et y retourne.

Dans la cosmogonie brahma
voyons aussi Swayambhou ven

ur donner naissance à tous les **Manou.**
uddhistes du Népâl ont fait aussi
›hou une appellation d'Adi-Boud-
Bouddha primitif, qui, suivant la
; Aishvarikas, remplit à peu près
de dieu suprême.
BORGIENS ou **Swédenborgis-**
eurs de la doctrine de Swé-
nmanuel Swédenborg était fils de
lberg, évêque luthérien de Skara,
nie occidentale; il naquit à Stock-
388, reçut une brillante éduca-
ea en Angleterre, en Hollande,
ıt en Allemagne, et fut ennobli,
r la reine Ulrique Eléonore; c'est
modifia son nom. Après avoir
ıds progrès dans les sciences, et
ıent dans la physique, il passa à
monde intellectuel, devint théo-
ribua une communication fré-
mmédiate avec les êtres spiri-
s révélations sans nombre con-
culte de la Divinité, le sens de
l'état des hommes après leur
l, l'enfer, les autres mondes et
ants. Sa doctrine est consignée
ınd nombre d'ouvrages sortis de
et elle a fini par provoquer une
s'est répandue principalement
tats-Unis, et dont voici les ar-
ıyance, d'après *the religious Creed*
s, etc., de John Hayward.
org enseigne qu'il n'y a qu'un
igneur Jésus-Christ, dans lequel
Trinité divine, qui n'est pas une
personnes, mais qui est analogue
existe dans l'homme, image et
ce de Dieu. Dans l'homme il y a
principe essentiel de vie, et une
corps matériel en ce monde et
ns le monde futur, dans lequel
, et par lequel elle se manifeste
n; ces trois choses, l'esprit, la
pération sont le Père, le Fils et
rit. Or, comme dans toute pensée
ue affection qui la provoque et
ıit, comme toute action est l'effet
té ou de l'affection qui opère par
s'ensuit que le Père est l'amour
ls la sagesse divine, et le Saint-
ération divine. De même encore
e effet doit être produit par
ause et pour la même fin, ainsi
choses, la fin, la cause et l'effet
ıe sorte de trinité. Swédenborg
re pas cette trinité comme arbi-
urative, mais comme très-réelle,
l'essence divine, et découlant de
vine sur toute chose. Quant à la
n, Swédenborg enseigne que,
Seigneur a glorifié son humanité
ıt aux puissances de l'enfer, qui
ıt, et en en triomphant, ainsi
n imitant le Seigneur dans sa
n, peut se régénérer peu à peu
urs de la grâce de Dieu; c'est-à-
devient capable de recevoir du
ne volonté et la sagesse par le moyen de Jésus-Christ, et cette disposition augmente de plus en plus, à mesure qu'il résiste au péché et s'exempte de le commettre.

Swédenborg enseigne que le Seigneur ne prédestine personne au ciel, ne condamne personne et ne punit personne; que sa grâce divine accompagne sans cesse tous les êtres, aidant ceux qui font des efforts sur la terre et coopèrent avec lui; soutenant et dirigeant les anges dans le ciel, et cherchant même à détourner les démons des maux qu'ils veulent faire. Cependant il ménage et laisse toujours dans une entière liberté la volonté de chacun; et il lui procure un secours qui lui laisse la faculté de se tourner volontairement vers le ciel ou vers l'enfer. Le salut, suivant Swédenborg, n'est pas la délivrance du châtiment, mais la délivrance du péché. Ceux qui agissent de concert avec le Seigneur, et qui affermissent en eux le principe du bien, deviendront des anges dans l'autre vie, et seront associés avec les anges; cette association constitue le ciel. Ceux qui résistent à la grâce de Dieu, et qui s'abandonnent à l'amour-propre, qui est la racine du mal, deviendront des démons, et c'est leur association qui constitue l'enfer. Dans le ciel comme dans l'enfer, il y a plusieurs sociétés, dirigées chacune par un principe particulier de bien ou de mal, chacun s'associant avec son semblable, tant en général qu'en particulier. Personne ne va dans l'autre vie entièrement bon ou mauvais; car dans ce monde les bons et les mechants peuvent soutenir des luttes avec des influences qui leur sont opposées, de telle sorte que les bons peuvent ainsi devenir meilleurs, et les méchants devenir bons; mais, après la mort, comme il ne peut plus y avoir de changement radical, le principe qui dirige chaque individu est rendu manifeste, et son caractère y est entièrement conforme. Le changement final est accompli par degrés, et tandis qu'il s'opère, les hommes décédés ne sont ni anges ni démons; Swédenborg les représente comme n'étant ni dans le ciel ni dans l'enfer, mais dans le monde des esprits; car, dans les écrits de cet illuminé, les esprits sont distingués des anges et des démons.

Relativement à la résurrection. Swédenborg enseigne qu'il n'y a pas de résurrection du corps matériel, mais du corps spirituel qui sortira du matériel; et que cela arrive généralement trois jours environ après la mort apparente, lorsque la chair devient roide, que tout mouvement a cessé, et que toute chaleur vitale est complétement évanouie. Suivant lui, le corps spirituel forme le corps matériel, et s'en sert comme d'un instrument tant qu'il réside en lui. Ainsi l'œil matériel ne voit que parce que l'œil spirituel voit par lui les objets matériels; les sens résident strictement dans l'organe spirituel; et ainsi des autres sens. De là, lorsque le corps spirituel ressuscite, il entre en possession parfaite des sens et des organes, et l'homme est encore parfaitement

homme. Ainsi le monde spirituel forme le monde matériel, et toutes les choses qui existent matériellement dans le monde matériel sont spirituellement dans le monde spirituel. Là les objets spirituels affectent les organes et les sens spirituels des hommes, comme les objets matériels affectent ici-bas leurs organes et leurs sens matériels.

C'est pourquoi, dit Swédenborg, la plupart de ceux qui meurent ne savent pas ce qu'ils seront à leur réveil dans un autre monde. Quant à ceux qui, dès cette vie, ont les sens ouverts, comme Swédenborg le dit de lui-même, ils voient clairement les personnes et les objets spirituels, comme les prophètes les voyaient dans leurs visions. C'est de cet état, disent les Swédenborgiens, joint à leur croyance dans l'influence active et constante que les esprits délivrés des corps ont sur les hommes qui y sont encore attachés, qu'est venue leur opinion sur le commerce des vivants avec les morts. Toutefois, les choses spirituelles n'ont pas une identité constante avec les objets matériels. Swédenborg les représente plutôt comme des apparences, qui changent avec l'état de ceux qu'elles concernent, qui existent par leur relation avec eux, et qui réfléchissent et manifestent exactement leurs affections et leurs pensées.

De ce principe, que les choses matérielles correspondent aux choses spirituelles et les représentent, est venue la doctrine des correspondances, d'après laquelle Swédenborg explique les sens spirituels de l'Ecriture, c'est-à-dire le sens dans lequel ceux qui sont dans le monde spirituel lisent la Bible. Il enseigne que ce sens spirituel est dans le littéral, comme le corps spirituel est dans le matériel, ou comme l'âme est dans le corps; que ce sens existe dans chaque mot et dans chaque lettre du sens littéral, lequel vient de lui et n'existe que par lui.

Swédenborg considère la nouvelle Jérusalem prédite dans l'Apocalypse, comme une église qui doit s'établir maintenant, et dans laquelle on connaîtra la véritable nature de Dieu et de l'homme, celle du ciel et de l'enfer, le sens de l'Ecriture, toutes choses qui sont pour nous des occasions d'erreur et d'ignorance. Dans cette Eglise, la connaissance acquise portera ses fruits, qui seront l'amour de Dieu et du prochain, et la pureté de vie. *Voy.* JÉRUSALÉMITES.

Swédenborg mourut à Londres en 1772; sa doctrine compte en Angleterre un certain nombre de sectateurs, qui ont fabriqué une liturgie; la forme de leur baptême est invalide, car ils disent en administrant ce sacrement : Je te baptise au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui est Père, Fils et Saint-Esprit; mais le plus grand nombre des Swédenborgiens se trouve dans les Etats-Unis, où ils sont répandus au nombre de 5000 environ dans 117 villes ou villages.

SWERNA-GANAPATI, nom sous lequel le dieu Ganésa était adoré autrefois dans l'Inde, par une secte qui n'existe plus.

SWETAMBARAS, une des deux sectes entre lesquelles se partage la do[...] Djaïnas. *Voy.* à l'article DIGAMBARA[...] ils diffèrent de ces derniers.

SWETOVID, SWIATOWID, WITCH ou **SWANTEWITE**, dieu adoré par les Slaves, à Arcona, vi[...] de Rugen, qui fut le dernier bo[...] paganisme dans le Nord. On racon[...] que l'Allemagne, le Danemark, la Norwége, l'Islande et même le [...] étaient depuis longtemps convertis [...]tianisme, quand, seule au mili[...] grand mouvement social et reli[...] avait soumis au joug évangéliq[...] les populations slaves et germani[...] de Rugen conservait opiniâtréme[...] cien culte et ses anciens dieux. pourtant elle avait écouté la parol[...] sionnaires chrétiens; elle avait m[...] mencé à se convertir et avait pris [...] tron saint Wit. Mais à peine les m[...] res furent-ils partis qu'elle oubli[...] messes. Les faux prêtres revinre[...] veillèrent dans le cœur des ha[...] vieilles superstitions. Les croix [...] sées, les chapelles détruites, et [...] patron de l'île, saint Wit, une id[...] trueuse qu'on appela *Swantewite* [...] *towid*.

Le temple de cette idole vénérée [...] le pays s'élevait au milieu de la v[...] cona. Il était bâti avec soin, peint [...] et orné de sculptures en bois. [...] qu'une porte d'entrée et deux enc[...] première, peinte en rouge de haut [...] seconde, ornée de quatre colonnes [...] de tapis, de tous côtés. Au fond de c[...] l'image de Swantewite, voilée par [...] c'était une statue de bois fort dur, d[...] deur colossale, portant sur ses épau[...] cous et quatre têtes. Deux de ces [...] saient face au peuple, la trois[...] tournée à droite et la quatrième [...] De chacune de ces quatre figur[...] une longue barbe crépue, et le[...] étaient frisés à la manière des [...] Dieu tenait de la main droite u[...] forme de corne, fait de différen[...] et son bras gauche était arrondi [...] arc. Une robe épaisse lui couvra[...] jusqu'aux genoux, et ses pieds [...] sur un bloc de pierre enfonc[...] sol. Sur sa hanche pendait u[...] épée dans un fourreau d'argent; [...] lui étaient sa selle et sa bride, c[...] deur démesurée. Un peu plus loin [...] sur les murailles des cornes de diff[...] maux sauvages, et les présents [...] argent qui avaient été offerts à c[...] che divinité.

Swantewite était tout à la fois [...] la guerre et le dieu de la fécondit[...] année, après la moisson, le peu[...] en foule lui rendre hommage. D[...] le chef des prêtres avait nettoyé [...] tuaire, où lui seul pouvait entrer [...] lui était pas même permis de re[...] chaque fois qu'il avait besoin de [...] haleine, il revenait à la porte du

l'air qui commençait à le suffo-
;ur de souiller la divinité par son
jour de la fête étant venu, tout
;e rassemblait autour du temple,
geait une grande quantité de bé-
être prenait la corne que le dieu
; sa main droite, et qui avait été
hydromel l'année précédente; il
lacer à la porte du temple, et, d'a-
›ection de la liqueur, il prédisait
la fécondité de l'année suivante;
'y avait que peu ou point d'hydro-
é, c'était un signe d'abondance;
liqueur avait tari notablement, il
tendre à une mauvaise récolte.
tiré, le prêtre versait l'hydromel
lu dieu, puis remplissait sa corne
ı, en faisant des prières pour ob-
ıdance, la richesse et la victoire.
prenait un gâteau de la taille d'un
t le plaçant entre lui et la foule,
ıit s'il en était entièrement caché.
t ainsi, l'épaisseur du gâteau pou-
ıcore considérée comme un signe
;e pour l'année suivante, sinon,
indice funesto. Il bénissait en-
ıuple au nom de Swantewite, et
à faire avec ferveur des sacrifi-
promettant en récompense qu'ils
ıujours vainqueurs sur terre et
On passait le reste de la jour-
s festins, et c'eût été une honte
s'enivrer.

ıtretien du temple, chaque homme
femme payaient un impôt annuel;
butin enlevé appartenait au dieu;
n lui avait consacré 300 chevaux,
que l'on gagnait par leur moyen
être offert. Il avait de plus un
rand cheval blanc, que le chef
s avait seul le droit de monter;
ssi pouvait lui couper le poil de
t de la crinière. On croyait que le
ıême prenait souvent ce cheval
ait la nuit combattre les ennemis
ar parfois, le matin, on trouvait
divin tout haletant à la porte du
couvert de sueur. A l'approche
re, on faisait de ce cheval un ora-
effet, on plantait six lances deux à
nt le temple; à chaque paire on
t transversalement une troisième,
pour que le cheval pût passer par-
s sauter. Après de longues et so-
ırières, le prêtre prenait le che-
ı bride, et le faisait avancer sur
ıngs de lances : si le cheval levait
e pied droit le premier pour pas-
; lances transversales, le présage
able, et l'on se décidait à la guer-
on tâchait de faire la paix.

nait quelquefois à cette idole des
prisonniers pour les offrir en sa-
les faisait mettre à cheval revê-
ır armure; on attachait ensuite à
ıux les jambes de l'animal; puis
ı feu à deux bûchers dressés de
té, on brûlait tout vif le cavalier
et la monture; ce sacrifice passait pour
très-agréable à Swantewite.

En l'année 1168, Waldemar I[er], roi de Danemark, irrité de l'arrogance des habitants de Rugen, résolut de les châtier, et s'avança vers l'île à la tête d'une nombreuse armée. Il mit le siége devant Arcona; mais cette ville, bâtie sur des rochers, était très-difficile à prendre, et ses habitants se défendaient avec opiniâtreté. Waldemar était déjà là depuis plusieurs semaines, et commençait à désespérer du siége qu'il avait entrepris, quand un soldat vint lui dire que la ville tomberait le jour de la fête de saint Wit. Ce jour-là, en effet, il s'introduisit par une ouverture souterraine dans une des tours de la forteresse, y mit le feu, et tandis que les assiégés travaillaient à éteindre l'incendie, les Danois s'élancèrent sur les remparts et entrèrent dans la ville. Le temple de Swantewite fut démoli et son image brisée en morceaux. Quand les habitants de Rugen virent que leur dieu n'avait pas même pu se préserver de cet outrage, ils cessèrent de croire en lui et se convertirent au christianisme.

SYCOMANCIE, divination pratiquée au moyen des feuilles de figuier. On y écrivait les questions ou propositions sur lesquelles on voulait avoir des éclaircissements; la feuille venait-elle à se dessécher après la demande faite au devin par le curieux, c'était un mauvais présage; et un heureux augure, si elle tardait à se faner.

SYENA-YAGA, sacrifice de l'épervier ou du faucon, mentionné dans les livres indiens. Il paraît qu'on l'offrait, en l'accompagnant d'imprécations, pour attirer la malédiction céleste sur un ennemi détesté.

SYLVAIN, dieu champêtre, qui présidait aux forêts chez les Romains. Quelques-uns le confondent avec Faune; d'autres le disent fils de ce dernier; d'autres enfin, fils de Saturne. C'était peut-être le Pan des Grecs, appelé *Egipan* ou Pan-Chèvre. Macrobe distingue trois Sylvains : l'un dieu domestique, ou Lare; l'autre, dieu champêtre, le même que Faune; le troisième, dieu oriental ou dieu Terme; ce dernier serait proprement le dieu Silvain; aussi lui attribue-t-on l'invention des limites. Servius dit que c'était là l'opinion commune, mais que, selon les philosophes, Sylvain était le dieu de la matière, qui est la masse et la lie des éléments, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grossier dans le feu, l'air, l'eau et la terre. On trouve Sylvain représenté tantôt avec les cornes et la moitié du corps de chèvre, tantôt avec la forme humaine tout entière. Ce dieu était fort honoré en Italie, où l'on croyait qu'il avait pris naissance, et qu'il avait régné pour le bonheur des hommes. Il avait plusieurs temples à Rome, un dans les jardins du mont Aventin, un autre dans la vallée du Viminal, et un troisième sur le bord de la mer, d'où il était appelé *Littoralis*. Ses prêtres formaient un des principaux colléges du sacerdoce romain. Les hommes seuls avaient le pouvoir de lui sacrifier. Au commence

ment on ne lui offrait que du lait; on lui immola ensuite un porc. On parait ses autels de branches de cyprès ou de pin. Sylvain était, suivant Noël, un dieu ennemi des enfants, et dont on leur faisait peur comme du loup, à cause de l'inclination qu'ont la plupart des enfants à détruire et à rompre les branches d'arbres; on le leur représentait donc comme un dieu qui ne souffrait pas impunément qu'on détériorât les objets qui lui étaient consacrés. — Sylvain était aussi regardé comme incube; aussi était-il la terreur des femmes en couches; elles imploraient contre lui la protection des divinités Intercido, Pilumnus et Deverra.

SYLVAINS, expression générique qui comprenait toutes les divinités champêtres, telles que les Faunes, les Satyres, les Silènes, les Pans, les Egipans, les Tityres, etc.

SYMBAQUES (συμβακχοι). C'était le titre de deux prêtres chargés de purifier Athènes dans la fête des Thargélies.

SYMBOLE. Les chrétiens appellent ainsi le sommaire des principales vérités qu'ils doivent croire de cœur et confesser de bouche. Ce mot est grec et veut dire *marque*, *signe;* on s'en servait autrefois pour désigner soit le mot d'ordre dont se servaient les soldats pour reconnaître le corps auquel ils appartenaient, soit la carte ou la lettre de recommandation au moyen desquelles on se faisait reconnaître dans les villes alliées, ou par les hôtes avec lesquels on entrait en rapport. L'Eglise l'a appliqué au formulaire des articles de la foi, parce qu'il est comme un signe par lequel on distingue ses véritables enfants. On compte ordinairement trois symboles, qui ne sont point opposés les uns aux autres, mais qui exposent avec plus ou moins d'étendue les principaux articles de croyance.

1° *Le Symbole des Apôtres;* c'est le plus court de tous; on l'attribue communément aux apôtres, et on croit qu'ils l'ont composé avant de se disperser dans toute la terre. Il fait partie des prières journalières des chrétiens; la plupart des Protestants l'ont conservé.

2° *Le Symbole de Nicée,* rédigé dans le premier concile de Nicée, tenu l'an 325, sous l'empereur Constantin; on y insiste sur la nature divine du Verbe, pour bien établir la foi catholique contre l'hérésie arienne. Ce Symbole fut adopté dans le concile de Constantinople, en 381; mais les Pères du concile y firent des additions touchant l'Incarnation, contre les Apollinaristes, et touchant le Saint-Esprit, contre les Macédoniens. Ils y traitent aussi de l'Eglise, dont les Pères du concile de Nicée n'avaient point parlé; d'où ce Symbole devrait plutôt être appelé de Constantinople que de Nicée. Afin de voir d'un seul coup d'œil quelles modifications il a subies, nous allons le reproduire ici, en faisant observer que les additions faites à Constantinople sont consignées ici en italique:

« Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, *créateur du ciel et de la terre,* de *toutes* les choses visibles et et en un seul Seigneur Jésus-Chri que de Dieu, né du Père *avant t cles*, Dieu de Dieu, lumière de lu Dieu de vrai Dieu, engendré e consubstantiel au Père, par leq qui est dans le ciel et sur la terre qui pour nous autres hommes et salut est descendu des cieux, s' *du Saint-Esprit, est né de la vi* s'est fait homme, *a été crucifié sous Ponce Pilate*, a souffert *et a* est ressuscité le troisième jour *Ecritures*, est monté aux cieux, *la droite du Père,* d'où il viendra *gloire* pour juger les vivants et *et son règne n'aura point de fin.* No aussi au Saint-Esprit, *Seigneur qui procède du Père, qui doit ê glorifié avec le Père et le Fils, qui les prophètes. Nous croyons une sainte, catholique et apostolique. fessons un baptême pour la rémis chés. Nous attendons la résur morts et la vie du siècle futur. Am*

Timothée, patriarche d'Alexan duisit, au VI° siècle, la coutume ce Symbole à la messe; le second Tolède, de l'an 589, ordonna la m pour l'Eglise latine, et cet usage jours conservé depuis; on le ré l'Evangile tous les dimanches, au lennelles, à celles des apôtres, de et à quelques autres. Le concile rence, en 1439, ajouta à ce Symb droit où il est dit que le Saint-Esp du Père, le seul mot *Filioque* parce que les Grecs se fondaien lence du concile de Constantinopl que le Saint-Esprit procédât du du Père; les Grecs présents au prouvèrent cette édition; mais suivante presque toute l'Eglise d' testa contre elle, en prétextant q pas le droit de rien ajouter à u rédigé par un concile; tandis qu de Florence n'avait pas agi autre concile de Constantinople, qui Symbole de Nicée des additions ment considérables. Les Anglica lement conservé ce Symbole a suivant, qui est rejeté par l'Eg pale des Etats-Unis.

3° *Le Symbole de saint Athana* communément au saint docteur d le nom, bien que d'autres le rapp gile, évêque de Tapse en Afrique vers la fin du V° siècle. Il est bea long que les précédents, et s'éten lement sur les mystères de la sai et de l'Incarnation. Il fut reçu vers l'an 850; l'Espagne et la Ge doptèrent environ 180 ans après. d'Angleterre le chantaient dans l il était répandu en 960 dans plu tons de l'Italie; enfin Rome l'adm Il fait maintenant partie de l'offic on l'a inséré dans l'office du dima les psaumes de Prime, et on

eurs, de la même manière que les

ions infidèles n'ont point de sym-
rement dit, à moins que l'on ne
nner ce titre à la profession de foi
ie qui consiste en cette formule :
qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu,
homet est son prophète. »
LES. Les Grecs appelaient quel-
mboles ce que nous nommons
Mais communément on emploie ce
s le sens de types, emblèmes, ou
ations de choses religieuses, divi-
orales, par des images ou des pro-
objets naturelles. Les symboles
me les mythes, destinés à rendre
à exposer une vérité d'un ordre
levé, par le moyen d'un intermé-
i la fasse mieux sentir que si elle
sous sa forme abstraite; mais, dans
e, cet intermédiaire est un signe
e à l'œil; dans le mythe, c'est le
Le premier emploie une démon-
matérielle, un objet de la nature par
ou une action; le second se sert
monstration orale, d'un récit. Dans
chrétienne, les sacrements, ces si-
les d'une grâce invisible, comme
saint Augustin, sont des symboles
des mythes; d'ailleurs les uns et
étaient également en usage dans
rs siècles du monde, et également
agir sur l'intelligence d'hommes
et peu faits au raisonnement. Ce-
bien que dans le christianisme
vélé aux hommes tout ce qui leur
saire de croire et de pratiquer, son
ur a jugé à propos d'établir et de
r des symboles perpétuels, tels
que nous venons d'énoncer, parce
t à la créature humaine un moyen
se procurer la grâce, et qu'il con-
bonté de Dieu que l'homme sût
avait acquise. C'est ainsi que l'eau
e est le signe de la régénération
; l'huile de la confirmation, le
le la force conférée par ce sacre-
espèces du pain et du vin dans
tie, le signe de la manducation
orps et du sang du Sauveur. Jésus-
les apôtres nous ont appris que
utes les pratiques, les cérémonies
les événements de l'ancienne loi
caractère symbolique qui prépa-
nouvelle. La liturgie, les sacrifices,
res et les purifications légales, les
acerdoce, le tabernacle, l'agneau
passage de la mer Rouge, la cir-
etc., étaient autant de types et de
de ce qui devait avoir lieu dans le
me, qui est le perfectionnement de
révélée.
it le P. Ravignan, en parlant du
e israélite, tous les événements
, révoltes, guerres, captivité, dé-
là, les splendeurs du temple unique
té sainte; là, le grand prêtre et ses
lévites avec leurs fonctions em-
es; là, ce culte si varié d'expiations
et de purifications, les holocaustes, les anathèmes, les sacrifices si divers et si multipliés, annonçaient, redisaient à l'avance, annoncent et redisent encore le rachat du monde si longtemps captif, courbé si longtemps sous un joug tyrannique; annonçaient et signifiaient cette Église une, sainte, immortelle, à laquelle tout devait bientôt accourir; cette Rome, mère et maîtresse de toutes les églises, ce pontife suprême, ces pasteurs, ces prêtres voués et consacrés à régénérer tous les peuples dans le sang de la victime sans tache, aux conditions si justes et si nécessaires de l'aveu, du repentir et de la peine réparatrice. Là, depuis Adam l'homme ancien, jusqu'à l'homme nouveau Jésus-Christ, toutes les gloires patriarcales et judaïques, rois, héros, sages, guerriers, pontifes, prophètes, désignent et prédisent quelques traits du législateur, du roi, du prophète, du pontife sauveur de la loi nouvelle. Abel, Isaac, Melchisédech, son sacrifice; Abraham, le vrai croyant, les véritables enfants de son Eglise; Isaïe et Jérémie, ses douleurs et ses souffrances; Moïse, sa loi; Josué, sa victoire; David et Salomon, sa royauté, sa sagesse et sa gloire; et, à côté de ces illustrations viriles, nous entrevoyons, dans de célèbres héroïnes, quelque ombre de cette Vierge mère, auguste réparatrice de laquelle devait naître le Sauveur Jésus. »

Le paganisme avait aussi ses symboles qui jouaient un grand rôle, surtout dans les mystères : tels étaient le phallus, le serpent et les autres objets renfermés dans la corbeille mystique, et qui sont analogues à ceux qui ont été conservés ou adoptés par la franc-maçonnerie moderne.

Il y a une autre sorte de symboles qui appartiennent à l'iconologie sacrée ou profane; ce sont les attributs que l'on donne aux personnages historiques ou mythologiques. Ces symboles varient suivant les différents systèmes de religion. (*Voy.* Attributs.)

SYMBOLISME, opinion qui réduit à de purs symboles tous les systèmes de religion. Cette école, qui nous menace en ce moment déjà, n'est pas nouvelle. Quelques auteurs chrétiens y ont même coopéré, bien qu'avec des intentions excellentes, et ont donné par là un fort mauvais exemple. Huet, évêque d'Avranches, dans sa *Démonstration évangélique;* Bergier, dans son *Origine des dieux du paganisme;* Court de Gébelin, dans son *Monde primitif;* l'abbé Plucne, dans son *Histoire du ciel;* Guérin du Rocher, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*, ont donné une impulsion dangereuse à la science, et préparé, sans le vouloir, les voies à Dupuis, qui, dans son *Origine de tous les cultes*, vint appliquer à nos croyances ces principes élastiques. Il y soutient en effet que le christianisme n'a rien d'*historique* ni de *réel* dans son établissement, que toute son histoire n'est que symboles et allégories, que l'on a ensuite personnifiés et changés en faits réels et authentiques. L'Allemagne est en ce moment saturée de ces malheureuses doctrines; on les trouve formulées en par-

ticulier dans la *Symbolique de Creuzer*, que M. Guigniaut a traduite et accommodée au goût et au génie français, sous le titre de *Religions de l'Antiquité.* Suivant ces écrivains, toutes les religions, et souvent même les histoires des peuples, ne sont que des mythes, de manière que tout le paganisme ne serait qu'un grand symbole, cachant les plus beaux et les plus profonds secrets de la nature.

SYMBOMES, *dieux qui ont un même autel*, soit parce qu'en effet on leur consacrait le même autel, soit parce que leurs autels respectifs étaient placés à côté l'un de l'autre dans le même temple. A Olympie, il y avait six autels, consacrés chacun à deux des plus grandes divinités. Ces dieux correspondaient aux *Dii consentes* des Romains.

SYMMACHIE, surnom que les habitants de Mantinée donnèrent à Vénus, parce qu'elle avait combattu pour les Romains à la journée d'Actium, la mollesse d'Antoine et sa passion pour Cléopâtre lui ayant fait perdre la bataille.

SYNAGOGUE. Ce mot signifie proprement congrégation ; et, comme celui d'Eglise chez les chrétiens, il exprime, soit l'autorité religieuse et la communauté de ceux qui professent la loi mosaïque, soit le lieu où les Juifs se réunissent pour prier ou pour enseigner. Le mot *synagogue* est grec ; en hébreu on dit *kehala*, *kéhilla*, église, *keneseth*, congrégation, ou *Beth-hakkeneset*, maison de la Congrégation.

Outre le temple de Jérusalem, il y avait dans la même ville plusieurs synagogues particulières, telles que celle des Alexandrins et quelques autres dont il est parlé dans le Nouveau Testament. Les docteurs ou rabbins enseignaient la loi dans ces synagogues qui servaient aussi d'écoles, et cela se pratiquait du temps de Jésus-Christ et des apôtres, qui s'y assemblaient avec les autres juifs, pour y écouter la lecture de la loi et les enseignements des rabbins. Comme on rendait aussi des jugements dans les mêmes lieux, on y gardait le même ordre que dans le grand consistoire. Il y avait donc un président, appelé en grec *Archisynagogos*, chef de la synagogue ; ceux qui étaient assis à ses côtés en forme de demi-cercle prenaient la qualité de *Zekénim*, ou anciens ; et, plus bas, sur d'autres siéges, les disciples qui étudiaient la loi. Ces derniers, qu'on appelait *Talmidé-Hakamim*, disciples des sages, étaient partagés en trois classes : on choisissait ceux de la première classe pour remplir la place des *Hakamim* ou sages ; ceux du second rang montaient alors au premier, et ceux du troisième au second. Le peuple était assis dans le parterre, qui correspondait à la nef de nos églises, sur des nattes ou des tapisseries. C'est de cet ordre établi dans les synagogues, que les premiers chrétiens paraissent avoir pris la disposition du clergé et du peuple dans les églises. Il y avait aussi dans le temple, et ensuite dans les synagogues, un ministre ou officier appelé *Schammas*, qui tenait la place de nos diacres ; et les Syriens se servent encore aujourd'hui du même mot pour désigner le diacre. Les Juif l'appellent *Khazan* ou inspecte chargé de surveiller tout ce qu dans la synagogue, et d'en ouvri les portes.

Les Juifs, dit Léon de Modène synagogues, qu'ils nomment éco ou grandes, dans une salle hau d'une maison, ou en un lieu sép ils peuvent, lorsqu'ils n'ont pas l construire des édifices élevés et Les murailles en sont blanches boisées, ou revêtues de tapisse sur les murs des passages de l' des sentences propres à réveiller Tout autour sont placés des banc seoir; et, en quelques-unes, il y armoires où l'on resserre les livr tements affectés à la prière. Au m des candélabres ou des lustres su plafond, ou bien des lampes et doles attachées à la muraille. A l' a des troncs où l'on dépose les au tinées aux pauvres.

Dans chaque synagogue, il y a l'orient une arche ou armoire ap en mémoire de l'arche d'alliance; ferme les cinq livres de la loi écrit sur vélin, avec de l'encre faite copiés avec un soin extrême. Les lesquelles est écrit le Pentateuque sues bout à bout avec les nerfs d' monde, et maintenues à chaque par deux bâtons ornés, sur lesqu roule et on les déroule, à mesure qu dans la lecture. Ce volume ainsi couvert d'une étoffe de lin ou de ment brodée. Au milieu ou à l'e synagogue, il y a une longue table pupitre, sur laquelle on déroule la loi, et qui sert aussi de chaire teur. Les femmes ne sont jamais hommes dans les synagogues; o pour elles des galeries élevées d'o vent tout voir sans être vues.

Dans les grandes villes, il y a s sieurs synagogues, tant à cause considérable de Juifs qui s'y tro parce que tous les Israélites n'ap pas au même rite. C'est ainsi qu'à a des synagogues pour le rite all est le plus répandu, et une pour tugais; ailleurs il y en a pour les pour les Orientaux.

La synagogue des juifs portug sterdam passe pour être la plus be au monde. Elle est bâtie à l'ori ville; elle a 150 pieds de longueu largeur, sans la cour et les murs Sa hauteur, jusqu'à la voûte, est d Deux galeries pour les femme dans toute la longueur de l'édifi et à gauche; et cinq rangs de lam rent pendant le sabbat. Le sanct pupitre sont d'un bois rare et préci l'Inde. Quatre Juifs distingués dan posèrent les quatre pierres ang fondement de ce temple, qui fut une grande solennité, le 2 août 167

célèbre l'anniversaire de cette dé-

au vieux Caire une synagogue fa-
'on prétend être établie depuis dix-
s. L'édifice n'a rien de remarqua-
'antiquité qu'on lui attribue, et
des églises des chrétiens du pays.
roient que la vieille tribune, d'où
autrefois coutume de lire la loi au
t située sur le tombeau du pro-
mie. Le respect qu'ils ont pour ce
s a engagés à ne plus se servir de
ne, et ils ont fait choix d'un autre
ur y lire la loi. Un voyageur assure
lans cette synagogue deux manu-
anciens du Pentateuque. Les Juifs
qu'ils en ont un autre de l'Ancien
, écrit tout entier de la main d'Es-
joutent que ce grand homme, par
'avait pas osé tracer le nom de
ns son ouvrage; mais, qu'après
ievé, il trouva ce saint nom écrit
une manière miraculeuse. Ils con-
récieusement ce manuscrit dans
de dix pieds de hauteur, voilée
leau magnifique, et ils entretien-
urs devant cette arche une lampe

zzani, de la compagnie de Jésus,
ans les Lettres édifiantes, la des-
'une synagogue des Juifs de la
est située à Kai-fong-fou, dans la
le Honan. Cette synagogue re-
cident, par la même raison que
Juifs d'Europe sont tournées vers
r Jérusalem est à l'occident de la
e est divisée en trois parties, en
nefs, ce qui donne à cet édifice
pport avec les églises d'Europe.
e et la plus sainte répond à l'*He-*
nctuaire des Juifs modernes, et
ore au *saint des saints* de l'Ancien
. C'est là qu'ils renferment les li-
loi de Moïse. Le chef de la syna-
i paraît remplir les fonctions de
re, a seul le privilége d'entrer dans
ré. Le P. Gozzani y vit douze ta-
faits en manière d'arche pour les
us des Juifs, et un treizième pour
és sur des tables, et environnés
petits rideaux. Chacun de ces ta-
renfermait les cinq livres du Pen-
u'ils appellent *King*, écrits sur de
hemins, et pliés sur des rouleaux.
e nef de cette synagogue corres-
te partie des synagogues d'Europe
la loi; mais le pupitre est rem-
une chaire. La troisième nef res-
ez au vestibule de l'ancien temple;
inaire y vit un grand nombre de
destinées à brûler des parfums.
TISTES, c'est-à-dire *pacificateurs*,
Luthériens, qui, voyant la foule
qui s'élevaient parmi les nouveaux
urs, prétendaient les réunir dans
octrine; mais leurs efforts furent
que secte regarda les pacificateurs
s hommes qui trahissaient la vé-
la sacrifiaient lâchement à l'amour

de la tranquillité. Toutes les sectes réformées se haïssaient et s'anathématisaient mutuellement, comme elles haïssaient et anathématisaient les catholiques. Georges Calixte fut un des plus zélés promoteurs du syncrétisme, et il fut attaqué par ses ennemis avec un emportement extrême.

SYNERGISTES, autre branche de Luthériens qui disaient que l'homme pouvait contribuer en quelque chose à sa conversion; cette doctrine, contraire aux principes de Luther, était appuyée par Mélanchthon.

SYNIA, déesse de la mythologie scandinave; elle était la portière du palais des dieux, et fermait la porte à ceux qui n'avaient pas le droit d'y entrer. Elle présidait aussi aux procès où il s'agissait de nier quelque chose par serment; d'où était venu le proverbe: *Synia est auprès de celui qui va nier.*

SYNODE. 1° Le mot *synode* exprime en grec la même chose que *Concile* en latin, d'où on les prend indifféremment l'un pour l'autre pour désigner les assemblées ecclésiastiques réunies pour délibérer sur la foi ou sur la discipline. Le concile général de Trente se donne presque partout la dénomination de synode. Cependant plusieurs écrivains ecclésiastiques ont voulu établir une distinction entre les mots *concile* et *synode*, réservant le premier pour les conciles généraux, et employant l'autre pour exprimer l'assemblée des églises particulières, soit d'une nation, soit d'une province, soit d'un diocèse; d'où les dénominations de synode national, synode provincial et synode diocésain. Cependant les synodes nationaux et provinciaux ont presque partout été appelés conciles; ce qui n'est jamais arrivé pour les synodes diocésains: ces derniers n'étant que la réunion des curés et des prêtres d'un diocèse sous la présidence de leur évêque, on ne peut rien y décider avec autorité relativement à la foi, et on n'y peut traiter que les points de discipline qui regardent les ecclésiastiques et les fidèles du diocèse. Si l'on tenait absolument à établir une distinction entre concile et synode, relativement à une assemblée d'évêques, nous dirions que le *concile* est une assemblée convoquée extraordinairement et pour un motif déterminé, tandis que le *synode* est la réunion des prélats d'une nation ou d'une province à des époques fixes, et en vertu d'un règlement antérieur.

C'est en effet le vœu de l'Eglise exprimé et renouvelé plusieurs fois par ses conciles, que chaque année les évêques tiennent dans leur diocèse un synode particulier avec les prêtres soumis à leur juridiction, et que tous les trois ans le métropolitain convoque dans sa province un synode provincial. Ce synode représente l'église de la province; l'archevêque y préside en qualité de chef de cette église. Lui seul a le droit de le convoquer; il le fait par des lettres circulaires adressées aux évêques ses suffragants, et à tous ceux qui ont le droit d'assister à cette assemblée. Le mandement de convocation est affiché à la porte de la cathédrale un mois ou deux

avant l'ouverture; mais les trois derniers dimanches, les curés des paroisses doivent disposer les fidèles à la dévotion, au jeûne et à la pénitence, afin que Dieu répande sa bénédiction sur le synode, et l'anime de son esprit.

La veille de l'ouverture du synode, on sonne toutes les cloches de la cathédrale et des autres paroisses de la ville. Le lendemain tout le clergé se rend de bonne heure chez l'archevêque, et se revêt des ornements convenables. Ceux de l'archevêque sont l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole et la mitre archiépiscopale; ceux des évêques, le rochet, le pluvial et la mitre épiscopale; ceux des abbés le pluvial et la mitre simple; les chanoines ont les vêtements ecclésiastiques propres à leur ordre; tous ces ornements sont de couleur rouge. L'assemblée marche processionnellement vers l'église au son des cloches: lorsqu'elle est entrée dans l'église, on chante la messe du Saint-Esprit, qui est célébrée par l'archevêque; la messe finie, le métropolitain quitte ses vêtements sacerdotaux, prend la chappe ou pluvial, se met à genoux devant l'autel, et chante une antienne avec son clergé; puis chacun prend place dans l'ordre suivant: l'archevêque a son siége proche de l'autel, sur une estrade; les évêques se placent vis-à-vis de lui en demi-cercle; les abbés et les autres membres du clergé sont assis derrière les évêques; on doit y appeler quelques théologiens éclairés; mais ils n'y ont pas voix délibérative: ils servent seulement de conseillers à l'assemblée et donnent leur avis. A la fin de chaque session, le métropolitain ayant la croix devant lui, bénit l'assemblée. A la fin de la dernière, on confirme solennellement tous les décrets du synode, et un diacre dit: *Recedamus in pace*, retirons-nous en paix. Le métropolitain reçoit ensuite les suffragants au baiser de paix; et ceux-ci font entre eux la même cérémonie; puis on se retire et on s'occupe de la publication des décrets du synode.

2° Plusieurs communions protestantes sont régies par des assemblées appelées *synodes*, qui sont regardées comme la plus haute autorité ecclésiastique de la secte. Les calvinistes avaient autrefois en France des synodes nationaux et des synodes provinciaux; à ceux-ci étaient subordonnées les classes, que l'on appelait aussi colloques. Ces classes étaient des assemblées de quelques églises de la province, qui se tenaient deux ou quatre fois l'année, selon l'urgence. A ces classes ou colloques se trouvaient un ou deux ministres de chaque église avec un ancien. On les assemblait pour terminer ou régler ce qui n'avait pas été défini dans le consistoire; mais ce que la classe ne pouvait définir était ensuite porté au synode provincial, ou même au national, si l'affaire était assez importante pour cela. Le synode a seul le droit d'ordonner les classes, à moins qu'il ne survienne des affaires si pressées qu'on ne puisse attendre ses ordres. Alors il est permis à l'église synodale, c'est-à-dire à celle qui a droit d'envoyer des députés au d'écrire des lettres circulaires à cir églises voisines, pour obtenir à la des suffrages la permission de c une classe. On doit écrire à ce quinze jours avant la convocation de et chacune doit envoyer un past ancien, et, autant que faire se peut mes députés qui auront assisté a synode.

Les synodes des Calvinistes de se tiennent régulièrement deux foi vers le mois de mai et vers le moi tembre. Le ministre député mêm un ou deux anciens. Chaque syn président ou modérateur et un ou crétaires; ces assemblées commen nissent par la prière. C'est dans ce que l'on débat les points de doct discipline, que l'on examine les as ministère, et qu'on ordonne ceux jugés capables.

3° On appelle en Russie *très-sai* un conseil mi-partie d'ecclésiastiq laïques, qui préside à toutes les aff gieuses, sous l'inspection d'un g reur représentant l'empereur. Ce remplace l'ancien patriarche de Ru la puissance était rivale de celle fut institué en 1721 par Pierre le G

4° Il y avait chez les anciens un sy pollon, espèce de confrérie où l'o des gens de théâtre appelés scénique tes, des musiciens, des joueurs d'ins Cette société était fort nombreuse parmi eux Marc-Aurèle Septentrion d'Auguste, le premier pantomim temps, qui était prêtre du synode et parasite du dieu.

SYNOECIES, fête grecque, in l'honneur de Minerve, à l'occasion nion des Athéniens en une seule ci que la déesse de la sagesse ava inspirer à Thésée: on la célébrai ans, le 16 du mois Hécatombéon, respond à notre mois de juillet.

SYNTHRONES. On donnait ce Egypte, aux dieux qui étaient r assis sur le même trône et qui a aux mêmes hommages. Souvent porta un roi, un empereur sur le m avec une ancienne divinité, et on les deux personnages dans le m L'empereur Adrien donna le tit *thrône* à son favori Antinoüs, l mit au rang des dieux. Par une toute politique, la divinité princi nome était adorée comme divinité dans le nome le plus voisin.

SYNUSIASTES. On a donné ce hérétiques qui n'admettaient qu' substance et une seule nature Christ. Les Synusiastes niaient qu eût pris un corps dans le sein d Vierge; soutenant qu'une partie d Verbe divin s'y était changée en corps. Ainsi ils disaient que Jé n'était pas consubstantiel à son P

t à la divinité, mais aussi quant
té et au corps.
NE (Déesse). Du temps de Lucien,
lans la Syrie une ville appelée
ou *la ville sacrée*. Elle était sur-
e par un temple fameux, objet de
on de tous les peuples voisins, et
grande déesse de Syrie. Lucien,
cieux, et Syrien de nation, a fait
hes curieuses sur cette déesse, sur
, sur les cérémonies qui s'y pra-
et sur les fêtes qu'on y célébrait.
témoin oculaire d'une partie des
il raconte. Il avait appris les au-
lus anciens prêtres du temple.
s traduire très-librement ce qu'il
et dans son *Traité de la déesse de*
s avoir fait une courte énuméra-
ncipaux temples qui se trouvaient
rie : « Il n'y en a point, conclut-il,
is respectable ni plus auguste que
l'on voit dans la ville sacrée. On
s ce temple des ouvrages rares et
les offrandes vénérables par leur
les statues dignes des dieux qu'el-
entent, et qui annoncent d'une
nsible la présence de la divinité;
voit suer et se mouvoir. Elles
ême des oracles; et souvent, le
it fermé, on y entend de grands
nple l'emporte encore par ses ri-
tous ceux que je connais. En
abes, les Phéniciens, les Babylo-
peuples de Cilicie, de Cappa-
ssyrie, y apportent à l'envi des
J'ai entré dans le lieu sacré où
es trésors du temple; j'y ai vu un
digieux de riches habits, et des
l'or et d'argent. Pour ce qui regarde
les assemblées, il n'y a point de
on en célèbre un si grand nombre.
hé avec le plus grand soin combien
'années que ce temple était cons-
elle était la déesse qui y était ho-
i les réponses que m'ont faites
plus instruits que j'ai consultés:
ont mystérieuses et sacrées, les
res et probables; quelques-unes
uses; plusieurs sont conformes
les barbares: il y en a qui s'ac-
c les opinions des Grecs. Je les
utes, quoique je ne les approuve

ord un grand nombre de person-
nt la fondation du temple à ce
le Scythie, qui seul se sauva du
ec sa femme et une couple de
pèce d'animaux, par le moyen
e où il s'enferma avec tout son
bout de quelque temps, il se fit,
s qu'habitent aujourd'hui les peu-
ille sacrée, une prodigieuse ou-
absorba toutes les eaux qui cou-
rre. Alors Deucalion, en mémoire
ement, éleva sur cette même ou-
temple dédié à Junon. J'ai vu
ture, qui est en effet sous le tem-
e si elle a été grande autrefois;
is, c'est qu'elle est actuellement
fort petite. Ceux qui racontent cette histoire apportent pour preuve une cérémonie qui se pratique dans le temple deux fois par an. Une grande multitude de personnes de Syrie, d'Arabie et d'au delà de l'Euphrate, vont à la mer, et en rapportent de l'eau qu'elles répandent dans le temple : cette eau tombe dans l'ouverture dont j'ai parlé, qui, quoique fort petite, la reçoit cependant toute. Ils prétendent que Deucalion a institué cette cérémonie en mémoire du déluge et de la manière dont il finit.

« D'autres veulent que le temple de la ville sacrée soit l'ouvrage de Sémiramis, cette fameuse reine de Babylone, et qu'elle l'ait consacré, non pas à Junon, mais à sa mère Dercéto. J'ai vu en Phénicie la statue de Dercéto; sa forme est extraordinaire : elle est moitié femme et moitié poisson; au lieu que la déesse de Syrie est femme depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils manquent d'ailleurs de bonnes raisons pour prouver leur sentiment. De ce que les habitants de la ville sacrée s'abstiennent de poisson et ne mangent jamais de colombe, ils veulent conclure que Sémiramis a bâti le temple, et que Dercéto en est la déesse, parce que Sémiramis, dans sa vieillesse, fut changée en colombe et que Dercéto a la forme d'un poisson. Pour moi, quand j'accorderais que c'est Sémiramis qui a fait construire le temple, je nierais toujours qu'il soit consacré à Dercéto; car il y a beaucoup de gens, parmi les Egyptiens, qui s'abstiennent de poisson, et cependant ce n'est pas pour l'amour de Dercéto. Voici une autre opinion que je tiens d'un homme sage et instruit. Selon lui, Cybèle est la déesse qu'on honore dans ce temple, et ce temple est l'ouvrage d'Atis, ce jeune Lydien qui passe pour l'instituteur du culte de Cybèle. Ce malheureux jeune homme, après avoir été privé de la moitié de son existence, par le ressentiment de Cybèle, prit un habit de femme, et parcourut divers pays, racontant sa triste aventure, et faisant des sacrifices à Cybèle. Etant arrivé en Syrie, et les habitants d'au delà de l'Euphrate ne voulant recevoir ni lui ni ses sacrifices, il s'arrêta dans la ville sacrée, et y bâtit le temple en question. On pourrait croire, à plusieurs signes, que la déesse de Syrie n'est autre que Cybèle; car elle est représentée portée sur des lions, tenant en main un tambour, et ayant une tour sur la tête. Les Lydiens donnent les mêmes attributs à Cybèle. L'auteur de ce sentiment ajoutait encore que les prêtres du temple, qu'on appelle *galles*, se faisaient eunuques, pour imiter Atis et honorer Cybèle, et non pas pour l'amour de Junon.

« Ce discours me parut spécieux; mais il ne me persuada pas; car je rapporterai bientôt une autre raison de cette mutilation, qui semble plus digne de foi. Je préférerais l'opinion de ceux qui disent avec les Grecs, que Junon est la déesse, et Bacchus le fondateur du temple. En effet, Bacchus, allant en Ethiopie, passa par la Syrie. D'ailleurs, on trouve dans le temple plusieurs signes auxquels on peut reconnaître que c'est l'ou-

vrage de Bacchus : tels sont les riches habits à la mode des barbares, les pierreries des Indes, les cornes d'éléphant que Bacchus apporta d'Éthiopie. On voit aussi dans le vestibule deux Priapes d'une grosseur extraordinaire, qui portent cette inscription : « Bacchus a consacré ces Priapes à Junon, sa marâtre. » Cela pourrait suffire. Ajoutons encore que les Priapes font partie du culte que les Grecs rendent à Bacchus; que, dans les fêtes de ce dieu, on porte en procession de petits hommes de bois qui ont un membre viril fort grand : or la même chose se retrouve dans le temple de la déesse de Syrie. A droite, on voit un petit homme d'airain assis, qui est remarquable par la grandeur de son membre viril; cela suffit pour ce qui regarde les premiers fondateurs du temple. Parlons maintenant de l'édifice, tel qu'il subsiste aujourd'hui; car le temps n'a pas respecté celui qui avait été construit par Bacchus. Ce temple que l'on voit présentement est l'ouvrage de Stratonice, femme d'un roi d'Assyrie....

« Essayons maintenant de donner au lecteur quelque idée de la structure et des ornements de ce fameux temple de la déesse de Syrie. Il est bâti sur une colline, au milieu de la ville, et tourné vers l'orient. L'architecture est d'ordre ionique. On voit dans le vestibule ces deux Priapes dont nous avons parlé, et qui ont trois cents aunes de hauteur. Tous les ans, il y a un homme qui monte sur un de ces Priapes. Les uns disent que c'est pour converser de plus près avec les dieux; les autres, que c'est pour imiter ce qui arriva au temps du déluge, lorsque les hommes, pour se sauver, montèrent sur les arbres et sur les plus hautes montagnes: pour moi, je pense que cette cérémonie se fait en l'honneur de Bacchus, et pour imiter les hommes de bois que les Grecs ont coutume de mettre sur les Priapes qu'ils consacrent à Bacchus. Voici la manière dont on monte sur ces Priapes. Une même corde environne le Priape et l'homme : celui-ci, appuyant l'extrémité de ses pieds sur de petits morceaux de bois qui s'avancent sur la surface du Priape, monte ainsi jusqu'au haut, soulevant en même temps avec lui la corde, comme un cocher soulève les rênes de ses chevaux. Arrivé sur le sommet, il jette en bas une autre corde, par le moyen de laquelle il attire à lui tout ce qui lui est nécessaire, comme du bois, des habits et des vases. Il s'arrange ensuite, et fait en quelque sorte son nid sur ce Priape; car il doit y demeurer pendant l'espace de sept jours. Une foule de dévots viennent apporter des offrandes et se recommander aux prières de celui qui est au haut du Priape. Un homme, qui se tient au bas, reçoit leurs présents, et crie leurs noms à celui qui est en haut : celui-ci se met aussitôt en prières, et recommande aux dieux chacun de ceux qui ont apporté des offrandes. Pendant sa prière, il sonne une cloche qui rend un son aigu et perçant. Il lui est expressément défendu de s'endormir; et, s'il se laissait aller au sommeil, un

scorpion monterait aussitôt et l
d'une étrange manière. J'ignore
mystère de ce scorpion : il me se
la crainte de tomber est suffisante
cet homme éveillé.

« Les portes et le toit de cet au
fice brillent de l'éclat de l'or. C
métal est prodigué dans l'intérieu
ple. L'air qu'on y respire est cha
les parfums de l'Arabie. Longte
d'entrer dans le temple on sent
délicieuse; et les habits la conse
temps après qu'on en est sorti.
est divisé en deux parties. La pr
est la plus vaste, est pour le peu
est une espèce d'escalier, où l'on
quelques degrés, et dont l'entré
mise qu'aux seuls prêtres. On vo
sanctuaire les statues d'or de Ju
Junon. Jupiter est assis sur des
Junon est montée sur des lions. D
elle tient un sceptre, de l'autre
nouille. Sa tête est couronnée
et surmontée d'une tour. Elle a p
ture cet admirable ceste que les p
buent à Vénus. Elle est couverte
nombre de pierres précieuses,
quelles il y en a une bien remarq
jette pendant la nuit une lumière si
tout le temple en est éclairé; mais l
fait perdre son éclat. Ce qu'on adm
culièrement dans cette statue de Ju
que, de quelque côté que vous l'e
elle vous regarde toujours. Entre
Junon il y a une autre statue d'
sait qui elle représente, car elle
pagnée d'attributs qui convienn
sieurs divinités différentes. Les u
que ce soit Bacchus; les autres
Une colombe d'or, placée sur sa t
croire à quelque-uns que c'était
A gauche, en entrant dans le tem
le trône du Soleil; mais on y cher
sa figure. Les habitants de la ville
représentent par des statues que
tés que l'on ne peut pas voir,
ridicule que l'on veuille imiter la
soleil et de la lune, qui chaqu
présents à nos yeux. On trouve
statue d'Apollon. Voici, au sujet d
tue, un fait dont j'ai été témoin
Pendant que les prêtres la portaien
épaules, elle s'élevait tout à cou
et avançait sans être soutenue. A
tue d'Apollon on rencontre celle d
Mercure et de Lucine. Voilà ce q
particulier dans l'intérieur du te
dehors on voit un grand autel d'
lequel il y a une infinité de petit
d'airain, qui représentent divers pe
illustres. On remarque celle de S
qui semble montrer le temple de
Voici la raison de cette attitude. S
enivrée de sa grandeur, avait ordo
sujets de l'adorer préférablement à
déesses, et même à Junon. Elle f
mais son orgueil fut puni par des
cruelles et par des disgrâces de tou
Elle reconnut alors sa faute, et, pou

re cette statue, où elle est repré-
ntrant le temple de Junon, comme
rtir les peuples que c'est à cette
ie les honneurs divins sont dus.
statues n'ont rien de remarquable.
rvis du temple paissent un grand
e bœufs, de chevaux, d'ours et de
semblent avoir perdu leur férocité
et qu'on regarde comme des ani-
rés. Le temple est desservi par un
rodigieux de prêtres, qui sont
blanc. On élit chaque année un
rand prêtre, qui est distingué des
une robe de pourpre et une tiare
ffre deux sacrifices par jour, l'un à
autre à Junon. On sacrifie à Jupi-
ence; mais le sacrifice offert à Ju-
compagné du son des flûtes et d'un
de plusieurs voix. Non loin du
un lac où l'on nourrit un grand
poissons, parmi lesquels il y en a
gieusement gros. Ils ont chacun
, et ils viennent quand on les ap-
lac est très-profond. On voit au
autel de pierre, qui, au premier
l, paraît flotter et être porté sur
de l'eau. Le vulgaire le croit ainsi;
, je pense qu'il y a dessous une
lonne qui le soutient. Cet autel est
ouronné et parfumé. Chaque jour
dévots qui vont à la nage y faire
es, et qui le parent de guirlandes.
sur ce lac plusieurs fêtes; et
transporte les statues qui sont
mple. Celle de Junon entre la pre-
s le lac; car on est persuadé que,
apercevait le premier les poissons,
aient tous sur-le-champ. La plus
de toutes les fêtes que l'on célèbre
lle sacrée est celle qu'on appelle
ou, selon d'autres, *le flambeau*:
uoi elle consiste. Au commence-
rintemps, on coupe un grand nom-
es que l'on entasse dans le parvis
. On attache à ces arbres des chè-
brebis, des oiseaux et plusieurs
maux vivants. On y mêle des étof-
uses et divers ouvrages d'or et
puis on promène autour de ce bû-
tatues des dieux; ensuite on y met
tout ce qui le compose est réduit
s. Cette fête attire dans la ville sa-
ncours prodigieux de peuples, qui
le la Syrie et des pays voisins.
anger que la dévotion amène dans
la ville sacrée doit d'abord se raser la tête et les sourcils. Il immole ensuite une brebis, et se régale de la chair. Il réserve seulement les pieds et la tête avec la toison; après quoi, il se met à genoux sur la toison, pose sur sa tête les pieds et la tête de la victime; et, dans cet état, il prie les dieux d'agréer ce premier sacrifice, promettant de leur en offrir un plus considérable le lendemain. Lorsqu'il s'en retourne, il faut qu'il couche sur la dure pendant tout le voyage, jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez lui. Il y a dans la ville sacrée des hôtes chargés de recevoir les pèlerins de telle ville en particulier, quoique communément ils ne les connaissent pas.

« Ce n'est pas l'usage, dans la ville sacrée, qu'on immole les victimes dans le temple. On présente l'animal à l'autel, on le ramène ensuite chez soi, et là on l'égorge. Quelquefois, après qu'on a couronné les victimes, on les précipite du haut du vestibule du temple, et elles meurent de cette chute. Il y a des dévots fanatiques qui immolent de cette manière leurs propres enfants, excepté qu'ils les précipitent enfermés dans un sac. Ils joignent à cette action dénaturée des invectives non moins barbares contre ces créatures innocentes, en disant qu'ils ne les regardent plus comme leurs enfants, mais comme des bêtes.

« Les habitants de la ville sacrée ont coutume de se faire imprimer des marques avec un fer chaud, les unes sur la paume de la main, les autres sur le cou, comme une marque de leur dévouement à la grande déesse.

« Les jeunes gens, avant de se marier, se coupent la barbe et les cheveux, les enferment dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel ils gravent leur nom; puis ils les déposent, comme une offrande, dans le temple de Junon. J'ai pratiqué autrefois cette cérémonie dans ma jeunesse; mes cheveux et mon nom sont encore dans le temple. »

SYRINGES. Ammien Marcellin appelle ainsi des grottes souterraines et pleines de détours que des hommes initiés dans les mystères religieux avaient creusées en divers lieux avec des soins et des travaux infinis, dans la crainte que le souvenir des cérémonies de la religion ne se perdît. A cet effet, ils avaient sculpté sur les parois des figures d'oiseaux, de bêtes féroces et d'autres animaux, ce qu'ils appelaient caractères hiérographiques ou hiérogliphiques.

T

[Cherchez par Th les mots que l'on ne trouve pas par T simple, et *vice versa*.]

VA-MATA, déesse adorée dans
d'Hawai ou des Sandwich. Son nom
elle dont les yeux sont toujours en
t.

A, un des principaux dieux adorés
par les Taïtiens, qui le regardaient
créateur de leur contrée. Lors-
qu'il lui plut de construire l'univers, il sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre, appelée Taïti, et les fragments qui s'en échap-

pèrent donnèrent lieu aux îles environnantes, et à mesure qu'il devint vieux, il ajouta les rochers qui en forment la base, les arbres et les plantes qui les recouvrent, et les animaux qui y vivent. Au reste les traditions variaient beaucoup au sujet de Taaroa ; les uns le regardaient comme le premier des dieux, enfants de la Nuit. D'autres en faisaient un esprit ou un oiseau, inférieur à *Tane*, le père, et à *Oro*, le fils, avec lequel il formait une triade divine. Quelques sages prétendaient que Taaroa n'était qu'un homme déifié après sa mort ; d'autres le regardaient en même temps comme créature et comme dieu. On lui donnait pour femme *Ofeou-feou-maiterai*, engendrée également de la nuit ; d'autres fois il est considéré comme ayant contracté un mariage mystique avec Tane, le dieu père ; et de cette union seraient venus six enfants, savoir : *Arii*, l'eau fraîche ; *Timidi*, la mer ; *Aoua*, les rivières ; *Matai*, le vent ; *Arii*, le ciel ; *Eo*, la nuit. Taaroa enfanta ensuite *Mahanna*, le soleil, et une fille nommée *Toonou*, qu'il donna en mariage à ce dernier. *Voy*. COSMOGONIE, au *Supplément*.

Les Taïtiens pensaient que les âmes, à leur sortie du corps étaient saisies par Taaroa, ou le dieu esprit ailé, qui les avalait pour en purifier la substance, et la pénétrer de la flamme céleste et éthérée que les dieux seuls peuvent donner. Alors ces esprits purs, débarrassés de leur enveloppe terrestre, erraient autour des tombeaux, et avaient des prêtres destinés à leur présenter des offrandes et à les apaiser par des sacrifices.

TAAUT, divinité phénicienne ; c'était, suivant Sanchoniaton, un des descendants des Titans, et le même qu'Hermès Trismégiste. C'est lui qui inventa les lettres. *Voy*. HERMÈS, THOTH.

TAAZIA, c'est-à-dire *deuil*, nom que les Schiites de l'Inde donnent à la grande fête du *Deha*, qu'ils célèbrent les dix premiers jours du mois de Moharrem, en commémoration de la mort de l'imam Hoséin. Ils donnent le même nom aux représentations de la mort de cet imam, et aux chapelles funéraires qui renferment son catafalque, et dans lesquelles ils se rassemblent pour pleurer sa mort. *Voy*. DÉHA, IMAM-BARA.

TABASKET ou TABASKI, fête que les Wolofs et les autres nègres mahométans, célèbrent en mémoire du sacrifice d'Abraham ; ils immolent alors un bélier noir qu'on mange en commun, et dont on réserve les quatre pieds pour fêter le premier jour de l'année suivante. Quelquefois ce sacrifice se fait d'une manière très-solennelle, et on mène processionnellement les victimes au lieu où elles doivent être immolées. Voici la description d'une de ces cérémonies. Quelque temps avant le coucher du soleil, on vit paraître cinq marabouts, marchant de front, revêtus de tuniques blanches, et armés de longues zagaies. Deux nègres conduisaient devant eux cinq bœufs choisis parmi les plus beaux et les plus gras du pays ; ils étaient ornés de feuillages et revêtus de fine toile de [illegible]. Après les marabouts venaient les chefs des villages, parés de leur [illegible] habits, et armés de sabres ou d[illegible] quelques-uns portaient un bou[illegible] naient ensuite les habitants des vi[illegible] chant cinq de front et armés co[illegible] chefs. Ils se rendirent en cet ord[illegible] de la rivière ; là, on attacha les [illegible] les pieux : le premier des mara[illegible] posa sa zagaie à terre, étendit se[illegible] l'Orient, et s'écria trois fois, *Sala*[illegible] lut à toi ! Les autres marabouts e[illegible] tant, et on procéda à la prière. [illegible] fut terminée, chacun reprit ses [illegible] nègres qui avaient amené les bœu[illegible] versèrent sur la terre, et enfonc[illegible] le sable une de leurs cornes, en [illegible] de leur tourner la tête du côté d[illegible] Dans cet état ils les égorgèrent ; [illegible] que le sang coulait, ils leur jetta[illegible] ble dans les yeux, dans la crai[illegible] animaux ne tournassent leurs r[illegible] ceux qui les immolaient, ce q[illegible] pour eux un mauvais présage. [illegible] cha ensuite les victimes, on l[illegible] et les habitants de chaque village [illegible] rent leur bœuf pour le faire cui[illegible] se termina par un folgar, sorte [illegible] pour laquelle les nègres sont pas[illegible]

TABÉIS, c'est-à-dire *adhérents*, [illegible] quelques musulmans établissent [illegible] rence entre les *Ashabs*, ou compag[illegible] prement dits de Mahomet, qui o[illegible] conversé avec lui, et ceux qui, tou[illegible] de son temps, n'ont pas eu le bon[illegible] voir ; ce sont ces derniers qu'on n[illegible] *béis*, quelques-uns d'entre eux [illegible] lui ont écrit, ou lui ont fait savoi[illegible] version à l'islamisme.

TABERNACLE. 1° C'était chez [illegible] Israélites, une sorte de temple po[illegible] ils firent usage pendant près de 5[illegible] qu'à ce que Salomon eût fait co[illegible] temple à Jérusalem. Bien qu'il f[illegible] ce n'en était pas moins un é[illegible] considérable ; mais on pouvait le [illegible] facilement et en transporter les [illegible] leurs, lorsque l'on changeait de c[illegible] Dieu lui-même avait tracé à Moïs[illegible] les dimensions du tabernacle. Sa [illegible] un carré oblong, qui avait trente [illegible] longueur, dix de largeur et autant [illegible] Il consistait en deux appartemen[illegible] reculé se nommait *le Sanctuaire* [illegible] *des saints* ; l'autre était appelé le [illegible] ou simplement *le Saint*. Ces deu[illegible] ments étaient séparés par une [illegible] quatre colonnes en bois d'acaci[illegible] couvertes d'or, et posées sur de[illegible] ments d'argent. Au haut de ce[illegible] était attaché avec des crochets c[illegible] deau richement brodé. A l'entr[illegible] saint, il y avait une autre rangée [illegible] lonnes sur des piédestaux d'airai[illegible] met de ces colonnes supportait un [illegible] rideau qui empêchait ceux du [illegible] voir ce qui se passait dans l'in[illegible] lieu saint. Tout l'édifice était ferr[illegible] du septentrion, de l'occident et d[illegible] des planches de bois d'acacia, c[illegible]

r et revêtues de riches tapisseries ; le l'orient, il n'était fermé que par rideau dont nous avons parlé. Il gner une obscurité assez profonde deux appartements, surtout dans fond, car l'Ecriture sainte ne fait d'aucune fenêtre ni ouverture prans la boiserie ; le jour n'y pouvait iétrer que lorsque les courtines oulevées. L'arche d'alliance était ans le sanctuaire ou le Saint des .e lieu saint renfermait le chandept branches, la table des pains de on, et l'autel des parfums. Quant s destinés aux sacrifices, ils étaient ns un parvis à ciel ouvert, situé vistrée du tabernacle.

ppelle tabernacle chez les chrée armoire placée au milieu de l'austinée à renfermer la sainte Euchatabernacle est en bronze, en mar bois doré, quelquefois richement t garni à l'intérieur d'une étoffe le soie.

tyle d'augure, le mot tabernacle une région du ciel. Dans les céréugurales l'aruspice assis et revêtu ée se tournait du côté de l'orient, ait avec le lituus une partie du ciel ; ue l'on appelait *tabernaculum ca*fallait pour cela que le lieu fût ent découvert, et que rien n'intervue. C'est ce qui fit que C. Marius d'élévation au temple de l'Hons la crainte qu'il ne prît aux auguisie de le démolir, s'il eût nui à rations. Il fallait que tout se passât formulaire établi, et s'il s'y ren moindre défaut, on était obligé mencer, parce que *tabernaculum rite captum.*

NACLES (Fête des), ou *des Tentes, pégies*, appelée aussi en hébreu ou des *Cabanes*. Les Juifs la céléhaque année pendant huit jours, nent au précepte intimé dans la vait lieu le 15 du mois de tisri, dant à notre mois de septembre, ement après la récolte. Pendant ces ils demeuraient dans des cabanes ge, en mémoire du temps pendant rs pères avaient demeuré sous des ant qu'ils eussent pris possession promise. Les Juifs modernes l'obncore : lorsqu'ils en ont la commoressent une tente à l'entrée ou sur e de leurs maisons, dans la cour ou rdin. La tente ne doit pas avoir coudées, ni moins de dix empans r. Les gens riches ornent ces tenisseries, sur lesquelles ils étalent hes d'arbres chargées de fruit. On ielquefois des citrons, des oransouvent aussi on n'y trouve que hes d'arbres stériles, des citrouileulement de l'osier. Les cabanes ronnées de feuillages en dehors et haut, mais sans en être couvertes ; rendre garde que ces branches ne se dessèchent, et on ne doit dresser les tentes ni sous des toits ni sous des arbres. On devrait faire sa résidence jour et nuit dans ces tentes, et quelques observateurs scrupuleux de la loi s'y astreignent ; cependant cela n'est guère praticable dans les pays septentrionaux, c'est pourquoi on se contente d'y prendre ses repas et de s'y rendre de temps en temps. Le premier jour on doit tâcher de se procurer une branche de palmier, trois de myrte, deux de saule et une de citronnier ; et lorsque, dans la synagogue, on récite les psaumes de louange, on prend de la main droite toutes ces branches liées ensemble, excepté celle de citronnier, que l'on tient de la main gauche, et, les approchant les unes des autres, on les agite vers les quatre parties du monde ; puis on fait le tour du pupitre en tenant en main ces rameaux et des branches de citronnier avec le fruit. Cette cérémonie se répète chaque jour dans la synagogue. Le septième jour on se lève de grand matin, on se lave et on se rend à la synagogue. On quitte le myrte, la palme et le citronnier ; on ne garde que le saule. On fait sept fois le tour du pupitre, et les prières sont récitées plus vite qu'à l'ordinaire : on en donne pour raison que, pendant le voyage dans le désert, on était obligé de se hâter même dans le service divin. On tire de l'arche sept exemplaires de la loi ; s'il y en avait vingt, on les tirerait tous, du moins tel est le rite des synagogues de Pologne. Le pupitre est orné de fleurs ; et parce que ce jour et le suivant sont des jours de réjouissance, on s'y laisse aller à des excès de joie qui surprennent ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de la synagogue. On s'agite, on se démène en récitant ses prières avec beaucoup de bruit et à la hâte ; on frappe les bancs avec les rameaux de saule. Les sept tours qui se font autour du pupitre se font, dit-on, en mémoire de la procession que Josué fit autour des murailles de Jéricho.

TABIKH, ange qui, suivant les Musulmans, est préposé à l'enfer pour y punir les réprouvés ; son nom signifie *Celui qui fait cuire des briques au four.*

TABITI, déesse des anciens Scythes ; elle correspondait à Vesta, déesse du feu ; son nom vient en effet du sanscrit *tapitâ*, chaleur ardente.

TABLE (Sainte). Les chrétiens appellent ainsi le lieu où l'on distribue la sainte communion. C'est assez ordinairement une table longue et très-étroite, quelquefois une simple balustrade, placée à l'entrée du chœur ou du sanctuaire, et revêtue d'une nappe blanche. Les communiants s'agenouillent devant cette table et se couvrent les mains de la nappe. On donne figurément le nom de sainte table à la communion elle-même ; c'est ainsi qu'on dit *s'asseoir à la sainte table*, bien qu'on ne s'y présente qu'à genoux.

TABLETTE SACRÉE, sur laquelle sont écrites les destinées de tous les hommes. Les Musulmans l'appellent *El-lauh el-mahfoudh*, la tablette bien gardée. Cette tablette, ou plutôt cette planche merveilleuse

est, suivant Djélal-eddin, d'une blancheur éblouissante, et fabriquée d'une seule perle. Elle est suspendue au milieu du septième ciel, et gardée soigneusement par les anges, de peur que les démons ne tentent de changer ce qui est écrit dessus. Sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel et la terre, et sa largeur s'étend de l'orient à l'occident.

2° On sait que les Chinois rendent aux mânes de leurs ancêtres des hommages qui paraissent tenir à un culte réel. Ces ancêtres sont représentés par une tablette de bois longue de plus d'un pied et large de cinq ou six pouces, posée sur une base ou piédestal. Sur cette tablette sont écrits le nom et la qualité de la personne décédée, le jour, le mois et l'année de sa naissance et de sa mort. Ces tablettes sont placées honorablement dans une salle spéciale, où l'on va chaque jour se prosterner devant elles, faire des offrandes et brûler en leur honneur des cierges, des papiers dorés et des bâtons d'odeur. Souvent, dans les temples et dans les maisons particulières, l'image de Confucius est remplacée par une tablette qui porte son nom ou cette inscription en lettres d'or : *C'est ici le trône de l'âme du très-saint et excellentissime premier maître* Koung-tseu.

TABOU ou TAPOU, institution civile et religieuse répandue dans toutes les îles de la Polynésie, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'archipel d'Hawaï, en suivant une zone inclinée à la méridienne, et dont les habitants parlent tous une langue commune dans son origine.

Sans nul doute, dit le commandant Dumont d'Urville, le but primitif du tabou fut toujours l'intention d'apaiser la colère de la divinité et de se la rendre favorable en s'imposant une privation volontaire proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu en question. Il n'est guère de système de religion où cette croyance n'ait pénétré, où elle n'ait été caractérisée par des actes plus ou moins singuliers.

1° Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du tabou, et cela sans avoir conservé en aucune façon l'idée du principe de morale sur lequel cette pratique était fondée. Il croit seulement que le tabou est agréable à l'*Atoua*, et cela lui suffit comme motif déterminant. En outre, il est convaincu que tout objet, soit être vivant, soit matière inanimée, frappé du tabou par un prêtre, se trouve dès lors au pouvoir immédiat de la divinité, et par là même interdit à tout contact profane. Quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'Atoua, qui ne manquerait pas de le punir en le faisant périr non-seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le tabou ou en faveur desquels il aurait été institué. C'est ainsi que l'Atoua se vengea, dit-on, sur le voyageur Nicholas du sacrilége que cet Anglais avait commis en maniant

un pistolet taboué pour avoir ser
d'Ouatara à l'époque de sa mort.

Mais le plus souvent les natu
pressent de prévenir les effets du
céleste en punissant sévèrement le
S'il appartient à une classe élevé
posé à être dépouillé de toutes se
tés, et même de son rang, pour ê
dans les dernières classes de la
c'est un homme du peuple ou u
souvent la mort seule peut exp
fense.

Un mot du prêtre, un songe, u
pressentiment involontaire donne
ser à un naturel que son dieu est
dain il impose le tabou sur sa m
ses champs, sur sa pirogue, etc.,
qu'il se prive de l'usage de tous
malgré la gêne et la détresse auxq
privation le réduit.

Tantôt le tabou est absolu et s
tout le monde; alors personne n
procher de l'objet taboué sans e
peines les plus sévères. Tantôt le
que relatif, et n'affecte qu'une ou
personnes déterminées. L'indivi
personnellement à l'action du tabo
de toute communication avec s
triotes; il ne peut se servir de
pour prendre ses aliments. Appart
classe noble, un ou plusieurs serv
assignés à son service et particip
état d'interdiction; n'est-il qu'un l
peuple, il est obligé de ramasse
ments avec sa bouche, à la maniè
maux. On sent bien que le tabou
tant plus solennel et plus respec
émanera d'un personnage plus
L'homme du peuple, soumis à t
bous des divers chefs de la tribu
d'autre pouvoir que de se l'imp
même. Le rangatira, selon son ra
sujettir à son tabou tous ceux qui
de son autorité directe. Enfin la
entière respecte aveuglément les
posés par le chef principal.

D'après cela, il est facile de pré
ressource les chefs peuvent tir
institution pour assurer leurs dr
respecter leurs volontés. C'est u
veto d'une extension indéfinie, d
voir est consacré par un préjug
de la nature la plus intime. A dé
positives pour sceller leur puiss
moyens directs pour appuyer le
les chefs n'ont d'autre garantie qu
Ainsi, qu'un chef craigne de voir l
le poisson, les coquillages, etc., n
jour à sa tribu par une consom
prévoyante et prématurée de la
sujets, il imposera le tabou sur
objets, et cela pour tout le temps
convenable. Veut-il écarter de sa
ses champs, des voisins importun
sa maison et ses champs. Désire-t-
le monopole d'un navire europé
sur son territoire, un tabou parti
tera tous ceux avec qui il ne veu
tager un commerce aussi lucratif.

u capitaine, et a-t-il resolu de le toute espèce de rafraichissements, interdira l'accès du navire à tous ies de sa tribu. Au moyen de cette stique et redoutable, et en ména-oitement son emploi, un chef peut es sujets à une obéissance passive. n entendu que les chefs et les ari-êtres, savent toujours se concerter pour assurer aux tabous toute olabilité. D'ailleurs, les chefs sont uvent arikis eux-mêmes, ou du s arikis tiennent de très-près aux les liens du sang ou des alliances. nc un intérêt tout naturel à se sou-proquement. Le plus souvent ce ta-qu'accidentel et temporaire. Alors paroles prononcées, certaines for-n déterminent l'action, comme elles ndent le pouvoir et en fixent la ous n'avons que très-peu de don-gard de ces cérémonies; seulement ue, pour détruire l'effet restrictif le principe de la cérémonie con-s l'action d'attirer et de concentrer jet déterminé, comme une pierre, e, un morceau de bois, toute la stique étendue d'abord sur les êtres puis à cacher cet objet dans un lieu tout contact de la part des hommes. s objets sont essentiellement tabous par eux-mêmes, comme les dé-es morts, surtout de ceux qui ont rang distingué. Dans l'homme, la u plus haut degré, et par consé-heveux qui la garnissent. C'est une aire pour les Néo-Zélandais que de les cheveux ; quand cette opéra-terminée, on veille avec un soin ce que les cheveux coupés ne soient onnés dans un lieu où l'on pour-er dessus. L'individu tondu reste ndant quelques jours, et ne peut ses aliments avec les mains. Il en ne de la personne qui vient d'être r l'opération du tatouage entraîne un tabou de trois jours. C'est pour aison que ces insulaires ne peu-ir aucune sorte de provisions dans nes, surtout de celles qui viennent imés, comme viande, poisson, co-etc.; car si leur tête venait à se nême en passant, sous un de ces s'imaginent qu'un pareil malheur voir des suites funestes pour eux. crime que d'allumer du feu dans où des provisions se trouvent dé-chef ne peut pas se chauffer au qu'un homme d'un rang inférieur; pas même allumer son feu à celui : tout cela sous peine d'encourir x de l'Atoua.

ades atteints d'une maladie jugée s femmes près d'accoucher, sont mis ire du tabou. Dès lors ces personnes uées sous de simples hangars en et isolées de toute communication parents et leurs amis. Certains ali-r sont rigoureusement interdits; quelquefois ils sont condamnés pour plu-sieurs jours de suite à une diète absolue, persuadés que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Riches, les malades sont assistés par un cer-tain nombre d'esclaves, qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position ; pauvres, ils sont réduits à la situa-tion la plus déplorable, et contraints de ra-masser avec leur bouche les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades taboués est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitants du pays. Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont taboués, et ne peu-vent plus servir à nulle autre au monde : ils sont brisés ou déposés près du corps du dé-funt.

Tout homme qui travaille à construire une pirogue ou une maison est soumis au tabou; mais, en ce cas, l'interdiction se réduit à lui défendre de se servir de ses propres mains pour manger; il n'est pas exclu de la société de ses concitoyens. Les plantations de pata-tes douces sont essentiellement tabous, et l'accès en est soigneusement interdit à qui que ce soit, durant une certaine période de leur crue. Des hommes sont préposés à leur garde, et en éloignent tous les étrangers.

On se condamne au tabou, au départ d'une personne chérie, pour attirer sur elle la pro-tection de la divinité. Quand une tribu en-treprend la guerre, une prêtresse se taboue : elle s'interdit toute nourriture durant deux jours ; le troisième, elle accomplit certaines cérémonies, pour attirer la bénédiction di-vine sur les armes de la tribu. Il est des sai-sons et des circonstances où tout le poisson qu'on pêche est tabou, surtout quand il s'a-git de faire les provisions d'hiver. C'est par le tabou que les Néo-Zélandais scellent un marché d'une manière inviolable : quand ils ont arrêté leur choix sur un objet qu'ils n'ont pas le moyen de payer sur-le-champ, ils y attachent un fil en proférant le mot *tapou*; on est certain qu'ils viendront le reprendre dès qu'ils pourront en livrer la valeur.

Le tabou joue ainsi le rôle le plus impor-tant dans l'existence du Néo-Zélandais. Il di-rige, détermine ou modifie la plupart de ses actions. Par le tabou, la divinité intervient toujours dans les moindres actes de sa vie publique et privée, et l'on sent quelle in-fluence une telle considération doit avoir sur l'imagination d'hommes pénétrés dès leur plus tendre enfance d'un préjugé aussi puis-sant.

Toutes les fois que les missionnaires, pour démontrer aux naturels l'absurdité de leurs croyances touchant le *tabou* et le *makoutou* (espèce d'enchantement), leur ont offert d'en braver impunément les effets dans leurs pro-pres personnes, les Zélandais ont répondu que les missionnaires, en leur qualité d'ari-kis, et protégés par un dieu très-puissant, pourraient bien défier la colère des dieux du pays; mais que ceux-ci tourneraient leur courroux contre les habitants, et les feraient

[illegible] une semblable [illegible].

2° Dans les îles Hawaii ou Sandwich, le tabou [illegible] permanent ou temporaire [illegible]. Aussi les dieux, les [illegible] le roi et de [illegible] des prêtres, tous les [illegible] privilégiés. la [illegible] spécial [illegible] et pour [illegible] les autres ob- [illegible] pour les [illegible] à leur égard. [illegible] particuliers, et les [illegible] les hommes. Elles [illegible] d'eux. Certains [illegible] le roi, [illegible]

[illegible] placés [illegible] étaient interdits [illegible]. Certains [illegible] avant [illegible] d'une [illegible] d'une [illegible] chef. [illegible]. La [illegible] sur les arbres; [illegible] jours [illegible] au tabou: le [illegible] jours, et [illegible]

[illegible] moins [illegible] ordinaire. [illegible] heiau: mais, [illegible] ne pou- [illegible] allumer des [illegible] à la mer, ni se [illegible] de sa cabane, si [illegible] temple. Si les cochons, [illegible] se faisaient entendre, [illegible]. Pour empêcher ce sacri- [illegible] des chiens et des co- [illegible] mettait les poules dans une [illegible] leur couvrant les yeux avec un [illegible]. Tous les hommes du peu- [illegible] sur le passage des chefs, qui eux-mêmes étaient taboués, au point de ne pouvoir toucher la nourriture de leurs mains. Le roi, quand il était taboué, devait [illegible] tête nue; il ne pouvait se mettre [illegible] l'abri d'une tente, ni sous l'ombre d'un arbre. Il fallait qu'il se laissât rôtir par les rayons solaires en l'honneur du tabou.

Quand le tabou était imposé quelque part, un messager des prêtres faisait sa tournée le soir, en indiquant qu'il fallait éteindre tous les feux, laisser libres tous les sentiers du rivage pour le roi, et tous ceux de l'intérieur pour les dieux. D'ailleurs le peuple [illegible] prévenu d'avance. Quelquefois le tabou [illegible] indiqué par certaines marques nommées [illegible], que l'on plaçait sur les choses [illegible]. Pour marquer que le tabou exis- [illegible] une certaine partie du poisson de la [illegible] petit pieu planté dans les rochers [illegible] cime une touffe de feuilles ou

un morceau d'étoffe blanche; une [illegible] cocotier liée autour de l'arbre indi[illegible] le fruit était taboué. Les cochons [illegible] destinés aux dieux avaient une tre[illegible] dans une de leurs oreilles.

La violation du tabou était touj[illegible] de mort, à moins que le coupabl[illegible] puissants amis parmi les prêtres e[illegible] Les violateurs étaient d'ordinaire [illegible] sacrifice, étranglés ou assommé[illegible] casse-tête, quelquefois brûlés dan[illegible] du heiau.

Un tabou perpétuel pesait sur la [illegible] des femmes. Une femme ne pouv[illegible] d'un mets qui avait été posé sur [illegible] son père ou qui eût été cuit à so[illegible] tains aliments lui étaient absolu[illegible] dits. A peine sevré, l'enfant pren[illegible] de son père, mangeait avec lui, [illegible] était prohibé à la mère de prendr[illegible] dans le même lieu que son fils, et [illegible] à ses aliments. Aussi, quand on p[illegible] lir le tabou, les femmes acceptère[illegible] thousiasme une mesure qui les [illegible] dans le droit commun.

A ces institutions bizarres, à [illegible] d'interdit, ont succédé aujourd'hu[illegible] res prescriptions des missionnai[illegible] tants pour l'observance du repos [illegible] Les insulaires les ont acceptées [illegible] nouveau tabou, plus doux, plus [illegible] plus humain que l'ancien.

3° Le tabou règne en souverain [illegible] chipel de Nouka-Hiva ou des Ma[illegible] frappe les aliments recherchés, [illegible] cochons, les tortues, les [illegible], le[illegible] réservés aux classes privilégiées, [illegible] au reste des insulaires que les alim[illegible] muns, comme le fruit de l'arbre à [illegible] cocos, les ignames et les poisso[illegible] boués. Les maisons des personnag[illegible] ne sont accessibles à aucun indivi[illegible] tres classes, pas même à leurs pr[illegible] mes, qui ont des logements partic[illegible] individus taboués, en revanche, pe[illegible] partout et manger de tout. Ce so[illegible] sonnages sacrés par excellence: o[illegible] rien placer au-dessus de leur têt[illegible] chose qui s'est trouvée en contrav[illegible] cette loi ne doit plus servir à un [illegible] fane. La vengeance de la person[illegible] tabou a été insulté poursuit le vio[illegible] qu'à ce qu'il meure, et cette crain[illegible] timent, autant que les habitudes de [illegible] en maintient partout la stricte obs[illegible]

Si une femme s'oublie jusqu'à [illegible] s'asseoir sur un objet devenu ta[illegible] contact d'un individu taboué, cet [illegible] être mis hors de l'usage ordinaire, [illegible] doit expier son crime par la m[illegible] homme tabou pose ses mains sur [illegible] à dormir, elle ne doit plus servir [illegible] mais on peut en faire un habillem[illegible] voile de pirogue. Des modification[illegible] bles ont été imaginées pour attén[illegible] menses inconvénients du tabou. L'[illegible] du tabou porte le nom de *kikino*, [illegible] nié, et tout *kikino* est destiné à êt[illegible] et mangé tôt ou tard. Les personnag[illegible]

les *Atouas* (dieux vivants), les
rophètes et devins), les *Tahounas*
t les *Ouhous* (ministres), avaient
assujettissements. A des époques
, un rigoureux tabou pesait sur
levaient s'abstenir de danser, de
huile, de fréquenter leurs femmes,
'entrer dans les cases qu'elles ha-
es grands tabous, décrétés à la
uelque célèbre Tahoua, avaient
e désarmer l'esprit du défunt. Cer-
its étaient constamment taboués
ple, tels que les lieux où les mets
osés, et les salles des festins.
pouvait s'appeler la métropole du
e part, dans les archipels polyné-
e règle restrictive et prohibitive
exigeante, plus minutieuse, plus
, plus cruelle. Depuis la naissance
mort, existait pour le Taïtien une
e distinction de vivres permis et
s. On retrouvait ce *veto* partout,
omme en maladie, dans les tem-
des temples, sur la grève et dans
au sein des hameaux et des cam-
ns les repas, dans le sommeil, dans
au milieu de la mer, dans la case,
à la chasse, partout. Les hommes,
écialement qui de loin ou de près
service divin, étaient considérés
crés; ils pouvaient comme tels
tous les aliments que l'on offrait
tandis que les femmes ne pou-
s peine de mort, toucher à aucun
es privilégiés. Le feu des hommes
servir à préparer la nourriture
s; il en était de même des cor-
des autres ustensiles de ménage.
pour le sexe le plus faible, ces in-
, cette infériorité relative, ne fu-
des moindres motifs qui jetèrent
s dans le christianisme, religion
ice et juste pour elles.
l'archipel Tonga, le tabou, assez
à celui des autres îles de l'Océa-
la substance et aux objets qu'il
, avait cependant son aspect et sa
ie particulière. Ainsi il y était plus
l'égard des femmes. D'autres ca-
distinguent et le signalent en-
i, quiconque venait à toucher une
ien supérieure à lui devenait ta-
e seul fait, et ne pouvait désormais
e ses mains. Pour lever cette in-
il fallait d'abord accomplir la céré-
moé-moé, puis laver les pieds au
Quand il n'y avait point d'eau à
on se contentait de la sève d'un
bananier. Si un individu craignait
ché des vivres avec des mains ta-
ur en éviter les conséquences fu-
se prosternait devant un chef d'un
upérieur, et, lui saisissant un pied,
contre son ventre. Cette cérémo-
lait *fata*. Plus le chef était élevé en
us elle était efficace. En cas d'ab-
oui-Tonga, un vase sacré destiné
opérait la même expiation par un
ntact Un vase d'étain, laissé par
Cook, remplit longtemps cette destination importante.

Rienzi rapproche le mot *tabou* de l'arabe littéral *taubon*, pénitence; l'articulation *tapou* n'est pas sans analogie avec le sanscrit *tapas*, pris dans le sens d'austérité, pénitence; nous ne voulons cependant en tirer aucune induction, car nous sommes portés à croire ces homophonies purement fortuites. Le tabou porte le nom d'*émo* dans l'île Radak, de *pamalé* dans celle d'Ombaï, et de *pénant* et *matemat*, aux Carolines.

TA-BOU-ENA-ENA, déesse adorée autrefois dans les îles Sandwich; son nom signifie montagne enflammée.

TACITE, déesse du silence, imaginée par Numa Pompilius, qui jugea cette divinité non moins nécessaire à son nouvel Etat que la divinité qui fait parler.

TACITURNES, branche d'Anabaptistes qui, persuadés que le monde était arrivé à ces temps fâcheux prédits par saint Paul, dans lesquels la porte de l'Evangile doit être fermée, se taisaient obstinément lorsqu'on les interrogeait sur la religion et sur le parti qu'on avait à prendre dans ces temps jugés si difficiles.

TADAKA, Rakchasi, ou démon femelle de la mythologie hindoue. Elle fut exterminée par le dieu Rama. *Voy.* TARAKA.

TADINS, religieux tamouls de la secte de Vichnou, qui vont mendier de porte en porte, en dansant et en chantant les louanges et les incarnations de leur dieu. Ils s'accompagnent en battant d'une main sur une espèce de tambour; et à la fin de chaque strophe, ils frappent sur un plateau de cuivre avec une baguette qu'ils tiennent dans les deux premiers doigts de la main gauche; ce plateau est suspendu au-dessous du poignet et rend un son très-fort et très-aigu. Au dessus de la cheville des pieds ils ont des anneaux de cuivre forgés en creux et remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit, ce qui leur sert encore d'accompagnement et de mesure pour le chant et pour la danse. Ces religieux se couvrent le corps d'une toile jaune, et, quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un supérieur qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout est recourbé en avant, et se termine en tête d'oiseau; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

TAFNÉ ou **TAFNET**, déesse égyptienne, représentée avec une tête de lionne.

TAGÈS, dieu étrusque que l'on disait fils de Génius et petit-fils de Jupiter. Cicéron nous a transmis une tradition plus merveilleuse à son sujet. Un laboureur passant un jour la charrue sur un champ du territoire de Tarquinium, et traçant un sillon plus profond que les autres, il en sortit un enfant qui lui parla; cet être extraordinaire, bien qu'il eût l'apparence d'un enfant, avait la sagesse d'un vieillard. Le laboureur, surpris, jeta des cris d'admiration; une multitude de personnes accourut de tous les points de l'Etrurie pour contempler le phénomène. Tagès se mit à parler en présence de la multitude qui

recueillit avec soin ses paroles, et les consigna ensuite par écrit. Tel est, suivant Cicéron, le fondement de la science des aruspices. Tagès était sans doute un homme obscur, mais qui se rendit célèbre en enseignant à ses compatriotes l'art des augures et de la divination, qui fut dans la suite importé à Rome, où il fut en grand honneur.

TAGOU TADA TSI TSI FIME, esprit femelle qui, suivant les Japonais, était fille de *Takan mi mosou fi-no Mikoto;* elle épousa *Masa ya ya katsou-no faya fi ama-no osi wo mimi-no Mikoto*, le deuxième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine.

TAHÉ-TOHOUNGA, c'est-à-dire *hommes savants;* nom que les Néo-Zélandais donnent à leurs prêtres, qu'ils appellent aussi *Arikis*. Ils ont aussi des prêtresses nommées *Wahiné-Ariki* ou *Wahiné-Tohounga*, femmes savantes. *Voy.* TOHOUNGA.

TAHMID, formule laudative dont les Musulmans font fréquemment usage dans leurs prières journalières; elle consiste en ces paroles : *Rebbina lek ul-hamd*, « O notre Seigneur ! à toi est la gloire. »

TAHOUA, 1° prêtres et médecins de l'île de Taïti, au temps du paganisme. Ils formaient une classe nombreuse, prise dans les différentes classes de la société; mais leur chef était ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et on le respectait presque autant que les rois. C'était chez ces prêtres que l'on trouvait la plus grande partie des connaissances répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornaient à connaître les noms et le rang des différents Eatouas, ou dieux subalternes, ainsi que les opinions sur l'origine des êtres, transmises par la tradition. Ces opinions étaient exprimées en sentences détachées; quelques prêtres en répétaient un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouvât très-peu de mots de la langue usuelle. Ils avaient cependant plus de lumières que le reste du peuple sur la navigation et l'astronomie; au reste le nom de *Tahoua* ne signifie autre chose qu'homme éclairé. Comme il y avait des prêtres pour toutes les classes, ils n'officiaient que dans celle où ils étaient attachés. Le Tahoua d'une classe inférieure n'était jamais appelé par les membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerçait jamais ses fonctions pour des hommes d'un rang au-dessous du sien.

2° Les Tahouas sont encore à présent les prophètes, les devins et les médecins de l'archipel de Nouka-Hiva. Pour agir sur les esprits crédules, ils ont quelques recettes de ventriloquie; ils interrogent et font répondre leur dieu; ils ont pour cela deux sons de voix, l'un pour la demande, l'autre pour la réplique. D'autres fois ils s'élancent du milieu des broussailles, courant comme des furieux, déclarant que la divinité vient de les enlever par le toit de leur maison et de les ramener à la porte. Prenant alors un air inspiré, imprimant à leurs membres un mouvement convulsif, roulant des yeux hagards, s'élançant et s'arrêtant tout à co
phétisent la mort à leurs ennemi
dent des victimes humaines p
dont ils sont possédés.

Les Tahouas sont aussi les
cins du pays, car toute affection
regardée comme un maléfice, et
ont privilége pour lutter contre l
malfaisantes. Quand on les ap
d'un malade, ils cherchent la p
qui les persécute, et, quand ils l'
ils la pressent fortement de la ma
ainsi les gens qui ont encouru
roux et ne guérissent pas les au
quefois ils mettent le patient da
frappent l'eau avec des broussail

Après leur mort, les Tahouas
mis au rang des Atouas ou die
apothéose se fait avec l'accessoir
sacrifices humains. Souvent, afin
sujets pour cette solennité, on e
faire la guerre à une tribu voi
mort d'un Tahoua est presque to
gnal d'hostilité. Les femmes pe
nir Tahouas, mais avec certai
tions, et en nombre bien plus li
hommes.

TAHOUNA, ordre de prêtres
Hiva, inférieurs aux Tahouas. C
plus nombreuse encore que la p
se recrute par le noviciat, tand
fonctions des Tahouas sont héréd
Tahounas sont les desservants e
moraïs; ils accomplissent les
chantent les hymnes sacrés, batt
tam du temple, célèbrent les f
pratiquent les opérations chirurg
sent les blessures, font la réduc
fracturés, et même, dit-on, réalis
d'une dent de requin, l'opération
Les Tahounas ont un costume
qui consiste en un chapeau de feu
cotier, dont les frondes sont ratt
le menton avec une autre branc
tier passée autour de leur cou, d
former une sorte de collet. Cette
distinction ne les quitte presque
dans l'exercice de leur ministère
toute rigueur.

TAHOUTOUP, c'est-à-dire *pa*
que les habitants des îles Carolin
aux âmes des justes qui, étant pa
ciel, sont devenues des esprits b
Chaque famille a son Tahoutoup,
s'adresse dans le besoin; s'ils so
s'ils entreprennent un voyage, s'i
pêche, s'ils travaillent à la cultu
res, ils invoquent leur Tahoutoup
des présents qu'ils suspendent d
son de leurs chefs, soit par intér
tenir une grâce, soit par reco
d'une faveur reçue.

TAI-CHELING, grand prêtre d
Chinois. Il en est question dan
king; mais il y a longtemps que c
n'existe plus; et le droit de sacr
quement au *Chang-ti*, ou empere
a été réservé dès la plus haute a
monarque terrestre.

titre que prennent les kanousis
stiques séculiers du Japon.
ou Thai-ki, le *grand comble* ou
me; nom que les Chinois appar-
secte du Ju-kiao, donnent au pre-
pe de tout ce qui existe. Tai-ki a
ix principes secondaires, appelés
, c'est-à-dire le parfait et l'impar-
; est le ciel, le feu, le jour, le mâle,
est la terre, la lune, l'obscurité, la
mère. Ces deux principes ont en-
tre images : le grand et le petit
and et le petit yn, qui ne sont que
ations de l'un et de l'autre. Enfin
images ont produit les huit tri-
e Fo-hi. *Voy.* Koua. Le Tai-ki
est émané du *Tao* ou de la raison

, lieu sacré ménagé auprès de
illages tartares en Sibérie. Ces en-
distingués par quatre poteaux de
antés en carré à une toise l'un de
st là qu'ils font leurs dévotions,
i moins chaque année. Ils tuent
eval, l'écorchent et en mangent
uprès du Tailga, ensuite ils em-
eau, lui mettent dans la bouche
ux branches d'arbre garnies de
s et placent ce simulacre de che-
Tailga, qu'ils garnissent aupara-
erses. Le Tailga et le cheval sont
urnés vers l'Orient. Près du Tail-
ois pieux de bouleau plantés sur
roite, et joints ensemble par une
extrémité supérieure des pieux
rizontalement une petite planche
le chaque angle de cette planche
petit morceau de bois long de
ouces, et entouré de crins; des
ifférentes couleurs, et longs d'en-
pouces, pendent à la corde; le
ieu du milieu est ordinairement
peau de lièvre, et il y en a une
ttachée à la corde entre le pre-
second pieu. La chair de ces ani-
eut-être aussi un des mets de leurs
s. Le renard en est exclu, parce
la terre.
, génie des Coréens, qui le vénè
l'arbitre du foyer domestique.
CHON, fête tamoule qui tombe
le jour de la pleine lune du
i, qui correspond à notre mois
C'est la fête du temple de Paëni;
t célèbre : on s'y rend de toutes
de la côte, et ceux qui ne peu-
er y envoient des présents qu'on
ni-Kaori. On célèbre aussi cette
ous les temples de Siva, mais avec
olennité.
dieu de la guerre, dans les îles
il avait, dans l'île d'Hawaï, un
ement sacré, que plusieurs insu-
nt brûlés sur une montagne voi-
voir seulement touché les pierres
taboué. Il n'en reste plus aujour-
les ruines.
se retrouve dans la Nouvelle-Zé-

lande, et c'est à lui qu'on attribue le grondement du tonnerre.

TAIVADDOU, chef des démons, dans l'opinion des Madécasses.

TAI-Y ou Thai-y, génie de la mythologie chinoise; son nom peut se traduire par *le grand germe* ou *le germe primordial*. On raconte que le docteur Lieou-Hiang ayant été chargé par les Han de restaurer les livres que l'empereur *Tche* s'était efforcé de détruire, il lui apparut pendant la nuit un vieillard qui demanda à voir ses écrits. Comme les lumières étaient éteintes, le vieillard souffla sur son bâton qui s'enflamma à l'instant. Le docteur, plein d'admiration, lui demanda qui il était : le vieillard répondit qu'il était le génie créateur du ciel et de la terre, puis il disparut. Dès ce moment Lieou-Hiang se sentit une grande facilité à bien remplir sa tâche.

TAI-Y, et mieux Thaï-y, la *grande unité*, « c'est, dit l'écrivain chinois Se-ma-tsien, un des noms du Seigneur du ciel, auquel les empereurs sacrifiaient autrefois au printemps et à l'automne, avec un rite solennel, hors des murs, à l'angle qui se trouvait entre l'orient et l'occident. » Aussi, Hoai-nan-tse enseigne-t-il que c'est la grande Unité qui a tout produit. « La grande Unité, dit-il ailleurs, est la source de toute existence, la suprême raison à laquelle rien ne résiste; » et ailleurs encore : « Celui qui connaît l'Unité sait tout, celui qui l'ignore ne sait rien. » — « C'est de l'Unité, écrit Pa-pou-tse, que le ciel tient sa sérénité, la terre sa stabilité, l'homme son existence, l'esprit la puissance de comprendre; elle a fait les yeux, et cependant les yeux ne peuvent l'apercevoir; elle frappe l'oreille, et cependant l'oreille ne peut la saisir. Ceux qui tendent vers elle sont heureux, ceux qui s'en éloignent sont malheureux. » — « L'Unité, dit Liu-pou-ouei, renferme toutes les perfections au suprême degré. On ne connaît ni son entrée ni sa sortie, ni son commencement ni sa fin; elle est l'origine de toutes choses. » — « On ne peut toujours faire le bien de la même manière, lit-on dans le Chou-king, mais l'essentiel est d'être toujours uni à la suprême Unité. » Un commentaire dit sur ce passage : « La suprême Unité est très-simple et sans aucune composition. Elle dure éternellement sans aucune interruption, et renferme en elle tout le bien. Elle est ancienne et nouvelle; elle touche le haut et le bas; elle est la racine de tous les changements, le tronc de toutes les affaires. Si tu considères son essence, elle n'est pas deux; si tu demandes ce qu'elle fait, elle agit toujours; si tu veux savoir où elle réside, elle est partout, et elle renferme tout dans son sein. »

La tradition chinoise rapporte que la grande Unité contient la Trinité, et le Chou-wen expliquant l'hiéroglyphe (—) *Y*, dit : « Au commencement la suprême raison subsistait dans une *trine-unité;* elle a fait et divisé le ciel et la terre, elle a changé et perfectionné toute chose. » Tous les trois ans, les anciens empereurs offraient une fois, avec le rite

solennel, un sacrifice à l'esprit *trin* et *un*. (*Annales de philosophie chrét.*, année 1837.)

TAKA AMA-NO SAKOURA, c'est-à-dire, *champs élevés au-dessous du ciel;* c'est le nom que les Japonais sintoïstes donnent au paradis des âmes justes, qui est situé immédiatement au-dessous du trente-troisième ciel, séjour des dieux. Les âmes de ceux qui ont bien vécu sur la terre y sont reçues aussitôt après leur mort, et y goûtent un bonheur parfait; mais les âmes des méchants et des impies ne peuvent y pénétrer; elles sont condamnées à être errantes aussi longtemps que cela est nécessaire pour expier leurs péchés.

TAKAN MI MOSOU FI-NO MIKOTO, un des esprits terrestres vénérés par les Japonais. *Voy.* son histoire et ce qu'il fit pour le genre humain à l'article AMA TSOU FIKO FIKO.

TAKCHAKA, un des princes Nagas, ou serpents qui habitent les régions infernales, suivant les Hindous. Il était fils de Kasyapa et de Kadrou, et avait, ainsi que tous ses sujets, la faculté de se montrer, soit sous la forme humaine, soit sous celle de serpents.

Une légende historico-mythologique, que nous avons traduite de l'hindoustani et publiée en 1842, rapporte qu'un jour le roi Parikchit, s'étant égaré à la chasse, demanda de l'eau pour se rafraîchir à un religieux qu'il rencontra dans le désert; mais le saint homme, absorbé dans les profondeurs de sa contemplation, et ne s'apercevant pas de la présence du prince, demeura immobile et en silence. Le roi, irrité de ce mépris apparent, ramassa du bout de son arc un serpent mort qu'il trouva auprès de lui, le jeta au cou de l'ascète et se retira. Le fils du religieux étant venu quelque temps après pour voir son père, le trouva le cou environné du cadavre d'un serpent, et dans sa douleur, il dévoua l'auteur de cette insulte à périr au bout de sept jours, par la morsure du redoutable Takchaka. Le vieillard, informé de la conjuration faite par son fils, en fut pénétré de chagrin, car il n'ignorait pas que le prince avait agi sans mauvaise intention, et sachant bien que toute imprécation devait avoir son effet, il envoya prévenir le radja, afin que celui-ci se mît en garde, s'il le pouvait, contre les arrêts du destin. Parikchit, en effet, d'après le conseil des grands de l'état, fit élever au milieu du Gange une colonne haute et large, sur laquelle on construisit une petite habitation. Il s'y retira avec quelques brahmanes pour lui lire les védas, et des hommes habiles dans les enchantements, et réputés pour bien connaître la manière de guérir la morsure des serpents; il fut sévèrement défendu de laisser pénétrer auprès du monarque qui que ce fût, pas même un animal, pas même le moindre insecte.

Le septième jour Takchaka se mit en route pour accomplir sa mission; mais voyant que le radja était bien gardé, et qu'il était impossible à un inconnu de pénétrer auprès de lui, il fit venir deux de ses enfants, leur donna l'apparence de brahmanes, leur mit des fruits entre les mains, et prenant lui-même la forme d'un petit ver, il pénétra des fruits. Les faux brahmanes d leur dignité apparente la faculté de p leurs devoirs au monarque, et lui leurs fruits; le roi en prit un, l'ouvri çut le petit ver, et se fiant sur la puiss charmes et des précautions dont il s'é touré, il dit en plaisantant que c'était doute le terrible serpent qui devait l périr. Ce petit ver en effet reprit sa forme redoutable, enlaça le radja nombreux replis, lui fit au cou une b mortelle, et s'éleva triomphant dans l Le venin brûlant embrasa le corps du qui fut consumé et réduit en cendres, colonne et l'habitation qu'elle suppor

Djanamédjaya ayant succédé à so résolut de venger sa mort et de fai toute la race des serpents; à cet effet voqua des enchanteurs, des magicie compositeurs de charmes, et des lecte védas, qui élevèrent un bûcher imm forme de cercle, auquel ils mirent Puis ils commencèrent à prononcer mules magiques qui firent pénétrer la et l'épouvante dans le cœur des dr des serpents d'une manière si étrang sortirent confusément de leurs tro leurs cavernes par centaines et par m se précipitèrent dans les flammes. Il cette occasion une telle multitude de brûlés, qu'il coulait sur la terre des fl graisse sortie de leurs corps. L'effet cantations fut tel, que Vasouki-nag pent qui supporte la terre, fut sur le déposer son fardeau pour aller se jet feu; mais les dieux ne le permirent l'intérêt du genre humain. Toutefois Takchaka, auteur de tout ce désastre, à l'incendie général, car le saint Astika, fils de Manasa, sœur de vint trouver le radja, le supplia donner la faute des serpents, et grâce de ceux qui restaient.

D'après une autre tradition le ro hana serait le fils ou même une in du serpent Takchaka.

TAKE MIKA SOUTSI-NO KAMI, tonnerre chez les Japonais. Il est fi *ino faya fi-no kami*, petit-fils de *Mik fi-no kami*, et arrière-petit-fils d *obasiro-no kami*. Il demeurait dans la du rocher *Ama-no iwa*. *Voy.* AMA TS

TAKI, dieu de la Nouvelle-Zélan de Mawi et de Mawi-Potiki, avec le travailla à la création de la terre. O tribue spécialement la création du homme, dont il forma le corps av boue. Après sa mort, il fut enlev sur une toile d'araignée, et son devint l'étoile polaire du sud.

TA KIAO-WEN-TI-YO, un des hui enfers brûlants des Bouddhistes de l le supplice auquel y sont soumis les consiste à les faire bouillir dans de dières ou rôtir dans des fours.

TAKIYA, monastères des derwisc Perse, qui en sont appelés *Takiye* habitants des Takiyas. Ces religie

rec leurs femmes; mais il leur est
y danser et d'y jouer de la flûte.
N. Les mythologues arabes don-
iom à ces êtres imaginaires que
it appelés parques, fées, sibylles,
ioique la théologie musulmane ne
e ni les divinités, ni les oracles
, les Mahométans ne laissent pas
nmoder de certaines fables fort
qui représentent ces Takouin
; êtres qui rendaient autrefois des
et qui secouraient les hommes
démons. Le Kaherman-Namè dit
kouin ont la forme humaine, sont
ne extrême beauté, et ont des ailes,
l'elles sont à peu près telles que
sentons les anges. Il est fait men-
d'entre elles, nommée Schamaï,
six de ses compagnes, avait la
Sagfagan, géant à quatre têtes,
r Kaherman, avec le secours des
oliman Hakki, un des monarques
antérieurs à Adam, les consultait
ses embarras, et recevait d'elles
lutaires pour sa conduite et celle
s.
NI, tablettes carrées, sur lesquelles
ques tartares consignaient les évé-
ui devaient arriver dans l'année
cependant ils ne garantissaient
; prédictions contre les change-
Dieu pouvait y apporter. Ils ven-
tablettes au public, et ceux dont
ions se trouvaient les plus justes,
t beaucoup de crédit.
IULA, dieu que les Formosans in-
nultanément avec Tapaliape, avant
: au combat; ils lui offrent même
es en cette occasion.
IO, cérémonie en usage dans le
'Arracan pour la guérison des ma-
i en quoi elle consiste, d'après le
wington. On prépare une chambre
; de riches tapis, et à l'extrémité
on dresse un autel avec une idole
Les prêtres et les parents du ma-
semblent, et pendant huit jours on
le mets et de musique. Celui qui
la cérémonie est obligé de dan-
l'il peut se tenir sur ses jambes;
s commencent à lui manquer, il se
une corde suspendue au plancher
et il continue de danser jusqu'à ce
ces étant complétement épuisées,
terre à demi mort. Alors la mu-
mble, et chacun envie son bon-
; qu'on suppose que, pendant son
ment, il converse avec l'idole.
ce est recommencé tant que dure
mais si la faiblesse de celui qui
ité le premier ne lui permet pas
er, le plus proche parent est obligé
sa place. Quand, après cette céré-
nalade vient à guérir, on le porte à
et on l'oint d'huile et de parfums
ite jusqu'aux pieds. Mais si, malgré
le malade vient à mourir, le prêtre
pas de dire que ces sacrifices et
nies ont été agréables aux dieux,

et que, s'ils n'ont pas accordé au défunt une plus longue vie, c'est que, par un effet de leur bonté, ils ont voulu le récompenser dans un autre monde.

TALAI-LAMA ou TALÉ-LAMA, nom du souverain pontife de la religion bouddhique, ou plutôt du Bouddha vivant, incarnation de Chakya-Mouni. Il se compose du terme mongol *talaï*, qui signifie mer, océan, et du tibétain *lama*, prêtre supérieur; il désigne ainsi l'immense étendue de l'esprit du grand lama. *Voy.* DALAÏ-LAMA.

TALAPOINS, 1° nom que les Européens ont coutume de donner aux religieux bouddhistes du pays de Siam; il vient d'une espèce de parasol ou éventail, nommé *talapat* qu'ils ont presque toujours à la main. C'est une feuille de palmiste coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; et le manche est formé par la tige même qu'ils contournent en forme d'S. Le nom de *Talapoin* est inconnu aux Siamois, qui donnent à ces religieux le titre de *Tchaou-kou*, qui signifie *monseigneur*.

On distingue deux sortes de Talapoins: les uns vivant dans les bois et les autres dans les villes. La vie des premiers est fort pénible et fort dure; le peuple regarde comme un prodige continuel qu'ils ne soient pas dévorés ou mis à mort par les tigres, les éléphants et les rhinocéros dont les forêts sont pleines. Ceux des villes vivent dans des couvents et des monastères; mais les uns et les autres sont obligés de garder le célibat sous peine du feu, tant qu'ils demeurent dans leur profession. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité sur leur église, ne leur fait jamais grâce sur cet article important; parce que, jouissant de grands priviléges, et surtout de l'exemption des six mois de corvée, leur profession deviendrait nuisible à l'Etat, si les assujettissements imposés aux religieux n'empêchaient la multitude de se jeter dans leur ordre. C'est dans la même vue que le roi les fait quelquefois examiner sur leur savoir, c'est-à-dire sur la doctrine et la langue sacrée. A l'arrivée de Laloubère, le roi venait d'en réduire plusieurs milliers à la condition séculière, parce qu'ils manquaient de la capacité requise.

Un couvent et son temple occupent un grand terrain carré, qui est environné d'une clôture de bambou. Le temple est au centre, et les cellules sont rangées le long de la clôture, quelquefois sur un double ou triple rang. Ces édifices sont autant de maisonnettes isolées, que la crainte des inondations fait élever sur des piliers. Celle du supérieur est distinguée par sa grandeur et son élévation. Le terrain, qui renferme le temple, est bordé par quatre murs, qui laissent entre eux et les cellules un vaste espace, auquel on peut donner le nom de cour. Dans quelques couvents, ces murs sont nus et servent uniquement de clôture; d'autres ont des galeries couvertes ressemblant assez à un cloître; et sur un contre-mur à hauteur d'appui, qui règne autour de ces galeries, il y a une suite d'idoles, quelquefois bien dorées.

Les *nens*, ou enfants talapoins, sont dispersés dans chaque cellule, suivant le choix de leurs parents. Un Talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Quelques-uns vieillissent dans la condition de *nens*, qui n'est pas tout à fait religieuse; et le plus vieux est distingué par le titre de *taten* : entre diverses fonctions, il a celle d'arracher les herbes qui croissent dans l'enclos du couvent, office qu'un Talapoin ne peut exercer sans crime. En général, les nens servent le Talapoin chez lequel ils sont logés. Leur école est une grande salle de bambou, qui n'est employée qu'à cet usage. Mais chaque couvent offre une autre salle, où le peuple porte ses aumônes lorsque le temple est fermé, et qui sert aux religieux pour leurs conférences ordinaires. Le clocher est une tour de bois, appelée *horakang* (tour de la cloche), et qui contient une cloche sans battant, sur laquelle on frappe, pour sonner, avec un marteau de bois

Chaque couvent est sous la conduite d'un supérieur, qui porte le titre de *tchaou vat* (seigneur du couvent); mais tous les supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de *sancrat*, qui peut être comparé avec nos évêques; et de tous les sancrats, celui du palais est le plus révéré. Cependant ils n'ont aucune juridiction les uns sur les autres; ce corps deviendrait redoutable s'il avait un chef suprême, et s'il agissait de concert d'après les mêmes maximes. *Voy.* SANCRATS.

L'esprit de l'institution des Talapoins est de se nourrir des péchés du peuple, et de racheter par une vie pénitente les fautes des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté; et quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur-le-champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage paraît être de les assujettir tous à la fatigue de la quête; car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges, une à chaque côté de leur porte, pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Les Talapoins expliquent au peuple la doctrine contenue dans leurs livres sacrés. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles et de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est grossie par les pluies, et jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour, depuis six heures du matin jusqu'au dîner, et depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le prédicateur est assis, les jambes croisées, sur un fauteuil élevé, et plusieurs Talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu dans les temples; il approuve la doctrine qu'on lui prêche, en s'écriant *sa tou-sa*, ce qui peut équivaloir à *oui, monseigneur*.
Chacun fait ensuite son aumône
cateur. Un Talapoin qui prêche s
peut manquer de s'enrichir.

Ils ont une espèce de carême
dans le temps de l'inondation; le
consiste à ne rien manger depuis m
ils peuvent mâcher du bétel. Cette
doit leur coûter d'autant moins,
les autres temps, ils ne mangent le
du fruit. Les Siamois, comme les
sont naturellement si sobres, qu'il
soutenir un long jeûne avec le sec
peu de liqueur, dans laquelle ils
de la poudre de quelque bois amer

Après la récolte du riz, les Talap
passer les nuits, pendant trois
dans les champs, pour les surveiller;
à cet effet sous de petites huttes qui
entre elles un carré régulier. Cell
périeur occupe le centre et s'élève
des autres. Le jour, ils reviennent
temple et dormir dans leurs cellul
leurs veilles nocturnes, ils ne fon
feu pour écarter les bêtes féroces,
les Siamois ne voyagent point la
cette précaution. Ceux des forêts vi
la même sécurité. Ils n'ont ni co
temples; et le peuple est persuad
tigres, les éléphants et les rhinocé
de les attaquer et de leur nuire, leu
les pieds et les mains lorsqu'ils les
endormis. Si l'on trouvait, dit Lalo
restes de quelque homme dévoré, o
sumerait jamais que ce fût un Tala
si l'on n'en pouvait douter, on en
rait qu'il était un méchant homme,
moins persuadé que les bêtes fér
pectent les bons.

Les Talapoins ont la tête et les p
comme le reste du peuple. Leur
consiste dans une pagne qu'ils
comme les séculiers, autour des rei
cuisses, mais qui est de toile ja
quatre autres pièces qui ne distin
moins leur profession : la première
angsa, est une espèce de baudouli
de cinq ou six pouces, qui leur d
l'épaule gauche sur la hanche droit
s'attache avec un seul bouton.
bandoulière, ils portent une gra
jaune, appelée *pa-schivon*, c'est-à-
de plusieurs pièces, parce qu'elle
rapiécée en plusieurs endroits. C'e
pèce de scapulaire qui descend
pieds par derrière et par devant,
couvrant que l'épaule gauche, re
hanche droite et laisse les deux br
Par-dessus cet ornement, ils mettent
autre toile de quatre ou cinq pouc
geur, qu'ils portent aussi sur l'épaul
mais en forme de chaperon. Elle de
devant jusqu'au nombril, et presqu
par derrière. Sa couleur est qu
rouge; mais l'angsa et le pa-schivo
toujours être jaunes. Enfin, pour so
pa-pat, ils se ceignent le milieu du co
écharpe de toile jaune, qu'ils nomm
pacod, et qui est la quatrième parti
habillement. L'usage des chemises

ıt des vestes leur est interdit. Dans ıêtes, ils ont un bassin de fer pour ' ce qu'on leur donne; mais ils doiporter dans un sac de toile, qui leur ı côté gauche, aux deux bouts d'un passé en bandoulière sur l'épaule Enfin ils portent un chapelet comcent huit grains.

rasent la barbe, la tête et les sourtalapat ou écran, qu'ils ont sans cesse n, sert à les garantir de l'ardeur du .eurs supérieurs sont réduits à se x-mêmes, parce qu'on ne peut leur à la tête sans leur manquer de res- ı même raison ne permet pas aux Talapoins de raser les vieux. Mais t rasent les jeunes, et se rendent x le même office. Les jours réglés raser, sont ceux de la nouvelle et de ı lune.

les Siamois, religieux et laïques, nt ces grands jours par le jeûne, ire qu'ils ne mangent point après : peuple s'abstient de la pêche; non qualité de travail, puisqu'aucun tra- ıt défendu les jours de fête, mais 'il ne la croit pas tout à fait innoporte au couvent, dans les mêmes iverses sortes d'aumônes, dont les es sont de l'argent, des fruits, des et des animaux. Si les bêtes sont elles servent de nourriture aux Ta- Mais ils sont obligés de laisser vivre ir autour du temple celles qu'on rivantes, et la loi ne leur permet ıger que lorsqu'elles meurent d'elles- On voit même, près de plusieurs un réservoir d'eau pour le poisson u'on apporte en aumône.

s'offre à l'idole doit passer par les un Talapoin, qui le met ordinairer l'autel, et qui le retire ensuite mployer à son usage. Le peuple ; bougies allumées, que les Tala- .tachent aux genoux de la statue. sacrifices sanglants sont défendus ême loi qui ne permet de tuer au- ıèce d'animal.

leine lune du cinquième mois, les s lavent l'idole avec des eaux paren observant, par respect, de ne pas ller la tête. Ils lavent ensuite leur Le peuple va aussi laver les sancrats tres Talapoins. Dans les familles, les lavent leurs parents, sans aucun our le sexe. Cet usage s'observe ıs le pays de Laos, avec cette sin- qu'on y lave le roi même dans une

alapoins n'ont pas d'horloge : ils nt se lever que lorsqu'il fait assez ur discerner les veines de leurs ans la crainte de s'exposer, pendant té, à tuer quelque insecte en met- ılontairement le pied dessus. Ainsi, leur cloche les éveille avant le jour, ın lèvent pas plus matin. Leur prercice est d'aller passer deux heures e avec leur supérieur. Ils y chantent ou récitent des prières en langue pâli, assis, les jambes croisées, et agitant sans cesse leur talapat, comme s'ils voulaient se donner du vent. Ils prononcent chaque syllabe à temps égaux et sur le même ton. En entrant dans le temple, ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière, ils se répandent dans la ville l'espace d'une heure, pour y demander l'aumône. Mais jamais ils ne sortent du couvent et n'y rentrent sans saluer leur supérieur, en se prosternant devant lui sans toucher la terre du front. Comme il est assis, les jambes croisées, ils prennent des deux mains un de ses pieds, qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône, ils se présentent en silence à la porte des maisons; et si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie. Mais il est rare qu'on ne leur donne rien; et leurs parents fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvents ont des jardins, des terres labourables, et des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôts. Le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit. Au retour de la quête, les Talapoins ont la liberté de déjeûner. Ils étudient ensuite, ou ils s'occupent, suivant leurs goûts et leurs talents, jusqu'à midi qui est l'heure du dîner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes Talapoins. Vers la fin du jour, ils balaient le temple; après quoi ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paraisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le temps de se promener dans la ville, l'après-midi; et l'on ne traverse point une rue sans y rencontrer quelque Talapoin.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets, appelés *tapacou*, qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas de porter l'habit religieux, avec cette seule différence que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parce que les Talapoins n'en peuvent toucher sans crime; d'administrer les biens, et de faire, en un mot, tout ce que la loi ne permet point aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embrasser cette profession s'adresse au supérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux sancrats seuls, qui fixent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un Talapoin est lucrative, et qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de famille qui ne se réjouisse de la voir embrasser à leurs enfants. Les parents et les amis accompagnent le postulant, avec des musiciens et des danseurs. Il entre dans le temple, où les femmes et les instruments ne sont pas reçus. On lui rase la tête, les sourcils et la barbe. Le sancrat lui présente l'habit. Il doit s'en revêtir lui-même, et laisser tomber l'habit séculier par-dessous.

Pendant qu'il est occupé de ce soin, le sancrat prononce quelques prières qui paraissent être l'essence de l'ordination. Après quelques autres formalités, le nouveau Talapoin, accompagné du même cortége, se rend au couvent qu'il a choisi pour sa demeure, et ses parents donnent un repas à tous les Talapoins du couvent. Mais, de ce jour, il ne peut plus voir de danses, ni de spectacles profanes; et quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissements qui s'exécutent devant le temple, il est défendu aux Talapoins d'y jeter les yeux.

L'élection des supérieurs, sancrats ou simples tchaou-vat, a lieu dans chaque couvent à la pluralité des voix; et le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant de la communauté. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un temple, il choisit lui-même quelque vieux Talapoin pour supérieur de ce nouvel établissement; et le couvent se forme autour du temple, à mesure qu'il se présente de nouveaux sujets. Chaque cellule se bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Les Talapoins se regardent comme les seuls justes qui soient sur la terre; ils ont en conséquence pour eux-mêmes une complaisance sans bornes, et considèrent les séculiers comme infiniment au-dessous d'eux. Ils affectent partout de s'asseoir plus haut qu'eux, de ne saluer personne, de ne pleurer jamais la mort des laïques, pas même celle de leurs parents.

Au reste, leur règle les astreint à une multitude d'assujettissements; outre ceux dont nous avons déjà parlé, ils doivent s'accuser de leurs fautes à leur supérieur, qui leur impose des pénitences proportionnées. Ils doivent s'observer continuellement pour ne point se laisser entraîner à pécher. Un Talapoin pèche si, en marchant dans les rues, il n'a pas ses sens recueillis; il pèche s'il se mêle des affaires de l'Etat; il pèche s'il tousse pour attirer sur lui les regards des femmes, s'il regarde lui-même une femme avec complaisance, ou s'il conçoit à son sujet de mauvais désirs; s'il use de parfums sur sa personne, s'il met des fleurs à ses oreilles, s'il se pare avec trop de soin. Il lui est défendu d'avoir plusieurs vêtements, ou d'en porter de précieux; de rien réserver à manger pour le lendemain; de ne toucher ni or ni argent, ni d'en désirer.

Cependant si, d'un côté, plusieurs de ces maximes paraissent dignes de louanges, on serait porté à croire, d'un autre côté, qu'ils ne se rendent pas bien compte de la nature du péché; car les Talapoins se contentent de s'abstenir eux-mêmes des actions qu'ils croient mauvaises, mais ils ne se font pas scrupule d'en faire commettre aux séculiers pour en profiter. Ainsi ils ne tueront jamais aucun animal pour le manger, mais ils mangeront volontiers de la chair d'une bête tuée par un autre. Ils ne peuvent faire bouillir du riz sans péché, parce que ce serait détruire le principe vital d'une semence, mais ils le font cuire par leurs domestiques séculiers ou par les e[...]
élèvent dans leurs couvents. D[...]
leur est défendu d'uriner sur le[...]
l'eau, ni sur la terre, parce q[...]
éteindre l'un, et souiller les [...]
ils ne s'inquiètent pas en quel[...]
domestique séculier va vider l[...]
contient le profane résidu. Il le[...]
ment interdit d'arracher des he[...]
plantes, de faire un creux dans l[...]
le remplir aussitôt; d'injurier q[...]
que ce soit, même inanimé; de [...]
terre dans le feu; d'allumer d[...]
que c'est détruire la substance a[...]
on l'allume ou on l'entretient;[...]
allumé, ils ne doivent pas l'éte[...]
même raison. Tous les Talapoins,[...]
observent exactement la contine[...]
va rien moins que de la peine d[...]
celui d'entre eux qui serait surp[...]
femme.

2° Les Talapoins du Pégu re[...]
ceux des Siamois, ils sont élev[...]
espèce de séminaire jusqu'à l'âg[...]
vingt ans. Quand il s'agit de les[...]
supérieur les examine sur tou[...]
qui font le véritable religieux,[...]
renoncer au monde, aux plaisir[...]
mes, aux compagnies du siècle. [...]
est jugé apte à être reçu dans l'[...]
promène par la ville sur un chev[...]
enharnaché, au bruit des tamb[...]
instruments de musique. C'est l[...]
fait au siècle, dont il abandonne[...]
les agréments. Quelques jours[...]
pris l'habit, on le conduit au c[...]
de la ville : ce couvent est pro[...]
assemblage de cellules élevées à [...]
pieds de terre, à côté des gran[...]
sous des arbres et quelquefois da[...]
On les y conduit avec appareil[...]
espèce de litière ou de palanqu[...]
les Talapoins qui résident dans l[...]
struisent leur habitation en for[...]
au sommet des arbres, de crainte[...]
La vénération qu'on a pour eu[...]
si loin, qu'on se fait honneur [...]
l'eau dans laquelle ils ont lavé l[...]
Ils marchent dans les rues avec b[...]
gravité, vêtus de longues rob[...]
qu'ils tiennent serrées par une [...]
cuir large de quatre doigts, à la[...]
une bourse dans laquelle ils [...]
aumônes qu'ils reçoivent; un m[...]
toile jaune leur fait plusieurs fois[...]
épaules.

A chaque nouvelle lune, ils v[...]
dans les villes; ils assemblent le[...]
son d'une cloche ou d'un bassin d[...]
Leurs discours roulent ordinaire[...]
morale et sur les préceptes du b[...]
qui obligent à s'abstenir du m[...]
larcin, de la fornication, du [...]
d'exercer la charité envers tous[...]
etc.; ils touchent rarement au do[...]
doctrine.

Quand un Talapoin vient à [...]
garde son corps pendant plusie[...]
et on l'expose sur un théâtre, [...]

religieux font le service funèbre. ›n brûle le corps, en présence du ›ur un bûcher composé de bois de et on ensevelit les os près de la ı'ils ont habitée ; quant aux cendres, te dans la rivière.

; le Laos, les candidats à l'état relitent novices jusqu'à vingt-trois ans ; les examine scrupuleusement, et si té du disciple répond à l'attente des on procède à la profession qui se éclat. Le novice sort du couvent, ses plus beaux habits, et on le pror la ville sur un éléphant. La marı procession se termine au temple, vice doit faire ses vœux. Cette cérést suivie d'une fête qui dure trois qui se passe dans les plaisirs. Les s, malgré leur profession, peuvent ılarisés comme ceux des Siamois. 'un d'eux s'est rendu coupable de grand crime, le roi le condamne à éléphants pendant le reste de sa vie. 'alapoins se confessent le quatorur de chaque lune, les plus anciens iers, ensuite les plus jeunes. Ils ont l'une eau bénite ou lustrale qu'ils aux malades et prétendent contrileur guérison. Le culte qu'ils renidoles consiste à leur présenter des es parfums, du riz ; ils ont en outre ges dont ils font des illuminations les simulacres ; leur chapelet est de cent huit grains, comme celui es religieux bouddhistes.

POUINES, femmes qui embrassent eligieuse chez les Siamois. Elles ıt à peu près la même règle que les , et n'ont pas d'autre habitation que ; Talapoins. Comme elles n'embrasıais cet état dans leur jeunesse, on leur âge comme une caution suffi›ur leur continence. Tous les cou'ont pas de Talapouines ; mais, dans i en reçoivent, leurs cellules bordent côtés de la clôture de bambou, dont ons parlé, sans être autrement séle celles des hommes. Les Talapouinomment *Nang-tchii*, en langue ›. Elles n'ont pas besoin d'un sanır leur donner l'habit, qui est blanc, celui des *Tapacou ;* aussi ne passent- ; pour être tout à fait religieuses. Un supérieur préside à leur réception, à celle des Nens ou des jeunes Tala-Quoiqu'elles renoncent au mariage, punit pas leur incontinence avec le rigueur que celle des hommes. ı du feu, qui est le supplice d'un ı surpris avec une femme, on livre apouines à leur famille, pour les du bâton.

ASSIUS ou TALASION, dieu de l'innot des bonnes mœurs, que les Roıvoquaient, comme les Grecs Hyméı dit que ce Talassius avait été un non moins recommandable par sa que par ses autres vertus, et qui ulé des jours fort heureux avec sa femme, qui était une des Sabines les plus belles enlevées par les Romains. C'est pourquoi, dans la suite, on souhaitait aux jeunes époux le bonheur de Talassius. Plutarque semble assigner à ce nom une autre origine. « Pourquoi, dit-il, chante-t-on dans les noces *Talassius ?* Est-ce à cause de l'apprêt des laines, signifié par le mot *talasia ?* car, en introduisant l'épousée, on étend une toison, elle porte une quenouille et un fuseau, et borde de laine la porte de son mari. »

TALEB, c'est-à-dire *chercheurs*, *désireux ;* espèce de religieux musulmans de l'empire de Maroc, qui réunissent la science des lois à celle de la religion. Ce sont des fanatiques qui professent un mépris souverain pour tout ce qui n'est pas musulman. Ils regardent comme un péché d'apprendre à lire l'arabe à un chrétien ou à un juif, et d'avoir avec eux la moindre liaison. Ils débitent au peuple des talismans et des amulettes, et lui persuadent qu'avec une certaine combinaison de nombres et de figures, ils opèrent des merveilles dans le physique et dans le moral.

TALETH, sorte de voile de laine blanche, que les Juifs mettent sur leur tête dans les synagogues pour faire la prière et remplir les autres fonctions religieuses. A chaque angle du taleth pend une houppe ou frange à huit cordons qu'on appelle *tsitsith*. Chaque houppe a cinq nœuds, à cause des cinq livres du Pentateuque. Quelques-uns mettent ce voile autour de leur cou. En le prenant on dit cette prière : « Béni soit le Seigneur notre « Dieu, roi de l'univers, qui nous a sancti- « fiés par ses commandements, et qui nous « a ordonné de nous envelopper avec le *tsi- « tsith.* » Quelques Juifs prétendent que l'usage de se couvrir la tête d'un voile en priant vient de Moïse, dont le visage devint si brillant, après avoir conversé avec Dieu sur la montagne, que le peuple en fut ébloui, et que le saint législateur fut obligé de se voiler la face. D'autres pensent que les Juifs ont pris cette coutume des Romains, qui priaient leurs dieux la tête voilée. Ceux-ci prétendaient devoir cette coutume à Enée, qui l'avait apportée de Phrygie, ainsi que Virgile le lui fait dire :

Caput ante aras phrygio velamur amictu.

TALI, petite figure de Ganésa, faite d'or ou d'autre métal, que les femmes mariées de l'Inde portent suspendues à leur cou, en signe de leur état. C'est l'époux qui le passe au cou de son épouse dans la cérémonie du mariage. Ce tali est enfilé dans un petit cordon teint en jaune avec de l'eau de safran et composé de 108 fils bien fins tressés ensemble ; on y ajoute quelques autres petits bijoux d'or, entrelacés de fleurs et de petits grains noirs. Le brahmane pourohita, prenant ce tali, le présente aux dieux, aux deux époux, aux pères, aux brahmanes assistants, qui tous doivent passer la main dessus en signe de bénédiction ; et pendant cette cérémonie le pourohita répète cette formule : « Ils auront des grains, de l'argent, des vaches et beaucoup d'enfants. » Il donne

ensuite ce tali ainsi sanctifié à l'époux qui l'attache au cou de la fille en le nouant de trois nœuds; dès lors celle-ci devient sa femme. A la mort du mari, ce tali est brûlé avec lui, comme pour donner à entendre que le nœud du mariage est totalement rompu. Plusieurs néophytes chrétiens, qui n'avaient pas renoncé à cet usage, avaient imaginé de graver une croix sur les Talis.

TALI, c'est-à-dire *le suivant;* ministre de la religion unitaire ou des Druzes, par opposition au *sabic*, ou précédent. Quoique chacun des ministres soit *sabic* par rapport à celui qui le suit, qui est son *tali*, cependant ces deux mots indiquent plutôt un ordre hiérarchique qu'une relation chronologique. C'est ainsi que l'âme est nommée *tali* ou suivant, par rapport à l'intelligence, qui est nommée *sabic* ou précédent. Dans l'usage pratique le précédent est particulièrement le quatrième ministre, personnifié en Sélâma, fils d'Abd-elwahab, et le suivant est le cinquième ministre, qui s'est manifesté dans la personne d'Abou'lhasan Ali, fils d'Ahmed.

TALI-AI-TOUBO, un des principaux dieux de l'archipel Tonga; il est le patron du *hou* ou roi de Vavaou et de sa famille; il est aussi le dieu de la guerre. Il a quatre maisons ou temples dans l'île de Vavaou, deux dans celle de Lafouga, une à Haano, une autre à Vina, et deux ou trois autres ailleurs. Il n'a de prêtre que le hou, qu'il inspire très-rarement. On l'invoque également en temps de paix pour le bien général de la nation et pour l'intérêt particulier du roi et de sa famille. Sa taille est si élevée qu'il s'étend depuis le haut du firmament jusqu'au centre de la terre.

TALIMIS, nom que des Musulmans donnent aux Ismaéliens, qu'ils appellent encore *Mazdékis* et *Molahid*.

TALISMAN. On appelle ainsi certaines figures gravées sur des pierres ou sur des métaux, auxquelles on attribue des vertus et des propriétés extraordinaires; quelquefois ce sont des caractères et des phrases intelligibles ou non, tracées simplement sur du papier, du parchemin, etc.

On distingue trois sortes de talismans: les astronomiques, les magiques et les mixtes. Les astronomiques se reconnaissent aux signes ou constellations célestes qui y sont gravées avec d'autres figures et des caractères inintelligibles. Les magiques ont des figures extraordinaires avec des mots superstitieux, et des noms d'anges connus ou inconnus. Les mixtes sont composés de signes et de noms barbares, que personne ne saurait interpréter. On les ensevelit dans la terre, comme les Romains qui, pour arrêter l'ennemi, enterraient sur la frontière une statue enchantée, après avoir prononcé quelques charmes et offert certains sacrifices: ou on les place dans des lieux publics, ou bien on les porte sur soi.

1° Quelques-uns croient qu'Apollonius de Tyane est le premier auteur de la science des talismans; mais d'autres sont d'avis que les Egyptiens en sont les invent[eurs] qu'Hérodote semble insinuer au s[econd li]vre de son histoire, lorsqu'il dit qu[e ce peu]ple, ayant donné le premier leur [nom aux] douze dieux célestes, grava aussi [des ani]maux sur des pierres. Les plus an[ciens ta]lismans sont faits de plantes, de [feuilles] d'arbres, ou de racines; Josèphe [attri]bue l'invention à Salomon. On met[tait] des figures de grenouilles dans l[es talis]mans; et Pline témoigne que, si [l'on en] croit ceux qui cultivent cette p[rétendue] science, les grenouilles doivent [être esti]mées plus utiles à la vie que les lo[is].

On met au nombre des talisman[s an]ciens le Palladium de Troie; les [boucliers] romains appelés Ancilles; les statu[es] de Constantinople, pour la conser[vation de] cette ville; la statue de Memnon, e[n Égypte,] qui se mouvait et rendait des orac[les aus]tôt que le soleil l'avait frappée; l[a statue] de la déesse Fortune qu'avait Séjan, [qui] porta bonheur à tous ceux qui la [possédè]rent; la mouche d'airain et la sangs[ue de] Virgile, qui empêchèrent les mouc[hes d'en]trer dans Naples, et firent mourir [les sang]sues d'un puits de cette ville; la fig[ure de la] cicogne, qu'Apollon mit à Const[antinople] pour en chasser ces animaux; la st[atue du] chevalier, qui servait de préservat[if à la] ville contre la peste; et la figure d'u[n serpent] d'airain, qui empêchait tous les [serpents] d'entrer dans le même lieu. D'où [l'on dit] que Mahomet II, après la prise de C[onstan]tinople, ayant cassé d'un coup de [masse les] dents de ce serpent, une multitud[e prodi]gieuse de ces reptiles se jeta sur [les habi]tants de cette ville sans néanmoins l[eur faire] aucun mal, parce qu'ils avaient [les] dents cassées comme celui d'airain. [On] rapporte qu'un philosophe apaisa u[ne peste] à Antioche, par un talisman de [pierre où] était gravée une tête de Charon.

2° Les habitants de l'île de Samot[hrace fai]saient des talismans avec des anne[aux de fer] qui avaient du fer enchâssé au lieu d[e pierres] précieuses. Pétrone en parle, lors[qu'il dit] que Trimalcion portait une bague [ornée] d'étoiles de fer. Les dieux qu'[on appe]lait de Samothrace étaient ceux q[ui prési]daient à la science des talismans, [comme le] confirment les inscriptions de ces [au]tels dont parle Tertullien: « Deva[nt les co]lonnes, dit-il, il y a trois autels [pour] trois sortes de dieux, que l'on [appelle] grands, puissants et forts, et que l['on croit] être ceux de Samothrace. » Apollo[nius fait] mention de ces trois divinités auxq[uelles il] joint Mercure, et rapporte les nom[s myst]res de ces dieux, qu'il était défend[u de ré]véler, savoir: *Axieros, Axiokerso, [Axioker]sos et Kasmilos*, qu'il dit être Cérès[, Proser]pine, Pluton et Mercure.

3° Les Egyptiens, dont la plupar[t des au]tres peuples ont appris le secret de[s an]neaux, avaient aussi d'autres talism[ans pour] toutes les parties du corps. C'est [peut-être] pour cela qu'on trouve tant de peti[tes figu]res de dieux, d'hommes et d'anima[ux]

ıs tombeaux de ce pays. Selon eux, pierres taillées en escarbots avaient s considérables pour procurer de t du courage à ceux qui les porrce que, dit Elien, cet animal n'a femelle, et qu'il est une image du se servaient communément de la Sérapis, de celle de Canope, de et de l'aspic, contre les maux qui t venir des quatre éléments, la u, l'air et le feu.

chrétiens n'ont pas été exempts de erstition : Grégoire de Tours rapieusement que Paris avait été bâti constellation qui le défendait des ıents, des serpents et des souris; ınt l'incendie de 585, on avait ı fouillant une arche d'un pont, les smans préservatifs de cette ville, ι serpent et une souris d'airain. Si talismans était réel, il en faudrait que ces figures mystérieuses ont ites depuis longtemps, car le pree dernier des fléaux précités sont ent fort communs à Paris.

us, ce sont les chrétiens du moyen ont organisé la prétendue science nans, et détaillé la manière de les . Ils ont désigné les sceaux, les ficaractères et les images des signes des constellations ou des planètes ent être gravées sur des pierres ques, ou sur un métal corresponstre, dans un temps propre à recenfluences de cet astre. Cette conétait basée sur l'astrologie judiest ainsi que la figure d'un lion, ı or, pendant que le soleil est dans u Lion, est censée préserver de la eux qui portent ce talisman. Celle pion, faite sous le signe du Scorantit des blessures de cet animal. oie, la beauté et la force du corps, a figure de Vénus, dans la première la Balance, des Poissons ou du Taur acquérir aisément les honneurs gnités, on grave l'image de Jupiter, re un homme ayant la tête d'un béde l'argent ou sur une pierre blanortant ce talisman sur soi, on en voit, on, des effets surprenants. Pour eux dans le commerce ou au jeu, ente Mercure sur de l'argent. Pour ageux et victorieux, on grave la fiMars dans la première phase du Pour avoir la faveur des rois, on rele soleil sous la figure d'un roi assis ône, ayant un lion à son côté, sur ès-pur, dans la première phase du :. Bodin, dans sa Démonomanie, que l'on dit qu'au palais de Venise as une seule mouche, et qu'au paolède, en Espagne, on n'en voit jaune; et il ajoute que, si cela est, elque idole enterrée sous le seuil , c'est-à-dire quelque talisman. ons, à la honte de notre siècle, que re encore des personnes qui ont foi en ces bilevesées, en dépit de la religion et de l'instruction.

5° Bien que l'islamisme réprouve également tout ce qui tient à la magie et à la divination, les Mahométans de toutes les contrées sont très-avides d'amulettes et de talismans. Ainsi on les voit toujours solliciter avec empressement des scheikhs, des santons et des marabouts, et accepter avec reconnaissance des billets sur lesquels sont écrits des paroles du Coran ou des sentences de Mahomet, et qu'ils portent religieusement sur eux, comme des préservatifs assurés contre toutes sortes de dangers. Les femmes ne manquent pas d'en mettre sur leurs nourrissons et leurs petits enfants pour les préserver du mauvais œil; il en est d'autres pour la conservation des animaux, pour favoriser la ponte des pigeons, et éloigner du colombier les bêtes nuisibles, etc. Ils attachent aussi certaines influences à la plupart des pierres précieuses. Le rubis porté au doigt fait paraître plus grand qu'on n'est en effet; il fortifie le cœur, et garantit de la peste et de la foudre. Placé sous la langue, il apaise la soif; il donne des forces contre la tentation qu'on aurait de se noyer. L'émeraude éloigne les démons et les mauvais esprits; elle guérit les piqûres des vipères auxquelles elle crève les yeux; elle fortifie la vue. Celui qui porte une bague en cornaline est sûr d'être toujours heureux. La turquoise garantit des souffrances de la mort. L'hématite délivre de la goutte et facilite le travail des femmes en couches. Le cristal de roche prévient les mauvais rêves. L'œil-de-chat préserve des mauvais regards et des chances du sort. L'onyx engendre la tristesse et la mélancolie. Les Musulmans ont en outre des châles, des chemises et des vêtements talismaniques, sur lesquels sont brodés des caractères, des noms de Dieu, des phrases tirées du Coran, des chiffres et autres signes cabalistiques. MM. de Hammer et Garcin de Tassy ont donné sur ce sujet de curieuses notices dans le *Journal Asiatique* de 1832 et 1838.

6° Les magiciens de l'Inde ont une ample collection d'amulettes et de talismans, qu'ils débitent comme des préservatifs efficaces contre les sortiléges et les maléfices, et dont ils font, non sans lucre, un fort grand débit. Ce sont des grains de verre enchantés par des mantras, des espèces de racines, des feuilles de cuivre, sur lesquelles sont gravés des caractères inconnus, des mots baroques, des figures bizarres. Les Hindous en portent toujours sur eux; et, munis de telles reliques, ils se croient à l'abri de toutes sortes de maux.

7° En fait de médecine, les Kayanos (habitants des montagnes auprès d'Aracan) ont recours à un talisman confié à la garde du prêtre : ce talisman est supposé le don d'une providence mystérieuse ou indéfinie, qui se manifeste par le tonnerre. Chaque fois que la foudre a frappé un arbre, les Kayanos courent en foule à ses racines, et y creusent la terre avec soin, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé

une substance minérale ou autre qu'ils jugent être le talisman cherché. Alors ils tuent un porc et une vache qu'ils mangent en grande cérémonie pour célébrer le bienfait de l'orage.

8° Il n'y a peut-être pas de contrée où les connaissances talismaniques soient plus popularisées qu'en Chine. Dans toutes les boutiques et dans tous les vestibules se trouve un tableau imprimé en rouge, où sont tracées des figures et des lettres cabalistiques, servant d'amulettes, auxquelles les Chinois accordent une grande confiance, et qu'ils supposent favorables à toutes les classes de la société. En tête, on voit cinq figures mythologiques dont la première est le génie de la deuxième étoile de la Grande-Ourse ; la deuxième est le génie du beau temps ; la troisième est Pan-kou ou Fo-hi ; la quatrième est le génie de la pluie ; la cinquième est le génie de la septième étoile de la Grande-Ourse. La partie inférieure de la feuille est occupée par soixante-douze talismans disposés en douze colonnes, composés de chiffres et de signes bizarres, et dont chacun porte une inscription chinoise indiquant la propriété particulière qu'on lui attribue. Comme les inscriptions de ces amulettes embrassent à peu près tous les maux et tous les biens qu'un homme puisse craindre ou désirer, ceux qui y ont foi n'ont rien de plus pressé que d'acheter cette feuille et de la suspendre dans leur maison. Quelquefois on copie ceux de ces talismans dont on croit avoir besoin ; tantôt on les colle aux portes d'une maison pour éloigner certains génies malfaisants ; tantôt on les porte sur soi pour se préserver de certaines maladies, pour écarter un danger, échapper aux ruses des fripons et aux attaques des brigands, ou réussir dans son commerce. Voici l'explication des soixante-douze talismans dans l'ordre où ils sont placés :

Premier rang.

1. Ce talisman, introduit dans la maison, en éloigne les calamités.
2. Celui-ci fait monter les fonctionnaires publics graduellement en dignité.
3. Ce troisième défend les fonctionnaires publics contre toutes les infortunes.
4. Réussite de tous les désirs, et protection contre les voleurs.
5. Dans tous leurs projets, les marchands atteignent le but qu'ils se sont proposé.
6. Eternelles richesses ; or, soie, argent en abondance.
7. Tranquillité et félicité des habitants de la maison.
8. Abondance de produits agricoles, de vers à soie et d'animaux.
9. Les descendants seront riches, vivront en bonne harmonie et de longues années.
10. Eloignement des génies malfaisants, et retour du repos.
11. Celui-ci assure la protection des dieux contre les maladies.
12. Il neutralise les effets de l'air qui vient de l'Orient et qui obscurcit l'esprit.

Deuxième rang.

1. Il prévient la mortalité causée par Sud.
2. Il protége contre les influences pe ses de l'air de l'Ouest.
3. Il repousse l'air diabolique du No
4. Il chasse l'influence mortelle qui centre de la terre.
5. Il prémunit contre l'influence du ment en sens opposé des deux p Yn et Yang.
6. Il protége contre les calamité guerre.
7. Il protége contre une mort violen prévue.
8. Il protége contre les grandes cala voyées par les dieux.
9. Il protége contre les malheurs ca les feux du diable (feux follets).
10. Il protége contre les inondatio incendies.
11. Longévité pour les hommes et mes.
12. Il prémunit contre les influence bles du désaccord entre l'état de sphère et la saison.

Troisième rang.

1. Contre les calamités dont les dieu pent les richesses.
2. Contre les infortunes provenant cles difficiles à surmonter.
3. Contre toutes les influences diab
4. Contre le retour fréquent des mau ves.
5. Contre les maladies de la bouche langue.
6. Contre les calamités envoyées par mortels, par le dieu Fo et par le
7. Contre les apparitions des démon
8. Contre les mauvaises influences mètes.
9. Contre les pernicieuses influence ble sur les femmes enceintes.
10. Contre les obstructions du canal causées par les diables.
11. Contre la mortalité des chevau chiens.
12. Contre les malheurs causés dan nage par la désunion entre le (mot à mot, quand le mari et la fe sont pas d'accord, les rats et les mangent le riz).

Quatrième rang.

1. Contre les mauvaises naissances ches et des chevaux.
2. Contre les malheurs qui résultent versement de l'ordre public.
3. Contre les calamités de la foudre par les trois *Youen*.
4. Contre la mauvaise influence ca la trop grande influence des végét
5. Contre les maladies produites fluence des cadavres.
6. Contre les maladies incurables q sent les richesses et abrégent la v
7. Contre les suites de l'épouvante par les diables.

es dommages causés par la conti-
m état maladif.
es maladies dont il est impossible
barrasser.
l'indébilité des taches de sang des
en couches.
les rêves diaboliques qui nuisent
ie.
les vexations du démon.

Cinquième rang.

es voleurs et les gens sans foi ni

che les chiens de venir dormir
lits.
he les chiens et les chats de man-
petits.
a mortalité continuelle des ani-
mestiques.
s maux qui résultent du penchant
me à parler à tort et à travers.
es malheurs causés aux hommes
émons.
es monstres qui font cuire les
ndant la nuit.
es bêtes féroces.
es monstres qui crient après les

'épouvante causée par les voleurs
de la maison.
la frayeur causée par le concours
d nombre de diables.
les revenants.

Sixième rang.

influence diabolique qui nuit aux
les grains et des vers à soie.
es monstres et les diables à figu-
ines.
danger de se trouver impliqué
mauvaises affaires auxquelles on
ris part.
es malheurs dans l'éducation des
ie.
es cadavres volants qui attaquent
nes.
es cadavres couchés qui nuisent
mes.
es diables des maisons.
s monstres qui font crier les pou-
hiens et les renards.
s morsures des insectes et des

les objets qui font tomber en dé-

es mauvais mandarins qui infli-
supplices injustes.
les extorsions de tout genre des
de la justice.
NS, prêtres païens des anciens
Ils faisaient l'oraison funèbre des
es louaient, dit-on, des larcins, des
et des autres crimes qu'ils avaient
rant leur vie; puis, levant les
ciel, ils s'écriaient qu'ils voyaient
er en l'air, à cheval, revêtu d'ar-
es, et passer dans l'autre monde
ite nombreuse. *Voy.* Ligastons.
ou Thalmud, livre qui contient la doctrine, la morale et les traditions judaïques; les Juifs soutiennent qu'il renferme la loi orale, comme la Bible la loi écrite, et ils ajoutent que celui qui n'a lu que la Bible ne peut se flatter de connaître la religion judaïque. Le mot Talmud vient du verbe hébreu *lamad*, enseigner, et signifie proprement *doctrine*.

S'il fallait en croire les assertions des Juifs, le Talmud aurait Moïse lui-même pour auteur primitif, qui aurait reçu de Dieu, pendant les 40 jours qu'il passa sur la montagne, non-seulement la lettre de la loi, mais aussi son explication et son interprétation. Moïse aurait transmis à Josué ce dépôt sacré; celui-ci l'aurait laissé aux soixante dix sénateurs; d'où il aurait passé aux prophètes, puis à la grande synagogue, et enfin aux rabbins les plus savants, après la ruine du second temple, jusqu'à ce qu'enfin il soit devenu impossible de continuer à le transmettre de bouche. C'est alors qu'on songea à consigner ces traditions par écrit, de peur qu'elles ne se perdissent.

Il y a deux Talmud : celui de Jérusalem et celui de Babylone.

L'auteur du premier est Rabbi Johanan, de la tribu de Joseph, qui fut chef de la synagogue dans la terre d'Israël, pendant environ 80 ans. Cet ouvrage, achevé l'an 230 de Jésus-Christ, fut composé pour les Juifs de la Judée; mais comme ces derniers étaient en petit nombre, qu'il est loin de contenir toutes les constitutions et les décisions, et que d'ailleurs il est écrit dans un hébreu fort barbare et inintelligible à la plupart des Juifs, il est tombé en désuétude, et a fait place au Talmud de Babylone, qui est universellement reçu.

Celui-ci fut composé pour l'usage des Juifs de la Chaldée et de tout l'Orient; et il est divisé en deux parties : la *Mischna*, ou seconde loi, et la *Gémare* ou glose, qui est l'interprétation du texte. La Mischna est due à Rabbi Juda, surnommé le saint, ou le prince, qui florissait sous l'empereur Antonin, vers l'an 150 de Jésus-Christ. Celui-ci voyant que les études bibliques allaient s'éteignant, que les traditions menaçaient de tomber dans l'oubli, et que le peuple juif se dispersait de plus en plus, recueillit tous les papiers et les mémoires des rabbins de son temps, et en composa un recueil qui fut appelé *Livre des traditions orales*. Ce livre fut reçu par tous les Juifs tant de la Judée que de la Chaldée, et acquit aussitôt un crédit immense. Il devint pour eux comme un corps de droit canonique, et fut expliqué dans les académies. La Gémare contient les disputes et les solutions des docteurs tant de la Judée que de la Babylonie sur le texte de la Mischna. Elle fut commencée au v° siècle de notre ère, par le rabbin Aser, et achevée au commencement du vi°. La Mischna est écrite en hébreu rabbinique assez pur, et la Gémare en hébreu mêlé de chaldéen; ces deux parties sont mises en regard l'une de l'autre dans les éditions du Talmud. Le style de cet ouvrage est en général fort obscur. et on y trouve une foule de

fables invraisemblables et absurdes, de faits controuvés et de graves erreurs chronologiques. Il a été publié tout entier par Bomberg, Venise, 1520, en douze volumes in-fol. Il fut réimprimé à Amsterdam, en 1744.

Le Talmud est divisé en six parties, dont nous allons exposer le sujet en peu de mots.

Ire Partie. DES SEMENCES. — Elle contient onze livres.

1. *Des bénédictions.* Il traite des prières et des actions de grâces à rendre pour les fruits de la terre et les autres grâces reçues ; du temps, du lieu où l'on doit les faire ; des circonstances qui doivent les accompagner. Il contient 11 chapitres.

2. *De l'angle* ; c'est-à-dire du coin du champ que l'on doit laisser à récolter aux pauvres. 8 chapitres.

3. *Des choses douteuses*, et principalement de celles dont on doute si la dîme était payée. 7 chapitres.

4. *Des plantes hétérogenes*, qu'on ne devait pas semer ensemble. 9 chapitres.

5. *Du septénaire*, et du repos qu'on devait laisser à la terre la septième année. 10 chapitres.

6. *Des oblations*, et des objets que chacun était tenu de mettre à part pour les offrir au prêtre. 11 chapitres.

7. *Des dîmes*, et principalement des premières dîmes que le peuple donnait aux lévites. 5 chapitres.

8. *Des secondes dîmes*, c'est-à-dire de celles que les lévites prélevaient sur ce qu'ils recevaient pour les donner aux prêtres, et qui étaient consommées à Jérusalem. 5 chapitres.

9. *Du gâteau* que les femmes qui pétrissaient le pain étaient obligées de mettre de côté pour le prêtre. 4 chapitres.

10. *Du prépuce* des arbres, dont on ne pouvait recueillir les fruits avant la troisième année depuis qu'ils avaient été plantés. 3 chapitres.

11. *Des prémices* ; quelle en était la nature, sur quel objet on les prélevait, comment on les offrait au temple. 4 chapitres.

IIe Partie. DES FÊTES. — Elle contient douze livres.

1. *Du sabbat*, et de tout ce qui le concerne ; des lampes qu'on doit allumer, de l'huile et de la graisse avec lesquelles on peut les entretenir ; du fourneau sur lequel on doit tenir chauds les aliments. Quels ornements une femme peut porter pour ne pas violer la défense de porter des fardeaux ; de tout ce qu'il est permis ou défendu de faire ce jour-là. 24 chapitres.

2. *De l'association.* Il traite de la manière dont plusieurs personnes, qui demeurent à une certaine distance les unes des autres, peuvent se réunir le vendredi soir pour prendre ensemble leur repas, comme s'ils ne formaient qu'une seule famille, afin de ne pas franchir le terme du chemin qu'il est permis de faire le jour du sabbat. 10 chapitres.

3. *De la fête de Pâques* ; au soin quel on doit faire disparaître le p du pain azyme ; de ce que l'on doi veille de Pâques ; de l'immolation d pascal, comment on doit le faire 10 chapitres.

4. *Des sicles*, qu'on devait paye année, tant pour les sacrifices jo que pour les autres ; et de la faculté ceux qui demeuraient dans les gnés de les envoyer collectivement d'or, pour diminuer les frais de 8 chapitres.

5. *Du jour de l'expiation des péc* la manière de le célébrer. 8 chapitr

6. *De la fête des Tabernacles* ; q ceux qui doivent la célébrer et de q nière. 5 chapitres.

7. *Des jours de fêtes.* Il traite d est permis ou défendu les jours autres que le sabbat ; on reche exemple ce qu'il est permis de fa si on peut retirer des poissons d' pour les faire cuire ; s'il est permis un œuf pondu un jour de fête. Ce tion, qui est la première du livre, lu son nom, car on l'appelle aussi *l'œuf.*

8. *Du jour de l'an*, et de la mani célébrer. 4 chapitres.

9. *Du jeûne*, et de la manière de quitter. 4 chapitres.

10. *Du pourim*, ou de la fête d instituée du temps d'Esther. 4 chap

11. *Des demi-fêtes*, c'est-à-dire d qui se trouvent entre le premier nier jour de l'octave, et dans leq permis de vaquer à certaines œuvr pitres.

12. *De la festivité* ; c'est-à-dire de tion pour tout homme juif de se re fois par an à Jérusalem, aux fêtes d de la Pentecôte et des Tabernacles qui sont dispensés de ce devoir. tres.

IIIe Partie. DES FEMMES. — Elle con livres.

1. *Du lévirat* ; des cas où un h épouser la veuve de son frère, de nies qui doivent accompagner cet droits de la veuve. 16 chapitres.

2. *Des contrats de mariage* ; de l droits et des privilèges des femmes du devoir du mari ; des droits des des veuves. 13 chapitres.

3. *Du mariage* ; de combien de m peut acquérir une femme ; comme la cérémonie ; décisions de divers moniaux. 4 chapitres.

4. *Du divorce* ; de la charte de tion ; comment on doit l'écrire et l 9 chapitres.

5. *Des vœux* ; de ceux qui sont ol et de ceux qui n'obligent pas ; q ceux qui peuvent faire des vœux. tres.

6. *Des Nazaréens* ; comment ils éta

nde et consacrés à Dieu. 9 chapi-

ı *femme soupçonnée d'adultère ;* de
laquelle le mari doit la soumet-
nent on doit lui faire boirè l'eau
chapitres.

. DES DOMMAGES. — Elle contient
dix livres.

lommages occasionnés par les hom-
r les animaux. 10 chapitres.
bjets trouvés, des dépôts, de l'usure,
ėt, de l'emprunt, du louage, etc.
es.
sociétés commerciales, des hérita-
successions, des achats, des ven-
0 chapitres.
nhédrin; il traite aussi des tribu-
rieurs, des jugements, des juges,
ns, des quatre genres de supplices
e criminelle. 11 chapitres.
et ; des quarante coups qu'on don-
x qui étaient coupables d'un dé-
uoi les docteurs ont réduit ce nom-
le-neuf. 3 chapitres.
erments; de ceux qui devaient le
de ceux qui étaient incapables de
les différentes manières de prêter
3 chapitres.
témoignages; décisions de divers
es, recueillies du témoignage des
s plus recommandables. 8 chapi-

lelques *réglements* pour les juges ;
on doit les observer, et punir ceux
olent. 3 chapitres.
dolâtrie, et qu'il faut éviter tout
avec les chrétiens. 5 chapitres.
Pères ou *Docteurs* qui ont perpétué
ı et la loi orale, depuis le temps de
est un recueil de maximes et de
6 chapitres.

DES CHOSES SAINTES. — Elle con-
tient onze livres.

acrifices; en quoi ils consistent;
, du lieu, où on doit les faire;
ceux qui doivent égorger les vic-
préparer, les offrir. 14 chapi-

nimaux mondes et immondes; quels
qui peuvent servir à la nourriture
ne, et de ceux qui sont prohibés.
es.
blations du soir. 13 chapitres.
remiers-nés des animaux ; comment
s offrir ou les racheter. 9 chapi-

stimation, ou du prix des choses qui
vuées ou promises à Dieu. 9 cha-

permutation des sacrifices; s'il est
offrir l'un à la place de l'autre.
s.
transgressions qui peuvent arriver
scrifices. 6 chapitres.
xclusion du siècle à venir; des 36
i excluent de la vie éternelle. 6

9. *Du sacrifice perpétuel* qu'on offrait chaque jour, le matin et le soir. 6 chapitres.

10. *Des mesures* et des dimensions du temple. 5 chapitres.

11. *Des nids,* c'est-à-dire des oiseaux que les pauvres devaient offrir à la place d'animaux plus considérables. 3 chapitres.

VIe Partie. DES PURIFICATIONS.—Elle contient douze livres

1. *Des vases,* des instruments; des meubles, des vêtements; de leur matière; de ce qui les rend purs ou impurs; des moyens de les purifier. 30 chapitres.

2. *Des tentes* ou des maisons; comment elles sont polluées; de la manière de les purifier. 18 chapitres.

3. *De la lèpre ;* comment on en est souillé. 14 chapitres.

4. *De la vache ;* c'est-à-dire de la manière de purifier la souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, au moyen des cendres d'une vache rousse. 12 chapitres.

5. *De la purification* des souillures contractées autrement que par l'attouchement d'un cadavre. 10 chapitres.

6. *Des bassins,* dans lesquels les hommes et les femmes se baignent pour se purifier. 10 chapitres.

7. *Du flux menstruel ;* des couches, et des purifications qui doivent suivre. 10 chapitres.

8. *Des liquides* qui peuvent souiller les fruits, les légumes et les autres productions de la terre, ou qui les prédisposent à la souillure. 6 chapitres.

9. *De la gonorrhée,* et de la manière de s'en purifier. 5 chapitres.

10. *De celui qui a été lavé ou purifié le jour même.* 4 chapitres.

11. *De l'ablution des mains,* de celle des vases, de la qualité et de la quantité d'eau nécessaire. 4 chapitres.

12. *De la queue des fruits :* comment elle est souillée par le contact d'autres fruits. 3 chapitres.

Le Talmud, dans son intégrité, contient donc 6 parties, 63 livres, et 524 chapitres.

TALMUDISTES, nom que l'on donne aux Juifs qui ont adopté le Talmud, et qui en suivent les prescriptions. On les appelle aussi *Rabbanites,* parce qu'ils se conduisent d'après les décisions des Rabbins. Ils sont opposés aux *Caraïtes,* qui s'en tiennent à la lettre de la Bible et rejettent toute espèce de commentaires. Les Talmudistes sont incomparablement plus nombreux, et forment la très-grande majorité de la nation.

TALUS, géant de l'île de Crète, qui descendait des géants issus du chêne ou des entrailles du rocher. Il était d'airain et invulnérable, excepté au-dessus de la cheville du pied. Ce monstre s'opposa au débarquement des Argonautes, en lançant dans la baie des rocs couronnés de forêts, pour leur en défendre l'entrée. Apollonius le fait gardien de l'île, dont il faisait le tour trois

fois chaque année. Médée, par ses enchantements, lui fit rompre une veine au-dessus de la cheville, pendant qu'il errait sur le rivage, et lui donna la mort.

TAMA, un des dieux inférieurs adorés autrefois dans l'île de Taïti.

TAMAGISANGÆ, un des principaux dieux de l'île Formose. Il demeure au sud; et Tékarokpada, sa femme, habite à l'orient. Quand il tonne, les Formosans disent que la déesse gronde son mari, parce qu'il prive la terre de pluies; ses reproches sont efficaces, car soudain le mari complaisant épanche les eaux contenues dans les nuées. Tamagisangæ est le dieu des hommes, c'est à lui que ceux-ci s'adressent pour acquérir et conserver les agréments extérieurs. Les femmes rendent leurs hommages à la déesse Tékarokpada.

TAMA-POUAA, mauvais génie de la mythologie des îles Sandwich; c'était un monstre gigantesque, moitié homme et moitié cochon. Cette affreuse difformité ne l'empêcha pas de faire sa cour à la déesse des volcans. Il vint exprès d'Oaou à Hawaï, pénétra dans le palais de Pélé, et lui proposa de l'agréer pour son amant; mais la déesse lui répondit avec colère, et lui adressa entre autres l'épithète injurieuse de fils de cochon. Irrité de son refus et de ses outrages, Tama-Pouaa se précipita sur Pélé, et ayant appelé à son aide les eaux de l'Océan, il parvint à éteindre le volcan. Mais les frères et les sœurs de Pélé étant accourus à son secours, burent les flots débordés, et, rassemblant tous leurs feux, sortirent en bouillonnant du cratère, contraignirent leur redoutable ennemi à fuir, lui lancèrent des quartiers de rochers, et le noyèrent dans la mer où il avait été chercher un refuge.

TAMARAKA, fétiche de certaines peuplades du Brésil. *Voy.* MARAKA.

TAMBIRAN et TAMBOURAN, noms par lesquels les Tamouls et les Malabars désignent la divinité suprême. Ces mots paraissent venir du pronom *tan*, il, eux, et de *Piran*, dieu, seigneur, et signifier *leur dieu*. On donne ce nom à des rois ou princes de la côte; les anciens voyageurs portugais nous l'ont transmis sous la forme de *Zamorin*.

TAMBOUR MAGIQUE ou RUNIQUE, le principal instrument employé naguère par les Lapons dans les divinations. Il était fait d'un tronc creusé de pin ou de bouleau. Il fallait que l'arbre eût poussé dans un lieu déterminé, et fût tourné suivant la direction du cours du soleil; c'est-à-dire, d'après Scheffer, que la souche et les branches mêmes les plus petites fussent tellement courbées, que toutes ces courbures, prenant dès le bas, montassent en s'élevant jusqu'au sommet, et fussent toutes inclinées de droite à gauche. Cet instrument était d'une seule pièce en forme de calotte renversée; la partie supérieure, complétement évidée, était recouverte d'une peau tendue sur laquelle on dessinait en rouge une multitude de figures runiques ou hiéroglyphiques. La partie convexe était sculptée et ornée, et on y ména-

geait deux ouvertures séparées p
verse de bois, au moyen de laque
l'instrument de la main gauch
qu'on frappait dessus de la mair
un marteau à deux têtes fait de bo
En même temps on mettait sur
un gros anneau de cuivre, garni
petits et de chaînettes. En battant
cette liasse d'anneaux se plaçai
férentes figures, et servait par l
pronostications. *Voy.* la manièr
vir du tambour runique au mot M

TAMERANI, nom du créateu
choses, suivant quelques Indie
qu'il s'est démis du gouvernemen
afin de vivre en repos, et que c'
qui le régit suivant ses caprice
rendent-ils des honneurs extrao
ils l'encensent à toute heure pou
de ses méchancetés.

TAMISRA, le premier des
naraka ou demeures infernales
Hindous. Ce nom signifie *lieu té*

TAMMONDEN, un des qu
dieux du trente-troisième ciel,
Japonais.

TA-MO, nom chinois d'un fa
gateur de la religion bouddhiqu
sanscrit *Bodhi-Dharma*. Les m
sionnaires, trompés par l'homop
confondu à tort avec l'apôtre sai
Ta-mo vivait dans le v[e] siècle de
Voy. DHARMA.

TAMOI, dieu adoré par les Gu
plade de la Bolivie, en Amériqu
signifie le *grand-père*. Ces sauva
dent leurs hommages avec si
cœur, et sont persuadés qu'il les
de leurs vertus en leur envoyant
tes récoltes.

TAMOU, l'enfer définitif des M
redoutable que celui appelé *Bi*
lieu des longues et innombrabl
ces, le repaire des damnés. Seize
prisons en composent la symétrie.
est quadrilatérale, des murailles
vironnent: des gardiens spéciau
chargés du double emploi de g
bourreaux; ils sont horribles à
leurs têtes de chèvres, de serpe
et de licornes. La moitié de cet
terrain est destinée aux tortures
l'autre aux supplices du feu.

Dans la première des régions
l'enfer, soufflent des vents violen
qui couvrent la peau de hideuse
dans la seconde, on n'entend que
ments de dents; dans la suiva
tourmente le corps jusqu'à le r
jusqu'à faire éclater les lèvres
ties; dans les deux dernières enf
bres deviennent rouges de doule
vres se brisent en lambeaux. Mais
ne sont point les seules que la fé
rie des Bouddhistes a su invente

Une plus grande variété de fo
servée à la peine du feu; elle re
vement les plus affreuses modifi
s'offre sous tous les points de v

s la première des prisons qui leur
mées, les criminels roulent inces-
sur des lames de poignards; toujours
le la mort, toujours rendus à la vie,
rent ainsi un cercle non interrompu
lles douleurs; la longueur de leur
fixée à 500 ans, mais chaque jour
odigieuses années est égal à neuf
d'années humaines. Dans la prison
des scies déchirent continuellement
les damnés, et le temps de leurs
es est presque incommensurable
55+370,000,000 années). Au troi-
gré se trouvent des meules de fer,
quelles les malheureux sont écrasés
blé dans le moulin, et leurs mem-
guéris à chaque fois pour subir de
es mêmes tourments. Au quatrième
coupables sont rôtis dans le feu
quatre mille longues périodes. Dans
ime, le feu est entretenu de deux
s le sixième, plus terrible encore,
ls sont exposés aux flammes dans
chaudières, et percés ensuite de
rdentes. La prison suivante offre le
pplice, mais avec un plus funeste
car là les broches ont trois pointes
sent la tête et les épaules. Enfin
rnier et le plus formidable des en-
amnés brûlent durant tout un âge
, puis leurs corps se renouvellent
brûlés de nouveau.
is les châtiments de la vie future
s un triste privilége de la race hu-
utes les créatures vivantes, depuis
usqu'au crocodile, sont exposées à
punitions après leur mort, lors-
nt fait le mal. Les animaux domes-
ieront leurs crimes en gémissant
fardeaux; les animaux sauvages
traints de courir sans interruption
pos, tandis que les bêtes féroces se
nt entre elles.
ISSI-CABOU, c'est-à-dire *le vieil-
rd*, expression par laquelle la divi-
ême est désignée par les Galibis et
es tribus de la Guyane.
moire dans laquelle les Chinois dé-
tablettes de leurs ancêtres, dans les
u oratoires qui leur sont consacrés.
aient aussi le nom de *tan* ou *thân*
ences sur lesquelles ils offraient des
au *Chang-ti*, ou empereur du ciel.
DE, surnom de Vénus. Clément
drie dit qu'Artaxercès, roi de Perse,
rius, fut le premier qui érigea à
, à Suse et à Ecbatane la statue de
naïde, et qui apprit par son exem-
erses, aux Bactriens et au peuple
et de Sardes qu'il fallait l'honorer
de déesse. Cette Vénus était l'ob-
lte particulier chez les Arméniens,
contrée appelée Tanaïtis, près du
rus, selon Dion Cassius, d'où la
ait tiré son surnom, et d'où son
passer chez les Perses. C'était la
télaire des esclaves de l'un et de
re. Les personnes même de condi-
consacraient leurs filles à cette déesse, et, en vertu de cette consécration, les filles étaient autorisées par la loi à se prostituer au premier venu, jusqu'à leur mariage, sans qu'une conduite aussi extraordinaire éloignât d'elles les prétendants.

TANE, un des anciens dieux des îles Hawaï, et de l'île de Taïti.

TANE-HÉTIRI, dieu du tonnerre, dans l'archipel d'Hawaï; son nom signifie *le tonnerre mâle*. Il passait pour être venu de Taïti.

TANE TE MADOUA, un des dieux principaux des Taïtiens; son nom signifie *l'homme* ou *le père*; il formait avec Oro, le fils, et Taaroa, l'esprit ou l'oiseau, une sorte de Trinité qu'on invoquait dans les circonstances importantes. Les insulaires avaient pour eux tant de respect qu'ils n'estimaient pas qu'il convînt de les importuner, à moins de tempêtes, de dévastations, de calamités publiques ou d'une maladie du roi. Tane s'associa au dieu l'esprit ou l'oiseau, et épousa Taaroa, et de leur mariage naquirent les phénomènes du ciel et de la terre.

TANÉWA, dieu de la mer dans la Nouvelle-Zélande. Les insulaires ont de lui une extrême frayeur. Ils ne doivent point garder de vivres cuits dans leurs pirogues de guerre; il leur est défendu de manger ou de cracher tant qu'elles sont à flot, ainsi que de fumer leur pipe; privations qui témoignent de leur profond respect. Quelquefois on offre à Tanéwa des sacrifices humains. *Voy.* TANIWA.

TANFANA, déesse qui, chez les Germains, présidait à la divination par les baguettes. Quelques écrivains prétendent que *Tanfana* est le nom d'un temple plutôt que d'une divinité. La loi des Frisons nous apprend que, même après leur conversion au christianisme, ils avaient conservé la divination par les baguettes; seulement ils l'avaient comme sanctifiée par des formules chrétiennes, et en marquant ces baguettes d'une croix.

TANGALOA, dieu des inventions et des arts dans l'archipel Tonga. C'est lui qui créa la terre en pêchant à la ligne, la couvrit de plantes et d'animaux, et forma le genre humain. *Voy.* COSMOGONIE, au Supplément.

TANGARA, un des trois dieux invisibles des Yakoutes. Les deux autres sont *Arteugon* et *Schugoteugon*.

TANGO-NO SEKOU, c'est-à-dire *fête du premier* jour du mois du *cheval*; une des cinq solennités annuelles des Japonais qui la célèbrent le 5e jour du 5e mois. *Voy.* GOGOUATS-GONITSI.

TANGHIN, épreuve en usage chez les Malgaches, à laquelle on a recours dans les cas difficiles; elle tire son nom d'un poison végétal très-actif, extrait de la noix du tanghin, et qu'on administre à ceux qui sont accusés d'un crime ou de s'être adonnés à la sorcellerie. Presque toujours cette épreuve se termine par la mort violente de l'accusé. Aucun prévenu n'est dispensé de subir l'épreuve du tanghin, quels que soient d'ailleurs son âge, son sexe, sa fortune et son rang; le plus léger soupçon motive l'application de cette terrible formalité. Les riches sont plus exposés que les autres à y être soumis, car les

lois malgaches, qui favorisent la délation, font trois parts des biens de l'accusé qui succombe, et attribuent la première au dénonciateur, la seconde au chef du village où le jugement a lieu, et la troisième aux officiers de ce chef.

L'accusateur s'adresse d'abord au juge qui le renvoie à l'*ampananghin*, qui est en même temps le prêtre et le bourreau. Il n'existe qu'un seul ampananghin par district; c'est ordinairement un vieillard pauvre, mais respecté pour sa probité; il reçoit une légère rétribution prélevée sur les frais du procès. Sa bonne foi dans l'accomplissement d'un devoir qu'il considère comme sacré est extrême; il serait impossible de parvenir à le corrompre, et cela même n'est jamais venu à l'idée d'aucun Malgache. Lorsque l'ampananghin a pris connaissance des faits qui servent de base à l'accusation, il fait sur des poulets les épreuves préparatoires, dont les résultats doivent déterminer, s'il y a lieu, la mise en prévention. Il dit à ces poulets en leur faisant avaler du tanghin délayé dans de l'eau : *Si tu es sorti du ventre d'un bœuf, meurs!* Si le poulet meurt en effet, c'est une présomption contre l'accusé. Il fait ensuite la contre-épreuve, en disant : *Si tu es sorti de la coque d'un œuf, meurs; si tu es sorti du ventre d'un bœuf, vis!* Quand le poulet meurt, c'est encore une présomption de culpabilité. Cette double opération se répète sept fois, et s'il y a trois chances en faveur de l'accusation, l'ampananghin remet les têtes et les pattes des poulets morts à l'accusateur, qui, après avoir averti le chef, les présente au juge, qui fixe le jour du procès.

La veille de ce jour, le juge, les témoins, l'accusé, l'ampananghin et enfin tous ceux qui doivent assister au procès, se rendent dans une forêt et y passent la nuit dans une cabane de feuillages, nommée la case du repentir, et dont l'entrée est défendue à tout autre par des sentinelles. Le lendemain, l'accusé et les témoins se baignent dans le ruisseau voisin. L'accusé, entièrement nu, est ensuite placé sur le gazon de la rive, et l'assemblée réunie en conseil, forme un cercle autour de lui. Alors le juge commence le procès, en faisant connaître à l'assemblée le but et les motifs de l'accusation. Lorsqu'il a fini son discours, l'ampananghin s'approche de l'accusé, et délayant avec de l'eau du ruisseau, dans une cuiller en feuille de ravinala, une petite quantité de l'amande de tanghin râpée avec un caillou, il la fait avaler à l'accusé qui ne tarde pas à se débattre sous l'étreinte du poison. Alors l'ampananghin, penché sur lui, interroge l'agent mystérieux : « Tanghin, s'écrie-t-il, sonde son ventre, juge, parle, dis-nous s'il est coupable; s'est-il livré à la sorcellerie? » Ou bien : « A-t-il voulu trahir le roi, la reine? a-t-il tenté de commettre tel crime? S'il est coupable, condamne-le, fais-le mourir. » Puis après lui avoir présenté une tasse d'eau de riz, l'ampananghin ajoute : « Mon fils, si le tanghin te cause de si grandes souffrances, c'est que tu as sans doute à te reprocher d'autres crimes que celui qui t'a conduit ici.

Dans ta jeunesse, tu as peut-être un commerce incestueux avec ta ta sœur, ou avec une parente plu toi. Confesse-moi tes fautes, avou tes crimes, et tes douleurs cesse tôt. » En proie à l'atteinte cruelle patient bondit, se débat, il a le d ou avoue sa culpabilité sans tro qu'il dit. Souvent il s'accuse de cr gers à l'accusation, et qu'on ne s pas. L'état de son estomac déc sort. S'il rejette le poison, quels d'ailleurs ses aveux, il est proc cent; s'il digère, le tanghin a p la mort qui met un terme à ses est la punition de son crime vrai o Chacun alors se retire en disant : « était bien criminel. »

Lorsqu'il y a doute dans les pro juge éclaire sa conscience en fais trer le tanghin à un chien ou à u défendeur. On y observe les mêm nies que ci-dessus, à la confessio

TANGRI ou **Tengri**, nom de Die et dans la plupart des langu *Voy.* Thenghéri.

TANG-TIE, c'est-à-dire *au* nom que les Chinois résidant à B nent à une solennité qu'ils céle le onzième mois, mais dont le jo fixé. Son objet est de rendre à la prême un tribut général de prièr tions de grâces.

TA-NIOU, charme en usage Tonga. Son but est ordinairemen si une personne malade obtiendr son; il se pratique en faisant t elle-même une noix de coco avec et en examinant ensuite quelle est lorsqu'elle est rendue au repos. d'abord placée à terre; un parent décide que celui-ci guérira si tell coco, une fois au repos, se trou vers telle aire de vent qu'il indi cette même personne prie tout h tutélaire de sa famille de la protége consultation à l'esprit. Puis la no en mouvement, et le résultat en avec confiance, ou du moins avec tion que la volonté actuelle des di connue. Souvent les femmes ont même moyen pour décider une que

TANIRI, un des dieux des île dans l'Océanie.

TANIWA dieu de la Nouvel qui punit sévèrement les infracte bou. L'imagination effrayée des i place en mille endroits, où il gu fracteurs pour les dévorer. C'est le même que *Tanéwa*.

TANK ou **Tankh**, grands bassin voirs entourés d'arbres, avec de l liers de pierres pour y descendr dous, hommes, femmes et enfant en foule s'y baigner et y faire leur avec les vêtements qu'on porte ord sur le corps. Voici comme les Mal quent ces ablutions :

Ils commencent par se figur

u'on voit auprès de ces réservoirs nâ, le lieu où ils se lavent, Vichnou, ık même, Siva. Avant d'entrer dans en jettent quelque peu en l'air avec gts de la main droite, en l'honneur rois divinités, et disent en même « En m'approchant de cette eau et en ınt, je renonce à mes péchés. Quand nt dans le bassin, il séparent l'eau deux mains et plongent en même uis ils prennent de l'eau et en jet- : fois en l'air en l'honneur des huit du monde; après quoi ils se lavent le visage, en invoquant Lakchmi, le Vichnou. Enfin ils prennent de ır la troisième fois, et la jetant vers offrent au soleil. Alors ils se net- s pieds et les mains avec de la cen- ouse de vache détrempée dans un ı, en disant en même temps : « Sois » On doit avoir cette cendre dans le la main gauche, parce qu'elle est e la terre, comme la droite est la ciel; ou bien encore parce que la che représente le lieu de la généra- ıain droite posée sur la gauche forme complète de l'œuf origine du monde. ent ensuite les deux mains en se la séparation du ciel et de la terre. écrivent sur la cendre qu'ils ont reux de la main gauche les deux *ya-ra*, qui expriment le combat du l'air dans l'œuf primordial avant tion ; puis ils procèdent à un attou- presque général de toutes les par- ır corps ; car ils portent les deux peu au-dessous du nombril, en- le nombril même, sur le creux de , sur la poitrine, sur le front, la eux, les oreilles, et les parties infé- u corps. Tout cela se fait en se tour- les huit régions du monde, et en les mains vides, dans l'attitude rsonne qui donne. La purification en prenant de la cendre avec trois la main droite, pour s'en frotter le épaules et la poitrine, en l'honneur ıâ, de Vichnou et de Siva.

.OUANG, divinité des Chinois ; c'est de la pluie.

, dieu des Taïtiens ; c'est celui au- adressaient le plus souvent leurs parce que, suivant leur croyance, elui qui prenait une plus grande affaires des humains.

RA. C'est, chez les Hindous, un igieux qui enseigne des formules ıres et mystiques, ainsi que des rites ılte des divinités ou pour l'acquisi- ouvoirs surnaturels. Ce traité a com- ıt la forme d'un dialogue entre Siva ı, divinités spéciales de ceux qu'on *Tantrikas*. Il existe un grand nom- s ouvrages, et leur autorité paraît, ırs parties de l'Inde, avoir supplan- es Védas. C'est Narada que l'on sup- r communiqué aux sages ces con- s de Siva et de sa divine épouse. ıonies prescrites par les Védas étant trop difficiles pour les hommes, les dieux, par pitié, leur ont donné les Tantras. Les paroles de Siva se nomment *âgama*, et celles de Dourgâ *nigama*.

TANTRIKAS. On appelle ainsi, dans l'Inde, ceux qui adhèrent aux Tantras, et qui emploient les formules qui y sont contenues pour obtenir un prétendu pouvoir surnaturel; leurs divinités principales sont en conséquence Siva et Dourgâ. Ils consacrent le huitième jour de certains mois à la célébration de rites qui n'ont pas un objet exclusif, mais sont destinés à assurer la prospérité de celui qui les observe. Le cérémonial du Tantra se distingue par la répétition de syllabes mystiques, l'emploi des diagrammes, un excès de gestes ridicules, l'adoration du Gourou ou maître spirituel, et l'idée de l'adorateur qui s'imagine qu'il s'identifie avec la divinité adorée. On y invoque non-seulement les formes terribles de Siva et de Sakti, mais tous les Bhoutas ou esprits du mal, les Yoguinis et les Dakinis, auteurs de tous les méfaits. Un cérémonial tantrika que nous avons sous les yeux est rempli d'une foule de cérémonies et d'invocations absurdes et extravagantes ; c'est pourquoi nous croyons devoir en priver nos lecteurs.

TAN-VIEN-SON-THAN, esprit vénéré dans le Tonquin, ainsi appelé d'un temple nommé *Tan-vien*, qui lui fut érigé, l'an 1170 de notre ère, par le roi Chinh-lao, dans la province occidentale. *Voy.* Son-tinh.

TAO, la Raison éternelle et primordiale, selon les Chinois. Le P. Prémare démontre que, par cette expression, les anciens Chinois entendaient le vrai Dieu ; voici les preuves qu'il en apporte (1) :

« L'idée du ciel, de commandement, d'esprit, de profondeur cachée, dit Kouan-yun-tse, est renfermée dans le seul mot *Tao* ou raison. Si la raison, continue le même philosophe, contemporain de Lao-tseu, n'existait pas, nous ne pourrions penser, et cependant la raison est quelque chose que nous ne pouvons saisir par la pensée. » Peut-on douter qu'il ne s'agisse ici de cette raison primordiale et divine, principe de toutes les intelligences, ineffable dans son essence et dans ses perfections, de laquelle Lao-tseu a dit : « La raison qui peut être exprimée n'est pas l'éternelle raison (*chang-tao*), » car « celui qui est éternel, comme l'explique la glose, n'est jamais altéré et ne change pas. Il existait avant le ciel et la terre, sans qu'il ait eu aucun commencement; il sera après le ciel et la terre, sans qu'il ait jamais de fin. Il ne peut être saisi ni par l'œil, ni par l'oreille, il ne peut être exprimé par la parole. » Si l'on pouvait encore hésiter à reconnaître Dieu dans cette raison éternelle, les textes suivants lèveraient tous les doutes : « L'homme imite la terre, dit Lao-tseu, la terre le ciel, le ciel la raison, et la raison s'imite elle-même; car elle est nécessairement son propre modèle, » — « étant par elle-même ce

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, tome XV, 1837.

qu'elle est. » comme l'enseigne le Tchong-Yong. « L'éternelle raison, écrit Hoai-nan-tse, maintient le ciel, soutient la terre. Elle est très-élevée et ne peut être touchée : très-profonde et ne peut être pénétrée. Elle est immense : l'univers entier ne peut la renfermer, et cependant elle est tout entière dans la plus petite chose. C'est d'elle que les montagnes tiennent leur hauteur, l'abîme sa profondeur : c'est par elle que les animaux marchent sur la terre, et que les oiseaux volent dans l'air. Le soleil et la lune lui doivent leur clarté, les astres le pouvoir d'accomplir [illegible]. » « La raison, dit [illegible] le ciel, et pèse la terre [illegible]. Elle est ineffable : en [illegible], le son et [illegible] d'épais et de ma[illegible] son être, toutes [illegible] comme si elles n'étaient pas.

[illegible] Rémusat va nous fournir d'autres [illegible] de remarque. Lao-tseu [illegible] le Tao a un nom ineffa[illegible] cependant de nom : car [illegible] commentaire. « le Tao, [illegible] avoir de nom par [illegible] son essence : mais, quand [illegible] et quand l'être a [illegible] recevoir un [illegible]. Puis il ajoute : [illegible] la [illegible] Tao pro[illegible] produisi[illegible]. Tout s'ap[illegible] est enveloppé par [illegible] le lien.... ; j'ensei[illegible] enseigne. » Quels ont été [illegible] de Lao-tseu ? Un dernier passage [illegible] va nous l'apprendre ; car, [illegible] dit très-bien Abel Rémusat, nul [illegible] n'est plus propre à faire remonter aux sources où l'auteur a puisé. Voici ce texte : « Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme I ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme HI ; celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme WEI. Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, n'en font qu'*un*. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. C'est une chaîne sans interruption qu'on ne peut nommer, qui rentre dans le *non créé*. C'est ce qu'on appelle forme sans forme, image sans image, être indéfinissable. En allant au-devant on ne lui voit point de principe, en le suivant on ne voit rien au delà. » Ces trois syllabes ne doivent former qu'un seul mot, d'après les commentateurs chinois, qui font remarquer sur ce passage que « si l'on est forcé de nommer celui qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas et qu'on ne peut toucher, on dit I-HI-WEI. » Ces trois caractères n'ont aucun sens et sont simplement des sons étrangers à la langue chi[illegible] qu'on les articule tout entiers, I-H[illegible] qu'on prenne séparément les ini[illegible] les Chinois ne peuvent isoler d[illegible] ture, IHW ; et quel son peuvent-ils [illegible] ter, sinon celui du fameux tétrag[illegible] *Iehova*, qui servait chez les Hébre[illegible] gner l'Être ineffable et que les G[illegible] crivaient Ἰαού, ἰαὼ, [illegible] d'un nom hébraïque dans un a[illegible] chinois, et inconnu jusqu'à prés[illegible] à Abel Rémusat complétement dé[illegible]

Terminons en faisant remarque[illegible] phonique qui existe entre le chi[illegible] le grec Θεὸς, Dieu. *Voy.* TAO-SSÉ.

TAO-PI, magiciens chinois qui [illegible] d'avoir la puissance de chasser l[illegible] Si un Chinois vient à éprouve[illegible] revers, ou s'il tombe malade, i[illegible] aussitôt à la malice des *Kouei*, [illegible] les Tao-pi pour leur donner la [illegible] cas de guérison, les imposteurs s[illegible] et triomphent : si l'infirmité se[illegible] ils disent que le malade a perdu l'[illegible] bruit d'un affreux tintamarre, i[illegible] chercher, soit sur les montagnes [illegible] les plaines ; puis, après de longu[illegible] ils la lui rapportent soigneusem[illegible] mée dans le pan de leur robe. Si [illegible] demeure dans le même état, ou [illegible] meurt, ils se renferment sur ce [illegible] été appelés trop tard.

TAO-SSÉ, une des trois grande[illegible] la Chine. Les *Tao-ssé* ou partisans [illegible] trine du *Tao*, sont les sectateurs de [illegible] qui vivait dans le VI[e] siècle a[illegible] chrétienne. Ce sont des espèces [illegible] ques ou de théosophes qui pour[illegible] recherche de l'inconnu, et prétend[illegible] nir à être immortels sur la terre [illegible] tendent pas le *Tao*, dans le sens [illegible] avons exposé ci-dessus. Ils en do[illegible] définition plus vague et plus élast[illegible] *Tao* ou la Raison suprême, dit M. [illegible] a deux natures ou modes d'être [illegible] spirituel ou immatériel, et le mod[illegible] ou matériel. C'est la nature spiritu[illegible] sa nature parfaite ; c'est d'elle qu[illegible] est émané, et c'est dans elle qu'i[illegible] forcer de retourner, en se dég[illegible] liens matériels du corps : l'anéa[illegible] de toutes les passions matérielle[illegible] les penchants du corps, l'éloign[illegible] tous les plaisirs du monde, et la c[illegible] tion de la nature spirituelle, sont l[illegible] les plus efficaces de se rendre d[illegible] de retourner à elle, de s'identifier [illegible] et de rétablir cette primitive har[illegible] natures spirituelles rendues à la s[illegible] elles étaient émanées ; cette vie h[illegible] divine qu'elles avaient perdue en [illegible] dans leur union avec un corps g[illegible] qu'elles retrouvent dans le sein de [illegible] et universelle intelligence... Lao[illegible] blit que toutes les formes matéri[illegible] bles ne sont que des émanations d[illegible] de la Raison suprême. C'est elle q[illegible] tous les êtres. Avant leur forma[illegible]

ι dehors, l'univers n'était qu'une ιtincte, confuse, un chaos de tous s à l'état de germe, et d'essence Tous les corps visibles de l'unies êtres qui le composent, en y ; le ciel, par conséquent tout le inétaire, la terre que nous habiıs les êtres vivants, ont été forıatière première élémentaire ou imordial; car avant la naissance le la terre, il n'existait qu'un si›mse dans l'espace illimité, un mensurable dans ce silence sans › suprême *Tao* circulait dans ce ›ux et infini. »

ophe chinois établit ensuite la ı l'émanation et du retour des e sein de l'intelligence suprême . Voici le texte chinois traduit ıt et vers pour vers par M. Paufaut s'efforcer de parvenir au ;ré de l'incorporéité, pour pouver la plus grande immuabilité ›us les êtres apparaissent dans omplissent leurs destinées; nous s leurs renouvellements succes-es matériels se montrent sans le nouvelles formes extérieures; ıx retourne à son origine (à son mordial). Retourner à son origine enir en repos; devenir en repos lre son mandat; rendre son mandevenir éternel; savoir que l'on rnel (ou immortel) signifie être pas savoir que l'on devient imıt être livré à l'erreur et à toutes lamités. Si l'on sait que l'on de-ırtel (dans le sein du *Tao*), on ı embrasse tous les êtres. Emus les êtres dans une commune ›n est juste, équitable pour tous étant juste, équitable pour tous ı [illegible]sède les attributs de souvedai[illegible] les attributs de souverain, la [illegible]re divine; tenant de la ne, [illegible]rvient à être identifié *o* ou la Raison universelle suınt identifié avec la raison susubsiste éternellement; le corps t mis à mort, on n'a à craindre ıntissement (aucune transmigraısi Lao-tseu part du principe que ime, la Raison éternelle, est inimmuable, pour prescrire au ›ut s'absorber dans ce grand être, e lui-même incorporel et immuaaussi en principe que tous les rnent à leur origine et à leur nordiale. Le dogme de la méı indienne s'y trouve implicitemé. Ce sont ceux qui n'ont pas ›cience, la connaissance de Dieu, ce grand mystère du retour des principe, ou de leur absorption, fication dans l'être universel sui subissent les calamités et les ι renaissances successives, tandis ui ont obtenu cette connaissance suprême, sont éclairés et vont se réunir à la grande et suprême intelligence.

Il n'est pas étonnant que les sectateurs de Lao-tseu, si habiles, comme tous les Asiatiques, à tirer d'un principe posé toutes les conséquences qui en découlent logiquement, aient établi un culte et un sacerdoce avec les doctrines du philosophe; car, dès l'instant qu'un Dieu suprême est annoncé, que les bonnes actions et la connaissance que l'on acquiert de lui sont les seuls moyens pour l'homme de parvenir dans son sein à l'éternelle félicité, il est évident qu'il faut des médiateurs entre ce Dieu et l'homme pour conduire et éclairer les intelligences.

Mais parmi les Tao-sse de nos jours, la plupart ont oublié la doctrine et les préceptes de leur fondateur; ils s'inquiètent peu du *Tao*, et enseignent que le souverain bonheur consiste à écarter les désirs violents et toutes les passions qui peuvent troubler la tranquillité de l'âme. S'agiter de soins, s'occuper de grands projets, se livrer à l'ambition, à l'avarice et aux passions, c'est, disent-ils, travailler plutôt pour ses descendants que pour soi-même; c'est une folie d'acheter ainsi le bonheur des autres aux dépens du sien. Il faut oublier le passé et ne point songer à l'avenir. A l'égard de son propre bonheur même, il ne faut se le procurer qu'avec des soins modérés, parce que ce qu'on regarde comme bonheur cesse de l'être, s'il est accompagné de trouble et d'inquiétudes. Ainsi ces Tao-sse affectent un repos qui suspend toutes les fonctions de l'âme; mais, comme ce repos peut être troublé par la pensée de la mort, ils se flattent de trouver un breuvage qui rend immortel; c'est pour cela qu'ils se livrent à la chimie et à la magie, dans l'espérance de découvrir la composition de ce breuvage. C'est ce moyen qu'ils emploient auprès des grands et des riches pour les gagner; aussi quelques empereurs, plus en état que les autres de faire les dépenses nécessaires, se sont-ils flattés de devenir immortels; et quoique plusieurs d'entre eux soient morts empoisonnés par ce breuvage, ces exemples n'ont point désabusé les autres; les impératrices surtout se sont livrées avec ardeur à cette religion et au culte de ces divinités, qui pouvaient procurer la connaissance des drogues nécessaires. Les prêtres et les prêtresses des Tao-sse, voués au célibat, pratiquent la magie, l'astrologie, la nécromancie et mille autres superstitions ridicules. Ils persuadent au peuple qu'ils ont un commerce familier avec les démons, par le moyen desquels ils opèrent des choses merveilleuses, et qui paraissent surnaturelles au vulgaire. Ils ont plusieurs temples dédiés aux esprits en différents endroits de l'empire; mais la ville de Kiang-si est la résidence des chefs de la secte; il s'y rend une grande foule de gens qui s'adressent à eux pour être guéris de leurs maladies et pour connaître l'avenir. Ces imposteurs leur soutirent leur argent, en place duquel ils leur donnent des papiers chargés de caractères magiques et

mystérieux. Ils offrent en sacrifice aux esprits un porc, un oiseau et un poisson. Les cérémonies de leur culte sont accompagnées de postures étranges, de cris effrayants, et d'un bruit de tambour qui étourdit ceux qui les consultent, et les prédispose à voir ce que ces imposteurs prétendent leur montrer. *Voy.* LAO-KIUN, TAO.

TAO-TE-KING, *livre de la Raison et de la Vertu;* titre que porte le principal livre sacré des Tao-sse, sectateurs de la religion de Lao-tseu. Il a été traduit en français par M. Pauthier en 1831, et par M. Saint-Julien en 1842. *Voy.* TAO et TAO-SSE.

TAOURA, prêtres des idoles dans les îles Gambier. Ils prient les idoles en s'accroupissant devant elles, et leur offrent des aliments et d'autres objets. Devant la porte de chaque Taoura il y a toujours une table dressée, appelée la table des dieux. Quiconque ambitionne les faveurs des dieux vient y déposer son offrande qui se compose de fruits et de mets de différentes sortes tout apprêtés. Personne ne doit toucher à ces aliments sacrés, qui ne manquent pas d'être mangés pendant la nuit par la divinité.

TAOUTOU, dieu particulier de Borabora, une des îles des amis.

TAPAKOU, valets au service des Talapoins de Siam. Chacun de ces religieux en a un ou deux pour le servir. Ces domestiques sont séculiers, bien qu'habillés comme leurs maîtres, excepté que leurs vêtements sont blancs, tandis que ceux des Talapoins sont jaunes. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres; ils ont soin des jardins et des terres du couvent, et font tout ce que les Talapoins ne peuvent faire par eux-mêmes.

TAPALIAPE, une des deux divinités que les Formosans invoquent avant de marcher au combat.

TAPANA, c'est-à-dire *séjour de douleur;* 1° le dixième des vingt et un enfers des Hindous brahmanistes.

2° Chez les Bouddhistes de la Birmanie, le *Tapana* est le huitième des grands enfers. Il y souffle un vent impétueux qui précipite les damnés du haut d'une montagne, et les fait tomber sur des lames de fer incandescentes. Ceux qui ont offensé un Bouddha, un Bodhisatwa ou un Ponghi souffrent dans ce lieu pendant 16,000 ans.

TAPASIS ou TAPASWIS, religieux hindous qui s'adonnent aux pratiques les plus austères de la pénitence pour parvenir au bonheur éternel. Leur dénomination vient du mot *tapas*, qui veut dire proprement chaleur, mais qui par suite désigne une pénitence volontaire et surérogatoire. « Le *tapas*, dit le code de Manou, est la racine de tout bonheur divin et humain. Les sages l'appellent le milieu; les connaisseurs des Védas, le comble ou la fin du bonheur. Les Richis, qui se domptent eux-mêmes, qui vivent de fruits, de racines et d'air, voient par le tapas les trois mondes avec tout ce qui est mobile et immobile. Les remèdes, les médicaments, la science et les différentes conditions divines sont obtenues par le tapas l'accomplissement : ce qu'il y a de vaincre, à obtenir, à approcher, à s'accomplit au moyen du tapas, ma lui-même est ce qu'il y a de plu ceux même qui ont commis de grav qui ont fait ce qu'ils n'auraient pa sont purifiés par le tapas. Les ve pents, les oiseaux, les quadru vents et les plantes, vont au ciel p sance du tapas. Tous les péchés ques, commis par la pensée, la p corps, sont détruits par le feu d Ainsi les dieux ont déclaré le t de grande vénération, après avo tout cet univers lui doit son origi

Comme les Hindous sont pers l'homme peut, au moyen des mo volontaires, expier les péchés grands, et obtenir des dieux des traordinaires, et même une puiss culeuse sur les éléments, sur la même sur les êtres divins, une prodigieuse de personnes de tou toute caste et de toute condition, l'état de Tapaswi; un auteur ang monter le nombre actuel à 800,0 résident dans les déserts, d'autre monastères; mais la plupart parco cessamment le pays et ne vivent moines. Cette classe se subdivise grande quantité de sectes ou ord gieux, qui tous portent une dén différente; il en est auxquels les castes elles-mêmes ont la faculté d initier. Il y en a parmi eux qui leur rôle au sérieux, qui mènen vraiment pénitente et mortifiée, e brassent cet état dans l'espoir d' béatitude finale; mais la plupart suivent que la richesse ou la satisf appétits matériels, sans travail et s car les dévots hindous vont quelq qu'à se priver du nécessaire pour ne manque à ces fainéants. Les pé cette classe sont toujours sûrs, sin venir à la fortune, du moins de se une certaine aisance. Quelquefois nissent en troupes de huit à dix n vidus, et mettent à contribution à travers lesquels ils passent. Le ont pour eux une dévotion partic lorsqu'ils s'introduisent dans un le mari, par un sentiment de res crainte, se retire aussitôt. *Voy* S

TAPILTZIN, nom des prêtres ou teurs mexicains.

TAPIO, dieu des anciens Finno sidait aux bêtes fauves et aux équ chasse.

TAPIOTAR, déesse finnoise, é Tapio, et souveraine de la sombr de Tapiola.

TAPOHA-I-TAHI-ORA, divini dans l'île d'Havaï; son nom signifi *sion dans le lieu de la vie.*

TAPOU, prohibition religieuse Nouvelle-Zélande et dans les aut l'Océanie. *Voy.* TABOU.

déesse hindoue; son nom signifie
est l'épouse de Vrihaspati, régent
ıète de Jupiter ; elle fut enlevée par
a ou Tchandra (le dieu Lunus). —
système des Bouddhistes du Népâl,
donnée comme l'épouse d'Amogha-
'un des Dhyani-Bouddhas.
LA. « Ce nom, dit M. Langlois, se
dans différentes légendes, comme
ı chef ennemi des dieux, et soule-
re eux toute la puissance des gé-
nal. Dans l'histoire de Rama, c'est
ne, fille du Yakcha Soukétou, et
a Daitya Sounda. Elle fut métamor-
n Rakchasi, après la mort de son
une imprécation du sage Agastya.
t ravagé les provinces florissantes
ı et de Karoucha; elle troublait les
des sages. Viswamitra demanda le
e Rama, qui la tua : ce fut là son
exploit. Mais un Kchatriya ne doit
er la mort à une femme, et on a re-
Rama cette action. »
I ou Taranis, dieu des anciens
quelques-uns le comparent à Ju-
utres en font le dieu du tonnerre;
aran signifie encore tonnerre, dans
des Gallois. Mais il ne tenait pas
rang dans les diverses tribus celti-
r les unes paraissent l'avoir con-
e le dieu suprême, tandis que les
faisaient une divinité subalterne,
à Esus. On lui immolait des
humaines.
UCNUS, dieu adoré chez les Suè-
ns l'Illyrie. Son nom n'est connu
les inscriptions, où on lit *Deo Ta-*
c'était peut-être le même que *Ta-*

, héros ou demi-dieu que les Ta-
egardaient comme leur fondateur.
ient fils de Neptune, et le repré-
sous la forme d'un dieu marin,
r un dauphin, et tenant à la main
. On lui avait élevé dans le temple
s une statue à laquelle on rendait
urs héroïques.
IPPOS, génie qui effrayait les
ainsi que l'indique son nom grec.
raconte en effet que quand les
enaient à passer devant son autel,
t saisis inopinément d'une frayeur
, n'obéissant plus ni à la voix, ni à
le celui qui les conduisait, ils ren-
souvent et le char et l'écuyer.
offrait-on des sacrifices pour l'a-
rable. Cet autel était élevé près de
du stade d'Olympie; par la suite on
ıta de la statue du génie. On disait
os fils de Neptune Hippius, d'autres
daient avec ce dieu lui-même; d'au-
prétendaient qu'un habile écuyer,
de la contrée, avait eu sa sépulture
autel. Taraxippos était encore ho-
l'isthme de Corinthe.
UM ou Thargum, c'est-à-dire *tra-*
les Juifs donnent ce nom aux ver-
paraphrases chaldaïques de l'Ecri-
e; ils en comptent huit, qui comprennent presque tous les livres de l'Ancien Testament. Les principales sont le Targoum de Jonathan, fils d'Ouziel, qui florissait un peu avant la naissance du Sauveur; celui d'Onkelos, qui vivait du temps de Jésus-Christ, et le Targoum de Jérusalem.

TARICHEUTES, c'est-à-dire *embaumeurs*; ministres inférieurs de l'ordre sacerdotal en Egypte, dont l'emploi était d'embaumer les cadavres. *Voy.* Embaumement des corps, n° 1.

TARIK, un des six Darvands ou mauvais génies créés par Ahriman. Tarik est spécialement opposé à Ardibeheschtt, le génie qui répand le feu de la vie.

TARKCHA et Tarkchya, un des noms de Garouda, oiseau divin qui dévore les serpents et sert de monture à Vichnou.

TARMAND, un des mauvais génies créés par Ahriman; on l'appelle encore *Naong*, celui qui anéantit.

TARNI, formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Ecrites sur du parchemin et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

TAROA-TAI-HÉTOUNOU, le grand dieu des Taïtiens; c'est de son union avec Tepapa que sont sortis tous les êtres. Ce dieu fait sa résidence dans le soleil qu'il a créé; et il passait pour être l'auteur des tremblements de terre.

TARTARE, région infernale qui était d'une telle profondeur que, d'après Homère, elle était aussi éloignée des enfers proprement dits, que les enfers le sont du ciel. Virgile la dépeint vaste, fortifiée de trois enceintes de murailles, et entourée du Phlégéton. Une haute tour en défend l'entrée; les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux Furies. C'est là qu'étaient renfermés les impies et les scélérats dont les crimes ne peuvent s'expier, et, d'après l'opinion commune, ils devaient y rester éternellement sans espoir d'en jamais sortir; mais Platon est d'un autre avis. Selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire; alors ils traversent le Cocyte ou le Pyriphlégéton, et se rendent au lac d'Achéruse, où ils appellent par leur nom ceux qu'ils ont tués, et les supplient instamment de souffrir qu'ils sortent du lac pour être admis en leur compagnie. S'ils obtiennent leur demande, ils sont aussitôt délivrés de leurs maux; sinon ils sont encore une fois rejetés dans le Tartare, reviennent aux fleuves comme auparavant, et réitèrent leurs supplications jusqu'à ce qu'ils puissent fléchir ceux qu'ils ont offensés. *Voy.* Enfer, n°s 4 et 5.

Le Tartare a été personnifié par les poëtes; de son mariage avec la Terre il eut Typhon, selon Hésiode, et les Géants, selon Hygin.

TARVOS-TRIGARANOS, c'est-à-dire *taureau à trois grues*, divinité des Gaulois. Ce

[illegible]

... en conséquence ... recher- ... par décou- ... et ... Il portait ... Ces ob- ...

...-YO, le septième des ... de la Chine; ... sont saisis avec ... exposés aux flam- ... d'une vaste fosse,

ou à l'ardeur de montagnes de fe[u] ... dressent sur les bords.

TATEN, espèce de frère lai, qui ... dans la condition de *nen*, chez les ... Talapoins du pays de Siam. Entre ... fonctions qu'il a à remplir, il a cel[le] ... ner les herbes qui croissent dan[s] ... du couvent, ce qu'un religieux ... pourrait faire sans crime.

TATHA-GATAH, un des noms ... Chakya-Mouni; il signifie *le* ... celui qui est venu sur l[a] ... sorte, qu'il ne sera plus ass[ujetti] ... nouvelles naissances. *Tathâ-gatah* ... par le mot chinois *Jou-lai*.

Tous les Bouddhas ont droit a[u] ... *Tathâ-gatah*. Dans la révolution co[ntinue] ... mondes, il paraît régulièrement m ... Le plus ancien dont on ait ... mémoire se nommait Avalokit ... cent quadrillions de d ... de kalpas ou grand ... Un bodhisatwa du même ... dans un temps postérieur, ... Tathâ-gatha « la faculté d'ex[ercer] ... et de pratiquer les ... de manière à mettre en ... pénétrante comm ... bonté et une miséricor[de] ... Bouddha, la puissan[ce] ... les maux, le privilège ... tous lieux sous trente- ... sublime prérogative ... tous les êtres. » I ... le nôtre, on compte ... connaît les noms (... dans les âges antérie[urs] ... Dans l'âge actuel, ou kalpa, ... ont déjà paru. L ... Krakoutchanda; le secon[d] ... le troisième Kasyapa, e ... Chakya-Mouni. On en att[end] ... cinquième, Maïtréya; l'épo[que] ... pour l'avénement de ce dernier ... du genre humain correspond, s ... Bouddhistes de Ceylan et de l'Inde ... à l'an 4457 de notre ère. ... la période de cinq mil ... suivre la mort de Chakya-Mo[uni].

TATIANITES, hérétiques du ... partisans des erreurs de Tatien, ... d'origine, et né dans la Mésopota[mie] ... pendant plusieurs années à Ro[me] ... saint Justin. Après le marty[re] ... maître, il retourna dans son pays ... de sa guide, il adopta la plupart ... des Valentiniens et des Marcionit[es] ... avait fait un mélange à son usage ... tait les deux principes, condamn[ait le ma]riage, la chair et le vin, soutenait ... de Dieu n'avait eu que les appar[ences d'un] corps, niait la résurrection de la ... salut d'Adam. Ses sectateurs fure[nt] ...

(1) Pour évaluer cette somme en ... munes il ne faudrait pas moins de trent[e] ... à la suite du chiffre 544.

(2) En écrivant ces lignes, j'en ai sous ... liste de 143 noms.

ɪu *Continents ;* on les appela aussi
ɪtes ou *Aquariens*, parce qu'ils
que de l'eau dans les saints mys-
ait que la loi ancienne était d'un
que l'Evangile. Il avait joint les
ɪgiles en une suite de discours,
ɪrte de concordance, appelée en
ɪaron ; mais il en avait retranché
gies, et tout ce qui démontre que
t est né de David selon la chair.
Clément d'Alexandrie ont écrit

om que donnent les Musulmans à
e erronée, qui consiste à nier les
e Dieu; ils prétendent, non sans
c'est détruire l'existence de Dieu
dépouiller des attributs qui lui
nts.

GE, opération fort en usage dans
e, et dont le nom vient de *tatou*
ɪot propre à Taïti. Elle consiste à
ains dessins sur la peau d'une
ɪeffaçable; elle est faite par des
n titre, qui opèrent très-adroite-
ɪyen d'un petit morceau d'écaille
emblable, pour la forme, à une
lame de scie présentant cinq ou
oites et aiguës. Le tatoueur, après
t les dents de l'outil d'une pein-
qui n'est autre que de la pous-
arbon délayée dans de l'eau, ap-
til sur la peau, et frappe dessus
ɪps, avec une baguette, jusqu'à
pointes des dents aient pénétré
f. L'opération occasionne une in-
plus ou moins grave, et une en-
ɪre plusieurs jours. Par le moyen
ɪres, les sauvages de la mer du
inent, sur le visage et sur toutes
du corps, des figures indélébiles,
nes sont des cercles parfaitement
ɪutres des lignes spirales, des
rées ou ovales, des échiquiers;
fin des lignes inclinées et croisées
it. Tous ces dessins sont distri-
la plus grande régularité : ceux
, d'un bras, d'une jambe, corres-
actement à ceux de l'autre; et ce
ɪrsqu'il est complet, produit d'un
effet d'un juste-au-corps de diffé-
fes. Les chefs, les nobles, les
ɪnt quelquefois entièrement cou-
s figures; les gens du peuple et
s sont tatoués avec moins de
elquefois ne le sont pas du tout.
femmes, il est défendu de les ta-
e part que sur les mains, sur les
les lèvres et aux lobes de l'o-

ı. la plupart des insulaires de la
l ne puissent rendre raison de cet
ersel, et qui n'est aboli que là où
isme s'est introduit, il paraît ce-
ɪ'il tenait originairement à des
euses. Ainsi, à Taïti, les prêtres
seuls qui pussent faire cette opé-
x îles Carolines, le tatouage ne
ɪratiqué sans certains signes di-
personnes qui désirent être tatouées passent la nuit dans une maison, sur laquelle le chef qui doit exécuter l'opération invoque la divinité. Un certain son sensible, une sorte de sifflement indique l'acquiescement du dieu. Si ce signe ne se manifeste pas, l'opération n'a pas lieu. De là vient que quelques individus ne sont jamais tatoués. S'ils passaient outre, la mer submergerait leur île, et toute la terre serait détruite.

TATOUSIO, dieu des Magnacicas, peuplade du Paraguay. Il garde nuit et jour un pont de bois jeté sur un grand fleuve où se rendent les âmes au sortir du corps. Ce dieu les purifie avant de les laisser passer pour aller en paradis; et, si l'âme fait la moindre résistance, il la précipite dans le fleuve.

TATS, dragon symbolique ou mythologique, que les Japonais supposent résider au fond de la mer. Il n'a que trois griffes à chaque pied, tandis que celui des Chinois en a cinq.— Le *Tats Maki* est un autre dragon, qui occasionne les trombes toutes les fois qu'il sort de l'eau pour se promener dans l'air.

TA TSIKARA O-NO KAMI, c'est-à-dire *le dieu fort, à la main puissante;* un des anciens esprits du Japon. Il a un temple dans la province de Sinano.

TAU ou THAU, 1° la dernière des lettres hébraïques. Nous lisons dans Ezéchiel, chap. IX, que le Seigneur ordonna de tracer cette lettre comme un signe sur le front de ses serviteurs, afin de les préserver du désastre qui devait fondre sur les impies. Le Seigneur dit à l'homme qui était vêtu de lin et portait une écritoire à sa ceinture : « Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un T (*thau*) sur le front des hommes qui gémissent et qui pleurent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle. » Et il dit aux cinq autres hommes qui portaient entre leurs mains un vase de mort : « Suivez-le, passez à travers la ville, et frappez; que votre œil n'oublie personne; n'ayez aucune pitié. Tuez le vieillard, l'adolescent, la vierge, l'enfant, les femmes, jusqu'à extinction; mais ne tuez aucun de ceux sur lesquels vous verrez le T. » Ce signe de salut n'avait pas la forme actuelle du *thau* hébréo-chaldaïque (ת), mais bien la forme antique conservée sur les médailles des Machabées et dans l'écriture phénicienne, et qui est tout à fait semblable à une croix à lignes égales +; ce qui rend la prophétie encore plus frappante. C'est à ce signe qu'il est fait allusion au chap. VII de l'Apocalypse.

2° On donne encore le nom de *tau* à la croix ansée des Egyptiens ☥; mais il existe, dit M. Guigniaut, une diversité extrême d'opinions sur le vrai nom et le vrai sens de cette figure. Les Pères de l'Eglise y voyaient une croix véritable, et en racontaient des miracles. Saumaise s'est rangé à leur sentiment. Lacroze, Jablonski, Heine, y trouvent, au contraire, l'image d'un phallus avec rapport au signe de la planète de Vénus ♀. Zoëga a combattu cette opinion, et avance que c'est une *clef du Nil ;* que, dans la main d'Isis, cet emblème caractérise la grande déesse qui ouvre et ferme le sein de la na-

ture. Denon et autres ont suivi Zoëga. Les savants français de l'expédition d'Egypte le nomment simplement *l'attribut de la divinité.* Pococke pensait que cette figure était un emblème des quatre éléments ; Pluche y reconnaissait un *nilomètre ;* et Petit-Radel y trouve un symbole de la division de l'année en trois saisons. Enfin, des savants modernes y voient l'emblème de la vie future ou de l'immortalité.

TAULAI, divinité suprême des îles Moluques. Il avait pour lieutenant Lanthila, chef de tous les esprits appelés *Nitos.*

TAURAKI, dieu des Néo-Zélandais, qui le regardent comme le souverain direct des éléments; c'est à son courroux qu'ils attribuent les orages et les tempêtes.

TAUREAU. 1° Le taureau était, chez les anciens païens comme chez les Juifs, la victime la plus ordinaire des sacrifices. Les Grecs et les Romains l'immolaient à Jupiter, à Mars, à Apollon, à Minerve, à Cérès, à Vénus, aux Lares. On choisissait des taureaux noirs pour Neptune, Pluton et les dieux infernaux. Avant de les immoler, on les ornait de différentes manières : ils avaient sur le milieu du corps une grande bande d'étoffe ornée de fleurs, qui pendait des deux côtés. Le taureau qu'on sacrifiait à Apollon avait ordinairement les cornes dorées. Le taureau est un des douze signes du zodiaque ; on prétend que c'est l'animal sous la figure duquel Jupiter enleva Europe, d'où il fut mis au nombre des constellations ; selon d'autres, ce serait Io, que Jupiter aurait enlevée au ciel après l'avoir changée en génisse. *Voy.* BOEUF, APIS, MNÉVIS.

2° Le taureau Aboudad joue un rôle important dans la cosmogonie persane; il naquit sans père et sans mère, simultanément avec Kayoumors, le premier homme ; mais il était sans mouvement et sans parole, tandis que l'homme avait la faculté de se mouvoir et de parler. Le taureau fut mis à mort par Ahriman, et son âme consentit, à la sollicitation d'Ormuzd, à prendre soin des créatures qui étaient dans le monde, en attendant que le Ferouer de Zoroastre leur apprît à se préserver du mal. De la semence du Taureau, purifiée par la lumière de la lune, naquirent les plantes et les arbres, tandis que celle du premier homme donna naissance à un arbre représentant un homme et une femme unis, qui se divisèrent et devinrent Meschia et Meschiané.

Il ne faut pas confondre ce taureau primordial avec celui que l'on trouve quelquefois réuni à la figure de Mithra, dans les compositions romaines. On représente celui-ci sous la forme d'un jeune homme d'une belle figure, coiffé du bonnet phrygien, un genou appuyé sur un taureau renversé, auquel il plonge un poignard dans le cou. C'est, dit-on, un symbole de la force du soleil, lorsqu'il entre dans le signe du taureau.

3° Le taureau est honoré dans l'Inde, et par la propre excellence qu'on lui attribue, et comme personnification de Nandi, ministre du dieu Siva. *Voy.* BOEUF, BAS

4° Dans un temple de Miyako,
l'on voit sur un autel fort large e
carrée, un taureau d'or, dont le c
d'un collier très-précieux ; il tie
de ses deux pieds de devant, et
avec ses cornes, comme s'il voulai
L'œuf est représenté nageant dans
de bassin formé par le creux d'un
groupe est l'emblème de la création
Le monde entier, au temps du ch
les mythologues japonais, étai
dans cet œuf qui nageait sur la su
eaux. La lune, par son attraction
influences, tira du fond des eau
tière terrestre, qui se convertit
ment en rocher, et ce fut là que
rêta. Le taureau, trouvant cet œuf,
la coque à coups de cornes, et de
sortit le monde. L'homme fut pro
souffle du taureau.

TAURIES, fêtes que les Grecs
en l'honneur de Neptune, et dans
on ne lui sacrifiait que des taure

TAURILIES, jeux religieux cél
les Romains pour apaiser le co
divinités infernales, et institués
d'une épidémie répandue parmi l
grosses sous le règne de Tarquin l
Cette maladie fut attribuée à l'usa
avaient fait de la chair des taure
lés, dont les sacrificateurs vendai
dent; et, comme ce fléau fut regard
un effet de la colère des Mânes, on ét
les apaiser, des jeux nommés *Tau*
chair des animaux sacrifiés, cause
de l'épidémie.

TAURIONE, surnom de Dian
Suidas, soit parce qu'elle était l
Tauride, ou parce qu'on la suppo
trice des troupeaux, ou parce qu'
sentait sur un char attelé de taure

TAURIQUE, épithète de Dian
dans la Chersonèse taurique, et c
tue fut enlevée par Oreste et Iph
sang humain arrosait ses autels, e
bare coutume était passée chez to
ples qui se croyaient possesseurs d
Ces sacrifices s'appelaient *tauriqu*

TAUROBOLE, nouveau genre
que les païens inventèrent dans le
siècles du christianisme, pour l'
baptême des chrétiens. L'effet de
fice consistait dans une parfaite pu
dans la disparition de tous les cri
une régénération morale et complè
renaître ainsi pour l'éternité (résu
tribuaient les prêtres à ce genre
ces, quoiqu'ils recommandassent
nouveler après un laps de ving
descendait nu dans une fosse pro
couverte avec une planche per
foule d'ouvertures. Sur cette p
égorgeait un taureau ou un bélie
nière que le sang encore tiède,
toutes les parties du corps du
Quand on immolait un taureau,
s'appelait *taurobole;* il se nommai
lorsqu'on sacrifiait un bélier. Juli

mit lui-même à cette superstition, nage de saint Grégoire de Nazianze. monie avait lieu également pour ation du grand prêtre et des au- s de Cybèle. On trouva, en 1705, ntagne de Fourvières, à Lyon, une n d'un taurobole célébré sous An- Pieux, l'an 160 de Jésus-Christ. lisent qu'il fut trouvé sur la mon- Ermitage, près de la ville de Tain, e gauche du Rhône. Cet autel était à la mère des dieux, la grande mont Ida, pour la conservation de r et de sa famille, ainsi que pour ité de la ville de Lyon. On voit s la ville de Die, sur la route de à Gap, cinq autels tauroboliques ervés, sur chacun desquels sont ux têtes, l'une de taureau et l'au- ier.

CHOLIES, fêtes que les habitants e célébraient en l'honneur de Nep- aient proprement des combats de que l'on immolait aux dieux après rrités et mis en fureur; c'est de là le nom de la fête (χολὴ, colère). ée qui avait lieu à cette occasion nelle et composée de trois collé- tresses; les sacrificatrices étaient les *maritimes*; elles devaient être s aux divinités de la mer et prin- t à Neptune. Ces prêtresses étaient par fondation ou autrement, des fête qui durait plusieurs jours, des sacrifices qui occasionnaient se considérable. Clidicé, grande le Neptune, leur avait fait présent tères pour la dépense d'une seule ce qu'on peut évaluer à la somme francs de notre monnaie.

POLE, surnom de Diane, auquel igne cette origine. Neptune ayant taureau contre Hippolyte, la oya un taon qui fit errer longtemps n différents pays, après quoi il s les coups de Diane. De là elle les îles d'Icarie, de Délos, etc., s consacrés sous le nom de *Tau-* et des fêtes appelées *Tauropolies*.

le principe de toutes choses sui- ibyloniens, s'il faut en croire Da- 'auté était l'épouse d'Apason et la ieux.

S, amulettes ou caractères magi- les insulaires des Maldives regar- ne très-propres à les garantir de nt, et particulièrement des mala- en servent aussi comme de phil- ient pouvoir, par leur moyen, ins- mour à telle personne qu'il leur e marchent jamais sans être mu- précieux talismans, qu'ils por- x renfermés dans des boîtes d'or it, et cachés sous leurs habits. s ils les portent au cou, au bras, re, ou même au pied.

'. Les Musulmans appellent ainsi rnées rituéliques qu'ils sont obli- e autour de la Kaaba, dans le pè- lerinage de la Mecque. Ces tournées se font à partir de l'angle où est enchâssée la pierre noire, et en avançant toujours du côté droit, de telle sorte qu'on ait le sanctuaire à sa gauche; le pèlerin doit en même temps passer l'un des bouts de son manteau sous le bras droit, en le jetant sur l'épaule gauche. Pendant les tournées on récite les prières que nous avons reproduites à l'article Pèlerinage, n° 4.

TAWAKI, dieu des Néo-Zélandais; il est le maître du tonnerre, et il produit ce phénomène en roulant et déroulant avec précipitation des *tapes* qu'on suppose placées au-dessus des nuages.

TAWIL, c'est-à-dire *interprétation*; nom que quelques Orientaux, et particulièrement les Druzes, donnent à un système religieux basé sur l'allégorie, par opposition au *tenzil*, qui consiste à prendre le texte de la loi dans son sens simple et littéral. Ainsi, d'après eux, les Musulmans sunnites professent le *tenzil*, parce que, disent-ils, ceux-ci font consister leur religion dans l'observation scrupuleuse des pratiques prescrites par Mahomet, et qu'ils prennent à la lettre les expressions employées dans le Coran en parlant de Dieu, lesquelles semblent lui attribuer une figure humaine, des yeux, des mains, etc. (1). Les Schiites au contraire appartiennent au système du *tawil*, parce que ceux-ci, ou du moins quelques sectes d'entre eux, à une vénération profonde pour Ali et les imams de sa race joignent une multitude d'opinions singulières, et soutiennent, entre autres choses, que toutes les pratiques prescrites dans le Coran ne doivent être entendues que dans un sens allégorique; que les observer à la lettre est une impiété, et que Dieu étant d'une nature spirituelle, on ne doit supposer en lui aucune ressemblance avec une figure corporelle, ni même y reconnaître aucun attribut, de crainte de nuire par là à son unité. A raison des notions si opposées que ces deux religions sont censées donner sur la nature de Dieu, les écrivains druzes désignent la première sous le nom d'*infidélité*, parce que c'est, suivant eux, nier l'existence de Dieu, que d'avoir de lui des idées grossières et corporelles; et ils donnent au tawil le nom de *polythéisme*, parce que les Schiites poussent leur vénération pour Ali jusqu'à l'assimiler à la divinité. Le tenzil, qui assujettit les hommes à l'observation rigoureuse de la lettre des préceptes religieux, tels que les ablutions, la prière, la dîme, le jeûne, etc., porte encore le nom d'*extérieur*; les Druzes, au contraire, donnent au tawil, qui, en allégorisant tous ces préceptes, en proscrit l'observation littérale, le nom d'*intérieur*, et c'est de là que ces sectaires ont été appelés **Baténis**. — Les Druzes rangent aussi les chrétiens parmi les sectateurs du *tawil*.

TAY, dieu que les anciens Turcs regardaient comme l'auteur de l'univers, et au-

(1) Cette inculpation des Druzes est très-fausse, car tous les Musulmans orthodoxes condamnent expressément l'anthropomorphisme.

quel ils rendaient un culte supérieur. Ils lui sacrifiaient des chameaux, des bœufs et des moutons. Ils honoraient aussi le feu, l'air, l'eau et la terre. Les ministres de cette religion prétendaient avoir le don de prophétie, et égorgeaient des chevaux et des prisonniers de guerre sur la tombe de leurs chefs.

TAYA, un des dieux de la mer chez les anciens Taïtiens. Son nom, suivant Forster, désignait une espèce de poisson ou une voile de pirogue.

TAYAHOBOU, sorte de Champs-Élysées dans lesquels, suivant les Taïtiens, les âmes du bas peuple se rendaient après leur mort. Le Tayahobou était fort inférieur au Toouroua, paradis des nobles et des gens distingués.

TAZI, la principale déesse des Mexicains; son nom signifie la *grand'mère*. Cette divinité était née mortelle; Huitzilopochtli, voulant la placer dans le ciel, ordonna aux Aztèques de la demander pour reine à son père, roi de Colhuacan. Quelque temps après, ce dieu barbare leur commanda de la tuer, de l'écorcher et de couvrir de sa peau un jeune homme. C'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des dieux. De l'époque de cette affreuse apothéose datait, parmi les peuples du Mexique, la cruelle coutume des sacrifices humains.

TCHA, sacrifice que font les Chinois à la fin de l'année. Il se compose de toutes les productions de la terre, et on l'offre à tous les génies.

TCHAILAKAS, ordre d'ascètes ou de religieux Bouddhistes, qui ne font point usage de vêtements.

TCHAI-LANG-TI-YO, un des petits enfers des Bouddhistes de la Chine; les damnés y sont livrés à des panthères et à des loups d'une indicible fureur.

TCHAILASAKAS, mauvais génies qui sont condamnés à se nourrir de vermin[e] la mythologie hindoue. Les Soudr[as] mérité la réprobation deviennent [...] kas après leur mort.

TCHAITANYA, incarnation m[...] Vichnou. « Il y a 400 ans, dit M. [...] qu'il est né à Nadiya, et a fondé [...] de Vaichnavas, soutenu par deux [...] zélés, Oudwaita et Nityananda, [...] descendus ceux qu'on appelle *Gos*[...] viation de Goswami. On représen[te] [...] de secte en jaune, sous la forme [...] diant presque nu. Il a déjà paru [...] sur la terre. Dans le Satya-Youga [...] Ananta, sous une couleur blanch[e] [...] Tréta, il a été Kapila-Déva, sous [...] rouge; dans le Dwapara, il a été [...] sous la couleur noire; dans le Ka[...] Tchaitanya, sous la couleur ja[une] [...] secte a beaucoup de partisans, pa[...] n'admet pas la distinction des [...] reconnaissant les autres dieux, [...] particulièrement Hari. »

TCHAKA, un des Bouddhas re[...] les Japonais; c'est celui dont le [...] produit par les écrivains portu[gais] [...] forme *Xaca*. Les Japonais placent [...] l'an 542 avant l'ère chrétienne. *V*[...] et Chakya-Mouni.

TCHAKRA, disque de fer ou d[...] tranchant à sa circonférence, et [...] employé autrefois dans l'Inde co[...] offensive; lancé d'une main adroit[e] [...] il faisait de loin des blessures terri[bles] [...] un des principaux attributs du dieu [...] qui est souvent représenté tenan[t] [...] kra dans l'une de ses mains.

Le mysticisme hindou a vu da[ns] [...] kra l'image de l'univers; on le [...] six parties qui correspondent au[...] sions du corps humain et aux si[...] de la nature, qui en sont comme [...] la puissance énergique, dans l'ord[re] [...]

Nom des Tchakras.	*Saktis.*	*Parties du corps où les Tchakra[s]*
Moula adhara,	la terre,	parties inférieures du corps auto[...]
Manipoura,	l'eau,	le creux de l'estomac (ou *radix* [...]
Swadichtana,	le feu,	la région ombilicale.
Anahata,	le vent,	la racine du nez (ou le cœur).
Visoudha,	l'éther (le ciel),	le creux qui existe entre les si[...] (ou la gorge).
Adjnyakya (ou Adjna),	l'esprit (l'intelligence),	la fontanelle, l'union des sutures [...] sagittales (ou le milieu des sour[cils])

Chacune de ces six parties est subdivisée en un grand nombre d'autres, qui forment le total de 360, nombre égal à celui des jours de l'année ancienne chez les Indiens. *Voy.* Mayoukhas.

TCHAKRADHARA et **TCHAKRAPANI**, c'est-à-dire *celui qui porte un disque;* surnoms de Vichnou.

TCHAKRAVARTI. Ce nom désigne, dans le système bouddhiste, les princes qui, à différentes périodes de l'humanité, doivent exercer une domination universelle, et faire rouler *la roue d'or* dans les quatre parties du monde.

« Quand la vie de l'homme, dit M. Clavel, a atteint une durée de 20,000 ans, il paraît un prince appelé *le roi de la rou[e]* [...] domination de ce monarque s'ex[...] continent méridional, c'est-à-di[re] [...] Djambou-Dwipa. Il règne avec [...] avec douceur, et, si quelqu'un de [...] refuse de subir la bienfaisante in[...] son autorité, il fait alors éclate[r] [...] sance, oblige le rebelle à se so[umettre] [...] établit la pratique des dix bonnes [...] dix bonnes voies consistent à ne [...] à ne pas commettre l'adultère, [...] mentir, à ne point avoir la langu[e] [...] ne pas calomnier, à ne pas parle[r] [...] élégance recherchée, à ne ressenti[r] [...] ni haine, à ne point concevoir [...] déshonnêtes. A une autre périod[e]

ıme est de 40,000 ans, surgit
e de cuivre. Celui-ci commande
ıents, le Pourvavidéha et le
sa parole et par sa vertu il
les êtres qui se sont écartés
ier. *Le roi de la roue d'argent*
rsque la vie humaine est de
. Son pouvoir s'étend sur les
ıts Dwipas, et de plus sur le
rmi les royaumes qui par-
ntinents, s'en trouve-t-il un
on joug salutaire, il le soumet
établit la pratique de la vertu.
a vie de l'homme est de 84,000
l'avénement *du roi de la roue*
ı-tchakravarti-râdja. Celui-ci
uatre continents. Il naît dans
yale et obtient la dignité su-
faisant baptiser avec de l'eau
ans. Pendant les quinze jours
n accession au trône, il garde
ureux et se baigne dans des
s. Ces préliminaires achevés,
le sommet d'une tour, au mi-
nistres et de ses courtisans.
ôté de l'Orient, apparaît une
répand une vive et ineffable
se poser devant le monarque,
précède en quelque direc-
ille porter ses pas. Cette roue
précédée par quatre génies
t de guides. Le roi est doué
ntages, ou, suivant le vocabu-
quatre vertus : sa richesse est
t il a des trésors, des palais,
des éléphants et des chevaux
ibre; ses traits sont d'une
gale; il n'est point sujet aux
on âme jouit d'un calme que
altérer; sa vie excède en du-
s les autres hommes. »
hakravartis des Djaïnas, *Voy*.

ıS, ancienne secte d'adora-
ou dans l'Inde; ils rendaient
ial aux personnifications fe-
eu, et observaient le rituel du
antra. Il en existe encore un pe-
sont confondus avec les ado-
hna et de Rama d'un côté, et
ceux de Sakti ou Dévi.
livinités bouddhiques; ce sont
ar l'observation des préceptes,
des vertus, ou par l'exercice
lation, ont mérité de prendre
ur mort, parmi les dieux des
Les Bouddhistes en ont em-
ıenclature au panthéon brah-
ement leur hiérarchie et leur
nt en plusieurs points. Ces
e supérieurs à l'homme de
ur de leur divinité, sont ce-
aucoup inférieurs aux intelli-
artiennent en propre au sys-
ue, tels que les Sravakas, les
tc. Eux-mêmes ils se divisent
s comprenant les *Dévas*, ou
ıent dits; les *Nâgas*, ou dra-
er; les *Yakchas*, sorte de gnômes; les *Gandharvas*, musiciens du ciel; les *Asouras*, ou démons; les *Garoudas*, oiseaux aux ailes d'or; les *Kinnaras*, joueurs de flûte; et les *Mahoragas*, ou dragons terrestres, qui occupent le rang le plus intime de la hiérarchie. La doctrine des Bouddhas peut devenir profitable à ces huit classes d'intelligences, et leur assurer le bienfait de la délivrance finale des liens des trois mondes.

TCHAM-BHA, divinité du Tibet, en l'honneur de laquelle on fait une procession solennelle, à la fête du Mon-lam. *Voy.* Mon-lam.

TCHAMOUNDA, nom de la déesse Dourgâ, épouse de Siva, ou plutôt une émanation de cette déesse, sortie de son front pour combattre les Asouras Tchanda et Mounda, envoyés pour l'arrêter par Soumbha, leur souverain. Le Dévi-Mahatmya rapporte cette aventure : « Du front d'Ambika (nom de Dourgâ), que la colère contracte et couvre de rides, s'élança rapidement une déesse noire et d'un formidable aspect, armée d'une lourde massue, d'un cimeterre, de nœuds menaçants, et parée d'une guirlande de crânes, couverte d'une peau d'éléphant sèche et flétrie, la bouche béante, la langue pendante, les yeux rouges de sang, et remplissant l'air de ses cris. » Après avoir tué les Asouras, elle porta leurs têtes à la déesse sa mère, qui lui dit qu'ayant donné la mort à Tchanda et à Mounda, elle serait désormais connue sur la terre sous le nom de Tchâmounda. Elle est aussi nommée *Kali* à cause de sa couleur noire, et *Karala* ou *Karalabadana* à cause de son apparence hideuse. On la représente avec deux têtes dans ses mains et assise sur des cadavres. (Langlois, *Théâtre indien*.)

TCHANDA, mauvais génie de la mythologie hindoue; il était le principal fils de Danou, épouse de Kasyapa, et fut tué par Dévi ou Dourga, dans la guerre des géants. *Voy.* Dévi et Tchamounda.

TCHANDALA. Cette dénomination s'applique spécialement, dans l'Inde, à un Soudra, né d'un père de la caste des Soudras et d'une femme brahmane. « En général, dit M. Langlois, il désigne un homme impur, excommunié, dégradé, un Paria. Il est une classe de Soudras, nés d'un Kchatriya et d'une Soudra, et qu'on nomme Ougra, dont l'emploi est de tuer les animaux qui vivent dans les trous. Le fils d'un Kchatriya et d'une Ougra est assimilé aux Tchandalas. Il leur est ordonné de vivre hors de la ville, de prendre leur nourriture dans des vases brisés, de porter les habits des morts, de n'avoir d'autre propriété que des ânes et des chiens; c'est pour cette dernière raison qu'on les appelle *Swapakas*. Ils sont exclus de tout rapport avec les autres classes. Ils ne peuvent être employés que comme exécuteurs publics, ou ils sont chargés d'emporter les cadavres de ceux qui meurent sans parents. Le supplice ordinaire par lequel un condamné termine ses jours est le pal, et s'appelle *soula*. Le *soula* est un instrument pointu, et

Siva, qui porte un trident, est nomme *Trisoula.* » Mais M. Langlois met en doute si le soula est un instrument qui sert à empaler, ou un poteau auquel on attachait le patient.

TCHANDAVIRA, divinité bouddhique adorée par les Névari du système swabhavika.

TCHANDI ou TCHANDIKA, nom donné à la déesse Dourgâ après sa victoire sur le démon Tchanda. Cet exploit forme le sujet d'un chant du *Markandéya Pourana:* on le célèbre particulièrement dans le Bengale, à la fête dite *Dourgâ-Poudja,* vers la fin de l'année, dans le mois d'octobre. *Voy.* TCHAMOUNDA et DOURGA-POUDJA.

TCHANDIS, nom des temples javanais appartenant à l'époque brahmanique. La plupart ont été détruits et abattus, en haine de l'idolâtrie, lors de l'introduction du culte musulman. On en trouve encore des ruines nombreuses; plusieurs étaient fort considérables: celui de Kobou-Dalem avait 600 à 900 pieds français d'étendue; celui de Doro-Djongrang se composait de vingt petits édifices, dont douze petits temples; le principal avait 90 pieds de hauteur; celui de Boro-Bodo ou du grand Bouddha était sur une petite colline; il avait la forme d'un carré long, et était entouré de sept rangs de murs, dont les plus extérieurs offrent de chaque côté une étendue de 620 pieds environ, et étaient flanqués de 72 tours élevées sur trois rangs. Le dôme a 50 pieds de diamètre. Plus de 400 figures sculptées existent encore dans des niches pratiquées dans les murailles. Une autre localité de Java porte le nom de *Tchandi-Siwou* ou les mille temples.

TCHANDRA, dieu de la Lune, dans la mythologie hindoue. *Voy.* SOMA.

TCHANDRAYANA, jeûne que les Hindous pratiquent en l'honneur de la lune, et qui se prolonge au moins pendant douze jours. Le premier jour, on se soumet à une abstinence complète; le second, la nourriture permise ne peut excéder le volume d'un grain de blé; le troisième, on est autorisé à manger le volume d'un œuf, et le double le quatrième jour; le cinquième, l'équivalent de trois œufs; le repas du sixième jour se compose de la quantité d'aliments qui peut tenir dans le creux de la main. On double la dose le septième jour; on la quadruple le huitième; la nourriture du neuvième et du dixième jour se compose du quart de ce qu'on mange habituellement. On s'abstient complétement, le onzième, de tout aliment solide, mais on est libre d'étancher sa soif avec de l'urine de vache. Enfin, le douzième jour, le jeûne est absolu. Religieusement pratiqué, ce jeûne absout des plus grands péchés; mais il est fort peu mis en pratique. Suivant d'autres, le Tchandrayana dure un mois; pendant la première quinzaine on diminue chaque jour d'une bouchée, et on l'augmente d'autant pendant la seconde quinzaine; cette méthode est plus praticable que la précédente.

TCHANTRIKA. Les Hindous appellent ainsi le culte des Tchakras établi par San-kara-Atcharya. *Voy.* TCHAKRA. On même nom à un autre culte qui soit dans des rites grossiers et pratiqués sur une vierge nue, so hommage rendu à Dévi, sous la Dourgâ ou Kali, par du sang, de et des liqueurs spiritueuses. Ces eu des adhérents dans des tem cents, et en ont même encore de *Voy.* SAKTI-POUDJA.

TCHANG-SENG-YO, c'est-à-dir *prolonge la vie;* nom que les Ta nent au breuvage d'immortalité, tendent avoir été trouvé par Lao fondateur, et dont ils recherchent ment la composition. Il doit y certaine herbe, nommée *tchi,* q être trouvée que par une faveur ciel. De plus, il y a un grand non chés qui mettent obstacle à l'acq ce breuvage.

TCHANG-TCHHOUB, c'est-à-d *pli;* c'est le nom que les Boud Tibet donnent aux êtres qui ont plus haut degré de perfection, in tefois à celui de Bouddha, et q en sanscrit *bodhisatwa,* ou vérit gence. Ces êtres privilégiés poss vertus dans le degré le plus émine une charité immense tant spirituel porelle, une observance parfaite une patience à toute épreuve dan circonstance que ce soit, une a trême pour les bonnes œuvres, contemplation sublime. Ils ont cours des transmigrations succe sont exempts de la nécessité de pr nouvelle forme; ils peuvent seule ser du corps d'un Lama dans un a ce second Lama est doué de l'âme Tchang-tchhoub, qui animait le C'est la tendre compassion que ce reux éprouvent pour les hommes tent à différer le moment où ils pa à l'état suprême de Bouddhas, afi voir, en demeurant dans des cor enseigner aux humains les moye franchir le plus tôt possible du tr rieux des transmigrations. Le gra les autres Lamas du Tibet et de l sont des Tchang-tchhoub incarnés

TCHAO, morceaux de racines que les Chinois jettent devant les des génies pour connaître les bi maux qu'ils ont à espérer ou à cr

TCHAO-TCHI-TI-YO, le si grands enfers, selon les Bouddh Chine. Les murs en sont de fer, qu'on y allume produit des tour flamme qui brûlent les corps des à l'intérieur et à l'extérieur.

TCHAOU-KOU, nom que les Si nent aux religieux bouddhistes, q ropéens appellent *Talapoins.* Le m *kou* ne signifie pas autre chose q *gneur.*

TCHAOU-VAT, supérieur d'un Talapoins; sa dignité est inférie du Sancrat, et son élection a lie

voix; ce cnoix tombe ordinaire-
ın des plus anciens ou sur le plus

ANA, classe de génies ou êtres di-
mythologie hindoue.

AN DASIS, secte indienne de
s, instituée par un marchand de
ımé Tcharan-Das, sous le règne
r II. Ils font profession d'adorer
ement Radha et Krichna, et ils re-
dernier comme la source et l'ori-
ıs les êtres. Leur code moral con-
ι prohibitions, savoir : ne pas men-
ıt dire d'injures, ne point parler
ne point dire de paroles frivoles,
lérober, ne point commettre d'a-
ıe point faire violence à aucune
e, ne point penser au mal, ne point
ıncune et ne point s'abandonner à
t à la vaine gloire. Les autres obli-
i leur sont prescrites sont d'accom-
voirs de sa caste et de sa profes-
réquenter les personnes pieuses,
e foi implicite dans son directeur
t d'adorer Hari comme la cause
e de tous les êtres, comme celui
ıpération de Maya, a créé l'uni-
ıst apparu dans la suite, sous une
elle, dans la personne de Krichna.
teurs de Tcharan-Das se partagent
dres, les religieux et les laïques;
nt presque tous marchands. Les
ıènent une vie ascétique et vivent
on les distingue à leurs vêtements
une seule ligne tracée sur le front
ndal. Leur chapelet est de grains
ils portent un petit bonnet pointu,
uel ils enroulent un turban jaune.
général plus de décence et plus
ı que les autres moines mendiants
ıstan, et ils trouvent dans les ri-
leurs disciples de quoi subvenir à
tance.

H-POUDJA, c'est-à-dire *la céré-
ieuse de la roue*, qui a lieu à dif-
ılennités, mais principalement
is de mars, lorsque le soleil entre
ıe du bélier. Voici en quoi elle
n dresse un poteau sur lequel on
levier en manière de bascule;
trémités est armée de deux cram-
: qu'on enfonce sous les omopla-
anatique qui s'offre volontaire-
· l'expiation, puis on déprime
nche du levier, et le patient se
pendu en l'air à la hauteur d'en-
e pieds; alors on lui fait faire ra-
ıutant de tours que son zèle ou
ıeuvent lui en faire soutenir. Quel-
ıoussent la constance jusqu'à une
ι quart-d'heure de martyre sans
ne de douleur. En tournant, ils
cocos et autres fruits que ramasse
ıssement la multitude comme au-
ts sanctifiés, ou bien ils laissent
s pigeons; d'autres s'escriment
bre. Quelquefois les chairs se dé-
ıais, pour prévenir cet accident,
sque le patient est à son début, on passe par-dessus les crocs de fer une écharpe qu'on serre fortement autour du corps. Cette bizarre cérémonie a lieu dans les places publiques des villes et des villages, et toujours au bruit de divers instruments et aux acclamations de la multitude, au milieu d'un prodigieux concours de pèlerins et de riches curieux, dont les voitures, les palanquins, les éléphants, donnent le plus grand éclat à la fête ; mais il n'y a que les gens du plus bas étage qui figurent comme acteurs de cette cérémonie : ce sont des Sannyasis dévoués à Siva, et qui appartiennent tous à la caste des Soudras. Quelques-uns le font par piété ou pour leur propre compte; d'autres pour obtenir des présents des spectateurs, ou pour acquérir de la considération auprès de la multitude par leur courageuse souffrance; d'autres pour expier les péchés des riches, dont ils ont mendié les aumônes à cet effet. Il y en a enfin qui se soumettent à ce rite cruel pour accomplir un vœu fait par leurs parents. Ordinairement les blessures qui sont les conséquences de cette dévotion guérissent assez promptement.

La cérémonie que nous venons de décrire n'est pas le seul genre de torture que s'imposent ces fanatiques. Quelques-uns se plantent dans la chair des épines et des pointes aiguës; d'autres se percent la langue de part en part avec des lames de fer et parcourent les rues pour montrer leur ridicule exhibition. Il y en a qui enfoncent sous chacune de leurs aisselles des espèces de broches; d'autres qui portent du feu sur leur tête nue, et jettent de temps en temps sur ce feu des pincées de résine pour l'entretenir; d'autres se laissent tomber du haut d'un échafaud sur des branches de végétaux épineux étendues à terre, ou sur des fers de lances, ou marchent à travers un brasier, jouent avec des charbons ardents et se les jettent les uns aux autres. Nos lecteurs comprendront facilement que les suites de ces blessures sont souvent fort dangereuses et quelquefois mortelles.

Cette fête durait autrefois un mois entier; depuis on la réduisit à quinze jours, puis à huit, à quatre, à deux et même à un jour. On en attribue l'institution au monarque Vana Radja; mais les cérémonies primitives en ont été multipliées, et des additions y ont été introduites pour suivre la fantaisie du peuple. *Voy.* MARYAMMA.

TCHARKH-SANNYASA, exercice qui fait partie du *tcharkh-poudja*. Il consiste à être balancé sur l'arbre à roue et manger en même temps du son. Cette dénomination est aussi synonyme de *tcharkh-poudja*.

TCHAROU, sacrifice des Hindous, qui consiste à offrir du riz ou d'autres aliments bouillis dans du lait ou du beurre.

TCHARVAKA, nom d'un rakchasa ou d'un mauvais démon de la mythologie hindoue, dont on a fait la dénomination d'une secte d'athées ou d'esprits forts. *Voy.* l'article suivant.

TCHARVAKAS, sectaires hindous, ainsi appelés de Mouni-Tcharvaka, leur fonda-

leur. Leur dogme le plus important et le plus caractéristique est relatif à l'âme, qu'ils nient être différente du corps. Un écrivain orthodoxe de l'Inde évoque, pour les réfuter, quatre sectateurs de Tcharvaka, qui soutiennent cette doctrine sous diverses modifications : l'un affirmant que *la forme corporelle grossière est identique avec l'âme;* l'autre, que *les organes corporels constituent l'âme;* le troisième, que *ce sont les fonctions vitales;* et le quatrième prétendant que *le sens intime et l'âme sont le même être. Voy.* LOKAYATIKAS.

TCHATOUR-LOKAS, ou les *quatre mondes* (quatuor loca); c'est, dans le système cosmogonique indien, les quatre sphères primordiales desquelles sont émanés tous les êtres. Les deux sphères supérieures sont *Ambhas*, la mer éthérée, et *Maritchi*, l'océan de lumière; les deux sphères inférieures se composent de *Mara*, la terre nue et stérile, et *Apas*, les eaux ténébreuses.

TCHAULA, cérémonie de la tonsure chez les Hindous; elle se fait aux enfants des Brahmanes trois ans après leur naissance. Lorsque les Brahmanes invités se sont rendus sous la tente préparée à cet effet, l'enfant est amené par son père et sa mère, qui le font asseoir entre eux. Des femmes mariées lui font alors sa nouvelle toilette. Elles commencent par lui frotter d'huile la tête et le corps, et le lavent ensuite avec de l'eau chaude; elles lui peignent le front et quelques autres parties du corps avec du sandal réduit en poudre et des akchattas, le parent de divers joyaux, enfin lui mettent au cou un long collier de grains de corail, et aux poignets des bracelets de la même matière.

Le pourohita s'approche de l'enfant ainsi décoré, fait le sankalpa, offre le homa aux neuf planètes; et, ayant tracé par terre, en face de l'enfant, un carré avec de la terre rouge, on couvre ce carré de riz encore dans son enveloppe; on place à côté l'idole de Ganésa, à laquelle on offre le poudja, et pour Naivédhya un fruit d'aubergine, du sucre brut et du bétel. On fait asseoir l'enfant près du carré couvert de riz; le barbier, après avoir fait un acte d'adoration à son rasoir en le portant à son front, lui tond la tête, en laissant au sommet la petite mèche de cheveux que les Indiens ne font jamais couper. Pendant que le barbier s'acquitte de sa fonction, les femmes chantent, les instruments de musique jouent, et tous les Brahmanes présents se tiennent debout et gardent le silence. Dès que le barbier a fini, on lui jette son salaire; il le ramasse, s'empare du riz contenu dans le carré et se retire. On met l'enfant dans le bain pour le purifier de la souillure que lui a imprimée l'attouchement impur du barbier, qui est toujours de la caste des Soudras. On recommence ensuite à nouveaux frais sa toilette; les femmes lui font la cérémonie de l'aratti pour le préserver de l'influence du mauvais regard; le pourohita fait une seconde fois le homa aux neuf planètes. La fête finit ordinairement par un repas et des présents aux Brahmanes, et les musiciens reçoivent avec leur sala
une mesure de riz.

TCHE-NIU, déesse des Chinois
mes chinoises s'imaginent que, si
vent enfiler une aiguille à la nuit cl
niu leur fera la grâce de deveni
biles.

TCHÉRAGH-POUDJA, ou *fête d*
elle a lieu dans l'Inde vers la fi
mois d'octobre. Le soir, on illumi
de tous les monastères et de tout
sons des particuliers; on entend
parts le bruit des instruments et
et le chant des hymnes funérai
fête a lieu en l'honneur des mân
cêtres. Le lendemain, tous les fi
gnalent par quelque acte de bienf
distribuent aux pauvres de l'arg
nourriture. *Voy.* DÉWALI.

TCHERNOI-BOG, ou *le dieu no*
vais principe chez les anciens l
l'opposaient à *Bieloi-Bog*, le dieu
tait le premier qui répandait parm
mes l'infortune, la douleur et la
le figurait sous la forme d'un li
prêt à s'élancer sur sa proie, et
images de la mort. On lui adress
res lugubres, on lui offrait des sa
glants, et on croyait conjurer ses
intentions par la musique de ce
ciers.

TCHE-TSAY-TI, nom que l
donnent indistinctement à toutes
gions ou sectes différentes des tr
nues par le gouvernement, savoir
Lettrés, celle des Tao-sse et cell
Bouddha. Les chrétiens eux-mêm
lifiés de *Tche-tsay-ti*. Cette dén
censée injurieuse, signifie littéra
servateurs de l'abstinence; on l'
aux partisans des cultes non au
la loi, parce qu'ils sont plus m
ceux qui suivent l'une ou l'autr
religions reconnues.

TCHHANG-NGO. C'est, suiva
nois, un esprit femelle qui réside
et préside à cet astre.

TCHHI-MEI, génies de l'air qu
mythologie chinoise, résident da
tagnes.

TCHHI-THEOU, dragon fabule
Chinois placent l'image sur les t
maisons dans une intention sup

TCHIAH-NA DHOR DZÉ, un
satwas ou dieux des Tibétains. C
sente sur une fleur de lotus, au
flammes et enveloppé de serpen
grave et austère, ses sourcils
joues en feu, sa barbe hérissée,
frémissante, sa couleur sombre
ses trois yeux qui lancent les fo
ne respire que la sévérité et la t
la tête environnée de cinq crân
joints ensemble avec de l'or. La c
il est couvert jusqu'aux reins est
comme la peau d'un tigre; mais
distingue principalement, ce so
pents dont tout son corps est en
dieu est appelé en indien *Vadjra*

:VAD, pont de la mythologie per-
conduit des sommets du mont
Gorotmane, la voûte céleste, rési-
férouers et des bienheureux, et
lessus du profond abîme Douzakh,
primitif d'Ahriman, et l'asile des

, c'est-à-dire *tour*, *translation* ou
. Les Bouddhistes de la Chine se
ce mot pour exprimer l'action mo-
'on peut exercer sur sa propre in-
et sur celle des autres êtres, ac-
résultent les divers degrés de per-
uxquels chaque individu peut at-
ls comptent cinq *tching* que M. De-
numère ainsi dans leur ordre ascen-
e premier est le *tching* de l'homme;
celui du ciel; le troisième, celui des
, hommes parvenus à une grande
le quatrième, celui des *yuen-kiò* :
egré de perfection plus éminent; le
e est celui des *poussa*, personnages
is accomplis. Mais Klaproth définit
ations un peu autrement en les pre-
l'ordre inverse. La première est
Bouddhas, qui, par leur exemple,
t tous les êtres dans le nirvana,
sement, l'extase. La seconde est
Bodhisatwas, qui, au moyen des six
s morales et des dix mille actions
s qui en sont la suite, aident les
rtir de l'enceinte des trois mondes.
ne est celle des Pratyékas, qui, par
s douze états successifs de l'intelli-
onnaissent la véritable condition
qui est le vide ou l'extase. La qua-
t celle des Sravakas, qui ont en-
oix de Bouddha, recueilli ses ins-
reconnu les quatre vérités, et qui,
yen, sont sortis de l'enceinte des
des. La cinquième enfin, celle des
et des dieux, qu'on nomme aussi
évolution, s'opère en faveur des
par la pratique des cinq préceptes et
rtus, ne réussissent pas, à la vérité,
es trois mondes, mais qui s'affran-
les quatre assujettissements, sa-
re réduits par la transmigration à
on d'asoura, de démons, de brutes
confinés dans les enfers. Dans l'o-
parait qu'on n'avait admis que deux
révolutions, appelées *ta-tching* et
g, ou le grand et le petit *tching*.
tait formé deux sectes bouddhiques
nom.

TAMAN-DEO, dieu vivant des Mah-
i le regardent comme une incarna-
anapati, leur divinité favorite. Il
Chinchore, dans la province d'Au-
. Il y a déjà eu huit ou dix princes
race divine; ils prennent alternati-
es noms de *Tchintaman-Deo* et de
Deo. Les Brahmanes assurent qu'à
le chaque Deo, lorsque son corps a
, on trouve immanquablement dans
es une petite image de Ganapati;
sur le tombeau cette figure mira-
et elle y reçoit les honneurs divins.
le Deo qui succède soit également
une incarnation de la divinité, il ne laisse pas de faire le poudja à la statue, qui est un autre lui-même. Comme ces Deos sont des dieux, on ne se permettrait pas de leur donner la moindre éducation; aussi demeurent-ils dans une enfance perpétuelle et une sorte d'idiotisme. Ils sont tout à fait étrangers aux affaires de la société, et sont incapables de soutenir une conversation; du reste, leurs actes ne diffèrent pas matériellement de ceux des autres hommes. Ils mangent, boivent, dorment, prennent des femmes; c'est à peu près tout ce qu'ils sont capables de faire.

TCHISLOBOG, dieu des nombres chez les anciens Slaves de la Russie. Il était représenté sous la forme d'une femme tenant une lune, première base du calcul du temps.

TCHITRA, sacrifice offert par les Hindous pour acquérir des bestiaux. Ce mot signifie *diverse*, et il est en conséquence le nom d'une oblation dans laquelle on n'offre pas moins de six différents articles, savoir : du miel, du lait, du caillé, du beurre liquéfié, du riz cru et mondé, et enfin de l'eau.

TCHITRAGOUPTA, secrétaire de Yama, dieu des morts. C'est lui qui tient le registre où sont écrites toutes les actions des humains Quand un homme doit mourir, Tchitragoupta efface son nom de son livre.

TCHITRALÉKHA, nom d'une Apsarasa ou nymphe du ciel d'Indra; son nom signifie *qui a des lignes admirables*.

TCHITRARATHA, chef des Gandharvas, musiciens célestes de la cour d'Indra; c'est lui qui est le gardien du jardin de Kouvéra, dieu des richesses.

TCHITRASÉNA, autre Gandharva ou musicien de la même cour.

TCHITRASIKHANDIS, nom que les Indiens donnent aux sept richis qui font partie de la constellation de la Grande-Ourse, où ils brillent comme les taches de feu sur la queue d'un paon; c'est ce qu'exprime cette dénomination.

TCHITTARYA, fête célébrée avec beaucoup de solennité par les Paharyas, montagnards de l'Hindoustan; elle ne revient qu'à des époques assez éloignées, à cause des dépenses qu'elle occasionne. La durée en est de cinq jours, pendant lesquels on offre aux dieux en sacrifice des buffles, des pourceaux, des volailles, des fruits, des grains, des liqueurs, qui sont ensuite consommés par les fidèles. Tant que dure la fête, on s'abstient avec soin de toute espèce de politesse envers ses parents, ses amis et les étrangers; on ne salue personne : tous les honneurs sont réservés de droit à la divinité.

TCHI-YEOU, un des noms du satan chinois. Quelques-uns le font fils du ciel; d'autres disent que ce fut un homme du peuple fameux par sa méchanceté. D'anciens documents rapportent qu'il fut le premier auteur de la révolte, et ajoutent que cette révolte s'étendit à tous les peuples, et que de là sont nés tous les crimes. Tchi-yeou est le chef de quatre-vingt-un frères qui ont le corps d'une bête féroce, le parler des hommes, une tête d'airain et un front de fer. Ils mangent du

sable, sont les inventeurs des armes, et, pleins de confiance dans leurs glaives, leurs lances et leurs grands arcs, ils effrayent le monde et se livrent à une cruauté sans frein. Le roi Hoang-ti ordonna à son ministre obéissant de détruire Tchi-yeou et de le jeter dans la noire vallée des maux. Un ancien livre chinois ajoute qu'une vierge divine fut envoyée du ciel, et qu'elle donna à Hoang-ti les armes qui lui servirent à vaincre le rebelle. Il est facile de trouver dans cette légende des réminiscences bibliques; et le P. Prémare démontre que Tchi-yeou n'est autre que le satan de la Genèse. *Voy.* le tome XVI des *Annales de Philosophie chrétienne*, 2e série.

TCHOBHA-DEO, nom que les Névaris donnent au Lokeswara, appelé *Ananta* en indien. Les cinq Lokeswaras sont les Bodhisatwas chargés du gouvernement du monde.

TCHO-GO-NO SEKOU, la troisième fête annuelle des Japonais. On la célèbre le cinquième jour du cinquième mois, comme son nom l'indique. *Voy.* GO-GOUATS GO-NITS.

TCHOK DJOU-NO IN, la seconde fête annuelle des Japonais, qui la célèbrent le troisième jour du troisième mois. On l'appelle aussi *Tcho-san*, ou double-trois. *Voy.* ONAGO-NO SEKOU.

TCHOUDO-MORSKOI, c'est-à-dire *la merveille de la mer*, divinité slave, espèce de triton qui accompagnait constamment Tzar-Morskoï, le Neptune des Slaves. Il était représenté sous la forme la plus hideuse et la plus bizarre.

TCHOUKABA, secte bouddhique aujourd'hui dominante dans le Tibet; elle s'y établit sur la fin du XIIIe siècle, et, dès son origine, elle y prit de rapides accroissements. Quelques années après que Tchoukaba eut été élevé au pontificat suprême, il fonda le couvent de Kaldan, à 10 lieues au sud de Hlassa. Cet établissement compte aujourd'hui 3000 Lamas, et on l'ouvre indistinctement aux Tibétains et aux Mongols; seulement il est réservé pour les études plus fortes, et la discipline y est plus sévère que dans toutes les autres lamaseries. Vers l'an 1406, un pèlerin célèbre, appelé Tsiandchang-Tchortchi, venu du pays Halchas, consacra des offrandes recueillies dans toute la Mongolie, à bâtir le couvent de Breboung, à deux lieues du Bouddhala, et le destina presque exclusivement aux étudiants de son pays, qui y sont aujourd'hui au nombre de 8000. A peine l'eut-il achevé, qu'il en fonda un autre à une demi-lieue de Hlassa, réservé pour les Bouddhistes des autres royaumes mongols, pour les Etats des Sifans, et même pour les Chinois qui y viennent des diverses provinces. Kaldan, Breboung et Séra sont comme les trois grands séminaires du bouddhisme pour la Mongolie. Tchoukaba composa plusieurs ouvrages; ce fut lui qui apprit aux ascètes à faire régulièrement, chaque année, des retraites spirituelles, et qui établit la solennité des prières publiques, appelée *Mon-lam*, pour être célébrée pendant quinze jours.

TCHOU-KOR, ou *roues de la pri*
dres qui, chez les Bouddhistes
contiennent quelques parties de
sacrées écrites sur des cahiers, et q
en mouvement; ce qui passe che
une action sainte et fort méritoire.

TCHOU-KOU, prêtre de Boudd
royaume de Camboge; ils se rase
veux, portent des habits jaune
bras droit nu. Ceux qui sont les
vés en dignité se ceignent d'u
de toile jaune et marchent pieds
les prêtres mangent du poisson
viande; seulement ils s'abstienne
du vin. Ils offrent chaque jour u
et recueillent ce qui est mis à pa
dans la maison de celui qui le fai
ils n'ont dans leur temple ni
foyer. Les livres sacrés qu'ils ré
en grand nombre et tous écrits su
les de palmier qu'on place l'une
bien régulièrement.

TCHOUR, dieu androgyne de
Slaves; il était le protecteur des
le patron des champs et de l'
Lomonosoff le prend dans ses
un dieu défenseur des champs
labourées, et le compare au dieu
Romains.

TCHOURA-BHIKCHINI, dées
par les Bouddhistes du Népâl; c'
être une religieuse mendiante, car
mes de cet ordre portent le nom de
Bhikchini

TCHUN-TSIEOU, c'est-à-dire *le*
et l'automne; livre sacré des C
fut composé par Confucius, et co
annales de la principauté de Lou,
712 avant l'ère chrétienne jusqu'
Ce livre a été corrompu par les c
teurs.

TCHYAVANA, saint personnag
thologie hindoue, qui le dit p
Brahmâ, et fils de Bhrigou et de
Voici sa légende d'après M. La
rakchasa ayant voulu enlever Po
en était enceinte, l'enfant naquit av
de là son nom de *tchyou*, qui veut
ber. A sa naissance, il brilla d'un
le ravisseur de sa mère fut réduit e
Plus tard il embrassa la vie ascé
était si profondément plongé dans
tations, qu'il était tout à fait couv
mis blanches. Soukanya, fille du r
se promenant dans la forêt, remarq
lieu de ce monticule formé par le
deux endroits lumineux : elle
deux tiges de Kousa, qui, lorsqu'
tira, furent suivies de gouttes d
princesse, alarmée, rapporta à s
qui lui était arrivé. Le roi, soup
vérité, se rendit immédiatement su
pour fléchir la colère du richi, e
en lui donnant sa fille en mariage.
temps après, les Aswini-Koumar
cins des dieux), passant par la de
Tchyavana, lui conférèrent le don
nesse et de la beauté en reconnai
la part qu'il leur avait donnée du jus

eux dans les sacrifices. Les
ıdra à leur tête, s'opposèrent à
et Indra leva son bras pour
vana à mort avec son tonnerre;
sa son bras. Pour effrayer les
ı un mauvais esprit, nommé
t l'ivresse personnifiée. Epou-
e de ce monstre, et frappés de
du saint, les dieux consenti-
les Aswini-Koumaras partici-
onneurs divins. Indra recouvra
ı bras; Mada fut divisé et par-
u, les femmes et les liqueurs. En
levenir ivre de ces trois objets.
de l'île Mangareva; c'est lui
ıu, le vent et le soleil.
ıu TEAVOUZ, prière liturgique
lmans récitent dans le Namaz;
ın ces paroles : *J'ai recours à
ıtan lapidé; au nom de Dieu clé-
icordieux.*
ı, religieux vagabonds de la
t habillés comme des bouffons
plus burlesquement du monde:
les vêtements bizarres pour la
; de pièces de toutes couleurs
sans art, à dessein de les faire
étranges; d'autres ne portent
x de tigre ou de mouton sur le
aux d'agneau sur la tête; d'au-
illés de fer; d'autres demi-nus,
s de noir et de rouge, comme
la terreur. Ils prétendent faire
, l'un sa pauvreté volontaire,
népris qu'il a pour les vanités
ı autre sa mortification, un au-
ı de son esprit, un autre ses
re le péché, et diverses vertus
Quelques-uns portent des plu-
sur l'oreille, et chacun affecte
r la tête d'un façon particulière
'ous tiennent quelque chose à
ıt un gros bâton, tantôt un sa-
t une hache; ils ont aussi pour
ıe écuelle de bois à la ceinture,
ır faut pour manger proprement
ce qu'on leur donne aux portes.
inaire seuls partout; quelques-
ıt mènent avec eux par les rues
on qui, en marchant, chante des
nge de Dieu et des imams. D'au-
t dans les cafés, sur les pla-
mosquées, aux portes des mai-
utirer de l'argent. Ces vagabonds
plupart les inspirés, et comme
ıt ressembler aux anciens pro-
ontrefont les extatiques et les
s, se procurant des transports à
ium et d'autres breuvages dont
and abus.
E, espèce d'ordre de chevalerie
ez les anciens Mexicains. Nous
ı cérémonies avec lesquelles les
ıont admis, à l'article INITIATION

', nom générique que les Mu-
ıent à tous les genres de puri-
onnées par leur loi; soit que ces
fassent avec de l'eau, soit qu'el-
les soient opérées avec de la terre; car leur théologie enseigne que la purification corporelle est si nécessaire, que même le manquement d'eau n'en excuse pas l'omission; mais qu'à défaut d'eau il faut se servir de terre, comme on le verra plus amplement au mot TEYEMMOUM, au *Supplément*. Les purifications consistent en lavages, en ablutions et en bains complets, suivant la nature des différentes espèces de souillures. *Voy.* PURIFICATION, n° 3; ABDEST, GHOSL, LOTION FUNÉRAIRE, IMPURETÉS, n° 3, EAU D'ABLUTION, n° 2, etc

TEHIYAT, prière liturgique des Musulmans; elle consiste en cette formule : « Les louanges sont pour Dieu; les prières et les bonnes actions que nous faisons sont aussi pour Dieu. Salut et paix à toi, ô prophète de Dieu ! Que la miséricorde et les bénédictions de Dieu soient aussi sur toi ! Salut et paix à nous et à tous les serviteurs de Dieu justes et vertueux ! Je confesse qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que Mahomet est son serviteur et son prophète. O mon Dieu ! sois propice à Mahomet et à sa famille, comme tu as été propice à Abraham et à sa famille, comme tu as béni et comme tu as traité avec miséricorde, dans les deux mondes, Abraham et sa famille. Louanges, grandeurs, exaltations, sont en toi et pour toi. Je confesse que j'ai trahi indignement mon âme Daigne me pardonner, toi qui seul peux remettre les péchés. Accorde-moi ton saint pardon; aie pitié de moi, toi, l'Etre bon et miséricordieux par excellence. »

TEHLIL, prière liturgique des Musulmans; elle consiste en ces paroles : *Il n'y a de force, il n'y a de puissance qu'en Dieu très-grand et très-puissant.* Le fidèle doit le réciter quand il entend le Muezzin convoquer le peuple à la prière.

TEHOUPTEHOUP, dévata ou génie, auquel les habitants du Boutan attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se balance fortement quand on le traverse, et dont l'élasticité toujours croissante contraint d'accélérer constamment le pas. Ce pont se trouve dans les montagnes du Boutan. Ceux qui demeurent dans cette contrée conservent pour ce génie beaucoup de reconnaissance et de vénération.

TEIKAMOEI, dieu vénéré dans les îles Marquises; il punit les infracteurs du tabou.

TEI-KOUANG, divinité ou génie, qui, suivant les Chinois, préside à la naissance, à l'agriculture et à la guerre.

TEKAROKPADA, déesse des Formosans, épouse de Tamagisangæ; c'est à elle que les femmes adressent leur culte. *Voy.* TAMAGISANGÆ.

TEKBIR, prière liturgique des Musulmans; elle consiste en cette formule : *Dieu très-grand! Dieu très-grand! Il n'y a d'autre dieu que Dieu. Dieu très-grand! Dieu très-grand! Les louanges sont pour Dieu.* On la récite dans les prières journalières, et de plus dans la fête des sacrifices. Les Musulmans disent qu'il a été composé en mémoire du sacrifice d'Abraham. L'ange Gabriel, en présentant le bouc à ce saint patriarche, s'écria : *Dieu très-*

grand! Dieu très-grand! Abraham ajouta : *Il n'y a de dieu que Dieu;* et Ismaël termina par ces paroles : *Les louanges sont pour Dieu.*

TE-KI-DAO, sacrifice solennel que les Cochinchinois offrent à l'Esprit qui préside aux manœuvres des navires. C'est aussi une espèce d'exorcisme en vertu duquel on croit bannir du pays tous les esprits malfaisants.

TEKKIÉ, nom des couvents des religieux musulmans. *Voy.* COUVENT, n° 3.

TELBIÉ, cantique que les pèlerins musulmans doivent réciter en entrant sur le territoire sacré de la Mecque. En voici la formule : « Me voici à ton service, ô mon Dieu! et prêt à obéir à tes ordres. Tu es unique, ô mon Dieu! et il n'y a point d'association en toi. Me voici prêt à te servir. Certes les louanges sont pour toi; les grâces viennent de toi; l'univers est à toi; il n'y a point d'associé avec toi. »

TELCHINES. Les dieux Telchines étaient nés du Soleil et de Minerve, et ils habitèrent pendant quelque temps l'île de Rhodes, qui en prit le nom de *Telchine*. C'étaient des magiciens, qui charmaient par leur seul regard, et faisaient pleuvoir, neiger et grêler à leur volonté. Ils prenaient de l'eau du Styx, et, la répandant sur la terre, ils produisaient la peste, la famine, des maladies et des fléaux de toute sorte. Les Grecs les nommaient pour cette raison *destructeurs*. A la fin Jupiter les ensevelit sous les flots et les changea en rochers.

Selon d'autres, ces Telchines étaient des hommes pervers qui habitaient la ville d'Ialysie, dans l'île de Rhodes, gens brutaux et de mauvaise foi, qui désolaient leurs voisins par leurs brigandages et par toutes sortes de maléfices. Une inondation fit périr leur ville et la partie de l'île qu'ils habitaient, en sorte qu'il n'y resta que des rochers; ce qui fut regardé comme une punition divine, et devint le fondement de leur métamorphose. Par une bizarrerie singulière, ils furent honorés dans l'île de Rhodes, où leur culte devint célèbre.

S'il faut en croire Diodore, ils étaient fils de la mer, et furent chargés de l'éducation de Neptune. Cette origine et cet emploi, qui les supposent navigateurs, s'accordent avec la tradition qui leur faisait habiter successivement les trois principales îles de la mer Egée. On vantait aussi leur habileté dans la métallurgie. C'étaient eux, disait-on, qui avaient forgé la faux dont la Terre arma Saturne, et le trident de Neptune. On leur attribuait l'art de travailler le fer et l'airain.

Junon, Minerve et Apollon paraissent avoir été mis au nombre des dieux Telchines, car on les trouve quelquefois avec ce surnom.

On a donné aussi le nom de *Telchines* aux Curètes, aux Corybantes et aux Galles, prêtres de Cybèle.

TELEIUS et *TELEIA*, ou *TELEUS* et *TELEA*, surnoms sous lesquels Jupiter et Junon étaient invoqués dans les mariages.

TELESM ou TILSEM, nom que les Musulmans donnent aux talismans · c'est même de là que vient le mot français; il [...] même du grec τέλεσμα. Le *telesm* [...] image magique, sur laquelle est [...] roscope de celui qui la porte. On [...] même nom à des amulettes pour [...] des maléfices et pour guérir certa[...] dies. On écrit sur un bande de [...] l'on grave sur une pierre des p[...] Coran, ou quelques-uns des nom[...] ou des anges, ou ceux de person[...] bres et réputés saints. Bien que l[...] tient à la divination et aux sort[...] damné par l'islamisme, la plupar[...] sulmans portent de ces sortes d[...] attachés au bras ou suspendus sur [...] et ils ont la plus grande confian[...] vertu.

TÉLESPHORE, personnage hab[...] médecine et dans l'art de devine[...] pelle aussi d'*Evémérion*, *celui qu[...] longtemps;* le nom de *Télesphore* [...] gnification analogue. Après sa m[...] mis au rang des dieux. La ville d[...] fut la première qui lui rendit les [...] divins. Il présidait spécialement à [...] lescence. Ses statues le représent[...] forme d'un jeune homme, quelq[...] d'un enfant. Il est couvert d'un [...] capote qui lui enveloppe les pieds et [...] par allusion aux soins que doiv[...] ceux qui relèvent de maladie. Il se [...] souvent Esculape et Hygiée, dieux [...] decine.

TÉLÈTES. Les Grecs appelaien[...] sacrifices et les rites de l'initiation [...] tères. Ils donnaient le même nom a[...] Synesius donne également le nom [...] au saint sacrifice de la messe.

TELLUMON ou TELLURUS, géni[...] nité de la terre; quelques-uns le [...] avec Plutus, dieu des richesses ca[...] le sein de la terre.

TELLUS, la Terre, considérée [...] vinité. Homère l'appelle la mère [...] pour montrer que les éléments s[...] drés les uns des autres, et que [...] est le fondement. Les anciens l[...] épouse du Soleil ou du Ciel, par [...] Soleil ou le Ciel la rend fertile. [...] gnait comme une femme, avec q[...] mamelles. Plusieurs la confond[...] Cybèle.

Avant qu'Apollon fût en pos[...] l'oracle de Delphes, c'était la dée[...] qui y rendait ses oracles et les [...] elle-même, dit Pausanias; mais e[...] moitié en tout avec Neptune. Da[...] Tellus céda tous ses droits à T[...] celle-ci à Apollon.

TELMESSE, fils d'Apollon et fo[...] la ville de même nom en Lycie. [...] par son père du don de prophétie [...] gna cet art à ses concitoyens, qui [...] tous très-habiles en divination. [...] mort il fut enseveli dans le temp[...] lon, et les habitants élevèrent sur [...] beau un autel sur lequel ils lui off[...] sacrifices comme à un Dieu.

TÉLONIES. Les Grecs modern[...]

les âmes des enfants morts sans
Ces âmes quittent les limbes, et
ans les vapeurs légères du matin.
qui pleure le fruit chéri de sa ten-
oit entendre ses accents mêlés
sonores du midi ; elle tressaille
ment des feuilles qui se confond
oupirs, et au murmure des ruis-
t le cours est l'image de la vie fu-
elui que quelques instants ont vu
ourir. Elle gémit comme l'oiseau
a enlevé ses petits ; et, pour
Télonies, elle brûle de l'encens
de la Panagia (la sainte Vierge),
parer de roses blanches, afin de
propice à l'offrande de la piété.
lle, *Voyage en Grèce*.)
NN, 1° prière funéraire qui est
par l'imam, lorsque le corps du
é déposé dans la tombe. Elle con-
s paroles : « O serviteur, ou ser-
ieu, lorsque les deux anges vien-
i de la part de Dieu, ne conçois
inte, aucune inquiétude ; réjouis-
ntraire, et exprime distinctement
ta ferme croyance en ces termes :
e qu'il n'y a de dieu que Dieu
n'a point d'associé. Je confesse
net est son serviteur et son pro-
bien que tu as reconnu Dieu
eigneur, l'islamisme pour ta re-
homet pour ton prophète, le
ton guide, la Kaaba pour ta qui-
les pour tes frères ; que tu sais
écompensera le bien et punira le
e paradis est réservé aux bons et
méchants ; que tu crois ferme-
dubitable résurrection à venir, au
Très-Haut rappellera à la vie les
sevelis dans les tombeaux. » Nous
Telquinn d'une rédaction un peu
à l'article FUNÉRAILLES, n° 25.
nne encore le nom de *Telquinn*
n des derwischs dans la plupart
religieux, laquelle consiste prin-
dans ces paroles : *La ilah ill'*
y a d'autre dieu que Dieu), qu'on
u candidat de répéter cent une,
nte-une ou trois cent une fois.
D, cantique musulman, consacré
nuits de la lune de ramadhan.
ins le chantent à minuit précis,
des minarets, dans toutes les
de l'empire othoman. Ce canti-
e en ces vers :
d Dieu ! ô Seigneur des sei-
a clémence est ton partage ;
es seul, tu es unique en pres-
n grandeur.
st étonnant de voir ses amis, ses
, dans les bras du sommeil !
mortel endormi ; l'homme, dont
plein d'amour de Dieu, ne dort

clément ! ô Dieu éternel ! ô sou-
gneur ! ô Roi immortel ! c'est à
rtient toute souveraineté, toute

ucité n'a point d'accès en toi,
ô mon Dieu, arbitre souverain des miséricordes et des vengeances célestes !

« O le maître suprême du cœur et de l'esprit des humains ! sauve-nous des tourments de la tombe et du feu éternel.

« Il n'y a d'autre dieu que Dieu ; Seigneur Dieu ! »

Après chaque vers tous les Muezzins répètent en chœur : *Ya Hazzet Mewla*, O seigneur Dieu !

TÉMÈDRE et **GISANÉ**, divinités adorées autrefois par les Arméniens qui leur avaient élevé des statues et des temples, et qu'on disait avoir été apportées de l'Inde. Leur culte fut aboli par saint Grégoire l'Illuminateur.

TEMEHARO, ancien dieu des Taïtiens ; c'était la divinité principale de la famille royale de Pomaré ; il étendait sa protection puissante sur l'île entière de Taïti. Il avait pour frère Tia, protecteur de la petite île de Maïtea.

TÉMENDARÉ, le Noé des Tupinambas, peuplade du Brésil. Ces peuples racontent qu'un déluge ayant jadis submergé la terre, le genre humain périt tout entier, à l'exception d'un vieillard, nommé Témendaré, qui s'était réfugié avec sa sœur sur la cîme d'un palmier. C'est de ce couple que sont issues les générations actuelles.

TÉMÉNOS. Les Grecs appelaient ainsi des portions de terres et de bois sacrés qui appartenaient à un temple, et qu'on exploitait pour servir à son entretien et à celui des prêtres. On donnait le même nom à des chapelles ou petits temples, dont les gardiens étaient appelés *téménores*.

TEMESIOS, fondateur de la ville d'Abdère en Thrace. Il fut mis par les Abdéritains au nombre des demi-dieux, et reçut chez eux les honneurs héroïques.

TEMPÊTE. Les Romains l'avaient déifiée. Marcellus lui fit bâtir un petit temple hors de la porte Capène, en action de grâces de ce qu'il avait échappé à une violente tempête entre les îles de Corse et de Sardaigne. On trouve sur d'anciens monuments des sacrifices à la tempête. Elle peut être mise au nombre des nymphes de l'air.

TEMPLE, nom général que l'on a donné à tous les édifices consacrés à la divinité, et réservés aux cérémonies de la religion. Il paraît certain que les hommes eurent pendant longtemps un culte avant d'élever des temples, bien que les Musulmans prétendent que le sanctuaire de la Mecque ait été édifié par Adam. Ils allaient sur les montagnes et sur les collines rendre leurs hommages à la divinité, qu'ils adoraient en présence des merveilles de la création disséminées dans le ciel et sur la terre. D'autres trouvèrent que les bois étaient plus propres aux exercices du culte, parce que leur obscurité et leur silence inspiraient le recueillement et une certaine horreur religieuse. Plus tard, lorsqu'on se fut accoutumé à prier et à sacrifier toujours dans les mêmes endroits, ces lieux furent regardés comme sacrés, et on les environna de murailles

pour en interdire l'accès aux profanes et les préserver des insultes des animaux ; mais on les laissa découverts, tant à cause de la fumée des sacrifices, que pour pouvoir toujours élever les regards vers le ciel, considéré comme le siége de la divinité. Les Egyptiens et les Phéniciens furent les premiers, au rapport d'Hérodote, qui bâtirent des temples proprement dits, c'est-à-dire entièrement fermés de tous côtés. Les Perses et tous ceux qui suivaient la doctrine des mages ont été longtemps sans avoir de temples, disant que le monde entier était le temple de Dieu, et qu'il ne fallait pas renfermer dans des bornes étroites celui que l'univers ne pouvait contenir. Cette raison est plus spécieuse que juste ; car un temple est moins la maison de Dieu que la maison des hommes ; et ces édifices n'ont été construits nulle part pour *renfermer* la divinité, mais pour *renfermer* les hommes réunis pour prier, et leur ôter tout sujet de distraction extérieure.

Au reste l'habitude de prier et de sacrifier en plein air, en présence des astres et des phénomènes de la nature, a dû contribuer beaucoup à l'introduction du sabéisme, car on finit par regarder comme des divinités des créatures qui d'abord n'avaient été proposées que comme l'effet et l'image des bienfaits du Créateur. D'un autre côté l'usage de consacrer des sanctuaires loin du centre des populations, au milieu des bois ou sur les collines, a d'une part favorisé la superstition, et de l'autre provoqué des désordres et des infamies. C'est pourquoi, lorsque Dieu lui-même se fut choisi un peuple dépositaire des vérités et conservateur des promesses, il voulut qu'on lui construisît un sanctuaire fermé, qui, attirant l'attention, empêchait qu'on ne la portât aux objets extérieurs ; et comme ce tabernacle, ou temple portatif, était au milieu du camp ou des villes, on supprimait par là les occasions de désordre et de libertinage.

Mais lorsque le peuple de Dieu eut pris une consistance assurée dans le pays qu'il avait conquis, et se fut définitivement constitué en royaume, il songea à élever un temple au Seigneur, à l'instar des autres nations, avec cette différence que les peuples païens avaient une multitude de temples, car il y en avait un pour chaque divinité reconnue par eux ; tandis que le peuple juif n'eut qu'un seul temple, parce qu'il ne reconnaissait qu'un Dieu. L'unité de sanctuaire et de temple entraînait par là même l'unité de culte, de sacerdoce, de sacrifice et de liturgie, et même l'unité politique et civile. Aussi voyons-nous que du moment où il s'éleva dans la nation un schisme politique, le prince rebelle ne crut pas trouver un moyen plus efficace de perpétuer cette division que de scinder le culte et le sacerdoce ; il éleva un nouveau temple, et le schisme fut consommé pour jamais ; bien plus, l'unité de Dieu fut attaquée en même temps, car le royaume d'Israël devint dès ce moment polythéiste.

1° Le temple de Jérusalem é
tredit, un des plus magnifiqu
les hommes aient jamais élev
du Très-Haut. Il avait été éle
ment par Salomon, le roi paci
son père, avait travaillé pend
années à rassembler une par
riaux nécessaires pour constr
tuaire digne du vrai Dieu ; m
Puissant lui avait déclaré que
taient pas assez pures, car il
beaucoup de sang dans les gu
continuelles qu'il eut à souteni
gloire était réservée à son fi
effet consacra à l'édification
immenses richesses que son
laissées, et l'or pur que ses fl
portaient d'Ophir. Le roi de T
un grand nombre d'ouvriers
les cèdres et les sapins du m
lui envoya aussi un habile
Etats, nommé Hiram, homme
merveilleux pour toutes sort
de gravure et de ciselure, et
confia la conduite de tout l'ouv
dements du temple furent je
avant l'ère chrétienne ; et les t
poussés avec tant d'ardeur, qu
achevé en sept ans et demi.

Le lieu choisi pour son em
un coteau du mont Sion, a
qu'on fut obligé d'aplanir. So
du côté de l'orient, et la partie
du temple regardait l'occident
proprement dit consistait dans
pelait le sanctuaire, le saint et
Mais il comprenait aussi trois
des Gentils, celui d'Israël et
prêtres. La plate-forme sur laq
été bâti avait en carré 600 cou
mètres). Cet espace était envi
muraille haute de six coudées
tant. Au delà de cette muraille
vis des Gentils, large de 50 co
lequel on voyait un grand mur
nait tout le parvis d'Israël ; c
500 coudées en carré. Le *parvis*
avait cent coudées en carré, éta
ronné de galeries magnifique
par deux ou trois rangs de co
avait quatre portes dont chacu
un des quatre points cardinaux
elles étaient toutes de même
même grandeur, et on y mont
marches. Le parvis était pavé d
différentes couleurs, et n'avait
ture, mais le peuple pouvait se
les galeries. Le *parvis des prêtre*
au milieu du parvis du peupl
carré parfait, ayant cent coud
sens. Il était environné par d
grande muraille de cent coudé
et au dedans, c'étaient des gale
tes et des appartements tout aut
logement des prêtres, et pour se
visions nécessaires à l'usage d
n'avait que trois portes, à l'orie
tentrion et au midi ; et l'on y
des escaliers de huit marches.

porte orientale du parvis des
t placée, dans le parvis d'Israël,
u roi, qui était une estrade ma-
le prince se tenait quand il ve-
ple. Au dedans du parvis des
is-à-vis la même porte orien-
utel des holocaustes, de douze
arré, ou de dix coudées de haut
arge ; on y montait par un esca-
de l'orient. Au delà, et au cou-
utel des holocaustes, était le
rement dit, édifice couvert, haut
udées, long de 60, d'orient en
large de vingt, du septentrion
est-à-dire qu'il avait 33 mètres
, 16 mètres et demi de hauteur
res de largeur, dans œuvre. La
temple était partagée en trois
oir : le sanctuaire, le saint et le
e *sanctuaire*, où était placée l'Ar-
e, et qui était le lieu le plus sa-
le, avait 20 coudées en carré,
onze mètres. Le *saint* avait 40
long sur vingt de large (22 mè-
ueur sur 11 de largeur). Le *vesti-*
20 coudées de large sur dix de
res sur 5 mètres et demi). Cet
t ouvert que du côté de l'orient ;
t par un escalier de huit mar-
r du saint et du sanctuaire ré-
étages de chambres au nombre
ois.
s du toit ou de la plate-forme
ces chambres, on voyait les fe-
onnaient du jour au-dedans du
s n'étaient point fermées de vi-
eulement de treillis ou jalousies
du pays, et leur hauteur était
dées. La toiture du temple é ait
bonnes poutres ou de bons ma-
èdre ; il était en plate-forme,
us les autres toits de la contrée.
du temple était aussi lambrissé
is depuis le pavé jusqu'au haut :
de marbre précieux, sur lequel
sapin, que l'on couvrit ensuite
or. Tout le dedans du sanctuaire
était couvert de lames d'or atta-
des clous d'or, dont chacun pe-
es. Au-dedans du sanctuaire et
alomon fit faire, le long du mur
ris, des chérubins d'or et des
même métal, qui étaient rangés
nent d'espace en espace, en sorte
pourtour était orné de ces pal-
servaient comme de pilastres, et
ubins qui avaient deux ailes éten-
palmier à l'autre, et deux faces,
n et l'autre d'homme, qui regar-
à droite et l'autre à gauche. Ou-
rubins qui étaient adhérents aux
mple, il y en avait deux autres
nctuaire, qui étaient dressés au
qui, étendant leurs ailes du nord
cupaient toute la largeur. L'aile
bin touchait à la muraille d'un
le du second chérubin touchait à
opposée ; leurs autres ailes ve-
joindre au milieu du temple,
comme pour mettre à couvert d'une façon respectueuse l'Arche d'alliance. Le sanctuaire était séparé du saint par une muraille qui s'élevait depuis le plein pied jusqu'au haut, et qui était ornée d'ais de cèdre couverts de lames d'or. On entrait du saint dans le sanctuaire par une porte de bois d'olivier, ouvragée, comme le reste, avec des chérubins et des palmiers, et couverte de lames d'or. Elle se fermait avec une chaîne d'or, et par-devant était tendu un voile précieux, tissu de différentes couleurs, et de tout ce qu'il y avait de plus riche. Le saint n'était séparé du vestibule que par un grand voile de différentes couleurs, et orné de diverses représentations de fleurs et autres dessins de même genre, mais non de figures d'hommes ou d'animaux, dans leurs formes naturelles. A l'entrée du vestibule étaient deux colonnes de bronze, hautes de dix-huit coudées, creuses et épaisses de quatre doigts. Leurs chapiteaux, qui avaient chacun cinq coudées de haut, étaient ronds et ornés en manière de réseaux ou de branches entrelacées. Au-dessus et au-dessous de ces réseaux régnait un rang de pommes de grenades composé de cent grenades. Le tout était surmonté d'une forme de lis ou de rose, haute d'une coudée, qui terminait le chapiteau ; car il paraît que ces colonnes ne supportaient rien, et n'étaient là que pour l'ornement.

Il n'y avait dans le saint des saints ou sanctuaire, que l'Arche d'alliance sous les chérubins, comme nous l'avons dit plus haut. Dans le saint étaient dix chandeliers d'or, cinq de chaque côté ; il y avait aussi dix autels placés entre les chandeliers, et dont cinq étaient pour les parfums, et cinq pour les pains de proposition. L'autel des holocaustes était placé devant l'entrée du vestibule ; entre cet autel et les degrés qui conduisaient au vestibule étaient dix bassins, cinq à la droite et cinq à la gauche du temple. Ils étaient montés sur des piédestaux et portés sur des roues d'airain, afin qu'on pût les mener d'un lieu à l'autre, suivant le besoin. Ces vases étaient doubles et composés d'une espèce de vase carré, formant un bassin destiné à recevoir l'eau qui tombait d'une autre coupe ou vase placé au-dessus, et d'où l'on tirait l'eau par des robinets. Tout l'ouvrage était de bronze ; le bassin carré était orné de lions, de bœufs et de chérubins, et le tout contenait 40 baths, qu'on évalue à environ quatre muids, ancienne mesure de Paris. Plus près de l'autel des holocaustes à l'orient, en tirant un peu vers le midi, fut placée la *mer d'airain*. C'était un immense vase de bronze, destiné à conserver l'eau dans le temple pour l'usage des prêtres. Ce vaisseau avait dix coudées de diamètre, et trente de circonférence, car il était rond et de la profondeur de cinq coudées. Le bord en était orné d'un cordon, et embelli de pommes ou boules en demi-relief. Le pied était un parallélipède creux de dix coudées en carré, et de deux coudées de haut. Le vase fut nommé la *mer*

à cause de sa vaste capacité. Sa coupe seule contenait 2000 baths d'eau, et le pied 1000; en tout 3000 baths, ce qu'on peut évaluer à environ 312 muids. Il était appuyé sur douze bœufs de bronze, disposés en quatre groupes de trois bœufs, dirigés vers les quatre parties du monde, et laissant entre eux quatre passages, qui rendaient le bassin accessible par-dessous la mer, où les prêtres allaient se purifier. On tirait l'eau du vase par quatre robinets qui la versaient dans le bassin.

Ce temple, bâti par Salomon, fut brûlé par Nabuzardan, roi de Babylone, l'an 586 avant Jésus-Christ, 420 ans après sa dédicace. On jeta les fondements d'un nouveau temple sur les fondements de l'ancien, l'an 521; mais il fut loin d'avoir la splendeur du premier. Hérode le fit rétablir avec la plus grande magnificence, quelque temps avant la naissance du Sauveur, et la construction en était à peine achevée lorsqu'il fut détruit pour jamais par Titus, fils de l'empereur Vespasien, 40 ans après la mort de Jésus-Christ. C'est en vain que Julien l'Apostat permit aux Juifs de le rétablir pour donner un démenti à la prophétie du Sauveur; des flammes sorties des fondations renversèrent les travaux commencés et mirent en fuite les travailleurs.

On demeure frappé d'étonnement quand on lit dans l'historien Josèphe, le dénombrement des vases et des instruments d'or et d'argent qui se trouvaient dans le temple. 10,000 chandeliers d'or, dont il y en avait un dans le saint qui brûlait nuit et jour; 80,000 tasses d'or, pour faire les libations de vin; 100,000 bassins d'or et 200,000 d'argent; 80,000 plats d'or, dans lesquels on offrait sur l'autel de la farine pétrie; 160,000 plats d'argent pour le même usage; 60,000 plats d'or, dans lesquels on pétrissait la fleur de farine avec de l'huile, et 120,000 plats d'argent pour le même usage; 20,000 hins ou assarons d'or, pour contenir les liqueurs qu'on offrait sur l'autel, et 40,000 d'argent; 20,000 encensoirs d'or, dans lesquels on portait l'encens dans le temple, et 50,000 autres dans lesquels on portait du feu. Le même auteur assure que Salomon fit faire mille ornements pour l'usage du grand prêtre, consistant en robes, éphod, pectoral et le reste; dix mille robes de fin lin, et autant de ceintures de pourpre; pour les prêtres, 200,000 trompettes et autant de robes de fin lin; pour les lévites et les musiciens, 400,000 instruments de musique de ce métal précieux, que les anciens nommaient *electrum*. Il ajoute que s'il arrivait que les habits des prêtres fussent déchirés, ou s'il s'y trouvait la moindre tache, il n'était permis ni de les raccommoder ni de les laver pour s'en servir; on en prenait d'autres qui étaient neufs, et, avec les vieux, on faisait des mèches pour les lampes. Ce détail, s'il est exact, donne une haute idée de la magnificence qui brillait dans cet auguste temple.

Les Juifs dispersés conservent la mémoire de la ruine de Jérusalem et du temple, et ils en espèrent toujours le rétablissement. Lorsqu'ils bâtissent une maison, ils c
d'en laisser une partie imparfai
rappelle la destruction et la dé
lieux où leur culte était autrefoi
Quelquefois ils se contentent de
coudée de la muraille en carrée t
sans l'enduire de plâtre ou de c
y tracent ces paroles du psaume
blie jamais, Jérusalem, puisse ma
rester dans l'oubli! ou bien se
deux mots *zeker la-khorban*, Mé
Désolation. Les plus religieux o
placer leur lit dans la direction
midi, et jamais d'orient en occi
que telle était l'exposition du te
rusalem.

2° Nous donnons la descriptic
ples des chrétiens au mot Églis

3° Le temple le plus célèbr
quité païenne, et le premier
monde oriental, était celui de
bylone. Il était isolé au milieu
ceinte carrée comme lui, et qu
deux stades sur toutes ses faces.
était destiné aux habitations d
c'est un trait particulier à l'Orie
enceinte consacrée, qui empêch
ple de toucher à aucun édifice
tour sur laquelle il était élevé
posée de huit étages en retrait
construction particulier à l'Orie
on trouve encore aujourd'hui de
dans les temples de l'Inde. On m
étage à l'autre par des escaliers
Au centre de l'édifice était une g
ornée de siéges somptueux et des
vir de lieu de repos. Au faîte
temple, dans lequel il y avait une
et un lit de même métal, mais
simulacre; la statue du dieu,
une chapelle intérieure, était d'o
les meubles et les autels qui l'e
De ces deux autels, le plus petit
sacrifices d'animaux à la mamelle
grand à l'immolation des anima
Outre cette première statue assi
avait une autre debout, un pied
tre, et dans la position d'un
marche; elle était en or travai
poussé, et présentait une hauteu
coudées. Telles sont les richesses
nait le temple de Bélus, richesse
vant le calcul d'Hérodote, ne s'él
moins de cinquante-quatre millio
et dont les rois mèdes, successe
rus, s'emparèrent successivemen

Outre ces statues d'or, le tem
lus contenait des images de tou
de tout métal, et possédait de
frandes dont l'avait décoré la
dèles. Diodore prétend qu'il y av
tue en or, haute de 60 pieds et
40 talents; mais M. Raoul-Roch
que cet historien est ici l'écho d
exagérations nationales dont au
n'est exempt. Sur le faîte de l'édi
placées trois statues d'or battu,
dimensions, qui représentaient d
désignées par les Grecs sous le

Héra, c'est-à-dire Bel, My-
. Ces trois simulacres sem-
la position que les Romains
urs dieux dans la cérémonie
. Sur la plate-forme qui do-
monument, était un observa-
êtres se livraient, suivant les
ur religion, à l'étude assidue
célestes. Les prêtres qui des-
nple étaient au nombre de 70,
lignage de Daniel. Ils vivaient
mes et leurs enfants des pré-
nature au dieu, et tous les
ait sur la table d'or de nom-
ions que les prêtres venaient
ndant la nuit.
était tout entière hérissée de
rme et de dimensions diffé-
extrêmement petits et ressem-
belles; les autres d'une gran-
majesté telle, que les ruines
core aujourd'hui les regards
du voyageur. Voici l'idée gé-
ous en donne Strabon. On
une grande place pavée,
ni-arpent, et longue de trois
autant. De là on entre dans
bule, puis dans un second, et
oisième, après quoi l'on ren-
te parvis, qui est devant le
d de ce parvis est un bâtiment
médiocre, qui est le temple
; il n'y a aucune statue, ou,
sont des figures de quelques
et adorés par les Egyptiens.
paraît plus auguste ni plus
bois sacrés, les parvis, les
cours qui accompagnent ces
érémonies y sont mystérieu-
es y paraissent avec une gra-
; mais on voit avec surprise
qu'on y adore, sont un chat,
inge, un bouc, un crocodile.
l'Alexandrie nous dépeint de
es temples des Egyptiens : il
emarquables par les bois, les
tiques qui les embellissent;
s vestibules sont ornés de co-
ifiques; les murailles sont re-
es rares et précieuses, l'inté-
e est tout brillant d'or, d'ar-
che métal qu'on appelle *elec-*
les plus secrets sont fermés
s de tapisseries brochées d'or;
ous demandez à entrer dans
pour y adorer la divinité du
lève gravement les voiles, et
un chat, ou un crocodile, ou
rivoisé qui se vautre sur un
ourpre.
roi d'Egypte, voulant conser-
e de ses grandes actions, fit
emple ou un monument d'une
extraordinaire. Voici ce que
ions de Diodore de Sicile : Le
dix stades en carré. La pre-
bâtie d'une pierre de diver-
vait deux arpents de long, et
haut. On rencontre en entrant une cour de 4 arpents en carré, tout environnée de galeries couvertes et soutenues de colonnes d'une seule pierre chacune, hautes de 16 coudées et travaillées en forme d'animaux, selon le goût et la manière antique. De cette cour on entrait dans une autre de même étendue que la première, mais plus riche de sculptures, et ornée de colonnes plus précieuses et plus belles que celles de la première cour. On y remarquait des statues colossales, et les diverses phases des guerres soutenues par Osimandias. Au fond de cette place était un temple, où l'on avait représenté en sculpture sur du bois une assemblée de Juges, ayant au milieu d'eux le président avec l'image de la vérité pendue à son cou. Au sortir de là, on voyait un grand bâtiment du même genre que les autres, qui régnait sur une grande cour ornée de colonnes et de galeries; plus loin était la bibliothèque avec cette inscription : *La Médecine de l'Ame.* Derrière la bibliothèque était un temple, où l'on comptait jusqu'à 20 lits de Jupiter et de Junon, et la statue du roi fondateur.

Hérodote nous donne plusieurs descriptions de temples de l'Egypte, par exemple de ceux de Latone, de Vulcain, de Minerve, de Diane ; mais elles diffèrent peu de la précédente. Voici ce que dit Rufin du fameux Sérapéon d'Alexandrie, que Théodose donna aux chrétiens : Ce temple était élevé sur une vaste plate-forme faite de main d'homme et à grands frais ; on y montait par plus de cent degrés de pierre; elle était soutenue par des arcades et des voûtes souterraines, qui servaient à différents usages secrets. Le temple était placé au milieu de la plate-forme, et environné de tous côtés par de grands et magnifiques portiques carrés, et par plusieurs rangs de bâtiments qui servaient de demeure aux ministres du temple. On ne peut rien ajouter à la beauté et à la magnificence de l'extérieur et de l'intérieur de ce lieu ; le dehors était orné de colonnes et des marbres les plus précieux; le dedans était tout revêtu d'or, d'argent et d'airain, non séparément, et par parties, mais partout, en sorte que l'or était au-dessous, l'argent dessus l'or, et l'airain couvrait l'un et l'autre ; ainsi, ce qui paraissait le moins était ce qu'il y avait de plus riche et de plus précieux. C'est dans ce Sérapéon qu'était la fameuse bibliothèque des Ptolémées. Le temple était sombre, comme presque tous les temples de l'antiquité; il ne prenait du jour que par une petite ouverture du côté de l'orient; en sorte que le soleil venant à se lever, projetait ses rayons sur la bouche de l'idole, qui était placée au fond de ce temple. Ce bâtiment était d'une architecture grecque et d'un goût assez différent des anciens édifices égyptiens ; aussi était-il l'ouvrage des Ptolémées.

Il faut joindre aux temples de l'Egypte celui de Jupiter Ammon, à cause du voisinage et de la ressemblance. Il était au milieu du bois consacré à ce dieu, et il servait de forteresse aux peuples des environs. Trois

grands murs formaient son enceinte: dans la première enceinte on voyait un ancien palais où demeuraient autrefois les rois du pays; dans la seconde étaient les demeures des femmes et des enfants de ces princes; c'est aussi dans cette enceinte qu'étaient le temple et l'oracle d'Ammon; enfin, dans la dernière cour étaient les logements des gardes et des soldats du prince.

5° Les anciens Arabes n'avaient point de temples; ils en élevèrent cependant par la suite, mais en fort petit nombre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de la majesté de celui de Jupiter Triphyle, situé dans l'île Panchée. Cet édifice, dit-il, est au milieu d'une agréable et fertile campagne toute remplie d'arbres fruitiers et de bois de haute futaie; le temple est vénérable par son antiquité, et digne d'admiration par ses richesses, sa magnificence et sa belle situation. Son étendue est de deux arpents en carré. Il est bâti de pierres blanches, et soutenu de grandes colonnes enrichies de sculptures. Les statues des dieux qu'on y voit ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que par la beauté de l'ouvrage. Les prêtres qui desservent ce temple ont leur demeure tout autour. Auprès du temple il y a un cirque long de quatre stades et large d'un arpent. Aux deux côtés du cirque sont rangées de grandes statues de bronze sur des bases carrées.

6° Quant aux temples des Syriens et des Phéniciens, les anciens parlent souvent de celui d'Ascalon, et du temple d'Hercule de Tyr; mais nous n'en trouvons aucune description exacte et fidèle. L'Ecriture sainte dit aussi quelque chose du temple de Dagon à Azot, ville des Philistins; mais elle ne nous en donne point la figure; seulement, dans l'histoire de Samson, on entrevoit qu'il devait être de la forme de ceux de l'Egypte, qu'il avait par devant une grande cour, avec des portiques soutenus de colonnes, puisque le peuple, qui était accouru pour voir Samson, était non-seulement sous les portiques, mais encore sur les toits qui couvraient le temple et les galeries, lesquelles furent renversées par ce héros.

Nous ne devons pas oublier le temple de Hiérapolis, dédié à la déesse de Syrie, l'un des plus célèbres de tout l'Orient. Il est situé, dit Lucien, sur une petite éminence, au milieu de la ville, et fermé d'un double mur. Les parvis s'étendent du côté du nord, et ont environ cent toises de longueur. Le temple est tourné du côté de l'Orient, de même que les temples de l'Ionie. Il est bâti sur un terrain élévé de deux pas, et on y monte par quelques degrés. Le vestibule en est admirable; les portes sont d'or; et le temple est tout brillant de ce métal. Au fond du temple, il y a une espèce de chambre où l'on monte un peu; elle est toujours ouverte, mais il n'y a que les prêtres qui osent entrer dans ce temple intérieur; encore n'y entrent-ils pas tous indifféremment. Il y a dans ce lieu sacré deux statues d'or, l'une de Junon, l'autre de Jupiter, à qui ils donnent d'autres

noms. Celle de Junon est assis[e] et celle de Jupiter sur des t[aureaux] ces deux idoles, il y en a une ne ressemble à aucune divini[té] mais qui a quelque chose de t[outes] syriens ne lui donnent que l[e nom] de *la statue* (σημεῖον). A gauc[he] dans le temple, on remarque c'est celui du soleil. Ils disen[t] est assez connu, sans qu'il so[it besoin de le] représenter. Après cela, on vo[it] pollon, qui est représenté au[trement chez] eux que chez les Grecs. On l[e voit cou-] vert d'habits et avec de la bar[be] pour l'ordinaire Apollon est [sans vê-] tements.

7° Le temple de Diane d'Ep[hèse en A-] sie Mineure, est sans contre[dit un des plus] magnifiques que l'antiquité [ait vus. L'ar-] chitecture n'en était ni égy[ptienne ni sy-] rienne. Il avait au dehors de[ux rangs de cha-] que côté, c'est-à-dire deux r[angs de colon-] nes tout autour, et huit de p[lus sur les] faces de devant et de derrièr[e. La longueur] du temple était de 425 pie[ds, sur 220 de] largeur. Cent vingt-sept rois y [avaient fait faire] autant de colonnes, dont chac[une était haute] de 60 pieds. Il y en avait 36 [ornées d'ou-] vrages. Les portes du temple [étaient de ci-] près, bois incorruptible et to[ujours poli.] Pline dit qu'il avait été trempé [pendant qua-] tre ans dans la colle. Toute la [charpente était] de cèdre, et l'on montait jusqu['au toit par un] escalier d'un cep de vigne, a[pporté de Chy-] pre. Ce temple, dont les riche[sses et les or-] nements demanderaient un d[iscours, fut] achevé en 220 ans; il avait été [bâti aux] frais communs de toute l'Asie.

8° Les temples des Grecs a[vaient peu de] proportion avec celui que n[ous venons de] décrire, au moins quant à la fo[rme; car pour] l'ordinaire, ils étaient environ[nés de galeries] couvertes, ou de colonnades, tout autour. Les uns n'avaien[t qu'un seul] rang de colonnes et une seul[e galerie, d'au-] tres en avaient deux rangs.

Quoique la direction des te[mples n'ait ja-] mais été parfaitement unifor[me chez les di-] vers peuples, il y avait pou[rtant quelques] règles qui s'observaient le [plus souvent.] Nous voyons, par ce que les l[historiens nous] disent des temples d'Egypte, [que pour l'or-] dinaire, l'entrée regardait l['orient, et par] conséquent que le temple ou [le sanctuaire] était à l'occident. Le portique [du temple de] Vulcain, bâti par Asichis, roi [d'Egypte, re-] gardait l'orient; celui du te[mple de Mem-] phis, construit par Psammétic[hus, avait] la même situation, au rapport [de Diodore de] Sicile. Porphyre et quelques [autres remar-] quent que telle était la directi[on de presque] tous les temples. L'entrée éta[it à l'orient, et] ceux qui y priaient regardai[ent l'occident.] Le temple de la déesse de Sy[rie ne différait] pas en cela de ceux dont no[us venons de] parler; mais cet usage chang[ea dans la suite] ment, selon la remarque d'H[ygin, qui place] l'entrée des temples du côté d[e l'occident, et] la figure de la divinité au fon[d]

le manière que ceux qui entraient
eu saint et secret regardaient l'o-
là vient que Vitruve dit que, lors-
t les temples, il faut que la statue
fond soit tournée du côté de l'oc-
n que ceux qui viennent lui offrir
ces regardent vers l'orient et vers
laquelle doit les regarder comme
ait de l'orient. Cette direction pa-
les anciennes églises chrétiennes,
que toutes, sont tournées vers l'o-
sorte que ceux qui regardent l'au-
nctuaire, ont le visage tourné vers
evant, direction, au reste, que pre-
premiers chrétiens dans toutes les
e qui donna lieu aux païens de les
'adorer le soleil.
t que, chez les Grecs, les temples
abord très-petits. Quand on leur
plus grandes proportions, on ima-
soutenir le tout par un seul rang
es placées dans l'intérieur, et sur-
d'autres colonnes qui s'élevaient
comble. C'est ce qu'on avait prati-
un de ces anciens temples dont on
ines à Pestum. Dans la suite, au lieu
rang de colonnes, on en plaça deux;
es temples furent divisés en trois
étaient celui de Jupiter à Olympie,
témoigne Pausanias; celui de Mi-
Athènes; le temple de Minerve à
Arcadie, construit par Scopas. Pau-
de ce dernier que, dans les colon-
ntérieur, le premier ordre était do-
second corinthien. Les temples
point de fenêtres: les uns ne rece-
jour que par la porte; en d'autres,
dait des lampes devant la statue
. D'autres, qui étaient divisés en
avaient celle du milieu entièrement
e, et cela suffisait pour éclairer les
qui étaient couverts. Les grandes
l'on aperçoit dans les parties latéra-
emple qui subsiste encore dans les
Agrigente, ont été ouvertes long-
rès sa construction. Les auteurs
ivent certains temples qui n'étaient
mples colonnades, ou des cirques
s de colonnes qui soutenaient un
chitrave, en sorte que de tous côtés
t entrer dans le temple. Pausanias
temple de cette sorte, dédié à Ju-
était sur le chemin de Phalère, à
Il en décrit encore un autre, qui
la place publique de la ville d'Elée,
s ou sans cloison. Vitruve décrit
lques temples qui avaient une dou-
, l'une par-devant et l'autre dans le
était celui de Jupiter Olympien dans
et dont on n'avait, dit cet auteur,
emple à Rome. Plusieurs églises
présentent cette particularité, en-
celle des Invalides, à Paris.
que les Romains voulaient bâtir un
les aruspices étaient employés à
lieu et le temps auquel on en de-
nencer la construction. Ce lieu était
ec grand soin, au rapport de Tacite;
ace destiné à l'édifice était envi-
ronné de rubans et de colonnes; les Vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles, ayant père et mère, lavaient ce lieu avec de l'eau pure et nette; le pontife achevait de l'expier par un sacrifice solennel. Alors les magistrats et les personnes les plus considérables mettaient la main à une grosse pierre qui devait entrer dans les fondations, et y jetaient quelques pièces de métal qui n'eût pas encore passé par le creuset. Telle fut la consécration du temple que Vespasien fit rebâtir au Capitole.

Il y avait des temples qui ne devaient pas être bâtis dans l'enceinte des villes, mais hors des murs, comme ceux de Mars, de Vulcain et de Vénus; voici la raison qu'en donne Vitruve: « C'est, dit-il, de peur que, si Vénus était dans l'intérieur de la ville même, ce ne fût une occasion de débauche pour les jeunes gens et pour les mères de famille. Vulcain devait aussi être en dehors, pour éloigner des maisons la crainte des incendies. Mars étant hors des murs, il n'y aura plus de dissensions parmi le peuple, et, de plus, il sera là comme un rempart pour garantir les murailles de la ville des périls de la guerre. Les temples de Cérès étaient aussi hors des villes, en des lieux où on n'allait guère que pour lui offrir des sacrifices, afin que la pureté n'en fût pas souillée. » Cependant ces distinctions ne furent pas toujours observées. Quant aux dieux, patrons des villes, on plaçait leurs temples aux lieux les plus élevés, d'où l'on pût voir la plus grande partie des murs qu'ils protégeaient. Si c'était Mercure, on devait mettre son temple à l'endroit où se tenait le marché ou la foire. Ceux d'Apollon et de Bacchus devaient être près des théâtres; ceux d'Hercule près du Cirque, s'il n'y avait ni gymnase, ni amphithéâtre, etc. Les temples n'avaient pas tous la même forme: ceux de Jupiter étaient fort longs, fort élevés et communément découverts. Les temples des dieux qui avaient quelque rapport à la terre, comme Cérès, Vesta, Bacchus, etc., étaient de forme ronde. Pluton et les dieux infernaux avaient leurs temples en forme de voûtes souterraines.

Les temples étaient partagés en plusieurs parties: la première, l'aire ou le vestibule, où était la piscine dans laquelle on puisait l'eau lustrale pour expier ceux qui voulaient entrer dans les temples; ce qu'on appelait *naos*, qui était comme la nef de nos églises, où tout le monde entrait, et le lieu saint ou l'*adytum*, dans lequel il n'était pas permis au peuple de pénétrer, et qu'il ne devait pas même regarder. En certains temples, il y avait un endroit qui était l'arrière-temple: ils avaient aussi quelquefois des portiques, comme les temples de Diane. Autour des temples régnaient des galeries couvertes, soutenues d'un rang de colonnes, comme la Bourse et l'église de la Madeleine, à Paris; quelquefois de deux, comme étaient nos cloîtres. On montait au temple par des degrés et fort souvent ces degrés régnaient tout autour, comme les galeries. La montée du tem-

ple de Jupiter Capitolin était de cent degrés.

L'intérieur des temples était souvent très-orné; car, outre les statues des dieux, qui quelquefois étaient d'or, d'ivoire, d'ébène, ou de quelqu'autre matière précieuse, et celles des grands hommes qui y étaient fort nombreuses, il était ordinaire d'y voir des peintures, des dorures, et autres embellissements, parmi lesquels il faut comprendre les offrandes et les *ex-voto*, c'est-à-dire des proues de vaisseau, lorsqu'on croyait avoir été garanti du naufrage par le secours de quelque dieu, des tableaux pour la guérison d'une maladie, des armes prises sur les ennemis, des trépieds, des boucliers votifs, et souvent de riches dépôts.

Les païens avaient un tel respect pour les temples, que, selon Arrien, il était défendu d'y cracher et de s'y moucher. On y montait quelquefois à genoux, s'il faut en croire Dion. C'était un lieu d'asile, et il n'était pas permis d'en retirer par force ceux qui s'y réfugiaient. Dans les adversités publiques, les femmes se prosternaient par terre dans les temples, et balayaient le pavé de leurs cheveux; mais si, malgré les prières et les sacrifices, les choses allaient toujours mal, le peuple perdait quelquefois patience, et s'emportait jusqu'à jeter des pierres contre les temples, comme le rapporte Suétone.

10° J'ignore si les anciens habitants de l'Espagne avaient des temples; les tribus celtiques s'en passaient sans doute, comme celles de la Gaule; mais il y avait dans la Péninsule des colonies phéniciennes et carthaginoises qui avaient importé dans cette contrée le culte de la mère-patrie, et qui, par conséquent, devaient avoir des temples. Je mets de ce nombre celui de Cadix, consacré à Hercule. Il était d'une grande beauté, et les bois qu'on y avait employés étaient incorruptibles. L'on y voyait des colonnes chargées d'inscriptions anciennes et de figures hiéroglyphiques; on y avait aussi peint sur les murs les douze travaux d'Hercule. On y conservait également, ajoute Philostrate, l'olivier d'or donné par Pygmalion, roi de Tyr, et qui avait des émeraudes pour olives. Phosphore ou la planète de Vénus y avait une chapelle, suivant Strabon. On y avait érigé des autels à l'année, au mois, à la vieillesse et même à la mort. D'anciens auteurs ont écrit qu'il n'y avait aucune statue dans le temple de Gadès, ce qui a pu être de leur temps; mais on en mit par la suite, car on a trouvé dans ses ruines un Hercule de bronze. Un feu perpétuel était entretenu sur l'autel, pour brûler les victimes, qui étaient quelquefois des hommes.

11° Nous venons de dire que les Celtes n'avaient point de temples; ils avaient cependant des lieux sacrés où ils tenaient leurs assemblées religieuses; ils étaient dans de sombres forêts ou sur des montagnes, et, autant que possible, près des lacs, des fontaines ou de quelque eau courante; quequefois aussi dans les carrefours, c'est-à-dire au point de jonction de plusieurs routes. Ils n'y entraient qu'avec une profonde vénération. L'entrée en était défendue aux lâches et au[illegible] que les Druides en avaient exclus[illegible] tence. Il y avait tel de ces sanctuair[illegible] sonne ne pénétrait qu'il ne fût lié. [illegible] nait à tomber, il n'était pas permis [illegible] ver, même sur les genoux, il fallait se roulant à terre. Il y en avait d'a[illegible] jouissaient du droit d'asile: quand [illegible] nier trouvait moyen de s'y glisser, lui ôter ses chaînes et ses fers, que pendait ensuite à un arbre, et que sacrait au dieu qui lui rendait la [illegible] n'était pas permis de remuer la [illegible] lieux consacrés. C'était un sacrilég[illegible] les arbres d'un sanctuaire, surtou[illegible] cher à l'arbre qui était le symbole [illegible] nité. Les Celtes y conservaient q[illegible] de grandes richesses, et y mettaien[illegible] le butin fait sur l'ennemi. Plus t[illegible] dant à ces temples naturels on [illegible] temples de pierre. Il y en avait [illegible] Bélen, à Mavilly près de Beaune; o[illegible] vait encore un autre dans le voi[illegible] Saumur. Enfin, lorsque les Romai[illegible] conquis les Gaules, ils en consac[illegible] grand nombre aux divinités rom[illegible] que nous venons de dire était [illegible] partie applicable à la Grande-Bre[illegible] la Germanie.

12° Il en fut de même des Sca[illegible] qui, dans les temps les plus ancie[illegible] rent point de temples, mais qui en [illegible] par la suite. Il y en avait en Danem[illegible] furent détruits lorsque les Danoi[illegible] accueilli la prédication de l'Evang[illegible] le plus célèbre était à Upsal, en Su[illegible] tre du culte odinique. L'or y resp[illegible] de tous côtés; et une chaîne de m[illegible] tal faisait le tour du toit, bien que [illegible] férence en fût de 1100 mètres. P[illegible] temple était un bois sacré, rempli [illegible] des hommes et des animaux qui a[illegible] sacrifiés. Chaque arbre et chaq[illegible] même étaient en grande vénératio[illegible]

Près de Drontheim, en Norwég[illegible] avait un autre, élevé par le comt[illegible] qui ne le cédait guère à celui d'U[illegible] qu'il fut rasé par les ordres du r[illegible] y trouva de grandes richesses, et [illegible] lier un anneau d'or de grand prix. [illegible] avait aussi ses temples: les chro[illegible] pays parlent avec admiration des [illegible] cipaux, l'un au nord, l'autre au mi[illegible] Dans chacun de ces temples, il y [illegible] chapelle particulière qui était rega[illegible] me un lieu très-sacré. C'est là qu[illegible] tues étaient placées sur une espè[illegible] autour duquel on rangeait les vic[illegible] devaient être immolées. Vis-à-vis [illegible] hôtel revêtu de fer, parce que le f[illegible] lait sans cesse. Sur cet autel étai[illegible] d'airain où l'on recevait le sang des [illegible] avec un goupillon, pour en arroser [illegible] tants. Il y pendait aussi un gran[illegible] d'argent, que l'on teignait de ce[illegible] qu'il fallait tenir entre ses mains, [illegible] prêtait serment. Dans un de ces t[illegible] y avait aussi, près de la chapelle, un [illegible] fond, dans lequel on précipitait les

es Sarmates et les Slaves avaient :s temples assez nombreux, et dont :ns historiens font mention. Un des èbres était celui de l'île de Rugen, is parlons à l'article Swétowid. Il y t également à Kiew, en Russie, à en Pologne, et ailleurs.

:mples des Musulmans. *Voy.* Mos-

:s Parsis, dit M. Pavie, n'admettent oles; ils n'ont ni peinture, ni sculp- à vrai dire, l'architecture leur man- ement, car leurs temples n'ont rien distinguent des maisons voisines. s, comme les maisons des natifs sont fort gracieuses, décorées de galeries :t ornées même d'arabesques et de le fantaisie sculptés avec goût, com- celles que choisissent les Parsis léposer le feu sacré, sont parmi les les, il résulte de là que ces temples spect particulier et se trahissent bien yeux du passant. *Voy.* Pyrées, ;ah.

s temples des Hindous sont d'une ure bizarre, gigantesque, imposante, :. Le génie primitif de tous les styles :e trouver là. Tous les types de la · sont déifiés; on brûle de l'encens, end des chapelets de fleurs devant tre hideux, accroupi sur un autel. sont des figures divines, dont la appelle le beau idéal de la Grèce; des têtes de buffles et d'énormes e bronze reçoivent les mêmes hom- n dieu aussi beau que l'Apollon hel- est orné de quinze bras et repose riple corps; c'est la perfection des nie à la monstruosité horrible. Le ille et éclate dans de vastes cours rtes et resplendissantes de marbre. e basse, que soutiennent deux lions, dans une caverne obscure, où vous :z une longue avenue de colonnes t écrasées, travaillées merveilleuse- riches de toutes les imitations du plus délicat et le plus capricieux. est une source qui jaillit dans le t qui alimente un grand lac intérieur ironnent des figures épouvantables à est dans ces profondeurs, dans uaire, sous ces portiques, sym- la fois de terreur et de beauté, bayadères ont formé leurs dan- e les sacrifices humains se sont is, que les sages ont rêvé, que les ies, les premiers métaphysiciens :, les philosophes de la Grèce, ont sur Dieu, sur l'être et le non être, folies sanglantes des Saivas ont la lueur des flambeaux. Tels étaient ens sanctuaires de l'Inde, dont on re des ruines dans les îles de Sal- le Kalapour.

:nant les temples de l'Inde sont éle- essus du sol; plusieurs frappent le ır leur aspect grandiose et leurs mas- onnades. On cite la pagode de Sirin- s de Tritchinapali, comme le plus vaste temple de toute l'Asie. Elle compte, dit-on, quatre milles de circonférence; et les pierres de sa terrasse extérieure ont trente-deux pieds de long sur six de large. Au reste, rien n'est uniforme ni suivi dans ces sortes de constructions; quelquefois c'est un système de tours hautes ou basses, régulières ou irrégulières; tantôt ce sont des carrés, des parallélogrammes, des trapèzes, avec des façades sculptées et des parvis décorés de statues, se terminant en dômes ou en plates-formes, qui portent à chacun de leurs angles une corne de vache, ou bien, finissant en aiguilles pyramidales, rarement en frontons triangulaires. Quant à l'intérieur de ces monuments, le seul caractère qui lui soit propre, c'est une grande profusion de colonnes sans proportions fixes, les unes grosses par le bas, et diminuant peu à peu de diamètre, jusqu'à prendre la forme conique; d'autres, au contraire, minces par le bas et grosses par le haut. Ces sanctuaires, sombres et massifs, ne manquent pas d'une certaine majesté; la plupart sont revêtus de sculptures, quelques-uns, mais en petit nombre, offrent également des sujets peints. *Voy.* de plus amples détails à l'article Pagode, n° 1.

17° Les temples du Tibet, comme la plupart de ceux des Bouddhistes, sont en même temps des monastères et des colléges, dans lesquels sont réunis un plus ou moins grand nombre de religieux. Les principaux et les plus considérables sont situés dans la ville de Hlassa et aux environs. Les quatre grands temples renferment chacun jusqu'à 3000 Lamas; et le nombre de religieux, qui réside actuellement dans les temples qui dépendent de la capitale du Tibet, se monte au nombre d'environ 25,000. En outre les statistiques officielles donnent le dénombrement de 3000 temples, répandus principalement dans les contrées occidentales. Les temples des Tibétains sont tournés vers l'Orient. Ils sont sans fenêtres; la lumière y vient d'en haut par une ouverture qu'on bouche à volonté, au moyen d'une couverture de toile cirée et transparente. Quand il doit y avoir assemblée, on tire cette espèce de toit et on l'étend sur tout ce que nous appellerions la nef. Au défaut de la lumière du jour, on allume une infinité de lampes qui sont sur le pavé, sur les autels et en différents autres endroits élevés. Ces détails sont applicables surtout au Labhrang, un des principaux temples de Hlassa. Il est entouré d'un mur dans lequel s'élèvent plusieurs pavillons de deux étages, et couverts comme le temple d'un toit en tuiles dorées. Les galeries qui sont devant la porte sont ornées de peintures grossières représentant différents traits de l'histoire de Chakya Mouni, dont un simulacre colossal est placé au fond du temple; on ne voit cette statue qu'à travers des barreaux d'argent doré; elle est placée sur le plus haut gradin d'un autel construit en demi-cercle. Il y a en outre un nombre prodigieux d'idoles ou statuettes d'or et d'argent massif; elles sont dans les hautes niches; dans les basses sont des lampes, des vases de jadè oriental, contenant des parfums

et des branches odoriférantes, de petites tables supportant des pyramides faites de farine d'orge et de beurre, ornées de figures et de diverses couleurs. Au côté droit de la porte, on voit le trône du Dalaï-Lama, élevé sur un grand nombre de degrés, et orné de cinq riches carreaux ; viennent ensuite les siéges des Lamas et de tout le personnel qui compose la hiérarchie ecclésiastique, ainsi que des ministres et des conseillers d'Etat. Dans l'angle du sud-est est la salle des cent *Hla-mo*, ainsi nommée du nombre des divinités qu'on y révère ; elle est fort belle, et les Tibétains y vont faire leurs adorations pour se purifier de leurs péchés. Autour du Labhrang est une galerie couverte, où se font les processions ; de distance en distance sont placés des *Manis* ou grands cylindres tournants, qui renferment des écritures sacrées.

Devant les pagodes sont dressées des espèces d'antennes ou de vergues composées de différentes sortes de bois joints et liés ensemble avec des courroies de cuir de taureau sauvage. Ces courroies sont au nombre de quatre, et forment quatre nœuds mystérieux, à certaine distance les uns des autres, autour du corps de la verge. Le sommet de cette verge porte un arbre droit, auquel est attaché une voile fort longue, mais qui n'a pas une coudée de largeur. Cette voile, dont l'extrémité inférieure descend assez bas pour pouvoir être touchée par les dévots, est chargée du haut en bas de caractères mystérieux et de formules sacrées.

18° Nous donnons à l'article TALAPOINS la description des temples et des couvents bouddhiques du royaume de Siam ; mais il y a des pagodes plus considérables et plus grandioses, telles que celle qui est auprès du palais du roi, au milieu d'un grand parc fermé de murailles. C'est un vaste édifice, bâti en forme de croix, et surmonté de cinq dômes solides et dorés, faits de pierre ou de briques, et d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres, qui sont aux extrémités et sur les travers de la croix. Ce bâtiment est élevé sur plusieurs terrasses superposées les unes aux autres ; on y monte des quatre côtés par des escaliers roides et étroits, recouverts d'étain doré. Le bas du grand escalier est orné de plus de vingt statues plus grandes que nature, dont les unes sont de bronze, les autres d'étain doré, mais faites assez grossièrement. Ce grand édifice est accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées et rangées tout autour avec symétrie, sur trois plans différents. Les quatre plus grandes sont posées sur de larges bases, aux quatre coins du plan le plus bas. Elles sont terminées en haut par un long cône fort délié, très-bien doré et surmonté d'une aiguille ou flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules de cristal d'inégale grosseur. Sur le second plan, il y a trente-six pyramides un peu moins grandes rangées autour de la pagode sur quatre rangs de neuf pyramides chacun ; elles offrent deux formes dif
les unes étant terminées en pointe
les premières, et les autres arrondi
haut en forme de campane, de mêm
dômes qui couronnent l'édifice ; ces
mes sont placées alternativement. A
de celles-ci, sur le troisième plan,
quatre autres aux quatre angles, t
en pointe, plus petites que les p
mais plus grandes que les seconde
ces pyramides sont chargées de sc
elles sont renfermées dans une esp
clos, dont chaque côté a environ cen
tendue. Les galeries de cette ence
toutes ouvertes du côté de la pagod
bris en est assez beau, peint et doré
resque. A l'intérieur des galeries
à la muraille règne un long piédest
teur d'appui, sur lequel sont posé
quatre cents statues d'une très-bell
et disposées en bon ordre. Quoiqu
soient que de brique dorée, elles n
pas d'être assez bien faites ; mais el
semblent tellement, que si elles
d'une grandeur inégale, on croirai
ont toutes été jetées dans le mêm
Parmi ces figures il y en a une d
taille gigantesque, une au milieu d
galerie et deux à chaque angle. C
sont assises, les jambes croisées, su
ses plates ; une centaine d'autres s
taille moins énorme, mais cependant
coup supérieure à la stature hum
fin les trois cents autres sont pa
d'une stature à peu près ordinaire
outre une multitude de statuettes
tous ces simulacres. L'enceinte est
au dehors, de seize grandes pyra
lides, arrondies par le haut en
dôme, de plus de quarante pieds d
et de douze pieds environ de côté
ramides sont rangées en ligne
côté, et entre elles il y a de gran
garnies de statues dorées.

Il y a dans le même pays une
gode plus riche et plus célèbre. El
verte d'un métal fort blanc, avec
superposés. Cette pagode est asse
mais fort étroite ; et quand on y
les yeux ne reposent que sur l'or. I
les lambris, les murailles et toute
res sont si bien dorées, qu'il se
tout soit couvert de lames d'or. L'
sez semblable à nos églises, est s
gros piliers. On y trouve, en ava
manière d'autel, sur lequel sont tr
tre figures d'or massif, à peu près
teur d'un homme, dont les unes so
et les autres assises les jambes cr
delà est une espèce de sanctuai
garde le plus précieux simulacre
me. Cette statue est debout, et to
tête jusqu'à la couverture. Elle
quarante-cinq pieds de hauteur
huit de largeur. Ce prodigieux c
tout en or, et l'on dit qu'il a été f
le lieu même où il est placé ; le t
rait été construit postérieurement
sus. A ses côtés, il y a plusieurs

oins grandes, qui sont également d'or chies de pierreries.

ious remarquerons, au sujet des tem- Pégu, que, quand on construit une , les premières personnes qui passent ıtées dans les fondements. Sonnerat, porte cette barbare coutume, ajoute est assez fréquente, parce que ces consacrent presque toutes leurs ri- à la construction de pareils édifices. e nombre et la beauté des pagodes de ont étonné et étonnent encore les Eu- s. On en voit plusieurs d'un travail bâties de pierre de taille, ornées de et d'autres figures. Quelques-unes orme d'un colombier carré, et sont à étage. Les chambres hautes n'ont pas leurs simulacres que le temple infé- Parmi ceux-ci, il s'en trouve d'une fi- onstrueuse, les uns d'argent, d'autres re et de différents métaux. On voit lans ces temples, des bâtons peints, ges, diverses espèces d'armes, des rdes, des flèches, des lames, des épées. n plus ou moins grand nombre de de Bouddhas assis, les jambes croi- s mains l'une sur l'autre, les cheveux t la tête coiffée d'un casque jaune. pagode a ses revenus en terres, pour stance de ses ministres, l'entretien ices et les provisions nécessaires pour . Outre les temples publics, il est loi- x particuliers de se bâtir des chapel- leurs cours, où ils entretiennent des et des lampes allumées. *Voy.* Vihar.

ous ne décrirons point les temples ldha dans le Tonquin; ce serait re- e à peu de chose près, ce que nous éjà dit des temples des autres con- uddhiques. Mais nous devons signa- ttention de nos lecteurs la construc- gulière des temples qui appartiennent gion de l'Etat, et particulièrement de i ont été élevés à la terre et au génie iculture dans toutes les provinces de , en conséquence de l'édit de Minh- promulgué en 1832.

eux temples doivent être contigus, et istent qu'en deux simples terrasses ou ormes carrées, élevées sur deux mon- voisins du siége des préfectures. Ils uts de trois pieds, et d'une étendue, quarante, l'autre de soixante pieds nviron, ceints d'un mur d'appui qui à deux pieds au-dessus, ouverts par escaliers de six marches aux quatre cardinaux, environnés d'une cour de à vingt-cinq pieds de largeur, selon e du temple, et close d'une haie vive bou qui s'élève de trente à quarante vec trois ouvertures à l'orient, à l'oc- t au midi seulement, ayant chacune onne noire, placée en-dehors, pour ndre une lanterne de papier afin d'é- le passage. La partie du sanctuaire côté du nord. Le plus vaste de ces mples, appelé *Ha-tae*, est consacré à ; le plus petit, dit *Tien-nong*, du nom e de l'agriculture, est destiné exclu- sivement à un sacrifice annuel à ce génie, avant la cérémonie de l'agriculture. Chacun de ces deux temples ou terrasses a une mai- son en bois, couverte de tuiles et située à l'extrémité nord-est de la cour environnante. Celle qui est près du temple de la Terre est une sacristie commune aux deux temples; celle qui est près du temple de l'agriculture est un magasin du riz recueilli dans les champs affectés à l'agriculture et destiné aux sacrifices de l'Etat. Dans chaque maison sont logés des soldats, ou des gardiens civils, chargés de l'entretien. Le temple de l'agri- culture a cinq ou six arpents de terre dans le voisinage, consacrés à l'agriculture de l'Etat; au milieu est un oratoire consistant en une terrasse d'un pied de haut et de vingt pieds carrés, qui semble destiné au culte du même génie. *Voy.* Agriculture (*fête de l'*), n° 4.

22° Il y a dans la Chine différentes sortes de temples; les uns consacrés à l'ancienne religion de l'empire, d'autres à celle de Fo ou Bouddha, d'autres à Confucius, d'autres enfin au culte des ancêtres.

Dans les temps les plus anciens, il n'y avait pas de temples en Chine, et les sacri- fices étaient offerts au ciel en plein air; c'est ce qui a encore lieu en certaines occasions; cependant on rapporte au règne de Hoang-ti, qui vivait près de 2700 ans avant notre ère, la construction d'un monument spécial pour offrir des sacrifices au *Chang-ti* (souverain suprême); mais les Thsin et les Hans com- mencèrent les premiers à avoir des chapel- les dédiées aux *cinq empereurs* et au grand Un. Le lieu où l'on sacrifie au *Thien* est à découvert, et au-dehors des murs de la ville, vers le midi; on l'appelle *Kiao*. Le palais de l'empereur à Pékin renferme un grand nombre de temples, élevés, les uns aux gé- nies de la nation, les autres aux divinités bouddhiques. Parmi eux on en distingue quatre principaux: le premier se nomme *Taï-Kouang-ming*, ou le palais de la grande lumière; il est dédié aux *Pe-tou*, ou aux étoi- les du nord; on n'y voit qu'un cartouche ou carré de toile, entouré d'une somptueuse bordure, avec cette inscription: *A l'esprit Pe-tou*. Le second se nomme *Taï-Kao-thien*, ou palais du très-illustre et souverain empe- reur; il est dédié à *Kouan-te-King*, fameux capitaine dont on implore l'assistance pour obtenir une longue vie, des enfants, des honneurs, des richesses. Le troisième se nomme *Ma-ka-la-thien*, ou palais de la tête du bœuf cornu. Le quatrième porte le nom de *La-ma-thien*, ou temple de Lama. Ce dernier appartient à la religion bouddhique, aussi y voit-on sur l'autel un simulacre nu et dans une position peu décente. Il n'est fréquenté que par les Lamas et par les Tartares occidentaux; car les Chinois des autres cultes ont en géné- ral horreur de l'obscénité dans les images.

Il y a en outre dans la ville sept temples, dans chacun desquels l'empereur va tous les ans offrir un sacrifice. Cinq sont dans la cité neuve, et deux dans la vieille. Le premier est *Thien-tang*, le temple du Ciel. L'empe- reur y sacrifie au solstice d'hiver. Le second

est *Ti-tang*, le temple de la Terre. Après son couronnement, l'empereur y offre un sacrifice et laboure ensuite une pièce de terre. Le troisième est *Pe-thien-tang*, le temple de la région septentrionale du ciel. C'est au solstice d'été que l'empereur y sacrifie. A l'équinoxe, il sacrifie dans le *Yeou-tang*, ou temple de la Lune, qui est le quatrième. Dans le *Ti-vang-miao*, ou temple des anciens rois, on voit, dit-on, sur des trônes fort riches, les statues des empereurs depuis Fo-hi. L'empereur régnant y va observer des cérémonies funéraires. Ce sont les mandarins qui sacrifient dans le *Ching-vang-miao*, ou temple de l'esprit gardien des murs. Nous dirons, à cette occasion, que chaque ville a un temple consacré à son génie tutélaire. Dans les premiers temps, lorsqu'on n'avait pas de temples, les sacrifices s'offraient sur les montagnes.

Les temples de Fo sont nombreux et ornés d'une multitude de statues comme dans les autres contrées bouddhistes. Les toits en sont surtout remarquables par la beauté de leurs tuiles enduites d'un vernis jaune et vert; ils sont bordés de toutes parts de figures très-bien travaillées, et enrichis aux extrémités de dragons en saillie de la même couleur.

On appelle *miao* les édifices destinés à honorer soit Confucius, soit les ancêtres. Près du tombeau de ce philosophe il y a un *miao* gigantesque et magnifique, qui est la réunion de plusieurs beaux monuments construits avec des proportions admirables. On y déposa son portrait, tous les ouvrages qu'il avait composés, ses instruments de musique, le chariot dans lequel il voyageait, et quelques-uns des meubles qui lui avaient appartenu. Tous les lettrés sont dans l'usage de visiter ce temple et le tombeau au moins une fois dans leur vie, c'est même pour eux une sorte d'obligation de le faire une fois chaque année; mais comme cela serait impossible pour la plupart, on a élevé dans chaque ville un *miao*, où ceux qui sont dans les provinces éloignées vont faire les mêmes cérémonies qu'ils devraient accomplir dans le tombeau même, s'ils pouvaient s'y rendre.

Les *Miao*, spécialement affectés au culte des ancêtres, sont des espèces de pagodes fermées, aux murs desquelles on suspend les tablettes des défunts; celles du fondateur ou chef de la famille y restent en permanence; celles des autres sont enlevées après la septième génération. Cependant il n'y a que les empereurs qui aient des *miao* séparés et publics, dans lesquels on place aussi les tablettes de quelques personnages ou sujets distingués; car les *miao* des simples particuliers se réduisent à une salle destinée à cet usage dans la maison qu'on habite.

23° Les temples des Japonais sont de deux sortes : les *Miyas*, consacrés au culte des esprits, ou de l'ancienne religion du Japon; et les *Tiras* ou *Garan*, qui sont dédiés aux divinités bouddhiques. Ces derniers sont en très-grand nombre; on en compte 3894. seulement dans Miyako et les environs, desservis par 37,093 religieux. D'un autre côté les Miyas du Japon ont été évalués à 27,700. *Voy.* Miya, Garan, Tira, Daï-Bouts, Sanga.

24° Temples des Javanais. *Voy.* Tchandis.

25° Les temples des Balinais sont nombreux. Près de Baliling et de Sangsil, disent les missionnaires de la Société de Londres, nous avons observé une douzaine d'enclos sacrés; ils renferment chacun de petits temples ou des chapelles, et ont une étendue de cent à cent cinquante pieds carrés; ils sont entourés d'un mur de terre, et partagés ordinairement en deux espaces que l'on peut appeler la cour intérieure et la cour extérieure. Dans la première, nous avons généralement vu une couple de *varinghin*, grands arbres qui ressemblent au figuier des Banians, répandent un ombrage frais et agréable, et sont presque aussi sacrés à Bali qu'à Java. La seconde cour était réservée au temple des dieux : c'étaient de petites cabanes d'un ou deux pieds à six ou huit pieds carrés. Quelques-unes étaient bâties en briques et couvertes en chaume; d'autres en bois et couvertes en *gamouti*, sorte de substance chevelue que l'on obtient de l'aréquier. Les unes étaient ouvertes, n'ayant qu'un clayonnage léger entre les poteaux; les autres étaient complétement fermées avec une petite porte à la façade. Nous y sommes entrés, et nous n'y avons trouvé que des offrandes en fruits, et dans un seul, une rangée d'images en terre représentant les divers dieux du panthéon hindou. En dehors des temples, nous avons rencontré quelquefois une couple de figures grossières en argile durcie, qui semblaient avoir été placées là comme les portiers ou les gardiens du temple; mais toutes étaient en mauvais état et en partie brisées. Quelques statues n'avaient plus de tête, d'autres avaient perdu les bras; et la plupart des temples étaient délabrés, leurs fondations ébranlées, les toits dérangés; ce qui accusait à la fois le caractère indolent des habitants, et la nature périssable des matériaux employés dans la construction de ces sanctuaires.

26° Temples des Polynésiens. *Voy.* Morai.

27° Garcilasso de la Véga décrit ainsi le fameux temple du Soleil, que l'on voyait à Cusco dans le Pérou : « Le grand autel de cet édifice superbe était du côté de l'orient, et le toit de bois fort épais, couvert de chaume par-dessus, parce qu'ils n'avaient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du soleil, faite de même sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres. Cette figure, qui était tout d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que les peintres ont accoutumé de la représenter : elle était si grande, qu'elle s'étendait presque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole, parce que ces Indiens n'en avaient point d'autre, ni dans ce temple ni ailleurs, et qu'ils n'adoraient

tres dieux que le soleil, quoi qu'en
lques auteurs.

ıx côtés de l'image du soleil étaient
le leurs rois décédés, tous rangés
selon leur ancienneté, et embau-
lle sorte, sans qu'on pût savoir com-
'ils paraissaient être en vie. Ils
sis sur des trônes d'or élevés sur
es de même métal, et ils avaient le
rné vers le bas du temple; mais
apac, le plus cher des enfants du
it cet avantage particulier au-des-
utres, d'être directement opposé à
le cet astre, parce qu'il avait mé-
adoré pendant sa vie, à cause de ses
inentes et des qualités dignes d'un
qui avaient éclaté en lui dès sa plus
fance. Mais, à l'arrivée des Espagnols
s cachèrent ces corps, avec tout le
résor, sans qu'on ait jamais pu sa-
u'ils étaient devenus.

vait plusieurs portes à ce temple :
nt toutes couvertes de lames d'or.
ale était tournée du côté du nord,
le l'est encore à présent. De plus,
s murailles de ce temple, il y avait
e d'or en forme de couronne ou de
, qui avait plus d'une aune de large.
u temple, on voyait un cloître à
es, et, dans sa plus haute enceinte,
ande de fin or, d'une aune de
ame celle dont je viens de parler.
our de ce cloître, il y avait cinq
villons en carré, couverts en forme
ide. Le premier était destiné à ser-
ement à la lune, femme du soleil;
i était le plus proche de la grande
u temple. Ses portes et son enclos
uverts de plaques d'argent, pour
connaître, par la couleur blanche,
t l'appartement de la lune, dont la
it dépeinte comme celle du soleil,
e différence qu'elle était sur une
argent, et qu'elle avait le visage
me. C'était là que ces idolâtres al-
re leurs vœux à la lune, qu'ils
être la sœur et la femme du soleil,
e de leurs Incas et de tous leurs
nts. Ils la nommaient, à cause de
ière qualité, *Mamma Quilla*, c'est-
ère lune; mais ils ne lui offraient
sacrifices, comme au soleil. Aux
s de cette figure, on voyait les corps
s décédées rangés en ordre selon
nneté. *Mama Oëllo*, mère de Huayna
ait la face tournée du côté de la
était, par un avantage particulier,
des autres, parce qu'elle avait été
n si digne fils. L'appartement le
he de celui de la lune était celui
s, des Pléiades et de toutes les
iles en général. On appelait *Chasca*
Vénus, pour montrer par là qu'il
cheveux longs et crêpés; d'ailleurs
rait extrêmement, parce qu'on le
page du soleil, qu'on disait aller
ant lui, tantôt après. On respec-
ussi les Pléiades, à cause de la disposition merveilleuse de ces étoiles, qui leur semblaient toutes égales en grandeur. Pour les autres étoiles en général, on les appelait les servantes de la lune : on leur donna pour cette raison un logement auprès de leur dame, afin qu'elles la pussent servir plus commodément, parce qu'on croyait que les étoiles étaient au ciel pour le service de la lune, et non du soleil, à cause qu'on les voyait de nuit, et non de jour. Cet appartement et son grand portail étaient couverts de plaques d'argent, comme celui de la lune; son toit semblait représenter un ciel, parce qu'il était semé d'étoiles de différentes grandeurs. Le troisième appartement, proche de ce dernier, était consacré à l'éclair, au tonnerre et à la foudre. On ne regardait point ces trois choses comme des dieux, mais comme les valets du soleil; et l'on en avait la même opinion que l'ancien paganisme peut avoir eu de la foudre, qu'il regardait comme un instrument de la justice de Jupiter. C'est pour cette raison que les Incas donnèrent un appartement tout lambrissé d'or à l'éclair, au tonnerre et à la foudre, qui leur semblaient être les domestiques du soleil, et qui devaient par conséquent être logés dans sa propre maison. Ils ne représentèrent aucun de ces trois par aucune image de relief ni de plate peinture, parce qu'ils ne les pouvaient peindre au naturel, à quoi ils s'étudiaient principalement dans toutes leurs images; mais ils les honorèrent du nom de *Yllapa*. Les historiens espagnols n'ont pu comprendre jusqu'ici la signification de ce nom. Quelques-uns ont voulu mettre leur idolâtrie en parallèle à cet égard avec notre sainte religion; en quoi ils se sont certainement trompés, aussi bien qu'en d'autres choses, où ils ont cherché avec moins de fondement des symboles de la très-sainte Trinité, en expliquant à leur mode les noms du pays, et attribuant aux Indiens une créance qu'ils n'ont jamais eue. Ils consacrèrent à l'arc-en-ciel le quatrième appartement, parce qu'ils trouvèrent que l'arc-en-ciel procédait du soleil. Cet appartement était tout enrichi d'or, et, sur les plaques de ce métal, on voyait, représentée au naturel, avec toutes ses couleurs, dans l'une des faces du bâtiment, la figure de l'arc-en-ciel, qui était si grande, qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre. Ils appelaient cet arc *Cuychu*, et l'avaient en grande vénération. Lorsqu'ils le voyaient paraître en l'air, ils fermaient la bouche aussitôt, et portaient la main devant, parce qu'ils s'imaginaient que, s'ils l'ouvraient tant soit peu, leurs dents en seraient pourries et gâtées.

« Le cinquième et dernier appartement était celui du grand sacrificateur et des autres prêtres qui assistaient au service du temple, et qui devaient être tous du sang royal des Incas. Cet appartement, enrichi d'or comme les autres, depuis le haut jusques en bas, n'était destiné ni pour y manger ni pour y dormir, mais servait de salle pour y donner audience, et y délibérer sur les sacrifices qu'il fallait faire, et sur toutes les

ıutres choses qui concernaient le service du emple. »

Toutes les divinités des nations subjuguées ıar les Incas avaient leur logement dans ce ameux temple de Cusco. Il était permis de eur rendre des hommages, mais à condition ju'on adorerait auparavant le soleil : moyen age que les Incas avaient imaginé pour déruire insensiblement, et sans aucune vioence, les religions étrangères. La noblesse lu culte du soleil, comparée à l'absurdité des érémonies des autres idolâtres, ne pouvait nanquer de les ramener peu à peu à une eligion qui l'emportait encore sur les autres ıar l'exemple et l'autorité du souverain.

28° « Les peuples de la Floride, dit Garilasso de la Véga, ont des temples; mais ils ıe s'en servent que pour y enterrer ceux qui neurent, et pour y enfermer ce qu'ils ont de ılus précieux. Ils élèvent aussi aux portes de es temples, en forme de trophées, les déouilles de leurs ennemis. »

Voici la description du fameux temple de Taloméco, dans lequel les Floridiens dépoıaient les corps de leurs caciques défunts, elle qu'elle se trouve dans l'*Histoire de la onquête de la Floride*, par Garcilasso :

« Le temple de Taloméco, dit cet auteur, ı plus de cent pas de long, sur quarante de arge; les murailles hautes à proportion, et e toit fort élevé, pour suppléer au défaut le la tuile, et donner plus de pente aux eaux. ..a couverture est de roseaux fort déliés, endus en deux, dont les Indiens font des ıattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures, ce qui est très-beau à voir. Cinq ou ix de ces tapis, mis l'un sur l'autre, servent ıour empêcher la pluie de percer, et le soleil l'entrer dans le temple : ce que les particuiers de la contrée et leurs voisins imitent lans leurs maisons. Sur le toit de ce temple, l y a plusieurs coquilles de différentes randeurs et de divers poissons, rangées lans un très-bel ordre; mais on ne comprend ıas d'où l'on peut les avoir apportées, ces ıeuples étant si éloignés de la mer, si ce ı'est qu'on les ait prises dans les fleuves et es rivières qui arrosent la province. Toutes es coquilles sont posées le dedans en deıors pour donner plus d'éclat, mettant touours un grand coquillage de limaçon de mer ıntre deux petites écailles, avec des interalles d'une pièce à l'autre, remplis par pluieurs filets de perles de diverses grosseurs, ın forme de festons, attachés d'une coquille ı l'autre. Ces festons de perles, qui vont de-ıuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au rif éclat de la nacre et des coquilles, font ın très-bel effet lorsque le soleil donne desıus. Le temple a des portes proportionnées ı sa grandeur. On voit à l'entrée douze staues de géants, faites de bois : ils sont reırésentés d'un air si farouche et si menaçant, ue les Espagnols s'arrêtèrent longtemps à considérer ces figures dignes de l'admiration le l'ancienne Rome. On dirait que ces géants ont mis là pour défendre l'entrée de la orte; car ils sont en haie des deux côtés, t vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds ; les autres un | à proportion, en forme de tuyau Ils ont des armes conformes à leur premiers, de chaque côté, ont de garnies de cuivre, qu'ils tiennent (ils semblent tout prêts à les rab fureur sur ceux qui se hasardent les seconds ont des marteaux d'ar troisièmes une espèce de rame; trièmes des haches de cuivre, don chants sont de pierre à fusil ; les c tiennent l'arc bandé et la flèche p tir. Rien n'est plus curieux à vo flèches, dont le bout d'en bas est u de corne de cerf, fort bien mis en de pierre à fusil affilée comme un Les derniers géants ont de fort lo ques garnies de cuivre par les de en posture menaçante, ainsi que l mais tous d'une manière différe naturelle. Le haut des murailles (en dedans, est orné conformément du toit; car il y a une espèce de faite de grandes coquilles de li mer, mises en fort bon ordre ; et on voit des festons de perles qui p toit dans l'intervalle des coquil perles. On aperçoit dans l'enfonc taché à la couverture, quantité de diverses couleurs, très-bien dispos cet ordre qui règne au-dessus de che, pendent de tous les autres e toit plusieurs plumes et plusieurs perles, retenus par des filets impe attachés par haut et par bas ; en semble que ces ouvrages soient pr ber. Au-dessous de ce plafond e corniche, il y a autour du temple, côtés, deux rangs de statues, l'un de l'autre, l'un d'hommes et femmes, de la hauteur des gens Chacune a sa niche, joignant l'une et seulement pour orner la murail été trop nue sans cela. Les homm des armes en main, où sont des r perles de quatre ou cinq rangs, houppes au bout, faites d'un fil tr de diverses couleurs. Pour les s femmes, elles ne portent rien en le Au pied de ces murailles, il y a de bois fort bien travaillés, où son cercueils des seigneurs de la prov leurs familles. Deux pieds au-des cercueils, en des niches, dans l voient les statues des personnes q ensevelies. Elles les représentent lement, que l'on juge comme elles temps de leur mort. Les femmes à la main, mais les hommes y ont (L'espace qui est entre les images et les deux rangs de statues qui co sous la corniche, est semé de bo diverses grandeurs, faits de rosea tement tissus, qu'il n'y a pas de tr lète, ni même de coup de fusil, qui percer. Ces boucliers sont tous perles et de houppes de couleur ; c tribue beaucoup à leur beauté.

« Dans le milieu du temple, il

e caisses sur des bancs séparés : les
ndes de ces caisses servent de base
liocres, et celles-ci aux plus petites ;
inaire ces pyramides sont composées
ou six caisses. Comme il y a des es-
tre un banc et un autre, cela n'em-
oint d'aller de côté et d'autre, et de
le temple tout ce qu'on veut. Toutes
ses sont remplies de perles ; de sorte
plus grandes renferment les plus
perles, et ainsi en continuant jus-
plus petites, qui ne sont pleines que
nces de perles. Au reste, la quantité
s était telle, que les Espagnols avouè-
encore qu'ils fussent plus de neuf
mmes, et eussent trois cents che-
s ne pouvaient tous ensemble em-
n une fois toutes les perles de ce

re cette innombrable quantité de
n trouva force paquets de peaux de
les uns d'une couleur, les autres
tre, sans compter plusieurs habits
t avec le poil, teints différemment ;
s vêtements de chats, de martres, et
peaux aussi bien passées qu'au
endroit d'Allemagne et de Moscovie.
de ce temple, qui partout était fort
il y a un grand magasin divisé en
s de même grandeur, ce qui lui ap-
ucoup d'ornement. Les Espagnols
dans ces salles, et les trouvèrent
'armes. Il y avait dans la première
es piques, ferrées d'un très-beau
t garnies d'anneaux de perles qui
ou quatre tours. L'endroit de ces
i touche à l'épaule, est enrichi de
le couleur ; et aux extrémités il y a
pes avec des perles qui contribuent
à leur beauté. Il y avait, dans la
salle, des massues semblables à
géants, garnies d'anneaux de per-
r endroits, de houppes de diverses
avec des perles à l'entour. Dans la
, on trouvait des marteaux d'armes,
comme les autres ; dans la qua-
es épieux parés de houppes près du
a poignée ; dans la cinquième, des
de rames ornées de perles et de
dans la sixième, des arcs et des
ès-belles. Quelques-unes sont ar-
pierres à fusil, aiguisées par le bout
de poinçons, d'épées, de fer, de
de pointes de poignard avec deux
s. Les arcs sont émaillés de diver-
urs, luisants et embellis de perles
endroits. Dans la septième salle,
des rondaches de bois et de cuir de
orté de loin, garnies de perles et
es de couleur ; dans la huitième,
iers de roseaux tissus fort adroite-
parés de houppes et de semences
»

Mexicains avaient coutume de ren-
s certains réduits obscurs un grand
'idoles entassées les unes sur les
l'honneur desquelles le sang des
umaines coulait continuellement.
ottait avec ce sang, dont on les
croyait avides ; et ces affreux réduits, que l'on honorait du nom de temples, présentaient le spectacle hideux d'une boucherie. Ils étaient sacrés et respectables pour un peuple qui a porté plus loin qu'aucun autre le fanatisme et la superstition. Les gens distingués par leur naissance étaient les seuls qui pussent avoir accès dans ces horribles lieux ; encore étaient-ils obligés d'acheter ce privilége par le meurtre d'un homme qu'ils immolaient avant d'entrer. — Il y avait chez les Mexicains un temple construit en l'honneur du dieu de l'air : il était d'une forme ronde. On remarquait particulièrement l'entrée de cet édifice, qui ressemblait à la gueule béante d'un serpent, et qui était remplie de statues effrayantes représentant des monstres. Mais le plus célèbre et le plus magnifique de tous les temples du Mexique, était celui qu'on avait dédié à Huitzilopochtli, et dont nous donnons la description à l'article Huitzilopochtli.

TEMPLIERS, ordre militaire, établi à Jérusalem vers l'an **1118**. Neuf personnes zélées pour la gloire de Dieu, et touchées des cruautés qu'exerçaient les infidèles à l'égard des pèlerins qui allaient à la Terre-Sainte, formèrent le projet d'une société religieuse et militaire qui devait avoir pour but de défendre les pèlerins et de veiller à la sûreté des chemins qui conduisaient à Jérusalem. Ils en furent eux-mêmes les premiers membres, et se lièrent par les vœux de religion, qu'ils prononcèrent en présence du patriarche de Jérusalem. Baudouin II, charmé du zèle et de la piété de ces nouveaux religieux, leur donna une maison à Jérusalem, auprès du temple ; d'où ils prirent le nom de Templiers, ou de chevaliers du Temple. Ils n'eurent d'abord d'autres fonds pour subsister que les bienfaits qu'ils recevaient du roi, des prélats et des seigneurs ; mais ces bienfaits se multiplièrent tellement, que les chevaliers acquirent bientôt d'immenses revenus. Avec les richesses, ils reçurent les vices qui les accompagnent ordinairement ; et ils devinrent aussi odieux par leur orgueil et par leurs brigandages, qu'ils s'étaient autrefois rendus recommandables par leur zèle et par leur piété. En 1307, deux chevaliers, atteints et convaincus de plusieurs forfaits, entre autres, du crime d'hérésie, ayant été condamnés par le grand maître à finir leurs jours en prison, firent dire à Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, que, si l'on voulait leur promettre la liberté et leur assurer de quoi vivre, ils découvriraient des secrets dont le roi pourrait tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Ces deux misérables parurent mériter l'attention du ministère. Ils firent un affreux détail de toutes les infamies et abominations qui se commettaient, disaient-ils, dans leur ordre, et dont eux-mêmes avaient été les témoins et les complices. Sur les dépositions de ces deux hommes, tous les Templiers qui se trouvèrent en France furent arrêtés le 13 octobre de la même année. L'affaire fut poussée avec vigueur par Guillaume Nogaret et un domi-

nicain nommé *Imbert*, confesseur du roi, et revêtu du titre d'inquisiteur.

On fit des informations de tous côtés, et bientôt l'on n'entendit plus parler que de chaînes,de cachots, de bourreaux et de bûchers. On attaqua jusqu'aux morts : leurs ossements furent déterrés, brûlés, et leurs cendres jetées au vent. On accordait la vie et des pensions à ceux qui se reconnaissaient volontairement coupables; on livrait les autres aux tortures. Plusieurs, qui n'auraient pas craint la mort, épouvantés par l'appareil des tourments, convinrent de tout ce qu'on leur disait d'avouer. Il y en eut aussi un grand nombre dont la constance ne put être ébranlée, ni par les promesses, ni par les supplices. On en brûla cinquante-quatre derrière l'abbaye de Saint-Antoine, qui tous, au milieu des flammes, protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier soupir. Le grand maître, Jacques Molay (qui avait été parrain d'un des enfants du roi Philippe le Bel); Gui, commandeur d'Aquitaine, fils de Robert II et de Mahaut d'Auvergne, et frère du dauphin d'Auvergne; Hugues de Péralde, grand prieur de France, et un autre dont on ignore le nom, après avoir été conduits à Poitiers devant le pape, furent ramenés à Paris, pour y faire une confession publique de la corruption générale de leur ordre. Ils en étaient les principaux officiers ; et comme Philippe le Bel n'ignorait pas qu'on disait hautement que les richesses immenses que les Templiers avaient apportés d'Orient, et dont il voulait s'emparer, étaient la véritable cause de la persécution qu'ils essuyaient, il espérait que cette cérémonie en imposerait au peuple, et calmerait les esprits effrayés par tant et de si horribles exécutions dans la capitale et dans les provinces. On les fit monter tous les quatre sur un échafaud dressé devant l'église Notre-Dame. On lut la sentence qui modérait leur peine à une prison perpétuelle. Un des légats fit ensuite un long discours, où il détailla toutes les abominations et les impiétés dont les Templiers avaient été convaincus, disait-il, par leur propre aveu ; et afin qu'aucun des spectateurs n'en pût douter, il somma le grand maître de parler, et de renouveler publiquement la confession qu'il avait faite à Poitiers... « Oui, je vais parler, dit cet infortuné vieillard, en secouant ses chaînes et s'avançant jusque sur le bord de l'échafaud. Je n'ai que trop longtemps trahi la vérité. Daigne m'écouter, daigne recevoir, ô mon Dieu ! le serment que je fais ; et puisse-t-il me servir, quand je comparaîtrai devant ton tribunal ! Je jure que tout ce qu'on vient de dire des Templiers est faux ; que ce fut toujours un ordre zélé pour la foi, charitable, juste, orthodoxe, et que, si j'ai eu la faiblesse de parler différemment, à la sollicitation du pape et du roi, et pour suspendre les horribles tortures qu'on me faisait souffrir, je m'en repens. Je vois, ajouta-t-il, que j'irrite nos bourreaux, et que le bûcher va s'allumer. Je me soumets à tous les tourments qu'on m'apprête, et reconnais, ô mon Dieu ! qu'il n'en est point qui expier l'offense que j'ai faite à mes f la vérité et à la religion... » Le légat, mement déconcerté, fit remener en le grand maître et le frère du dauphi vergne, qui s'était aussi rétracté: l même, ils furent tous les deux brûlé à petit feu, dans l'endroit où est aujo la statue de Henri IV. Leur fermet démentit point. Ils invoquaient Jésus et le priaient de soutenir leur cour peuple, consterné, et fondant en lar jeta sur leurs cendres et les emporta de précieuses reliques. Les deux ac deurs, qui n'avaient pas eu la force d tracter, furent traités avec douceur rai rapporte que le grand maître ajo pape à comparaître devant le trib Dieu dans quarante jours, et le roi (an. Si cet ajournement est vrai, ce prophétie que l'événement vérifia. A des deux scélérats qui occasionnère cette procédure, le premier périt d mauvaise affaire ; et l'autre, nomm *dei*, fut pendu pour quelques nouv mes.

Les Templiers furent aussi poursi Italie, en Espagne et en Angleterr avec moins de rigueur qu'en France dans un concile tenu à Vienne en 13 ordre fut entièrement supprimé par Clément V. Leurs biens furent uni dre de Saint-Jean de Jérusalem, à tion de ceux des Templiers d'Arag Portugal, qui furent donnés, les pr l'ordre de Calatrava, les seconds à l' Christ.

Les Templiers ont été diverseme par les écrivains anciens et modern Bernard, moins d'un siècle avant damnation, en fait un magnifique él vivent, dit-il, sans avoir rien de pr même leur volonté ; ils sont pour l' vêtus simplement et couverts de po ils ont le visage brûlé des ardeu leil, le regard fixe et austère. A l' du combat, ils s'arment de foi au de fer au dehors; leurs armes sont que parure, ils s'en servent avec dans les plus grands périls, sans cr le nombre, ni la force des barbar leur confiance est dans le Dieu de et en combattant pour sa cause, ils une victoire certaine ou une mort honorable. O l'heureux genre de lequel on peut attendre la mort san la désirer avec joie, et la recevoir a rance ! »

Les statuts de l'ordre avaient po les vertus chrétiennes et militaires reste la formule du serment exigé d pliers : « Je jure de consacrer mes mes armes, mes forces et ma vie fense des mystères de la foi, et à cel nité de Dieu, etc. Je promets au soumis et obéissant au grand m l'ordre..... Toutes les fois qu'il en soin, je passerai les mers pour a battre ; je donnerai secours contre

; infidèles ; et en présence de trois en-
ne fuirai point, mais, quoique seul,
battrai, si ce sont des infidèles. »Leur
, noir et blanc, était appelé le *bau-*
r lisait ces paroles: *Nonnobis, Domine,*
, *sed nomini tuo da gloriam.* C'était
ir assisté ou participé aux saints
, qu'ils marchaient au combat, pré-
l'étendard sacré, et quelquefois en
les prières. Leur sceau portait cette
n : *Sigillum militum Christi.* Enfin
rappelle souvent la gloire et le dé-
t de ces chevaliers, et des témoi-
ithentiques prouvent que, fidèles à
ent et à leur institution, ils respec-
lois de la religion et de l'honneur.
nsidérations et bien d'autres encore
s passons sous silence induisent à
comme de perfides et honteuses
s les accusations d'impiété, de sa-
e monstrueuses infamies, qui écla-
it à coup contre eux au commence-
XIVe siècle. On disait qu'à leur ré-
lans l'ordre, ils étaient conduits
chambre obscure, où on les faisait
sus-Christ, cracher trois fois sur le
et même uriner dessus ; qu'ils
une tête de bois dorée, qui avait
de barbe, et qu'on ne montrait
apitres généraux. On ajoutait qu'en
c, trois commandeurs, mis à la
avaient avoué qu'ils avaient as-
usieurs chapitres provinciaux de
que, dans un de ces chapitres tenu
llier, et de nuit, suivant l'usage,
exposé une tête ; qu'aussitôt le dia-
apparu sous la figure d'un chat ;
hat, tandis qu'on l'adorait, avait
épondu avec bonté aux uns et aux
u'ensuite plusieurs démons avaient
aru sous des formes de femmes,
uelles les frères s'étaient unis in-
nent. Ce n'était là que la moindre
s infamies qu'on leur attribuait :
ns les plus obscènes. Si les Tem-
ient en effet coupables de pareilles
ils méritaient un châtiment rigou-
s l'irrégularité et la précipitation
dures faites contre eux, le désir et
; déterminée que l'on avait de les
riminels, les rétractations de plu-
ntre eux, donnent lieu de soup-
ue la plupart de ces imputations
usses. Nous croyons que le grand
s Templiers était leurs grandes
; plusieurs menaient une vie scan-
t peu conforme à leur état ; eni-
eur prospérité et de leurs dignités
isaient marcher presque les égaux
ils étalaient un luxe et un faste
ux encore dans des religieux que
autres. D'autres étaient livrés à la
t à la mollesse. Joignons à cela les
séditieux qu'ils tinrent sur la con-
Philippe le Bel et sur celle de ses
ris, Enguerrand de Marigny, in-
les finances, et Etienne Barbette,
Paris et maître des monnaies ; et
ns sans doute tous les motifs se-
crets qui ont porté à sévir contre un ordre illustre et célèbre, qui avait sans doute besoin de réforme, et qu'il eût fallu simplement abolir, s'il était réputé inutile.

Aussi, dès le siècle dernier, l'opinion publique, qui jusque-là les avait condamnés sur la foi des procédures, commença à se modifier à leur égard, et à leur devenir favorable. Ce revirement fut puissamment secondé de nos jours par M. Raynouard, qui fit représenter, en 1805, la tragédie *des Templiers*, brillant factum en leur faveur, et qui publia, en 1813, des *Monuments historiques* qui font l'apologie de cet ordre. Dès lors presque tout le monde se montra convaincu de leur innocence. Mais voilà qu'un savant orientaliste est venu depuis venger la mémoire de Clément V et de Philippe le Bel, ou plutôt ramener la question où elle était il y a deux siècles, en reproduisant, dans les *Mines de l'Orient*, une foule de monuments hiéroglyphiques et symboliques se rapportant aux mystères ténébreux des Templiers. (*Voy.* BAPHOMET, MÉTÉ.) M. de Hammer pense que les statuts des Templiers, découverts à la fin du siècle dernier, ne régissaient que le vulgaire des chevaliers, et n'étaient destinés qu'à mieux cacher une doctrine secrète à laquelle on n'atteignait que par une initiation. Cette doctrine, selon cet auteur, venait des Ismaéliens, qui avaient de nombreux rapports avec les Templiers, et avaient pris leur origine dans les sectes gnostiques des premiers siècles de l'Eglise. Nous ne prendrons point de parti dans cette grave question, attendant pour cela que de nouvelles découvertes, si on en fait encore, ou du moins de nouvelles recherches aient fait disparaître tout doute sur l'innocence ou la culpabilité des Templiers.

Mais nous devons dire quelques mots d'une secte ou association très-moderne, qui, ayant pris le nom et le costume des Templiers, prétend se rattacher aux anciens chevaliers de cet ordre par une succession suivie et non interrompue. Ils avancent qu'après le supplice de Jacques Molay et la dissolution de l'ordre, quelques chevaliers résolurent de rester fidèles à leur bannière et reconnurent pour grand maître Marc Larmenius, qui rédigea une charte de transmission, laquelle fut successivement signée par tous les grands maîtres ses successeurs. Dans le nombre figurent les noms de Du Guesclin, de trois Armagnacs qui se succèdent de 1381 à 1451, de Chabot-Montmorency, de Valois, de Philippe le régent ; viennent ensuite trois Bourbons immédiats, savoir : le duc du Maine, Bourbon-Condé et Bourbon-Conti ; après ceux-ci vint Cossé Brissac, qui était grand maître en 1779. En 1804, le médecin Palaprat, surnommé Bernard Raymond, fut proclamé ou se proclama lui-même grand maître de l'ordre, avec le titre d'*altesse éminentissime.* Ce dernier est mort il y a quelques années ; j'ignore le nom de son successeur.

Paris est le chef-lieu de l'ordre ; mais les Templiers prétendent avoir un grand nom-

bre de succursales, notamment en Angleterre, à Bruxelles, à Rio-Janeiro, à Caracas, à Calcutta, en Grèce, etc. Les charges bénéficiales sont au nombre de dix : la grande maîtrise, quatre lieutenances générales, huit grandes préceptoreries, les grands prieurés, les bailliages, les commanderies, et même des abbayes commandataires. Ils ont fait du globe entier une répartition fictive en grands prieurés, qui contiennent même les pays récemment découverts et les contrées non explorées; ainsi, il y a les grands prieurés non-seulement du Japon et de la Tartarie chinoise, mais encore du Congo, de la Nigritie et du Monomotapa. Outre les titulaires et les charges bénéficiales, il y a des dignitaires pour le conseil privé, la cour préceptoriale et la cour synodale. Dans celle-ci, figure un primat avec le titre de *très-sainte éminence;* ce fut quelquefois un évêque, quelquefois un prêtre. Plusieurs fois, dans ce siècle, les Templiers modernes ont étonné les Parisiens par la singularité de leurs cérémonies et l'étrangeté de leurs costumes dans quelques cérémonies publiques qu'ils ont hasardées, tels que des services commémoratifs qu'ils ont fait faire le jour anniversaire du supplice de Jacques Molay, et de prétendus offices liturgiques, ou messes sacriléges, qu'ils ont célébrés ostensiblement après 1830.

Si cet ordre de Templiers n'est pas sorti tout éclos du cerveau de Palaprat, il est certain qu'il faut en chercher l'origine dans une espèce de secte maçonnique, qui prenait aussi le titre de *Johannites*, ou disciples de saint Jean l'Evangéliste ; car leurs livres sacrés se composent à peu près exclusivement des écrits de cet apôtre, savoir : son évangile, ses épîtres et son Apocalypse. Ils ont même un manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean, composé de dix-neuf chapitres seulement au lieu de vingt-un, qui paraît remonter à la fin du XIIIᵉ siècle, mais qui diffère notablement de nos exemplaires. Ils ont de plus une espèce de rituel, intitulé *Léviticon.*

Si les Templiers modernes descendent réellement des anciens, leur doctrine et leur foi ne prouvent pas en faveur de ces derniers; car bien loin de se croire obligés de combattre pour l'Eglise et le christianisme, il n'est pas même nécessaire de croire en Dieu pour être aggrégé dans l'ordre. La doctrine de l'ordre est une espèce de panthéisme qui peut se résumer dans ce symbole : « Dieu est tout ce qui existe; chaque partie de ce qui existe est une partie de Dieu, mais n'est pas Dieu. Immuable dans son essence, Dieu est muable dans ses parties, qui, après avoir existé sous les lois de certaines combinaisons plus ou moins compliquées, revivent sous des lois de combinaisons nouvelles. Tout est incréé.

« Dieu étant souverainement intelligent, chacune des parties qui le constituent est douée d'une portion de son intelligence en raison de sa destinée, d'où il suit qu'il y a une gradation infinie d'intelligences résul-

tant d'une infinité de composés d dont la réunion forme l'ensemble (des. Cet ensemble est le grand tout lequel seul a la puissance de forme fier, changer et régir tous ces or telligences, selon les lois éternelle muables d'une justice et d'une bont

« Dieu, être infini, se compose puissances : le Père ou l'existence ou l'action, et l'Esprit ou l'intellige duit de la puissance du Père et du trois puissances forment une tri puissance infinie, unique et indiv

L'homme est doué du libre arbit tion indispensable pour mériter ou ter. En conséquence, le Léviticon p doctrine des récompenses et des pu tures. Les récompenses sont décer pratique des vertus, qui sont la f rance et la charité, ce qui constitue l du Christ; mais la foi et l'espérance à rien sans la charité, et celle-ci pou rigueur tenir lieu des deux autres, me qui est rempli de charité possèd tude du christianisme. De là on con lut de tous les hommes; le texte ne pas s'il faut en exclure ceux qui n' charité ; il enseigne même une doct vague sur les peines et les récompe res, car « comme il ne nous est pas connaître quelles peuvent être la n modifications et la durée des réco il en est de même de la nature et d des peines. » Le même livre dé « l'ordre de la nature étant immuabl quemment toutes les doctrines que drait étayer sur un changement d ne seraient fondées que sur l'erre tention d'exclure les miracles s évidemment dans cette théorie, e core dans le récit romanesque du sur l'origine de la religion chrétie

Elle n'est autre que la religion conservée dans les temples de l'ini Egypte et en Grèce. Moïse, profond struit dans les mystères égyptiens, l'initiation et ses dogmes chez les H ne confiant qu'aux lévites d'un ordre les vérités de la religion ; mais les p l'intérêt de ces lévites ayant altéré mitive, Jésus de Nazareth, pénétr prit tout divin, après avoir reçu tous les degrés de l'initiation, et l'Esprit saint et la puissance thé retourna en Judée. Les prêtres j guèrent contre lui ; mais Jésus, dir hautes méditations vers la civilisa bonheur du monde, déchira le cachait aux peuples la vérité, leu l'amour de leurs semblables, l'é droit de tous les hommes devant commun, consacra par un sacrif ses dogmes célestes, et fixa pou sur la terre, avec *les évangiles* dire avec les dix-neufs chapitres d gile de saint Jean), la religion écrit livre de la nature et de l'éternité.

Jésus conféra l'initiation évangéli suprématie sur l'Eglise qu'il avait f

lisciple bien-aimé, et aux autres
ns en excepter Pierre et Judas Is-
nt l'un eut la lâcheté de le renier,
commit le crime affreux de le li-
r ennemis. Ainsi, le patriarcat a
iis, sans interruption, depuis Jean
séoclet, en 1118, et, depuis lors
ésent, aux grands maîtres de l'or-
empliers, qui, par cette raison, se
annites, ou chrétiens primitifs. Jé-
à ses ennemis, mourut pour sou-
rité, puis il retourna à la vie éter-
s qu'est-ce que la vie éternelle?
issance dont est doué chaque être
e sa vie propre, et d'acquérir une
modifications, en se combinant
avec d'autres êtres, selon ce qui
t par les lois éternelles de la sa-
a justice et de la bonté infinie de
ine intelligence.
ce système de modifications de la
est naturel de conclure que tou-
ties ont la faculté de penser et le
re, conséquemment la faculté de
de démériter. Toutefois les hauts
viennent que le mode de sentir et
l'intelligence ne sont pas les mêmes
rie des êtres, mais qu'elles sont
l'ordre hiérarchique dans lequel
cés. Ainsi l'intelligence de la mo-
ple se borne à admettre ou à rejeter
e certaines molécules, ce qui consti-
le l'affinité ou de l'attraction, etc.
apliers ont trois rites symboliques
nt lieu de sacrements : 1° le bap-
l'oblation de l'eau, symbole de la
l'être sans tache aux yeux du Sei-
'eucharistie par l'oblation du pain
symbole de la charité qui doit
lèles ; 3° le sacerdoce, ou pouvoir
aer les fidèles et de leur commu-
vérités de la religion, que Jésus-
smit à ses apôtres par ces paroles
épétées en grec dans la collation
ie grade lévitique : *Recevez le Saint-
péchés seront remis à ceux à qui
mettrez, et ils seront retenus à ceux
les retiendrez*. Toutefois il ne
is conclure de ce texte qu'ils ad-
confession auriculaire ; car, d'a-
cela signifie que le prêtre déclare
r repentant que ses péchés lui sont
, et, dans le cas contraire, qu'ils ne
facés.
rgie spéciale est adaptée aux for-
ission pour chaque ordre léviti-
lus pompeuse est celle du lévite
évêque. A la première interroga-
êtes-vous? il répond : *je suis le
es serviteurs de Dieu*. Le consécra-
ve les pieds, lui donne l'anneau,
trabée, la croix suspendue au cou,
e bâton pastoral; il étend sur sa
re des Évangiles, lui impose les
avec l'huile consacrée, lui fait des
au front, à la tête et aux mains.
mot LÉVITICON, la nomenclature
grades du Lévitique.
LAGUI, divinité des Araucans du
Chili ; c'est une vieille femme qui, semblable au Charon des Grecs, passe les âmes au delà des mers, vers l'Occident, où se trouve le séjour de l'éternelle béatitude.

TÉNARE. Au pied du cap Ténare, en Laconie, était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs méphitiques; les gens du pays la regardaient comme l'entrée des enfers; de là, chez les poëtes, le Ténare était pris pour les enfers. Quelques-uns avaient imaginé que c'était par là qu'Hercule avait descendu dans les enfers, et qu'ayant trouvé là le chien Cerbère, il l'avait emmené. Hécatée de Milet et Plutarque supposent qu'un serpent dangereux avait son repaire dans cette caverne, ce qui aurait donné lieu à cette fable.

TE NATSOU TSI, la première femme, suivant les Japonais. *Voy.* ASI NATSOU TSI et SOSAN-NO O-NO MIKOTO.

TEN DAI SIO, une des sectes ou observances bouddhiques du Japon ; elle tire son nom du mont *Thien-thaï* en Chine, où elle fut fondée par un célèbre religieux chinois connu sous le titre de *Thien-taï ta su*, ou le grand docteur du mont Thien-thaï. Il vivait à la fin du VI° siècle. Sa doctrine fut portée au Japon, en 805, par Saï-tou. Elle est une des plus répandues dans cet empire; son siége principal est au temple Yen-riak-si. Les religieux de cet ordre mènent une vie très-retirée; ils ne parlent ensemble que fort rarement, et jamais aux séculiers, excepté ceux qui ont soin des affaires temporelles du couvent.

TÉNÈBRES. On est dans l'usage d'appeler ainsi, en France, l'office de la nuit des trois derniers jours de la semaine sainte. Ce nom vient sans doute de ce que cet office étant célébré à l'entrée de la nuit, et le chœur n'étant éclairé que par quinze cierges disposés sur une herse triangulaire, dont on en éteint un après chaque psaume, les ténèbres vont toujours en augmentant jusqu'à la fin. Ce nombre de quinze cierges allumés au commencement de l'office, bien que le plus général, n'est pas cependant universel, car il y a des églises où on en met neuf, dans d'autres douze ou treize, dans d'autres vingt-quatre ou vingt-cinq; dans d'autres quarante-quatre, etc. Cet usage d'éteindre un cierge après chaque psaume, à mesure que le jour baisse, s'explique facilement, si l'on considère que cet office se faisait autrefois à la fin de la nuit, et il était tout simple de diminuer les lumières à mesure que les ténèbres se dissipaient.

TENÈS, fondateur et législateur des Ténédiens. Les habitants de l'île de Ténédos le vénérèrent comme un dieu, et lui élevèrent un temple dans lequel il était sévèrement défendu de prononcer le nom d'Achille, parce que Ténès avait été tué par ce héros. Cicéron reprochait à Verrès d'avoir enlevé de Ténédos la statue de Ténès, ce dieu, dit-il, que les Ténédiens avaient en si grande vénération.

TENGHÉRIS ou TENGRIS, nom générique qui sert à désigner les génies ou divinités inférieures dans la plupart des langues tarta-

res. Chez les Bouddhistes de la Mongolie, du pays des Kalmouks, etc., les Tenghéris correspondent aux Dévas ou Dévatas des Indiens. Ils existaient avant la création des êtres, et le plus élevé des sept cieux fut leur premier séjour. Les troubles qui survinrent entre eux en firent descendre une partie dans les cieux inférieurs, dans le soleil et les étoiles, sur le mont Soumérou et sur les autres montagnes de l'Occident. Parmi ces divins génies il en est de bons (*Æssouris*), et de mauvais (*Assouris*), les *Souras* et *Asouras* des Hindous. Ils prennent plus ou moins de part aux destinées humaines, aussi leur rend-on des hommages assidus. Tous sont sujets à la mort ; mais les années de leur vie sont innombrables, et lorsqu'ils meurent, c'est pour renaître dans des corps nouveaux. Ceux qui habitent le sommet du mont Soumérou vivent 3,700 millions d'années humaines. Les étoiles que l'on voit quelquefois tomber annoncent la mort d'un Tenghéri qui a terminé sa longue carrière, et descend dans le monde souterrain pour y animer un autre corps.

Le mot Tenghéri ou Tengri, signifie proprement *le ciel*, dans diverses langues tartares ; c'est pourquoi on s'en sert pour exprimer la divinité en général ; et le nom de Dieu s'articule encore aujourd'hui, dans la langue turque, *Tengri* ou *Ten'ri*.

TENITES, déesses des sorts, chez les Romains, ainsi nommées du verbe *tenere*, parce qu'elles *tiennent* la destinée des hommes.

TEN KA DAI, divinité du Japon, dont le temple est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Tous les mois, on y amène une des plus belles filles du pays, à laquelle le dieu, dans une entrevue mystérieuse, explique toutes les difficultés que les bonzes la chargent de lui proposer. Mais lorsque la consultation est terminée, et que la jeune fille cède la place à celle qui doit lui succéder, son corps se trouve, dit-on, tout couvert d'écailles semblables à celles des poissons.

TEN SIO DAI SIN, le premier des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine. C'est la principale divinité du sintoïsme. C'est à tort que plusieurs voyageurs et écrivains en ont fait un dieu ; c'est une déesse, ou mieux un esprit femelle, fille d'Isa naghi-no Mikoto, le septième des esprits terrestres. Celui-ci, qui, de concert avec Isa nami-no Mikoto, avait engendré ou créé la mer, les rivières, les montagnes, les arbres, etc., réfléchit qu'il manquait encore un être pour gouverner le monde. Isa nami-no Mikoto mit d'abord au monde une fille divine, nommée *Oo firou meno mousi*, c'est-à-dire l'intelligence précieuse du soleil céleste, et vulgairement appelée *Ten sio dai sin* (1). Cette fille avait la figure resplendissante et l'air spirituel. Ses parents en furent enchantés ; mais la trouvant trop belle pour la terre, ils résolurent de l'envoyer

(1) Ce nom est en chinois articulé à la japonaise, et signifie *l'esprit céleste de l'éclat du ciel ;* le vocable japonais est *Amaterasou oon Kami*, même signification qu'en chinois.

au ciel, et de l'y charger du gouve
universel, en qualité de déesse du
mère lui donna une sœur, *Tsouki*
ou la déesse de la lune, qui fut é
envoyée au ciel pour seconder Te
sin. Plus tard, elles eurent un frère
Sosan-no o-no Mikoto, esprit capric
lère, turbulent et quelquefois da
C'est pourquoi ses parents se gardè
de l'envoyer au ciel ; ils craignirent
le laisser sur la terre, et résolurent
poser au *Ne-no kouni*, royaume de
Mais, avant de s'y rendre, il deman
tint la permission de monter au ci
faire visite à ses deux sœurs. Il s'e
cha donc avec un bruit affreux. Te
sin, qui connaissait sa turbulenc
très-effrayée, et présuma que le b
visite était de s'emparer du domain
sœurs.

Cependant elle s'arma de coura
ses cheveux sur sa tête, retroussa
ments, les tira comme des caleçons
cuisses, et les attacha à sa ceintu
une main elle prit les 500 fils de
pierres précieuse rouge, appelée y
elle orna ses cheveux de guirlande
tombèrent sur l'épaule, et sur le
s'attacha deux carquois ; l'un conte
flèches, l'autre 500. Elle garnit son
gantelet de buffle dont se servent les
et prit un arc de l'autre main. Ainsi
elle alla au-devant de son frère, et
tionna d'un ton aigre sur ce qui l'a
répondit : « Je n'ai point de mauvais
tions ; mais mes parents m'ayant
de me rendre au Ne-no kouni, j'a
leur consentement de venir auparav
dre congé de vous. J'ai eu beaucoup
à percer l'air et les nuages pour ven
vous, et je ne m'imaginais pas que
vée dût si fort fâcher ma sœur. » El
manda alors comment il pouvait la
cre qu'il n'avait pas d'intentions h
offrit de conclure avec elle cette co
que, s'il procréait trois filles, elle
croire qu'il avait le cœur mauvais ;
s'il engendrait trois fils, son cœur s
Elle accepta cette épreuve, prit l'é
frère, la brisa en trois morceaux, q
dans le puits céleste, puis elle les r
tre ses dents et les rejeta. Un b
épais sortit en même temps de sa b
il parut trois vierges, nommées *Ta*
Taki tsou fime et *Itsi ki sima fime.*
o-no Mikoto prit alors des guirland
sœur avait tressées dans ses cheveux
fils de grains de Yasaka-ni, les re
le même puits, les mâcha et les re
un brouillard épais, duquel sortirent
çons, nommés *Masa ya a katsou k*
faya fi ama-no osi wo mimi-no Miko
no o fi-no Mikoto, Ama tsou fiko ne-n
Ikou tsou fiko ne-no Mikoto et *Kou*
kou sou fi-no Mikoto ; il prétend
étaient ses fils. Elle répliqua qu'ét
duits par ses bijoux, ils étaient à el
que les trois filles produites par s
qu'elle avait mâchée, étaient à lui :

e traité fut rompu. Ces trois vierges
ıises en possession de l'île de Kiou-
risée en neuf provinces.
ité ainsı rompu, Sosan-no o-no Mi-
amit toutes sortes de dégâts. Quand
daï sin ensemença la terre au prin-
il y jeta l'ivraie, et foula aux pieds
ers. En automne il chassa le cheval
Ama-no boutsi koma dans les champs
truire la récolte. Enfin il se permit
ortes de vexations envers sa sœur.
en fut tellement effrayée, qu'elle se
ıvolontairement avec sa navette; ce
ısa un tel dépit, qu'elle s'enfuit dans
erne du rocher *Ama-no iwa*, situé
ciel, et en boucha l'entrée d'une
ierre : aussitôt le monde fut couvert
res.
les 800,000 dieux s'assemblèrent près
vière *Ama-no yasou gawa* pour se
r sur le meilleur moyen de faire sor-
ocher Ten sio daï sin. Omofi gane-no
eu du destin, proposa d'y rassembler
aux et de les faire chanter, tandis
ieu Ta tsikara o-no kami garderait
qu'Ama-no koyane-no Mikoto et
ıma-no Mikoto iraient à la montagne
kako yama pour y déraciner les 500
ommés *Ma saka ki* et les planter de-
rocher; puis ils suspendraient les
es grains impériaux faits de la pierre
e *yasaka ni* à leur sommet, le miroir
kagami au milieu, et aux branches
res les *nighite*, ou petites bannières;
ite on y ferait danser la déesse Ama-
u me-no Mikoto, ayant sur la tête
rlande de branches de l'arbre *Ma saka*
manches de sa robe retroussées avec
s d'herbes; enfin qu'il faudrait y allu-
grand feu. Tout ceci fut approuvé
ıutres dieux et mis à exécution.
io daï sin, entendant ce tumulte, se
« Puisque j'ai fermé l'entrée de la
, il doit régner une nuit obscure dans
s. » Entraînée par la curiosité de voir
ɔi Ama no ousou me-no Mikoto dan-
son de la musique, elle poussa la
n peu en dehors. Aussitôt Ta tsikara
mi passa une main dans l'ouverture,
pierre des deux mains, la jeta de côté
rtir Ten sio daï sin du rocher. Ama-
ıne-no Mikoto, et Fouto dama-no Mi-
ndirent au même instant une corde
l'entrée, pour empêcher qu'elle ne fût
de nouveau. Tous les dieux sup-
alors la déesse du soleil de ne plus
; et pour l'apaiser, ils arrachèrent à
o o-no Mikoto les ongles des mains
ieds, ainsi que les cheveux. Alors il
umission à Ten sio daï sin, quitta le
lescendit sur la terre, où il se maria
e se rendre dans son empire souter-
oy. Sosan-no o-no Mikoto.
sio daï sin régna 25,000 ans, et laissa
à son fils aîné *Masa ya ya katsou*
no faya fi ama-no osi wo mimi-no Mi-
t sa postérité gouverna le monde pen-
q générations; c'est ce que l'on ap-
i sin go daï, ou les cinq générations
des esprits terrestres. Le dernier d'entre eux donna naissance à *Zin mou ten o*, le premier empereur japonais de race humaine; aussi les daïris sont-ils considérés comme les descendants directs de cette grande déesse; c'est pourquoi on les vénère eux-mêmes presque comme des dieux, et ils sont l'objet d'un culte religieux.

La plupart des Japonais se regardent même comme issus de Ten sio daï sin, prétendant qu'aucun de ses frères ne laissa de lignée. Les annales japonaises rapportent plusieurs actions héroïques que ce génie a faites non-seulement pendant son règne, mais encore après qu'il eut quitté ce monde; car il fit voir par plusieurs miracles qu'il était le plus puissant de tous les dieux du pays, l'âme, la lumière, et le souverain monarque de la nature. C'est pourquoi Ten sio daï sin est adorée avec beaucoup de zèle par les fidèles sectateurs de l'ancienne religion japonaise. Ceux qui appartiennent aux autres sectes, les philosophes même et les matérialistes, ont une vénération particulière pour son nom et sa mémoire, la regardant comme leur première mère. Les Japonais de tout rang et de toutes qualités font tous les ans un pèlerinage dans la province d'Ize, où on suppose qu'elle a vécu, et où se trouve son principal temple, fondé par le XI[e] Daïri, 4 ans avant l'ère chrétienne. (*Voy.* Sanga.) Au reste, il n'y a point de province, ni de ville, dans tout l'empire, où il ne se trouve au moins un temple de Ten sio daï sin; et dans l'espérance de recevoir par sa puissance et par son secours de grandes félicités temporelles, on lui rend un culte plus assidu et plus religieux qu'à aucun autre de leurs dieux. Le peuple est même convaincu que, lorsque le Daïri n'a point d'enfant, Ten sio daï sin lui en envoie un; aussi a-t-on soin, quand ce cas se présente, de déposer sous un arbre, à la porte du palais, un rejeton de famille illustre, et le peuple, à sa vue, ne manque pas de le regarder comme un don de la déesse, et de crier miracle.

TENTES (Fête des), solennité judaïque. *Voy.* Tabernacles (*Fête des*), Soukkoth.

TENZIL, mot arabe qui veut dire proprement *descente*, et désigne, chez les Musulmans, le dogme en vertu duquel ils croient que le Coran est descendu du ciel, et a été révélé de Dieu. Mais les Druzes ont détourné ce mot de sa signification reconnue et littérale, et entendent par là ceux d'entre les Musulmans qui prennent à la lettre le texte du Coran, contrairement à ceux qui y cherchent un sens allégorique ou mystique. *Voy.* Tawil.

TE O AHI TAMA TAWA, dieu des îles Hawaï, importé de Taïti avec plusieurs autres; son nom signifie *fils de la guerre vomissant le feu*.

TEOCALLI, nom des anciens temples mexicains. C'est une chose très-digne de remarque que cette dénomination grecque, trouvée dans le centre de l'Amérique; en effet, *Teo-calli* signifie, dans la langue du pays, *maison de Dieu*, comme serait le grec θεο-καλιά ou καλιάς, qui veut dire également

maison ou *sanctuaire de Dieu*. Bien plus, ces monuments rappelaient d'une manière frappante le style et l'architecture du temple de Bélus à Babylone.

Chacun des peuples qui occupèrent tour à tour le territoire mexicain, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhuès, les Tlascaltèques et enfin les Aztèques, peuples divisés seulement par les querelles politiques, mais identiques pour l'origine, les mœurs et la langue, tenaient à honneur de bâtir des téocallis. Quoique de dimensions diverses, ces édifices avaient tous la même forme, celle de pyramides à plusieurs assises, dont les côtés suivaient la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur; et dans cette enceinte étaient des jardins, des fontaines, des habitations pour les prêtres, quelquefois même des magasins d'armes. On arrivait par un escalier au sommet de la pyramide tronquée, et l'on trouvait sur la plate-forme deux chapelles votives, partie essentielle du monument, dans laquelle on renfermait des idoles colossales. Ces chapelles ainsi placées étaient vues de toute la foule en adoration, éparse dans la plaine, et le sacrificateur se mettait à l'endroit le plus évident.

Les téocallis, dont les vestiges existent encore sur divers points du plateau mexicain, remontent si haut dans l'histoire de ces peuples qu'on ne saurait en préciser l'origine. Lorsqu'au XIIe siècle les Aztèques ou Mexicains arrivèrent dans cette région équinoxiale, les pyramides de Papantla, de Téotihuacan et de Cholula étaient debout depuis des siècles. Ils attribuèrent ces constructions grandioses aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique 500 ans avant eux, sans savoir toutefois si elles ne remontaient pas à une date antérieure encore.

Parmi les téocallis, le plus ancien et le plus célèbre est le téocalli de Cholula. On l'appelle encore *Monte hecho a mano*, la montagne faite de main d'homme. Aujourd'hui la forme du monument a été tellement altérée, soit par les éboulements, soit par la croissance de quelques végétaux, comme le nopal et le poivrier épineux, qu'on le prendrait pour une colline naturelle recouverte de végétation. La grande route de la Puebla à Cholula traverse même la pyramide. Cependant, quand on examine avec quelque attention la physionomie de ce monticule, on retrouve facilement sa forme primitive.

Le téocalli de Cholula a quatre assises toutes d'une hauteur égale. Autant qu'il est possible de le voir à des arêtes peu distinctes, il a dû être exactement orienté d'après les quatre points cardinaux. La base de la pyramide est deux fois plus grande que celle des pyramides égyptiennes, mais sa hauteur n'est que de 54 mètres. Le monument est construit en briques non cuites qui alternent avec des couches d'argile. Les traditions locales veulent qu'il existât jadis dans l'intérieur de la pyramide des cavités destinées à la sépulture des r
en effet, vers la fin du siècle derni
travaux de percement de la route de
bla firent découvrir dans les flancs d
ramide une maison carrée constru
pierres et soutenue par des poutres
près chauve. Cette maison renferma
cadavres, des idoles en basalte et de
vernissés, peints avec art. Elle n'av
la moindre issue. Peut-être eût-on,
de fouilles ultérieures, découvert d
flancs de la pyramide d'autres caveau
terrains semblables à celui qui a été
tement découvert. Peut-être aussi y
trouvé des trésors semblables à ce
Guttierez de Toledo rencontra en 1
perçant le tombeau d'un prince péru
dont les archives de Trujillo porten
leur à cinq millions de francs en or
Les expériences en sont toutefois re
Au sommet du téocalli de Cholula ét
un autel dédié à Quetzalcoalt, le
l'air. Voilà ce qu'il y a de moins
de plus accrédité sur la pyramide
lula.

Une autre tradition tend à en rame
rigine à une fable qui rappelle c
Titans, et dans laquelle les géants q
taient le plateau mexicain auraien
élever une montagne artificielle pour
der ainsi le ciel. Quoi qu'il en soit,
d'hui, au lieu d'un autel dédié au
l'air, la plate-forme de la pyramid
une petite église d'architecture cruc
propre, élégante et bien bâtie. On
des ornements d'argent et de verme
tamment entourés de vases de fleu
dépose la piété des fidèles. De la ter
l'église la vue se déploie avec une
cence sans égale sur la petite ville
lula, sur un vaste territoire coupé
fermes, des plantations d'aloès, des
de blés, et sur une ceinture de mo
qui les environnent.

Après le téocalli de Cholula, le
lèbre était celui de Mexico, dédié à
lopochtli, le dieu de la guerre, et à
lipoca, la première des divinités a
Cette pyramide, que Cortez nomme
ple principal, avait 97 mètres de larg
base et 54 mètres de hauteur. Œuv
Aztèques, il fut détruit durant le s
Mexico. Plus anciennes et plus curie
présentent encore les pyramides de
huacan, à 8 lieues N. E. de Mexico
une plaine qui porte le nom de *Mic*
chemin des morts. Ce sont deux gran
ramides dédiées, l'une au soleil, l'au
lune, et entourées de plusieurs centa
petites pyramides, qui forment des ru
gées du midi au nord et de l'est à l
Les grandes pyramides ont, l'une 55,
44 mètres d'élévation : les petites 8 à
tres. Ainsi les grandes pyramides s
des tombeaux de rois, les petites de
beaux de chefs. A la cime des grand
callis se trouvaient deux statues col
du soleil et de la lune, toutes les d
pierre, et plaquées de lames d'or qu

s soldats de Cortez ; enfin, il faut ne dernier monument en ce genre, ide de Papantla, cachée dans les rs de la forêt de Tajiu. La forme alli diffère des autres autant que ; il a sept étages répartis sur une e 18 mètres, et il est construit en taille d'une coupe très-belle et ère. Trois escaliers mènent à la e ; le revêtement de ses assises est sculptures hiéroglyphiques et de hes disposées avec une grande sy- dont le nombre semble corres- ix jours du calendrier des Tol-

ACTLI, c'est-à-dire *dieu poisson*, Mexicains ; il échappa au déluge en se sauvant conjointement avec Xochiquetzal dans une barque, d'autres traditions, sur un radeau chauve (*cypressus disticha*), appelé dans la langue du pays. *Voy.* Cox-PI.

LO, ou *dieu mangé par les fidèles*, e que les Mexicains célébraient -septième mois de l'année (1), du re au 14 décembre. L'image du de farine de maïs pétrie en gâ- t promenée processionnellement s de la ville, et rapportée au tem- même pompe. Là, après avoir iveau consacrée par les prêtres, rompue par fragments et distri- assistants, qui croyaient manger leur dieu, et qui se préparaient à union mystérieuse par le jeûne, t des observances rigoureuses.

QUI, ministres de la divinité chez ins ; semblables aux prêtres ba- ils observaient la position des haut des téocallis, et annonçaient , au son du cor, les heures de la

le plus grand des dieux dans la mexicaine ; c'était le grand esprit, ême, immatériel, invisible ; le e vie ; il était tout par lui-même it tout en lui. C'est lui qui or- Vodan d'aller peupler le pays d'A- orsque les hommes furent con- se séparer, après la construction édifice qu'ils avaient entrepris idre les cieux. On ne lui rendait ilte ; tous les hommages, tous les ent offerts aux divinités inférieu- il avait remis le gouvernement rs, immédiatement après l'avoir

teolt, qui signifie simplement elle d'une manière frappante le recs ; car les deux dernières let- it qu'une terminaison mexicaine, anchait dans les composés, ainsi es Grecs, comme nous le voyons mots précédents *Teo-calli*, *Teo--pixqui*, etc.

e mexicaine se divisait en dix-huit mois, ingt jours.

TE OUA TE PO, un des dieux de l'archipel Hawaï ; son nom signifie *la pluie de la nuit*.

TEOYAOTIMIQUI, déesse sanguinaire redoutée des Mexicains ; ses attributions et ses images rappellent la Kali des Hindous. Sa statue colossale se voit, couchée sur le dos, dans une des galeries de l'université à Mexico.

TEPANTEOHUATZIN, grand prêtre des Mexicains.

TEPAPA, divinité des Taïtiens. C'était un rocher qui, ayant été fécondé par le dieu Taroa tai Hetounou, avait donné naissance à tous les êtres, et produit les mois et les jours.

TÉPHILIN, nom que les Juifs donnent à des bandes de parchemin qu'ils portent au bras et à la tête, lorsqu'ils font leurs prières. On écrit sur deux morceaux de parchemin, avec de l'encre faite exprès, et en lettres carrées, ces quatre passages du Pentateuque : *Sanctifie-moi tout premier-né, tout ce qui ouvre le sein de sa mère parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux, car il m'appartient.* Exod. XIII, 2. — *Et il arrivera, lorsque le Seigneur t'aura fait entrer dans le pays de Chanaan*, etc. Exod. XIII, 5.—*Ecoute, Israël, Jéhovah notre Dieu, Jéhovah est un.* Deuter. VI, 4. — *Et il arrivera, si tu écoutes attentivement mes préceptes, que je vous commande aujourd'hui, en aimant Jéhovah votre Dieu, et en l'honorant de tout votre cœur et de toute votre âme*, etc. Deuter. II, 13, 14, 15. Ces deux parchemins sont roulés ensemble en forme d'un petit rouleau pointu, qu'on renferme dans de la peau de veau noire ; puis on la met dans une petite boîte carrée de la même peau, d'où pend une courroie large d'un doigt et longue d'une coudée et demie environ. On pose ces téphilin au pliant du bras gauche ; et la courroie, après avoir fait un petit nœud en forme de *yod* (י), se tourne autour du bras en forme de spirale, et vient aboutir au bout du doigt du milieu : c'est ce qu'on nomme *tephila schel yad*, ou téphila de la main. Quant à l'autre, on écrit les quatre passages ci-dessus sur quatre morceaux de vélin séparés, dont on forme un carré en les attachant ensemble, et on écrit dessus la lettre *schin* (ש) ; puis on le recouvre d'un petit carré de peau de veau dure comme l'autre, d'où il sort deux courroies semblables aux premières. Ce carré se met au milieu du front ; et les courroies, après avoir ceint la tête, font un nœud par derrière en forme de *daleth* (ד), puis viennent se rendre devant l'estomac. Ils nomment celui-ci *tephila schel rosch*, téphila de la tête. Ils mettent ordinairement ces instruments avec le *taleth*, le matin seulement ; mais les plus dévots s'en servent encore à la prière de l'après-midi ; cependant, à l'exception du chantre, il y en a peu qui mettent le taleth à cette prière-là.

En prenant les téphilin, on dit : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements, et qui nous a ordonné de mettre les téphi-

lin. » On doit prendre garde de ne point se distraire jusqu'à ce qu'on les ait posés au bras et à la tête; et si on a quelques distractions, on dira, en mettant ceux de la tête, cette bénédiction : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements, et qui nous a ordonné d'observer le précepte des téphilin. »

L'usage des téphilin est la conséquence de ces paroles de l'Exode : *Ceci te sera un signe sur ta main, et un fronteau entre tes yeux;* et du Deutéronome : *Tu lieras ces paroles en signe sur tes mains, et ils seront des fronteaux entre tes yeux; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes.* Le théphila de la tête indique que l'on doit avoir les paroles de la loi devant les yeux, ou plutôt dans l'esprit; et celui du bras gauche signifie que la prière doit sortir du cœur. Ce dernier doit se mettre le premier, et ensuite celui de la tête. Au contraire, en les quittant, celui de la tête s'ôte le premier, et ensuite celui du bras. L'encre qui sert à les écrire doit être noire et très-pure; les lettres doivent être séparées et bien distinctes. Il faut écrire ces passages lentement et de la main droite, et il ne doit se trouver aucune rature dans l'écriture. Enfin, s'il y avait le moindre défaut dans les téphilin, ils ne pourraient être employés.

Ces objets sont appelés *Totaphoth* dans le Pentateuque. Le mot *tephilin* est syriaque; c'est le pluriel de *tephila*, qui signifie prière. Dans le Nouveau Testament, ils sont appelés *Phylactères*, c'est-à-dire *préservatifs;* et Jésus-Christ reproche aux Pharisiens de son temps d'en porter de plus larges que les autres, pour faire parade d'une plus grande dévotion.

TÉPHRAMANCIE (de *τέφρα, cendre*), 1° sorte de divination opérée au moyen de la cendre du feu qui avait consumé la chair des victimes dans les sacrifices. On la pratiquait surtout sur l'autel d'Apollon Isménien; c'est peut-être pour cela que Sophocle donne à la cendre le nom de devineresse.

2° Delrio dit que, de son temps, on avait encore la superstition d'écrire sur la cendre le nom de la chose qu'on prétendait savoir; que cette cendre était ensuite exposée à l'air, et que, selon que le vent effaçait les lettres en enlevant la cendre ou les laissait en leur entier, on augurait bien ou mal de ce qu'on voulait entreprendre.

3° Les Algonkins et les Abénakis d'Amérique pratiquaient une espèce de téphramancie. Ils réduisaient en poudre très-fine du charbon de bois de cèdre, disposaient cette poudre d'une certaine manière et y mettaient le feu. Ils tiraient des pronostics des lignes que produisait le feu en courant sur ce petit foyer.

TERAPHINS, dieux Pénates des Araméens; espèce d'idoles ou de talismans, comme on en trouve encore dans les mêmes contrées. Nous lisons, dans la Genèse, que Rachel déroba les Téraphins de son père, Laban, lorsqu'elle s'enfuit avec Jacob, son époux. Il paraît que ces idoles n'étai
toutes des statuettes; car Michol, po
riser la fuite de David, mit dans so
Téraphin, qu'elle couvrit des vêtem
son époux, pour faire croire qu'il ét
ché. Au reste, nous voyons, par p
passages des prophètes, qu'on les co
pour connaître l'avenir et les choses
Voy. THÉRAPHIM.

TÉRATOSCOPIE (de *τέρας*, *prodig*
nation pratiquée par les Grecs d'apr
pection de signes extraordinaires,
les météores, comme aussi d'après
tion de spectres ou fantômes vus
airs, tels que des armées de cavalie
tres prodiges mentionnés par dive
riens.

TERAWIH, office liturgique des
mans, consacré aux trente jours de j
la lune de ramadhan. Il consiste en
maz extraordinaire de vingt *rikats* (
mots), dont tout fidèle doit s'acqu
nuit, après avoir fait les cinq *namaz*
On peut faire cette prière en particul
soi; mais il est plus louable de la
commun, soit à la mosquée, soit aill
namaz, étant de vingt rikats, exig
même dix saluts de paix et cinq
c'est de là qu'il est appelé *Terawih*
de *terwih*, repos, respiration. Dans c
valles, le fidèle, assis sur ses genou
maître de réciter des prières liturgi
surérogatoires, des versets du Cora
se livrer en silence à la méditation
cueillement. Quelques-uns récitent
sets par chaque rikat, de manière
Coran tout entier pendant les trente
ramadhan.

TERENSIS (de *terere*, broyer),
romaine qui présidait au battage de

TERIA POTOU OURA, ancienne i
Taïtiens, qui représentait un fils
dieu Oro. Ce Teria potou oura étai
nité protectrice de Taïti et des îles B
Raïatea, Taha et Maurea.

TERME, dieu romain, protecteur
nes que l'on met dans les champs
geur des usurpations. C'était un d
les plus anciens, comme on peut le
les lois faites du temps des rois,
quelles on ne trouve le culte d'auc
établi avant celui du dieu Term
passe pour avoir inventé cette
comme un frein plus capable que
d'arrêter la cupidité Après avoir
peuple la distribution des terres, il
dieu Terme un petit temple sur la ro
péienne. Dans la suite, Tarquin le
ayant voulu élever un temple à Jup
le Capitole, il fallut déranger les st
même les chapelles qui y étaient dé
les dieux cédèrent sans résistance
qu'ils occupaient; mais le dieu Ter
bon contre tous les efforts qu'on
l'enlever, et il fallut forcément le la
place. Il se trouva ainsi dans le templ
qu'on construisit en cet endroit. Ce
se débitait parmi le peuple, pour l
entendre qu'il n'y avait rien de pl

imites des champs; c'est pourquoi i avaient l'audace de les déranger évoués aux Furies, et il était permis er.

u Terme fut d'abord représenté sous d'une borne, d'un pieu, ou d'une ierre carrée; plus tard, on lui donna humaine placée sur une borne py- ; il a quelquefois le buste et le us jamais de bras ni de jambes, afin pût changer de place. Le bas du termine en gaîne.

norait ce dieu, non-seulement dans les qui lui étaient consacrés, mais ur les bornes des champs, qu'on or- guirlandes, et même sur les grands Les sacrifices qu'on lui offrait ne endant longtemps, que des libations de vin, avec des oblations de fruits, es gâteaux de farine nouvelle. Dans on lui immola des agneaux et des ont on faisait ensuite un festin au- a borne.

INAL, surnom de Jupiter. Avant la du dieu Terme, on honorait Jupiter rotecteur des bornes, et alors on le tait sous la forme d'une pierre. ıême par cette pierre que se fai- serments les plus solennels.

INALES, fêtes en l'honneur du dieu on les célébrait le 6 avant les calen- ıars. Quelques-uns disent qu'elles ieu en l'honneur de Jupiter.

NISTES, partisans d'une opinion aaissance chez les Protestants, vers , en conséquence d'un ouvrage pu- Jean Gérard Böse. Leur doctrine se à cinq propositions : 1° Dans l'Eglise e l'Eglise, Dieu a fixé aux hommes de rigueur, passé lequel il ne veut r salut, quoique leur existence se sur la terre. C'est ce que Böse ap- *minus peremptorius salutis humanæ.* me fatal est fixé par un décret de la 3° Au delà de ce terme, Dieu n'ac- us aucun moyen de repentir ni de mesure de ses grâces étant épuisée, ut pas en attendre d'ultérieures. on, Saül, Judas, beaucoup de Juifs itils sont de ce nombre. 5° Dieu leur cependant encore quelques bienfaits, dans l'intention de les convertir, e ces pécheurs ont laissé échapper où ils pouvaient obtenir grâce. Ce occasionna plusieurs disputes parmi ogiens protestants; mais il est tombé nt dans un profond oubli.

ICHORE. C'est la muse de la danse, l'exprime son nom. On la repré- s la figure d'une jeune fille vive et couronnée de guirlandes, et tenant e, un tambour de basque ou un au- ument de musique, au son duquel ble diriger ses pas en cadence. Les que le vent agite sur sa tête, son pendu légèrement en l'air, la joie e dans ses yeux, caractérisent la les ballets, dont on lui attribue l'in- Quelques auteurs la font mère des Sirènes. D'autres disent qu'elle eut de Strymon, Rhésus, et de Mars, Biston.

TERRE. Il y a peu de nations païennes qui n'aient rendu à la Terre un culte religieux. Les Egyptiens, les Syriens, les Indiens, les Phrygiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, ont adoré la Terre, et l'ont mise, avec le Ciel et les Astres, au nombre des plus anciennes divinités.

Hésiode dit qu'elle naquit immédiatement après le Chaos, qu'elle épousa le Ciel, et qu'elle fut mère des dieux et des Géants, des biens et des maux, des vertus et des vices. D'autres la marient avec le Tartare, le Pont ou l'Océan, d'où elle engendra tous les monstres que produisent ces deux éléments; c'est-à-dire que les anciens prenaient la Terre pour la Nature, ou la mère universelle de tous les êtres : c'est pourquoi on l'appelait communément la Grande Mère, *Magna Mater*. Les Latins lui donnaient plusieurs autres noms : Titée ou Titéra, Ops, Tellus, Vesta et même Cybèle; car on a souvent confondu la Terre avec Cybèle.

Les philosophes les plus éclairés du paganisme, dit Noël, croyaient que notre âme était une portion de la nature divine, *divinæ particulam auræ*. Le plus grand nombre s'imaginait que l'homme était né de la terre imbibée d'eau et échauffée par les rayons du soleil. Ovide a compris l'une et l'autre opinion dans ces beaux vers où il dit que l'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'ait composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe renfermé dans le sein de la terre, lorsqu'elle fut séparée du ciel. Il est souvent parlé, dans la mythologie, des enfants de la Terre : en général, lorsqu'on ne connaissait pas l'origine d'un homme célèbre, c'était un fils de la Terre; c'est-à-dire qu'il était né dans le pays, mais qu'on ignorait ses parents.

La Terre eut des temples, des autels, des sacrifices et même des oracles. A Sparte, il y avait un temple de la Terre qu'on nommait *Gasepton*. A Athènes, on sacrifiait à la Terre comme à une divinité présidant aux noces. A l'entrée de l'acropole de cette ville, il y avait une statue de la Terre suppliante, qui demandait à Jupiter la pluie, source de sa fécondité. En Achaïe, sur le fleuve Crathis, était un temple célèbre de la Terre, qu'on appelait déesse au large sein; sa statue était de bois. On nommait pour sa prêtresse une femme qui, dès ce moment, était obligée de garder toujours la chasteté : encore fallait-il qu'elle n'eût été mariée qu'une fois; et, pour s'assurer de la vérité, on lui faisait subir une terrible épreuve, qui consistait à boire du sang de taureau : si elle était coupable de parjure, ce sang devenait pour elle un poison mortel.

TERRESTRES, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

TERREUR, divinité romaine, fille de Mars et de Vénus. Son père lui confiait, ainsi qu'à la Fuite, le soin d'atteler son char. On la re

les Tatiers.
n'en com

Les Sabbataires
parce qu'ils jeûna
le jour de P
appelé en grec
Les Manichéens et les
admettaient en Dieu un
d'une trinité, ont au
tes. On donna le mêm
Foulon et à ses sectate
addition qu'ils faisaient au
autoriser l'erreur qu'ils
à savoir que, dans la passi
Jésus-Christ, c'était non pas seule
personne de la Trinité, mais Die

ı nature divine qui avait souffert.
RAMME, ou nom *de quatre let-*
e mot hébreu יהוה *Jéhovah* (*Iova*),
'e et incommunicable de Dieu;
Juifs substituent dans la lecture le
i, autre tétragramme (אדני). *Voy.*

ieux ou génies adorés autrefois
orique. Maintenant encore, dans
antons de la Basse-Bretagne, les
t une foi robuste en leur exis-
l'entre eux, nommé *Buguel-Nos*,
ulaire dans certaines campagnes
e. Il est vêtu de blanc, et d'une
itesque qui s'accroît à mesure
che de lui. On ne le voit que
rrefours, de minuit à deux heu-
in. Quand on a besoin de son
tre les esprits malfaisants, il
yageur de son manteau et le pro-
s dangers imprévus. Souvent,
est enveloppé dans ce manteau
on entend passer avec un bruit
ariot du diable qui fuit à sa vue;
in esprit qui s'éloigne en pous-
lements épouvantables, et en sil-
n long trait lumineux les airs et
e la mer; il finit par s'abîmer
ı de la terre, ou par disparaître
s ondes.
environs de Morlaix, les Teus
prits follets, qui passent pour
uvrage d'une maison. Il y en a
Arpoulier, qu'on dit apparaître
ne d'un chien, d'une vache ou
nimal domestique. Le nom de
e celui de *Teut*, un des plus
des Celtes ou Gaulois.
UTAT, TEUTATÈS, TAAUTÈS,
HEUTUS, THOT, THOYS,
S ou TUIS, nom que les Ger-
aulois, et en général tous les
iques donnaient à une divinité,
ivant les uns, le dieu suprême,
suivant les autres (1). Le vague
r l'ancien culte de ces peuples
r de décider si ce dieu devait son
hoth des Egyptiens, ou s'il était
indigène. Le mot *Teut* paraît
θεὸς, *Deus*, *Déva*, qui signifient
utres décomposent *Teutatès* en
père du peuple. Mais toutes ces
se réduisent à des suppositions.
it encore se rapprocher du *De-*

s entendaient par ce nom le
f, l'âme du monde, qui, s'unis-
atière, l'avait mise en état de
intelligences ou les dieux infé-
mme et les autres créatures.
lois, Teutatès présidait au des-
illes. Son culte se célébrait au
lune ou à la lueur des flam-
des murs, sur des lieux élevés
aisses forêts. On l'adorait sous

divers emblèmes, entre autres sous celle d'un chêne, quand il s'agissait d'éclairer et d'inspirer les assemblées de la nation, et sous celle d'un javelot, lorsqu'on lui demandait la faveur de remporter la victoire dans les combats. C'eût été une profanation de labourer le champ sanctifié par les cérémonies religieuses accomplies en son honneur; et pour empêcher qu'il ne servît à un autre usage, on le couvrait de pierres énormes. Quelques-uns expliquent ainsi ces amas de pierres dont on découvre encore les restes en certaines provinces de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Dans les temps de calamité, on immolait à ce dieu des victimes humaines. Quelquefois il se présentait des fanatiques qui demandaient à lui être sacrifiés au nom de la nation. Les Celtes lui offraient encore des chiens, et surtout des chevaux, qui étaient, après les hommes, la victime la plus solennelle et la plus efficace. Tite Live avance que l'on trouve le tombeau de Mercure Teutatès près de Carthagène en Espagne.

TEVACAYOHUA, dieu de la terre chez les anciens Mexicains.

TEVETAT, TIVEATOT, et mieux DEVETAT ou DEVADATH, personnage très-célèbre dans la mythologie bouddhique, surtout chez les Siamois; il était, suivant les uns, oncle, et suivant les autres, frère de Gautama, le Bouddha des temps modernes; mais on le signale comme l'ennemi le plus acharné de ce saint législateur, et il ne cessa de le persécuter pendant toute sa vie, soit qu'il y fût porté par sa méchanceté naturelle, soit, d'après ce que rapporte une légende, parce que l'on avait donné en mariage à Gautama une jeune fille qu'il recherchait lui-même. Sa jalousie augmenta encore à la vue de la sainteté éminente à laquelle était parvenu Bouddha, et de l'empire absolu qu'il avait acquis sur toute la nature par la vertu de ses mérites. Un jour il conduisit dans son voisinage un éléphant indompté, qu'il avait enivré de vin de coco, et attacha deux sabres tranchants à ses défenses; puis il lâcha l'animal furieux contre son parent; mais le pieux ermite ne fit que lever les cinq doigts de la main droite; l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa aussitôt. D'autres fois il suscita contre Bouddha des armées d'hommes ou d'animaux pour le faire périr; mais les bonnes œuvres du saint pénitent, et particulièrement sa charité sans bornes, le préservèrent toujours des embûches de Tévétat.

Bouddha, néanmoins, voyait avec peine cette persécution acharnée et qui lui semblait sans motif; c'est pourquoi il examina sérieusement la conduite qu'il avait tenue dans ses existences antérieures, et il se souvint qu'un jour, étant ivre, il avait atteint un religieux d'une petite pierre qu'il lui avait jetée et qui lui avait fait sortir un peu de sang; il connut qu'il devait être puni de cette faute dans 500 transmigrations successives, qu'il l'avait déjà été dans 499, que c'était toujours Tévétat qui l'avait poursuivi dans les générations précédentes, quand lui-même était cerf, élé-

ers ont été sans doute trompés par
ı entre le *Theut* des Gaulois et le *Thoth*
Egyptiens.

phant, héron ou petit oiseau ; qu'il parcourait maintenant sa dernière existence terrestre ; alors, pour accomplir la loi de l'expiation, il voulut bien, un jour que Tévétat roulait de grosses pierres du haut d'une montagne pour l'écraser, en recevoir un petit éclat qui vint le blesser au pied, jusqu'à lui tirer un peu de sang; il tendit même son pied pour recevoir le coup ; et par là sa faute précédente fut complétement expiée.

Cependant Tévétat, qui de son côté avait voulu établir une nouvelle forme de religion, voyant qu'il échouait dans toutes ses entreprises contre Bouddha, lui fit des propositions de paix. Celui-ci y consentit, à condition que Tévétat souscrirait les trois articles qu'il allait lui proposer, et qui étaient, 1° d'adorer Dieu, 2° sa parole, 3° ceux qui imitent Dieu, ou les Bouddhas. Ce dernier article fut rejeté par Tévétat et ses sectateurs; en conséquence, il se disposa à en venir aux mains; mais comme il était sur le point d'atteindre Gautama, ses pieds pénétrèrent dans la terre, où il s'enfonça graduellement jusqu'au menton. A ce moment suprême, il reconnut ses torts, demanda pardon à Bouddha, implora son secours, confessa ses mérites et ses perfections ; mais ce fut en vain. Le malheureux disparut et fut enseveli tout vivant dans l'enfer Awidzi. Là sa tête est recouverte d'une chaudière de fer rougie au feu qui lui descend jusque sur les épaules. Ses pieds sont enfoncés dans la terre jusqu'à la cheville et tout enflammés. Une grande broche de fer, passant du couchant au levant, lui entre par les épaules et sort par sa poitrine ; une autre, qui va du midi au nord, lui perce les flancs de part en part ; une troisième lui pénètre par la tête et lui empale tout le corps ; or chacune de ces broches étant solidement fixées par leur extrémité dans les parois de l'enfer, le contraignent de demeurer immobile.

Ce qu'il y a de singulier c'est que les Siamois, les Cambogiens et plusieurs autres peuples au delà du Gange, disent que les Européens sont les sectateurs de Tévétat, et cette assertion ne manque pas d'une certaine probabilité ; car la guerre acharnée que celui-ci livra à Gautama pourrait fort bien exprimer la lutte que le christianisme eut à soutenir contre le bouddhisme vers le IVe ou le Ve siècle de notre ère ; et il n'est pas étonnant que les bouddhistes aient chargé de si noires couleurs le Dieu (*Dévata*) des chrétiens, pour jeter sur lui du discrédit. En effet, Tévétat, en se déclarant contre Sommona-Codom (*Sramana-Gautama*), fit une secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs rois et plusieurs peuples. Ce schisme divisa le monde oriental en deux parties, et donna naissance à deux religions, au lieu qu'auparavant, disent les Siamois, tous les hommes n'en avaient qu'une seule. Tévétat, ajoutent-ils, introduisit dans sa nouvelle doctrine beaucoup de dogmes et de pratiques empruntées à celle de Gautama ; c'est pourquoi ces deux lois ont plusieurs points de ressemblance. Ils disent encore que la doctrine de Tévétat fut une source de schism[illegible] divisions, et qu'il en sortit sept secte[illegible] beaucoup de rapports entre elles. [illegible] quent cette tradition aux hérésies [illegible] glais, des Hollandais et des autre[illegible] séparés de l'Eglise romaine. Bien [illegible] conviennent que Tévétat avait, com[illegible] Christ, le don de faire des miracles [illegible] qui est le plus frappant, c'est son sup[illegible] une légende assure qu'il fut attach[illegible] gros clous à une croix, la tête cour[illegible] pines et le corps tout couvert d[illegible] Enfin Gautama lui-même prédit [illegible] une longue période d'années et v[illegible] des temps, Tévétat deviendrait r[illegible] dieu.

TEWHID, c'est-à-dire *célébrati[illegible] nité* de Dieu ; les Derwischs musul[illegible] pellent ainsi les exercices religie[illegible] accomplissent dans leurs couvents [illegible] salles consacrées à ces pratiques s[illegible] mées *Tewhid-Khané*. *Voy.* MOCABÉ[illegible]

TEZCATECATL. Lorsque les di[illegible] cains, dans le dessein d'éclairer [illegible] eurent allumé un grand feu, et d[illegible] celui d'entre eux qui s'y jetterait l[illegible] deviendrait le soleil, Nanacatzin s[illegible] et obtint l'honneur de dispenser l[illegible] aux hommes. Tezcatecatl suivit so[illegible] et devint la lune. Cet astre étai[illegible] aussi brillant que le soleil ; mais [illegible] ayant jugé qu'il n'était pas conven[illegible] y eût deux soleils égaux en splen[illegible] d'eux alla chercher un lapin et le [illegible] face de la lune, ce qui ternit son é[illegible] d'autres, la lune fut, dès l'origine, [illegible] au soleil en clarté, parce que T[illegible] s'étant jeté dans le bûcher postér[illegible] à Nanacatzin, et après avoir reculé [illegible] il subit moins longtemps l'effet de[illegible]

TEZCATLIPUCA, ou TESCATILP[illegible] des Mexicains ; il fut un de ceux qu[illegible] rent à la vengeance du soleil, parce [illegible] adoré cet astre à son lever, tand[illegible] autres dieux, qui s'étaient prost[illegible] l'occident, furent mis à mort. Te[illegible] voyant que les hommes étaient fo[illegible] de la mort de Xolotl, leur maître, [illegible] l'un d'eux de se rendre à la maiso[illegible] et d'en ramener des joueurs d'i[illegible] pour célébrer sa fête. Comme cel[illegible] s'y rendre par mer, le dieu or[illegible] poissons et aux tortues de se ré[illegible] lui former un pont, et lui enseign[illegible] son qu'il devait chanter tout l[illegible] chemin pour les empêcher de [illegible] Les Mexicains prétendaient que c'é[illegible] cette époque qu'ils célébraient la fê[illegible] dieux par des chants et des danses [illegible] sacrifices humains venaient du ma[illegible] Xolotl avait fait de ses frères, avant [illegible] ner la mort. Il paraît cependant q[illegible] lipuca ne fut pas toujours aussi [illegible] pour les hommes, ou du moins [illegible] Toltèques, anciens habitants du [illegible] car voyant que cette contrée pros[illegible] le gouvernement et la législation d[illegible] coatl, il employa la ruse pour éloi[illegible] ci et le faire voyager dans des pays

is, les Mexicains l'accusent d'avoir
i mille ruses, et même ses con-
es dans la magie pour détruire les
es. Ils disent qu'un jour il descendit
à l'aide d'une corde faite de toile d'a-
qu'ayant pris la forme d'un indigène,
senta au marché, sous prétexte de
lu poivre long, et parvint par sa beauté
re la fille du roi Huemac. Les habi-
rent, par suite de ce rapt, entraînés
e guerre où il en périt un grand
. Après avoir remporté la victoire, il
a à une fête solennelle, et leur apprit,
ccompagner en dansant, un chant
, dont l'effet était tel que, sans que
les arrêter, ils se précipitaient du
s rochers dans les précipices. C'est
ite pour cela que les Mexicains, qui
fait invasion dans l'héritage des Tol-
avaient pour Tezcatlipuca une vénéé-
articulière ; ils l'honoraient comme
de la pénitence, et s'adressaient à
obtenir le pardon de leurs fautes.

mulacre de ce dieu était de pierre
ussi luisante qu'un marbre poli ; il
u et paré de rubans. Il avait, à la
férieure, des anneaux d'or et d'ar-
vec un petit tuyau de cristal, d'où
une plume verte qu'on changeait
fois pour une bleue. La tresse de ses
, qui lui servait de bandeau, était d'or
t du bout de cette tresse pendait une
l'or, un peu souillée d'une espèce de
ui représentait les prières des pé-
t des affligés. Entre cette oreille et
on voyait sortir des aigrettes, et la
vait au cou un lingot d'or, qui des-
assez bas pour lui couvrir tout le
s bras étaient ornés de chaînes d'or ;
rre verte, fort précieuse, lui tenait
nombril. Elle portait dans la main
un chasse mouche de plumes vertes,
t jaunes, qui sortaient d'une plaque
ien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un
ce qui signifiait que, d'un seul coup
dieu voyait tout ce qui se passait
nivers. De la main droite elle tenait
lards, emblème des châtiments dont
eurs étaient menacés. Tezcatlipuca
lieu le plus redouté des Mexicains,
i'ils appréhendaient qu'il ne révélât
mes ; et sa fête, qu'on célébrait tous
e ans, était une espèce de jubilé, qui
t un pardon général. Il passait aussi
dieu de la stérilité et du deuil. Dans
les où il était honoré sous ce titre,
ssis dans un fauteuil avec beaucoup
sté, entouré d'un rideau rouge sur
taient peints des cadavres et des osse-
Quelquefois on le représentait tenant
ain gauche un bouclier avec cinq
de pin, et de la droite un dard prêt
r ; quatre autre dards sortaient du
r. Sous toutes ces formes, il avait
naçant, le corps noir et la tête cou-
de plumes de cailles.

te de Tezcatlipuca avait lieu du 9 au
suivant notre calendrier. La veille
de la fête, le prêtre du dieu se dépouillait de ses habits, et en recevait d'autres de la part des nobles qui venaient, avec le reste du peuple, pour obtenir la rémission de leurs péchés. Les portes du temple étaient ouvertes à tous les pécheurs repentants, et un des principaux ministres du dieu sonnait du cor en se tournant vers les quatre vents, comme s'il eût voulu appeler toute la terre à la pénitence. Après cela, il prenait de la poussière, et la portait à sa bouche en montrant le ciel. Tout le peuple imitait le prêtre, et l'on n'entendait plus que des voix entrecoupées de sanglots, de pleurs et de gémissements. On se roulait dans la poussière en implorant la miséricorde divine, et les frayeurs qui troublent la conscience des pécheurs les plus aveuglés agissaient tellement sur l'esprit des Mexicains, qu'ils appelaient à leur aide les ténèbres de la nuit, les vents, les orages, pour échapper plus facilement à la fureur de ce dieu toujours prêt, disaient-ils, à châtier les méchants ; plusieurs même ne craignaient pas de l'accuser hautement de leurs désordes, tant le son du cor portait de trouble et d'agitation dans leur âme. La trompette de la pénitence sonnait pendant dix jours, et tout ce temps était consacré à l'affliction et aux larmes. Le dernier jour, on portait processionnellement l'image de Tezcatlipuca, environnée de branches épineuses, et assise dans une espèce de litière garnie de rideaux. Cette machine était portée autour du temple par des prêtres barbouillés de noir, qui avaient la livrée du dieu, et dont les cheveux étaient en partie tressés avec un cordon blanc. Deux ministres de l'idole marchaient à la tête de la procession, l'encensoir à la main ; et toutes les fois qu'ils encensaient, les assistants élevaient les bras en regardant le soleil et le dieu de la pénitence. Pendant la cérémonie, plusieurs se donnaient la discipline sur les épaules avec des épines ; quelques-uns ornaient de rameaux la cour et le temple, et parsemaient le chemin de fleurs. Après la procession et la discipline des pénitents, chacun faisait son offrande. Les uns apportaient des joyaux et des objets d'or et d'argent, les autres de l'encens, des bois précieux, du maïs, etc. ; les pauvres offraient des cailles, que les sacrificateurs jetaient au pied de l'autel, après leur avoir coupé la tête. Le peuple faisait ensuite un festin assez semblable aux repas religieux de l'ancien paganisme. Tout ce que l'on servait à l'idole portait le nom de viandes sacrées ; elle était servie par des Vestales conduites par un vieux sacrificateur vêtu de blanc. Celui-ci les reconduisait au couvent, après qu'elles avaient dressé la table du dieu ; mais lorsque l'heure de servir le repas était arrivée, les jeunes gens et les ministres inférieurs prenaient ces viandes et les portaient aux prêtres, qui seuls avaient le privilége de manger de ces mets sanctifiés. Après le repas, on sacrifiait un esclave qui avait été vénéré pendant l'année précédente, comme la vivante image de Tezcatlipuca ; et la cérémonie finissait, comme

celle des autres fêtes, par des chants et des danses.

Tezcatlipuca a été considéré quelquefois comme dieu de la guerre, ainsi que son frère Tlaloc avec lequel on l'a confondu mal à propos. Comme tel on le figurait avec un casque orné d'un magnifique panache, avec des ailes au dos, comme on représente le temps, sans doute pour exprimer son agilité et sa promptitude à vaincre.

TEZPI, le Noé des peuples de Mechoacan, qui, lors de l'inondation universelle, s'embarqua dans une barque spacieuse, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines, dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipuca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit alors sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Tezpi connut alors que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, et quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan. Il est inutile de faire remarquer au lecteur l'analogie frappante qui existe entre cette tradition et le récit mosaïque. Tezpi était appelé Coxcox par les Mexicains. *Voy.* Coxcox.

THABORITES, secte de Hussites, ainsi appelés du mont Thabor en Bohême, sur lequel Jean Zisca, leur chef, s'était retranché. Nous parlons de leur origine et de leurs progrès à l'article Hussites. Ces hérétiques s'éloignaient encore plus que les Calixtins des sentiments de l'Eglise catholique, et leur doctrine approchait fort de celle des Vaudois. Ils prétendaient ramener le christianisme à sa simplicité primitive, et, pour cela, ils soutenaient qu'il fallait abolir l'autorité des papes, changer la forme du culte divin, et que l'Eglise ne devait avoir d'autres chefs que Jésus-Christ. Ils assuraient d'ailleurs que Jésus Christ ne tarderait pas à descendre sur la terre, et qu'on allait le voir arriver tenant un flambeau d'une main et une épée de l'autre, pour exterminer les hérétiques et purifier l'Eglise. Ce fut sans doute pour préparer les voies à Jésus-Christ que, pendant seize ans, ils brûlèrent et saccagèrent toute la Bohême; leurs rébellions et leurs cruautés les rendirent odieux à ceux-mêmes de leur parti; leurs descendants avaient honte de cette origine, et ils y renoncèrent en termes formels dans leurs professions de foi. Les restes des Thaborites se réunirent aux Frères de Bohême, et, plus tard, ils se fondirent dans le protestantisme.

THAGS (ou *Thugs*, suivant la transcription anglaise), association secrète qui désole certaines parties de l'Inde. C'est une réunion d'hommes et de femmes particulièrement dévoués au culte sanguinaire de la déesse Kali ou Bhavani, et qui croient rendre un hommage agréable à cette cruelle divinité en détruisant leurs semblables. Le n *Thags*, qu'on leur donne, signifie as on les appelle aussi *Phansgars* ou *étra* Cette infâme société, qui se recrute d rangs de toutes les castes et de to sectes hindoues, a traversé bien de lutions politiques sans que sa red organisation en ait reçu aucune a Elle n'exerçait autrefois son action nelle que dans le Bandelkand, le Bh le Gwalior; mais elle est répandue r nant dans les pays de Sindhya, de De Dékhan et sur les bords de la mer. Le tre est pour les Thags un acte re dont ils se font honneur, et ils sont c cus qu'en le commettant avec exa fréquemment et suivant les rites p ils méritent de jouir après la mort de titude éternelle. Kali, qui suivant leu préside à la destruction, est sans ce mée d'un terrible courroux qu'on i apaiser que par des sacrifices humain déesse a son culte, ses prêtres et s ples, dont le plus célèbre est celui datchal, à l'ouest de Mirzapour. Ce est très-fréquenté par les Phansgars rendent de toutes les parties de l'H tan.

« Les Thags, dit M. Clavel, exi temps immémorial. Leurs règleme mitifs leur défendaient de tuer les les musiciens et les danseurs, les fo les marchands d'huile, les ramone porteurs d'eau du Gange lorsqu' chargés de cette eau, les pénitent personnes estropiées; mais, depu temps déjà, ces règlements ont su nombreuses infractions qu'on peut garder comme tombés en désuétu accomplir le *thaggui*, nom qu'ils à la strangulation, ils se servaient d'un cordon à nœud coulant. Ils l avec tant d'adresse, de loin comme autour du cou de leur victime, que tion avait lieu en un clin d'œil. Mai don, qui ne les quittait jamais, les infailliblement s'ils venaient à être Ils l'ont donc abandonné et lui on tué l'usage de la cravate, qui fait vêtement de la victime et expose meurtrier à être reconnu.

« Les jeunes Thags sont soumis à tiation graduelle. Deux grandes c divisent les membres de l'associa première comprend les étrangleur *totés* ou *barkers*, c'est-à-dire expert du *thaggui*; la seconde comprend rants, *choumsiehs* ou *kaboulas*, novi le devoir est de creuser les fosses terrer les cadavres. Il faut, pour a grade de bheurtotès et pouvoir en les fonctions, qu'un Thag ait fait nombreuses expéditions et qu'il a moyen, acquis le courage et l'ins nécessaires. Le choumsieh qui veu le grade de bheurtotès choisit pour ou directeur spirituel, le plus puis ker de la troupe et devient son élè bande rencontre une victime co

sai, c'est-à-dire faible de corps, et
ices ont été favorables, l'aspirant
à faire sa preuve. Les auspices
du cri ou de l'aspect de divers
tels que le loup, la chouette, le
e. Quand le signe est défavorable,
s'il se produit à la gauche, le
attend une occasion plus propice,
ie désignée est mise à mort par un
rimenté.
a saison des voyages, les Thags
nt, au nombre de plusieurs cen-
n endroit arrêté d'avance. Là ils
it de leurs opérations et des si-
de desquels ils se reconnaîtront;
séparent en plusieurs troupes et
le pays sous toutes sortes de dé-
s. Ils accostent les voyageurs,
par tous les moyens possibles à
eur confiance, et leur font accepter
ui, pour ces malheureux, doit être
Pendant ce repas, trois Thags, à
donné, s'emparent du voyageur;
ennent ses bras et ses jambes, et
e l'étrangle avec un mouchoir.
it, pour que leurs crimes ne soient
erts, les Thags détournent le cours
eau, creusent des fosses dans son
errent les cadavres. Cette opéra-
iée, ils rendent au ruisseau son
irel. Lorsqu'ils ont commis leurs
dans un endroit où il n'y a point
reusent les fosses sous des boca-
anguiers et de tamariniers. Le
exerce aussi très-fréquemment,
ngale, sur les rivières, dont les
nt presque tous Phansgars. »
;oit que le gouvernement de la
des Indes recherche les Phans-
persévérance, et leur inflige le
pplice dès qu'ils sont convaincus
ivrés à leurs rites infâmes; et en
iussi, dans ces dernières années,
iuer de beaucoup le nombre. Mais
ues marchent à la mort avec un
ie, et président en quelque sorte
s aux apprêts et à la consomma-
ir supplice.
UC. C'est, suivant les Tunquinois,
principe, substance matérielle,
igence et sans vie, d'où sont sor-
iutres substances, *Am* et *Duong;*
est la matière grossière, la terre,
s ténèbres, la lune, la femelle; le
la matière subtile, le ciel, le jour,
oleil, le mâle. *Voy.* Tai-ki.
SSA, nom de la mer chez les
siode la dit fille de l'Ether et d'Hé-
r et le Jour), et Hygin la fait épouse
. Elle fut mise au rang des divini-
nias nous apprend qu'à Corinthe,
de bronze était placée à côté de
Neptune et d'Amphitrite. Sur la
autre monument, la même déesse
ésentée en bas-relief, tenant dans
a fille Vénus.
SSIUS ou Thalassus. Quelques-
it un dieu des noces, qui serait le
l'Hymen; mais d'autres soutien-
nent que ce n'était qu'un cri de joie qu'on répétait dans la cérémonie du mariage. *Voy.* Talassius.

THALEBIS, sectaires musulmans appartenant à l'hérésie des Kharidjis. C'étaient les disciples de Thaleb, fils d'Aamir. Ils établissaient la sainteté des enfants jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge de raison. Ils se subdivisaient en quatre branches, savoir : les *Akhnasis*, les *Maabédis*, les *Scheibanis* et les *Mokrimis*. *Voy.* ces noms.

THALIE, muse qui présidait à la comédie et à la poésie pastorale. On la représente sous la figure d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins et tenant un masque à la main. Quelquefois on place à ses côtés un singe, emblème de l'imitation. Plusieurs de ses statues ont un clairon, instrument dont se servaient les anciens pour soutenir la voix des acteurs.

Linocérius prétend qu'elle était la déesse des festins; d'autres disent qu'elle fut l'inventrice de la géométrie et de l'agriculture; c'est peut être sous ce dernier rapport que quelques-uns l'ont fait présider à ce qui regarde les plantes et les arbres. Plutarque la met au rang des trois Muses qui n'ont que des occupations sérieuses et ne s'entretiennent que de spéculations divines et philosophiques; les deux autres sont Calliope et Clio. — On donne aussi le nom de Thalie à la deuxième des trois Grâces.

THALLO ou Thalloté, divinité qui présidait au germe et à l'accroissement des plantes. C'était, chez les Grecs, une des trois saisons; elle était fille de Saturne et de Thémis. Son nom signifie *fleurir*.

THALLOPHORES, nom de ceux qui portaient des rameaux d'olivier aux Panathénées et dans les autres fêtes des Athéniens. Comme c'étaient ordinairement des vieillards qui remplissaient cette fonction, on donna, par la suite, le nom de Thallophores à ceux qui n'étaient bons à autre chose qu'à tenir ces rameaux.

THALYSIES, fêtes que les Grecs célébraient en l'honneur de Cérès après la moisson et la vendange; on y offrait à cette déesse et aux autres dieux des sacrifices d'actions de grâces. On donnait aussi le nom de Thalysies aux fêtes où l'on portait des rameaux.

THA-MÉ, divinité adorée par les Chinois, la même sans doute que *Ta-mo*, le Dharma des Hindous, célèbre propagateur de la religion bouddhiste. Mais les missionnaires catholiques pensent que ce pourrait être l'apôtre saint Thomas, qui a prêché dans l'Inde et peut-être à la Chine. Dans les deux personnages qui l'accompagnent se trouve un nègre qui l'aurait accompagné dans ses prédications. Les Chinois l'appellent *Si-koué-jin*, homme de l'occident, et ils ajoutent qu'ayant appris que sa mère était mourante, il n'avait fait que poser quelques bambous sur la superficie des eaux, et qu'ainsi il s'était comme envolé au delà des mers. Cette légende rappelle une ancienne tradi-

tion chrétienne, d'après laquelle saint Thomas, comme les autres apôtres, aurait quitté pour un peu de temps l'Eglise qu'il avait fondée afin d'assister au trépas de la sainte Vierge.

THAMIMASADE, le Neptune des Scythes, suivant Hérodote. C'était le dieu des eaux qu'ils adoraient sous ce nom.

THAMMOUZ, dieu des Syriens, le même qu'Adonis. Ezéchiel représente des femmes juives pleurant Thammouz jusque dans le temple de Jéhovah. Le rabbin Moïse Maimonide explique ce passage par cette fable, ou, si l'on veut, cette tradition : Ce Thammouz était un faux prophète des Assyriens idolâtres. Ayant averti le roi de venir adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque, le roi le traita indignement et le fit mourir, mais, la nuit suivante, toutes les statues qui étaient dans le monde vinrent de toutes les contrées de l'univers se rassembler dans le temple du Soleil à Babylone. La statue du Soleil, placée au milieu du temple, se jeta par terre, et les autres, autour de celle-ci, se mirent à pleurer la mort de Thammouz. Le lendemain, au point du jour, elles s'en retournèrent toutes chacune dans son temple, et c'est en mémoire de cet événement que, tous les ans, les Syriens pleuraient Thammouz le dernier jour du mois du même nom. *Thammouz* est en effet le nom d'un mois des calendriers syrien et judaïque, correspondant à juin ou juillet.

THAM-NO, génie auquel les Tonquinois attribuent l'invention de l'agriculture. Son culte est principalement répandu parmi les paysans, qui sont persuadés qu'il veille à la conservation de leurs moissons; ils célèbrent sa fête dans le sixième mois, et lui offrent des sacrifices, en le priant de conserver les grains confiés à la terre et de leur procurer une abondante récolte.

THAN, 1° élévation de terre faite de main d'homme, sur laquelle les Chinois sacrifient au Chang-ti ou suprême empereur du Ciel.

2° C'est aussi le nom d'un sacrifice que les Chinois offrent à leurs parents décédés, vingt-sept mois après que ceux-ci sont morts, lorsqu'ils quittent le deuil.

THANA-LARTIAL, nom de Vénus chez les Etrusques. Gori et Larcher prétendent que ce mot signifie *déesse-reine*.

THANEWIS ou **DUALISTES**. Les Musulmans donnent ce nom : 1° aux Persans qui admettent les deux principes de la lumière et des ténèbres, ou Ormuzd et Ahriman; 2° à une secte de Motazales qui enseignaient que, dans les actions des hommes, le bien vient de Dieu et le mal des hommes.

THANH-HOANG, génie que les Tonquinois vénèrent comme l'esprit tutélaire des villages.

THAN-KI, autre génie auquel les Tonquinois attribuent les mêmes fonctions qu'à *Thanh-hoang*.

THAN-NONG, génie de l'agriculture adoré par les Tonquinois, qui lui sacrifient avant les semailles. C'est un ancien roi auquel ils attribuent l'invention de l'art de ci[...] terre.

THAO-JIN ou l'*homme en bois* [...] statuette faite de bois de pêcher qu[...] nois placent comme un talisman su[...] de leurs maisons, pour en éloigner l[...] malfaisants.

THARGELIES, fêtes que les [...] célébraient en mémoire d'Apoll[...] Diane, comme auteurs de tous les [...] la terre. Cette solennité avait lieu l[...] du mois de thargélion qui en avai[...] nom On y expiait tous les crimes [...] par un crime encore plus grand, [...] par le sacrifice barbare de deux ho[...] d'un homme et d'une femme, nou[...] tablement aux dépens du public; o[...] pelait en conséquence *pharmaki* o[...] seurs. On leur mettait au cou, ce j[...] collier de figues, noires pour les h[...] blanches pour les femmes. Les je[...] portaient, durant cette fête, des [...] d'olivier entortillées de laine, d'où [...] du pain, des herbes, des légumes, d[...] des fruits de l'arboisier, des pha[...] pots. Si l'on en croit quelques aut[...] deux victimes étaient, pendant la [...] frappées avec des branches de fi[...] vage, battues, souffletées au son d[...] flûte appelé *cradias*, et enfin brûlé[...] bûcher hors de la ville; puis on je[...] cendres à la mer.

THARTAC, idole des Hévéens, an[...] ple de la Palestine; l'Ecriture sain[...] che aux Juifs de l'avoir adorée. Le[...] prétendent qu'elle avait une tête d[...] sénius observe, qu'en langue peh[...] *thakh* signifie *profonde obscurité*; T[...] rait ainsi le prince des ténèbres.

THASIAMI, personnage mytholo[...] Bouddhistes du Pégu. Ils suppo[...] c'est lui qui écrit les bonnes et le[...] ses actions des mortels. Il est r[...] dans les temples de Gautama, sou[...] d'un homme debout, ayant un li[...] lui et une plume à la main.

THAUMANTIE ou l'*admirable* [...] d'Iris ou l'arc-en-ciel. Il exprime [...] de ses couleurs et rappelle en mê[...] que cette déesse était fille de Tha[...] était lui-même enfant de la Terre.

THAY-BOI ou **THAY-PHU**, mag[...] Tonquin, que l'on consulte dans [...] affaires importantes, comme pou[...] riages et lorsqu'il s'agit de const[...] maison. Leurs réponses sont payé[...] lement, et, pour soutenir leur c[...] imposteurs ont soin de les envelo[...] des termes équivoques qui parais[...] jours s'accorder avec l'événement. [...] boi sont tous aveugles de naissan[...] accident, et, bien que privés de l[...] ont un livre rempli de cercles ma[...] caractères indéchiffrables et de fi[...] gulières, dans lequel ils affectent [...] comme s'ils y trouvaient ce qu'ils [...] répondre. Avant de prononcer leur[...] ils jettent aussi dans un espace où l[...] peut atteindre, deux ou trois petite[...]

qui portent gravés certains carac- l'une de leurs faces; et, suivant présentent en tombant l'une ou ice, ils tirent des pronostics heu- léfavorables.

-BOI-TO-NI, autres magiciens ton- ui se vantent d'avoir des secrets ir toute espèce de maladies. Ils ont dans lesquels ils prétendent trou- ise et le résultat de tous les effets mais ils ne manquent jamais de que la maladie vient des démons elques génies de l'eau. Leur remède est le bruit des timbales, des bas- es trompettes. Le conjurateur est e manière bizarre, chante fort haut, , au bruit des instruments, diffé- ts que l'on entend d'autant moins sonner sans relâche une petite clo- tient à la main. Il s'agite, il saute, e on n'a recours à ces imposteurs rémité du mal, ils continuent cet usqu'au moment où le sort du ma- éclare pour la vie ou pour la mort. est pas difficile alors d'expliquer le suivant les circonstances, et, , ils peuvent toujours rejeter leur soit sur la puissance, soit sur le des esprits malfaisants. Cette opé- e quelquefois plusieurs jours, pen- uels on a soin de leur fournir les aliments du pays, et les Thay-boi- manquent pas de les offrir aux dieux avant de les manger.

ux mêmes magiciens qu'on attribue ir de chasser d'une maison les es- nts. Ils commencent par invoquer s plus propices avec des formules age; ils appliquent ensuite sur le feuilles de papier jaune sur les- ont tracées des figures cabalisti se mettent à crier, à sauter et à mille postures avec un bruit et des ns capables d'inspirer l'épouvante. extravagances, le démon doit être illiblement. On appelle aussi les -to-ni pour bénir les maisons neu- ne espèce de consécration.

CA, supérieur des Bonzes dans le et la Cochinchine.

DIA-LY, magiciens du Tonquin consulte afin de connaître les en- orables pour bâtir une maison ou umer les morts. Ce choix est re- ime un objet si important, que les s gardent quelquefois pendant plu- is, et même durant des années en- s leur maison, leurs parents décé- r'à ce que le Thay-dia-ly, qui, pour , traîne la chose en longueur, ait un lieu propre pour la sépulture. délai occasionne cependant des considérables et un grand embar- pendant tout le temps que le corps s la maison, il faut entretenir de- es cierges ou des lampes allumées, s parfums et des papiers dorés, lui s fois par jour différentes sortes de is parler des salutations et prostra- tions qui doivent accompagner ces cérémo- nies.

THEA ou **Theia**, fille d'Uranus et de Ghé, ou du Ciel et de la Terre, épouse d'Hypé- rion, l'une des divinités les plus anciennes; son nom signifie *déesse*. On la dit mère du Soleil, de la Lune et de l'Aurore.

THÉAGÈNE, héros grec auquel les habi- tants de la ville de Thase rendirent les hon- neurs divins. C'était un citoyen de cette ville, qui, ayant été couronné plusieurs fois dans les jeux publics, avait mérité des sta- tues et les honneurs héroïques. Un de ses ennemis étant venu une nuit insulter sa statue de bronze, celle-ci tomba sur lui et l'écrasa sur place. Ses enfants la citèrent en justice, comme coupable d'homicide; et le peuple de Thase la condamna à être jetée dans la mer, suivant la loi de Dracon, qui veut que l'on extermine jusqu'aux choses inanimées qui ont causé la mort d'un homme. Quelque temps après, les Thasiens, se voyant affligés d'une famine occasionnée par la sté- rilité des champs, envoyèrent consulter l'ora- cle de Delphes : il leur fut répondu que le remède à leurs maux était de rappeler tous ceux qu'ils avaient chassés; ce qu'ils firent, mais sans en recevoir de soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes, avec ordre de représenter à la Pythie qu'ils avaient obéi, et que cependant la colère des dieux n'était pas apaisée. On dit que la prê- tresse leur répondit par ce vers :

« Et votre Théagène est-il compté pour rien ? »

Alors ils se trouvèrent fort embarrassés, ne sachant comment recouvrer sa statue; heureusement des pêcheurs la retrouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. On la re- plaça dans l'endroit où elle était; et, dès ce moment, les Thasiens rendirent à Théagène les honneurs divins. Plusieurs autres villes, tant grecques que barbares, en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable, et les malades surtout lui adres- saient leurs vœux.

THÉANDRITES, *dieu-homme*, divinité ado- rée par les Arabes de Bostres. C'était, dit Damascius, un dieu d'une apparence mâle, et qui soufflait dans les âmes une vie forte et virile. Proclus le Platonicien l'avait chanté dans des vers aujourd'hui perdus.

THÉATINS, congrégation de clercs régu- liers, ainsi appelés de Jean-Pierre Caraffa, alors évêque de Théate ou Chiéti, dans le royaume de Naples, et depuis pape sous le nom de Paul IV. Ce prélat, conjointement avec saint Gaétan de Thienne, Marcel Caïé- tan et Paul Consiliari, jeta les fondements de cette congrégation. Ils résolurent d'imiter dans toute sa rigueur la vie des apôtres, se soumettant avec un très-grand désintéresse- ment à la Providence, ne vivant que de ce qui leur serait donné par charité, sans de- mander l'aumône et sans avoir rien en pro- pre. Le pape Clément VII approuva cet in- stitut à Rome, et les premiers religieux émi- rent leurs vœux le jour de l'Exaltation de la sainte croix, de l'an 1524.

[illegible]

La [illegible] Thémis [illegible] sa [illegible] la Loi et la Paix. [illegible] qui produit [illegible] à chacun ce qui lui est dû. Hésiode fait encore Thémis mère des Heures et des Parques. Assise à la droite de Jupiter, elle a dans l'Olympe l'inspection des festins célestes ; c'est elle, dit Festus, qui commande aux hommes de demander aux dieux ce qui est

[illegible]

…CRATIE

[illegible] les [illegible] imméd[illegible] Juifs [illegible] En effet, [illegible] nation, et, [illegible] successivem[illegible] par des [illegible] Dieu qui é[illegible] événements imp[illegible] émanaient de s[illegible] rois et les ponti[illegible] nants ; il les cho[illegible] gré. Ses ordres é[illegible] les pontifes, ta[illegible] justifiaient leur [illegible] cles miraculeux, [illegible] ges ou des signe[illegible]

2° Le gouvern[illegible] considéré égale[illegible]

t que conformément à la loi de
torité est unique, appuyée sur
u, et elle a reçu l'assurance
rs animée et inspirée par l'es-
-Christ.
gouvernement musulman était
théocratique, particulièrement
ifes qui étaient en même temps
s et les souverains pontifes de
encore à présent, les Mahomé-
s d'autre code politique et civil
.
IENS, hérétiques du VII[e] siècle,
de Théodose, évêque de Césa-
ne branche d'Eutychiens qui se
x Monothélites par les soins de
arche d'Alexandrie. L'acte de
n fut souscrit le 4 mai 633; il
articles accompagnés d'anathè-
primeNt la doctrine catholique
é et l'Incarnation, à l'exception
qui est hérétique; car il y est
le même Christ et le même Fils
es opérations divines et humai-
eule opération *théandrique*, c'est-
et humaine tout ensemble; en
distinction n'existe que de la
entendement. C'est l'erreur des
, qui prétendaient qu'on ne de-
r à Jésus-Christ qu'une seule
une seule volonté, comme une
de l'unité de personne.
IENS, hérétiques du II[e] siècle,
èrent l'erreur de Théodote de
nommé le Corroyeur. Ce mal-
ant renié Jésus-Christ, pour
martyre, dans la persécution de
fut en conséquence repoussé de
les chrétiens. Confus de la faute
ommise, il se réfugia à Rome
ier; mais il y fut reconnu et re-
horreur. Il prétendit se justifier
qu'il n'avait renié qu'un hom-
int un Dieu; et que Jésus-Christ
ssus des autres hommes qu'une
raculeuse, des dons de la grâce
its et des vertus plus parfaites
renouvelée d'Ebion et de Cé-
ondamnée par le pape Victor qui
nia l'auteur. Théodote eut néan-
rtisans, bien qu'en petit nombre;
nt que cette doctrine avait été
les apôtres et leurs successeurs,
ntificat de Zéphirin, lequel, au
enseignements de l'Eglise, avait
e de la divinité de Jésus-Christ.
r leur système, ils ne craignaient
les Ecritures, et citaient les pas-
auveur parle comme un homme,
nt ceux où on doit le considérer
. Au reste cette secte ne fut
gue durée.
ES, fêtes de Bacchus chez les
ainsi appelées de θέοινος, *dieu du*
tôt le *dieu-vin*, surnom de Bac-

MIES, ou *noces divines*; fête que
de Nysa, ville de Carie, célé-
'honneur, de Proserpine et en
mémoire de son mariage avec Pluton. On la solennisait par des luttes et des courses auxquelles les gens de toutes les nations étaient admis à disputer le prix. C'est pourquoi cette fête est nommée θεογαμία οἰκουμενικὴ sur une médaille frappée à Nysa sous l'empereur Valérien.

THÉOGONIE, 1° branche de la théologie païenne, qui enseigne la généalogie et l'origine des dieux. Hésiode nous a conservé les éléments de celle des Grecs dans un poëme célèbre. Les savants observent que, dans les auteurs anciens, *théogonie et cosmogonie* ont le même sens, et que ces deux expressions désignent la naissance du monde. Cette observation est justifiée non-seulement par la mythologie grecque, mais encore par les origines brahmaniques, bouddhiques, persanes, chinoises, égyptiennes, etc., comme nous le verrons au *Supplément*, article COSMOGONIE.

2° On a donné aussi le nom de *théogonie* à un chant religieux que les Perses estimaient très-efficace pour se rendre les dieux propices, et qu'entonnait le mage, sans lequel il n'était pas permis de faire des sacrifices.

THÉOLOGAL, nom d'une dignité capitulaire dans les églises cathédrales. Le théologal paraît avoir succédé à celui qu'on appelait autrefois *écolâtre* et *capiscol*, lequel était chargé d'instruire les jeunes clercs dans les écoles érigées auprès des cathédrales et des collégiales. Les fonctions du théologal consistent aujourd'hui à donner des leçons de théologie dans les séminaires et à prêcher la parole de Dieu; mais la plupart du temps ils se remettent de ce soin sur des professeurs spéciaux et sur des prédicateurs qu'ils invitent à prêcher à leur place. Les uns et les autres sont censés agir sous leur direction et leur responsabilité.

THÉOLOGIE, science qui a pour objet Dieu et les vérités qu'il a révélées. La théologie naturelle est la connaissance que nous avons de Dieu par les lumières de la raison et par la société. La théologie surnaturelle a pour fondement la révélation. Cette dernière se divise en théologie positive, théologie morale et théologie scolastique. La positive consiste dans la connaissance de l'Écriture sainte et des explications qu'en donnent les Pères et les conciles, sans le secours de l'argumentation. La morale s'exerce particulièrement à connaître les lois divines qui servent à régler les mœurs, et à faire une application juste de ces lois aux différentes actions de la vie, pour distinguer celles qui sont bonnes, ou mauvaises ou indifférentes. Enfin la scolastique discute, par la voie des raisonnements, les dogmes de la foi, en établit la certitude, les soutient contre ceux qui les combattent, éclaircit les points douteux et contestés de la religion, et fournit des armes fort utiles contre les hérétiques.

THÉOMANTIE, divination qui avait lieu par l'inspiration supposée de quelque divinité.

THÉOPASCHITES, hérétiques du V[e] siècle, sectateurs de Pierre le Foulon, qui, pour

propager l'erreur des *Monophysites*, imagina de faire changer le trisagion que l'on chantait dans toutes les églises. A ces mots, *Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel*, il fit ajouter, *qui avez souffert pour nous*. Les Occidentaux rejetèrent cette formule, qui semblait enseigner que les trois personnes divines avaient souffert, et ils appelèrent ceux qui l'adoptèrent *Théopaschites*, c'est-à-dire gens qui croient que la *Divinité* a souffert. Plusieurs moines eutychiens et [illegible] la Syrie embrassèrent cette hérésie, et en faisant tous leurs efforts pour la propager, ils excitèrent de grands troubles dans le siècle suivant. Cette doctrine fut condamnée par les conciles de Rome et de Constantinople, tenus en 483.

THÉOPHANIE, c'est-à-dire *apparition* ou *manifestation de Dieu*. 1° On appelait ainsi, en Orient, la fête de Noël ou celle de l'Épiphanie, ou mieux encore l'une et l'autre fêtes réunies ensemble dans les premiers siècles, et célébrées le 6 janvier. La dénomination actuelle, *Épiphanie*, signifie *la manifestation* par excellence.

2° Les anciens Grecs donnaient le même nom à une fête qu'ils célébraient en commémoration de l'apparition d'Apollon à Delphes, la première fois qu'il se montra aux habitants de cette contrée.

THÉOPHILANTHROPES, secte de déistes qui prit naissance à Paris sur la fin du dernier siècle. Fondée par Chemin, Mareau, Janes, Haüy et Mandar, elle fut favorisée par la Revellière-Lépeaux, qui passa pour en être le grand pontife. Ils avaient d'abord pris le nom de *Théoanthropophiles*, qu'ils prétendaient signifier *amis de Dieu et les hommes*; mais ils trouvèrent plus euphonique de transposer les différentes parties de ce mot barbare pour forger une dénomination plus barbare encore, et d'articuler *Théophilanthropes*, qui d'après eux voulait dire la *même chose*; mais n'en déplaise à leurs connaissances hellénistiques, il est impossible de la traduire autrement que par *hommes amis de Dieu*, ce qui ne laisse pas d'être tant soit peu outrecuidant.

Quoi qu'il en soit, les Théophilanthropes prétendirent fonder un culte basé uniquement sur la raison et la saine philosophie, un culte universel, qui ne fût pas une secte, mais qui pût être accepté et pratiqué par toutes les sectes et par tous les peuples de la *terre*. La première chose à faire pour établir une religion nouvelle est de déterminer un *symbole*; les Théophilanthropes n'eurent pas la peine d'en composer un; ils le trouvèrent tout formulé dans la proclamation de *Robespierre*, inscrite au frontispice des temples : *Les Français reconnaissent l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme*. Au [illegible] deux dogmes, c'est-à-dire [illegible] de l'Anglais David Williams [illegible] son symbole à ces [illegible] *in God. Amen*. Je crois en [illegible] Toutefois il n'est pas [illegible] qu'il n'était pas nécessaire [illegible] cette profession de foi à la [illegible] point l'*Année religieuse des Théophilanthropes* assure que

c'est une indiscrétion de cherc
c'est que Dieu; et quelques lign
il est défini l'assemblage de tou
fections. Bien plus, ils ne tar
s'apercevoir que, s'ils excluaient l
leur société, leur culte ne serait
sel; aussi se hâtèrent-ils d'o
portes à ceux qui faisaient profes
d'athéisme; et ceux-ci purent, to
que les déistes, remplir dans les
fonctions sacerdotales. Il en étai
article comme du premier; on n'a
s'inquiéter de ce que c'était que l
rapports avec Dieu, des peines ou
penses futures. Les hommes n
point demander à Dieu le pouv
le bien, parce que ce pouvoir es
notre nature; car nous sommes
leur *Catéchisme*, de discerner av
ce qui est bien et ce qui est ma
leur *Année religieuse* dit que leu
est culte, et n'est pas culte. Elle
pour ceux qui n'en ont pas d'au
seulement société morale pour
ont un.

Avec une doctrine aussi élastiq
demander quel besoin ils sentaie
un culte. Cette question, ils dure
bien des fois à eux-mêmes, et sa
n'eussent pas donné suite à leur p
jet, si le culte catholique, qui par
renaître de ses cendres, ne leur e
dre le rétablissement public d'u
qu'ils abhorraient. Ils s'imaginè
établissant un culte, suivant eux
ple, plus naturel, plus rationnel
rel, ils lutteraient avec avantag
christianisme, et parviendraient
l'abolir tout à fait. Ils ouvriren
première réunion le 26 nivôs
16 décembre 1796), dans la rue S
à Paris. Bientôt ils demandèrent
du gouvernement, de partager a
tholiques les églises qui étaier
biens nationaux; ils s'y main
dant environ quatre ou cinq ans
faits eurent lieu dans plusieurs dé

Voici à peu près en quoi consi
cérémonies : Sur un autel simple
sée, en signe de reconnaissan
bienfaits du Créateur, une corbe
ou de fruits, suivant la saison. A
l'autel, on lisait sur un table
« croyons à l'existence de Dieu e
« talité de l'âme. » Quatre autr
placés de chaque côté de l'inscrip
pale, portaient les maximes suiv

« Adorez Dieu, chérissez vos
« rendez-vous utiles à la patrie.

« Le bien est tout ce qui tend
« l'homme ou à le perfectionner
« tout ce qui tend à le détruire
« tériorer.

« Enfants, honorez vos père
« obéissez-leur avec affection, so
« vieillesse; pères et mères, ins
« enfants.

« Femmes, voyez dans vos ma
« de vos maisons. Maris, aimez v

us réciproquement heureux. »
utel était une tribune, où le
lécouverte et debout, récitait
ıne invocation, que les assis-
ıt à voix basse et dans la même
était suivie d'un moment de
nt lequel chacun se rendait
conduite depuis la dernière
; ensuite on s'asseyait pour
lectures ou des discours de
ait de temps en temps l'un ou
ux chapitres du *Manuel* conte-
ıpement de la croyance et de la
ctures et discours étaient entre-
ınts. Les auditeurs étaient ras-
ıèle; un lecteur et un orateur
en chaire, à moins que le même
ımulât les deux fonctions. Ces
nt des hommes mariés ou veufs,
ıe se composait de l'habit fran-
ıe ceinture rose et d'une robe
endant ces insignes n'étaient
r; ils avaient pour but d'établir
: d'égalité en voilant des vête-
p somptueux ou trop négligés.
rières, des cantiques, des lec-
ıaient l'ensemble de la cérémo-
ıdant éprouvait quelque modi-
'il s'agissait d'initier des nou-
d'exhorter des époux. Dans le
ɜ père, ou, en son absence, un
ıroches parents, tenait l'enfant
ciel, au milieu de l'assemblée,
'un parrain et d'une marraine;
faisait promettre d'élever l'en-
octrine des Théophilanthropes,
r de bonne heure la croyance
de Dieu et de l'immortalité de
'aire connaître la nécessité d'a-
e chérir ses semblables et de
le à la patrie. Puis on pronon-
ırs sur les devoirs des pè-
ıt sur l'éducation des enfants.
'gie des mariages, les époux
ıcés de rubans ou de guirlandes
t les extrémités étaient tenues
é par les anciens des deux fa-
ıse recevait l'anneau et la mé-
, qui étaient remis, le premier
l'autre par le chef de famille.
iscours sur les devoirs du ma-
qu'un membre de la société ve-
, il était représenté dans le tem-
bleau portant ces mots : « La
commencement de l'immorta-
ait aussi devant l'autel une urne
feuillages. Le chef de famille
mort a frappé un de nos sem-
onservons le souvenir de ses
oublions ses fautes. Que cet
soit pour nous un avis d'être
êts à paraître devant le juge su-
nos actions. » Ces dernières pa-
ıne réminiscence flagrante du
:; il leur en échappait souvent
ıs.
fêtes nationales et décadaires,
: de particulières pour plusieurs
nés réputés les bienfaiteurs de
l'humanité, tels que Socrate, Jean-Jacques Rousseau, Washington, saint Vincent de Paul, etc. Naturellement ils devaient peu tenir à des jours déterminés pour célébrer leur culte; ainsi leurs cérémonies, qui avaient d'abord lieu le décadi, furent transportées au quintidi, pour ne pas gêner la célébration des fêtes décadaires. Puis, voyant que cette translation leur retirait un certain nombre d'auditeurs, ils reprirent le décadi; enfin, le dimanche étant redevenu graduellement le jour du repos de la majeure partie des citoyens, les Théophilanthropes, dont le nombre diminuait d'une manière effrayante, annoncèrent, en 1801, que, sur la demande de plusieurs sociétaires à qui leurs relations ne permettaient pas de célébrer le décadi, ils feraient désormais leurs exercices les jours correspondants au dimanche dans certains temples, tandis que dans les autres ils seraient continués le décadi. Enfin ce culte fut interdit dans les édifices nationaux par un arrêté des consuls du 4 octobre 1801; il était déjà à peu près tombé sous le poids du ridicule.

THÉOPSIE, apparition des dieux, que l'on prétendait se manifester les jours où l'on célébrait quelque fête en leur honneur.

THÉORES, sacrificateurs particuliers, que les Athéniens envoyaient à Delphes offrir en leur nom à Apollon Pythien des sacrifices solennels pour le bonheur de la ville d'Athènes et pour la prospérité de la république. On tirait les théores tant du corps du sénat que de celui des Thesmothètes.

THÉORIES, députations solennelles que plusieurs villes de la Grèce envoyaient tous les ans à Delphes et à Délos, pour faire en leur nom des sacrifices et des vœux à Apollon. Les théores ou sacrificateurs étaient accompagnés de jeunes gens des deux sexes, couronnés de fleurs et jouant de diverses sortes d'instruments de musique. Les vaisseaux qui les amenaient étaient couverts de fleurs et de feuillages; lorsqu'on avait mis pied à terre, les théories des différentes villes se rangeaient sur le rivage et se rendaient processionnellement au temple, où l'on exécutait des danses et des chants en l'honneur de la divinité du lieu; chaque nation apportait ses présents et offrait ses sacrifices, puis la journée se terminait dans la joie et les plaisirs.

THÉOSOPHES, anciens philosophes qui regardaient en pitié la raison humaine, dans laquelle ils n'avaient aucune confiance, et qui se prétendaient éclairés par un principe intérieur, surnaturel et divin, qui brillait en eux, et s'y éteignait par intervalles, qui les élevait aux connaissances les plus sublimes lorsqu'il agissait, ou qui les laissait tomber dans l'état d'imbécillité naturelle lorsqu'il cessait d'agir, qui s'emparait violemment de leur imagination, qui les agitait, qu'ils ne maîtrisaient pas, mais dont ils étaient maîtrisés, et qui les conduisait aux découvertes les plus importantes et les plus cachées sur Dieu et sur la nature.

Les Théosophes modernes prétendent, comme les anciens, dériver leurs connais-

sances de l'illumination divine, de la communication avec Dieu, qui leur révèle ses mystères, et de leur commerce avec les intelligences supérieures. Ils assurent en général que les êtres créés du monde visible et ses phénomènes correspondent à ceux du monde invisible. Mais cette opinion, qui peut avoir son côté vrai et édifiant, se trouve poussée par eux jusqu'à l'absurdité et l'extravagance, lorsque, s'élançant dans le monde invisible et roulant dans le vague, ils prétendent enrichir leurs itinéraires d'une carte exacte de ces régions inaccessibles, en dresser une sorte de statistique, tracer le tableau de correspondance entre les objets sublunaires et le monde intellectuel, et dévoiler enfin les plus profonds secrets de la nature. Les Théosophes modernes les plus célèbres sont Jacques Boehm, Swédenborg, Saint-Martin, etc.

Les Théosophes sont intimement liés avec les Mystiques et les Illuminés : les uns et les autres prétendent ne s'écarter en rien du christianisme, ni du système religieux dans lequel ils ont été élevés ; néanmoins leurs opinions sont, la plupart du temps, contraires à la doctrine de l'Église, et même à l'Ecriture sainte, comme on peut s'en convaincre par ces lignes dans lesquelles Walch et Kloptel ont consigné les traits principaux qui caractérisent les Théosophes : « La parole externe de Dieu c'est-à-dire, la sainte Ecriture est imparfaite, inefficace, et ne constitue pas la règle exclusive de la foi et des œuvres. A cette parole externe on doit préférer la lumière interne pour régler la croyance et la conduite. L'homme doit rechercher le repos ou *sabbat* de l'âme comme un moyen d'obtenir cette divine étincelle, cette parole interne, par laquelle l'âme élevée vers le Créateur, est purifiée, sanctifiée, déifiée par les sacrements. La satisfaction de Jésus-Christ, la foi en Jésus-Christ, ne sont pas des sources de grâces capables d'élever à la sainteté, etc. » *Voy.* Boehmistes, Martinistes, Swédenborgiens.

THÉOXÉNIES, fête solennelle que les Grecs célébraient en l'honneur de tous les dieux ensemble. Elle avait été instituée par les Dioscures. On y avait établi des jeux où le prix du vainqueur était un vêtement nommé *calena*. On donnait le même nom à des jeux institués à Pellène, en l'honneur d'Apollon. Le prix était une somme d'argent; et les Pelléniens seuls étaient admis à le disputer.

THÉRAPEUTES, c'est-à-dire *serviteurs de Dieu ;* secte juive fort analogue à celle des Esséniens, dont elle paraît être une branche ; elle était établie principalement à Alexandrie en Egypte. Voués à la contemplation, au célibat et à une vie solitaire, les Thérapeutes formaient un véritable ordre religieux. Ils vivaient avec une frugalité extrême et donnaient l'exemple de toutes les vertus. Eusèbe, saint Jérôme et d'autres Pères pensent que c'étaient des chrétiens, disciples de saint Marc ; mais Philon en fait une secte du judaïsme. Voici le portrait que nous en a laissé cet écrivain.

Les Thérapeutes habitaient
un lieu commode et sain, pr
où on les envoyait de tous cô
les villes et demeuraient à l
des lieux écartés. Leurs mais
parées pour mieux garder la
non pas éloignées les unes d
de se protéger mutuellement
en société. Ces maisons étai
n'avaient que le nécessaire p
à couvert de la chaleur et du
y avait son oratoire, qu'ils n
néon ou *monastérion*, destiné
au chant et aux exercices de
pérance passait chez eux pou
des vertus. Ils ne buvaient et
qu'après le soleil couché, d
jour à l'étude, et la nuit seul
du corps. Quelques-uns n
qu'une fois en trois jours ; d'a
en six jours. Leur nourriture
pain, à qui les plus délicats aj
et de l'hysope ; ils ne buvaie
Leurs habits étaient simple
portaient un gros manteau ;
plus léger ou une pièce de toi
en tout la vanité comme fille

Ils priaient deux fois le jou
soir ; tout l'intervalle s'emplo
et à la méditation. Leur lecture
sacrés, où ils cherchaient c
des allégories. Ils suivaient
tracée par les anciens chefs de
ils lisaient aussi les écrits. Il
des cantiques et des hymnes d
sures et sur des airs différents
à Dieu continuellement, et
mant ils avaient des songes
du sabbat, ils s'assemblaient da
commun, séparé en deux par
de deux ou trois coudées de l
les femmes fussent séparées d
pussent entendre l'instructio
vues. Là, ils étaient assis e
leur âge, les mains cachées ; l
poitrine, la gauche au-dessous
cien et le plus instruit s'avanç
lait ; son regard était doux, s
rée, son discours solide et s
Tous écoutaient dans un pro
et s'ils donnaient leur assent
seulement par un signe des
la tête.

Leur principale fête était, ap
nes, le cinquantième jour,
Pentecôte. Celui qui en avait l
tour leur en donnait avis, et
blaient vêtus de blanc, pour p
ensemble avec joie. Se rang
ment debout, ils levaient le
mains au ciel, priant Dieu q
lui fût agréable. Les femmes
mises, mais c'étaient des vierg
âgées. Elles se mettaient à
hommes à droite. Après la pri
chaient sur des nattes de jonc
vées pour appuyer le coude. E
n'étaient pas rangés suivant l'
près leur ordre de réception. O

que pas un n'osait même respi-
rt. Cependant quelqu'un d'entre
sait une question sur l'Ecriture
l'expliquait simplement et d'une
opre à inculquer sa doctrine. Les
étaient attentifs, et marquaient
e de tête, un regard ou un geste,
t bien entendu ou s'ils doutaient.
n était allégorique ; car ils regar-
ns comme l'âme de l'Ecriture, et
mme le corps. Le discours fini,
audissaient; celui qui avait parlé
t commençait à chanter un an-
ue, ou un nouveau composé par
s autres écoutaient paisiblement
ent à la fin, les femmes aussi bien
mmes. Le cantique achevé, ceux
rvaient apportaient les tables.
les jeunes gens choisis ; ils ne
oint de ceintures comme dans les
fanes, mais leurs tuniques étaient
es tables n'étaient chargées que
rriture ordinaire, du pain levé,
 l'hysope ; et en ce festin on ne
de l'eau, seulement on en donnait
aux plus délicats d'entre les vieil-
s le repas, ils se levaient tous en-
milieu de la salle et formaient
rs, un d'hommes et l'autre de
lont chacun était conduit par la
 plus honorable et qui chantait le
chantaient alors divers cantiques
ur de Dieu, tantôt tous ensemble,
nativement ; et cependant ils ges-
es mains, ils dansaient et parais-
me transportés, selon ce que de-
les chants ou les parties du can-
ite ils s'unissaient en une seule
mitation de celle du passage de la
. Les voix graves des hommes,
c les voix plus aiguës des femmes,
n agréable concert. Toute la nuit
it la fête se passait ainsi ; sur la
it, ils se tournaient vers l'orient,
emiers rayons du soleil, ils le-
mains au ciel, demandaient un
x, et priaient Dieu de leur donner
t un esprit capable de l'entendre.
rières, chacun se retirait chez soi,
ençait ses exercices ordinaires.

'HIM ou THÉRAPHINS, dieux Pénates
éens, ou, suivant d'autres, figures
es dont ils se servaient pour la divi-
 rabbins prétendent que leur for-
it accompagnée d'opérations abo-
qu'il fallait entre autres immo-
nier-né, ou l'étrangler en lui tor-
. Sa tête était salée et embaumée,
mettait sous la langue une lame
quelle était gravé le nom d'un dé-
tête était suspendue à la muraille ;
des cierges et on se presternait
, pendant qu'elle rendait des ora-
res rabbins disent que ces Théra-
nt des espèces de marmousets à fi-
ine, et qu'en les mettant debout ils
certaines heures du jour et sous
onstellations, par les influences
élestes. Mais on ne doit accueil-
lir ces données rabbiniques qu'avec la plus grande réserve. *Voy.* TÉRAPHINS.

THÉRAS, divinité locale des Théréens, dont il était le fondateur. C'était un Lacédémonien, fils d'Autésion, qui avait conduit une colonie à Calista, qui en prit le nom de Théra. Les habitants de la ville lui rendirent, après sa mort, les honneurs divins.

THÉRITAS, un des dieux de la Colchide ; on le confond avec Mars. Il y avait autrefois un temple et une statue ; mais Castor et Pollux enlevèrent cette dernière et la transportèrent en Laconie, où elle fut conservée pendant plusieurs siècles.

THERMONA, déesse ou nymphe qui présidait aux eaux thermales et minérales.

THERMOUTIS, déesse égyptienne ; suivant Jablonski c'était la personnification de la colère d'Isis ; elle avait la même fonction que la Némésis des Grecs, et présidait, comme elle, au châtiment des coupables. Son symbole était une espèce d'aspic de même nom, dont le poison était mortel. On voit quelque fois cet aspic autour de la tête d'Isis.

THÉSÉE, héros grec, demi-dieu des Athéniens, dont il avait été le dixième roi. Il devait, dit-on, le jour au commerce furtif d'Egée, roi d'Athènes, avec Ethra ; mais on ne manqua pas de faire honneur de sa naissance à Neptune, la grande divinité de Trézène, pays natal de Thésée. Il fut élevé secrètement par Pitthée, son aïeul maternel. Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père, rencontra dans sa route plusieurs monstres dont il délivra la terre : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procuste, et se présenta enfin à Egée, qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Egée, tua le taureau de Marathon, puis alla en Crète où il extermina le minotaure, et délivra ainsi Athènes du tribut honteux qu'elle payait à ce monstre. *Voy.* MINOTAURE. Mais, ayant oublié, en revenant, de mettre à son vaisseau des voiles blanches, en signe de victoire, ainsi qu'il en était convenu, il causa la mort de son père qui, persuadé qu'il avait succombé, se jeta de désespoir dans la mer.

Devenu roi, Thésée fondit en une seule nation les diverses tribus ou classes de l'Attique, agrandit Athènes qui prit dès lors le rang de capitale, institua les Panathénées, établit dans l'Attique un gouvernement presque républicain, et même, dit-on, abdiqua la royauté. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de prendre part à la chasse du sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes ; il fit aussi la guerre aux Amazones qui avaient envahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithoüs, il l'accompagna aux enfers dans sa tentative de rapt sur Proserpine, épouse de Pluton ; mais cette téméraire entreprise échoua, et les deux héros restèrent captifs dans les régions infernales. La fable

dit que, s'étant assis sur une pierre pour se reposer, ils y demeurèrent collés sans pouvoir se relever. Virgile y fait allusion, lorsqu'il représente Thésée dans le Tartare, assis pour l'éternité sur cette pierre, et criant sans cesse cette admirable sentence :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

« Apprenez par mon exemple à pratiquer la justice et à ne pas mépriser les dieux. » Toutefois Hercule parvint à obtenir sa délivrance. Mais le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de malheurs. A son retour, il trouva Athènes en proie aux factions, et fut mal reçu de ses compatriotes. A l'ingratitude de son peuple se joignirent des peines de famille. Phèdre, son épouse et fille de Minos, devenue éprise d'Hippolyte, son beau-fils, et ne pouvant le séduire, l'accusa auprès de Thésée, qui le dévoua à la vengeance de Neptune, et l'infortuné jeune homme périt misérablement. Abreuvé de dégoûts, Thésée chargea Athènes de malédictions, et se retira dans l'île de Scyros pour y finir ses jours en paix ; mais le roi Lycomède, jaloux de sa réputation ou gagné par ses ennemis, le précipita du haut d'un rocher. Thésée est indubitablement un personnage historique ; mais on aura réuni sur lui, comme sur Hercule, nombre de traits qui appartiennent à plusieurs individus différents.

Les Athéniens, plusieurs siècles après la mort de Thésée, se repentirent de leur ingratitude envers lui, et tâchèrent de l'expier par les honneurs qu'ils rendirent à ses cendres. Plutarque rapporte qu'à la bataille de Marathon, on crut voir ce héros armé combattre contre les barbares ; que les Athéniens ayant consulté là-dessus l'oracle d'Apollon, il leur fut ordonné de recueillir les os de Thésée, ensevelis dans l'île de Scyros, de les placer dans le lieu le plus honorable et de les garder avec soin. Cimon crut les trouver dans la tombe d'un homme d'une haute stature, qu'il découvrit dans l'île, avec un épée et un fer de lance. On transporta le tout à Athènes, et ces restes furent reçus avec des processions et des sacrifices. On les déposa dans un superbe tombeau élevé au milieu de la ville ; et, en mémoire du secours que ce prince avait donné aux malheureux pendant sa vie, et de la fermeté avec laquelle il s'était exposé aux injustices, ce tombeau devint un asile sacré pour les esclaves. Plus tard, on lui bâtit un temple dans lequel on lui offrait des sacrifices le huitième jour de chaque mois, outre une grande fête qu'on lui a assignée le 8 octobre, parce qu'il était revenu ce jour-là de l'île de Crète.

THESMIENNE ou **Thesmophore**, c'est-à-dire *législatrice*, surnom de Cérès, sous lequel elle était honorée en plusieurs endroits, parce qu'elle avait appris aux hommes à vivre en société et leur avait donné des lois.

THESMOPHORIES, fêtes célébrées dans l'Attique, au mois pyanepsion, en l'honneur de Cérès législatrice. Cette déesse passait pour les avoir instituées elle-mê
étaient solennisées à Sparte et à l
dant trois jours ; à Dryme, ville d
à Thèbes, à Mégare ; à Syracuse
promenait en procession les symb
nature fécondée, faits de sésame e
à Eréthrie en Eubée, où l'on n
alors que des mets cuits au sole
moire des temps malheureux q
précédé l'agriculture ; à Délos, o
menait en grande pompe de gros
més *achaines*. Mais cette fête ne s
nulle part avec autant d'éclat qu'à
il n'y assistait que des femmes
leur tête était un prêtre appelé le
parce qu'il portait une couronne
durée de ses fonctions ; et elles
compagnées de vierges, qui obser
étroite clôture, une discipline
étaient nourries aux frais du tré
dans un lieu appelé *thesmophorée*.
athéniennes étaient habillées de
obligées, pendant la fête, ainsi qu
jours avant et après, à la contine
exacte ; c'est pour cet effet, dit-o
couchaient sur l'agnus castus et la
sur des feuilles de vigne, de pin,
être aussi pour représenter la vie
laquelle on était réduit avant l'in
l'agriculture. C'est pour cette der
son que, dans toutes les fêtes de
rappelait, par la nature des alime
offrandes, l'indigence des temps
on n'y vivait que de fruits ou de m
fiés au soleil. Trois jours étaient
en préparatifs. Le onzième jour d
se rendait en procession à Eleusi
tant sur la tête les livres contena
de Cérès ; ce jour s'appelait la m
vierges choisies, vêtues de robes
soutenaient des corbeilles sac
étaient renfermés un enfant, u
d'or, un van, des gâteaux et plusi
symboles. La fête commençait
dans Eleusis même le 14 du mois
jusqu'au 17, c'est-à-dire quatre jo
on jeûnait et on restait assis à
marquer la mortification de l'â
adressait des prières à Cérès, à P
à Pluton, à Calligénie, qu'on cro
nourrice de Cérès. On finissait pa
fice appelé l'*amende*, destiné à e
quoi on aurait pu manquer pend
Ceux qui n'étaient en prison qu
fautes légères étaient mis en lib
commencement de la fête, et le troi
tous les tribunaux étaient fermés.

THÉTIS, fille de Nérée et d
sœur de Nicomède, roi de Scyr
tort que plusieurs écrivains en
déesse de la mer, en la confondan
thys, dont le nom s'écrit différem
n'était qu'une simple néréide, m
belle d'entre elles ; aussi fut-elle
par Apollon, Neptune et Jupiter
racle ayant déclaré que le fils q
d'elle serait plus grand que son
dieux se désistèrent, et elle dut
ter d'épouser un simple mortel :

Phthiotide, qui eut la préférence.
ndant les noces qui eurent lieu
›rer cette union, et auxquelles
eux avaient été invités, à l'excep-
Discorde, que cette dernière, pour
, jeta au milieu de l'assemblée
e pomme d'or destinée à la plus
i brouilla trois déesses et occa-
suite tant de maux parmi les hu-
entre autres la guerre de Troie.
e fut point démenti : Thétis ren-
seur époux père de l'indomptable
n dit qu'elle le rendit invulnéra-
plongeant dans les eaux du Styx;
ne, pendant cette opération, elle le
le talon, cette partie de son corps,
t pas éprouvé le contact de l'eau
meura accessible aux blessures, et
à que le héros perdit la vie. D'au-
t que, pour éprouver si ses en-
nt mortels, Thétis les jetait dans
ardent; six avaient déjà péri de la
chille eût éprouvé le même sort si
ût arrivé à temps pour l'en retirer.
ut cependant regardée comme une
nférieure; elle eut plusieurs tem-
la Grèce, et entre autres un à
ui fut élevé à cette occasion. Le
rte ayant fait la guerre aux Messé-
nena un grand nombre de captifs.
se trouvait Clio, prêtresse de
reine remarqua qu'elle avait une
la déesse. Cette découverte, jointe
iration qu'elle crut avoir en songe,
bâtir à Thétis un temple, qui fut
par sa prêtresse même; et les La-
ens gardèrent si précieusement
que statuette, qu'ils n'accordaient
la permission de la voir.

DA, génies ou habitants des mon-
ieurs, selon les Bouddhistes de
mot, probablement, n'est autre
rruption du sanscrit *dévata*, divi-
eure.

GIE, c'est-à-dire *œuvre de Dieu;*
magie par laquelle les anciens
cours aux dieux et aux génies bien-
ur produire des effets surnaturels.
eil de la magie théurgique, dit
ait quelque chose de sage et de
Il fallait que le prêtre théurge fût
ble dans ses mœurs, que tous
avaient part aux opérations fussent
'ils n'eussent eu aucun commerce
femmes, qu'ils n'eussent point
choses qui eussent eu vie, et
fussent point souillés par l'attou-
d'un corps mort. Ceux qui vou-
tre initiés devaient passer par dif-
épreuves fort difficiles : jeûner,
re dans une exacte continence, se
par diverses expiations; alors ve-
s plus grands mystères, où il n'é-
question de méditer et de contem-
e la nature, car elle n'avait plus
scur ni de caché, disait-on, pour
avaient subi ces rigoureuses épreu-
croyait que c'était par le pouvoir
urgie qu'Hercule, Jason, Thésée,
Castor et Pollux, et tous les autres héros opéraient ces prodiges de valeur qu'on admirait en eux.

Aristophane et Pausanias attribuent l'invention de cet art à Orphée, qu'on met au nombre des magiciens théurges. Il enseignait comment il fallait servir les dieux, apaiser leur colère, expier les crimes et guérir les maladies; on a encore des hymnes composées sous son nom vers le temps de Pisistrate : ce sont de véritables conjurations théurgiques.

Il y avait une grande conformité entre la magie théurgique et la théologie mystérieuse du paganisme, c'est-à-dire celle qui concernait les mystères secrets de Cérès, de Samothrace, etc. La théurgie était donc fort différente de la magie goétique ou goétie, dans laquelle on invoquait les dieux infernaux et les génies malfaisants; mais il n'était que trop ordinaire de s'adonner en même temps à ces deux superstitions.

Les formules théurgiques avaient d'abord été composées en langue égyptienne ou en langue chaldéenne. Les Grecs et les Romains qui s'en servirent conservèrent beaucoup de mots des langues originales qui, mêlés avec des mots grecs et latins, formaient un langage barbare, inintelligible aux hommes. Au reste, il fallait prononcer tous ces termes sans en omettre, sans hésiter ou bégayer, le plus léger défaut d'articulation étant capable de faire manquer toute l'opération théurgique.

THEUTH, THEUTAT, THEUTATÈS. *Voy.* THOTH pour le dieu égyptien, et TEUT pour la divinité celtique.

THICH-CA, nom que les Tonquinois donnent à Chakya-Mouni, le bouddha des temps actuels. Le bouddhisme est la religion particulièrement observée par le peuple, bien qu'ils aient aussi beaucoup de vénération pour les génies. La cour et les lettrés sont censés appartenir à la secte de Confucius. *Voy.* FO, BOUDDHA.

THIEN, mot chinois qui signifie littéralement le ciel, mais qui est employé très-fréquemment pour exprimer le Dieu suprême ou le Seigneur du ciel. Nous n'ajouterons rien aux preuves graphiques que nous avons données (article DIEU, article XXXI, n° 1), pour établir que les anciens Chinois ont nécessairement entendu par ce mot, non pas seulement le ciel matériel, mais encore, et bien plutôt, le ciel spirituel, subsistant par lui-même, c'est-à-dire le souverain Dieu. C'est pourquoi les Jésuites qui évangélisaient la Chine n'avaient pas fait difficulté de s'en servir, persuadés que ce nom se rapportait au Dieu unique et véritable; mais les ennemis de leur congrégation les accusèrent d'idolâtrie et soutinrent que, par cette expression, les Chinois n'entendaient pas autre chose que le ciel matériel et visible. La querelle dura assez longtemps et fut déférée au souverain pontife, qui décida sagement que, pour éviter toute équivoque, les chrétiens se serviraient désormais du terme complexe *Tien-tchu*, c'est-à-dire *Seigneur du*

[illegible] jusqu'à présent. [illegible] cette discussion ni [illegible] missionnaires de la [illegible] profondé[illegible] nous [illegible] la cour de [illegible] aujourd'hui la [illegible] purs matérialis[illegible] Thien [illegible] entendent [illegible] visible.

THIEN-[illegible] [illegible] des eaux chez les [illegible] reine céleste, [illegible] déesse dont le culte [illegible] l'empereur **Kang-Hi** dans [illegible]

THIEN-HEOU [illegible] *reine du ciel;* [illegible] aussi *Ching-*[illegible] *Tin* [illegible]-mot.

THIEN-H[illegible] [illegible] première des trois [illegible] succédèrent à [illegible] chinoise. [illegible] *auguste*, ou plu[illegible] on l'appelle aussi [illegible] intelligent; *Tse-jun*, [illegible] toutes choses; [illegible] le souverain roi [illegible] On dit qu'il naquit sur le mont [illegible] tout). Il avait [illegible] On fait aussi de Thien-[illegible] treize rois [illegible] pendant [illegible] empereurs [illegible] gouvernèrent le monde [illegible] se mettaient [illegible] de leurs [illegible] inconnu. Ils [illegible] et tout le monde obéissait aveuglément à leurs ordres.

Ti-hoang, la seconde puissance, régna pendant un égal nombre d'années. Son nom signifie la *terre auguste;* on l'appelle aussi *Ti-ling*, la terre intelligente; *Tchoung-ti-hoang-kiun*, celui qui règne souverainement au milieu de la terre; *Tse-yuen*, le fils principe. Il avait le visage d'une jeune fille et la tête d'un dragon. On en fait également une dynastie composée de onze frères du nom de *Yo* (la montagne).

Jin hoang, ou l'homme auguste, la troisième puissance, avait neuf têtes, le visage d'homme et le corps de dragon. Il divisa la terre en neuf parties, et choisit la partie du milieu pour y faire son séjour. De là il donnait ses ordres et gouvernait l'univers. Il civilisa les hommes; les vents et les nuages lui obéissaient, et il disposait à son gré des six sortes de *ki*, qui sont : le repos et le mouvement, la pluie et les vents, la lumière et les ténèbres. On fait pareillement de Jin-hoang une dynastie de neuf frères qui n'avaient qu'un même cœur et une même volonté, et qui se partageaient le gouvernement de la terre. On les représente montés sur un char de nuages, attelé de six oiseaux.

[illegible]-PHU, génie qui préside au ciel, croyance des Annamites.

THILOKAVIRA, divinité secon[illegible] rée par les Bouddhistes du Népâl.

THISA, THYSA ou **DYSA**, épous[illegible] Thor, déesse des fonctions judici[illegible] la mythologie scandinave.

THI-TING-TI-YO, le troisième [illegible] enfers selon les Bouddhistes de [illegible] Les réprouvés y sont étendus sur [illegible] fer incandescent, et y sont fixés [illegible] de 500 clous qui leur percent, d[illegible] part, les pieds, les mains et tout [illegible]

THI-TO-LO-THO, dieu vénéré [illegible] Bouddhistes de la Chine. Ce dieu [illegible] teur des peuples, tient le trois[illegible] après Indra, et habite la paroi d'o[illegible] Mérou. Il gouverne la partie o[illegible] monde, et procure aux peuples le [illegible] de la paix. Il tient sous son obé[illegible] Gandharvas, musiciens célestes, [illegible] tanas, démons qui président au[illegible] aux maladies pestilentielles.

THI-WAN-TI-YO, le douzième [illegible] enfers selon les Bouddhistes de [illegible] les damnés y sont debout, et [illegible] brûle comme un tison enflammé.

THMÉ, THMEI ou **THMEI** (la [illegible] la justice, déesse égyptienne, d[illegible] tributions, comme son nom ress[illegible] celle de la Thémis des Grecs. [illegible] des divinités de l'Amenthi ou d[illegible] infernales. On la représentait av[illegible] ailes, de couleur jaune, ayant sur l[illegible] coiffure bleue, surmontée d'une [illegible] courbée par le haut.

THNÉTOPSYCHITES, hérétiqu[illegible] miers siècles, qui soutenaient que [illegible] hommes était semblable à celle [illegible] et qu'elle mourait avec le corps [illegible] que signifie leur nom. Certains [illegible] d'Arabie qui avaient la même opi[illegible] taient qu'elle ressusciterait avec [illegible] la fin du monde.

THOBANIS, sectaires musulm[illegible] tenant à l'hérésie des Mordjis. [illegible] disciples de Thoban; ils disent [illegible] consiste dans la connaissance de [illegible] ses prophètes, et de tout ce que [illegible] défend.

THO-CHU, c'est-à-dire *seig[illegible] terre;* les Annamites adorent so[illegible] les anciens possesseurs de la prop[illegible] habitent, et leur élèvent de petits [illegible] les champs. L'origine de ce culte [illegible] qu'on raconte, de ce que, sous le [illegible] ment de la famille Tan, qui comm[illegible] gner l'an 265 de notre ère, un ho[illegible] vre et de basse extraction, nomm[illegible] chat, était allé ramasser du bois. [illegible] quelques démons qui jouaient a[illegible] et s'assit par curiosité pour les [illegible] Pendant ce temps, il arriva, par l[illegible] démons, que sa faux, qui était [illegible] rongée des vers, et lui-même d[illegible] autre; son visage était défiguré [illegible] greur; c'est pourquoi, quand il r[illegible] lui, il ne fut pas reconnu par le[illegible] sa femme ne voulut pas le recev[illegible] qu'il lui assurât qu'il était le maît[illegible] et du logis; à grand peine put-[illegible]

i'elle lui construisit une hutte dans du jardin, où il résida depuis lors, mourut. On reconnut alors qu'il en effectivement le maître de la et pour réparer la faute commise ui, on commença à l'adorer, et biens il fut déclaré officier du titre de m.

CONG, autre esprit que les Annamient, dans l'intérieur de leur maison, le maître du lieu. C'est peut-être le ue le suivant.

COU. Les gens du peuple, dans le , adorent sous ce nom l'esprit qui à la terre ou au lieu dans lequel ils . Ce culte est venu de ce qu'il y refois en Chine un tigre très-féroce, t un grand nombre de voyageurs; n'osait sortir de peur d'être dé- empereur fit publier un édit et pro- récompense à celui qui le tuerait. es de la famille de Le attaquèrent et le tuèrent. En conséquence, ur, outre d'autres récompenses, les magistrats et protecteurs des cinq e son royaume, et le peuple com- les adorer et à les invoquer sous le *Tho-cou.*

DIA, esprit de la terre, adoré par amites. Les Chinois l'appellent

CONG, ancien personnage, adoré n dieu par les Chinois et les Anna-

, nom que prit Loke, le mauvais gé- a mythologie scandinave, lorsqu'il sous la figure d'une magicienne pêcher la résurrection de Balder. DER.

KI, esprit de la terre, vénéré par les es ou Cochinchinois.

ÉNIS, sectaires musulmans, appar- l'hérésie des Mordjis. Ce sont les d'Abou-Moad, fils de Thoméni. Ils ne la foi, c'est la connaissance, l'a- pureté, la constance; que l'infidé- siste non-seulement dans l'abandon s ces qualités, mais aussi dans celui rtie d'entre elles; que ceux qui né- a prière et méprisent les prophètes infidèles; que l'adoration des ido- pas en elle-même une infidélité, lement un signe d'infidélité.

, le dieu suprême des anciens Scan- qui l'adoraient comme représentant s forces de la nature, comme le dieu erre. On le représentait monté sur traîné par des boucs, et tenant main un marteau, symbole de l'é- r cette arme, garnie d'un manche t, ne servait point à frapper, comme u quelquefois; on la lançait de loin, au moyen âge les chevaliers lan- eur massue. Le taureau, emblème ce, lui était consacré; il était le dieu erre et des combats, et ne cessait uivre de son tonnerre les *Throldes* des indigènes, qui s'étaient, ainsi derniers, réfugiés dans les montagnes. Thor formait, avec Othin et Frey une sorte de trinité dont il était le chef.

Mais lorsque le conquérant Odin eut réussi à réformer l'ancien culte, et eut été assimilé à Othin, son homonyme, il fut vénéré comme le chef de la triade céleste, et dès lors le dieu Thor descendit au second rang. Bien plus, les mythologues en firent un fils d'Odin et de Freya, et modifièrent ses attributions. Ils en firent la première de toutes les divinités inférieures ou des intelligences nées de l'union des deux principes, le médiateur entre la divinité et les hommes. Ils lui laissèrent la foudre, son ancien attribut, et l'empire des airs; c'était lui qui distribuait les saisons, excitait ou apaisait les tempêtes. Son royaume se nommait *Trudwanger* (asile contre la terreur); il y siégeait dans un palais qui avait 540 salles. Il avait de plus trois instruments ou objets précieux: le premier était le marteau *miolner*, que les géants de la gelée et ceux des montagnes reconnaissaient quand ils le voyaient lancé contre eux dans les airs; parce que souvent le dieu avait brisé de cette massue la tête de leurs pères et de leurs parents; ce marteau revenait de lui-même dans la main de Thor, quand il l'avait lancé. Le second objet précieux était le baudrier de la vaillance; lorsqu'il s'en ceignait, ses forces étaient augmentées de moitié. Le troisième consistait en des gants de fer, dont il ne pouvait se passer quand il voulait prendre le manche de son marteau foudroyant.

Regardé comme une divinité favorable, comme le protecteur des hommes contre les attaques des mauvais génies et des géants, il fut souvent exposé à des prestiges, à des piéges, à des épreuves, à des persécutions du mauvais principe, qui ont assez de rapport avec les travaux d'Hercule. De temps en temps, il eut à livrer de furieux combats contre le grand serpent, monstre engendré par le mauvais principe, et l'ennemi des dieux et des hommes. Mais il n'en triomphera parfaitement qu'au dernier jour, lorsqu'après avoir, en le foudroyant, reculé de neuf pas, il le détruira pour jamais. Cependant Thor lui-même doit tomber mort, étouffé par les flots de venin que le monstre vomira sur lui; ses deux fils, Mode et Magne, lui survivront, et après la destruction du monde par le feu, ils habiteront de nouveau les plaines d'Ida.

On représentait Thor à la droite d'Odin, une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, et dans l'autre sa massue foudroyante. Quelquefois on le peignait sur un char traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent, et la tête couronnée d'étoiles. Tous les ans, au mois de janvier, qui portait son nom (*Thora*), on lui sacrifiait 99 hommes, autant de chevaux, de chiens et de coqs. César parle de Thor comme du Jupiter scandinave, et avec raison, car la plupart des attributs mentionnés plus haut appartiennent à la divinité suprême, et encore aujourd'hui, c'est de son nom qu'on appelle le jeudi, ou le jour de Jupiter, dans toutes

les nations du Nord (*Thor-dag*, *Donners-tag*, *Thurs-day*, etc.).

Les Norwégiens font de Thor un ancien roi du Jutland, et en même temps un pontife qui donna son nom au premier mois de l'année. Il était fils de Snaer (*la neige*), petit-fils de Frost (*les frimas*), qui était lui-même fils de Kare, roi des vents, et petit-fils de Forniotr, l'ancien ou le père des âges. Thor avait une fille nommée Goé ou Gœjé, qui lui fut ravie pendant qu'il était occupé à un sacrifice solennel; c'est en mémoire de cet événement que le second mois s'appelle Gœjé. Nor et Gor, frères de Gœjé, se mirent à la recherche de leur sœur, et c'est à cette occasion qu'ils conquirent la Norwége.

Thor paraît avoir été le grand Dieu de toutes les nations du Nord; on le retrouve dans la mythologie germanique, celtique, laponne, finnoise, péruvienne, etc. Son nom sert encore pour exprimer le vrai Dieu, en tchouvache, et dans plusieurs autres langues de la Sibérie. On le retrouve même dans le *Torngarsuk* des Groënlandais et ailleurs. Les Gaulois l'appelaient *Taranis*. *Voy* Thoron.

THORA, c'est-à-dire *la loi*. Les Juifs appellent ainsi ce que nous nommons le Pentateuque, ou les cinq livres de Moïse. Ils divisent la Thora en cinquante-deux sections, selon le nombre des semaines de l'année, afin qu'elle soit achevée chaque année tout entière dans l'office liturgique du samedi. *Voy*. Sepher Thora.

THORAMIS, le Jupiter des anciens Bretons; sans doute le même que *Taran* ou *Taranis*.

THORÉ, dieu égyptien, une des formes de Phtha. On le représentait sous la forme d'un scarabée ailé, dressé sur ses pattes de derrière.

THORINN, Dwergar ou génie de la mythologie scandinave, représenté comme étant d'un caractère ardent et audacieux.

THORON, roi de Gothie, de Finlande et de Norwége; prince très-célèbre dans les antiquités du nord, qui a donné son nom au premier mois de l'année, parce qu'à cette époque ce roi immolait aux dieux une génisse. On continua jusqu'à l'introduction du christianisme les sacrifices qu'il avait institués, et on lui rendit à lui-même les honneurs divins.

Le culte de *Thor* ou *Thoron* a persisté dans la Laponie bien plus longtemps que tout autre part. Ce dieu formait, avec Storjunkare et Beiwe, une sorte de trinité dont il était le chef. Les Lapons le considéraient comme le dieu suprême et le maître du tonnerre; ils croyaient qu'il avait un pouvoir absolu sur les hommes, qu'il régnait sur les démons et mettait des bornes à leur pouvoir; le marteau dont il était armé lui servait d'arme pour châtier les méchants et les mauvais génies. Ils formaient sa statue de bois de bouleau, bloc informe, dont la tête était simplement figurée par un renflement au sommet. Son marteau était suspendu après lui, ou passé au travers de la bûche. [...] enfonçait un clou dans la tête et on [...] chait un petit caillou afin que le di[...] faire du feu quand il lui plairait. C[...] tue était renouvelée, chaque anné[...] l'automne. Ils consacraient alors la n[...] idole en égorgeant un renne, et en [...] tant du sang et de la graisse de la [...] Outre cette idole, ils étaient obligés [...] en ériger une autre chaque fois qu'il[...] molaient un renne; ils plaçaient to[...] images les unes auprès des autres [...] table qui était dans le lieu sacré, [...] leurs cabanes. Puis ils égorgeaient [...] time en lui perçant le cœur avec l[...] d'un couteau; on en recevait le s[...] un vase et on en frottait Thoron [...] sur le dos et sur l'estomac, où ils f[...] de ce même sang des lignes en f[...] croix. Derrière l'idole, les Lapon[...] geaient le bois et les os de la tête [...] immolé, et devant lui une boîte de [...] pleine de petits morceaux de chai[...] toutes les parties du corps de l'anim[...] de la graisse fondue par-dessus. Le [...] la chair était consommé par la famil[...] Thor.

THOTH, personnage divin des Egyptiens. Il était nommé diversem[...] les différents peuples. « Les Grecs, [...] lon de Biblos, donnent le nom d'[...] *Taaut*, que les Egyptiens appellent [...] et les Alexandrins *Thoth*. » C'est c[...] les Latins nomment *Mercure*. Hérod[...] son nom *Theuth*; il dit que c'est lu[...] venta les lettres, distingua les voy[...] consonnes, les muettes des liquides [...] verte, ajoute-t-il, qui doit le faire [...] comme un dieu ou comme un ho[...] vin. Les autres historiens s'accord[...] attribuer l'invention de presque [...] arts. « Thoth, dit Lactance, remonte [...] haute antiquité, et, quoique homme [...] séda toutes les sciences, ce qui lui [...] surnom de *Trismégiste*, trois fois g[...] créa les différentes parties du dis[...] imposa, le premier, des noms à [...] nombre de choses. Diodore de Si[...] ton, Eusèbe, assurent qu'il fut l'i[...] des lettres et le premier qui écriv[...] vres. Il trouva les nombres, les me[...] réduisit l'arithmétique en un tr[...] Egyptiens publiaient qu'il leur av[...] gné la géométrie, qui leur était ab[...] nécessaire, ainsi que l'astronomie e[...] logie; ils ajoutaient qu'ayant ob[...] premier la nature et l'harmonie des [...] avait composé la lyre. Saint Clém[...] lexandrie parle du code de ses loi[...] à la garde des prêtres, et Elien le [...] sous la dénomination de corps [...] d'Hermès. On lui attribuait encore [...] tion de la théologie, l'établissement [...] divin et l'ordre des sacrifices. L[...] des rites était renfermé dans les l[...] Thoth, déposés dans les temples, e[...] tres y trouvaient tout ce qui conc[...] religion. Enfin, au rapport de Di[...] Sicile, les Egyptiens assuraient que l[...]

institutions et les arts avaient été par Thoth ou Hermès.

ırs savants ont considéré Thoth, ;ez de vraisemblance, comme la fication de l'invention des sciences, ıe comme un personnage réel. En not *Thoth* paraît désigner *une co*-yptienne, et plusieurs auteurs an-stent que les sciences et les diverses ınces humaines étaient gravées sur s dans la terre *sériadique;* peut-il lire *siringique*, mot qui exprime-cryptes ou allées souterraines, aux environs de Thèbes et de Mem-›i qu'il en soit, les Egyptiens en conseiller et le premier ministre c'est lui que ce dieu laissa pour dans l'administration de ses Etats, partit pour conquérir la terre. Et)siris eut passé de la terre au ciel, ıoth lui offrirent des sacrifices, et ;nt en son honneur des initiations ;érémonies secrètes et mystérieuses. core Thoth qui passait pour diriger ;s hérauts en temps de guerre, les ›ns de paix et les traités. En cette n lui donnait pour symbole le ca-o portaient ceux qui étaient chargés nction, et qui faisait leur sûreté au s ennemis. On dit aussi que ce dieu : premier les mesures, les balances ; qui sert à régler le commerce. le regardait comme l'ambassadeur , et un excellent interprète de leurs ›t de leurs ordres; c'est ce que si-. nom grec *Hermès*.

ʀants distinguent deux Thoth ou le premier et le plus ancien, appelé *e*, ou trois fois très-grand, inven-ıus les arts, représenté par l'éper-le second, appelé *dismégiste*, ou grand, son petit-fils, qui mit au découvertes de son aïeul. Celui-ci é par l'ibis, oiseau dont le pas grave étalon métrique. Ce dernier portait ı de *psychopompe*, lorsqu'il rem-ι fonction de greffier dans les en-Hermès, Mercure, Fou-hi.

ou Thrakon, esprits aériens re-s Bouddhistes du Tibet.

ıMA, pyramide de pâte que les portent en cérémonie dans la so-ı Monlam et dont ils font une es-sacrifice. Nous en donnons la des-u mot Mon-lam.

3, les trois nymphes qui nourrirent C'est peut-être du nom de ces nourrices du dieu de la révélation, ›elait aussi *thries* les jetons ou sorts ›vins jetaient dans l'urne, et *thrio*-levins eux-mêmes. Une des fêtes portait aussi le nom de *Thrio*.

.DES, divinités les plus anciennes gènes de la Scandinavie; elles du-: devant l'importation du culte d'O-pourquoi on les représente comme es sans cesse par les foudres du :.

THRYM, roi des géants de la mythologie scandinave, tué par le dieu Thor.

THSE, sacrifice que les Chinois offrent dans le printemps.

THSE-THANG, salles ou petits édifices que les Chinois érigent à la mémoire de leurs ancêtres décédés. On y garde les tablettes de ces défunts avec leurs noms, et c'est là qu'on va chaque jour leur rendre hommage.

THSING-TSIEN, genre de divination usité parmi les Chinois pour découvrir l'avenir. Nous le décrivons à l'article Ki-pou.

THSING-TCHHA-MEN-KIAO, ou *la secte du Thé pur;* hérésie bouddhique qui s'est élevée en Chine dans le siècle dernier, et qui, ayant été considérée comme rébellion par le gouvernement, fut poursuivie par les peines les plus rigoureuses. Voici ce que nous en apprend un rescrit prohibitif de l'empereur, du mois de juin 1816. La secte *Thsing-tchha-men* doit son nom à la nature de ses offrandes. Le premier et le quinzième jour de chaque lune, ces sectaires brûlent de l'encens, font des offrandes de thé choisi et mondé, se prosternent et adorent le ciel, la terre, le soleil, la lune, le feu, l'eau et leurs parents défunts. Ils adorent encore Fô et le fondateur de leur propre secte. Dans la réception des candidats, ils font usage de baguettes de bambou, dont ils touchent aux yeux, aux oreilles, à la bouche et au nez les personnes qui adoptent leurs principes, en leur recommandant d'observer les trois êtres auxquels toutes choses retournent, ainsi que les cinq préceptes. Ils ne se font pas scrupule d'affirmer que le premier auteur de la famille Wang, leur fondateur, réside dans le ciel. Suivant eux, le monde est successivement gouverné par trois Fô : le règne de Yin-tang-Fô, autrement appelé A-mi-to Fô (*Amida-Bouddha*) est passé; Che-Kia Fô (*Chakya Bouddha*) règne présentement; Mi-le Fô (*Maïtreya*) est à venir. Ces sectaires prétendent que Mi-le Fô descendra et prendra naissance dans leur famille; tous ceux qui entrent dans leur congrégation seront transportés, après leur mort, dans les régions de l'Occident, au palais des immortels pénitents, où ils seront préservés des dangers de la guerre, de l'eau et du feu. Ils donnent à ceux qui adoptent leurs opinions religieuses le titre honorifique de *Ye* (père). C'est avec toutes ces paroles, continue le rapport inséré dans l'édit impérial, qu'ils séduisent le pauvre peuple, l'engagent à se faire admettre dans la secte et lui escroquent son argent; car les nouveaux initiés payent chacun à leur directeur, descendant de Wang, une taxe variable de dix à plus de 10,000 *wan*, monnaie courante (de six centimes à douze ou treize francs).

Wang-young-tai, leur directeur en 1816, fut condamné à mort, son corps mis en pièces, et sa tête exposée publiquement sur un pal. La secte ne paraît pas avoir fait de progrès depuis cette époque.

THSOUAN, nom de l'esprit du feu chez les Chinois, et du sacrifice qui lui est offert.

THUÉRIS, une des femmes ou des concu-

bines de Typhon, l'ennemi d'Osiris. Poursuivie un jour par un serpent, elle se réfugia auprès d'Horus, dont les serviteurs mirent le monstre en pièces. C'est en mémoire de cet événement que les prêtres égyptiens, dans leurs cérémonies en l'honneur de ce dieu, jetaient au milieu du temple une corde dont les sinuosités imitaient les replis du serpent et finissaient par la couper en morceaux, comme autant de tronçons. Quelques-uns prétendent que Thuéris est la personnification du vent du midi; c'est en effet la signification de ce mot égyptien.

THUONG-DANG, esprits du premier ordre chez les Tonquinois. L'un d'entre eux, nommé *Thuong* par excellence, passe pour être l'ennemi irréconciliable des vieillards; on dit qu'il les recherche incessamment pour les égorger et leur donner le coup de la mort, afin qu'ils fassent place aux jeunes gens. Aussi les vieillards le redoutent-ils extrêmement; et lorsqu'on exorcise les maisons qui passent pour être hantées, ils s'enfuient sur les montagnes, ou se réfugient dans les temples des dieux.

THURAS, dieu des Assyriens; on lui érigea une colonne à laquelle on rendit les honneurs divins.

THURIFÉRAIRES. On appelle ainsi, dans l'Eglise catholique, les clercs chargés de présenter au célébrant l'encens et l'encensoir; et ils encensent eux-mêmes le saint sacrement ou le chœur pendant les offices. Cette fonction appartient aux ecclésiastiques élevés à l'ordre d'acolytes, mais la plupart du temps il est rempli par des laïques revêtus de l'habit de chœur.

THUSSES, nom que les Gaulois donnaient à leurs satyres; les Pères de l'Eglise l'exprimaient en latin par *Dusii*.

THUY-PHU et THUY-TINH, esprit des eaux chez les Annamites; le Neptune chinois. Il est l'antagoniste de Son-tinh, l'esprit des montagnes. *Voy*. SON-TINH. *Thuy-tinh* est aussi le nom de la planète de Mercure.

THYADES, nom que l'on donnait aux Bacchantes qui, dans les fêtes et les sacrifices de Bacchus, s'agitaient comme des furieuses, et couraient comme des folles. Ces Thyades étaient quelquefois saisies d'un enthousiasme vrai ou simulé, qui les poussait même jusqu'à la fureur : ce qui ne diminuait en rien le respect du peuple à leur égard. Les Eléens avaient une compagnie de ces femmes consacrées à Bacchus, qu'on appelait les *Seize*, parce qu'elles étaient toujours de ce nombre.

On dit que le nom de *Thyades* vient de *Thyas*, fille de Castalius, enfant de la Terre, la première qui fut honorée du sacerdoce de Bacchus, et qui célébra les Orgies en l'honneur de ce dieu.

THYASES, danses frénétiques exécutées par les Bacchantes en l'honneur du dieu dont elles étaient agitées. D'anciens monuments reproduisent les gestes et les contorsions affreuses qu'elles faisaient dans leurs transports. Elles sont demi-nues, les che- [illegible], les yeux égarés; les unes sont armées de thyrses ou de statuettes c
chus; d'autres d'épées, armes qui d
être fort dangereuses dans leurs ma
un de ces monuments nous représe
Bacchante tenant d'une main un glai
l'autre une tête d'homme fraîchement

THYIA, fête de Bacchus célébré
Les Eléens disaient, au rapport de
nias, que le jour de cette fête, Bacc
gnait les honorer de sa présence et se
en personne dans le lieu où elle se c
En effet, les prêtres du dieu app
dans sa chapelle trois bouteilles vid
y laissaient en présence de tout le
Eléens et étrangers; ensuite ils en f
la porte et apposaient leur cachet su
rure, ce que chacun était libre de f
lement. Le lendemain on revenait à
on reconnaissait et vérifiait les sc
en entrant on trouvait les trois b
pleines de vin.

THYNNIES, fête où les pêcheu
fiaient des thons à Neptune, pour le
détourner de leurs filets le poisson
qui les coupait.

THYONÉ, nom sous lequel Sémé
de Bacchus, fut mise par Jupiter au
déesses, après que son fils l'eut re
enfers.

THYRSE, lance ou javelot envel
pampres de vignes ou de feuilles c
qui en cachaient la pointe. Souvent l
était cachée dans une pomme de pi
de rubans. C'était l'arme des Bac
On dit que Bacchus et son armée p
le thyrse dans l'expédition des Ind
tromper les esprits grossiers des In
dissimulant leurs armes. C'est de
s'en servait dans les fêtes de ce dieu
nutus lui donne une autre origin
thyrse, dit-il, est donné à Bacchu
Bacchantes pour marquer que le
buveurs ont besoin d'un bâton pou
tenir lorsque le vin leur a troublé la
Les poëtes attribuaient au thyrse u
merveilleuse. Euripide raconte qu'
chante ayant frappé la terre de so
il en sortit sur-le-champ une fontai
vive, et qu'une autre fit jaillir de
manière une source de vin.

TI, nom par lequel les Chinois e
la divinité. On traduit, il est vrai,
nément ce mot par empereur, et ce
mination est en effet une de celle
quelles on désigne le monarque t
Mais si nous recherchons sa sig
primitive, nous trouvons qu'il ve
maître, le *souverain du ciel*, comm
des dictionnaires rédigés en Chine.
reur ayant reçu son autorité du s
du ciel lui-même, on le désigne aus
nom emprunté, pour exprimer le ha
de vénération et d'obéissance que
mes doivent lui porter. Cette ex
semble préférable à celle d'autres c
tateurs ou lexicographes chinois, c
tendent le contraire, c'est-à-dire
signification de *souverain du ciel* a
de celle de *souverain monarque*, en

ur appuyer leur opinion, se fon-
ce qu'on appelle l'empereur du
Ti, tout simplement, tandis que,
ner le Ciel ou l'Esprit du ciel, on
e mot de *suprême* ou *très-haut*, et
le nomme pas seulement *Ti*, em-
ais bien *Chang-ti*, suprême em-

témoignage d'habiles étymolo-
la Chine, nous pouvons, avec
ous appuyer encore sur plusieurs
ons qui portent à admettre que *Ti*
ord la désignation particulière
l'Esprit du ciel. 1° Il n'est pas
que le nom d'une charge, d'une
n emploi, comme le serait le mot
puisse avoir été transporté à une
e manière à ce que ce nom soit
seule désignation du dieu, ou du
plus usitée. Il en résulterait né-
nt une grave confusion; car il
s de ces noms comme des termes
ui se trouvent souvent appliqués
és, par exemple le tout-puissant,
tc.; ces abstractions ne peuvent
qu'à un seul être, ou du moins
classe d'êtres. 2° Considérons le
mpereur Hoang-ti, d'une grande
historique, puisqu'il est le pre-
l'on puisse regarder réellement
pereur. *Hoang* veut dire *jaune*.
jaune est l'emblème de la terre,
est en communication visible avec
ur, car il régnait, disent les Anna-
vertu de la terre. *Hoang-ti* veut
dieu jaune ou le *dieu de la terre*,
i est sur la terre ce que le *Ti* est
. Ceci se trouve vivement appuyé
lorsqu'il dit que Hoang-ti était
vicaire, le lieutenant) du Chang-ti
; et, en effet, Hoang-ti est le pre-
it porté le nom de *Ti*. 3° Il ne
mettre l'analogie phonique qui
e ce mot et celui de *Thien*, ciel,
Θεός, *Deus*, *Divus*, etc., qui tous
yés pour exprimer la divinité.
ouvons dans les plus anciens li-
Ti employé dans la signification
i. L'Y-king porte : « Le *Ti* a com-
ortir par l'Orient. » Et un célèbre
eur dit, en expliquant ce passage,
actère *Ti* désigne *le seigneur et le
maître du ciel*. 5° Enfin on peut
e cet emploi du mot *Ti* est plus
celui de *Chang-ti*, car ce dernier
osé de deux mots dont l'un dé-
et spécial, et dont l'autre sert à le
, pour n'y pas laisser de confu-
ensuit nécessairement que cette
ion n'a pu être employée que lors-
usion est devenue possible, c'est-
qu'on a donné au *souverain de*
nom que portait le *souverain du*

fice solennel que les empereurs
e offrent, tous les cinq ans, à
ancêtres en général, en remon-
'au premier fondateur de leur

TIA, dieu des îles Taïti. C'était le frère de Temeharo, et le protecteur particulier de la petite île de Maïtea.

TIAO, cérémonie que les Chinois pratiquent à la mort de leurs parents. On dresse une espèce d'autel dans une des salles de la maison, qui est d'ordinaire tendue de blanc. On met sur cet autel une image du défunt, et le corps est placé derrière dans son cercueil. Tous ceux qui viennent pour témoigner leur affliction ou faire leurs compliments de condoléance, font quatre génuflexions devant cette image, en se prosternant et en courbant la tête jusqu'à terre; mais avant de lui rendre ces hommages, ils lui offrent des parfums. Les enfants du défunt, s'il en a, sont à côté du cercueil en habits de deuil; ses femmes et ses parents se lamentent avec les pleureuses derrière un rideau qui les cache.

TIAO-CHEN, esprits adorés par les Iu-pi-ta-tze, tribu de Mandchous. Les esprits le plus en honneur chez ces Tartares sont au nombre de trois : l'esprit du cerf, l'esprit du renard et l'esprit de la belette. *Voy.* TSAMA.

TIAO-KO ou RAM-POK, fête que les Chinois de Batavia célèbrent dans le 7e mois, chacun au jour qui lui paraît le plus convenable, en faisant des prières pour les âmes des défunts. Ces âmes ont la permission de venir se promener sur la terre un jour dans l'année. Le jour propre à cette cérémonie expiatoire est le 15 du mois.

TIAP-GOU-MÉ, fête que les Chinois de Batavia célèbrent le 15 du premier mois. Elle fut instituée par le roi Joé-Tiong, à l'occasion d'une mine de 240 pieds de profondeur, et d'une illumination de 500,000 lanternes, qu'il avait ordonnée en l'honneur d'un saint.

TIARE, 1° ornement de tête, en usage autrefois chez les Perses, les Arméniens, les Phrygiens, etc., qui servait aux princes et aux sacrificateurs.

2° La tiare est actuellement la coiffure de cérémonie du souverain pontife. On l'appelle aussi *trirègne*, parce qu'elle est composée de trois couronnes superposées. Anciennement la tiare papale était un bonnet rond entouré d'une couronne; Boniface VIII en ajouta une seconde, et Benoît XII une troisième. Ce n'est donc qu'au XIVe siècle que la tiare eut la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui. D'autres disent qu'Urbain V fut le premier qni porta la triple couronne. Lorsque le cardinal-diacre met la tiare sur la tête du pape, dans la cérémonie de son couronnement, il lui dit : « Recevez cette tiare « ornée de trois couronnes, et n'oubliez pas « en la portant que vous êtes le père des « princes et des rois, l'arbitre de l'univers, « et sur la terre le vicaire de notre Sauveur « Jésus-Christ. »

TIAZOLTEUTI, espèce de linga, vénéré autrefois chez plusieurs peuples de l'Amérique, et entre autres par les tribus mexicaines.

TIBALANG, ou TIGBALAN, esprits ou plu-

le la terre. *Voy.* THIEN-HOANG.
; tutélaires de chaque famille,
ieux lares ou pénates des Taï-
gardaient les idoles dans leurs
taient des esprits malfaisants,
irant les mauvais desseins et
:. C'était sans doute pour cela
t plus fréquemment invoqués
as et les bons génies.
le Pluton des Chinois, dieu qui
enfers et juge les âmes coupa-
description d'une idole et d'un
lui sont consacrés : sa statue,
ieu de l'édifice, sur un autel, est
entière; elle tient un sceptre à
orte une couronne magnifique.
idoles, plus petites et dorées
environnent en qualité de minis-
le côté de l'autel est une table,
cinq idoles représentant les
ux. Ces mêmes juges sont peints
du temple, assis sur leurs tribu-
ant leurs fonctions. Auprès d'eux
ions d'une forme hideuse, prêts
sentences à exécution. Le pre-
mine les âmes présentées à son
écouvre, au moyen d'un miroir,
et leurs mauvaises actions. Ces
isuite conduites devant les au-
ui leur distribuent, selon leurs
châtiments ou les récompenses.
ges est chargé des âmes desti-
r dans d'autres corps. Des pé-
mis dans les plateaux d'une ba-
rremment avec leurs bonnes œu-
entées par les livres religieux;
le plateau où ils se trouvent
r ou plus lourd que celui de la
sont absous ou condamnés. Sur
; sont aussi représentés les di-
nts qu'on fait souffrir aux crimi-
s sont précipités dans des chau-
es d'un liquide bouillant, les au-
deux ou coupés par morceaux.
t étendus sur un gril ardent et
it feu; ceux-là sont la proie des
:ants. On remarque au milieu
yantes peintures un fleuve sur
a deux ponts; l'un d'or, l'autre
; servent de passage aux gens de
it entrer en jouissance de la féli-
r est destinée. Ils tiennent en
rtificats que leur ont donnés les
émoignage de leurs bonnes œu-
:-ci les conduisent dans le séjour
. Plus loin on découvre le repaire
et des serpents; on les y voit
milieu des flammes. Cette affreuse
: fermée par deux portes d'airain
es on lit cette inscription : *Celui*
ille fois devant cet autel, sera dé-
nes. A l'entrée est représenté un
délivre une femme, malgré les
rts des démons pour la retenir;
nte qui doit attirer à ces impos-
nombreuse et généreuse clien-

spèce d'amulettes ou de figuri-
Néo-Zélandais portent suspen-
dues à leur cou, et dont ils font grand cas. Forster les compare aux *tii* des Taïtiens.

2° Dans les îles Gambier, Tiki et Inaone sont les premiers parents des indigènes. Tiki passe pour un dieu qui aurait tiré la terre du sein des eaux, au moyen d'un hameçon. Ce puissant pêcheur a légué son nom à toutes les statues de divinités devant lesquelles les sauvages se prosternent. Quels que soient les attributs des dieux, on leur donne toujours, avec la figure humaine, la dénomination de *Tiki*.

TI-KIANG, génie de la mythologie chinoise. Voici la description qu'en donne M. Bazin, d'après les livres chinois : Il a la forme d'un sac; la couleur de son corps est rougeâtre; il a six pieds et quatres ailes. C'est une masse informe et grossière qui n'a pas de visage et se traîne sur la montagne du ciel. L'histoire des esprits et des prodiges dit : On trouve à l'ouest du mont Kouenlun un animal d'une structure singulière : il a deux yeux et ne voit pas, deux oreilles et n'entend pas; il a des entrailles et n'a point les cinq viscères, des instestins et ne fait point de sécrétions. On l'appelle *Hoen-tun* (masse informe). Un commentateur affirme que l'esprit de la montagne du ciel porte le nom d'un oiseau et s'appelle *Ti-Kiang*, qu'il préside à la musique et à la danse, et qu'il ne faut pas le confondre avec l'esprit Ti-Kiang dont il est parlé ci-dessus. La montagne du ciel est très-haute; elle est couverte de neige en été comme en hiver; on y remarque des arbres à forme gigantesque. Tous les voyageurs qui passent devant cette montagne s'arrêtent pour la saluer.

TIKQUOA, le dieu suprême, chez les Hottentots. *Voy.* GOUNYA.

TILAKA, marque que se font les Hindous, avec des terres colorées, des cendres, ou des pommades, sur le front et entre les sourcils, soit comme ornement, soit comme signe distinctif de la secte à laquelle ils appartiennent.

TILOUA-SANKRANTI, fête que les Hindous célèbrent lorsque le soleil entre dans le signe du Capricorne. Ce nom est tiré d'une espèce de confitures appelée *tiloua*, faite de grains de sésame mélangés avec de la mélasse ou du jus de datte, que l'on offre ce jour-là au soleil. *Voy.* OUTTARAYANA.

TILUSSONES, prêtres des Lithuaniens, qui, au temps du paganisme, étaient chargés spécialement de présider aux funérailles. On les appelait aussi *lingussones*.

TIMOR, dieu de la crainte chez les Romains, qui le distinguaient de *Pavor*, la Peur.

TIMORIE, divinité particulièrement adorée des Lacédémoniens. Son nom indique qu'elle était la déesse de la vengeance.

TIMOTHÉENS, hérétiques du v° siècle, ainsi nommés de Timothée Elure, patriarche d'Alexandrie, qui soutenait l'erreur des Eutychiens et des Monothélites.

TIMOUR, célèbre conquérant mongol qui vivait dans le XIV° siècle, plus connu en Europe sous le nom de *Tamerlan*, nom corrompu de *Timour-Lenk*, c'est-à-dire Timour

le boiteux. Il est honoré comme un dieu, dans plusieurs tribus tartares. M. l'abbé Huc a donné, dans le XIX[e] volume des *Annales de la propagation de la foi*, un hymne composé en son honneur et que nous reproduisons ici :

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière ; ses mouvements faisaient pencher la terre ; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

« O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ? Reviens, reviens ; nous t'attendons, ô Timour !

« Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux ; cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête et nous rendre guerriers ?

« O divin Timour ! etc.

« Le jeune Mongol a le bras assez vigoureux pour dompter l'étalon sauvage ; il sait découvrir au loin, sur les herbes, les vestiges du chameau errant..... Hélas ! il n'a plus de force pour bander l'arc des ancêtres, ses yeux ne peuvent apercevoir les ruses de l'ennemi.

« O divin Timour ! etc.

« Nous avons aperçu sur la colline sainte flotter la rouge écharpe du Lama, et l'espérance a fleuri dans nos tentes..... Dis-le-nous, ô Lama ! quand la prière est sur tes lèvres, Khormousda te dévoile-t-il quelque chose des vies futures ?

« O divin Timour ! etc.

« Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour. Le front courbé vers la terre, nous lui avons offert les vertes feuilles du thé et le laitage de nos troupeaux. Nous sommes prêts, les Mongols sont debout, ô Timour !.... et toi, Lama, fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances.

« O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ? Reviens, reviens ; nous t'attendons, ô Timour ! »

TING, sorte de vase à trois pieds auquel les Chinois donnent le titre de *Chin*, ou de divin, et pour lequel ils professent le plus grand respect, parce qu'ils le regardent comme le symbole de la divinité. On prétend que Fo-hi, qui le fit faire, le destina à servir dans les sacrifices offerts au *Chang-ti* (le suprême empereur). Ce trépied était l'emblème du *Thien* (le ciel). Hoang-ti en fit faire trois qu'il appela *Pao-ting*, ou trépieds précieux ; l'un d'eux était aussi le symbole du ciel. Enfin, Yu en fit faire neuf, nombre égal à celui des provinces qui divisaient alors la Chine ; et chacun portait gravées la carte et la description d'une province ; et ce sont ces neuf Ting ou vases que les anciens rois conservaient avec le plus grand respect dans leur capitale. Ces vases étaient comme l'apanage, le symbole et la marque de la royauté dans la famille régnante, et on leur rendait des honneurs. On dit que Fo-hi fit faire pour ces vases une espèce de chapelle. Ce serait une grave erreur de croire que ces vases exi[s]

TINGARA, ou Houno, dieu [...] landais. C'est un mauvais génie [...] ils, habite ordinairement les pa[ys] [...] et n'aborde que de temps en tem[ps] [...] velle-Zélande, où ses odieuses [...] toujours suivies de maladies e[t] [...] tés ; de là, sans doute, le préju[gé] [...] qui fait considérer aux natur[els] [...] port avec les blancs comme f[...] santé et à leur vie.

TINIA, divinité étrusque. O[n] [...] c'est Bacchus.

TIONG-TIANG-TI, fête que l[es] [...] Batavia célèbrent le cinquième [...] quième mois, en l'honneur de [...] fait alors une course de petits [...] cherchant à se dépasser l'un [...] jetant dans l'eau un pâté appe[lé] [...] fait de riz roulé dans des feuille[s] [...] et cuit avec du sucre.

TIOU-SIA, autre fête que le[s] [...] Batavia célèbrent le quinzième [...] tième mois. Tous les artisans [...] part ; mais chaque métier hono[re] [...] rement son patron ou premier i[...]

TIPAMMA, déesse obscène, [...] l'Hindoustan, l'objet d'un cul[te] [...] Voici ce qu'en rapporte l'abbé [...] ses *Mœurs et institutions des peup[les]* [...]

« A Mougour (village situé à un [...] lieues de Seringapatam), on v[oit] [...] temple dédié à Tipamma, divi[nité] [...] en l'honneur de laquelle une f[ête] [...] se célèbre tous les ans. La dé[esse] [...] sur un palanquin richement déc[oré] [...] tée en procession dans les rues [...] est une autre divinité mâle. Ces [...] représentées entièrement nues, [...] dans l'attitude la plus contraire [...] et, à l'aide d'un mécanisme, un [...] infâme leur est imprimé tant [...] marche du cortége. Ce tableau [...] digne de la multitude abrutie [...] temple, excite des transports d[...] se manifestent par des acclama[tions] [...] éclats de rire.

« Ce n'est pas tout : on choisit [...] ait fait une étude particulière d[...] les idiomes de l'Inde contienne[nt] [...] sions obscènes et ordurières ; [...] pamma est évoquée et vient r[...] personne. Alors, c'est à qui vie[nt] [...] senter devant cet homme, pour [...] ce qu'en termes de nos halles [...] des *mots de gueule* ; et certes, cha[...] à souhait. Comme c'est Tipam[ma] [...] censée parler par la bouche du [...] de s'en offenser, les dévots se r[...] satisfaits que la déesse ait bi[en] [...] accabler d'injures. On voit des [...] premier rang accourir à cette [...] briguer cet honneur.

« La déesse Tipamma de Mo[ugour] [...] pas la seule de sa famille ; elle [...] qui ne lui cèdent en rien en fait [...] et d'urbanité : chacune d'elles a [...] soumis aux mêmes rites. Dans [...] du Maisour, depuis Alambady j[...]

; une étendue de plus de trente
:s abominables bacchanales sont
us grand crédit. »

ıKIJIN, le principe du mal, chef
ıons ou esprits malfaisants, selon
:e des Botocoudos, peuple sauvage

ιH, divinité adorée dans le royaume
ge; c'est sans doute un Bouddha
dhisatwa.

), le premier des dieux inférieurs
héogonie néo-zélandaise. C'est le
:a colère et de la mort; il marche
ement après Mawi-Ranga-Rangui,
plus redoutable; c'est celui qui a
part aux hommages des insulaires.
ɔm que les Parsis donnent à l'ange
:es. Ce génie est la personnification
ιète de Mercure.

nom des temples bouddiques dans
ι la différence de ceux des Sintoïstes,
ıppelés *Miya*. Suivant la coutume
les nations bouddhistes, ils sont
à des couvents ou monastères de
:t surpassent les Miyas par leur
najestueuse, par leurs toits super-
: artistement construits, et par un
mbre d'ornements qui excitent la
et l'admiration des spectateurs.
ɪn a élevés dans les villes ou dans
:s, sont pour l'ordinaire bâtis sur
:nces, et dans les lieux les plus ex-
a vue; les autres sont construits
ıchant des collines et des monta-
sont tous dans la situation la plus
on y jouit d'une vue charmante,
ırce ou d'un petit ruisseau d'eau
ı bois dans les environs, et de
ımenades, les Japonais prétendant
eux se plaisent au milieu des beau-
nature; et cette opinion ne laisse
à l'avantage des religieux qui ré-
ıprès de ces temples. Les Tiras
; du meilleur bois de cèdre et de
ornés au dedans de diverses images
. Au milieu, se dresse un autel
ıe, supportant une ou plusieurs
rées; au-devant est un très-beau
r, dans lequel brûlent des bougies
s qui répandent une agréable odeur.
ifice est si proprement et si conve-
ıt décoré, qu'on se croirait trans-
ıs une église catholique, si la figure
use des idoles ne convainquait du
. Il y a dans tout l'empire japonais
tité prodigieuse de Tiras, et leurs
ɔnt innombrables. On compte seu-
lans Miyako et aux environs 3894
et 37,093 prêtres ou religieux qui
: service. *Voy.* Daï-Bouts.

OUS, déesse des Kamtchadales,
e Piliatchoutchi.

, fêtes funèbres que les habitants des
ɔier célèbrent à la mort de leurs
:lles dégénèrent toujours en orgie. Il
plus ou moins solennelles, selon le
la dignité du défunt; le tirau des
ou nobles se prolonge quelque-
es réjouissances jusqu'au dix-sep-
tième jour. Si les parents manquent à l'accomplissement de ce devoir, l'ombre du mort est condamnée à errer de montagne en montagne, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'elle tombe pour jamais dans les gouffres du Po-Kino; mais avec les honneurs du tirau, toute âme s'envole sans délai au Po-porotou.

TIRINANXES ou **Terumwanses**, premier ordre des prêtres bouddhistes de l'île de Ceylan. On n'y reçoit que des personnages d'une naissance et d'un savoir distingués; et ce n'est même que graduellement et après de longs stages que l'on parvient à cette haute dignité. Ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui font leur demeure à Digliggi, où ils jouissent d'un grand revenu, et sont comme les supérieurs de tous les prêtres de l'île, qu'on appelle *Gonnis*. L'habit des uns et des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés et vont nu-tête, portant à la main une espèce d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont également respectés des rois et du peuple. *Voy.* Gones.

TIRMÉ, ancienne idole des îles Canaries; elle était placée sur le sommet d'une montagne. Les plus fervents de ses adorateurs se précipitaient en son honneur du haut de ce rocher, en poussant des cris de joie, persuadés que ce sacrifice assurait à leur âme dépouillée du corps des délices ineffables, dont rien ne devait jamais troubler la jouissance.

TIROUMAL, un des noms de Vichnou les plus usités et les plus vénérés parmi les Tamouls.

TIROUNAL, mot tamoul qui signifie *chariot;* c'est le nom d'une fête que les Hindous célèbrent le jour anniversaire de la dédicace de leurs temples les plus renommés, tels que ceux de Salembron, de Seringam, de Jagrenat, etc., auxquels on accourt de toutes les parties de l'Inde. Elle est ainsi nommée du char sur lequel on promène la statue du dieu pendant la solennité. Nous avons décrit à l'article Djagad-Natha un des plus célèbres *Tirounal* de l'Inde; mais nous croyons devoir reproduire ici le programme usuel que nous trouvons dans Sonnerat, et qui est suivi sur toute la côte de Coromandel.

Quelques jours avant la fête, on fait des offrandes à l'idole, on forme des pandels ou porches de feuillages, que l'on garnit des plus belles tapisseries représentant la vie et les métamorphoses du dieu.

La veille, les tamtams et les autres instruments parcourent les endroits où la procession doit passer, afin d'avertir les femmes grosses de s'en éloigner pendant la dizaine que dure la fête, de peur des accidents qui pourraient leur arriver.

Le premier jour, après un grand nombre d'offrandes suivies de processions faites dans l'enceinte sacrée, au bruit d'une multitude d'instruments, on met la banderole entor-

tillée autour du mât du pavillon, et le soir on promène l'idole sous un dais.

Le matin du second jour, on porte l'idole en procession, et le soir on la place sur une espèce de cygne appelé *Hans* ou *Annon*.

Le troisième, la procession se fait le matin; l'idole est portée sur un lion mythologique (*Singa*), et le soir sur une espèce d'oiseau à quatre pieds, nommé *Yalli*.

Le quatrième, lorsque la fête est en l'honneur de Vichnou, on porte sa statue le matin sur le singe Hanouman, et le soir sur l'oiseau Garouda. — Si la fête est en l'honneur de Siva, le matin ce dieu est porté sur un bhouta ou démon, et le soir sur le taureau Nandi, appelé aussi Dharma-Déva, dieu de la vertu.

Le cinquième, on porte l'idole, le matin et le soir sur le serpent Adi-Sécha, qui soutient la terre avec ses mille têtes, et sert de lit à Vichnou sur la mer de lait.

Le sixième, on la porte le matin sur un singe, et le soir sur un éléphant blanc.

Le septième, il n'y a point de procession; mais le soir, on place l'idole sur une fenêtre, au haut des tours de la pagode, et ce jour est destiné aux offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des brahmanes; l'un d'entre eux fait l'énumération de tout ce qu'on apporte, et les autres s'en emparent après l'avoir offert au simulacre.

Le matin du huitième jour, les brahmanes portent eux-mêmes le dieu sur un palanquin, et font le tour de l'enceinte de la pagode; le soir on la met sur un cheval et on fait la procession.

Le neuvième, la procession se fait le matin et le soir dans l'enceinte de la pagode, l'idole étant portée sous un dais par les brahmanes.

Le dixième jour, qui est le dernier, on fait une procession très-solennelle. On met d'abord le dieu sur un reposoir en pierre appelé *Ter-mouti*, ou montoir du char, qui est orné de fleurs et de banderoles, et sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter, et de l'en retirer lorsque la promenade est achevée; ce jour se nomme en tamoul la fête du *Teroton*, c'est-à-dire course du char, et en sanscrit *Rathdjatra*; six à sept mille personnes le traînent, et accompagnent de cris réitérés le son d'une infinité d'instruments de musique. Ce même jour le chef des aldées ou villages donne de l'argent en aumône pour le mariage des brahmanes orphelins.

Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle sont représentées la vie, les guerres et les métamorphoses du dieu; il est orné de banderoles et de fleurs. Ces ornements sont supportés par des lions de carton placés aux quatre coins; le devant est occupé par des chevaux de la même matière, et l'idole est placée au milieu sur un piédestal : quantité de brahmanes l'éventent pour en chasser les mouches. Les bayadères et les musiciens sont assis à l'entour, et font retentir l'air de leurs chants et du son bruyant de leurs instruments. On pères et des mères de famille, ten enfants dans leurs bras, se jeter roues de cette lourde machine pou écraser, dans l'espoir que la divini rait jouir d'un bonheur éternel dan vie. Ce spectacle n'arrête point la n dieu, autrement on en augurerait la contrée. Le cortége passe sur le ces malheureux sans faire paraîtr émotion, et la machine achève de l Soit que la superstition ait act moins d'empire, soit que l'on mieux les lois de l'humanité, s contact des Européens ait modifié tumes anciennes, on ne voit plus a autant de zèle pour ce barbare dév il n'y a plus que quelques fanatiq précipitent sous le chariot dans ce solennelle.

TIRTHA, lieu de pèlerinage parm dous; on donne principalement ce endroits où se trouvent des eaux sacrées. Au confluent du Gange et mouna, est un pèlerinage célèbre, excellence *Tirth-radj*, où les Hind nent faire leurs ablutions à certaine de l'année. C'est là qu'est située l Prayaga, que les Musulmans ont a *lahabad* (ville de Dieu). Des Brahm tallés dans ce lieu sacré perçoivent sur tous les dévots qui viennent y f ablutions. Ils leur délivrent des leurs vendent différents objets, et, tres choses, de l'eau du Gange transportée au loin. Mais ce qu'on dra pas sans étonnement, c'est que des recettes qu'on fait à cette occa dans les coffres de l'honorable anglaise des Indes.

L'Inde compte à peu près autan thas qu'il y a de confluents sur le sacrées. Les Bouddhistes ont aussi thas; on en compte douze grand Népâl, tous au confluent des rivi la plupart de ces courants ne son torrents des montagnes.

TIRTHANKARAS, ou **Tirtharo** nages divins vénérés par les Djaï de divinités. *Voy.* **Djaïnas**.

TISIPHONE, c'est-à-dire *celle l'homicide*, une des trois furies, fi chéron et de la Nuit. Ministre d geance des dieux, elle répandait mortels les pestes et les maladies d'une robe ensanglantée, elle ét veillant nuit et jour, à la porte d Dès que l'arrêt était porté contre nels, Tisiphone, armée d'un foue les frappait impitoyablement, et leurs douleurs; de la main gauch présentait des serpents horribles, elle appelait ses barbares sœurs p conder. Quelquefois on lui donne fure des serpents au lieu de chev furie avait, sur le mont Cythéron, environné de cyprès, où Œdipe, banni, vint chercher un asile.

TITAN, 1° fils du Ciel et de Vest

ıné de Saturne. Bien qu'il fût l'aîné, t, à la prière de sa mère, il céda s ses droits à Saturne, à condition it périr tous ses enfants mâles, afin pire du ciel revînt à la branche aî-is, ayant appris que, par l'adresse, trois fils de Saturne avaient été s et élevés en secret, il fit la guerre e, le vainquit, le prit avec sa femme fants, et les tint prisonniers, jusqu'à upiter, ayant atteint l'âge viril, dé-n père, sa mère et ses frères, fit la ux Titans, et les força de s'enfuir fond de l'Espagne, où ils s'établi-qui a fait dire que Jupiter précipita s au fond du Tartare. *Voy.* TITANS. donne aussi le nom de *Titan* au so-parce qu'on le disait fils d'Hypérion, itans, soit parce qu'on l'a pris pour n même.

NG, *temple de la Terre*, à Péking. C'est empereur, après son couronnement, sacrifice au génie de la terre, avant re possession de son gouvernement; se revêtant d'un habit de laboureur, nt la conduite de deux bœufs qui ont s dorées, et d'une charrue vernie de vec des raies d'or, il laboure une èce de terre renfermée dans l'enclos e. Pendant ce travail, la reine, ac-iée des dames de sa cour, lui pré-ns un appartement voisin, un dîner ui apporte et qu'elle mange avec lui. ens Chinois instituèrent cette céré-our rappeler à leurs monarques que nus sur lesquels est fondée leur e, venant du travail et de la sueur le, ne doivent point être employés au à la débauche, mais aux nécessités .

NIDES, filles du Ciel et de la Terre, n d'autres, de Cronos et d'Astarté. nt au nombre de sept ou de neuf : Thémis, Dioné, Mnémosyne, Ops, Vesta, Phœbé et Rhéa.

NS, enfants de Titan, fils du Ciel et , dont nous avons raconté l'histoire s. Diodore leur donne une autre ori-Selon la mythologie des Crétois, dit-itans naquirent pendant la jeunesse ètes. Ils habitèrent d'abord le pays ssiens, où l'on montrait encore de ps les fondements du palais de Rhéa, ois antique. La famille des Titans nposée de six garçons et de cinq us enfants du Ciel et de la Terre, ou, autres, des Curètes et de Titée, de e leur nom vient de leur mère. Les ons furent Saturne, Hypérion, Cœus, rius et Océanus; et les cinq filles Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé s. Ils firent tous présent aux hommes que découverte, ce qui leur valut nnaissance éternelle. Saturne, l'aîné ns, devint roi, etc. »

Pezron prétend que les Titans ne des êtres fabuleux, bien que les ent enseveli leur histoire sous des 'après lui, les Titans descendent de Gomer, fils de Japhet. Le premier fut Acmon, qui régna dans l'Asie Mineure. Le second eut le nom d'Uranus, qui, en grec, signifie *ciel*; celui-ci porta ses armes jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Saturne ou Cronos fut le troisième : il osa le premier prendre le titre de roi; car, avant lui, les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples soumis à leurs lois. Jupiter, le quatrième des Titans, fut le plus renommé; c'est lui qui, par son habileté et par ses victoires, forma l'empire des Titans, et le porta au plus haut point de gloire où il pût aller. Son fils, Teuta ou Mercure, avec son oncle Dis, que nous nommons Pluton, établit les Titans dans les provinces de l'Occident, et surtout dans les Gaules. Cet empire des Titans dura encore 300 ans, et finit vers le temps que les Israélites entrèrent en Egypte. Les princes Titans, ajoute le même auteur, surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force de corps. C'est ce qui les a fait regarder dans la fable comme des géants.

La guerre de Jupiter contre les Titans a été métamorphosée par les poëtes en guerre des géants. *Voy.* GÉANTS, n° 3.

TITÉE, femme d'Uranus et mère des Titans; elle reçut après sa mort les honneurs divins. Comme son nom signifie *boue, argile*, dans les langues orientales, on la prit pour la Terre même. Les mythologues paraissent distinguer les dix-sept Titans dont elle fut mère, des Titans enfants de Saturne.

TITHÉNIDIES (de τιθήνη, *nourrice*), fête dans laquelle les nourrices de Lacédémone portaient les enfants mâles dans le temple de Diane Corythalienne, et dansaient pendant qu'on immolait à la déesse de jeunes porcs pour la santé de leurs nourrissons.

TITHIS, nymphes célestes de la mythologie hindoue; elles sont au nombre de 360, et divisées par trente dans chacune des douze demeures du Soleil, leur père, c'est-à-dire dans les signes du zodiaque.

TITHRAMBO, déesse égyptienne, dont le nom signifie *enflammée de colère*; on la croit la même que Thermoutis et Isis.

TITHRONÉ, nom sous lequel les Myrrhinusiens rendaient à Minerve les honneurs divins. Peut-être ce nom vient-il de la ville de Tithronium en Phocide, d'où le culte de la déesse aura passé chez eux.

TITIAS, héros de l'île de Crète, qui passait pour fils de Jupiter. Le bonheur dont il jouit constamment dans sa vie le fit regarder comme un dieu. Après sa mort on lui rendit les honneurs divins, et on l'invoque pour avoir d'heureuses destinées.

TITIE, déesse particulièrement révérée des Milésiens; la même que Titée.

TITIENS, prêtres romains chargés de conserver les rites sacrés des Sabins, dont ils perpétuaient les sacrifices. Tacite dit qu'ils furent institués par Romulus pour honorer la mémoire du roi Titus Tatius.

TITYRES. Strabon et d'autres auteurs mettent les Tityres dans la troupe de Bacchus. Ils avaient la figure humaine, et une

partie du corps couverte de peaux de bêtes. On les représentait dans l'attitude de gens qui dansent en jouant eux-mêmes de la flûte: quelquefois ils jouaient de deux en même temps, et frappaient des pieds sur un autre instrument nommé *scabilla* ou *crupezia*.

TITYUS, géant, fils de Jupiter et de la nymphe Elara. Le Dieu, craignant la jalousie de Junon contre cette rivale, la cacha dans le sein de la terre, où elle mit son fils au monde; mais, comme elle mourut dans les douleurs de l'enfantement, la Terre fut chargée de le nourrir et de l'élever, d'où ce géant fut appelé fils de la Terre. Son corps étendu couvrait neuf arpents de terrain. Ayant eu l'insolence d'attenter à l'honneur de Latone, il fut tué par les flèches d'Apollon et de Diane, et précipité dans le Tartare, où un insatiable vautour, attaché à sa poitrine, lui dévore le foie et les entrailles, qu'il déchire sans cesse, et qui renaissent éternellement pour son supplice. Strabon dit que ce Tityus, représenté comme un des plus fameux criminels des enfers, avait cependant des autels dans l'île d'Eubée, et un temple où il recevait les honneurs religieux.

TI-YO, les enfers des Bouddhistes de la Chine : ils en comptent seize grands, dont huit brûlants et huit glacés. Il y a en outre seize petits enfers, placés chacun sur le passage d'un des grands, de sorte que les supplices auxquels les damnés sont soumis sont graduellement augmentés. Tous les êtres vivants, qui ont été condamnés à souffrir, traversent successivement ces enfers, de façon que, lorsqu'ils ont subi leurs peines à un étage, ils passent à l'étage suivant.

TLACAHUEPAN-CUEXTOTZIN, dieu de la mythologie mexicaine, frère de Huitzilopochtli; il était surtout révéré par les habitants de Tezcuco.

TLACHTLI, jeu usité chez les anciens Mexicains au temps de la conquête; il était assez semblable à notre jeu de paume; mais les lieux où on s'y livrait étaient aussi respectés que des temples; c'est pourquoi on y plaçait deux idoles ou dieux tutélaires, auxquels on était obligé de faire des offrandes. Cette sorte de jeu était en outre sous la protection d'une divinité spéciale.

TLALOC, dieu de l'eau chez les Mexicains; il était frère de Tezcatlipuca, avec lequel on le confond à tort. L'historien de la conquête du Mexique dit qu'ils partageaient entre eux le pouvoir souverain sur la guerre, et qu'ils étaient égaux en forces et uniformes en volonté. C'est pourquoi, ajoute-t-il, on ne leur offrait à tous deux qu'une même victime, et les prières s'adressaient également à l'un et à l'autre. Il paraît cependant que les attributions des deux frères étaient plus distinctes que ne le fait entendre Garcilasso de la Vega. La grande fête de Tlaloc se célébrait le 22 mars, à l'équinoxe du printemps; on la commençait même dix jours auparavant. On lui sacrifiait « de pauvres enfants tenus en cage comme de petits oiseaux; » de là, les prêtres se répandaient dans les campagnes, dépouillant les passants et n'épa même les objets renfermés dans sins royaux, et les métaux que con caisses publiques. Lorsqu'on était la moisson, chaque propriétai dans son champ une poignée l'offrait à Tlaloc, avec un breu grain et de copal, gomme préci employait aux encensements de

TLALOCAN, paradis de Tlaloc eaux, suivant la mythologie C'était un séjour frais et agréable daient les âmes de ceux qui noyés, frappés de la foudre, d'hy tumeurs, de blessures et d'autre ainsi que celles des enfants qui ét fiés à Tlaloc. Toutes ces âmes y avec ce dieu, de toutes sortes de p prenaient place à de somptue Elles passaient ensuite dans le c maux d'une espèce inférieure; les âmes de ceux qui étaient en le Mictlan ou l'enfer, animaient insectes et des reptiles.

TLAMACAZQUE, religieux me temps du paganisme. Ils étaient breux avant la conquête, prin dans la ville de Cholula.

TLAZOLTÉOTL, nom sous leq nète de Vénus était adorée par les ou l'appelait encore *Ilcuicatitlan.* une chapelle qui lui était consacr grand Téocalli de Mexico.

TLÉPOLÉMIES, fête que les Rho braient le 24 du mois Gorpieus, er de Tlépolème, fils d'Hercule, qui, fondé des colonies dans l'île, con vaisseaux au siége de Troie. Il y Sarpédon, et son corps ayant ét dans l'île de Rhodes, on lui consacr ment héroïque, et on établit les T en son honneur. Les jeunes garç seuls admis à disputer le prix qui en une couronne de peuplier.

TLIEBSE, dieu protecteur des adoré encore aujourd'hui par siens.

TMOLOS, dieu adoré à Sardes et dans la ville de Tmole. Sa tête sur les médailles de ces deux tait probablement le fondateur de

TNÉBOUAOU, déesse égypti des formes de Neith (Athéné ou

TOA-ITI, dieu inférieur de l'î il avait ses fonctions et ses prê culiers.

TOGUI-OUKOU MEA, dieu d Tonga; il était le protecteur de la voyages. Son nom signifie *hache* insulaires, ne pouvant se procure tre-mer ces instruments précieu conséquemment donné le nom marin, à la protection duquel ils les avantages qu'ils retirent de ce

TOHOUNGA, prêtres des Néo- ils jouissent d'une grande influen palement quand ils sont en même la race des chefs. On les consulte tes les grandes occasions et on a f

Ce n'est qu'avec leur approbation
t la paix ou la guerre. Ils prédisent
expliquent les songes, révèlent le
enfants qui doivent naître, calment
s, apaisent les tempêtes, vendent
s favorables, guérissent les mala-
Tous les Tohoungas ne sont pas
t des imposteurs : plusieurs s'ima-
bonne foi posséder en réalité ces
s et le pouvoir qu'on leur attribue;
se trompent, ce qui arrive souvent,
inquent pas d'en accuser les magi-
l'avarice de la famille, qui n'a pas
toua une offrande assez considéra-
obtenir une réponse véridique. Les
de Tohounga sont héréditaires, et les
rment de bonne heure leurs enfants.
es paraissent d'ailleurs fort tolé-
montrèrent, dès les premiers temps,
grands égards aux missionnaires
, qu'ils appelaient *Tohounga* ou
gata, hommes de Dieu. Ils ne de-
t même pas mieux que de recon-
Dieu des chrétiens et de lui rendre
nages qui lui étaient dus ; mais,
n les pressait de quitter leurs
ils refusaient formellement, en di-
ans doute le Dieu des chrétiens est
il peut suffire aux chrétiens ; mais
il nous faut encore avec lui les
notre patrie. Si nous les délais-
eraient fondre sur nous mille maux,
istres. » Et à l'appui, ils débitaient
s absurdes dans lesquels ils ont une
yance.
houngas sont aussi médecins, et se
le guérir toute espèce de maladie
sant l'Atoua qui s'est emparé du
malade; alors ils ont soin de mon-
amille un lézard ou quelque in-
ls prétendent avoir expulsé de son
leurs enchantements. Dumont-
dit que leur rôle au lit du mori-
moins de le guérir que de surveil-
vance rigoureuse des lois du tapou;
quittent-ils le malade que lors-
parfaitement guéri, ou dûment
Quant aux soins hygiéniques, leur
t le plus général consiste à impo-
lade la diète la plus absolue, à
à l'air et à lui faire boire de l'eau
n certaines localités, on fait, après
n malade, une enquête sévère pour
onduite du médecin, et pour véri-
ucune condition du tapou n'a été
; malheur à l'Esculape si l'affirma-
prouvée, sa tête servirait à apaiser
défunt.
Les Floridiens adoraient sous ce
auvais principe, qu'ils opposaient
ité suprême. Persuadés que cette
puissance ne pouvait leur nuire à
sa bonté naturelle, ils tâchaient
l'autre, qui, disaient-ils, les tour-
ruellement. Toïa ne se faisait pas
es effrayer par des visions, et de
des incisions dans la chair ; il leur
nit de temps en temps, pour les
ui sacrifier des victimes humaines.

Quand il s'agissait de l'apaiser, ils célébraient une grande fête en son honneur. Ils s'assemblaient dans une grande place que les femmes avaient préparée et ornée le jour précédent ; lorsque tout le monde s'était rangé en cercle, trois jouanas ou prêtres, peints de diverses couleurs depuis les pieds jusqu'à la tête, venaient au milieu de l'assemblée avec des tambours, au son desquels ils dansaient et chantaient, en faisant des gestes et des contorsions extraordinaires. Les assistants répondaient en chœur au chant des prêtres, qui après avoir fait trois ou quatre tours de danse, quittaient brusquement la partie et s'enfuyaient dans les bois, pour consulter Toïa. Cette fuite mystérieuse interrompait la cérémonie ; mais les femmes la continuaient tout le jour par des pleurs et des hurlements. Elles pratiquaient aux bras de leurs filles des taillades et des incisions avec des écailles de moules, et jetaient en l'air, comme un hommage dû à Toïa, le sang qui découlait de ces plaies, en invoquant trois fois ce dieu. Deux jours après, les jouanas revenaient des bois, rapportant la réponse de Toïa, et dansaient à la même place qu'ils avaient quittée si brusquement. La danse finissait par un repas, assaisonné d'un appétit aiguisé par trois jours d'abstinence, car ces peuples étaient persuadés que la divinité se manifestait plus pleinement à ceux qui jeûnaient, et que le cerveau n'étant pas exposé aux vapeurs de la digestion, recevait plus facilement les inspirations de l'enthousiasme.

TOINGA, baptême que les Néo-Zélandais confèrent aux petits enfants. Cinq jours après la naissance de l'enfant, la mère, assistée de ses amies et de ses parentes, le dépose sur une natte soutenue par deux monceaux de bois ou de sable. Toutes les femmes, l'une après l'autre, trempent une branche dans un vase rempli d'eau et en aspergent l'enfant au front. C'est en ce moment qu'on lui impose un nom ; or le nom est une affaire sacrée pour ces peuples, et, à leurs yeux, il fait en quelque sorte partie d'eux-mêmes. Voici les paroles sacramentelles recueillies par Dumont-d'Urville : *Takou taama—I toi hia! — Ki te parawa — Kia didi, — Kia ngoui hia ! — Ko te tama — Nei kani — O tou. — Ko tinga na, — Hia ou owe! — Ka waka te ka. — Te kani hia ou we!* En voici la traduction approximative que d'Urville obtint avec grande peine ; il doute surtout de celle des quatre dernières périodes : « Que mon enfant soit baptisé ! comme la baleine puisse-t-il être furieux, puisse-t-il être menaçant ! Qu'à cet enfant la nourriture soit fournie par l'Atoua mon père. Puisse-t-il se bien porter, être content ! Puisse-t-il recevoir sa nourriture, quand ses os seront relevés ! » Ailleurs c'est un taoura, ou prêtre, qui confère le baptême.

TOISON D'OR, ordre de chevalerie institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pendant les solennités de son mariage avec Isabelle de Portugal, qui fut célébré à Bruges en 1429. Quelques-uns disent que la dé-

nomination de l'ordre fait allusion à la toison de Gédéon, représentée en effet sur les tapisseries de son palais; d'autres veulent qu'elle rappelle la toison d'or de Jason; d'autres enfin lui donnent une origine honteuse. Cet ordre fut d'abord composé de vingt-quatre chevaliers, nobles de nom et sans reproche; dans la suite le nombre en fut fixé à cinquante-un par l'empereur Charles V, et depuis Philippe II, le chef de l'ordre a la faculté de l'augmenter autant qu'il lui plaît. Les statuts contiennent soixante-six articles auxquels on a fait dans la suite plusieurs changements. L'habit de l'ordre est un chaperon et un manteau de velours cramoisi, doublé de satin blanc, et bordé d'une broderie d'or. Le collier consiste en une chaîne d'or composée de fusils en sautoir et de pierres à fusil jetant des flammes; ce collier supporte un mouton ou toison d'or. Cet ordre a obtenu plusieurs grands priviléges des papes et des rois d'Espagne. Léon X accorda au chancelier le pouvoir d'absoudre les chevaliers et les officiers, et de les dispenser de leurs vœux. Il leur permit de manger des œufs et du lait en carême, de faire dire la messe dans leurs chapelles particulières, etc. Les rois leur accordèrent le pas devant toutes sortes de personnes, à l'exception des princes du sang et des têtes couronnées. Philippe IV leur permit de se couvrir en présence du roi. Cet ordre n'est maintenant qu'une distinction purement honorifique, accordée à des princes ou de grands personnages par le roi d'Espagne et par l'empereur d'Autriche.

TOKOUAIATOUA, nom du sentier qui mène à l'empire de la mort, selon la croyance des Néo-Zélandais; les âmes qui sortent de ce monde sont obligées de passer par ce chemin pour se rendre au Reinga (l'enfer).

TOLA, esprits redoutés par les Hindous qui habitent les montagnes de Kamaon. Les Tolas sont les âmes des adultes mâles qui sont décédés sans avoir été mariés. On prétend que les esprits de cet ordre sont méprisés par les autres; c'est pourquoi on ne les voit que dans les lieux sauvages et déserts.

TOMBEAUX. La plupart des peuples tant anciens que modernes ont entouré les tombeaux de vénération et de respect; quelques-uns les ont considérés comme des asiles inviolables, plusieurs en ont fait l'objet d'un culte religieux.

1° Dans les temps primitifs, on ne s'était point encore avisé d'environner d'orgueil et de faste la dernière demeure des morts; mais chaque famille avait son tombeau, qui était ordinairement une grotte ou caverne naturelle, rarement une crypte artificielle; à défaut de l'une et de l'autre, on enterrait le défunt dans un champ, dans un massif de pierres, ou bien ce massif était élevé sur le lieu de la sépulture. Mais on attachait une extrême importance à avoir un tombeau à soi, qui était sous la sauvegarde de toute la famille.

Nous lisons dans la Genèse qu'Abraham, bien que fort riche en troupeaux, ne possédait pas un pouce de terre dans le Chanaan où il demeurait. Il sentit d[...] cette privation à la mort de Sara, sa Il s'adressa alors aux Héthéens, h d'Hébron, et leur dit : « Je suis pari comme voyageur et en qualité ger; donnez-moi le droit de poss tombeau au milieu de vous, afin qu sevelisse ma morte. » Les Héthéen pondirent : « Mon seigneur, écout vous êtes parmi nous un personn considéré; enterrez votre morte dan distingué de nos sépulcres; nul d'er ne vous refusera son tombeau pour la personne qui vous est morte. Abraham, qui avait à cœur de pos tombeau en propriété, se prostern les Héthéens et leur dit : « Si vous tez que j'enterre ma morte au n vous, intercédez pour moi auprès d fils de Seor, afin qu'il me cède la double qui est à l'extrémité de son et qu'il me la donne pour le pri vaut, en sorte que je puisse y fair beau. » Ephron, qui était là prés Abraham : « Mon seigneur, écoute vous donne non-seulement la cave encore le champ y attenant; et je fais le don en présence des enfants peuple; vous pouvez dès à présent rez votre morte. — Non, reprit Abr n'en sera pas ainsi; mais je vous l'argent du champ et ce ne sera qu' j'y enterrerai ma défunte. » Ils co alors de 400 sicles d'argent; Abraha légalement propriétaire du champ caverne, et il y enterra Sara. Cett était double, c'est-à-dire composé salles. Il y fut enterré lui-même, a saac son fils, et Jacob son petit-fils nier était cependant en Egypte, m commanda à ses enfants de le tra Hébron après sa mort; et ils acc religieusement sa dernière volonté. femme d'Isaac, et Lia, femme de J rent également ensevelies.

2° Les Juifs paraissent avoir longtemps l'usage d'ensevelir les m des cavernes, au moins quand il s' personnes distinguées. Le tombea devait être une grotte, puisque, da ment de crainte, on y jeta le cad mort qu'on portait plus loin. Les des rois de Juda étaient aussi d et on montre encore aujourd'hui geurs des cavernes creusées dans avec un soin et un art qui font l' des étrangers. Le sépulcre du Sau dans un rocher creusé exprès par pour lui-même, et où personne mais été mis, enfin celui de Laz être également dans un rocher, était fermé d'une pierre, et que étant ôtée, Lazare en sortit.

Ces tombeaux étaient quelquefo villes, comme ceux des rois de étaient dans Jérusalem. Quelquef terrait les corps dans les jardins la ville. Les sépultures commune

cimetières étaient hors de la ville,
avait ordinairement de plusieurs
s uns étaient pour les bourgeois de
où chaque famille avait sa place
d'autres, pour les Juifs étrangers;
our les Gentils, qu'on n'enterrait
es Hébreux. On avait soin de ne
er dans les grands chemins, de
n ne se souillât en marchant par-
ais rien n'empêchait de placer les
près des chemins, surtout lors-
ent distingués de manière à ce
pût se méprendre. C'est sans doute
raison qu'on les blanchissait, dit-
s ans au mois de février. Le Sau-
s l'Evangile, fait allusion à cet
qu'il dit que les Pharisiens sont
res blanchis, qui paraissent propres
, et qui au dedans sont pleins d'os-
t de pourriture. Ailleurs il les
des tombeaux cachés et inconnus,
ls on n'a rien mis pour les faire
e, et qui souillent les passants,
ls s'en aperçoivent. Les Juifs,
peuples les plus anciens, ne met-
les tombeaux ni noms, ni épita-
age des épitaphes ne s'est intro-
les Juifs modernes que dans le
e. Ceux-ci ont un fort grand res-
les tombeaux : ils enseignent
point permis de les traverser, en
passer un aqueduc ou un grand
i d'aller y faire du bois, ni d'y
ître des troupeaux, ni d'enterrer
sonnes l'une sur l'autre dans la
se, même après un long temps. Ils
dévotion de bâtir des synagogues
x de prière près des tombeaux des
les grands hommes de leur nation.
e synagogue près des tombeaux
, de Zacharie, de Mardochée et
Ils vont aussi prier auprès de ces
et sont persuadés, comme les ca-
de l'efficacité des prières et de
ion des saints.
ise chrétienne a toujours montré
eux et une tendre sollicitude à l'é-
restes mortels de ses enfants, sur-
ux qui l'avaient édifiée par leur
cience ou leurs bonnes œuvres. On
ait avec honneur; on élevait sur
uilles un modeste tombeau sur le-
ravait leur nom, et des symboles
pour les distinguer des sépulcres
les; on les entourait d'une reli-
ération qui ne se bornait point à
ion de ceux qui avaient connu ces
sonnages, mais qui se perpétuait
iècles suivants; et lorsque la tombe
fert des injures du temps, on la ré-
à grands frais; ou bien on relevait
les précieuses reliques et on les
it dans un oratoire ou une église;
ois même il arrivait qu'un temple
truit tout exprès pour les recevoir.
ient surtout les corps des martyrs de
l'autre sexe qui étaient entourés
t et de la vénération la plus pro-
ur tombeau devenait un autel, sur lequel on offrait les saints mystères; et leurs restes étaient considérés comme les objets les plus sacrés dans la religion après le corps et le sang de Jésus-Christ, le roi des martyrs. De là il est passé en coutume, dans l'Eglise catholique, de ne jamais consacrer un autel sans y mettre quelque portion des reliques des saints. Les catacombes de Rome fournissent une mine inépuisable de ces précieux débris; car lorsque le nombre des martyrs était beaucoup trop grand pour faire un autel de la tombe de chacun d'eux, on les rangeait par ordre dans des cimetières particuliers, dans des cryptes, ou dans les catacombes; on recueillait, s'il y avait lieu, leurs membres épars, et même jusqu'aux moindres parcelles de leur sang, que les femmes chrétiennes allaient éponger, au péril de leur vie, dans le lieu du supplice. Ce soin touchant témoignait en même temps, et du respect qu'on portait aux martyrs, et de la foi en la résurrection future. Bien plus, tout ce qui leur avait appartenu étant considéré comme sacré, on renfermait dans leur tombeau les instruments de supplice qui avaient consommé leur martyre, lorsqu'ils avaient été abandonnés par les bourreaux, ou qu'on réussissait à se les procurer autrement. C'est à ces vases de sang et à ces instruments de supplices, joints aux inscriptions gravées sur la pierre qu'on reconnaît les tombeaux des martyrs, dans les *soixante cimetières* qui environnent la Rome moderne, et dans les catacombes dont quelques-unes ont plusieurs milles en étendue. *Voy.* CATACOMBES

4° Il n'y a pas eu assurément, dans toute l'antiquité, de peuple qui ait témoigné plus de soin et de respect pour les tombeaux et les dépouilles des hommes que les Egyptiens. Tous ceux qui mouraient, grands et petits, riches ou pauvres, rois ou mendiants, étaient embaumés, non pas, il est vrai, avec le même soin et les mêmes substances, mais cependant avec des procédés également inaltérables. Ces corps étaient ensuite renfermés dans des cavernes. Quant aux rois et aux grands personnages, ils faisaient tailler dans le roc vif, et à grands frais, des cryptes où leurs cendres pussent reposer en paix après leur mort. On représentait sur les parvis, à l'aide de la peinture et de la sculpture, les principaux événements de la vie du personnage, ou des légendes mythologiques; puis, lorsque le corps embaumé y avait été transporté, la porte en était murée avec soin, et quelquefois fort artistement dissimulée. Voici ce que dit Champollion le Jeune sur les tombeaux des rois dans la vallée de Biban-el-Molouk : « On n'a suivi aucun ordre, ni de dynastie, ni de succession, dans le choix de l'emplacement des diverses tombes royales : chacun a fait creuser la sienne sur le point où il croyait rencontrer une veine de pierre convenable à sa sépulture et à l'immensité de l'excavation projetée. Il est difficile de se défendre d'une certaine surprise lorsque, après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou

corridors, couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Egyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie dans un énorme sarcophage de granit. La vue de ces tombeaux donne seule une idée exacte de l'étendue de ces excavations et du travail immense qu'elles ont coûté pour les exécuter au pic et au ciseau. Les vallées sont presque toutes encombrées de collines formées par les petits éclats de pierre provenant des effrayants travaux exécutés dans le sein de la montagne. Plusieurs mois m'ont à peine suffi pour rédiger une notice un peu détaillée des innombrables bas-reliefs que ces tombeaux renferment et pour copier les inscriptions les plus intéressantes. »

Les momies des simples particuliers étaient déposées dans le tombeau de la famille, ou, si elle n'en avait pas, dans le tombeau public. « Dans la haute Egypte, dit M. Champollion-Figeac, ces tombeaux étaient creusés dans le flanc de la montagne Libyque; on y retrouve encore de ces catacombes générales où les momies sont déposées, symétriquement arrangées en chantier, et leur nombre est encore incroyable, malgré les ravages commis par les Arabes qui viennent habiter ces tombeaux, et qui, de temps immémorial, se servent de ces momies pour les besoins du ménage, combustible plus économique que le bois à brûler qui manque dans ce pays. Dans la Basse Egypte, le sol est foré de puits très-profonds, qui conduisent à des chambres creusées dans le roc, et où la population de la Basse Egypte déposait ses morts; l'orifice du puits était ensuite soigneusement bouché, afin de le préserver des suites de l'inondation..... Les grands personnages de l'ordre sacerdotal, les princes, les rois et les reines, étaient déposés dans de riches sarcophages en granit ou en basalte, ornés sur toutes leurs faces, intérieures et extérieures, de scènes religieuses analogues à celles du rituel. On peut voir au musée du Louvre le sarcophage, en granit rose, du roi Rhamsès-Meïamoun, le chef de la dix-neuvième dynastie égyptienne, qui régnait au XV[e] siècle avant l'ère chrétienne. Cette couche funèbre du Pharaon est creusée dans un seul morceau de granit rose de 15 pieds de long, sur 8 de hauteur et 6 de largeur. »

Cependant les monarques n'étaient pas toujours ensevelis dans des cryptes taillées dans le roc; il est avéré maintenant et reconnu par les savants, que les pyramides ne sont autre chose que des tombes royales, où ceux qui les ont fait construire reposent au centre de ces masses énormes. Quelques-unes ont été ouvertes et profanées, et les sarcophages que l'on y voit encore sont un témoignage authentique de leur ancienne destination. Si l'aspect seul des p frappé d'un étonnement profond générations jusqu'à nos jours, o tout à fait confondu lorsqu'on p l'intérieur; car on aboutit aux s raires par d'immenses couloirs de quatre pouces en carré, pratiqué rizontalement, tantôt en montant cendant, tandis que le sarcoph dans la salle principale est d'un sept à huit pieds de longueur su large et autant de hauteur; il a être placé avant que la pyramide verte. Mais ce qui confond absolu gination, c'est le travail de géant mées en même temps, auquel il vrer, pour boucher dans toute le ces nouveaux conduits au moy de pierres taillées qui les fermai quement. Il a fallu un travail p prodigieux pour les violateurs d tures, qui ont su trouver le s canaux parfaitement obturés, et maient plus qu'une seule mass la pyramide. On ne lit qu'avec terreur la description de ces de travaux donnée par M. Maillet, dans les Lettres de Savary sur l'

5° Les Romains avaient trois tombeaux : le sépulcre, le mon cénotaphe.

Le sépulcre était le tombeau o l'on avait déposé le corps entier

Le monument offrait aux ye chose de plus magnifique que le pulcre; c'était l'édifice construi server la mémoire d'une person lennité funèbre. On pouvait érig monuments en l'honneur d'une mais on ne pouvait avoir qu'u beau.

Lorsque, après avoir construit on y célébrait les funérailles av pareil ordinaire, sans mettre n corps du mort dans le tombeau, *cénotaphe*, c'est-à-dire tombeau des cénotaphes vint de l'opini mains, qui croyaient que les â dont les corps n'étaient point e raient pendant un siècle le long de l'enfer, sans pouvoir pass Champs Elysées. On élevait do beau de gazon, ce qui s'appelait *bœ*. Après cela on pratiquait les monies que si le corps eût été p ainsi que Virgile, dans l'Enéide à Charon l'âme de Déiphobus, q ne lui eût dressé qu'un cénota dans la Vie de l'empereur Claud cénotaphes des tombeaux honor qu'on mettait dessus ces mots : ou *memoria;* au lieu que sur l où reposaient les cendres, on g tres. *D. M. S.*, pour montrer q dédiés aux dieux mânes.

Non-seulement la place occ tombeau était religieuse, il y ava espace aux environs qui était de ainsi que le chemin par lequel

e que nous apprenons d'une infiriptions anciennes. On y voit space où le tombeau était élevé, icore *iter*, *aditus* et *ambitus*, qui, lépendance du tombeau, jouisnême privilége. S'il arrivait que eût osé emporter les matériaux au, comme des colonnes ou des arbre, pour les employer à des fanes, la loi le condamnait à dix it d'or, applicables au trésor puplus, son édifice était confisqué profit du fisc. La loi n'exceptait ulcres et les tombeaux des enneque les Romains ne les regarcomme saints et religieux.

ent quelquefois leurs tombeaux tes de laine et de festons de fleurs; ient surtout soin d'y faire graver nts qui servissent à les distinle des figures d'animaux, des troires, des emblèmes caractéristiinstruments, en un mot tout ce marquer le mérite, le rang ou la lu défunt.

les tombes des Mahométans sont couvertes de terre et élevées auol, pour empêcher que personne et ne foule aux pieds les corps ians. Il n'y a ni plaque de marin monument sur la fosse même; que des fleurs ou des boules de de buis, etc. Celles du peuple ne que deux socles de pierres plates plantées verticalement aux deux de la fosse. Les tombeaux des s distingués ont ces socles en celui qui est du côté de la tête é d'un turban de même matière. des femmes se reconnaissent à deux socles sont terminés en lit sur les uns et sur les autres ies gravées en caractères d'or : ntiennent communément que le unt, sa condition, le jour de son e invitation à réciter le *Fatiha*. Il i en distiques, en quatrains et en s ou moins considérables. Les ent la caducité du monde, la durnité, et contiennent des vœux cité éternelle du mort. Elles sont ces termes : « Que l'Eternel daiper son âme dans un nuage de et d'allégresse, et couvrir son l'éclat d'une lumière permas autres représentent la mort terme des misères de l'homme vie passagère et fugitive, féliciit de son bonheur, et comparent in rossignol du paradis. D'autres es vertus, de son attachement à et exhortent les passants à prier s de son âme, afin de mieux méir du jugement, l'intercession du iprès de Dieu. Quelquefois elles it qu'en ce distique en langue

a baki deyil fenadir;
bana issé yarin sona dir.

« Ce monde est caduc, il n'est pas durable; aujourd'hui pour moi, demain pour toi. » Les tombeaux des grands seigneurs, des princes et des sultans, sont beaucoup plus distingués; et bien que la religion musulmane paraisse désapprouver toute espèce de faste pour les monuments funéraires, on voit dans la Turquie, dans la Perse, dans les Indes et ailleurs, des mausolées d'une grande beauté, et dont l'architecture et la magnificence surpassent tout ce qu'on imagine en grandeur et en magnificence. Ceux des personnages considérés comme saints sont des espèces d'oratoires, et le but de pèlerinages très-fréquentés, surtout parmi les Schiites et les autres sectes dissidentes.

7° Les Indiens qui brûlent les corps des défunts ne leur érigent point communément de tombeaux; mais ceux qui les inhument leur en élèvent quelquefois, surtout quand ce sont de grands personnages. C'est le cas dans lequel se trouvent la plupart des réformateurs ou fondateurs de religion de l'Inde moderne. Leurs tombeaux sont des espèces de temples auxquels tous ceux qui adhèrent au système religieux qu'ils ont fondé viennent en pèlerinage de toutes les contrées de l'Hindoustan. Mais nous ne chercherons pas à les décrire, car il n'y a aucune forme régulière prescrite pour leur érection, et chaque secte suit en cela son goût, ses caprices ou ses coutumes particulières.

8° Les tombeaux des Chinois sont ordinairement situés sur les collines, à quelque distance des villes; ils sont environnés de murailles et plantés à l'entour de pins et de cyprès, qui deviennent des arbres sacrés. Les grands et les mandarins se distinguent par la magnificence de leurs tombeaux, dont la hauteur est quelquefois de douze pieds, et le diamètre de huit ou dix. Vis-à-vis on voit une dalle de marbre blanc, sur laquelle on place une cassolette, deux vases et deux candélabres également en marbre. De chaque côté sont rangés, dans des attitudes respectueuses, des figures d'hommes et d'animaux. On construit auprès de ces tombeaux des appartements où logent les parents du défunt pendant plusieurs mois après les funérailles. Ces terrains sont achetés fort cher, surtout lorsqu'ils sont vendus par les bonzes. Les tombeaux des gens du commun ne consistent guère que dans un amas de chaume ou de terre, élevé au-dessus du cercueil, en forme de pyramide, à la hauteur de cinq à six pieds. Les Chinois visitent souvent les tombes de leurs parents. La famille, présidée par le chef, se réunit en cercle sur les dalles, la face tournée vers l'ouverture du tombeau, et là, elle récite des prières ou se livre à de graves entretiens sur les mérites du défunt et sur les regrets qui ont suivi sa perte.

Dans une tragédie chinoise, intitulée *l'Héritier dans la vieillesse*, on trouve ce passage curieux, qui met en action le culte des tombeaux. Le théâtre représente un cimetière.

La scène se passe entre Lieou-tsong-chen, riche vieillard, et Li-chi, sa femme.

Lieou. Le Tsing-ming commence aujourd'hui, et nous venons visiter les tombeaux de nos pères. Femme, notre fille et son mari ne sont-ils pas partis avant nous?

Li-chi. Ils nous ont précédés depuis longtemps. Déjà la tente doit être dressée, les moutons doivent être tués; les gâteaux et les jambons, toutes les offrandes sont sans doute préparées, et le vin est chauffé. Les ombres de nos ancêtres et de nos parents n'attendent plus que nous. Nous allons brûler le papier parfumé, et nous mangerons ensuite le reste de nos offrandes.

Lieou. Je crains que nos enfants ne soient pas encore ici.

Li-chi. Je vous répète qu'ils sont partis avant nous.

Lieou. Mais croyez-vous qu'ils soient en effet arrivés?

Li-chi. Depuis longtemps, sans doute.

Lieou. Marchons donc.... Ah! ne vous apercevez-vous pas que, dans la vivacité de notre conversation, nous avons déjà dépassé les tombeaux? Les voilà certainement; approchons-nous.

Li-chi. C'est vrai; il faut revenir sur nos pas.

Lieou. Nous y voici. Mais je n'aperçois aucune tente; je ne vois ni moutons, ni gâteaux, ni vin; aucune offrande n'est prête. Ah! quel sera donc le sort des ombres de nos pères?

Li-chi. Je crains que nos enfants ne se soient arrêtés en chemin.

Lieou. Femme, autrefois vous n'auriez pas été si confiante.

Li-chi. En vérité, ils m'ont bien trompée.

Lieou. Hélas! l'aspect de ces tombeaux est fait pour affliger. Voyez les épines et les ronces sortir de ces murs de briques et de terre, couvrir les cercueils, et envahir le lieu des offrandes. Où sont les arbres *lo-yang* et *pé-yang?* Mais il me semble que quelqu'un a visité récemment cet endroit; qui peut y être venu? Femme, puisque nos enfants ne sont point arrivés, commençons nos adorations sans eux.

Li-chi. Vous avez raison; nous autres vieilles gens, commençons en les attendant.

Lieou. Tournez-vous d'abord de ce côté.

Li-chi. Qui sont ceux qui reposent ici?

Lieou. Les parents de mon père.

Lichi. Parents du père de mon époux, versez sur notre famille votre influence favorable. Parents du père de mon époux, puissiez-vous bientôt monter dans les célestes demeures!

Lieou. Passons à ceux-ci maintenant.

Li-chi. Qui est enterré là?

Lieou. Mes propres parents.

Lichi. Parents de mon époux, votre vie étant terminée, soyez immortels après votre mort.

Lieou. Par ici à présent.

Li-chi. A qui appartiennent ces tombeaux?

Lieou. A mon frère et à sa femm
et à la mère d'Yn-sun.

Li-chi. Quoi! c'est là qu'ils son
C'est à tort que vous m'ordonnez
hommage à des inférieurs; je su
dessus d'eux pour faire les ob
leur tombe.

Lieou. Pendant leur vie, sans
étaient au-dessous de vous; mais
ils n'existent plus. Ah! dites
Votre vie étant terminée, soye
après votre mort. Pour l'amour
femme, prononcez cette formule

Li-chi. O vous, les deux plus
branche des Lieou, prêtez-moi
fond de vos sépultures....

Lieou. Aurez-vous bientôt fini

Li-chi. A peine ai-je eu le te
la bouche.

Lieou. Femme, où serons-n
nous-mêmes dans quelques ann

Li-chi. J'ai fait choix d'une
sommet de cette colline. Voye
arbres qui l'ombragent comme
rasols. C'est là que nous repo
cent ans d'ici.

Lieou. Je crains que nous n
être enterrés là.

Li-chi. Pourquoi donc?

Lieou. Je vous dis que cela n
pas. C'est ici qu'on nous mettra.

Li-chi. Ici? mais c'est un endr
bas et triste; je n'y consentirai j
non, c'est là-haut, vous dis-je.

Lieou. Hélas! nous sommes s
deux colonnes ruinées, et nous
fils, ni petits-fils pour nous sou
cent ans d'ici, lorsque nos corps
fondément ensevelis, en vain no
ront-elles convenablement orie
n'en reposerons pas moins dan
désolation. Au temps des oblati
le 15 du mois), qui est-ce qui
yeux en pleurs, orner nos sépu
pier doré, et brûler de l'encens e
neur? Femme, c'est parce que n
point de fils que nous ne pourr
enterrés où vous le dites.

9° Les Malais de condition,
radjas, sont inhumés dans des
montés d'une tombe en forme
sur l'un des côtés du monum
une inscription indiquant les e
qualités du défunt. La tombe
d'une palissade, et ombragée de
gantesques. Les plantes rampan
le long des troncs et couvrent q
monument d'un réseau de ver
tiles, sûrs de ne pas être troul
solitudes, s'y réfugient et semb
les dépouilles mortelles contre
nation. Un Malais passe rareme
tombeau sans s'arrêter pour cuei
et les déposer sur la terre, ou
l'arbre qui la couvre de ses ra

10° Pour les tombeaux dans
Mer du Sud, *voy.* Moraï. *Voy.*
tière.

TOMIES (de τομὴ, *action de c*

par les Grecs pour la ratification solennelles. On prêtait serment ties génitales de la victime, que ires avaient coupées exprès. On ssi le nom de *tomies* aux victimes es, et les victimaires ou sacrifica- cevaient le nom de *tomares*.

CIHUA, la Cérès des Mexicains; épouse de Tonacateuctli; son nom lle qui nourrit les hommes. On encore *Tonantzin*, notre mère; éesse du maïs; *Tzinteotl*, déesse . « Les Totonaques, qui avaient te la mythologie toltèque et aztè- M. de Humboldt, distinguaient race différente les divinités qui culte sanguinaire, et la déesse s, qui ne demande que des of- fleurs et de fruits, des gerbes de s oiseaux qui se nourrissent des cette plante utile aux hommes. étie ancienne faisait espérer à ce e réforme bienfaisante dans les s religieuses: cette prophétie por- nteotl, qui est identique avec la Lakchmi des Hindous, et que les de même que les Arcadiens, dé- ous le nom de la grande déesse primitive (*Tzinteotl*), triompherait la férocité des autres dieux, et rifices humains feraient place aux nnocentes des prémices des mois- leurs, M. de Humboldt traduit le nacacihua par *la femme de notre* st l'Eve mexicaine. *Voy.* CIHUA-

TEUCTLI, un des dieux des Mexi- x de Tonacacihua.

TZIN, c'est-à-dire *notre mère;* Mexicains; la même que Tonaca- avait un temple sur la colline de où s'élève maintenant le riche de Notre-Dame de Guadalupe, but inage très-fréquenté.

UH, dieu du Soleil chez les Mexi- vait une chapelle dans le grand Mexico. Sur un monument astro- n relief, il est représenté ouvrant bouche armée de dents. Cette bou- e, cette langue qui en sort, rap- ivant M. de Humboldt, la figure inité indienne, celle de Kala, *le* près un passage du Bhagavat-Guita, gloutit les mondes, ouvrant une nflammée, armée d'une rangée de ibles, et montrant une langue Tonatiuh, placé dans ce calendrier des signes du jour, mesurant l'an- s *quatre mouvements* des solstices inoxes, est en effet le véritable u temps.

S, fête célébrée à Argos, au rap- énée. Elle consistait à rapporter pompe la statue de Junon, déro- es Tyrrhéniens, mais abandonnée r eux sur le rivage, parce qu'elle ue tout à coup trop pesante pour portée plus loin. La statue était environnée de liens tendus (τόνος, *tension*), d'où la fête prit son nom.

TONG, esprit ou mauvais génie qui passe, chez les Chinois, pour tuer les hommes.

TONG-WAKON, le plus grand des dieux adorés par les Nadowessis, peuple de l'Amérique septentrionale.

TON-MIN, doctrine exotérique du bouddhisme, ainsi nommée par opposition au *Tse-min* ou doctrine isotérique. La première est presque la seule adoptée dans le Tibet; et on y regarde l'Indien Kamalashila comme son fondateur, ou au moins comme son principal propagateur, parce qu'il la soutint contre les tentatives du bonze chinois qui voulait y importer la doctrine intérieure ou mystique.

TONNERRE. Ce phénomène a été adoré comme un dieu. Procope dit que les Slavons et les Attes le regardaient comme le premier des dieux. Chez les Péruviens, il était le troisième. Les Chinois et les Japonais vénèrent le génie du tonnerre. Les Pottowatomis croient que le tonnerre est la voix de certains êtres vivants. Quelques-uns pensent que ces êtres ressemblent à des hommes, d'autres qu'ils ont la forme d'oiseaux. Toutes les fois qu'il tonne, ils brûlent du tabac qu'ils offrent en sacrifice au tonnerre.

TONSURE, cérémonie par laquelle un laïque est reçu membre du corps ecclésiastique. Il n'est rigoureusement exigé, pour recevoir la tonsure, que d'avoir été baptisé et confirmé, de connaître les principales vérités de la religion et de savoir lire et écrire, d'où il résulte qu'on peut la donner à des enfants; cependant le minimum de l'âge est fixé à 14 ans dans beaucoup de diocèses. Celui qui doit ainsi entrer dans l'état ecclésiastique se présente devant l'évêque, en soutane noire, avec un surplis sur le bras gauche et un cierge allumé dans la main droite. L'évêque lui coupe les cheveux en cinq endroits sur la tête, pendant que le récipiendaire récite ces paroles du psaume: *Le Seigneur est la portion de mon héritage*, etc. Il le revêt ensuite du surplis; ces cérémonies sont précédées et accompagnées de prières propres à la circonstance. Dès lors le nouveau clerc passe sous la juridiction de l'Eglise, et il a droit à tous ses privilèges. Celui qui est tonsuré doit porter habituellement la soutane noire et la tonsure, c'est-à-dire avoir le sommet de la tête rasé. Dans le chœur, il est revêtu en outre du surplis. La tonsure des moines consiste à avoir la tête entièrement rasée; dans quelques ordres on leur conserve une étroite couronne de cheveux autour de la tête.

TONTO, esprits ou génies des anciens Lapons. C'étaient eux qui inspiraient les magiciens et qui les initiaient à l'art runique; à cet effet ils leur apparaissaient dans le sommeil, ou bien pendant qu'ils marchaient seuls dans les champs. Un jeune homme qui se disposait à entrer dans le corps des magiciens avait de fréquents entretiens avec le Tonto; ces apparitions redoublaient encore une fois que le candidat

avait été reçu solennellement. Le Tonto était toujours prêt à l'assister, et même, au besoin, les magiciens pouvaient en faire venir plusieurs. Ces esprits, au dire des devins, apparaissaient le plus souvent sous la forme et l'habit d'un jeune Lapon, et plus rarement sous l'habit et la forme d'un vieillard ou d'une femme.

TONTTU, esprit domestique des anciens Finnois, le même que le Tonto des Lapons. Il présidait en général à toute la maison et à l'économie domestique.

TOPAN, dieu du tonnerre chez les Japonais. Il est figuré sur un autel d'airain représentant une nuée; il est armé, avec un casque couronné sur la tête et une massue à la main. Quand il est en courroux, il voltige dans les airs, brandit sa massue et excite de violents orages. Alors le prêtre, pour l'apaiser, se couvre la tête de feuilles d'arbres sur lesquelles la foudre n'a point de prise, et lui offre des poissons en sacrifice. Lorsque les hommes furent venus à un tel point de perversité, qu'ils se moquaient du tonnerre, de l'arc-en-ciel et du maître des dieux, ce fut Topan qui, par son ordre, prépara les foudres afin d'embraser l'univers. Cet ordre fut exécuté, et tout périt, excepté la famille d'un seul homme. Les dieux aimaient tant cette famille, qu'ils allaient souvent loger chez elle, assurés d'y être toujours reçus avec respect. Le maître des dieux, touché de leur piété, recommença à aimer l'homme, en prit un soin particulier, et l'enferma dans u e fosse, qu'il boucha avec une coquille, pour empêcher l'eau d'y pénétrer.

TO-PE-KON, dieu des Chinois de Batavia, qui lui ont élevé un temple à Anjol, près de cette ville. C'est lui qui est le gouverneur de la terre. On célèbre sa fête le huitième jour du quatrième mois. Ce dieu, ainsi que toutes les divinités secondaires des Chinois établis dans cette contrée, et les dieux des Tartares, a le visage couleur de feu, le regard affreux, et la langue hors de la bouche.

TOPILZIN, grand prêtre des Mexicains; il portait sur la tête une couronne de belles plumes de plusieurs couleurs, aux oreilles des pendants d'or enrichis d'émeraudes, et dans le milieu de la lèvre un petit tuyau bleu, semblable à celui que portait le dieu Tescatlipuca. Il était revêtu d'une robe ou plutôt d'une mante écarlate, et avait le visage enduit d'un noir fort épais. C'était lui qui, dans les sacrifices, avait le privilége d'ouvrir le sein des victimes humaines que les Mexicains offraient à leurs dieux; il s'acquittait de cette fonction au moyen d'un couteau de pierre fort large et très-aigu.

Aussitôt que les captifs destinés à être immolés étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre; un prêtre lui mettait un collier au cou, quatre autres la tenaient par les pieds et les mains. Alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac, et lui ouvrait le sein, il en arrachait le cœur, qu'il présentait tou au soleil; après quoi se tournant v de Huitzilopochtli, il lui en frotta en prononçant des formules mys Puis on précipitait le cadavre d bas de l'escalier, où il était recueill qui l'avaient pris à la guerre; ceux tageaient avec leurs amis et le m solennellement. Tous les captifs de sacrifice recevaient le même trait certaines fêtes leur nombre se ı 5000; il y avait même, à Mexico, d nités qui coûtaient la vie à plus (prisonniers. Si l'on mettait trop d' entre les guerres, le topilzin pı plaintes des dieux à l'empereur, e présentait qu'ils mouraient de faim. on donnait avis à tous les cacique: dieux demandaient à manger. Tou tion prenait les armes, et le peuple d province commençait à faire des ir sur le pays ennemi, pour assouvi tendue faim des dieux, et la barb réelle de ses ministres.

TOQUEILLADE. Les Européens dent dans l'Hindoustan appellent *to* le privilége prétendu qu'ont certain: d'affecter, par leurs regards, les obj fixent, et de déterminer ces objets difier à leur gré. Mais chacun de ciers n'atteint pas tous les objets in ment avec sa vue. Les uns, par tuent les poules en les regardant, rendent les gens malades, d'autres en mouvement telle ou telle passio rent subitement la colère ou la j la gaîté ou la tristesse. Enfin, il y d'un coup d'œil renversent les arbı maisons. Les Hindous, pour pré effets de la toqueillade, suspen amulettes au cou de leurs enfant animaux. Ces amulettes sont d'a laiton, d'or ou d'argent; elles sont p ses, de forme triangulaire, et cha figures d'idoles. Leur vertu consiste l'œil du sorcier et à lui ôter la fa regarder au delà. Afin de garantir les les jardins, les maisons, de la fu fluence de la toqueillade, on place piques des vases de terre blanchis la chaux et mouchetés de taches noi Aratti, Œillade, n° 4.

TOQUICHEN ou *le Grand To* Araucans, peuplades indépendantes reconnaissent sous ce nom, qui e celui de leur chef militaire, un gra qui gouverne le monde. Ils lui don ministres inférieurs, chargés des p tails d'administration, tels que les les vents, les tempêtes, la pluie et temps. Ils admettent aussi un mauva qu'ils appellent *Guécubu* ou *Gualich* fait un malin plaisir de troubler l' de molester le grand Toqui. Leurs di férieurs sont mâles et femelles; mai melles sont toujours vierges. Les A n'entretiennent ni temples, ni prê font peu de prières à leur divinité; sacrifice qu'ils lui offrent est la fu

s feuilles de tabac. Dans les affaires
ıtes, ils consultent des devins, des
ou charlatans qu'ils appellent *dagol*,
. Ils croient aux revenants, aux en-
:s, aux esprits follets, et même aux
rous. D accord sur l'immortalité de
s sont divisés d'opinions sur sa des-
n garde parmi eux le souvenir d'un
éluge qui détruisit le genre humain
tout entier. Le peu d'hommes qui
rent vécurent sur une île flottante,
nit à leurs premiers besoins. Ils at-
cette catastrophe à des tremblements
et à l'éruption des volcans.
une des divinités subalternes des
ches, peuplade de la Sibérie; très-
ment le même que le suivant; car
nsons que c'est à tort que Pallas en
ıe divinité inférieure; ou bien il ne
considéré comme tel que dans cer-
calités.
, dieu suprême des Tchouvaches, le
ue le *Thor* des Scandinaves et le
les Lapons. Ce peuple, qui mainte-
:ore professe un christianisme mé-
superstitions païennes, croit aussi
soleil est saint, et lui adresse des
ainsi qu'à plusieurs autres petits
u'il compare aux saints du christia-
haque bourg a son idole placée dans
sacré qu'elle s'est choisi. Pour ceux
: réellement chrétiens, le mot *Thor*
a désigne simplement le vrai Dieu.
MBOU, nom des prêtres Khonds des
septentrionales de la côte d'Orissa.
NGA, un des Kamis du Japon; c'était
ıeur et un grand guerrier, qui par-
'empire dans les premiers temps de
·chie. Il délivra le Japon d'un tyran
lait cette contrée; et comme ce ty-
t dans son parti huit rois du pays,
ɔrésente avec huit bras armés. To-
combat avec une hache seulement,
nt la lutte il foule aux pieds un ser-
ɔrme. Son miya ou temple est dans
nce de Wakata; le toit, qui est
de tous côtés, suivant l'usage du
st orné aux quatre coins de la figure
; dorés; et le mur offre la représen-
:s anciens Kamis de l'empire. Au-
temple, on rencontre des pauvres et
ıdiants qui demandent l'aumône en
les louanges de ce héros, qu'on
sidérer comme l'un des dieux de la

AKIS, ordre de religieux musul-
ıns la Turquie. L'un d'entre eux
ɔulu tuer le sultan Bajazet II, en
furent chassés de l'empire par ce

GARSUK, un des principaux dieux
ënlandais et des Esquimaux. Quel-
; le regardent comme un bon esprit
se en lutte contre une méchante
ıui réside au fond de la mer; d'au-
sent que sa nature est plutôt mé-
ue bonne. Il a la forme d'un ours,
ıefois celle d'un homme à un seul
st lui qui révèle aux Angekok, ou
prêtres, les choses futures et leur donne leur pouvoir. Son empire est situé dans les entrailles de la terre. En général, il n'est ni aimé ni redouté, et on lui témoigne fort peu de respect. Quand un Groënlandais est en bonne santé et que sa chasse est productive, il ne s'occupe en aucune façon de Torngarsuk, et ne lui adresse ni offrandes ni prières; mais quand il est affecté de quelque maladie ou de quelque chagrin, et que le poisson abandonne les côtes, il a recours au sorcier qui passe pour être en relation avec la divinité.

Torngarsuk est le même qui était appelé *Thor* par les anciens Scandinaves, *Thoron* par les Lapons, *Tor* ou *Tora* par les Tchouwaches, etc.

TORTUE. Sur le bord du lac de Po-yang-hou, dans la province de Kiang-si, en Chine, est la pagode de Lao-Ye, où l'on adore une tortue. Voici l'origine de ce culte : l'empereur Tchu-Yuen-Loung, qu'on croit fondateur de la dynastie Ming-Tchao, et qui dut le trône à la révolte, livra sur ce lac, contre son maître, une bataille décisive. Or, pendant le combat, le gouvernail du navire qu'il montait ayant été emporté, il trouva après la victoire une tortue accrochée à la poupe avec ses dents, laquelle aurait ainsi tenu lieu de timonier. Un service de ce genre méritait bien un autel : aussi s'empressa-t-on d'installer l'animal dans une pagode, où il s'est rendu si redoutable, qu'il n'y a point de chef d'embarcation assez hardi pour doubler l'île où elle est située sans aller auparavant lui présenter quelque offrande, qui est ordinairement le sang d'un coq.

Il ne faut pas confondre cette divinité locale avec la tortue mythologique des Chinois, qui parut sous le règne de Yao; elle était âgée de mille ans, et portait sur son dos tous les événements qui étaient arrivés depuis le commencement du monde. C'est de là que Fou-Hi inventa les huit *Koua;* et encore aujourd'hui la tortue est, en Chine, un des moyens de divination les plus authentiques.

TOSANFA, une des deux divisions de l'ordre religieux des Yama-botsi, dans le Japon. Ceux qui l'embrassent doivent, une fois l'an, monter sur le sommet du Fi-Ko-San, montagne très-haute de la province de Bounzen, sur les confins de Tsi-Kouzen; voyage qui est assez difficile et même dangereux, parce que cette montagne est fort escarpée et environnée de precipices. De plus, on rapporte que tous ceux qui entreprennent ce pèlerinage en état de souillure légale sont punis de leur témérité en devenant possedes du renard (esprit malfaisant), et deviennent complétement fous. *Voy.* Yama-botsi, Fonsanfa.

TO-SI-KO-BOU, ou Tosi-to-kou, divinité japonaise; c'est le dieu du renouvellement de l'année, des accidents heureux et du succès des entreprises. On le représente debout, vêtu d'une grande robe à longues manches, avec une grande barbe, un front prodigieusement large, de grandes oreilles et un éventail à la main. Les marchands ont pour lui

La scène se passe entre Lieou-tsong-chen, riche vieillard, et Li-chi, sa femme.

Lieou. Le Tsing-ming commence aujourd'hui, et nous venons visiter les tombeaux de nos pères. Femme, notre fille et son mari ne sont-ils pas partis avant nous?

Li-chi. Ils nous ont précédés depuis longtemps. Déjà la tente doit être dressée, les moutons doivent être tués; les gâteaux et les jambons, toutes les offrandes sont sans doute préparées, et le vin est chauffé. Les ombres de nos ancêtres et de nos parents n'attendent plus que nous. Nous allons brûler le papier parfumé, et nous mangerons ensuite le reste de nos offrandes.

Lieou. Je crains que nos enfants ne soient pas encore ici.

Li-chi. Je vous répète qu'ils sont partis avant nous.

Lieou. Mais croyez-vous qu'ils soient en effet arrivés?

Li-chi. Depuis longtemps, sans doute.

Lieou. Marchons donc.... Ah! ne apercevez-vous pas que, dans la vivaci notre conversation, nous avons déjà d les tombeaux? Les voilà certainemer prochons-nous.

Li-chi. C'est vrai; il faut revenir pas.

Lieou. Nous y voici. Mais je n'ap cune tente; je ne vois ni mout teaux, ni vin; aucune offrande Ah! quel sera donc le sort de nos pères?

Li-chi. Je crains que nos soient arrêtés en chemin.

Lieou. Femme, autrefois v été si confiante.

Li-chi. En vérité, ils pée.

Lieou. Hélas! l'aspect d fait pour affliger. Voye ronces sortir de ces mu terre, couvrir les cercu des offrandes. Où sont pé-yang? Mais il me s visité récemment cet être venu? Femme, sont point arrivés, tions sans eux.

Li-chi. Vous a vieilles gens, cor

Lieou. Tourn

Li-chi. Qui s

Lieou. Les p

Li-chi. Pareo sez sur notre blo. Parents siez-vous b

Lieou. A et à la m

Li-chi. C'est à hommag dessus leur t

Li étai ils Vo apr fe

Wotiaks dont ...es.

...ueu dans la lang Moluques, ce m ...r les mauvais espr des merveilles du ... C'est un arbre d'un ...leur extraordinaires, ...s d'un goût délicieux.

...BOUGOU, un des dieux d ...ges, dans l'archipel Tong

...TOTAI, ou Toubo le Ma... Tonga: il préside aux voyag... la famille royale de Fin... par le prince et par tou... une expédition ... même par tous ceux qui voyage... pas le dieu des vents ... a une grande influ... maisons à Vavao ... et un prêtre.

...nom sous lequel ... Tartares-Mongols adorent ... Chinois.

... le quatrième des ... selon la cosmogonie ... dans lequel séjour... venir se mont... signifie *joie rav*...

...KAVA, cérémonie rel... l'archipel Tonga; e... branche de kava ... tombeau, quand o... personne l'acte du ... ou se meurtrir ... ne sont ni rares ... les pénitences ... de l'Hindoustan.

...BOLOTOU, un des dieux ... il préside en sous-ord...

... POUA-BOLOTOU, c'est- ... *Bolotou*; dieu des île... conclure de son n... des dieux; car il ... à Tali-aï-Toubo, qui ... la terre. Il préside aux n... dans la société, et, c... par les chefs des gran... les cas de maladies et ... Il a trois ou quatre ... à Lafouga, plusieu... et trois ou quatre p... quelquefois.

TOUILA, dieu des Kamtchada... fils de Piliatchoutchi; il préside ... de terre. Voici une h...

· Cette défense, que l'on appe-
·t huit mois et s'étendait à
·cepté aux principaux chefs.
·-YO, le troisième des grands
: les Bouddhistes de la Chine.
nes de pierre s'affaissent d'elles-
les coupables qui y sont renfer-
luisent leurs corps en bouillie.
·APACHA, dieu principal de la pro-
·e Mechoacan, dans le Mexique. Il est
·e comme l'auteur de tout ce qui existe
·ame l'arbitre souverain de la vie et de
mort des hommes. On place son trône
·s le ciel, vers lequel on tourne les yeux
utes les fois qu'on l'invoque et qu'on implore son secours, ou qu'on le remercie de quelque faveur. Ses prêtres portaient des tonsures, prêchaient la pénitence, et offraient des sacrifices humains.

TOULA-SANKRANTI, fête que les Hindous célèbrent à l'équinoxe d'automne, lorsque le soleil entre dans le signe de la Balance. Ils se baignent à cette occasion dans les eaux sacrées, et font des œuvres méritoires.

TOULASI, TOULOCHI ou Toulsi, plante sacrée des Hindous; elle se trouve dans les lieux sablonneux et incultes; c'est une des espèces de basilic cultivées en Europe. Les Brahmanes la regardent comme une incarnation de Lakchmi, épouse de Vichnou, et l'honorent en cette qualité. D'autres disent qu'une femme de ce nom, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakchmi, l'entendant, la changea en plante. Vichnou lui promit alors qu'il prendrait la forme de Salagrama, et resterait sans cesse avec elle. En effet, le Salagrama se trouve toujours placé entre deux feuilles de toulasi. Le Salagrama est une pierre, ou plutôt un coquillage, qu'on trouve dans le Gandaki, et dans lequel Vichnou a séjourné. Ils disent que rien sur la terre n'égale le toulsi en vertus. On doit lui offrir régulièrement le poudja tous les jours. Lorsque quelque brahmane est à l'agonie, on va chercher une de ces plantes; on la place sur un piédestal, et, après lui avoir offert le poudja, on met un peu de sa racine dans la bouche du mourant; on en prend ensuite des feuilles; on les lui met sur le visage, les yeux, les oreilles, la poitrine, et on l'asperge des pieds à la tête avec une tige trempée dans l'eau. En faisant cette cérémonie, on répète plusieurs fois tout haut le nom de la plante. L'agonisant qui est l'objet de cette cérémonie peut mourir dans la ferme persuasion qu'il ira au Swarga.

La vue seule de ce divin végétal suffit pour faire obtenir le pardon de tous ses péchés; en le touchant, on est immédiatement purifié de toute souillure; si on lui fait le *namaskara* (salutation), on est guéri de toute maladie; celui qui le cultive et l'arrose tous les jours est assuré de son salut. En présenter une branche à Vichnou dans le mois kartika (novembre), c'est lui faire un présent plus agréable que si on lui offrait mille vaches. En quelque temps que ce soit, celui qui fait

-s
que
. ils
de la
ns de
serve-
aternelle
seaux et

l'archipel
x qui visitè-
gnore s'il eut
ne femme du
le Tonga. Il doit
religieux le res-
, et le rang élevé
té. Dans certaines
les égards plus mar-
même, car ce dernier
gine aussi illustre; et
-Tonga, il doit s'asseoir
'il soit passé; mais le
se d'éviter la rencontre
argner cette humiliation.
eurs, de grands privilèges
a personne du Toui-Tonga :
du tatouage et de la circonci-
. parlait de lui, il fallait user
spéciale; on avait un cérémo-
er pour son mariage, ses funé-
deuil; enfin, dans la fête solen-
mée *Naudjia*, dans laquelle on sa-
enfant, tout l'archipel accourait
es pieds les productions terrestres
que-là. Cette dignité était hérédi-
passait, on le croit, des aînés aux
ur retourner aux enfants des aînés.
é de tous, le Toui-Tonga était as-
même à diverses marques de défé-
se prosternait devant les sœurs
son père et de son aïeul, et même
descendants de ces personnes. A
le sa mort, un mois entier était
à des festins : ce qui occasionnait
consommation de vivres, que, si
it pas pris quelques précautions, il
pu résulter une disette de diffé-
ces de denrées. Pour prévenir cet
ent, on défendait, après les fêtes,
r du cochon, de la volaille et des

à ce dieu l'hommage d'une tige de toulsi, enduite de safran, s'assure le droit de devenir semblable à Vichnou lui-même, et de jouir du même bonheur que lui. Le don d'une tige de toulsi à une personne exposée à quelque danger, ou qui éprouve quelque contradiction, est un moyen sûr de l'en délivrer. Tout cela n'est qu'une partie des vertus incalculables du toulsi.

La plupart des Brahmanes cultivent cette plante dans leurs maisons, et lui offrent des adorations et des sacrifices quotidiens. On l'entretient aussi dans les lieux où ils font leurs ablutions, et dans ceux où ils se réunissent; car ils regardent comme un acte de vertu d'un mérite particulier d'arroser cette plante et de la cultiver avec soin. Ils attribuent un grand nombre de propriétés médicales à ses feuilles, qui sont en effet béchiques, cordiales et aromatiques. Ils en avalent quelques-unes après leur repas, pour faciliter la digestion; ils en mangent aussi avant et après leurs ablutions dans l'eau froide, afin d'entretenir la chaleur de l'estomac et de prévenir par là les rhumes, les catarrhes et autres maladies auxquelles ils pourraient être exposés sans ce préservatif. C'est peut-être à ces propriétés que cette plante a dû d'avoir été divinisée.

TOUMANOURONG, belle femme qui, selon les anciennes annales des Macassars ou Mangkassars, descendit un jour du ciel, entourée de chaînes d'or et qui fut prise pour reine par les habitants de la contrée. Le roi de Bantam, ayant appris cette merveille, alla voir cette belle femme, et l'obtint en mariage. De cette union naquit un fils, dont Toumanourong demeura enceinte pendant deux ans; aussi le vit-on marcher et l'entendit-on parler immédiatement après sa naissance. Ce prince, qui était contrefait, reçut le nom de *Touma-Salingabering*. Lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, la chaîne d'or que sa mère avait apportée du ciel se partagea en deux morceaux; après quoi Toumanourong disparut tout à coup avec la moitié de cette chaîne, ainsi que son mari et le frère de ce prince, laissant à son fils le royaume et l'autre moitié de la chaîne. Cette chaîne, au dire des Macassars, était tantôt pesante et tantôt légère, d'une couleur tantôt claire et tantôt foncée, et fit longtemps le principal ornement des souverains de Goak, mais elle a disparu depuis. C'est Touma-Salingabering qui institua les rites religieux.

TOUMBOUROU, demi-dieu indien attaché au service de Kouvéra, dieu des richesses, et l'un des principaux Gandharvas ou musiciens célestes.

TOUNG-HAI-VANG, c'est-à-dire *roi de mer orientale*; le Neptune des Chinois. On voit plusieurs figures de ce dieu en porcelaine dans le temple du dieu de la mer. Dans la ville de Ta-Kou, il est représenté assis sur les vagues avec fierté, aisance et dignité; et, quoique sa main ne soit pas armée d'un trident, il ne paraît pas avoir moins de sécurité; car d'une main il tient une pierre d'aimant, et de l'autre un dauphin, symbole de son pouvoir sur les habitants [...] Sa barbe, jetée dans tous les se[...] cheveux épars semblent indique[...] voulu personnifier en lui l'élémen[...] lequel il règne.

TOUNG-HO-TI-YO, le sixième [...] enfers, selon les Bouddhistes de [...] Les victimes y sont jetées dans d[...] res pleines d'un liquide bouillant; [...] montent, descendent et tournoie[...] ce qu'ils soient détruits; puis ils [...] pour voir renouveler les mêmes d[...]

TOUO-TOUO, cérémonie reli[...] usage dans l'île Tonga; elle consi[...] offrande d'ignames, de noix de co[...] tres productions végétales, qui se[...] culièrement à Alo-alo, dieu du t[...] toutes les autres divinités en gén[...] demander du beau temps et u[...] abondante. Cette récolte a lieu po[...] mière fois, un peu avant la saison [...] mes, au commencement de novem[...] se renouvelle ensuite sept ou h[...] dix jours en dix jours. Au jour n[...] le prêtre d'Alo-alo, chaque plantat[...] une certaine quantité d'ignames, [...] coco, de cannes à sucre, de ba[...] plantain, etc., qui sont apporté[...] (moraï) sur des bâtons. Là, on e[...] tas. L'un consiste dans les offran[...] bitants du sud de l'île, l'autre [...] des habitants du nord, et le trois[...] celles des habitants du centre. L[...] de lutteurs et de boxeurs commen[...] et durent ordinairement trois heu[...] quoi, une députation de neuf ou di[...] couverts de nattes, et portant a[...] guirlandes de feuilles, amènent s[...] une petite fille destinée à repr[...] femme d'Alo-alo. S'étant placés su[...] ligne auprès des offrandes, ils adr[...] prière à Alo-alo et aux autres d[...] demander de leur continuer leu[...] lance, et de féconder la terre; p[...] cèdent à la distribution des pro[...] en adjugent le premier tas à Al[...] dieux, et partagent les autres ent[...] cipaux chefs, qui ordonnent à le[...] teurs de les enlever. Ils font de n[...] courte invocation, à la suite de l[...] se mettent à frapper sur un grand [...] ce signal, tous les assistants fon[...] tas réservé aux dieux, et en enlève[...] peuvent, au grand contentement [...] teurs. Les femmes se retirent à l'[...] hommes, se divisant en deux trou[...] se livrent à un combat à coups [...] Cette partie de la cérémonie, appel[...] est d'une nécessité indispensabl[...] grand chef entre en lice contre l[...] paysan, qui peut, sans conséque[...] quer le roi et le *toui-tonga*, les re[...] les battre impitoyablement, Ce[...] sont souvent très-opiniâtres, et [...] ont duré deux ou trois heures, qu[...] ni l'autre des deux partis ne paraî[...] posé à céder le terrain, le roi inte[...] autorité pour le faire cesser. Cette [...] se renouvelle huit ou dix fois d[...]

, et, pendant cet intervalle, on s la maison dédiée à Alo-alo la pe-ui représente sa femme, et qui a nent de huit à dix ans. Elle appar-us souvent aux premières familles : préside à la partie de Kava donnée u premier jour de la fête.

, 1° ancien dieu de l'île de Taïti; oi des vents : sa puissance, comme)le, s'étendait sur les flots qu'il uvoir de calmer ou de bouleverser s caprices, ou d'après les ordres supérieurs.

les Tupinambas du Brésil, Toupa suprême, créateur du ciel et de la i n'a ni commencement ni fin. Il une fois, sous le nom de Soumé, rps d'un enfant, pour soulager la son peuple; c'est à cette époque igna aux hommes la culture du eu de temps avant sa disparition, a sur un rocher la trace de ses omme autrefois Bouddha sur le 1, dans l'île de Ceylan.

)inambas personnifient le tonnerre, sidèrent comme la voix de Toupa, ', qu'ils regardent comme une ion divine. Ils appellent le pre-*pa-kanounga*, et le second *Toupa*-ielque puissant que soit Toupa, il un rival qui l'égale presque en t qui met tous ses soins à détruire e celui-là fait de bon et d'utile. Ce)rincipe porte le nom d'*Anhanga*. mmande aux *Apoïaueués*, bons i sont les instruments de sa bien-Les mauvais génies, *Ouiaoupias*, *Géropari*, leur chef immédiat, les mauvais desseins d'Anhanga. 'stème persan des deux principes é tout entier dans les forêts de e méridionale.

N ou TOUPANA, nom de Dieu, eurs tribus sauvages du Brésil; ce ne le tonnerre dans leur langue; en effet considèrent Toupana 1 esprit qui préside au tonnerre. A, n° 2. Martius, étant arrivé à de la rivière Yapoura, remarqua cher quelques sculptures rongées nps; à leur vue les sauvages qui nt son embarcation s'approchè-cher, en prodiguant tous les gestes t et répétant à l'envi : *Toupana!* Après avoir regardé longtemps, écouvrit cinq têtes, dont quatre tourées de rayons, et dont la cin-ait deux cornes. Ces têtes étaient qu'il faut forcément les faire re-une très-haute antiquité.

PAU, sorte de mausolée, destiné chez les Taïtiens à conserver les chefs qu'on avait embaumés. C'é-spèce de hangar ouvert, élevé sur ux de six ou sept pieds de hauteur. it le corps ou la bière sous le han-ar des poteaux, soit sur une plate-isée pour cela. On apportait auprès le, des fruits et de l'eau; les pa-rents d'ailleurs avaient soin de l'orner d'étoffes, de guirlandes, de fruits et de feuilles de coco. Le corps était ordinairement embaumé avant d'y être déposé. A cet effet, on en tirait les entrailles et les viscères, on remplissait d'étoffes le ventre et l'estomac; on faisait disparaître l'humidité de la peau, et on frottait tout le corps d'huile de coco parfumée. Ce procédé préservait pendant un temps plus ou moins long les cadavres de la putréfaction. En cet état, on leur donnait aussi le nom de *Toupapau*.

TOUPARAN, ou *Wak*, dieu du mal, suivant la tradition des Edues, peuplade de la Californie. Ils racontent qu'il se révolta autrefois contre Niparaya, créateur du ciel et de la terre, et osa lui livrer bataille à la tête de son parti; mais Niparaya le défit, le dépouilla de toute sa puissance, lui ôta ses provisions, le chassa du ciel, et le confina avec ses adhérents dans une grande caverne souterraine, dont il confia la garde aux baleines, pour l'empêcher de sortir. Ce dieu bienfaisant n'aime pas que les hommes se battent, et ceux qui meurent d'un coup de flèche ou d'épée ne vont point au ciel. Au contraire, Touparan aime à voir tous les hommes en guerre, parce que ceux qui sont tués dans les combats vont dans sa caverne. Il y a deux partis chez ces sauvages : ceux qui suivent Niparaya sont sensés, prudents, dociles, faciles à convaincre; au lieu que les sectateurs du mauvais principe sont des gens méchants, adonnés à la magie; ils sont malheureusement en trop grand nombre. — La tribu des Péricous considère Niparaya comme une divinité malfaisante.

TOUPOUA, chef suprême de l'ordre sacerdotal dans les îles Gambier; c'est de lui qu'émane tout pouvoir spirituel; à lui seul appartient le droit de diviniser les statues et et de régler le culte décerné à chaque idole. Les Taouras, ministres subalternes, veillent sous sa juridiction à l'accomplissement des rites sacrés.

TOUQUOA, mauvais génie adoré par les Hottentots, qui le regardent comme le principe et la source de tous les maux; ils se le représentent comme un monstre hideux, tout hérissé de poils, difforme et terrible, la tête et les pieds comme ceux d'un cheval, et la peau blanche. Ils croient que la haine que cette divinité inférieure a pour leur nation, la porte à les laisser rarement tranquilles. C'est lui qui excite leurs ennemis contre eux, qui fait échouer leurs bons desseins, qui leur envoie les douleurs et les maladies, qui fait périr leurs bestiaux, et qui les expose à la gueule des bêtes féroces. C'est pourquoi ils lui rendent hommage pour l'adoucir, pour se concilier sa bienveillance, et pour se mettre par là à couvert de sa méchanceté. Lorsqu'ils sont menacés de quelque infortune, ils lui offrent un bœuf ou une brebis, ou bien ils exécutent plusieurs cérémonies extravagantes afin de l'apaiser. « Nous honorons quelquefois Touquoa, disent-ils, en lui offrant des sacrifices, lorsque nous présumons qu'il a dessein de nous inquiéter.

la taille du nouvel empereur; cet
este dans le temple du dieu, situé sur
Nouki-Nouko, dans la province d'Ize,
1 décès du souverain, époque où on
au Naï-Kou, temple extérieur de
-daï-sin, avec douze ou treize mor-
e papier, qui contiennent le nom et
e biographique du défunt. Tous ces
s des daïris trépassés sont vénérés
autant de kamis.

) KOUN NOU-NO MIKOTO, le troi-
les esprits célestes qui régnèrent sur
1, antérieurement à l'espèce humaine.
in mâle pur qui s'était engendré de
ne. Il régna par la vertu du feu pen-
nt mille millions d'années. Son nom
le *vénérable qui puise en abondance
terre imprégnée de natron*. Son temple
s la province d'Oomi.

, c'est-à-dire la *grande mère*; déesse
ricains qui la vénéraient comme leur
commune. On la représentait assise
out, tenant sur un bras un petit en-
t ayant deux enfants, un sur chaque
n voit encore, dans les cabinets des
, des images de cette divinité en terre
t grise. *Voy.* Tazi.

déesse égyptienne, la même qu'Ura-
la Vénus céleste. On la représentait
1 diadème surmonté de feuilles de
s variées; le nu peint en jaune.
efois elle était accompagnée de cinq
ou étoiles.

BA-RI, religieux bouddhistes du Ti-
sont des solitaires qui habitent les
nes. Ils reconnaissent pour leur ins-
Ourghien, lama venu de l'Hin-
1.

BÉE, robe sacrée des Romains. Il y
t de trois sortes: la première était
e pourpre, et n'était employée que
s sacrifices qu'on offrait aux dieux. La
e était mêlée de pourpre et de blanc,
e d'abord non-seulement par les rois
e, mais encore par les consuls lors-
llaient à la guerre. Elle devint même
it militaire, avec lequel paraissaient
liers aux jours de fêtes et de céré-
, tels que les représente Denys d'Ha-
sse dans les honneurs qu'on rendait à
et à Pollux, en mémoire du secours
s Romains en avaient reçu dans le
qu'ils eurent à soutenir contre les
La troisième espèce de robe trabée
omposée de pourpre et d'écarlate;
e vêtement propre des augures.

DITEURS. L'empereur Dioclétien
excité une cruelle persécution contre
, la crainte des tourments et de la mort
lusieurs chrétiens à livrer les saintes
es aux idolâtres pour être brûlées;
ils se rendirent coupables d'un crime
prochait de l'apostasie, et on les
traditeurs. Conformément à la disci-
rescrite par les canons, on imposait
nitence publique à ceux d'entre eux
repentaient, et on déposait ceux qui
engagés dans les saints ordres.

DITION. I. Lorsqu'on examine sans prévention le fond des choses, on a peine à concevoir comment une fraction importante de la grande communion chrétienne a pu, de gaieté de cœur, rejeter la chaîne imposante de la tradition universelle pour s'en tenir uniquement à l'Ecriture sainte; par là ils ont rompu nettement avec tout le passé, et ils ne datent réellement que d'hier.

En effet, la tradition a été nécessairement le premier moyen qu'ont eu les hommes pour transmettre à la postérité les vérités, les connaissances et les découvertes de tout ordre et de tout genre. Les diverses sociétés entre lesquelles se partage le genre humain n'ayant commencé à écrire des livres que plusieurs siècles après leur fondation, il s'ensuit que la tradition fut pour elles le seul moyen de transmettre d'âge en âge les faits historiques, religieux et politiques, les découvertes dans les sciences et dans les arts, les connaissances agronomiques et industrielles, etc., etc. Bien plus, lorsque l'état plus avancé de la civilisation permit d'écrire des livres, et d'y consigner ce qui s'était passé dans les siècles précédents, ces livres ne durent d'abord être considérés que comme un écho de la tradition; c'est ainsi qu'on les envisage encore aujourd'hui. Quel est en effet le but de tous les critiques judicieux lorsqu'ils compulsent les écrits des auteurs les plus anciens, ou les fragments échappés à l'action dévorante des siècles, lorsqu'ils étudient les théogonies, les cosmogonies, les faits de tout genre consignés dans Homère, Hésiode, Bérose, Sanchoniaton, le Syncelle, Manéton, dans la Vieille Chronique, les Védas, les Pouranas, etc., etc.; sinon de démêler la tradition véritable du fatras de fables et d'erreurs dans lesquelles elle se trouve la plupart du temps enfouie? On procède de la même manière pour des époques relativement plus modernes, pour les origines grecques, romaines, gauloises; on n'adopte qu'avec la plus grande défiance les faits dont les nationaux mêmes nous garantissent l'authenticité, s'ils se trouvent en désaccord avec l'histoire générale, c'est-à-dire avec la tradition. Et cette tradition, ce fil précieux qui tout frêle qu'il est quelquefois, est pourtant notre guide le plus puissant dans le dédale des erreurs antiques, nous le briserions quand il s'agit de la religion!

Mais, dira-t-on peut-être, il n'en est pas des faits religieux comme des faits historiques. Ces derniers n'ont été recueillis que par des écrivains plus ou moins instruits et judicieux, qui ont pu facilement se tromper ou être trompés, qui ont écrit sous l'empire des préjugés personnels ou nationaux, et qui, par conséquent, ne sauraient être par eux-mêmes et individuellement une autorité irréfragable; tandis que les écrivains sacrés ont été expressément inspirés de Dieu, et sont, en conséquence, exempts de toute erreur. Or, voilà précisément la question. Comment saurons-nous que Moïse a été inspiré plutôt qu'Orphée ou Vyasa-Déva, saint Jean et saint Paul plutôt que Platon et les Sibylles, sinon en dernière analyse par

la tradition ? Bien plus. Moïse n'ayant écrit que 2500 ans au moins après la constitution de la société, osera-t-on avancer que le genre humain demeura pendant ce long laps de temps sans religion, sans culte, sans croyance ? L'histoire est là pour donner un démenti à cette supposition. Sur quoi étaient donc fondés ce culte et ces croyances religieuses, puisque l'Écriture sainte n'existait pas encore ? assurément sur la tradition antique. Et l'écrivain sacré, en consignant dans son livre les événements arrivés avant lui, qu'a-t-il fait autre chose que de s'appuyer sur la tradition ? Autrement il faudrait avancer que les Hébreux de son temps avaient totalement oublié les faits révélés directement à Adam et à Noé, mais même à Abraham et à Jacob, leurs ancêtres.

La tradition a donc été le premier moyen de transmettre la révélation, et comme telle, elle est réellement la parole de Dieu aussi bien que l'Écriture sainte; celle-ci n'est même que son auxiliaire. C'est pourquoi nous pouvons observer, lorsqu'il s'agit des temps antiques, que l'Écriture sainte semble s'être abstenue à dessein de consigner dans ses pages ce qui était bien constaté dans la tradition, tel que l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, ainsi que nous l'avons fait voir aux mots Religion et Judaïsme. La tradition et l'Écriture sainte sont donc deux sœurs qui se prêtent un mutuel concours sans empiéter sur les droits l'une de l'autre. Elles se complètent l'une par l'autre. Nous croyons même que Dieu n'a fait écrire sa parole que pour fixer les vérités traditionnelles à mesure qu'elles allaient s'oblitérant parmi les nations; c'est ce qui explique pourquoi les dogmes primitifs se trouvent exposés dans l'Écriture, non pas de prime abord et dans leur universalité, mais successivement et de siècle en siècle à mesure que le besoin s'en faisait sentir. Ceci nous donne en même temps la solution d'un problème assez singulier, à savoir que l'on trouve, relativement à plusieurs dogmes, plus de vestiges des traditions primitives dans les anciens écrivains profanes que dans les livres sacrés des Juifs. Ce n'est pas à dire que les Juifs ignorassent ces traditions; au contraire, il n'y eut jamais de peuple plus traditionnel. Mais ces vérités faisaient l'objet de l'enseignement de la synagogue, et elles ont fini par se faire jour dans les livres que les Juifs ont écrits lorsque leurs écoles eurent été définitivement fermées, et que l'enseignement de la synagogue fut devenu impossible. Il ne faut donc pas perdre de vue que la consignation par écrit de la parole de Dieu avait spécialement pour objet moins de rappeler à l'homme ce qu'il n'avait pas dû oublier que de préparer les voies au grand événement qui devait réconcilier le ciel avec la terre.

Au reste, la lecture seule de l'histoire primitive du genre humain dans les livres sacrés démontre que Dieu a dû nécessairement révéler aux premiers hommes autre chose que ce qui y est consigné. En effet, si Dieu n'a dit à Adam que ce qui est marqué dans la Genèse, le premier homme a pu comprendre, sous le voile de l'allé sa faute serait un jour réparée; m ture de Dieu, l'essence de l'âme, l'homme, la nécessité et le mode d bien et le mal moral, etc., etc., il a trouvât tout dans ses propres facul ses lumières personnelles, chose a impossible à un être misérablem l'abandon dans l'immensité du g expérience, sans connaissances, s tion, sans société. Mais quelles so rités traditionnelles ? Il n'entre pa tre plan de les exposer toutes ici preuves et leur développement, c manderait un ouvrage spécial; nous devons exposer sommairemen cipales, afin de prouver ce que n çons. Ces vérités sont donc :

1° *La nature de Dieu*, c'est-à-dire sa spiritualité, son éternité et tous attributs inhérents à son essence mes étaient bien connus des autr en dehors de la révélation mosaï assertion, par rapport à l'unité, p paradoxe à ceux qui considéreront abord le polythéisme professé pa tous les peuples de l'ancien mond faut bien distinguer entre les êt mythologiques ou réels, auxquel donné le nom de *dieux*, et l'être q pelait *Dieu* par excellence. Ceux-l en effet que des divinités seconda ordonnées au Dieu souverain, e ment dépendantes de sa volonté des êtres qui avaient eu un comm on racontait leur naissance, leu leur origine, quelquefois leur vie leur mort. Chacun d'eux avait se tions séparées; leur puissance éta et par conséquent on ne pouvait l dieux que fort improprement. Ma était pas ainsi de la divinité sup planait immense, infinie, éternel puissante au-dessus de cette tourbe secondaires. Ce dogme, qui se fait les compositions les plus gross poëtes et des mythologues, brill son éclat dans les écrits sérieux d giens et des philosophes de l'Egy Grèce, de Rome, des Persans, des des Chinois et de cent autres peu est de même de la spiritualité et de c'étaient les déités secondaires qu des corps, ou qui en prenaient qu qui naissaient, qui mouraient, qu d'une vie humaine, et non point l prême, immobile dans son éternit fois, nous en conviendrons volon premier dogme, ce dogme essentiel, être celui qui reçut de plus rudes funestes atteintes. Bien des gens commencèrent à faire des êtres p divins un complément nécessaire Dieu véritable; pour les uns ils f génies préposés à la création et à l vation du monde; pour les autres i rent comme une famille dont le l prême était le père ou le chef; pour

urent des personnifications, des attri-
des actes divins; pour d'autres enfin
ssances qui quelquefois limitaient et
isaient son pouvoir, toutes choses es-
ement opposées à l'unité et à la toute-
ce de Dieu. L'essence même de la di-
upérieure ne demeura pas toujours
; il y en eut qui la confondirent avec
ier des dieux inférieurs, avec le plus
des astres, avec un héros antique;
es-uns en firent une divinité locale ou
le. C'est pour obvier à ces monstrueu-
eurs que la parole écrite vint au se-
le la tradition, et la révélation mo-
établit expressément et comme dogme
ental l'unité de Dieu; elle le repré-
omme incorporel, et défendit d'en
s images; elle le proclama Dieu du
toute la terre, de toutes les nations.
peignit comme subsistant par lui-
vivant de sa propre essence, tout-
t, éternel, invisible, et ces dogmes
iétés à satiété, parce que jusque-là
nt été les plus compromis, et oubliés.
Trinité étant aussi inhérente à la na-
Dieu que les facultés de l'âme hu-
l'essence de cette dernière, ce dogme
re partie de la révélation primitive;
trouve dans la théogonie d'un grand
de nations, dans les triades succes-
es Egyptiens, dans la trimourti des
s, dans les trois dieux supérieurs des
ns, des Syriens, des Grecs, des Ro-
des Celtes, des Scandinaves, des La-
es Mexicains, des Péruviens, des Océa-
t de plusieurs autres peuples, comme
verrons plus au long à l'article TRI-
lais partout il fut profondément al-
t ne tarda pas à dégénérer en poly-
. Nous ne voyons pas cependant qu'il
enouvelé dans la législation mosaï-
ns doute à cause du danger qu'il pou-
rir à des peuples d'une philosophie
ncée, et qui auraient pu facilement
le change sur les expressions de pa-
de filiation, etc., comme cela était
vé en effet. Cependant, s'il faut en
Galatin, M. Drach et certains livres
composés par des Juifs, le dogme tri-
aurait fait partie de l'enseignement
e la synagogue, et quelques commen-
hébreux expliquent en ce sens plu-
assages de l'Ecriture.

révolte et la chute des anges. Dieu a
ler ce dogme aux premiers hommes
s porter à se tenir en garde contre
atives de l'esprit du mal; cependant
pas exposé explicitement dans les li-
saïques, bien qu'il y soit fait allusion
sion de la chute du premier homme
figure du serpent. Mais Adam et ses
ants ont dû nécessairement en savoir
g sur ce sujet important que ce qui
consigné dans la Genèse. Les écri-
acrés postérieurs à Moïse se mon-
us explicites : ils parlent clairement
n, c'est-à-dire de l'*adversaire* de Dieu
ommes, de sa gloire primitive, de sa
n, de sa chute et de son châtiment.
Plusieurs peuples avaient conservé le souvenir de cette tradition; Satan se retrouve dans l'Ahriman des Perses, dans le Typhon des Egyptiens, dans le Mahéchasoura des Hindous, dans le Tchi-yeou et le Kong-kong des Chinois, dans le Loke des Scandinaves, etc. Partout ce prince du mal apparaît à la tête de mauvais génies, d'asouras, de dews, de géants, se constituant l'ennemi de Dieu et des hommes, luttant contre la bonté divine et s'efforçant d'entraîner la race humaine dans le péché et dans la ruine. Mais plusieurs peuples, les Persans entre autres, exagérèrent la puissance de l'*adversaire*, ils en firent une divinité, partageant l'empire du ciel et de la terre avec le génie du bien ou le Dieu suprême, et ayant coopéré pour sa quote part à la formation des êtres; de là la grande hérésie du dualisme. Ce fut sans doute dans la crainte que les Hébreux ne tombassent dans cette erreur en prenant acte de ses paroles, que Moïse, inspiré de Dieu, n'exposa pas explicitement ce dogme, qui paraît toutefois avoir fait partie de l'enseignement de la synagogue, et qui plus tard fut réintégré dans la révélation écrite, ainsi que nous venons de l'observer.

4° *La création.* Dieu apprit à Adam que le monde n'était pas l'effet du hasard, et qu'il ne devait pas l'existence à une puissance étrangère, mais qu'il était l'œuvre de sa parole ou de sa volonté; et, si nous faisons abstraction de certaines rêveries philosophiques, nous trouverons ce dogme professé généralement par tous les peuples de la terre, même par les plus barbares. Comme les autres cependant, il finit par être entaché d'erreurs graves. Les uns regardèrent le monde comme l'œuvre, non pas du souverain Dieu, mais de puissances secondaires qu'il avait préposées à la création et au gouvernement de l'univers; ce fut le sentiment des Hindous, des Persans, etc.; d'autres le considérèrent comme le produit d'une force motrice et occulte qu'ils ne savaient définir; d'autres soutinrent que la matière était éternelle, et que Dieu n'avait fait que la coordonner; quelques-uns même voulaient qu'elle se fût coordonnée d'elle-même et par la force des choses, comme les Bouddhistes, etc. C'est pour combattre ces hérésies que la révélation écrite vint au secours de la tradition, et Moïse débuta par bien établir à la tête de son livre que Dieu était le créateur direct de l'univers et de tout ce qu'il renferme.

5° *L'immortalité de l'âme.* Voici un dogme dont nous n'avons pas besoin de prouver l'universalité; nous ne croyons pas qu'il soit possible de citer un seul peuple, même parmi les plus barbares, qui nie l'immortalité de l'âme. Et cependant, chose étrange au premier abord, les livres sacrés des Juifs n'en font nulle part une mention explicite; c'est sans doute parce que cette vérité étant crue et professée universellement, elle n'avait pas besoin d'être renouvelée. On sait d'ailleurs qu'elle faisait et fait encore partie du symbole judaïque. Au reste elle eut aussi son erreur corrélative. Les Egyptiens, les Hindous, les

Bouddhistes, les Pythagoriciens, supposaient qu'avant de parvenir à son dernier séjour, l'âme de l'homme devait auparavant subir un nombre plus ou moins grand de transmigrations successives, suivant qu'elle avait mérité ou démérité.

6° *La nécessité de faire le bien et d'éviter le mal.* Il est encore inutile d'apporter des preuves de cette vérité universelle, qui est le fondement et la base de toute société; seulement on ne s'accordait pas toujours sur ce qu'on devait considérer comme bien et mal moral, bien que les principes fussent généralement les mêmes: mais l'éducation, les préjugés, les passions, les besoins du moment lui portaient parfois de rudes atteintes. C'est pourquoi, après avoir publié les dix préceptes fondamentaux à la tête de la législation écrite, Dieu prit la peine d'entrer ensuite dans de nombreux détails afin d'aider pour ainsi dire les hommes à en faire l'application; car c'était en cela particulièrement qu'ils avaient erré. D'un autre côté nous pouvons observer que plusieurs infractions à la loi primitive, comme la polygamie et le divorce, furent tolérées, réglementees même au nom de Dieu, dans la crainte d'abus et de malheurs déplorables que la stricte observation de la loi aurait pu entraîner à une époque de grossièreté, d'esprit charnel et de civilisation peu avancée. Mais les grands principes étaient nettement arrêtés, ce qui était le point capital pour le temps où l'on vivait.

7° *La chute de l'homme.* Ce dogme n'eut pas besoin d'être révélé; l'homme en fut malheureusement l'acteur et la première victime. Il ne lui fallut que se souvenir, ouvrir les yeux et voir, pour comparer son état de souffrance actuelle avec son bonheur et sa prospérité passés. Sa malheureuse histoire ne dut pas s'oublier de sitôt parmi ses descendants. Les Persans, qui se trouvaient placés topographiquement non loin des lieux où s'était passé ce grand drame, en conservèrent un souvenir légendaire presque en tout semblable à celui des livres saints. L'arbre de vie, ou de science, l'eau de la vie ou de l'immortalité, le serpent ou l'ange tentateur, l'expulsion du paradis, se trouvent dans les cosmogonies Persane, Indienne, Egyptienne, Chinoise, Mexicaine, Océanienne, etc. D'autres peuples qui avaient oublié la cause et les circonstances de la chute avaient cependant conservé la mémoire d'un âge d'or, de bonheur, d'innocence et de vertu, tels étaient les Hindous, les Grecs, les Romains, les Aztèques, etc. La femme et le serpent, qui jouèrent un si triste rôle dans cette désorganisation corporelle et morale, se retrouvent dans plusieurs traditions répandues dans les quatre parties du monde. Les philosophes grecs eux-mêmes, malgré leur matérialisme et leur scepticisme, soupçonnaient que l'homme avait été originairement plus heureux, et qu'il avait démérité.

8° *L'expiation.* Ce dogme découle du précédent, et aucun peuple ne l'oublia; nous pouvons même ajouter que tous pratiquèrent l'expiation, bien que plusieurs aient oublié la connexité qui existait entre c celui de la chute originelle. Or c tion est de trois sortes : peines au nature humaine se trouve assuje tences imposées volontairement; La première espèce d'expiation pas de l'homme; mais Dieu lu qu'elle était la conséquence de s le quatrième âge des mythologu fer, de malheur, de perversité et en est une réminiscence frappant fortune et la misère du genre cette dernière époque nous son comme la conséquence de l'iniquit croissant. Les pénitences volontai assurément imposées par le Cré créature coupable; de là les jeûne cérations corporelles, les austéri reuses, des brahmanes et des sa l'Hindoustan, des bouddhistes de l' tale; de là les rudes épreuves des l'initiation; les incisions et les r des prêtres Syriens, des Galles, bantes; les prescriptions gênante loureuses imposées aux *sacerdote* les contrées; la continence des pr des vestales; les fustigations des B et des Lupercales; de là les dé de grands personnages pour le sa ple et de l'armée; de là les pénit glantes des Mexicains et de la p peuplades barbares de l'Amériq enfin le *tabou* prohibitif qui a per qu'à nos jours dans la Polynésie de même des sacrifices qui ont ét par la divinité outragée, comme d'expiation symbolique et figurati nous les voyons pratiqués dès l'ex paradis terrestre. Ils ne furent n aucun peuple, quoique la plupart aient fini par en oublier le but direct. Depuis l'origine des siè nos jours, les autels n'ont pas c rougis du sang des victimes, da lieux où le sacrifice de la victime seule efficace et réellement expi pas été substitué à la figure. L'h peuples fait même foi que tous leurs autels du sang humain; et ce tout monstrueux qu'ils étaient sem rationnels, en ce que l'homme ét coupable devait seul être immolé piation de sa faute. Mais les peu fléchissaient pas que le sang d'u souillée et impure ne saurait acquit ment la grande dette du genre hu avaient beau choisir ce qu'il y ava pur dans la nation, de tendres enfan centes vierges, ils avaient oublié la masse du sang humain avait été par le souffle du tentateur; et certe point de vue, le sang des animaux pur et remplissait plus efficaceme que le Créateur s'était proposé en blissant. Les sacrifices d'animaux effet les plus fréquents chez les p l'ancien monde; et, dans sa loi écr réprouva solennellement les victi maines et réglementa les cérémo

accompagner les autres sacrifices,
'enir son peuple contre les abus qui
t glissés parmi les autres nations.
éparation. Ce dogme est explicite;
signé au commencement de la loi
immédiatement après le récit de la
l'homme et de sa punition, mais
nière vague et métaphorique. D'a-
paroles de la Genèse, le premier
ouvait seulement conclure que de
e la femme naîtrait un sauveur qui
la tête du serpent infernal; mais il
uels seraient la nature de ce répara-
: mode de rédemption: sa présomp-
ouvait aller jusqu'à s'imaginer que
eur, issu de sa race, serait Dieu en
ıps, et qu'il expierait la faute de son
ar sa propre mort. Nous posons en
jue cette simple prédiction émanée
même suffisait pour le disposer à
les fruits de la rédemption future.
t nous sommes très-portés à croire
ut-Puissant daigna entrer avec sa
repentante dans des détails plus
ıciés; et nous fondons cette asser-
es croyances de plusieurs peuples
paraissent un écho, infidèle il est
ı tradition primitive. Ainsi, dans la
ie hindoue, c'est *un dieu*, Vichnou,
ersonne de la triade, qui *s'incarne*,
mme, pour le salut de la terre, ou
élivrance des hommes; dans sa jeu-
écrase la tête du serpent Kalya. Les
les enseignent unanimement que
louni, *le libérateur du monde, est*
ierge. Chez les Perses, c'est Ormuzd,
' après le dieu suprême, qui est *le*
des hommes; c'est *une vierge qui doit*
n saint. Chez les Chinois, c'est dans
: que doit naître *le saint* par excel-
al du Thien, ou de Dieu, *le média-*
el et des hommes, qui tirera sa nais-
ıe vierge, qui seul pourra *offrir un*
: digne de la majesté du Chang-ti.
Scandinaves, c'est Balder, *fils d'O-*
u suprême, qui meurt *par la malice*
'esprit du mal, frappé *par un bois*,
it ressusciter un jour. Beaucoup de
ttendaient en qualité de libérateur
u un homme extraordinaire, et plu-
ttendent encore. Les Brahmanistes
t l'avénement de Kalki, et les Boud-
lui de Maidari.
emption étant l'œuvre capitale de
lence, et l'événement qui devait
r sur la terre une ère nouvelle,
ı le but principal de toutes les ré-
successives postérieures à la révé-
:e à Adam. On peut même poser en
que sans cet important objet nous
pas eu la parole de Dieu écrite.
r cela que Dieu a fait élection d'un
ırticulier, conservateur de ce dogme
ence à tous les autres, sur lesquels
ı dès lors avec moins de force. Aussi
e, dans les autres nations, le dogme
demption devenait plus vague de
siècle, chez les Juifs il se précisait
davantage. C'est sur ce point sur-
tout que la parole écrite, vint au secours de la tradition affaiblie. Car c'est par la révélation judaïque que l'univers fut préparé à ce grand événement. Les guerres des Juifs, les conquêtes de Salomon, les alliances des rois de Juda, la dispersion des dix tribus, la captivité de Babylone, l'assujettissement de la nation aux Perses d'abord, puis aux Grecs, aux Syriens, aux Egyptiens, enfin aux Romains, la traduction des Ecritures, la diffusion des langues grecque et latine, tout en un mot concourut à renouveler, à propager et à conserver cette importante tradition de l'Orient à l'Occident, tellement qu'à l'époque où ce grand mystère s'accomplit, c'était un bruit universellement répandu dans tout l'empire romain, que *la nature allait enfanter un roi libérateur*, et que *de l'Orient allait sortir le salut des nations.*

10° *Les fins de l'homme.* Nous n'avons pas besoin de prouver que tous les peuples crurent et croient encore au paradis et à l'enfer. Ce dogme final ne fut jamais oublié. Mais on ne sait pas assez que la doctrine du purgatoire, rejetée par les protestants, n'est pas un dogme d'origine catholique, et qu'elle était presque généralement professée dans l'ancien monde. Elle fut conservée à peu près pure par les Persans et par plusieurs autres peuples; mais elle finit par se corrompre chez tous les autres. Que sont en effet les transmigrations successives des Egyptiens, des Brahmanistes, des Bouddhistes, des Pythagoriciens, des Druides, etc.; sinon une expiation posthume et temporaire? un véritable purgatoire pour les âmes pécheresses. Et ces âmes qui, suivant la doctrine des Grecs et des Romains, erraient plaintives autour des tombeaux, ou qui imploraient en vain pendant des années ou des siècles la faculté d'être admises dans les Champs Elysées; et ces expiations, et ces lustrations, et ces sacrifices pour les défunts, et ces offrandes qu'on déposait sur les tombeaux, et ces fêtes des âmes, solennisées avec un grand appareil, dans les contrées les plus reculées de l'Asie, toutes ces choses ne témoignent-elles pas que toutes les nations croyaient que les âmes pouvaient souffrir temporairement dans l'autre vie, et que leurs peines pouvaient être abrégées par les expiations des vivants.

Nous bornons notre exposé des traditions primitives à ces dix points principaux; nous passons sous silence le culte, la prière, les vœux qui rentrent dans le huitième article; plusieurs préceptes, prohibitions et lois morales qui rentrent dans le sixième; nous ne disons rien de plusieurs dogmes catholiques, qui très-probablement furent révélés à l'homme dès le commencement du monde, tels que l'invocation des saints, la protection des anges, la fin du monde, la résurrection, etc., que nous trouvons également chez un grand nombre de peuples, peut-être le sacerdoce, la consécration des objets ou des instruments du culte, etc. etc. Mais que nos lecteurs ne l'oublient pas, toutes ces vérités avaient éprouvé partout de profondes

[illegible] petit cercle de vérités con[illegible] Nouveau Testament; ou que [illegible] enseignements qu'ils ont pu donner et [illegible] pas consignés eux-mêmes par [illegible] que pour leurs contemporains, [illegible] pas dignes de passer à la [illegible] Ce serait presque un blasphème. [illegible]-il pas aux Thessaloniciens :

Gardez les traditions que vous av[illegible] soit par nos paroles, soit par no[illegible]

Non, les paroles des apôtres, pas celles du Sauveur, n'ont été perd[illegible] ont été recueillies par des audite[illegible] tifs, conservées religieusement dan[illegible] moire, communiquées et transmis[illegible] contemporains et à leurs descendan[illegible] [illegible] a formé le fond de la tradition c[illegible] Assurément, si les apôtres euss[illegible] un corps complet de doctrines, ce[illegible] [illegible]rité de chercher ailleurs la [illegible] [illegible] dogme et de la croyance. Mai[illegible] [illegible] de la croyance chrétienne [illegible] indiqués et touchés en pa[illegible] Evangile et dans les écrits des a[illegible] [illegible] puissamment appuyés e[illegible] par le témoignage unanime de [illegible] et les successeurs des apô[illegible] [illegible] que l'Ecriture sainte, [illegible] [illegible] par l'Eglise, ne [illegible] [illegible] morte dans un gra[illegible] [illegible]. C'est la tradition q[illegible] [illegible] doit prendre tel ora[illegible] [illegible] sens littéral ou spi[illegible] [illegible] nous enseign[illegible] [illegible] premiers fidèle[illegible] [illegible] que nous distinguons [illegible] ou transitoir[illegible] [illegible]. C'est la tra[illegible] [illegible] Ecriture sainte, qui [illegible] conciles, l[illegible] dé[illegible] [illegible] coutumes de l'Egli[illegible] [illegible]ment des [illegible] [illegible] Les protestan[illegible] [illegible] marché de l[illegible] [illegible] ne conserv[illegible] [illegible] explicitement [illegible] pas que [illegible] de professer [illegible] la tradition [illegible] l'on examin[illegible] [illegible] mystère de [illegible] Jésus-Christ n[illegible] [illegible] le Nouveau [illegible] de la présence [illegible] de la nécessité des [illegible] de l'Eglise, d[illegible] [illegible], etc. etc. D'où [illegible] Ecriture sainte et la t[illegible] [illegible] marcher l'une sans l'[illegible] [illegible] sont la parole de [illegible] sont la base de [illegible] de notre croya[illegible] [illegible] que ces traditions pré[illegible] [illegible] successivement pa[illegible] [illegible] saint Augustin ne craint pa[illegible] *Pour moi, je ne croirais pas à l'Eva[illegible] n'y étais porté par l'autorité de l'E[illegible]*

II. Les Musulmans mettent la [illegible] au nombre des trois moyens qui [illegible] parvenir à la science. Les deux au[illegible] les sens sains et parfaits, et les lumi[illegible] raison. La tradition, disent-ils, est [illegible] ou prophétique. La première, fon[illegible] rapport commun et unanime de t[illegible] nations de la terre, a pour objet d[illegible] ments publics et remarquables; t[illegible] par exemple, l'existence passée ou [illegible]

rinces, de teis souverains, de telles
; tels royaumes, etc. La seconde
d les vérités révélées par les pro-
: les envoyés célestes, dont la mis-
ne est constatée par des œuvres
uses; à l'aide des arguments dé-
ifs, qu'elles peuvent fournir, lors-
sont authentiquement établies, elles
nt l'une et l'autre le fondement d'une
science, ou naturelle comme la pre-
ı purement théologique et céleste
a seconde. Mais on donne particuliè-
; nom de tradition, *Hadis* ou *Sunnet*,
les, maximes, sentences, solutions,
nêmes de Mahomet, qui ne sont
ısignées dans le Coran, mais qui
recueillies par ses auditeurs, ou
es oralement jusqu'à ce qu'enfin elles
té fixées au moyen de l'Écriture. On
les mahométans ont agi précisé-
nme les chrétiens. De là les sectes
nes qui admettent la tradition
ont réputées orthodoxes, et sont
traditionnalistes, *Sunnis;* tandis que
ıi ont rejeté la tradition passent
étiques et sont appelées dissiden-
s. Voy. HADIS.

TIONNALISTES. 1° On appelle ainsi
iens qui admettent et reçoivent la
par opposition à ceux qui la re-
omme les protestants. On donne
même nom à ceux qui regardent la
ı comme le fondement de toutes
issances humaines, par opposition à
prétendent que l'esprit humain est
ou a pu parvenir, par ses propres
l'idée de Dieu, de sa nature, de ses
ıs, de ses attributs, à la notion du
ı mal moral, etc., etc.

sectes musulmanes se divisent éga-
n traditionnalistes ou orthodoxes,
et en hétérodoxes ou dissidentes,
qui rejettent la tradition.

, versets d'un psaume, qu'on chante
se avant l'Evangile, dans la liturgie
e romaine. Le *Trait* vient après le
lans les jours de pénitence et de
st-à-dire pendant le carême et à
s morts; il tient la place de l'*Alle-*
t le chant est interdit dans ces oc-
Il tire son nom de ce qu'on le
ut d'un *trait*, à un ou deux chœurs,
ouper par un *solo* ou par l'*Alleluia*,
ıns les autres offices.

UILLITÉ, divinité romaine, diffé-
la Paix et de la Concorde. On dit
vait un temple à Rome, hors de la
latine. Une médaille d'Adrien la
e appuyée sur une colonne, et por-
sceptre de la main droite. Sur une
ntonin, elle s'appuie sur un gou-
t tient deux épis de la main gauche
igner l'abondance des grains trans-
r mer en temps de paix. Un autel de
me de Rome, trouvé sur le bord de
ı Nettuno, porte cette inscription :
quillitatis.

FIGURATION, fête instituée dans
atholique, en mémoire du miracle
que Jésus-Christ opéra en présence de trois
de ses apôtres lorsqu'il leur apparut un jour,
sur le mont Thabor, tout resplendissant de
gloire et de majesté, et conversant avec
Moïse et Elie. Les Orientaux la solennisaient
depuis longtemps, tandis que les Latins n'en
faisaient que mémoire le second dimanche
de carême; mais, en 1457, le pape Calixte III,
en fit une solennité particulière qu'il fixa au
6 du mois d'août, à l'imitation des Grecs,
et suivant un usage déjà établi à Rome depuis longtemps. Il ordonna qu'elle fût célébrée solennellement dans tout le monde catholique: cependant elle n'est plus d'obligation nulle part en Occident; tandis qu'elle est toujours au nombre des grandes solennités chez les Orientaux.

TRANSLATION, 1° cérémonie catholique qui consiste à transporter solennellement des reliques d'un lieu à un autre, ce qui se fait communément avec beaucoup d'appareil. Mais il n'y a point pour cela de rite bien déterminé, ou plutôt ces rites varient suivant les différents diocèses. Généralement cependant la châsse qui renferme les reliques est déposée, dès la veille, dans un lieu convenablement orné, et on fait brûler des cierges devant elle. Le lendemain, l'évêque ou le prêtre qui doit présider à la cérémonie se rend avec le clergé au lieu où sont les reliques, il les encense, et les chantres entonnent un répons en l'honneur du saint, puis des prêtres ou des clercs chargent les reliques sur leurs épaules, et on se rend processionnellement, en chantant les litanies des saints, à l'église qui leur est destinée; en y entrant le célébrant entonne le *Te Deum*, puis on prononce un discours et on célèbre le saint sacrifice. Assez communément on fait annuellement et à perpétuité la mémoire de cette translation, dans la paroisse où elle a eu lieu, et quelquefois dans tout le diocèse; il y a même des translations qui sont célébrées dans toute l'Eglise. Autrefois, ces translations étaient très-pompeuses, et on a vu des reliques transportées d'une contrée à une autre fort éloignée, au milieu d'un grand concours de peuple, tout le long de la route qu'on parcourait. Mais maintenant les reliques qui sont envoyées de loin, sont expédiées le plus souvent sans cortége, et les translations solennelles n'ont lieu qu'entre localités assez rapprochées. La dernière de ce genre qui se fit à Paris est la translation des reliques de saint Vincent de Paul, faite en 1829, de la chapelle des sœurs de la charité de la rue du Bac, à la nouvelle maison des Lazaristes.

2° On appelle encore *Translation* l'acte par lequel un évêque est transféré d'un siége à un autre. Il y a aussi des translations de bénéficiers et de religieux, lorsque ceux-ci sont autorisés à passer à un autre bénéfice ou dans un autre monastère. Le siége des évêchés est lui-même transféré quelquefois dans une autre localité.

3° Enfin on donne encore le nom de *Translation* à l'acte par lequel une fête qui n'a pu être solennisée le jour de son inci-

dence est transférée ou remise à un autre jour. C'est ainsi que la fête de l'Annonciation arrivant dans la semaine sainte est transférée après l'octave de Pâques.

TRANSSUBSTANTIATION. Les théologiens se servent de ce terme pour exprimer le dogme catholique sur l'Eucharistie, c'est-à-dire, qu'en vertu de la consécration sacramentelle, la substance du pain et du vin est changée, au sacrifice de la messe, en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Cette expression n'est pas particulière aux Latins, les Grecs l'emploient sous la forme de μετουσίωσις, qui a absolument la même signification. Voici les propres termes d'une confession de foi de l'Eglise grecque : *Le prêtre n'a pas plutôt récité la prière, qu'on appelle l'invocation du Saint-Esprit, que la Transsubstantiation se fait, et que le pain se change au véritable corps de Jésus-Christ, et le vin en son véritable sang, ne restant plus que les seules espèces ou apparences.*

TRAPPISTES, religieux réformés de l'ordre de Saint-Benoît, qui tirent leur nom du monastère de la Trappe, dans le département de l'Orne, où la réforme fut introduite par l'abbé de Rancé, qui, après avoir été un ecclésiastique mondain, étonna la France et l'Europe par les rigueurs de sa pénitence, et mourut en odeur de sainteté, le 6 juin de l'an 1700. De là, la réforme se propagea dans plusieurs provinces de France, en Angleterre, en Irlande, et, depuis peu, les Trappistes ont pénétré dans l'Algérie, où leur établissement prospère. Leur maison mère subsiste encore, malgré les persécutions qu'ils eurent à subir pendant la révolution; car ces religieux, les plus austères de tous ceux de l'Occident, se hâtèrent de reprendre leur vie mortifiée et ascétique, dès que le calme eut été rendu à l'Eglise de leur patrie, et, depuis cette époque, tolérés et même protégés par les différents gouvernements, ils ont continué à édifier l'Eglise par leur piété, leurs austérités et leurs vertus, car ils n'ont rien perdu de l'esprit de leur bienheureux fondateur.

Les religieux sont partagés en pères et en frères convers. L'habit des premiers consiste en une robe de gros drap blanc, serrée au corps par une ceinture de cuir; sur cette robe, ils portent au travail un scapulaire noir, qu'ils remplacent pour les autres exercices d'une ample tunique à manches larges et pendantes, de même étoffe et de même couleur que la robe. Comme le scapulaire, cette tunique est surmontée d'un capuchon pour couvrir la tête; c'est proprement l'habit monacal, auquel on donne aussi le nom de *coule*. Les frères convers sont revêtus, par-dessus la robe, d'une sorte de grand manteau appelé chappe, de grosse étoffe brune, ainsi que tout le reste de l'habillement. Les uns et les autres portent sur la peau une chemise en serge grossière.

La journée du Trappiste ne commence jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin, souvent à une heure, quelquefois à minuit, suivant la longueur de l'office nocturne, qui est plus long en proportio
grandeur des solennités. Les matine
sent à quatre heures; la matinée est p
entre la lecture et différents exercic
gieux, qui se succèdent jusqu'à la
messe, qui se dit à sept heures et de
neuf heures, le travail jusqu'à deux
il n'est interrompu qu'à onze heures
pour chanter sexte. A deux heu
chante les nones, et ce n'est qu'apr
rempli ce devoir, que le Trappiste pr
unique repas, non sans avoir récit
fectoire des prières en deux chœurs,
longueur peut faire considérer co
office. Des légumes cuits à l'eau e
huit onces de pain bis, du cidre, de
ou de l'eau pure, composent ce frug
qui, en carême, est reculé jusqu
heures un quart. Tel est le régime d
Mais l'été est pour le Trappiste un
sensualité; le dîner est alors ava
midi; les mets ne sont ni plus su
ni plus abondants, mais le soir il
tion, consistant en quatre onces de
du fromage, ou des pommes de terr
salade de betteraves, etc. Après le
lecture; à quatre heures, les vêpre
de la méditation, de la lecture ou
A six heures, complies, et exercice
res jusqu'au coucher qui a lieu à se
en hiver, et à huit heures en
augmentation de travail de près
heures. Ce travail est un travail m
consiste dans la culture de la terr
sine, la boulangerie, la forge, la
des vêtements, la laiterie, l'impr
livres en caractères à jour, la reliu
tout au milieu d'un silence qui n'
interrompu. Un seul mot prononc
nière de conversation serait un cr
crime est inouï à la Trappe. S'il est
sable d'appeler quelqu'un, de le p
de lui communiquer quoi que ce
doit se faire par signes. Lorsqu'un
sur le point de faire profession, il
famille un dernier adieu. Sa profes
le monde n'existe plus pour lui; i
plus de nouvelles de ses parents.
vient à apprendre la mort d'un par
de ses religieux, il le recomm
prières de la communauté, mais s
signer, disant en général que le
mère d'un des frères est mort. Il n'
seule occasion où il soit permis
c'est au chapitre, après prime, pou
coulpe, c'est-à-dire pour s'accuser
ment, à haute voix, et devant la
nauté, de toutes les fautes extéri
l'on a commises, afin d'en recevoi
tence. Les religieux couchent avec
tements; ils ont pour lit deux plan
paillasse piquée, un oreiller par
couverture de laine.

Tous les frères assistent à l'ag
trépas d'un Trappiste mourant; il
la paille et la cendre, revêtu de
religieux, au milieu du sanctuaire,
ragé par les prières de ses comp
pénitence; il est inhumé sans bière

t monastique; et, après de longues pour le repos de son âme, tous les avant de le quitter, se prosternent s le front contre terre, même malgré et la glace, et poussent tous en- d'une voix forte, ce cri de grâce et : *Domine, miserere super peccatore.* rappistes sont généralement aimés et ; ils font beaucoup de bien dans les ils sont établis; leurs maisons sont aux ecclésiastiques et aux laïcs qui soit y faire des retraites, soit sim- les visiter par curiosité; tout le y est reçu avec charité et affection. femmes n'y sont jamais admises. On rit, et répété que les Trappistes, en ontrant, se disaient l'un à l'autre : *faut mourir;* c'est une erreur; ja- ne se parlent entre eux. Un autre populaire est que chacun d'eux tra- sa propre fosse; la vérité est qu'une usée d'avance attend le premier re- que Dieu voudra appeler.

PISTINES, religieuses bénédictines règle a été calquée sur celle des es. Cependant elle est un peu miti- quelques points; ainsi ces religieuses ue jour une heure pendant laquelle st permis de parler.

ASTRINCHA, ou *ciel des trente-trois,* que les Bouddhistes supposent placé net du mont Mérou; il est ainsi ap- ce qu'il est la demeure de trente-trois u Tenghéris.

IENS, dieux que les Romains avaient tés à Rome, après la conquête de la Trébie.

BLEURS. Ce nom, que l'on a donné à la société des *Amis*, fondée par Fox, convient plutôt à la secte des *Voy. Quakers* et *Shakers ;* ces deux glais signifient *trembleurs.* Ils furent ppelés parce qu'ils sont saisis d'un nent qu'ils croient involontaire, lors- nt inspirés par l'esprit; les seconds anisé des danses ridicules comme tégrante du culte. Ils sont répandus -terre et dans les Etats-Unis.

IED SACRÉ, siége à trois pieds en nez les païens dans plusieurs céré- eligieuses. Les trépieds étaient, pour re, faits à l'imitation de celui du e Delphes, sur lequel la Pythie s'as- our rendre ses oracles. Ce dernier é sur l'ouverture d'une caverne d'où ne exhalaison prétendue divine qui la prêtresse, et lui révélait l'avenir. e dit que les Grecs, vainqueurs des la bataille de Platée, prélevèrent un sur les dépouilles, pour en faire un d'or qu'ils consacrèrent à Apollon. ed fut posé sur un serpent de bronze êtes dont les différents contours for- une espèce de colonne qui s'élargis- mesure qu'elle descendait vers la C'est sans doute le même que celui voit encore aujourd'hui un fragment At-Meïdan, à Constantinople, entre ne de Théodose et le pilier de Constantin Porphyrogénète. C'est une colonne de bronze, haute de quatre mètres, représentant trois serpents entrelacés, dont les plis diminuent de grosseur en approchant du sommet, et dont les têtes, aujourd'hui détruites, formaient le couronnement ou le chapiteau. Les trois têtes étaient séparées et baissées de manière à offrir un triple support; leurs bouches étaient béantes et dressaient leurs dards. Cette colonne est creuse.

Les trépieds sacrés étaient de différentes formes : les uns avaient les pieds solides; les autres étaient soutenus par des verges de fer. Il y en avait qui étaient des espèces de siéges, ou de tables, ou bien en forme de cuvettes; il y en avait aussi qui servaient d'autels, et sur lesquels on immolait des victimes. L'airain, qui résonnait dans le temple de Dodone, était, selon quelques-uns, une suite de trépieds superposés, en sorte que, si l'on en frappait un, les autres résonnaient consécutivement et formaient un son prolongé pendant fort longtemps.

TRÉSOR. On donne quelquefois ce nom à la sacristie des églises, ou au lieu dans lequel on conserve les vases sacrés, les reliquaires, les différents ornements et les offrandes des fidèles

TRÉSORIER, titre d'office ou de dignité dans les Eglises cathédrales ou collégiales; on le donne au chanoine chargé de la garde du trésor, c'est-à-dire de l'argenterie, des ornements, des reliques, des vases sacrés, des chartes, etc. Les trésoriers avaient succédé en cela aux diacres qui, anciennement, étaient chargés de tout le matériel des Eglises.

Le trésorier des fabriques est le marguillier chargé de percevoir les revenus des Eglises, et d'en solder les dépenses.

TRESTONIE, déesse romaine que l'on invoquait contre la lassitude dans les voyages.

TRÉTA-YOUGA, le deuxième âge des Hindous. *Voy.* TRITA-YOUGA.

TRÊVE DE DIEU. A la vue des guerres incessantes que se livraient les petits princes et seigneurs, dans le moyen âge, l'Eglise de France tenta d'établir entre eux une paix universelle, appelée la paix de Dieu; mais ses efforts échouèrent contre la barbarie de l'époque. Alors, pour diminuer le mal, et rappeler peu à peu les seigneurs à des sentiments plus chrétiens, plusieurs conciles décidèrent que, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, jours choisis en mémoire de la passion et de la résurrection du Sauveur, personne ne prendrait rien par force, ne tirerait vengeance d'aucune injure, n'exigerait point de gage d'une caution, etc. C'est ce que l'on appela la *Trêve de Dieu.* On l'étendit à l'avent et au carême tout entiers, ainsi qu'à la fête patronale dans chaque localité. Ceux qui la violaient devaient payer la composition des lois, comme ayant mérité la mort, ou bien ils étaient bannis et excommuniés. Dieu lui-même parut sanctionner cette institution, car on prétendit qu'une maladie nouvelle, appelée le feu sacré, s'é-

tait attachée aux réfractaires. Ces suspensions d'armes et ces prescriptions furent assez généralement exécutées, et peu à peu les mœurs s'adoucirent, les querelles de voisinage devinrent moins sanglantes; l'humanité respira. C'est peut-être la plus brillante victoire de l'autorité religieuse sur la barbarie féodale.

TRICÉPHALE ou TRICEPS, c'est-à-dire *qui a trois têtes;* surnom de Mercure, tiré de son triple pouvoir et de ses emplois divers dans le ciel, sur la terre et aux enfers. C'était aussi le surnom d'une déesse qui présidait à la naissance, à la vie et à la mort. Quand elle remplissait sa première fonction, on l'appelait Lucine; comme déesse de la santé, on la nommait Diane, et Hécate, comme présidant à la mort.

TRICLARIE, ou la déesse *au triple héritage* (du dorien κλᾶρος); Diane était ainsi nommée d'un temple qu'elle avait dans un canton possédé par trois villes, Aroé, Antée, Messatis. Les habitants de ces villes s'assemblaient tous les ans au temple de la déesse, et la nuit qui précédait la fête se passait dans des exercices religieux. La prêtresse était toujours une vierge, obligée de rester telle jusqu'à son mariage; alors le sacerdoce était confié à une autre. Cette fête avait pour objet d'apaiser la déesse dont le temple avait été profané par les amours de Ménalippe et de Cométo. On lui sacrifia d'abord un jeune garçon et une jeune fille; mais, dans la suite, cette barbare coutume fut abolie par Eurypyle.

TRICTIRIES ou TRICTYES, fêtes grecques consacrées à Mars, surnommé Enyalius, dans lesquelles on lui immolait trois victimes, comme dans les *Suovetaurilia* des Romains.

TRIDANDIS, religieux hindous de la secte des Vaichnavas, ainsi appelés de ce qu'ils portent ordinairement *trois baguettes*, appelées *danda.* Ils ne doivent point toucher au feu, ni à aucune espèce de métal, et ne peuvent manger que des mets qui leur sont donnés en aumône par les familles brahmanes de la secte des Vaichnavas. Ils ont moins de disposition à une vie errante que les autres mendiants. Ils suivent la doctrine et les rites établis par Ramanoudja.

TRIDENT, sceptre à trois pointes, ou fourche à trois dents, qui est un des attributs de Neptune, et marque son triple pouvoir sur la mer, de la conserver, de la soulever et de l'apaiser. C'était une espèce de sceptre dont les rois se servaient autrefois, ou bien un instrument de marine, un harpon, dont on faisait souvent usage pour piquer les gros poissons qu'on rencontrait en mer. Ce furent les Cyclopes qui en firent présent à Neptune dans la guerre contre les Titans. On dit que Mercure lui déroba un jour son trident, c'est-à-dire qu'il devint habile dans la navigation. Neptune s'en servait aussi pour frapper la terre et l'entr'ouvrir; c'est ainsi qu'il en fit sortir un cheval, lors de sa dispute avec Minerve pour donner un nom à Athènes.

TRIÉTÉRIQUES, fêtes que les Béotiens et les Thraces célébraient, *tous les t*... en l'honneur de Bacchus, et en mé... l'expédition des Indes qui avait du... ans. Cette solennité était exécutée... matrones divisées en bandes et ... vierges armées de thyrses : les une... autres, saisies d'enthousiasme ou d... reur bachique, chantaient l'arrivée... chus, qu'elles supposaient présent... lieu d'elles, durant la fête, et mêm... et conversant avec les hommes. C... étaient signalées par toutes sortes... et de débauche.

TRIGLA, déesse des Slaves, appel... *Marzéna* et *Sénovia;* elle correspon... Diane des Latins. Les Vandales et l... tants de la Lusace nourrissaient... honneur un cheval noir, dont un pr... chargé de prendre soin pour en ... présages dans les combats. *Trigla*... *glova* était ainsi nommée parce qu'... représentée avec trois têtes. Il est... que Trigla était un dieu, et le m... *Triglof.*

TRIGLOF ou TRIGLOW, dieu ador... tin dans la Poméranie; il avait tr... pour montrer qu'il gouvernait à ... ciel, la terre et les enfers; sa face ... verte d'une plaque d'or, pour indi... ne voulait pas voir les mauvaises ac... hommes. La statue de ce dieu était... or. Il avait, comme Swétovid, dieu ... un cheval qui lui était spécialeme... cré, et dont les prêtres avaient seu... de prendre soin. Son culte subsis... vers l'an 1124, époque où les Po... furent convertis par saint Othon, ... l'idole de Triglof.

TRI-LOKA, les trois mondes (... de la cosmogonie hindoue; c'e... *Swarga-loka*, ou le ciel; *Prithwi-l*... terre, et *Antarikcha-loka*, l'espace... diaire. Le *Tri-loka* forme, avec le ... *loka*, ou les quatre mondes, ce qu... pelle *Sapta-loka*, ou les sept mond...

TRILOKAVASANKARA, un des ... keswaras ou seigneurs des trois ... suivant la cosmogonie des Boudd... Népâl.

TRIMOURTI. A la tête du panth... dou se trouvent trois divinités sup... sont la personnification des *trois p*... divines, c'est-à-dire de la *créati*... *conservation* et de la *destruction;* ... mière est représentée par Brahm... conde par Vichnou, et la troisième ... Ces trois dieux, distincts en leur... nes, sont toutefois considérés so... non comme une divinité unique, ... comme formant un tout nécessaire... parable. C'est pourquoi on les r... tantôt séparément, avec leurs attri... ticuliers, tantôt réunis en un seul c... trois têtes. C'est sous cette derniè... qu'on leur donne le nom de *trimou*... à-dire *le triple corps* ou *la triple* ... Parabrahma, l'être souverain et in... hensible. On les désigne alors sous... monosyllabique de *Aum* ou *Om*, con...

tères; *A* représente Brahmâ, *U* Vi-
M Siva.
iourti est émanée directement de
uprême qui l'a produite par son
c Mayâ ou l'illusion, et qui s'est
sur elle du soin de créer, de coor-
de gouverner l'univers. D'autres
e la trimourti fut produite par
l'énergie primordiale émanée du
sant, qui enfanta ces trois dieux
un seul corps; et qu'elle s'unit à
eux, se divisant elle-même, pour
, afin de coopérer à leur mission
le. D'autres veulent que ces trois
cèdent les uns des autres, mais
rder sur leur ordre de priorité. Il
rationnel d'accorder l'antériorité
en sa qualité de créateur, et
int tiré son nom de *Brahm*, la di-
ême, et ce principe est admis par
héogonies antiques. Mais Brahmâ
nt plus isolément de sectateurs
, tandis que ceux de Vichnou et
nt en grand nombre, les Vaichna-
Saivas revendiquent pour leur
ctif l'honneur d'être le principe
autres. Les Vaichnavas veulent
ır de lotus soit sortie du nom-
hnou, et que ce fut de cette fleur
Brahmâ. Les Saivas, au contraire,
t qu'Adi-Sakti produisit une se-
ù sortit Siva, qui fut père de Vi-
oi qu'il en soit, la Trimourti est
ınt adorée par tous les brahmanis-
oique beaucoup d'Hindous soient
écialement, les uns au culte de
utres à celui de Vichnou, cepen-
que ces deux divinités unies à
 forment qu'un seul corps à trois
endent un culte égal à tous les
avoir égard alors aux points par-
doctrine qui les divisent.
ınt quelle est l'origine et la rai-
mythe indien? L'abbé Dubois,
et plusieurs autres savants n'y
e la personnification des trois
élémentaires, la terre, l'eau et
rés dans l'Inde dès les temps les
s, et antérieurement, sans doute,
tion du panthéon brahmanique.
ait la personnification de la terre,
mune de toutes les substances
t inanimées; c'est de son sein
tent, ou bien de ses productions
 nourrissent; c'est par elle que
te dans la nature : elle a donc été
omme le dieu *créateur*, et a ob-
mier rang dans l'opinion des Hin-
que ferait la terre sans le secours
ans les rosées et les pluies qui
évelopper les germes de sa ferti-
emeurerait stérile, et se trouve-
t dénuée d'habitants. C'est l'eau
e, conserve et fait croître tout ce
tout ce qui végète. Elle fut donc
omme le dieu *conservateur*. C'est
ont un des noms les plus connus
ia, c'est-à-dire *porté sur les eaux*,
eprésenté dormant sur la surface
de l'Océan. Le feu, en pénétrant les deux autres éléments, leur communique une partie de sa vigueur, développe leurs propriétés, et amène tout, dans la nature, à cet état d'accroissement, de maturité et de perfection auquel rien ne saurait parvenir sans lui. Mais, cessant ensuite d'agir sur les choses créées, chacune d'elles périt; dans son état libre et visible, cet agent actif de la reproduction consume, par sa force irrésistible, les corps à la composition desquels il avait concouru; et c'est à cette faculté redoutable qu'il dut son titre de dieu *destructeur*. Ce fut Siva, personnage irascible, emporté, impétueux, brûlant, incendiant, anéantissant tous les êtres, et qui lui-même, à la fin des Kalpas, lorsque les dieux et les hommes ne seront plus, dansera seul, dans l'immensité de l'espace et du vide, sur les ruines fumantes de l'univers. Sous ce rapport, Brahmâ, Vichnou et Siva, seraient encore les prototypes de Jupiter, dieu du ciel et de la terre, Neptune, dieu de la mer, et Pluton, souverain des enfers et du feu.

Nous admettons complétement cette explication raisonnable, naturelle et fondée sur l'étude des livres et des monuments indiens, et nous sommes loin de voir, dans la triade hindoue, l'image parfaite de la Trinité chrétienne. Nous pensons cependant que ce dogme antique, révélé dans les premiers âges du monde, n'a pas été sans influence sur cette donnée brahmanique. Sans doute, les idées de paternité, de filiation et d'esprit, paraissent tout à fait étrangères à la Trimourti indienne; mais dans celle-ci, comme dans la Trinité divine, c'est la création qui est attribuée à la première personne, la conservation des êtres ou la rédemption des hommes à la seconde; c'est elle qui s'est incarnée pour le salut du genre humain; c'est la troisième personne qui est chargée de la reproduction; car il faut remarquer que Siva ne remplit le rôle de destructeur que pour réparer et reproduire. C'est lui qui, d'après les cosmogonies les plus accréditées, vivifiera les débris de l'univers après sa destruction, et lui fera recommencer un nouvel âge. Quelques livres sacrés formulent même ces paroles remarquables : *Ces trois dieux n'en font qu'un. Siva est le cœur de Vichnou, et Vichnou le cœur de Brahmâ. C'est une lampe à trois lumignons*. Expressions qui paraissent indiquer un dieu en trois personnes.

TRINITAIRES, ordre religieux fondé dans le XIIIe siècle, par saint Jean de Matha, sous l'invocation de la sainte Trinité, pour la rédemption des captifs. La règle fut d'abord fort dure. Les religieux ne devaient jamais manger ni viande, ni poisson; ils ne vivaient que de pain, d'œufs, de fromage, de lait, de fruits, d'herbes et de légumes, assaisonnés avec de l'huile. Si cependant quelqu'un leur apportait de la viande, ils en pouvaient manger les jours de grande fête. Il leur était défendu de se servir de cheval en voyage. Le pape Clément IV approuva, en 1267, les mitigations qui furent faites à leur règle, et leur permit de voyager à che-

val, de manger de la viande et du poisson, etc. L'ordre des Trinitaires, avant la révolution française, avait environ 250 maisons, partagées en treize provinces, tant en France et en Espagne qu'en Portugal et en Italie. Il y en avait eu autrefois 43 en Angleterre, 9 en Ecosse, et 52 en Irlande. Le général était élu à Cerfroid par le chapitre de tout l'ordre. Chaque maison était gouvernée par un supérieur que l'on nommait *ministre*. Ceux des provinces de Champagne, de Normandie et de Picardie, étaient perpétuels; mais ailleurs ils étaient triennaux. La règle que suivent les Trinitaires est celle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ils sont obligés à chanter l'office canonial dans l'intention d'honorer la sainte Trinité. La principale fin de leur institut est de recueillir les aumônes des fidèles, pour aller ensuite racheter les chrétiens captifs chez les Barbares. Chaque maison consacre tous les ans un tiers de son revenu à cette bonne œuvre. On établit une réforme parmi les Trinitaires, en 1573 et 1576. Cette réforme a été reçue par la plus grande partie des maisons, et surtout par celle de Cerfroid. Ceux qui la suivent ne portent point de linge, disent matines à minuit, et ne font gras que le dimanche. En 1594, le Père Jean-Baptiste de la Conception introduisit parmi les Trinitaires d'Espagne une réforme encore plus sévère; c'est celle que suivent les Trinitaires déchaussés. Ce fervent religieux essuya de grandes contradictions, pendant qu'il était occupé à l'exécution de sa grande entreprise. Il mourut en odeur de sainteté en 1613.

TRINITÉ, un des mystères fondamentaux de la religion chrétienne. Il consiste à croire que le Dieu unique subsiste en trois personnes distinctes, ayant la même nature, la même essence, la même éternité, la même puissance et la même volonté; ces trois personnes sont distinguées par les relations et les rapports qu'elles ont entre elles. La première n'a point de principe; elle est au contraire le principe des deux autres; c'est pourquoi on l'appelle *le Père*. La seconde procède du Père par une voie ineffable appelée génération; c'est pourquoi on lui donne le nom de *Fils*. La troisième personne procède des deux autres par une autre voie ineffable qui n'est pas la génération; on la nomme *le Saint-Esprit*.

Voici comment on peut exposer philosophiquement ce dogme : Dieu le Père ne peut pas subsister sans avoir la conscience de lui-même, autrement il ne serait qu'un être inerte et impuissant; or, en se connaissant et en se comprenant lui-même avec ses perfections infinies, il produit la parole de l'entendement divin, éternellement subsistante, vraie image de lui-même et consubstantielle avec lui. C'est cette parole intérieure, ce raisonnement de la connaissance divine qui est le Fils. Il en est de même en nous en quelque sorte, car, lorsque l'entendement humain crée, saisit et conçoit un objet, il s'en forme une image en lui-même, et cette image est appelée par les philosoph role de l'intelligence ou l'idée, pou tinguer de la parole extérieure ou de l sion par laquelle nous manifestons sées et les communiquons au dehors cette parole de l'intelligence est muable et fugitive, un pur mode, dent, non une substance réelle ou chose qui subsiste de soi-même, ta Dieu étant essentiellement immua peut être le sujet d'aucun mode ou a il est incapable de la moindre alt bien différent en cela des esprits cr sont sujets à toutes sortes de vicissit la diversité des passions qui les fon de la joie à la tristesse, du bien au n l'intelligence divine ne peut donc d'acte intérieur qui soit ou qui simple mode, un accident; c'est pou Père, par la connaissance infinie q lui-même, produit une parole intéri son intelligence qui est une vraie tance ou personne; et, comme cet nécessaire en lui, il s'ensuit que c sistance ou personne est produite e drée de toute éternité, et que le aussi ancien que le Père. Il en est de la troisième personne; le Père n' gendrer son Fils sans l'aimer; de Fils n'a pu être engendré du Père rendre un amour égal, à cause des tions divines qui forment leurs mutuels; or c'est cet amour mutue le Saint-Esprit, autre subsistance ré manente et distincte qui procède autres personnes.

L'homme porte en lui-même u imparfaite de la Trinité divine, ce trois puissances ou facultés de no la connaissance, le jugement et la La première est le principe des au ne peuvent subsister sans elle. Le j procède de la connaissance seule, lonté est produite par la connaissan au jugement. « Si nous imposons nos sens, dit Bossuet, et que nous r fermions pour un peu de temps au notre âme, c'est-à-dire dans cette p la vérité se fait entendre, nous y quelque image de la Trinité que n rons. La pensée que nous senton comme le germe de notre esprit, c fils de notre intelligence, nous do que idée du Fils de Dieu conçu é ment dans l'intelligence du Père C'est pourquoi ce Fils de Dieu pren de Verbe, afin que nous entendio naît dans le sein du Père, non comm sont les corps, mais comme naît da âme cette parole intérieure que nou tons quand nous contemplons la véri la fécondité de notre esprit ne se term à cette parole intérieure, à cette pe tellectuelle, à cette image de la vérit forme en nous. Nous aimons, et cette intérieure, et l'esprit où elle naît; et, mant, nous sentons en nous quelqu qui ne nous est pas moins précieux qu esprit et notre pensée, qui est le f

ɜ l'autre, qui les unit, qui s'unit à
ıe fait avec eux qu'une même vie.
tant qu'il se peut trouver de rapport
ıu et l'homme; ainsi, dis-je, se pro-
Dieu l'amour éternel qui sort du Père
e et du Fils qui est sa pensée, pour
c lui et sa pensée une même nature
ıt heureuse et parfaite. »
ue les trois personnes soient insé-
, et qu'elles n'aient qu'une même
ı en tout ce qu'elles décrètent ou pro-
ors d'elles-mêmes, cependant les lan-
aaines ont consacré des attributs ou
fications particulières, soit pour les
ır, soit en raison des rapports qu'elles
elles ou avec les créatures. C'est
la première, ou le Père, est appelée
llence le Tout-Puissant et le Créa-
t parce qu'elle est le principe de la
ssance divine, que parce que l'Ecri-
te la représente comme ayant pro-
ıinativement, pour ainsi dire, à la
du ciel et de la terre. Le Fils est
sagesse éternelle, le principe des
ées, le Logos (c'est-à-dire le juge-
raison, la parole), le Verbe, etc.
qui s'est incarné dans la suite des
ıur la rédemption du monde. La
personne est appelée l'Esprit, le
e Dieu, l'union, l'amour, le vivi-
e principe de la vie. Ainsi le Père
considéré comme créateur, le Fils
conservateur ou rédempteur, le
ırit comme vivificateur ou sanctifi-

ne trinitaire a, suivant nous, fait
la révélation primitive, car il est
à la notion exacte de la divinité. En
s en voyons des traces chez presque
peuples de la terre. D'ailleurs l'es-
ain étant, par lui-même et réduit
pres forces, incapable de parvenir
on de l'unité de Dieu dans la Tri-
ut que cette vérité ait été révélée
ıu premier homme. Hâtons-nous
t de convenir que nulle part on ne
dans sa plénitude et son exactitude
tisme catholique, soit que le Tout-
n'ait pas jugé à propos de le pro-
tement à une société naissante qui
a abuser, comme elle en a abusé en
qu'après avoir été exposé claire-
ıs l'origine, les peuples aient fini
ırrompre, comme cela est arrivé
es les autres vérités.
Juifs eux-mêmes ignoraient ce mys-
bien que plusieurs passages de
Testament paraissent y faire allu-
endant nulle part il n'y est exposé
ıt. Un des textes les plus formels
verset du psaume XXXII : *Les cieux*
nsolidés par la Parole (ou le Verbe)
et toute l'armée céleste par l'Esprit
uche; mais ce passage peut aussi
e dans un sens métaphorique, qui
uit dans une multitude de senten-
latives. Il entrait sans doute dans
ns de la Providence que le dogme
ne fût pas exposé nettement dans

l'Ecriture, car il était à craindre qu'il ne favorisât le penchant des Israélistes au polythéisme, comme il avait pu y contribuer dans plusieurs autres nations. Cependant lorsqu'on étudie avec attention le Talmud, les paraphrases chaldaïques, le Zohar, les anciens commentateurs de l'Ecriture sainte, on ne peut s'empêcher de conclure que le mystère de la Trinité faisait partie de l'enseignement isotérique de la Synagogue; très-fréquemment ils interprètent en ce sens certains passages, qui autrement paraissent obscurs. Jonathan, fils d'Ouziel, qui florissait un peu avant la naissance du Christ, s'exprime ainsi sur ces paroles du psaume II : *Jéhovah m'a dit : Tu es mon Fils.* « Ces deux, Père et Fils, sont trois en union avec une troisième personne, et ces trois personnes ne font qu'une substance, qu'une essence, qu'un Dieu. » Lorsque les Juifs furent chassés du royaume de Naples, un exemplaire fort ancien de ce Targoum tomba entre les mains de Pierre Galatin, qui y trouva la paraphrase suivante du trisagion d'Isaïe, ch. VI, v. 3 : « Saint le Père, saint le Fils, saint l'Esprit saint ! » Le même Galatin, à propos du tétragramme יהוה Jéhovah, en cite des explications ou interprétations hébraïques en douze et en quarante-deux lettres : la première se traduirait par ces paroles : *Père, Fils et Esprit de sainteté;* et la seconde par ces mots : *Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit de sainteté est Dieu; cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un Dieu unique.* (*Voy.* le texte au mot Jéhovah.) Le *Galé-Razaya* ou Révélateur des mystères, livre composé par Juda le Saint, rédacteur de la Mischna, nous offre ce passage remarquable : « Considère que le nom *tétragrammaton* dénote, d'après son orthographe, un Dieu *procréateur*. Or il n'est pas de procréateur sans *procréé*, et il faut qu'il procède un amour du procréateur vers le procréé, de même que du procréé vers le procréateur; autrement ils seraient séparés l'un de l'autre et formeraient deux essences distinctes, tandis qu'à la vérité le procréateur et le procréé, et l'*amour*, procédant de tous deux, sont une seule essence; c'est pour cette raison que dans ce nom (*tétragrammaton*) est renfermé le nom des douze lettres qui forment les mots *Père, Fils et Saint-Esprit*, et sache que ce mystère est un des secrets du Très-Haut. Il convient de le dérober aux yeux des hommes jusqu'à la venue du Messie, notre juste. Je te l'ai révélé; mais le secret de Jéhovah est réservé pour ceux qui le craignent. » Le livre Kozri dit : « La sagesse est trois en une. L'Etre divin est unique. La distinction des numérations que nous admettons en lui ne consiste que dans une certaine distinction dans la même essence. » Nous passons sous silence les témoignages tirés du livre cabalistique Sépher-Yetsira et de plusieurs autres; on pourra, à ce sujet, consulter l'ouvrage de M. Drach, intitulé : *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue.* Nous nous contenterons de reproduire ce passage du savant écrivain : « Le dogme de la sainte Trinité

est antérieur à la promulgation de l'Evangile, et l'ancienne Synagogue, depuis les premiers patriarches du peuple de Dieu, possédait le dépôt de cette haute et importante vérité; mais, avant la prédication de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce redoutable mystère de Jéhovah n'était connu, au moins clairement, que d'un petit nombre de ceux qui le craignaient, et se livrait secrètement sous des termes plus ou moins cachés. La Trinité de personnes en un Dieu unique ne devait être enseignée publiquement, clairement, de l'aveu même des rabbins, qu'à l'époque de l'avénement du Messie, notre juste, époque où le nom Jéhovah, qui annonce cet auguste mystère, aussi bien que l'incarnation du Verbe, devait cesser d'être ineffable, conformément à cette prophétie de Zacharie : *Et Jéhovah sera reconnu roi de toute la terre. En ce jour-là Jéhovah sera un et son nom sera un.* Pensez-vous, demande le Talmud, qu'avant cette époque Jéhovah ne soit pas un? Rab-Nahman, fils d'Isaac, répond à cette demande, disant : Le temps d'avant la venue du Messie ne ressemble pas à celui d'après; pendant le premier, le nom s'écrit *Iéhova*, et se prononce *Adonaï;* mais, au temps du Messie, il s'écrira et se prononcera *Iéhova.* »

2° Nous trouvons une réminiscence de la Trinité dans les triades égyptiennes qui se développent depuis Ammon, le dieu caché, jusqu'à Horus, le dernier anneau de la chaîne divine et le plus rapproché de l'humanité. Il ne s'agit pas ici d'une Trinité une ni de trois personnages semblables. La triade thébaine se compose d'*Ammon*, le dieu sans père, le roi des dieux; vient ensuite *Mout*, la mère des dieux; et Ammon, considéré comme mari de sa propre mère, produit un fils, *Khons*, le dieu enfant, le rejeton. Toutes les triades étaient modelées sur celle-ci. L'élément féminin, qui en faisait partie intégrante, éloigne de beaucoup la triade égyptienne de la Trinité divine. Toutefois nous y devons constater les idées de paternité et de filiation.

Cependant plusieurs monuments semblent attester que les plus instruits d'entre les Egyptiens, peut-être ceux qui étaient initiés aux mystères, avaient de la Trinité une connaissance plus explicite; l'inscription grecque du grand obélisque du Cirque majeur, à Rome, portait : Μέγας Θεὸς, *le grand Dieu;* Θεογέννητος, *l'engendré de Dieu;* et Παμφεγγής, *le tout-brillant*. Héraclide de Pont et Porphyre rapportent un fameux oracle de Sérapis :

Πρῶτα Θεὸς, μετέπειτα Λόγος, καὶ Πνεῦμα σὺν αὐτοῖς.
. . . Σύμφυτα δὴ τρία πάντα, καὶ εἰς ἓν ἐόντα.

« D'abord Dieu, puis le Verbe, et l'Esprit avec eux. Tous trois sont de la même substance et se réunissent en un seul. »

3° La Perse conservait la foi d'une cause souveraine, éternelle, *Zérouané-Akéréné*. Du sein de ce dieu s'élança *Ormuzd*, l'auteur de tout bien, qui prononce à son tour la parole génératrice, *Hom* ou *Honover*, dans laquelle est enfermée toute sagesse. Puis apparaît *Mithra*, le médiateur, le feu, la source d'a-
mour et de vie. Dans la suite, cet
s'éloigna du principe primitif; Zé
Akéréné, ou le temps sans bornes, fu
déré comme seul immense, infini,
Ormuzd fut la personnification du te
ou borné et de la révolution du cie
du firmament, et représenta le temp
par le dieu suprême à la durée du
créé. Mithra fut désigné par les quali
de Temps périodique et de révolu
ciel mobile, qui expriment la durée
vement annuel du soleil et de la
conséquence, le Temps sans bornes
une existence éternelle, tandis qu'à
douzième millénaire, limite fixée à
du monde présent, Ormuzd et Mi
vent cesser d'exister. Enfin on pe
plétement de vue la donnée primiti
sant de Mithra une déesse.

4° Le même thème se reprodui
ment dans la théogonie assyrienne
déenne, sous les vocables de *Cro*
ou *Bélus* et *Mylitta*.

5° Le dogme ternaire se résout
Grecs, en trois dieux qui se partag
pire de l'univers, *Zeus* est le dieu
de la terre; *Posidon*, des eaux et
Adès, des enfers et des régions sou
Il en est de même des trois Cabire
Axiokersos et *Axiokersé*, ainsi qu
sieurs autres ternaires (1). Mais ce
ble le plus s'en rapprocher, c'est
ou le Très-Haut, engendrant *Dé*
l'architecte du monde, et *Psyché*,
l'esprit.

On fait grand bruit depuis long
la Trinité des philosophes grecs,
ticulier de celle de Platon; on a m
y voir l'origine et le fondement de
chrétienne, qui n'aurait été que
loppement; mais il suffit de lire
ment les textes de ce philosophe et
cations des différentes écoles aux
donné naissance, pour s'assurer c
Trinité platonicienne est éloignée
évangélique. Tout au plus serait-e
reflet des traditions primitives, et
que l'ont considérée les saints P
font allusion. « Vous saurez, dit P
dans toute l'étendue du ciel il y a
sances, toutes sœurs l'une de l'au
ai aperçues et je ne m'en glorifie p
d'une découverte bien difficile; elle
pour tout autre. De ces huit puiss
en a *trois*, dont une est au *soleil*,
à la *lune*, la troisième à l'*assem*
astres; les cinq autres n'ont rien de
avec celles-ci. » Il parle ensuite du
plus divin de tous, ce qui impliqu
sairement la pluralité. Or telle est l
laquelle les Platoniciens ont const
Trinité, longtemps après la mort de
tre, qui probablement n'y avait pas

(1) Il y avait trois Parques, trois juges
trois Grâces, trois Euménides, trois Gorg
Harpies, trois Hespérides, etc. Les Mère
Matres ou *Matræ*, les divinités appelées
Campestres, sont représentées trois de co

ırement à la diffusion des doctrines
ıes qui leur auront donné l'idée
r Trinité à Trinité, et cela à l'avan-
ıhilosophe grec. Mais ils furent loin
ndre au sujet de leur dogmatisme.
Iᵉ siècle de notre ère, Alcinoüs pré-
ıuver dans Platon une sorte de Tri-
ıt les trois personnes sont : 1° l'In-
ı suprême, père du monde; 2° l'In-
ı du monde, auteur du monde;
du monde elle-même. — Numénius
ı, au commencement du IIIᵉ siècle,
it trois personnes divines, savoir :
ı du monde, c'est-à-dire sans doute
er principe, l'unité, le souverain
l'Auteur du monde, le démiurge;
ıde lui-même. Mais Proclus nous
uménius considérait ces trois per-
ımme trois dieux. — Plotin, au mi-
IIᵉ siècle, donnait comme les trois
s de la Trinité divine : 1° l'Unité
2° l'Intellect supérieur au monde;
universelle du monde intelligible.
t Proclus, la première hypostase est
c'est elle qui a produit la matière
; la seconde est l'Essence intelligi-
ur et père du monde; la troisième
ı en tant que divine et imparticipa-
voici bien loin du dogme catholi-
de quelque manière qu'on torture
de Platon, on se verra dans l'im-
é d'y trouver la Trinité telle que la
ıt les chrétiens. Ce qui a porté à l'y
c'est que Platon, après avoir éta-
remier principe, parle d'un *Logos*
t coordonné le monde. Mais pour
re la Trinité dans Platon, il ne suf-
constater dans ses doctrines une
notion de la seconde personne, il
ussi y trouver la troisième; or c'est
: impossible. Les Platoniciens l'ont
ı par l'âme du monde; mais s'il est
ın un point de doctrine clair, c'est
n de l'âme du monde par le Dieu
qui reste toujours supérieur à cet
ɔndaire et subordonné; et là où
ıanque il n'y a pas de Trinité. Con-
nc que, chez les philosophes grecs,
trinitaire était plus vague encore
les autres peuples, et qu'il ne con-
ı'un pâle reflet des traditions pri-

mythologie romaine partageait,
mythologie grecque, l'empire uni-
:re trois divinités supérieures : *Ju-*
:idait au ciel et à la terre, *Neptune*
ıt *Pluton* aux enfers.

rois principaux dieux des Atlantes
tan, *Saturne* et l'*Océan*, tous trois
Uranus.

Gaulois avaient *Esus*, *Taranis* et
ıui paraissent être la même divinité
, envisagée sous un triple rapport
es attributs différents.

rouve la triade adorée dans les dif-
ribus des Slaves. Chez les unes, elle
ısait de *Vurschayto*, *Sneybrato* et
lans d'autres, *Péruno*, *Potrimpo* et
Patelo; ailleurs *Warpintas*, *Perkunas* et *Pik-talis*, etc.

10° Les anciens Scandinaves paraissent avoir conservé une tradition plus pure; ils donnaient à leurs trois principales divinités les noms de *Har*, le sublime ; *Jafnhar*, l'également sublime, et *Thridie*, le troisième. Plus tard ils les personnifièrent en Thor, Odin et Frey, qu'ils représentaient ensemble sur le même autel. Ils avaient aussi une autre triade composée d'*Odin*, *Vili* et *Vé*, tous trois fils de Bore; mais, bien qu'ils eussent été divinisés par la suite, nous préférons y voir les trois fils de Noé.

11° Les anciens Norskes adoraient *Hler* ou *Hymis*, roi de la mer; *Loge*, roi du feu, et *Kare*, roi des vents; tous trois fils de Forniotr, l'ancien ou le père des âges.

12° Les habitants de l'île de Rugen, avant d'adorer Swantevid, rendaient un culte divin aux trois dieux *Regevithe*, *Porevithe* et *Porénuce*.

13° Dans la mythologie finnoise, le dieu Wäinämöinen prononce ces paroles remarquables : « C'est moi qui ai creusé les sillons des mers, moi qui ai ouvert des retraites aux poissons, qui ai fait des baies profondes, mesuré les plaines, couvert les collines de terre, rassemblé les montagnes en une seule. Oui, c'est moi, *moi troisième*, qui ai aidé à fixer les portes de l'air, à placer les voûtes du ciel, à semer les étoiles dans l'espace. » Que signifie cette expression, *moi troisième?* demande M. Léouzon le Duc. Les païens finnois avaient-ils une idée de la Trinité ? Et, sans vouloir tirer de ce texte une induction dogmatique, le même auteur observe judicieusement que, si la mythologie finnoise possède certains symboles qui semblent revendiquer pour elle une idée confuse de la Trinité, il n'y a rien là qui doive surprendre. C'est, dit-il, la condition de presque tous les peuples de la terre, d'avoir conservé, dans leurs doctrines religieuses, des débris plus ou moins altérés de la tradition primitive. La même mythologie parle souvent encore des *trois paroles divines*, des *trois paroles du Créateur*. La Trinité finnoise paraît être composée d'*Ukko*, *Wäinämöinen* et *Ilmarinnen*.

14° Les Lapons avaient aussi leur trinité composée de *Thor*, le dieu suprême, *Stoor-Junkare*, son lieutenant, appelé aussi *Stourapassé*, le saint et le grand, et enfin *Beive*, qui paraît être le feu ou le soleil. D'autres Lapons se rapprochaient davantage du dogme chrétien : ils appelaient le premier dieu *Radien-Atzhié*, la suprême puissance, le principe universel, dieu le père ; ils lui attribuaient un empire absolu et illimité sur le ciel, sur la terre, sur les autres dieux, sur les hommes et enfin sur tout l'univers. Ils lui donnaient un fils, nommé *Radien-Kieddé*, le dieu fils : celui-ci était, il est vrai, soumis à son père, mais Radien-Atzhié ne créait rien par lui-même ; c'était son fils qui, par la vertu et la puissance qu'il en recevait, produisait tout ce qui devait être créé. Le troisième dieu était sans doute *Beive*, peut-être

Horagallès. Cependant il serait possible que les Lapons eussent tiré ces notions assez exactes sur la première et la seconde personne, des chrétiens de la Norwége, qui avaient reçu l'Evangile avant eux, et que les dogmes de la religion révélée eussent modifié leurs anciennes et grossières traditions.

15° La *Trimourti* hindoue est, comme toutes les autres triades divines, une réminiscence altérée, ou une fausse application de la Trinité révélée ; elle se compose de trois dieux considérés comme frères plutôt que comme produits les uns par les autres. Ou mieux, ces trois divinités ne sont que l'énergie ou l'activité que le dieu suprême exerce sur l'univers pour le créer, le conserver et le détruire. Ainsi la création sort du sein de l'Eternel par son énergie créatrice personnifiée dans Brahmâ ; elle est conservée par sa vertu conservatrice personnifiée en Vichnou ; enfin elle rentre dans le sein de Dieu par la destruction et l'absorption finale représentée par Siva. Ces trois divinités sont quelquefois considérées comme ne formant qu'un seul Dieu ; c'est pourquoi on les représente sous la forme d'un corps surmonté de trois têtes, ou d'une tête à triple visage. Toutefois, dans l'opinion commune et générale, Brahmâ, Vichnou et Siva forment trois divinités parfaitement distinctes, souvent hostiles les unes aux autres, subordonnées au dieu suprême, et devant un jour finir avec le monde. Ce n'est donc pas là encore la Trinité catholique. « La fameuse Trimourti des Hindous, dit M. Nève, n'est point sortie *directement* (1) de l'idée antique et traditionnelle de la Trinité divine ; elle a reproduit la notion de la triade védique des trois grands dieux, des puissances élémentaires, le Feu, l'Air, le Soleil; elle a représenté la triple force qui réside dans les grands éléments, la Terre, l'Eau, le Feu. Centre d'une religion panthéistique, la Trimourti a été en réalité ce qu'indique son nom, la collection des *trois formes*, et on est naturellement ramené, rien que par l'étude des termes, à la distinction des trois principes cosmiques, à la fois matière des êtres et agents divins de la vie universelle répandue en eux. Les trois dieux supérieurs, Brahmâ, Vichnou, Siva, ont eu chacun les honneurs d'une légende particulière toute remplie de traits humains, avant d'être associés dans un même culte public, dans un même symbole de foi religieuse, par la politique intéressée de l'ordre des Brahmanes. En somme, la Trimourti hindoue est, par sa nature aussi bien que par sa conception, placée à une distance incommensurable de la Trinité chrétienne ; combinaison extérieure de la science théologique, elle ne consacre point l'unité intime des trois puissances qui se prêtent concours dans leurs opérations et leurs actes personnifiant les lois de l'univers physique; fruit

(1) Nous l'admettons comme M. Nève; mais nous croyons qu'elle en est sortie *indirectement*, c'est-à-dire que le dogme primitif a dû contribuer à rendre populaire le système ternaire dans l'Inde, comme parmi les autres peuples.

médité de la pensée des philosopl cède en valeur sous le rapport du lisme à la Trinité des néo-Platon Monade, l'Intelligence, l'Ame du d'autre part on lui oppose la triade dhistes, le Bouddha, la Loi, l'Assei ne l'emporte sur celle-ci que croyance fondamentale d'une reli tive sur la haute formule d'abstrac doctrine idéaliste. On n'a pas de convaincre que l'adoration de la n'a pas ramené la masse des popu diennes à la croyance d'un Die éternel, incorporel, invisible, quan sagesse de quelques écoles, éclairé dernière lueur de la tradition, ser nue à reconnaître une unité sup les trois dieux seraient les révél émanations premières. » *Vòy*. Tri

16° Les Bouddhistes ont une tri son qui comprend en trois mots système religieux : ils l'appellent *saints* ou les *trois précieux*. En noms :

En sanscrit : *Bouddha*, *Dharma*,
En chinois : *Fo*, *Fa*,
En tibétain : *Seng-ghyé*, *Tsio*,
En barman : *Phra* *Tara*,

C'est-à-dire :

Dans la doctrine intérieure ou th
l'Intelligent, *le Logos*,
Dans la doctrine extérieure ou le
Boudha, *la* *Révélation*,

Le nom collectif par lequel ces sont ordinairement désignés est c cieux, en chinois *Pao*, en mongo cette dénomination est assez vag prêter à des interprétations div en tibétain on se sert du mot qu'on est d'accord de rendre par un mot composé de *kon*, rare, p estimable, et de *tsiogh*, supérieu excellent. Evidemment cette expr sens beaucoup plus relevé que Indiens, en tibétain *Lha*, en mo en chinois *Thien* (ciel). Tous ces pliquent à des êtres regardés c secondaires, et dont la condition, seulement à celle des hommes, nullement de celle des intellige fiées, et moins encore de l'intelli lue. Le mot *dieu* paraît donc le plus pour en rendre l'emphase ; or l *Kon-tsiogh* est appliquée par le à chacune des personnes de la tri en cette sorte *Seng-ghie Kon-tsio* ou le divin Bouddha ; *Tsio Kon* divine loi ; *Ghedoun Kon-tsiogh*, église. Ils disent que ces trois ê constituent une *unité trine*. Les B chinois les regardent comme *cons* et *d'une nature en trois substan* pour exprimer leur parfaite égali Chinois, dont le système d'écritur en lignes tirées du haut en bas d interrompent la colonne pour é noms tous trois de front, afin que trouve pas au-dessus des autres.

ıtre trinité bouddhique consiste dans es perfections qui caractérisent les ıs, savoir, la sainteté, la science et ualité. Ce sont là les trois manières ɜs trois formes de la nature divine. ɜst dans la Chine que nous retrou- traditions les moins corrompues du rinitaire. Voici un passage de Lao- pularisé par Abel Rémusat, qui le ınsi : « Le *Tao* (ou la raison su- ›roduisit *un*, un produisit *deux*, deux rent *trois*, trois produisirent tout (1). ppuie sur l'obscur ; l'obscur est en- par le brillant ; l'esprit en est le enseigne ce qui m'a été enseigné. » ıge déjà fort remarquable tire une lumière des gloses des commenta- ›cueillies par le P. Prémare, qui le ainsi : « Les divines générations cent par la première personne ; cette ›, se considérant elle-même, engendre le ; la première et la seconde, s'ai- ıtuellement, respirent la troisième ; personnes ont tout tiré du néant. » le vrai sens de ce passage difficile, Prémare (2). Nous allons le prouver inant chaque phrase en particulier. ›remière (*Tao seng y*), ne signifie pas ıison a engendré l'unité, car l'unité rincipe à elle-même. « Au commen- dit Tchao-sang-tsee, était l'Unité re, et c'est d'elle que l'Unité a pris e ; » ce que la glose explique par ces « L'origine de l'Unité est la suprême r l'Unité n'est pas sortie du néant. » expliquant la phrase de Lao-tseu, s occupe, dit : « La suprême Raison le semblable, c'est pour cela qu'elle Lao-tseu a donc eu raison d'écrire *g.* » De tous ces passages il nous essortir évidemment que, dans cette *seng* ne peut signifier ni engendrer, , ni produire ; il reste donc à l'Unité, ou plutôt la première per- ɜst *le principe sans principe par le-* oles de Lao-tseu) *commencent les ge- ı divines.*

· expliquer la deuxième (*Y seng-eul*), ois disent : « Un avec un produit paroles qui, pour donner un bon ɜst-à-dire être conformes aux idées ent offrir les lettres de la première laquelle appartiennent les deux hié- s — et =, doivent s'entendre *de la personne qui, en se contemplant, la seconde*, ou, pour emprunter les de Tchouang-tsee, « de l'Unité (la ; personne) qui, parlant à son verbe, vec lui deux (personnes dans une ıture). »

ıt à la troisième phrase (*Eul seng* Chinois eux-mêmes font remarquer ns n'est pas que = *eul* par lui-même ı ☰ *san*, mais que = *eul* avec — *y* *san*, trois ; c'est-à-dire que *y* et *eul* concourent simultanément à la production de *san* ou du troisième. On voit que le carac- tère *eul* est pris en deux sens différents dans les deux phrases que nous venons d'analy- ser ; dans la seconde il ne désigne que la seconde personne ; dans la troisième il doit s'entendre de deux personnes, « la première jointe à la seconde » pour parler comme les commentateurs.

« Liu-tchi explique ainsi la quatrième phrase, *sang seng wan-woe :* « trois existent et tout est produit, » ce qui indique assez que, comme dans la troisième phrase = *eul* doit s'entendre de deux personnes, de même ici ☰ *san* signifie, non la troisième personne seule, comme dans la phrase précédente, mais les trois personnes agissant simultané- ment. »

Le livre Tin-chu-pien faisant allusion à ce passage de Lao-tseu, dit : « La racine et l'o- rigine de toutes les processions est l'Unité. L'Unité est par elle-même ce qu'elle est, et ne reçoit son être d'aucun autre. L'Unité en- gendre nécessairement le second. Le premier et le second adhérant l'un à l'autre (par amour) produisent le troisième. Enfin les trois produisent tous les êtres. Cette union, ce lien mutuel, est un organe admirable et caché, qui fait qu'ils sont produits. » Lo-pi a appliqué au *Tai-ki* ce que Lao-tseu ensei- gne du *Tao*, et il conclut ainsi : « L'Unité est donc trine, et la Trinité une. »

Mais poursuivons : Lao-tseu va nous révé- ler d'autres merveilles. « Celui que vous re- gardez et que vous ne voyez pas, dit-il, se nomme I ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme HI ; celui que vo- tre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme WEI. Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, n'en font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. C'est une chaîne sans inter- ruption, qu'on ne peut nommer, qui rentre dans l'incréé. C'est ce qu'on appelle forme sans forme, image sans image, être indéfi- nissable. En allant au devant on ne lui voit point de principe, en le suivant on ne voit rien au delà. »

Ces trois syllabes I-HI-WEI ne doivent for- mer qu'un seul mot d'après les commenta- teurs chinois, qui font remarquer sur ce pas- sage que « si l'on est forcé de nommer celui qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas et qu'on ne peut toucher, on dit I-HI-WEI. » Ces trois caractères n'ont aucun sens, et sont simplement les signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule tout entiers, I-HI-WEI, soit qu'on prenne séparé- ment les initiales, que les Chinois ne savent pas isoler dans l'écriture, IHW ; et quel son peuvent-ils représenter, sinon celui du fa- meux tétragramme IE-HO-VA, employé chez les Hébreux à désigner l'être ineffable ? « Ce fait d'un nom hébraïque dans un ancien li- vre chinois, dit Abel Rémusat, ce fait in- connu jusqu'à présent, est, je crois, complé- tement démontré... C'était là un point es- sentiel, et sur lequel je ne pouvais trop in-

ːhinois : *Tao seng y ; y seng eul ; eul seng seng wan-voé.*

ales de Philosophie chrétienne, 2ᵉ série,

sister...» Ce fait est confirmé par Klaproth et par plusieurs autres savants.

L'ancien écrivain Tsee-hoa-tsee, expliquant les trois hiéroglyphes que nous avons cités plus haut, dit : « Par l'hiéroglyphe — *Y*, on entend le grand *Un ;* par = *Eul*, celui qui est son coparticipant; par ☰ *San*, celui qui convertit. Le grand un est la racine ; le coparticipant, le tronc; celui qui convertit, l'esprit. De là cet axiome : Tout a été fait par l'Un, façonné, érigé par l'Autre, et perfectionné par le Troisième. » Peut-on expliquer plus clairement le dogme trinitaire?

Ce n'est pas seulement dans les livres philosophiques des Chinois que l'on trouve des notions sur la Trinité, elles sont popularisées jusqu'à un certain point. En 1843, un missionnaire catholique vit, dans un livre sur la création, qui était entre les mains d'un patron de barque, une estampe représentant un vieillard à une seule tête, mais à trois visages, avec cette inscription au bas : *Y-tchi-san, San-y-tchi*, c'est-à-dire *une substance, trois; trois, une substance.*

18° Les Yakoutes ont trois dieux invisibles : *Arteugon, Schougoteugon* et *Tangara.*

19° Les anciens Péruviens disaient qu'*Atagoujou* avait créé toutes choses, qu'il avait fait le ciel et la terre et qu'il les gouvernait. Ils ajoutaient que, se voyant seul, il avait créé deux autres dieux qui gouvernaient le monde avec lui, et que tous trois n'avaient qu'une seule volonté et n'avaient pas d'épouses. Ils nommaient les deux autres dieux *Sagad-Zavra* et *Vaungabrad*, et comme on leur demanda comment ils savaient cela, ils répondirent que les pères l'enseignaient à leurs enfants depuis un temps immémorial.

20° A la tête de la théogonie taïtienne se trouvaient trois dieux puissants, enfants de la nuit : c'étaient 1° TANE *te Matoua*, le père; 2° ORO MATAOU, *atoua te tamaïdi*, le dieu fils, le dieu sanguinaire et cruel; 3° TAAROA, *manou te hoa*, l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur. Assurément ces dénominations sont frappantes de justesse.

21° Le premier des dieux des Néo-Zélandais est *Mawi ranga-rangui*, dont le nom signifie littéralement Mawi, habitant du ciel. *Tipoko*, dieu de la colère et de la mort, marche immédiatement après lui; comme le plus redoutable, c'est celui qui a le plus de part aux hommages des hommes. *Towaki*, suivant d'autres *Tauraki*, comme maître des éléments, joue aussi un rôle important.

Suivant une autre théogonie, le monde aurait été formé par le concours de trois dieux appelés *Mawi ;* c'est *Mawi-Moua* qui forma et prépara la terre au-dessous des eaux; *Mawi-Potiki* la tira à l'aide d'un hameçon et la fixa à la surface des eaux. Le troisième *Mawi* est Tipoko qui ôte aux hommes la vie que Potiki a seul le pouvoir de leur donner. Ces trois Mawi rappellent d'une manière frappante la Trimourti des Hindous.

22° La trinité des Carolins occidentaux se compose d'*Alouelap, Lagueleng* et *Olifat ;* appelés aussi *Elieulep, Leugueileng* et *Oulifat.* Le premier était le père du second, et le second du troisième. Ce dernier n le ciel à l'aide de l'air et du feu.

23° Les Javanais, qui ont reçu gion des Hindous, en ont cependa la Trinité. Leur dieu principal es *Gourou*, auquel ils associent ses *Batara-Brahma* et *Batara-Indra ;* sont malais; ils sont appelés en ja *thoro-Gourou, Bethoro-Bromo* e *Hindro.*

TRINITÉ (FÊTE DE LA SAINTE- dans l'Eglise catholique le dimanc la Pentecôte. Tous les dimanch proprement parler, consacrés à sainte Trinité, qui est le dogme fo de la religion chrétienne. C'est ce but que, dès les temps aposto bligation de sanctifier le sabbat a férée au dimanche. En effet, c'est que les trois personnes de la Tri ont signalé leur gloire aux yeux mes; le Père par la création, le résurrection, le Saint-Esprit par sur l'Eglise naissante. Mais, comm assez souvent que le dimanche e à célébrer un mystère particulier d'un saint, la coutume s'est établi de consacrer un dimanche à hon lement ce mystère, et elle fut ac le XIV° siècle, par l'Eglise romai fixa la célébration au premier dim la Pentecôte, époque où le cycle des mystères est terminé, et don forme comme le complément. Plu ses de France la solennisent, u fois, le dimanche qui précède l'A

TRINITÉ (CONFRÉRIE DE LA), porta d'abord, en Italie, la cong l'Oratoire, fondée, en 1550, par sa de Néri. *Voy.* ORATOIRE (*Congrég*

TRIPODIPHORIQUE, hymne les Grecs par des vierges, pen portait un trépied dans une fête l'honneur d'Apollon. Cet hymn nombre des Parthénies.

TRIPOURA, asoura ou démon thologie hindoue ; il était oncle d Ravana, tyran de Lanka. C'était trois formes, ou plutôt trois géan tranchés dans trois villes fortes, e protection de Siva, opprimaient dieux. Vichnou, incarné en Bou trouver leurs adhérents et les c bouddhisme. Siva irrité produisi détruire, Skanda ou Kartikéya. Se le plus vieux des trois géants, va dieu, se partagea en deux moitiés rent un paon et une poule d'eau la monture de Kartikéya, l'autre so Siva reçut de cet événement le *Tripoureswara*, seigneur de Tri trois villes (*tri-poura*) qui formai maines de ce géant, ont donné un canton situé à l'est de l'Inde appelle encore aujourd'hui *Tippé*

TRIPTOLÈME, fils de Céléus e nire, fut ministre de Cérès qui lu l'agriculture. Selon la fable, Cérès de l'enlèvement de sa fille, auquel

consenti, résolut de vivre errante
s hommes, sous la forme d'une mor-
e arriva à la porte d'Eleusis, où elle
ır une pierre. Céléus, roi de la ville,
ı à venir loger chez lui. Son fils Trip-
ncore enfant, était malade d'une in-
ui l'avait réduit à l'extrémité. Cérès
en arrivant, et par ce seul baiser lui
santé. Non contente de ce bienfait,
harge de son éducation et se propose
idre immortel: pour cet effet, elle le
e jour de son lait divin, et le met la
s la braise pour le dépouiller de tout
avait de terrestre. L'enfant croissait
eil, et d'une manière si extraordi-
e son père et sa mère eurent la cu-
e voir ce qui se passait. Métanire,
érès prête à mettre son fils dans le
ssa un grand cri, ce qui interrompit
ins de Cérès sur Triptolème. Cette
d'autre fondement que l'introduc-
culte de Cérès dans la Grèce par
ne, roi d'Eleusis, lequel se fit ini-
s premiers, dans les mystères de la
et pour cela passa par toutes les
employées dans ces occasions.
apprit l'agriculture à Triptolème, lui
nsuite un char tiré par deux dra-
nvoya par le monde pour y établir
age, et le pourvut de blé à cet effet.
siens, qui en reçurent les premiers
voulurent en consacrer la mémoire
fête. Cérès en régla les cérémonies,
it Triptolème, avec trois autres per-
e la ville, pour y présider. Ce char,
des dragons ailés, est un vaisseau
el ce prince porta des blés en diffé-
ntrées de la Grèce, pour apprendre
ıer. Dans son voyage, il échappa
ment des mains du tyran Lyncus,
ux de sa réputation, voulait le faire
De retour dans sa patrie, Triptolème
Cérès son chariot, et institua à Eleu-
fêtes et des mystères en son hon-
s auteurs rapportent qu'il accompa-
hus dans les Indes. Les Athéniens
nt Triptolème comme un dieu: ils
nt érigé un temple et un autel, et
nt consacré une aire à battre le blé.
'YQUE, image de cuivre, composée
euillets, dont les parties latérales se
ıt sur celle du milieu à laquelle elles
érentes au moyen de charnières. La
u milieu offre en relief l'image du
ou de la sainte Vierge ; sur les au-
représentées des scènes du Nouveau
nt. Au-dessus sont des têtes d'anges
res ornements qui peuvent servir à
suspendu; en ouvrant aux trois
es feuillets latéraux, le triptyque se
uffisamment assujetti. Cet instrument
sage partout où l'on professe la reli-
ıcque; on le porte en voyage, et c'est
x devant ces saintes images que les
ont leurs prières.
UDIUM, mot latin dont on se ser-
général, pour exprimer l'auspice
'est-à-dire l'auspice qui se prenait
noyen des poulets qu'on tenait dans une espèce de cage, à la différence des auspices qui se prenaient quelquefois lorsqu'un oiseau libre venait à laisser tomber quelque chose de son bec. Lorsqu'en prenant les auspices par les poulets sacrés, il leur était tombé du bec quelque morceau de la pâte qu'on avait mise devant eux, cela s'appelait *tripudium solistimum;* ce qui était regardé comme le meilleur augure qu'on pût avoir. Il y avait encore le *tripudium sonivum*, dont le nom est pris du son que faisait en tombant par terre quelque chose que ce fût, lorsque c'était par accident et sans avoir été touchée. Alors on tirait des présages bons ou mauvais, suivant la qualité du son.

TRISAGION, c'est-à-dire action de célébrer *celui qui est trois fois saint*, ou de déclarer *trois fois qu'il est saint ;* formule très-fréquente dans l'Eglise orientale, mais qui n'entre dans l'office public des chrétiens de l'Occident que le seul jour du vendredi saint. Elle consiste en ces paroles : *Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, ayez pitié de nous.* L'Eglise universelle a toujours chanté le trisagion en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité; d'où il résulte qu'elle a condamné comme hérétique l'addition que voulut y introduire Pierre le Foulon, et qui a été adoptée par les Arméniens. Après *saint et immortel*, Pierre le Foulon ajoutait ces paroles: *Vous qui avez été crucifié pour nous;* ce qui renouvelle l'erreur des Théopaschites, qui prétendaient que la nature divine avait souffert sur la croix. — Le *Sanctus* de la messe des Latins est appelé quelquefois *trisagion*, parce que Dieu y est trois fois proclamé saint.

TRISANKOU, personnage mythologique des Hindous ; c'était, dit M. Langlois, « un roi d'Ayodhya, de la ligne solaire, qui, pour les services qu'il avait rendus à la famille de Viswamitra, fut vivant élevé au ciel. Il paraît être le même que le roi Satyavrata. Il semble aussi qu'on le confond avec son fils Haristchandra, qui avait demandé, pour récompense, de pouvoir monter au ciel avec ses sujets. Narada, pour lui faire perdre ses mérites, l'interrogeait sur ses actions qu'il racontait avec complaisance. A chaque réponse il descendait d'un étage: enfin, reconnaissant sa faute, il s'arrêta à temps, et, rendant hommage aux dieux, il obtint de rester avec sa capitale au milieu de l'air. On dit aussi que Trisankou a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche découle une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya et lui donne une teinte rougeâtre ; elle souille même et rend impures les eaux d'une rivière qui en sort, appelée *Karmanasa*. Ce mot signifie *détruisant le fruit des bonnes œuvres.* »

TRISIRAS, géant de la mythologie hindoue ; il était frère de Ravana, et périt sous les coups de Rama, dans la forêt de Djanasthâna ; car il avait osé attaquer ce dieu avec 14,014 Rakchasas, pour venger sa sœur Sourpanakha.

TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *trois fois très-grand*, surnom d'Hermès ou Thoth, philo-

sophe égyptien, qui fut conseiller du roi Osiris et d'Isis son épouse. On lui attribue l'invention d'une multitude de choses utiles à la vie, entre autres, de l'écriture, soit alphabétique, soit hiéroglyphique, des premières lois des Egyptiens, des sacrifices, de l'harmonie, de l'astrologie, de la lutte et de la lyre. Un autre Hermès traduisit les ouvrages du précédent sur la médecine, l'astrologie et la théologie égyptienne; mais ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Voy.* HERMÈS, THOTH, FOU-HI, MERCURE.

TRITA, personnage fort ancien de la mythologie védique; ayant été jeté dans les eaux d'un puits ou d'une citerne par ses deux frères, il obtint des dieux sa délivrance en leur adressant un chant de louange. Ce simple fait, qui sans doute est historique, a donné naissance, chez les Hindous, à une conception mythologique. Comme le mot *Trita* signifie troisième, on donna aux deux autres frères les noms d'*Ekata*, premier, et de *Dwita*, deuxième; et on fit de ces personnages une triade de saints, de richis et même de dieux présidant à la région occidentale du monde. Le Véda les représente comme créés tour à tour par Agni, dieu du feu, qui jeta trois fois dans l'eau un charbon ardent, d'où leur vient leur nom collectif d'*Aptyas*, nés des eaux, Le dieu les préposa à la garde du beurre clarifié des sacrifices contre la rapacité des ennemis des Dévas; néanmoins les Asouras parvinrent à précipiter au fond d'une source Trita qui voulait y boire, et à l'y retenir captif, afin d'empêcher sa mission de gardien des offrandes. Par la suite, les poëtes ont fait de Trita le maître des trois mondes, et l'ont assimilé à Indra, dieu du ciel. D'autres en ont fait un fils de Brahmâ, ou une incarnation de Vichnou; d'autres représentent les trois frères comme fils de Pradjapati, et assistant au sacrifice solennel de l'aswamédha, dont Vrihaspati, le prêtre des dévas, est le direteur et le chantre; d'autres enfin disent que ces pieux richis ont dû leur gloire à une pénitence de mille années, qui leur a mérité la faveur et la protection de Vichnou.

TRITA-YOUGA, le deuxième âge des Hindous (1), correspondant à l'âge d'argent des Grecs. Il a succédé à l'âge d'or et d'innocence, appelé *Kréta-youga*, et a duré 1,296,000 ans; les hommes avaient encore de beaux restes de leur félicité première, et leur vie se prolongeait pendant 2000 ans. Cependant la vache divine qui symbolise cet âge, et qui précédemment était solidement appuyée sur ses quatre pieds, n'en avait plus que trois dans le Tréta-youga, ce qui marque que le genre humain avait perdu un quart de sa vertu. Elle n'eut plus que deux pieds dans le Dwapara-youga, et dans notre malheureux âge, elle est réduite à un seul.

TRITHÉISTES, hérétiques du VI siècle, qui reconnaissaient trois dieux dan[s les trois] personnes de la sainte Trinité. L'[auteur de] cette erreur fut Jean, grammairien [d'Alexan]drie, surnommé *Philoponos* ou le l[aborieux]. Il objectait aux catholiques qu'e[n reconnais]sant deux natures il fallait aussi r[econnaître] deux hypostases. On lui reponda[it que la] nature et l'hypostase étaient différ[entes, au]trement qu'il faudrait admettre en [Dieu] trois natures, puisqu'il y a trois h[ypostases]. Philopone admettait la conséquen[ce, et re]connaissait dans la sainte Trinité [trois na]tures particulières, outre celle [qui leur est] commune; d'où il résultait que [les trois] personnes devenaient trois dieux. [C'est de] là que ses sectateurs furent appelé[s *Trithéis*]*tes*; mais nous ne voyons par q[u'ils aient] été nombreux.

TRITOGÉNIE, surnom de Pa[llas, ainsi] nommée de ce qu'elle naquit du [cerveau de] Jupiter (τριτώ signifie *la tête* en [éolien]); d'autres pensent que ce nom vient [de τρίτη, *troisième*], parce qu'elle naquit le [troisième jour du] mois, lequel fut depuis regardé co[mme sacré] par les Athéniens.

TRITON, demi-dieu marin, fils [de Neptune] et d'Amphitryte; il était représen[té nageant] sur les eaux, et avait la forme hu[maine de la] ceinture au sommet de la tête; l[e reste de] son corps était une longue queue [de poisson]. Il servait de trompette au dieu [des mers, et] qu'il précédait toujours en anno[nçant son] arrivée au son d'une conque mari[ne. Quel]quefois il est porté sur un char att[elé de che]vaux bleus. Les poëtes lui att[ribuent le] pouvoir de calmer les flots et d'[apaiser les] tempêtes; ainsi, dans Ovide, Nep[tune vou]lant rappeler les eaux du déluge, [ordonne à] Triton de faire retentir sa conq[ue, au] sons qu'elle rend les eaux se ret[irent. Nous] lisons, dans l'Énéide, que Neptun[e, ré]solu d'apaiser la tempête suscitée [par Junon] contre Énée, Triton, assisté d'un[e néréide], s'occupa de sauver les vaisseau[x troyens]. Au haut des temples de Saturne [on voyait] communément la figure de Triton. [Les poë]tes admettent quelquefois plusieu[rs Tritons] avec la même forme et les mê[mes fonc]tions.

TRITONIE et TRITONIS; le p[remier est] le surnom sous lequel Minerve é[tait adorée] chez les Phénéates. Le second éta[it celui de] la même déesse chez les Béotiens[. Elle était] ainsi appelée soit en vertu de l'é[tymologie] indiquée au mot TRITOGÉNIE, soit [parce que] Minerve avait été élevée sur les b[ords du] marais nommé Triton. Démocrite [lui donne] une autre origine. Ce nom venait, [dit-il,] des trois grands bienfaits de cett[e déesse à] l'égard des hommes : délibérer ave[c sagesse,] juger avec droiture, agir avec justi[ce].

TRITOPATORIES, solennité dan[s laquelle] les Athéniens priaient les dieux po[ur la con]servation de leurs enfants.

TRITOPATORS, c'est-à-dire anc[êtres; nom] que les Athéniens donnaient au[x géants] Cottus, Gygès et Briarée, qu'ils re[gardaient] comme les auteurs de leur race. [En cette] qualité ils leur offraient des sacrifi[ces].

(1) Ce mot signifie littéralement *le troisième*, mais cette dénomination est tirée de ce que les Hindous comptent les âges en commençant par le dernier, le Kaliyouga, dans lequel nous sommes maintenant.

l'avoir des enfants et pour la con- . de ceux-ci.

E, déesse des chemins et des carre- ez les Romains ; on plaçait son si- dans les endroits où aboutissaient mins ; c'était la même que Diane te, à laquelle on attribuait trois

KRAMA, c'est-à-dire le dieu *aux* ; surnom de Vichnou qui, dans son on en nain, enjamba la terre du pre- , l'océan du second et le ciel du . *Voy.* Maha-Bali.

A, festin que les anciens Slaves fai- x obsèques des défunts. Quand le t inhumé, on élevait au-dessus de in monticule de sable ou de terre ; nblait autour de ce monument d'ar- on y procédait au festin religieux. s qui brûlaient les morts commen- cérémonie par la *Trizna ;* ensuite it le cadavre dont on recueillait ement les cendres et les os qui n'é- s entièrement consumés, on les it dans des vases qu'on exposait olonnes, près des villes ou des ba- L'usage de la *Trizna* n'est pas en- perdu en Russie ; lorsqu'on rend ers devoirs au mort, on présente ants du vin, du café, du punch, du atres liqueurs.

EN, sorte d'esprits follets qui, se- yer, se louent dans le nord en ha- mme ou d'hommes, et s'emploient ces les plus honnêtes de la mai-

IA, c'est-à-dire *la mère puissante*, es Bouddhistes du Népâl ; elle fut par une larme tombée de l'œil Nidouber-Ouzektchi. On l'appelle ara, la déesse verte de la Chine. on-Dara-Æke.

'ETTES (Fête des), solennité re- célébrée chez les anciens Hébreux s Juifs modernes, mais avec quel- ence. Elle a lieu le premier jour le Tisri, qui est le premier de l'an- , et le septième de l'année sainte ; ond à la lune de septembre.

s anciens, le premier jour de l'an- annoncé au son des trompettes. Il solennel, et toute œuvre servile rdite. On y offrait, au nom de la in holocauste solennel, composé , de deux béliers et de sept agneaux avec des oblations de farine et de riture sainte, qui ordonne d'annon- oménies à son de trompe, ne nous id point la raison ; Théodoret croit it en mémoire du tonnerre et des s qu'on avait entendus sur le mont sque Dieu y donna sa loi. Les rab- ent que ce soit en mémoire de la e d'Isaac, à la place duquel Abra- ola un bélier, car la trompe doit de la corne de cet animal.

d'hui les Juifs ont coutume, ce soir- ouhaiter une bonne année, de faire chère qu'à l'ordinaire et de son- ner de la trompette à trente diverses fois ; car ils regardent cette époque comme l'anniversaire de la création du monde. Cette fête dure deux jours, pendant lesquels le travail et les affaires sont suspendus. Les Juifs ont une tradition d'après laquelle Dieu juge, ce jour-là, les actions de l'année précédente, et dispose les événements de celle où l'on va entrer ; c'est pourquoi, dès le premier jour du mois précédent, ou du moins huit jours avant la fête des trompettes, la plupart vaquent aux œuvres de pénitence et de mortification ; et la veille, plusieurs se font donner trente-neuf coups de fouet par forme de discipline.

Le premier soir qui commence l'année et qui précède le premier jour de Tisri, en revenant de la synagogue, ils se disent l'un à l'autre : *Soyez écrit en bonne année,* à quoi on répond : *et vous aussi.* Lorsqu'ils sont rentrés dans leur maison, on sert sur la table du miel, du pain levé, et tout ce qui peut faire augurer une année abondante et douce. Il y en a plusieurs qui vont, le matin des deux fêtes, vêtus de blanc à la synagogue, en signe de pureté et de pénitence. Parmi les Allemands, quelques-uns portent l'habit qu'ils ont destiné pour leur sépulture. On récite, ce jour-là, dans la synagogue, plusieurs prières et bénédictions particulières. On tire solennellement le Pentateuque de l'arche ou armoire, et on y lit à cinq personnes le récit du sacrifice qu'on faisait ce jour-là. Ensuite on sonne trente fois du cor, tantôt d'une manière fort lente, tantôt avec rapidité et d'une manière saccadée. Ils disent que c'est pour faire songer au jugement de Dieu, pour intimider les pécheurs, et les porter à la pénitence. Après quelques prières, ils retournent au logis, se mettent à table, et passent le reste du jour à entendre quelques sermons, et à d'autres exercices de dévotion. Les deux jours de la fête se passent dans de semblables cérémonies.

La trompette doit être une corne de bélier ; celle de bœuf ou d'un autre animal n'est pas légitime. Il faut qu'elle soit recourbée et non pas droite. Une fente en travers ne la rend pas impropre à cet usage ; il n'en serait pas de même d'une fente longitudinale, qui obligerait à la répudier. Cet instrument ne doit pas avoir servi à un acte d'idolâtrie ; mais, bien que le larcin soit défendu, une corne dérobée pourrait servir, parce que l'ordre de sonner de la trompe et la défense de voler sont deux préceptes différents. Il faut faire le plus de bruit que l'on peut, et les femmes mêmes ont la liberté de sonner de la trompette. Lorsqu'on en sonne dans la synagogue, celui qui est chargé de cet office se lève, prend la corne et prononce ces paroles : « Béni soyez-vous, notre Dieu et Seigneur, roi du monde, qui nous avez sanctifiés par vos préceptes, en ordonnant d'entendre le son de la trompette. Béni soyez-vous, notre Dieu, qui nous avez fait vivre, qui nous avez affermis, et qui nous avez fait parvenir jusqu'à ce jour. » Ensuite il sonne du cornet de trois manières différentes.

Après chaque son de trompe on récite des prières particulières, puis chacun se retire, en faisant une espèce de bourdonnement qui imite le son de la trompette.

TROPHONIUS, fils d'un roi de Thèbes, ou d'Orchomène, selon le sentiment de plusieurs, et, selon les poëtes, fils d'Apollon, se rendit célèbre pendant sa vie par plusieurs temples qu'il fit bâtir en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon, son prétendu père. Il fit ces ouvrages conjointement avec son frère Agamède, architecte fameux. Entre les divers édifices que les deux frères élevèrent, on distinguait le temple de Neptune à Mantinée, et celui d'Apollon à Delphes.

On rapporte qu'après ce dernier ouvrage, les deux frères ayant demandé à Apollon la récompense de leurs travaux, le dieu leur répondit que dans huit jours ils seraient satisfaits; qu'ils eussent cependant à se réjouir et à faire bonne chère. Ils suivirent cet avis; mais, au bout du terme, ils moururent. Quelques auteurs racontent différemment leur mort : ils disent que le roi Hyrcus, les ayant employés pour lui bâtir un fort propre à renfermer ses trésors à Lébadie, ville de Béotie, les fit secrètement mourir tous deux, après qu'ils eurent achevé l'ouvrage, de peur qu'ils ne découvrissent le lieu où il mettait ses richesses, ou qu'ils ne les enlevassent eux-mêmes : il fit ensuite courir le bruit que la terre s'était entr'ouverte sous leurs pas, et les avait engloutis tout vivants. Plusieurs années après, les Béotiens, étant affligés d'une grande sécheresse, consultèrent Apollon, qui leur répondit qu'il fallait avoir recours à Trophonius, dont le tombeau était à Lébadie. On chercha ce tombeau, qui avait toujours été ignoré. Des députés s'y rendirent en cérémonie, et y apprirent les moyens de faire cesser la sécheresse. Les Béotiens, pénétrés de reconnaissance, firent construire au même endroit un temple en l'honneur de Trophonius; Praxitèle fit sa statue. Trophonius commença d'être révéré comme un dieu, et ses oracles devinrent presque aussi célèb es que ceux de Delphes. Voici comment parle Pausanias de cet oracle de Trophonius, au neuvième livre de son Voyage de la Grèce, où il décrit les monuments de la Béotie. « Pour ce qui regarde l'oracle de Trophonius, dit cet auteur, voici les cérémonies que l'on observe pour le consulter. Il faut que le consultant fasse d'abord une retraite d'un certain nombre de jours, dans une petite chapelle dédiée au bon Génie et à la bonne Fortune. Là il pratique diverses sortes d'expiations, s'abstient d'eaux chaudes, se lave souvent dans le fleuve Hercinas, et ne vit que des chairs des victimes. Il offre de fréquents sacrifices à Trophonius et à ses enfants, à Apollon, à Saturne, à Jupiter surnommé Roi, à Junon Hénioque, c'est-à-dire conductrice de chariots, et enfin à une certaine Cérès européenne, nourrice de Trophonius, à ce qu'on prétend. L'aruspice est présent et observe les entrailles des victimes. Il juge par là si Trophonius est disposé à écouter favorablement le consultant. Cependant, de toutes les v qu'on immole à Trophonius, il n'y certain bélier, qu'il sacrifie la nuit mê doit descendre dans l'antre de Trophon fasse connaître clairement la volonté Les autres victimes ne sont point décis quand leurs entrailles seraient tout rables, on n'en pourrait tirer aucun gure, si celles du bélier ne l'étaie Lorsqu'il arrive que toutes les s'accordent à présager un bon su consultant est conduit, la nuit, par tres, sur le bord du fleuve Herci deux enfants de treize ans lui frott le corps d'huile, et le baignent da du fleuve. On le mène ensuite à l de ce même fleuve, où on lui fait l'eau d'une fontaine appelée *Léthé*, vertu de lui faire oublier tout ce qu auparavant; puis, d'une autre fontai mée *Mnémosine*, qui a la propriét faire retenir tout ce qu'il verra dans après quoi on lui montre une stat prétend avoir été faite par Dédale les prêtres ne font voir qu'à ceux sur le point de consulter l'oracle. sultant, après avoir regardé avec ce simulacre, s'avance vers le lieu cle, revêtu d'une tunique de lin, bandelettes, ayant à ses pieds des communs, et à la façon du peuple. est situé sur une montagne, der bois. Au milieu d'une enceinte de blanc, qui s'élève à la hauteur de d dées, et dont le pourtour est orné ques d'airain, il y a une caverne qu été creusée par la nature, mais pa avec de certaines proportions. E forme d'un four : sa largeur est quatre coudées; elle en a huit de deur. On n'y descend point par de mais par le moyen d'une petite Lorsqu'on est descendu, on trouve une ouverture fort étroite, qui c une autre caverne. Le consultant s à terre, tenant en main des gâte avec du miel. Il passe ses pieds ouverture, et aussitôt il se sent dans l'autre caverne par une force Étant ainsi entré dans le sanctuaire phonius, l'avenir lui est dévoilé, t le moyen d'un songe, tantôt par l d'une voix qui se fait entendre; pu retourne par la même ouverture, y était entré, c'est-à-dire les pieds miers. On dit que, de tous ceux entrés dans l'antre de Trophonius a qu'un seul homme qui n'en so sorti : c'était un espion du roi Dé qui venait examiner s'il n'y ava quelque chose à piller dans le te Trophonius. Le cadavre de ce mal fut jeté dehors par une autre ouver celle de l'antre sacré. Le consulta pas plutôt sorti de la caverne, que le le font asseoir sur un trône qu'on ap *Mnémosine*, puis ils lui demandent a vu ou entendu. Ils le transportent dans cette même chapelle du bon

rtune, où il a d'abord demeuré. Là endant quelque temps immobile de et d'étonnement, ne connaissant ni ni les autres; enfin ses esprits lui nt peu à peu, et il commence à re- a situation naturelle. Je n'en parle ouï-dire; j'ai vu ce que j'avance, lus est, je l'ai éprouvé moi-même, é, comme les autres, consulter l'o- Trophonius. »

QUES ou TROPISTES, nom que saint donne aux hérétiques macédo- i niaient la divinité du Saint-Es- e que, pour soutenir leur erreur, uaient par des *tropes*, ou dans un ré, les passages de la Bible, qui it la divinité et la personnalité de aint. — On a donné le même nom mentaires, qui expliquaient dans iguré les paroles de l'institution de stie.

TES, hérétiques anciens qui soute- ie, par l'incarnation, le Verbe di- été changé en chair ou en homme, essé d'être une personne divine. si qu'ils expliquaient ce passage ean : *Le Verbe a été fait chair*.

S ou DROWS, esprits successeurs gars du Nord, dans l'opinion des des îles Schetland, et un peu al- ées. Ils résident, comme cette der- se de génies, dans les cavernes in- des collines. Ils passent pour être ouvriers en fer et en toutes sortes x précieux. Quelquefois propices illants pour les mortels, ils sont ent capricieux et malfaisants. Dans eur existence est constatée pour un nbre de gens. Dans les îles voisi- oé, on les appelle *Foddenskeneand*, is souterrains. Ils habitent de pré- s lieux souillés par le sang ou par ation de quelque grand crime.

EES. Dans les Etats-Unis d'Améri- id une congrégation ou une pa- ablit, les membres choisissent un ixe de personnes à qui est confiée ration temporelle de l'église; c'est us appellerions en France le conseil ie; en Amérique, ces administra- appelés *trustees*, c'est-à-dire hom- nfiance. Au nombre de leurs fonc- celle de fournir aux dépenses du subvenir aux besoins des prêtres. ux qui font les collectes et les quê- ixent et payent le traitement des En général, ils s'acquitent de ces avec beaucoup de zèle, et à la sa- des évêques et de la population. is quelques localités, à l'église de hie principalement, ces trustees, la nature de leurs fonctions, et se de la distribution qu'ils sont char- re des fonds communs, ont élevé, vingtaine d'années, des prétentions les. Ils ont essayé d'usurper le droit r ou de rejeter les pasteurs; de de déterminer l'ordre et les céré- u service divin, et autres fonctions qui ne peuvent émaner que des évêques et des prêtres choisis par eux. Le concile de Baltimore, tenu en 1829, s'est déclaré contre leurs prétentions.

TRYAKCHA et TRYAMBAKA, surnoms de Siva, troisième dieu de la trimourti hindoue. Ils signifient l'un et l'autre *celui qui a trois yeux*. Le second est aussi le nom d'un des onze Roudras.

TRZIBOG, dieu de la peste, chez les anciens Slaves.

TSAIA, c'est-à-dire *maître*; nom que les Indiens Carians donnent à l'individu qui remplit chez eux les fonctions de prêtre, de docteur et de prophète. Il est vêtu de blanc, et porte une barbe longue contre l'usage du pays.

TSAMA ou TSAMO, culte des Mantchous *Iüpi-ta-tze*, c'est-à-dire peaux de poisson. Il a pour objet d'invoquer certains esprits que l'on croit bons, pour les opposer au diable dont on a peur. Si un membre de la famille tombe malade, c'est l'œuvre du démon; alors il faut appeler au secours un de ces génies, ce qui a lieu par la cérémonie suivante. Le grand *Tsama*, ou l'homme habile à évoquer le *Tiao-chen* ou l'esprit, est invité par la famille. Il est encore à une demi-lieue de distance que le bruit du tambour annonce son approche. Aussitôt le maître de la maison sort armé d'un semblable tambour, et va le recevoir. L'eau-de-vie ne manque pas à la réception, et le soleil n'est pas couché que tous sont ivres-morts.

Quand l'heure du Tiao-chen est venue, le grand Tsama revêt son costume sacré. Un bonnet sur lequel flottent des bandelettes en papier et de légères écorces d'arbre couvre sa tête; sa tunique de peau de cerf ou de toile, bigarrée de diverses couleurs, lui descend jusqu'aux genoux; mais la ceinture est ce qui paraît le plus nécessaire à ses opérations. Elle est triple, et porte trois rangs de tubes de fer ou de cuivre, longs de sept à huit pouces, qui pendent à la partie postérieure. Ainsi affublé, le devin s'asseoit, le tambour d'une main et le bâton de l'autre; puis, au milieu d'un silence religieux, entonne une lamentation sur une modulation assez agréable, en accompagnant son chant du tambour frappé à intervalles égaux. Cette lamentation ou invocation à l'esprit a plusieurs stances, à la fin de chacune desquelles le visage du Tsama prend un aspect effaré. Bientôt les sons du tambour deviennent plus forts et plus accélérés; le Tsama contracte ses lèvres, et, poussant deux ou trois sifflements sourds, s'arrête; à l'instant les spectateurs répondent en chœur par un cri prolongé qui va toujours mourant, et dont le son est simplement notre *é* ouvert. L'invocation terminée, le Tsama se lève brusquement, puis à pas précipités, et souvent par bonds, fait plusieurs fois le tour de la chambre, criant comme un homme dans de frénétiques transports, et multipliant ses contorsions qui font résonner les tubes de cuivre avec un vacarme effrayant. L'Esprit est proche; et c'est alors qu'il se montre, mais seu-

lement au devin, jamais aux spectateurs de la scène.

Nous empruntons ces détails à Mgr de la Brunière, qui fut témoin oculaire de ces momeries.« Le Tsama que j'ai vu, dit-il, appelait l'esprit du cerf : c'était au moment de l'ouverture de la chasse. Il s'arrêta au milieu de l'action, et poussa un cri, un hurlement tel, que les marchands chinois, qui d'abord riaient de la comédie, prirent la fuite et cherchèrent ailleurs un gîte pour la nuit. Un vieux cuisinier, natif de Pékin, m'assura qu'il avait senti l'Esprit; mais, quelle ne fut pas sa terreur, quand, le lendemain en se levant, il trouva vide la marmite qu'il avait la veille laissée pleine de millet? On sut plus tard que l'Esprit, en généreux convive, avait adjugé le plat au grand Tsama et à ses compagnons, pour les dédommager de leurs peines. »

TSANIN-STAG, c'est-à-dire *homme pur;* nom que les Ingouches donnent à leur prêtre, vieillard d'une conduite irréprochable, et qui n'est point marié. Une famille seule est en droit de le fournir. C'est lui qui est chargé de faire les sacrifices et les prières dans les lieux sacrés. Ces sacrifices consistent à offrir des moutons, de la bierre et d'autres choses semblables.

TSATSAS, statuettes ou plutôt cônes d'argile que les Bouddhistes de la Mongolie supposent représenter les Bodhisatwas et autres personnages déifiés. *Voy.* SOUBOURGAN.

TSE-FOU, c'est-à-dire *père docteur;* titre qui distingue, chez les Chinois, le bonze qui préside aux confréries dévotes de jeûneurs.

TSE-TSOU, dieu adoré par les Coréens. C'est le génie conservateur des habitations.

TSI, 1° sacrifice que les Chinois offrent soit aux génies, soit aux âmes de leurs ancêtres; en faisant ce sacrifice, on doit se représenter comme présent à la cérémonie l'être qui en est l'objet.

2° Sacrifice que les Mantchoux offrent à l'*Esprit de la porte*, pour empêcher le malheur d'entrer dans leur maison. Il consiste à brûler dans un vase des feuilles de papier dorées et argentées, devant un petit autel sur lequel sont deux cierges allumés. Cette cérémonie a lieu d'ordinaire à la nouvelle et à la pleine lune.

TSIAO, genre de divination en usage chez les Chinois; il consiste à mettre une tortue sur le feu, et lorsque elle est cuite, on examine les couleurs et les figures que la torréfaction a produites sur l'écaille, pour en tirer des présages, ou connaître ce que l'on désire savoir.

TSIE-SEK, dieu ou génie adoré par les Coréens.

TSI-GOK-TEN, un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel, chez les Japonais.

TSIK-SENG, dieu ou génie que les Coréens invoquent contre toutes sortes de fléaux.

TSIO-BA, prêtres mariés des Bouddhistes du Tibet; ils sont instruits dans les sciences ecclésiastiques, mais ils ne vivent p[as dans] les couvents.

TSIOH ou TSIOGH, signifie, dans la [langue] tibétaine, un Bouddha ou un être q[ui n'est] plus soumis à des régénérations ulté[rieures]; il correspond au *Tatha-gatah* des H[indous] et au *Jou-lai* des Chinois. On le p[rononce] *Tchao* en chinois, *Djoo* et *Dzoo* en [...]. Ailleurs je trouve le même mot avec [la signi]fication de *saint maître*, et donné com[me sy]nonyme du *Khoutouktou* des Mon[gols], l'*Arya* des Hindous, de l'*Endouri* [des] Mantchoux, du *Ching* des Chinois.

TSIO-KON-TSIOGH, la divine [...] précieuse loi, seconde divinité de [la trinité] bouddhique; la première est la pers[onne de] Bouddha; la troisième est l'église [ras]semblée du clergé. *Voy.* TRINITÉ, n°

TSONÉNOUFRÉ, déesse égyptien[ne, ado]rée à Ombos; elle forme une triad[e] avec son époux Aruéris et leur fils [...]

TSOUI, 1° esprits qui, selon les [...] recueillent les offrandes faites dan[s les sa]crifices.

2° Nom d'un sacrifice que les [...] offrent à la lune.

TSOUI-KOUANG, esprit révéré [par les] Chinois, en qualité de génie des ea[ux].

TSOUKI-NO-KAMI, déesse de la l[une chez] les Japonais. Elle est fille d'Isa nagi [...] koto, le septième des esprits céleste[s, et sœur] de Ten sio daï sin qui est le soleil; [elle] était resplendissante, mais cepend[ant infé]rieure en éclat à celle de sa sœur.

TSOUMI-YOSI, Kami ou génie v[énéré par] les Japonais. Je trouve son nom [dans une] chanson japonaise dont une des str[ophes est] conçue en ces termes : « Le dieu Tso[umi-yosi] habita plusieurs années sous un [...] recueillit chaque jour les feuilles q[ui tom]baient, et parvint à un âge très-ava[ncé]. »

TSOU-SSÉ, une des idoles les p[lus révé]rées de la Chine; elle se trouve su[r la mon]tagne d'Ou-tan-chan, et est l'objet [d'un pèle]rinage très-fréquenté. On s'y rend [...] pendant quatre mois de l'année, de [toutes les] provinces de l'empire. A trente lie[ues de là] on rencontre sur le chemin, bâti[s de dis]tance en distance, une infinité de [...] crées, semblables à des arcs de tri[omphe, et] des pagodes qui servent de stations. [Quand] les pèlerins sont arrivés à la premiè[re, avant] de passer outre et de mettre le pie[d sur la] voie sacrée, ils sacrifient à leurs [...] nates, qu'ils congédient comme in[dignes de] les accompagner plus loin, les conju[rant avec] larmes de retourner prendre soin [de leur] famille. Il y a à cet effet des trous [pratiqués] dans des pierres bien taillées, po[ur brûler] du papier découpé en l'honneur de[s dieux] domestiques. Enfin on arrive au p[ied de la] sainte montagne, qu'on ne gravit qu['avec un] respect mêlé de frayeur. La demeur[e de l'i]dole est magnifique et toute dorée. [Chacun] que, prosterné la face contre terre, [...] des parfums en l'honneur du dieu, q[...] bois; puis on dépose des offrandes p[our l'en]tretien des bonzes nombreux qui de[sservent] ce temple. Ces ministres du culte [...]

ıvaise réputation, et on les accuse
er à des crimes et à des infamies
ıs. Ces accusations paraissent fon-
plusieurs d'entre eux ayant été con-
ont été punis de mort.
JSTRE, fête que les Romains célé-
ı mois d'avril. On purifiait les trom-
ilitaires en sacrifiant un agneau
l'entrée du temple de Saturne.
ieu suprême des anciens Germains;
que César et Tacite appellent *Dis*,
lent avec Pluton, trompés sans doute
ogie des sons.
)N, autre dieu des Germains, fils
Tuis, d'autres disent de la Terre,
Tuis l'aurait tiré de cet élément.
des lois aux Germains, les poliça,
mi eux des cérémonies religieuses.
s doute le colonisateur de cette con-
anciens Germains le regardaient
premier homme, et prétendaient
ıi leur origine. Après sa mort, il
ı rang des dieux. Une des princi-
émonies de son culte consistait à
s louanges mises en vers.
U, divinité des bois, des forêts et
eurs, dans la mythologie finnoise;
lle de Tapio, dieu des bêtes fauves.
JE, vêtement propre au sous-diacre
lise catholique romaine; autrefois
istinguait ce vêtement c'était ses
ongues et étroites, qui le rendaient
blable à une aube ou à un rochet;
ıt les manches en sont très-courtes,
s dans le sens de leur longueur,
tout le corps de la tunique; on ne
même plus actuellement, quant à
la tunique de la dalmatique, qui est
ıt du diacre. L'une et l'autre sont de
couleur et de la même étoffe que la
lu célébrant; elles sont ornées de
d'orfrois dont la couleur tranche
ır celle du fond. Les clercs, appelés
i accompagnent le diacre et le sous-
t messes solennelles, dans les gran-
s, sont aussi revêtus de tuniques.
RS, secte d'Anabaptistes, répandue
ıeurs contrées de l'Allemagne, en
e et surtout dans les Etats-Unis d'A-
Ils gardent tous le célibat. *Voy.* Dun-

personnification de la mort dans
ogie finnoise. On la nomme aussi
Matti; c'est la reine des régions in-
elle introduit les âmes des défunts
anala ou Tuonela. Là se trouve un
ɔelé Jortana ou Aloën-Järvi, lac de
gloutit l'étincelle que Wäinämöinen
nnen avaient fait jaillir du ciel.
t passer ce fleuve aux morts dans
noire, afin de leur donner entrée
empire.
, sépulcre des grands personnages
re Ottoman. Ils sont faits en forme
le ronde. Ceux des sultans sont cons-
ôté des mosquées impériales. Les
sont inhumés, et au-dessus de la
ıplement couverte de terre, s'élève
ce de baldaquin de bois, couvert
d'une riche étoffe brodée en or, avec des versets du Coran, et ordinairement garni, du côté de la tête, d'une large bande prise des anciennes couvertures de la Kaaba, ou du tombeau de Mahomet. La plupart de ces monuments sont entourés d'un grillage enrichi de nacre de perle.

TURILAS, géant de la mythologie finnoise, qui employait sa force à ébranler les montagnes et les rochers.

TURLUPINS, hérétiques du XIV° siècle, qui faisaient trophée des actions les plus honteuses. Ils poussaient l'impudence jusqu'à se montrer nus dans les rues, et à commettre en public les plus grandes infamies. Ils enseignaient que quand l'homme était arrivé à un certain état de perfection, il pouvait s'abandonner, sans crainte comme sans péché, à ses passions déréglées, satisfaire ses plus sales désirs. Des extravagances aussi révoltantes, une morale aussi grossière, ne leur auraient pas attiré un grand nombre de sectateurs, s'ils n'avaient pas su en tempérer l'impudence par de grands airs de spiritualité et de dévotion qu'ils affectaient, pour mieux s'insinuer dans les esprits, et faire tomber les femmes dans le piége de leurs désirs impudiques. Le bras ecclésiastique et le bras séculier s'armèrent contre cette secte détestable; l'on prit tous les soins possibles pour l'exterminer: il n'y avait pas moins que la peine du feu pour quiconque était convaincu d'être Turlupin. En plusieurs endroits on en brûla publiquement, et l'on jetait avec eux dans les flammes leurs livres, leurs habits et tout ce qu'on savait leur appartenir. Ils s'étaient beaucoup multipliés dans la Savoie et dans le Dauphiné.

TURMS, nom étrusque de Mercure. Quelques-uns prétendent qu'il signifie *fax*, flambeau, et qu'il désigne l'astre qui répand la chaleur et la lumière.

TURRAS ou TURRISAS, dieu des combats chez les anciens Finnois, qui invoquaient son secours pour remporter la victoire.

TUTANUS, dieu tutélaire, invoqué par les Romains, pour être préservé de tout mal. Nonnius-Marcellus dit que c'était Hercule, et que ce fut lui qui éloigna Annibal des murs de Rome; ce qui lui fit donner le nom de *Tutanus*.

TUTÉLAIRES. Il est parlé, dans les anciens auteurs, des dieux tutélaires sous différents noms. On ne peut guère, dit Noël, les distinguer des dieux pénates, car les uns et les autres avaient les mêmes fonctions, qui étaient de défendre et de conserver la patrie. Il paraît pourtant que la qualité de dieu tutélaire avait la prééminence sur celle des pénates. C'étaient de grands dieux qui prenaient soin du peuple dont ils étaient spécialement honorés comme patrons du lieu. Tels étaient Minerve à Athènes, Junon à Samos et à Carthage, Mars dans la Thrace, Vénus à Paphos et à Cythère. Les Romains, selon Macrobe, avaient un dieu tutélaire; et, quand ils assiégeaient quelque ville, dit Pline, ils faisaient évoquer par un prêtre, le dieu tutélaire de cette ville, en le priant de venir se retirer

chez eux, et lui promettant de l'honorer plus qu'il ne l'était dans le lieu qu'il avait protégé jusqu'alors.

TUTÈLE. 1° Les Romains donnaient ce nom à la statue de la déesse qu'on mettait sur la proue d'un vaisseau pour en être la divinité tutélaire.

2° La déesse Tutela paraît avoir été honorée d'un culte spécial à Bordeaux, car on a trouvé son nom sur une inscription dans les ruines d'un ancien temple. On croît qu'elle était la patronne de cette ville et plus particulièrement des négociants qui trafiquaient sur les rivières. Ce temple, que naguère encore on nommait *les piliers de Tutèle*, était un péristyle oblong, dont huit colonnes soutenaient chaque face : ces colonnes étaient d'une grande dimension et s'élevaient au-dessus des édifices les plus hauts de la ville. Louis XIV fit abattre les voûtes de ce temple, déjà fort endommagées par le temps, pour former l'esplanade qui est devant le Château-Trompette. Mais, château et ruines, tout disparut en 1819.

TUTELINE, TUTILINE ou TUTULINE, divinité romaine, qui veillait à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis, surtout contre la grêle. On lui avait érigé des statues, des autels et un temple sur le mont Aventin. Elle était représentée dans l'attitude d'une femme ramassant les pierres que Jupiter venait de faire pleuvoir.

TWACHTRI, autrement appelé Viswakarma, est fils de Brahmâ, et l'architecte des dieux du panthéon hindou. Il préside aux arts et aux manufactures. On lui attribue tous les anciens édifices, dont les restes étonnent encore les yeux des voyageurs. Il avait donné en mariage à Sourya (le soleil) sa fille Sandjgnâ, qui, ne pouvant supporter les rayons de son époux, le quitta secrètement, laissant son ombre à sa place. Sourya s'en aperçut et vint trouver son beau-père, qui lui proposa un moyen de diminuer la force de ses rayons : il le plaça sur une meule à aiguiser, et les lui rogna. Le soleil, pendant quelques jours après l'opération, eut la face gonflée vers le soir. Quant aux rayons enlevés au soleil, ils sont employés dans les ateliers de Twachtri. Son gendre retourna vers son épouse, et y reste maintenant depuis le 15 janvier jusqu'au 25 juillet; il passe le reste de l'année avec son autre épouse, qui est l'ombre de Sandjgnâ et s'appelle Tchhaya. Les Védas nous montrent le céleste ouvrier Twachtri en lutte avec les Ribhavas, pour la confection de la coupe du sacrifice. Ceux-ci, bien que d'origine mortelle, perfectionnèrent ce vase antique et sacré, et le rendirent propre à contenir quatre sortes de libations. Twachtri, vaincu, disparut de l'assemblée des dieux.

TYBILENUS, nom du mauvais génie chez les Saxons. *Voy.* TIBILENUS.

TYCHÈ, nom grec de la Fortune. *Voy.* FORTUNE.

TYCHÈS, second dieu domestique des Egyptiens. Il prenait soin de l'homme dès le moment de sa naissance et ne le quittait qu'à la mort. C'était sans doute le [...] que le suivant.

TYCHIS, un des quatre dieux lar[...] ANACHIS.

TYCHON, un des dieux de l'impur[...] les Grecs; le même que Priape. Qu[...] uns le confondent avec Mercure, et [...] un dieu analogue à *Tychè*, déesse de [...] tune.

TYLLINUS, dieu des Bressans, e[...] dont la figure a été déterrée, dans l[...] dernier, près de Bresse. Cette statue [...] fer; sa tête était couronnée de laur[...] foulait du pied droit le crâne d'un [...] de la main gauche elle tenait une [...] fer, terminée en haut par une main [...] sur laquelle on voyait, entre le pouc[...] dex, un œuf que venait mordre un [...] entortillé dans la main. On n'a pas s[...] ment expliqué ces symboles mystér[...]

TYPHÉE, un des géants qui voul[...] trôner Jupiter; il était fils de la Te[...] Titan. Il avait cent têtes, suivant [...] On dit qu'il se sauva seul dans la dé[...] autres géants, et qu'ensuite il reco[...] la guerre contre Jupiter ; mais en[...] vaincu et accablé sous les rochers [...] Inarime, aujourd'hui Ischia, vis-à-vi[...] mes. Avant sa défaite, il avait eu [...] de poursuivre Vénus de ses vœu[...] déesse ne lui échappa qu'en pass[...] phrate avec son fils sur le dos de d[...] sons. On confond quelquefois Typ[...] Typhon. *Voy.* TYPHON, n° 2.

TYPHON. 1° C'était, chez les E[...] le mauvais principe, celui qui s'op[...] qui est bon et bien ordonné ; celui [...] l'homme au mal; ils lui attribuaien[...] ladies, les perturbations et l'incon[...] l'air, les éclipses du soleil et de la [...] animaux et les plantes nuisibles, e[...] ce qui est funeste et malfaisant. Les [...] d'Apollinopolis disaient que Typ[...] été changé en crocodile. Si nous e[...] Apollodore, Typhon est un monstr[...] partie inférieure est celle d'un ser[...] gin et les autres mythologues en [...] monstre terrible, ennemi des dieux [...]

Anguipedem alatis humeris Typhona f[...]

c'est ainsi que le dépeint Manilius. [...] liaste de Pindare, citant Artémon, d[...] que montagne vomissant du feu éc[...] fortuné Typhon, qui est dévoré par [...] mes. » Nous apprenons par Strabon [...] pinion était que Typhon avait ét[...] gon qui fut foudroyé, et qui entr[...] terre pour se cacher. D'autres on[...] qué que le Typhon des Egyptiens [...] bablement le même que le fameux [...] Python. Plutarque fait observer qu[...] phon égyptien a quelque analogie [...] mauvais génies qu'Empédocle re[...] comme bannis du ciel, et chassés [...] mer, vers le centre de la terre. De [...] qui précède, nous devons conclure [...] chart que les Egyptiens ont regardé [...] plutôt comme un mauvais démon q[...] me un dieu. Il paraît donc que Jab[...]

le dire : « Dans les premiers temps
rie en Egypte, je pense que Ty-
le nom du malin esprit, dont l'E-
t la connaissance par les fils de
u mauvais principe que les an-
logiens de l'Orient opposaient à
u bon principe. Cette signification
a, je crois, en Egypte, jusqu'à ce
êtres, perdant le souvenir des tra-
s Noachites, leurs ancêtres, ne pen-
s aux êtres spirituels. » Il explique
mot *Typhon* par *esprit mauvais ;*
e c'est de lui que les Grecs ont
yphée, et conclut en ces termes :
ute pas que telle fut la doctrine des
éologiens sur Typhon. »
établi que Typhon était le prin-
al, il ne paraît pas que les Egyp-
t difficulté de le transformer en
qui leur était odieux et leur
elque dommage. Typhon était la
, et Typhon était la *mer;* Typhon
énèbres; Typhon était le *feu*, et,
ques-uns encore, le *soleil*. Plutar-
contre ceux qui confondaient Ty-
le soleil, et il ajoute sérieusement
heresse nuisible est produite, non
il, mais par les vents et les eaux
ensemble. Regardé comme funeste
et à son roi, Typhon fut à la fin
avec *Moïse*. Ce n'est pas seulement
les autres modernes qui en ont
arque, Plutarque lui-même avait
bservation : « Ceux qui disent que
'enfuit du combat, monté sur un
nt sept jours consécutifs, et qu'a-
mis en lieu de sûreté, il donna le
x fils, Jérusalem et Judée, ramè-
manière manifeste le récit à l'his-
uifs. »
thologues ne pouvaient manquer
rer de ce thème pour en enrichir
positions cosmogoniques et théo-
. Ils en firent le frère, mais en
ps l'ennemi mortel d'Osiris, leur
oi, peut-être le premier homme.
ns sa légende aux articles OSIRIS
r son histoire est intimement liée
ces deux personnages; et, au mi-
tras de fables dont elles sont en-
, on peut encore y démêler de
restes des traditions primitives.
le génie du mal, s'insurge contre
porte le désordre dans ses Etats, et
is, la femme; Osiris succombe sous
, son désastre est complet ; mais la
poursuit sans relâche, et enfin l'es-
ais est détruit par Horus, le fils de

faut pas confondre le Typhon des
avec celui des Grecs, bien que ce-
fût sans doute une réminiscence.
ouveau mythe tel qu'il est raconté
re :
, indignée de ce que Jupiter avait
au monde sans le concours d'une
njura le Ciel, la Terre et tous les
lui permettre d'enfanter aussi sans
avec aucun dieu ni aucun homme; puis, ayant frappé la terre de sa main, elle en fit sortir des vapeurs qui formèrent le redoutable Typhon, monstre à cent têtes. De ses cent bouches sortaient des flammes dévorantes et des hurlements si horribles, qu'il effrayait également et les hommes et les dieux. Son corps, dont la partie supérieure était couverte de plumes, et l'extrémité entortillée de serpents, était si grand qu'il touchait le ciel de sa tête. Il eut pour femme Echidna, et pour enfants la Gorgone, Géryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx et tous les monstres de la fable. Typhon ne fut pas plutôt sorti de la terre, qu'il résolut de déclarer la guerre aux dieux, et de venger les géants terrassés. Il s'avança donc vers le ciel, et épouvanta tellement les dieux par son horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite, et se réfugièrent en Egypte. Jupiter lui lança un coup de foudre, qui ne fit que l'effleurer. Le géant, à son tour, ayant saisi Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les jambes avec une faux de diamant, et le renferma ensuite dans un antre, sous la garde d'un monstre moitié fille et moitié serpent. Mercure et Pan, ayant surpris la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le dieu reprit ses forces, et, monté sur un chariot traîné par des chevaux ailés, poursuivit Typhon avec tant de vivacité, et le frappa si fréquemment de ses foudres, qu'il le terrassa enfin, et l'étendit sur le mont Etna, où le géant, de rage, vomit continuellement des flammes.

TYR, le Mars des Scandinaves, dieu guerrier et prudent, qui protégeait les braves et les athlètes. Le trait suivant ne fait pas honneur à sa prudence : Les dieux voulurent un jour persuader au loup Fenris de se laisser attacher; mais celui-ci, craignant qu'on ne voulût plus le délier, refusa constamment de se laisser enchaîner, jusqu'à ce que Tyr eût mis sa main en gage dans la gueule du monstre, qui, se voyant trompé, emporta la main du dieu à l'endroit nommé depuis l'*articulation du loup*. A la fin du monde Tyr sera tué par le monstre Garma, qui en recevra en même temps le coup de la mort.

TYRBÉ, fête que les Achéens célébraient en l'honneur de Bacchus ; elle était ainsi appelée de τύρβη, *trouble*, parce qu'elle se passait dans la confusion et la débauche. Les danses qu'on y exécutait étaient appelées *tyrbasie*.

TYRE, instrument de magie on de sorcellerie en usage autrefois chez les Lapons. Ce n'est autre chose, dit Scheffer, qu'une boule ronde de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du duvet le plus tendre de quelque animal; elle est parfaitement polie et si légère, qu'on la croirait creuse. Elle est de couleur jaune, mélangée de vert et de gris. Les Lapons vendaient cette tyre, qui semblait animée et avoir un mouvement propre, en sorte que l'acheteur la pouvait envoyer sur qui bon lui semblait. Elle partait alors avec rapidité, mais si elle rencontrait en chemin un homme ou un animal,

celui-ci éprouvait le mal destiné à un autre.

TYRIMNE, dieu de Thyatire, ville de Lydie; il avait un temple dans cette ville dont il était le protecteur, et on avait institué des jeux publics en son honneur.

TYRINE ou **Tyrophagie**, nom de la semaine d'abstinence qui précède le jeûne du carême dans l'Eglise grecque; elle tire son nom de *τύρος*, *fromage*, parce que cet aliment est la principale nourriture permise à cette époque.

TYROMANCIE, divination que les anciens pratiquaient au moyen du fromage; mais on en ignore les règles et les cérémonies.

TZAR-MORSKOI, c'est-à-dire *roi de la mer*, le Neptune des peuples slaves; il avait le gouvernement des mers, des fleuves et des rivières, et il était sans cesse accompagné d'une espèce de triton appelé *Tchoudo-Morskoi*, la merveille de la mer.

TZINTEOTL, c'est-à-dire la *grande déesse* ou la *déesse primitive;* divinité des Aztèques, peuple qui habitait le Mexique. *Voy.* Tonacacihua.

TZOQUILLIXEQUÈ, les géants de l mogonie mexicaine. Avant la grande dation qui eut lieu 4,008 ans après l tion du monde, le pays d'Anahuac é bité par des géants : tous ceux qui n rent pas furent transformés en pois l'exception de sept qui se refugièrent des cavernes. Lorsque les eaux se écoulées, un de ces géants, Xelhu nommé l'architecte, alla à Cholula, mémoire de la montagne Tlaloc, qu servi d'asile à lui et à six de ses fr construisit une colline artificielle en de pyramide : il fit fabriquer les briq la province de Tlamanalco, et p transporter à Cholula, il plaça u d'hommes qui se les passaient de main. Les dieux virent avec courr édifice, dont la cime devait attein nues. Irrités contre l'audace de Xe lancèrent du feu sur la pyramide coup d'ouvriers périrent, l'ouvrag point continué, et on le consacra suite à Quetzalcoalt, dieu de l'air. est une traduction presque littéral tour de Babel dans les livres saints

U

(Cherchez par Ou les mots qui ne se trouvent pas ici par U.)

UBIQUISTES ou **Ubiquitaires**, Luthériens qui prétendaient que l'humanité de Jésus-Christ est partout (*ubique*) aussi bien que sa divinité, sous le prétexte que son humanité étant intimement unie à la divinité, l'une ne pouvait se trouver sans l'autre. L'ubiquité, qui était soutenue par Luther et par plusieurs de ses adhérents, fut inventée pour défendre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre ceux qui la niaient, en soutenant qu'un corps ne pouvait se trouver en plusieurs lieux à la fois. Ce système fut fortement réfuté par Zwingle et par Mélanchthon; mais il ne laissa pas d'avoir, pendant longtemps encore, un grand nombre de partisans.

UGARTILOK, divinité danoise dont on ignore la figure, les fonctions et le culte.

UKKO, un des dieux principaux de la mythologie finnoise, peut-être le premier de tous. L'épopée de Kalewala l'appelle *le roi splendide des cieux*, *vieillard très-haut.* « Ukko, dit M. Léouzon le Duc, a son trône dans les nuages, non loin du soleil; il s'appuie sur l'axe du monde, envoie la pluie, la neige et les tempêtes. Comme le Péroun des Slaves et le Thor des Scandinaves, il tient entre ses mains la foudre, et fait gronder le tonnerre. On l'invoque dans les sécheresses et dans les orages. Ukko préside aussi aux accouchements... Du reste sa providence s'étend à tout; non-seulement il règle les saisons, mais il fait germer les plantes, il veille sur les troupeaux dans les forêts, sur les guerriers dans les combats. » Son nom signifie littéralement *viei nérable*. Il partage la divinité avec möinen et Ilmarinnen, formant t une sorte de trinité suprême.

UKS-AKKA, déesse de la mytho ponne; elle passe pour avoir ensei rer de l'arc et l'usage du fusil. vient de ce qu'elle avait son siég vestibule des tentes des Lapons, ap et chaque jour les Lapons lui offra partie de leurs aliments et de leur

ULEMA, ministre de la religio mane, en Turquie et en Perse. *Voy.*

ULLER, un des dieux des Scand était fils de Sifia et gendre de Tho doué d'un beau visage et posséd les qualités brillantes des héros; a voquait-on dans les duels. Il tirait l avec tant de promptitude et cour pidement en patins, que personne vait combattre avec lui.

UNITAIRES, hérétiques qui re dogme de la Trinité, et font prof n'adorer que Dieu le Père; on le aussi *Anti-trinitaires*. Plusieurs se tiennes ont pris cette dénominati elles diffèrent de sentiments sur la de Jésus-Christ.

1° Les Unitaires, qui composent l gation la plus répandue dans les E d'Amérique, croient qu'avant de d sur la terre, Jésus-Christ jouis d'une dignité éminente; qu'il éta commencement avec Dieu, et que lui que Dieu a créé le monde; que,

on inconcevable, et par une cha-
surpasse l'entendement, il a pris
a chair et le sang, qu'il a passé par
maine, et qu'il a enduré toutes ses
, pour apporter la bénédiction et le
tre race pécheresse. Ils le reconnais-
me le médiateur entre Dieu et les
comme un envoyé céleste, sur le-
prit s'est répandu dans toute sa
. Ils croient qu'il s'est délivré de
qu'il a découvert la vie et l'im-
, et que par l'influence de sa doc-
les cœurs, par le sacrifice de sa
racheté les hommes de leurs ini-
s'est constitué le chef d'un peuple
r, plein de zèle pour les bonnes
Ils croient que personne ne peut
u du salut éternel que par sa pro-
; que depuis le commencement
e jusqu'à la fin, tout homme ver-
ut être assuré de ressusciter un
être éternellement heureux, quels
it son pays et sa religion. En tout
ivinité suprême doit être considé-
ie la cause première, et le Christ
n don fait à l'homme déchu, et
gissant sous les ordres de l'Etre
t existant par lui-même, en com-
luquel il n'y a rien de grand ou de
loin de chercher à interpréter l'E-
une manière humaine et naturelle,
s exégètes rationalistes de l'Alle-
s en admettent sans contrôle tous
t toutes les assertions, et y trou-
euve de la supériorité de la nature
Christ.
i une autre classe de chrétiens uni-
ii, bien qu'ils rejettent la distinc-
ois personnes en Dieu, s'avouent
s de porter un jugement définitif
fférents systèmes formulés sur la
la dignité de Jésus-Christ. Ils
des difficultés dans les uns et dans
, et se retranchent généralement
cette conclusion, que celui que
s a donné pour Sauveur a dû être
t exact avec la sublimité de sa mis-
que la foi exigible doit consister à
er et à le suivre comme notre Sei-
itre maître et notre Sauveur, sans
ler sur sa nature et sur son rang
ivers.
troisième classe d'Unitaires se
rofesser l'humanité pure et simple
Christ.
itaires sont répandus dans presque
Etats de l'Union, et surtout dans le
setts; mais on n'en connaît pas le
xact. En 1836, ils comptaient 174
, et ils avaient environ 200 con-
s ou églises.
aussi des Unitaires en Angleterre;
lopté le symbole de M. Belsham,
le M. Lindsey.
celui de M. Belsham : « Dieu a
sus-Christ, son saint et fidèle ser-
enseigner aux hommes la résurrec-
morts, de confirmer sa doctrine
urrection. Jésus-Christ est mainte-
nant encore véritablement vivant; mais comme nous ignorons complétement le lieu où il est et ce qu'il fait, cela ne saurait constituer un dogme, et ne peut nuire en rien aux prières que nous lui adressons, ni aux faveurs que nous en recevons, ni à la confiance que nous avons en sa médiation future. »

Le symbole de M. Lindsey est formulé en ces termes : « Il y a un Dieu, une seule personne qui est Dieu, seul créateur et souverain seigneur de toutes choses.—Le saint personnage Jésus était un homme de la nation juive, serviteur de Dieu, distingué et honoré de Dieu d'une manière toute particulière.— L'Esprit, ou le Saint-Esprit, n'est pas une personne ou un être intelligent, mais un pouvoir ou un don extraordinaire que Dieu a donné d'abord à Notre-Seigneur Jésus-Christ durant le temps de sa vie, puis aux apôtres et à quelques-uns des premiers chrétiens, pour leur faire prêcher l'Evangile avec succès, et pour le propager sur la terre. » *Voy.* SOCINIENS.

UNITÉ. C'est le premier des caractères qui distinguent la véritable Eglise des autres sociétés religieuses. L'unité de l'Eglise est appuyée sur trois fondements : l'unité de foi, l'unité de sacrements, l'unité de pasteurs. Afin de conserver cette unité entre toutes les Eglises, l'Ecriture sainte, expliquée par la tradition, nous apprend que Jésus-Christ a choisi un chef des évêques, dont le siége est le centre de l'unité. Ce chef est saint Pierre, prince des apôtres, auquel ont succédé les pontifes de Rome.

UNIVERSALISTES, secte chrétienne dont le caractère distinctif est de croire que tous les membres de la grande famille humaine parviendront indistinctement au salut et au bonheur éternel. Quelques-uns d'eux pensent que les peines du péché se bornent à l'existence de la vie présente, tandis que d'autres croient qu'elles s'étendent à la vie future. Tous cependant conviennent que les châtiments dus au péché sont appliqués dans un esprit de tendresse, et pour le plus grand bien de ceux qui en sont l'objet, qu'ils auront un terme, et qu'ils seront suivis d'un bonheur parfait et sans fin.

Les Universalistes, appelés aussi *Latitudinaires*, ou *Restaurationistes*, se montrèrent dès les premiers temps du protestantisme, et se répandirent successivement dans la Suisse, l'Allemagne, l'Ecosse, l'Angleterre, et dans les Etats-Unis. C'est dans cette dernière contrée surtout qu'ils se sont organisés en congrégations régulières, vers la fin du dernier siècle; et, dans l'assemblée générale de 1803, ils ont adopté la profession de foi suivante :

« Art. 1er. Nous croyons que les saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, contiennent la révélation de la nature de Dieu, ainsi que des devoirs, des intérêts et de la destinée future des hommes.

« Art. 2. Nous croyons qu'il y a un seul Dieu, dont la nature est amour; qu'il s'est

révélé en un seul seigneur Jésus-Christ par un seul esprit de grâce; qu'un jour il rétablira le genre humain dans un état de sainteté et de béatitude.

« Art. 3. Nous croyons que la sainteté et la vraie béatitude sont inséparablement unies; que les fidèles doivent être diligents à maintenir l'ordre et à pratiquer les bonnes œuvres; parce que ces choses sont bonnes et profitables aux hommes. »

Les Universalistes sont nombreux dans les Etats-Unis; on en compte environ un demi-million. Ils formaient en 1836, 653 congrégations dirigées par 317 ministres ou prédicateurs. *Voy.* RESTAURATIONISTES, LATITUDINAIRES.

La doctrine de l'universalisme a fait de grands progrès parmi les protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de France; à tel point qu'on peut la regarder comme un des dogmes principaux de toutes les communions qui se sont séparées de l'Eglise romaine. M. Dwight dit, dans une publication récente : « La doctrine de l'éternité des peines est maintenant rejetée presque universellement. Je n'ai trouvé en Allemagne qu'une seule personne qui y crût, et une autre qui n'avait pas des idées bien arrêtées sur ce sujet. »

UNXIA (d'*ungere*, oindre) ; 1° surnom de Junon, invoquée par les Romains dans une des cérémonies du mariage, laquelle consistait à frotter d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison où les nouveaux mariés s'établissaient, pour en écarter les maux et l'effet des enchantements. Quelques-uns pensent que de là est dérivé le nom d'*uxor*, pour *unxor*, donné à une femme mariée.

2° Autre déesse romaine qui présidait à l'usage des essences.

UPI et UPIS. *Upi* était chez les Etrusques la même que Rhea, ou Ops. — Upis était un surnom de Diane, à Sparte et chez les Romains.

URAGUS (du verbe *urere*, brûler), surnom de Pluton chez les Romains, parce que ce dieu présidait au feu, et dirigeait les flammes dévorantes.

URANIE, 1° la Vénus céleste, fille du Ciel et de la Lumière. C'est elle, suivant les anciens, qui animait toute la nature et présidait aux générations; elle était la personnification du désir qui est dans chaque créature de s'unir à ce qui lui est propre. Uranie n'inspirait que des amours chastes et dégagés des sens, tandis que la Vénus terrestre présidait aux plaisirs sensuels. Pausanias dit qu'on voyait à Cythère un temple de Vénus-Uranie, qui passait pour le plus ancien et le plus célèbre de tous les temples que Vénus ait eus dans toute la Grèce; la statue de la déesse la représentait armée. Elle avait à Elis un autre temple, dont la statue, ouvrage de Phidias, était d'or et d'ivoire; la déesse avait le pied sur une tortue, pour marquer la chasteté et la modestie qui lui est propre; car, selon Plutarque, la tortue est l'emblème de la retraite et du silence qui conviennent aux femmes. Uranie était honorée Syriens sous le nom d'*Astarté;* Arabes, sous celui d'*Alilat;* et so de *Mylitta* par les Assyriens et les niens.

2° *Uranie* est aussi le nom de la m préside à l'astronomie. On la peint vêt robe d'azur, couronnée d'étoiles, e dans ses mains un globe ou une sp leste qu'elle semble mesurer. Aupr sont des instruments de mathém Catulle dit que Bacchus la rendit mè ménée, et, selon Hygin elle eut Linus lon.

URANIES, nymphes célestes, à q confiée la direction des sphères du c

URANUS, le plus ancien des dieux la mythologie des Atlantes, des Syri Grecs, des Romains, etc. Voici ce q Noël : « Uranus avait été le premier Atlantes, peuple de cette partie de l' qui est au pied du mont Atlas du l'Europe. C'étaient, selon Diodore, le policés de toute l'Afrique. Ils préte que les dieux avaient pris naissa eux, et qu'Uranus avait été leur prince rassembla dans les villes les avant lui répandus dans les campag retira de la vie brutale et désordonné menaient, leur enseigna l'usage des la manière de les garder, et leur co qua plusieurs inventions utiles. Co était soigneux observateur des astres termina plusieurs circonstances de révolutions, mesura l'année par le c soleil, et les mois par celui de la désigna le commencement et la fin sons. Les peuples, qui ne savai encore combien le mouvement des a égal et constant, étonnés de la jus ses prédictions, crurent qu'il était d' ture plus qu'humaine, et, après sa m décernèrent les honneurs divins. Ils d son nom à la partie supérieure de l' tant parce qu'ils jugèrent qu'il co particulièrement tout ce qui arrive ciel, que pour marquer la grandeur vénération par cet honneur extrao qu'ils lui rendaient. On dit qu'Ur 45 enfants de plusieurs femmes, m en eut entre autres dix-huit de Tit les principaux furent Titan, Sat Océanus. Ceux-ci se révoltèrent con père, pour le mettre hors d'état d'a enfants. Uranus mourut, ou de cha de l'opération qu'il avait soufferte. »

URBANISTES, nom qui a été porté religieuses de l'ordre de Sainte-Clai la règle fut mitigée par le pape Ur Cette modification paraît devoir son à l'adoucissement que ce pape app règle du monastère de Longchan Paris, vers l'an 1260; de là toutes l gieuses qui suivirent cet institut ai tigé furent appelées *Urbanistes*.

URDA, une des trois Nornes ou I des Scandinaves; elle présidait au pa

URIM et THUMMIM, c'est-à-dire *l et vérités*, ou *révélation et perfectio*

e sacré chez les anciens juifs. On a disserté sur l'objet exprimé par mots, et sur la manière dont l'oracle rendu, sans aboutir à rien de bien uelques-uns ont cru que si la ré- t favorable, les pierres précieuses orné le pectoral du grand prêtre, un éclat extraordinaire, et qu'elles ssaient si la réponse était fâ- 'autres ont pensé que, comme les douze tribus d'Israël étaient gravés ierres, Dieu manifestait sa volonté ressortir quelques-unes des let- es composaient, et que le grand rassemblant ces lettres, connaissait e du Seigneur. Il en est qui sou- ue Dieu lui-même faisait entendre rticulés du milieu du propitiatoire; it ainsi le milieu de l'arche recou- s chérubins d'or. Des rabbins ont que l'*Urim* et le *Thummim* étaient iettes cachées dans la capacité du et qui rendaient des oracles par rticulés. D'autres ont supposé que Tétragrammaton, ou le nom inef- éhovah, gravé sur le pectoral d'une ystérieuse. D'autres enfin se con- penser que c'étaient en général s d'une nature mystérieuse, ren- ans la doublure du pectoral, les- nnaient au souverain pontife le e prononcer des oracles, quand il evêtu. Nous passons sous silence opinions, qui n'ont comme les s qu'un degré plus ou moins in- robabilité. Il paraît certain que cet subsista pas plus longtemps que le ; du moins nous ne voyons pas eu recours à cet oracle depuis du temple de Salomon. Antérieu- n ne l'employait que dans les cas t importants qui concernaient l'in- ic. Alors le grand sacrificateur, ses habits pontificaux, et du pec- lessus, se présentait à Dieu devant lliance, non pas au dedans du voile, aint des saints, où il n'entrait que ur des expiations, mais en dehors dans le lieu saint. C'est là que, se bout, le visage tourné vers l'arche itiatoire où résidait la majesté di- roposait le sujet sur lequel Dieu ulté; et, après avoir obtenu la ré- Seigneur, il la transmettait soit au it à son chef.

dieu des eaux dans la mythologie *Voy.* WEEN-KUNINGAS.

LT, dieu des anciens Arabes; les isent que c'était Bacchus ou le

NES, religieuses placées sous l'in- de sainte Ursule. Celles d'Italie furent établies en 1537, par la bienheureuse Angèle de Brescia pour l'éducation gratuite des jeunes filles : sept ans après, le pape Paul III approuva leur institut. En 1572, Grégoire XIII les érigea en ordre religieux sous la règle de saint Augustin, et les obligea à la clôture. Saint Charles Borromée les protégea singulièrement, et ne contribua pas peu à étendre leur institut. Le premier établissement qu'elles eurent en France, fut fondé à Paris en 1612, par Marie L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, avec l'autorisation de Paul V. Cinq ans auparavant, une autre congrégation d'Ursulines s'était établie dans la Franche-Comté. Cet ordre se multiplia promptement en France; avant 1789, il comptait onze provinces, et plus de 300 couvents.

USOUS, dieu des Phéniciens, frère d'Hypsuranios. Il fut le premier qui se couvrit de peaux des bêtes qu'il avait tuées à la chasse. Le feu ayant pris dans une forêt des environs de Tyr où il demeurait, il imagina, pour se sauver, d'abattre un tronc d'arbre, d'en couper les branches, et de se mettre en mer sur le tronc qui lui servit de vaisseau. Après quoi, il éleva deux colonnes de pierre en l'honneur du feu et du vent, et répandit, pour honorer ces colonnes, le sang de quelques bêtes sauvages qu'il avait prises à la chasse.

UTÉRINE, une des déesses que les Romains invoquaient dans les accouchements.

UTESETUR, c'est-à-dire *séances au dehors;* sorte de magie pratiquée chez les Islandais, et dont on fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Elle avait lieu d'ordinaire pendant la nuit et en plein air. Ceux qui y avaient recours s'imaginaient converser avec les esprits qui, communément, leur conseillaient de faire le mal : c'est pourquoi on les regardait comme aussi coupables que ceux qui exerçaient la magie noire, et celle dont l'objet était de conjurer les morts et les fantômes. Dans les premiers temps de l'époque chrétienne, ils choisissaient de préférence pour l'*Utesetur* une des nuits qui précédaient une grande fête.

UTILITAIRES, secte fondée en Angleterre par Jérémie Bentham, et qui de là est passée dans les Etats-Unis d'Amérique. Elle s'est imposée pour règle fondamentale, l'utilité pratique et positive, et pour devoir, l'obligation de chercher et de procurer le plus grand bien du plus grand nombre possible. C'est une école plutôt philosophique que religieuse. En conséquence des principes qu'il avait posés, son fondateur ordonna qu'après sa mort (arrivée en 1832), son corps fût porté aux amphithéâtres d'anatomie pour être disséqué, afin de combattre le préjugé qui règne en Angleterre à cet égard.



[Cherchez par B, par Ou et par W les mots qui ne se trouvent pas ici par V.]

VACANA, *VACUANA* ou Vacuna, divinité champêtre des Romains, qui présidait au repos des gens de la campagne. Son culte était très-ancien dans l'Italie, et antérieur à la fondation de Rome. Porphyrion, commentateur d'Horace, dit que c'était une déesse des Sabins, qu'elle n'avait point de figure déterminée; que les uns la prenaient pour Bellone, d'autres pour Minerve ou pour Diane. Varron croit que c'était la Victoire que les Sabins honoraient sous ce nom, surtout lorsqu'elle couronne ceux qui surpassent les autres en sagesse.

VACERES ou Vacies, nom d'une classe de Druides, plus particulièrement vouée aux fonctions sacerdotales.

VACHE. 1° La vache était, chez les Hébreux, au nombre des animaux purs, et par conséquent un de ceux qu'on pouvait offrir en sacrifice. Le sacrifice de la vache rousse était même un des plus solennels. Quand on devait l'accomplir, le peuple amenait au grand prêtre une vache rousse d'un âge parfait, qui fût sans tache et qui n'eût jamais porté le joug. Le grand prêtre ayant reçu la victime des mains du peuple, la menait hors du camp ou hors de la ville; là, elle était immolée en présence de tout le peuple; et le pontife, trempant son doigt dans le sang de la victime, jetait sept fois quelques gouttes de ce sang vers la porte du tabernacle. Il faisait brûler ensuite, à la vue de tout le peuple, l'animal tout entier, sans en ôter la peau. Il jetait dans le feu du sacrifice, du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate teinte deux fois; et, après avoir offert ce sacrifice, il était obligé de laver ses vêtements et son corps, et il demeurait impur jusqu'au soir. Celui qui, par l'ordre du grand prêtre, avait mis la victime sur le bûcher où elle devait être consumée, était pareillement impur jusqu'au soir. On gardait toute l'année les cendres de cette victime, et on les mêlait avec l'eau qui servait aux expiations; et rien ne pouvait être purifié, selon la loi, que par l'eau mêlée avec cette cendre.

2° Chez les Hindous, le *Gomédha* ou le sacrifice de la vache était aussi un des plus célèbres et des plus méritoires; mais depuis fort longtemps, il est tombé en désuétude; bien plus l'immolation d'une vache serait aujourd'hui considérée comme une monstruosité, et le plus abominable des sacriléges. *Voy.* Gomédha. La vache est, en effet, pour les Indiens, un animal pur, saint et sacré, l'emblème de l'univers, l'objet de l'attention du ciel, de la terre et des enfers, presque une divinité. Il est inouï qu'un Indien, de quelque caste qu'il soit, ait tué ou fait tuer une vache pour manger de sa chair. Un Européen ou un musulman qui se permettrait de le faire, dans un lieu soumis à la domination hindoue, y serait certainement en danger de perdre la vie. M
user discrètement et pieusement
qui sort de la vache. Le lait, l
quéfié et le caillé forment la ba
mentation des brahmanes. L'uri
ployée quelquefois à l'usage in
expier les souillures de l âme; la
journellement pour la purificatio
sons, des lieux de prières, des c
Ces cinq substances mêlées en
lait, le beurre, le caillé, l'urine
et avalées avec componction so
ment propres à expier toute es
chés, même les plus grands c
Pantcha-Karya. Heureux celu
bonheur de mourir en tenant un
la queue! Plus heureux encore
daigne arroser de son urine dans
suprême! son âme purifiée de
souillures s'envolera infailliblem
ciel d'Indra. Les cendres de va
vertu non moins efficace; mais
point des cendres provenant, c
les Juifs, de ses chairs brûlées;
cendres retirées du foyer où l'on
ses excréments desséchés. On l
dans les purifications quotidienn
trace des lignes sur le front, sur
sur les bras, sur tout le corps. C
duit la peau; on en frotte les
Brahmanes en donnent aux fidèl
cée, comme une récompense ines
retour des riches présents qu'ils e
En un mot, il n'est presque au
religion, dans lequel on n'emploie
de ces résidus sanctifiés.

VACHTOUMAS, secte d'ado
Vichnou, dans le sud de l'Inde;
sent en *Vachtouma-trioumalas*,
Nallaris, etc.

VACUNALES, fêtes que les Ro
braient en l'honneur de la dée
Elles avaient lieu au mois de
lorsque tous les travaux de la
étaient terminés.

VACUNE, divinité champêtre d
Voy. Vacana.

VADIMON, nom donné à Ja
anciens Etrusques.

VADJAPEYA, sacrifice usité au
les Indiens; on y immolait dix-se
attachées à un même nombre de

VADJRADHARA, un des no
dieu du ciel, selon la mytholog
il signifie *celui qui tient la foudre*

VADJRA-DHATWI, déesse d
bouddhique, considérée comme l
l'énergie active du bouddha Vaï

VADJRANABHA, asoura ou d
mythologie hindoue, qui régna
contrée située auprès du mont
puissance et son ambition inqui
dieux. Pour neutraliser ses des

ils de Krichna, se déguisa en co-
c ses compagnons d'armes, pené-
mpire de Vadjranabha, se fit ai-
bhavati, sa fille, qu'il épousa se-
et, bientôt après, il ouvrit l'en-
yaume aux troupes de Krichna.
'il tua Vadjranabha, dont les états
igés.

PANI, un des neuf Bodhisatwas,
els des grands Bouddhas, suivant
ie du Népâl; il dérive d'Akcho-
econd Bouddha, et se manifesta
e sous la forme de vase d'eau. Il
éré comme le septième dieu du
bouddhique. En cette qualité, il
à cinq mille Yakchas et à d'autres
pour sceptre une massue de dia-
abite le sommet des plus hautes
. Il connaît à fond toutes les ac-
ites les démarches des Bouddhas.
ignifie *celui qui tient la foudre en*

SATWA, le sixième bouddha de
ie du Népâl; il est considéré
ané d'Adi-Bouddha, le Bouddha
on énergie active s'est personni-
ijrasatwamika, qui est vénérée
épouse.

VIDRAVINI, déesse des Boud-
Népâl; comme les autres déesses,
personnification d'une des mani-
spontanées de la matière.

VIRA, un des dieux adorés par
wabhavika, dans le Népâl; on le
comme étant né spontanément.
ième que Mahakala, le Siva des
La secte Aïshwarika le vénère
de Siva et de Parvati.

YOGUINI, déesse d'un rang su-
lorée par les Bouddhistes du Né-

RUDNIS, c'est-à-dire *qui sait tout;*
mythologie scandinave, renom-
sa science profonde. Odin alla le
son palais, et le vainquit par la
de ses connaissances. Une partie
porte le nom de *Vafthrudnis-maal*,
géant Vafthrudnis.

VI, l'un des noms et l'une des
Saraswati, déesse de l'éloquence,
ythologie hindoue. Vag-dévi si-
e de la parole. Voy. VASINYADYAS.

NI, déesse adorée par les Boud-
Népâl.

NUS, dieu qui présidait aux *va-*
des enfants, chez les Romains. On
ntait sous la forme d'un enfant
et qui crie.

A, un des noms de Brahmâ, pre-
de la triade hindoue : il signifie
a parole.

HEN, héros auquel les anciens
rendaient les honneurs divins.
démon qui habitait la vallée de
s le Pendjab.

ROUPA, un des onze Roudras, ou
ons de Siva, troisième dieu de la
oue.

CHIKA, école philosophique de
Bouddhistes, qui admettent l'existence des objets externes et internes. Les premiers comprennent les éléments et ce qui en dérive, comme les organes et les qualités sensibles; les seconds consistent dans l'intelligence et tout ce qui en découle. Les éléments sont au nombre de quatre et consistent en atomes, qui par leur aggrégation ont concouru à la composition de tous les objets visibles. Contrairement au système des Sautantrikas, qui soutiennent que les objets sensibles sont conçus ou appréhendés par la perception de leurs images produites dans l'imagination, les Vaibhachikas reconnaissent la perception directe et immédiate des objets extérieurs.

VAICHNAVAS, nom sous lequel on comprend généralement les sectes nombreuses de l'Inde qui font profession d'adorer Vichnou, seconde personne de la triade. Leur marque distinctive est le *namam* tracé sur le front. Cette figure est formée de trois lignes, une perpendiculaire et deux obliques, qui, se réunissant à leur base, donnent à ce signe la forme d'un trident. La ligne du milieu est rouge, les deux latérales sont blanches, et tracées avec une espèce de terre appelée *namam*, d'où dérive le nom de cette figure. Outre le namam, qui est le signe le moins équivoque de cette secte, on peut encore distinguer la plupart des religieux qui la composent par le costume bizarre qu'ils affectent de porter. Les toiles dont ils sont revêtus sont teintes d'un jaune très-foncé, tirant sur le rouge : plusieurs portent sur leurs épaules, en guise de manteau, une espèce de couverture piquée, faite de morceaux de toutes couleurs; le turban qu'ils ont sur la tête offre aussi trois ou quatre couleurs entremêlées; quelques-uns, au lieu de couverture, se mettent sur les épaules une peau de tigre qui descend jusqu'à terre. La plupart ont le cou entortillé d'un long chapelet de grains noirs, de la grosseur d'une noix. Outre ce costume, les sectateurs de Vichnou, lorsqu'ils voyagent ou qu'ils vont demander l'aumône, portent toujours avec eux une plaque ronde de bronze, et un gros coquillage appelé *sangou ;* l'un et l'autre leur servent à faire du bruit pour annoncer leur approche : tandis que d'une main ils frappent avec une petite baguette sur la plaque de bronze, qui rend un son semblable à celui d'une cloche, de l'autre main ils portent à la bouche leur sangou, avec lequel ils produisent, en y soufflant par un bout, des sons monotones, aigres et perçants. On voit toujours ces deux instruments entre les mains des religieux Vaichnavas qui font profession de demander l'aumône; ils portent encore sur la poitrine une espèce de médaille de cuivre, sur laquelle est gravée l'image du singe Hanouman, ou quelqu'un des *avatars* (incarnations) de Vichnou. On en voit d'autres qui, de plus, portent suspendues à leurs épaules, et quelquefois attachées à leurs jambes, un grand nombre de clochettes, dont le tintement annonce de loin leur arrivée; quelques-uns ajoutent à tout

cet attirail une tringle de fer, qu'ils portent aussi sur leurs épaules, et à chaque bout de laquelle pend un réchaud de même métal, destiné à contenir le feu sur lequel ils font brûler l'encens qui est la matière de leurs sacrifices.

Demander l'aumône est un droit ou un devoir inhérent à cette secte; et en général, dans l'Inde, toute personne revêtue d'un caractère religieux peut se livrer à cette profession.

C'est principalement lorsqu'ils vont en pèlerinage à quelque lieu révéré, que ces religieux mendiants usent de leurs droits. On en rencontre quelquefois des troupes de plus de mille; ils se répandent dans les divers villages qui se trouvent à la portée de leur route; chaque habitant en loge un certain nombre, et ils se trouvent ainsi défrayés des dépenses du voyage. C'est, à la vérité, le seul cas où ils se réunissent en troupes aussi considérables; mais jamais ils ne se mettent en campagne sans être plusieurs ensemble. Leur habitude est de demander l'aumône avec audace et insolence, et bien souvent avec menaces. Quand on ne se hâte pas de leur donner, ils redoublent leur vacarme, poussent des hurlements, frappent tous ensemble sur leurs plaques retentissantes, et tirent de leur sangou des sons retentissants. Si ces moyens ne réussissent pas, ils entrent quelquefois de vive force dans l'intérieur de la maison, et renversent tous les effets qui s'y trouvent. Ordinairement ces religieux chantent et dansent en mendiant. Leurs poëmes sont des espèces d'hymnes en l'honneur de leurs divinités.

L'intempérance de ces moines idolâtres, et en général de tous les sectateurs de Vichnou, dit l'abbé Dubois, les fait voir d'un mauvais œil par les Indiens honnêtes. En effet, il semble qu'ils affectent de se montrer sans retenue dans le boire et le manger, par esprit d'opposition, et comme pour différer encore en cela des Linganistes, leurs adversaires, dont l'extrême sobriété égale au moins celle des Brahmanes, si elle ne la surpasse pas. Les partisans de Vichnou mangent ostensiblement de toute espèce de viande; boivent, sans scrupule et sans honte, l'arak, le jus de palmier, et toutes les autres liqueurs enivrantes qu'on peut se procurer dans le pays; et il n'est point d'excès qu'on ne leur reproche en ce genre.

Les objets de la plus grande vénération des Vaichnavas sont principalement le singe, l'oiseau de proie appelé Garouda, et le serpent Capel. Quiconque aurait l'imprudence de tuer ou même de maltraiter en leur présence un de ces animaux, s'exposerait à des conséquences fâcheuses, et ne pourrait expier ce prétendu crime que par le sacrifice appelé *pavada*. Les principales sectes dans lesquelles se partagent les Vaichnavas sont les *Ramanoudjas*, les *Ramanandis*, les *Brahma-Sampradayis*, les *Nimawats*, les *Mira-Bais*, les *Radha-Vallabhis*, les *Haristchandis*, etc. *Voy.* leurs articles respectifs.

VAIDHATRA, l'aîné des quatre premiers aïeux du genre humain, suivant l[...] gonie hindoue. Il est fils de Vid[...] Brahmâ et de Saraswati; on l'appel[...] *Sanatkoumara*.

VAIDIKAS, Brahmanes versés [...] science des Védas. Ils occupent le [...] rang dans la caste; ce sont eux qu[...] sent le *Pantchanga* ou almanach an[...] rent les augures et publient les p[...] Ils font les cérémonies pour les [...] dirigent les opérations matrimoni[...] puis l'instant où l'on demande une [...] qu'à ce que le mariage soit en[...] conclu. Ces Brahmanes sont tenus [...] tous les jours les Védas, de faire e[...] le *sandhya*, matin et soir, au lev[...] coucher du soleil, et de se baigner [...] cette prière. Chaque jour ils vont [...] Indiens qui leur font des aumô[...] leur annoncer les jours heureux ou [...] reux. Ils appartiennent tous à la [...] Siva, et se frottent le corps, les [...] épaules et le front de cendres de [...] vache.

De grand matin, avant de faire le [...] de même qu'à midi, avant leur pre[...] pas, ils tracent sur leur front deux [...] lignes de sandal préparé, qu'ils mê[...] du safran pour le rendre plus j[...] ajoutent dans le milieu une marq[...] d'un jaune rougeâtre, composé d[...] mêlé de chaux qui le rougit, et deu[...] grains de riz entier. Quelquefois il[...] tent qu'une ligne de sandal, avec un[...] d'un rouge foncé dans le milie[...] ajoutent alors une noire sous cette [...] ou bien ils tracent, en forme de [...] une ligne de safran et de chaux, da[...] lieu de laquelle ils mettent une [...] noire en forme de larme, et par-de[...] point rond de la même couleur. Il[...] marques noires avec des charbon[...] nant des offrandes brûlées devant l'[...] Siva; d'autres fois c'est le résidu [...] brûlées avec du beurre dans le t[...] Tirounamali, montagne du Carn[...] Brahmanes de ce temple en font [...] leurs confrères, ainsi qu'aux autre[...] distingués qui habitent les différe[...] de la côte de Coromandel.

VAIDYANATHA, *seigneur de l*[...] un des noms sous lequel Siva est a[...] le zillah de Birbhoum. On raconte [...] une légende fort plaisante. Le dé[...] vana emportait à Lankâ un linga c[...] lui donner sur les dieux une supé[...] contestable, mais qui aussi devai[...] dans l'endroit où il toucherait. Ce[...] rent conseil, et voici comment ils d[...] les projets du Rakchasa : Varouna [...] des eaux, entra dans le corps de l[...] lui causa un besoin naturel. Afin [...] faire, celui-ci remit l'objet sacré [...] Indra qui se trouvait là à dessei[...] forme d'un Brahmane, en prome[...] venir le reprendre bientôt. Cependa[...] le temps se prolongeait indéfinime[...] malice de Varouna, Indra prétexta [...] pouvait plus tenir le linga, et l[...]

instrument s'enfonça dans la terre, perdit ainsi le fruit de la faveur

ANASAS, ancienne secte de l'Inde it Vichnou, sous la dénomination *ina*, en qualité de dieu suprême. aissent pas avoir différé beaucoup navas proprement dits.

RANI, fleuve de feu que, suivant ogie hindoue, les âmes des défunts asser à la nage pour arriver au Yama, dieu des enfers. Sa rapidité ne, et les âmes sont quelquefois emps à passer d'un rivage à l'autre; e est alors pour elles un supplice d et plus terrible que tous ceux lus coupables endurent en enfer. moyen cependant d'adoucir la rice trajet, c'est de mourir en tenant par la queue. L'animal appartient lroit au Brahmane qui a présidé à et qui a versé dans la main du mo peu d'eau sacrée pour qu'il puisse libation. Le malade peut, en con mourir en sûreté et avec confiance; avec rapidité le fleuve ardent, et gira pas sur lui, car il trouvera la le bord du Vaikarani, son âme par la queue, et sera trans un clin d'œil sur la rive opposée. s qui ont négligé cette utile pré e mettront pas moins de quatre quarante minutes pour effectuer au prix de mille douleurs cui-

UNTHA, paradis de Vichnou; il est le mont Mérou, du côté du midi, du Kailasa, paradis de Siva, dans harmant, qui lui a fait donner le *Vaikountha*, c'est-à-dire agréable. s objets précieux y brillent de tous milieu de ce séjour enchanteur, superbe palais habité par Vichnou ni, son épouse. Près d'eux on voit ma, leur fils aîné, et une multitude nfants; leur petit-fils Anirouddha, adyoumna, Oucha, son épouse, et r fille. On trouve dans ce lieu, ainsi les autres demeures célestes, des es arbres, des quadrupèdes, des et surtout des paons en quantité. e la résidence royale coule le fleuve Beaucoup de pénitents habitent sur , et y coulent des jours heureux et des fruits et quelques légumes qui spontanément, font toute leur nour ur loisir est partagé entre la lec- Védas et la contemplation. Les sec- e Vichnou sont admis dans cet éjour, et pour prix de leurs bonnes ls sont unis à la propre substance

UNTHA DJAGADISA, fête très-so ue les Hindous célèbrent dans les e Vichnou, le onzième jour de la lune du mois d'Aghan. Les Vich sont les seuls qui y prennent part; t la nuit à veiller et à prier, après né pendant toute la journée.

VAILLANTISTES, parti de jansénistes, qui soutenaient que le prophète Elie venait de se manifester dans la personne d'un prêtre de Troyes, nommé Vaillant, fervent admirateur du diacre Pâris, et appelant de la bulle *Unigenitus*. Ce malheureux fut mis à la Bastille en 1728, et passa une partie de sa vie dans les prisons. Il démentit, il est vrai, le bruit qu'on faisait courir à son sujet; mais tout en déclarant qu'il n'était pas Elie, il soutenait que ce prophète était arrivé sur la terre. Les Vaillantistes firent du bruit en Provence, vers 1736.

VAINATÉYA, un des noms de l'oiseau divin Garouda, ainsi nommé de Vinata sa mère. *Voy.* VINATA.

VAIPOULYA, un des livres sacrés des Bouddhistes du Népâl. Il traite des différents moyens d'acquérir les biens de ce monde et ceux du monde à venir.

VAIRAGUIS, religieux hindous, dont le nom signifie *exempts de passion*, et s'applique principalement à ceux qui vivent d'aumônes. Il désigne particulièrement les religieux mendiants de la secte de Vichnou. Ils font profession de pauvreté et de continence perpétuelles; plusieurs résident dans des couvents; mais la plupart mènent une vie errante.

VAIRAVA, un des fils de Siva; ce dieu le produisit par sa respiration pour détruire l'orgueil des Dévatas et des pénitents, et pour humilier Brahmâ, qui prétendait être le plus grand des trois dieux. Vairava lui arracha une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le sang de Dévatas et des pénitents. Mais, dans la suite, il ressuscita ceux-ci et leur donna des cœurs plus purs. S'il faut en croire quelques traditions, Vairava est le dieu qui, par l'ordre de Siva, viendra détruire le monde à la fin des siècles. On le représente de couleur bleue avec trois yeux et deux dents saillantes comme des défenses de sanglier. Il porte, en guise de collier, des crânes humains qui tombent sur son estomac. Des serpents lui servent de ceinture, ses cheveux sont de couleur de feu, ses pieds sont garnis de clochettes, et dans ses mains il tient une corde, différentes espèces d'instruments et le crâne de Brahmâ; on lui donne un chien pour monture. Vairava a quelques temples; mais on l'adore principalement à Kasi ou Bénarès.

VAIROTCHANA, un des Dhyani-Bouddhas du panthéon des Népâlis; son empire est vers l'Orient; on le représente assis, les jambes croisées, vêtu d'un manteau rouge, et le corps peint en jaune, dans la même pose que Chakya-Mouni. Son énergie active est personnifiée en Vadjra-Datwi, qui est donnée comme son épouse. Son fils spirituel est Samantabhadra. Vairotchana est appelé par les Mongols *Beroozanah*.

VAISECHIKA, une des écoles philosophiques des Hindous. Cette école est matérialiste, et contrairement à la philosophie du Védanta qui considère toute la création comme une illusion, elle pose dès l'abord, comme principe de toutes choses et comme

la seule réalité, la matière telle qu'elle est sous nos yeux. Réduite à l'état le plus pur, la matière est le feu et la lumière; et la lumière, qui est la plus pure essence de la nature, est l'éther, l'infini qui nous enveloppe, nous pénètre et nous anime, Dieu lui-même. Le but de tous les efforts de l'homme doit donc être de s'affranchir de l'état obscur et sombre de la vie grossière pour s'élever de plus en plus dans la matière lumineuse ou pensante, jusqu'à ce que nous soyons tout esprit, c'est-à-dire toute lumière.

Kanada, le père de cette école, était, comme tous les philosophes indiens, un pieux ermite des déserts, car même le matérialisme a, dans l'Inde, une teinte mystique et tend à la vie contemplative.

VAISRAVANA, 1° un des noms de Kouvéra, dieu des richesses, selon les Hindous; ainsi nommé du saint Mouni Visravas, son père. *Voy.* VISRAVAS.

2° C'est aussi le nom d'un des quatre Maharadjas, qui, suivant les Bouddhistes, habitent la sixième région du mont Mérou, immédiatement au-dessous du ciel des trente-trois dieux. Vaisravana, siége sur le versant septentrional de cette montagne sacrée, et commande à la tribu des Yakchas.

VAISWANARA, le régent du feu, suivant la mythologie hindoue; c'est-à-dire la divinité spéciale qui l'anime; le dieu Agni. D'autres y voient une divinité particulière, ayant un corps igné, ou la personnification de la chaleur animale désignée comme feu interne.

VAISYA, le quatrième fils du premier homme ou plutôt le quatrième homme sorti des mains du Créateur suivant une légende cosmogonique des Hindous. Brahman ayant pris sa route vers l'Orient, Kchatriya vers l'Occident, et Soudra du côté du Nord, Vaisya se dirigea vers le Midi, d'après l'ordre qu'il avait reçu de Dieu. Comme ce dernier était d'un tempérament qui tenait de l'élément de l'air, il avait des idées ingénieuses et pleines d'esprit; il avait un génie inventif et propre à tout ce qui regarde la mécanique et les arts. Dieu lui donna en conséquence un sac plein de toutes sortes d'instruments destinés à exécuter ce que son imagination aurait conçu; aussi fut-il l'auteur de tous les arts. Il connut parfaitement l'art de bâtir des maisons, de fonder des villes, de cultiver la terre, en un mot de faire tout ce qui peut rendre la vie commode. C'est pourquoi on lui donna le nom de *Vikrama*, c'est-à-dire artisan. Il fallait un tel génie pour former des colonies.

Il partit donc vers le Midi, et rencontra en son chemin sept mers, qu'il traversa les unes après les autres, dans un bateau qu'il avait construit, laissant partout des marques de son industrie. Après avoir passé la dernière, il aborda à un continent, où il bâtit une belle maison sur le rivage de la mer, et employa pour sa construction les arbres d'une forêt voisine. Il n'oublia rien pour rendre cette habitation commode; il y fit plusieurs appartements de plain pied, et de grandes terrasses qui avaient vue d'un côté sur la mer, et de l'autre sur des plaines et des collines boisées. Il y demeura quelque temps seul, se délassant agréablement des fatigues de son voyage. Mais bientôt sa solitude fut troublée par un être semblable à lui, qui, venant de la forêt voisine, pour se promener sur le bord de la mer, aperçut ce bâtiment et s'arrêta pour le contempler. C'était une femme à la peau blanche, aux cheveux blonds et parfumés, à la démarche gracieuse. Vaisya, étonné à la vue de cet objet charmant qu'il ne connaissait pas, sortit de sa maison pour l'admirer de plus près; bien plus, lui ayant adressé la parole, il l'invita à entrer dans sa maison et à devenir sa compagne. Mais la femme se montra peu sensible à ses avances; bien plus elle lui signifia qu'elle entendait demeurer seule et n'avoir aucun rapport avec lui. En vain Vaisya fit-il tous ses efforts pour opérer un rapprochement; elle le quitta brusquement et s'enfonça dans les bois. Une autre rencontre, due aux recherches infatigables de Vaisya, n'eut pas un succès plus heureux; celui-ci, désespéré, se mit à genoux sous des arbres verts, et pria Dieu de l'unir à celle qui était l'objet de son affection. Alors un doux zéphir souffla à travers les branches, et il en sortit une voix qui lui annonçait que sa demande lui était accordée, à condition qu'il bâtirait des temples sous des arbres verts, pour y servir Dieu et y adorer les images, parce que c'était en cet endroit que le Créateur lui était apparu. En effet, la femme, touchée d'affection pour Vaisya, vint le trouver bientôt après, et lui donna des marques de son amour. Depuis ce moment, ils vécurent ensemble dans les liens indissolubles du mariage, et eurent plusieurs enfants qui héritèrent du génie de leur père, et qui furent la souche de la tribu des vaisyas ou artisans. C'est ainsi que le Midi fut peuplé. Plus tard, les quatre frères s'étant réunis, les mauvaises passions se firent jour, et la discorde se mit parmi leurs descendants. Vaisya voulut même empiéter sur les droits de Brahman, le prêtre de la grande famille humaine, changer les formes du culte, et introduire l'adoration des images. Les autres tribus s'étant livrées de leur côté à l'orgueil, à l'injustice, à la friponnerie, le désordre monta à son comble, et Dieu fit périr cette première race par le déluge.

VAISYAS, nom de la troisième caste ou tribu des Hindous; on la suppose née de la cuisse du dieu Brahmâ. Son emploi est de faire valoir les terres, d'élever des troupeaux, d'exercer le commerce. C'est parmi les Vaisyas que se trouvent les manufacturiers, les fabricants en tout genre, les négociants, les marchands, les courtiers. C'est pourquoi on les appelle communément *Banians*, c'est-à-dire marchands. Il ne leur est pas permis de lire les Védas; mais, quoique d'un rang peu élevé au-dessus des soudras, on les considère cependant comme régénérés (*dwidja*), parce qu'ils sont autorisés à porter le cordon brahmanique comme les castes supérieu-

is ce cordon est communement
r les Vaisyas, tandis que celui
ıes est de fil ou de coton.
'ATA, le septième Manou de la
Hindoue; il est ainsi nommé de
Soleil, dont une épithète est *vi*-
é. Comme on lui donne aussi le
ddhadéva, dieu des cérémonies
pelées *Sraddhas*, il paraît qu'on
lors avec Yama, roi des morts,
e est également fils du Soleil.
régna en personne dans le
oude, sur la fin de l'âge d'or;
de la dynastie solaire qui gou-
les pendant de longues années.
temps qu'arriva le déluge uni-
lfut le Noé. *Voy.* cette curieuse
es rapports avec le récit mosaï-
le MATSYAVATARA.
LIAS, race de brahmanes pyg-
ls la mythologie hindoue assi-
d'un pouce.
ıLF, une des villes célestes,
ıythologie scandinave; elle était
ıtière de l'argent le plus pur,
ıirait le trône d'Odin, appelé
rte tremblante); c'était là que
père universel pour contempler
.
'ALI, dieu des Scandinaves; il
.in et de Binda; il se distingua
:e à la guerre et par son adresse
he; aussi était-il honoré comme
·chers. — Un autre *Vale* était
:, le génie du mal. Changé par
ɔête féroce, il déchira et dévora
rfé.
A, déesse adorée par les pre-
ıts de l'Italie. C'était aussi le
de la ville de Rome, il désigne
.ssi bien que son nom grec

IIENS, hérétiques du II[e] siècle,
la doctrine de Valentin. C'était
ıe égyptien qui répandit ses er-
l à Rome, puis dans l'île de Chy-
ıs passèrent dans une partie de
l'Asie et de l'Afrique. Tout en
rreurs des Gnostiques, il essaya
er quelques développements. Il
qu'à trente-deux divinités, pro-
ı deux, les unes par les autres,
.it *Eons*, d'un mot grec qui si-
Ces prétendues divinités n'é-
la plupart, que les attributs du
e, qu'il personnifiait, et aux-
ıait l'un ou l'autre sexe, selon
ɔn masculine ou féminine de
acun des dieux mâles avait sa
ait procréé un autre couple. Le
riel et tout ce qu'il renferme
d'un être grossier, son créa-
.i n'était pas dieu, bien qu'il eût
e passer pour tel dans l'Ancien
'*oy.* l'article EON, où nous dé-
tte monstrueuse théogonie.
lmettait trois substances: l'une
pneumatique, bonne par nature,
de corruption: l'autre animale
ou *psychique*, capable de périr ou de se sauver, selon qu'elle se tourne vers le bieu ou vers le mal; la troisième matérielle ou *hylique*, non-seulement corruptible, mais destinée à périr nécessairement, et incapable de salut. La matière étant mauvaise, Jésus fut envoyé sur la terre avec un corps spirituel ou psychique, qui n'avait par conséquent que les apparences extérieures d'un homme. Lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, le Christ descendit en lui sous la forme d'une colombe, et lui communiqua une vertu surnaturelle par laquelle il opéra tous les miracles qu'on lui vit faire. Il enseigna aux hommes que, pour plaire au vrai Dieu, il ne fallait plus adorer le dieu des Juifs, ni ceux des païens, mais le *Père en esprit et en vérité*. Par là, Jésus encourut la haine de divers Eons ou esprits, qui, pour se venger, excitèrent les Juifs et les déterminèrent à le faire mourir. Mais il ne fut crucifié et ne mourut qu'en apparence: revêtu d'un corps subtil et impassible, il ne pouvait souffrir ni mourir réellement.

De leur doctrine ils tiraient ces conclusions morales: Les psychiques, tels qu'étaient selon eux les catholiques, étant incapables d'arriver à la science parfaite, ne se peuvent sauver que par la foi simple et les œuvres: et ce n'est qu'à eux que les œuvres sont utiles. C'est à eux que convient la continence et le martyre. Les charnels ne seront jamais sauvés, quoi qu'ils fassent: les spirituels n'ont pas besoin d'œuvres, puisqu'ils sont bons par nature, et propriétaires de la grâce, en sorte qu'elle ne peut leur être ôtée; ils sont comme l'or qui ne se gâte point dans la boue. De là vient qu'ils mangeaient indifféremment des viandes immolées, et prenaient part aux fêtes des païens, et aux spectacles même des gladiateurs. Quelques-uns s'abandonnaient sans mesure aux plaisirs les plus infâmes, disant qu'il fallait rendre à la chair ce qui appartient à la chair, et à l'esprit ce qui appartient à l'esprit. Plusieurs femmes converties à la foi catholique, confessaient qu'ils les avaient corrompues. Ils se moquaient des catholiques qui craignaient les péchés de paroles, et même de pensées, les traitant de simples et d'ignorants. Ils condamnaient surtout le martyre, et disaient que c'était une folie de mourir pour Dieu. Le Christ est mort une fois pour nous, disaient-ils, il a été tué une fois, afin que nous ne soyons pas tués. S'il exige le même sacrifice de ma part, est-ce qu'il a besoin de ma mort pour être sauvé? Dieu demande-t-il le sang des hommes, lui qui refuse le sang des taureaux et des boucs? Il aime mieux la pénitence que la mort du pécheur.

Pour initier aux mystères de la secte, il y en avait qui préparaient une chambre nuptiale, et avec certaines paroles, célébraient un mariage, qu'ils nommaient spirituel, à l'imitation des Eons. D'autres amenaient leurs disciples à une eau vive, et les baptisaient au nom de l'Inconnu, père de tout, et en la Vérité, mère de tout, et en celui qui est descendu en Jésus, en l'union, la rédemption et

la communauté des puissances. D'autres disaient que le baptême d'eau était superflu, et se contentaient de jeter sur la tête de l'huile et de l'eau mêlée, et d'oindre de baume. D'autres rejetaient toutes les cérémonies extérieures, disant que le mystère de la vertu, invisible et ineffable, ne se pouvait accomplir par des créatures sensibles et corruptibles, que la rédemption était toute spirituelle, et s'accomplissait intérieurement par la connaissance parfaite.

Valentin compta un grand nombre de disciples dans les Gaules; il fut réfuté par saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène et saint Epiphane.

VALÉSIENS, hérétiques orientaux du IIIe siècle, ainsi nommés de Valésius, originaire d'Arabie, qui, né avec un tempérament ardent, et se sentant violemment tourmenté par les aiguillons de la chair, crut que le moyen le plus sage et le plus infaillible pour conserver sa vertu était d'imiter Origène. Après avoir consommé ce sacrifice, il prétendit que cet acte de prudence et de vertu ne devait pas exclure des dignités ecclésiastiques. On eut d'abord de l'indulgence pour cet égarement, mais, comme il faisait des progrès, on chassa de l'Eglise Valésius et ses adhérents, qui se retirèrent dans un canton de l'Arabie. Valésius n'avait pour partisans que des hommes d'un tempérament impétueux et d'une imagination vive, qui, sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur, jugèrent que leur pratique était le seul moyen d'échapper au vice : tous les hommes qui ne se faisaient point eunuques étaient, selon eux, dans la voie de la perdition et livrés au crime. L'Evangile ordonnant à tous les chrétiens de travailler au salut du prochain, les Valésiens crurent qu'il n'y avait point de plus sûr moyen de remplir cette obligation, que de mettre leurs semblables, autant qu'ils le pourraient, dans l'état où ils s'étaient mis eux-mêmes. Ils faisaient donc tous leurs efforts pour persuader aux autres hommes la nécessité de suivre leur exemple, et lorsqu'ils ne pouvaient les amener à ce sacrifice, ils les considéraient comme des enfants ou comme des malades en délire, dont il y aurait de la barbarie à ménager la répugnance pour un remède infaillible, quoique désagréable. Ils mutilaient donc tous ceux qui passaient sur leur territoire, qui devint la terreur des voyageurs. Heureusement ce fanatisme fut de peu de durée.

VALHALLA, le paradis des Scandinaves; c'est le palais d'Odin, où sont transportés après leur mort les héros tués à la guerre. Ce palais a 540 portes, par chacune desquelles sortent huit héros, suivis d'une foule de spectateurs, pour livrer des combats. Chaque jour, de grand matin, ils sont éveillés par un coq; c'est le même dont les cris perçants doivent, au grand jour du bouleversement du monde, être le premier signal de l'approche des mauvais génies. Tous les jours, lorsqu'ils sont éveillés, les héros d'Odin se re-
·· leur armure, entrent en lice, et se
·ièces les uns les autres; mais

dès que l'heure du repas approc
montent à cheval tous sains et sau
trent dans le palais pour boire de l
de l'hydromel dans des crânes, et
ger la chair du sanglier Serimner. (
soient en nombre presque infini, l
ce sanglier leur suffit; car chaque
sert à table, et chaque jour il rede
tier. Il en est de même de la chèvr
fournit l'hydromel; elle se nourrit
les de l'arbre Lerada, et ses mam
puisables fournissent à la cons
journalière des bienheureux. Odi
avec eux dans la salle du festin,
table particulière, où il ne se n
de vin : les autres aliments qu'o
sont distribués par lui à ses deux
voris, Geri et Freki. Une foule de
appelées Valkyries, servent les g
table, et emplissent les coupes
qu'elles sont vidées. Dans le mêm
un cerf paît également les feuilles
et il coule de ses cornes une vape
dante, qu'elle forme la fontaine
mer, d'où naissent les fleuves qu
le séjour des dieux.

VALKYRIES, déesses de la
scandinave; elles sont vierges,
bre de douze. Odin les envoie dan
bats pour choisir ceux qui doivent
et pour faire pencher la victoire du
lui plaît. Ce sont elles qui ont la
servir les héros dans le Valhalla,
les tables, et de verser largemen
coupes la bière et l'hydromel.

VALLABHATCHARIS, secte hi
prit naissance dans le XVIe siècle
ère, et fut fondée par un brahman
ga, nommé Vallabha-Swami. Ils f
sion d'adorer Krichna. *Voy.* ROUD
DAYIS.

VALLONE ou VALLONIE, déess
lées, chez les Romains.

VALLOUVAR, prêtres et devins
des Parias ou Poulias, la plus mé
l'Inde. Il y a parmi eux, une fam
dotale qui prétend avoir occupé
ment dans l'Hindoustan un rang
tingué que celui des brahmanes :
vars s'appliquent à l'astronomie,
gie et à la magie. On dit qu'ils
filet de pêcheurs autour du cou
président aux cérémonies religieu
des livres qui contiennent des p
morale très-estimés. Voici les él
morale qu'ils mettent entre les
enfants; c'est une suite de senten
bre de cent huit, dont nous emp
traduction à M. Ariel (*Journal*
4e série, tome IX):

1. Sois désireux de faire le bier
2. La colère doit être apaisée.
3. Ne cache pas tes ressources.
4. N'empêche pas une généros
5. Ne parle pas de ta richesse.
6. Ne renonce pas à la persévé
7. Ne dédaigne ni les chiffres
tres.
8. Mendier est méprisable.

quand tu auras donné l'aumône.
uis-toi convenablement.
sse pas de réciter.
rle pas avec envie.
minue pas le taux du grain.
rle pas sans avoir vu.
he-toi aux tiens...
e-toi le samedi.
courtoisement.
ve pas de maison spacieuse.
amitié en connaissance de l'ami.
re père et mère.
lie pas un bienfait.
la culture voulue par la saison.
s pas en pillant les champs.
is que ce qui est bien.
ue pas avec les serpents.
sur le coton du *Lava*.
rle pas trompeusement.
is que ce qui est beau.
ends dans l'enfance.
lie pas le devoir.
muse pas à dormir.
nge à insulter (personne).
été est protectrice (contre le mal).
e sorte que le tien appartienne

la bassesse.
rds pas une qualité.
dégage pas d'une union (hono-

nce à qui doit nuire.
ique-toi à écouter.
che pas ce que tes mains peuvent

is pas enclin au vol.
un amusement coupable.
ure dans la voie de la justice.
lans la société des gens instruits.
rle pas spécieusement.
e toujours à de nobles actions.
rle pas pour irriter.
cherche pas le jeu de dés.
avec soin ce que tu feras.
ais un lieu de réunion avant d'en

océde pas de manière qu'on dise :

rle pas confusément.
e pas dans l'indolence.
uis-toi de sorte qu'on t'appelle

ne vers la libéralité.
s hommage à Tiroumal (Vich-

les mauvaises actions.
de pas à la douleur.
une action avant de la faire.
rage pas la divinité.
onformément aux (mœurs du)

ute pas une parole de femme.
lie pas ce qui est ancien.
reprends pas ce qui échouera.
uis efficacement le bien.
d'accord avec tes compatriotes.
itte pas ton lieu (natal).
ue pas dans une eau (profonde).
ange pas de friandises.

70. Apprends beaucoup de livres.
71. Fais produire les champs de riz
72. Conduis-toi avec droiture.
73. Evite la perdition.
74. Ne parle pas dédaigneusement
75. Ne cède pas à la maladie.
76. Ne dis rien de blâmable.
77. Ne te familiarise pas avec les serpents.
78. Ne parle pas erronément.
79. Agis de manière à avoir la grandeur.
80. Protége ceux qui te loueront.
81. Subsiste en soignant la terre.
82. Prends pour appui les grands (pour leur savoir).
83. Evite l'ignorance.
84. Ne sois pas l'ami des petits (en mérite).
85. Pour prospérer, conserve ta fortune.
86. Ne recherche pas les querelles.
87. N'admets pas de perplexité dans ton esprit.
88. Ne cède pas à un ennemi.
89. Ne dis rien de superflu.
90. Ne désire pas maints aliments.
91. Ne reste pas devant une collision.
92. Ne fais pas amitié avec les méchants.
93. Presse dans tes bras une chaste épouse.
94. Ecoute la voix des gens supérieurs.
95. Fuis la demeure des femmes qui ont un collyre aux yeux.
96. Dis tout ce que tu auras à dire.
97. Hais la sensualité.
98. Ne parle pas de ta capacité.
99. Ne discute pas en face (de savants).
100. Recherche la science.
101. Conduis-toi de manière à gagner l'asile (céleste).
102. Sois excellent.
103. Vis bien avec tes concitoyens.
104. Ne parle pas d'un ton tranchant.
105. Ne fais pas de mal par passion.
106. Cesse de dormir à la pointe du jour.
107. Ne fréquente pas tes ennemis
108. Ne parle pas avec partialité.

VALMIKI, célèbre poëte hindou, dont les œuvres sont mises au rang des livres sacrés. Il était fils du sage Pratchétas, que l'on dit être le même que Varouna, dieu des eaux. D'autres font de Valmiki une incarnation de Brahmâ lui-même. Mais dans les commencements, il se montra peu digne de sa divine extraction. Né dans la vile tribu des parias, en proie aux privations les plus dures, et animé des passions les plus basses et les plus cruelles, il s'associa à des voleurs habitant les forêts. Souvent il attirait dans sa cabane, construite au milieu des bois, les voyageurs attardés ou accablés par la fatigue, et, violant à leur égard les saintes lois de l'hospitalité, il les assassinait pour les dépouiller. Il y avait déjà plusieurs années qu'il menait cet exécrable genre de vie, lorsqu'un soir il conduisit dans sa demeure les sept Richis. A peine ceux-ci s'étaient-ils livrés au sommeil, que Valmiki s'approcha d'eux un poignard à la main pour les frapper; mais une force inconnue arrêta son bras ; en vain voulut-il à diverses reprises renouveler sa tentative sacrilége, il ne put consommer son forfait. Le jour

le surprit dans cette perplexité si nouvelle pour lui. A leur réveil les Richis remarquèrent son trouble, et l'amenèrent par degré à faire l'aveu de sa basse cupidité. Bientôt cédant aux exhortations de ces saints personnages, il entreprit d'effacer par une vie d'austérité et de prières, les fautes nombreuses dont il s'était souillé. Répétant en lui-même le mantra de Rama que les Richis lui avaient appris, il demeura immobile pendant mille ans, plongé dans la contemplation et le repentir, tellement que les sages étant revenus à la même place, après ce long laps de temps, l'y trouvèrent encore tout couverts des nids que les fourmis blanches avaient construits sur lui le prenant pour un tronc d'arbre. C'est de ces fourmilières, dites en sanscrit *valmika*, qu'il fut appelé *Valmiki*. Sa pénitence lui mérita le pardon de ses crimes et la bienveillance de la divinité, qui lui accorda le don précieux des sciences. Valmiki, devenu un homme nouveau, s'appliqua à l'étude et à l'interprétation des Védas, dont il expliquait les passages obscurs avec une facilité qui le rendait l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous. Il devint un chantre inspiré, et inventa le *Sloka* ou mètre héroïque, qu'il improvisa, dit-on, à la vue d'un oiseau qu'un chasseur venait de tuer. Il raconta dans ses vers les quatre premières incarnations de Vichnou, et composa la célèbre épopée du Ramayana, qui est censée racontée à ses deux élèves Kousa et Lava, enfants de Rama, héros du poëme. Le Ramayana se compose de 25,000 vers environ. *Voy.*, son analyse aux mots RAMA et RAMAYANA. Valmiki, considéré comme incarnation de Brahmâ, vivait dans le Treta-Youga, le second âge du monde ; mais envisagé comme auteur du poëme qui lui est attribué, il a dû être contemporain de Rama, que l'on place 1500 ans avant Jésus-Christ.

VAM, le fleuve des vices, dans la mythologie scandinave : il est formé par l'écume que la rage fait sortir de la gueule du loup Fenris, lorsque les dieux lui plongèrent une épée dans la gorge, après l'avoir solidement fixé à un rocher, pour l'empêcher de nuire.

VAMANA, c'est-à-dire nain ; nom de la cinquième incarnation de Vichnou, lorsqu'il s'incarna en Brahmane nain pour confondre et châtier la présomption d'un mouni, qui voulait détrôner Indra, le dieu du ciel. *Voy.* MAHA-BALI, VICHNOU.

VAMATCHARIS ou VAMIS, sectaires hindous appartenant à la branche des adorateurs de la Sakti, ou de l'énergie femelle de la divinité. L'objet spécial de leur culte est Dévi, épouse de Siva, mais ils adorent aussi les autres déesses comme Lakchmi, Saraswati, les Matris, les Nayikas, les Yoguinis, et même les diablesses appelées Dakinis et Sakinis. Ils rendent aussi des hommages à Siva, sous la forme terrible de Bhairava. Leur but est d'obtenir de Dévi, qui ne fait qu'un avec Siva, une puissance surnaturelle en cette vie, et d'être identifiés après leur mort avec Siva et Sakti.

Le culte varie selon l'objet que se propose l'adorateur : [illegible] cérémonie religieuse doit être [illegible] de cinq objets ou de quelqu'un d'entre eux au moins, savoir : la viande, le poisson, [illegible] les femmes et [illegible] ses. Il faut aussi prononcer des [illegible] consistant en monosyllabes [illegible] mais formés par la [illegible] lettres auxquelles on attribue une vertu. Lorsque l'objet de la cérémonie est d'évoquer les esprits impurs et d'[illegible] s'en rendre maître, il est nécessaire d'avoir un corps mort. L'adepte doit aller, de nuit, dans un cimetière ou dans [illegible] où l'on a brûlé ou enterré des [illegible] exécuté des criminels. Il s'assied sur [illegible] mort, et accomplit ainsi ses pratiques religieuses ; s'il le fait sans frayeur, [illegible] las, les Yoguinis et les autres dé[illegible] et femelles deviennent ses esclaves [illegible] occasion, comme en plusieurs a[illegible] être seul ; mais les cérémonies q[illegible] objet d'honorer Sakti se font e[illegible] tion. Les hommes représentent [illegible] vas ou les Viras, et les femmes le[illegible] et les Nayikas ; il faut de plus q[illegible] soit symbolisée dans la person[illegible] femme vivante, toute nue, à laq[illegible] fre des mets et du vin, qui sont e[illegible] tribués aux assistants. On récite [illegible] mantras ou formules sacrées, en f[illegible] dont certains signes [illegible] et ces cérémonies se terminent [illegible] gies les plus révoltantes ; c'est c[illegible] appelle *Pournâbhicheka*, ou l'initi[illegible] parfaite.

Les signes distinctifs des Vamat[illegible] une ou plusieurs lignes rouges, [illegible] demi-cercle sur le front, ou la [illegible] rouge sur le milieu du front, avec [illegible] rond de la même couleur à la rac[illegible] Ils portent aussi un chapelet de [illegible] petits Roudrakchas, ou de corail, [illegible] moins pour qu'on puisse le cach[illegible] main, ou bien ils le mettent dans [illegible] bourse d'étoffe rouge. Quand ils v[illegible] exercices de leur culte, ils ont [illegible] reins une pièce de soie de la mê[illegible] et ils s'ornent de guirlandes de fle[illegible] ses.

VANADIS, déesse de l'espéran[illegible] mythologie scandinave ; c'est un[illegible] de Freya.

VANAPRASTHA, brahmane [illegible] dans les forêts une vie solitaire. [illegible] prasthas ne sont pas des religie[illegible] ment dits, mais des gens mariés [illegible] res de famille qui, en conséqu[illegible] vœu, ou mus par le dessein de [illegible] et d'expier leurs péchés, quittent [illegible] sons et les lieux habités pour se [illegible] les déserts, aux pratiques de la p[illegible] à la contemplation. Il ne paraît [illegible] en ait encore aujourd'hui dans l[illegible] qu'on y rencontre un grand nomb[illegible] nyasis qui joignent le célibat à la [illegible] retraite.

Le désir de se sanctifier dans [illegible] et d'atteindre à une plus haute

ubois, engageait, dans les temps
ieurs Brahmanes à quitter le sé-
les et le commerce des hommes,
ivre dans les déserts avec leurs
xquelles ils persuadaient de les
étaient accueillis favorablement
i les avaient devancés dans cette
lution, et ils apprenaient d'eux
e la vie solitaire. Ce sont ces phi-
i donnèrent tant de lustre à la
ahmanes : il est même possible
ait dû son origine ; ils sont en-
; comme les instituteurs du genre
es législateurs de la contrée.
, on n'en saurait douter, des
vanaprasthas, dont la réputation
vement la curiosité d'Alexandre
s étaient les mêmes que ces Bra-
ces Gymnosophistes dont plu-
riens de l'antiquité nous ont re-
eurs, les dogmes et les connais-
tifiques. Il est souvent question
manes solitaires dans les anciens
nde ; ils y sont représentés com-
ans des espèces de cellules, en-
éparés du commerce des hom-
multe de la société, et livrés aux
irituels.
ameux et les plus anciens furent
ands pénitents, appelés Richis ;
seurs continuèrent à jouir d'une
mmée ; les rois leur rendaient
s qui allaient jusqu'à l'adoration ;
nt un grand prix à leur bénédic-
n'était point de témoignage de
ls ne leur rendissent ; ils frémis-
ée seule d'encourir leur malédic-
idés que les effets ne manquaient
en faire ressentir. Voici comment
Padma-Pourana décrit la récep-
rand roi de Lalipa fit à quelques-
olitaires, dans une entrevue qu'il
x : Pénétré d'une joie et d'un
xprimables, il se prosterna de-
face contre terre ; les ayant en-
seoir, il leur lava les pieds, but
de l'eau qui en découlait, et ré-
ste sur sa tête. Joignant les deux
s portant à son front, il leur fit
ce profonde, et leur adressa ces
Le bonheur que j'ai aujourd'hui
, ne peut être que la récompense
œuvres que j'ai apparemment
lans les générations précédentes ;
tous les biens désirables, en
pieds sacrés, qui sont la fleur de
ième ; mon corps est à présent
t pur, puisque j'ai eu le bonheur
r ; vous êtes les dieux que je
reconnais pas d'autres que vous :
ormais aussi pur que l'eau du

il n'est pas surprenant que les
liassent ainsi en présence de ces
que les plus grands dieux eux-
respectaient et se tenaient hono-
visite. Il n'est pas de marques
on et de respect qu'ils ne leur
ent. Les Vanaprasthas, au contraire, traitaient ces dieux avec hauteur, et bien souvent avec insolence ; témoin celui qui alla voir successivement les trois principales divinités de l'Inde, et qui débuta par leur donner un coup de pied à chacune, pour voir comment elles supporteraient cet affront, et connaître leur caractère par leur conduite. Ces pénitents conservèrent toujours une espèce de supériorité sur les dieux : ils les punissaient sévèrement lorsqu'ils les trouvaient en faute ; il en coûta cher à Brahmâ, à Siva, à Dévendra, pour s'être attiré leur malédiction par leurs infamies, et surtout par leur lubricité. Les fables qui contiennent ces aventures, quelque absurdes qu'elles soient, prouvent au moins la haute idée qu'on s'était formée de ces solitaires, et l'antiquité de leur origine.

Le genre de vie de ces Vanaprasthas était fondé sur l'observance rigoureuse de certaines règles convenues, auxquelles ils s'astreignaient en l'embrassant. En voici quelques-unes des principales, telles qu'on les trouve dans les livres indiens : 1° Le Vanaprastha doit renoncer à la société des autres hommes, même à celle des personnes de sa caste, et aller établir son séjour dans les déserts, loin des villes et de tout lieu habité. 2° Il conduira avec lui sa femme qui s'assujettira au même genre de vie que lui. 3° Il n'habitera que des chaumières couvertes de feuilles ; des maisons plus élégantes et plus commodes étant interdites à des personnes qui font profession de renoncer au monde et à ses plaisirs. 4° Il ne se vêtira point de toile de coton ; il ne portera que des tissus faits avec des fibres de plantes. 5° Il observera avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les règles prescrites aux Brahmanes, surtout les ablutions et les prières qui les accompagnent, trois fois le jour. 6° Il apportera la plus sévère attention au choix des substances dont il peut se nourrir. Les plantes et les fruits qui croissent spontanément dans le désert, doivent être les plus usuelles. Il s'abstiendra de toutes celles dont la racine ou la tige s'arrondit en forme de tête (tels que l'ail, l'oignon, les champignons, etc.). 7° La méditation, et la pensée de Parabrahma doivent occuper tous ses loisirs ; il s'efforcera de parvenir par ce moyen à son union avec la divinité. 8° Les sacrifices, et surtout celui de l'*Ekya*, doivent être un de ses principaux exercices. — L'étude des sciences était en outre une des principales obligations de ces solitaires : la théologie, la métaphysique, l'astronomie, étaient celles qu'ils cultivaient de préférence ; plusieurs d'entre eux s'appliquaient aussi aux combinaisons puériles de l'astrologie judiciaire ; et c'est à eux que les Indiens sont redevables de la plupart des ouvrages où leurs sorciers puisent encore à présent les sottises qui les mettent si fort en crédit. (*Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, tome II.)

VANARAS, espèce de satyres de la mythologie hindoue. Leur nom signifie *semblables aux hommes*.

VAN-PHRA, jour de Bouddha ou de Dieu,

chez les Siamois ; il correspond à notre dimanche ; ce jour ne les dispense pas du travail ; il n'y a que la pêche qui leur soit interdite. Ceux qui transgressent cette défense, paient une amende, et sont traînés en prison, pour avoir profané la sainteté d'un jour où les Talapoins se coupent la barbe, les cheveux et les sourcils. Le Van-Phra est toujours le quatrième jour de la lune. Ils en ont chaque mois deux grands, dans la nouvelle et dans la pleine lune, et deux moins solennels, le 7 et le 21.

VARA, déesse de la mythologie scandinave ; elle préside aux serments que font les hommes, et surtout aux promesses des amants ; elle punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. C'est la déesse des noces, de la fidélité, de la bonne foi et des vapeurs.

VARADA-TCHATOURTHI, fête que les Hindous célèbrent le quatrième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Magha (sur la fin du mois de janvier). Selon quelques autorités, on doit offrir à Siva, le soir de ce jour-là, des fleurs de jasmin ; cependant on entend communément, par Varadâ une déesse distributrice des grâces, qu'on identifie avec Ouma ou Gauri, épouse de Siva. On l'adore, ce jour-là, en lui offrant des fleurs, de l'encens, des lampes, des assiettes de sucre et de gingembre, ou du lait, du sel, des cordons teints de safran ou d'écarlate, des bracelets d'or. Cette déesse est adorée par les deux sexes, mais par les femmes principalement ; les femmes même qui ne sont pas veuves, reçoivent alors des hommages particuliers. L'objet de ce culte est d'obtenir une postérité florissante, et d'assurer le bonheur de ses enfants.

VARAHA, c'est-à-dire, *pourceau ou sanglier*; nom de la troisième incarnation de Vichnou. Le dieu prit cette forme pour retirer la terre du fond des enfers où un géant l'avait été cacher. *Voy.* PALADAS (1). Suivant une autre tradition, la terre étant demeurée plongée sous les eaux de l'Océan après le déluge universel, Brahmâ manifesta à Vichnou l'impossibilité où il se trouvait de fournir aux êtres qu'il avait dessein de créer pour repeupler le globe, un terrain solide. Vichnou prit aussitôt la résolution de s'incarner dans le ventre d'une truie; la gestation fut de si courte durée, que le dieu, à sa naissance, n'était pas plus haut que le pouce; mais il grandit rapidement. Alors, sous la forme d'un pourceau, ou, selon d'autres, d'un homme à tête de sanglier, ce dieu plongea dans les abîmes de l'Océan. Le géant Pralhada, appelé aussi Hiranya Kasipou, voulant s'opposer à la bonne volonté de Vichnou pour les créatures, fit pleuvoir sur lui une grêle de flèches. Le sanglier en fut percé et tomba ; mais faisant un dernier effort, et rassemblant toutes ses forces, il fondit sur le géant, le déchira en pièces et se lava dans son sang. Puis, ayant pénétré dans les abîmes, il trouva la terre, la souleva

(1) Ce nom est écrit dans notre dictionnaire d'une manière fautive ; la véritable articulation sanscrite est *Prahlada*.

sur ses défenses puissantes, et
dement à la surface des eaux, e
maintenue jusqu'à nos jours.

VARANASI, la ville sainte de
appelée aussi Kasi ou Bénarès ;
tuée sur le Gange, et le but d'un
continuel. *Voy.* BENARÈS.

VARDAVAR, fête de la Tra
chez les Arméniens qui la célè
août, comme les Latins. Ce jou
jettent les uns aux autres, dan
dans les maisons, des eaux de r
tres senteurs, en mémoire, dise
que les trois apôtres qui étaient
Christ sur le Thabor, s'étant e
nouis dans l'admiration du p
ils étaient témoins, on leur je
au visage pour les faire revenir.
musulmans se jettent aussi mu
ce jour-là, des eaux de senteur,
des chrétiens.

VARDDHAMANÉSA, c'est-à-d
de l'accroissement ; un des non
troisième personne de la Trimou
On l'appelle aussi *Varddhamanesa*
a la même signification.

VARELLAS, nom que les an
geurs donnent aux pagodes ou te
dieux, dans l'ancien royaume de
sont construits en forme pyrami
la base extrêmement large. Plusie
rés depuis le haut jusqu'en bas,
et en dehors. Le *choumadou*, ou
dieu d'or, dans la ville du Pégou
de 361 pieds au-dessus du sol, e
deux terrasses dont la première
de hauteur, et 1391 pieds sur l'u
faces ; la seconde est haute de 2
mesure dans sa largeur 684 pieds
uns de ces varellas sont fameux
lerinages, et renfermaient autre
richesses immenses. A l'entrée d
destinés à la dévotion publique
un bassin d'eau où l'on se lave le
entrant dans le temple, on lève le
la tête, en signe de respect pou
du culte. Ces objets sont des stat
tes dimensions, depuis la taill
jusqu'à la plus petite ; elles sont
innombrables, car presque tout le
achète pour les faire consacrer e
au temple, dont elles garnissent
rieur que l'extérieur, même les
les terrasses. Au pied de la pyra
sont plusieurs bancs peu élevés s
les fidèles qui viennent prier pl
offrandes, lesquelles consistent
ment en riz cuit, en confitures
frits dans l'huile, etc. Mais une
frandes déposées, les dévots ne s
plus de ce qu'elles deviennent ; le
et les chiens peuvent venir les m
qu'on s'en préoccupe. Il en est
des statues et statuettes ; on ne
mais à les réparer ; seulement la
fournit fréquemment de nouvel
une statue a été installée dans
quelconque, c'est à la divinité qu'
sente à en prendre soin.

IMI-NOEMBOU, fête que les
uls célèbrent le vendredi qui
eine lune d'Avani, qui corres-
mois d'août. Il y a cependant
nes qui y prennent part, parce
n l'a observée une fois, on con-
l'obligation de la célébrer tou-
me et ses descendants. Elle est
t adoptée par les bayadères,
leur procure le moyen de tirer
leurs amants, et de tous ceux
elles vont danser et chanter ce
fête est en l'honneur de Lak-
la solennise que dans les mai-
rve alors le petit jeûne, et on
ordon de coton jaune, les hom-
droit, les femmes au cou. Les
ennent y faire le poudja.
É-PAROUPOU, c'est-à-dire *nais-
ée ; fête célébrée par les Ta-
'a lieu que dans les maisons.
rémonie du darpénon en l'hon-
s des ancêtres. On doit surtout
aux pauvres et aux Brahma-
bonne œuvre faite ce jour-là
que cent à une autre époque.
ur, les Hindous se divertissent
t afin d'être heureux pendant
, dans la persuasion que cela
manière dont on la commence.
dieu des eaux dans la mytho-
, et le régent de la plage occi-
nivers. Il est fils de Kasyapa et
peint en blanc, porté sur un
nant une corde de la main
orde est terminée par un nœud
ce qu'il saisit. On voit une
entre les mains de quelques
et surtout des Rakchasas. Le
ouna a 800 milles de circonfé-
l'ouvrage de Viswakarma; au
rand bassin d'eau très-limpide.
femme Varouni, sont placés sur
diamant ; autour d'eux est une
e de Samoudra ou l'Océan, de
autres dieux et déesses des
res, etc. Un jour qu'il jouait
Gangâ, il jeta de l'eau sur le
u sur Agastya, qui le condam-
r sous le nom de Santanou, fils
oi d'Hastinapoura ; il devint
de Gangâ ou du Gange. Dans
carnation, il eut le nom de
fut père de Valmîki. Varouna
fertilité des terres, protége
et la navigation, favorise les
ommes et les purifie ; ou bien
échants, les retient au fond des
mer, et les entoure de liens
rpents. M. Nève observe que
devenu le Neptune hindou que
s postérieurs ; car les Védas le
omme, un dieu céleste, asso-
oi du firmament. Il relève un
curieux du Rigvéda où il est
air sans fondement, le lumi-
, doué d'une force pure, pos-
'abondance de la lumière bien-
ux se tiennent en dessous ;
mais au-dessus est leur base ; pour nous, que les rayons soient placés dans l'intervalle ! » N'y a-t-il pas dans cette stance descriptive, dit M. Nève, la distinction des eaux supérieures et des eaux inférieures, dont Varouna est le gardien ? Ce Déva tient les grands réservoirs des eaux au delà de l'atmosphère où il règne; d'autre part, il entretient les immenses bassins des eaux terrestres par d'abondantes pluies : les deux masses d'eau sont séparées par l'atmosphère lumineuse, reflétant au loin les clartés que projettent les corps célestes. La fonction de dieu des mers et des fleuves paraît donc avoir sa source dans une grande attribution digne d'un être céleste, celle de gardien des eaux du firmament : ainsi s'explique la valeur primitive du nom de *Varouna*, celui qui *couvre* le ciel de nuages; qui retient les eaux dans les immenses réservoirs de l'espace éthéré. Une merveilleuse affinité lie d'ailleurs le nom sanscrit de *Varouna*, large soutien de la voûte céleste, au mot Οὐρανός, nom antique du ciel dans les cosmogonies et les théogonies de la Grèce.

VAROUNI, déesse hindoue, épouse de Varouna, dieu des eaux. C'est la personnification de la 25e constellation lunaire dont Varouna est le régent. C'est aussi le nom d'une liqueur fermentée. Au moment où les dieux barattèrent la mer de lait pour en faire sortir l'ambroisie, on en vit sortir Soura-Dévi, la déesse des liqueurs enivrantes. Varouni pourrait être encore la déesse du Gange, amoureuse et même épouse de Varouna, incarnée dans la personne de Santanou.

VARSUTINE ou VERSOTINE, déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie. Tertullien, qui était de cette contrée, est le seul qui en parle, et il la compare à l'Astarté des Syriens.

VARTABIED, ou VERTABIET, nom que les Arméniens donnent aux docteurs de l'ordre sacerdotal. « Ils se divisent, dit M. Eugène Boré, en deux classes : les grands et les petits Vartabieds. Les premiers portent, comme marque distinctive de leur caractère, un bâton autour duquel sont entrelacés deux serpents, tandis que ceux de la seconde classe ne portent à leur espèce de caducée qu'un seul serpent. Ces bâtons sont ordinairement faits de bois précieux, enrichis de perles, et travaillés avec beaucoup d'art.

« La première classe des majeurs se subdivise en dix degrés, et la seconde, de mineurs, en quatre; ce qui donne en tout quatorze rangs par lesquels chaque docteur passe successivement. Pour être admis au simple titre de Vartabied, il faut être dans les ordres et revêtu du caractère sacerdotal.

« L'élévation au premier degré du doctorat est très-solennelle; le candidat est conduit processionnellement par ses collègues, en présence de l'évêque qui l'interroge sur sa foi et sur ses doctrines. La formule de l'installation change suivant le degré qui lui est conféré. En donnant le bâton du dernier degré, le prélat dit : Reçois ce degré du nom-

bre parfait *dix*, et après avoir été rempli de l'esprit saint, exerce dans l'Eglise ces cinq devoirs, d'après le précepte de l'Apôtre, lesquels sont de psalmodier, d'enseigner, de révéler la parole de Dieu, de parler les langues, et d'interpréter les textes pour l'édification de nos frères et l'accroissement de l'Eglise de Dieu. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, assez puissant pour te fortifier et confirmer dans ce degré, te conserve, te soutienne par sa force, et fasse fleurir par la fécondité de ses grâces, ton âme, tes sentiments, ton cœur, tes pensées, tes paroles, tes œuvres, ton entrée et ta sortie (le commencement et la fin de tes actes); qu'il te prête assistance avec sa main forte et son bras élevé, en répandant sur toi la clarté de l'esprit aux sept dons, qu'il a versé sur la tête de ses disciples, sous la forme de langues de feu, afin qu'également consumé de la flamme de la grâce divine, tu tressailles dans la possession de Dieu, de joies inépuisables, et afin que tu t'abreuves au torrent des délices divines par l'effet de cette bénédiction. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

VARTYAS ou Vratis, sorte de religieux hindous, fondés, à ce qu'ils prétendent, depuis plus de 2000 ans, et qui ont beaucoup de couvents dans le royaume de Lahore. Ils font vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Leur noviciat fini, ils ne peuvent sortir de l'ordre; leur supérieur, cependant, a le pouvoir de les expulser, s'ils se rendent coupables de quelque faute grave contre leurs vœux, surtout contre celui de chasteté. Ils sont alors chassés, non-seulement de l'ordre, mais de toute la tribu. Ces religieux changent souvent de maison. La maxime fondamentale de leur institut est de ne faire à autrui que ce qu'ils veulent qui leur soit fait. Si quelqu'un les frappe, ils ne se défendent pas. Il ne leur est pas permis de regarder une femme au visage. Ils vivent d'aumônes, ne mangent qu'à midi, quelquefois même ils doivent attendre jusqu'au lendemain pour boire et manger. Ils se couchent avec le soleil, pour ne point brûler d'huile ou de suif, et dans une même chambre. La terre leur sert de lit. Prier et lire est toute leur occupation. Il y en a parmi eux qui n'ont point d'idoles, et adorent Dieu en esprit.

VASANTA, dieu hindou, compagnon du dieu de l'amour; c'est le printemps personnifié.

VASANTAKI-YATRA, fête du printemps, célébrée autrefois dans l'Inde. Elle durait, dit M. Langlois, depuis le milieu du mois de tchaitra (mars-avril) jusqu'à la pleine lune du même mois, et comprenait trois solennités: le *Damana-poudja*, dans lequel on adorait le *dona* ou la fleur artemisia; le *Dola-yatra*, ou l'escarpolette des dieux, et le *Ratha-saptami*, dans lequel les dieux venaient sur des chars, pour être témoins des plaisirs des hommes et du bonheur de la nature sous l'influence du printemps. Le *Damana-yatra* avait lieu le quatorzième jour de la quinzaine obscure du mois; le jour du *Dola-yatra* n'est
pas spécifié, mais il devait arrive
ment de la pleine lune; le *Ratha*-
rait sept jours, mais ils ne sont pas
Du troisième jour du mois à la ple
chaque jour a son dieu particuli
était adoré le troisième; Ganés
trième; Indra, le cinquième; S
sixième; le Soleil, le septième; Si
tième; Tchanda ou Tchamound
vième; Vyasa et les Richis, le
Vichnou, le onzième; Brahma, le d
Siva, de nouveau, les treizième
zième, et tous les dieux, le quinz
ordre paraît être une innovation
par les Saïvas, et probablement, d
gine, la fête commençant avec l'*H*
pleine lune de phalgouna (févri
était consacrée à Vasanta seul, ou
ami Kamadéva, dieu de l'amour
fête spéciale, le 13 et le 14 de tchait
nait toutes les solennités. On n'obs
rien de ces cérémonies, depuis l'*H*
pelé maintenant *Dola-yatra*, jusqu'
notsava, le 13 de la quinzaine lum
tchaitra: Cette dernière fête a lieu
Le *Dola-yatra* et le *Ratha-yatra*
si déplacés, et, dans le Bengale
transférés aux fêtes appropriées
seul, dans les mois de djyechtha (
et d'achadha (juin-juillet).

VASANTOTSAVA, fête du print
l'Inde; elle arrive le 13e ou le 1
mois de tchaitra (mars-avril). On
moment de la pleine lune du mois
le *Phalgounotsava*, ou la grande so
printemps, appelée aussi *Holi*. Le
sir alors est de se couvrir mu
d'une poudre rouge nommée *ph*
mée ordinairement de la racine d
bre, colorée de safran: on s'inon
fums et d'essences jaunes ou ro
moyen de petites seringues, ou
élégamment, on se jette des feuill
déposées pour cet objet dans de
beilles. Ces plaisirs sont une occas
bruyants accompagnés de danses
que joyeuse. *Voy.* Holi.

Les Sikhs du royaume de Laho
leur fête du *Vasanta* ou du print
laquelle on va en grande pompe r
mage au maharadja ou souverai
qui en fut témoin, nous en a la
cription; nous n'y avons remar
cérémonie religieuse qu'une lect
un prêtre dans le *Granth*, livre
Sikhs. Le prince ne l'écouta pas
minutes, en suite de quoi il fit u
prêtre qui avait lu, et le saint
emporté après avoir été envelop
couvertures différentes dont la
l'honneur de la circonstance, étai
jaune.

VASAVA, un des noms du
roi du ciel. Ce nom dérive de
Vasous.

VASES SACRÉS. 1° Dans l'Eg
que, les vases sacrés peuvent êtr
trois classes, savoir: 1° le calice e
qui servent au saint sacrifice de

ısacrés par l'évêque; 2° le ciboire
ɔir, qui servent à conserver ou à
saint sacrement : ils reçoivent
bénédiction avant d'être destinés
; 3° les fioles ou vases destinés à
s saintes huiles; ils ne reçoivent
édiction; mais une fois qu'ils ont
ne doivent plus être employés à
profanes. Les premiers doivent
ou d'argent, et, dans ce dernier
ieur doit être doré. Il en est de
ciboire. L'ostensoir peut être de
ieur, pourvu qu'il soit doré ou
pendant le cercle ou le croissant
it la sainte hostie doit être d'or,
de vermeil. Les vases des sain-
peuvent être en cuivre, en
; cependant il est à désirer que
ses qui servent aux choses saintes
oins en argent. Les vases sacrés,
ıx des deux premières classes, ne
re touchés que par des ecclésias-
ıus aux ordres majeurs. Ceux de
classe ne sont pas des vases sa-
ment dits.
ses sacrés dont les païens se ser-
s les cérémonies religieuses n'é-
de terre, même lorsque le luxe
it ceux d'or et d'argent dans les
s particuliers.
THA, un des sept Richis; c'est le
famille, *Pourohita*, de la race de
n le retrouve, dit M. Langlois,
es règnes de la famille solaire, ce
croire que c'est le nom d'une
éréditaire. Les légendes le font
fois : d'abord il est fils de Brah-
de l'air qui provenait de sa di-
l'un des sept Richis; il renaît en-
ne fils d'Ourvasi et de Mitra ou
de Varouna, c'est-à-dire du Soleil
ın. Dans cette seconde naissance
ya. Sa femme se nomme Aroun-
sept Richis formant la constella-
ous appelons la grande Ourse
ones), connue communément sous
Chariot de David, Vasichtha est
paraît la seconde dans la partie
uée du joug. A côté est une pe-
ue les Indiens regardent comme
. Ils racontent à ce sujet qu'au-
épouses des sept Richis demeu-
d'eux dans le ciel. Agni en de-
eux : elles furent toutes sensibles
sse, excepté Aroundhati. Les six
agés chassèrent leurs femmes hors
rctique. Elles furent sans demeure
au moment où Kartikéya, dont
rent les nourrices, les plaça dans le
dont il chassa la constellation
lles sont, depuis cette époque, les
ui, suivant les Indiens, ne sont
bre de six. » Vasichtha fut, dit-on,
nt fils, qui furent tués et dévorés
ce possédé de l'esprit malin, que
avait envoyé dans son corps.
personnages avaient eu une vio-
te au sujet de Sabala, la vache de
e, que possédait Vasichtha, et que

Viswamitra tenta de lui enlever. Vasichtha surmonta son ennemi au moyen de la verge que Brahmâ lui avait donnée.

VASINI, déesse hindoue, une des formes de Saraswati, épouse de Brahmâ. *Voy.* VASINYADYAS.

VASINYADYAS, déesses de la mythologie hindoue. Elles sont au nombre de huit, toutes d'un teint blanc. Voici leurs noms : *Vasini*, *Kameswari*, *Modani*, *Vémala*, *Arouna*, *Djayni*, *Sarveswari* et *Kauliki*. Ce sont les personnifications de Vag-devi, forme de Saraswati, déesse de l'éloquence, et les déesses du tchakra octogone; chacune a une ou plusieurs syllabes mystiques qui lui sont consacrées.

VASOUDÉVA, père du dieu Krichna : il était directeur des domaines de Mathoura. On lui donne plusieurs épouses, entre autres Rohini et Dévaki. L'opinion la plus commune fait cette dernière fille d'Ougraséna, et, par conséquent, sœur de Kansa, roi de Mathoura, ennemi irréconciliable de Krichna, son neveu. Vasoudéva eut l'adresse de soustraire à la persécution de ce tyran ses deux enfants, Bala-Rama et Krichna, que les oracles annonçaient comme devant un jour donner la mort à leur oncle. Il les fit élever au milieu des bergers jusqu'au moment où leur destinée dut s'accomplir. Ils revinrent alors à Mathoura, tuèrent le tyran, rétablirent leur aïeul sur le trône, et s'illustrèrent ensuite par d'autres exploits. Vasoudéva et Dévaki jouissaient avec modestie des triomphes de leurs enfants, qui, toujours pleins de respect pour eux, leur faisaient hommage de leur gloire. Vasoudéva passa avec son fils dans la ville de Dwaraka. Il expira de chagrin à la mort de Krichna. Les poëtes prétendent que, dans deux naissances précédentes, il avait été, du temps de Manou-Swayambhouva, le patriarche Soutapas, et ensuite Kasyapa, père des dieux et des hommes.

VASOUKI, un des chefs du Patala ou de l'enfer indien; c'est le roi des Nagas, et, comme ses sujets, il est représenté avec une face humaine et le corps d'un serpent. On le confond quelquefois avec le serpent Sécha, qui supporte la terre sur ses cent têtes et ses mille cornes.

VASOUNDHARA, déesse de la terre dans la mythologie hindoue. Les Bouddhistes du Népâl, qui la vénèrent également, la représentent sous la forme d'une pierre conique. Ce nom signifie *gardienne* ou *productrice des richesses*.

VASTOSPATI, un des noms d'Indra, dieu du ciel, chez les Hindous.

VAT, nom des couvents bouddhiques chez les Siamois; c'est la résidence des religieux appelés communément Talapoins. Ces *Vat* occupent un vaste espace de terrain carré, entouré d'une clôture de bambou. Au milieu s'élève le temple; aux extrémités et le long de la clôture sont rangées les cellules des Talapoins, quelquefois sur deux ou trois rangs. Ces cellules sont de petites maisons isolées et élevées sur des piliers; celle du supérieur est de même forme, mais un peu plus grande et un peu plus haute

que les autres. Autour du temple sont rangés des socles de pierre qui affectent une forme pyramidale assez semblable aux mitres de nos évêques. Le terrain occupé par le temple et ces pyramides est élevé en forme de terrasse et entouré de murs. Entre ces murs et les cellules règne un grand espace vide, qui est comme la cour du couvent. Quelquefois ces murs sont nus, et ne servent qu'à soutenir la terrasse; mais d'autres fois ils sont accompagnés de galeries couvertes en forme de cloître; et sur un contremur à hauteur d'appui qui environne ces galeries, on place un grand nombre d'idoles et de figures de bodhisatwas, rangées tout près les unes des autres. Plusieurs de ces statues sont dorées. Il y a en outre dans les *Vat* une ou deux salles isolées, faites de bambou, dont l'une sert d'école pour les enfants, l'autre de lieu de réunion ou de conférences pour les religieux; c'est dans cette dernière que le peuple vient apporter ses offrandes et ses aumônes, les jours où le temple est fermé.

VATA, un des noms de Vayou, dieu du vent chez les Hindous. Nos lecteurs remarqueront l'analogie de ce nom avec le mot *ventus* des Latins; il correspond également au *bad* des Persans.

VATAPI, un des Asouras ou démons de la mythologie hindoue.

VATCH, déesse hindoue, personnification du Verbe ou de la parole (*Vatch* est le corrélatif du latin *Vox*.) Vatch paraît avoir été confondue avec Saraswati, déesse de l'éloquence, épouse de Brahmâ; mais, dans la théologie védique, elle joue un rôle plus important; elle n'est rien moins que l'énergie active de la divinité suprême et primordiale. On pourrait même y observer plusieurs réminiscences frappantes de la tradition primitive, formulée et déterminée plus tard dans la doctrine catholique du Verbe éternel. Le Rigvéda nous la représente comme soutenant tout à la fois le Soleil et l'Océan, le firmament et le feu. « Je pénètre, dit-elle, tous les êtres, et je touche le ciel avec ma forme. En donnant naissance à tous les êtres, je passe comme le vent; je suis au-dessus du ciel, au delà de la terre; et ce qui est le grand Un, je le suis!.... Je rends fort celui que je choisis; je le rends Brahmâ, saint et sage. Je tends l'arc de Roudra, pour tuer le démon, ennemi de Brahmâ. »

« Vâtch, dit M. Nève, est presque constamment associée, dans les doctrines religieuses orthodoxes, à la toute-puissance du dieu créateur; elle se manifeste comme la force intelligente et active de Brahmâ, comme la sagesse par excellence, comme la mère de toutes les sciences; elle a une même nature, une même substance avec l'être primitif, et elle agit toujours unie à son pouvoir. Non-seulement elle assiste, mais encore elle prend part aux œuvres de la création. Vâtch, qui est même dite l'épouse de Brahmâ dans le plus grand nombre des textes, n'est autre que la parole déifiée, donnée comme le principe coéternel au dieu suprême. Quelquefois aussi à cett[e] substituée celle qui fait de Vâtc[h] pouse, mais la fille de Swayambl[h] nel existant par lui-même.

VATES, 1° nom que, dans l[e] Mars, on donnait à un musicien tait avec les Saliens le poëme ap[p] *sæculare*.

2° Classe de Druides chargés d'[e] crifices, et qui s'appliquaient à co[n] observer les choses naturelles.

VATESWARA, un des noms de de la triade hindoue.

VATICAN, dieu qui rendait [...] sur une colline ou dans un champ Rome. On confond souvent *Vati[canus]* *Vagitanus*. Ce dieu était regardé protecteur et le dépositaire des pr[emiers] sais de la voix humaine, dit Varr[on] que la syllabe *va* (*oua*) est la pre[mière que] prononcent les enfants, d'où est ve[nu] *vagire*, qui exprime leur cri et qui par onomatopée. L'étymologie pro[posée par] Varron peut être bonne pour le di[eu Vagi]tanus; mais nous croyons que le dieu *Vaticanus* a une origine moi[ns ...] il vient de *Vates*, devin, celui qui des oracles, *vaticinia*. Le lieu où sultait, et dans lequel on lui [rendait des] hommages, en prit le nom de *Va[tican]*; c'est là qu'est aujourd'hui le p[alais des] papes, et la magnifique église de Sai[nt-Pierre].

VATSIRTOU, divinités mongoles, [au nom]bre de huit, qui ont la direction d[e la partie] occidentale du monde. *Voy.* Dsoa[...]

VAUDOIS, hérétiques du XII° si[ècle, ainsi] nommés de Pierre Valdo, mar[chand de] Lyon, qui s'étant trouvé dans une [assemblée] où mourut subitement un de ses [amis,] en fut si sensiblement touché, q[u'il résolut] sur-le-champ de distribuer tous [ses biens] aux pauvres, pour mener une vie pénitente. Il eut quelques imit[ateurs qui] firent aussi profession d'une pauv[reté volon]taire. Il se mit alors à parcourir [le pays,] prêchant l'abnégation et la néce[ssité, pour] les classes riches, de partager [leurs biens] avec les pauvres. Son exemple [et ses dis]cours, qui renfermaient en effe[t un] fond de charité, attirèrent à lu[i des] disciples; ils vivaient pauvreme[nt et mar]chaient nu-pieds ou avec des [sabots;] aussi les appela-t-on d'abord [*Pauvres de*] *Lyon*, *Léonistes*, *Insabattés*, ou *E[...]* *Runcaires*, parce qu'ils couchaie[nt sous les] haies et sous les buissons.

Mais bientôt ils ajoutèrent à l[eurs prédi]cations que, puisque les prêtres [de l'Église] catholique ne pratiquaient pas l[a pauvreté] apostolique, ils n'étaient plus les [dis]ciples de Jésus-Christ, et n'avaie[nt plus le] pouvoir de remettre les péchés, de [consacrer] le corps de Jésus-Christ, ni d'admi[nistrer les] sacrements; ils ajoutaient que te[ux qui,] pratiquant la pauvreté volontair[e, avaient un] pouvoir plus réel et plus légitime [pour rem]plir ces fonctions et de prêcher l['Évangile] que les prêtres. En outre, ils so[utenaient] que, selon la véritable interpré[tation]

il n'est pas permis de jurer en .e poursuivre la réparation d'un faire la guerre, ni de punir de lfaiteurs. Telles sont les erreurs lles ils furent condamnés par le . III, vers l'an 1183.

leur doctrine ne demeura pas différents points ; on les accuse du, dans le siècle suivant, le cer-s erreurs. Ainsi, ils rejetèrent ıent le purgatoire et la prière rts, les indulgences, les fêtes et des saints, le culte de la croix, et des reliques, les cérémonies le baptême des enfants. Ils ad-ien la présence réelle et la trans-on dans l'eucharistie, mais seu-[u'elle était consacrée *dignement ;* mains indignes la consacraient, stantiation avait lieu, non entre du consécrateur, mais dans la communiant. Bientôt ils rejetè-émonies de la messe, se mirent, ques, à entendre les confessions, à consacrer et à se communier . Plusieurs de ces erreurs leur munes avec d'autres hérétiques e époque; c'est pourquoi on les ; souvent avec les Albigeois.

ois se répandirent dans l'est et li de la France, dans le Piémont lques parties de l'Italie. Il y eut, sion, des émeutes, des révoltes ›ats ; c'est que plusieurs de ces qui, sous le nom de *côtereaux, averdins, courriers, mainades*, in-; routes, pillant et massacrant, se usieurs fois avec eux.

ıt les Vaudois ne furent jamais t lorsque le protestantisme vint le la plupart de ces erreurs, les ·ent traités de frères par ces nou-icants.

'X, secte fort répandue parmi les .t libres qu'esclaves, disséminés iverses contrées de l'Amérique. ;orte de confrérie, ou même de rté de l'Afrique. Le but de cette paraît être de conjurer les malé-ortiléges, et en général tous les ırts jetés par les esprits malfai-délivre aussi des amulettes pour ·éalisation de ses désirs.

ıu est une couleuvre enfermée ɔisse. Les affiliés élisent un grand celui-ci désigne une grande prê-pontifes s'appellent roi et reine, : maman. Dans les réunions, ils le front d'un mouchoir rouge; la ıonte sur la boîte de la couleuvre, l'antique sibylle sur le trépied, se alors de tremblements, de con-ıu milieu desquels elle jette à la racles. Les assistants boivent à la ang chaud d'une chèvre, et jurent évéler; ils boivent ensuite du tafia, livrent à une danse désordonnée, ée de cris, de hurlements et de ; épouvantables, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Le vaudoux n'exclut pas le catholicisme; les sectaires reçoivent le baptême; et ils demandent indifféremment des messes aux curés, et des conjurations aux papas. Soulouque, qui vient de se faire proclamer empereur d'Haïti, appartient à la secte du vaudoux. Il y a une vingtaine d'années, une reine des Vaudoux mourut à la Nouvelle-Orléans ; une foule immense suivit son convoi, et trois ou quatre mille esclaves marchaient derrière le corbillard,

VAUNGABRAD, dieu des anciens Péruviens, qui, avec *Atagoujou* et *Sagad-Zavra*, formait une sorte de trinité, par laquelle le monde était gouverné. Tous trois n'avaient qu'une seule volonté.

VAVEA, un des dieux inférieurs des anciens Taïtiens.

VAYOU, dieu du vent, dans la mythologie hindoue, appelé aussi *Pavana* et *Marouta*. On le représente monté sur une biche, avec un petit drapeau blanc dans la main droite. *Voy.* sa légende, à l'article PAVANA.

VAZOUGUI-BÉRATA et **VAZOUGUI-TONHA**, dieux subalternes adorés dans l'archipel Viti.

VE, personnage de la mythologie scandinave, il était frère d'Odin et de Vile; tous trois étaient appelés les fils de Bore. L'Edda les fait contemporains du déluge, puisque ce sont eux qui donnèrent la mort au géant Ymer, dont le sang occasionna le déluge. Plus tard l'opinion publique les mit au nombre des dieux ; et les poëtes du Nord ayant, dans la suite des temps, confondu la retraite des eaux du déluge et la réapparition des continents, avec la création, s'avisèrent d'attribuer aux trois fils de Bore la formation de la terre et du ciel. « Les trois fils de Bore, dit l'Edda, traînèrent le corps d'Ymer au milieu de l'abîme, et en firent la terre : l'eau et la mer furent formés de son sang, les montagnes de ses os, les pierres de ses dents.... Ensuite, ayant fait le ciel avec son crâne, ils le posèrent de tous côtés sur la terre... Après cela, ils allèrent prendre des feux dans le monde enflammé du midi, et les placèrent en bas dans l'abîme, et en haut dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre ; ils assignèrent des places fixes à tous les feux ; de là les jours furent distingués, et les années comptées. » Ce sont eux encore que l'on suppose avoir formé le premier homme et la première femme de deux morceaux de bois que les flots avaient apportés sur le rivage. Ce suprême pouvoir qui leur est attribué est venu de l'apothéose d'Odin, lorsque ce héros fut assimilé à la divinité suprême. Plusieurs modernes, trompés par l'Edda, ont cru reconnaître dans les trois fils de Bore l'image de la Trinité ; mais nous sommes plus portés à voir dans ces trois personnages, avec M. Riambourg, les trois enfants de Noé. Voici comme s'exprime ce judicieux écrivain : « Ces trois fils de Bore, dont on connaît le père et même l'aïeul, dont la mère est désignée comme étant la fille du géant Baldorn; ces trois personnages, dont la nais-

sance est postérieure à celle des géants ; ces trois êtres humains, que l'Edda fait contemporains du déluge, que la mythologie scandinave place dans le ciel inférieur, quand ils ne sont plus sur la terre, qui sont enfin destinés à périr tous un jour, ne sauraient être confondus, suivant nous, avec les trois personnes divines. Odin est, d'après l'Edda, le fils de Bore, le petit-fils de Bure, et celui-ci doit son origine très-merveilleuse à la vache Audhumbla, qui nourrissait le géant Ymer de son lait ; Odin est donc de beaucoup postérieur à ce dernier. De plus, Odin doit un jour être englouti dans la gueule du loup Fenris, et dévoré par ce monstre ; il n'est donc pas le Dieu qui survit à tout. Mêmes observations par rapport à Vile et Ve ; ils ont commencé et ils finiront. Nous ne saurions donc voir, dans ces trois êtres mythologiques, l'emblème de la Trinité. » Nous le trouverions plutôt dans les trois dieux primitifs : *Thor*, *Odin* et *Freyr*, appelés aussi *Har*, *Jafnhar* et *Thridie*. *Voy*. Trinité, n. 10.

VÉACHI, un des chefs de la religion dans les îles Tonga, il y est fort vénéré; cependant il est bien inférieur en dignité au Toui-Tonga, pontife suprême de la religion. L'autorité spirituelle de l'un et de l'autre est extrêmement diminuée depuis quelques années, si même elle n'a pas disparu complétement devant le christianisme.

VÉDA (de la racine *vid*, savoir ; en grec *οἶδα*, en hébreu ידע *yada*), la *science* par excellence ; nom de l'écriture sacrée des Hindous. Elle est divisée en quatre livres, nommés *Rig-Véda*, *Yadjour-Véda*, *Sama-Véda* et *Atharvan-Véda*. C'est ce que l'on appelle les quatre Védas. Ils sont écrits dans un dialecte fort ancien, qui diffère de la langue sanscrite devenue classique. Le style du dernier prouve qu'il est plus moderne, et cette considération sert à expliquer pourquoi l'on ne compte souvent que trois Védas. Les *Itihasas*, traditions historiques, et les Pouranas, sont, par contre, considérés quelquefois comme un cinquième Véda. Les trois premiers, qui passent pour avoir été révélés par Brahmâ, ont été conservés avec soin, retouchés bien des fois, augmentés à diverses reprises, et enfin compilés et mis en ordre par un rédacteur nommé *Véda-Vyasa*, (le compilateur des Védas) ou Vyasa-Déva (le divin compilateur). Ils offrent chacun, avec un recueil de *mantras* ou formules religieuses, une partie pratique appelée *Brahmana*, et une partie philosophique, nommée *Djgnana*, c'est-à-dire une indication de rites, maintenant hors d'usage, et une exposition de principes théologiques et moraux. Les mantras sont chantés, et sur les copies écrites, ils sont notés. Chacun des Védas est en outre subdivisé en un grand nombre de traités, qu'il serait sans doute fort difficile, sinon impossible, de réunir en un recueil complet. Une liste que nous avons sous les yeux, et qui comprend 89 traités seulement, en y comprenant les *Oupanichadas*, les seuls probablement qu'il soit possible de trouver à Bénarès, porte le nombre des Slokas ou distiques qui les composent à 770, ou environ. *Voy.* le sujet de chacun de à son article respectif.

Voici comment le savant Riter les Védas, dans son *Histoire de la phie ancienne*, traduite par M. Tiss Védas sont de différents auteurs. Il posent en partie de prières, en préceptes religieux, en partie de théologiques, qui n'ont pas la moi son entre eux. Ils ont été rassen Dwaipayana, qui est connu sous l *Vyasa*, c'est-à-dire *collecteur* ou *co* personnage absolument mythique on attribue une quantité innombra vrages; mais il est à remarquer q peut-être pas, dans les Indes mê seule collection complète des V moins aucun Européen n'en a pos pareille. Une chose plus remarquabl c'est que la disposition de ces livre Hindous contribue elle-même à re cile, sinon impossible, de compl compilation. En effet, les Védas visés en quatre parties, qui ont plusieurs subdivisions. Or déjà Vy pour avoir enseigné ces quatres pas toutes ensemble, à chacun de ples, mais une partie à l'un, une l'autre. Et comme ses successeurs fait de même, il suit que les Vé sont jamais trouvés en entier d même main. Mais outre la tradi gurée des Védas, et plusieurs révél y a aussi des formes nouvelles d chaque partie; en sorte qu'il y a m textes très-différents de toute une Yadjour-Véda; la diversité des Vé pour avoir été si grande enfin, onze cents écoles différentes, dont veut avoir pour son usage des Vé préceptes particuliers. On peut aussi que c'est une règle, chez les de ne pas relier les Védas en un me, mais de ne les conserver qu' détachées seulement. Chacun voi il est facile alors d'ajouter touj semblable recueil.....

« Jusqu'ici les Védas ne nous so que très-imparfaitement par des faits à dessein, ou par des extra hasard a fait rencontrer (1) : nou naissons cependant assez pour y non pas seulement des traces, m dices très-évidents d'interpolatio bord, la quatrième partie des V *tharvan-Véda*, est présumée plu que la plupart des anciens écrits dous, puisqu'il n'est ordinairemen dans ceux-ci que des trois Védas

(1) Depuis l'époque où écrivait Riter, sont devenus plus accessibles aux Euro sieurs parties du *Rig-Véda*, du *Sama-V* *djour-Véda* ont été publiées, traduites ou c dans les Indes, en Allemagne, en Ang France. Nous citerons, entre autres, les MM. Rosen, Stevenson, Wilson, Mill, Poley, Nève, etc.; mais ces travaux point l'appréciation de Riter.

'adjour-Véda et du *Sama-Véda*. Il e Colebrooke a cherché à soute- iité de ce Véda, mais par la rai- ient qu'il est mentionné quelque lè Sama-Véda, tandis qu'il fau- nclure plutôt (et aussi parce que parties des Védas sont mention- t endroit) que ce passage même a é récemment, soit qu'il l'ait été lors pilation des Védas, soit postérieu- r avant que les Vedas ne fussent recueil, il ne pouvait pas encore on de leur division. Mais il y a ns les différentes parties des Vé- assages dans lesquels les Védas nt eux-mêmes ou toutes leurs par- l résulte avec certitude qu'il y a ation de l'ouvrage, postérieure- formation du recueil. Et si l'on outre que les Védas ont été com- la période la plus reculée de la indienne, on doit alors accorder doivent porter l'empreinte de la e simplicité dans la manière de politique et en littérature; et on doit considérer comme des in- s, des passages qui s'éloignent ie naïveté et trahissent un état civilisation et de littérature. Sous point de vue encore nous som- orcés de reconnaître que beau- orceaux des Védas sont des inter- iites par la suite des temps. De sont les endroits qui font men- èmes épiques des Hindous, des de ce qu'on appelle les *Théogo-* *ies*, les *Pouranas*. De plus, il est même la grammaire, le diction- léfinition des mots difficiles ou Védas, que la prosodie, l'astro- logique, n'étaient pas inconnus des Védas. Outre ces signes non d'une composition récente, on ieurs autres vestiges de doctrines ient de la manière religieuse de Hindous dans la plus haute an- es parties des Védas qui contiens octrines, ont déjà été signalées pectes par l'honorable Colebrooke. peut nier qu'il n'y ait, dans ces ieurs passages qui ont quelques ix doctrines philosophiques. On principalement dans les *Oupani-* t-à-dire dans les sommaires de , qui forment la seconde partie de da. Mais il est clair aussi que ssages ne peuvent servir comme r l'histoire de la philosophie in- it qu'on n'aura pas trouvé un léterminer le temps de leur com- crois même que je ne serais iement contredit, si j'exprimais ue toutes les parties des Védas un caractère décidément dogma- t été composées qu'après l'épo- Védas ont été recueillis en un loctrine et sur cette collection on pas dans la première période ture indienne. Car la dogmatique ne se forme que du texte primitif des écritures sacrées. C'est par cette raison que Colebrooke assigne aux Brahmanas et à leurs Oupanichadas une origine plus récente qu'aux prières et aux hymnes des Védas. Cependant je dois remarquer que les intercalations, dans la collection des Védas, ne se bornent pas aux parties dogmatiques, mais qu'on trouve aussi des prières qui ont été évidemment composées après la formation du recueil des Védas. »

Quant à la date à laquelle ont dû être composées les parties authentiques des Védas, la plupart des savants s'accordent à la fixer à environ quinze siècles avant l'ère chrétienne.

VÉDANTA, école théologique et philosophique appuyée sur les Védas; c'est la plus accréditée et la plus répandue parmi les Hindous. On l'attribue à Vyasa le compilateur, qui passe pour avoir rédigé, dans le dessein précis d'expliquer la doctrine des Védas, d'en résoudre les difficultés, et d'en concilier les oppositions apparentes, un ouvrage qu'il intitula le *Védanta*, c'est-à-dire *la solution et la fin de tous les Védas*.

Le Védanta de Vyasa s'annonce donc comme l'explication des Védas, dont il diffère néanmoins beaucoup. Car, selon lui, Dieu est tout; le reste n'est qu'une grande illusion, *Maya* ou *Maha-Maya*. De toute éternité Dieu dort plongé dans une nuit lumineuse; il rêve, ce rêve est l'univers, c'est Maya, qui remplace le verbe ou *swadha* des livres sacrés. C'est de Maya que tout sort; elle renferme en elle tous les principes élémentaires des choses; ces principes, fécondés par l'esprit pendant le sommeil de Dieu, font éclore tous les êtres et l'homme, qui vit d'une vie toute divine, mais toute composée d'illusions, car le germe de sa vie est Maya. D'où il suit qu'il n'y a d'existence réelle que celle de Dieu; tout le reste est un rêve, et Dieu n'enfantant rien de réel, est pour ainsi dire stérile; ainsi la mort n'est pour chaque homme que la fin du rêve, le retour, l'absorption dans l'être infini dont il est émané.

En effet, il en est du rêve de Maya, ou du rêve de Dieu, comme des rêves humains : qu'un homme, pendant son sommeil, ait songé qu'il était revêtu d'un corps qui n'existe pas ou qui n'est pas le sien, quand il se réveille, il se retrouve tout à coup en lui-même, et le fantôme a disparu. L'homme, dans la vie humaine, peut, de la même manière, parvenir à reconnaître que tout autour de lui n'est qu'illusion, enfin que lui-même, comme être individuel, n'est qu'une modification de Maya; et alors, s'oubliant lui-même, il est arrivé au sein de Dieu, où il commence réellement à vivre d'une vie infinie, éternelle : tout l'univers n'est plus à ses yeux que comme une fantasmagorie, et il rentre, lui, absorbé dans le grand Etre.

Ce point de réunion de l'homme avec Dieu s'appelle le *Yoga*; le but unique de la vie est d'arriver à ce point, et le meilleur moyen

d'y parvenir est de s'arracher le plus possible à tout ce qui est Maya, de fuir toute jouissance physique, toute action corporelle, de rendre en soi la matière immobile, inerte, afin de l'oublier et de l'éteindre. De là ces maximes d'apathie sans cesse répétées par les Brahmanes védantins : Il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que de s'asseoir, dormir que de veiller, mourir que de vivre. Tel est le védantisme, le premier système de panthéisme indien.

Le Védanta diffère donc des Védas sur deux points principaux : 1° les Védas admettent un principe créateur et créant; le Védanta n'admet que Dieu se révélant à lui-même; dans les Védas, Swadha est quelque chose de réel en soi, c'est le Verbe éternel de Dieu ; dans le Védanta, Maya n'est qu'une illusion. 2° Les Védas voient dans les créatures quelque chose de réel et de vivant, le Védanta ne voit hors de Dieu que la mort, et dans le genre humain qu'un monde ténébreux de fantômes.

Ce système repose sur une grande vérité outrepassée, c'est qu'il n'y a que Dieu qui vive d'une vie indépendante, c'est-à-dire qui soit par lui-même; l'homme n'existe point ainsi, et son grand mal c'est de vouloir imiter *cette existence par soi* de l'Etre souverain, de vouloir se faire Dieu. Toute vertu consiste donc pour lui à confondre cet orgueil, à anéantir son moi devant la volonté divine, à être humble. Telle est la vérité qui, mal interprétée, a mené les sages de l'Inde au panthéisme.

Du Védanta découle, comme conséquence immédiate, la philosophie *Yoga*, qui n'est à proprement parler que le védantisme dans son application à la vie humaine. (*Annales de Philosophie chrétienne*, 1re série, tome II.) *Voy*. YOGA.

Nous croyons que nos lecteurs verront ici avec plaisir deux petits traités originaux que nous trouvons en appendice à l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, par Colebrooke, traduit par M. Pauthier. Le premier est un résumé curieux du système Védanta, composé en sanscrit par le célèbre Sankara-Atcharya, un de ses principaux propagateurs, dans le xe ou xie siècle de notre ère. Le second est dû à la plume du fameux Brahmane Ram-Mohan Raé, converti à une sorte de christianisme spéculatif, et qui mourut en Angleterre en 1833. Il le rédigea pour démontrer à ses compatriotes l'unité de Dieu, en leur prouvant que ce dogme est le fond de la doctrine enseignée dans le Védanta.

Atma-Bodha,

Ou la connaissance de l'Esprit,

Par SANKARA-ATCHARYA.

1. Ce traité sur la connaissance de l'Esprit est destiné à ceux qui cherchent la délivrance des naissances mortelles, qui expient leurs péchés par des austérités rigides, qui jouissent d'une tranquillité parfaite, et dont toutes les passions et tous les désirs sont subjugués.

2. Il n'y a aucun autre mo la délivrance complète et fina naissance : c'est évidemment ment qui détache les liens comme le feu est indispensa dans la coction (des alimen connaissance, la béatitude ne tenue.

3. L'action n'étant pas opp rance, elle ne peut l'éloigner naissance dissipe l'ignorance, mière dissipe les ténèbres.

4. Quand l'ignorance qui tions terrestres est éloignée, propre splendeur, brille au lo indivisé, comme le soleil ré lorsque le nuage est dispersé.

5. L'âme, qui est couverte de l'ignorance, étant purifiée de la raison, la connaissance paraît aussi (1) ; comme la sem purifie l'eau trouble, et dispa se combinant avec elle.

6. La vie est comme un so les passions diverses, etc., s pendant son existence (ces pa sent être réelles ; mais lorsq endormie se réveille, elle toutes ces choses n'étaient qu

7. Le monde semble réel j Brahma soit compris, Brahm dans toutes choses indivisé; d'huître semble être de l'arge

8. Toutes les variétés des ê du véritable Esprit vivant, et dans l'Etre éternel et pénétra les différentes espèces d'orne prises dans l'or.

9. Le directeur des orga celui qui existe par lui-mêm le firmament, sujet à différ et, par leurs distinctions, i existences distinctes ; mais, cidents sont détruits, il reste

10. En conséquence de ces espèces, des noms et des c rents sont attribués à l'Espr couleurs et des goûts différe bués à l'eau.

11. Le corps est composé d sières des cinq éléments; il fluence de la destinée, et il du plaisir et de la peine.

12. Le corps subtil n'est pas tériaux grossiers, mais il es cinq esprits de la vie, avec le l'entendement et les dix org l'instrument de la sensation.

13. Ce principe inintelligent le commencement, qui ne p est appelé l'accident origine différent de ces trois accide Esprit.

14. Occupant les cinq place la passion, etc., le pur esprit

(1) *Commentaire.* — La connai réfléchie dans l'Esprit, elle existe est la même que lui : ainsi l'Esprit nu.

›mme le cristal montre les couleurs qui lui sont appliqués.
ès avoir mortifié le corps qui concinq places, le pur Esprit est disla raison, comme le riz est séparé e en le battant.
sprit éternel et omni-présent ne se pas lui-même à chaque place; il mplé dans l'entendement, et non bjets matériels, comme une image ıie dans un miroir.
›sprit est distingué du corps, des orsens, du sens intérieur et de l'ent, par les opérations qu'il accomplit. st ce qui contemple les actions de me un roi contemple les actions de
.
hommes ignorants imaginent que st l'agent dans les opérations des es sens, etc., comme la lune a les s du mouvement lorsque les nuages ›vant elle.
corps, les organes des sens, le ›ieur et l'entendement, soutenus it vivant, accomplissent leurs dictions, comme les hommes conduiaffaires à la lumière du soleil.
propriétés du corps, des organes et du sens intérieur sont conçues ns le vrai Esprit vivant; comme nble se mouvoir lorsqu'elle est rés les eaux courantes.
tion, etc., qui sont les accidents du ieur, sont attribués par ignorance de la même manière que, par ignoe couleur bleue est attribuée aux

fection, le désir, le plaisir, la peiexistent dans l'entendement. Dans sommeil, et lorsqu'il a cessé, ces ns ne sont pas éprouvées, conséit elles existent dans l'entendement, ıs l'Esprit.
nme le soleil est naturellement sant; l'eau, froide; et le feu, nsi l'Esprit est, de sa propre es›itable, heureux, éternel et sans

nt, par ignorance, attribué tout enntellect et l'entendement à l'Esprit; commence à dire : *Je suis, je con-*

ıme l'Esprit est incapable de chant que l'intellect n'est pas compris tendement, l'âme étant associée principes impurs, elle dit avec ·: *Je suis*, et elle est ainsi séduite. ıaginant qu'il est l'âme, l'homme ›ffrayé, comme une personne qui erreur un morceau de corde pour ıt; mais sa crainte est éloignée par ion qu'il n'est pas l'âme, mais l'Es›rsel.
sprit fait apparaître l'entendement, ›s des sens, etc., comme une lampe objets visibles; mais l'Esprit n'est ı manifeste par ces natures gros-

sprit, qui est lui-même la vie, n'a pas besoin d'un autre être vivant (pour se rendre sensible), mais il est manifesté par sa propre nature animée; comme une lampe n'a pas besoin du secours d'une autre pour se rendre visible.

29. Ayant éloigné par cette déclaration : *Il n'est pas, Il n'est pas*, tous les accidents qui constituent le monde, l'âme et l'Esprit universel sont, par le moyen des mots célébrés (1), discernés comme étant *Un*.

30. Les objets inintelligents, comme le corps, etc., sont d'une nature fugitive et visible, et ils ressemblent aux bulles d'air qui apparaissent sur la surface de l'eau; mais on est obligé de croire que je suis le Brahmâ non souillé, dont la nature est différente de la leur.

31. Moi (*atma?*), qui suis différent du corps, je n'éprouve ni naissance, ni accroissement, ni décadence, ni mort; et étant dénué d'organes des sens, je suis indépendant de leurs objets, comme le son, etc. (2).

32. N'ayant point de sens intérieur, je ne ressens point la peine, le désir, l'envie, ni la crainte; car, instruit par les Védas, je reconnais que je n'ai ni la vie, ni le sens intérieur, mais que je suis un être pur (clair) et transparent.

33. « Par Brahma furent produits la vie, le sens intérieur, les organes des sens et d'action, l'éther, l'air, le feu, l'eau, la terre, qui composent l'univers (3). »

34. Je suis sans qualités ou action; impérissable, sans volition; heureux, immuable, sans figure; éternellement libre et pur (non souillé.)

35. Je suis comme l'éther, qui est répandu partout, et qui pénètre en même temps l'extérieur et l'intérieur des choses; je suis incorruptible, impérissable; je suis le même dans toutes choses, pur, impassible, non souillé, immuable.

36. « Je suis le grand Brahmâ, qui est éternel, pur, libre, un, incessamment heureux, non deux, existant, percevant, et sans fin (4.) »

37. La conception perpétuelle que je suis Brahma lui-même, éloigne la confusion naissant de l'ignorance; de la même manière que la maladie est éloignée par la médecine.

38. Celui dont la pensée n'en contemple pas un autre, qui se retire dans un endroit inhabité, dont les désirs sont annihilés, et dont les passions sont subjuguées, perçoit que l'Esprit est un et éternel.

39. Un homme d'un bon entendement doit, sans aucun doute, annihiler tous les objets sensibles dans l'Esprit, et toujours contempler un esprit qui ressemble au pur espace.

(1) *Commentaire.* — Les mots célébrés sont : *Tu es lui; cet Esprit (de moi) est Brahma; je suis lui.*

(2) *Commentaire.* — Les cinq Slokas suivants décrivent notre nature comme découverte par l'abstraction et l'expérience intellectuelle.

(3) Ce Sloka est emprunté de l'un des Védas.

(4) Citation des Védas.

40. Celui qui comprend l'invisible essence, ayant rejeté l'idée de formes et de distinctions, existe dans l'Etre universel, vivant et heureux.

41. Absorbé dans ce grand Esprit, il n'observe pas la distinction de *percevant*, *perception* et *objets perçus*; il contemple une existence infinie, heureuse, qui est rendue manifeste par sa propre nature.

42. Ainsi, comme le feu est produit par le frottement de deux pièces de bois, ainsi, par la contemplation continuelle de l'Esprit, une flamme de connaissance est allumée qui brûle et consume le chaume de l'ignorance.

43. L'obscurité est d'abord dispersée par l'aurore de la connaissance, et alors l'Esprit apparaît, comme le lever du soleil suit l'apparition du jour.

44. L'Esprit existe éternellement, mais, en conséquence de l'ignorance, son existence n'est pas perçue; lorsque cette ignorance cesse, l'Esprit est discerné, comme un ornement qui a été caché derrière une personne.

45. Comme, par une perception visuelle, indistincte, une malle-poste est quelquefois prise pour un homme, ainsi la nature du *Djiva*, ou *Ame vivante*, est attribuée à l'être; mais lorsque le principe est compris ou saisi, cette erreur disparaît.

46. Quand la connaissance naît de la perception du premier principe, elle chasse cette ignorance qui dit : *Je suis, cela est à moi;* comme l'incertitude concernant le chemin que l'on veut parcourir est levée par l'apparition du soleil.

47. Le Yogui, dont l'intellect est parfait, contemple toutes choses comme demeurant en lui-même, et ainsi, par l'œil de la connaissance, il perçoit que toute chose est Esprit.

48. Il connaît que toutes ces formes corporelles des choses sont Esprit, et que hors de l'Esprit il n'existe rien; comme diverses espèces de gobelets, etc., sont de la terre; et ainsi il perçoit que lui-même est toutes choses.

49. L'âme émancipée est cette personne illuminée qui se dépouille de ses premiers accidents et de ses premières qualités, et qui devient identifiée avec l'Etre véritable, vivant, heureux; de la même manière que la chrysalide devient une abeille.

50. Le Yogui ayant traversé la mer des passions, et anéanti les mauvais esprits, l'Amour, la Haine, etc., est uni avec la Tranquillité et se réjouit dans l'Esprit.

51. Ayant renoncé à ces plaisirs qui naissent des objets externes périssables, et jouissant de délices spirituelles, il est calme et serein comme le flambeau sous un éteignoir, et il se réjouit dans sa propre essence.

52. Le Mouni (saint), pendant sa résidence dans le corps, n'est pas affecté par ses propriétés; comme le firmament n'est pas affecté par ce qui flotte dans son sein; connaissant toutes choses, il demeure *non-concerné* (1), et se meut libre comme

53. Quand les accidents sont dét Mouni et tous les êtres entrent d sence qui pénètre tout; comme l mêle à l'eau, l'éther à l'éther, le feu, etc.

54. Il est Brahma, après la posses quel il n'y a rien à posséder; après sance de la félicité duquel il n'y a félicité qui puisse être désirée; l'obtention de la connaissance duqu a point de connaissance qui puisse tenue.

55. Il est Brahma, lequel ayant aucun autre objet n'est contemplé; quel étant devenu identifié, aucu sance n'est éprouvée; lequel étant n'y a plus rien à percevoir.

56. Il est Brahma, qui est répandu dans tout; dans l'espace moyen, da est au-dessus et dans ce qui est au- le vrai, le vivant, l'heureux, sans indivisible, éternel et un.

57. En outre : Il est Brahma, dé le Védanta comme l'Etre qui est di ce qu'il pénètre, qui est incorrupti cessamment heureux et un.

58. Soutenus par une portion de de l'Etre éternellement heureux, (virtualité créatrice de *Brahma*) et le dieux secondaires peuvent être, pa tion, appelés *Etres heureux*.

59. Toutes choses sont unies en les actes dépendent de lui; c'est Brahma est répandu en tout, co beurre est dispersé dans le lait.

60. Il est surnommé Brahma, sans grandeur, inétendu, incréé, i tible, sans figure, sans qualités tère.

61. Il est Brahma, par lequel tout sont éclairées; dont la lumière fait soleil et tous les corps lumineux, n'est pas rendu manifeste par leur

62. Il pénètre lui-même sa propr éternelle, et il contemple le mon apparaissant comme étant Brahma; que le feu pénètre un boulet de flammé, et se montre aussi lui-m rieurement.

63. Brahma ne ressemble point a et hors Brahma il n'y a rien; to semble exister en dehors de lui e lusion, comme l'apparence de l'ea rage) dans le désert de Marou.

64. De tout ce qui est vu, de to est entendu, rien n'existe que Br par la connaissance du principe, B contemplé comme l'être véritabl heureux, sans dualité.

65. L'œil de la connaissance l'Etre véritable, vivant, heureux, tout; mais l'œil de l'ignorance n couvre point, ne l'aperçoit point un homme aveugle ne voit point la

66. L'âme étant éclairée par la tion attentive, etc., et brûlant d

(1) Non affecté par les choses qui l'ento

ance, elle est délivrée de toutes etés, et brille dans sa propre comme l'or qui est purifié dans

d le soleil de la connaissance spiève dans le ciel du cœur, il chasse s, il pénètre tout, embrasse tout tout.

i qui a fait le pèlerinage de son rit, un pèlerinage dans lequel il concernant la situation, la place ;, qui est partout; dans lequel ni i le froid ne sont éprouvés, qui ; félicité perpétuelle et une délitoute peine, celui-là est sans acnaît toutes choses, et il obtient ̦éatitude.

d'un abrégé du Védanta, ou sotous les Védas; l'ouvrage le plus le plus révéré de la théologie brahétablissant l'unité de l'Être suque lui seul est l'objet de la proet du culte;

Par Ram-Mohan-Raé.

Calcutta, 1816, et Londres, 1832.

PRÉFACE.

ROYANTS DU SEUL VRAI DIEU.

grande partie des Brahmanes et sectes d'Hindous sont tout à fait ɔssibilité de justifier cette idolâɔntinuent de pratiquer. Lorsqu'on nne sur ce sujet, au lieu de donuments raisonnables à l'appui de ite, ils disent qu'il leur suffit de ıtume de leurs ancêtres, comme ɔsitives. Quelques-uns d'entre eux disposés contre moi, parce que ıdonné l'idolâtrie pour le culte du ıble et éternel. C'est pourquoi, dre ma propre foi et celle de nos ncêtres, je me suis efforcé, depuis temps, de convaincre mes compaa vraie signification de nos livres de prouver que ma déviation ne le blâme que quelques personnes ; ont été si promptes à déverser

complet de la théologie hindoue, de la littérature, est contenu dans qui sont affirmés être contempoı création. Ces ouvrages sont exvolumineux; et étant écrits dans plus élevé et le plus métaphorint, comme on peut bien le supposeaucoup de passages, confus et ɔires en apparence. Il y a plus de ɔ ans, le grand *Vyasa*, réfléchisı perpétuelle difficulté naissant de s, composa avec beaucoup de disun abrégé complet du tout; et il ssi les textes qui paraissaient en on. Cet ouvrage, il le nomma le aquelle désignation, composée de sanskrits, signifie : *La solution ou us les Védas*. Il a continué d'être la plus haute manière par tous les *Hindous*; et au lieu des arguments les plus diffus des *Védas*, c'est lui que l'on cite toujours comme étant d'une égale autorité. Mais, enveloppé dans les ombres épaisses de la langue sanscrite, et les Brahmanes *ne permettant qu'à eux seuls de l'interpréter*, ou même de toucher un livre quelconque de cette espèce, le *Védanta*, quoique perpétuellement cité, est peu connu du public, et, par conséquent, la pratique d'un petit nombre d'Hindous est conforme à ses préceptes.

Pour continuer ma défense, j'ai, autant que mes facultés me l'ont permis, traduit cet ouvrage inconnu jusqu'ici, ainsi qu'un abrégé qui en a été fait, dans les langues hindoustanie et bengalie; et j'ai distribué gratis ces traductions parmi mes compatriotes, autant que les circonstances me l'ont permis. La traduction actuelle est une tentative de rendre le même abrégé en anglais, par laquelle j'espère prouver à mes amis européens *que les pratiques superstitieuses qui déforment la religion hindoue n'ont rien de commun avec l'esprit pur de ses enseignements*.

J'ai observé que, dans leurs écrits et dans leur conversation, beaucoup d'Européens éprouvent le désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie hindoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la suprême Divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit peut-être à examiner le sujet; mais la vérité est que les Hindous de nos jours ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence réelle de dieux et de déesses innombrables, qui possèdent dans leurs propres domaines une puissance entière et indépendante, et c'est pour se les rendre propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont érigés et des cérémonies accomplies. Il n'y a pas de doute cependant, et mon seul but est de le prouver, que chaque rite dérive de l'adoration allégorique de la Divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est oublié, et, aux yeux d'un grand nombre, c'est même une hérésie de le mentionner.

J'espère que l'on ne présumera pas que j'aie l'intention d'établir la préférence de ma foi sur celle des autres hommes. Le résultat de la controverse sur un tel sujet, quelque multipliée qu'elle soit, ne doit jamais être satisfaisant; car la faculté raisonnable, qui conduit les hommes à la certitude dans les choses qu'elle peut atteindre, ne produit aucun effet sur les questions qui sont en dehors de sa compréhension. Je ne puis qu'affirmer que, si le raisonnement et les préceptes du sens commun amènent par induction la croyance à un Etre sage, incréé, qui soutient et gouverne cet immense univers, nous devons aussi le considérer comme l'Existence suprême la plus puissante, dépassant de bien loin nos facultés de compréhension et de description. Et quoique les hommes d'un esprit *non cultivé*, et même quelques personnes *instruites* (mais en ce point seul aveuglées par le *préjugé*) choisissent avec

empressement, comme l'objet de leur adoration, quelque chose qu'ils peuvent toujours voir, et qu'ils prétendent *sentir*, l'absurdité d'une telle conduite n'est pas pour cela du moindre degré diminuée.

Mes réflexions continuelles sur les rites inconvenants, ou plutôt injurieux, introduits par la pratique particulière de l'idolâtrie hindoue, laquelle, plus que tout autre culte païen, détruit le lien de la société, en même temps qu'elles m'ont inspiré de la compassion pour mes compatriotes, m'ont poussé à employer tous les efforts possibles pour les réveiller de leur songe d'erreur, et, en les rendant familiers avec leurs écritures, les rendre par cela même capables de contempler avec une véritable dévotion l'unité et l'omniprésence du Dieu de la nature.

En suivant cette route, dans laquelle je suis dirigé par ma conscience et ma sincérité, je me suis, moi né Brahmane, exposé aux plaintes et aux reproches, même de quelques-uns de mes parents, dont les préjugés sont puissants, et dont l'avantage temporel dépend du système actuel de religion. Mais je les supporterai tranquillement, fussent-ils encore plus accumulés, espérant qu'un jour arrivera où mes humbles efforts seront considérés avec justice, peut-être reconnus avec gratitude. Dans tous les cas, quoi que des hommes puissent dire, je ne serai pas privé de cette consolation : mes motifs peuvent être acceptés par cet Etre qui regarde dans le secret et récompense ouvertement. CALCUTTA, 1816.

ABRÉGÉ DU VÉDANTA.

L'illustre *Vyasa*, dans son célèbre ouvrage, le *Védanta*, fait entendre dès l'abord qu'il est absolument nécessaire pour le genre humain d'acquérir la connaissance de l'Etre suprême, qui est le sujet de discours dans tous les *Védas*, dans le *Védanta* aussi bien que dans les autres systèmes de théologie. Mais il trouve, d'après les passages suivants des *Védas*, que cette recherche est restreinte dans des limites très-étroites : « L'Etre suprême n'est pas compréhensible par la vision ou par aucun autre organe des sens ; « il ne peut être également conçu par le « moyen de la dévotion ou des pratiques « vertueuses. Il voit toute chose, quoiqu'il « ne soit jamais vu; il entend toute chose, « quoiqu'il ne soit jamais entendu. Il n'est « ni court, ni long; il est inaccessible à la « faculté intelligente; il ne peut pas être dé« crit par la parole humaine; il est en de« hors des limites de l'explication des *Védas* « ou de la conception humaine. » *Vyasa* aussi, d'après le résultat de divers arguments coïncidant avec le *Véda*, trouve que la connaissance exacte et positive de l'Etre suprême n'est pas dans les limites de la compréhension humaine, c'est-à-dire que *quel* et *comment* est l'Etre suprême ne peuvent pas être définitivement affirmés. C'est pourquoi, dans le second texte, il a expliqué l'Etre suprême par ses effets et ses œuvres, sans tenter de définir son essen[ce] même manière que nous, qui ne sons pas la vraie nature du soleil, pliquons comme la cause de la des jours et des époques. « Celui « naissance, la conservation et l'a[n] « du monde sont réglées, est l'Etre Nous voyons cet univers varié, ainsi que la naissance, la conse[rvation] l'annihilation de ses différentes p[arties] là nous inférons naturellement d'un être qui règle et dirige le to[ut] l'appelons le Suprême; comme, d'un vase, nous concluons l'exis[tence d'un] ouvrier habile qui l'a formé. Le même manière, déclare ainsi l'Etre « Celui de qui l'univers procède, « souverain de l'univers, et dont « l'univers, est l'Etre Suprême. » (

Le *Véda* n'est pas supposé un êt[re] quoiqu'il soit quelquefois hono[ré] épithète, parce que sa création pa[r] prême est ainsi déclarée dans le m « Tous les textes et toutes les par[ties] « furent créés; » et de même, d[ans] sième aphorisme du *Védanta*, Di[eu est dé]claré être la cause de tous les *V[édas]*

L'*espace vide* n'est pas conçu c[omme] la cause indépendante du monde déclaration suivante du *Véda :* procède de l'espace vide, » car l[e Véda dé]clare en outre : — « L'espace vid[e] « duit par l'Etre Suprême, » et dit : — « Comme l'Etre Suprême « ment déclaré, dans le *Véda*, l « l'espace vide, de l'air et du « d'eux ne peut être supposé la « pendante de l'univers. »

Ce n'est pas l'Air, non plus, sidéré comme le souverain de quoique le *Véda* dise en un « Toute créature existante est ab « l'air; » car le *Véda* affirme e[n] — « le souffle, la faculté intelle[ctuelle] « les sens internes et extern[es] « vide, l'air, la lumière, l'eau, et l « due, procèdent de l'Etre Sup[rême] *Védanta* dit aussi : « Dieu est dé « texte suivant du *Véda* comme « étendu que toute l'étendue de c'est-à-dire : « Ce souffle est plu[s] « l'étendue de l'espace dans tout « tions, » comme on le lit dans la suite du discours concernan[t] commun.

La *Lumière*, de quelque nature n'est pas inférée comme étant l[e] maître de l'univers, d'après l'as[sertion sui]vante du *Véda :* — « La pure lum[ière de tou]« tes les lumières est la souverai[ne de toutes] « les créatures; » — car le *Véda* décl[are] que — « Le soleil et tous les au[tres] « imitent Dieu, et lui emprunte[nt leur lu]« mière. » La même déclaration s dans le *Védanta*.

Ce n'est pas la *Nature* qui peu[t être dési]gnée par les textes suivants du *V[éda comme]* la cause indépendante du mon[de] — « L'homme ayant connu *cette*

Etre éternel, sans commencement
fin, est délivré de l'atteinte de la
parce que le *Véda* affirme que —
tre n'est égal ou supérieur à Dieu, »
dit : — « Connais Dieu seul ; » et
s'exprime ainsi : « La nature n'est
réateur du monde, et elle n'est pas
ntée ainsi par le *Véda*, » car il dit
nent : — « Dieu, de son regard, a
nivers. » La nature est un être in-
c'est pourquoi elle est dénuée de
tention, et conséquemment incapa-
ier le monde régulier.
mes ne sont pas supposés la cause
e, malgré la déclaration suivante :
réateur) est l'être le plus subtil, le
u ; »
u'un *atome* est une molécule insen-
d'après l'autorité ci-dessus, il est
u'aucun être dénué d'intelligence
tre l'auteur d'un système arrangé
d'art.
ne peut être induite des textes sui-
nme le souverain seigneur de l'u-
voir : « L'âme étant unie à l'Etre
lissant, jouit de la félicité. » —
l'âme entrent dans le petit espace
cœur ; — parce que le *Véda* dé-
e Lui (Dieu) préside dans l'âme,
son Régulateur, » et que « l'âme
ie à l'Etre gracieux, jouit de la fé-
Le *Védanta* dit aussi : « L'âme sen-
'est pas dite résider dans la terre,
un être directeur ou régulateur,
ne dans les deux textes du *Véda* il
ment parlé de l'Etre qui gouverne
; savoir :— « Lui (Dieu) réside dans
é de l'entendement, » et « Lui, qui
ans l'âme, etc. »
: ni le *Dieu* ni la *Déesse* de la terre
ésignés par le texte suivant, comme
eur de la terre ; savoir : — « Lui
de dans la terre, et qui est distinct
erre, et que la terre ne connaît
c., » parce que le *Véda* affirme que
ieu seul) est le régulateur du sens
et il est l'Etre éternel, » et la même
affirmée dans le *Védanta*.
texte qui commence avec la sen-
ante : « Celui-ci est le soleil, » et
urs autres textes affirmant la di-
oleil, ce dernier n'est pas supposé
rimordiale de l'Univers, parce que
clare que : « Lui qui réside dans
(comme son seigneur) est distinct
l ; » et le *Védanta* fait la même dé-

nême manière, aucun des dieux
e peut être inféré des diverses as-
es *Védas*, concernant leurs divinités
s, comme étant la cause indépen-
'Univers ; parce que le *Véda* affirme,
nts endroits, que « Tous les *Védas*
vent rien que l'Unité de l'Etre Su-
» En accordant que la Divinité soit
n seul Etre, les affirmations posi-
antes du *Véda*, relatives à l'unité
deviennent fausses et absurdes :
t par conséquent *Un* et sans se-
« cond. » — « Il n'y a que l'Etre Suprême
« qui possède la connaissance universelle. »
— « Lui qui est sans aucune figure, et qui
« dépasse les limites de la description, est
« l'Etre Suprême. » « Des appellations et des
« figures de toute espèce sont des innova-
« tions. » Et, d'après l'autorité de plusieurs
autres textes, il est évident que tout être
qui porte une figure, et est susceptible d'ê-
tre décrit, ne peut pas être la cause éternelle
indépendante de l'Univers.

Les *Védas* ne nomment pas seulement *déi-
tés* les représentations célestes, mais ils don-
nent aussi, dans beaucoup de cas, l'épithète
divine à l'esprit, aux aliments, à l'espace vide,
à l'animal quadrupède, aux esclaves et aux
fugitifs (*slaves and flymen*) ; comme : « l'Etre
« Suprême est un animal quadrupède dans
« un lieu, et dans un autre il est plein de
« gloire. L'esprit (*mind*) est l'Etre Suprême,
« il doit être adoré ; » — « Dieu est la lettre
« *Ka* ainsi que la lettre *Kha*, » et — « Dieu
« est sous la forme d'esclaves et sous celle
« de fugitifs. » Le *Véda* a représenté allégo-
riquement Dieu dans la figure de l'Univers,
savoir : « le feu est sa tête, le soleil et la
« lune sont ses deux yeux, etc. » Le *Véda*
appelle aussi Dieu l'espace vide du cœur, et
il le déclare plus petit qu'un grain d'orge :
mais, d'après les citations précédentes, ni
aucun des dieux célestes, ni aucune créature
existante ne peut être considéré comme le
Souverain seigneur de l'Univers, parce que
le troisième chapitre du *Védanta* explique
ainsi la raison de ces assertions secondaires :
« Par ces appellations du *Véda* qui dénotent
« l'esprit de l'Etre Suprême, répandu égale-
« ment sur toutes les créatures, au moyen
« de son extension, son omniprésence est
« établie : ainsi, dit le *Véda* : « Tout ce qui
« existe est par conséquent Dieu ; » *c'est-à-
dire* : rien n'a une véritable existence excepté
Dieu, « et tout ce que nous sentons par l'o-
« dorat ou que nous touchons par le tact, est
« l'Etre Suprême ; » *c'est-à-dire* : l'existence
de toute chose quelconque qui nous appa-
raît repose sur l'existence de Dieu. Il est in-
contestablement évident qu'aucune de ces
représentations métaphoriques, qui naît du
style élevé dans lequel tous les *Védas* sont
écrits, ne fut destinée à être considérée au-
trement que comme une pure allégorie. Si
des individus pouvaient être reconnus comme
des divinités séparées, il y aurait une néces-
sité de reconnaître plusieurs créateurs du
monde indépendants, ce qui est directement
contraire au sens commun et à l'autorité ré-
pétée du *Véda*. Le *Védanta* déclare aussi :
« Que l'Etre qui est distinct de la matière
« et de ceux qui sont contenus dans la ma-
« tière, n'est pas multiple, parce qu'il est
« déclaré dans tous les *Védas* qu'il est un
« être en dehors de toute description ; » et
il est de nouveau établi que « le *Véda* a dé-
« claré l'Etre Suprême une pure intelli-
« gence ; » et l'on trouve aussi dans le troi-
sième chapitre, que « le *Véda* ayant d'abord
« expliqué l'Etre Suprême par différentes
« épithètes, commence avec le mot *Atha*, ou

« *maintenant*, et déclare que — « Toutes les « descriptions dont j'ai fait usage pour dé- « crire l'Etre Suprême sont incorrectes, » parce qu'il ne peut être décrit par aucun moyen ; et cela est ainsi établi dans les commentaires sacrés sur le *Véda*.

Le quatorzième texte (aphorisme) de la deuxième section du troisième chapitre du *Védanta* s'exprime ainsi : « Il est positive- « ment représenté par le *Véda* que l'Etre Su- « prême ne porte ni figure ni forme ; » et les textes suivants du *Véda* affirment la même chose, savoir : « que l'Etre véritable existait « avant tout. »

« L'Etre Suprême n'a pas de pieds, mais « il s'étend partout ; il n'a pas de mains, ce- « pendant il tient toute chose ; il n'a pas « d'yeux, cependant il voit tout ce qui est ; « il n'a pas d'oreilles, cependant il entend « toute chose qui passe. » — « Son existence « n'a pas de cause. » — « Il est le plus sub- « til des êtres subtils, et le plus grand des « êtres grands : et cependant, il n'est, dans « le fait, ni petit, ni grand. »

En réponse aux questions suivantes, savoir : Comment l'Etre Suprême peut-il être supposé distinct de toutes les créatures existantes, et au-dessus d'elles, et en même temps présent partout ? Comment est-il possible qu'il puisse être décrit par des propriétés inconciliables par la raison, comme voyant sans yeux, entendant sans oreilles ? A ces questions, le *Védanta*, dans le deuxième chapitre, répond : « — En Dieu résident tou- « tes sortes de puissances et de splendeurs. » Et les passages suivants du *Véda* font la même déclaration : — « Dieu est tout-puis- « sant, et c'est par sa suprématie qu'il est en « possession de tous les pouvoirs ; » *c'est-à-dire :* ce qui peut être impossible pour nous n'est pas impossible pour Dieu, qui est le Tout-Puissant, et le seul régulateur de l'Univers.

Quelques dieux célestes, en différents exemples, se sont déclarés eux-mêmes des divinités indépendantes et des objets de culte ; mais ces déclarations étaient dues à leurs pensées abstraites ou détachées d'eux-mêmes, et leur être étant entièrement absorbé dans la réflexion divine.

Le *Védanta* déclare que : « cette exhorta- « tion d'*Indra* (dieu de l'atmosphère) concer- « nant la divinité, doit être nécessairement « conforme aux autorités du *Véda ;* » *c'est-à-dire :* « chaque être, ayant perdu toute « contemplation de soi-même, en consé- « quence de son union avec la divine ré- « flexion, peut parler comme croyant qu'il « est l'Etre Suprême ; ainsi que Bamadêva « (Brahmane célèbre) qui, en conséquence « d'un tel oubli de sa personnalité, se dé- « clara lui-même le créateur du soleil, et « Manou, le second être après Brahma. » C'est pourquoi il est libre à chacun des dieux célestes, aussi bien qu'à chaque individu, de se considérer lui-même comme Dieu [...]et état d'oubli de sa personnalité et [...]ec la réflexion divine, comme le [...] : « Vous êtes cet Etre véritable »

(lorsque vous perdez toute contemp[...] vous-même), et, « O Dieu ! je ne [...] « autre chose que vous. » Les comme[...] sacrés ont fait la même observation, « Je ne suis rien autre chose que l'[...] « ritable, et je suis une pure inte[...] « pleine d'une félicité éternelle, et [...] « par ma nature, libre des effets mo[...] Mais, en conséquence de cette réflex[...] cun d'eux ne peut être reconnu comm[...] la cause de l'Univers, ou l'objet de [...] tion.

Dieu est la cause efficiente de l'[...] comme un potier l'est de ses vases e[...] ustensiles de terre ; et Dieu est aussi [...] matérielle de l'Univers, comme la t[...] la glaise est la cause matérielle des di[...] vases et ustensiles de terre ; ou bien, une corde, prise par inadvertance [...] serpent, est la cause matérielle de l'e[...] conçue du serpent, qui paraît véri[...] propos de l'existence réelle de la [...] Ainsi s'exprime le *Védanta :* « Die[...] « cause efficiente de l'Univers, ainsi [...] « cause matérielle (de même qu'une [...] « l'est de sa toile), comme le *Véda* [...] « tivement déclaré : « que de la conn[...] « de Dieu seul procède la connais[...] « toute chose existante. » Le *Véda* [...] aussi la connaissance concernant l'[...] prême à une connaissance de la te[...] connaissance concernant les différ[...] pèces d'êtres existantes dans l'Univ[...] connaissance des vases et ustensiles [...] lesquelles déclaration et comparais[...] vent l'Unité de l'Etre Suprême et [...] vers ; et par la déclaration suivante savoir : « L'Etre Suprême a créé [...] « par sa seule intention, » il est év[...] Dieu est l'agent volontaire de tou[...] peut avoir l'existence.

Comme le *Véda* dit que l'Etre Su[...] la volonté (à l'époque de la créatio[...] tendre lui-même, il est évident [...] Suprême est l'origine de la mati[...] ses diverses apparences ou formes [...] la réfraction des rayons méridiens sur des plaines de sable est la ca[...] ressemblance d'une mer étendue, [...] rage]. Le *Véda* dit que « toutes [...] « leurs appellations sont de pur[...] « tions, et que l'Etre Suprême seul [...] « tence réelle ; » par conséquent [...] qui ont une figure et qui portent u[...] lation ne peuvent pas être sup[...] cause de l'Univers.

Les textes suivants du *Véda*, [...] « Krichna (ou Vichn'ou, le dieu d[...] « servation) est plus grand que tous [...] « célestes, auxquels l'esprit pourra [...] « quer. » — Nous adorons tous [...] (le grand dieu, ou le dieu de la des[...] « — Nous adorons le soleil. » — « [...] « très-révéré Varoun'a (le dieu de l[...] — « Tu dois m'offrir un culte, dit [...] « moi qui suis la vie éternelle et [...] « selle. » — « Le pouvoir intelle[...] « Dieu, qui doit être adoré ; » — « [...] « *gitâ* (ou une certaine portion du *V*[...]

. » Ces textes, aussi bien que tres de la même nature, ne sont mmandements réels d'adorer ou s personnes et les choses ci- ionnées; mais ils recommandent ont malheureusement incapables tre Suprême invisible, d'appli- ntelligence à quelque chose de tôt que de la laisser demeurer *Védanta* établit aussi que la dé- *Véda*, que « ceux qui adorent les stes sont la nourriture de tels st une expression allégorique seulement qu'ils sont des soula- r les dieux célestes, comme la our le genre humain ; car celui de foi dans l'Etre Suprême est de ces dieux. Le *Véda* fait la ation : « Celui qui adore un dieu e, excepté l'Etre Suprême, et qui l est distinct de ce dieu, et inté- , ne connaît rien, et il est con- me un animal domestique de » Et le *Védanta* affirme aussi culte autorisé par tous les *Védas* eule nature, comme les instruc- le culte d'un seul Etre Suprême t invariablement dans chaque *éda;* et les épithètes : l'Etre Su- tre Omniprésent, etc., impli- munément Dieu seul. » Les pas- ts du *Véda* affirment que Dieu bjet du culte, savoir : « Adore » « Connais Dieu seul; rejette discours. » Et le *Védanta* dit : dans les *Védas* qu'il n'y a que ême qui doive être honoré d'un autre, excepté lui, ne doit être n homme sage. »

le *Védanta* ajoute : « *Vyasa* est n que l'adoration de l'Etre Su- requise du genre humain aussi es dieux célestes, parce que la de la résignation de soi-même t également observée dans le ain et dans les déités célestes. » lit aussi que « celui d'entre les tes, d'entre les pieux Brahma- e les hommes en général, qui l'Etre Tout-Puissant et a foi en bsorbé en son essence. » C'est en tire la conclusion que les s et le genre humain ont un égal mplir le culte divin; et il est outre, par l'autorité suivante du ut homme qui adore l'Etre Su- loré par tous les dieux célestes, Tous les dieux célestes hono- rent celui qui applique son in- l'Etre Suprême. »

plique ensuite le mode dans le- evons adorer l'Etre Suprême; Nous devons approcher de Dieu, s lui prêter l'oreille, nous de- r à lui, et nous devons faire nos r arriver à lui. » Le *Védanta* si le sujet de cette manière : ernières instructions du texte ité peuvent se réduire à la pre- « mière, savoir : *Nous devons approcher de* « *Dieu.* » Ces trois dernières sont comprises en réalité dans la première (comme l'instruction pour recueillir le feu dans le culte du feu), car nous ne pouvons approcher de Dieu sans entendre quelque chose de lui ou sans penser à lui, ni sans faire nos efforts pour arriver à lui ; et la dernière, savoir : de faire tous nos efforts pour arriver à Dieu, est requise jusqu'à ce que nous nous soyons approchés de lui. Par l'expression *prêter l'oreille à Dieu*, on entend « prêter l'oreille à « ses paroles, » qui établissent son unité; et par celles-ci : *nous devons penser à lui*, on entend « penser au contenu de sa loi » et par la dernière : « *nous devons nous efforcer d'ar-* « *river à lui,* » on entend s'efforcer d'appliquer son intelligence à cet Etre véritable, sur lequel repose l'existence incommensurable de l'Univers, afin que, par le moyen de cet effort, nous puissions approcher de lui. » Le *Védanta* établit que « La pratique con- « stante de la dévotion est nécessaire, le *Véda* « la représentant comme telle; » et il ajoute aussi : « Nous devons adorer Dieu jusqu'à « ce que nous approchions de lui, et même « alors ne pas oublier son adoration, une « telle autorité se trouvant dans le *Véda*.

Le *Védanta* montre que le principe moral est une partie de l'adoration de Dieu, savoir : « Commander à ses passions et à ses « sens externes; pratiquer des actes méritoi- « res, sont déclarés par le *Véda* indispensa- « bles pour que l'intelligence approche de « Dieu; ils doivent être par conséquent l'ob- « jet de tous nos soins, avant et après une « telle approche de l'Etre Suprême, » *c'est-à-dire :* nous ne devons pas avoir d'indulgence pour nos mauvais penchants, mais nous devons nous efforcer d'avoir un contrôle absolu sur eux. La confiance et la résignation personnelle dans le seul Etre véritable, avec l'éloignement de considérations mondaines, sont renfermées dans les actes méritoires auxquels il est fait ci-dessus allusion. L'adoration de l'Etre Suprême produit l'éternelle béatitude, ainsi que tous les avantages désirés, comme le *Védanta* le déclare : « — C'est la ferme opinion de *Vyasa* « que, par la dévotion à Dieu, toutes les con- « séquences désirées sont produites; » et cela est ainsi souvent représenté par le *Véda :* « Celui qui est désireux de prospérité doit « adorer l'Etre Suprême. » — « Celui qui « connaît Dieu adhère entièrement à Dieu. » — « Les âmes des ancêtres décédés de celui « qui adore le seul Etre véritable, jouissent « de la liberté par le seul fait de sa pure vo- « lonté. » — « Tous les dieux célestes ado- « rent celui qui applique son intelligence à « l'Etre Suprême; » et « — Celui qui adore « sincèrement l'Etre Suprême est exempt de « toute transmigration future. »

Un pieux maître de maison est aussi apte à l'adoration de Dieu qu'un *Yati*. Le *Védanta* dit : « Un maître de maison peut être auto- « risé à accomplir toutes les cérémonies at- « tachées à la religion (brahmanique) et la « dévotion à Dieu : le mode de culte ci-des-

« sus mentionné envers l'Etre Suprême est « par conséquent requis d'un maître de mai- « son possédant des principes moraux. » Et le *Véda* déclare que : « les dieux célestes et « les maîtres de maison d'une foi puissante, « et les *Yatis* de profession, sont égaux en- « tre eux. »

Il est libre à ceux qui ont de la foi en Dieu seul d'observer les règles et les rites prescrits par le *Véda*, applicables aux différentes classes d'Hindous et à leurs différents ordres religieux respectivement. Mais, dans le cas où les vrais croyants négligeraient ces rites, ils ne sont susceptibles d'aucun blâme, comme le *Védanta* le dit : « Avant d'acquérir la vraie connaissance de « Dieu, il est convenable pour l'homme de se « soumettre aux lois et règlements prescrits « par le *Véda* pour différentes classes, selon « leurs différentes professions ; parce que le « *Véda* déclare que l'accomplissement de ces « règles est la cause de la purification de l'es- « prit, et de sa foi en Dieu, et il la compare « à un cheval de selle qui aide un homme à « arriver au but désiré. » Et le *Védanta* dit aussi que « l'homme acquiert la vraie con- « naissance de Dieu, même sans observer « les règles et les rites prescrits par le *Véda*, « pour chaque classe d'Hindous, comme on « trouve dans le *Véda* que beaucoup de per- « sonnes qui ont négligé d'accomplir les rites « et les cérémonies brahmaniques, à cause de « leur attention perpétuelle donnée à l'ado- « ration de l'Etre Suprême, ont acquis la vraie « connaissance concernant la Divinité. »

Le *Védanta* établit de nouveau, encore plus clairement que « l'on trouve également dans « le *Véda* que quelques personnes, quoi- « qu'elles aient eu une foi entière dans le « seul Dieu, ont accompli cependant le culte « de Dieu et les cérémonies prescrites par le « *Véda*, et que quelques autres les ont né- « gligés et ont purement adoré Dieu. » Les textes suivants du *Véda* expliquent pleinement le sujet : « *Djanaka* (l'un des dévots « célestes) a accompli le *Yadjnâ* ou l'adora- « tion des dieux célestes par le feu), avec le « don d'une somme considérable de mon- « naie, comme un honoraire pour les saints « Brahmanes, et beaucoup de vrais et sa- « vants croyants n'adorèrent jamais le feu, « ni aucun dieu céleste, par le moyen du « feu. »

Néanmoins, il est libre à ceux qui mettent leur foi dans le seul Dieu, d'accomplir les cérémonies prescrites ou de les négliger entièrement : le *Védanta* préfère le premier parti au dernier, parce que le *Véda* dit que l'accomplissement des cérémonies religieuses conduit à l'acquisition de l'Etre Suprême.

Quoique le *Véda* dise que « celui qui a une « vraie foi dans l'Etre Suprême présent par- « tout peut manger tout ce qui existe, » *c'est-à-dire :* qu'il n'est pas obligé de s'enquérir de quoi se compose sa nourriture, ou qui la prépare, toutefois le *Védanta* limite ainsi cette autorité : « L'autorité du *Véda* « mentionnée ci-dessus, pour manger toute « sorte d'aliments, doit être seulement ob- « servée dans les temps de détresse, parce « que l'on trouve dans le *Véda* que Tchak- « rana (célèbre Brahmane) a mangé de la « viande cuite par des gardiens d'éléphants « pendant une famine. » On en tire la conclusion qu'il agit d'après l'autorité du *Véda* cité précédemment, seulement dans un temps de détresse.

La dévotion à l'Etre Suprême n'est pas limitée à un lieu saint ou à une contrée consacrée, comme le déclare le *Védanta :* « Dans « quelque lieu que ce soit, où l'esprit se « trouve en paix, les hommes peuvent ado- « rer Dieu ; parce que aucune autorité spé- « ciale pour le choix d'un lieu particulier de « culte ne se rencontre dans le *Véda*, » lequel s'exprime ainsi : « L'homme peut ado- « rer Dieu partout où son esprit éprouve du « calme et de la tranquillité. »

Il n'est d'aucune conséquence pour ceux qui ont une foi véritable en Dieu, de mourir pendant que le soleil est au nord, ou pendant qu'il est au sud de l'équateur, comme le dit positivement le *Védanta :* « Toute per- « sonne qui a foi dans le seul Dieu, mourût « même lorsque le soleil est au sud de l'é- « quateur, son âme s'échappera de son corps « à travers la veine nommée *Sou Khoumna* « (veine qui, à ce que supposent les Brah- « manes, passe par le nombril pour se ren- « dre au cerveau), et s'approche de l'Etre « Suprême. » Le *Véda* assure aussi positivement que « celui qui, pendant sa vie, a été « dévoué à l'Etre Suprême, sera (après sa « mort) absorbé en lui, et ne sera plus dé- « sormais sujet ni à la naissance, ni à la mort, « ni à la réduction, ni à l'augmentation (de « son être). »

Le *Véda* commence et finit avec les trois particulières et mystérieuses épithètes de Dieu, savoir : 1° Om ; 2° Tat ; 3° Sat. La première de ces épithètes signifie : « *Cet* Etre « qui conserve, détruit et crée ! » La seconde implique : « *Cet* Etre unique qui n'est ni « mâle, ni femelle ! » La troisième annonce « *l'Etre véritable !* » Les termes collectifs affirment simplement, que l'ETRE UNIQUE, VRAI, INCONNU, EST LE CRÉATEUR, LE CONSERVATEUR ET LE DESTRUCTEUR DE L'UNIVERS !!!

VÉDANTINS, panthéistes hindous, appartenant à l'école du Védanta ; ils sont divisés en plusieurs sectes, comme *anciens* et *modernes Védantins* ; ils portent encore d'autres dénominations. Les points sur lesquels ils ne s'accordent pas, et la différence de leurs opinions, sont très-peu connus en Europe. *Voy.* VÉDANTA.

VÉDIUS ou VÉJOVE, dieu méchant, qu'honoraient les anciens Romains, sans espérance d'en recevoir des biens, mais pour détourner les maux qu'ils en appréhendaient. On le représentait armé de flèches, et on croyait l'apaiser par le sacrifice d'une chèvre. Quelques-uns veulent que ce soit Pluton qui ait été adoré sous cette dénomination ; d'autres pensent que c'était Apollon, dont les rayons étaient représentés par des flèches ; suivant d'autres enfin, ce dieu est le même que Jupiter-Enfant, parce

représentait sans foudre et sans
yant seulement à ses côtés la chè-
hée et la nymphe de Crète qui prit
n enfance.

MEN, flamine qui avait cessé
ses fonctions, lorsque cette dignité
à vie. Nous dirions maintenant

: (Sainte-) ou *Tribunal Vehmique*,
n allemand *fehmen*, condamner,
ribunaux secrets établis originai-
Westphalie. Ils avaient pour but
nir la paix publique et la religion,
saient de tous les crimes qui pou-
ıbler l'une ou l'autre. Les mem-
s tribunaux, appelés *francs juges*,
aient du mystère le plus profond,
, dans toute l'Allemagne, des ini-
ur déféraient les coupables : tout
tenu d'exécuter le jugement du
lès qu'il en était chargé ; le con-
it frappé par une main inconnue.
des *Cours Vehmiques* paraît re-
u temps de Charlemagne, mais
pris d'importance qu'à la fin du
lorsque la Westphalie fut tombée
r de l'archevêque de Cologne, en
s la paix publique de Westphalie,
un grand nombre de tribunaux
t sur ce modèle dans les Etats qui
cédé à ce traité ; mais bientôt ils
lieu aux plus grands abus. Au
les empereurs Sigismond, Albert,
II, travaillèrent à les réprimer, et
ırent au XVI[e] siècle, cependant ils
encore des traces jusque dans des
-rapprochés de nous. La *Sainte-*
it son siége principal à Dortmund
ıalie. *Voy.* Francs juges.

'ANE, surnom de Junon. Elle avait
om une statue que les Romains
sporter de Véies, dans le temple
lle lui avait élevé sur le mont

un des Dvergars ou petits génies
ologie scandinave ; il avait le ca-
lent et audacieux.

, le méchant Jupiter. *Voy.* Vé-

ou Voloss, dieu protecteur des
chez les anciens Slaves ; il était
iew, où il tenait le premier rang
un.

)A, Sibylle celtique, qui vivait
ermains, du temps de Vespasien,
t de Tacite, et qui, moitié fée,
phétesse, du haut d'une tour où
en recluse, exerçait au loin une
égale ou supérieure à celle des
lus illustres guerriers n'entrepre-
n sans son aveu, et lui consa-
e partie du butin. Après sa mort,
rérée comme une divinité, et les
donnèrent son nom aux prophé-

A, déesse indienne, une des for-
gdevi ou Saraswati, déesse de l'é-
Voy. Vasinyadyas.

T, un des génies gardiens du ciel, suivant la mythologie persane. Il surveille la région méridionale, et réside dans l'étoile de Jupiter, d'autres disent dans Aldebaran.

VENDIDAD-SADÉ, livre sacré des Parsis, composé par Zoroastre. Il contient trois parties, intitulées le *Vendidad* proprement dit, le *Yasna* et le *Vispered*. C'est un livre de droit et de liturgie, rédigé sous la forme d'un dialogue entre Ormuzd et Zoroastre. Ormuzd y est défini l'être pur, celui qui récompense, l'être absorbé dans son excellence, le créateur, le grand juge du monde, celui qui subsiste par sa propre puissance. L'ouvrage est divisé en 29 fargards, ou chapitres, dont chacun finit par une prière qu'ils appellent *pure, excellente*. Elle commence par ces mots : « Celui qui fait le bien, et tous ceux qui sont purs, iront dans les demeures de l'abondance qui leur ont été préparées. » Le Vendidad fait partie du Zend-Avesta ; il a été traduit par Anquetil, et plus tard par M. Burnouf. *Voy.* Zend-Avesta.

VENDREDI. 1° Ce jour est pour les chrétiens un jour de deuil, de pénitence et d'abstinence, en mémoire des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu qui eut lieu ce jour-là. Dans la primitive Eglise, nous voyons même que l'usage général était de jeûner le vendredi ; et cela est encore observé chez les Orientaux et dans un grand nombre de communautés religieuses en Occident.

Le vendredi le plus solennel pour les chrétiens est celui que l'on appelle par excellence le *vendredi saint*, parce qu'il est l'anniversaire du jour où le Fils de Dieu a consommé son sacrifice sur la croix. C'est le seul jour de l'année où l'on ne célèbre point le sacrifice de la messe. On se rend néanmoins à l'église pour un office particulier et analogue au mystère. Après avoir lu les prophéties et chanté quelques passages de l'Ecriture sainte, les diacres récitent la passion, nu-pieds, et sur un ton dramatique. Le célébrant prie ensuite pour toute l'Eglise en général, et pour chaque classe de chrétiens en particulier, pour le prince et l'Etat, et même pour les hérétiques, les Juifs et les païens. C'est le seul jour où l'Eglise offre des prières publiques pour ceux qui ne font pas partie des fidèles. On procède ensuite à la cérémonie principale qui est l'*adoration de la croix*, ce qui a lieu avec l'appareil le plus imposant. Les prêtres, les diacres et les autres clercs vont chercher la croix qui est voilée, les prêtres chantent les impropères, ou les tendres reproches que fait Jésus-Christ aux pécheurs ; les clercs et le peuple chantent le *Trisagion* alternativement en grec et en latin. Le célébrant découvre la croix, les diacres l'élèvent et la montrent ; puis chacun vient à son rang, adorer Jésus-Christ en se prosternant trois fois devant la croix et la baisant, pendant que l'on chante des hymnes propres à la circonstance. On dit ensuite la messe des Présanctifiés, dans laquelle le célébrant communie avec une hostie consacrée la veille, et conservée dans

une chapelle décorée en forme de tombeau lugubre en certaines églises, et de brillant reposoir dans les autres. Le soir, après l'office des ténèbres, on prononce un discours sur la mort de Jésus-Christ, qu'on appelle communément la passion.

Ce jour est celui où l'on jeûne avec le plus de rigueur ; il y a des chrétiens qui se privent totalement de nourriture. Les Anglicans eux-mêmes qui ont retranché presque entièrement le jeûne et l'abstinence, les ont conservés pour le vendredi saint où ils ne vivent guère que de petits gâteaux faits exprès pour ce jour-là.

2° Ce jour est pour les musulmans ce qu'est le dimanche pour les chrétiens et le samedi pour les juifs. La raison de ce choix vient sans doute de ce que les anciens Arabes rendaient un culte particulier à Alilat, la Vénus céleste, ou Uranie, à laquelle ce jour était consacré chez toutes les nations. Mahomet le conserva en mémoire de la création de l'homme, qui eut lieu le sixième jour de la semaine. Cette mesure était d'ailleurs conforme à son système général, de n'admettre dans son nouveau culte rien d'analogue au christianisme ou au judaïsme. C'est pour cette raison que le vendredi des musulmans n'est pas même célébré comme un jour de repos et de fête publique : il n'est distingué que par le *namaz* ou prière publique, laquelle n'a lieu que dans les villes ; et ce n'est que pendant la durée de cette prière que le peuple est obligé de suspendre tout travail et toute occupation quelconque. Le reste de la journée est absolument employé comme les autres jours de la semaine.

VENGATESWARA, nom sous lequel le dieu Vichnou est honoré d'un culte très-solennel dans la pagode de Tripati au nord du Carnatic. L'affluence des pèlerins qui, de toutes les parties de l'Inde, viennent visiter ce lieu révéré est immense ; et les offrandes de toute espèce, en denrées, or, argent, joyaux, étoffes précieuses, chevaux, vaches, etc., sont si considérables, qu'elles suffisent à l'entretien de plusieurs milliers de brahmanes et autres personnes employés aux diverses fonctions du culte qui s'y célèbre avec une pompe extraordinaire. Ce qui distingue particulièrement cette pagode, c'est que les Hindous de toutes les sectes et de toutes les castes s'y réunissent sans distinctions ; et que chacun est admis à y offrir à sa manière des hommages à la divinité qui y réside. Bien qu'elle soit consacrée à Vichnou, les sectateurs de Siva la fréquentent avec un zèle égal.

VÉNILIE, nymphe que quelques-uns disent femme de Neptune et la même que Salacia. Selon saint Augustin, c'était la déesse de l'espérance. Elle était honorée par les Rutules.

VENTS (1), 1° divinités poétiques, enfants du ciel et de la terre, ou, selon d'autres, d'Astréus et d'Héribée. Hésiode les dit fils des géants Typhée, Astréus et Persé[e]; il en excepte les vents favorables, s Notus, Borée et Zéphyre, qu'il fait des dieux. Homère et Virgile établis séjour des vents dans les îles Eolien leur donnent pour roi Eole, qui le enchaînés dans ses cavernes. Mais c lui-même voit son pouvoir subordo celui de Jupiter et de Junon, les vér dieux des régions éthérées. La supers après avoir déifié ces terribles puissan l'air, crut pouvoir désarmer leur co par des vœux et des offrandes : et leu passa de l'Orient dans la Grèce ; c Perses leur rendaient les honneurs d Achille, ayant mis sur le bûcher le co Patrocle, prie le vent du nord et le Z de hâter l'embrasement, et leur p des sacrifices s'ils exaucent sa prièr Troyens étant prêts à s'embarquer po de Crète, Anchise, pour se rendre les propices, immole une brebis noire aux orageux, et une blanche aux heureu phyrs. Lorsque l'approche de la formi armée de Xerxès jeta la consternation toute la Grèce, l'oracle de Delphes donna de sacrifier aux vents, dont l puissant pourrait disperser les vaisseau nemis. Xénophon raconte, dans l'expé du jeune Cyrus, que le vent du septen incommodant beaucoup l'armée, le conseilla de lui sacrifier : on le fit, et le cessa. On leur avait élevé à Athènes temple octogone, à chaque angle duqu la figure d'un des vents, correspond point du ciel d'où il souffle. Ces huit étaient le Solanus, l'Eurus, l'Auster, l'A le Zéphyre, Corus, le Septentrion et l'Aq Sur le sommet pyramidal de ce templ un Triton de bronze mobile, et dont guette indiquait toujours le vent qui so On voyait à Caïète, ville maritime de l panie, aujourd'hui Gaëte, au royau Naples, une colonne à douze faces su cune desquelles était gravé le nom vent. Les Lacédémoniens sacrifiaie cheval aux vents sur le mont Taygèt sanias nous apprend que Borée, ou du nord, était la divinité princip Mégalopolis. On voyait aussi, dit le auteur, au bas d'une montagne, p l'Asope, une caverne consacrée aux v qui, une certaine nuit de chaque ann prêtre fait des sacrifices, après quoi tique, autour de quatre fosses, je quelles cérémonies secrètes. Il cha même temps des vers magiques, dont que Médée se servait dans ses enchante Auguste, étant dans les Gaules, fit b temple qu'il dédia au vent Circius (o quart nord-ouest). Les Gaulois hon ce vent d'un culte particulier, quoiq souvent dangereux, parce qu'ils cr lui devoir la salubrité de l'air. Les R reconnaissaient quatre vents princ savoir : Eurus, Borée, Notus ou Au Zéphyrus ou le Zéphyre. Les autres Euronotus, Vulturne, Subsolanus, Corus, Africus, Libonotus, etc. On

(1) Article du *Dictionnaire* de Noël.

plusieurs autels consacrés aux
néral, les poëtes anciens et mo-
peignent comme des génies in-
es et turbulents.
es vents chez les Hindous. *Voy.*
AROUTAS.
ılaires des Maldives, bien que
religion musulmane, ont con-
ırs pratiques du paganisme; de
ont les vœux qu'ils font sur mer
roi des vents, et dont ils s'ac-
r retour, dans des lieux destinés
ors donc qu'ils ont échappé à
ou à un naufrage, ils se rendent à
construites sur le bord de la mer,
roi de l'air de petites barques
arfums, de gommes, de fleurs et
érants. On brûle les parfums, on
x barques qui en sont chargées,
e voguer en pleine mer, jusqu'à
soient consumées. S'il arrive
ssent pas offrir une barque, ils
ar un sacrifice de coqs et de
jettent à la mer, devant le na-
ont eu intention de se servir.
un culte, des prières, des céré-
sacrifices pour le roi de la mer.
es vœux lorsqu'ils s'embarquent
age ou pour la pêche; tous les
sont même consacrés. Ils ne se
i de cracher, ni de rien jeter du
nt souffle.
oyèdes vendent les vents à ceux
t sur les mers du nord, et don-
le qui a trois nœuds; ils aver-
dénouant le premier, on ob-
ent médiocre; qu'il sera fort si
le second, et que le troisième
violente tempête.
esse de l'amour, des grâces et
chez les Grecs et les Romains.
roire la Théogonie d'Hésiode,
été mutilé par Saturne, son
e sang qui s'écoula de sa bles-
lans la mer et y produisit une
naquit, aux environs de Cythère,
des déesses. Les fleurs nais-
es pas; accompagnée de son fils
jeux, des ris et de tout l'attirail
elle fit également la joie et le
hommes et des dieux; les
gées du soin de son éducation,
nt dans l'Olympe, où les dieux,
a beauté, se disputèrent l'avan-
ir pour épouse. Jupiter même
ire aimer; mais, n'ayant pu y
punit de son indifférence en lui
er Vulcain, le plus laid de tous
eut-être aussi voulut-il en cela
son fils qui lui avait forgé les
il avait écrasé les Titans. Cette
sort des mariages mal assortis.
flattée des caresses d'un mari
ie, lui fit de fréquentes infidé-
et Mars eurent surtout part à
son intrigue avec le dernier fut
ır Vulcain et fit grand éclat dans
mari outragé surprit les deux
onna le lieu d'un treillis de fer
extrêmement délié, et les exposa en cet état à la vue de tous les dieux. Mais cette vengeance tourna à sa honte; et, au lieu d'obtenir la satisfaction qu'il espérait, il se vit l'objet des railleries de l'assemblée céleste. Un attachement de Vénus non moins fameux est celui qu'elle éprouva pour Adonis, fruit de l'inceste commis par Cyniras, roi de Chypre, avec Myrrha, sa propre fille. Vénus l'enleva et conçut pour lui une si forte passion, qu'elle abandonna le ciel pour suivre son amant à travers les bois et les rochers où l'entraînait son ardeur pour la chasse. Elle épousa aussi Anchise, prince troyen, dont elle eut Enée, pour qui elle fit forger des armes par Vulcain, lorsque ce prince alla fonder un nouvel empire en Italie. On met encore au nombre de ses amants heureux, Jupiter, qui la rendit mère des Grâces; Apollon, dont on ne cite point d'enfants; Bacchus, dont elle eut Priape et Hymen; Butès, qui fut père d'Eryx. De Mercure elle avait eu Hermaphrodite; et de Mars, Harmonie et l'Amour. Le berger Pâris, devant qui elle se montra dans toute sa beauté, lui donna la pomme que lui disputaient Junon et Pallas, et que la Discorde avait jetée sur la table aux noces de Thétis et de Pélée. Lors de la guerre de Troie, elle se déclara pour les Troyens contre les Grecs; blessée par Diomède, elle se vengea, en inspirant à la femme de ce prince des fureurs adultères. Elle avait également enflammé de ses feux les Prétides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre.

Homère a suivi une autre tradition sur la naissance de Vénus, et la dit fille de Jupiter et de Dioné. Platon, dans son banquet, distingue deux Vénus : l'une est cette ancienne Vénus dont on ne connaît pas la mère, et que nous appelons Uranie ou la Céleste; l'autre Vénus est celle que nous nommons la Vulgaire ou la Vénus Marine. Cicéron en reconnaît un bien plus grand nombre. La plus ancienne, dit-il, est fille du Ciel et du Jour (le mot *jour* ἡμέρα est féminin en grec). Il y a, en Elide, un temple qui lui est consacré. La seconde est née de l'écume de la mer : c'est d'elle et de Mercure qu'on fait naître le second Cupidon. La troisième, fille de Jupiter et de Dioné, est celle qui épousa Vulcain; c'est d'elle et de Mars qu'est né Antéros. La quatrième est née de la déesse de Syrie et de Tyrus; elle est appelée Astarté; c'est elle qui épousa Adonis. Pausanias dit qu'il y avait, chez les Thébains trois statues faites du bois des navires de Cadmus : la première était de Vénus Céleste, qui présidait à l'amour pur et dégagé des cupidités corporelles; la seconde était de Vénus *Pandémos* ou Populaire, qui exprimait un amour déréglé; et la troisième de Vénus *Apostrophia*, ou Préservatrice, qui détournait les cœurs de toute impureté. De toutes ces Vénus et de plusieurs autres encore dont les mythologues font mention, c'est la Vénus Marine qui s'est attiré presque tout le culte des Grecs et des Romains. C'est elle dont l'histoire a été chargée de la plupart des galan-

teries éclatantes, comme ses amours avec Mars et Adonis, la naissance d'Enée, etc. Mais, si nous en croyons plusieurs mythologues modernes, il n'a jamais existé d'autre Vénus qu'*Astarté*, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de la planète de ce nom. On l'appelait *Mylitta*, chez les Assyriens; *Athor*, chez les Egyptiens; *Alilat*, chez les Arabes; *Mithra*, chez les Persans. Son culte fut porté de Phénicie dans les îles de la Grèce, et surtout dans celle de Cythère, où il fut d'abord adopté; et le temple de Cythère a passé pour le plus ancien de ceux que Vénus a eus dans la Grèce : ce qui fit dire que la déesse avait pris naissance dans la mer, près de cette île. Les Grecs l'appelèrent *Aphrodite*, d'ἀφρός, écume. On lui éleva aussi des temples dans l'île de Cypre, à Paphos, à Amathonte, etc. De là les noms de *Cypris*, *Cythérée*, *Paphia*, etc. On la nommait aussi *Dioné*, c'est-à-dire déesse, comme sa mère; *Anadyomène*, comme sortant des eaux; *Génétyllide*, comme présidant à la génération. Les Latins l'appelèrent *Vénus*; Cicéron dérive ce nom de *venire*, venir, parce que tout provient d'elle, *quod per eam omnia proveniant;* ou parce qu'elle les vient trouver, *quod ad omnes res veniat*. Cette étymologie nous paraît puérile, bien que nous n'en ayons pas de certaine à proposer. Mais le culte de Vénus étant venu d'Orient, c'est dans l'Orient qu'il convient de la chercher. Quelques-uns font dériver ce mot de l'hébreu ou du phénicien בנות, *les jeunes filles, les vierges*, que l'on peut prononcer indifféremment *Benoth*, *Venuth*, *Venus*; ou du singulier בנת, *benath*, *venas*. D'autres la trouvent dans le sanscrit, *van*, *ven*, vénérer, aimer, d'où le mot *venita*, femme, épouse. Ces dernières dérivations nous paraissent plus plausibles.

Vénus fut regardée comme une des plus grandes déesses; et comme elle favorisait les passions, on l'honora d'une manière digne d'elle. Ses temples, ouverts à la prostitution, apprirent au monde corrompu que, pour reconnaître dignement la déesse d'amour, il ne fallait avoir aucun égard aux règles de la pudeur : les filles se prostituaient publiquement dans ses temples, et les femmes mariées n'y étaient pas plus chastes. Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, Babylone, et les autres lieux consacrés spécialement à cette déesse, se distinguèrent par les désordres les plus infâmes. Cependant Plutarque dit qu'il y avait un temple dédié à Vénus la Voilée. « On ne saurait, dit-il, environner cette déesse de trop d'ombres, d'obscurités et de mystères. »

Vénus présidait aux mariages, mais plus particulièrement aux commerces de galanterie; c'est pour cela qu'on lui donne communément une ceinture mystérieuse, appelée le *ceste*. Junon, voulant plaire à Jupiter, prie Vénus de lui prêter sa ceinture; celle-ci la lui offre sur-le-champ, en lui disant : « Recevez ce tissu et le cachez dans votre sein : tout ce que vous pouvez désirer s'y trouve; et, par un charme secret qu'on ne peut expliquer, il vous fera réussir dans to entreprises. » *Voy.* CESTE.

On consacra à cette déesse, parmi l la rose; parmi les fruits, la pomm les arbres, le myrte; parmi les oi cygne, les moineaux, et surtout la parmi les poissons, l'éperlan et la On lui sacrifiait de jeunes porcs, de bes, rarement de grandes victimes. de Vénus, chez les Grecs, dérivait de celui de la déesse Athor ou de autre déité égyptienne analogue; du culte rendu, en Phénicie, à la p Vénus et à Dercéto.

On la représentait nue, belle, jeun tantôt le pied sur les flots, sur une mer, sur une conque marine, tant sur un char attelé de colombes. Il Vénus une infinité de statues. Les pl sont : la Vénus de Médicis, qu'on une copie de la Vénus de Cnide, exé Praxitèle, et la Vénus de Milo, déco Milo en 1820.

2° Les Mexicains avaient une dé l'amour, à laquelle ils attribuaie l'empire des vents. Elle était, suiv servie par d'autres femmes; des na bouffons, qui l'amusaient dans un séjour, lui servaient de messag avertir les dieux dont elle désirait pagnie. Son temple était somptue fête était célébrée tous les ans pompe qui attirait toute la nation.

VÊPRES, une des heures canon l'office public dans l'Eglise catholi les chante ou récite après Nones, quatre heures du soir. On distingue mières des secondes. Les premières la veille d'une fête quelconque, et gardées comme le commencement d du jour suivant; les secondes term même office. Cette coutume vient d dont le sabbat et les fêtes duraier un soir jusqu'au soir du jour suiva

Les Vêpres, dans l'Eglise latine, posent ordinairement de cinq avec une ou cinq antiennes, d'un leçon appelée capitule, quelquef répons, puis d'une hymne avec u du cantique évangélique appelé M d'une antienne et d'une oraison. On souvent des antiennes et des orais faire mémoire des fêtes occurrentes currentes, ou en qualité de suffrag les jours de jeûne et de pénitenc récite aussi des prières à genoux.

Dans le rite ambrosien, les Vêpr mencent par un répons appelé *Luce* une antienne, une hymne, un autre trois ou cinq psaumes, le *Kyrie el* l'oraison; ensuite le *Magnificat*, tienne, le *Kyrie eleison*, une autre or répons des Laudes, et les suffrages s'i

Selon le rite mozarabe, les Vêpr point de psaumes; elles commencent louange, un répons et une antienne. prend une seconde louange; on récite l'hymne, une supplication, le capitu raison dominicale, et la bénédicti

troisième louange pendant la-
it des encensements dans toute
termine par la collecte du jour.
lise grecque, les Vêpres com-
r un psaume suivi de la grande
ment ensuite quatre psaumes,
x derniers sont entremêlés d'an-
aque verset; plusieurs prophé-
anie suivie d'oraisons, et d'un
remêlé d'antiennes. Les veilles
es et des fêtes, on ajoute le can-
nt Siméon, le trisagion, des tro-
litanies.
s des Arméniens commencent
fragments de psaumes accom-
ersets; puis quatre psaumes;
articulières, mais seulement le
une oraison, le trisagion, un
cantique, une homélie, une autre
is psaumes, une autre homélie,
dernière oraison.
, une des trois Nornes ou Par-
mythologie scandinave; elle
temps présent.
a seconde personne de la sainte
mot signifie *la parole*, comme
ς et l'hébreu דבר, *dabar*. Cette
le Fils de Dieu, le Père éternel
ant, Dieu comme lui, et ne fai-
Dieu avec lui. Elle est ainsi ap-
qu'elle est la parole intérieure,
a pensée ou la volonté de Dieu.
st pas de la pensée de Dieu, qui
e, essentielle, permanente, éter-
e de la pensée de l'homme qui
llement fugitive, et qui n'est
cident de son esprit. C'est pour-
be ou la parole de Dieu est une
i a une subsistance personnelle,
tique à celle du Père dont il
ne de son principe. C'est par ce
tte parole que Dieu le Père a
nt tous les êtres; c'est par ce
lé sensiblement et extérieure-
me dès le commencement, que
nis en communication avec sa
st par ce Verbe que l'homme a
ées qui ne sont que la parole
andis que la parole n'est que la
festée au dehors. Enfin, c'est ce
'est fait chair, et qui s'est im-
croix pour le salut du monde.
te que le Verbe doit être consi-
ux points de vue; tel qu'il était
encement en Dieu et qu'il a con-
Dieu à la création et à la conser-
nivers, et tel qu'il s'est manifesté
ne corporelle dans la personne
ist.
s vu, à l'article Logos, que la
Verbe n'était pas entièrement
ns l'ancien monde, soit qu'elle
des traditions primitives, soit
té empruntée à l'enseignement
ogue. On a surtout fait grand
ogos de Platon, qu'on a pré-
e prototype de celui de l'Evan-
ous avons montré au même lieu
une grande différence entre la
conception platonicienne et la révélation évangélique. Cependant, comme les textes de ce philosophe étaient fort élastiques, précisément à cause de leur obscurité, les philosophes platoniciens essayèrent, après l'établissement du christianisme, de formuler des systèmes trinitaires analogues à la doctrine catholique, dans le dessein de revendiquer la priorité pour la philosophie; c'est ce qui explique pourquoi plusieurs saints docteurs des premiers siècles ont accepté ce dogmatisme, et en ont tiré des inductions en faveur du dogme chrétien. Saint Augustin, qui avait étudié à fond la philosophie païenne, signale dans ses Confessions, la différence qui existe à ce sujet entre l'enseignement de la philosophie et celui de l'Evangile. On y voit en même temps tout le parti que les disciples de Platon avaient tiré des textes de leur maître, et on y reconnaîtra sans peine l'influence de l'Evangile.

« Je lus, dit ce saint docteur, les livres des Platoniciens, et *j'y trouvai* toutes ces grandes vérités :

« Que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que cela était en Dieu dès le commencement; que toutes choses ont été faites par le Verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette vie est la lumière des hommes, mais que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu; que le Verbe de Dieu, et Dieu lui-même, est la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu; car quoique cette doctrine ne fût pas, en propres termes, dans ces livres-là, elle y est dans le même sens, et appuyée de plusieurs sortes de preuves. — Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison, que les siens n'aient pas voulu le recevoir, et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui et qui invoquent son saint nom, le pouvoir de devenir enfants de Dieu, *c'est ce que je n'y trouvai point.*

« *J'y trouvai bien* que ce n'est ni de la chair, ni du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu, qu'est né ce Verbe, Dieu comme celui dont il est né. — Mais que ce Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous, *c'est ce que je n'y trouvai point.*

« *J'y trouvai bien* que le Fils est né dans la *forme du Père*, et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu; et cette doctrine est exprimée dans leurs livres en plusieurs différentes manières. — Mais que ce Fils de Dieu se soit anéanti en prenant la *forme de serviteur*, qu'il se soit fait semblable aux hommes et qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun; qu'il se soit humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et qu'en

récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts; qu'il lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publie que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son père, *c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.*

« *On y trouve bien* que votre Fils unique est avant tous les temps et au-dessus de tous les temps; qu'il est éternel et immuable comme vous, et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même, qu'elles se renouvellent et qu'elles deviennent sages. — Mais que ce Fils unique soit mort dans le temps pour des impies, que vous ne l'ayez point épargné, et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous, *c'est ce qu'on n'y trouve point.* » Voy. TRINITÉ, LOGOS.

VERBEIA, déesse adorée autrefois en Angleterre.

VERGELMER, fontaine empoisonnée, d'où découlent, suivant la mythologie scandinave, les douze fleuves des enfers; elle prenait sa source sous le frêne Ygdrasil. Le poison qu'elle fournissait aux courants infernaux se durcissait à mesure qu'il s'éloignait de sa source, et il finissait par se transformer en glaces et en frimats.

VÉRITÉ, divinité allégorique des anciens. Ils la disaient fille de Saturne ou du Temps, et mère de la Justice et de la Vertu. Pindare lui donne pour père le souverain des dieux.

VERJUGODUMNUS, héros honoré comme un dieu dans l'ancienne Belgique.

VERSCHORISTES, calvinistes de Hollande, partisans des opinions de Jacques Verschooren, qui commença à dogmatiser en 1680, et forma un système de religion entaché des doctrines de Spinosa et de Coccéius. Outrant les idées adoptées sur le caractère figuratif de l'ancienne alliance, il n'y voyait que des types. Il débitait sa doctrine dans des assemblées particulières auxquelles on accourait de Middelbourg, de Flessingue, et des environs. Là il exposait les défauts qu'il avait trouvés dans la Bible de Dordrecht, et engageait ses auditeurs à étudier la langue originale pour puiser la vérité à sa source; d'où on donna à ses adhérents le nom d'*Hébreux*. Son parti s'accrut de jour en jour, et finit par former une secte particulière, qui professa plusieurs autres erreurs sur des points encore plus importants, et subsista pendant environ un siècle. Plusieurs de ces erreurs étaient communes aux Verschoristes et aux Hattémistes. *Voy.* HATTÉMISTES.

VERSOTINE, déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie. *Voy.* VARSUTINE.

VERTICORDIA, surnom donné par les Romains à Vénus, lorqu'ils l'invoquaient pour qu'elle inspirât aux femmes des sentiments vertueux. Vers l'an 639 de Rome, plusieurs femmes de qualité s'étaient abandonnées à des désordres honteux; on fut même obligé de sévir contre tro
prévaricatrices. Comme la corr
naçait de devenir générale, on c
livres de la sibylle, et sur le r
décemvirs, le sénat ordonna que
crât une statue à Vénus *Verticor*
dire qui change les cœurs, af
femmes et les filles revinssent à
dont elles avaient abandonné les l
neur de consacrer cette statue f
la femme la plus vertueuse de l
choisit d'abord cent matrones de
pectables, parmi lesquelles on
sort dix, qui portèrent leurs su
Sulpicia, femme de Fulvius Flac
de Sulpicius Paterculus.

VERTU. 1° Les chrétiens ensei
y a sept vertus principales, dont
logales et quatre cardinales. Les v
logales sont la Foi, l'Espérance
rité; on les appelle théologales
parce qu'elles ont Dieu directe
objet. Les vertus cardinales so
dence, la Justice, la Tempérance e
on leur donne ce nom parce qu
comme la source et le fondemen
les bonnes œuvres.

2° Les païens avaient fait de la
divinité allégorique, qu'ils disaie
la Vérité. Les Romains lui érigère
ple; ils en avaient aussi élevé u
neur, et il fallait passer par l'un p
à l'autre.

VERTUMNALES, fête que les R
lébraient au mois d'octobre, en l'
Vertumne.

VERTUMNE, dieu des Latins, q
ainsi que l'exprime son nom, au
mations, mais surtout à celles q
végétation, et par suite aux jardi
gers, à l'année, aux saisons. Il é
lement le dieu de l'automne. Il a
vilége de pouvoir changer de f
gré. Il fit usage de ce pouvoir pou
cœur de la nymphe Pomone, déess
et y réussit malgré la difficulté
prise. Ovide dit qu'à cet effet il
sivement la figure d'un laboureur
sonneur, d'un vigneron et d'une vi
ce qui a fait conclure à quelques
poëte avait ainsi désigné symboli
quatre saisons, c'est-à-dire le prin
l'automne et l'hiver. Nous penso
n'y a pas mis tant de finesse, et
les états dont les noms s'ajustaien
d'autant plus qu'il ajoute à ces
tions celles de soldat et de pêche
les deux époux furent d'un âge
se rajeunirent, et jamais ils ne v
foi qu'ils s'étaient promise.

Vertumne était honoré chez les
c'était peut-être un ancien roi de
qui, par le soin qu'il avait pris d
des fruits et des jardins, mérita
après sa mort. De l'Etrurie, son
porté à Rome : on lui éleva un te
de la place où s'assemblaient les r
dont il était un des dieux tutélair
représenté sous la figure d'un jeu

, avec une couronne d'herbes de
espèces, tenant des fruits de la
ie, et de la droite une corne
i. Horace parle au pluriel des
mnes.

TOR, un des dieux des laboures Romains. C'était le premier voquait dans le sacrifice que le Cérès offrait à cette déesse et à es autres dieux qu'il invoquait ent : *Conditor*, *Convector*, *Impor-or*, *Messor*, *Obarator*, *Occator*, *leparator*, *Sarritor*, *Subruncina-*:or tirait son nom de *ver*, prine qu'il présidait au premier ladonnait, dans cette saison, aux voulait laisser reposer jusqu'à c'est ce que l'on appelait *vervac-*

IE. 1° plante fort en usage autrees opérations religieuses; c'est n l'appelait *herbe sacrée*. On en autels de Jupiter; et quelquesent que c'est de là qu'elle fut ap- ou *verveine*, du verbe *verrere*, is ne le pensons pas; nous croyons *verbena* est une corruption du *ἀνα*, herbe sacrée. On se présen- temples couronné de verveine, la main de ses feuilles, lorsqu'il apaiser les dieux. Pour chasser les malins esprits, on faisait des l'eau lustrale avec de la verveine. uides surtout, dit Noël, étaient des prétendues vertus de la ver- la cueillaient et ne l'employaient lant beaucoup de superstitions. allait la cueillir au moment où se levait, et cela à la pointe du que le soleil fût levé, et après à la Terre un sacrifice d'expiation et le miel étaient employés. Mais s vertus n'avait pas alors cette s'en frottant, on obtenait tout ce it; elle chassait les fièvres, gué- s sortes de maladies, et, qui plus it les cœurs que l'inimitié avait st d'après cette persuasion que iposait des couronnes pour les rs et pour les hérauts d'armes, ur faisait porter à la main des verveine : enfin, répandue avec en forme d'aspersion sur des ux qu'elle touchait se sentaient et plus contents que les autres, our procurer cette gaieté, la plus uasion des effets de cette plante bas.

iite, ce mot signifia toutes sortes de branches cueillies dans un

divinité gréco-romaine, fille de de Rhée, sœur de Jupiter; elle foyer domestique, puis au feu la terre, et par suite à la terre ce dernier point de vue on l'a confondue avec Cybèle et Ops; use d'Uranus ou de Saturne. Plus rants ont voulu distinguer deux Vesta : l'ancienne, épouse d'Uranus, déesse de la terre, et la jeune, déesse du feu, qui est la véritable Vesta. C'est en la considérant dans son attribution primitive qu'Ovide donne de son nom cette étymologie digne des Latins :

Stat vi terra sua : VI STANDO Vesta vocatur.

Plutarque semble abonder dans le même sentiment lorsqu'il explique l'accusation portée par Cléanthe, disciple de Zénon, contre Aristarque de Samos, en lui reprochant de ne pas avoir rendu à Vesta les honneurs qui lui étaient dus, et d'avoir troublé son repos; ce qui signifie, dit-il, que, dans son système astronomique, Aristarque avait déplacé la terre du centre de l'univers pour la faire tourner autour du soleil. L'étymologie du mot Vesta est des plus claires; son nom grec Ἑστία, signifie le *foyer*; il correspond exactement avec le syro-phénicien אשתא, *eschta* ou *esta*, le feu, et le latin *æstus*; le *v* du mot *vesta*, remplace l'esprit rude des Grecs. Ovide est donc plus judicieux lorsqu'il dit dans ses Fastes :

Nec tu aliud Vestam, quam vivam intellige flammam.

« Vesta n'est autre chose que la flamme elle-même. » Cette déesse fut une des plus anciennes divinités du paganisme; elle était honorée à Troie, longtemps avant la ruine de cette ville. Elle devint une divinité d'une importance telle que quiconque ne lui sacrifiait pas passait pour un impie. Les Grecs commençaient et finissaient tous leurs sacrices par honorer Vesta, et l'invoquaient la première avant tous les dieux. Les Athéniens entretenaient en son honneur un feu perpétuel dans le Prytanée. Les autres peuples les imitèrent; et, dans la suite, le nom de Prytanée devint commun à tous les endroits où l'on conservait le feu de Vesta. Chaque maison eut son petit Prytanée, ou sa chapelle particulière, dans laquelle brûlait toujours une lampe. On y sacrifiait, on y faisait ses prières; comme cette chapelle était à l'entrée de la maison, c'est de là que cette pièce prit, chez les Latins, le nom de *vestibule*. Il y avait à Corinthe un temple de Vesta, mais sans aucune statue : on voyait seulement au milieu de ce temple un autel pour les sacrifices qu'on faisait à la déesse. Elle avait de même des autels dans plusieurs temples de la Grèce, consacrés à d'autres dieux, comme à Delphes, à Athènes, à Ténédos, à Argos, à Milet, à Ephèse, etc.

A Pharès, ville d'Achaïe, Vesta avait, conjointement avec Mercure, un oracle célèbre. Au milieu de la place publique était la statue du dieu en marbre, avec une grande barbe. Devant Mercure était Vesta, aussi de marbre. La déesse était environnée de lampes de bronze attachées les unes aux autres. Celui qui voulait consulter l'oracle faisait d'abord sa prière à Vesta : il l'encensait, versait de l'huile dans toutes les lampes, et les allumait; puis, s'avançant vers l'autel, il mettait dans la main droite de la statue une petite pièce de monnaie; ensuite il s'approchait

du dieu, et lui faisait à l'oreille telle question qu'il lui plaisait. Après toutes ces cérémonies, il sortait de la place en se bouchant les oreilles avec les mains ; dès qu'il était dehors, il écoutait les passants, et la première parole qu'il entendait lui tenait lieu d'oracle.

C'est à Rome que le culte de Vesta a été plus célèbre, plus pompeux et plus chargé de cérémonies. Les Romains mettaient Vesta au nombre des dieux de leurs ancêtres. Ils pensaient qu'Enée l'avait apportée en Italie, et avait d'abord établi son culte à Lavinium ; qu'Ascagne, son fils, l'avait ensuite porté chez les Albins, d'où il avait été transféré à Rome. On varie sur l'auteur de cette dernière migration. Les uns en font honneur à Romulus ; le plus grand nombre s'arrête à Numa, qui le premier donna une forme réglée à la religion. Ce culte, introduit à Rome, ne cessa point, pour cela, dans la ville d'Albe : Vesta continua d'y être révérée sous le nom de *Vesta minor*, la petite Vesta.

Numa bâtit un temple à cette déesse, l'an 40 de Rome, et le second de son règne. Il était situé entre le Capitole et le mont Palatin, à une distance à peu près égale de l'un et de l'autre. Il le dota des deniers publics. Ses revenus se ressentaient de la pauvreté de son fondateur et de celle de l'Etat. Le temple méritait à peine ce nom. Ovide nous apprend qu'il n'était couvert que de chaume. Lorsque le luxe se fut introduit à Rome, on s'empressa d'embellir la demeure sacrée de la protectrice de l'empire. On la rebâtit avec magnificence : on lui conserva seulement sa première forme, qui était ronde. Si l'on en croit Ovide, il n'y avait à Rome aucune statue de cette déesse. Pline dit, au contraire, qu'on la représentait assise ; et nous avons des médailles où elle est dans cette situation, tenant d'une main un flambeau, et un cercle de l'autre, avec cette inscription : VESTA P. R. QUIRITUM. Sa statue n'était pas exposée aux yeux du public, mais renfermée dans l'intérieur du temple, avec plusieurs autres simulacres, auxquels on donnait en général le nom de *choses sacrées*. On ignore quels étaient ces simulacres. Les uns disent que c'étaient les statues des grands dieux : Plutarque prétend que c'étaient deux tonneaux, l'un vide et ouvert, l'autre plein et fermé : Pline dit que c'étaient des dieux que les vestales adoraient en secret. Il paraît que tous ceux qui en ont parlé ne les avaient jamais vus. En effet, les lieux secrets du temple étaient interdits à tout autre qu'aux vestales : les hommes ne pouvaient entrer que dans une certaine partie du temple, où ils assistaient aux sacrifices ; encore n'avaient-ils cette liberté que pendant le jour : celui qui s'y serait introduit pendant la nuit aurait été puni sévèrement.

VESTALES. 1° C'est le nom que donnaient les Romains aux prêtresses de la déesse Vesta. Ils les choisissaient vierges. Ovide en donne pour raison que Vesta l'était : il ajoute aussi que c'est parce que cette déesse est la même chose que le feu, qui n'engendre rien.

Les Romains, dans l'établissement de[s ves]tales, imitèrent les Albins, qui n'étaie[nt sans] doute que les imitateurs des autres [...] Ils commencèrent par s'en écarter sur [...] concernait la virginité, en lui donn[ant un] terme moins long. Les vestales d'Al[be de]vaient l'observer pendant cinquante [ans]; les Romains ne demandèrent pas qu'e[lles] fussent plus de trente ans. Ce fut Nu[ma qui] choisit les premières vestales : il rés[erva ce] droit à ses successeurs. Ce prince n'e[n avait] d'abord institué que quatre ; Servius T[ullius] ou, selon d'autres, Tarquin l'Ancie[n, en] ajouta deux. Après l'expulsion des r[ois, le] droit de choisir les vestales passa au[x sou]verains pontifes. Quand il s'agissait d[e rem]placer une vestale, le grand prêtre ch[oisissait] dans les familles de Rome vingt vierges [entre] six et dix ans : il était défendu d'en ad[mettre] aucune ni au-dessus ni au-dessous de c[et âge]. Elles devaient avoir leur père et leur [mère]. Il ne fallait pas qu'elles eussent le m[oindre] défaut dans leur personne : on exige[ait au] contraire, qu'elles fussent aussi be[lles et] aussi bien faites qu'il était possible [de les] trouver. Dès que ce nombre avait été [rempli,] le grand prêtre les faisait tirer au s[ort, et] s'emparait aussitôt de celle sur laq[uelle il] tombait, l'enlevait des bras de ses p[arents,] dont l'autorité sur elle cessait dès ce [ins]tant. Il conduisait la nouvelle vierge [au] temple. On lui coupait les cheveux, [qu'on] suspendait à un arbre sacré : c'était un [[...]] que d'affranchissement. Dès ce mome[nt, elle] n'était plus occupée que de l'étude [de ses] devoirs.

Les vestales passaient leur vie à s'in[struire] à servir la déesse et à former de no[uvelles] prêtresses. Ces fonctions, selon q[uelques] auteurs, les divisaient en trois c[lasses] qu'elles parcouraient successivem[ent, et] dans chacune desquelles elles passai[ent dix] ans ; mais il semble que leur petit [nombre] ne permettait guère cette division. [Le tem]ple était leur unique séjour ; rien n[e pou]vait les dispenser de l'habiter. Il n'[y avait] que le cas où elles étaient assez [malades] pour avoir besoin de changer d'air : [le] grand pontife les remettait entre les [mains] de quelques dames romaines d'une [...] et d'une vertu reconnues, qui brigua[ient ces] fonctions comme un honneur.

Lorque ces filles avaient demeuré [trente] ans dans les emplois du sacerdoc[e, elles] étaient libres de le quitter et de se [marier.] Il y eut des vestales qui profitèrent d[e cette] liberté : elles ne tardèrent pas à s'en [repen]tir. On imagina que la continence le[ur avait] pesé : on les accusa d'avoir attend[u avec] impatience le moment où elles pou[vaient] l'enfreindre ; elles eurent le sort des [...] filles qui sont presque toujours mé[prisées] par leurs jeunes maris. Le plus grand [nom]bre passa le reste de sa vie dans le c[élibat;] quelques-unes restèrent dans le temp[le. On] ne s'accorde pas sur les occupations q[u'elles] y avaient alors. Il y en a qui préte[ndent] qu'elles ne veillaient plus au feu sa[cré,] qu'elles n'avaient plus de part au mini[stère]

ır vieillesse les en renaait in-
Tacite dit expressément le con-
storien nous apprend qu'Occia
restales pendant cinquante-sept
aux cérémonies de la déesse
ıp de sagesse et de dignité, et
qu'après sa mort que l'on son-
placer. La plus ancienne des
dait au culte. C'était l'âge seul
it cette prééminence : on l'ap-
de vestale.
n la plus importante et la plus
s vestales, celle qui exigeait
tention, était la garde du feu
devait être entretenu jour et
perstition avait attaché les con-
plus terribles à son extinction.
l'éclat du feu était un présage
traînait nécessairement l'idée
squ'il s'éteignait. Ce prétendu
va plusieurs fois à Rome, en-
ndant la seconde guerre puni-
ville en fut consternée. Tite-
ıvec les couleurs les plus vives
superstitieuse des Romains.
e, lors de ces accidents, que
aires fussent suspendues. S'ils
ıdant la nuit, on les annonçait
au peuple. Le sommeil était
le sénat s'assemblait : on sus-
ccupations les plus intéressan-
que le crime fût puni, le temple
allumé. La vestale qui, par sa né-
t causé un pareil désastre, était
ıet. Elle recevait ce châtiment
grand prêtre. Si l'on en croit
rémonie se faisait toujours dans
ır, et la vestale était couverte
voile fin. Denis d'Halicarnasse
quelques vestales évitèrent le
supplices plus terribles par des
prouvèrent leur innocence. Cet
onte qu'une de ces prêtresses,
ilie, s'endormit un soir, et se
in de garder le feu sacré sur
vestale qu'elle était chargée
La jeune novice ne tarda pas
mber au sommeil. Pendant que
veillantes dormaient, le feu sa-
. Grand trouble dans Rome le
es pontifes crurent voir dans
plus que de la négligence. Ils
t qu'Emilie avait violé le vœu
la déesse imposait à ses filles.
ouvant toucher par ses larmes
erminés à la trouver criminelle,
Vesta, déchira un morceau de
jeta sur les cendres du bra-
implorant l'appui de la déesse.
luma aussitôt, et ce prodige ma-
nocence.
c de grandes cérémonies que
t le feu sacré. Selon le récit de
erçait avec une espèce de ta-
le faite d'un bois facile à s'en-
s vestales recevaient dans un
qui était produit par ce frotte-
, et l'allaient porter sur l'autel.
it Plutarque, ce n'était qu'avec
le feu du soleil qu'on pouvait rallumer celui de Vesta. On réunissait les rayons de cet astre dans un vase d'airain, large à l'ouverture, étroit au fond. Sous ce vase, qui était percé, il y avait des matières combustibles, sur lesquelles tombaient les rayons du soleil.

Les vestales qui avaient violé la virginité étaient beaucoup plus sévèrement punies que celles qui avaient laissé éteindre le feu sacré. Numa les condamna à être lapidées. Festus rapporte une autre loi postérieure, qui ordonnait qu'elles eussent la tête tranchée. On croit que Tarquin l'Ancien est le premier qui établit l'usage de les enterrer toutes vives : du moins c'est sous son règne que ce supplice fut employé pour la première fois, et ce fut depuis la punition ordinaire des vestales infidèles à leur vœu. Cependant cette loi sévère reçut quelquefois des exceptions. Les deux sœurs de la famille des Ocellates, ayant été convaincues d'inceste, obtinrent de Domitien la liberté de choisir le genre de leur mort. Sénèque parle d'une vestale qui fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher. Elle protestait qu'elle était innocente : on ne la crut point. Sa sentence fut exécutée. Elle implora la déesse, et tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne put détruire la première opinion des juges. Ils firent recommencer l'exécution, et le miracle ne fut point répété.

Les pontifes avaient seuls le droit de connaître des accusations intentées contre les vestales. L'accusée pouvait se défendre par elle-même ou par un avocat. Elle paraissait devant le collége sacré, auquel présidait le grand prêtre. Elle répondait aux interrogations qui lui étaient faites. On la confrontait avec ses accusateurs : on l'entendait plusieurs fois. Quoique, dans le droit civil, il ne fût pas permis d'appliquer à la torture un esclave pour le contraindre à déposer contre son maître, la loi autorisait cette sévérité à l'égard des esclaves des vestales. Quelquefois elles étaient appliquées elles-mêmes à la torture. Lorsque les juges avaient suffisamment instruit le procès, on procédait au jugement, et l'on recueillait les voix. Chaque prêtre avait une tablette, ou un bulletin, sur lequel il traçait la lettre C, s'il voulait condamner la vestale, et la lettre A, s'il jugeait à propos de l'absoudre. Il le jetait ensuite dans une corbeille destinée à cet usage. Le grand prêtre, après avoir pris et compté tous les bulletins, prononçait l'arrêt.

Lorsque le jour marqué pour le supplice était arrivé, le chef de la religion se rendait au temple, suivi de tous les pontifes. Il y dépouillait lui-même la coupable des habits et des ornements de prêtresse, lui ôtait les bandelettes sacrées qui ceignaient sa tête, lui présentait son voile à baiser, et la revêtait ensuite d'habits lugubres et conformes à sa situation présente; puis il la liait avec des cordes, et la faisait monter dans une litière exactement fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent être entendus. On la conduisait ensuite au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse la suivaient en pleurant.

Plutarque observe que la ville entière était dans la tristesse. On regardait ce jour comme un jour malheureux. On se détournait du chemin que la vestale devait tenir. Cette marche se faisait en silence et avec lenteur. On arrivait enfin auprès de la Porte-Colline, dans l'endroit qu'on appela depuis *campus sceleratus*, à cause de ces funestes cérémonies. La litière s'arrêtait alors. Le pontife venait l'ouvrir en prononçant quelques prières à voix basse. Il ôtait à la vestale ses liens, lui donnait la main pour l'aider à descendre, la conduisait sur le tombeau, et la livrait lui-même aux exécuteurs. L'ouverture du tombeau était au sommet de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux. La vestale y descendait par le moyen d'une échelle. On la faisait entrer dans une petite cellule creusée en voûte, à une certaine profondeur, et dont la forme était celle d'un carré long. On l'asseyait sur un petit lit qui y était préparé. On mettait à côté d'elle une table sur laquelle étaient une lampe allumée et une légère provision d'huile, de pain, de lait et d'eau. Aussitôt que la prêtresse était descendue, on fermait l'ouverture de la fosse, et on la comblait avec de la terre.

Ces exécutions terribles ne furent pas aussi fréquentes qu'on pourrait se l'imaginer. L'ordre des vestales dura environ onze cents ans. Pendant ce temps, on en compte vingt qui furent convaincues d'inceste. Treize seulement furent enterrées vives : les sept autres périrent par divers genres de supplices, à leur choix.

On vit souvent des prêtresses injustement accusées. Les historiens païens ne manquent pas de rapporter une infinité de miracles opérés en leur faveur.

Les vestales étaient dédommagées de la contrainte et des devoirs pénibles de leur état, par des priviléges glorieux et des honneurs extraordinaires. Numa leur avait accordé le pouvoir de tester du vivant de leurs père et mère. Auguste les mit en possession de toutes les prérogatives dont jouissait dans Rome une femme qui avait donné trois citoyens à l'Etat. Leurs biens leur appartenaient en propre à chacune. Elles en disposaient à leur volonté, par vente, par donation ou autrement, sans l'entremise d'un curateur. Si elles rencontraient en chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient le privilége de lui pouvoir sauver la vie; seulement il fallait qu'elles affirmassent par serment que cette rencontre s'était faite par un pur hasard : hors de ce cas, elles ne juraient jamais en justice; leur déclaration pure et simple avait la force d'un serment. Quand elles marchaient par la ville, elles étaient précédées d'un licteur, qui servait en même temps et à les garantir de toute insulte, et à leur faire honneur. Dans les commencements de leur institution, elles n'avaient point de licteur. On raconte qu'un soir une vestale, se retirant après souper, seule, sous des vêtements communs, fut violée par un jeune homme dans une rue écar-

tée. Cet accident fit songer à mettre
teté de ces filles à l'abri d'un pareil
En conséquence, le licteur leur fut
Il y avait une loi qui défendait, so
de mort, d'entrer dans leurs litière
être fut-elle occasionnée par quelqu
ment semblable. Les consuls et les
se détournaient de leur chemin, l
rencontraient une vestale. Si des
les empêchaient de s'écarter, ils s'a
jusqu'à ce qu'elles eussent passé, et
baisser devant elles la hache et les fa
Les Romains leur accordaient une s
dans le sein même de leur ville;
rare, qu'elles ne partageaient qu'ave
tit nombre de familles illustres. Le
les condamnées en jouissaient elles
Le *campus sceleratus* était dans l'int
Rome. Tous les ans, à certains jours
ple se rendait en foule sur ce tombe
faisait des prières pour apaiser le
nes. Les vestales avaient dans la v
le crédit que donnent la sagesse et
gion. On les employait souvent pour
la paix dans les familles, pour récon
ennemis, pour protéger le faible et
l'oppresseur. Tous les ans, elles se r
chez le roi des sacrifices, qui était
mière personne de la religion après
pontife, pour l'exhorter à observer
ment ses devoirs. On déposait ent
mains les actes les plus secrets et
importants. Les premiers citoyens
mettaient quelquefois leur testame
acceptèrent la garde de celui d'Anto
guste leur confia aussi ses dernière
tés, qu'elles portèrent elles-mêmes
après sa mort.

L'habillement de ces prêtresses, d
de celui des autres femmes, n'avait
trop lugubre ni de trop austère. Le
fure, ainsi qu'on le voit dans quelq
dailles, était composée de bandel
faisaient plusieurs tours autour de
Elles portaient des robes blanches,
espèce de rochet de la même coule
manteau était couleur de pourpre
tombait sur une épaule, et leur lais
tre bras demi-nu. Leurs vêtement
très-simples dans les commencemen
que Numa, en les dotant des deniers
n'avait pu songer à les enrichir. M
la suite, elles acquirent d'immenses
grâces aux pieuses libéralités de p
illustres Romains; et alors tout ch
face. Elles substituèrent à leur premi
plicité le luxe le plus recherché. E
ployèrent, pour se faire des robes, le
les plus précieuses. Elles laissèrent
leurs cheveux, qu'elles avaient cou
bord, et leur donnèrent tous les or
de l'art. Leurs litières devinrent s
On les vit promener le faste dans l
marcher au Capitole dans un char
fique, environnées d'une foule de fe
d'esclaves.

Les spectacles ne leur étaient poi
dits. Elles assistaient librement à
jeux : Auguste leur donna même

théâtre, en face de celui du pré-
ɔu était sans doute le plus distin-
ae le sénat crut honorer Livie, en
ınt une place dans le banc des

ɜ célèbre se maintint longtemps
tat de lustre et de splendeur. Il
plus haut degré d'élévation sous
urs. Il subsista quelque temps en-
es princes chrétiens, mais il tou-
lécadence. Ce qu'il y a de remar-
st qu'on ne voit point que le re-
se soit glissé parmi les vestales,
nps où elles auraient pu manquer
nt à leurs devoirs, c'est-à-dire sous
urs chrétiens, qui n'auraient pas
on les eût fait périr aussi cruel-
autrefois. On demeura longtemps
er à leurs priviléges et à leurs
. Gratien, plus hardi que ses pré-
, ordonna que les biens qu'on
'ait à l'avenir seraient dévolus au
:eption cependant des effets mo-
nt elles auraient la libre jouis-
nnée suivante, Rome fut désolée
ible famine. Le peuple ne douta
:e fléau ne fût un effet de la ven-
dieux irrités de l'outrage fait aux
nais la famine cessa dans le mo-
les murmures allaient peut-être
ɜ une sédition.

héodose et Honorius ayant réuni
ıaine tous les biens qui avaient été
l'entretien des temples et des sa-
:ux des vestales ne furent proba-
ɩas épargnés. Les historiens ne
pas précisément le moment où cet
rêtresses fut aboli. Il y a beaucoup
e que ce fut dans le temps que
fit fermer tous les temples. Tout
ı prouver que le temple de Vesta
plus épargné que celui de Jupiter
tres dieux. Ses prêtresses eurent
ı un sort pareil à celui des ponti-
urent supprimées comme eux; du
n est-il plus fait ensuite aucune
lans l'histoire. Depuis l'an 40 de
ɔque de l'institution des vestales,
n de grâce 389, temps auquel Théo-
a le dernier coup à l'idolâtrie, il
ıze cent et un an : c'est peut-être
ƣu'on doit fixer à la durée de leur

.vait dans la ville de Cusco, capi-
érou, sous les Incas, un couvent
servir de demeure aux jeunes vier-
ɜ consacraient au Soleil; mais on
ıit que celles qui étaient issues du
l des Incas. Elles y entraient quel-
·s l'enfance, dans un âge où l'on ne
ıs douter de leur virginité ; car c'é-
:le essentiel, et l'on veillait avec
ɔin à la conservation de cette fleur
, qu'il était presque impossible aux
ɜ Cusco de manquer de fidélité au
.r époux. Tout entretien avec les
s du dehors, sans distinction d'hom-
ı femmes, leur était absolument in-
Cependant, malgré toutes ces pré-
cautions, si, parmi un si grand nombre de religieuses, il s'en trouvait quelqu'une qui vînt à faillir contre son honneur, dit l'historien des Incas, il y avait une loi qui portait qu'elle fût enterrée toute vive, et son galant pendu. Mais, parce qu'on estimait peu de chose de faire mourir un seul homme, pour une faute aussi grande qu'était celle de violer une fille consacrée au Soleil, leur dieu et le père de leurs rois, il était ordonné par la même loi, qu'outre le coupable, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, ses parents, et, de plus, tous les habitants de la ville où il demeurait, jusqu'aux enfants qui étaient à la mamelle, en portasssent la peine tous ensemble. Pour cet effet, ils détruisaient la ville, et y semaient de la pierre; de sorte que toute son étendue demeurait déserte, désolée, maudite et excommuniée, en punition de ce que cette ville avait engendré un si détestable enfant. Ils essayaient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de personne, non pas même des bêtes, s'il était possible. Cette loi ne fut pourtant jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans ce pays. *Voy.* INCAS.

3° Les Mexicains avaient un ordre de vestales vêtues de blanc, qui portaient le nom de *filles de la pénitence*. Elles entraient dans l'institut à l'âge de douze ou treize ans. Ces filles devaient avoir la tête rasée, excepté en certains temps où il leur était permis de laisser croître leurs cheveux. Elles étaient gouvernées par une supérieure. Leurs fonctions consistaient à tenir les temples propres, à apprêter les viandes sacrées, ou plutôt les pains que l'on présentait aux idoles, et qui servaient ensuite à la nourriture de leurs ministres. Ces pains avaient ordinairement la figure de pieds et de mains. Elles s'occupaient aussi à faire des couvertures et d'autres ornements semblables pour les temples et les idoles. A minuit elles se levaient pour servir les dieux et pratiquer certaines austérités auxquelles leur règle les obligeait. Elles se donnaient des coups de lancettes aux oreilles et en d'autres parties du corps. Du sang qui coulait de ces plaies, elles se frottaient les joues. Elles étaient surtout tenues à garder une virginité inviolable, dont la perte était punie de mort. Il est vrai que cette chasteté ne devait pas durer toute la vie, car la clôture des filles n'était que la conséquence d'un vœu fait aux dieux par leurs parents; à l'expiration du temps prescrit, elles pouvaient se marier. On pourrait même regarder cet établissement comme une espèce de séminaire où l'on élevait les jeunes filles d'un rang distingué, et dont celles-ci ne sortaient que pour être établies avec la permission de leurs parents.

VESTALIES, fête que les Romains célébraient, le 5 avant les Ides de juin, en l'honneur de Vesta. On faisait ce jour-là des festins dans les rues, et l'on choisissait des mets qu'on portait aux vestales pour les offrir à la déesse. On ornait les moulins de bouquets et de couronnes; c'était la fête des boulangers. Les dames romaines se rendaient

à pied au temple de Vesta et au Capitole, où était un autel consacré à Jupiter *Pistor*, c'est-à-dire boulanger, ou protecteur des grains de la terre.

VESTRI, un des Dwergues ou génies des Scandinaves ; il présidait à la région occidentale du monde.

VÉTALA, un des compagnons du dieu Siva ; il est honoré principalement dans le Décan. Les Hindous donnent aussi le nom de *vétalas* à une classe de démons ou mauvais génies, qu'ils supposent pénétrer dans les cadavres pour les animer momentanément.

VÊTURE, ou *prise d'habit ;* on donne ce nom à la cérémonie par laquelle le pontife, ou le prêtre délégué à cet effet, agrége une vierge ou une veuve à un ordre religieux. Les rites de la vêture varient suivant les différents ordres ; mais, presque partout, la personne qui veut se consacrer à Dieu se présente au célébrant vêtue pour la dernière fois de la livrée du monde ; elle assiste même dans ce costume au sacrifice de la messe. Après les cérémonies préparatoires, le célébrant bénit les habits religieux dont elle doit se revêtir ; puis on l'en revêt soit dans le cloître, soit au pied de l'autel. Quelquefois on lui coupe les cheveux ; et on lui donne enfin le voile blanc. Dès lors elle est agrégée à la communauté ; cependant elle n'est encore considérée que comme novice ; elle peut quitter l'ordre et rentrer dans le siècle. Mais lorsque, le noviciat terminé, elle persiste dans sa vocation, elle prononce ses vœux solennellement entre les mains de l'évêque, qui lui donne le voile noir et la consacre pour toujours au service de Dieu.

VEU-PACHA, c'est-à-dire *le monde inférieur ;* les Péruviens donnaient ce nom à l'enfer qu'ils supposaient au centre de la terre, et qu'ils disaient destiné à la demeure des méchants. Ils l'appelaient encore *Cupaipa-Huacin*, ou maison du diable. On y endurait, suivant eux, toutes les maladies et les maux que les hommes souffrent ici-bas, sans repos ni soulagement.

VIALES. Les Romains appelaient *Dii viales* les dieux qui présidaient aux chemins et qui étaient particulièrement invoqués par ceux qui se mettaient en voyage. C'étaient Mercure, Apollon, Bacchus, Hercule, dont on mettait ordinairement les bustes sur des colonnes, le long des grandes routes. On donnait aussi ce nom aux Pénates et aux Lares. On leur sacrifiait des pourceaux.

VIATIQUE, somme d'argent que la communauté donne à un religieux qui va faire un voyage. Dans le sens figuré, et cependant le plus usuel, on appelle viatique la communion que l'on donne aux agonisants ou aux personnes malades en danger de mort. Ceux qui le reçoivent sont dispensés de la rigueur du jeûne eucharistique, à cause des soins que nécessite leur état.

VIBHANDAKA, solitaire indien, fils de Kasyapa, et père de Richyasringa. *Voy.* RICHYASRINGA.

VIBILIE, déesse des voyageurs, qui l'invoquaient surtout quand ils étaient égar leur chemin.

VICAIRE, c'est-à-dire *lieutenant.* On d ce nom à celui qui exerce certaines fonc à la place du titulaire. En France, ce t n'est employé que dans l'ordre ecclésiast On distingue plusieurs sortes de vicair

1° Le pape ou souverain pontife est *caire de Jésus-Christ* et son représentan la terre.

2° Les *vicaires apostoliques* sont des ques délégués par le pape pour gouv les églises catholiques établies dans les des infidèles ou dans les Etats héréti lorsqu'on ne peut pas y établir des év titulaires.

3° Les *vicaires généraux* ou *grands vic* sont des prêtres investis de la juri épiscopale, et sur lesquels l'évêque s charge d'une partie de ses fonctions, e tu d'une délégation spéciale. Ils peuvent placer l'évêque dans tout ce qui n'a tient pas au caractère épiscopal.

4° Les *vicaires perpétuels* sont des p chargés de diriger les paroisses don moines sont curés primitifs. On les pelle perpétuels parce qu'ordinairem sont inamovibles. Il n'y a plus en Fra vicaires perpétuels.

5° Les *vicaires de paroisse* sont des p nommés par l'évêque pour aider les dans toutes les fonctions pastorales, agissent sous son autorité.

VICA-POTA ou VICE-POTA, déess maine qui présidait à la victoire. Son vient de *vincere*, vaincre, et de *poti* peut.

VICHAMA, c'est-à-dire *raboteux ;* u demeures de l'enfer des Hindous.

VICHKAMBI, un des neuf prin Bodhisatwas de la théogonie du Né s'est manifesté sur la terre sous la d'un poisson ; c'est le fils spirituel d'A Bouddha.

VICHNOU (1), le second dieu de *mourti* ou triade hindoue. C'est une d douce, bienfaisante et conservatrice. Il premier être qui sorte du sein de l primordiale, et alors on le nomme *Na* (celui qui se meut sur les eaux); d nombril sort un lotus qui porte les deu tres personnes de la trimourti, Brah Siva. Il dort et flotte sur les eaux dan tervalle des Kalpas ou destructions du m on le représente alors couché, sous la d'un enfant, sur le grand serpent Ana Adisécha, dont les replis l'environne forme de lit, et dont les cent têtes s'él et se recourbent au-dessus de lui pou faire une sorte de dais ; ce groupe flott surface des eaux dont la terre est cou D'autrefois il est porté sur l'oiseau Gar la jeunesse et la vigueur se dessinent tout son extérieur ; son teint est noir ou foncé, et ses vêtements sont jaunes quatre bras et quatre mains; de l'une il

(1) On écrit et on prononce aussi *Vistnou*, V *Bisnou*, *Bichan*, *Bichen*, etc.

); de l'autre, le *tchakra* magique
tranchant; de la troisième, une
de la quatrième, un lotus; sa tête
'une magnifique couronne à triple

habite le Vaikountha, séjour dé-
midi du mont Mérou; il y siége
e aussi brillant que le soleil à son
ıré de lotus; à sa droite est la
.mi, sa céleste épouse. Tous les
›nnages, assemblés autour de lui,
s louanges ou méditent sur ses for-
ᵌ. *Voy.* Vaikountha.
est l'emblème de la nature; c'est
n le représente comme endormi,
saison des pluies, qui dure depuis
e juin jusqu'au milieu d'octobre;
ts sectateurs se livrent à des œu-
›ires le jour de son sommeil sup-
ıi de son réveil. La fonction spé-
dieu est de sauver et de conser-
:res dieux, sans en excepter Brah-
e, ont souvent eu besoin de son
ır être délivrés des périls qui les
. En sa qualité de conservateur,
›ligé de prendre différentes formes
iens désignent sous le nom d'*a-*
:entes, et que l'on traduit souvent
tions. Si l'on réunissait toutes les
t les légendes qui ont cours dans
on compterait des centaines d'a-
nmoins on en signale dix princi-
t pourquoi on l'appelle le dieu
ıes.
ırut d'abord sous la forme d'un
ıtsya), pour rapporter du fond de
Védas qui y étaient restés après
.éluges périodiques qui détruisent
Voy. Matsyavatara, et Skanka-

la forme d'une tortue (*kourma*)
ıir sur son dos la terre nouvelle-
; d'autres disent pour empêcher
ıdara de s'abîmer dans la mer. *Voy.*
ara et Barattement de la mer.
ı forme de sanglier (*varaha*), il
ıs les eaux sous lesquelles le globe
:rgé, et l'éleva sur une de ses dé-
. Varaha, et Paladas.
ı figure d'un être moitié homme
on (*nrisinha*), il punit l'impiété
.ranyakasipou, qui persécutait les
nême son propre fils, coupable
le sa foi en la puissance de Vich-
ırisinha et Hiranya-Kasipou.
›u se fit nain (*vamana*) pour con-
, descendant du même Hiranya-
grandit tout à coup et remplit
›ndes. *Voy.* Maha-Bali, Vamana,
. Ces cinq incarnations sont pu-
lthologiques; les suivantes sont
storiques; elles sont fondées sur
ıs relatives à des personnages qui
ıent existé; ou bien elles sont la
ıtion de grands événements arri-
société indienne.
la sixième incarnation, Vichnou
s la forme terrible de Parasou-
humilier et détruire la race dégé-
nérée des Kchatriyas. *Voy.* Parasou-Rama.

7° Presque à la même époque (car le dieu peut paraître à la fois sous des formes diverses), Vichnou vint, dans la personne de Rama-Tchandra, pour châtier l'insolence du géant Ravana, et conquit l'île de Ceylan. *Voy.* Rama-Tchandra, Ramayana.

8° Le troisième Rama, appelé Bala-Rama, est compté comme le huitième avatar de Vichnou, qui, sous ce nom, descendit sur la terre pour détruire le géant Pralamba. Cependant, comme ce Bala-Rama était le frère et le compagnon d'armes de Krichna, célèbre avatar du même dieu, quelques mythologues comptent Krichna pour le huitième avatar; alors ils mettent pour le neuvième une prétendue incarnation de Vichnou en Bouddha, qui, cette fois, serait venu sur la terre tout exprès pour tromper les hommes et les induire en erreur, en provoquant un schisme formidable. *Voy.* Bala-Dèva, Bouddha.

9° Le plus célèbre et le plus populaire avatar de Vichnou est Krichna; ce n'est plus seulement, disent les Hindous, une incarnation de Vichnou, c'est Vichnou lui-même; Krichna est véritablement l'Homme-Dieu. *Voy.* à l'article Krichna, la légende de ce mystérieux personnage, et les curieux rapports qui existent entre lui et le Christ, seul sauveur des hommes.

10° La dixième incarnation est encore à venir. A la fin des temps, Vichnou s'incarnera pour détruire les infidèles et rendre les Indiens à la pureté de l'âge d'or. *Voy.* Kalki.

Le dieu subit encore une multitude d'autres transformations; ou plutôt ses adorateurs prétendent le voir dans la substance réputée la plus excellente de tous les ordres de la nature. C'est en ce sens qu'on lit dans le Bhagavata le passage suivant :

« Un jour le pénitent Ardjouna ayant invoqué Vichnou avec ferveur et dévotion, et l'ayant prié de se faire connaître à lui, ce Dieu puissant, qui a daigné se manifester aux hommes sous toute sorte de formes, lui répondit ainsi : Voici, Ardjouna, quels sont les êtres sous la forme desquels tu dois surtout m'invoquer et reconnaître une partie de mon essence divine :

« Dans la prière, je suis le *Gayatri*.
« Dans la parole, je suis le mot *Om*.
« Parmi les dieux, je suis *Indra*.
« Parmi les astres, je suis le *Soleil*.
« Parmi les montagnes, je suis le *mont Mérou*.
« Parmi les Roudras, je suis *Tchakra*.
« Parmi les riches, je suis *Kouvéra*.
« Parmi les éléments, je suis le *Feu*.
« Parmi les Pourohitas, je suis *Vrihaspati*.
« Parmi les généraux d'armée, je suis *Kartikéya*.
« Parmi les pénitents, je suis *Bhrigou*.
« Parmi les sages, je suis le saint mouni *Kapila*.
« Parmi les Gandharvas, je suis *Tchitraratha*.
« Parmi les armes, je suis la *Foudre*.
« Parmi les oiseaux, je suis *Garouda*.

« Parmi les éléphants, je suis *Airavata*.
« Parmi les vaches, je suis *Kamadhénou*.
« Parmi les singes, je suis *Hanouman*.
« Parmi les serpents, je suis *Ananta*.
« Parmi les eaux, je suis la *Mer*.
« Parmi les fleuves, je suis le *Gange*.
« Parmi les arbres, je suis l'*Aswattha*,
« Parmi les arbrisseaux, je suis le *Toulasi*.
« Parmi les herbes, je suis le *Darbha*.
« Parmi les pierres, je suis le *Salagrama*.
« Parmi les géants, je suis *Pralhada*.
« Parmi les mansions lunaires, je suis le *Mrigasira*.
« Parmi les sciences, je suis le *Sama-Véda*.
« Enfin je suis l'âme de tout ce qui existe, et je me trouve répandu partout. »

On donne à Vichnou mille noms différents, que ses adorateurs récitent chaque jour sur un chapelet composé d'un certain nombre de grains. Les principaux sont *Narayana*, porté sur les eaux; *Djalasayi*, dormant sur les eaux; *Hari*, le noir; *Sripati*, seigneur de Sri ou Lakchmi; *Padmanabha*, qui a un lotus dans l'ombilic, etc.

Vichnou est l'objet de l'adoration et du culte spécial de la majeure partie des Hindous, surtout des Brahmanes dont il est la divinité favorite; parmi le peuple, il est spécialement honoré dans son incarnation en Krichna. Les adorateurs de Vichnou portent le nom de Vaichnavas; on les distingue à deux lignes tirées le long du nez et conduites jusque sur le front. Ces lignes sont faites avec le limon du Gange, quelquefois avec la poudre du bois de sandal. *Voy.* Vaichnavas, Ramanoudjas, etc.

VICHNOU-BHAGAVATAS, secte indienne appartenant aux Vaichnavas, adorateurs spéciaux de Vichnou. Ce sont les mêmes que les *Pantcharatrakas*. *Voy.* ce mot.

VICHNOU-BHAKTAS, un des noms génériques des Vaichnavas, adorateurs de Vichnou. *Voy.* Vaichnavas.

VICILIN, nom de Jupiter, sous lequel il était adoré à Compsa en Italie, où on lui avait élevé un temple.

VICTA, déesse des vivres chez les Romains.

VICTIMAIRE, ministre ou officier des sacrifices, dont la fonction était d'amener et de délier les victimes, de préparer l'eau, le couteau, les gâteaux, et toutes les autres choses nécessaires aux sacrifices. C'était aussi aux victimaires qu'il appartenait de terrasser, d'assommer ou d'égorger les victimes : à cet effet, ils se plaçaient auprès de l'autel, nus jusqu'à la ceinture, et n'ayant sur la tête qu'une couronne de laurier. Ils tenaient une hache sur l'épaule, ou un couteau à la main, et quand le sacrificateur leur avait donné le signal, ils tuaient la victime, ou en l'assommant avec le dos de leur hache, ou en lui plongeant le couteau dans la gorge, ensuite ils la dépouillaient, et après l'avoir lavée et parsemée de fleurs, ils la mettaient sur l'autel. Ils avaient pour eux la portion mise en réserve pour les dieux, dont ils faisaient leur profit, l'exposant publiquement en vente à quiconque voulait l'acheter. C'étaient ces sortes de viandes qui étaient interd chrétiens sous le nom d'*Idolothytes*, crainte qu'ils ne parussent, aux y païens, prendre part à leurs sacrifice

VICTIME, sacrifice sanglant, offert nité, de créatures humaines ou d'a *Voy.* Sacrifices et Sacrifices humai les détails que donne le diction Noël sur les victimes des Romains.

Lorsque toutes les cérémonies pré res du sacrifice étaient faites, on am victime sans être liée, afin qu'elle pa à la mort librement et sans contra sacrificateur commençait à faire l'épr la victime, en lui versant sur la tête lustrale, et en lui frottant le front vin, suivant la remarque de Virg égorgeait ensuite l'animal; on en ex toutes les parties; on les couvrait d teau fait avec de la farine et du sel. Apr allumé le feu qui devait consumer la v on la jetait dans les flammes sur un Tandis qu'elle était consumée, le pe les prêtres faisaient plusieurs effusi vin autour de l'autel, avec des encens et autres cérémonies.

On n'immolait pas indifféremment sortes de victimes; il y en avait d'a pour certaines divinités : aux unes on fiait un taureau, aux autres une celles des dieux infernaux étaient noir lon le témoignage de Virgile, dans le vre de l'Enéide. On immolait aux di mâles et aux déesses les femelles. L' victimes était observé exactement; c tait une chose essentielle pour rendre crifice agréable. Entre les victimes, le étaient sacrifiées pour fournir, par l'ins de leurs entrailles, la connaissance d nir; les autres, pour expier quelqu par l'effusion de leur sang, ou pour dé quelque grand mal dont on était Elles étaient aussi distinguées par de particuliers. *Voy.* Hostie.

On mettait au cou de l'animal un où était le nom de la divinité à laq allait l'immoler, et l'on remarquait at ment s'il résistait ou s'il marchait san car on croyait que les dieux rejeta victimes forcées. On pensait enco si la victime s'échappait des mains crificateurs, c'était un mauvais aug présageait quelque malheur. Valère observe que les dieux avaient averti par la fuite des victimes, de ne point promettre avec César. On remarqua si la victime poussait des cris et des m ments extraordinaires, avant que d voir le premier coup du sacrificateur.

Quand on ne pouvait offrir aux di victimes naturelles, on y suppléait figures faites de pâte cuite. C'est ain selon Porphyre, Pythagore offrit un pâte en sacrifice. Athénée rapporte d qu'Empédocle, disciple de Pythagore été couronné aux jeux Olympiques, di à tous ceux qui étaient présents un fait de myrrhe, d'encens et de toutes d'aromates. Pythagore avait tiré cet

gypte, où elle était fort ancienne, et
pratiquait encore du temps d'Hé-

IRE. Les Grecs en avaient fait une
ous le nom de *Nicé* ou *Niké* (Νίκη);
, selon Hésiode, fille du Styx et de
Les Sabins l'appelaient *Vacuna*, et
tiens *Nephté*. La déesse Victoire
sieurs temples à Rome, dans l'Ita-
s la Grèce. Sylla, revenu victorieux
es ennemis, établit des jeux publics
eur de cette divinité. On n'offrait
sacrifices sanglants à cette déesse,
lement des fruits de la terre. On la
te ordinairement avec des ailes, te-
ne main une couronne de laurier
tre une palme. Quelquefois on la
tée sur un globe, pour montrer que
re domine sur toute la terre. On la
rement sans ailes. Pausanias dit
s qu'il y avait à Athènes une Vic-
ailes, et que les Athéniens la firent
qu'elle ne pût plus s'envoler, et
emeurât toujours chez eux. A ce
opos, on lit dans l'Anthologie grec-
vers gravés sur une statue de la
dont les ailes furent brûlées par un
foudre. En voici le sens : ***Rome,
monde, ta gloire ne saurait périr,
a Victoire, n'ayant plus d'ailes, ne
enfuir.***

, un des dieux des Scandinaves. Il
ue aussi fort que Thor lui-même,
grande consolation pour les dieux
conjonctures critiques. Il est cepen-
urne. Ses souliers sont fort épais,
veilleux, qu'il peut, avec leur se-
rcher dans les airs et sur les eaux.
lieu de la discrétion et du silence.
d'Odin. Au dernier jour, lorsque
enris aura dévoré Odin, Vidar ven-
ort de son père ; appuyant son pied
âchoire inférieure du monstre, il
autre de sa main robuste, et déchi-
i le loup jusqu'à ce qu'il expire.

TRI, un des noms de Brahmâ, en
lité il fut père de Vaidhatra, un des
cêtres du genre humain.

YA, *la Victoire*, déité hindoue, con-
e la déesse Dourgâ.

YA-DASAMI, ou *le 10ᵉ jour de la*
fête qui a lieu dans les Indes, le
jour du mois de Kartik (octobre) ;
uite de l'*Ayoudha-Poudja*, fête des
ppelée aussi *Dourga-Poudja* ; elle
crée aux divertissements. On res-
s armes qu'on avait exposées la
ais, avant de les remettre dans leurs
, quelques Paliagars, suivant
des anciens rois, coupent la tête
evreaux. L'après-midi, les dieux
és hors des villes pour chasser, et
un quadrupède.

YAIKADASI, fête indienne, célé-
nze du mois de Phalgouna (24 fé-
n y fait des offrandes à une jarre
rnée des attributs de Vichnou, et
ée comme son symbole. On se bai-
le matin, après avoir veillé la nuit
précédente. Ces cérémonies ont été établies
en mémoire de Rama, qui les accomplit le
premier, pour se purifier, avant de se rendre
à Ceylan ; elles ont pour but de purifier de
ses péchés celui qui s'y soumet, et de l'ai-
der à pratiquer la vertu. Cependant elles sont
peu observées.

VIDJAYÉSA, c'est-à-dire *seigneur de la
Victoire* ; un des noms de Siva, dieu indien.

VIDUUS, divinité romaine, dont la fonc-
tion était de séparer l'âme du corps (*viduare*).
Il était honoré hors de la ville, pour que les
pontifes ne fussent pas exposés à sa vue
qui, en les souillant, les aurait mis hors
d'état de sacrifier.

VIDYADHARA. « C'est, dit M. Langlois,
une espèce de génie (de la mythologie hin-
doue), qui traverse les airs sur un char lé-
ger ; c'est un sylphe, habitant invisible du
monde interlunaire, et qui possède un pou-
voir surnaturel et magique. Le mot *vidyâ-
dhara* signifie porteur d'un *vidya :* c'est une
petite boule préparée que l'on met dans sa
bouche et qui vous procure une puissance
extraordinaire, comme la faculté de monter
au ciel, de faire paraître la personne que
vous voulez, etc. Les vidyâdharas sont de la
classe de ces êtres divins qu'on appelle en-
core *siddha* et *tcharana*. La femme d'un vi-
dyâdhara s'appelle *vidyâdhari*. Ils tiennent à
la cour d'Indra, quoiqu'ils aient des chefs et
des princes qui leur sont particuliers. Ils
ont des rapports fréquents avec les hommes ;
ils viennent sur la terre contracter des ma-
riages, et y prennent même des épouses par-
mi les filles de rois. »

VIDYADHARI. C'est, dans le système théo-
gonique du Népâl, une déesse produite par
le lotus dans la sphère solaire qui est au-
dessus du mont Mérou.

VIEILLESSE. Les anciens en avaient fait
une divinité, fille de l'Erèbe et de la Nuit.
Elle avait un temple à Athènes et un autel
à Cadix.

VIÉLONA, dieu des âmes chez les anciens
Slaves.

VIERGE (LA SAINTE). L'Eglise donne ce
nom par excellence à Marie, mère de Jé-
sus, qui a enfanté son divin Fils sans donner
la moindre atteinte à sa virginité. Elle est
honorée d'un culte spécial. *Voy.* MARIE.

Il semble que le dogme d'une vierge-
mère ait été révélé explicitement aux pre-
miers hommes ; car, sans parler du texte de
la Génèse, où il est dit que la semence *de la
femme* écrasera la tête du serpent infernal,
nous voyons ce prodige cru, accrédité et
proclamé chez un certain nombre de peu-
ples.

1° Le Saint attendu par les Chinois du
côté de l'Occident devait naître d'une vierge ;
bien plus, les anciens Chinois paraissaient
considérer comme avéré que les personna-
ges extraordinaires venaient au monde sans
le concours des deux sexes. Nous lisons
dans le Choue-ven, dictionnaire rédigé vers
l'époque de l'Incarnation : « Les anciens
saints et les hommes divins étaient appelés
les *fils du ciel*, parce que leurs mères les

avaient conçus par la puissance du *Thien* (dieu ou ciel) : c'est à cause de cela que le caractère *sing* est composé de deux, dont l'un signifie *vierge*, et l'autre *enfanter*. » Les auteurs chinois racontent que le grand Yu sortit par la poitrine de sa mère; Sié, par le dos; Lao-tseu, par le côté gauche; Chakia-Mouni, par le côté droit, et Heou-tsi, par la voie ordinaire, mais qui demeura fermée : d'où le Chi-King l'appelle jamais fermé. La mère de Fou-hi le conçut en marchant sur les traces d'un géant; celle de Chin-nong, par la faveur d'un esprit qui lui apparut; celle de Hoang-ti, par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée; celle de Yao, par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe; celle de Yu, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein, et qu'elle avala, etc. Presque tous les fondateurs de dynastie, pour se prêter au préjugé public, ont fait naître le chef de leur famille d'une vierge.

On trouve dans le Chi-King deux belles odes sur la naissance de Heou-tsi, chef de la famille et de la dynastie des Tcheou, où le poëte parle d'une manière bien remarquable. Voici ses paroles :

« Lorsque l'homme naquit, Kiang-yuen fut sa mère. Comment s'opéra ce prodige? Elle offrait ses vœux et son sacrifice, le cœur affligé de ce que le fils ne venait pas encore. Tandis qu'elle était occupée de ces grandes pensées, le Chang-ti l'exauca..... et à l'instant, dans l'endroit même, elle sentit ses entrailles émues, fut pénétrée d'une religieuse frayeur, et conçut Heou-tsi.

« Le terme étant arrivé, elle enfanta son premier-né, comme un tendre agneau, sans déchirement, sans effort, sans douleur, sans souillure. Prodige éclatant! miracle divin! Mais le Chang-ti n'a qu'à vouloir, et il avait exaucé sa prière en lui donnant Heou-tsi.

« Cette tendre mère le coucha dans un petit réduit à côté du chemin; des bœufs et des agneaux l'échauffèrent de leur haleine; les habitants des bois accoururent malgré la rigueur du froid; les oiseaux volèrent vers l'enfant pour le couvrir de leurs ailes; lui cependant poussait des cris, mais des cris puissants qui étaient entendus au loin. »

Dans la seconde ode, le poëte, parlant de Kiang-yuen, s'écrie : « O grandeur! ô sainteté de Kiang-yuen! oh! que le Chang-ti a bien exaucé ses désirs! Loin d'elle la douleur et la souillure : arrivée à son terme, elle a enfanté Heou-tsi dans un instant. » Tous les commentateurs chinois s'accordent à expliquer ces textes en insistant sur la virginité de la mère de Heou-tsi. *Voy.* aussi CHING-MOU.

2° Tous les peuples bouddhistes s'accordent à enseigner que Chakya-Mouni, le réformateur du genre humain, est né de la vierge Maya, sans le concours d'aucun homme.

3° Les livres sacrés des Brahmanes, comme l'observe William Jones, déclarent que quand un dieu daigne descendre sur la terre, sous une forme humaine, pour instruire ou consoler les hommes, il s'incarn[e] sein d'une vierge, sans union de se[xe].

4° Les Egyptiens, si curieux des t[raditions] antiques, mais que, selon leur géni[e], défigurées étrangement, n'ont pas ma[nqué d'a]mêler la *maternité virginale* à leur[s] mystiques. Ils admettaient, suivant [Plutar]que, qu'une femme peut devenir féc[onde en] recevant simplement le *souffle de* [Dieu]. Les Grecs, leurs disciples et leurs [imita]teurs, ont embelli cette antique p[...] de tout le luxe de leur imaginatio[n poéti]que. — Les Romains, qui suivaient [...] ces derniers, en imprimant leurs [pas pe]sants sur les traces légères et gracie[uses de] leurs spirituels précurseurs, ont fait [de cette] belle tradition des fables grossières [et ma]térielles.

5° Les druides avaient consacré [dans] l'intérieur du sanctuaire, une statu[e à la] vierge, mère du libérateur futur du [...]

6° Les Macéniques, peuple du Pa[raguay] établis sur les bords du lac Zarayas, [racon]taient aux missionnaires qu'à une [époque] très-reculée des temps anciens, une [femme] d'une rare beauté devint mère sans [le con]cours d'aucun homme. Son fils, ég[alement] remarquable par sa beauté, étant [devenu] grand, opéra d'insignes miracles d[ans le] monde : mais à la fin, il s'éleva dans l[es airs] en présence d'un grand nombre de [disci]ples, et se transforma au soleil qui [éclaire] notre terre. Cependant cette légend[e pour]rait être une réminiscence de la vérit[é évan]gélique qui serait parvenue dans le N[ouveau] Monde.

7° Les habitants du Monomotapa, e[n Afri]que, rendent un certain culte à une [vierge] qu'ils nomment *Pérou*, ou *Alfirou*. [Ils ont] construit en son honneur des temple[s et des] couvents, qui sont habités par un [grand] nombre de filles obligées de garder [la vir]ginité perpétuelle.

VIERGES. On entend souvent rép[éter que] la virginité était un opprobre dans le[s temps] anciens, non-seulement parmi les [païens,] mais même chez les Juifs éclairés de [la révé]lation. Cette assertion est assuréme[nt une] étrange erreur, car, partout, les vier[ges ont] été considérées comme la portion [la plus] pure, la plus sainte et la plus respect[ée de] la population; partout elles jouissai[ent des] plus grands priviléges et de la plu[s haute] considération.

« Quoique le mariage soit l'état nat[urel de] l'homme en général, et même un état [...] dit le comte de Maistre, suivant une o[pinion] tout aussi générale cependant, on voit [cons]tamment percer de tous côtés un certa[in res]pect pour la vierge; on la regarde c[omme] un être supérieur, et lorsqu'elle perd [cette] qualité, même légitimement, on dirait q[u'elle] se dégrade. Les femmes fiancées en [Grèce] devaient un sacrifice à Diane, pour l'e[xpia]tion de cette espèce de profanation. I[l y] avait établi à Athènes des mystères pa[rticu]liers relatifs à cette cérémonie relig[ieuse]. Les femmes y tenaient fortement, et [crai]gnaient la colère de la déesse, si elles av[...]

s'y conformer. Tout homme qui mœurs antiques ne se demandera onnement ce que c'était donc que ɪnt qui avait établi de tels mys- ii avait eu la force d'en persuader ɔe. Il faut bien qu'il ait eu une ɪis où est-elle humainement?

ɪrges consacrées à Dieu se trou- ɪt et à toutes les époques du genre u'y a-t-il au monde de plus célè- ɪ vestales? Avec le culte de Vesta pire romain; avec lui il tomba. aules, les druidesses étaient *sain- perpétuelle virginité* (1). La vierge ɪissait d'un crédit immense parmi ɪins, qui regardaient cette fille ɪe sainte prophétesse, et lui con- conduite des affaires publiques. ins, et avant eux les Grecs (2), ɪ lois qui défendaient de mettre à femmes vierges (3)..... Jéhovah ɪ vierges seules de l'anathème dont nation madianite.

ɪnes, comme à Rome, le feu sacré de Minerve était gardé par des n a trouvé ces mêmes vestales res nations, notamment dans les ɪu Pérou enfin, où il est bien re- que la violation du vœu de chas- unie du même supplice qu'à Rome. té y était considérée comme un acré, également agréable à l'em- ɪ la divinité.

'Inde, la loi de Manou déclare que ɪérémonies prescrites pour les ma- concernent que la vierge, la ne l'est pas étant exclue de toute légale.

uptueux législateur de l'Asie, Ma- endu un hommage éclatant à l'ai- tu opposée au vice scandaleuse- risé dans sa loi. Les disciples de -il, gardèrent la virginité sans r eût été commandée, *à cause du ɪ avaient de plaire à Dieu*. Il re- pressément en plusieurs endroits, ɪe de Jésus était vierge. Voici en- comme il s'exprime dans la 66ᵉ son Coran : Et Marie, fille d'Im- ɪlle a conservé sa virginité, et nous ɔyé en elle de notre esprit, et elle paroles de son Seigneur et à ses

ɪient donc ce sentiment universel? avait-il pris que, pour rendre ses vestales saintes et vénérables, il fallait leur prescrire la virginité? Pourquoi Tacite, devançant le style de nos théologiens, nous parle-t-il de cette *vénérable* Occia, qui avait présidé le collége des Vestales pendant 57 ans, avec une *éminente sainteté* (summa sanctimonia)? Et d'où venait cette persuasion générale chez les Romains, que si une vestale profitait de la faculté que lui offrait la loi, de se marier après trente ans d'exercice, ces sortes de mariages n'étaient jamais heureux? Si de Rome la pensée se transporte à la Chine, elle y trouve des religieuses assujetties à la même virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans. »

La virginité n'était donc pas un opprobre chez les païens; seulement alors, comme aujourd'hui, c'était une honte pour une vierge, destinée à la vie commune, de ne point trouver à se marier; le célibat nuisait à sa bonne réputation; au reste, dans l'ancienne société, une femme sans mari et sans enfants se trouvait privée d'appui, de défense et presque de tout moyen d'existence. Ce fut l'Église chrétienne qui mit en honneur la virginité perpétuelle; elle la déclara un état plus saint et plus parfait que celui du mariage, et produisit une multitude infinie de vierges volontaires prises dans tous les rangs de la société, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes; elles leur donna à toutes le titre d'épouses de Jésus-Christ, les entoura d'affection, de sollicitude et d'hommages, les soumit à des règlements particuliers, leur assigna une place honorable dans l'assemblée des fidèles, et les éleva à une sorte de sacerdoce par une consécration particulière. Car quoique, dans les premiers siècles, il n'y eût pas de communautés religieuses proprement dites, cependant un grand nombre de filles se vouaient au service de Dieu et à la pratique des bonnes œuvres, tout en demeurant dans le sein de leurs familles, et, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, elles étaient mises au rang des vierges, qui formaient un ordre dans l'Église.

« Il y avait, dit l'abbé Fleury, un grand nombre de filles qui consacraient à Dieu leur virginité, soit par le conseil de leurs parents, soit de leur propre mouvement. Elles menaient la vie ascétique, et l'on comptait pour rien la virginité, si elle n'était soutenue par une grande mortification, le silence, la retraite, la pauvreté, le travail, les jeûnes, les veilles, les oraisons continuelles. On ne tenait pas pour de véritables vierges celles qui voulaient encore prendre part aux divertissements du siècle, même les plus innocents; faire de grandes conversations, parler agréablement et montrer leur bel esprit; encore moins celles qui voulaient faire les belles, se parer, se parfumer, traîner de longs habits, et marcher d'un air affecté. Saint Cyprien ne recommande presque autre chose aux vierges chrétiennes, que de re-

antistites perpetua virginitate sanctæ.

ɪs Grecs, le meurtre d'une vierge, même , était irrémissible. Toutes les expiations ɪles, et les dieux rejetaient toutes les ɪsanias.

ɪes plus rudes persécutions, les païens ɪ circonstances, foulaient aux pieds toutes justice, et ne consultaient que leur rage lise naissante, se faisaient cependant violer cette loi d'une tradition antique. nt que les veuves et les femmes mariées ɪnt pour la foi, n'ont jamais éprouvé ɪuel étaient exposées les vierges chré- ɪt leur bienheureux martyre.

noncer aux vains ornements et à tout ce qui appartient à la beauté. Il connaissait combien les filles sont attachées à ces bagatelles, et il en savait les pernicieuses conséquences. Dans ces premiers temps, les vierges consacrées à Dieu demeuraient la plupart chez leurs parents, ou vivaient en leur particulier deux ou trois ensemble, ne sortant que pour aller à l'église, où elles avaient leurs places séparées du reste des femmes. Si quelqu'une violait sa sainte résolution pour se marier, on la mettait en pénitence. »

VIGHNESWARA, c'est-à-dire *dieu des obstacles*, un des noms de Ganésa, divinité hindoue, l'une des plus vénérées par les gens de toutes les sectes; son culte est universellement répandu. On rencontre son idole partout : dans les temples, dans les écoles, dans les chauderies, dans les places publiques, dans les forts, sur les grandes routes, auprès des puits, des fontaines, des étangs; en un mot, dans tous les lieux fréquentés. On la porte dans les maisons; et, dans toutes les cérémonies publiques, Vighneswara est toujours le premier dieu qu'on adore. Comme il est le dieu des obstacles, un Indien, dans toute entreprise sérieuse, commence toujours par chercher à se le rendre propice.

On le représente avec la tête, les défenses et la trompe d'un éléphant; un croissant sur le sommet de la tête; des cheveux longs, de grands yeux, de larges oreilles, des taches rouges sur le visage; le reste de son corps reluit comme de l'or. Il a quatre bras et le ventre extrêmement gros et large. Il a les reins ceints d'une toile peinte; il porte aux pieds des anneaux d'or. Nous rapportons, à l'article GANÉSA, l'événement qui lui procura une tête d'éléphant; cependant il y a des variantes dans la légende. Ainsi nous lisons quelque part qu'il fut redevable de cette forme à Siva et Parvati, ses père et mère, qui avaient pris un jour la forme d'éléphants, dans une forêt, pour imiter ces animaux dans leurs ébats.

Quelques auteurs indiens représentent Vighneswara comme une divinité insatiable, et qui dévore tout ce qu'on lui présente. Ils disent qu'il habite au milieu d'une mer de sucre, dans un lieu de délices, où les richesses et les voluptés se présentent en abondance. C'est là que le dieu mange, ou plutôt dévore sans cesse. Deux femmes qui sont à ses côtés lui jettent continuellement du sucre dans la bouche avec de grandes cuillers; et de peur qu'il ne soit dégoûté par l'uniformité de nourriture, on lui sert un grand nombre d'autres mets délicats et une multitude de fruits très-variés.

C'est à Ganésa que les Indiens offrent les prémices de leurs ouvrages; les auteurs mettent son nom à la tête de leurs écrits; les artisans et tous les gens de métier l'invoquent avant d'entreprendre quoi que ce soit. Cependant il faut une longue persévérance pour être assuré d'obtenir l'objet de ses demandes. On dit qu'il ne faut pas moins de trente-six ans pour se le rendre fa[vorable].
Au bout de douze ans, il remue tant [soit peu] l'oreille droite, et cela signifie qu'il d[emande] encore douze ans de culte; après qu[oi il re]mue l'oreille gauche; alors on peut [être as]suré qu'après douze autres années [de cons]tance, de fidélité et de prières on po[urra être] exaucé.

Le quatrième jour de la lune d'aoû[t est un] jour très-malheureux dans l'opinion [des ha]bitants du Malabar et de la côte [de Coro]mandel, à cause d'une malédiction pr[ononcée] par Ganésa, indigné de ce que la lu[ne s'était] moquée de lui au sujet d'une chute q[u'il avait] faite. Le dieu vindicatif protesta que [quicon]que oserait, à pareil jour, regarder [la lune,] tomberait dans de grands malheurs [et serait] retranché de la caste. En conséqu[ence de] cette malédiction, les Hindous se t[iennent] renfermés chez eux le quatrième jo[ur de la] lune d'août, n'entreprennent quoi [que ce] soit hors du logis, et évitent de r[egarder] dans l'eau, de peur d'y apercevoir [l'image] de cet astre. S'ils se trouvent par ha[sard en] voyage, ils ont grand soin de se bien [couvrir] le visage.

VIGILANCE, hérésiarque du com[mence]ment du ve siècle; c'était un prêtre [originaire] du pays de Comminges, qui était cu[ré d'une] paroisse de Barcelone. Il prêchait c[ontre le] culte rendu aux martyrs et à leurs r[eliques,] qu'il taxait d'idolâtrie; il condam[nait les] veilles et l'usage d'allumer les cie[rges; il] niait que les saints pussent intercé[der pour] nous, et que Dieu écoutât leurs pr[ières. Il] déclamait encore contre le célibat de[s prêtres,] contre la vie monastique, etc. Il n'e[ut pour] sectateurs que quelques ecclésiastiq[ues dé]réglés qui se lassaient du célibat. S[aint Jé]rôme réfuta ces erreurs, qui furen[t depuis] renouvelées par les protestants.

VIGILES. 1° Ce mot signifie pr[oprement] *veille pendant la nuit*, et désigne p[articulière]ment l'office public que l'on célèbre [dans les] églises pendant la nuit qui précède [les fêtes] des solennités. Si l'on en excepte [les] communautés religieuses, elles ne [sont] guère observées, dans les églises [parois]ses, qu'à la fête de Noël; on y chant[e les ma]tines, la messe et les laudes. Dans [les pre]miers siècles, ces veilles solennelle[s étaient] beaucoup plus fréquentes; elles av[aient lieu] aux fêtes générales de l'Eglise et a[ux anni]versaires des martyrs; mais la ferv[eur ayant] dégénéré par la suite, et des ab[us ayant] commencé à se glisser, leur nomb[re dimi]nua peu à peu et on finit par les s[upprimer] presque tout à fait. Mais les ecclés[iastiques] dans les ordres religieux et les [religieux] sont tenus de réciter le même office [en parti]culier; dans les grandes églises c[athédrales] on célèbre les vigiles, soit la veil[le de la] fête sur le soir, soit le jour même [au] matin.

Dans une acception plus large, on [donne le] nom de *vigile* au jour qui précède [une so]lennité religieuse, surtout lorsque [l'Église] impose l'obligation de jeûner et de [s'abste]nir de viande ce jour-là. Telles sont

Pentecôte, de l'Assomption, de la
, etc.
lomains avaient aussi leurs veilles
, qu'ils appelaient *pervigilium*;
lennisaient en l'honneur de leurs
fêtes de Vénus et de Cérès, entre
aient des veilles qui se célébraient
ıants, des danses, souvent même
bauches les plus honteuses.

VIHARA ou **Viharé**, nom des
onsacrés à Bouddha, dans l'île de
es plus célèbres sont les temples
s de Damboulou, creusés dans le
ont partie d'une vaste caverne si-
le flanc méridional du rocher, à
au-dessus de la plaine. Le Viharé
loigné de l'entrée a 54 pieds de
27 de large, et 24 dans sa plus
uteur. Il renferme dix dents pré-
le Bouddha, et des figures plus
ue nature, bien sculptées et pein-
uleurs brillantes, de même que la
flancs intérieurs du rocher et la
e second temple, nommé *Alout-*
mmunique avec le précédent; il a
de long, 81 de large, et 36 de hau-
y compte cinquante statues ou
e des statues de Bouddha, cou-
ête soutenue sur sa main droite,
sur un coussin, est d'une propor-
tesque, et n'a pas moins de trente
longueur. Sept autres images de
représenté debout, ont à peu près
de haut; les autres sont de gran-
relle ou très-peu inférieure; la
ont colorées en jaune très-brillant,
unes ont des robes rouges. Le
ja, autre Viharé, a 190 pieds de
0 de large; il renferme 53 idoles.
signale encore, dans la même ca-
Déva-Radja-Viharé, temple du roi-
si nommé parce que Vichnou est
avoir aidé à façonner sa principale
ais il est plus petit que les deux
n'ayant que 75 pieds de longueur;
ne six images de Bouddha et une
u. On prétend que le Maha-Radja-
t commencé il y a près de 2000 ans.
les ne sont desservis que par sept

MÉSA, c'est-à-dire *seigneur de la*
ou plutôt des austérités pratiquées
ement par les saints pénitents; un
isatwas vénérés dans le Népâl; le
s doute que *Khaguerbha*.

un des trois fils de Bore, dans la
ie scandinave. *Voy.* Vé.

C-UMAC, grand-prêtre des Péru-
n nom vient de *villa*, proférer, et
in. *Voy.* Villouna.

5. « Lorsque les Grecs bâtissaient
les villes, ils les mettaient toujours
protection de quelque divinité :
ènes était sous la protection de
Sparte, Mycènes, Argos, sous celle
; Crète, sous celle de Jupiter et de
yprus et Paphos, sous celle de
Thèbes, sous celle de Bacchus et
; Lemnos se glorifiait de la pro-
tection de Vulcain; Ilion et Cyzique, de
celle de Pallas et de Némésis; Ténare, de la
protection de Neptune; Naxos, de celle de
Bacchus; Delphes, Délos et Rhodes, de celle
d'Apollon. Il y avait chez eux plusieurs villes
qui jouissaient du droit d'asile; et de ce
nombre étaient Thèbes en Béotie, Samo-
thrace, Ephèse, Canope, Smyrne, Athènes,
Lacédémone. Ces refuges ne furent d'abord
établis que pour les délits involontaires;
mais dans la suite ils furent assurés même
pour les criminels condamnés, pour les
esclaves fugitifs, pour les banqueroutiers
frauduleux, et d'autres personnes de cette
espèce, chargées de crimes et de mauvaises
actions.

« Les anciens employaient, pour bâtir une ville, certaines formalités que l'on trouve décrites dans Varron. Ils choisissaient d'abord un jour favorable, et traçaient un sillon avec la charrue, autour de l'endroit où ils voulaient bâtir; la charrue était tirée par un taureau et une vache de couleur blanche, pour désigner la pureté de ceux qui devaient habiter la nouvelle ville. Ces animaux étaient attelés de façon que la vache était en dedans, pour signifier que la femme devait se mêler des affaires domestiques, et le mari s'occuper de celles du dehors. » (Noël, *Dictionnaire de la Fable.*) *Voy.* Asile.

VILLÉYADA, dieu indien, adoré à Palani dans le Maduré, où il est l'objet d'un pèlerinage célèbre. Les dévots lui apportent en offrande de grosses sandales bien ornées, semblables, pour la forme, à celles que les Hindous portent à leurs pieds. Ces dons, tout mesquins qu'ils sont en apparence, procurent un assez bon revenu aux Brahmanes attachés au service du temple. Les sandales neuves, après avoir été frottées et roulées un peu dans la poussière, sont exposées aux yeux des pèlerins, qui demeurent persuadés qu'elles ont servi à chausser les pieds divins de Villéyada, pendant que ce dieu parcourt les déserts pour se livrer à la chasse, son exercice favori; aussi s'empressent-ils de mettre l'enchère sur ces précieuses reliques. Ce dieu paraît être le même que Soubrahmanya ou Kartikéya. *Voy.* Pèlerinage, n° 5.

VILLOUNA, *devin* ou *prophète*, grand pontife, chef du sacerdoce chez les Péruviens: il appartenait à la famille des Incas, et était presque toujours un frère ou un oncle du monarque régnant.

VINALES, fêtes qu'on célébrait à Rome deux fois l'année, sur la fin d'avril, et au milieu du mois d'août. Les premières, dit Pline, instituées pour goûter les vins, ne regardaient pas la conservation des vignes; les secondes avaient lieu pour obtenir une température exempte de tempêtes et propre à la vendange. Les Vinales tirent leur nom du vin, selon Varron; c'est un jour de Jupiter et non de Vénus. On prenait grand soin de les célébrer dans le Latium. En certains endroits, c'étaient les prêtres qui faisaient d'abord publiquement les vendanges. Le

flamine Diale commençait la vendange ; et, après avoir donné ordre qu'on recueillît le vin, il sacrifiait à Jupiter un agneau femelle. Dans le temps qui s'écoulait après que la victime avait été découpée, et les entrailles données au prêtre pour être mises sur l'autel, le flamine commençait à recueillir le vin. Les lois sacrées tusculanes défendaient de voiturer le vin dans la ville avant la célébration des Vinales. On faisait des libations à Jupiter avec du vin nouveau, avant qu'on en eût goûté. Quant aux Vinales d'août, elles étaient consacrées à Vénus, et se célébraient pour demander aux dieux un temps favorable aux vendanges.

VINATA, une des épouses de Kasyapa, père de toutes les créatures, selon la mythologie hindoue ; elle fut mère de Garouda, roi des oiseaux, et d'Arouna, qui conduit le char du soleil. Comme Léda, elle accoucha d'un œuf, d'où sortit Garouda, qui de son nom fut appelé *Vainateya*.

VINAYAKA, c'est-à-dire *sans chef*, un des noms de Ganésa, l'un des dieux les plus populaires de l'Inde. *Voy.* GANÉSA, SIVA.

VINDALFR, un des génies de l'air, dans la mythologie scandinave.

VINDÉMIALES, fêtes que les Romains célébraient à l'occasion des vendanges. Elles commençaient au 10 des kalendes de septembre et duraient jusqu'aux ides d'octobre. César fit le premier célébrer à Rome une autre solennité en l'honneur de Bacchus, pendant l'automne. C'était une fête de dissolution.

VINDHYATCHALANIVASINI et **VINDHYAVASINI**, c'est-à-dire *habitante du mont Vindhya*, nom de la déesse Kali ou Dourgâ, épouse de Siva, appelée aussi *Parvati*, ou la montagnarde, parce qu'elle était fille d'Himalaya, roi des montagnes.

VIOLENCE. Les anciens en avaient fait une déesse, sœur de la Victoire, fille du Styx, et compagne inséparable de Jupiter ; elle avait un temple dans la citadelle de Corinthe, conjointement avec Némésis ou la Nécessité ; mais, suivant Pausanias, il n'était permis à personne d'y entrer.

VIPASANAS, classe de Talapoins ou religieux bouddhistes du royaume de Siam. Ils mènent une vie très-mortifiée, gardent un silence perpétuel, et sont toujours appliqués à la contemplation des choses divines. Ils passent pour être de grands saints. Les Siamois croient qu'ils s'entretiennent avec les êtres d'un ordre supérieur, qu'ils ont toujours présent à l'esprit ce qu'il y a de plus admirable et de plus rare dans la nature, et que leurs yeux pénétrant dans les profondeurs de la terre, y voient clairement l'or l'argent, les différentes espèces de métaux et les pierres précieuses.

VIPASYA ou VIPASYI, un des sept Bouddhas primitifs de la cosmogonie du Népâl ; il a paru sur la terre pendant la période du Satya-youga, ou âge d'or.

VIPRATCHITTI, nom d'un démon de la mythologie hindoue.

VIRABHADRA, dieu indien ; la tradition rapporte que Siva le produisit de la son corps, afin d'empêcher qu'u géant n'accomplît un sacrifice q avoir pour effet la création d'un dieu. Virabhadra, né avec mille 2000 bras, mit à mort le géant e Rakchasas qui l'assistaient dans s prise audacieuse. Cependant Siva, un sentiment de généreuse pitié plus tard leur faire grâce et les ra vie. *Voy.* SIVA.

VIRACOCHA, un des dieux des Péruviens. Zarate dit que son nom écume ou crasse de la mer ; et G de la Véga a conservé une chans vienne, où il est appelé *Pacha-ru* teur du monde, et *Pacha-camac*, le anime le monde.

Le septième Inca, Yahuar-Huacac son héritier légitime, qui lui ava garder les troupeaux du Soleil. (homme se livrait depuis trois ans à cupation, lorsque, endormi au pied cher, il rêva qu'un homme étrange, barbue, se présentait à lui, disant s Viracocha, être son parent, et fils le fantôme lui annonça qu'une arm attaquer son père, lui ordonna de venir, et l'assura qu'il pouvait com son appui. Le jeune homme cour son père, qui le traita d'imposteu jours après, on apprit une révolte pes marchant contre Cuzco ; l'In donna la ville du Soleil ; mais le p à son secours, et mit en déroute l lants, prétendant avoir été aidé par mes barbus. Il monta sur le trône nom de Viracocha, et fit sculpter u d'homme barbu, pour perpétuer la de son rêve. Lors de la conqu statue existait encore. De là vient l *Viracocha*, qu'on donne encore au aux Espagnols, et auquel, sans doivent la conquête du Pérou. C'es qui faisait dire aux anciens Péru Viracocha avait voulu convertir la christianisme, mais qu'il avait été pays.

VIRADHA, géant indien, d'une d'un aspect formidables ; il était fil et de Satahrada, et demeurait da de Dandaka. Il rencontra Râma, a où celui-ci sortait de l'ermitage avait saisi Sita, et menaçait de dé deux princes, Râma et Lakchma ceux-ci l'attaquèrent et Râma lui mort.

VIRADJ, une des personnification lutions de Brahmâ, le créateur, s Hindous. Ce dieu, voulant peupler qui était demeurée déserte, divisa pre corps en deux parts, devint moi et moitié femelle, et produisit ainsi qui réunit en lui-même les qual deux sexes, et enfanta, en se livra austère dévotion, Manou-Swayam lui donna pour femme Sataroupa, e nissant tous deux, leur donna ordre

radj est le même que *Hiranya-*

'AS, religieux hindous, qui ont
ssion de renoncer entièrement
. Ils appartiennent à la secte des
les appelle aussi *Birkats*.
AIVAS, secte indienne d'adora-
iva, les mêmes que les *Djangamas*.
it la distinction des castes, et sou-
que le linga rend tous les hommes
paria même qui a embrassé ce
st pas, à leurs yeux, inférieur à un
. Là où se trouve le linga, disent-
si se trouve le trône de la divinité,
nction de rang ou de personnes;
le chaumière du paria où est ce
ré, est bien au-dessus du palais
x où il n'est pas. *Voy*. Djangamas.
VALIS, VIRGINENSIS, VIRGINI-
ivinité invoquée chez les Romains,
déliait la ceinture d'une épouse
n portait la statue ou l'image de
sse dans la chambre des nouveaux
sque les paranymphes en sortaient.
même que les Grecs appelaient
izona.
AN, dieu des habitants de Narni,
Tertullien, le seul écrivain qui en
nous en a conservé que le nom.
dit Noël, était apparemment invo-
intemps, au moment où la terre se
e verdure, ou, selon d'autres, pour
e couvrit de verdure, parce que
trée était souvent affligée de séche-

TCHI, c'est-à-dire *créateur*, un des
Brahmâ, première personne de la
idoue.
LACA, déesse romaine qui mettait
dans le ménage, et qu'on invoquait
oncilier les époux brouillés. Elle
temple au mont Palatin, où se ren-
s époux en querelle. Quelques écri-
étendent que c'était la Fortune Vi-
les filles romaines, prêtes à se
honoraient sous ce nom le premier
vril, en lui offrant un sacrifice, avec
de parfum et d'encens. Elles quit-
urs vêtements et offraient aux re-
la déesse tous les défauts de leur
priant d'en dérober la connaissance
s qu'elles auraient.
IPAKCHA, 1° un des onze Roudras
ythologie hindoue. Ce nom signifie
. Roudras.
t aussi le nom d'un des quatre prin
génies, qui habitent sur les flancs
it Mérou, suivant la cosmogonie
que; il est le dominateur des Nagas,
corps de serpent, et réside sur le
idional.
ITAKA, roi des Mahoragas, ou
serpents, suivant la cosmogonie
que; il réside sur le flanc occidental
Mérou.
IHA, une des vingt-sept nymphes
it aimées par Soma, dieu de la lune,
la mythologie hindoue. Ces nym-
it la personnification des 27 constel-
lations que parcourt la lune, dans sa route annuelle. Visakha est le seizième astérisme, figuré par un feston, et contenant quatre, ou, selon d'autres, deux étoiles qui font partie du signe de la Balance.

VISION BÉATIFIQUE, un des principaux avantages des bienheureux dans le ciel; elle consiste dans la vue et la contemplation de Dieu. « Lorsque nous serons dans la gloire, dit le R. P. Alphonse Rodriguez, cette seule vue nous absorbera entièrement en lui et pour toujours, et nous fera jouir d'une félicité éternelle, sans aucun secours du raisonnement, et sans que nous nous lassions jamais de le contempler. Au contraire, nous serons continuellement transportés d'une nouvelle joie; nous trouverons à tout moment un nouveau goût à cette manne céleste; et enfin, il nous semblera que nous aurons sans cesse de nouveaux sujets d'admiration. »

VISITANDINES, ou *religieuses de la Visitation*, ordre de femmes institué, en 1610, à Annecy en Savoie, par saint François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la Visitation de la sainte Vierge. Les sœurs ne firent d'abord que des vœux simples, et elles sortaient de la communauté pour visiter les malades. Mais plus tard, elles furent assujetties à la clôture, et la congrégation fut érigée en religion. La règle est très-sévère. Cet ordre, approuvé par Pie V et Urbain VIII, se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne.

VISITATION, fête célébrée dans l'Eglise catholique le 2 juillet, pour honorer la visite que le sainte Vierge Marie, enceinte du Sauveur des hommes, par l'opération du Saint-Esprit, rendit à sa cousine Elisabeth, laquelle, par un autre prodige, était, malgré sa vieillesse, grosse de six mois. Cette fête, qui n'est point d'obligation, fut instituée par le pape Urbain IV, en 1389.

VISPERED, livre sacré des Parsis, qui fait partie du Vendidad; il passe pour avoir été prononcé par Zoroastre devant un célèbre brahmane attiré par sa réputation. Le mot *Vispéred* signifie *la connaissance de tout*. *Voy.* Vendidad et Zend-Avesta.

VISRAVAS ou Viswasrava, ancien Mouni de la mythologie hindoue. Il était fils de Poulastya, petit-fils de Brahmâ, et père de Kouvéra, dieu des richesses, et de Ravana, tyran de Lanka. Celui-ci eut pour mère Naikasi, fille du rakchasa Soumali; Visravas avait déjà eu Kouvéra d'une autre femme, nommée Iravira. Soumali, voyant la splendeur et l'éclat de ce fils, engagea sa fille à plaire à son mari, de manière à pouvoir aussi avoir des enfants. Elle y réussit, et mit au monde Ravana, Koumbhakarna, Vibhichana, et une fille, nommée Sourpanakha. Ces enfants sont considérés comme des Rakchasas, quoique leur père fût un saint. Ravana fut produit après un sacrifice au feu : ce qui lui avait donné une apparence horrible; il avait dix têtes et vingt bras. Tels sont les détails donnés par l'*Outtara Ramayana* et le *Padma Pourana*. Le *Bhagavata* rapporte à peu près

ımanda d'éviter les hérétiques, et ıt les Vitaliens.

GA, c'est-à-dire *exempt de passion* *ur de passions* Les Bouddhistes nom aux huit principaux Bodhisatwas, objet de leur culte et de leur vénération. Tous, sauf le premier, sont des portions d'eux-mêmes manifestées sous quelque forme visible, mais inanimées. Ainsi :

tréya, appelé aussi	*Mani-linguesvara*, fut visible comme la flamme	*Srivatsa*.
ntagandja,	*Gokerneswara*, se montra en	Lotus.
ıantabhadra,	*Kileswara*,	Pavillon.
'jrapani,	*Koumbheswara*	Vase d'eau.
ıdjounath,	*Gartleswara*,	*Tchauri* (1).
ıkambi,	*Phanikeswara*,	Poisson.
itiguerbha,	*Gandhésa*,	Parasol.
guerbha,	*Vikrameswara*,	Conque.

aussi appelés les huit *Mangala* de bon augure. On les trouve : des monuments bouddhiques, et ıt sur les pieds de pierre ou de sont fréquemment placés dans . Ils paraissent avoir été simpleymboles du bouddhisme ; mais, yance populaire, ils ont été évilliés à des notions dérivées de hindoue et de légendes locales, ıt les caractères de Lingas érigés ts individus.

E, déesse adorée en plusieurs l'Italie. C'est à elle que la famille faisait remonter son origine.

A ou Vitthal, nom sous lequel t adoré par une secte de Mahome s'étant incarné sous une nnue aux autres Hindous. Ils t avatar pour le neuvième. Voici, la légende la plus accréditée :

ka-Mouni, d'origine brahmanitenait à de vertueux parents, omportait en fils rebelle et dés- Dans un pèlerinage qu'il fit à ec sa femme et ses parents, il on chemin dans les environs de te, et arriva à la résidence d'un Kourkout. Ce saint homme, ût à peine à une journée de diseuve le plus sacré pour les Hinit jamais trouvé le temps de s'y é qu'il était tout entier au serparents. La Ganga, la Yamouna wati, les trois rivières dont on 'est formé le Gange à Bénarès, ıt respectant la piété filiale qui ırkout à les négliger, venaient es à son ermitage toutes coules étaient des souillures que les avaient laissées en s'y baignant, oir ses ablutions. Poundalika fut ır lui à la piété filiale, et refils soumis à Pandharpour sa

ntrefaites, Roukmini, épouse du na, fatiguée des déportements de s'enfuit, dans un moment de colharpour, pour n'être plus témoin tés de Krichna. Le dieu pasteur, r cherché sa femme en vain, que tous les saints lieux, vint enfin à Pandharpour et entra dans la maison de Poundalika. Il fut grandement touché de la dévotion de celui-ci pour ses parents ; il le trouva tenant le pied de son père dans sa main droite, et le frottant légèrement de la gauche avec une brique. Il était tellement absorbé dans cette pieuse occupation, qu'il ne fit aucunement attention à l'arrivée de Krichna, jusqu'à ce que celui-ci eût pris une forme lumineuse, ce qui lui fit lever les yeux pour voir ce que c'était. Reconnaissant le dieu, il s'inclina devant lui, lui jeta la brique pour qu'il s'y assît, et continua à nettoyer le pied de son père. Vichnou, enchanté à la vue de cette piété filiale, se plaça sur la brique, et c'est de là que lui vint le nom de *Vitthal*, qui signifie en mahratte *celui qui se tient sur la brique*. Le dieu lui ayant ensuite demandé quelle faveur il désirait obtenir de lui, celui-ci le pria de vouloir bien rester où il était, ce qui lui fut accordé. C'est ainsi que fut établie l'adoration de Vichnou sous cette forme. Il est à remarquer que Vitthal n'est à proprement parler qu'une des manifestations de Krichna; cependant ses adorateurs le comptent ordinairement pour un avatar ou une incarnation distincte de Vichnou. *Voy* Vitthal-Bhaktas.

e de bœuf employée comme chasse-

VITRINEUS, dieu tutélaire des anciens habitants du comté de Northumberland en Angleterre. On ne connaît cette divinité que de nom.

VITTHAL-BHAKTAS, sectaires de l'Hindoustan qui habitent le Dékhan, principalement dans le pays des Mahrattes; on en trouve aussi dans le Guzarate, le Carnatic et l'Inde centrale. Ils font profession d'adorer Vichnou incarné ou du moins manifesté dans la personne de Vithoba ou Vitthal. *Voy.* cette légende à l'article Vithoba. On leur donne encore le nom de *Bauddho-Vaichnavas*, parce qu'ils vénèrent aussi l'incarnation de Vichnou en Bauddha. D'après eux, cet avatar n'aurait pas eu lieu pour tromper les hommes et les conduire à leur perte, comme le prétendent méchamment les Brahmanes et les écrivains pouraniques, mais dans le dessein plus rationnel de les instruire et de les guider dans la voie du salut. Voici comme cet avatar est raconté dans le *Bhakta-Vidjaya*, histoire poétique composée en mahratti par Mahapati, au commencement du siècle dernier :

« Dans le Kali-youga, après la fin de l'avatar de Sri Krichna, les sacrifices cessè-

rent, ainsi que tous les autres rites sacrés, et la pratique de la vertu. Les Brahmanes abandonnèrent les cérémonies religieuses, et les Kchatriyas se mirent à exercer sans remords le meurtre et le brigandage dans les quatre divisions de Brahmanes. Le fils n'obéissait pas à son père, le disciple ne respectait plus son maître. Le mari abandonnait sa femme, les femmes libres étaient réduites en esclavage, les filles étaient vendues comme des bêtes de somme. Des misérables sans aveu tuaient les vaches. La multitude prit l'habitude de mentir, de ridiculiser les saints, et de donner le faux pour le vrai. Par l'influence du Kali-youga, la vérité disparut et le crime prévalut. La terre elle-même en fut ébranlée. Dans le Vaikountha, Vichnou, après s'être livré à des réflexions profondes sur ce fâcheux état de choses, dit à ses adorateurs : Les crimes que l'on commet maintenant sur la terre sont sans exemple ; les sacrifices tirent à leur fin ; les Brahmanes ont abandonné la droite voie et l'ignorance plonge l'univers dans un océan de calamités. Quel est votre sentiment sur ce sujet ? Tous gardèrent devant lui un respectueux silence ; ils lui dirent seulement : Nous sommes prêts à obéir à vos ordres. Alors celui qui se joue dans la mer de lait dit à ses serviteurs : Je me suis déjà incarné autrefois pour détruire les méchants Daityas, et pour délivrer la terre de ses ennemis, mais maintenant je vais prendre le rôle de prédicateur (1). En conséquence, vous aussi, incarnez-vous parmi les hommes, dans les lieux principaux où je me suis manifesté autrefois. Que Ouddhava s'incarne dans la forêt de Dindir à Pandhari-Kchétra ; et qu'en enseignant aux hommes à méditer sur mon nom, il établisse mon culte dans toutes les classes (2). A Mathoura, à Gokoula et à Vrindavana, qu'Akroura s'incarne, et qu'en enseignant aux hommes à méditer sur mon nom, il établisse mon culte dans toutes les classes (3). A Djagadnatha, dans les régions orientales, que Vyasa s'incarne et raconte mes œuvres admirables aux peuples (4). Que Valmika, s'incarnant à Hastinapoura, apprenne à tous les hommes à m'adorer avec respect (5). Que Souka s'incarne parmi les tribus mahométanes (6). Dans mon avatar en Rama vous étiez les singes qui délivrèrent Indra et les dieux. Dans mon avatar en Krichna, vous étiez les bergers de la race de Yadou, et vous m'avez aidé à garder les vaches et les Brahmanes contre Kansa et son cruel Daitya. Maintenant, dans mon avatar en Bauddha je vais demeurer tranquille et silencieux ; ainsi donc, sans vous, qui donc ferait connaître mes œuvres au monde ? »

Cette incarnation est quelquefois confondue avec celle en Bouddha, tant à cause de la ressemblance des deux noms qui viennent de la même racine, que parce que, en prenant le caractère de précepteur religieux, il s'entoura, comme Bouddha, d'une multitude de disciples qu'il envoya de tous côtés pour propager les principes de la piété et de la morale.

Les Vitthal-Bhaktas sont des réformateurs éclectiques qui empruntent de tous côtés, et qui s'en rapportent à la raison plutôt qu'à la tradition, bien que la base de leur système soit brahmanique. Ainsi que les autres Vaichnavas, ils considèrent Vichnou comme la divinité éternelle, et admettent ses huit premiers avatars comme les autres Hindous. Avec les Védantins ils considèrent la divinité tantôt comme jouissant de qualités, tantôt comme en étant privée. Ils parlent, comme eux, de la délivrance finale, quoique la jouissance de la vue de Vichnou dans le Vaikountha semble être pour eux une félicité à peine inférieure. Leurs notions métaphysiques sur la nature de l'esprit paraissent aussi dérivées de la même source. En même temps, ils concordent sur plusieurs points avec les Kabir-Panthis et les Ramanandis, bien qu'ils en diffèrent par leur organisation qui n'est pas si parfaite. Comme les Bouddhistes, ils ne reconnaissent point la distinction des castes. Ils semblent même avoir emprunté plusieurs choses aux Saivas.

Les Vitthal-Bhaktas n'engagent pas les hommes à se séparer de la société, sous prétexte de se livrer entièrement aux œuvres de religion. Un petit nombre, toutefois, mènent la vie des Vairaguis et vont de côté et d'autre, couverts de vêtements d'un rouge tirant sur le jaune, avec un drapeau de la même couleur. Ils prennent le nom de *Vithoba*, mais ils n'ont point d'organisation régulière. Ils portent sur le front la marque ordinaire des Vaichnavas, qui consiste en deux raies blanches perpendiculaires.

VITULA, déesse de la réjouissance, chez les Romains. Suivant Macrobe, elle fut mise au nombre des dieux à l'occasion que l'on va lire. Dans la guerre contre les Toscans, les Romains ayant eu le dessous, furent mis en déroute le 7 juillet, jour qui, pour cela, reçut dans la suite la dénomination de *populi fuga*, fuite du peuple ; mais le lendemain ils prirent leur revanche et remportèrent la victoire. On fit des sacrifices et surtout une vitulation en reconnaissance de cet heureux succès, et l'on honora la déesse Vitula. On ne lui offrait en sacrifice que des biens de la terre, parce que c'est la nourriture des hommes. De là vient que quelques-uns croient que Vitula était plutôt la déesse de la vie que de la joie, et que son nom était tiré de *vita*, la vie, et non pas de *vitulari*, se réjouir.

VITULATION, sacrifice ou offrande des

(1) En mahratti, *Bodhya*, précepteur ; c'est ce qui a fait dire que Vichnou est alors devenu Bauddha, de *bodhi*, science, connaissance, *γνῶσις*.

(2) C'est ce qui eut lieu par la prédication de Nama, fondateur des Vitthal-Bhaktas.

(3) Ceci fut accompli par Ramdas.

(4) C'est ce que fit Djayadéva.

(5) Ceci fut accompli par Toulsidas.

(6) Ceci fut accompli en Kabir.

ı terre, que faisaient les Romains
: Vitula, en réjouissance de quel-
ux succès.

IE ou Vitune, dieu que les Ro-
oquaient lorsqu'une femme avait
ır obtenir que son fruit vînt heu-
à la vie. Saint Augustin dit que
tait un dieu obscur et ignoble,
peu connu et qu'on n'en parlait
oup. Cœlius Rhodiginus dit que
it un dieu qui donnait la vie.

'UTZLI, un des principaux dieux
ins. *Voy.* Huitzilopochtli.

NAS, c'est-à-dire *sans vêtements ;*
l'on donne à la classe de Djainas
ent dans une nudité presque com-
s appelle aussi *Digambaras*, revê-
L'autre classe porte le nom de
as, vêtus d'habits blancs.

S, dieu protecteur des troupeaux,
ıciens Slaves. *Voy.* Weless.

)US, classe de religieux hindous
ıt à la secte de Siva, sur lesquels
e point de détails.

, dieu des Vendes, peuple slave;
rsonnification du soleil. Sa statue,
ait à Rhétra, avait plusieurs têtes.

NS, branche de Calvinistes hollan-
és aux Coccéiens qui prétendaient
s types et des figures presque à
rset de la Bible, tandis qu'eux
ent presque nulle part. Les Voé-
ent leur nom de Gisbert Voet,
d'Utrecht, et ensuite pasteur, qui
1677. *Voy.* Coccéiens.

es vœux font partie du culte dans
des religions. On peut le définir :
sse réelle faite à Dieu, librement
libération, d'un plus grand bien,
bonne œuvre à laquelle on n'est

ise catholique a une législation
ar rapport aux vœux ; il n'entre pas
de ce *Dictionnaire* de la détailler
s suffira d'exposer les différentes
œux. On les partage ordinairement
ısses : dans la première on met les
les conditionnels ; dans la seconde,
nels, les réels et les mixtes ; dans
e, les simples et les solennels.

absolu est celui qui ne dépend
ondition ; c'est pourquoi on est
'accomplir au plus tôt. Il peut être
ou seulement *temporaire*, c'est-à-
un temps limité.

conditionnel est celui qui dépend
dition qu'on y a mise. Il n'oblige
ıe la condition posée a été accom-
quelquefois *pénal*, par exemple
fait vœu de s'imposer telle péni-
as qu'on vienne à retomber dans

personnel est celui qui a pour ma-
personnes ou nos actions, comme
promet de se faire religieux, de
ller en pèlerinage, d'accomplir tel
e piété.

réel est celui dont la matière est
ous, comme les biens temporels ; telle est la promesse faite à Dieu de donner aux pauvres une somme d'argent, de faire bâtir une église.

Le vœu *mixte* est celui dont la matière est à la fois personnelle et réelle ; comme si l'on promet à Dieu d'aller visiter les hôpitaux, et de leur faire en même temps des aumônes. Un vœu réel qui n'a pas été acquité par celui qui l'a fait, doit l'être par ses héritiers.

Le vœu *solennel* est une promesse faite à Dieu, par laquelle un homme ou une femme se consacre tout entier au service de Dieu dans un corps religieux, et qui a été accepté par un supérieur ecclésiastique au nom de l'Eglise.

Le vœu *simple* est tout vœu que l'Eglise ne reçoit pas solennellement, soit qu'on le fasse en public ou en particulier, de bouche ou de cœur ; il en est de même des vœux que l'on ferait dans une communauté qui ne serait point approuvée par l'Eglise comme ordre religieux.

Pour qu'un vœu soit valide, il faut 1° non seulement que son objet soit bon en lui-même, mais préférable à ce qui lui est opposé ; 2° qu'il soit fait avec connaissance de cause ; 3° que celui qui le fait soit libre de le faire, 4° qu'il ait le pouvoir de disposer de sa personne ou de l'objet qu'il a voué.

L'obligation des vœux cesse 1° par le changement de la matière, comme lorsque la chose est devenue impossible ou mauvaise ; 2° par l'irritation ou la cassation du vœu, ce qui peut avoir lieu quand une personne sous la puissance d'autrui a voué une chose qu'elle n'est pas maîtresse d'accomplir, ou dont elle ne peut disposer sans l'assentiment de son supérieur ; celui-ci alors a le droit d'annuler le vœu ; 3° par la dispense ; cette dispense ne peut être accordée que pour des motifs graves, et seulement par l'évêque, en certains cas par le pape, comme lorsqu'il s'agit des vœux solennels ; 4° par la commutation ; cette commutation se fait aussi par l'autorité ecclésiastique, qui alors impose une autre obligation. Pour dispenser ou commuer un vœu, le supérieur ecclésiastique doit avoir en vue trois causes générales, qui sont, l'honneur de Dieu, le plus grand bien de l'Eglise, l'utilité ou la nécessité spirituelle de la personne qui a fait vœu.

2° L'usage des vœux était si fréquent, tant chez les Grecs que chez les Romains, que les marbres et les anciens monuments en sont chargés : il est vrai que ce que nous voyons se doit plutôt appeler l'accomplissement des vœux, que les vœux mêmes, quoique l'usage ait prévalu d'appeler de ce nom ce qui a été offert et exécuté après le vœu. Ces vœux se faisaient ou dans les nécessités pressantes, ou pour l'heureux succès de quelque entreprise ou d'un voyage, ou pour un heureux accouchement, ou pour le recouvrement de la santé, ou par un simple mouvement de dévotion. Le désir de recouvrer la santé a donné lieu au plus grand nombre de vœux ; et, en reconnaissance, on mettait dans les temples la figure des mem-

bres dont on croyait avoir reçu la guérison par la bonté des dieux. Entre les anciens monuments qui font mention des vœux, on a trouvé une table de cuivre sur laquelle il est fait mention de toutes les guérisons opérées par la puissance d'Esculape.

VOGNOFT, une des trois divinités inférieures des anciens Cimbres.

VOLA, prophétesse et sibylle du Nord, fille de Heimdall, le portier des dieux. Les Islandais en ont conservé un poëme sous le titre de *Voluspa*, mot qui signifie l'oracle ou la prophétie de Vola. Ce poëme contient dans deux ou trois cents vers tout le système mythologique de l'Edda. Cet ouvrage est rempli de désordre et d'enthousiasme; on y décrit les ouvrages des dieux, leurs fonctions, leurs exploits, le dépérissement de l'univers, son embrasement total et son renouvellement, l'état heureux des bons et les supplices des méchants.

VOLIANUS, dieu adoré par les habitants de l'ancienne Armorique, que l'on croit le même que Bélénus. Selon d'autres, qui prétendent que Volianus, en celtique, signifie *fournaise ardente*, c'était le dieu du feu.

VOLOTI, géants de la mythologie des Slaves.

VOLTUMNA, déesse de la bienveillance, chez les Romains, ainsi nommée, dit-on, *a benevolendo. Voy.* Volturne.

VOLTURNE, fleuve d'Italie, dans la Terre de Labour. Les peuples de la Campanie en avaient fait un dieu et lui avaient consacré un temple, dans lequel ils se rassemblaient pour délibérer de leurs affaires. On en dit autant de *Voltumna*, ce qui ferait croire que c'est la même divinité. Il avait à Rome un culte particulier, un prêtre nommé le *Flamine Volturnal* et des fêtes appelées aussi *Volturnales*.

VOLUMNUS et ***VOLUMNA***, dieux invoqués par les Romains dans la cérémonie des noces, afin qu'ils établissent et entretinssent la bonne intelligence entre les nouveaux époux, ou du moins afin qu'ils y disposassent leur *volonté*. Après les fiançailles, chacun des fiancés portait au cou l'image de la divinité de son sexe, en or ou en argent; et le jour des noces, l'échange s'en faisait entre les deux époux. Le consul Balbus éleva le premier un temple à ces deux divinités, et l'usage paraît en avoir été réservé aux personnes de distinction. Le mariage de Pompée avec la fille de César fut regardé comme devant être malheureux, parce qu'il ne fut point célébré dans ce temple.

VOLUPIE, déesse du plaisir et de la volupté. Apulée dit qu'elle était fille de l'Amour et de Psyché. Elle avait un petit temple à Rome, près de l'arsenal de la marine. Sur son autel, auprès de sa statue, était celle de la déesse Angéronie, pour marquer, dit Masurius, que ceux qui ont assez de force pour dissimuler leurs douleurs et leurs angoisses arrivent par la patience à la véritable joie. La déesse Volupie était représentée assise trône comme une reine, ayant les Vertus à ses pieds; on lui donnait un teint pâle.

VOLUR, femmes regardées comme sacrées par les Scandinaves; elles jouaient le rôle de prophétesses, de devineresses et de magiciennes. *Voy.* Vola et Spadisir.

VOLUTINE ou Volutrine, divinité champêtre des Romains. C'était elle qui veillait sur les enveloppes des grains de blé dans les épis, que nous nommons *balles* quand elles en sont séparées.

VORA, déesse de la mythologie scandinave; elle était habile, prudente, et si curieuse que rien ne lui pouvait être caché. C'était la scrutatrice des cœurs et la déesse des recherches.

VORVO et **VORVONE**. Vorvo était un dieu des Gaulois, honoré autrefois à Bourbonne-les-Bains. On trouve encore son nom écrit *Orvo*, *Vervo* et *Borbo;* dans quelques inscriptions il était joint à celui d'Abellio. Il y avait aussi une déesse *Vorvone*

VOSÉGUS, dieu des Gaulois, protecteur des montagnes des Vosges.

VOU-INMAR, dieu des eaux chez les Votiaks de la Sibérie.

VRICHABHAKÉTOU et **VRICHADHWADJA**, surnom du dieu Siva, dont le symbole est un taureau. Ils signifient l'un et l'autre *celui qui porte un taureau sur son étendard.*

VRICHAN, un des noms d'Indra, dieu du Swarga, ciel des Hindous. Il signifie *celui qui fait tomber la pluie.*

VRICHAPARVA, prince de la race des Danavas, démons de la mythologie hindoue. C'est aussi un surnom du dieu Siva.

VRIHASPATI, fils du richi Anguiras, prêtre du ciel, directeur spirituel des dieux, et régent de la planète de Jupiter; c'est pourquoi le jeudi est appelé de son nom *Vrihaspati-vara.* C'est lui qui règle les cérémonies religieuses, explique les Védas aux habitants des cieux, et procure aux hommes les richesses et les honneurs. Dans les combats, lorsque les dieux succombent, il les rappelle à la vie par ses mantras ou ses charmes. Les richis, les mounis et les saints aiment à résider dans la planète qu'il dirige. On lui donne par excellence le titre de *Gourou*, précepteur, et de *Souratcharya*, directeur des souras ou êtres divins. On le peint en jaune, assis sur une fleur de lotus, avec quatre bras; d'une main il tient un chapelet de grains de roudrakcha; de l'autre, un plat pour recevoir les aumônes; de la troisième une massue; de la quatrième, il bénit.

Celui qui naît sous l'influence de cette planète aura un caractère aimable; il sera riche, religieux et honoré; aimé de tous, il n'aura qu'à désirer pour voir ses désirs accomplis. Telle est son influence pour les trois dernières castes, mais non pour les brahmanes; car, brahmane lui-même, Vrihaspati ne veut pas élever ceux de son ordre.

VRITRA, daitya, ou démon indien, ennemi des dieux; il fut mis à mort par Indra, roi du ciel, d'où celui-ci est surnommé *Vritrahan* ou *Vritrasatrou*, c'est-à-dire, meurtrier de Vritra.

)LACAS. Selon la persuasion des lernes, ce sont des cadavres de excommuniées qui sortent des parlent, boivent, mangent comme ient vivantes. Leur visite ou leur est extrêmement redoutée; car eviennent dans la maison de leurs qu'ils vont trouver leurs amis ou ers, c'est ordinairement pour leur ng pendant leur sommeil, et les de langueur. Le seul moyen de ier de molester les vivants, est ur tombeau, dans lequel on ne s de trouver le corps du défunt meil, d'en arracher le cœur, de n pièces, ou bien de brûler le ca- ce que nous appelons un *vampire*. *ucolacas* signifie en grec moderne, *revient dans les fondrières*. *Voy.*

CH-HAC, et VUA-BACH-MA, gé- res vénérés dans le Tonquin; le le patron de Ke-cho, la ville royale, n temple avec une place assez e le peuple fréquente principale- remier et le quinzième jour de is.

P, c'est-à-dire le *roi de la cuisine du foyer*, esprit révéré particu- par les femmes du Tonquin. On i origine de la manière suivante : ne, nommé Trao-cao, eut une dis- sa femme appelée Thi-nhi, au su- as qu'ils avaient amassés, chacun poux les attribuant à son indus- ari en vint à frapper sa femme, ie d'indignation, abandonna tous son mari, se coupa les cheveux, i habiter sur un pont, au confluent vières. Un homme du nom de étant venu l'y trouver, la prit e, et, par la suite, amassa beau- chesses. Le premier mari éprouva irs et des accidents qui le rédui- pauvreté la plus absolue, et le ha- il vint demander des aliments au- n ancienne femme sans la recon- int à elle, elle le reconnut bien, t, en l'absence de son mari, fait questions sur les événements qui arrivés, elle eut pitié de lui, et lui quoi boire et de quoi manger, en ité que, bien repu et presque ivre, ia et s'endormit. La femme, crai- s d'être surprise par le retour de fit porter le dormeur par ses do- sur un tas de paille, et l'en fit cou- qu'il pût s'en aller lorsqu'il se ré- Mais Pham-lang étant revenu de ivec un cerf, mit le feu au tas de · faire griller son gibier. Trao-cao dans ce feu, et Thi-nhi, touchée sion, se jeta aussi dans les flam- érit. A cette vue, Pham-lang, dé- malheur de sa femme, sauta aussi i et y mourut. La populace aveu- occasion d'adorer ces trois per- i avaient péri dans les flammes, m de roi de la cuisine, *Vua-bep-hai* ou *Mot-ba*, et l'on dit que les trois bri- ques qu'on met sous la chaudière pour faire cuire les aliments représentent Trao-cao, Pham-lang et Thi-nhi. Une quatrième brique qu'on place sur le feu recouvert de cendres, passe pour la représentation d'une servante de ces époux, nommée Con-doi. C'est pour- quoi, le premier jour de chaque année, on suspend dans la cuisine une feuille de pa- pier nouvellement achetée, où est peinte la figure de ces quatre personnes. On lui fait, les trois premiers jours, l'offrande d'une ta- ble couverte de mets, on brûle des parfums, et on leur demande leur secours pour que les aliments de la famille soient bien cuits et bien assaisonnés pendant l'année, et au- tres choses du même genre. — C'est encore une coutume particulière, que la jeune ma- riée, nouvellement entrée dans la maison de son mari, aille adorer Vua-bep, et lui de- mande de l'aider dans ce qui est relatif à la cuisine.

VUA-CAN, un des esprits tutélaires des Tonquinois.

VUA-DAO, un des esprits du premier or- dre adorés par les Tonquinois. Il naquit sous Kung-vuong, le huitième des anciens rois du sixième âge. Ce roi, ayant une guerre à sou- tenir, ordonna qu'on cherchât quelqu'un pour combattre les ennemis. Sur ces entrefai- tes, un petit garçon nommé Dao, qui était dans sa quatrième année, et qui n'avait pas encore commencé à parler, dit tout à coup à sa mère d'appeler l'officier royal, et adressa la parole à celui-ci en disant : « Je demande une épée et un cheval; que le roi ne soit pas inquiet. » Quand il eut ce qu'il demandait, il marcha au combat, précédant tous les autres, et fit un grand carnage des ennemis près du mont Vuning, de sorte que la plus grande partie fut exterminée, et que les autres se rendi- rent à lui, et se prosternèrent pour l'adorer, le proclamant *Ho-thien-tuong*, c'est-à-dire général céleste; mais ce jeune enfant fut en- levé sur son cheval et disparut dans les airs. C'est pourquoi le roi ordonna qu'on lui éle- vât un temple dans le jardin où il vivait, et qu'on lui sacrifiât à des temps fixés. Plu- sieurs siècles après, le roi Li-thai-to, qui ré- gnait plus de 700 ans après cet événement, le déclara, par un édit, roi ou gouverneur spi- rituel au-dessus des cieux.

VUA-ME-HE, un des esprits tutélaires vé- nérés par les Tonquinois.

VUA-TRENH, autre génie adoré dans le Tonquin. Il se nommait d'abord Li-ou-trao, et naquit dans la province occidentale; il florissait sous le règne d'An-duong. On dit que sa taille était de 23 coudées. Lorsqu'il était encore jeune, il fut frappé par un offi- cier, pour s'être mal acquitté d'un emploi public. Il se retira auprès de l'empereur Tan-thi-hoang, et remplit sous lui la charge de Tu-le-hien-uy. Il fut envoyé par ce prince pour garder le pays de Lam-dzo contre les Houng-nou, ennemis du royaume, qui le craignaient beaucoup; et, ayant rempli sa mission, il revint fort âgé dans son pays, et y finit ses jours. Dans la suite, les mêmes

ennemis venant souvent ravager les contrées du royaume qui leur étaient limitrophes, l'empereur fit couler en airain la statue de Li-ou-trao d'une grandeur étonnante, dans le ventre de laquelle il fit cacher trente hommes, et la fit mettre près de la porte de la ville impériale. Les ennemis voyant cette statue, que les hommes cachés en dedans faisaient mouvoir en la frappant, et croyant que Li-ou-trao y était enfermé, furent saisis de frayeur et n'osèrent plus par la suite faire des invasions, ni venir piller dans le pays. Plusieurs siècles après, sous le règne de l'empereur Dang-duc-tou, au commencement du IXe siècle de l'ère chrétienne, l'officier Trieu-xuong éleva un temple à Li-ou-trao pour lui offrir des sacrifices. Ce temple fut réparé 60 ans après, sous le règne de Dang l'tou, et on lui éleva une statue de bois, à cause du secours qu'il avait donné contre le rebelle Nam-chieu, qu'il mit hors de combat. Ce temple existe encore dans la ville de Thuy-huong, du territoire de Tu-liem.

D'autres racontent différemment l'histoire ou la fable de Vua-trenh, et disent que l'empereur Thi-hoang étant en guerre avec les habitants du royaume de Houng-nou, demanda au roi An-duong de lui envoyer Li-ou-trao qu'il avait connu lorsqu'il était venu en ambassade pour lui apporter le tribut. Le roi An-duong répondit faussement qu'il était mort; mais l'empereur lui ayant ordonné de lui faire passer les os du défunt, le roi An-duong craignit que son mensonge ne lui attirât quelque malheur; il le fit donc tuer sur-le-champ, et envoya ses os à l'empereur.

VULCAIN, dieu du feu chez les Grecs et les Romains; les premiers le nommaient *Hephæstos*. Vulcain, dit Noël, était fils de Jupiter et de Junon, ou, selon quelques mythologues, de Junon seule. Cette déesse, honteuse d'avoir mis au monde un fils si mal fait, le précipita dans la mer, afin qu'il fût toujours caché dans ses abîmes. Il aurait beaucoup souffert, si la belle Thétis et Eurynome, filles de l'Océan, ne l'eussent recueilli. Il demeura neuf ans dans une grotte profonde, occupé à leur faire des boucles, des agrafes, des colliers, des bracelets, des bagues et des poinçons pour les cheveux. Cependant la mer roulait ses flots impétueux au-dessus de sa tête, et la cachait si bien qu'aucun des dieux ni des hommes ne savait où il était, si ce n'est Thétis et Eurynome. Vulcain, conservant dans son cœur du ressentiment contre sa mère pour cette injure, fit une chaise d'or qui avait un ressort, et l'envoya dans le ciel. Junon, qui ne se méfiait pas du présent de son fils, voulut s'y asseoir, et elle y fut prise comme dans un trébuchet; il fallut que Bacchus enivrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avait préparé à rire aux dieux par cette aventure.

Cependant Homère qui met sur le compte de Junon la chute de Vulcain, dit en deux autres endroits que ce fut Jupiter qui le précipita du sacré parvis. Un jour que le père des dieux, irrité contre Junon de ce qu'elle avait excité une tempête p périr Hercule, l'avait suspendue aum airs avec deux pesantes enclumes a à ses pieds; Vulcain voulut aller au de sa mère. Jupiter le prit par un pi précipita du ciel dans l'île de Lemn tomba presque sans vie, après av tout le jour dans la vaste étendue Les habitants de Lemnos le relev l'emportèrent; mais il demeura touj teux de cette chute. Vulcain établi ges dans cette île; cependant, par de Bacchus, Vulcain fut rappelé da et rentra dans les bonnes grâces d qui lui fit épouser la plus belle de t déesses, Vénus, mère de l'Amour, Homère, la charmante Charis, la p des Grâces.

Vulcain se construisit dans le cie lais tout d'airain et parsemé de l étoiles. C'est là que ce dieu forgero taille prodigieuse, tout couvert de tout noir de cendres et de fumée, é cesse occupé autour des souffle forge, à mettre à exécution les idé fournissait sa science divine. Il succursales à Lemnos, à Lipari et entrailles du mont Etna en Sicile; vriers étaient les Cyclopes. Thétis jour lui demander des armes pour « Il se lève aussitôt de son enclume, mère; il boite des deux côtés, et jambes frêles et tortues, il ne lais marcher d'un pas ferme. Il éloigne flets du feu, et les met avec tous s instruments dans un coffre d'arge une éponge il se nettoie le visage, le cou et la poitrine; il s'habille d' magnifique, prend un sceptre d'or, état il sort de sa forge, et à cause d commodité, à ses deux côtés m pour le soutenir deux belles escla d'or, faites avec un art si divin, qu raissaient vivantes. Elles étaien d'entendement, parlaient et avai force et de la souplesse, et, par u particulière des immortels, avaie appris l'art de leur maître, qu'elle laient près de lui, et lui aidaient à ouvrages surprenants qui étaient tion des dieux et des hommes.. avoir appris de Thétis l'objet de ses retourne à sa forge.) Il approche d' soufflets du feu, continue Homère, e donne de travailler; ils soufflent e temps dans vingt fourneaux, et a dent si bien leur souffle aux dessei dieu, qu'ils lui donnent le feu fort o selon qu'il en a besoin. Il jette de d'airain et d'étain avec des lingot d'argent dans ces fournaises embr place sur son pied une puissante e prend d'une main un pesant mar l'autre de fortes tenailles, et il com travailler au bouclier qu'il fait d'u deur immense, d'une étonnante sol qu'il embellit avec une variété leuse, etc. »

Cicéron, suivant sa méthode ha

lusieurs Vulcains : le premier Ciel, le second du Nil, le troipiter et de Junon, et le qualénalius. Mais un Vulcain plus ous ceux-là est le Tubalcaïn de que la Bible nous représente venteur des travaux métallurdeux noms ont la plus grande ne faut, pour les rendre identitrancher le T de תובלקין *T-ubal*a dû avoir lieu parce qu'on aura ettre pour l'article initial des l'Ecriture sainte cite également elée *Noéma*, c'est-à-dire *la belle*, ce qui rappelle Vénus, la belle, gracieuse, que l'on donne pour ulcain. C'est sans doute ce Tude Lamech et de Sella, qui aura lu Vulcain des Grecs et des Laut du Vulcain fils du Ciel, c'estla naissance se perdait dans la ps.

, fils du Nil, appelé *Phtha* par is, avait le premier régné en a la tradition des prêtres; et ce n même du feu qui lui procura Car, au rapport de Diodore, le yant pris à un arbre sur une ce feu s'étant communiqué à oisine, Vulcain accourut à ce ctacle; et, comme on était en sentit très-agréablement rési, quand le feu commençait à l'entretenait en y jetant de noures; après quoi, il appela ses pour venir profiter avec lui de e. L'utilité de cette invention, sagesse de son gouvernement, après sa mort, non-seulement nombre des dieux, mais même ête des divinités égyptiennes. nanière absurde dont les Grecs duit les traditions égyptiennes. ons à l'article PHTHA, que ce utre que la personnification de le globe de la terre était à l'état nce. Les Egyptiens le nommaient l'univers, et lui donnaient les parce qu'il avait tiré le monde nitif ou du chaos, ou parce que it sorti le premier de cet œuf Chnef.

iens peignaient Vulcain sous la enfant ou d'un marmouset. dit Hérodote, étant entré dans Vulcain à Memphis, se moqua et fit de grands éclats de rire. Il dit-il, à ces dieux que les Phéllent Pataïques, et qu'ils peiproue de leurs vaisseaux; ceux pas vu entendront ma compaleur dis que ces dieux sont faits ygmées. » Telle est en effet la tha-Sokaris dans le *Panthéon* temple de Vulcain à Memphis la dernière magnificence, à en récit d'Hérodote. Les rois d'Et gloire d'embellir, à l'envi les res, cet édifice, commencé par Ménès, le premier des rois connus en Egypte.

Le troisième Vulcain, fils de Jupiter et de Junon, fut un des princes Titans, et se rendit illustre dans l'art de forger le fer. Diodore de Sicile dit que Vulcain « est le premier auteur des ouvrages de fer, d'airain, d'or, d'argent, en un mot, de toutes les matières fusibles. Il enseigna tous les usages que les ouvriers et les autres hommes peuvent faire du feu. C'est pour cela que tous ceux qui travaillent en métaux, ou plutôt les hommes en général, donnent au feu le nom de Vulcain, et offrent à ce dieu des sacrifices en reconnaissance d'un présent si avantageux. » Ce prince ayant été disgracié, se retira dans l'île de Lemnos, où il établit des forges; tel est le sens de la fable de Vulcain précipité du ciel en terre. Peut-être était-il effectivement boiteux. Les Grecs mirent ensuite sur le compte de leur Vulcain tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvre dans l'art de forger, comme le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Enée, le fameux sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, etc.

Les anciens monuments représentent ce dieu d'une manière assez uniforme : il y paraît barbu, la chevelure un peu négligée, couvert à demi d'un habit qui ne lui descend qu'au dessus du genou, portant un bonnet rond et pointu, tenant de la main droite un marteau, et de la gauche des tenailles. Quoique tous les mythologues disent Vulcain boiteux, ses images ne le représentent pas tel. Les anciens peintres et sculpteurs, ou supprimaient ce défaut, ou l'exprimaient peu sensible. « Nous admirons, dit Cicéron, ce Vulcain d'Athènes fait par Alcamène : il est debout et vêtu; il paraît boiteux, mais sans aucune difformité. »

Ce dieu eut plusieurs temples à Rome; mais le plus ancien, bâti par Romulus, était hors de l'enceinte de la ville, les augures ayant jugé que le dieu du feu ne devait pas être dans la ville même. Tatius lui en fit pourtant bâtir un dans l'enceinte de Rome; c'était dans ce temple que se tenaient assez souvent les assemblées du peuple où l'on traitait les affaires les plus graves de la république; les Romains ne croyaient pas pouvoir invoquer rien de plus sacré pour assurer les décisions et les traités qui s'y faisaient, que ce feu vengeur dont ce dieu était le symbole. On avait coutume, dans ses sacrifices, de faire consumer par le feu toute la victime, ne se réservant rien pour le festin sacré; en sorte que c'étaient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce dieu leurs armes et leurs dépouilles. Les chiens étaient destinés à la garde de ses temples; et le lion, qui, dans ses rugissements, semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré. On avait aussi établi des fêtes en son honneur, dont la principale était celle où l'on courait avec des torches allumées, qu'il fallait porter sans les éteindre, jusqu'au but marqué.

On regarda comme fils de Vulcain tous

ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de forger les métaux, comme Olénus, Albion, et quelques autres. Brontée et Erichthon ont passé pour ses véritables enfants, ainsi que Céculus, Cacus, Cercyon, êtres malfaisants. Les noms les plus ordinaires qu'on donne à Vulcain, sont Héphæstos, Mulcifer ou Mulciber, Chrysor, Cyllopodion, Amphigyéis, etc. (Noël, *Dictionnaire de la Fable.*)

VULCANALES, fêtes de Vulcain, que les Romains célébraient au mois d'août; et, comme Vulcain était le dieu du feu ou le feu même, le peuple jetait des animaux dans les flammes, pour se rendre cette divinité propice. Elles duraient huit jours; on y courait avec de petites forges ou des lampes à la main; et celui qui était vaincu à la course donnait sa lampe au vainqueur.

VULGATE, version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par l'Eglise catholique, ainsi que l'a défini le concile de Trente. Cette version, qui a été faite sur le grec, paraît remonter au IIe siècle, ou tout au plus tard au IVe. Mais comme elle était incorrecte en un assez bon nombre d'endroits, elle fut révisée par saint Jérôme, sur l'ordre du pape Damase, vers l'an 384. Elle fut dès lors généralement reçue dans l'Eglise latine, mais non sans modifications. Il s'y glissa aussi de légères variantes dans la suite des siècles; c'est pourquoi les papes en ont fait faire, depuis la découverte de l'imprimerie, diverses éditions critiques. Les plus célèbres sont celles de Sixte-Quint, en 1592, et de Clément VIII, en 1598; la seconde est la plus suivie.

La Vulgate n'est pas toujours d'accord avec la version grecque des Septante, ni avec l'hébreu. Cela vient 1° de ce que les premiers qui ont traduit la Bible du grec en latin, ont travaillé trop à la hâte, ou peut-être étaient un peu au-dessous de leur tâche; c'est ce que nous apprend saint Jérôme lui-même. 2° Cette différence vient aussi de ce qu'en plusieurs passages, les textes primitifs peuvent être lus de différentes manières, et par conséquent recevoir un double et même un triple sens. C'est pour obvier à ces défauts que le pape saint Damase chargea saint Jérôme de faire la révision de cette version si importante pour l'Eglise d'Occident, et certes, cet illustre docteur était bien à la hauteur du travail que l'on demandait de lui, et il s'en acquitta avec zèle, talent et succès, corrigeant certains livres sur le grec, et traduisant les autres de nouveau d'après l'hébreu. Si son travail eût été adopté complétement, nous posséderions une version latine bien précieuse, et sur laquelle les communions dissidentes trouveraient bien peu de choses à critiquer. Mais lorsque saint Jérôme l'eut terminé, il y avait déjà près de trois siècles qu'on était en possession de l'ancienne Vulgate, qu'on est convenu d'appeler *italique;* elle avait aux yeux des chrétiens un caractère sacré. Plusieurs évêques regardèrent comme un sacrilége de la répudier et d'y faire le moindre changement; ils refusèrent d'adopter les corrections de saint Jérôme. D'autres, plus éclairés, voulu[...] lire dans l'office public la nouvelle [...] mais le peuple se scandalisa de ne [...] tendre les formules accoutumées; [...] que les pontifes les rétablissent dan[s] [...] sages les plus connus. C'est ainsi [...] part la version de saint Jérôme ne f[...] dans son intégrité, et que la Vulgate [...] étant un composé de l'ancienne V[...] de la traduction nouvelle de saint [...] reproduit une partie des fautes que [...] docteur avait voulu corriger.

Cependant, pour n'être point con[...] tous points au grec et à l'hébreu, la [...] ne mérite pas les critiques qu'elle a e[...] bir de la part des protestants et de[...] savants à vues étroites. Elle a été [...] quinze siècles la seule traduction la[...] eût jamais été faite; c'était déjà un [...] pour que l'Eglise n'en adoptât pas un[...] Puis les erreurs qui ont pu s'y gl[...] toutefois il s'y en est glissé, n'intére[...] aucune manière, ni la foi ni les m[...] c'est en ce sens que le concile de [...] déclarée canonique et authenti[...] subi la consécration de l'anti[...] suffi à la foi de l'Eglise d'Occid[...] dix-huit siècles; c'est encore un tit[...] respect. Enfin, même à présent où [...] des langues a fait tant de progrès, [...] voyons pas quelle autre version lati[...] tante pourrait être substituée avec [...] à la Vulgate. Au reste, il est bon [...] sache, la confrontation de la Vulgat[...] texte hébreu n'est pas toujours à l'[...] de ce dernier, qui, lui aussi, a subi [...] rections, des suppressions, disso[...] des corruptions. Pour quelques [...] dans lesquels nous donnerons sans [...] raison à l'hébreu contre le latin de la [...] nous en produirons des vingtaines, [...] taines peut-être, dans lesquels le [...] l'impartialité, la philosophie mêm[...] treront que la Vulgate a conservé le [...] ritable, et que l'hébreu a été corro[...] il ne faut pas oublier que si le grec [...] sont demeurés sous la sauvegarde d[...] le texte hébreu est resté entière[...] disposition de la synagogue jusqu'[...] tion de l'imprimerie; et l'on convie[...] depuis l'établissement de la relig[...] tienne, elle pouvait avoir quelque [...] se servir tantôt du grattoir pour [...] queue d'une lettre, tantôt de la plu[...] en ajouter une, tantôt de séparer u[...] deux, tantôt d'en réunir deux en [...] et, en hébreu, il n'en faut pas d[...] pour changer tout à fait le sens d'un[...] Or, autorité pour autorité, nous p[...] encore celle de l'Eglise à celle de l[...] gogue, et surtout d'une synagogue [...] plus eu de contrôle depuis la ruine [...] cond temple.

VYAGHRINI, c'est-à-dire *la dées[se]* [...] esprit inférieur attaché aux Matris, [...] système mythologique des Bouddh[...] Népâl.

VYAKARANA, livres sacrés des B[...] tes du Népâl. Ce sont des livres his[...]

le récit des différentes naissances
-Mouni, avant qu'il fût parvenu au
u à la béatitude finale. On y trouve
rses actions d'autres Bouddhas, et
formules de prières et de louanges.
, personnage célèbre de la mytho-
loue, mais dont l'existence, dit
is, est bien hypothétique. Son nom
mpilateur, et peut-être le sens de
ut apporter par lui-même l'expli-
plus d'une difficulté. Quelques-uns
ie incarnation de Brahmâ, qui se-
ı sous cette forme dans le Dwapara-
u troisième âge du monde. Enfant
ıx, lorsqu'il vit le jour il put se
ıi-même, et refusa le sein de sa
'enu homme, il se retira dans l'é-
'une forêt, s'adonna sans partage à
à la méditation; enfin, il acquit en
mps un profond savoir et une im-
ɔutation de sagesse et de sainteté.
isent qu'il était un avatar de Vich-
ıcent sa naissance douze ou quinze
ınt l'ère chrétienne. En cette qua-
it fils d'un savant mouni, nommé
et de Satyavati, fille qui avait été
ıns le ventre d'un poisson : ce qui
ıut-être qu'elle était fille d'un pê-
: la légende ajoute qu'elle avait re-
ı naissance une odeur de poisson,
ımant changea en un parfum de
ıée ensuite du roi Santanou, elle
chitravirya : ainsi Vyasa était frère
ce du chef de sa mère. On raconte
e Vitchitravirya étant mort sans en-
ıa épousa sa veuve, et en eut deux
arachtra et Pandou, chefs de deux
ı familles royales qui se disputèrent
l'empire des Indes; quelques-uns cependant prétendent qu'il ne fut que leur tuteur et leur père spirituel. On le fait vivre très-longtemps, et assister aux longs débats de sa famille, dont il a même raconté les malheurs dans la grande épopée du *Mahabharata*. Il recueillit et mit en ordre les *Védas*, rédigea les 18 *Pouranas*, les 18 *Oupapouranas*, le *Kalkipourana*, et d'autres encore. Il est l'auteur d'un système de philosophie orthodoxe, dont il consigna les principes dans le *Védanta-darsana*, qui se fait remarquer par un idéalisme exagéré. Au seul exposé de ces travaux, on sent qu'un même homme en est incapable; la saine critique défend même de les attribuer tous à l'antique Vyasa. A chaque instant ils portent l'empreinte d'une main moderne, qui y a ajouté des détails sur des événements arrivés longtemps après lui : c'est pour cette raison que quelques auteurs ont cru devoir faire vivre Vyasa dans le XI[e] siècle de notre ère. Nous pouvons admettre l'existence de plusieurs Vyasas; et il est permis de croire qu'on a voulu souvent s'étayer de l'autorité du nom qu'avait laissé le fils de Parasara. Quel qu'ait été l'arrangeur moderne des Védas et des Pouranas, le fond de ces ouvrages est antique, et il est certain que le Mahabharata a été composé à une époque antérieure à notre ère.

Vyasa est désigné souvent sous les dénominations de *Vyasa-Déva*, le divin compilateur; de *Véda-Vyasa*, le compilateur des Védas; de *Dwaipayana*, l'insulaire, parce qu'il était né dans une île de la Yamouna; de *Vadarayana*, parce qu'il résidait dans le bois de Vadara. De sa femme Souki, il eut un fils appelé Souka-Déva



W

(Cherchez par V simple les mots qui ne se trouvent pas ici par W.)

ɔUPOURAN, divinité adorée par les
peuplade de la Californie.
ΙA, c'est-à-dire *seigneur des tigres*,
é par les Waralis, tribu qui habite
du nord du Konkan, dans l'Inde.
ıutres détails sur leur religion que
e suivant, que nous trouvons dans
l asiatique de Londres. Les voya-
leur posaient les questions enre-
avec soin leurs réponses; ce qui
ɔ sorte de catéchisme.
ieu adorez-vous? — Nous adorons

ne forme? — C'est une pierre in-
ırbouillée de vermillon et de ghi
arifié).
nt l'adorez-vous? — Nous lui of-
poulets, des chèvres; nous cassons
de cocos sur sa tête, et nous ré-
le l'huile sur lui.
t pour vous votre dieu? — Il nous
des tigres, nous donne de bonnes
ɔt éloigne de nous les maladies.
ɔmment une pierre peut-elle vous
faire tout cela? — Outre la pierre, il y a quelque chose à l'endroit où elle est fixée.

Quelle est cette chose? — Nous ne la connaissons pas; nous faisons comme nos ancêtres nous ont montré.

Qui vous inflige des punitions? — C'est Waghia, lorsque nous ne l'adorons pas.

Entre-t-il quelquefois dans votre corps? — Oui; il nous saisit à la gorge comme un chat, et s'attache à notre corps.

Trouvez-vous du plaisir à ses visites? — Vraiment oui.

Grondez-vous quelquefois Waghia? — Oui sans doute. Nous lui disons : Camarade, nous vous avons donné un poulet, une chèvre, et vous nous frappez?

Vous arrive-t-il de le battre? — Jamais.

Où va l'âme après la mort? — Comment pourrions-nous répondre à cette question?

Quand un homme meurt dans le péché, où va-t-il? — Comment pourrions-nous répondre à cette question?

Va-t-il dans un lieu bon ou mauvais? — Nous ne saurions dire.

Va-t-il dans le ciel ou dans l'enfer? — Il va dans l'enfer.

Quelle sorte de lieu est l'enfer? — C'est un mauvais lieu où l'on souffre.

Qu'y a-t-il en enfer? — Nous ne savons quelle sorte de *ville* est l'enfer.

Où vont les bonnes gens après leur mort? — Ils vont auprès de Bhagavan (l'Être existant par lui-même).

Ils ne vont donc pas avec Waghia? — Non, car il vit dans les forêts.

Où est Bhagavan? — Nous ne savons ni où il est, ni où il n'est pas.

Bhagavan fait-il quelque chose pour vous? — Comment Dieu peut-il faire quelque chose pour nous? Il n'a ni corps ni bonté; c'est-à-dire il est privé de qualités.

WAHABIS, secte musulmane très-puissante, aujourd'hui répandue dans la plus grande partie du Nedjed (où Derréyeh est leur place principale) et dans le Lahsa, vers le golfe Persique. Elle paraît professer une partie des dogmes des anciens Carmathes; cependant ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'elle a formulé hautement un symbole nouveau. Elle tire son nom du scheikh Mohammed, fils d'Ab-el-Wahab, qui commença à dogmatiser dans le Yémen, en Arabie. Il se donna comme le réformateur de l'islamisme, qui, selon lui, était tombé dans des erreurs non moins déplorables que celles qu'il prétendait combattre. Il admit l'authenticité du Coran et de la mission de Mahomet; mais il soutint que ni celui-ci, ni les premiers khalifes, ni les imams descendants d'Ali, n'avaient aucun caractère divin; que c'était une idolâtrie véritable de leur adresser des prières, d'implorer leur secours et de les considérer comme des intercesseurs auprès de Dieu. Voici le résumé de son système d'après un auteur persan, traduit par M. Chodzko :

« Les Musulmans, les Juifs, les Chrétiens, ainsi que tous les peuples d'autre croyance que la sienne, sont autant d'idolâtres et d'infidèles adorant des images. Ne voyez-vous pas, disait-il, les pèlerins musulmans adorer et glorifier tantôt la tombe du prince des prophètes, tantôt les lieux de sépulture et les mausolées d'Ali, ainsi que d'autres imams et saints décédés en odeur de sainteté? Ils y accourent pour y déposer le tribut de leurs prières ferventes. Par ce moyen, ils croient pouvoir parvenir à satisfaire leurs besoins spirituels et temporels. Et savez-vous à qui ils demandent ce bienfait? Aux murailles faites en pierres ou en boue, pétries de leurs propres mains; aux cadavres déposés dans ces tombeaux! Là, prosternés sur les dalles en signe d'humilité, frottant leurs fronts couverts de cendres, et les brisant contre le seuil de la chapelle sépulcrale, que sont-ils, sinon des idolâtres, dans la plus vaste acception du mot?

« Si vous le leur dites, ajoutait-il, ils vous répondent : Ces idoles, ces images, ces monuments, nous ne les appelons point notre Dieu; ils nous servent de *quibla*. Nous tournons seulement nos fronts de leur côté, tou-

tes les fois que nous sommes en
nous les prions d'intercéder là-h
faveur, de faire parvenir nos sup
l'escabeau du trône du Dieu de
et de nous faire savoir quelles s
tées de sa suprême volonté.

« Il en est de même des Juifs
tiens, qui couvrent les parois de
ses et de leurs synagogues, avec
de Jésus, de Moïse, etc. Ils les
implorant leur intercession près
suprême.

« La véritable manière d'adore
siste à se prosterner devant l'i
existence, nécessairement partou
et de la vénérer comme telle, ma
de lui associer un être ou une cr
conque. »

Dans un petit traité rédigé par
Abd-el-Wahab s'exprime ainsi :
toute espèce de dévotion adressé
qu'à Dieu est une idolâtrie. Celu
rait en disant : O toi, prophète
Ibn-Abbas! ô Abd-el-Kader, et
persuasion que les âmes de ces bi
peuvent obtenir de Dieu ce dont l
a besoin, qu'ils peuvent le protég
venir en sa faveur près de la maje
celui-là, dis-je, est un idolâtre d
large acception du mot; c'est-à-
peut impunément verser son sa
proprier tout ce qu'il possède, s'i
pent pas d'avoir commis une pa
cité. Ceci s'applique également à
qui dévouent leur âme au service
étranger à Dieu, qui s'appuient s
que Dieu, qui espèrent en un autr
qui redoutent secrètement le cou
puissance autre que celle de Die
quent une assistance autre que ce
dans les choses dont Dieu seul e
tous ceux-là sont autant d'idolâ
loin, il déclare que les Musulm
temps professent une idolâtrie
et plus criminelle que celle con
s'élevait le prophète.

De pareilles prédications plure
au peuple. Le renom de leur a
de village en village, dans toute
de Nedjed, qui fut celle où le
Wahabis se consolida de plus e
chef ne cessait de prêcher la néc
ser le tombeau de Mahomet et le
des imams. Jour et nuit c'étai
toutes ses conversations; les ye
ces fanatiques se dirigeaient de c
dés qu'ils étaient à ne point la
sur pierre de ces monuments.
répandit promptement dans tou
en Egypte, dans la Turquie d'As
tôt se rendit partout redoutable.
repoussé une expédition dirigée
en 1801, par le pacha de Bagdad,
bites s'emparèrent de la Mecqu
commencement de 1803, ils
l'isthme de Suez, et menacèren
mais ils furent arrêtés par les
Rentrés en Arabie, ils prirent Mé
juillet; et bien que Mohammed,

ssiné au milieu de ses triomphes, ntinuèrent pas moins leurs con- us la conduite de Séoud. Celui-ci dait à ses soldats de ne jamais à la propriété ni au sang de leurs s. « Aussitôt que vous vous empa- place, disait-il, passez-en les habi- s au fil de l'épée. Pillez, faites du à votre aise, mais épargnez les t ne portez aucune atteinte à leur évitez même de les regarder en jour du combat, il faisait donner à ses soldats un écriteau, espèce de it pour l'autre monde. Cette lettre ssée au trésorier du paradis, en Enfermée dans une bourse sus- cou, elle accompagnait partout la portait. Ces soldats mouraient que leur âme, aussitôt après sa du corps, entrait d'emblée au pa- s aucune espèce d'interrogatoire La veuve et les orphelins du mar- est ainsi qu'on appelait le soldat champ de bataille, restaient à la s survivants, et devenaient l'objet vraiment paternels. L'on conçoit ommes de cette trempe, alléchés uble appât, des richesses ici-bas et le la béatitude éternelle là-haut, t au combat le cœur fort et l'âme confiance dans un meilleur avenir. s, ils avaient leur quote-part du s, ils allaient tout droit au paradis, vertu magique du sauf-conduit aient pourvus.

mort, ou, suivant d'autres, la re- Séoud, ils se mirent sous la con- dallah, fils de ce dernier, menacè- ie, et prirent Damas en 1808; mais brahim, fils du pacha d'Egypte, les s le désert. Enfin, en 1814, Méhé- s'étant mis lui-même à la tête de s, parcourut tout le Nedjed, prit leur capitale, fit prisonnier Abdal- conduisit à Constantinople, où le onna sa mort, en 1818. Depuis ue, la puissance des Wahabis n'a ver; cependant leur secte compte grand nombre de partisans.

S, hérétiques musulmans, apparte- ecte des Kharidjis; leur nom vient abe *waid*, menaces que Dieu fait urs. Contrairement aux sentiments s, ils enseignent que celui qui a n grand péché est un infidèle et , et qu'il est conséquemment pas- peines éternelles; quelques-uns x ont même soutenu que le vol de blé suffisait pour rendre un fidèle.

UA, nom que les Néo-Zélandais ux génies ou esprits inférieurs à principalement à l'âme des per- funtes. Le waïdoua d'un être hu- un souffle intérieur, parfaitement la substance ou enveloppe maté- forme le corps. Au moment de la deux substances, jusqu'alors étroi- ies, se séparent par un déchire-ment violent; le waïdoua reste encore trois jours après la mort à planer autour du corps, puis il se rend directement vers la route du Reinga, le Ténare de ces peuples. Là un Atoua emporte dans les régions supérieures du ciel, ou le séjour de la gloire, la partie la plus pure du waïdoua, tandis que la partie impure est précipitée dans les ténèbres. Du reste, ils n'ont qu'une idée très-vague du genre de bonheur dont ils jouiront dans cette existence future. Il paraît cependant qu'ils le font principalement consister dans de grands festins en poissons et en patates, et dans des combats où les waïdouas élus seront toujours vainqueurs.

. Les waïdouas des morts peuvent communiquer accidentellement avec les vivants; le plus souvent ils le font sous la forme d'ombres légères, de rayons du soleil, de souffles violents, etc. Ces apparitions passent pour très-fréquentes, et rien ne pourrait persuader à ces insulaires qu'elles ne sont que des illusions de leur imagination. Il en résulte que ces hommes éprouvent, à l'approche des tombeaux, une terreur religieuse.

Ils s'imaginent que le siége de l'âme est dans l'œil gauche, et les chefs pensent que cet œil, à son tour, est représenté par une étoile particulière du firmament. Ainsi leur esprit, ou waïdoua, a pour représentant un astre du ciel; de là une foule d'allusions entre l'état de cette étoile et celui du waïdoua dont elle est l'image. L'astre acquiert ou perd de son éclat suivant que le chef est plus ou moins favorisé par la fortune, et son waïdoua est soumis aux mêmes modifications. D'autres imaginent que cet astre ne paraît qu'à la mort du chef qu'il représente. C'est pour mieux anéantir le waïdoua de son ennemi que souvent un chef, au moment où il vient de terrasser un rival redouté, lui arrache l'œil gauche et l'avale. D'autres se contentent de boire le sang fumant de leur ennemi pour éviter la fureur du waïdoua vaincu, persuadés que, par cette action, ce waïdoua s'identifie avec celui du vainqueur, et dès lors ne peut plus lui être nuisible. Son propre waïdoua reçoit un nouveau degré de gloire et d'honneur par cette aggrégation, et plus un chef aura dévoré d'ennemis d'un rang distingué dans ce monde, plus, dans l'autre, son waïdoua triomphant sera heureux et digne d'envie.

WAÏNAMOINEN, le dieu principal de la mythologie finnoise, qui le dit fils du géant Kalewa. M. Léouzon le Duc étant le premier qui nous ait bien fait connaître la mythologie finnoise, nous empruntons les passages suivants à son ***Introduction** à **la Finlande**:*

« Ecoutons les *runas*, dit-il. D'abord elles racontent la naissance du vieux Väinämöinen; comment il demeura dans le sein de sa mère pendant trente étés et trente hivers; comment, ennuyé de sa longue solitude, il brisa lui-même la rouge porte et s'élança hors de l'enceinte pour voir l'éclat de la lune, contempler la splendeur du soleil, connaître les brillantes *Otawas* (la grande Ourse), se réjouir du souffle de l'air; comment Väi-

[illegible]

Mais [illegible] des régions de Turja, un aigle de Laponie. Tantôt il [illegible] tantôt il s'arrête; il vole à l'occident, [illegible] jusqu'aux frontières de Pohja, cherchant un lieu pour sa demeure, un lieu pour bâtir son nid.

« Alors le vieux Wäinämöinen élève au-dessus de l'eau son genou et présente une motte de frais gazon, un tertre de verdure.

« Et l'aigle de Turja a trouvé un lieu pour son nid, car il a vu surgir le gazon au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête, il s'abat enfin sur la cime du genou et y bâtit un nid de mousse.

« Là il dépose ses œufs : six œufs d'or, et un septième de fer.

« L'oiseau couve, réchauffe ses œufs. Le vieux Wäinämöinen sent la chaleur : il agite son genou, secoue tous ses membres; et les œufs tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle s'enfuit vers les nues.

« Alors le vieux Wäinämöinen dit : Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre; que la partie supérieure de l'œuf soit le ciel; que tout ce qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil; que tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune; que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoiles. »

Le poëte, auteur de l'épopée du Kalewala, oublie ici qu'il a représenté Wäinämöinen venant au monde pour contempler la splendeur du *soleil*, l'éclat de la *lune*, les *étoiles* de la grande Ourse, pour chevaucher sur la *terre*, etc.; mais on voit souvent de semblables anomalies dans les cosmogonies des autres peuples. Plus loin M. Léouzon le Duc le représente, *lui troisième*, creusant les [illegible]s des mers, mesurant les plaines, cou[illegible]les collines de terre, rassemblant les [illegible]es, fixant les portes de l'air, plaçant les voûtes du ciel, etc.; et il rap[illegible] étrange expression, *moi troisièm*[illegible] [illegible], sans pourtant en co[illegible] [illegible] proprement dite. *Voy.* T[illegible] [illegible] :

« La mythologie finnoise p[illegible] les *trois paroles divines*, des *tro*[illegible] [illegible], des *paroles originelle*[illegible] *de la science*. Il faut entendre pa[illegible] le verbe créateur, qui produit et [illegible] les êtres, qui détermine toutes l[illegible] [illegible] cosmogonique. Sans lui [illegible] lui-même est impuissant : [illegible] pas même achever la barque q[illegible] [illegible].

« Quels efforts sont [illegible] travaux sont accomplis [illegible] dans la bouche [illegible] c'est en vain. Il se [illegible] fer), pénètre jusqu'au [illegible] interroge les fils de la [illegible] core il ne rapporte pa[illegible] moitié d'une parole.

« Alors Wäinämöinen [illegible] gion où le géant Wipunen [illegible] lewa, a été enseveli. L[illegible] ment lui dit qu'il trouver[illegible] dans la poitrine du [illegible] terrible s'engage. Wäinämöinen [illegible] dans cette vaste poitrine [illegible] soulève d'atroces douleurs [illegible] Wipunen la révélation [illegible] nen résiste longtemps, [illegible] seur d'imprécations [illegible] vaincu par le dieu, il [illegible] paroles et chante à Wäinämöinen qu'il a demandées.....

« A Wäinämöinen [illegible] sance. Non-seulement il [illegible] et Ilmarinnen l'empire de l'ar[illegible] dre, mais il domine sur toute [illegible] il est créateur du ciel, [illegible] de la lune et des étoiles. [illegible] décrire toutes les phases de la [illegible] gique de Wäinämöinen : ses [illegible] frontières de Pohja, ses expéditi[illegible] forêts ténébreuses, ses luttes [illegible] tre les éléments et les puissan[illegible] Kalewala est plein de ces [illegible] Wäinämöinen, comme Promét[illegible] aux mortels le feu céleste ; [illegible] il invente la musique, crée le K[illegible] chante, par ses accords, tous [illegible] terre. Il n'est personne qui [illegible] nom : guerriers, pêcheurs, chas[illegible] cins, tous éprouvent les effets [illegible] tion. La sueur qui découle de se[illegible] un baume qui guérit toute mala[illegible] nas lui donnent un vêtement [illegible] tôt elles le couvrent d'une [illegible] qu'elle peut servir de refuge au [illegible] combats ; tantôt elles l'entourent [illegible] ture ornée de plumes ; elles vont [illegible]

ıer des ailes à ses épaules et à re-
:orps tout entier de duvet.
.möinen est le dieu de la paix, de
e l'harmonie; c'est la plus belle
:ation du bon principe, celle dont
'e ne se dément jamais. »
WAO-WAO. Avant la prédication
;ile, dit un missionnaire, les Nou-
andais ne réservaient pas l'immor-
x seuls; ils l'accordaient aussi à
ns, et ils les envoyaient, après leur
s un autre monde appelé *Waio-*

ıPA ou Waï-toï, eau sacrée que
élandais emploient dans l'espèce
ne qu'ils confèrent aux enfants
ıés. *Voy.* Toïnga.
)TAR, déité finnoise, considérée
ı mauvais génie; c'était une des
l'Ajmatar, mère des loups.
prédicateur musulman, chargé de
ous les vendredis, après l'office
midi.
ıINÉ, divinité des Lithuaniens, qui
fille du Soleil. C'était la person-
le l'étoile du soir.
ou Wakouf, fondations pieuses par
les Musulmans affectent une par-
s biens soit à l'entretien des mos-
t au culte public, soit au service
in. Ces wakfs se partagent en trois

rakfs des mosquées sont tous les
bles et immeubles qui y sont con-
ıit pour leur entretien perpétuel,
a subsistance des ministres qui les

'akfs publics sont les fondations
u soulagement des pauvres et au
al de la nation, comme des hôtel-
fontaines, des puits, des cime-
., auxquels il faut ajouter les hô-
écoles, les colléges, les biblio-
ıbliques, les ponts, les oratoires
les grands chemins, les aliments
ır les pauvres, les rentes consti-
profit des différents ordres reli-
pensions distribuées aux minis-
nosquées ou aux parents et amis
teurs, à la charge de prier et de
s les jours tels ou tels chapitres
oour le repos de leurs âmes.
akfs coutumiers consistent en des
s à une mosquée moyennant une
odique, communément dix ou
ur cent de leur valeur réelle; le
re continue à jouir de son immeu-
tenancier de la mosquée, et lui
ente annuelle. La mosquée retire
et des bénéfices assez considéra-
ıaque mutation qui arrive dans la
de l'immeuble, comme succes-
e, etc.; et à défaut d'héritier di-
opriété fait retour entièrement à
nent religieux.
.RISTES, sectaires de la Grande-
ui se séparèrent de l'Église angli-
la fin du siècle dernier, sous la
le Brown et de Walker; c'est de

ce dernier qu'ils ont tiré leur dénomination. Toutefois ils ne prennent pas ce nom entre eux, car ils s'attribuent le titre de Restaurateurs du christianisme primitif (*Revivers of primitive christianity*). En 1806, ils étaient au nombre d'environ cent trente à Dublin, et avaient dix à douze petites réunions affiliées, dont une à Londres.

Les walkéristes condamnent toutes les sectes chrétiennes comme ayant dégénéré de la tradition apostolique; ils rejettent le baptême, soutenant qu'il n'avait été institué que pour les juifs et les païens du temps des apôtres; ils rejettent pareillement le serment exigé par les magistrats. Ils s'assemblent le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection du Sauveur, et prennent ensemble du pain et du vin, symboles de son corps et de son sang. Les sexes sont séparés dans leurs assemblées, qui finissent par un baiser de paix. Ils veulent même que ce baiser de paix soit obligatoire dans certaines circonstances, entre des parents, des amis, par exemple, en partant pour quelque voyage et au retour; à plus forte raison, disent-ils, à la fin du service liturgique. En conséquence, après le service divin, les frères embrassent les frères, et les sœurs se donnent entre elles le baiser de paix.

WALLESAW, esprit malin redouté des Moskites, peuples du Nicaragua. Ils craignent de l'irriter, de peur d'en être battus; et ils prétendent que cet esprit apparaît souvent à leurs prêtres.

WANCOUBOU, génie du mal, dans la théogonie des Araucanos du Brésil.

WANG-BO, c'est-à-dire *le roi* ou *le souverain;* nom que les Bouddhistes du Tibet donnent à Khormousda, un des esprits supérieurs; celui qui est appelé *Indra* par les Hindous.

WANGUI, charme ou formule d'imprécation usitée chez les insulaires de Tonga. *Voy.* Kabé.

WATIPA, mauvais génie adoré par certaines peuplades américaines des environs du fleuve Orénoque.

WARPINTAS, dieu des moissons, chez les anciens habitants de la Lithuanie, de la Prusse et de la Samogitie. Sa statue était auprès du chêne de Romnowe, avec celles de Perkunas et de Piktalis. Dans les assemblées religieuses, on plaçait devant lui un vase rempli de lait, recouvert d'une gerbe, et un serpent.

WARPULIS, dieu des anciens Slaves, compagnon de Péroun; il faisait gronder les vents qui précèdent et qui suivent les éclats du tonnerre.

WASILIS, sectaires musulmans, ainsi appelés d'Abou-Hodeifa Wasil, fils d'Ata. Ils appartiennent à l'hérésie des Motazales. Ils ont cela de particulier qu'ils blâment également Othman et ses meurtriers, et qu'ils admettent, dans l'autre vie, une troisième demeure entre le paradis et l'enfer.

WAZIFA, le chapelet des musulmans; il est composé de cent grains, dont un plus

gros que les autres, sur lequel ils prononcent le mot *Allah*, Dieu; sur les autres, ils récitent les quatre-vingt-dix-neuf attributs du Seigneur. Les ministres du culte, les faquirs et les pénitents des différents ordres sont plus particulièrement astreints à l'obligation de le réciter. *Voy.* CHAPELET n° 3.

WAZOU ou WADHOU, ablution des pieds et des mains, à laquelle est tenu tout Musulman avant de commencer la prière. Cette obligation est fondée sur ce passage du Coran: « O croyants! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons. »

VEDA et FOSTA ou FORESTA, dieux principaux adorés chez les Frèses, peuples du Nordgaw, dans l'ancienne Germanie.

WEEN-KUNINGAS et WEEN-EMANTA, sa femme; dieu et déesse des eaux, dans la mythologie finnoise. Les pêcheurs du Kalewala les invoquent ainsi: « Chapeau aux bords pendants, barbe humide, viens pêcher avec moi; roi d'or des ondes, apporte-moi une multitude de poissons! — Reine des ondes, déesse sévère, apporte-moi des poissons du fond de la mer, du sein de ta demeure féconde! » Ween-Kuningas prend quelquefois le nom d'Uros ou d'Ukko. On le représente comme un vieillard petit, mais plein de force, avec une longue barbe et des cheveux pendants. C'est lui qui prit dans ses filets le poisson qui avait dévoré l'étincelle céleste, et qui la rendit à Väinämöinen.

WEI-CHE-WEN, dieu des Bouddhistes de la Chine, protecteur de tous les êtres en général. *Voy.* SA-TCHI.

WEIDALOTES, prêtres et sacrificateurs des anciens Lithuaniens. Leur emploi ne consistait pas uniquement à immoler les victimes; ils étaient chargés en outre d'entretenir perpétuellement le znicz, ou feu sacré, devant les images des dieux, d'instruire le peuple des dogmes de la religion, et de célébrer par leurs chants la gloire des héros. Ils avaient seuls le droit de franchir l'enceinte sacrée, où résidait la triade suprême près du chêne de Romnowe. Ils élisaient un pontife, qui, sous le nom de *Krewe-Kreweyto*, jouissait des plus grands honneurs et partageait le souverain pouvoir avec le chef de l'État. Ils avaient au-dessous d'eux les *Weidels* et les *Siggenotes*, ministres subalternes, qui les assistaient dans leurs fonctions. *Voy.* KREWE-KREWEITO.

WELESS ou WOLOSS, dieu protecteur des troupeaux, chez les anciens Slaves. Il tenait le premier rang après Péroun.

WELLI-DEEWE ou WELLONA, déesse de l'éternité chez les Slaves. On l'honorait particulièrement dans les fêtes des morts.

WELSH-MÉTHODISTES, c'est-à-dire Méthodistes du pays de Galles en Angleterre; secte de fanatiques sauteurs, dont nous décrivons les ridicules momeries à l'article JUMPERS.

WESI-HIISI, mauvais génie de la mytho- finnoise; il est parent d'Hiisi, le génie du mal, et règne particulièreme[illegible] eaux.

WESLEYENS, nom que l'on do[illegible] munément à la secte méthodist[illegible] fondée en Angleterre, vers l'an 17[illegible] deux frères John et Charles Wes[illegible] pris maintenant beaucoup d'exten[illegible] tout en Angleterre et dans les [illegible] Elle compte même plusieurs con[illegible] en France. *Voy.* MÉTHODISTES, n° [illegible]

WET-QUAKERS, ou *Quakers hu*[illegible] que l'a donné par dérision aux qu[illegible] tigés d'Angleterre, qui se plient pl[illegible] tiers aux usages du monde, et se [illegible] plus traitables sur la forme des v[illegible] par opposition aux rigoristes de [illegible] que l'on appelle *Dry-Quakers* ou [illegible] secs.

WHITEFIELD (CONGRÉGATION D[illegible] che de Méthodistes qui tirent leur [illegible] George Whitefield, leur fondateur [illegible] d'abord avec Wesley, mais qui se s[illegible] suite de celui-ci, pour se rattach[illegible] tage aux principes de Calvin. *Voy.* [illegible] DISTES, n° II.

WICHR, dieu des vents, de la [illegible] beau temps, chez les anciens Sl[illegible] croit le même que *Poswiste*.

WICLÉFITES, hérétiques du [illegible] précurseurs du protestantisme. Je[illegible] ou de Wickliffe, auteur de cette se[illegible] en 1365, principal du collége d[illegible] béry, à Oxford, et bénéficier de l[illegible] Lutterworth dans le comté de [illegible] Comme la première de ces deux pl[illegible] été ôtée à des moines pour l'en [illegible] on crut pouvoir la lui enlever plus [illegible] la rendre à ceux qu'on en avait p[illegible] clef en appela au pape, qui décida [illegible] des religieux. Dès lors il se décha[illegible] la cour de Rome, dont il attaqua [illegible] pouvoir temporel, et ensuite le s[illegible] ressuscita d'anciennes discussio[illegible] question de savoir si les eccl[illegible] étaient aptes à posséder des biens. [illegible] que les membres du clergé, dev[illegible] l'exemple d'une vie plus parfait[illegible] vaient ni posséder des biens tem[illegible] exercer aucune juridiction corr[illegible] sur les laïques, même par voie d[illegible] Il se mit à prêcher ouvertement [illegible] contre l'Eglise romaine, dont il [illegible] mauté; contre les évêques, dont i[illegible] supériorité sur les prêtres; cont[illegible] clergé en général, auquel il refusa[illegible] de posséder, enseignant que les [illegible] non-seulement pouvaient, mais e[illegible] vaient déposséder les prêtres des b[illegible] ils avaient été mis indûment en p[illegible]

Ces prédications lui attirèrent [illegible] de la plupart des seigneurs angl[illegible] la suite des guerres qui avaient [illegible] pays, avaient fait irruption sur les [illegible] clésiastiques. De plus, la nation an[illegible] général, voyait avec impatience l[illegible] autorité dont le pape jouissait da[illegible] et les bénéfices les plus riches du [illegible] donnés à des prélats étrangers; [illegible] qui, dans les différents démêlés, a[illegible]

ement le parti de la cour de Rome, ar là aliéné l'esprit d'un grand nom- clef trouva donc les esprits favora- disposés à l'écouter. Mais les évé- dénoncèrent à Rome; l'archevêque orbéry le cita à un concile qu'il tint es en 1377. L'hérésiarque y vint, ac- né du duc de Lancastre, qui avait plus grande part au gouvernement ume; il s'y défendit et fut renvoyé Grégoire IX, averti de la protection clef avait trouvée en Angleterre, aux évêques de le faire arrêter. On un concile tenu à Lambeth; il y it, et évita encore d'être condamné · ues, intimidés par les seigneurs et le. se contentèrent de lui imposer L'impunité enhardit le novateur. Il prêcher et à écrire avec une nou- deur. Ses livres, quoique grossiers rs, se répandirent par la seule cu- u'inspiraient et le sujet de la querelle diesse de l'auteur; celui-ci profitait habilement du schisme qui désolait glise, partagée entre deux papes. VI ayant fait publier en Angleterre sade contre la France, soumise à VII, et ayant accordé aux croisés es indulgences que pour l'expédi- a terre sainte, Wiclef composa con- croisade un ouvrage plein d'em- nt et de force. « Il est honteux, dit- a croix de Jésus-Christ, qui est un nt de paix, de miséricorde et de serve d'étendard et de signal à tous iens pour les intérêts de deux faux qui sont manifestement des ante- ain de les conserver dans la gran- ndaine, en opprimant la chrétienté les Juifs n'opprimèrent Jésus-Christ e et ses apôtres. Pourquoi l'orgueil- tre de Rome ne veut-il pas accorder les hommes indulgence plénière, à a qu'ils vivent en paix et en charité, qu'il la leur accorde pour se battre se détruire ? »

ume de Courtenay, archevêque de ry, voulant arrêter ce désordre, as- a Londres, en 1382, un concile, qui a vingt-quatre propositions, les nme absolument hérétiques, les au- me erronées et contraires aux déci- l'Eglise. Les propositions jugées es étaient au nombre de dix, sa- La substance du pain et du vin de- u sacrement de l'autel après la con- t, et les accidents n'y demeurent ns substance. Jésus-Christ n'est ce sacrement vraiment et réelle- un évêque ou un prêtre est en pé- tel, il n'ordonne, ne consacre, ni ne point. La confession extérieure est un homme suffisamment contrit. On e point dans l'Evangile que Jésus- t ordonné la messe. Dieu doit obéir . Si le pape est un imposteur et un , et par conséquent membre du dia- 'a aucun pouvoir sur les fidèles, à 'il ne l'ait reçu de l'empereur. Après Urbain VI, on ne doit point reconnaître de pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois. Il est contraire à l'Ecriture sainte que les ecclésiastiques aient des possessions temporelles ou des immeubles. » L'auteur de ces erreurs mourut en 1387, d'une apoplexie qui avait duré deux ans. Il laissa un grand nombre d'écrits en latin et en anglais. Son principal ouvrage est celui qu'il intitula improprement *Trialogue*, parce qu'il y établit un dialogue entre trois personnages, qui sont la Vérité, le Mensonge et la Prudence. C'est comme un corps de théologie qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Wiclef reconnaît cependant que Dieu est libre, et qu'il eût pu faire autrement s'il eût voulu; mais il soutient en même temps qu'il est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement. Une autre de ses erreurs est d'avoir voulu établir l'égalité et l'indépendance entre tous les hommes; cette doctrine porta ses fruits, même avant sa mort; car, dès l'an 1381, un prêtre, nommé Jean Balle ou Vallée, disciple de Wiclef, ameuta le peuple par ses prédications furibondes. Les paysans des villages qui entouraient Londres entrèrent dans cette ville au nombre d'environ 200,000, massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry et le grand prieur de Rhodes, et forcèrent le roi de capituler avec eux.

Les écrits de Wiclef furent portés en Allemagne et pénétrèrent en Bohême. Jean Huss adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever le peuple contre le clergé. Lorsqu'on eut abattu la secte des Hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de Wiclef, et cette doctrine produisit ces différentes sectes d'Anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise.

WIETKAERS, branche des Raskolniks, séparatistes de Russie, qui tirent leur nom de Wietka petite île de la rivière de Soscha, sur les frontières de la Russie et de la Pologne, qui était le foyer principal de la secte. Ils diffèrent des autres Raskolniks en ce qu'ils ont des prêtres, tandis que ceux dont ils se sont séparés n'ont plus de sacerdoce. C'est pourquoi on les appelle encore *Popowchistchina*.

WILKINSONIENS, sectaires des Etats-Unis, disciples de Jemima Wilkinson, femme du Rhode-Island; c'était une quakeresse qui, après s'être attiré quelques adhérents par ses prédications furibondes, leur assura que, dans le mois d'octobre 1776, elle fut attaquée d'une maladie dont elle mourut. Son âme monta au ciel, où elle est restée depuis; mais son corps fut ranimé aussitôt par l'esprit et le pouvoir du Christ; c'est avec ce corps qu'elle s'est montrée en public comme prédicateur. Elle déclara qu'elle avait une révélation immédiate pour tous les discours qu'elle prononçait, et qu'elle était arrivée à un état de perfection absolue. On rapporte

aussi qu'elle prétendait prédire l'avenir, discerner les secrets du cœur, et avoir le pouvoir de guérir les maladies. Si quelque malade, après s'être adressé à elle ne guérissait pas, elle l'attribuait au manque de foi. Elle ajoutait que ceux qui refusaient de croire aux merveilles qu'elle débitait sur elle-même, étaient dans le même état que les Juifs infidèles qui se rendirent indignes des desseins de miséricorde que Dieu avait à leur égard. Elle disait à ses auditeurs qu'elle était la onzième heure, et le dernier appel de miséricorde qui leur était adressé ; car elle avait entendu dans le ciel une voix qui proférait ces paroles : « Qui est-ce qui ira prêcher au monde expirant ? » et qu'elle avait répondu : « Me voici, envoyez-moi ; » qu'alors elle avait quitté les royaumes de la lumière et de la gloire, et la compagnie des bienheureux qui chantent les louanges de Dieu et l'adorent sans cesse, pour descendre sur la terre, et y endurer différentes sortes de tribulations et d'épreuves pour le bonheur des hommes. Elle prenait en conséquence le titre d'ami universel du genre humain.

Jemima Wilkinson fit quelques prosélytes dans le Rhode-Island et à New-York ; elle mourut en 1819. On dit que c'était une femme d'une grande beauté, mais très-artificieuse ; il courut même des propos horribles sur son compte.

WIRO, dieu des enfers, selon les Néo-Zélandais, qui le croient occupé à nuire aux morts qui voyagent dans les régions de la nuit, à réduire leurs corps en poussière et à les tenir dans l'esclavage. Il ne leur laisse d'autre liberté que celle d'apparaître à leurs amis par des sifflements nocturnes. De là l'attention des insulaires à observer les moindres bruits qui se font entendre dans les ténèbres.

WISKAIN, dieu ou génie vénéré par certaines peuplades du Canada, qui lui font jouer un rôle important dans la création du monde. Autrefois, disent-ils, il y avait de l'eau partout. Wiskain commanda au castor de plonger pour avoir la terre. Le castor obéit ; mais il était si gras, qu'il lui fut impossible de se rendre jusqu'au fond de l'eau ; il revint donc sans rien apporter. Wiskain ne se rebuta pas, il chargea le rat musqué de la commission que le castor n'avait pu remplir. Le nouvel émissaire plongea longtemps et revint presque noyé, sans avoir eu plus de succès que le précédent. Il espérait en être quitte pour ce premier voyage qui avait mis ses jours en danger. Mais le dieu, qui ne se laissait pas décourager par les obstacles, lui ordonna de plonger de nouveau, lui promettant de le faire revivre, s'il lui arrivait de se noyer. Le rat plongea pour la seconde fois, et fit tous les efforts imaginables pour répondre au désir de son maître ; enfin, après un temps considérable passé sous l'eau, il revint à la surface, mais tellement épuisé de fatigues qu'il avait perdu connaissance. Wiskain l'examine soigneusement, et, après bien des recherches, il trouve dans les ongles du pauvre animal un peu de terre, sur laquelle il souffle avec tant qu'elle commence à grossir ra Quand il eut longtemps soufflé, vo surer si la terre était assez grosse ordre au corbeau, qui, à cette ép de la blancheur du cygne, d'en fai pour en voir les dimensions. L obéit et revint dire à celui qui l'av que son œuvre était trop petite. V remit à souffler sur la terre avec velle ardeur, et enjoignit ensuit beau d'en faire le tour pour la seco en l'avertissant bien de ne pas ma cadavre qu'il rencontrerait dans Le corbeau repartit sans murmurer, en effet, à l'endroit qui lui avait été le cadavre auquel il lui était déf toucher. Mais, pressé par la faim qu gagnée dans le voyage, peut-être a un peu de gourmandise, il osa se n de cette nourriture infecte, et revint cer à Wiskain que la terre était grande. Mais, à son arrivée, le mess fidèle se trouva aussi noir qu'il était à son départ, et fut ainsi puni de sa béissance, dont la tache s'est com à ses descendants. On peut voir dans cette tradition quelques rém grossières et confuses du déluge et de la faute du premier homme tr à sa postérité.

WIWI, mauvais génies redoutés bitants de l'île de Java ; ils ont la f grandes femmes, et enlèvent les p fants.

WODA ou WODAN, dieu adoré Germanie, dans la Suisse et par les Lombards ; son nom peut venir dieu ; on trouve en effet son nom *dan*. On pense que Wodan était que Mercure ; en ce sens il rappe *Boudha* des Hindous, qui préside nète de Mercure, et serait le mêm *Woden* ou Odin des Scandinave donné son nom au mercredi.

WODEN, dieu des Scandinaves raît être le même qu'Odin ; à m plus tard on ait confondu le héros cien dieu vénéré dans toutes les germaniques. Quelques-uns font v nom de l'anglo-saxon *Wod*, fur mence ; ou du slavon *woda*, guerre aussi le rapprocher de la déité san préside à la planète de Mercure, En effet le nom de *Woden* est resté signer le mercredi dans les langu gine teutonique : *odens-dag*, en sca *wednes-day*, en anglais ; *woens-dag* mand, etc.

WOLCWE ou WOLCOWEZ, un d des anciens Russes. C'était le fils d de Slawen, qui vint dans la Russie trionale, et y bâtit la ville de Slav jeune prince passait pour un fameu cien, et fut par cette raison appelé c'est-à-dire magicien. On dit qu'en la forme d'un crocodile, il nageait rivière Moutnaya, qu'on appela Wo nom de ce prince, et qu'il y dévorait

ui signifie qu'il exerçait ses bri-
sur les bords de cette rivière. On
rang des dieux ; mais, suivant la
de Novogorod, il fut étranglé par
;, et enterré sur les bords du Wol-
es adorateurs, qui, suivant l'usage,
sur sa tombe un grand tertre, dé-
la suite par des gens qui espéraient
des trésors enfouis.
dieu des moissons, adoré autrefois
halie.
D, idole des anciens Arabes, ado-
la forme humaine par la tribu de
fut détruite par l'ordre de Maho-

A et Sougan, divinités secondaires,
lent à une localité située entre le
Cachemire. Les habitants du pays
c'étaient deux frères de la race
s, qui se disputaient autrefois la
des sources qui coulent en cet
t qui finirent par déterminer leurs
spectives au moyen de grosses
'ils plantèrent, et qui subsistent
e là ce lieu est appelé *Wouga-sou*

IAN-TI-YO, le dernier et le plus
s enfers brûlants, selon les Boud-
la Chine ; leurs corps, sans cesse
'y renouvellent sans cesse, et les
ils endurent n'éprouvent point
tion.

WOU-WEI-KIAO, c'est-à-dire, *la secte du vide et du néant* ; secte de quiétistes qui parurent dans la Chine, environ trois siècles après la naissance de Jésus-Christ. Ils s'imaginaient être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étaient plus oisifs. Ils s'interdisaient, autant qu'il était en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendaient statues, pour devenir air. Cette dissolution était le terme de leur espérance et la dernière récompense de leur inertie philosophique. M. Pauthier les représente sous un jour plus favorable ; il dit que c'était une secte née de celle de Lao-tseu, dont la doctrine stoïque avait pour but de retremper les âmes, et de leur faire dédaigner les honneurs et les biens du monde, comme étant choses vaines et indignes des affections immortelles de l'homme.

WUOLANGOINEN, génie des montagnes, dans la mythologie finnoise ; il est regardé comme le père du fer.

WUOREN-WAKI, génies travailleurs de la mythologie finnoise ; ils sont occupés dans les montagnes, sous la conduite de Kamulainen, à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases.

WURSCHAYTO, dieu des anciens Prussiens. C'était leur dieu lare ou domestique. Il avait soin des chevaux, des bêtes de charge et de tous les quadrupèdes.

X

[Cherchez par Ch, Tch et S les mots qui ne se trouvent pas ici par X.]

le Bouddha des Japonais. *Voy.*
'ouni, Chekya-Mouni, Fo, etc.
IIQUES, fête que les Macédoniens
t dans le mois de Xanthus, corres-
notre mois d'avril. On y purifiait
la faisant défiler entre les deux
une chienne immolée, dans l'or-
nt : à la tête étaient portées les ar-
ous les rois de Macédoine ; venait
cavalerie, puis le roi et sa famille,
s et le reste des troupes. Cette cé-
tait terminée par un combat si-

IA, un des géants de la cosmogonie
; lors du déluge universel, il se
vec six de ses frères dans les ca-
la montagne Tlaloc, et échappa
ésastre général. Lorsque les eaux
écoulées, il se rendit à Cholula,
émoire de la montagne qui lui avait
ile, il construisit une colline artifi-
forme de pyramide ; il fit fabriquer
s dans la province de Tlamanalco,
e la Sierra de Cocotl, et, pour les
er à Cholula, il plaça une file
s qui se les passaient de main en
s dieux virent avec courroux cet
dont la cime devait atteindre les
ités contre l'audace de Xelhua, ils
lancèrent du feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers périrent ; l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl. Nos lecteurs remarqueront facilement dans cette légende des réminiscences flagrantes de la tour de Babel. *Voy.* Téocalli.

XÉNIEN, XÉNIENNE ou Xénie, c'est-à-dire *hospitalier, hospitalière* ; les Grecs donnaient ce titre à Jupiter et à Minerve. Ces deux divinités avaient chacune une statue, à Sparte, dans la place où l'on prenait les repas.

XÉNISMES, sacrifices offerts dans une fête que les Athéniens célébraient en l'honneur des Dioscures.

XÈQUES (prononcez *Chèques*), nom des prêtres idolâtres des Muyscas, dans l'Amérique méridionale. *Voy.* Chèques.

XÉROPHAGIE. C'était le nom du jeûne le plus rigoureux pratiqué autrefois par les chrétiens, mais qui n'était pas universellement prescrit par l'Eglise ; nous ne voyons guère que le concile d'Ancyre au IVe siècle, qui paraisse en faire une obligation. On le nommait ainsi, parce que, dans l'unique repas permis en ces jours-là, on ne mangeait que du pain et des aliments secs, sans cuisson et sans assaisonnement (ξηρός, sec). Ce jeûne

rigoureux avait lieu surtout pendant la semaine sainte, qui en prenait le nom de *semaine de la Xérophagie*. Les Arméniens et les autres chrétiens orientaux pratiquent encore la Xérophagie pendant le carême.

XIPE, dieu de l'or, des richesses et des orfévres, dans la mythologie mexicaine.

XISUTHRUS, le dixième des rois du monde antédiluvien, suivant la tradition des Assyriens. C'est l'historien Bérose qui décrit avec le plus de détails les circonstances du déluge arrivé du temps de ce prince, et qui offre la plus étonnante ressemblance avec celui de Noé. Voici cet antique et précieux fragment:

Xisuthrus fut le dixième roi, ou le chef de la dixième génération. Cronos lui ayant apparu en songe, l'avertit que le 15ᵉ jour du mois Dœsius, les hommes périraient par un déluge. En conséquence, il lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient de l'origine, de l'histoire et de la fin de toutes choses, et de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée Sippara; de construire ensuite un vaisseau, d'y embarquer ses parents et ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit; il prépare toutes les provisions nécessaires, rassemble les volatiles et les quadrupèdes, puis il demande où il doit naviguer : *Vers les dieux*, dit Cronos, et il souhaite aux hommes toutes sortes de bénédictions. Xisuthrus fabrique donc un navire long de cinq stades et large de deux; il y fit entrer sa femme, ses enfants, ses amis, et tout ce qu'il avait préparé. Il n'y fut pas plutôt que toute la terre fut inondée. Quelque temps après, les eaux ayant diminué, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux, qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu pour se reposer, revinrent au vaisseau. Ayant attendu quelques jours, il en lâcha d'autres, qui revinrent avec un peu de boue aux pattes; renvoyés une troisième fois, ils ne reparurent plus, ce qui fit juger à Xisuthrus que la terre commençait à se découvrir. Il fit alors une ouverture au vaisseau, et, le voyant arrêté près d'une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote; il se prosterna sur la terre, éleva un autel, fit un sacrifice, puis il disparut, avec ceux qui l'avaient accompagné. Ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas revenir, sortirent et le cherchèrent vainement. Enfin, une voix leur annonça que la piété de Xisuthrus lui avait mérité d'être enlevé au ciel, et mis au rang des dieux avec ceux qui l'accompagnaient. La même voix les exhorta à être religieux et à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les mémoires qui y avaient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allèrent rebâtir la ville du Soleil et plusieurs autres. Il est évident que ce Xisuthrus n'est autre que le Noé de la Bible, qui était aussi le chef de la dixième génération, et que les Assyriens avaient conservé une tradition assez fidèle de cet événement important.

La sibylle Bérosienne, dit Moïse de Chorène, donne trois fils à Xisuthr Zérouan, Titan et Yapetosthe. Il rent et se partagèrent le monde. sibylle, ajoute Moïse de Chorène des hommes illustres nés de ces dit : Ils étaient terribles et bri premiers des dieux; c'est d'eux race des géants, au corps robuste bres puissants, à l'immense st pleins d'insolence, conçurent le pic de bâtir une tour. Tandis qu vaillaient, un vent horrible et di par la colère des dieux, détruisit immense, et jeta parmi les homm roles inconnues qui excitèrent l et la confusion. Parmi ces homm japétique Haïk, célèbre et vaillar neur, très-habile à lancer les flè manier l'arc. Il fut le père et le de la nation arménienne.

XIUHTEUCTLI, dieu du feu, d thologie mexicaine. Il descendit s dans l'âge du feu, ou second cycl *Tlatonatiuh*, ou l'âge rouge. Com seaux seuls pouvaient échapper à sement général, la tradition porte les hommes furent convertis en oi cepté un homme et une femme qu gièrent dans l'intérieur d'une cave

XOCHIQUETZAL, épouse de C Noé des Mexicains, et seconde genre humain. *Voy.* COXCOX.

XOLOTL, un des héros de la m mexicaine; ce fut lui qui, dans âge, repeupla la terre au moyen ments des individus qui avaient l'âge précédent. *Voy.* OMÉCIHUATL

XUDAN, nom étrusque de M signifie *portier*, et répond au mot l *rius*. Mercure méritait d'autant nom donné par les Romains à et à Janus, que, représentant com soleil, il faisait non-seulement sc mière des portes du jour, mais voyageurs dans les bons chemins, et fermait à son gré la porte des e

XUE, législateur de la région namarca, dans l'Amérique méridio NEMTEREQUETEVA.

XUONG-DONG, sacrifice que le nois offrent aux génies, avant de grains.

XYLOLATRIE, idolâtrie consist rer des statues de dieux faites ξύλον.

XYLOPHORIE, fête dans lac Juifs portaient à la main des rame *Voy.* SCÉNOPÉGIE, TABERNACLES (*Fê*

On donne le même nom à une c judaïque dans laquelle on portait lement au temple le bois nécessai tretien du feu sacré qui devait touj ler sur l'autel des holocaustes. qu'elle fut instituée dans les derni de la nation, lorsque la race de néens étant presque éteinte, les p les lévites n'avaient plus de servite leur apporter le bois qu'ils devai ployer dans les sacrifices. Les rabl

l'on préparait avec grand soin le
à être brûlé sur l'autel; qu'on le nettoyait exactement, et qu'on n'y laissait rien de gâté ni de vermoulu.

Y

[Cherchez par I, J, ou Dj, les mots qui ne se trouvent pas ici par Y.]

HITES, sectaires musulmans qui la science de Dieu ne s'étend pas toutes choses, et qui assurent gouverne le monde selon la ren- divers événements, parce qu'il de toute éternité, ou à l'époque ion, la connaissance parfaite de particularités qui devaient arri- ent aussi que la science de Dieu onne avec le temps, par expé- même que celle des hommes.

c'est-à-dire *élévation de l'âme*, des livres sacrés des Parsis, fai- du Vendidad-Sadé. C'est celui til a fait connaître sous le nom M. Burnouf en a donné, en 1833, t la traduction, avec un savant re. *Voy.* IZECHNÉ, VENDIDAD, TA.

'A, nom générique des sacrifices ez les anciens Hindous. Dans le es victimes étaient brûlées sur gni, dieu du feu. Dans les sacri- ni, appelés *bali-danas*, les victi- it offertes sans être brûlées. Ces sacrifices ne sont plus en usage; ente d'offrir du beurre clarifié, du iel, des grains, du lait caillé, de des fleurs.

JR-VÉDA, nom du second Véda, prétendu donner une traduction m d'*Ezour-Védam*; mais c'est une èrement apocryphe. Le Yadjour- M. Langlois, fut confié par Véda- sage Vaisampayana qui l'ensei- nier. Il est divisé en deux parties, et le noir : le blanc fut ensei- 'adjgnavalkya; le noir, par Yas- deux disciples de Vaisampaya- s'appelle encore *Vadjasénayi*, du onymique de son auteur, et fut -on, à Yadjgnavalkya par le soleil forme d'un cheval; l'autre se aittyréya, du nom de *Tittiri*, dis- aska. Les auteurs des Pouranas, quer ce dernier nom, ont imaginé que leur a fournie le mot *tittiri*, ie perdrix. Yadjgnavalkya s'était vec son maître, qui le força de dé- fragments du Véda qu'il lui avait les autres disciples, sous la forme , les avalaient à mesure qu'il les omme ils étaient souillés de terre, donné le nom de *noir*. Le Yad- est écrit en prose, mais il s'y s hymnes en style métrique.

, talismans ou amulettes que les musulmans distribuent aux mala- les guérir de leurs infirmités. Ce etits rouleaux de papier sur lesquels sont écrites des strophes de leur composition, ou des passages du Coran, qui presque toujours sont tirés des deux derniers chapitres, relatifs aux maléfices, aux enchantements et aux sortiléges. Ils ordonnent aux uns de les jeter dans une tasse, et d'en avaler l'eau quelques minutes après; aux autres, de les tenir sur eux, dans la poche ou sur le sein, pendant 15, 30 ou 60 jours, en récitant de temps en temps telle ou telle prière. Ce n'est pas seulement aux malades qu'ils donnent ces écrits cabalistiques, ils les distribuent encore aux personnes en santé, comme un préservatif contre les maux physiques et les affections morales. Ceux qui ont recours à ces talismans se persuadent qu'ils ont la vertu de les garantir de la peste, de la petite-vérole, et en général de tous les accidents fâcheux, même des coups de l'ennemi. Chacun les garde sur soi toute sa vie, renfermés dans de petites châsses d'or ou d'argent; les uns se les attachent au bras, les autres sur le sommet de la calotte et sous le turban, d'autres enfin les suspendent à leur cou avec un cordon d'or ou de soie, entre la chemise et la veste. Les Scheikhs font accroire aux fidèles que ces Yaftas n'ont d'efficacité qu'autant qu'ils sont donnés de leur propre main; il est bien entendu que le don de ces amulettes est bien récompensé par des présents en argent, en effets et même en comestibles de toute espèce.

YAGA-BABA, monstre décrit, dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle faisait rouler la machine de fer qui la supportait. On la dit épouse de Rugiawith, dieu de la guerre, et elle paraît avoir rempli l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

YAGAN-YAHICAC, idole invisible, située vers le soleil levant, qui était adorée par les anciens Péruviens. *Voy.* AGAN-YAMOC.

YAGHOUT, idole adorée sous la forme d'un lion par les anciens Arabes. Elle fut détruite par Mahomet.

YAKADASI (et mieux *Ekadasi*), c'est-à-dire le *onzième jour* de la lune. Ce jour est religieusement observé chaque mois, non-seulement par les Brahmanes, mais encore par toutes les castes qui ont droit de porter le triple cordon. Ils doivent alors garder un jeûne austère, se priver entièrement de riz, s'abstenir de toute œuvre servile, et se livrer uniquement à des exercices de dévotion.

[illegible]

... délivrer de leurs péchés. Cependant, pour qu'ils se rendent dignes d'une pareille grâce, je leur fais la défense expresse de manger du riz ce jour-là. Je veux que tu sois dans ce riz; voilà la demeure que je t'assigne. Celui qui aura l'imprudence de manger de ce grain ainsi souillé par ta présence, t'incorporera avec lui, et se rendra à jamais indigne de pardon. » Jeûner en ce saint jour, et offrir le poudja à Vichnou, c'est s'assurer la rémission de ses péchés et l'accomplissement de tous ses désirs.

[illegible]

YALPA. [illegible]

YAMA. [illegible] même temps le dieu des enfers, des morts. On lui donne encore [illegible] *Dharma-Radja* ou *Dharma-Dera*, de la justice; *Pitripati*, seigneur [illegible]; *Sraddha-Dera*, dieu des offrandes [illegible]. On le confond aussi avec le temps, et avec *Mrityou*, la mort, proprement parler, ne sont autres que lui-même. Ce dieu est fils de Soleil, et de Sandjgna, et frère de

vières sacrées de l'Hindoustan.
ésente d'une couleur verte, avec
nts rouges. Les poëtes lui don-
ille de 80,000 lieues de hauteur;
ont comme deux grands lacs de
nenses jets de flamme rayonnent
s velu, et dont chaque poil a la
'un palmier; le son de sa voix
bruit du tonnerre; des torrents
appent de sa bouche, et son ha-
ale avec un fracas égal aux mu-
de la tempête. Son extérieur ef-
bitants des trois mondes. Souve-
aka, il distribue les peines et les
s méritées pendant la vie, en-
bons au Swarga, et les méchants
fférentes parties du Naraka, sui-
ssité de leurs fautes. Les puni-
nfer sont variées; les uns sont
ans des fosses d'ordures; les au-
ns les bras d'une statue de femme
u; ceux-ci ont un ventre exces-
rge, et la bouche aussi petite que
ne aiguille; ceux-là sont obligés
les balles de fer brûlantes, héris-
efois de pointes : d'autres sont
des trous remplis de vers et
dévorants, ou dans le feu, etc.
, n° 11. Le palais qu'habite le
ome Yamalaya ou Yamapoura; il
égale distance des Swargas ou
les Patalas ou demeures inferna-
our greffier Tchitragoupta, qui
e de toutes les actions des hom-
st encore entouré des Nagas, de-
face humaine et à queue de ser-
pour roi Vasouki ou Adisécha,
as ou serpents proprement dits,
un ordre inférieur aux premiers,
me eux de Kasyapa et de Kadrou.
arrivent auprès de leur juge en
res 40 minutes, et on ne brûle
rps avant que ce terme ne soit
rivière d'eau bouillante défend
sa demeure; mais le don d'une
à un brahmane rend cette eau
r le défunt qui doit nécessaire-
ser. *Voy.* VAIKARANI.
ortel qu'il est de sa nature, Yama
is le tribut à la mort, s'il faut en
Linganistes, adorateurs de Siva,
lu par cette légende rehausser le
accréditer le culte de leur divi-
e. Voici comment ils racontent
ent :
richi, nommé Markandéya, qui
pendant fort longtemps une vie
t mortifiée, était privé de la satis-
oir des enfants. Vivement affecté
de chose, il priait chaque jour
r le dieu Siva de lui accorder le
être père. Le dieu résolut enfin
es vœux de son fidèle adorateur;
e punir de quelques doutes qu'il
s sur la bonté de Siva à son égard,
osa une fâcheuse alternative :
ui dit-il; je t'accorderai plusieurs
jouiront d'une longue existence,
ront méchants; ou bien je ne t'en
donnerai qu'un seul, qui sera bon et vertueux, mais qui mourra à seize ans. » Le saint homme, après y avoir un peu réfléchi, préféra le dernier parti au premier, tout en déplorant par avance la nécessité où il se trouverait de perdre, dans un âge si tendre, un enfant si ardemment désiré. Aussitôt les promesses de Siva commencèrent à s'accomplir; sa femme devint enceinte, et accoucha d'un fils qui fut appelé Markanda. Cet enfant grandit et devint un prodige de sagesse et de piété; il s'adonna surtout au culte de Siva avec toute la ferveur dont il était capable, lui offrant journellement le poudja, et faisant à ses temples de fréquents pèlerinages. Son père était heureux et fier d'avoir un fils doué de tant d'heureuses qualités; mais sa douleur surpassait sa joie, lorsqu'il songeait qu'il lui faudrait le perdre avant peu. En effet le terme fatal approchait avec une rapidité effrayante, et bientôt le jeune Markanda eut atteint sa seizième année.

Les messagers de Yama se mirent alors en devoir d'exécuter la sentence portée; ils se présentèrent à la victime désignée, lui exposèrent l'objet de leur mission, et l'engagèrent à les suivre. Mais le jeune homme les accueillit fort mal, leur signifia résolument qu'il ne voulait point mourir, et qu'ils eussent à s'en retourner. Les ministres du roi de la mort, offensés de ce refus, revinrent auprès de leur maître, et lui rendirent compte de l'insuccès de leur mission. Yama monta aussitôt sur son buffle, et se rendit lui-même auprès de Markanda. Il lui représenta la témérité de son refus, puisque Siva ne lui avait assuré que seize ans de vie; que ce terme étant expiré, il ne pouvait sans injustice refuser de mourir. Mais toutes ces raisons ne purent persuader Markanda, qui persista à déclarer qu'il ne mourrait point; et qui, voyant que Yama se disposait à recourir à la violence, saisit un linga et le tint étroitement embrassé. Mais Yama, sans égard pour le signe sacré, sauta à bas de son buffle, jeta autour du cou de Markanda une corde dont il l'étreignait avec le linga, cherchant à entraîner l'un et l'autre dans l'enfer. Mais Siva sortit tout à coup du linga, et donna au dieu de la mort un coup si terrible, qu'il le tua sur place, et délivra ainsi son adorateur du danger qui le menaçait.

Cette intervention inespérée ne fut pas seulement un événement heureux pour Markanda, mais tout le reste du genre humain s'en ressentit; car le dieu de la mort ayant perdu la vie, les hommes cessèrent de mourir et multiplièrent si prodigieusement, que la terre ne pouvait plus les contenir, ce qui introduisit parmi les humains une confusion et un désordre inexprimables. Les dieux ne sachant quel remède apporter à cet état de chose, allèrent tous ensemble trouver Siva, et lui remontrèrent que c'était à tort qu'il avait tué Yama; que celui-ci n'avait en rien excédé son pouvoir, puisque le jeune homme qu'il avait sommé de mourir avait accompli le terme assigné à son existence. Siva répondit qu'en accordant seize ans de vie à

Markanda, son intention n'avait pas été qu'il dût mourir aussitôt qu'il aurait atteint cet âge, mais qu'il avait voulu qu'à quelque vieillesse qu'il pût parvenir, il conservât toujours le même air de jeunesse et la même vigueur que s'il n'avait eu que seize ans; que le roi de la mort aurait dû s'informer, avant de passer outre, quelle était sa volonté là-dessus; qu'il avait eu grand tort d'entreprendre d'ôter la vie à Markanda de sa propre autorité, mais qu'il était infiniment plus blâmable de n'avoir pas respecté le linga, sous la protection duquel ce jeune homme s'était mis; que c'était pour le punir de cette double témérité qu'il lui avait ôté la vie. Les dieux, tout en approuvant les raisons alléguées par Siva, lui représentèrent qu'il devait être satisfait de sa vengeance, et qu'il devait avoir égard à l'étrange confusion qui régnait parmi les hommes devenus immortels; que la terre était devenue trop étroite pour le genre humain, et qu'il n'y avait d'autre moyen de remédier à un si grand mal que de ressusciter Yama. Siva se rendit aux désirs des dieux, il fit revivre Yama et le rétablit dans tous ses droits et ses priviléges.

Le dieu de la mort, rétabli dans son premier état, dépêcha aussitôt dans le monde un de ses serviteurs pour ordonner aux vieillards de mourir au plus tôt. Le messager partit, monté sur un éléphant, et précédé de trompettes et de tymbales; il se mit à parcourir la terre pour faire sa proclamation; mais s'étant enivré en route, il en oublia les termes, et se mit à annoncer, dans un style métaphorique, que Yama voulait qu'à partir de ce jour, les feuilles, les fleurs, les fruits verts, et ceux qui étaient parvenus à leur maturité, tombassent à terre indifféremment. En vertu de cette publication, les hommes recommencèrent à mourir, avec cette différence néanmoins, qu'avant le meurtre de Yama, les vieillards seuls perdaient la vie, tandis que depuis sa résurrection, on mourut indifféremment à tout âge.

YAMABOTSI, c'est-à-dire *soldats des montagnes;* religieux japonais institués par Yen-no Ghio-sia, qui vivait sur la fin du VIIe siècle de notre ère. Il passait pour un puissant magicien; on disait qu'il avait le pouvoir de commander aux esprits, qui, d'après ses ordres, arrêtaient et garrottaient quiconque refusait de lui obéir. Il fut le premier qui, pour mortifier son corps, embrassa la vie solitaire. Il passait son temps à errer dans les lieux sauvages et inhabités, et par cette vie errante il rendit quelques services à son pays: car il découvrit la situation et la nature de plusieurs endroits réputés jusqu'alors inaccessibles; ce qui fit qu'on trouva des routes nouvelles plus commodes et plus courtes d'un lieu à un autre, au grand avantage des voyageurs. Sa réputation lui attira des disciples, qui renoncèrent à tous les avantages temporels pour l'amour des félicités spirituelles. Dans cette vue, ils se mortifiaient, ils s'imposaient des tâches pénibles, ils gravissaient des montagnes difficiles, ils se lavaient fréquemment dans l'eau froi[de] au plus fort de l'hiver. Yen-no Ghi[o-sia leur] donna une règle dont le point ca[pital ...] qu'ils devaient, dans l'occasion, [...] pour les dieux et la religion. Ses [...] avec le temps, se partagèrent en de[ux ordres] différents : l'un nommé *Tosanfa,* [l'autre] *Fonsanfa;* les premiers ont leur [...] sur le sommet du Fikosan, dans l[a province] de Bousen; et les seconds sur la [montagne] d'Omine dans la province de Yosi-[no ...] le tombeau de leur fondateur. Les [...] des deux ordres sont obligés de fai[re chaque] année le pèlerinage de leur mont[agne res-]pective, au prix de grandes fatigu[es et non] sans courir de grands dangers, ca[r l'une et] l'autre sont fort escarpées et entou[rées d'af-]freux précipices. Aucun d'eux n'o[serait af-]fronter ces périls sans s'être purifi[é la cons-]cience, sans quoi ils périraient, i[nfaillible-]infailliblement. *Voy.* TOSANFA et I[...]

Lorsqu'ils ont heureusement effe[ctué ce] pèlerinage, ils ne manquent pas d'a[ller aussi-]tôt se présenter devant leur général [...] qui réside à Miyako, et de lui fai[re un pré-]sent en argent; ils en reçoivent un [titre plus] honorable et une dignité plus émin[ente, avec] le droit de modifier un peu leur co[stume, ce] qui les rehausse dans l'estime de l[eurs com-]patriotes. Car, bien que, d'après l[eurs ins-]titutions, ils soient tenus de faire [tous les] ans ces pèlerinages, ils se trouve[nt en] fait presqu'abolis aujourd'hui; il [n'y a que] les plus zélés et les plus dévots q[ui les en-]treprennent.

Les principaux des Yamabotsi [ont] des maisons particulières; et ceu[x qui sont] pauvres vont mendiant de côté [et d'autre.] Leur habit diffère peu de celui des [laïques;] mais ils ont plusieurs ornements o[u insignes] qui les distinguent; ainsi ils port[ent un sa-]bre à leur ceinture, et à la main u[n bâ-]ton à pommeau de cuivre, avec [des an-]neaux de même métal; ils font r[etentir ces] anneaux en faisant leurs prières. I[ls ont] une conque qui leur sert de tr[ompette, et] une espèce d'écharpe à franges, d[ont la lon-]deur indique le rang qu'ils tie[nnent dans] l'ordre. Les plus distingués ont [les che-]veux coupés fort courts derrière [; les] autres les laissent croître et les [...]tachés.

Ces religieux qui, dans les [commence-]ments, faisaient profession d'u[n culte] pur, ont bien dégénéré de leur pr[imitive ins-]titution. La règle était sévère et [la vie] simple : à leur entrée dans l'ord[re, les pre-]miers Yamabotsi ne vivaient que [d'herbes] et de racines, s'exposaient à de[s fatigues] rudes et continuelles, jeûnant, [se lavant] dans l'eau froide, errant dans le[s] montagnes et les déserts, et se [livrant à] d'autres mortifications du même ge[nre. Main-]tenant ces pratiques rigoureuses [ne sont ob-]servées aux novices à qui elles s[ervent d'é-]preuve. Les Yamabotsi actuels se s[ont entiè-]lement écartés de l'antique simp[licité de la] religion, car au culte des Kamis il[s ont ajou-]té celui des idoles bouddhiques i[...]

s le Japon; ils croient que celles-
de puissance que les anciens gé-
ıs d'influence sur les événements
umaine; ils ont aussi augmenté le
leurs cérémonies superstitieuses.
ɔs choses, ils se sont adonnés à
de commerce fort lucratif; pour
ı vulgaire, ils lui font accroire
fort versés dans les sciences ma-
prétendent qu'au moyen de cer-
mes, en proférant des formules
ıt mystérieuses, ils peuvent com-
ous les dieux adorés dans l'empire,
des Sintoïstes qu'à ceux des Boud-
u'ils peuvent conjurer et chasser
ılins esprits, faire plusieurs choses
es, pénétrer toutes sortes de se-
mystères, retrouver les effets dé-
ıuvrir les voleurs, prédire l'avenir,
naladies désespérées, manifester
té ou l'innocence des accusés, et
tres merveilles semblables.
rme le plus mystérieux et le plus
ınsiste à tenir les deux mains éle-
ntrelacer les doigts de manière à
, comme ils disent, le *Si Ten Si o*,
les quatre plus grands dieux du
ˈième ciel. A cet effet, ils élèvent
ɔigts du milieu l'un contre l'autre,
rpendiculairement; puis ils croi-
ıx doigts voisins de chaque côté,
que l'extrémité de ces doigts soit
rs les quatre coins du monde,
senter ces quatre dieux qu'ils ap-
mmonden, *Tsigokten*, *Sosioten* et
Les deux doigts du milieu, tenus
lairement, leur servent, pré-
, comme de lunette d'observa-
ıquelle ils découvrent les esprits
adies, le *Kits* ou renard, et le *Ma*
ɔn, qui se loge dans le corps des
s découvrent ainsi exactement de
ce ils sont, afin de les combattre
rmes qui leur sont propres, et de
plus efficacement. La même dis-
s doigts du milieu leur représente
grand saint de leur secte, appelé
wo, qui, entre autres mortifications
ıires, s'asseyait journellement au
ı grand feu sans en éprouver au-
ıge. C'est par son secours qu'ils se
ıon-seulement d'ôter au feu sa
lante, mais encore de le faire ser-
ıges qu'il leur plaît. *Voy.* Goo.
abotsi font un grand secret de ces
de ces arts mystérieux; cependant
ignent volontiers, moyennant une
compense, à d'autres personnes,
ondition d'en garder le secret; et
ent ils leur font subir un noviciat
Jn de ces initiés raconta à Kæmp-
avaient obligé d'abord à s'abstenir
qui avait eu vie, et de ne vivre que
herbes, pris de six jours en six
ils le faisaient baigner sept fois
s l'eau froide; enfin ils le faisaient
ɔnoux par terre, le corps appuyé
ons, se frapper la tête avec les
e relever 780 fois par jour. Cette
dernière épreuve avait été pour lui la plus pénible de toutes.

Beaucoup de Yamabotsi de bas étage demeurent auprès de quelque Miya, et demandent l'aumône au nom du Kami qu'on y adore. Ils psalmodient à cet effet la vie et les miracles du dieu, accompagnant leur récit du bruit de leurs anneaux de cuivre et du son de leur conque marine. Ce tapage incommode est encore augmenté par les bruyantes sollicitations des enfants de ces religieux, qui mendient avec autant d'importunité que leurs pères.

YAMALAYA ou **Yama-Loka**, l'enfer indien, séjour de Yama, dieu des morts; il est situé à égale distance entre les Swargas ou paradis des dieux, et les Patalas ou régions inférieures dans lesquelles résident les divinités du dernier ordre, telles que les Nagas et les Sarpas. Car le Yama-loka est considéré comme un lieu dans lequel les damnés souffrent temporairement, et dont ils doivent sortir un jour après l'expiation de leurs péchés, pour recommencer une nouvelle vie sur la terre, soit dans le corps humain, soit dans celui d'un animal. Cependant l'empire de Yama est quelquefois confondu avec les Patalas et les Naraka. *Voy.* Yamapoura.

YAMAN-DAGA, un des Bourkhans des Mongols, qui le représentent comme une des formes de Mandjouchari, et le vainqueur d'Ærlik-khan. C'est le *Yama* des Hindous; aussi les Bouddhistes le mettent-ils au nombre des divinités cruelles. Ses actions et ses métamorphoses remplissent des légendes tout entières. Sa forme est le comble de la laideur idéale. Des brandons de feu l'environnent. Plusieurs têtes entassées, parmi lesquelles il en est une de bœuf, s'élèvent sur son cou. De chaque côté il porte dix-huit bras munis d'armes, de têtes de morts, de serpents et d'autres figures symboliques. Sa ceinture est une peau de serpent garnie de crânes humains. Ses pieds foulent pêle-mêle des hommes et des monstres. Sa couleur est d'un bleu foncé, et une femme d'une figure horrible, de couleur bleu clair, est assise sur ses genoux. *Voy.* Yan-ma-lo et Yemma-o.

YAMAPOURA, nom de la ville et du palais de Yama, roi des régions infernales, dans la mythologie hindoue. Le dieu de la mort y fait sa résidence et y tient son tribunal. Le Vaikarani, fleuve de feu, l'entoure de tous côtés. *Voy.* Yama, Yamalaya et Vaikarani.

YA MATA-NO O ROTSI, génie malfaisant de la mythologie japonaise; il paraissait sous la forme d'un serpent qui avait huit têtes et huit queues. Comme il avait dévoré les sept premières filles d'Asi-natsou tsi, le premier homme du Japon, le dieu Sosan-no o-no Mikoto l'attira dans un piége et le coupa en mille morceaux. *Voy.* Sosan-no o-no Mikoto. Cependant il paraît que le serpent, ou du moins le génie qui l'animait, ne mourut pas sous le glaive du dieu, car nous le retrouvons sous le règne de Kei-ko-ten-o, 12e daïri, le IIe siècle avant l'ère chrétienne. Ce prince le rencontra endormi sur le mont I bouki-no

yama, et ayant marché sur lui, la montagne fut entourée aussitôt de nuages et de brouillards si épais, qu'il eut beaucoup de peine à descendre. Il éprouva des étourdissements comme un homme ivre; il est vrai que ces symptômes disparurent lorsqu'il se fut rafraîchi dans les eaux pures d'une fontaine; mais le venin du serpent laissa dans ses membres un principe de corruption qui lui causa enfin la mort.

YA MATO-NO IWA ARE FIKO-NO MIKOTO, 4[e] fils de *Fiko na kisa take ou ka ya fouki awa sesou-no Mikoto*, le cinquième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon antérieurement à la race humaine. *Ya mato-no Iwa are fiko-no Mikoto* est réputé le premier personnage purement homme, qui monta sur le trône; son règne est véritablement historique; et il ouvre, sous le nom de *Zinmou ten-o*, l'an 660 avant Jésus-Christ, une série de Daïris qui n'a jamais été interrompue jusqu'à nos jours. Il mourut l'an 585, à l'âge de 127 ans, après 76 ans de règne.

YAMOUNA, rivière de l'Hindoustan, plus connue sous le nom de *Djemna* ou *Jumna*; elle se jette dans le Gange au-dessus d'Allahabad, après un cours d'environ 130 lieues. Cette rivière est réputée sacrée. La mythologie en fait une déesse, fille du Soleil et sœur de Yama. On raconte que Balarâma, étant allé visiter ses amis à Gokoula, sur les bords de la Yamouna, y passa deux mois dans la société des Gopis ou bergères de la contrée. Voulant un jour se baigner dans cette rivière, dont il était un peu éloigné, il lui commanda de venir à lui. La Yamouna se montra rebelle. Alors Balarâma, échauffé par le vin, jura qu'il l'y contraindrait; en effet, il l'amena à lui avec le soc de charrue qui lui servait d'arme, et ne la laissa aller que quand elle lui eut promis de se bien conduire à l'avenir. M. Langlois observe que les épithètes de *Yamounâbhid*, celui qui fend ou divise la Yamouna, et de *Kalindikarchana*, celui qui attire la Kalindi (autre nom de la même rivière), données à Balarama, indiquent qu'il partagea la rivière en deux, et qu'il est probable que cette légende fait allusion à la formation d'un canal creusé sans doute à cette époque, pour la commodité des habitants de Gokoula.

YANG-POU, nom de la divination proprement dite, pratiquée chez les Chinois avec une tortue vivante, qu'ils exposent à la chaleur du feu. *Voy*. Pou.

YAN-MA-LO, le vingtième et dernier des principaux dévas du panthéon bouddhique. Le mot *Yan-ma-lo* est la transcription chinoise du *Yama* hindou; et, comme dans la mythologie brahmanique, c'est lui qui gouverne les régions infernales, juge les morts, dirige les âmes vers les cieux ou les livre aux tourments des enfers, il est assisté dans ses fonctions judiciaires par sa jeune sœur, qui est chargée spécialement de ce qui concerne les femmes. Yama intervient comme conciliateur dans les querelles qui divisent des hommes. Il est en outre un des plus ardents défenseurs de la loi de Bouddha. Les livres saints citent de

lui ces paroles, qu'il adressa aux dam[nés dans] un moment où ils imploraient sa misé[ricorde]: « Vous avez reçu un corps d'homme [et vous] n'avez pas cultivé la doctrine; c'est [comme] si vous étiez entrés dans un trésor [et que] vous en fussiez sortis les mains v[ides; à] quoi vous sert-il maintenant de pou[sser des] cris pour les peines que vous endu[rez? Ces] peines sont le juste retour des fau[tes que] vous avez commises. » On dit que Ya[ma] était originairement un dieu subalte[rne, qui] est parvenu par la pratique de l'aumô[ne et des] préceptes, à l'emporter en pureté sur l[es dieux] du Trayastrincha eux-mêmes. C'est p[our cela] qu'il a été élevé au troisième ciel du [monde] des désirs. A une époque qui n'est [pas dé]terminée, il parviendra au rang d[e Boud]dha, et se nommera le roi univers[el. *Voy*.] YAMA et YAMAN-DAGA.

YASIRO. Les Japonais donnent [ce nom] aux temples et aux autels principa[ux érigés] dans leur empire, en l'honneur des [Kamis.] Ils sont au nombre de vingt-deux; [chaque] année on y fait le service divin pa[r ordre] du Daïri, qui alors y envoie des p[rêtres.] La différence entre Miya et Yasiro [est que] le premier ne désigne que le temp[le,] tandis que par Yasiro on compre[nd] toutes ses dépendances.

YASODA ou YASOMATI, femme [du ber]ger Nanda, et nourrice de Krichna. [Au mo]ment où Dévaki était enceinte de ce [dieu in]carné, Yasodâ le devint aussi: [c'était la] déesse Kali qui prenait naissance [dans son] sein. Vasoudéva, père du dieu, afin [de sous]traire le divin enfant qui venait d[e naître à] la fureur de Kansa qui demandait [sa mort,] s'introduisit dans la chambre de Y[asodâ un] instant après son accouchement[, plaça] Krichna auprès d'elle, prit la peti[te fille et] la porta au tyran à la place de s[on propre] fils. Yasodâ, retirée sur les bords [de la Ya]mounâ, élevait Krichna qu'elle c[royait son] enfant; mais chaque jour de nou[veaux mi]racles venaient accroître son étonn[ement. Le] petit Krichna était fort espiègle, [et se plai]sait parfois à des tours de force [qui révé]laient le dieu : de son pied enfan[tin il ren]versait un charriot tout chargé; s[i on l'atta]chait à un arbre avec une corde [pour le pu]nir, il se promenait en traînant l'a[rbre après] lui. Les bergers criaient merveil[le; Yasodâ] admirait son nourrisson avec org[ueil, et] réfléchissait en silence sur les é[vénements] que devait présager une jeunesse [aussi mi]raculeuse. En effet, Krichna fu[t reconnu] avec Balarama, appelé à Mathou[ra, pour se] signaler par de glorieux exploits [dignes de sa] naissance. Yasodâ, instruite enfin [que Kri]chna n'était pas son fils, n'en fut [pas moins] glorieuse d'avoir eu pour nourriss[on un hé]ros et un dieu. Nous signalons, [à l'article] KRICHNA, la singularité des noms [*Yasoda* et] *Yasomati*, qui peuvent se traduire [par *mère*] *de Yasou* (Jésus), singularité qui d[evient en]core plus frappante par le rapport [mytholo]gique et biographique qui existe entre [Krichna] (*Kristna*) et le *Christ*.

YATIS. C'est le nom qu'on donn[e]

iens, vainqueurs de leurs sens et
issions. On donne ce nom parti-
it aux religieux Djainas, dont les
dans des *Posalas* ou couvents, et
courent le monde en demandant
Mais dans l'un et l'autre cas ils
irs soumis au supérieur de la com-
lont ils sont membres. Ils mon-
in extrême à ménager la vie des
A cet effet ils portent avec eux un
balayer le sable avant d'y mettre
s s'abstiennent de manger et de
les ténèbres de peur d'avaler par
n insecte; quelquefois même ils
vant leur bouche un morceau de
a crainte que leur haleine ne nuise
ierons presque imperceptibles qui
iux rayons du soleil. Ils portent
x coupés très-courts; ils devraient
arracher d'après leur règle. Ils
continence et la pauvreté, obser-
iûnes fréquents, et se livrent à de
méditations. Quelques-uns d'entre
le simples enthousiastes; mais il
itres plus rusés qui passent pour
magiciens, et qui sont de purs
; ils exercent publiquement la
ie et la nécromancie, se livrent à
ie thérapeutique, et pataugent dans
D'autres cherchent des moyens
ance plus honnêtes dans le com-

:A, une des quatre écoles entre
se partage le bouddhisme spécu-
KARMIKA.

YAUK et YAWESI, idoles adorées
:iens Arabes et détruites par Ma-
iuk était représenté sous la figure
il.

dieu japonais, frère de la grande
n sio daï sin; il encourut la dis-
a sœur, et fut banni dans la pro-
Sets, arrosée par la mer. On dit
ait vivre deux ou trois jours sous
t pourquoi l'histoire mythologique
:tait une sangsue. Il est le protec-
êcheurs et des gens de mer. Il a,
ans la province de Sets, un temple
grande vénération. On l'y voit re-
issis sur un rocher, tenant d'une
brême, et de l'autre une ligne de
Son nom entier est *Yébis san ro*,
e le troisième fils à figure riante;
prononce communément *Ibis*. On
ncore *Firou-ko* ou la sangsue.

MI, c'est-à-dire *action de fouler aux
gure;* cérémonie sacrilége imposée
; Japonais, en haine du christia-
uis l'abolissement de cette religion
oire. Elle a lieu au commencement
année après le recensement de la
i, et consiste à fouler aux pieds
: Jésus crucifié, ou celle de sa sainte
le quelqu'autre saint, ce qui est
une preuve convaincante et incon-
qu'ils renoncent à Jésus-Christ et
ion. Voici comment les commis-
inquisiteurs procèdent à Nanga-
rès Kæmpfer. Le chef de la sec-
tion, accompagné de ses trois commis, du greffier et du messager, assistent les inquisiteurs, avec deux hommes de police qui portent les images, qui sont de cuivre jaune, et conservées exprès, dans une boîte, pour cet usage. On se rend ainsi de rue en rue et de maison en maison, ce qui dure au moins six jours. Cet acte se fait dans l'ordre suivant : les inquisiteurs s'étant assis sur une natte, le chef de la famille, sa femme, ses enfants, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, quel que soit leur âge, tous les locataires de la maison, et quelquefois même les proches voisins, si leurs maisons ne sont pas assez grandes pour y faire la cérémonie, sont convoqués dans une chambre, où l'on dépose les images sur le plancher nu; après quoi, le Yefoumi-tsie, ou secrétaire de l'inquisition, prend la liste des habitants et lit leurs noms un à un, les sommant de se présenter l'un après l'autre, et de mettre les pieds sur les images. Les enfants qui ne peuvent pas encore marcher sont soutenus par leurs mères qui leur font toucher ces images avec les pieds. Cela fait, le chef de famille met son sceau sur la liste, comme un certificat qui doit être porté devant le gouverneur, que l'inquisition a été faite dans sa maison. Après avoir parcouru de cette manière toutes les rues et les maisons de la ville, les inquisiteurs eux-mêmes foulent aux pieds les images, et enfin tous les chefs de section, qui se servent mutuellement de témoins, et scellent leurs certificats de leurs sceaux ou cachets. Cette inquisition n'a lieu qu'à Nangasaki, dans le ressort d'Omoura, et dans la province de Boungo, où la religion chrétienne avait fait autrefois le plus de progrès.

YEKIRE, esprit malin redouté des Japonais, qui lui attribuent la plupart des maladies. Ils prétendent le chasser au moyen des exorcismes.

YEMMA-O, juge et souverain des enfers, chez les Bouddhistes du Japon; c'est le *Yama* des Indiens. Toutes les actions vicieuses des humains sont déroulées devant lui dans toute leur horreur, au moyen d'un grand miroir placé vis-à-vis de lui, et nommé *Sofari-no kagami*, ou le miroir de la connaissance. Les souffrances des damnés ne sauraient être éternelles, suivant le système de la religion bouddhique; néanmoins elles peuvent avoir une durée incommensurable à raison de la grièveté des fautes que l'on a commises. Mais les religieux japonais enseignent qu'on peut procurer du soulagement à leurs âmes par les prières et les bonnes œuvres, et surtout par les offrandes que les Bonzes font au vertueux Amida ou Amitabha, qui, par sa puissante intercession, peut fléchir le juge des enfers, et l'obliger à adoucir la rigueur de la sentence. Lorsque les âmes confinées dans ces prisons ténébreuses y ont demeuré un temps suffisant pour expier leurs crimes, elles sont renvoyées dans le monde en vertu de la sentence de Yemma-o, pour y animer, non des corps humains, mais des animaux immondes ou d'un ordre inférieur,

dont la nature et les propriétés sont le mieux en rapport avec les inclinations pécheresses de ces âmes ; tels sont, par exemple, les serpents, les crapauds, les insectes, les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes et autres créatures semblables. Leur transmigration a lieu en passant successivement des animaux les plus vils dans d'autres d'un rang plus élevé, jusqu'à ce qu'étant enfin rentrées dans des corps humains, elles puissent, en menant une vie vertueuse, monter encore plus haut et se rendre dignes de la béatitude finale ; sinon elle sretournent faire une nouvelle et longue expiation dans l'enfer de Yemma-o. Plusieurs temples ont été érigés à ce dieu ; l'un entre autres se trouve dans un petit bois auprès de Miyako, où sa statue est d'une laideur affreuse. Cette pagode est très-fréquentée.

YENE, un des dieux des âmes chez les Japonais. On le représente avec quatre bras ; d'une main il tient un sceptre surmonté d'un soleil, de l'autre une couronne de fleurs ; ces deux mains sont à sa gauche. Des deux mains droites il tient une sorte de verge et une cassolette de parfums. Yene est regardé comme le protecteur des âmes des gens mariés et des personnes avancées en âge ; c'est à lui que l'on adresse des prières en leur faveur.

YEN-HO, génies ou êtres fabuleux de la mythologie chinoise ; ils ont le corps d'un quadrupède, la peau noire, et vomissent des flammes. Leur nom signifie *ceux qui se nourrissent de feu.*

YEN-WANG, roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtiments terribles sur les âmes de ceux qui n'ont rien à lui offrir.

YESCHIBA, et au pluriel *yeschiboth*, nom que les Juifs donnent à leurs colléges et à leurs académies, où s'assemblent les rabbins avec leurs disciples. Les *sessions* ont lieu ordinairement après les prières du matin, au sortir de la synagogue, à l'exception des vendredis, du sabbat, des veilles et des jours de fête.

YESCHT, hymnes de Zoroastre à la louange d'Ormuzd. Dans un de ces hymnes, le prophète demande aux dieux quelle est la parole ineffable qui répand la lumière, donne la victoire, dirige la vie de l'homme, déconcerte les esprits malfaisants, et donne la santé au corps et à l'esprit. Ormuzd lui répond : C'est mon nom. Aie mon nom continuellement à la bouche, et tu ne redouteras ni la flèche du Tchakar, ni son poignard, ni son épée, ni sa massue. A cette réponse, Zoroastre se prosterna et dit : J'adore l'intelligence de Dieu, qui renferme la parole, son entendement qui la médite, et sa langue qui la prononce sans cesse.

YE-TCHA, génies de la mythologie bouddhique chez les Chinois. Ce sont les *Yakchas* des Hindous ; on en distingue de trois sortes : ceux de la terre, ceux de l'air et ceux du ciel.

YEZD, au pluriel *yezdan*, bons génies de la mythologie persanne ; subordonnés aux sept Amschaspands. Quelquefois à désigner Dieu lui-même. *Voy.*

YÉZIDIS, sectaires orientau sont ni Juifs, ni Chrétiens, mans. Ils appartiennent à la ra et sont répandus dans les mon entre Mossoul et le Khabour (Bagdad), dans le pachalik d'Ale békir et la province russe d'Eriva sulmans dérivent leur nom du kh fils de Moawia, ennemi d'Ali, ou fils d'Enisé, et en font une secte mais d'autres le tirent du mot pe ou *Ized*, dieu, bon génie, oppo man, le mauvais principe ; en effet, gène Boré, tout démontre en eux tenant au culte de Zoroastre modi nès. auteur du dualisme manich

Bien qu'ils portent des noms m ils détestent les Mahométans et l une haine qui se manifeste partou peuvent faire impunément. Lors irrités contre un animal, ils l'app sulman. Autant par mépris pour l'islam que par goût, ils mangent boivent du vin ; ils sont même trè l'ivrognerie. Par contre, ils aimen les chrétiens qu'ils traitent de con sieurs d'entre eux paraissent mê dés que Jésus-Christ et Yézid so personnage ; quelquefois ils se coupe de vin dans les festins, *Prends le calice du sang du Chri* les convives se lèvent en croisant en s'inclinant profondément.

Les Yézidis se divisent en de les noirs et les blancs ; ceux-ci ques qui, en effet, a ment à se v blancs ; les autres sont des espè gieux, réputés saints ; cependant riés et ont même quelquefois pl mes ; on les nomme *faquirs*, p que plusieurs soient riches. Voi on procède à la réception des no

Quand quelqu'un a dessein d' il est obligé, avant de prendr servir le supérieur durant que lesquels expirés, il se revêt en qui suit : il se dépouille entière habits, et ne réserve qu'un ling vrir sa nudité. En cet état, deu prennent par les oreilles, et le vers le supérieur, lequel tien mains la tunique noire dont il d tir. Quand il est arrivé à ses pi présente en disant : « Entre da sache que dorénavant tu es dis zid, et qu'en cette qualité tu doi injures, les opprobres et les pers hommes pour l'amour de Dieu. rendra odieux à toutes les na agréable à la divine majesté. paroles ou d'autres semblables, dosse la tunique, pendant que le font des prières pour lui ; lorsq finies, le supérieur embrasse l baise la manche de son habit. T sistants font de même les uns a tres ; le nouveau faquir rend le

ıoirs, mais non pas aux blancs qui
.tés laïques. Dès ce moment on
ı à l'appeler *koutheako*, c'est-à-dire
ıisciple. Après la cérémonie, tous
y ont assisté vont à la maison du
ıi leur fait un festin où sont reçus
ıment toutes les personnes qui se
t, les étrangers et les inconnus,
ı parents et les amis.
irs peuvent manger de la viande,
tuer un animal d'aucune espèce.
ıt même poussent le scrupule au
argner la vermine qui les dévore;
nt garde en marchant d'écraser les
les autres insectes, dans la crainte
ıimaux ne renferment une âme qui
ıis résidé dans un corps humain. Ils
ıssi que l'on commet une grande
rachant à terre; lorsqu'on éprouve
d'expectorer, il le faut faire dans
. la frotter contre terre; cette cou-
usitée chez les Perses, au rapport
hon. Il leur est défendu de se raser
ıt les moustaches, que quelques-
ıt extrêmement touffues.
a frappé davantage les voyageurs
ı quelque rapport avec les Yézidis,
ırofond respect qu'ils témoignent
able, qu'ils appellent *Célabi*, mon-
ou *scheikh-el-meazzen*, le chef su-
ı pensent qu'il est bon de l'avoir
ils le regardent comme un minis-
cié, qui pourra un jour récupérer
et qui alors pourra se venger de
'auront insulté; ils pensent que sa
sera pas moins à craindre, s'il de-
ujours dans sa disgrâce. Aussi ils
: bien de le maudire, et il serait
ıdent de le faire en leur présence;
ınt hautement sa défense et n'en
ı'avec respect. Ils prétendent que
. confié l'exécution de ses volontés.
e le soleil paraît sur l'horizon, les
e tournent vers l'Orient, les pieds
front contre terre, en adorant les
ur lui rendre ce culte, ils se reti-
art, afin de n'être vus de personne;
ıstiennent s'ils ne peuvent échap-
regards. Ils vénèrent les saints du
ıme qui ont donné leurs noms aux
ıs situés dans leur pays et qui se
ou moins distingués selon que le
it plus ou moins en eux; mais au-
ni prophète, disent-ils, n'en a reçu
randes faveurs que Moïse, Jésus-
Mahomet. Ils montrent beaucoup
tion pour les monastères chrétiens;
entrer, ils se déchaussent, baisent
t les murailles, pour se mettre sous
ion du saint protecteur. Souvent il
e d'y porter des offrandes en con-
d'un vœu pour obtenir la guérison
adie. Jamais ils ne mettent les pieds
mosquée.
est défendu d'apprendre à lire et à
; n'ont ni prières, ni jeûnes, ni sa-
ls célèbrent cependant quelques
e autres celle de Pâques. Le dixième
a lune d'août, ils s'assemblent au sépulcre du scheikh Hadi, leur réformateur; leurs frères des contrées éloignées accourent à cette réunion qui dure un jour et une nuit tout entière; et, comme ils marchent en troupe, soit en venant, soit à leur retour, ils attaquent souvent les petites caravanes des plaines de Mossoul et du Kourdistan. A cette assemblée se rendent aussi les femmes, mais non les filles des villages voisins. Après qu'on a bien bu et bien mangé pendant cette nuit, on éteint les lumières, et le silence dure jusqu'à l'aurore; on ignore ce qui se passe pendant le reste de la nuit. Au reste, ils cachent soigneusement les principes et les dogmes de leur religion, et paraissent être de la religion de ceux avec lesquels ils se trouvent, parlant avec respect du Pentateuque, des Psaumes, de l'Evangile et du Coran.

Leur pontife suprême est le scheikh qui gouverne la tribu à laquelle est confié le tombeau du scheikh Hadi; il doit être un descendant du scheikh Yézid, leur fondateur; il est assisté par un ko-scheikh qui prétend recevoir immédiatement les inspirations du diable; ils ont aussi des satrapes fort respectés, qui imposent les mains sur les malades, et qui envoient les morts en paradis; à cet effet ils touchent légèrement le cou et les épaules du défunt, et lui frappent dans la main, en disant : *Ara behescht*, va en paradis. Les Yésidis croient que les âmes des défunts vont dans un lieu de repos, où elles sont heureuses proportionnellement à leurs mérites, et qu'elles apparaissent quelquefois en songe à leurs parents et à leurs amis pour leur donner des conseils. Au jour du jugement universel, ils iront tous au paradis terrestre avec leurs armes à la main.

Les Yézidis se sont rendus presque toujours fort redoutables aux Musulmans, dont ils attaquaient souvent les caravanes, pillant et massacrant tous ceux qu'ils rencontraient. En 1837, ils soutinrent une lutte avec les Kourdes contre Reschid-pacha, qui en extermina un grand nombre. Leur nombre, qu'on évaluait autrefois à 200,000, ne s'élève guère aujourd'hui au delà de 45,000 âmes. Depuis leur défaite ils sont soumis à la Porte.

YGDRASIL, frêne sacré de la mythologie scandinave; son nom vient de *ygr*, terrible, et *drasill*, fertile. C'est là que les dieux s'assemblent chaque jour en cour de justice. Ils s'y rendent à cheval, en passant sur l'arc-en-ciel Bifraust, qui est le pont des dieux. Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres; ses branches s'étendent sur la terre entière et s'élèvent au-dessus des cieux. Trois racines soutiennent l'arbre et s'étendent vers trois directions fort opposées : l'une se dirige vers Asgard, séjour des Ases; l'autre vers la demeure des géants, qui séjournent où se trouvait autrefois Ginungagap, l'abîme; la troisième vers Niflheim, la région infernale. Au-dessous de cette dernière sont le puits Vergelmer et le serpent Nidhogger, qui, du fond des enfers, ronge cette racine. Sous la racine qui va chez les géants est le puits de la sagesse, dans lequel

Mimir boit chaque jour; c'est là qu'il puise sa prudence consommée. Un jour Allfader, le père universel, vint lui demander à boire un verre de cette eau, et il ne put obtenir cette faveur qu'en laissant un de ses yeux en gage. La racine qui se dirige vers Asgard est au ciel; au-dessous d'elle est la sainte fontaine d'Urthar, le temps passé. Les Nornes qui se tiennent auprès de cette fontaine y puisent l'eau dont elles arrosent le frêne, de peur que ses branches ne se dessèchent et ne perdent leur feuillage. L'eau de cette source est si sainte, que tout ce qui en est arrosé devient blanc comme la pellicule d'un œuf. De cette eau vient la rosée qui tombe dans les vallées, et que les hommes appellent *rosée de miel;* c'est la nourriture des abeilles. Il y a de plus, dans cette fontaine, deux cygnes qui ont donné naissance à tous les oiseaux de cette espèce. Tout auprès est la demeure des Nornes, qui résident dans une salle magnifique. Sur les branches du frêne est perché un aigle, entre les yeux duquel se tient un vautour; ces deux oiseaux font souffrir et dépérir Ygdrasil. Un écureuil monte et descend sur l'arbre, semant de mauvais rapports entre l'aigle et le monstre Nidhogger. Quatre jeunes cerfs courent à travers les branches du frêne et en dévorent l'écorce. Au moment du combat entre les dieux et les géants, qui doit précéder l'embrasement de la terre, le frêne Ygdrasil doit être violemment agité, comme s'il partageait les alarmes des dieux.

YI-DWAGHS, démons faméliques des Tibétains; ce sont les *Prétas* des Hindous.

Y-KING ou *Livre des changements;* un des livres sacrés des Chinois. C'est le plus ancien ouvrage qui traite de la plus ancienne écriture connue, c'est-à-dire des *Koua* ou soixante-quatre monogrammes de Fou-hi, supposé le fondateur de l'empire chinois; c'est encore un des plus anciens répertoires des traditions antiques. L'Y-King a été rédigé par Wen-Wang et Tcheou-Kong, dans le XII[e] siècle avant l'ère chrétienne. Confucius y ajouta deux commentaires nommés *Touan* et *Siang*, qui jouissent de la plus grande autorité. Ce livre a été traduit en latin par le P. Régis.

YMER, nom du premier géant, selon la mythologie scandinave; il dut sa naissance aux glaces du nord, sur lesquelles était passé un souffle de chaleur; les gouttes qui en découlèrent produisirent un être humain d'une taille gigantesque; il fut nourri par les quatre fleuves de lait qui coulaient des mamelles de la vache Audhumbla. Il devint le père des géants. En effet, pendant qu'il dormait, il eut une sueur, et un mâle et une femelle naquirent de dessous son bras gauche, et un de ses pieds engendra avec l'autre un fils, d'où est venue la race des géants, nommés, à cause de leur origine, *Géants de la gelée.* Or Ymer était méchant, ainsi que tout ce qui était issu de lui; on ne doit donc pas le mettre au nombre des dieux. Cette race malfaisante a failli périr tout entière. Ymer tomba sous les coups des fils de Bore (*Voy.* VÉ); il s'écoula, dit l'Edda, tant de sang de ses plaies, que toutes les familles des géants de la gelée y furent noyées, à la réserve d'un seul géant, qui se sauva avec tous les siens; étant monté sur des barques il s'échappa, et par là s'est conservée la race des géants de la gelée. Toute fantastique que soit cette légende, on y peut cependant suivre à la trace les grands événements de l'histoire primitive. Adam se dessine dans Ymer en traits reconnaissables. Des êtres humains sortent de son côté, et les quatre fleuves de lait rappellent les quatre fleuves du paradis. Il personnifie ensuite toute la race caïnique. Il périt, et sa mort occasionne le déluge universel. Mais là ne s'arrête pas la conception scandinave. Les trois fils de Bore traînèrent le corps d'Ymer dans l'abîme et en formèrent le monde que nous habitons; son sang devint la mer et les eaux, sa chair les continents, sa chevelure les arbres et les plantes, ses os les montagnes, son crâne le ciel. Ils le posèrent au-dessus de la terre sur quatre piliers ou cornes, et, sous chacune de ces colonnes, ils placèrent un nain pour veiller à sa garde; ces nains s'appellent *Nordri*, *Sudri*, *Austri* et *Vestri*, c'est-à-dire le nord, le sud, l'est et l'ouest. De sa cervelle ils firent les nuées; des étincelles que le Muspelheim lançait continuellement, ils formèrent les étoiles, à chacune desquelles ils assignèrent sa place et sa route; enfin, des sourcils du géant ils construisirent, pour se mettre à l'abri des entreprises des géants, un fort qui fit le tour du monde; c'est ce qu'ils appelèrent *Midgard* ou le séjour du milieu.

YN-FOU-TI-YO, le treizième des petits enfers, selon les Bouddhistes de la Chine; les damnés y sont mutilés à coups de hache.

YNGWE, le treizième successeur d'Odin, législateur des Scandinaves; il fut mis au rang des divinités; lui-même se donnait pour le dieu Frey. De lui descendent les rois mythiques appelés *Ynglinges*, qui ne régnaient que sur le district d'Upsala.

YO, sacrifice que les anciens Chinois offraient à leurs parents défunts sous les dynasties Hia et Yn. Le sacrifice du printemps s'appelait *Yo;* celui d'été *Ti;* celui d'automne *Tchhang*, et celui d'hiver *Tchhing*. Mais sous le règne des Tcheou, le sacrifice du printemps fut appelé *Thse* et celui d'été *Yo*.

YOGA, doctrine philosophique et religieuse des Indiens, fondée sur le Védantisme; elle enseigne l'éternité de la matière et de l'esprit identifiés avec Dieu, dont ils ne sont que des modifications, et les moyens d'obtenir l'émancipation finale des liens de cette vie par les pratiques du *Yoga*, c'est-à-dire de l'union anticipée avec le dieu suprême. Ce système, professé par Patandjali, fut ensuite expliqué par Vyasa, qui en forma la doctrine du Védanta. En voici l'idée fondamentale :

Que l'esprit de l'homme s'isole du monde et de tout ce qui l'entoure par la méditation, il deviendra semblable à l'être qu'il veut connaître, et il ira se confondre avec lui; si, au lieu de s'élever vers Dieu, l'homme s'abaisse

Toutes les fois que . e sens intérieur veut divaguer au dehors, il faut le ramener à l'obéissance et le dompter. — Celui qui est toujours fixé sur Dieu, et qui se dévoue à Dieu avec une foi entière, est le plus parfait Yogui. »

Les Yoguis modernes sont loin de cette haute contemplation que l'on admire dans les anciens mounis de l'Hindoustan ; comme on suppose que le yoga donnait le pouvoir de commander à la nature, et de faire des prodiges, les Yoguis de nos jours croient pouvoir y parvenir par des momeries, des pratiques absurdes, et par l'étude de la magie. *Voy.* Yoga et Djoguis.

YOKAHWAGAMARAKOTTI, dieu adoré autrefois par les Caraïbes, en Amérique. En voici l'origine : Un sauvage, traversant un bois, aperçut dans les arbres un mouvement qui lui parut surnaturel. Effrayé de ce prodige, il adressa la parole à celui de tous ces végétaux qui lui parut le plus agité ; mais l'arbre ne daignant pas se communiquer au sauvage, lui ordonna d'aller chercher un Boïé, et ce fut à lui que l'arbre découvrit sa volonté, en lui déclarant qu'il fallait consacrer une image, un temple et des sacrifices au dieu qui, dans la suite, a été l'objet des adorations de cette peuplade, sous le nom de *Yokahwagamarakotti*.

YO-LU, esprit de la mythologie chinoise, qui met en fuite les mauvais génies ; c'est pourquoi les Chinois écrivent son nom sur la porte de leur maison.

YONG, sacrifice que les Chinois offrent le lendemain du jour où ils en ont offert un autre plus solennel.

YO-PO-LO, le sixième des enfers glacés, selon les Bouddhistes de la Chine. Le froid que les damnés y éprouvent est si vif, que leurs chairs se contractent, et que leurs os en sont dénudés.

YOUGADYA, fête que les Hindous célèbrent à la pleine lune de Magh, vers notre mois de février, comme l'anniversaire du Kali-youga, quatrième âge du monde qui a commencé ce jour-là. On se baigne à cette occasion, on jeûne, et on fait aux Mânes des offrandes de grains de sésame. *Voy.* Djougadia.

YOUNG-DHOUNG, caractère sacré, fait à peu près en forme de croix 卐 pour lequel les Tibétains ont une grande vénération ; on le voit fréquemment sur la poitrine des Bodhisatwas et des saints de la religion bouddhique.

YOUNISIS, 1° sectaires musulmans appartenant à l'hérésie des Schiites; ils disent que, bien que les anges portent le trône de Dieu, le trône est cependant plus fort qu'eux. Ils tirent leur nom de Younis, fils d'Abderrahman el-Kami.

2° D'autres hérétiques du même nom sont ainsi appelés de Younis-Némiri ; ils disent que la foi consiste dans la connaissance de Dieu, dans la soumission à sa volonté et dans un cœur rempli d'amour.

YOUROUPARI, démon ou génie du mal, redouté des Tecounas, peuplade du Brésil. On le représente sous la forme d'un singe d'un cynocéphale.

YPAINA, fête solennelle que les Mexica célébraient en l'honneur de Huitzilopoch dans le mois de mai. Quelques jours au ravant, deux jeunes filles consacrées au s vice du temple pétrissaient, avec du mi de la farine de maïs, dont on faisait u grande idole ; on la parait d'habits et d'or ments magnifiques, on la plaçait dans un f teuil bleu, posé sur un brancard. Le jour la fête, aux premiers rayons du sol toutes les jeunes filles venaient au temp revêtues de robes blanches, couronnées maïs grillé, avec des bracelets de grains maïs enfilés, le reste des bras couverts ju qu'au poignet de plumes rouges, et les jou peintes de vermillon. Elles portaient l'id jusqu'à la cour du temple. De jeunes homm la recevaient de leurs mains, et la plaçai au bas du grand escalier, où le peuple ven se prosterner devant elle, en se mettant s la tête un peu de terre que chacun dev prendre sous ses pieds. On se rendait ensui processionnellement à la montagne de Ch pultépèque, où l'on offrait à la hâte un sacri fice ; l'assemblée se rendait avec la même précipitation à Atlacuya, lieu célèbre par le traditions de leurs ancêtres, et de là à un troisième station nommée Cuyoacan. On r venait à Mexico sans s'arrêter ; et cette pr cession, qui était de quatre lieues, devait faire en quatre heures, d'où lui venait le n d'*Ypaina*, qui signifie course précipitée. (ramenait l'idole au bas des degrés d'où l'élevait, avec un grand appareil de poul et de cordes, au sommet du temple, au br de toutes sortes d'instruments, et au mili des adorations de la multitude. L'idole ét posée dans une riche cassette au milieu d parfums et des fleurs. Dans l'intervalle, (jeunes filles apportaient des morceaux de même pâte dont elles avaient fabriqué statue, pétris en forme d'os, qu'on nomm la chair de Huitzilopochtli. Les sacrificat venaient à leur côté, parés de guirlandes de bracelets de fleurs, faisant porter à la suite les figures de leurs dieux et de les déesses. Ils se plaçaient autour des morcea de pâte, qu'ils bénissaient par des chants des invocations. Cette espèce de consécrati était suivie de nombreux sacrifices, pend lesquels on exécutait des danses, des cha et d'autres cérémonies dans la cour du te ple. Après les sacrifices, les prêtres coupai ces morceaux de pâte et les distribuai tout le peuple indistinctement. Chacun re vait sa part avec toutes les apparences d'u grande dévotion, croyant se nourrir réel ment de la chair de son dieu. On en port même aux malades, et il était sévèrem interdit de prendre avant midi quelque au nourriture que ce fût ; on cachait jusq l'eau aux petits enfants. La solennité fin sait par un discours du grand prêtre, q recommandait l'observation des lois et d cérémonies.

YROCAN, le mauvais principe des trib sauvages de la Colombie. *Voy.* Jolokiam.

, sacrifices que les anciens Chinois of-
it pour obtenir de la pluie.
-MIN, génies ou êtres mythologiques
hinois ; ils ont des ailes, mais ne peu-
s'élever bien haut à cause de leur pe-
ır. Suivant les uns, leurs joues sont
arges, et leur tête est surmontée d'un
he noir ; mais, suivant d'autres, ils ont
» blanche et les yeux rouges.

YU-ZIA-FOU-SE, secte bouddhique du Japon, appartenant à l'observance *foke-sio*. Les partisans du Yu-zia-fou-se poussent leurs idées sur la pureté corporelle et morale, au point de croire que la fréquentation des autres hommes les rendrait impurs. C'est pourquoi cette observance fut interdite l'an 1666 de notre ère.

Z

[Cherchez par S et par Ts les mots que l'on ne trouve pas ici par Z.]

AFÉRANIS, sectaires musulmans, ap-
ıant à la branche des Nedjaris, dont ils
ffèrent que relativement à des opi-
particulières sur la parole de Dieu.
NEDJARIS.
:HARIE, le onzième des douze petits
ètes, dont les écrits sont au nombre
ivres canoniques de l'Ancien Testa-
Il revint de Babylone avec Zorobabel,
nmença à prophétiser la seconde an-
u règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'an
rant Jésus-Christ. Son livre, écrit en
u, renferme 14 chapitres. Il y exhorte
ifs à rebâtir le temple, à fuir l'idolâ-
ıt à mériter la protection du Seigneur
ıonçant à leurs désordres. Enfin il pré-
ıvénement du Messie, et précise dif-
es circonstances de son avénement.
:HÉENS, nom que l'on a donné à une
he de Gnostiques. *Voy.* GNOSTIQUES.
:OUM, arbre de l'enfer, dont les fruits,
nt la tradition musulmane, sont des
de démons. Il en est fait mention dans
:an. C'est véritablement un arbre épi-
qui porte des fruits très-amers, ce qui
né lieu à la fable. Un docteur musul-
ın prit occasion de dire que les têtes
émons dont il est parlé dans le Coran
es têtes des Arabes.
:A, jeûne pratiqué par les Muyscas,
l ils voulaient implorer l'assistance de
divinités particulières, qui n'étaient
s qu'un lac, un rocher, une montagne,
:haque individu se choisissait comme
étiche, lorsqu'il avait cru y remarquer
ue chose d'extraordinaire. Les plus
s s'abstenaient de viande et de poisson,
mangeaient que des herbes sans aucun
ionnement. Pendant tout le temps que
t ce jeûne, ils vivaient dans la retraite
us absolue, ne se lavaient pas et
uaient la continence. Ils s'adressaient
te à quelque chèque qui eût pratiqué
ıme jeûne, et lui remettaient leur of-
e, qui était ordinairement la figure de
ue animal en or. Le chèque se rendait
ıdroit désigné, et après avoir quitté ses
ıents et enveloppé l'offrande dans du
ı, il adressait une prière à la divinité,
jetait l'offrande dans l'eau ou l'enter-
uivant la nature du lieu : il s'en allait
ite à reculons jusqu'à l'endroit où il
laissé ses vêtements. Celui qui l'avait envoyé lui donnait pour sa peine deux pièces d'étoffe de coton et un peu d'or ; puis il réunissait ses parents et ses amis, et faisait avec eux une orgie.

ZAIRADJIA, genre de divination pratiquée par les Arabes. Elle se fait au moyen de plusieurs cercles ou roues concentriques, correspondant aux cieux des planètes, et marqués de plusieurs lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur imprime d'après certaines règles établies.

ZAKAT. Ce mot exprime chez les Musulmans le précepte de l'aumône, et la portion de biens que chacun est obligé de distribuer aux pauvres. Il vient de *zaka*, qui signifie *purifié*, parce que l'aumône, disent les Musulmans, purifie le reste des biens que l'on possède, après qu'on s'est acquitté de ce devoir. Ils l'appellent aussi *Sadaka*, c'est-à-dire *œuvre de justice*. *Voy.* CHARITÉ, n° 3, et DIME, n° 3.

ZAMOLXIS, législateur des Thraces, des Gètes et des Scythes, honoré comme un dieu après sa mort ; on lui donnait pour résidence le mont Cocajon, qu'on croit situé dans les Carpathes. Voici, d'après Hérodote, sa légende qui est probablement fabuleuse : Zamolxis fut d'abord esclave en Ionie, et, après avoir obtenu sa liberté, il s'imbut de la doctrine de Pythagore, acquit de grandes richesses et retourna dans sa patrie. Son premier soin fut de chercher à polir cette nation grossière, et à la faire vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais où il traitait tour à tour les habitants de sa ville, leur insinuant, durant le repas, que ceux qui vivaient ainsi que lui seraient immortels, et qu'après avoir payé le tribut à la nature, ils seraient reçus dans un lieu délicieux, où ils jouiraient éternellement d'une vie heureuse. Cependant il travaillait à faire construire une chambre souterraine, et, disparaissant tout à coup, il y demeura trois ans caché ; on le pleura comme mort ; mais au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau, et ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés à croire tout ce qu'il leur avait dit. Dans la suite on le mit au rang des dieux, et chacun fut persuadé qu'en mourant il allait habiter avec lui. Ils lui exposaient leurs

besoins, et l'envoyaient consulter tous les cinq ans : consultation bizarre et cruelle, qui prouvait que Zamolxis n'avait pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avaient choisi leur député, on tenait trois javelines droites, pendant que d'autres le prenaient par les pieds, et le jetaient en l'air de manière à le faire retomber sur la pointe de ces piques. S'il en était percé et mourait sur-le-champ, ils croyaient que le dieu leur était favorable ; sinon, on lui faisait de sanglants reproches, et on le regardait comme un méchant homme. Puis, choisissant un autre messager, ils l'envoyaient à Zamolxis sans le soumettre à la même épreuve. Dans les temps d'orage, ces mêmes peuples tiraient des flèches contre le ciel, comme pour menacer leur dieu.

ZAN, premier nom de Jupiter, de celui qui régna en Crète. *Voy.* ZEN et ZEUS.

ZANHAR, dieu, ou le génie du bien chez les Malgaches. Il a un temple à Tananarive ; l'intérieur en est presque vide : une espèce d'autel apparaît dans le fond ; on y brûle des parfums en l'honneur de Zanhar. Sur l'une des murailles on a représenté, dans une peinture à fresque, informe et grossière, mais originale, Zanhar, le bon génie, luttant contre Agathic, le mauvais génie. Zanhar porte une couronne d'étoiles, au milieu desquelles brille le soleil. Agathic a le front surmonté d'une couronne de têtes sanglantes, plantées en cercle dans des poignards joints les uns aux autres par des reptiles hideux. L'autre peinture représente le bon génie, debout sur un globe terrestre ; il a terrassé Agathic qui s'enfuit dans l'abîme en exhalant les restes de sa rage expirante. Le temple de Zanhar est le seul édifice religieux des Ovas.

ZAN-HAWALOU, dieu du premier ordre, adoré dans l'archipel Viti ; il préside au tabou.

ZARAME, dieu des Gaulois, que Lucien et Minotius disent être le même que Jupiter.

ZARETCH, un des sept mauvais génies créés par Ahriman pour les opposer aux sept Amschaspands.

ZA-SOU, titre que l'on donne, dans le Japon, au premier prêtre d'un temple bouddhique ; il signifie *maître du siége* ou *du trône*.

ZAT-AROUAT, idole adorée par la tribu des Coréischites, antérieurement à Mahomet ; elle n'était autre qu'un grand arbre.

ZAVANAS, un des dieux des Syriens. Hésychius est le seul qui en parle.

ZAWIÉ, couvents des religieux musulmans ; ce sont aussi des espèces de chapelles particulières, où reposent le corps de quelque saint marabout. On a un tel respect pour ces lieux, que les banqueroutiers, les assassins, et en général tous les malfaiteurs, y trouvent un asile inviolable, dont il n'est pas permis de les arracher.

ZAZARRAGOUAN, ou *maison de Kaïfi*, l'enfer des anciens habitants des îles Marian-

nes. Kaïfi ou le diable y chauffait les âm comme nous faisons le fer, et les battait co tinuellement. Ce n'était pas aux pécheu et aux criminels qu'était destiné ce lieu supplices, mais à ceux qui périssaient mort violente. Ceux, au contraire, qui mo raient de mort naturelle, avaient le plai d'aller dans le paradis, où ils jouissaient d arbres et des fruits qui y étaient en abo dance. Ainsi la vertu et le vice n'étaient po rien dans l'état de l'âme après la mort.

ZEA, surnom sous lequel Hécate fut ad rée par les Athéniens.

ZÉIDIS, sectaires musulmans, qui tire leur nom de Zéid, fils d'Ali, fils de Hoséi petit-fils de Mahomet. Ils reconnaissent Zéid pour l'imam véritable, et regarde comme susceptible de l'imamat quiconq a les qualités suivantes : la science, la piét la bravoure, une généalogie qui remonte Fatima, fille de Mahomet, soit par Hasa soit par Hoséin, à quoi quelques-uns ajo tent une belle physionomie, et l'exemptio de tout vice physique. Les Zéidis adopter la doctrine des Motazales sur tous les points, excepté sur la question de l'imamat. Zéid, fils d'Ali, avait été disciple de Wasel, chef des Motazales. Il disait qu'Ali était plus excellent qu'Abou-Bekr et Omar, néanmoin il les reconnaissait tous deux pour imam légitimes. Quelques-uns même admettaie qu'il pouvait y avoir en même temps deu imams dans deux pays différents, pour qu'ils eussent l'un et l'autre les qualités r quises. Les Zéidis se subdivisent en tro branches : les *Djaroudis*, les *Soleimanis* les *Beiteriyés*.

ZEINIS, ordre de religieux musulma fondés par Zéin ed-din, fils de Bekir, su nommé Khafi, qui mourut à Koufa, l'an 83 de l'hégire (1434 de Jésus-Christ).

ZEMBOG, dieu de la terre chez les a ciens habitants de la Russie. Il présidait à l chasse.

ZEMÈS, bons génies vénérés autrefois da l'île Espagnole et par les Caraïbes. Ils le regardaient comme les médiateurs entre l dieu suprême et le genre humain. Les Ze mès présidaient à tous les besoins des hom mes ; en conséquence, on les consultait pa le moyen des Boïés ou prêtres, auxquels il rendaient réponse, à moins qu'ils ne juges sent à propos de se faire entendre à tout l peuple. Ces Zemès étaient de bois ou d pierre. Les habitants de l'île Espagnole e adoraient un sous la forme d'une femme, côté de laquelle étaient ses deux principau ministres prêts à exécuter ses ordres. L'u d'eux faisait l'office de héraut, et convoqua les autres Zemès, afin que, selon l'occur rence, ils allassent exciter le vent, faire tom ber la pluie, etc. L'autre avait ordre de châ tier, par des inondations, ceux qui ne ren daient pas à leur maîtresse les hommage qui lui étaient dus. *Voy.* CHEMEN.

ZEMINA, déesse des anciens Slaves ; elle correspondait à la Cybèle des Latins.

ZEMIOMA, c'est-à-dire *réparation* ; sacrifice que l'on faisait dans les mystères d'E-

.eusis, pour expier les fautes qui pouvaient avoir été commises pendant la solennité.

ZEMZEM, source sacrée pour les Musulmans, située dans la cour du temple, à la Mecque. Ils attribuent son origine à l'ange Gabriel, qui l'aurait fait sortir de terre pour étancher la soif d'Ismaël, fils d'Agar, qu'ils regardent comme le père de leur nation. *Voyez* sa description à l'article KAABA. Pendant les troubles qui suivirent l'introduction de l'idolâtrie à la Mecque, ce puits fut comblé par ceux de la tribu de Djerhem, qui y jetèrent tout ce qu'ils avaient de plus précieux, entre autres les deux cerfs d'or qui étaient consacrés à la Kaaba. Après avoir été révéré jusqu'alors, il resta dans l'oubli pendant près de quinze siècles; jusqu'à ce qu'il fut découvert par Abd-el-Mottalib, aïeul de Mahomet, en vertu d'un avertissement du ciel reçu en songe, comme le rapportent les Musulmans. Il y travailla de ses propres mains avec son fils aîné, dégagea ce puits, et y trouva tous les trésors qui y étaient déposés. Il fit placer les deux cerfs d'or devant la porte de la Kaaba, et ordonna la distribution des eaux de Zemzem aux pèlerins qui venaient tous les ans visiter le sanctuaire. Après l'établissement de sa religion, Mahomet consacra cet usage en mémoire d'Agar et d'Ismaël. Quoique les pèlerins ne soient réellement obligés de boire de cette eau qu'à la suite des tournées de congé qu'ils font autour de la Kaaba, le jour de leur départ, plusieurs cependant se font un devoir d'en boire le jour même de leur arrivée, ainsi que dans la fête des sacrifices : c'est ordinairement à la suite de leur marche autour du sanctuaire. On récite en même temps cette prière : « O Dieu ! je te demande des sciences utiles, des biens abondants et des remèdes pour tous les maux. » On porte l'eau à la bouche avec une dévotion extrême; plusieurs même s'en versent quelques seaux sur la tête et sur tout le corps en signe de purification. En quittant la Mecque, tous les pèlerins ont également soin d'en emporter dans des fioles, dont ils ne font que verser quelques gouttes dans l'eau qu'ils boivent pendant tout le voyage.

ZEN, un des noms anciens de Jupiter ; on le tire communément du verbe ζῶν ou ζῆν, vivre, parce que, dit-on, ce dieu ou ce prince ayant, pendant sa vie, parcouru la terre pour policer le monde, punir les méchants et récompenser les bons, il avait procuré aux hommes une vie douce et tranquille. Cette étymologie nous semble peu plausible. *Voy.* ZEUS.

ZENADICAS, sectaires orientaux que l'on confond quelquefois avec les Rawendis, d'autres fois avec les mages ou Parsis ; d'autres fois enfin avec les infidèles, les impies et les athées. *Voy.* RAWENDIS et ZENDIC.

ZEND-AVESTA, c'est-à-dire *parole vivante*, livre sacré des Guèbres et des Parsis; il se compose de deux parties écrites, l'une en langue zend, l'autre en pehlwi. La première comprend : 1° le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire dont les prêtres doivent avoir récité des fragments avant le lever du soleil; le Vendidad est lui-même divisé en trois parties, savoir : le *Vendidad* proprement dit, combat contre Ahriman, le génie du mal; le *Yaçna* ou *Izeschné*, élévation de l'âme, qui est le livre de la liturgie ; et le *Vispered*, chef des êtres, qui est un petit recueil d'invocations; 2° les *Yescht-Sadé*, prières, dont plusieurs sont en pehlwi et en parsi ; 3° le *Sirouzé*, ou les trente jours, sorte de calendrier liturgique. La deuxième partie se réduit au *Boundéhesch*, espèce d'encyclopédie où sont contenues des notions sur la cosmogonie, sur la religion et le culte, sur l'astronomie, sur les institutions civiles, sur l'agriculture, etc. De ces livres ou recueils, si différents les uns des autres, le Vendidad est probablement le seul qui soit vraiment un ouvrage antique. On le regarde comme un des vingt-un *Nosk*, attribués à Zoroastre par les anciens Perses eux-mêmes. Le Zend-Avesta a été apporté en Europe par Anquetil-Duperron, qui le premier en a donné une traduction en 1771. M. Burnouf a publié le texte original du Zend-Avesta.

Nos lecteurs verront avec intérêt quelques maximes dignes d'éloges extraites du Zend-Avesta ; traduction d'Anquetil.

« Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien et le mal qu'ils auront faits. Leurs actions seront pesées dans la balance de l'équité. Les bons habiteront la lumière; la foi les délivrera de Satan.

« Si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage; si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

« Qui donne l'aumône est véritablement un homme.

« Estime ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais.

« Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu.

« Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage : il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

« Il est certain que Dieu a dit à Zoroastre : Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

« Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes ; ce qui est confié aux indignes est perdu.

« Mais, s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

« Quiconque exhorte les hommes à la pénitence doit être sans péché; qu'il ait du zèle, et que le zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais ; que son caractère soit bon, son âme sensible à l'amitié, son cœur et sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice, devant le peuple de Dieu.

« Ne mens jamais; cela est infâme, quand même le mensonge serait utile.

« Point de familiarité avec les courtisanes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

« Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

« Que ta main, ta langue et ta pensée soient pures de tout péché.

« Dans les afflictions, offre à Dieu ta patience ; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces.

« Jour et nuit, pense à faire du bien ; la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. »

Ces beaux préceptes de morale sont mêlés d'observances, les unes raisonnables, les autres ridicules, et de dogmes plus absurdes encore.

ZENDIC. Ce terme est employé par les auteurs musulmans pour désigner un infidèle, un homme qui n'est ni mahométan, ni juif, ni chrétien ; plusieurs le font dériver du nom des *Saducéens*, qui niaient la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme. Mais il paraît prouvé que le mot Zendic indiquait originairement un partisan de la religion de Zoroastre, ou mieux encore un manichéen. Voici comme s'exprime l'auteur arabe Masoudi, traduit par M. Quatremère :

« Lorsque Zoroastre, fils de Spitaman, eut donné aux Perses le livre appelé *Avesta*, écrit en ancien langage perse, il composa sur cet ouvrage un commentaire intitulé *Zend*, et, sur ce dernier, un autre commentaire nommé *Pazend*. Le Zend était destiné à servir d'explication à l'ouvrage primitif, émané de Dieu. Lorsqu'un Perse avançait, sur la religion, quelque principe contraire à l'autorité du livre révélé, c'est-à-dire de l'Avesta, et s'appuyait de préférence sur le commentaire, c'est-à-dire le Zend, on disait de lui : Cet homme est un *Zendi*. Ils lui donnaient ainsi un nom dérivé de celui du commentaire, pour indiquer que cet homme s'écartait des dogmes clairs du livre révélé, pour s'attacher à des explications contraires à la révélation. Les Arabes, ayant pris cette idée des Perses, adoptèrent le mot, auquel ils donnèrent la forme *Zendic*. On désigne par ce nom les dualistes (les manichéens). »

Ebn-Athir abonde dans le même sens. « Un jour, dit-il, on amena au khalife Mahdi un Zendic, que ce prince fit mettre à mort, et dont il ordonna d'attacher le corps à un gibet. Puis s'adressant à Hadi : Mon fils, lui dit-il, attache-toi, à détruire cette secte, c'est-à-dire les partisans de Manès. En effet ils commencent par prêcher aux hommes des actes extérieurs qui n'ont rien que de louable, tels que d'éviter les actions honteuses, renoncer aux biens du monde, et travailler pour la vie future. Bientôt ils les conduisent plus loin, leur interdisent la chair et le contact de l'eau pure, et la mort des insectes. Ensuite ils leur enseignent le culte de deux natures, dont l'une est la lumière et l'autre les ténèbres. Enfin ils leur permettent le mariage avec leurs sœurs et leurs filles, leur prescrivent de se laver avec de l'urine, d'enlever les enfants sur les chemins, afin de les soustraire à l'erreur des ténèbres, et de les mener dans la voie droite, sous l'influen de la lumière. »

Le mot Zendic, conclut M. Quatremè après avoir eu dans l'origine une signific tion précise, celle de *manichéen*, a désig ensuite, d'une manière générale, un imp un homme qui foule aux pieds les lois de religion ou celles de la morale.

ZENOVIA, la Diane des anciens Slave considérée comme déesse de la chasse. C'éta de sa protection qu'ils attendaient une chas heureuse. Elle avait un temple dans l champs de Kiew, où par la suite on la r présenta avec trois têtes.

ZEN-SIO, une des sectes ou observanc des Bouddhistes du Japon ; elle fut intr duite dans l'empire par Yeï Saï, l'an 1191 notre ère. Son nom signifie *observance de haute méditation*. Elle a trois subdivision la première et l'originale est le *Zi-sio*, fo dée par le prêtre chinois Y-hiouan. La s conde porte le nom de *So-to-sio* ; elle f fondée par les deux prêtres chinois Thsao Thoung. La troisième est due au prêtre ch nois Wo-bak. Quant à Yeï Saï qui introduisi ce rite dans le Japon, c'était un Japonais qui, après avoir fait plusieurs voyages dans la Chine et dans les Indes, on rapporta cette doctrine, et bâtit plusieurs temples pou l'enseigner ; il éprouva d'abord des obst cles de la part de Daïri, qui le chassa (la capitale ; mais il obtint par la suite permission de revenir à Miyako. Il mour en 1215, âgé de 75 ans, et reçut le titre pos hume de *Zen-kwo-kokf-si*, c'est-à-di maître mille fois resplendissant de l'em pire.

ZEN-ZI, c'est-à-dire *docteur de la méd tation* ; titre d'une haute dignité ecclésias tique accordé pour la première fois au Japon l'an 1278.

ZÉPHIRE, personnification du vent d'oc cident, chez les Grecs. Il était fils d'Eole ou d'Astrée et de l'Aurore, suivant les uns ; d'autres le disaient fils de Céléno, l'une des Furies. Hésiode se contente de dire qu'il est enfant des dieux. Les poetes nous le repré sentent comme un vent doux, bienfaisant et rafraîchissant ; par la douceur de son haleine il ranimait la nature et favorisait la produc tion des fleurs et des fruits. Dans nos cli mats occidentaux, le vent du couchant est au contraire un vent violent et dévastateur, qui amène les pluies et les orages ; mais pour les Grecs et les Romains, qui habitaient une latitude plus méridionale, ce vent était réel lement celui qui tempérait les chaleurs de l'été ; c'est pourquoi ils l'ont dépeint avec les couleurs les plus riantes. Les Grecs lu donnaient pour femme Chloris, et les Latins qui l'appelaient Favonius, le faisaient époux de Flore. Il avait un temple à Athènes dans le temple octogone des vents. Il était repré senté avec la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu, presque nu et répandant des fleurs à pleines mains.

ZÉPHYRS. Les poëtes se sont plus à mul tiplier cette aimable famille. Ovide peint les Zéphyrs s'occupant, sous la direction de leur

chef, à parer de fleurs l'enfance du monde, que la poésie place toujours au printemps. Virgile nous représente Anchise offrant aux Zéphyrs, avant de s'embarquer, le sacrifice d'une brebis blanche.

ZÉRARIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des Schiites; ils tirent leur nom de Zéraret, fils d'Aïn. Les Zéraris soutiennent que les attributs de Dieu ne sont point éternels, mais que Dieu existait avant ses attributs; de sorte qu'il y avait un temps où il n'était ni vivant, ni tout-puissant, ni tout-voyant, ni tout-entendant, ni omniscient.

ZÉRÈNE, nom ou surnom que portait Vénus en Macédoine.

ZÉROUANÉ-AKÉRÉNÉ, le dieu suprême des anciens Persans; ce nom signifie *le temps sans bornes*. C'est celui que les Assyriens appelaient *Kronos*, d'un mot que, sauf le léger changement du K en X, nous retrouvons dans la langue grecque avec la signification de *temps*. Ce dieu est le seul qui ait une existence éternelle, comme l'exprime son nom; car Ormuzd, la principale divinité après lui, doit cesser d'exister à l'expiration du douzième millénaire; celui-ci était en effet la personnification du temps borné, et du ciel des étoiles fixes, comme Mithra représentait un temps plus court encore et le ciel des planètes.

ZERWANITES. Le docteur Hyde parle d'une secte ancienne de la Perse, appelée des *Zerwanites*, qui enseignait que la lumière éternelle (*Zerwan*) produisit des êtres lumineux et spirituels; que le principal de ces êtres (*Ormuzd*) eut un doute, et que ce doute produisit l'esprit du mal (*Ahriman*). Suivant une autre version, Ormuzd, se voyant seul, se dit à lui-même : « Si rien ne s'oppose à moi, qu'y aura-t-il de glorieux pour moi ? » Cette pensée produisit l'auteur des ténèbres. Ahriman s'éleva aussitôt contre Ormuzd, lui déclara la guerre, et par ses oppositions perpétuelles à la volonté divine, travailla contre son gré, mais par le décret immuable de son créateur, à la gloire de cet être souverain.

ZEUS, nom grec de Jupiter; on le tire communément de la racine ζάειν, *vivre*, parce que ce dieu est l'auteur de la vie; mais nous sommes fondés à croire que ce nom est le même que le latin *Deus*, dont il diffère à peine par la première lettre, et qu'il doit se rapporter, ainsi que *Deus*, *Divus*, Δεῦς, Θεὸς, Διὸς, etc., au sanscrit *Deva*, qui signifie le céleste, ou le possesseur du ciel, de la lumière primitive et ineffable; ce dernier venant lui-même du primitif *div*, la lumière. *Voy.* DIEU, n°ˢ XIV, 1, *note*, et XCVIII, 2. Le nom de Jupiter est encore orthographié dans les différents dialectes grecs : *Zên*, *Zan*, *Zes*, *Zas*, *Deus*, *Dis*, *Den*, *Dan*, etc.

ZHJATZÉ-OLMAK, ZHJAEPPÈS-AIMO et **ZHJAEPPÈS-OLMAI**, divinités inférieures, esprits ou génies invoqués en certaines circonstances par les anciens Lapons. Le premier était le génie protecteur des poissons; les autres étaient des esprits malfaisants.

ZIBOG, dieu de la vie chez les Slaves de la Russie.

ZIEMIENNIK, dieu adoré par les paysans de la Samogitie et de plusieurs endroits de la Lithuanie, jusque vers la fin du XVIᵉ siècle. Ils lui offraient même un sacrifice annuel sur la fin d'octobre, après la récolte des grains et des fruits. Ils se rendaient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques dans un lieu destiné à cette cérémonie. Là ils dressaient une table couverte de foin, sur laquelle ils mettaient des pains et deux grands vases pleins de bière. Ils amenaient ensuite un veau, un cochon, une truie, un coq, une poule, et de tous les animaux domestiques un mâle et une femelle. La cérémonie commençait par quelques paroles que prononçait un enchanteur, et par quelques coups de bâton qu'il donnait à chaque animal; en quoi il était imité par les assistants, qui frappaient aussi sur la tête et sur les pieds d'abord, et ensuite sur le dos, le ventre et les autres membres des animaux, en disant : « Voici l'offrande que nous vous faisons, ô « dieu Ziemiennik, pour vous remercier de « ce que vous nous avez conservés cette an- « née sains et saufs et de ce que vous ne « nous avez laissé manquer de rien. Nous « vous prions de nous accorder la même « faveur l'année prochaine. » Cette prière était suivie d'un festin où l'on mangeait de la chair des animaux immolés. Mais avant d'en manger, on coupait un morceau de chaque mets, qu'on jetait à terre et dans tous les coins de la maison, en disant : « Nous vous prions, ô Ziemiennik, de rece- « voir ces sacrifices, et de vouloir bien en manger. » Ensuite chacun se régalait de son mieux.

ZIMMIS, c'est-à-dire *clients*; les Musulmans appellent ainsi, dans l'ordre civil et religieux, tous les sujets chrétiens, juifs ou païens, asservis à la domination mahométane, et par là soumis à la capitation, qui n'est jamais imposée que sur les non-musulmans. Tous les Zimmis sont exclus, pour cause de religion, de toute dignité et de toute charge publique.

ZIMTZERLA, déesse des anciens Slaves; c'était la déesse du printemps et des fleurs, et l'amante de Pogoda, dieu des zéphyrs.

ZIN-ZEI-RIOU-GHI, observance bouddhique pratiquée au Japon. *Voy.* ZIOÔ-DO SIÔ.

ZINZENDORFIENS, nom que l'on a donné aux frères Moraves qui, expulsés de leur patrie en 1721, trouvèrent asile et protection auprès du comte Zinzendorf. Cet homme, qui avait mené d'abord une vie extrêmement scandaleuse, recueillit ces sectaires à Berthelsdorf, village de la Haute-Lusace, adopta leurs opinions, et fonda de concert avec eux, en 1732, un établissement qui, par la suite, devint assez considérable, sous le nom de *Herrnhutt*, d'où ils prirent le nom de *Herrnhuters*, c'est-à-dire gardiens du seigneur. Il donna à cette société une forme nouvelle, surtout en y insinuant l'esprit de piétisme, qu'il avait puisé dans les écrits de Spener.

S'étant fait ordonner ministre, il publia divers opuscules, mit en ordre la liturgie, voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, alla faire des conversions dans le Groënland, expédia des missionnaires, et voulut même entreprendre la conversion des juifs ; mais il abandonna ce projet, pensant que l'époque de leur entrée dans le christianisme n'était pas encore arrivée. Il mourut en 1760, regardé comme le fondateur de l'*Unité des frères*. *Voy.* MORAVES, HERRNHUTERS.

ZIOO-DO SIO, observance bouddhique pratiquée dans le Japon ; son nom signifie l'*observance du pays de la pureté ;* cette secte fut introduite dans le Japon l'an 1207 de notre ère. Elle fut postérieurement modifiée, et divisée en deux branches dont la première reçut le nom de *Zin-zei riou ghi*, ou secte de Zin-zeï, et l'autre celui de *Sei-zan-riou-ghi*, ou secte de la montagne occidentale, d'après un temple de ce nom, dans le palais même du Daïri.

ZIO-ZITS SIO, c'est-à-dire l'observance du livre *Zio-zits* ou de la félicité parfaite. Secte bouddhique répandue dans le Japon par le prêtre To-zi, revenu de la Chine l'an 737 de notre ère.

ZISELBOG, divinité des anciens Slaves ; c'était la personnification de la lune, et comme telle elle partageait les hommages rendus au soleil.

ZI-SIO, secte ou observance bouddhique introduite dans le Japon, l'an 1275 de notre ère, par le prêtre Itsi-pen.

ZIWIÉNA, déesse des Slaves, correspondant à la Cérès des Latins.

ZIZA, ou CISA, déesse adorée dans la Germanie et dans la Noricie.

ZLEBOG, *le dieu malfaisant*, principe du mal, redouté par les anciens Slaves ; c'est lui qu'on appelait aussi *Tchernobog*, le dieu noir. On lui attribuait tous les maux qui affligent l'humanité ; c'est pourquoi on lui offrait des sacrifices sanglants, afin de se le rendre propice.

ZLOTABABA, c'est-à-dire *la Vieille d'or ;* divinité des Slaves qui la donnaient pour mère à Bielbog, le dieu blanc, et à Tchernobog, le dieu noir. La statue de la déesse portait entre ses bras un enfant qu'on appelait son petit-fils. Zlotababa rendait des oracles, et, en retour, les fidèles lui apportaient des offrandes. Ceux d'entre eux qui venaient les mains vides déchiraient des lambeaux de leurs vêtements ou coupaient une mèche de leurs cheveux, pour lui en faire hommage. Elle avait pour époux *Hladolet*, l'affamé, personnification du temps qui dévore tout.

Cette déesse était encore adorée chez plusieurs autres peuples du Nord. Les peuples qui habitent près du fleuve Oby, vénéraient une déesse sous le nom de *Vieille d'or*, au rapport d'Hérodote. Elle rendait également des oracles, et on l'invoquait avec confiance dans les fléaux publics.

Herbestein parle aussi d'une *Vieille d'or*, adorée sur les frontières de la Tartarie septentrionale, qui tient un enfant dans ses bras, et dont la grandeur et la grosseur sont énormes. Autour d'elle on voit des trompettes et autres instruments, où le vent s'engouffre, et qui produisent un bruit continuel qu'on entend de fort loin.

ZNICZ ou ZNITCH, dieu du feu chez les anciens Slaves. On entretenait en son honneur un feu sacré et perpétuel ; plusieurs villes lui avaient élevé des temples, où on lui sacrifiait une partie des dépouilles enlevées sur les ennemis, et souvent même des prisonniers chrétiens. On recourait à lui dans les maladies dangereuses. Des ministres intéressés étaient ses interprètes, et dictaient aux malades les réponses qui pouvaient attirer les plus riches offrandes.

ZOARA. C'est ainsi qu'on nommait chez les Scythes, dans les anciens temps, des troncs d'arbres, ou quelques colonnes sans ornements qu'ils élevaient en l'honneur de leurs dieux. On appelait ces sortes de cippes *Zoara*, parce qu'on les pelait s'ils étaient de bois, et qu'on les lissait un peu s'ils étaient de pierre. Chez les Grecs mêmes, en ces temps-là, l'image de Diane n'était qu'un morceau de bois non travaillé, et la Junon Thespienne n'était qu'un tronc d'arbre coupé. Bientôt la sculpture fit de bois et de pierre des statues qui attirèrent plus de respect aux dieux, et qui valurent une grande considération à l'art de la statuaire. La beauté des ouvrages d'un seul sculpteur fit honorer la mémoire de plusieurs grands hommes, dont les tombeaux devinrent des temples.

ZOHRA, nom de la planète de Vénus adorée par les anciens Arabes. Le vendredi lui était consacré.

ZOOGONES. Les Grecs appelaient ainsi les dieux qui présidaient à la conservation de la vie de tous les animaux, et auxquels on attribuait le pouvoir de la prolonger. Les rivières et les eaux courantes leur étaient consacrées. Jupiter tenait le premier rang parmi les dieux Zoogones, parce qu'il était considéré comme l'auteur et le conservateur spécial de la vie.

ZOOLATRIE, genre d'idolâtrie qui consiste à rendre aux animaux les honneurs divins ; la zoolatrie était particulière aux Egyptiens, qui conservaient dans presque tous les sanctuaires des animaux vivants. Ces animaux y avaient sans doute été placés originairement dans un but symbolique, mais le peuple n'avait pas tardé à prendre le change, et à les adorer réellement comme autant d'êtres divins, ainsi que l'atteste toute l'antiquité.

ZOROASTRE, en pehlwi *Zarodot*, en zend *Zeretochtro*, en persan *Zerdust ;* auteur ou réformateur du magisme, religion des anciens Perses, des Parthes et des Guèbres actuels ; il naquit probablement en Médie, dans l'Adherbidjan, sous le règne de Gouschtasp, peut-être Hystaspe, père de Darius Ier. Sa vie est toute légendaire, et il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'extraire la vérité historique de la multitude de fables dont elle est composée. Nous allons en donner un abrégé.

Son père s'appelait Spitaman et sa mère Dogdo. Celle-ci, étant grosse de cinq mois et vingt jours, eut un songe extraordinaire. Il

out en feu, et une flamme très-
r toute l'étendue du firmament.
mps, quatre griffons fondirent
:herchèrent à arracher avec vio-
it qu'elle portait dans son sein;
sonnage d'un aspect imposant et
arracha l'enfant de leurs griffes,
s le sein de sa mère et referma
Dogdo, à son réveil, raconta
e ce songe à son mari, et tous
tèrent un magicien, qui leur an-
l'enfant éclairerait un jour le
sa doctrine, et qu'il aurait beau-
mis, mais que Dieu anéantirait
. Parvenu à son terme Dogdo le
; les Grecs racontent qu'il naquit
que les artères de sa tête bat-
, qu'elles soulevaient la main
it sur l'endroit. Le roi de la con-
ouper l'enfant en deux d'un coup
eterre, mais sa main se sécha
magiciens enlevèrent Zoroastre
nt dans le désert; là ils cons-
bûcher qu'ils remplirent de bi-
natières combustibles, y mirent
tèrent l'enfant; mais le bûcher
n lit où il s'endormit tranquil-
:happa encore à des bœufs, à des
des loups, auxquels les magi-
sèrent par l'ordre de leur chef.
t sept ans, on tenta de nouveau,
i peu de succès, de le faire pé-
enchantements et une médecine
e qu'on lui présenta. A l'âge de
il prévint son père contre les ar-
mages, c'est-à-dire de ceux qui,
u, ne consultaient que les Dews;
iait le respect pour les ministres
avec le culte de Dieu. Depuis
jusqu'à trente, Zoroastre passait
les nuits à prier Dieu, à conso-
lager les misérables, à arranger
il n'épargnait ni son or, ni son
es autres biens; il se dépouillait
juefois de ses vêtements.

e trente ans, il engagea ses pa-
tter l'Adherbidjan, pour passer
s l'Iran. Sa fuite fut toute mira-
ie rivière s'étant trouvée sur son
a traversa, lui et ses compagnons,
t sur les eaux. A son arrivée dans
se retira dans le désert, et se li-
tier à la prière et à la méditation
debout sur un pied. Ses médi-
laient principalement sur les dé-
des hommes, qu'il attribuait,
anciens mages, au mauvais prin-
te et détruit toutes les œuvres de
loublait alors ses prières, deman-
qu'il lui enseignât les moyens
ie réforme utile parmi les hom-
ces efforts de méditation, il se
nilieu d'une profonde vallée, où
man se présenta à lui, le salua
d'*ami de Dieu*, et lui demanda
rchait. Zoroastre répondit à l'ange
dait à être présenté à Dieu, afin
sa bonté des lois qui ramenas-
ommes à la vertu. Bahman lui donna alors quelque chose pour purifier son corps, et après lui avoir ordonné de fermer les yeux, il le transporta dans le ciel. C'est là qu'il vit la gloire d'Ormuzd, ou que, selon d'autres écrivains, il entendit ce dieu lui parler du milieu du feu, et qu'il apprit de sa bouche même des mystères inexprimables et les divers âges de la monarchie des Perses. Zoroastre fit à Ormuzd différentes questions; il lui demanda entre autres quel était dans le monde le plus excellent de ses serviteurs. C'est, répondit Ormuzd, celui qui a le cœur droit, qui est libéral à l'égard du juste et de tous les hommes, qui détourne ses yeux des richesses, qui fait du bien à tout ce qui est dans le monde, au feu, à l'eau, aux animaux. Le dieu lui apprit encore ce qui concerne la révolution du ciel, l'influence heureuse ou malheureuse des astres, les secrets de la nature, la grandeur des Amschaspands, et le bonheur égal dont tous les êtres doivent jouir dans le ciel. Après avoir passé par une montagne de feu, sans que son corps en eût reçu la moindre atteinte, il consulta encore Ormuzd sur les devoirs de ses serviteurs; plusieurs esprits se présentèrent à lui et lui recommandèrent différentes choses concernant le feu, les armes, l'eau et les animaux, etc. Ce sont ces entretiens qu'il consigna en vingt-et-un livres appelés *Noks*, et dont les débris formèrent le *Zend-Avesta*.

Zoroastre revint du ciel avec ce livre divin et le feu sacré; les Dews s'efforcèrent alors de le séduire, et de lui persuader l'inutilité de ce feu et la fausseté du Zend-Avesta; ils lui proposèrent quelque chose de meilleur suivant eux: une doctrine moins gênante, une longue vie, des honneurs terrestres; mais il les mit en fuite par la lecture d'un chapitre du saint livre: il causa par là une telle frayeur aux mages, qu'une partie eu mourut, l'autre demanda grâce. Il commença sa mission par convertir ses parents, puis il se rendit à la cour de Gouschtasp, qui régnait à Balkh, dans la Bactriane; mais ne pouvant approcher du lieu où était le roi, il fendit le plancher de la salle où Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et s'y introduisit par cette issue. Un tel prodige frappa d'étonnement tous ceux qui en furent les témoins. Le roi demanda aux sages s'ils connaissaient cet homme; mais ils ne purent satisfaire sa curiosité; ils lui adressèrent une série de questions que Zoroastre résolut avec une sagesse qui enleva leur admiration. Le prophète eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp dont il confondit l'orgueil. Ensuite il alla vers le roi et lui dit: « Je suis envoyé par le Dieu qui a fabriqué les sept cieux, la terre et les astres, qui donne la vie et la nourriture, qui prend soin de son serviteur, qui t'a donné la couronne et te protége, qui a tiré ton corps du néant. » Après avoir ainsi parlé, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant: « Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera ta gloire, et

tu iras dans l'enfer. N'obéis plus aux Dews.» Gouschtasp invita Zoroastre à faire un miracle qui confirmât la vérité de sa mission. « L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras lu, tu n'en demanderas point d'autres. » Gouschtasp ordonna à Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin; mais il n'en fut pas touché; la grandeur de l'Avesta passait son intelligence. Cependant, comme le roi et les sages de sa cour insistaient toujours pour voir des miracles, Zoroastre en fit plusieurs. On versa sur lui du plomb fondu; le métal liquide coula sur sa poitrine sans le brûler. On lui mit du feu dans la main, et le feu respecta sa chair; bien plus, il mettait lui-même du feu dans la main des autres personnes sans leur faire aucun mal. Un cyprès qu'il planta acquit en peu de jours une grosseur prodigieuse. Ces prodiges déterminèrent le roi à embrasser la nouvelle religion. Pour le détourner de cette résolution, les sages portèrent dans la maison de Zoroastre une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavres, et plusieurs autres débris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements; puis ils annoncèrent à Gouschtasp que l'envoyé d'Ormuzd n'était qu'un magicien, et lui dirent qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait chez lui. Zoroastre protesta de son innocence; mais, malgré ses serments il fut jeté en prison.

Le monarque avait un cheval de bataille appelé le cheval noir, qu'il affectionnait beaucoup. Un matin, le grand écuyer, ayant été, suivant sa coutume, visiter les écuries royales, s'aperçut que les jambes de cet animal étaient rentrées dans son corps. Gouschtasp informé de cet événement extraordinaire, consulta les médecins et les sages, qui ne purent lui indiquer aucun remède. Zoroastre affirma que cette guérison était loin d'être impossible, et s'étant fait conduire à l'écurie, il promit de guérir le cheval, si le roi, la reine, leurs enfants et toute la cour le reconnaissaient pour un prophète envoyé de Dieu. Gouschtasp en prit l'engagement, et à chaque profession de foi, Zoroastre touchait le cheval, et en même temps une des jambes sortait de son ventre et se rétablissait dans son état naturel. Le prophète expliqua ensuite au roi la loi contenue dans le livre sacré; il lui procura même, au moyen d'un vin béni qu'il lui présenta, un sommeil dans lequel il lui fit voir la place qui lui était destinée dans le ciel. Une fois le roi converti, la nouvelle doctrine se propagea rapidement; tout l'Iran occidental fit profession de foi. En vain 80,000 brahmanes vinrent de l'Inde pour le convaincre d'erreur; il les confondit, et toute la contrée jusqu'au Sind adopta sa loi. Enfin, après avoir accompli sa mission, Zoroastre, parvenu à une grande vieillesse, se retira sur la sainte montagne d'Albordj, où il consacra le reste de ses jours à la méditation et à la piété. Quelques-uns disent qu'il fut tué dans le sac de Balkh, lors de la grande irruption des hordes dans les Etats de Gouschtasp.

Les légendes relatives à Zoroa[illegible] Bouillet, sont très-nombreuses contradictoires; on ne peut en ti[illegible] cations biographiques précises. Il ble qu'on aura accumulé sur l[illegible] seul homme une foule de traditio[illegible] les unes aux divers chefs de la r[illegible] Perses, les autres à l'histoire de même. De là les variations sans [illegible] roastre, sur sa patrie, sur son r[illegible] événements de sa vie. L'époque [illegible] sance flotte du XIII[e] au VI[e] siècle a[illegible] Christ; souvent on l'a fait naître [illegible] ne, à Balkh même. Il semble hor[illegible] que le parsisme a successivement [illegible] verses formes; que la plus célèbr[illegible] dont Zoroastre fut le propagateu[illegible] prophète ne fut qu'un réformate[illegible] réforme fut une épuration, une sim[illegible] du culte ancien; que cette réform[illegible] l'ouest et du nord-ouest, et fut fait[illegible] fluence ou avec la coopération du [illegible] que la portion orientale de la mo[illegible] l'accepta qu'après résistance; enfi[illegible] du nord une autre opposition, [illegible] adhérents de la nouvelle religio[illegible] une réaction terrible qui sembla[illegible] mort la réforme, et qui pourtant n[illegible] momentanée. Outre le Zend-Ave[illegible] sous le nom de Zoroastre des *Or[illegible] ques*, qui sont évidemment un li[illegible] phe fabriqué au I[er] ou au II[e] siècl[illegible] Christ, pour favoriser les systèm[illegible] losophes de cette époque. *Voy.* PARSIS, ZEND-AVESTA, etc.

ZOROASTRIENS, sectateurs de de Zoroastre; elle admet deux p[illegible] posés, Ormuzd et Ahriman, au-[illegible] quels s'élève un dieu suprême, Akéréné; elle prescrit le culte d[illegible] la vie publique comme la vie nonce des peines et des récompe[illegible] mort, etc. *Voy.* ORMUZD, AHRIMA[illegible] MAGISME, PARSIS, ATESCH-GAH.

ZUHÉ, nom sous lequel le adoré par les Muyscas d'Améri[illegible] quelquefois confondu avec Boch[illegible] teur de ces peuples. *Voy.* BOCHI[illegible]

ZUTTIBOR, c'est-à-dire *divin[illegible]* ce dieu présidait aux forêts; i[illegible] par les Wendes et les Serbes, pe[illegible] ves; on lui rendait aussi un [illegible] Mersbourg, en Germanie.

ZWANGIS, sorciers des îles M[illegible] se mêlent de poisons et d'enchan[illegible] dit qu'ils déterrent les cadavr[illegible] manger; c'est pourquoi les ins[illegible] sentinelle auprès des tombeaux nir cette profanation.

ZWINGLIENS, hérétiques du sectateurs d'Ulric Zwingle, cur[illegible] Il était né à Wildehausen en Su[illegible] mier janvier 1487; et comme i[illegible] ques talents pour la prédicati[illegible] avait fait de bonnes études en t[illegible] lui donna successivement plu[illegible] importantes, et enfin celle de Z[illegible]

nença à prêcher contre les in-
'imitation de Luther et par les mé-
car le pape Léon X lui avait préfé-
édication des indulgences un cor-
ais. Bientôt il attaqua l'autorité
n pontife, le sacrement de péni-
rite de la foi, le péché originel,
bonnes œuvres, l'invocation des
crifice de la messe, les lois ecclé-
les vœux, le célibat des prêtres
ce des viandes. Il s'attira les in-
clergé de son pays par ces nou-
is il avait pour lui la magis-
ngagea le sénat de Zurich à s'as-
1523, pour conférer touchant la
alla aux voix ; la pluralité fut
rmation. Tout le peuple se ran-
du sénat ; et ce changement fut
ns plusieurs autres assemblées.
ats abolirent successivement la
ites les cérémonies de l'Eglise
ouvrirent les cloîtres ; les moi-
nt leurs vœux ; les curés se ma-
wingle lui-même épousa une ri-

ne de Zwingle, quoique assez
celle de Luther, en différait ce-
plusieurs points ; principalement
wingle donnait tout au libre arbi-
me, et ne faisait dépendre notre
nous-mêmes, tandis que Luther
it à la grâce. De même Luther
présence réelle de Jésus-Christ
aristie, au lieu que Zwingle sou-
n'y avait que du pain et du vin,
spèces n'étaient que la figure du
sang du Sauveur. Il paraît ce-
il fut longtemps à se décider sur
oint, et que la précision de ces
i est mon corps, ceci est mon sang,
ait d'une manière assez sérieuse,
un songe où il lui sembla dis-
e le secrétaire de la ville qui le
cette question. Tout à coup ap-
ntôme blanc ou noir, qui lui dit :
e ne réponds-tu ce qui est écrit
e : *L'agneau est la Pâque*, pour
n est le signe? » Cette réplique du
pour Zwingle un trait de lumière,
tes ses difficultés. Ce sentiment
donna lieu à la secte appelée des
res. Pour s'opposer aux désor-
ts, les évêques de Bâle, de Cons-
Lausanne sollicitèrent une as-
ade. Jean Œcolampade s'y trou-
wingle, qui refusa de s'y rendre,
ne de cet hérésiarque y fut con-
algré cette condamnation, il ne
e faire des prosélytes. Plusieurs cantons demeurèrent fidèlement attachés à la foi romaine ; il en résulta des querelles qui furent plusieurs fois sur le point de faire éclater la guerre entre les cantons. Enfin les cantons de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle, ayant défendu de transporter des vivres dans les cantons catholiques, on arma de part et d'autre. Zwingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé. Il n'était pas brave, et sa qualité de premier pasteur l'obligeait de marcher à la tête des habitants de Zurich. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il avait le pressentiment, presque la certitude de sa mort prochaine ; l'apparition d'une comète le confirma dans cette idée, et il se plaignit amèrement de son malheureux sort. Malgré ses plaintes, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de 20,000 hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire, et Zwingle fut tué le 11 octobre 1531, à l'âge d'environ 44 ans. Les catholiques brûlèrent son corps, tandis que ses partisans l'honorèrent comme un martyr. La réforme introduite en Suisse par Zwingle fut adoptée dans plusieurs autres pays ; elle trouva de l'appui à Berne, à Bâle, à Constance, etc. Genève la reçut en partie, et la différence qu'il y avait entre les dogmes de Zwingle et ceux de Calvin n'altéra jamais la bonne union entre leurs partisans respectifs.

ZYWIÉ, déesse de la vie chez les anciens Slaves.

ZZONG-KHABA, réformateur de la religion bouddhique ; il vivait dans le xve siècle de notre ère. Il est le fondateur de la secte des Lamas à bonnets jaunes, et célèbre par la nouvelle rédaction de la doctrine de Chakya-Mouni. Il naquit dans le Tibet oriental, et on le regarde comme une incarnation du dieu Amida ou Amitabha. En mourant il prédit que son âme s'incarnerait successivement dans sept Khoubilkhans ; mais ce nombre a déjà été dépassé, car le Bogda-Lama, qui réside au couvent de Khan-oola, prétend encore aujourd'hui que son âme est une incarnation de Zzong-Khaba. Les Mongols assurent qu'après sa mort un arbre de sandal s'éleva sur la place où il avait vu le jour, et qu'on voit l'image de ce dieu sur chaque feuille de cet arbre. On a bâti dans le voisinage de cet arbre un vaste couvent aussi étendu qu'une ville, et sur l'arbre même un temple magnifique. Ce couvent porte le nom tibétain de *Boum-Kou*, ou les cent mille images. L'empereur Kang-hi a fait couvrir l'arbre d'un toit d'argent.

FIN DU DICTIONNAIRE.

SUPPLÉMENT.

AKEA, dieu des îles Sandwich, être mitoyen entre les dieux et les hommes. Il passait pour le père de la population et la souche directe de ses rois.

AKORIS, divinité égyptienne qui, avec Bayeth et Athor, formait une triade vénérée dans la ville d'Akoris. Ce dieu n'est connu que par une amulette gnostique, publiée par Gardner Wilkinson.

AKRITARTHAS, sectaires hindous, adorateurs des personnifications féminines du pouvoir divin ; ils font partie de la division que l'on appelle *de la main gauche*. Voy. SAKTAS.

AMANTES DE LA CROIX, religieuses tunquinoises, dont la congrégation est établie depuis plus d'un siècle. Elles ne font pas ordinairement de vœux et gagnent leur pain à la sueur de leur front, travaillant à la terre du matin au soir, ou bien faisant le commerce, le panier sur le dos. Malgré ces rudes travaux, la plupart peuvent à peine se procurer un peu de riz pour s'empêcher de mourir de faim. Elles ne font que deux mauvais repas par jour, et, outre les jeûnes d'obligation, elles en observent un autre tous les vendredis et samedis. Toutes les semaines elles se donnent deux fois la discipline, et tous les jours en carême. Elles récitent des prières fort longues le matin et le soir, et, les dimanches, elles étudient les caractères annamites, afin de pouvoir lire les livres de religion. Leur costume n'est pas différent de celui des autres femmes du pays. Ces bonnes chrétiennes rendent d'importants services aux missionnaires, surtout dans les temps de persécution. Ce sont elles qui se chargent de leurs lettres, font la plupart de leurs commissions, et leur portent à manger dans les endroits où ils sont obligés de se cacher. Dans les moments de troubles, lorsque les hommes n'osent presque pas sortir de peur d'être arrêtés à tout instant, les femmes peuvent aller partout sans qu'on fasse attention à elles, car il y a peine de mort contre celui qui s'aviserait de fouiller dans les habits d'une femme.

ANUSZANTIS, dieu de la santé, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

ATRIMPAS, dieu des mers, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

BABIS, sectaires musulmans qui viennent d'apparaître en Perse. Nous lisons dans une lettre de Tauris, datée du 1er mars 1849 : « On parle, depuis quelque temps, d'une secte religieuse qui a pris les armes dans le Mazendéran pour défendre les dogmes de son chef, qui est actuellement en prison ici. Les *Babis*, c'est ainsi qu'on les nomme du nom de leur chef, professent des idées socialistes fort avancées ; ils sont aussi forcenés qu'on le peut imaginer, [...] déjà portés à des excès contre [...] du pouvoir. Maintenant que [...] ment semble complétement dé[...] barras du Khorassan, il saura [...] les réduire. » Nous n'avons p[...] présent, d'autres détails sur le[...]

BAHOUDAKAS, religieux hi[...] tenant à l'ordre des Sannyasis ; [...] rent des autres branches du mê[...] par des austérités plus ou moi[...] une abstraction plus ou moins [...]

BASLÉMIS, sectaires musulm[...] seignaient que l'imamat avait [...] Mahomet, à Ali et à ses enfa[...] Hoséin, fils de Fatima ; puis à [...] d'Ali, Mohammed, surnommé [...] ensuite à Abou-Haschem Abd[...] ce dernier ; qu'Abou-Haschem [...] à Ali, fils d'Abdallah, fils d'[...] quoi il avait passé à Aboul-Abb[...] ensuite à Abou-Selma, vizir d[...] Baslémis étaient une branche [...] dis.

BELTANE ou BELTEIN, fête [...] origine dans le paganisme, et q[...] célébrée par les bergers écossai[...] tous les bergers de chaque v[...] Beltein. A cet effet, ils tracent [...] la terre, laissant le gazon au m[...] carré, ils allument un feu de [...] sert à faire cuire un vaste rago[...] beurre, de farine d'avoine et [...] pendamment de quoi ils appor[...] une ample provision de bière [...] key, car chaque membre de la [...] contribuer de quelque chose a[...] rites commencent en répanda[...] ragoût par terre, en forme de li[...] cela, chacun prend un gâteau d[...] voine, sur lequel s'élèvent neuf [...] rés, dont chacun est dédié à un [...] lier, conservateur supposé de [...] peaux, ou à un animal par[...] destructeur réel. Chaque pers[...] ensuite ses regards du côté d[...] un des boutons et le jette p[...] épaule en disant : « Je te donn[...] serve nos chevaux ; et à toi c[...] nos moutons ; » et ainsi de su[...] ils remplissent la même cérém[...] des animaux nuisibles : « Je te [...] ô renard ! épargne mes agneau[...] toi, ô corneille ! et ceci à toi, ô a[...] la cérémonie est terminée, ils [...] goût, et les restes en sont cach[...] personnes chargées de cette [...] mais, le dimanche suivant, on [...] de nouveau et l'on consomme [...] premier repas.

Cette fête offre une ressem[...]

les Palilies, que les anciens Ro-
braient le 21 avril en l'honneur
léesse des bergers, ou, selon quel-
en mémoire de la marche du so-
nous apprend que ceux qui célé-
s Palilies allumaient des feux,
bergers écossais le jour du Bel-
itaient par-dessus :

ransilui positas ter in ordine flammas.

rait aussi de grands gâteaux pour

Et nos faciamus ad annum
n dominæ grandia liba Pali.

ers romains avaient en outre, à
ion, un breuvage qui ressemblait
écossais ; il se composait de lait et
urpre, qui, selon Pline, était du
u réduit, par la cuisson, au tiers
tité primitive.
de *Beltein* rappelle le *Belen* gau-
Belus oriental, la *Palès* des Ro-

RAB, secte de juifs caraïtes qui
phéties particulières, et qui ont
leurs fêtes au cours de l'année

S ou Bézins, sectaires musul-
ppartiennent à la branche des
Ils disaient que l'imam Djafar est
les hommes ne le voient point,
rompe leurs sens, en sorte qu'ils
le voir. Ils accordaient l'inspira-
fidèle, et soutenaient que, parmi
ait des hommes plus excellents
ges Gabriel et Michel, et que Ma-
prétendaient que leurs morts leur
ent matin et soir.
VALLOU, nom sous lequel les
l'Orissa, dans l'Inde, adorent la
Ils lui offrent ordinairement des
chèvres et des oiseaux. *Voy.* Kali.
NATH, dieu adoré dans la ville
om, au nord de l'Hindoustan ; son
st de marbre noir, et il a environ
de hauteur ; il est paré d'étoffes
gent. Son temple est très-riche.
VI, un des noms de la déesse
est adorée sous ce nom par les
uple de la côte d'Orissa.
TA, mokisso ou fétiche du Loan-
ue. Son temple est desservi par
prêtre qui ne paraît jamais sans
ux cortége d'instruments de mu-
danseurs. Mais son principal or-
nsiste en une grande besace de
n qu'il porte autour du cou. Elle
de petites cornes, de coquilles,
pierres, de sonnettes, de clefs, de
e dents, de poils, d'ongles de
etc. Au dehors elle est ornée de
petites cordes et de bandelettes
ur les deux épaules, elle soutient
rs remplis de coquilles, de plu-
ochets de fer et d'une herbe ap-
quelques montagnes éloignées,
de laquelle le ganga fait entrer
l'il donne à boire aux femmes
aux malades.

BOUFFAIRES, quakers français, établis dans les environs de Nîmes. *Voy.* Conflaires au *Supplément.*

BOURANIS, secte musulmane qui s'éleva parmi les Karmates du Sowad ; elle fut fondée l'an 295 de l'hégire, par un imposteur nommé Abou-Khatem, qui interdisait à ses disciples l'ail, le poireau et les raves, leur défendait de verser le sang d'aucun animal, et leur fit abandonner toutes les observances religieuses pour les soumettre à une multitude de prescriptions qui ne pouvaient être adoptées que par des fous et des imbéciles. Le nom de *Bouranis* leur venait de Bourani, leur daï ou missionnaire ; mais cette secte ne dura pas longtemps. Au bout d'un an, on ne parlait plus de cet Abou-Khatem.

CATEQUIL, dieu adoré par les anciens Péruviens, qui le regardaient comme leur créateur et avaient pour lui une grande vénération. C'était lui, disaient-ils, qui produisait les tonnerres et les éclairs en lançant des pierres avec sa fronde. Ils en avaient une telle peur, qu'ils lui sacrifiaient tout ce qu'ils possédaient pour obtenir qu'il épargnât leurs vies. Ces peuples étaient si pusillanimes, dit un ancien missionnaire, qu'ils mouraient quelquefois d'effroi, s'il s'élevait un orage pendant qu'ils traversaient seuls les montagnes ; et l'on croyait alors qu'ils avaient été tués par Catequil.

Les Péruviens reconnaissaient deux dieux du nom de Catequil ; ils étaient frères : leur mère Canptaguan mourut en les mettant au monde. *Apocatequil*, l'aîné, fut le prince du mal ; l'autre, appelé *Piguerao-Catequil*, était d'un naturel plus doux et ressuscita sa mère. Celle-ci lui remit deux frondes, avec ordre d'exterminer les guachemines (qui furent plus tard confondus avec les chrétiens dans les légendes péruviennes). Après avoir accompli cet ordre, Catequil monta au ciel et dit à Atagoujou, le créateur : « Maintenant la terre est délivrée, et les Guachemines sont exilés ; je te prie donc de créer les Péruviens, pour qu'ils l'habitent et la cultivent. Atagoujou lui répondit que, puisqu'il avait si vaillamment combattu, il n'avait qu'à aller dans les montagnes de Guacas, au-dessus de Sancta, entre Truxillo et Lima, et qu'en y creusant la terre avec une pioche d'or ou d'argent, il en sortirait des hommes qui se multiplieraient et peupleraient le pays : c'est ce qui arriva en effet. C'est pourquoi les Péruviens de cette contrée considéraient Catequil comme leur créateur.

CHI-MO-TI-YO, le huitième des seize petits enfers des Bouddhistes de la Chine ; les réprouvés y sont pressés, les bras et les jambes étendus, entre d'énormes pierres qui les écrasent et réduisent en bouillie leur chair et leurs os.

CHOUI-PA ou Choui-pe, noms de certains génies des eaux, dans la mythologie chinoise.

COLETTINES, nom que l'on a donné aux religieuses Clarisses, réformées, dans le commencement du xve siècle, par la bienheureuse Colette Boilet. Plus tard elles fu-

rent comprises, en 1517, dans la réunion faite par le pape Léon X de toutes les réformes de l'ordre, sous le nom d'*Observantines*.

COMMENDACES, prières pour la recommandation des âmes des défunts, qui se chantent, en quelques églises, aux obsèques ou aux services funèbres, avant la célébration du saint sacrifice.

CONFLAIRES, hérétiques français appartenant à la secte des quakers, sur lesquels nous trouvons les détails suivants dans les *Annales des Voyages*, de l'année 1823:

Depuis un siècle, il existe aux environs de Nîmes une sorte de quakers, répandus, au nombre de deux ou trois cents tout au plus, dans les villages de la Veaunage, à Saint-Gilles et surtout à Congéniès, qui paraît être leur chef-lieu. Rabaut Saint-Étienne les croit issus des anciens fanatiques des Cévennes, quoique leurs doctrines et leurs habitudes ne soient pas celles des Camisards. Cette opinion est fortifiée par des renseignements ultérieurs.

Il y a près de cent ans que deux femmes veuves, à Congéniès, professant une espèce de quakérisme, entretenaient des correspondances dans les Cévennes, d'où leur venaient des lettres et des visites; elles faisaient des courses fréquentes dans les environs de Congéniès, chez des personnes de leur opinion; l'une se mêlait de faire des prédictions qui lui procuraient quelque profit. Les exercices religieux de cette société ne se faisaient que fort secrètement, jusqu'à l'époque où Louis XVI, par l'édit de 1787, rendit l'état civil aux protestants. On était parvenu néanmoins à savoir ce qui s'y passait. Les assistants gardaient d'abord le silence et s'excitaient ensuite à l'inspiration par des soupirs, quelquefois par certains mouvements du corps, souvent par des espèces de hurlements sourds, suivis de quelques paroles entrecoupées, prises çà et là dans l'Ecriture sainte, et répétées d'un ton prophétique.

Ils faisaient bénir leurs mariages par le curé du lieu, après s'être soumis à certaines épreuves, et faisaient baptiser leurs enfants à l'église, se soumettant, disaient-ils, à la loi de l'Etat, par principe de conscience.

Peu de temps avant la révolution, sept quakers, dont quatre hommes et trois femmes, venus d'Angleterre, d'Irlande et d'Amérique, parurent à Congéniès, y restèrent quelques semaines, et répandirent quelques livres de morale et de piété rédigés d'après leurs principes. Ils trouvèrent fort mauvais que les assemblées se tinssent les portes fermées, et en tinrent eux-mêmes auxquelles furent invitées toutes sortes de personnes. Ils recommandèrent à ceux de leur secte de ne point ôter le chapeau en saluant, de tutoyer et de porter des vêtements de couleur modeste. Dociles à leurs avis, ceux-ci se tutoyaient entre eux; mais très-peu se permettaient de tutoyer les personnes respectables qui n'étaient pas de leur secte.

Depuis cette espèce de mission, leurs assemblées ont eu lieu, les portes ouvertes, chaque dimanche. Dans certaines ci tances, elles se sont tenues même le elles durent une heure et demie ou heures. En y entrant, ils observent ur fond silence; assis et dans une postu miliée, ils attendent les mouvements rieurs de l'esprit. Ensuite, un d'entre lève et dit quelques mots pour l'édif des assistants; un autre, qui croit êt piré, prend la parole, et le premier se n'en est pourtant que trois ou quat peuvent parler, et ce sont les plus in Les femmes, qui jadis prêchaient com hommes et semblaient même avoir pèce de prépondérance, n'y parlent p

Quant à leurs mariages, quoiqu'ils connaissent point de chef, ils so l'usage de se présenter, avant d'hab semble, devant celui qui est le plus co pour en recevoir quelques avis et po ner leur consentement en présence de Ils ne font aucune difficulté de s'alli les protestants, et on voit déjà un nombre de familles mixtes. Ils même avec les catholiques, mais le plus difficilement.

Il y a 70 ans que, par suite d'une prononcée à leur charge pour avo cène, quatre chefs de famille se sé des protestants et se firent quakers nom de *Conflaires*, *Bouffaires* ou *Tre* Leurs alliances avec les protestants, assemblées étaient proscrites, donnè à leur multiplication; de sorte que, avant la révolution, ils étaient presqu nombreux qu'ils le sont aujourd'hui. environ 30 ans, ils n'ont fait aucu lyte. Il est à remarquer qu'à cette d époque, quelques protestants s'étant à eux, ils supportèrent avec beaucou tience les avanies qu'ils eurent à es cette occasion, de la part des autres tants. Ils ne sont plus aussi exacts o teurs du dimanche qu'ils l'étaient au Ils ôtent leur chapeau en saluant, ma tant avec un certain air de contrai ne tutoient plus que les personnes secte ou des amis particuliers.

Au commencement de la révolutio ques-uns refusèrent de prendre les ils faisaient les patrouilles avec des ce qui dura peu de temps. Ils vire plaisir le tutoiement général et l'abol culte extérieur.

A ces détails on reconnaît les q quoique, dit-on, sur plusieurs arti soient moins rigides. Leur croyanc même que celle des sectateurs de Fox. Ils lisent la Bible, les ouvrages clay, de Guillaume Penn, et quelque écrits de leur secte. Ils admettent la l'incarnation, la rédemption, la résu des morts; mais, comme les quakers, jettent le baptême et tous les autres ments. On fait l'éloge de leur conduite mœurs sont pures, leur caractère est talier et bienfaisant; leurs filles, moi lages que celles qui ne sont pas de leur s'éloignent des danses, et, en général,

sements auxquels les autres se livrent réserve.

SMOGONIE. La cosmogonie ou l'origine euples étant partout intimement liée eligion et à la croyance, nous croyons r consigner ici les traditions différentes lités dans les origines des principa- tions, en laissant de côté les systèmes e sont fondés que sur de pures concep- philosophiques. On se convaincra en rcourant, que presque tous les peuples onservé des vestiges plus ou moins reux, plus ou moins exacts, de la vé- t de la révélation primitive.

1° *Cosmogonie mosaïque.*

commencement, est-il écrit dans le de la Genèse, Dieu créa le ciel et la Or la terre était un chaos informe, nèbres couvraient la face de l'abîme, et it de Dieu incubait sur les eaux. Or, dit : Que la lumière soit, et la lumière sépara la lumière d'avec les ténèbres, à la lumière le nom de *Jour*, et aux res le nom de *Nuit*. Il y eut soir, il y atin, ce qui fit un jour.

second jour Dieu fit le firmament et sé- es eaux supérieures des eaux inférieu- le firmament fut placé entre les unes autres, et il lui donna le nom de *Ciel*.

troisième jour, il réunit en un même s eaux inférieures, et les sépara du ent : il donna au continent le nom de , et à l'assemblage des eaux le nom de Ensuite Dieu commanda à la terre de ire l'herbe verte, les arbres fruitiers, mot toutes les espèces de plantes, et donna la faculté de se reproduire au n de leur graine, chacun selon son es-

quatrième jour. Dieu créa le soleil, la et les étoiles et détermina le cours de es astres

cinquième jour. Dieu tira des eaux les [illegible]

[illegible]

et l'Euphrate. C'est dans ce lieu de délices que Dieu plaça l'homme qu'il venait de créer, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât. Il lui dit : Tu mangeras librement du fruit de tous les arbres du jardin; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu ne mangeras point de son fruit; car, du jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.

Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je vais lui faire un aide semblable à lui. Alors (dans le dessein sans doute de faire sentir à l'homme son isolement, et de lui mieux faire apprécier le bienfait dont il allait être l'objet), il lui amena tous les animaux qu'il avait créés, afin qu'il les reconnût, et qu'il leur donnât un nom; mais l'homme ne vit aucun être qui lui fût semblable. Dieu lui envoya donc un profond sommeil, et lorsqu'il fut endormi, il tira une de ses côtes, en forma une femme et l'amena à l'homme. Celui-ci s'écria : Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent deux en une seule chair. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez; remplissez la terre et assujettissez-vous-la; dominez aussi sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. Je vous donne pareillement les herbes granifères et les fruits des arbres pour vous servir de nourriture. Quant aux herbes vertes, elles serviront de nourriture aux animaux de la terre.

Or l'homme et la femme étaient nus tous deux, et ils n'en rougissaient point. L'œuvre de la création fut ainsi accomplie en six jours, et Dieu se reposa le septième; c'est pourquoi il le bénit et le sanctifia. *Voy.* CULTE DE L'HOMME, DÉLUGE, NOÉ, etc.

Tel est, en abrégé, le récit mosaïque; il offre, en lui-même, et abstraction faite de la révélation, le système cosmogonique le plus simple, le plus naturel, le plus vraisemblable, le plus d'accord avec les connaissances acquises en physique et en géologie. Chaque nouvelle découverte, chaque résultat nouveau, acquis à la science, [illegible]

Toutefois, nous convenons que le premier chapitre de la Genèse, dans sa concision et sa brièveté, ouvre un vaste champ aux systèmes et aux suppositions ; bien des choses y sont encore des énigmes pour l'homme et surpassent les connaissances acquises jusqu'à ce moment, soit qu'il ait plu à Dieu d'humilier l'orgueil de la raison humaine, ou qu'il soit entré dans les vues de la Providence de réserver aux générations futures de nouvelles preuves de la véracité de sa parole, à mesure que l'esprit humain pénétrerait les secrets du monde physique. Ainsi on ignore encore précisément ce que la Genèse entend par le mot *firmament*, quelles sont les eaux qui sont au-dessus de lui, quelle était la nature des jours, des soirs et des matins qui précédèrent la création ou l'apparition du soleil. Nous disons *création* ou *apparition*, parce qu'en effet le texte sacré peut prêter à l'une ou à l'autre acception.

Mais ce qui a surtout exercé les commentateurs modernes, c'est le sens que l'on doit donner au mot *jour* employé par Moïse, pour désigner les époques successives de la création. S'agit-il de périodes de 24 heures, ou bien doit-on entendre par cette expression un laps de temps d'une longueur indéterminée, mais nécessaire pour amener la terre à devenir le domicile de l'homme ? C'est ce sur quoi les avis sont fort partagés.

Sans entrer ici dans une discussion qui n'est pas de notre sujet, nous ferons seulement observer, 1° que le mot *jour* peut fort bien se prendre en hébreu pour un laps de temps déterminé ou indéterminé, qu'on le trouve avec cette signification dans un grand nombre d'autres passages de la Bible; que le mot jour est employé dans le même sens, en grec, en latin, et dans la plupart des langues; 2° que l'opinion d'après laquelle on considère les six jours de la création comme des époques plus ou moins longues, n'est pas nouvelle, témoin saint Augustin, qui dit : « De quelle nature sont ces jours, c'est ce qu'il nous est très-difficile ou même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire. » Or, quand ce docteur s'exprimait ainsi, il ne pensait guère aux difficultés géologiques, inconnues de son temps.

On peut réduire à cinq les différents systèmes par lesquels on prétend expliquer la durée de la cosmogonie mosaïque :

Premier système. — Le récit de la création, dans la Genèse serait purement allégorique. La matière aurait été créée et organisée dans un seul instant, et par une pensée divine : les six époques ne seraient qu'une division de raison dans l'œuvre de cette création instantanée. Cette supposition a pour auteur saint Augustin, dans la *Cité de Dieu ;* mais elle ne paraît pas avoir eu de partisans; elle s'accorde peu avec le texte sacré.

Second système. — Le monde aurait été créé en six jours ou périodes de vingt-quatre heures; alors les formations géologiques et l'enfouissement des fossiles seraient le produit du grand bouleversement dû au déluge mosaïque. Cette opinion, qui a été généralement adoptée pendant long-temps, est ab lument insoutenable, du moins selon l'or physique actuel; car les observations géo giques démontrent que certains dépôts sont formés dans l'eau salée, d'autres au c traire dans l'eau douce, et souvent ces dé se trouvent superposés, ce qui ne peut a eu lieu dans le déluge universel. Les foss se trouvent dans des roches plus ou mo dures ; il faudrait admettre que les eaux luviennes, qui auraient pu dissoudre les tières au milieu desquelles les fossiles trouvaient enfouis, et les solidifier ensu n'auraient eu aucune action sur les foss eux-mêmes. De plus la composition de roches est homogène, tandis que, dans l' pothèse d'un bouleversement occasionné le déluge mosaïque, ces roches devrai être un agrégat de substances diverses nues d'abord en dissolution dans l'eau. fin, les animaux et végétaux fossiles app tiennent presque en totalité à des gen qui n'existent plus, d'où il faudrait concl que tous les animaux n'auraient pas conservés dans l'arche; tandis qu'au co traire on ne rencontre pas de fossiles h mains dans les terrains où l'on trouve l débris végétaux et animaux.

Troisième système. — Le monde aurait créé en six jours ou périodes de vingt-qu tre heures; et la terre aurait été formée t qu'elle est avec ses accidents, ses fossil par la seule volonté du Créateur. Cette pothèse qui, dans le fond, est admissible, pugne cependant à l'idée que nous avons la sagesse du Créateur, et fait trop bon ché des lois naturelles que Dieu a imprim au monde physique.

Quatrième système. — Les faits géologiq auraient leur histoire dans la Genèse, seraient le produit des six jours de la cr tion. Mais ces faits n'ayant pu se prod en six jours de 24 heures, on considère six jours de la Genèse comme des périod de durée indéterminée. Ce système, qui généralement suivi de nos jours, a le mér de concilier les connaissances acquises géologie avec le récit mosaïque. Ainsi Di aurait mis un temps considérable à ame la terre à l'état où elle est actuellement, e la préparer à devenir la demeure de l'hom La création du feu ou de la lumière (אור *ur*, feu, lumière) opérée le premier jour diquerait l'état d'incandescence dans leq on suppose qu'a dû être notre globe à s origine, et cela pendant un laps de tem comparable à des milliers d'années. L'œu du second jour, séparation des eaux su rieures d'avec les eaux inférieures, indiq rait le refroidissement du globe, les vape se condensant d'autant qu'elles étaient pl voisines du globe, et se volatilisant à mes qu'elles s'en éloignaient et s'élevaient da l'atmosphère; et ce mot atmosphère serait véritable traduction du mot hébreu (רקי *kia*), que la Vulgate a rendu par firmame C'est à cette époque que la terre, en se r froidissant, aurait commencé à se solidifie et à se revêtir de ses premières croûtes

appelons terrains primitifs, et dans les-
es on ne trouve aucun débris fossile, car
r avait encore aucun être organisé. Les
urs continuant à se condenser, ont dû
ssairement parvenir à l'état fluide, et
rir la terre d'une épaisse couche d'eau,
laquelle aura continué le travail inté-
du globe. Dieu aura procédé alors au
il du troisième jour, en séparant peu à
les eaux de la terre; il aura élevé des
tagnes, creusé d'immenses vallées, dans
lelles des masses d'eau considérables
nt afflué et formé les mers; des fleuves
s et impétueux auront commencé à cou-
la terre, à la parole du Tout-Puissant,
commencé à se couvrir d'herbes, d'ar-
, de plantes de toutes sortes, qui en-
és par les torrents et les masses d'eaux
es ou salées qui se frayaient violemment
age à travers des obstacles de toutes
s, auront été déposés avec les sédiments
aux à de vastes profondeurs, où on les
uve encore dans les terrains appelés se-
aires, la plupart avec des proportions
atesques, parce que leur végétation était
samment activée par la chaleur encore
idérable de notre globe. De là aussi ces
es dépôts de houille et de charbon qui,
les temps modernes, secondent si puis-
ment les efforts de l'industrie humaine.
eaux s'étant retirées, les continents étant
eurés à sec, alors auront apparu le
il, la lune et les étoiles, et leurs rayons
faisants auront favorisé la végétation des
tes; c'est ce que Moïse appelle l'œuvre
quatrième jour. Le cinquième jour Dieu
les poissons et les oiseaux, et tira des
x les uns et les autres. Ces animaux, qui
premier abord semblent d'un genre si
rent, ne sont pas cependant sans analo-
car les oiseaux nagent dans l'air avec
s ailes, comme les poissons volent dans
eaux avec leurs nageoires; il y a même
poissons qui s'élancent dans les airs,
me il y a une multitude d'oiseaux aqua-
es qui ne quittent jamais les rivages des
ves et des mers. Au reste, la géologie
encore venue justifier le récit de Moïse,
offrant, dans les terrains secondaires,
traces et des débris de volatiles mêlés
coquillages et aux poissons fossiles.
nment ces animaux s'y trouvèrent-ils ense-
s? Est-ce en vertu du travail qui se con-
ait naturellement sur le globe, ou en
séquence d'un grand cataclysme provo-
par la toute-puissance de Dieu pour
r et perfectionner son œuvre? C'est ce
nous ne saurions dire; toujours est-il
nous trouvons par myriades des habi-
s des airs et des eaux, qui vécurent sur
rre bien antérieurement à la création de
mme. Il en est de même de l'œuvre du
ème jour ou de la sixième époque, pen-
t laquelle Dieu créa les reptiles, les qua-
pèdes, les autres animaux tant sauvages
domestiques, et enfin l'homme. Cette
que a dû être fort longue, car nous trou-
s dans les terrains tertiaires des débris
imaux prodigieux, tels que le masto-
donte, le palæothérium, etc., dont la race n'existe plus sur la terre. C'est encore dans les terrains tertiaires que l'on découvre les insectes fossiles, des lézards d'une taille extraordinaire, et d'autres reptiles, ce qui confirme encore le récit mosaïque. Ces animaux monstrueux, antérieurs à l'apparition de l'homme sur le globe, ont dû avoir leur utilité sur le globe, ils ont dû surtout puissamment contribuer à la formation de la terre végétale, mais ils auraient nui au développement de la race humaine sur la terre; c'est pourquoi Dieu les fit périr, pour n'y laisser que les animaux dont l'homme pouvait se rendre le maître par ses forces physiques et morales. Mais leurs débris, parsemés sur toute la face du globe, attestent encore leur existence. Ont-ils péri par suite d'un cataclysme général, ou en vertu du travail successif des mers, des continents et des volcans, c'est ce qui n'est pas encore clairement démontré. Cependant la création de l'homme, bien qu'appartenant à la sixième époque, comme celle de ces grands quadrupèdes, et de ces immenses reptiles, a dû avoir lieu fort longtemps après celle-ci, c'est-à-dire sur le soir de ce jour, suivant le style des écrivains hébreux. En effet on ne trouve nulle part de débris humains parmi ceux des animaux dont il est ici question. Les fossiles humains n'apparaissent que dans les terrains d'alluvion récente, mêlés à des débris d'art grossier et d'animaux dont le genre subsiste encore sur la terre; et ce sont ceux-là qu'on doit rapporter au déluge universel.

Cinquième système.— Les faits géologiques seraient le produit de causes naturelles, régulières ou irrégulières, successives, et d'une durée quelconque, mais antérieurement à la création racontée par Moïse. Dans cette hypothèse, Dieu aurait produit plusieurs créations successives, à des époques et avec des durées inconnues, et les aurait successivement détruites, par des révolutions quelconques. Les stratifications du globe, et les divers fossiles que ces bancs renferment, seraient les résultats de ces révolutions. Après celle qui aurait formé la dernière couche minérale, Dieu aurait pris la terre alors dans le chaos, et l'aurait organisée pour l'homme; c'est de cette organisation que Moïse nous fait l'histoire, en passant sous silence les créations antérieures. Ce système permet de prendre les six jours de Moïse pour des jours naturels de 24 heures; peut-être est-il le mieux fondé et le plus exact, et il a le mérite de faire concorder les opinions anciennes avec les découvertes modernes.

2° *Cosmogonie phénicienne.*

Elle nous a été transmise par Sanchoniaton, dont il ne nous reste plus que des fragments conservés par Eusèbe et par Philon de Biblos; nous ne saurions trop déplorer la perte de ses ouvrages, et nous devons regretter que le traducteur ancien ait substitué presque partout des noms et des appel-

lations grecs aux vocables phéniciens. Sanchoniaton remonte jusqu'à la première origine des choses. Il établit d'abord un chaos ténébreux, et un esprit qui existèrent pendant des temps infinis sans être circonscrits par aucune limite. Mais l'esprit anima enfin les principes ensevelis dans le chaos : il réagit sur eux, et, en les échauffant, engendra *Mot*, espèce de mélange fermentescible, qui détermina la formation de l'univers. Les premiers êtres sortis de *Mot* furent les animaux, qui, après avoir été dénués de sentiment, eurent plus tard l'intelligence en partage, et purent contempler le ciel. Mais ils étaient d'abord sous la forme d'œufs ou d'embryons. Le soleil, la lune et les autres astres sortirent aussi de la matière. Les feux éclatants qu'ils jettèrent embrasèrent les airs ; il en résulta les vents, les nuées, les pluies orageuses ; les eaux, séparées par les ardeurs du soleil, furent précipitées en leur lieu ; du mélange de ces météores vinrent les éclairs et les tonnerres ; quand ils éclatèrent dans les nues et retentirent dans l'espace, les animaux se réveillèrent de l'assoupissement où ils étaient plongés, sortirent du limon, mâles et femelles, et se répandirent sur la terre et dans la mer.

Parmi eux se trouvaient *Protogone* (le premier né) et *Eon* (la vie), qui rappellent les noms d'*Adam* (l'homme par excellence) et d'*Eve* (la vie). Ils avaient été produits par le vent *Colpias* (קול פי יה *col pi yah*, la voix de la bouche de Dieu) et *Baau* ou la nuit (peut-être בהו *bohou*, le chaos). Accord admirable avec la Genèse qui nous représente l'homme comme formé par la terre sortie du chaos ténébreux et par la parole de Dieu. Colpias est encore l'esprit ou le souffle de Dieu qui, suivant Moïse et Sanchoniaton, fécondait le chaos. Eon apprit à Protogone à se nourrir du fruit des arbres ; ce fut aussi Eve qui engagea Adam à manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

De Protogone et d'Eon vinrent *Ghénos* et *Ghénea* (génération et postérité) ; ils habitèrent la Phénicie ; mais des chaleurs excessives qui survinrent, les obligèrent à élever leurs mains vers le soleil, qu'ils regardaient comme l'unique seigneur du ciel et qu'ils nommèrent en conséquence *Beelsamen* (בעל שמין *béel-schamin*).

Ghénos eut des enfants mortels comme lui ; on les appela *Phos*, *Pyr* et *Phlox*, c'est-à-dire *lumière*, *feu* et *flamme*, parce qu'ils apprirent à tirer le feu du bois en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Après ceux-ci il en vint d'autres d'une taille prodigieuse (*les Néphilim* ou géants de la Bible), qui donnèrent leurs noms aux montagnes qu'ils possédaient, entre autres au mont Casius, au Liban, à l'Antiliban, au Brethy.

Ces derniers eurent pour enfants *Merumus* et *Hypsuranius*. Celui-ci fonda la ville de Tyr, et construisit des huttes de roseaux, de joncs et d'écorces de papyrus joints ensemble. Il eut un frère nommé *Usoüs*, qui le premier se couvrit de peaux de b[...] qu'il prenait à la chasse, et osa voguer [...] la mer à l'aide d'un tronc d'arbre. Il é[...] en l'honneur du feu et du vent deux co[...] nes de pierres, et répandit en signe d'h[...] mage le sang de quelques bêtes sauva[...] Mérumus et Hypsuranius furent ho[...] comme des dieux après leur mort.

Longtemps après naquirent *Agréus* et [...] *liéus*, qui s'adonnèrent à la chasse et [...] pêche. De ceux-ci vinrent deux frères, [...] découvrirent le fer et l'art de le mettr[...] œuvre ; l'un des deux, nommé *Chrysor*, l'*Héphæstos* des Grecs, le *Vulcain* des lat[...] et le *Tubalcaïn* de la Bible. Il enseigna l'[...] quence, l'art de la divination, les encha[...] ments ; on lui doit aussi l'hameçon, la li[...] la construction et l'usage des radeaux. [...] le révéra comme un dieu après sa mort.

De cette race naquirent *Technitès* (l'arti[...] et *Ghénos autochthone* (l'homme né d[...] terre), qui apprirent à faire des tuiles [...] couvrir les toits. Ces deux personnages engendrèrent deux autres, qui rendirent [...] maisons plus commodes en y creusant d[...] caves, et en y joignant des cours et des e[...] ceintes. L'un des deux, *Agruéros*, fut pè[...] des *Titans* ou chasseurs. Les *Agrotes* [...] laboureurs descendent de son frère, app[...] Agros.

Enfin, à la dixième génération parur[...] *Hamynus* et *Magus*, qui montrèrent à f[...] mer des bourgades et à rassembler des tr[...] peaux. Après eux *Misor* (Misraïm ou [...] Egyptiens) et *Sydyc* découvrirent l'usage [...] sel. De Misor vint *Taaut* (Thoth), qui inve[...] l'art de l'écriture ; et de Sydyc, les *Dioscu[...]* ou *Cabires* ou *Corybantes*. Enfin il parut [...] hommes qui découvrirent l'usage des si[...] ples, les enchantements et la manière [...] guérir la morsure des animaux.

Ce n'est que vers cette époque, c'est-[...] dire après la dixième génération, que Sa[...] choniaton semble placer la naissance [...] dieux adorés dans la contrée, et qui p[...] raissent en avoir été les premiers souve[...] rains. Le premier fut *Elion* ou *Hypsistos* [...] qui régnait aux environs de Byblos ; [...] femme *Bérouth* ou *Béryth* lui donna un f[...] et une fille : *Uranus* et *Ghé*, c'est-à-dire [...] Ciel et la Terre. C'est une traduction mal e[...] tendue du premier verset de la Genèse [...] « Au commencement Dieu créa le ciel et [...] terre. » En effet עליון *Elion*, le Très-Hau[...] est un des noms de Dieu dans la Bible [...] ברות *Bérouth* signifie création. Sanchoniaton aura voulu rapprocher ce mot du nom de *Béryte*, sa patrie.

3° *Cosmogonie chaldéenne.*

Bérose attribue l'origine de tous les êtr[...] au chaos personnifié sous le nom d'*Omoroca* [...] ou mère du vide. *Voy.* Omoroca. Bérose s'accorde avec Moïse en plaçant Xisuthrus [...] l'homme sauvé du déluge, à la dixième gé[...] nération depuis Alorus, comme Noé est [...] dixième depuis Adam. Ces dix rois ou pa[...] triarches régnèrent ensemble cent vingt s[...] ros. Cet historien divise la durée du temps

par *saros*, *néros* et *sossos*. Le saros renferme un espace de 3600 ans; le néros est égal à 600 ans, et le sossos à 60 ans. Les cent vingt saros dont il se sert pour exprimer la durée du règne des dix princes antédiluviens font une somme de 432,000 ans. Il est remarquable que le cycle de 60 ans, appelé sossos par Bérose est encore d'un usage habituel dans le Tibet, la Chine, le Japon et les contrées adjacentes; et que le saros offre exactement le même nombre d'années que le Kali-youga, quatrième âge du monde suivant les Hindous, par lequel on suppute les années, de nos jours encore.

4° Cosmogonie égyptienne.

Suivant la vieille chronique, le plus ancien des dieux fut *Phtha*, dieu du feu, appelé Hephæstos par les Grecs, et Vulcain par les Latins. La durée de son règne ne se détermine pas, à cause de son éclat de jour et de nuit, *Phré*, Hélios ou le Soleil, fils de Phtha, régna 30,000 ans. Après lui *Cronos* ou le Temps, et les douze autres dieux régnèrent ensemble 3984 ans. Vinrent ensuite huit rois demi-dieux dont le règne ne fut que de 217 ans. Alors commencèrent les dynasties humaines.

D'après Manéthon, la durée du règne des sept dieux comprend seulement 11,985 années. Héphæstos, le premier, régna 9000 ans; c'est à lui qu'est due la découverte du feu; après lui Hélios régna pendant 1000 ans. Les règnes suivants, dont la durée alla toujours en diminuant, sont ceux d'Agathodémon, le bon génie, de Cronos ou Saturne, d'Osiris et d'Isis (peut-être d'un autre roi dont on ne trouve pas le nom), et enfin de Typhon, frère d'Osiris. Viennent ensuite les neuf demi-dieux: Horus, fils d'Isis et d'Osiris, Mars ou Arès, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoès, Sosus et Jupiter. La somme des règnes de ces derniers personnages est de 214 ans.

Ces données mythologiques s'accordent singulièrement avec le récit mosaïque; en effet le règne de Phtha, le premier être qui signala l'existence de notre globe, est la personnification du temps pendant lequel la terre et tout ce qu'elle contenait étaient dans un état d'incandescence et de conflagration générale. Phtha, brillant d'un éclat non interrompu, rendit les ténèbres impossibles; il n'y avait donc point de succession alternative de jour et de nuit, et dès lors nul moyen de mesurer le temps. C'est la création de la lumière, œuvre du premier jour; les ténèbres étaient reléguées fort loin dans l'espace. Le soleil, en le supposant déjà parvenu à son état actuel, ne pouvait pas darder ses rayons jusqu'à la superficie de la terre (ou autrement, la lumière éclatante de celle-ci les aurait rendus insensibles), à cause de l'immense quantité de molécules hétérogènes, qui formaient comme une vaste et dense atmosphère fort différente de l'atmosphère actuelle. De plus, l'énorme chaleur de la superficie de la terre, ne permettant pas à l'eau de rester à l'état liquide, devait la réduire en vapeurs élastiques; cette vapeur s'élevait dans les régions les plus hautes, et en s'élevant se refroidissait; et comme en se trouvant dans une région moins chaude elle se condensait et passait à l'état de vapeur visible, elle environnait la terre d'un vaste manteau nébuleux qui suffisait seul pour lui dérober la face du soleil, et à plus forte raison des autres astres.

Cependant la surface de la terre allait se refroidissant et l'embrasement diminuait; le règne lumineux d'Héphæstos cessa: le refroidissement continua, et la température arrivée au degré de recevoir l'eau à l'état liquide, celle-ci, en se précipitant, dut couvrir la face du globe d'une nappe aqueuse. Cet océan primitif tirait son origine des combinaisons produites par le moyen du feu primordial; c'est pourquoi les Egyptiens purent dire dans leur langage figuré que *la mer avait été engendrée par le feu*. Cet océan ayant été pendant quelque temps universel et sans rivage, il a dû s'en exhaler des vapeurs en grande quantité, et pour cette raison l'atmosphère, en étant pourvue abondamment, fut couverte dans les régions supérieures d'une voûte nébuleuse non interrompue. Mais les eaux s'étant retirées peu à peu dans les profondes cavités du globe, ou plutôt Dieu ayant séparé les mers des continents, la masse des vapeurs fournies par les eaux devint moins considérable, l'atmosphère déchargée s'éclaircit et laissa arriver sur la terre pour la première fois les rayons solaires. Voilà le commencement du règne du Soleil qui, dans le style figuré, peut se dire fils d'Héphæstos ou du feu, parce qu'il lui succéda, autant qu'il peut être appelé fils posthume, c'est-à-dire né après la mort de son père, parce qu'il peut y avoir eu entre les deux règnes un espace de temps pendant lequel quelques terres auront apparu au-dessus des eaux et auront produit les premières plantes par l'ordre du créateur.

L'apparition du soleil étant accompagnée de celle de la lune, des planètes et des étoiles, on eut dès lors le moyen de mesurer le temps, les jours, les mois, les années. Ainsi la terre, sous la main de Dieu, s'approchait de l'état actuel et se disposait à recevoir l'homme. Il semble qu'*Agathodémon*, le bon principe, commençait à régner visiblement. La mer et la terre produisirent différentes espèces d'animaux; ce qui fut, pour les Égyptiens, matière à imaginer les dieux *Cronos* (le Temps), *Agathodémon* (le bon génie), et tout autant d'autres divinités qu'il leur plut.

Enfin, Dieu donna l'être aux créatures faites à son image, au premier homme et à la première femme; mais ceux-ci sont encore des êtres extraordinaires, puisqu'ils naquirent d'une manière insolite. Voilà Osiris et Isis, les derniers des dieux égyptiens; Horus, leur fils, vient au monde d'une manière humaine; alors cessent les dieux chronologiques et les événements extraordinaires des premiers temps de notre globe.

Telles sont, d'après le P. Pianciani, les données cosmogoniques que l'on peut retirer de l'histoire mythologique des Egyptiens. Quant à l'origine proprement dite de l'univers, voici ce que nous en apprennent les auteurs anciens : Antérieurement au premier-né des dieux, qui fut en même temps le premier des rois, existait un être unique, indivisible, éternel, infini. C'est lui qui est l'auteur et le principe de toutes choses, le créateur du monde; ce n'est point par ses mains, mais par sa parole que l'univers a été fait; et cette parole de Dieu, qui est sa volonté, est en même temps son corps. Le suprême créateur de l'univers engendra de lui-même ce créateur subordonné, fils semblable à son père. C'est *Chnef*, dieu sans commencement et sans fin; c'est *Ammon*, le démiurge, dieu caché, qui se révèle sous la forme d'un bélier, qui fait jaillir la lumière au sein des ténèbres, qui ouvre la carrière de l'année, comme celle du monde, et mène à sa suite tout le cortége des dieux. C'est l'esprit qui pénètre toutes choses, le principe de toute organisation, l'âme du monde. Avec l'esprit fut donnée la matière première, tous deux nés du principe unique, tous deux existant en lui de toute éternité, et impérissables. Cette matière primitive, appelée aussi le limon primitif, renfermant en soi tous les éléments et toutes les formes élémentaires, était grossière et sans forme, lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde, que Chnef laissa échapper de sa bouche, le verbe manifesté, la raison ou la parole visible que le démiurge proféra lorsqu'il voulut former toutes choses.

5° *Cosmogonie gréco-latine.*

Les sytèmes des mythologues relatifs à l'origine des choses sont très-divers, très-confus et souvent impossibles à faire concorder. Tous cependant paraissent s'accorder à admettre un chaos qui existait antérieurement à l'ordre de choses actuel, peut-être même de toute éternité; ce chaos produisit un œuf, que la nuit couva sous ses ailes; l'Amour sortit de cet œuf et donna naissance à tous les êtres. La création de l'homme est attribuée au plus grand des dieux, à Jupiter; ce dieu le fit à son image, lui donna une attitude droite, un regard élevé vers le ciel, et une intelligence supérieure pour dominer sur tous les êtres terrestres. Suivant d'autres, ce fut Prométhée, l'un des Titans, qui, voulant imiter le maître des dieux dans sa faculté créatrice, forma du limon de la terre quelques statues d'hommes, et les anima d'une étincelle du feu divin qu'il avait dérobé dans les cieux. Irrité de son audace, Jupiter chargea Vulcain d'enchaîner Prométhée sur un rocher du Caucase, où un vautour attaché à ses flancs lui ronge perpétuellement le foie.

Cependant les autres dieux voyant avec douleur que Jupiter s'attribuât à lui seul le droit de créer les hommes, travaillèrent concert à former une femme qu'ils douè des plus excellentes qualités. Elle fut conséquence appelée *Pandore*, et reçut don de Vénus la beauté, de Minerve la gesse, de Mercure l'éloquence, d'Apollo science musicale, etc. Jupiter, lui au voulut lui faire un présent, et lui donna boîte hermétiquement fermée, lui ordonn de la porter à Prométhée, qui était enc libre à ce moment; mais celui-ci, se défi de quelque piége, ne voulut recevoir ni P dore ni la boîte. Epiméthée, son frère, moins prudent, il accueillit la femme, et pousa; la boîte fut ouverte, et il s'en échap tous les maux qu'elle renfermait et qui inc dèrent tout l'univers. Epiméthée la refer à la hâte, mais il n'était plus temps, l'esp rance seule était restée au fond de la boî D'après une autre tradition, Prométhée a rait épousé Pandore, et de cette union n quit Deucalion, lequel échappa au déluge q inonda la Thessalie et la Grèce.

On démêle dans ce récit un peu confu plusieurs restes précieux de la révélation primitive; le monde tiré du chaos, l'homme créé à l'image de Dieu, l'origine céleste de l'âme, la prévarication et l'orgueil de l'homme la malheureuse intervention de la femme; l punition du coupable, la progression de crimes, etc. Une autre tradition fort accr ditée rappelait expressément l'état primit d'innocence; ce sont les quatre âges qui s succédèrent fatalement. Dans le premier, l mœurs étaient pures, les crimes inconnu les beaux-arts florissaient; c'était l'âge d'o vint ensuite l'âge d'argent, où la vertu do minait encore, mais avec moins d'éclat; pa l'âge d'airain, où les vices eurent le dessus et enfin l'âge de fer, qui dure encore, signal par le débordement de tous les crimes. L déluge universel eut lieu vers la fin de l'âg d'airain.

6° *Cosmogonie gnostique.*

Elle appartient à la philosophie grecque et égyptienne, mêlée avec des idées chrétiennes. Les Valentiniens avaient imaginé pour expliquer l'origine du monde, une série de principes ou divinités secondaires, dont nous avons exposé la généalogie à l'article Eons. Ces Eons étaient les personnifications, soit des attributs de Dieu, soit des accidents de la matière. Hachamoth, le plus célèbre d'entre eux, était un génie femelle, né de Sophie ou de la Sagesse; se voyant abandonnée et exclue du Pléroma ou de la plénitude, ainsi que nous l'avons rapporté dans l'article cité, elle fit effort pour se tourner vers son auteur, et de là vint tout ce qui existe ici-bas; le mouvement spontané de son désir produisit les âmes; la matière prit sa source dans ses sentiments de tristesse et de crainte; la terre dut son origine au découragement stupide d'Hachamoth; ses larmes donnèrent naissance aux fleuves et à la mer. Christ, ayant pitié d'elle, lui envoya le Sauveur avec la puissance du Père et de tous les Eons. Il vint accompagné de ses anges,

donna à Hachamoth la science, et la délivra de ses passions, sans toutefois les anéantir; il se contenta de les condenser, et en fit une matière corporelle, qui se trouva de deux sortes : l'une mauvaise, parce qu'elle procédait des passions; l'autre meilleure, parce qu'elle venait de la conversion, mais celle-ci demeura sujette aux passions. Hachamot, ainsi délivrée, se mit à rire, et son rire produisit la lumière. Dans sa joie, elle embrassa les anges qui accompagnaient le Sauveur, et en conçut un fruit spirituel comme eux. Ainsi, il y eut trois substances : la spirituelle ou *pneumatique*, bonne par nature et incapable de corruption ; l'animale ou *psychique*, capable de périr ou de se sauver, selon qu'elle se tourne au mal ou au bien ; la matérielle ou *hylique*, non-seulement corruptible, mais destinée à périr nécessairement et incapable de salut. Hachamoth appartenait à la substance spirituelle; mais elle avait formé les deux autres. De la substance animale elle avait produit le Démiurge, c'est-à-dire le dieu et l'auteur de tout ce qui était hors du Pléroma. Selon les Valentiniens, le démiurge avait fait les sept cieux, au-dessus desquels il résidait. Le paradis était le quatrième en montant. Hachamoth était au-dessus de tous, mais au-dessous du Pléroma, dans une région moyenne. L'auteur du monde ne connaissait point les choses spirituelles, ni tout ce qui était au-dessus de lui. C'est pourquoi il se croyait le seul dieu, et disait par ses prophètes : Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre que moi. Il était le créateur du *Cosmocrator* ou prince de ce monde, c'est-à-dire du démon et de tous les esprits malins qui étaient formés de la tristesse d'Hachamoth. Le Cosmocrator habitait notre monde, et, parce qu'il était spirituel, il connaissait ce qui était au-dessus de lui.

Le démiurge ayant fait le monde, fit aussi l'homme matériel ou *choïque*, d'une manière invisible; puis lui inspira l'âme, le faisant ainsi à son image et à sa ressemblance ; à son image, en tant que matériel; à sa ressemblance, en tant qu'animal. Ensuite il le revêtit de la tunique de peau, c'est-à-dire de cette chair sensible. L'homme reçut de plus la semence spirituelle qu'Hachamoth avait reçue des anges, et qu'elle avait déposée dans l'auteur du monde, sans que lui-même s'en aperçût, afin qu'il la semât dans l'âme et dans le corps matériel, où elle devait germer et croître. Cette semence spirituelle était ce qu'ils appelaient l'Eglise ; image de l'Eglise supérieure, qui était dans le Pléroma. Le Sauveur avait pris les prémices de ce qu'il devait sauver. D'Hachamoth il avait reçu le spirituel : l'auteur du monde l'avait revêtu du Christ animal; en sorte que son corps même était psychique, invisible et impassible. Mais il n'avait rien pris de matériel, parce que la matière était incapable de salut.

La fin de toutes choses sera quand tous les hommes spirituels seront formés ou perfectionnés par la *gnose*, c'est-à-dire la vraie science. Alors toute la semence spirituelle ayant reçu sa perfection, Hachamoth leur mère passera de la région moyenne dans le Pléroma, et sera mariée au Sauveur formé de tous les Eons; c'est ce qu'ils appelaient l'époux et l'épouse. Les hommes spirituels, dépouillés de leurs âmes, et devenus purs esprits, entreront aussi dans le Pléroma, et seront les épouses des anges qui environnent le Sauveur. L'auteur du monde passera à la région moyenne où était sa mère, et sera suivi des âmes des justes ; mais rien d'animal n'entrera dans le Pléroma. Alors le feu qui est caché dans le monde s'allumera, dévorera toute la matière, et se consumera avec elle jusqu'à s'anéantir

7° *Cosmogonie étrusque.*

Les Etrusques enseignaient que le monde devait durer 12,000 ans, et que Dieu avait employé les six premiers millénaires à sa formation. Dans les premiers mille ans, il créa le ciel et la terre; dans le second millénaire, le firmament ; dans le troisième, la mer et toutes les eaux ; dans le quatrième, le soleil, la lune et les autres astres qui brillent dans le ciel; dans le cinquième, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupèdes et tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux et sur la terre; dans le sixième, l'homme. Le genre humain doit subsister jusqu'à la fin de la douzième période ; c'est alors que les temps seront consommés. Ces six millénaires employés à la création ont une singulière analogie avec les six jours ou époques de Moïse; et les œuvres de chacune de ces époques sont à très-peu de choses près les mêmes, dans l'une et l'autre cosmogonie.

8° *Cosmogonie scandinave.*

Dans l'aurore des siècles, il n'y avait ni mers, ni rivages, ni zéphirs rafraîchissants ; tout n'était qu'un vaste abîme sans herbes et sans semences : le soleil n'avait point de palais ; les étoiles ne connaissaient point leurs demeures, la lune ignorait son pouvoir. Alors il y avait du côté du midi, un monde lumineux et enflammé ; de ce monde, des torrents de feu étincelants s'écoulaient sans cesse dans l'abîme, qui était au septentrion ; en s'éloignant de leur source, ces torrents se congelaient dans l'abîme, et le remplissaient de scories et de glaces. Ainsi l'abîme tout entier se congela ; mais il restait au dedans un air léger et immobile, et il s'en exhalait des vapeurs glacées. Un souffle de chaleur, étant venu du midi, fondit ces vapeurs, et il en coula des gouttes vivantes, d'où un homme fut formé par la vertu de celui qui gouvernait. Cet homme fut appelé Ymer ; de lui viennent toutes les races gigantesques. En effet comme il dormait il eut une sueur, et un mâle et une femelle naquirent de dessous son bras gauche ; un autre couple sortit de ses pieds ; de là descend la race des géants, nommés, à cause de leur origine, géants de la gelée ; or Ymer était méchant ainsi que tout ce qui était issu de lui; à côté de lui naquit une famille meilleure ; Bore donna naissance à trois fils : Odin, Vile et Ve, qui tuèrent le géant Ymer ;

le sang qui coula de ses blessures causa une inondation générale dans laquelle périrent tous les géants, à l'exception de Bergelmer, qui, s'étant sauvé dans une barque, échappa avec toute sa famille.

Alors un nouveau monde se forma. Les fils de Bore, ... les dieux, ... le corps du géant ... la terre. La mer et les fleuves furent formés de son sang ... [illegible]

[illegible]

[illegible]

de ce second être que repose l'ensemble l'univers. De l'Eternel est également éma la lumière pure, et de celle-ci Ormuzd, de la lumière, appelé le premier-né êtres, le principe des principes, la substa des substances, le dispensateur du sav celui qui vivifie et nourrit toutes cho Par opposition nécessaire, indispensable lumière ou à Ormuzd, naquirent l'obscur les ténèbres, Ahriman, le second né de l'Ét nel, le mauvais principe, la source de to impureté, de tout vice et de tout mal. n'est pas qu'Ahriman fût né mauvais; ém comme Ormuzd de la lumière primitive, non moins pur que lui, il se perdit par orgueil et son ambition, et fut jaloux premier-né. L'Eternel le condamna à h ter, pendant une période de 12,000 ans, espaces que n'éclaire aucun rayon de mière, le noir empire des ténèbres. On que ce mythe est basé sur la tradition révélation consignée dans les versets 3, du premier chapitre de la Genèse; ... des Persans est d'avoir personnifié la l mière et les ténèbres, et d'avoir fait de l'u ... une émanation du Tout-Pui sant. ... êtres intelligents, et devant ... avec l'Eternel à la forma ... l'univers. Ils erraient encore ... les ténèbres comme ... sur le Dieu suprême, et même ... tandis que l'écrivain ... comme inhérentes à l ... ou plutôt comme ... La lumière et l ... comme princ ... que ces deu ... en sens invers ... l'une contre l'autr

[illegible] l'univers ... D'abord il créa à ... nommés Amschaspands, ... à la construction ... secondaires ... prototypes ... avant ... des choses. Ormu ... la voûte ... étoiles dans la région ... les planètes ... Tous ces orbes ... sous le firmament ... mouvemens d'Ahriman ... en douze ... dans les douze constellations ... en 28 légions ... constellations extra-zodiacales ... garantie de tout ... d'Ahriman par des ... au nombre de quatre, placés ... points cardinaux. Chaque ... son surveillant.

Ormuzd et ses génies créèrent ... dans l'espace de six époques qui ... selon les Persans, une révolution d'une ... de 365 jours, qu'ils distribuent ... [illegible]

›sphère en 45 jours ; l'eau en n 75 ; les arbres en 50 ; les ani- enfin l'homme en 75. Toute- ıdes varient beaucoup sur la l'homme.

ı lumière avait passé 6,000 ans ·ectionner ses œuvres. Les pre- . parfaites et sans aucun mé- bres ou de mal, parce que Or- livrer sans trouble, Ahriman é. Mais au commencement du , le génie du mal fut délié, et ıser les bons desseins de son ·aire, il voulut, lui aussi, pro- réation ; il donna d'abord l'être ls ou Archidews, pour les op- ɛ Amschaspands ; il produisit ·ws, ennemis des Izeds, et une es inférieurs qui exécutaient les ordres des Darvands et des nmencement du 7ᵉ millénaire, la tête de ses cohortes ténè- irruption dans l'empire d'Or- ırvint jusque dans les cieux. était si téméraire que, dès les , l'armée des Dews s'arrêta, et lui-même ne put se défendre ·ment de crainte. Néanmoins, › d'un serpent, il s'élança du ·re, pénétra jusqu'au centre de s'insinua dans toutes ses par- *·oudad*, le taureau primordial, vait déposé les germes de toute que qu'il altéra ; dans le feu, ·le du roi de la lumière, qu'il contact de la fumée de la terre. ·mier succès, Ahriman et les t grandir leur courage, s'élan- uveau vers le ciel, répandant s l'impureté et les ténèbres. phe du mal fut de courte du- ›ientôt de la surprise où l'avait ·ssion soudaine, Ormuzd réu- ɜ lui les Amschaspands, les rouers, et avec l'aide de cette née, il refoula l'ennemi dans rs de l'abîme, après un combat t d'un nombre égal de nuits. , victoire ne fut pas complète. ıisant un dernier et suprême ıt à franchir les bornes de sa ·ébreuse, se fraya un chemin à re, remonta vers les cieux, et de la moitié de l'empire d'Or- le mélange des biens et des ınivers, mélange qui doit du- terme assigné à l'existence du ; Ormuzd aura pour jamais le nal sera anéanti.

qu'Ahrimane avait frappé ne à ses blessures ; mais, au mo- ɛpirait, *Kayoumors*, le premier ıt de son épaule droite, et de tit son âme, *Goschoroun*, qui ie tutélaire de toute la vie ani- emence furent formés deux au- , souche des animaux de toute n corps fut l'origine de toutes res. À la vue de ces nouvelles créations, Ahrimane entra dans un violent accès de rage, et à chaque être pur qui se manifestait à ses yeux, il opposa un être impur analogue. Restait Kayoumors, le premier homme ; Ahrimane, ne trouvant rien à lui opposer, résolut de le tuer. Kayoumors réunissait les deux sexes, et il avait trente ans accomplis, lorsqu'il tomba sous les coups de l'esprit des ténèbres. Sa semence se répandit sur la terre ; le soleil la purifia, et Sapandomad, fille d'Ormuzd, l'un des Amschaspands, la couva de son œil divin. Quarante années après, il en sortit un arbre qui mit dix ans à croître. Cet arbre ressemblait à un homme et à une femme unis l'un à l'autre ; et, au lieu de fruits, il portait dix couples humains. Dans le nombre, se trouvait *Meschia* et *Meschiané*, les ancêtres de la race actuelle des hommes.

Leurs premières années s'écoulèrent dans l'innocence ; car ils avaient été créés pour le ciel ; mais ils se laissèrent séduire par Ahrimane, et Meschiané fut la première qui céda aux suggestions du tentateur. D'abord ils acceptèrent de sa main une coupe pleine de lait de chèvre, et à peine eurent-ils goûté de ce breuvage, qu'ils sentirent les atteintes du mal qui leur avait été inconnu jusqu'alors. Encouragé par ce premier succès, Ahrimane leur présenta des fruits ; ils les portèrent à leur bouche ; cette faute les rendit sujets à la mort et leur fit perdre la béatitude à laquelle ils étaient destinés. Cinquante ans après leur chute, ils mirent au monde deux enfants, Siamek et Veschak, et moururent à l'âge de cent ans. Suivant un autre récit, ils eurent dix-huit enfants.

11° *Cosmogonie indienne.*

Un volume entier ne suffirait pas pour exposer tous les systèmes existant dans l'Inde relativement à la création. Nous devons nous borner à relater ici celui qui paraît le plus généralement adopté, bien que peut-être il ne soit pas le plus ancien et le plus authentique ; c'est celui qui résulte des Pouranas et autres livres sacrés.

De toute éternité et antérieurement à tous les temps existe un être spirituel, immense, infini, tout-puissant, existant par lui-même, et cause première de tous les êtres. On l'appelle *Brahm* ou *Brahma*, et mieux *Parabrahma*, le Brahma primitif et suprême. *Aum* est la première parole qu'il prononça, et cette parole est son verbe, son premier-né, le résumé de la triade divine et l'origine de toutes choses. A une certaine époque, tout ce qui existe était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, et semblait entièrement livré au sommeil. C'était un véritable chaos. Cet état de choses était le résultat de la dissolution, ou *pralaya*, d'un univers antérieur ; car, de toute éternité, les créations et les destructions se succèdent périodiquement. Le Dieu souverain résolut de faire émaner de sa substance les êtres mobiles et immobiles, et, s'unissant à *Mâyâ*, ou l'illusion, il commença son œuvre créatrice. Mâyâ est considéré, tantôt comme

le désir et la volonté éternelle de Brahma, tantôt comme une vaine apparence; d'après cette dernière hypothèse, il résulterait que rien de ce qu'a produit l'être souverain n'a une existence réelle, et que tout ce que nous voyons n'est que l'effet d'un prestige. Mais, sans entrer dans les discussions philosophiques qui encore à présent partagent les Indiens sur ce sujet, nous dirons que Mâyâ d'un commun accord est douée de trois qualités, savoir, la bonté, la passion et l'obscurité, et que cette mère de toutes choses, s'unissant à l'être lumière, à Parabrahma, donna naissance à la *trimourti*, c'est-à-dire aux trois formes ou trois aspects de Dieu, personnifiés en *Brahmâ*, *Vichnou* et *Siva*. Le premier est le principe créateur, le second le principe conservateur, et le troisième le principe destructeur, ou plutôt reproducteur, car il ne détruit que pour reproduire.

« Le monde, dit M. Clavel, fut d'abord caché sous les eaux, et ces eaux étaient dans *Atma*, l'âme universelle, Parabrahma; de tout temps elles furent grosses du monde. Ces eaux sont sans rivages, tout ce qui existe est eau; et l'eau et *Aum* ne sont qu'un. Les eaux primitives sont la mer de Mâyâ. Lorsque la trimourti et les trois qualités eurent été produites, du milieu de celles-ci tomba sur les eaux une goutte, un germe. Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons; et l'Etre souverain y naquit lui-même sous la forme de *Brahmâ* (1). Sous cette forme il reçoit encore plusieurs autres noms : on l'appela *Narayana*, celui qui se meut sur les eaux; *Hiranyagarbha*, sorti de la matrice d'or, par allusion à l'œuf d'or ou *brahmanda*. Hiranyagarbha est le principe de toute production; il est lui-même la production première, le grand phénomène, *Maha-bhouta*, dont le corps est cet univers visible. Sa bouche dévore toutes choses; il a des têtes innombrables, des sens à l'infini; il est le grand trône, l'arbre de vie; il est unique dans le monde, et le monde est plein de lui. Cette substance originelle, assemblage des éléments subtils, et à la fois de toutes les substances individuelles, est appelé par les sages *Mâhan-Atmâ*, la grande âme: *Sati*, la vérité, la vie. On le nomme aussi *Mrityou*, la mort, parce qu'il détruit et absorbe en lui-même tout ce qu'il enfante.

« Assis sur le lotus où il venait de naître, Brahmâ, continue le même auteur, promenait ses regards autour de lui, n'apercevait des yeux de ses quatre têtes que l'immense étendue des eaux, couvertes d'épaisses ténèbres. Saisi d'étonnement, et ne pouvant concevoir le mystère de son origine, longtemps il demeura plongé dans la méditation; et, comme il désespérait de pouvoir résoudre ses doutes, une voix vint frapper son oreille, et lui conseilla d'implorer l'Etre souverain. Brahmâ obéit, et tout à coup Dieu apparut à sa vue, sous les traits d'un homme à mille têtes. Il se prosterna aussitôt, adora l'Eternel, et chanta ses louanges. Satisfait de cet hommage, l'Etre incréé dissipa les ténèbres; et montrant à Brahmâ le spectacle de son essence, où gisaient comme endormies toutes les formes et toutes les vies des créatures, il lui donna le pouvoir de produire et de développer ces formes et ces existences.

« Après avoir demeuré dans la contemplation d'un si magnifique spectacle durant une année de Brahmâ, équivalant à trois milliards cent dix millions quatre cent mille années solaires, Hiranyagarbha se mit à l'œuvre. Par sa seule pensée il divisa l'œuf en deux parts, dont il forma *Swarga*, le ciel, et *Prithivi* ou *Mritloka*, la terre. Au milieu, il plaça Antarickcha, l'atmosphère, c'est-à-dire l'espace compris entre le ciel et la terre. C'est ce qu'on appelle communément les trois mondes. Dans cet intervalle, il distribua les huit régions célestes, qui comprennent les quatre points cardinaux et les quatre points intermédiaires; puis les sept swargas ou sphères étoilées, et les sept patalas ou régions inférieures, lesquelles forment les quatorze mondes de purification. Le premier de ces mondes, qui est au-dessus du ciel, fut fait du cerveau de Brahmâ; le second, de ses yeux; le troisième, de sa bouche; le quatrième, de son oreille gauche; le cinquième, de son palais et de sa langue; le sixième, de son cœur; le septième, de son ventre; le huitième, de ses parties sexuelles; le neuvième, de sa cuisse gauche; le dixième, de ses genoux; le onzième, de son talon; le douzième, des doigts de son pied droit; le treizième, de la plante de son pied gauche; le quatorzième, de l'air qui l'environnait. De *Param-atmâ*, l'âme suprême, il tira la conscience, le moi, ou *Ahankara;* le sentiment, *Manas*, et l'intelligence, *Mahât* ou *Bodhi;* et tout ce qui est susceptible de recevoir les trois qualités de bonté (*satwa*), de passion (*radjas*), et d'obscurité (*tamas*); plus, les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs, savoir : l'œil, l'oreille, le nez, la langue et la peau; les cinq organes de l'action : la voix, les mains, les pieds, l'orifice inférieur du tube intestinal, et les parties naturelles; enfin les atomes constitutifs des cinq éléments, ou de l'éther, de l'air, du feu, de l'eau et de la terre, qui, unis et combinés, lui servirent à former tous les corps. Il créa la lune, qui renferme l'eau vitale, source de toutes les eaux; le soleil dont la lumière est la lumière de l'auteur de toutes choses. Aux côtés du soleil, sont le jour et la nuit, les étoiles sont sa figure; la terre et le ciel l'ouverture de sa bouche. Avec le soleil naquit le temps, *Kala*. De toute éternité, le temps habitait dans Parabrahma: mais alors il ne connaissait pas de limites. Brahmâ créa en outre les Védas, qui sortirent de ses quatre bouches; la dévotion, la parole, la volupté, et remplit tout ce vaste univers de dieux et de génies sans nombre, appelés *Dévas* et *Asouras*, et de mille autres noms, chargés d'en animer, d'en conduire et d'en gouverner toutes les parties.

(1) Nous avons déjà fait observer ailleurs qu'il ne faut pas confondre *Brahma*, le Dieu suprême avec *Brahmâ* la puissance créatrice. Le nom du premier se termine par un *a* bref, et celui du second par un *a* long, marqué de l'accent circonflexe.

« Cependant la terre demeurait déserte; Brahmâ résolut de la peupler. A cet effet, il divisa son corps en deux parts, devint moitié mâle et moitié femelle; et s'unissant à la partie femelle, il engendra Viradj, qui lui-même enfanta, en se livrant à une austère dévotion, *Manou-Swayambhouva*, lui donna pour femme *Sataroupa*, et, les bénissant tous deux, leur dit de multiplier. A son tour Manou donna naissance à dix saints éminents, appelés *maharchis* ou *pradjapatis*, seigneurs des créatures, lesquels mirent ensuite au jour sept autres *Manous*, qui, chacun pendant leur période, ont produit et dirigé ce monde. Manou s'approcha de Sataroupa; et de ce contact naquirent les êtres humains : le premier homme, *Adimo;* la première femme, *Prakriti* (la procréée, la vivifiée, Eve). Les deux époux prirent une autre figure : Sataroupa revêtit la forme d'une vache; Manou devint un taureau; et leurs fruits furent des vaches. Sataroupa se changea en cavale, Manou en cheval; elle en ânesse, lui en âne; et les chevaux et les ânes provinrent de ces deux unions successives. De la même manière, ils créèrent chaque couple d'animaux, jusqu'aux fourmis et aux moindres insectes.

« Il y a sur la création de l'homme, une tradition sacrée qui diffère de celle-là : Brahmâ produisit de ses lèvres un fils nommé *Brahmana*, c'est-à-dire prêtre, à qui il fit don des 4 védas, qui sont les 4 paroles de ses 4 bouches, avec mission d'enseigner ces livres divins. Bramahna se consacra à la vie solitaire; mais, exposé aux attaques des animaux féroces qui peuplaient les forêts, il supplia son père de lui venir en aide. Aussitôt Brahmâ enfanta de son bras droit un second fils, *Kchatriya*, c'est-à-dire guerrier, et de son bras gauche une femme, *Kchatriyani*, qu'il lui donna pour épouse. Cependant, occupé sans cesse à défendre son frère, Kchatriya était impuissant à pourvoir à ses propres besoins. Brahmâ tira alors de sa cuisse droite un troisième fils, *Vaisya*, et de sa cuisse gauche *Vaisyani*, sa femme, qui se livrèrent à l'agriculture, aux métiers et au commerce. Et comme ces derniers ne pouvaient suffire au travail qui leur était imposé, Brahmâ, consommant son œuvre, créa pour remplir toutes les fonctions serviles, de son pied droit, un quatrième fils, *Soudra*, et de son pied gauche, *Soudrani*, à laquelle il l'unit. Seul, Brahmana n'avait pas reçu de compagne: il se plaignit à son créateur, de cette exclusion, qu'il jugeait injuste. En vain Brahmâ lui remontra-t-il que, né pour l'instruction, pour la prière et pour le culte des dieux, il lui importait de s'affranchir de tous les biens terrestres de nature à le distraire de ses austères devoirs; Brahmana insistait encore. Irrité de cette persistance, Brahmâ, pour le punir, lui donna une fille de la race maudite des géants. C'est de ces différents couples que dérivent les quatre castes, qui depuis ont rempli la terre en se multipliant. »

12° *Cosmogonie bouddhique.*

Les Bouddhistes partagent la vie du monde en quatre âges principaux. Le premier est la période de formation; le second, la période de station; le troisième, la période de destruction; le quatrième, la période du vide et de l'anéantissement. Voici comment M. l'abbé de Valroger analyse le travail d'Abel Rémusat sur ce sujet:

« I. Dans le premier acte, l'univers se forme et s'établit. Cette époque est donc appelée le *kalpa de la perfection* ou *de l'achèvement*. Sa durée est de 339 millions d'années, qui se subdivisent en une vingtaine de petits kalpas. Le premier de ces petits Kalpas est marqué par l'apparition d'un nuage de couleur d'or dans le *ciel de la voie lumineuse*. Ce nuage laisse échapper une grande pluie, qui forme un immense amas d'eau au-dessus des tourbillons de vent, et se convertit en tourbillons d'eau. Il s'élève à la surface un grand vent, qui amasse une écume, et donne ainsi naissance au Souмérou et aux autres montagnes. A cette époque tous les êtres vivants sont réunis dans le ciel de la voie lumineuse. Les dieux se trouvent serrés et trop pressés dans cet espace. Ceux dont le bonheur commence à diminuer, c'est-à-dire qui sentent approcher le terme de leur carrière descendent et renaissent dans le monde inférieur. Le premier de tous est un fils des dieux, qui devient le Brahmâ-Radja de l'âge commencé. La durée de sa vie dans cette royauté divine est d'un milliard 8 millions d'années (60 petits kalpas). D'autres dieux descendent ensuite dans les *cieux de la première contemplation*, où ils deviennent des ministres de Brahmâ. Leur vie dure 672 millions d'années. En troisième lieu de nouveaux dieux descendent encore dans les cieux de Brahmâ, pour former la troupe de ses sujets. Les cosmogonies bouddhiques leur assignent un logement avec la précision accoutumée, et nous apprennent que leur vie est de 336 millions d'années. Peu à peu de nouveaux dieux descendont encore, et enfin ceux dont le bonheur est épuisé sont changés en hommes; mais ils jouissent de facultés supérieures, et notamment de celle de marcher en volant. Il n'y a parmi eux aucune distinction de sexe. Alors la terre fait jaillir une source, dont l'eau est douce au goût comme la crème et le miel; ils en goûtent et à l'instant naît la sensualité; ils perdent leurs facultés divines, et entre autres l'éclat lumineux qui émanait de leur corps. Le monde se trouve dans de grandes ténèbres; un grand vent souffle à la surface des mers et soulève leurs eaux; le soleil et la lune paraissent sur les flancs du mont Soumérou et illuminent les quatre continents. Alors naît la distinction du jour et de la nuit.

« Cependant, les êtres vivants se délectant dans le goût des choses terrestres, leur couleur devient sombre et grossière. Ils se mettent à manger le riz, qui est né spontanément; il leur en demeure un résidu qui produit les désirs. La pureté ainsi altérée, il naît deux conditions, qui se montrent dans la différence du mâle et de la femelle. Les habitudes violentes engendrent la concupis-

cence, la cohabitation des époux. Par la suite les dieux du ciel de la voie lumineuse qui sont dans le cas de renaître, sont réduits à habiter dans le sein d'une mère. A cette époque le riz croît spontanément, on le coupe le matin, et renaissant aussitôt il est mûr avant le soir. Le grain a quatre pouces de long; mais, quand l'avidité des hommes les a conduits à le récolter en trop grande quantité, il se produit des balles et de la paille, et le riz ne renaît plus après avoir été moissonné. Primitivement, la vie des hommes est de 84,000 ans; au bout de cent ans cette durée est abrégée d'un an. Elle décroît ainsi d'un an par siècle, jusqu'au point d'être réduite à dix ans seulement. Il se passe cent années encore; après quoi, elle augmente de nouveau d'un an par siècle, jusqu'à ce qu'elle soit revenue à 84 mille ans. Le temps qui s'écoule pendant cette diminution graduelle et le rétablissement qui la suit, se nomme un petit kalpa. Chaque petit kalpa, depuis le 4e jusqu'au 20e exclusivement, est ainsi marqué par une augmentation et une diminution de l'âge des hommes. C'est ainsi que se passe la période de formation.

« II. Durant la seconde période, l'univers est dans un état stationnaire. Ce moyen kalpa se subdivise, comme le précédent, en une vingtaine de petits kalpas. Pendant le 9e, l'âge des hommes étant réduit à 50,000 ans, parut le premier bouddha; la vie humaine ayant été réduite à 40,000 ans, parut le second bouddha; quand elle ne fut plus que de 20,000 ans, le troisième bouddha se montra au monde; la durée de la vie étant venue à cent ans, on a vu naître le quatrième bouddha, ***Chakya-Mouni***, le bouddha de l'âge actuel: au dixième petit kalpa, le cinquième bouddha, ***Maïdari***, descendra sur la terre; et il y aura ensuite 995 autres bouddhas, qui se succèderont les uns aux autres, prêcheront la doctrine et sauveront les hommes. Enfin, au vingtième petit kalpa, le nombre de mille bouddhas se trouvant complet, la période de stabilité sera fermée; mais cette époque fatale n'est pas encore près d'arriver; car sur 336 millions d'années, il nous reste environ 185 millions à parcourir.

« III. Dans le 3e âge, le monde est détruit. Durant les vingt petits kalpas dont se compose cette période, il arrive des catastrophes qui anéantissent successivement les différentes parties de l'univers, et qui sont causées par des ouragans, des cataclysmes, de vastes incendies. Ces révolutions atteignent par degrés toutes les portions du monde, ne laissant subsister que le *vase* de l'*univers vide*. Quand la totalité des êtres vivants a complétement disparu, le *vase* lui-même s'anéantit. Cette catastrophe finale est préparée par la méchanceté des hommes, dont les crimes amènent le grand incendie. Le ciel ne verse plus de pluie; ce qui a été semé ne germe plus. Toutes les rivières, les ruisseaux et les sources se tarissent, la sécheresse se prolonge, puis un grand vent pénètre jusqu'au fond de la mer, enlève le palais du soleil, et le porte sur les flancs du mont Souměrou, d'où il éclaire le monde; les plantes et les arbres se dessèchent et tombent. Mais ce n'est là que le commencement d'une effroyable destruction qui s'accomplit en sept jours. Le 2e jour les eaux des quatre mers se sèchent d'elles-mêmes, depuis 100 yodjanas jusqu'à 700 yodjanas (1). Le 3e, le 4e et le 5e jour, les eaux continuent de se retirer et de disparaître progressivement; et au bout de ce temps, il n'en reste que comme il y en a dans le pas d'un bœuf, après une pluie de printemps. Le 6e jour, la terre, jusqu'à une profondeur de 68 yodjanas, est réduite en fumée. Bientôt, il n'y a rien qui ne soit consumé dans l'enceinte des trois grands chiliocosmes et dans les huit grands enfers. Il ne reste point d'hommes. Les dieux des six cieux du monde des désirs, ont eux-mêmes péri. Leurs palais sont vides et rien de ce qui n'est pas immortel ne dure au-delà de ce terme. Enfin, le 7e jour, la grande terre et le mont Souměrou s'affaissent insensiblement, s'écroulent et se détruisent jusqu'à cent et mille yodjanas, sans qu'il en reste aucun vestige. Les autres montagnes sont pareillement englouties, toutes les choses précieuses sont consumées, dispersées, brûlées et réduites en vapeurs. L'ébranlement s'étend jusqu'au ciel de Brahmâ; et toutes les mauvaises conditions, c'est-à-dire, la race des hommes, des brutes, des mauvais génies, sont complétement annéanties. Ainsi finit le 3e âge du monde, ou la période de destruction.

« On raconte ailleurs un peu différemment les catastrophes qui signalent la destruction des mondes. Quand l'âge des hommes sera descendu jusqu'à 30 ans, la pluie du ciel cessera, la sécheresse qui en résultera empêchera les plantes et les légumes de renaître; alors un nombre immense d'hommes mourra. Lorsque la vie sera réduite à 20 ans, des épidémies et toutes sortes de maladies s'élèveront à la fois et feront périr une infinité d'hommes. Enfin quand la vie moyenne n'aura plus qu'une durée de dix ans, les hommes se livreront aux querelles et à la guerre. Les arbres et jusqu'aux plantes deviendront des armes entre leurs mains, et ces armes leur fourniront les moyens de s'entre-détruire; il en périra de cette manière un nombre immense.

« Mais ces calamités ne sont rien auprès des trois grandes catastrophes. La première est opérée par le feu, dans l'espace de sept jours; nous en avons donné la description. Lorsque le huitième âge du monde est arrivé à la période de destruction, la pluie commence à tomber en gouttes grosses comme les roues d'un char; en même temps un tourbillon d'eau qui est au-dessous de la terre s'accroîtra en bouillonnant, débordera au-dessus du grand chiliocosme, et s'élèvera jusqu'aux cieux de la seconde contemplation, qu'il remplira, et qui s'y fonderont entièrement comme le sel se dissout dans l'eau.

« IV. Dans le 4e âge, le monde est rem-

(1) Le *yodjana* est une mesure de longueur d'environ trois lieues.

placé par le vide ou l'éther. Tout ce qui est au-dessous du ciel de la première contemplation ayant été détruit dans l'âge précédent, cet espace est vide et sombre; il n'y a ni jour ni nuit, ni soleil, ni lune. Ce sont de vastes et profondes ténèbres qui durent pendant 20 petits kalpas.

« Ainsi s'accomplit la grande révolution de l'univers, renfermée dans 4 âges ou moyens kalpas, qui se subdivisent en 80 petits kalpas, et forment 344,000,000 d'années. C'est ce que les Bouddhistes nomment un grand kalpa, période immense qui ne se termine que pour recommencer immédiatement, sans interruption comme sans fin durant l'éternité. »

13° *Cosmogonie chinoise.*

Au commencement le ciel et la terre n'étaient pas séparés. Cet état de choses fut appelé *Houan-tun* (le chaos) ou *Phan-Kou*. Plus tard eurent lieu cinq grandes naissances, le *Taï-ye*, le *Taï-tsou*, le *Taï-chi*, le *Taï-so* et le *Taï-ki*. Le Taï-ye était le ciel et la terre avant qu'ils eussent pris leur forme. Le Taï-tsou est le germe produit par le souffle primordial. Le Taï-chi est l'élément produit par le souffle qui prit une forme. Le Taï-so est la matière produite par les métamorphoses de la forme. Le Taï-ki est la reproduction de la forme matérielle. Le résultat du mouvement et de l'action de ces cinq principes, qui opérèrent mutuellement l'un sur l'autre, fut la formation du ciel et de la terre. Les éléments purs et parfaits se séparèrent des autres, s'élevèrent en haut et devinrent le ciel, tandis que les éléments impurs et imparfaits se condensèrent, tombèrent et formèrent la terre. Les différentes formes du ciel et de la terre sont appelées les deux *Y*, et ce sont elles qui, avec l'homme, font ce qu'on appelle les *San-thsaï*, ou les trois pouvoirs de la création. Le dernier (celui de l'homme) a commencé à l'époque nommée *Jin-houang*, ou de l'auguste dynastie des hommes. (*Extrait d'une chronologie chinoise*). *Voy.* PAN-KOU, TAÏ-KI, THIEN-HOANG, KI, etc.

14° *Cosmogonie japonaise.*

Originairement, dit un écrivain japonais, le ciel et la terre n'étaient pas séparés. Le principe parfait et le principe imparfait n'étaient pas disjoints. Le chaos, ayant la forme d'un œuf, contenait le souffle de la production spontanée, qui renfermait le germe de toutes choses. Puis, ce qui était pur et parfait monta en haut et forma le ciel, tandis que ce qui était dense et impur se coagula, se précipita et forma la terre. Le pur et l'excellent forma tout ce qui est léger, mais tout ce qui est lourd et impur tombait de son propre poids. Par conséquent le ciel fut formé avant la terre. Après leur achèvement un être divin, (un *Kami*) naquit au milieu d'eux. On dit que lors de la réduction du chaos, une île de terre tendre sortit de l'eau comme un poisson qui surnage. A cette époque, une chose semblable à un rejeton de la plante *assi* (*eryanthus japonicus*) fut produit entre le ciel et la terre. Ce rejeton se métamorphosa en un être divin, qui porta le titre honorifique de *Kouni toko koutsi-no Mikoto*, c'est-à-dire, le Vénérable qui supporte éternellement le royaume, et qui fut le premier des sept esprits célestes, dont voici les noms :

1° *Kouni toko tatsi-no Mikoto*,
2° *Kouni sa koutsi-no Mikoto*,
3° *Toyo Koun nou-no Mikoto.*

Ces trois êtres divins régnèrent chacun un milliard d'années; ils s'engendraient tout seuls et étaient des mâles purs.

4° *Oufi tsi ni-no Mikoto*,
5° *Oo to-no tsi-no Mikoto*,
6° *Omo tarou-no Mikoto.*

Ces trois êtres divins, qui régnèrent individuellement deux milliards d'années, eurent chacun pour compagne un génie femelle; mais il n'y avait pas encore de copulation charnelle, et ils se reproduisaient par une mutuelle contemplation.

7° *Isa naghi-no Mikoto.*

Celui-ci est le premier qui engendra à la manière ordinaire. Lui et son épouse produisirent la mer, les rivières, les îles, les montagnes, les arbres, les plantes, le soleil, la lune, etc., comme nous le détaillons à l'article *Isa naghi-no Mikoto*. Ils donnèrent également naissance aux cinq générations des esprits terrestres, qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

1° *Ten sio daï sin*, génie femelle, personnification du soleil, le grand esprit des Japonais.

2° *Masa ya ya katsou katsou-no faya fi ama-no osi wo mimi-no Mikoto.*

3° *Ama tsou fiko fiko fo-no ni ni ghino Mikoto*; ce fut lui qui chassa les mauvais esprits qui infestaient le Japon.

4° *Fiko fo fo de mi-no Mikoto*, dieu de la mer.

5° *Fiko na kisa take ou ka ya fouki awa sesou-no Mikoto*; il fut le père de la race actuelle des hommes, et entre autres de *Zin mou ten o*, fondateur de l'empire japonais. *Voy.* les articles TEN SIO DAÏ SIN et AMA TSOU FIKO.

15° *Cosmogonie kamtchadale.*

Le ciel et les astres, disent les Kamtchadales, existaient avant la terre. Koutkou, se promenant un jour sur la mer, produisit la terre, de son fils qui lui était né de sa femme. Selon d'autres, Koutkou et sa sœur Kouhtligith ont apporté la terre, du ciel, et l'ont affermie sur la mer qu'Outleigin avait produite. Après avoir fait la terre, le dieu quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka. C'est là qu'il eut un fils appelé Tigil, et une fille nommée Sidanka, qui se marièrent ensemble. Koutkou, sa femme et ses enfants, portaient des vêtements faits de feuilles d'arbres; ils se nourrissaient d'écorces de bouleau et de peuplier; car les animaux terrestres n'existaient pas encore, et l'on ignorait l'art de prendre le poisson. Koutkou disparut du Kamtchatka, en marchant sur des raquettes; les montagnes et les collines se formèrent

sous ses pas ; car jusqu'alors la terre était plate ; mais ses pieds s'y enfoncèrent, et les vallons creusés en conservèrent la trace. Tigil avait appris de son père à faire des canots. Sa famille étant augmentée, il inventa l'art de faire, avec de l'ortie, des filets pour prendre les poissons, et enseigna à ses enfants la manière de se couvrir avec des peaux ; il fit les animaux terrestres, et établit Piliatchoutchi pour veiller sur eux.

16° *Cosmogonie des Amakouas.*

Voici, d'après M. de Froberville, comment les Amakouas, peuple de l'Afrique orientale, racontent l'origine des hommes.

« Au commencement, le bon dieu *Mouloukou* fit deux trous ronds dans la terre ; de l'un il sortit un homme, de l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme et à la femme, le bon Dieu donna la terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison et d'y faire cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au lieu d'obéir au bon Dieu, mangent cru le millet, cassent l'assiette, répandent des ordures dans la marmite, jettent au loin leurs outils, et vont chercher un abri dans les bois. Dieu, voyant cela, appelle le singe et la guenon, leur donne les mêmes outils et les mêmes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux-ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, cuisent et mangent le millet, nettoient et rangent l'assiette et la marmite. Alors Dieu fut content. Il coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon, et l'attacha à l'homme et à la femme. Puis il dit aux premiers : « Soyez hommes ; » aux seconds : « Soyez singes. » On voit que, d'après cette tradition, la déchéance de l'homme est une punition non-seulement de la désobéissance, mais encore de la paresse.

17° *Cosmogonie du Soudan.*

Les nègres païens de la contrée de Haussa dans le Soudan, croient que Dieu a fait le ciel et la terre, et qu'il a créé originairement deux hommes, l'un noir et l'autre blanc ; et que c'est de ces deux hommes que tous les habitants de la terre sont descendus. Il existe parmi eux une tradition, d'après laquelle le premier père du genre humain s'appelait *Adam ;* or *Da Adam* signifie, dans leur langue, un objet qui, à certaine distance, offre une apparence humaine. Le nom de la première femme est *Aminatou.*

18° *Cosmogonie madécasse.*

Les Madécasses ou Malgaches croient en un Dieu qui a créé le ciel, la terre, les esprits et toutes les créatures. Ils comptent sept cieux, et regardent Dieu comme l'auteur de tous les biens ; le démon au contraire est l'auteur de tous les maux que souffrent les hommes ; c'est pourquoi ils le craignent et lui font des offrandes ; on lui sacrifie même avant de sacrifier à Dieu. Ils admettent plusieurs ordre de génies ou d'esprits, dont les uns gouver nent et font mouvoir les cieux, les astre les planètes ; les autres dominent sur l'ai sur les météores, sur les eaux, sur la ten et sur les hommes. Ils ont connaissance la chute du premier homme, du parad terrestre et du déluge ; mais ces notions so mêlées de plusieurs fables ridicules.

19° *Cosmogonie canadienne.*

Les systèmes cosmogoniques varient da le nord de l'Amérique de peuplade à pe plade. Nous nous contenterons d'en sign ler quelques-uns.

« La plus grande partie de ces barbar dit le Père Hennepin, croit la création monde. Le ciel, disent-ils, la terre et l hommes ont été faits par une femme q gouverne le monde avec son fils. C'est peu être à cause de cela que ces sauvages com tent leurs généalogies par les femmes. l fils est le principe du bien, et la femme cause du mal ; cependant ils croient que l'u et l'autre jouissent d'une parfaite félicité La femme, disent-ils encore, tomba du cie enceinte, et fut reçue sur le dos d'une tortue qui la sauva du naufrage.

« D'autres sauvages de ce même contine croient qu'un certain esprit, que les Ir quois appellent *Otkon*, ceux de la Virgi *Okée*, et d'autres sauvages qui demeurent bas du fleuve Saint-Laurent, *Atahauta*, le créateur du monde, et qu'un nommé M *sou* en a été le réparateur après le délu Ils disent que Messou allant un jour à chasse, ses chiens se perdirent dans un gr lac, qui, venant à déborder, couvrit terre en peu de temps. Ils ajoutent que, le moyen de quelques animaux, il répar monde avec cette terre.

« Les sauvages qui habitent au haut fleuve Saint-Laurent et du Mississipi, dis qu'une femme descendit du ciel, et voltig quelque temps en l'air, cherchant où po son pied. La tortue lui offrit son dos ; el l'accepta et y fit sa demeure. Dans la su les immondices de la mer se ramassèr autour de la tortue, et il s'y forma inse blement tout autour une grande étendue terre. Cependant la solitude ne plais point à cette femme, il descendit d'en h un esprit, qui la trouvant endormie, s'a procha d'elle. Elle devint enceinte ap cette approche, et accoucha de deux g çons qui sortirent de son côté. Ces enfa devenus grands se livrèrent à la chasse, comme l'un était beaucoup plus habile ch seur que l'autre, la jalousie fit naître bie tôt la discorde. Ils vécurent dans une hai irréconciliable. Le maladroit, dont l'hume était farouche, traita son frère si mal, q celui-ci fut obligé de quitter la terre et se retirer dans le ciel. Après cette retrai l'esprit retourna vers la femme ; et de cet seconde entrevue, naquit une fille, qui f la mère des peuples de l'Amérique se tentrionale. » Cette fable rappelle involo tairement l'histoire de Caïn et d'Abel.

D'autres peuplades du Canada disent également que tout ce que nous voyons a été créé par Dieu; et qu'après avoir créé la terre, ce Dieu prit un certain nombre de flèches, les planta dans la terre, et tira l'homme et la femme de ce germe, digne du caractère de ces peuples, qui ne vivent que pour se détruire par la guerre. *Voy.* d'autres cosmogonies canadiennes, aux articles ATHAENSIC, MICHABOU WISKAIN, OHMAHANK-NOUMAKCHI.

20° *Cosmogonie caraïbe.*

D'après les anciens voyageurs, les habitants des îles Caraïbes ou des Antilles, croyaient la création de la terre et de la mer, mais non pas celle du ciel. Le premier homme était un nommé *Loukwo*, qui donna naissance au genre humain. Il créa les poissons, et ressuscita trois jours après sa mort; puis il retourna au ciel d'où il était descendu. Après son départ, les animaux terrestres furent créés. Ces peuples avaient aussi quelqu'idée du déluge, et en attribuaient la cause à la méchanceté des hommes des anciens temps.

Les Caraïbes de la terre ferme ont pour tradition que Dieu fit descendre son fils du ciel pour tuer un serpent horrible, et que, l'ayant vaincu, il se forma dans les entrailles du monstre des vers qui produisirent chacun un Caraïbe et sa femme. Comme ce serpent avait fait une guerre cruelle aux nations voisines, les Caraïbes, qui lui doivent le jour, croient devoir épouser la querelle de leur ancêtre, et regardent ces peuplades comme ennemies.

Les habitants de l'île Espagnole, maintenant Saint-Domingue ou Haïti, disaient que les hommes étaient sortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une vinrent les grands personnages et l'élite de la nation; de l'autre la populace et la vile multitude. Le soleil, irrité de cette diffusion des hommes, changea en pierre celui qui gardait l'ouverture de la montagne, et métamorphosa les nouveaux venus en arbres et en grenouilles. Il faut croire cependant que plusieurs échappèrent au courroux de l'astre du jour, car l'univers ne laissa pas de se peupler. Quant au soleil et à la lune, ils étaient sortis eux-mêmes d'une grotte de l'île, pour éclairer le monde. Aussi cette grotte était-elle en grande vénération, et les habitants de la contrée y faisaient de fréquents pèlerinages. Deux figures de démons en gardaient l'entrée, et l'intérieur était orné de peintures grossières.

21° *Cosmogonie mexicaine.*

Les Mexicains divisaient la durée et l'histoire du monde en cinq âges, dont quatre étaient déjà passés. « Les peuples de Culhua ou du Mexique, dit Gomara qui écrivait au milieu du XVIe siècle, croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant, il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces cinq soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie par des inondations, par des tremblements de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil, porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent 850 ans depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servaient de peintures historiques, même dans les quatre âges précédents; mais ces peintures, à ce qu'ils affirment, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. »

D'après Torquemada, cette fable, sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine toltèque : c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connaissons sous les noms de Toltèques, Cicimèques, Acolhues, Nahuatlaques, Tlascaltèques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont reflué du nord au sud, depuis le milieu du VIe siècle de notre ère.

Le premier âge des Mexicains a duré 5206 années; il porte le nom de *Tlachitonatiuh*, âge de la terre; c'est aussi celui des géants. L'année présidée par le signe *ce acatl*, fut une année de famine, et la disette fit périr la première génération des hommes. D'autres traditions rapportent que les géants qui ne périrent pas par la famine, furent dévorés par les tigres.

Le second âge a duré 4804 ans; on l'appelle *Tletonatiuh*, l'âge du feu. Dans l'année présidée par le signe *ce tecpatl*, le dieu du feu descendit sur la terre et l'enflamma. Comme les oiseaux seuls pouvaient échapper à l'embrasement général, la tradition porte que tous les hommes furent convertis en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se sauvèrent dans l'intérieur d'une caverne.

Le troisième âge est l'âge du vent ou de l'air, *Ehcatonatiuh*; il dura 4010 ans. La catastrophe eut lieu dans l'année *ce tecpatl*. Les hommes périrent par l'effet des ouragans; quelques-uns furent convertis en singes; ces animaux ne parurent au Mexique que dans ce troisième âge. Dans ce cycle des tempêtes, deux hommes seuls survécurent à la catastrophe, en se réfugiant dans une caverne, comme à la fin de l'âge précédent.

Le quatrième âge est celui de l'eau, *Atonatiuh*, sa durée fut de 4008 ans. Une grande inondation, qui commença l'année *ce calli*, fit périr l'espèce humaine : c'est la dernière des grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans le tronc d'un cyprès. Les circonstances de ce déluge rappellent d'une manière frappante celui de Noé. *Voy.* COXCOX.

Ces quatre âges, que l'on désigne sous le nom de *soleils*, renferment ensemble **18,028 ans**, réduits par l'historien Alva Ixtlilxochitl **à 1417** ans. Cette différence, dit M. de Humboldt, ne doit pas nous surprendre dans les calculs astrologiques; car le premier nombre renferme presque autant d'indictions de treize ans que le dernier compte d'années. De même, dans la chronologie mystique des Hindous, la substitution des jours aux années divines réduit les quatre âges de 4,320,000 ans à 12,000 ans seulement.

Quant aux autres traditions cosmogoniques, *voyez* CIHUACOHUALT, OMECIHUATL, NANACATZIN, etc.

22° *Cosmogonie des Muyscas.*

Bien que les Muyscas crussent en un Dieu suprême qu'ils appelaient *Bochica*, ils ne lui attribuaient cependant pas la création du monde; en effet ce Bochica paraît avoir été plutôt le législateur de ces peuples, qui plus tard le considérèrent comme le dieu universel du monde. Les Muyscas, suivant le P. Simon, disaient qu'au commencement l'univers était plongé dans l'obscurité, et que la lumière était renfermée dans un être qu'ils ne savaient pas définir, et qu'ils appelaient *Chiminigagua*. Cet être créa de grands oiseaux noirs auxquels il ordonna de parcourir le monde et d'y répandre la lumière en lançant de tous côtés par le bec celle dont il les avait remplis.

Vers le même temps, il sortit du lac d'Iguague, une femme nommée *Bachue*, tenant à la main un enfant de trois ans. Ils construisirent une maison auprès du lac; quand le jeune enfant fut devenu grand, il cohabita avec sa mère, qui était si féconde, qu'elle accouchait toujours de cinq ou six enfants à la fois, de sorte que le monde se peupla très-vite. Quand Bachue fut fort avancée en âge, elle convoqua auprès du lac sa nombreuse postérité, et après avoir pris congé de ses enfants, elle se précipita dans les flots ainsi que son mari, et ils furent transformés en deux serpents monstrueux, que l'on prétendait apparaître quelquefois.

Après un certain temps, les hommes ayant offensé Chibchachum, le dieu créa, pour les punir, les torrents de Sopo et de Tibito, qui inondèrent la vallée, laquelle n'avait pas d'issue à cette époque. Les hommes, voyant qu'ils allaient être submergés, invoquèrent Bochica, qui leur apparut assis sur l'arc-en-ciel, et tenant une baguette d'or à la main. Il fendit la montagne, les eaux s'écoulèrent par l'ouverture, et la plaine redevint habitable. C'est cette ouverture qui a produit la cataracte de Tequendama que l'on voit encore. Non content d'avoir délivré son peuple, Bochica voulut punir Chibchachum, et le condamna en conséquence à porter sur ses épaules la terre, qui auparavant était supportée par d'énormes poteaux de bois de gaïac. Quand le dieu fatigué transporte son fardeau d'une épaule à l'autre, cela occasionne des tremblements de terre.

Les Muyscas de Tunja et de Sogamoso racontaient qu'au commencement du monde tout était plongé dans l'obscurité la plus complète, parce qu'il n'y avait ni soleil ni lune. Il n'existait alors que deux hommes, l'uzaque ou cacique de Sogamoso, et celui de Ramiriqui ou Tunja; ces deux uzaques firent des hommes avec de l'argile jaune, et des femmes avec des paquets d'herbes. Jugeant qu'il était nécessaire d'éclairer le monde, Sogamoso ordonna à Ramiriqui, qui était son neveu, de monter au ciel, et il en fit le soleil. Puis, trouvant que cela n'était pas suffisant, il y monta lui-même, et devint la lune.

23° *Cosmogonie péruvienne.*

Les Péruviens disaient que, dans les anciens temps, il était venu chez eux des parties septentrionales du monde, un homme extraordinaire, qu'ils nommaient *Choun*; que ce Choun avait un corps sans os et sans muscles; qu'il abaissait les montagnes, comblait les vallées, et s'ouvrait un chemin par les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habitants du Pérou, et leur assigna pour subsistance les herbes et les fruits sauvages des champs. Ils racontaient encore que ce premier fondateur du Pérou, ayant été offensé par quelques habitants du plat pays, convertit en sables arides une partie de la terre, qui auparavant était très-fertile; arrêta la pluie, dessécha les plantes, mais qu'ensuite, ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières. Ce Choun fut adoré comme dieu, jusqu'à ce que Pacha-camac vint du sud.

24° *Cosmogonie mariannaise.*

Tout ignorants qu'ils étaient, les Mariannais ne croyaient pas que le monde fût de toute éternité; ils lui donnaient un commencement, et racontaient sur cela des fables exprimées en vers qu'ils chantaient dans leurs assemblées. Ils disaient que *Pountan*, homme extraordinaire, qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire avec ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel. Ce mythe rappelle le *Pan-kou* des Chinois.

25° *Cosmogonie hawaïenne.*

Selon quelques prêtres de l'archipel Hawaï, le premier habitant de ces îles était d'origine céleste; il descendait d'Haoumea, divinité bienfaisante du sexe féminin. Suivant une autre tradition, Akea, dieu mitoyen entre les dieux et les hommes, était le père de la population et la souche directe de ses rois. Mais l'opinion la moins dénuée de vraisemblance, en la dégageant du merveilleux dont elle est entourée, c'est que les habitants primitifs arrivèrent dans une pirogue, de Taïti, c'est-à-dire *de loin*. Voici ce qu'ajoute la tradition : Dans les temps les plus reculés, à l'époque où l'océan couvrait tout l'espace, un oiseau énorme s'abattit sur les eaux et y pondit un œuf qui sans doute fécondé par le soleil, produisit

Hawaï. Bientôt arrivèrent dans une pirogue venant de Taïti, un homme, une femme, un cochon, des poules et un chien. D'un commun accord, ils s'établirent sur la côte orientale de l'île principale, et s'arrangèrent à l'amiable avec les dieux et les esprits qui, seuls alors, peuplaient les sommités de rochers et de montagnes, appelées îles Hawaï. Selon les traditions d'Oahou, un déluge submergea ce groupe d'îles, à l'exception d'un piton demeuré à sec, où purent se sauver quelques individus, et ce débris d'une population engloutie sous les eaux servit de noyau à la population actuelle.

26° *Cosmogonie des îles Carolines.*

Les plus anciens des esprits célestes sont, suivant la tradition de l'archipel, *Labucor* et sa femme *Halmeleul :* ils eurent pour fils *Elieulep*, et pour fille *Ligobud*. Le premier épousa *Leteuhiul*, dans l'île d'Ouléa; elle mourut à la fleur de son âge, et son esprit s'envola au ciel. Elieulep avait eu d'elle un fils nommé *Leugueileng;* on le révère comme le grand seigneur du ciel dont il est l'héritier présomptif. Cependant son père, peu satisfait de n'avoir eu qu'un enfant de son mariage, adopta *Rechahouileng*, jeune homme très-accompli, natif de Lamourek. Cette tradition porte que Rechahouileng étant dégoûté de la terre, monta au ciel pour y jouir de la félicité de son père; que sa mère vit encore à Lamourek dans un âge décrépit; qu'enfin il est descendu du ciel dans la moyenne région de l'air, pour entretenir sa mère, et lui faire part des mystères célestes.

Ligobud, sœur d'Elieulep, se trouvant enceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de trouver la terre aride et infertile. A l'instant, par sa voix puissante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs et d'arbres fruitiers; elle l'enrichit de verdure, et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencements, on ne connaissait point la mort : c'était un court sommeil; les hommes quittaient la vie, le dernier jour du déclin de la lune; et dès qu'elle commençait à reparaître sur l'horizon, ils ressuscitaient, comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil paisible. Mais *Erigireger*, esprit malfaisant et ennemi du genre humain, leur procura un genre de mort contre lequel [illegible] n'y avait plus de ressource; de sorte que [illegible] gens morts une fois le furent pour toujours; aussi l'appellent-ils *Elus-Melabus*, au lieu qu'ils nomment les autres esprits *Elus-Melafirs*. Ils mettent au rang des Elus-Melabus *Morogrog*, qui ayant été chassé du ciel pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu, inconnu jusqu'alors.

Leugueileng, fils d'Elieulep, eut deux femmes : l'une céleste, qui lui donna deux enfants, *Carrer* et *Meliliau;* l'autre terrestre, dont il eut *Oulifat*. Ce jeune homme, ayant [illegible] que son père était un esprit céleste, prit son vol vers le ciel, dans l'impatience de le voir; mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre, désolé de sa chute, et pleurant amèrement sa malheureuse destinée. Cependant sans se désister de son premier dessein, il alluma un grand feu, et, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois dans les airs, où il parvint à embrasser son père céleste.

27° *Cosmogonie nouka-hivienne.*

Quelques traditions conservées dans la mémoire des Nouka-hiviens, habitants des îles Sandwich, et qui ont ainsi traversé les siècles, rapportent que *Oataia*, leur père commun, et *Oranova*, sa femme, sont venus d'une île appelée Vavao, située au-dessous de Nouka-Hiva, (probablement des îles Tonga, dont la plus grande s'appelle Vavao.) Ils apportèrent avec eux diverses espèces de plantes, dont leurs quarante enfants, excepté un (*Po*, ou la Nuit), reçurent les noms. Ces enfants s'établirent sur divers points de l'Archipel, et s'y multiplièrent d'une façon prodigieuse. Une autre tradition portait que, vingt générations avant l'époque actuelle, le dieu Haii avait apporté dans ces îles des cochons et de la volaille. Il se montra vers la partie orientale de l'île principale, dans la baie Hata-Outoua, y creusa une source pour avoir de l'eau, et se reposa sous un arbre qu'on nomma *Haii*, et qui dès lors fut tabou. On ne sait rien de plus sur ce dieu; seulement, comme les naturels avaient donné au cochon le nom de *pouarka*, on pourrait supposer que cet Haii était un navigateur espagnol du XVI[e] siècle.

28° *Cosmogonie taïtienne.*

Lorsqu'il plut à Taaroa, le dieu oiseau, l'esprit, de créer l'univers, il sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre, et les parcelles donnèrent lieu aux îles environnantes. A mesure qu'il devint vieux, il ajouta, pendant son mariage, les rochers qui en forment l'ossuaire, les arbres et les plantes qui la recouvrent, et les animaux qui y vivent.

Le dieu Tane s'associa à Taaroa, l'esprit ou l'oiseau, et l'épousa. De ce mariage naquirent six enfants, qui vinrent presque ensemble. Ce furent *Avii*, l'eau fraîche; *Timidi*, la mer; *Aoua*, les rivières; *Mataï*, le vent; *Arii*, le ciel; *Po*, la nuit.

Taaroa ne tarda pas à enfanter *Mahanna*, le soleil, qui grandit rapidement, et se revêtit des formes d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa-taboua*. Lorsque Mahanna eut reçu le jour, ses frères et sessœurs furent renvoyés du ciel, et vinrent s'établir sur la terre; Arii fut seulement excepté, et Mataï eut la permission de se fixer dans l'espace intermédiaire, où il occasionne les tempêtes lorsqu'il éprouve des contrariétés.

Taaroa eut enfin une fille, *Toounou*, qu'il garda dans le firmament, et qu'il fit épouser à Oreoa-taboua. Cet hymen fut fécond, car elle devint mère de treize enfants, qui eurent pour fonction de présider à chacun des treize mois de l'année lunaire des Taïtiens.

Des mésintelligences s'élevèrent entre Toounou et son époux. Elle quitta le ciel et vint sur la terre, où Oreoa-taboua la suivit. De ses embrassements avec un rocher naquit *Popohara-Harea*, qui conçut *Tetoubou amata hatou*. Le rocher, qui avait eu la beauté d'une jeune femme, reprit sa forme naturelle, et Toounou elle-même vint à mourir.

Le fils d'Oreoa-Taboua se maria aux sables de la mer : il en eut un fils nommé *Tii*, et une fille du nom d'*Opira*, qui restèrent sur la terre, et demeurèrent seuls après la mort de leurs parents. Ils se marièrent ensemble et eurent trois filles : *Ohira*, *Rini* et *Mounoa*. Alors mourut Opira : avant d'expirer, elle supplia son époux de la guérir de ses maux ; mais il s'y refusa et s'empressa d'épouser une de ses filles, aussitôt après la mort de sa compagne. Tii eut de sa propre fille trois garçons et trois filles. Les premiers se nomment *Ora*, *Ouanou* et *Titori*; les filles sont *Hennatonou-Marourou*, *Henaroa* et *Nououya*. Les garçons épousèrent leurs sœurs, se répandirent sur la terre et la peuplèrent.

Telles sont, selon M. Lesson, les idées que les Taïtiens se sont formées de la création du monde, et telle est la fable qu'on a pu obtenir des connaissances qu'ils se transmettent par la tradition orale, non sans l'altérer sans doute. Mais cette tradition n'est pas la seule.

Une légende, recueillie par M. Barff, dit que le cinquième ordre des êtres intelligents créés par Taaroa et Hina, les deux divinités créatrices, fut appelé *Rahou tahata i te ao ia tii*, c'est-à-dire ordre du monde ou des tiis. Voici comment la chose se passa entre les deux divinités. Hina dit à Taaroa : « Comment obtenir l'homme? Les dieux Jour et Nuit sont établis, et il n'y a point d'hommes. » A quoi Taaroa répondit : « Va sur le rivage et dans l'intérieur ; va trouver ton frère. — Je suis allé dans l'intérieur, et il n'y est point. — Va dans les mers, peut-être y sera-t-il, ou sur la terre, il sera sur terre. — Qui est à la mer? — Tiimaa-Raataï. — Qui est Tiimaa-Raataï? est-ce un homme? — C'est un homme et ton frère; va-t-en à la mer et cherche-le. » La déesse ainsi congédiée, Taaroa songea aux moyens de former l'homme, et pour cela il prit une substance et une forme, puis se rendit à la terre. Hina le rencontra sans le connaître, et lui dit : « Qui êtes-vous? — Je suis Tii-Maaraa. — Où étiez-vous? Je vous cherchais de toutes parts à la mer, et vous n'y étiez pas. — J'étais chez moi, et, puisque vous voilà, ma sœur, venez à moi. — Ainsi soit-il! et puisque vous êtes mon bon frère, vivons ensemble. » Ils vécurent donc époux, et le fils que Hina mit au monde se nomma *Taï*. Ce fut le premier homme. Plus tard, Hina eut une fille qui fut nommée *Hina ere-ere Monoï* ; elle devint la femme de Tii, et lui donna un fils, qui fut appelé *Taata*, terme qui, à quelques variantes près, signifie homme, dans toute la Polynésie. Hina, fille et épouse de Taaroa, grand'mère de Taata, s'étant transformée en une belle et jeune femme, s'unit encore à son petit-fils, et lui donna un [illegible] *rou* et *Fana*, les véritables [illegible] race humaine.

Une autre tradition, que cite E[illegible] proche du récit mosaïque. Taaroa [illegible] avoir fait le monde, forma l'homme [illegible] la terre rouge *araea*, qui servit [illegible] liment à la créature jusqu'à [illegible] l'arbre à pain. Un jour Taaroa [illegible] l'homme dans un profond sommeil [illegible] un os *iri*, dont il fit la femme. Ces [illegible] êtres furent les chefs de la famille [illegible] Tout en citant ce récit, Ellis exprime [illegible] soupçons sur son authenticité : [illegible] l'analogie mosaïque pourrait bien [illegible] ter que d'un équivoque sur le mot [illegible] signifie à la fois *os*, *veuve* et *victime* [illegible] *guerre*.

Les récits des naturels, dit M. d'Ur[illegible] de qui nous tirons ces détails, ne van[illegible] pas moins touchant l'origine des anim[illegible] domestiques trouvés chez eux lors de la [illegible] couverte ; les uns parlaient bien d'une [illegible] portation faite par des peuples occidenta[illegible] mais d'autres continuaient le système de [illegible] création de Taaroa, en disant qu'après l'homme il fit les quadrupèdes pour la terre les oiseaux pour l'air, les poissons pour la mer. Un petit nombre admettait une au[illegible] donnée : suivant eux, un homme des ancie[illegible] âges, vieillard érudit et puissant, était ve[illegible] à mourir; de son cadavre putréfié naquit u[illegible] truie qui peupla l'île de cochons; les [illegible] chons, du reste, avaient leurs âmes, qui réunissaient dans un lieu nommé *Ofe-ou*[illegible] C'était une espèce digne d'égards aux ye[illegible] des insulaires. Chaque cochon avait son n[illegible] tout comme un homme ; seulement le n[illegible] du cochon était invariable, celui de l'hom[illegible] changeait aux divers âges de la vie.

Les Taïtiens avaient aussi leur histo[illegible] diluvienne. *Voy.* Déluge, n° 27.

29° *Cosmogonie des îles Pomotou.*

Voici ce que dit M. Morenhout d'Anre[illegible] missionnaire protestant : « Combien je so[illegible] haiterais de pouvoir vous donner ici tou[illegible] leur cosmogonie, si grande pour les pensée[illegible] si noble pour les expressions, dans ce la[illegible] gage simple, mais clair et harmonieux! [illegible] puis cet ensemble de traditions où l'on r[illegible] trouve comme les bases de tous les systèm[illegible] de religion qu'on a rencontrés chez les Hi[illegible] dous, chez les Egyptiens et chez tant d'au[illegible] tres nations : par exemple, cette idée d'u[illegible] Dieu, âme du monde, où tout ce qui exis[illegible] fait partie de la divinité, ou plutôt d'apr[illegible] laquelle l'univers entier est Dieu. De mêm[illegible] quand ces insulaires représentent Dieu p[illegible] l'idée si généralement répandue de l'œuf d[illegible] monde, mais exprimée d'une manière plu[illegible] grande, plus noble peut-être que chez au[illegible] cune autre nation.

Hoaü noui eaa ri paa no Taaroa.	Création grande et sacrée q[illegible] n'est que l'enveloppe ou la coquille.
Le de Taaroa, teori ori raa fenna.	C'est lui qui donne le mouvement, et qui met toutes les parties en harmonie.

« Mais outre ces idées, qu'on trouve répétées chez tant de nations, ces insulaires avaient celle de sept cieux ; ils ajoutaient que Dieu, après avoir essayé d'unir les différentes matières pour en former notre globe, voyant qu'elles refusaient de se joindre intimement, les lança de la main droite. Mais voici le passage :

Ete touma,	Les pivots (ou matières solides du centre de la terre),
Ete papa,	les pierres,
Ete one,	les sables, .
O o,	nous sommes.
Otoi na maï pohia teï fanoua.	Venez, vous qui devez former cette nouvelle terre.
Pohia,	Il les presse,
popohia	il les presse encore ;
aetu ia e fahirire.	mais les matières ne veulent pas s'unir.
Toro o kitou te raï,	Alors, de la main droite, il lance les sept cieux,
e pau moua.	pour en former la première base.
Fanaï aï te raï	Et la lumière est créée,
pau mouri ;	l'obscurité n'existe plus ;
mataroa e pau roto pau ahaï te pau tia.	tout était aperçu, et l'intérieur de l'univers éclairé ; le dieu lui-même resta ravi en extase à la vue de l'immensité.
Ete pau noho,	Est finie la mobilité,
fanau te ori.	le mouvement est créé.
E pau va arere,	Est fini l'office des messagers,
ete va ore rareo.	est fini l'emploi des orateurs.
E faa-ite touma,	Sont placés les pivots,
e faa ite papa,	sont placées les pierres,
e faa one ;	sont posés les sables ;
a toto te raï,	les cieux se sont élevés,
ia hoho nou.	la mer est dans ses profondeurs.
E pau fanoua nohoau.	Est achevée la création de l'univers.

30° *Cosmogonie des îles Tonga.*

Un jour le dieu Tangaloa alla pêcher à la ligne, et il arriva que l'hameçon resta accroché à un rocher au fond de la mer. En retirant sa ligne, le dieu amena à la surface des eaux toutes les îles Tonga, qui n'eussent formé qu'une seule terre, si sa ligne n'eût pas rompu, ce qui fut cause que cette terre se divisa en plusieurs fragments isolés, comme elle l'est aujourd'hui. Les naturels montrent dans un rocher un trou de deux pieds de diamètre environ qui le traverse en entier, et où l'hameçon de Tangaloa demeura fixé. Cet hameçon fut remis à la famille du Toui-tonga, qui le perdit, il y a près de cinquante ans, lors de l'incendie de sa maison.

Les terres de Tonga, une fois amenées audessus des eaux, furent, par l'influence divine, couvertes de plantes, d'arbres et d'animaux semblables à ceux du Bolotou (paradis), mais de qualité inférieure et d'une nature périssable. Tangaloa, voulant ensuite peupler ces îles d'êtres intelligents, dit à ses deux fils : « Prenez avec vous vos femmes, et allez vous établir à Tonga ; divisez la contrée en deux, et habitez chacun sur votre portion. » Les deux fils exécutèrent cet ordre ; le nom de l'aîné était Toubo ; celui du cadet, Vaka-Ako-Ouli. Celui-ci était fort habile et doué d'une grande sagesse ; ce fut lui qui inventa le premier les haches, les colliers, les étoffes de papa-langui et les miroirs. Toubo était bien différent : c'était un fainéant, qui passait son temps à se promener, à dormir, et à convoiter les beaux ouvrages de son frère. Ennuyé de les demander, il résolut de le tuer, et se cacha pour exécuter son mauvais dessein. Il rencontra un jour Vaka-Ako-Ouli qui se promenait, et l'assomma. Alors son père arriva du Bolotou dans une violente colère ; il demanda à Toubo : « Pourquoi as-tu tué ton frère ? Ne pouvais-tu pas travailler comme lui ? Fuis, malheureux, fuis ; et dis à la famille de Vaka-Ako-Ouli de venir ici. » Ceux-ci vinrent, et Tangaloa leur adressa ces paroles : « Lancez vos pirogues à la mer ; faites route à l'est, vers la grande terre, et fixez-y votre séjour. Votre peau sera blanche comme votre âme, car votre âme est pure. Vous serez habiles ; vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues. En même temps je dirai au vent de toujours souffler de votre terre vers Tonga ; quant aux habitants de cette île, ils ne pourront venir vers vous avec leurs mauvaises pirogues. » Puis Tangaloa parla ainsi au frère aîné et à sa famille : « Vous serez noirs, car votre âme est méchante, et vous serez dépourvus de tout. Vous n'aurez point de bonnes choses ; vous n'irez point à la terre de votre frère ; comment pourriez-vous le faire avec vos mauvaises pirogues ? Mais vos frères viendront quelquefois à Tonga pour commercer avec vous. »

Suivant une autre tradition, les îles Tonga avaient déjà été tirées de dessous l'eau, mais n'étaient pas encore peuplées d'êtres intelligents, lorsque les dieux secondaires du Bolotou, curieux de voir le nouveau monde, s'embarquèrent dans une grande pirogue au nombre de 200, hommes et femmes, pour se rendre à l'île Tonga. Enchantés de la nouveauté du lieu, ils formèrent la résolution d'y rester, et dépecèrent en conséquence leur grande pirogue pour en faire de petites. Mais, au bout de quelques jours, il mourut deux ou trois de ces dieux, et cet événement consterna les autres qui se trouvaient immortels. Vers le même temps, l'un d'entre eux éprouva une sensation étrange, et il en conclut qu'un des dieux supérieurs du Bolotou venait pour l'inspirer. Il le fut en effet, et annonça à ses compagnons que les dieux supérieurs avaient décidé que, puisqu'ils étaient venus à Tonga, qu'ils en avaient respiré l'air et goûté les fruits, ils deviendraient mortels, qu'ils peupleraient le monde d'êtres mortels aussi, et que tout ce qui les entourerait serait *mea mama* (mortel, périssable). Cette décision les attrista beaucoup, et ils commencèrent à se repentir d'avoir détruit leur grand canot. Ils en construisirent un autre, et plusieurs d'entre eux s'y embarquèrent, dans l'espoir de regagner le Bolotou, comptant revenir prendre leurs compagnons, s'ils réussissaient dans leur entreprise. Mais après avoir vainement cherché cette terre tant désirée, ils retournèrent tristement à Tonga, qui leur dut sa population.

31° *Cosmogonie néo-zélandaise.*

Nous en décrivons les détails aux articles Mawi, n° 2; Mawi-Potiki, et Mawi-Ranga-Rangui.

CUALICHU, génie du bien et du mal, révéré par les Patagons. Il a à son service une espèce de Pythie ou grande prêtresse, qui rend des oracles. M. d'Orbigny l'a vue au milieu des plaines, entourée d'un vaste cercle d'indigènes silencieux, leur interpréter, l'œil en feu, les volontés de Cualichu, et leur prophétiser des victoires.

DZIEDZILIA et **DZIEWANNA**, déesses adorées par les anciens Polonais. La première correspondait à la Vénus des Latins et la seconde à Diane.

ELVERSORTOK, être surnaturel que craignent les Groënlandais. Semblable au vampire des Grecs, il se nourrit de la chair des cadavres, et fréquente les lieux de sépulture.

GARDAYLIS, dieu des pilotes, adoré dans la Samogitie et par les anciens Prussiens.

IGNERSOIT, spectre que les Groënlandais croient vivre au sommet des montagnes, mais il n'est nullement dangereux. Il invite souvent un Groënlandais à venir le trouver sur les pics où il établit sa demeure, mais dans le seul but de jouir de sa société. Ignersoit se montre quelquefois sur la côte, et alors il brille comme un météore.

MOUNDAMALINI, divinité hindoue; c'est une des formes les plus terribles de la déesse Dévi. On la représente de couleur noire, et avec un chapelet de crânes humains suspendu à son cou. Ce nom lui vient sans doute de ce qu'elle a tué le démon Mounda. *Voy.* Dévi et Kali.

NATCHI, fête solennelle dans laquelle les habitants de l'archipel Tonga accouraient mettre aux pieds du Toui-Tonga (grand prêtre) les prémices des productions de la terre, qui avaient été tabous jusqu'à ce moment.

NIETOWCHITCHINA, secte de Russie, qui professe les principes des Strigolniks les plus exagérés. *Voy.* Strigolniks.

OKIIN-TENGRI, génie de la théogonie mongole. C'est le génie tutélaire de la terre. Il attesta l'éminente sainteté de Gautama, le Bouddha des temps modernes.

PIGUERAO-CATEQUIL, génie de la mythologie péruvienne, honoré ainsi que son frère Apo-Catéquil par les anciens habitants de la contrée. *Voy.* Catéquil, au *Supplément*.

TEUTONIQUES (Chevaliers), ordre religieux et militaire, fondé à Saint-Jean-d'Acre vers l'an 1190, afin de pourvoir au soulagement des Croisés malades ou blessés; il eut pour point de départ un hôpital fondé vers 1128, dans la terre sainte, par les bourgeois de Lubeck et de Brême, et desservi par les Allemands (*Deutschen* ou *Teutons*). H. de Waldpott en fut le premier grand maître. Chassé d'Asie à la fin des croisades, l'ordre vint s'établir en Europe. Il acquit de vastes possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Transylvanie, obtint bientôt une grande importance, et fut mis au rang des puissances européennes. L'empereur Frédéric II nomma le grand maître prince de l'empire. En 1230, Conrad, duc de Cujavie, appela en Prusse les chevaliers teutoniques, qui avaient alors pour grand maître Hermann de Salza, et les chargea de subjuguer et de convertir les habitants du pays, qui étaient encore idolâtres. Il leur donna pour résidence la ville de Culm. Les chevaliers effectuèrent cette conquête en peu d'années et restèrent maîtres de la Prusse. En 1237, l'ordre s'accrut par la fusion des chevaliers *Porte-Glaives*. Le siége de l'ordre fut alors établi à Marienbourg. Sa puissance finit par s'étendre non-seulement sur la Prusse, mais sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, en un mot sur presque tout le littoral de la Baltique. Les chevaliers ne tardèrent point à décliner : le luxe, la débauche, le désordre dans les finances, leur firent perdre le leur force et de leur considération. En 1466, Louis d'Erlichshausen fut obligé, à la suite d'une défaite, d'abandonner à la couronne de Pologne la partie occidentale de la Prusse : il ne garda que la Prusse orientale, et cela en se reconnaissant vassal de la Pologne. En 1525, Albert de Brandebourg, alors grand maître, se déclara pour la réforme de Luther, se maria et sécularisa la Prusse orientale, qui depuis resta dans sa famille. Une partie des chevaliers nommèrent alors à sa place Walter de Cromb… et le siége de l'ordre fut transporté à Marienthal ou … geutheim en Franconie : en même temps l'ordre … Porte-Glaives se reconstitua sous Walter de Plett… L'ordre Teutonique ne conserva plus que quelques … priétés en Allemagne, en Hongrie, en Italie; il a c… d'exister de fait avec l'empire d'Allemagne au comm… cement de ce siècle : l'empereur Napoléon l'a défini… ment supprimé par un décret du 24 avril 1809, décre… fut ratifié par le congrès de Vienne en 1815. (Bou… *Dict. universel.*)

TEYEMMOUM. La purification avant la prière es… gardée comme un point si essentiel chez les musulm… qu'à défaut d'eau, ils sont obligés de se purifier a… matières pulvérulentes. C'est ce que l'on appelle *Te… moum*. On dit qu'un jour Mahomet, se trouvant a… femme et son beau-père dans un lieu désert et aride, r… cet oracle : « Si vous ne trouvez point d'eau, purifiez-… avec de la matière nette et pure. » Il fit alors ses p… cations avec du sable et s'acquitta ensuite de la p… *Namaz*.

La manière d'y procéder consiste à poser les deux m… ouvertes sur du sable, de la terre, de la poussière, … la cendre, et après les avoir secouées horizontalement l… contre l'autre, les porter au visage, retoucher la mati… secouer encore les deux mains, et les frotter l'une co… l'autre, ainsi que les bras jusqu'au coude.

Ces sortes de purifications ne regardent que les vo… geurs ou les personnes qui, se trouvant hors des ville… des lieux habités, auraient à faire un trajet d'un mille… moins pour se procurer de l'eau. L'habitant d'une vi… l'homme en demeure fixe, ne sauraient en faire us… que dans les cas suivants : 1° lorsqu'on veut particip… à prière funèbre qu'un corps de fidèles serait sur le p… commencer pour un mort avant son inhumation, sans a… le temps de se pourvoir de l'eau requise; 2° lorsqu'il … question de faire l'oraison consacrée aux deux fê… Beyram, et qu'il ne reste plus assez de temps pour se p… curer de l'eau; 3° lorsqu'on est dans le cas de payer l… à un prix au-dessus de sa valeur réelle; 4° lorsque, à … son d'une incommodité, on n'ose pas en faire usa… 5° lorsque des empêchements naturels ou civils, tels … le défaut de vases, de seaux, etc.; la crainte des en… mis, des malfaiteurs, des bêtes féroces, privent le mu… man des moyens de se procurer de l'eau; 6° enfin, lors… le danger prochain de manquer d'eau pour les besoins … la vie ne permet pas de s'en servir pour les purificati…

VASOUS, classe de divinités hindoues, qui tiennen… premier rang après la triade suprême. Les grands Va… sont au nombre de huit, et ils président chacun à l'une… huit régions de l'univers : leurs noms sont, Indra, A… Yama, Nairrita, Varouna, Pavana, Kouvéra et Is… dernier est le même que Siva. *Voy.* leurs fonctions… leurs attributs à l'article Achta-Dikou-Palaka. Les ép… des huit Vasous partagent les attributions et les hon… de leurs maris; on les nomme les *Matris*, ou les hu… Les principales sont Bhavani, épouse de Siva, qui c… mande à toutes les autres, et Prithivi, épouse de K… ra, qui préside comme son mari aux trésors matéri… Prithivi est la terre divinisée; on la peint quelque… sous la figure d'une vache, symbole de la fécondité, … plus habituellement sous les traits d'une femme, ayant … animal à ses pieds, et entourée d'emblèmes divers, … ont, pour la plupart, rapport à l'agriculture.

On donne le nom de Vasous planétaires aux intellig… ces qui président aux sept planètes et aux sept cie… Ce sont Sourya, qui préside au soleil; Soma, à la lun… Mangala, à la planète de Mars; Boudha, à celle de M… cure; Vrihaspati, à Jupiter; Soukra, à Vénus; Sani, à … turne. On les appelle les sept mounis par excellence, … prêtres, les solitaires, les prophètes, les chantres … ce sont les brahmanes célestes, quelquefois les brah… humains, divinisés par la vertu de leurs prières, de … pratiques pieuses et de leur sainteté.

Les sept régions infernales ont aussi leurs gouverneur… qu'on appelle les sept Vasous des Patalas. Leur chef e… Yama, selon les uns; Sécha-Naga ou Bali, selon les autre… Il en est qui les confondent avec les Vasous planétaire…

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.



